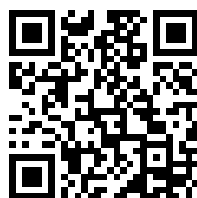

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



32101 064248469

0904
75

Library of



Princeton University.



REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXII

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1891

VTI29EVI8U
V9A9BU
L.N.80T30489

ANNÉE 1891

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	pages
<i>Accius</i>	335
<i>Acolastus</i> (l').	57
ADAM, La langue mosquito (V. H.).	516
ADICKES, La Critique de la Raison pure (Lucien Herr).	454
<i>Agenais</i> (l').	328
<i>Aix</i> (la bataille d').	419
ALBERT (M.), La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (F. Hémon).	195
<i>Alexandre 1^{er}</i>	299
ALLEMAGNE (d'), Histoire du luminaire (H. de Curzon).	84
ALLEN, Manuscrits grecs d'Italie (L. Dorez).	158
<i>Almanach des Muses</i> de 1806.	489
ALTMANN, Chroniques de Windecke (Ch. Pfister).	481
<i>Anacréon</i>	345
ANCIAUX, Les confréries musulmanes (O. Houdas).	253
ANCONA (d'), Origines du théâtre italien (Ch. Dejob).	141
ANDLER et CHAVANNES, Kant, Premiers principes métaphysiques de la science et de la nature (Lucien Herr).	463
ANDRIEU, Bibliographie générale de l'Agenais, III (T. de L.).	328
ANGOT, L'instruction populaire dans la Mayenne (A. Gazier).	411
<i>Anjou</i> (La maison d') en Sicile.	285
<i>Antinoüs</i>	56
<i>Apulée</i>	446
ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), Les noms gaulois chez César (P. Lejay).	417
ARISTIDE (L'apologie d').	53
<i>Aristote</i> , La République athénienne.	501
<i>Arles</i> (le royaume d').	341
<i>Armagnac</i> (Jean d').	59
<i>Armagnacs</i> (les) en Alsace.	234

(RECAP)

0924

.75

MAY 20 1907

21-108

Digitized by Google

	pages
ARNETH (d'), Correspondance de Mercy, Kaunitz et Joseph II, (A Chuquet).	372
ARNOLD, Les études grecques d'Horace (L.)	284
ARTAUD, Un armateur marseillais, Georges Roux (H.-D. de G.).	147
APPEL, Pétrarque (P. de Nolhac)	307
<i>Augsbourg</i> (Paix de religion d').	309
<i>Augustin</i>	159
AULARD, La Société des Jacobins, II. (A. Chuquet).	315
<i>Aurispà</i>	485
<i>Ayora</i> (Gonzalo de).	307
<i>Bacquenois</i>	240
<i>Balkans</i> (Les)	128
<i>Barclay</i>	288
BAROZZI, Panormita et Valla (P. de Nolhac)	485
BASSET, Le dialecte de Siouah (G. Maspero)	205
BAUMGARTEN, Le Soudan (B. Auerbach).	198
<i>Bavière</i> (la) et les ambassadeurs de France.	173
<i>Bayane</i> (Le cardinal de).	487
<i>Bayle</i>	140
BEAUDOUIN, Le culte des empereurs dans la Gaule narbonaise (R. Cagnat).	402
BECK, Observations sur Florus (P. Lejay).	79
BELHACHE, La pensée et le principe pensant (Lucien Herr).	518
BELLEZZA, Les sources et l'autorité historique de Salluste (Isaac Uri).	282
BÉMONT et MONOD, Histoire de l'Europe et en particulier de la France, 395-1270 (Ch. Pfister).	117
BENOUVILLE, L'abbaye de Floran (T. de L.).	60
<i>Bérénice</i> (La chevelure de)	471
<i>Bernardin de Saint-Pierre</i>	195
<i>Bertaut</i>	6
BEURLIER, le culte impérial (R. Cagnat).	400
<i>Bibliothèque nationale</i> , Catalogue de ses factums.	262
<i>Billing</i> , Chronique colmarienne, p. p. WALTZ (A. Ch.).	435
BIZOS, Ronsard (Félix Hémon).	169
BLANCHET (Adr.), Étude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine (Salomon Reinach).	279
BLÉMONT et CARNOY, Collection internationale de la Tradition (V. H.).	334
BLOCH, Glossaire phénicien (Ph. Berger).	253
BLOOMFIELD, Contributions à l'interprétation du Véda, III (V. Henry).	498
BOCKENHEIMER, Mayence sous la seconde domination française (A. Chuquet).	378
BOGISIC, A propos du code civil du Montenegro (P. Viollet).	200

TABLE DES MATIÈRES

vii
pages
389

BOISACQ, Les dialectes doriens.	
BOLLANDISTES (les), Catalogue des manuscrits hagiographiques de Paris (P. Lejay).	362
BOLTE, l'Acolastus de Gnaphheus (P. de Nolhac).	57
BONNET, Le latin de Grégoire de Tours (P. Lejay).	160
BONWETSCH, Methodius d'Olympe (P. L.).	77
BORINSKI, Système de phonétique (V. H.).	441
BOSSERT, Histoire abrégée de la littérature allemande (A. Ch.).	326
Bossuet, Œuvres oratoires, I, p. p. LEBARQ (A.).	121
— III (A.).	312
BOUCHÉ-LECLERCQ, Traduction de Hertzberg, III	182
BOUQUET, Le collège d'Harcourt (A. Ch.).	385
BOURCIEZ, L'enseignement français (A. Delboulle).	30
BOURGOIS, Édit. du Siècle de Louis XIV (A. G.).	313
Brantôme, Œuvres, VIII, Discours sur les duels (A. Delboulle).	215
— X, p. p. LACOUR (A. Delboulle).	98
Braun (Émile).	462
BRÉAL (M.), De l'enseignement des langues anciennes (A. Del- boulle).	250
BRISAUD, Le code civil du Montenegro (P. Viollet).	200
BROCKHAUS (Rod.), Théodore Koerner (A. Chuquet).	513
BRUGSCH, Le monument de Sehel (G. Maspero).	149
BRUNOT, La doctrine de Malherbe (A. Delboulle).	289
Brunswick (La constitution de).	213
BURNOUF (Eugène), Choix de lettres (T. de L.).	245
BURY, Pindare, Néméennes (Henri Weil)	442
CADIER, Essai sur l'administration du royaume de Sicile sous Charles I ^{er} et Charles II d'Anjou (Maurice Prou).	285
CAGNAT, L'année épigraphique, 1890 (P. G.).	233
CAMPAUX, Histoire du texte d'Horace (P. L.).	445
CAMPBELL, Annales de la typographie néerlandaise au xv ^e siè- cle (T. de L.).	271
Carnot, (Hippolyte).	323
CARSALADE (de), Jean d'Armagnac et Jean de Montferrand (T. de L.).	59
CAT, Essai sur la vie et les ouvrages de Gonzalo de Ayora (H.-D. de G.).	307
Catherine (sainte) d'Alexandrie.	116, 284
CAUCHE, Les querelles des investitures à Liège et à Cambrai (Ch. Pfister).	38
CAVAIGNAC, La formation de la Prusse contemporaine (A. Chu- quet).	10
César, Guerre des Gaules, p. p. PRAMMER (A. Cagnat)	506
— Et les noms gaulois.	417
Chamisso.	490

	pages
<i>Changy</i> (Pierre de).	7
<i>Charles-Albert</i>	106
CHENNEVIÈRE, Les œuvres de Bertaut (Ém. Picot).	6
CHRIST, Iliade et Odyssée (E. Baudat).	136
<i>Chrysostôme</i>	232
<i>Cicéron</i>	307
<i>Cimbres</i> (les).	419
CLAUDIN, Les premiers imprimeurs de Reims (Ém. Picot). . .	241
CLEMEN, Les monuments artistique de la Province Rhénane (H. de Curzon).	467
CLOUZOT, Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres (T. de L.).	123
<i>Colomb</i> (Christophe).	238
COMPAIN, Étude sur Geoffroi de Vendôme (Ch. Pfister). . .	507
CONDAMIN, Le centenaire de Joukowsky (L. L.).	66
CONRAT, Le livre de droit de Tübingue (P. Viollet).	450
CORDA, Catalogue des factums de la Bibliothèque nationale (T. de L.).	262
<i>Corneille</i>	33
<i>Cornutus</i> , Son Epitome.	185
CORVISIERI, La chronique d'Angelo de Tumulillis (L.-G. Pé- lis.	82
COSTA DE BEAUREGARD, Les dernières années de Charles-Albert (L. G. P.).	106
CRANE, Chansons populaires de la France (C.).	307
<i>Croix</i> (marquis de), Correspondance (H. Léonardon).	222
CROZALS (de), Saint-Simon (Félix Hémon).	171
CUCUEL, Apologie de Socrate, par Platon (C. E. R.).	391
<i>Culex</i> (le).	504
CUMONT, Un temple mithriaque d'Ostie (M. R. de La Blan- chère).	444
<i>Dante</i>	139
DECLAREUIL, La justice dans les coutumes primitives (P. Viol- let).	306
DEJOB, Bernardin de Saint-Pierre (A. D.).	195
DELABORDE, L'Académie des Beaux-Arts (H. de Curzon). . . .	466
DELATTRE, L'assyriologie depuis onze ans (A. Loisy).	277
DELBOLLE, Anacréon et les poèmes anacréontiques (T. de L.) — Pierre de Changy, Livre de l'Institution de la femme chré- tienne (T. de L.).	345
DELISLE, Les Mémoires de Pierre Mangon (T. de L.).	7
DELORME, Journal d'un sous-officier (A. Chuquet).	429
DELOUME, Les manieurs d'argent à Rome (P. D.).	323
DESCHAMPS, Histoire de la question coloniale en France (B. Auerbach).	95
	492

TABLE DES MATIÈRES

	IX pages
DESIMONI, Gênes et Christophe Colomb (L. Gallois).	238
DES ROBERT, Le cardinal de Bayane (B. A.).	487
DICKEL, Le code du Montenegro (P. Viollet)	200
DRUMMOND, L'Afrique (B. Auerbach).	436
<i>Dudrot</i> (La famille).	294
DUMAS, La guerre sur les communications allemandes en 1870 (A. Chuquet).	381
DYER, Les dieux grecs (C. E. Ruelle).	278
<i>Eckius dedolatus</i>	58
EFFMANN, Heiligkreuz et Pfalzel (H. de Curzon).	85
EHRLE, La librairie pontificale (A. Molinier).	187
EHWALD, Braun, Lassberg et les Grimm (A. Chuquet).	462
ELLINGER, Le Faust de Voss (A. Chuquet).	491
— Les Épigrammes d'Éwald (A. Ch.).	512
ELTER, Le plan de Rome (R. C.).	22
ENGELBRECHT, Fauste et Ruricius, Œuvres (P. L.).	159
<i>Erasmus</i>	509
ERMAN, Les contes populaires du Papyrus Westcar (G. Maspero).	109
<i>Eschyle</i>	1, 34
<i>Etschmiadzin</i> (Évangile d').	426
EURINGER, La Masore (R. Duval).	181
<i>Ewald</i> (J.-J.), Épigrammes, p. p. ELLINGER (A. Ch.).	512
<i>Eyb</i> (Albert d').	448
FAGNIEZ, Le père Joseph et Richelieu; — Richelieu et l'Allemagne (R.).	290
FAGUET, Politiques et moralistes du XIX ^e siècle (Léo Claretie).	433
<i>Fauste</i> de Riez	159
<i>Ferrand</i> (David), La Muse normande.	217
FERRIÈRE, Les erreurs scientifiques de la Bible (A. L.).	89
FICK, Dictionnaire étymologique (V. Henry).	89
<i>Finlande</i> (la) et les langues classiques.	168
FITTE, Le duché de Lorraine et l'Empire (Ch. Pfister).. . . .	235
FLAMINI, la poésie lyrique en Toscane (Ch. Dejob).	190
FLAMMERMONT, Correspondance de Mercy, Kaunitz et Joseph II, II (A. Chuquet).	372
<i>Floran</i> (abbaye de).	60
<i>Florus</i>	19
<i>Forge</i> (de la).	5
FOURNIER, Le royaume d'Arles (Ch. Pfister)	341
FOURRIÈRE, La Bible travestie par Homère (A. L.).	277
<i>Franckenberg</i>	375
<i>Frédéric le Grand</i>	27, 218
FUNK, Histoire de l'Église, I, trad. par HEMMER (P. L.).	425
FURNEAUX, Édit. de Tacite, Annales.	506

	pages
GASPARY, Histoire de la littérature italienne, trad. II (P. de Nolhac).	79
GEIGER (Ludwig), Goethe-Jahrbruch, XII (A. Chuquet). . .	488
— L'almanach des Muses de 1806 (A. Chuquet).	488
Geoffroi de Vendôme.	507
Gessner.	459
Giovanni (Chronique de).	81
Gnapheus.	57
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, R. (A. Jacques).	40
GÖTTE.	463, 489
<i>Gœthe-Jahrbuch</i>	409
GOETTE, L'unité allemande, I (A. Chuquet).	379
GRAEVEN, L'Épître de Cornutus (L.).	185
GRAND-CARTERET, Crispi, Bismarck et la triple alliance en caricatures (L.-G. Péliissier).	65
<i>Grégoire de Tours</i>	160
GUARDIONE, La littérature contemporaine en Italie (P. N.). .	357
<i>Guarino</i>	486
GUIBAL, Mirabeau et la Provence, II (F. Decrue).	64
GUIBERT, Saint-Léonard au xiii ^e siècle (T. de L.).	97
GUSTAFFSON, Corrections au livre XXI de Tite-Live (Em. Thomas).	260
GUTTMANN, Thomas d'Aquin et la philosophie juive (R. Duval). .	156
<i>Guyet</i>	56
<i>Harcourt</i> (Le collège d').	385
HARDY, Pline et Trajan (Paul Lejay).	339
HARRIS et ROBINSON, L'Apologie d'Aristide (P. L.).	53
<i>Harvard</i> (Université d'), Études de philologie classique (P. Lejay).	230
HAUSSONVILLE (d'), Madame de Lafayette (Félix Hémon). . .	170
<i>Helvetius</i>	431
HEMMER, Trad. de l'Histoire de l'Église, de Funk, I (P. L.). .	425
HENNIGS, Classification des pièces de Lope de Vega (G. Stefens).	83
<i>Heptateuque</i> (I').	113
HÉRON, La Muse normande de David Ferrand (Em. Picot). .	217
HERRMANN, Albert d'Eyb (A. Ch.).	448
HERTZ, Le commentaire de Guyet sur Horace (Isaac Uri). . .	56
HERTZBERG, Histoire de la Grèce sous la domination des Romains, III (P. G.).	182
<i>Hésiode</i>	76
HEWETT, Goethe, Hermann et Dorothée (A. Ch.).	463
HEYD (von), Les manuscrits historiques de Stuttgart (Ch. Pfister).	406

TABLE DES MATIÈRES

	xi pages
HILDEBRAND, Dictionnaire allemand, IV (M. B.)	31
HIRZEL, Wieland et les Kuenzli (A. Chuquet).	457
<i>Hoelderlin</i>	461
HOFFMANN (G. E.), Le livre de Job (R. Duval).	179
HOLM, Histoire grecque, III (P. Guiraud).	157
<i>Homère</i>	71, 136, 277
HOOPS, Les noms de plantes de l'ancien anglais (Ch. J.).	3
<i>Horace</i>	55, 284, 306
HORN, La grande nation (E. Sayous).	202
HUIT, Études sur le Banquet (F. Picavet).	21
HUME, Manuel de latin (P. L.).	96
HUYGENS, Œuvres, II et III (T. de L.).	348
<i>Infessura</i>	82
<i>Inventaire</i> des richesses d'art de la France, province, monuments civils, V (H. de Curzon).	467
<i>Italie</i> , ses meilleurs auteurs contemporains (L. G. P.).	515
<i>Jacobins</i> (les).	315
JACQUIER, La doctrine des douze apôtres (A. Loisy).	333
JADART, Bacquenois, le premier imprimeur de Reims (Ém. Picot).	240
— Bibliographie de saint Remi (L.).	426
JANZÉ (M ^{me} de), Étude et récits sur Alfred de Musset (L. B.).	515
<i>Jean</i> de Neumarkt.	481
JEANROY et PARIS, Extraits des chroniqueurs français (T. de L.).	423
— et PUECH, Histoire de la littérature latine (A.).	182
<i>Joachimsthal</i> (Ordonnance de).	79
<i>Job</i> (le livre de).	179
<i>Joseph II</i>	372
<i>Joukowsky</i>	66
JULLIEN, La fondation de Lyon (G. S.).	444
KALLENBACH, Les humanistes polonais (Louis Leger).	287
KALLSEN, Fondation et développement des villes allemandes (H. Pirenne).	212
KAN, Erasmania (P. de Nolhac).	509
<i>Kant</i>	464
<i>Kaunitz</i>	372
KAUTZSCH et SOCIN, Traduction de la Genèse (J. Halévy).	129
KELLE, Les Psaumes de Notker (A. Ch.).	447
KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande, 5 ^e édit. I (A. Chuquet).	437
<i>Koerner</i> (Théodore).	513
KONDAKOFF, L'art byzantin dans les miniatures, II (Ch. Diehl).	403
KOPECKY, Les trières attiques (A. Cartault).	391
KOSER, Frédéric le Grand (Fr. Decrue).	218
KRALL, Le pays de Pouanit (G. Maspero).	177

	pages
KREBS, La politique des Jésuites avant la guerre de Trente-Ans (R.).	346
<i>Kudatku-Bilik</i> (Ie).	469
KUKULA, Annuaire des universités (A. Ch.).	519
KUNTZE, Les villes allemandes du moyen âge (H. Pirenne). .	210
KÜRSCHNER, Littérature nationale allemande, vol. 125-160 (A. Chuquet).	144
LABAN, Le type plastique d'Antinotus (Sal. Reinach).	56
LACOUR, Brantôme, X.	98
LADEK, L'Octavie (E. Thomas).	398
<i>Lafayette</i> (M ^{me} de).	170
<i>La Fontaine</i> , Œuvres, VIII (A. Delboulle).	453
LAGUS, Les langues classiques en Finlande (E. Beauvois). . .	168
<i>Lamola</i>	486
<i>La Pierre d'Unet</i>	294
LARCHÉY, Armorial équestre de la Toison d'Or (A. C.). . . .	408
<i>Lasalle</i>	376
LAUZUN, L'abbaye de Floran (T. de L.).	60
LAVISSE, La jeunesse du grand Frédéric (F. Decrue).	27
LEBARQ, Œuvres oratoires de Bossuet, I (A.).	121
— — III (A.).	312
LEBON, Instructions des ambassadeurs en Bavière (B. Auerbach).	173
LE BRETON, Le roman au xvii ^e siècle (Ch. J.).	451
LECLERC (Max), Choses d'Amérique (E.).	199
LEFÈVRE-PONTALIS, Notice sur M. Hippolyte Carnot (A. Chuquet).	323
LÉO, Le Culex (Ém. Thomas).	504
<i>Leontius</i> de Byzance.	229
LIEBICH, Pânini (V. Henry).	153
<i>Liège</i>	511
LIPSIUS, Commentaire du Nouveau Testament II, 2 (A. L.). .	497
LITZMANN, Lettres d'Hoelderlin (A. Chuquet).	461
LOESCHE, Ordonnance de Joachimsthal (C. P.).	79
LOEWENTHAL, Le traité pseudo-aristotélique de l'âme (R. Duval).	154
LONCHAY, La principauté de Liège, la France et les Pays-Bas (Ch. Pfister).	511
LOOPS, Leontius de Byzance (My).	229
<i>Lope de Vega</i>	83
LORIDAN, Voyages des astronomes français à la recherche de la figure de la terre et de ses dimensions (B. A.).	197
LOTHEISSEN, Études sur l'histoire de la France au xvii ^e et au xviii ^e siècles (Ch. J.).	193
LUCIANI, Les successions musulmanes (O. Houdas).	37
<i>Lucien</i> , Dialogues des morts, p. p. PESSONNEAUX (C. E. R.). .	391

TABLE DES MATIÈRES

XIII

pages

<i>Lucrèce</i> , I, p. p. MUNRO, trad. REYMOND (E. Baudat)	53
LULVÈS, Formulaire de Jean de Neumarkt (Ch. Pfister)	481
<i>Madagascar</i>	100
<i>Magny</i>	314
<i>Maillard</i> (Olivier)	482
MAINDRON, Les armes (H. de Curzon)	86
<i>Malherbe</i>	289
<i>Mandeville</i>	264
<i>Mangon</i> , Ses Mémoires	429
<i>Marbot</i> , Mémoires, II et III (A. Chuquet)	317
<i>Marie Stuart</i>	61
MARIN, La mission de Jeanne d'Arc (Ch. Pfister)	186
<i>Marmontel</i> , Mémoires	325
MARTIN (Alb.), Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne (H. Omont)	72
<i>Masore</i> (la)	181
<i>Mayence</i> sous la seconde domination française	378
MAYOR, L'Heptateuque (P. Lejay)	113
MÉLY (de), Les trésors de Saint-Maurice d'Agaune, de Sion, de Chartres (H. de Curzon)	466
<i>Mercy</i>	372
MERRY, Poésie latine archaïque (L.)	445
<i>Methodius</i>	77
MEWES, Horace, II (P.-L.)	306
MEYER (W.), de Spire, La loi d'accent dans la prose grecque (L. Havet)	207
MÉZIÈRES, Vie de Mirabeau (A. Chuquet)	413
MILLET (René), Souvenir des Balkans (E. d'Eichthal)	128
MILLIET, Les premières périodes de la céramique grecque (C.-E. R.)	259
<i>Minerva</i> , Annuaire des universités (A. Ch.)	519
<i>Mirabeau</i>	64, 172
MOELLER (Ch.), Introduction critique à l'histoire moderne M. Prou)	510
MOLINES, Vinet, critique littéraire	415
MOMMSEN, Chroniques romaines (R. C.)	400
<i>Montchrestien</i> , Tragédies, p. p. PETIT DE JULLEVILLE (A. Del- boulle)	119
<i>Montenegro</i> (le) et son code civil	200
<i>Montferrand</i> (Jean de)	59
MONTICOLA, Chronique de Giovanni (L.-G. Pélissier)	81
— Les très anciennes chroniques vénitiennes (L.-G. Pélissier)	83
<i>Mosquito</i> (la langue)	516
MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, VI (R.)	353
MOSTRATOS, La pédagogie d'Helvetius (René Pichon)	431

	pages
MUELLER (Lucien), Un passage de l'épître d'Horace à Auguste (Isaac Uri)	55
— Accius (A. Cartault)	335
<i>Mulhouse</i>	353
MUNRO, Lucrèce, I	53
<i>Musset</i> (Alfred de)	515
<i>Napoléon</i> (Les monologues de)	379
<i>Napoléon</i>	299
NENCINI, Térence et ses sources (Ém. Thomas)	421
NERUCCI, Le bataillon universitaire toscan (L.-G.-P.)	273
NEUMANN (K.-E.), Bouddhisme et christianisme (L. Feer)	361
NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade (Horace Micheli)	71
NIEMANN, Vechta et Cloppenburg, II (Ch. Pfister)	138
<i>Nigidius</i>	338
NIGRA, La chevelure de Bérénice (Ém. Thomas)	471
<i>Niort</i> (l'imprimerie à)	123
<i>Nivernais</i> (le duc de)	220
NOHL, Les Philippiques de Cicéron (Ém. Thomas)	306
NOLHAC (P. de), Le De Viris illustribus de Pétrarque (P. Lejay)	23
<i>Notker</i>	447
NOVAK, Tite-Live, XXI et XXII ; — Tacite, Annales, I-III (Ém. Thomas)	261
<i>Octavie</i> (l')	398
PAIS, Les Cimbres et la bataille d'Aix (G. Goyau)	419
PAJOL, Les guerres sous Louis XV, vol. VII (A. Chuquet)	372
<i>Palestine</i> (Bibliographie géographique de la)	272
PALLU DE LESSERT, Nouvelles observations sur les assemblées provinciales dans l'Afrique romaine (R. Cagnat)	403
<i>Pânini</i>	153
<i>Panormita</i>	486
<i>Papyrus Westcar</i> (le)	109
PARIS (G.), Extraits de la Chanson de Roland ; — et JEANROY, Extraits des chroniqueurs français (T. de L.)	423
PAUL, Philologie germanique (A. Chuquet)	475
PAULSON, Index d'Hésiode (A. Hauvette)	77
— Vie de sainte Catherine d'Alexandrie (P.-L.)	284
PEIPER, L'Heptateuque du pseudo-Cyprien (P. Lejay)	115
PÉLISSIER (L.-G.), Quelques lettres de Bayle et de Baluze (T. de L.)	140
<i>Pentateuque</i> (le), version samaritaine	253
PEREY, Le duc de Nivernais (Francis Decrue)	220
PESSONNEAUX, Les Dialogues des morts, de Lucien	391
PETERSEN, Faust et Brand, Hamlet (Ch. J.)	432
PETIT DE JULLEVILLE, Les tragédies de Montchrestien (A. Delboulle)	119

TABLE DES MATIÈRES

	xv pages
<i>Pétrarque</i>	23, 307
<i>Philippiques</i> (les)	306
<i>Philon</i>	503
PICAVET, Les idéologues (Caldemaison et Herr)	42
PIERLING, La Russie et l'Orient (L. L.).	310
<i>Pindare</i> , Néméennes	442
PINEYRO, Quintana (A. Morel-Fatio).	355
<i>Pistoie</i> et son statut du podestat.	118
PIZARD, L'histoire dans l'enseignement primaire (A. Delboulle).	224
<i>Platon</i> , Apologie de Socrate, p. p. CUCUEL (C.-E. R.).	391
PLEYTE, Le monument de Sehel (G. Maspero).	152
<i>Pline</i>	339
PONCELS, Histoire de la littérature (G. Strehly).	327
POOLE (S.-L. et R. St.) Catalogue des monnaies orientales du British Museum, IX et X (F. Drouin)	111
<i>Pouanit</i> (Le pays de).	177
PRAMMER, Édit. de César	506
PRAROND, Abbeville avant la guerre de Cent Ans (T. de L.)	24
PRIBRAM, Le Grand Électeur et l'Autriche (B. Auerbach).	367
PUECH, Saint Jean Chrysostôme et les mœurs de son temps (P.-L.).	232
PUECH et JEANROY, Histoire de la littérature latine (A.).	182
PUYMAIGRE (de), Les vieux auteurs castillans (T. de L.).	167
<i>Quintana</i>	355
<i>Rabirius</i>	337
RADLOF, Le Kudatku-Bilik (E. Drouin).	469
RAMBAUD, Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France, Russie (B. Auerbach).	295
RANKE, Autobiographie, p. p. DOVE (A. Chuquet).	383
<i>Reims</i> et ses imprimeurs.	240
REINACH (Salomon), Chronique d'Orient (A. Hauvette)	396 et 467
REINACH (Th.), La république athénienne d'Aristote (A. Hauvette).	501
REITZENSTEIN, La campagne de 1622 et la bataille de Wimpfen (R.).	311
RENAN (Ary.), Le costume en France (H. de Curzon).	86
RENAN (Paul), La France chevaleresque (A. Delboulle).	365
REUSS (R.), Histoire du gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution (A. Chuquet).	316
REYMOND, Trad. du Munro-Lucrèce, I.	53
<i>Richelieu</i>	290
RICHTER (A.), Études sur Érasme (P. de Nolhac).	509
RIDDER (de), Les droits de Charles Quint au duché de Bourgogne (Ch. Pfister).	39

	pages
RINN, Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie (H.-D. de Grammont).	301
RITTER, Magny et le piétisme romand (T. de L.).	314
ROBINET DE CLÉRY, Lasalle, d'Essling à Wagram (A. Chuquet).	376
ROD, Dante (A. Jeanroy)	138
ROEHRICHT, Bibliographie géographique de la Palestine (Salamon Reinach).	273
ROENSCH, Notes et articles (P. L.).	340
ROMIZI, Parallèles littéraires (L.-G. P.).	495
<i>Ronsard</i>	169
ROSSEL, Histoire littéraire de la Suisse romande (H. Wagnery).	62
ROSSI (V.), trad. de l'Histoire de la littérature italienne de Gaspary.	79
ROUSSE, Mirabeau (Félix Hémon).	172
ROUVIER, François-Xavier, Les apôtres de la Nouvelle France (A.).	15
ROUX (Georges).	147
RUBLE (de), La première jeunesse de Marie Stuart (Ch. Pfister).	61
<i>Ruricius</i>	159
RZACH, Oracles sybillins (Léon Dorez).	277
SABBADINI, Aurispa, Lamolla, Guarino, Panormita et Valla (P. de Nolhac).	485
SACHSSE, La justice de l'inquisition; — Bernard Gui et les Faux Apôtres (Ch. Pfister).	424
<i>Saint-Léonard de Noblat</i>	97
<i>Saint-Louis</i> (le lycée).	385
<i>Saint-Simon</i>	171
<i>Salluste</i>	281
SAMOUILLAN, Olivier Maillard (T. de L. et A. Delboulle).	482
SAUER, Œuvres complètes d'Uz (A. C.).	464
SCHEINDLER, Édition de Salluste (Isaac Uri).	282
SCHMIEDEL, Épîtres aux Thessaloniens et aux Corinthiens (A. Loisy).	69
SCHULTESS, Le procès de Rabirius (Ém. Thomas).	337
SÉCHÉ, Lettre au P. Bliard (A. G.).	410
<i>Sehel</i> (Le monument de).	149
<i>Septuagénaire</i> (un), ses Souvenirs (Lucien Herr).	518
SEYFARTH, Louis de la Forge (F. P.).	5
<i>Siouah</i>	205
SITTL, Hésiode (A. Hauvette).	76
SJOESTRAND, Le supin latin (E. T.).	444
SOCIN et KAUTZSCH, Traduction de la Genèse (J. Halévy).	129
SOLERTI, La cour de Ferrare (P. de Nolhac).	428
— Tasse, petits poèmes (P. de Nolhac).	238

SOREL, L'Europe et la Révolution. III. La guerre aux rois (A. Chuquet).	101
SORTAIS, Ilios et l'Illiade (Maurice Croiset).	499
<i>Soudan</i> (le).	198
SPEYER, Observations et emendations (P. Lejay).	283
STRACK, Grammaire hébraïque (R. D.).	69
<i>Strasbourg</i> et son gymnase protestant.	316
STRZYGOWSKY, L'Évangile d'Etschmiadzin (Ch. Diehl). . . .	426
STUEMUND, Études sur le latin archaïque (L.).	2
SWOBODA, Nigidius (E. T.).	338
SZAMATOLSKI, Eckius dedolatus (P. de Nolhac).	58
<i>Tacite</i> , Annales, XI-XVI, p. p. FURNEAUX (R. Cagnat). . . .	506
— Annales, I-III, p. p. NOVAK.	261
TAMIZEY DE LARROQUE, Un héros ignoré, Le soldat La Pierre d'Unet ; — Livre de raison de la famille Dudrot (A.-C.). . .	294
<i>Tasse</i>	486
TATISTCHEFF, Alexandre I ^{er} et Napoléon (F. Decrue).	299
<i>Térence</i> et ses sources.	421
<i>Théophile</i>	33
<i>Thomas d'Aquin</i>	156
THOMAS (J.), Philosophie morale (F. Picavet).	16
THOMAS (P.), Le Catilina de Salluste (Isaac Uri).	281
THOMAS, Causeries militaires, III (A. Chuquet).	320
— Les grands cavaliers du premier Empire (A. Chuquet). . .	321
THURIET, Proverbes judiciaires (A. Delboulle).	86
<i>Tite-Live</i>	260
TODT, Les tragédies d'Eschyle (A. Hauvette).	34
<i>Toison d'or</i> (Armorial équestre de la).	408
TOMMASINI, Études d'histoire et de critique (L.-G. Péliissier). .	249
— Le Diario d'Infessura (L.-G. Péliissier).	82
TOURNEUX, Mémoires de Marmontel (T. de L.).	325
<i>Trajan</i>	339
TRAUBE, O Roma nobilis (L.).	185
TREFTZ, La France et l'électorat de Saxe (Ch. Pfister).	214
TRÜBNER (Ch.), Minerva, Annuaire des universités (A. Ch.). .	519
<i>Tumulillis</i> (Angelo de).	82
<i>Tunisie</i> (la) et la politique française (H.-D. de G.).	107
URBAIN, A propos de Barclay (T. de L.).	288
— Une ode de Théophile et un sonnet de Corneille (T. de L.).	33
<i>Ux</i>	464
<i>Valla</i>	486
VANDAL, Napoléon et Alexandre I ^{er} (F. Decrue).	299
VARGES, La constitution de la ville de Brunswick (H. Pirene). .	213
<i>Varnhagen</i>	490
VARNHAGEN, La légende de sainte Catherined'Alexandrie (P. L.).	116

	pages
<i>Véda</i> (le) et son interprétation.	498
VERHAEGEN, Le cardinal de Franckenberg (A. Chuquet). . . .	375
VETTER, Zurich et la littérature anglaise; — Les discours des peintres (A. Chuquet).	456
VIGNOLS, La France à Madagascar (H. D. de G.).	100
Vinet, Critique littéraire.	415
VOGT (J.-G.), Études philosophiques (Lucien Herr).	517
VOLLERS, La version samaritaine du Pentateuque, V (R. Du- val).	253
VOLLMOELLER, Le laberinto amoroso (G. Steffens).	221
— Trouvailles espagnoles (G. Steffens).	29
Voltaire, Siècle de Louis XIV, p. p. BOURGEOIS (A. G.). . . .	313
Vosges (campagne des) en 1870.	381
Voss (Julius de), Faust.	491
WALTZ, Chronique colmarienne de Billing (A. Ch.).	435
WARNER, Jean de Mandeville (H. Cordier).	264
WENDLAND, Études sur le texte de Philon (L.).	503
WEYMAN, Apulée, Amour et Psyché (Paul Lejay).	446
<i>Wieland</i>	457
WILDEBOER, Origines du Canon de l'Ancien Testament (A. L.).	469
<i>Wimpfen</i> (bataille de).	311
WITTE (Hans), Germains et Gallo-Romains en Lorraine (Ch. Pfister).	236
WITTE (Heinrich), Les Armagnacs en Alsace (Ch. Pfister). . .	234
WOEFFLIN, Gessner (A. Chuquet).	459
WOLF, La paix de religion d'Augsbourg (R.).	309
ZAKAS, Eschyle (My).	1
ZDEKAUER, Statut du podestat de Pistoie (L.-G. Pélissier). . .	118
ZELLER (J.), Histoire d'Allemagne, III (Ch. Pfister).	163
ZINGERLE, Tite-Live, VI-X (Ém. Thomas).	260
ZYCHA, Augustin, Œuvres, VI, 1 (P. L.).	159

CORRESPONDANCE

DARMESTETER (James), Le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.	16
--	----

CHRONIQUE

<i>Annales de géographie</i>	329
BERENZI, Maggini et sa patrie.	35
BONNET (Max), Qu'est-ce que la philologie?.	67
BRUNEL, Extraits en prose de J.-J. Rousseau.	275
BUJADOUX et BENNE, Recueil de narrations françaises.	357
CAHEN, Morceaux choisis des auteurs français, classe de qua- trième.	274

TABLE DES MATIÈRES

xix
pages

CANTONI, Un re umorista, Memorie.	35
CARTA, Lettre à M. Monaci.	439
CROISSET, Premiers éléments de grammaire grecque.	274
DANNREUTHER, Une épitaphe lorraine à Bâle.	88
— Les Marlorat.	88
DEL LUNGO, Le moyen âge dans le poème de Dante.	439
DURAND (Aug.), Nouvelle orthographe française.	275
DU TEIL, Le village de Saint-Momelin.	19
GASCARD, Tableaux du vieux temps.	439
GHERARDI, Le consulte della Repubblica fiorentina, XIX.	35
HAVARD, Les arts de l'ameublement.	415
HAVET, (E), Édition classique des Pensées de Pascal.	387
HÉMON, Cours de littérature.	275
HOUDAS, Cours de droit musulman.	519
JAN (von), Bacchius l'ancien, II.	226
JOUBERT (André), Brochures diverses.	468
LOGEMAN, Inscription anglo-saxonne du reliquaire de la vraie croix au trésor de l'église des Saint-Michel et Gudule à Bruxelles.	388
LUCIANI, Lettre.	202
MARCHAL (G.), Maximes, instructions et conseils pour la ca- valerie.	225
MARIÉJOL, Lectures historiques.	275
MARMOTTAN (Lettre de M.).	51
<i>Musée pédagogique</i> , Mémoires.	67
PARIS (G.), Chanson de Roland.	330
— Et JEANROY, Extraits des chroniqueurs français.	331
RABINET (not. nécrol.)	225
RAVAISSON-MOLLIEN (Ch.), Les manuscrits de Léonard de Vinci, VI.	203
REIG J. VILARDEL, Coleccio de monografias de Catalunya.	388
<i>Riemann</i> (Othon).	330
ROBERTI, Le citoyen Ranza.	35
— Charles Emmanuel III et la Corse.	35
<i>Russie</i> (la), N° de la Revue Encyclopédique.	519
SAVJ LOPEZ (Mlle Maria), La donna italiana del Trecento.	36
SCHRADER, L'année cartographique.	276
SCHROEDER (O.), Le style de papier.	227
THOMAS (Ém.), Divinatio in Q. Caecilium.	357
VALLAURI et GARIZIO.	19
VOLTER, Matériaux pour l'ethnographie des Latyches.	440
WADDINGTON (Albert), Édition du Charles XII de Voltaire	330
WEHL, Dramaturgische Bausteine.	387

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 26 juin au 18 décembre 1891).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.

Annales de l'Est.

La Révolution française.

Mélusine.

Revue celtique.

Revue d'Alsace.

Revue des études grecques.

Revue historique.

Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.

Berliner philologische Wochenschrift.

Deutsche Literaturzeitung.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.

Göttingische gelehrte Anzeigen.

Literarisches Centralblatt.

Theologische Literaturzeitung.

Zeitschrift für Katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.

The Athenaeum.

The Classical Review.

The Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne).

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 6 juillet —

1891

Sommaire : 335. ZAKAS, Eschyle. — 336. STUEMUND, Etudes sur le latin archaïque. — 337. HOOPS, Les noms des plantes de l'ancien anglais. — 338. SEYFARTH, Louis de la Forge. — 339. CHENNEVIÈRE, Les œuvres de Bertaut. — 340. DELBOULLE, Pierre de Changy, livre de l'institution de la femme chrétienne. — 341. CAVAIGNAC, La formation de la Prusse contemporaine. — 342-343. ROUVIER, François Xavier et les apôtres de la nouvelle France. — 344. THOMAS, Philosophie morale. — James DARMESTETER, Le Dictionnaire général de la langue française de la langue française de MM. Haufeld, Darmesteter et Thomas. — Chronique. — Académie des inscriptions.

335. — ΖΑΚΑΣ, *Κριτικά και ἐρμηνευτικά παρατηρήσεις* (Eschyle, Sophocle, Lysias, Platon, Lycurgue et Démosthène), 1^{re} partie : Eschyle. Athènes, impr. Ἀλήθεια, 1890, 1 vol. de θ-288 pp. en une seule suite.

Ces remarques critiques sur le texte d'Eschyle doivent être suivies, comme l'indique le titre et comme l'auteur le dit dans sa préface, de cinq autres parties, dont la dernière sera accompagnée d'une table générale. M. Zakas nous annonce, en outre, qu'il prépare une édition de Lysias, et réclame l'indulgence du lecteur, pour le cas où quelques ouvrages ou revues de l'Occident lui seraient demeurés inconnus. « J'espérais, dit-il, pouvoir travailler à Athènes; mais on n'y peut avoir une place que si l'on est protégé par un député ou si l'on fait partie d'une société; or je n'ai pas de représentant puisque je suis Epirote, et les sociétés ne sont que des coteries. » M. Z. n'est guère philosophe; qu'il se console pourtant, en pensant que la Grèce n'est pas une exception. On ne saurait d'ailleurs lui refuser l'indulgence qu'il demande; il est à peu près impossible de connaître exactement tout ce qui est proposé dans le nombre toujours croissant des revues, pour remédier, comme on dit, au mauvais état d'un texte. M. Z. n'est qu'un médecin de plus autour du texte d'Eschyle, déjà si tourmenté; il semble avoir d'excellents principes, comme beaucoup de critiques, qu'il transgresse de temps en temps, toujours comme beaucoup de critiques. C'est ainsi qu'il recommande de ne pas s'éloigner du texte fourni par la tradition, et cependant il se livre aux conjectures les plus étranges; il mérite franchement le reproche qu'il adresse souvent à d'autres : ταῦτα εἶνε παύγια τῆς φαντασίας. Il reste, d'ailleurs, dans la vieille habitude, dont les textes grecs ont tant souffert : « Le sens réclame..., le poète n'a pu dire que..., la pensée d'Eschyle est évidemment... », sont formules commodes, mais dangereuses, grâce auxquelles tout devient clair comme eau de roche; mais

nous lisons le texte du critique, et non le texte de l'auteur. Un peu moins d'imagination et un peu plus de sens grammatical feraient beaucoup mieux. — On n'attend pas sans doute que j'entre dans des détails : il faudrait examiner chaque passage, et juger chaque correction à part, ce qui ne convient pas à un simple compte rendu. Mais voici, dans l'ensemble, comment nous pourrions établir le bilan de M. Z. : quelques bonnes corrections, qui pourraient être admises dans le texte; un certain nombre d'autres fort ingénieuses, mais qui ne s'imposent pas nécessairement; plusieurs enfin donnent sérieusement à réfléchir; en revanche, beaucoup de conjectures inutiles, de changements arbitraires, d'interprétations fantaisistes, parfois même de singulières idées; de plus, M. Z. en prend un peu trop à son aise avec la métrique (p. ex. p. 19, 29, 35. 200)². En somme, il ne faudrait pas que M. Zakas se fit illusion; il a beaucoup travaillé, a pris beaucoup de peine, et il nous le dit (p. 0); mais le résultat n'est pas en proportion de ses efforts, et le texte d'Eschyle n'est pas sensiblement amélioré.

My.

336. — *Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins*, herausgegeben, von W. STUDEMUND, t. II, Berlin. Weidmann, 1891; 436 pp. in-8. Prix : 9 M.

Ce volume, comme le précédent, contient un certain nombre de dissertations déjà connues par une publication antérieure. Ce sont les articles suivants : J. Schroeder, *de fragmentis Amphitruonis Plautinae* (1879); Ed. Kellerhof, *de collocatione uerborum Plautina quaestiones selectae* (1881); P. Scherer, *de particulae quando apud uetustissimos scriptores Latinos ui et usu* (1883, la plus grande partie); J. Bach, *de usu pronominum demonstratiuorum apud priscos scriptores Latinos* (1885, le premier chapitre). Le dernier morceau, *Herstellungsveruch der Plautinischen Cistellaria*, écrit en 1871 par Studemund, avait depuis lors reçu plusieurs changements; M. O. Seyffert l'a publié en les y introduisant et en tâchant de donner à cet essai la forme qu'il avait fini par prendre dans la pensée de Studemund. Le présent recueil est le bienvenu; il réunit sur divers points de syntaxe latine des listes complètes pour la période étudiée, et permet par là de se faire une idée plus juste de l'histoire de la langue. Mais un index aux deux volumes n'au-

1. Un exemple : au v. 782 des *Perses* (p. 64); *Ξέρξης δ' ἐμὸς παῖς ὡν νέος νέα φρονεῖ* (Dind.), M. Z. corrige : *Ξ. δ' ἐ. π. σὸς τε νέος ὡν νέα φρονεῖ*, sous l'étrange prétexte que Darios, parlant à Atossa, ne peut dire *ἐμὸς παῖς*. « Est-ce que Xerxès n'était pas aussi le fils d'Atossa ? Il est nécessaire que cela soit dit ! » Ce n'est pas la peine de reprendre si souvent les autres interprètes (p. ex. p. 39, 78, 201); d'ailleurs le dactyle au 5^e pied est irrégulier.

2. P. 246, *κλέπτω* proposé à la fin d'un trimètre ne peut être qu'une erreur typographique.

rait pas été superflu, ou tout au moins une table détaillée des subdivisions de chaque morceau. Il m'a été impossible de savoir, par exemple, si le passage *Hec. 74*, qui semble fait à plaisir pour faire ressortir l'opposition de *hic* et de *iste*, a été mentionné par M. Bach. Une liste des passages principaux étudiés et discutés aurait aussi permis de se servir plus souvent de ces dissertations dans l'explication des comiques latins.

L.

337. — Joh. Hoops. *Ueber die altenglischen Pflanzennamen*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Philosophischen Doctorwürde eingereicht bei der hohen philosophischen Facultät der Albert-Ludwigs-Universität zu Freiburg im Breisgau. Freiburg i. B., Chr. Lehmann, 1889, in-8, 84 pages.

M. Joh. Hoops a formé le projet de publier un Dictionnaire des noms de plantes de l'ancien anglais; la dissertation dont on vient de lire le titre est l'introduction même de cet ouvrage. Elle se compose de trois parties : la première traite du rôle des plantes dans l'ancienne poésie anglaise; la seconde indique la place qu'elles ont occupée dans les superstitions, enfin la troisième nous fait connaître la nature et l'origine des noms de plantes usités autrefois en Angleterre.

On sait peu de chose du sentiment de la nature chez les anciennes races germaniques; M. J. H. a essayé de découvrir ce que les Anglo-Saxons ont pensé en particulier du monde végétal; interrogeant d'abord les noms de plantes qui se rencontrent chez leurs différents auteurs, il a cherché quelle idée a présidé à leur formation, quand ils n'ont pas été empruntés au latin, ce qui fait pressentir de quel point de vue les plantes avaient été considérées par les anciens poètes anglais; le plus souvent toutefois, remarque-t-il, ils n'ont pris garde qu'à leurs caractères généraux; c'est leur éclat qui les a frappés, ainsi que la vie et la beauté qu'elles donnent à la terre, dont elles sont la parure; manière de voir, il est vrai, qui paraît, en partie au moins, avoir été inspirée aux poètes anglo-saxons par leurs modèles latins. Quant aux plantes isolées, bien peu ont été l'objet d'une description particulière; il n'y a guère d'exception parmi les fleurs que pour la rose et le lis; mais les œuvres où elles figurent ont un caractère savant et sont traduites ou imitées du latin. La mention des algues, dont aucune espèce n'est distinguée d'ailleurs, celle de ce que M. J. H. appelle simplement une « arundinée » (*röhricht*, ags. *særryc*) — il s'agit évidemment du *Triticum junceum* L. (angl. *bent*), — ou de la plante qu'il prend pour un « chardon de mer » (*Eryngium maritimum* L.) et qui doit être une laiche, comme le nom même ags. *eolxsecg* l'indique suffisamment,

1. *Eolx* ou *Eolhxsecg* est composée de *eol(h)* : élan, et de *secg* : laiche; l'*eolhxsecg* est donc une laiche ou plante marécageuse, qui sert de nourriture ou de litière à l'élan, a description en convient d'ailleurs très bien à une cypéracée, et non à l'*Eryngium maritimum*, qui ne croît pas dans les marais, mais dans les sables maritimes.

c'est, avec une comparaison tirée de l'absinthe (*wermod*), tout ce qu'on trouve pour les plantes herbacées. Un certain nombre d'arbres, au contraire, sont décrits, comme le chêne, le frêne, le bouleau, l'if, le hêtre, le houx et l'érable-platane ; mais on ne rencontre chez les poètes anglo-saxons ni le tilleul, ni le sapin, qui occupent, surtout le premier, une place si considérable dans la poésie allemande du moyen âge. Les anciens poètes anglais même n'ont fait qu'en passant mention des divers arbres que je viens d'énumérer ; toute leur attention a été pour les forêts et leur aspect grandiose et sombre. Le monde végétal, on le voit, les a à peine inspirés et il ne joue un rôle un peu important que dans leurs œuvres religieuses, œuvres savantes et presque toujours d'imitation.

Il n'en est pas de même dans les traditions superstitieuses ; la place qu'y occupent les plantes est considérable. Ici toutefois, M. J. H. le fait remarquer avec raison, il faut distinguer entre les traditions d'origine vraiment germanique et celles qui ont été empruntées aux Grecs ou aux Romains ; pour n'avoir pas fait cette distinction, Grimm a accordé aux superstitions médicales des peuples germaniques une importance exagérée. M. J. H. en donne des exemples probants et curieux ; ainsi les propriétés attribuées par les traités de thérapeutique anglo-saxons à la bétoine, à la proserpinaca (*Polygonum vulgare* L.), à l'armoïse, sont d'origine grecque ou romaine. Dioscoride, Pline et le Pseudo-Apulée les connaissaient déjà. Il paraît en être tout autrement des vertus de la douce-amère (ags. *ælfthone*), de la menthe pouliot (ags. *dweorge-dwostle*), de l'incertaine *fornetesfolm*, de la cicüe vireuse (ags. *wôdewistle*, — nom dont le premier élément n'a rien à faire avec Wodan, comme l'ont cru à tort Grimm et Müllenhof, mais signifie probablement « enragé » —, etc. ; ces vertus, elles ont sans doute été imaginées par les rhizotomes anglo-saxons. Il en est probablement de même des propriétés de l'aunée, qui était employée avec toute sorte de cérémonies superstitieuses contre le cauchemar et la possession.

Les incantations mentionnées par Cockayne, dans son recueil de *Leechdoms*, ont évidemment la plupart une origine semblable ; telle est en particulier l'incantation célèbre des neuf plantes que M. J. H. reproduit, en la commentant et en l'accompagnant d'une traduction, d'après Cockayne et Wülker ; il a fait plus, il a cherché à identifier les plantes de cette prière si curieuse, et il y est parvenu en partie ; il a montré en même temps que cette incantation est loin d'être ancienne et entièrement anglo-saxonne, mais qu'il s'y trouve mêlés à la fois des éléments germaniques, grecs, romains et chrétiens. Après avoir rappelé une légende relative à la naissance de l'hièble, et une croyance populaire au sujet de l'influence prétendue de la lune sur la dureté du bois coupé, ainsi qu'un singulier moyen de reconnaître le sexe d'un enfant avant sa naissance, M. J. H. arrive à la troisième partie de son étude, les noms de plantes dans l'ancien anglais.

Il en a dressé une liste, qui n'en contient pas moins de cinq cents,

chiffre considérable et qui témoigne de l'intérêt porté par les Anglo-Saxons au règne végétal, mais qui ne prouve point qu'ils connurent cinq cents espèces de plantes différentes, car beaucoup de celles qui leur étaient familières avaient plusieurs noms dans leur idiome. Mais quelles plantes au juste étaient désignées par ces noms? On est souvent embarrassé pour le dire, ainsi que pour donner l'étymologie véritable de ces nombreux vocables, et leur assigner une date et une origine certaines. M. J. H. a fort bien vu ces difficultés; il s'est efforcé d'en triompher et, grâce à une étude attentive des différents glossaires, à une interprétation habile du sens des mots, il y est souvent parvenu. L'origine qu'il attribue, p. 74 et 75, à quelques-uns des noms les plus curieux de l'onomastique botanique anglo-saxonne en est une preuve.

Pour donner un exemple de ce qu'il projette de faire dans son dictionnaire, M. J. H. a, en terminant, étudié en détail les noms *beorc* ou *brice* (bouleau), *apuldor* (pommier), *box* (buis), et *thung* (aconit); il en examine successivement les différentes formes, les exemples connus, la signification botanique, l'étymologie et même l'emploi grammatical ou syntactique, ainsi que les dérivés. Ces articles témoignent d'une richesse d'information et d'une abondance de renseignements telles qu'ils donnent une haute idée de l'ouvrage que prépare M. Joh. Hoops, et font vivement désirer qu'il soit bientôt en état de le publier. Ce sera une précieuse contribution à l'étude de l'onomastique botanique, ainsi qu'à celle de l'ancien anglais.

Ch. J.

338. — Dr Heinrich SEYFARTH, *Louis de la Forge* und seine Stellung im Occasionalismus, ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie, Gotha, Perthes. 1 vol. in-4, 59 p.

Seyfarth confirme, par une citation empruntée au *Causarum primarum et secundarum realis operatio*, etc. de J. Gussetius, l'assertion de Bouillier qui plaçait en 1666 et non en 1661, le *Traité de l'âme humaine* de Louis de la Forge. En comparant Geulinx et de la Forge, il affirme que le second a fait de l'occasionalisme une question cosmologique plutôt qu'anthropologique et qu'il peut en être considéré, si l'on met Descartes à part, comme le véritable fondateur ¹.

F. P.

1. Pourquoi M. S. fait-il de Gassendi et de Hobbes « *die beiden Hauptvertreter des Materialismus* »? Sans doute on peut parler de l'influence de Gassendi sur Hobbes, mais il y a une différence profonde entre leurs conclusions métaphysiques. Et d'ailleurs donne-t-on une idée des doctrines d'un philosophe en ajoutant à son nom ces épithètes aussi banales que peu précises, *matérialiste*, *spiritualiste*, *idéaliste*, etc.

339. — *Les œuvres poétiques de M. Bertaut, évêque de Sées, abbé d'Aunay*, premier aumosnier de la royne; publiées, d'après l'édition de 1620, avec introduction, notes et lexique, par Adolphe CHENEVIÈRE, docteur ès lettres. Paris, librairie Plon, 1895, In-16 de 2 ff., lxiv et 517 p.

Ce volume sera sans nul doute accueilli avec joie par tous les amis de notre ancienne littérature. Il est le premier de ceux que MM. Plon et Nourry se sont proposé d'ajouter à la *Bibliothèque elzévirienne*, depuis qu'ils se sont rendus acquéreurs du fonds de cette collection; il met à notre portée les œuvres d'un vrai poète, éditées par un érudit distingué; il renferme enfin près de deux fois autant de matières que la plupart des volumes jadis publiés par Jannet.

M. Ad. Chenevière, connu déjà par d'estimables travaux sur Bonaventure Des Périers, a toute compétence pour annoter et pour commenter les poètes du xvi^e siècle. Il a fait précéder les œuvres de Bertaut de deux solides études : Introduction littéraire et Introduction biographique. Il n'était pas inutile de remettre en lumière les mérites de l'évêque de Sées. Malgré la grande réputation dont il jouit de son temps, on peut dire qu'il est inconnu aujourd'hui. Les éditeurs de la grande anthologie poétique, dont M. Crépet a dirigé la publication, éditeurs qui ont traité avec une singulière indulgence les moindres rimailleurs contemporains, ne nous ont donné aucune pièce de Bertaut. M. Ch. montre pourtant que les vers supérieurement frappés abondent chez notre poète, et les exemples qu'il cite pourraient être multipliés.

Nous ne possédons que peu de détails sur la vie de Bertaut. Ce que nous en savons est pour la plus grande partie emprunté à ses œuvres. Après Huet, le P. Sanadon, l'abbé Guiot, etc., M. Ch. dit qu'il était né à Caen. Cette assertion nous paraît, quant à nous, peu vraisemblable. Jacques de Cahaignes, qui était le contemporain de Bertaut, et qui a certainement eu des relations avec lui, n'aurait pas manqué de lui consacrer un article des *Éloges* qu'il a composés à la louange de tous ses concitoyens plus ou moins célèbres. Bertaut avait cinquante-quatre ans, et ses *Œuvres poétiques* avaient déjà obtenu les honneurs de deux éditions, quand il fut nommé à l'évêché de Sées (1606). Ce diocèse avait déjà été gouverné par deux poètes : Pierre Du Val (1545-1563) et Claude de Morenne (1601-1606); aussi les fidèles ne durent-ils pas être surpris d'avoir pour pasteur un disciple des muses.

M. Ch. a pris pour base de sa réimpression l'édition de 1620, qui est la plus complète; nous regrettons qu'il n'ait pas cru devoir indiquer, en tête de chaque pièce, le recueil où elle a paru pour la première fois. On peut, à la vérité, suppléer à cette lacune en se reportant à la *Bibliographie*; mais les notes éloignées du texte compliquent la tâche du lecteur. Cette bibliographie, qui termine le volume, est traitée avec beaucoup de soin; nous y avons pourtant remarqué plusieurs omissions. Les premiers vers imprimés de Bertaut que nous ayons rencontrés sont ceux qui figurent dans le *Tombeau de Ronsard* (1586); or, ce recueil n'est cité

ni à la p. 120, ni à la p. 528. M. Ch. ne mentionne pas non plus le *Tombeau de M. Bertaut, evesque de Seez* (Paris, 1611, in-8 de 8 pp.), poème très rare, signé : Tartière¹.

L'éditeur a respecté avec raison l'orthographe de son auteur; il n'a même pas voulu distinguer les *u* et les *v*, les *i* et les *j*, suivant l'usage moderne; aussi sommes-nous surpris qu'il ait laissé les typographes introduire sans motif des *u* majuscules qui font le plus mauvais effet :

AV ROY

POUR LE CONUIER DE REUENIR A PARIS (p. 38),

CHANT NVPTIAL

SUR LE MARIAGE DU ROY ET DE LA ROYNE (p. 45).

M. Chenevière, de crainte de grossir démesurément son volume, s'est montré très sobre dans ses notes. Nous aurions volontiers sacrifié quelques observations purement grammaticales au profit des annotations historiques. Nous aurions surtout désiré que les noms propres, assez peu nombreux dans les œuvres de Bertaut, fussent relevés dans une table spéciale; mais ne chicanons pas l'éditeur pour ces détails, et remercions-le d'avoir mis entre nos mains un poète vraiment digne d'être connu.

Émile Picot.

340.— *Livre de l'institution de la femme chrestienne tant en son enfance que mariage et viduité aussi de l'office du mary nagueres composez en latin par Jehan Loys Vives et nouvellement traduitz en langue françoise par Pierre de CHANGY, escuyer, avec préface et Glossaire, par A. DELBOULLE.* Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1891, in-16 de xvi-392 p. Tirage à 475 exemplaires dont 20 sur Japon, 30 sur Wathman, 425 sur Rives, à la forme.

On ne sait pas grand'chose de Pierre de Changy et de sa famille. Malgré d'actives recherches, malgré de nombreux appels adressés « un peu de tous côtés et à des hommes aussi savants qu'obligeants », M. Delboulle, dont je vais résumer l'agréable préface, n'a pu presque rien ajouter aux maigres renseignements fournis par du Verdier, M^{or}éri, l'abbé Papillon et quelques autres bibliographes. Il rappelle que les Changy furent d'abord attachés à la maison du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon; il croit reconnaître l'aïeul de Pierre dans le vaillant chevalier Michault de Changy, mentionné si honorablement par le chroniqueur Chastellain², et le père de ce même Pierre dans Jean Andras, écuyer, seigneur de Changy, qui vivait, selon d'Hozier, en 1491; il nous apprend

1. Biblioth. de M. le duc de La Trémoille.

2. Ce Blangy était le même sans doute, comme l'a conjecturé M. Émile Picot, qui fut mis par Antoine de la Sale, l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles*, « au nombre de ces conteurs qui amusaient de leurs joyeux devis la cour du duc Philippe-le-Bon, qui prouve qu'il était aussi brave que bien *enlangagé*, comme on disait en ce temps là. »

ensuite, d'après une des pièces liminaires du volume de 1542 ¹, que Pierre guerroya longtemps et qu'atteint, dans sa vieillesse, de mille infirmités, il voulut se consoler de ses ennuis et de ses souffrances en traduisant pour ses filles le traité célèbre de Louis Vivès qu'il appelle « homme éloquent ». ² Déjà, étant plus jeune, P. de Changy s'était diverti, au milieu des camps, ³ à mettre en français quelques extraits de Pline l'Ancien qui parurent sous le titre de *Singularitez de Pline* ⁴. M. D. n'a pu retrouver la date exacte du décès de notre traducteur mise par les uns en 1553, par les autres en 1563. Du reste, au point de vue bibliographique comme au point de vue biographique, on nage, pour les Blangy, en pleine incertitude. Brunet prétend que les ouvrages de Pierre auraient été publiés, après sa mort, par son fils Blaise, curé d'Epoisses, auteur de l'*Histoire authentique de l'Escuyer Girard et damoiselle Alyson, contenant l'honneur, fidélité et intégrité des dames* (Lyon, 1545, in-8°); mais on voudrait savoir, remarque M. D. (p. viii), sur quels documents il appuie cette affirmation. Brunet n'a pas connu la première édition de l'*Institution de la femme Chrestienne*, celle dont notre collaborateur donne aujourd'hui le texte (Paris, Jacques Kerver, 1542). L'auteur du *Manuel du Libraire* cite une autre édition par Jacques Fezandat, pour Jacques Kerver, (1543, petit in-8°) avec un titre un peu différent et plus alléchant : *Livre très bon, plaisant et salutaire de l'institution*, etc. Quoique l'ouvrage ait eu plusieurs autres éditions, il est néanmoins devenu fort rare, et, comme il est aussi fort intéressant, on doit, avec M. D. (p. ix), féliciter M. Lemale « de le remettre au jour, dans son gracieux costume du xvi^e siècle, pour la joie de ceux qui aiment les beaux et bons livres ». Il faut aussi féliciter l'habile imprimeur d'avoir choisi un collaborateur tel que M. D. qui s'est montré, dans la *Préface*, si excellent critique, et, dans le *Glossaire*, si excellent philologue. Je ne dirai rien du *Glossaire*, entièrement digne de l'auteur des *Matériaux* ⁵,

1. *Symonis Romyglæi Andegavensis ad lectorem carmen*. M. D., qui s'est imposé le pénible devoir de ne donner aucune note, nous aurait peut-être appris quelque particularité sur le poète angevin, lequel n'a pas d'article dans cet inappréciable *Dictionnaire biographique de Maine-et-Loire*, où les omissions sont aussi rares que les erreurs.

2. Pour ses filles? Est-ce une distraction de l'éditeur? La traduction est adressée (p. 13) : « A Marguerite, ma fille. »

3. Aujourd'hui nos généraux en retraite charment leurs loisirs en traduisant... je veux dire en estropiant, Horace. Ces vieux guerriers rendent au poète les blessures qui leur ont jadis été faites.

4. M. D., qui a vu un exemplaire de ce rarissime bouquin à la bibliothèque de Rouen, n'en donne pas la description et n'en indique même pas la date, en quoi il imite l'auteur du *Manuel du Libraire* se contentant de mentionner les *Extraits de Pline le naturaliste*. Cette omission étonne de la part d'un des meilleurs rédacteurs de la *Revue critique*, où la précision la plus rigoureuse possible a toujours été en honneur. Apportons partout les bonnes habitudes de la maison : Souvenons-nous tous que nous appartenons au *régiment de Champagne*.

5. On y remarquera les mots *Contraction* (attouchement. Manque dans les dictionnaires), *Crustulle* (enduit, fard. Godefroy donne *crostule*, mais avec un autre sens).

mais je reviendrais à la *Préface*, pour en citer un passage qui donne une séduisante idée de la traduction de Changy et qui mettra nos lecteurs en appétit (p. ix-x) :

« Cette traduction est presque une œuvre originale, en ce sens que Pierre de Changy abrège, supprime les longueurs du texte, dont il *prend le commun*, c'est-à-dire les idées principales, et prête ainsi au judicieux, mais un peu verbeux latiniste du xvi^e siècle, cette naïveté, cette bonhomie qui s'accorde si bien avec le savoureux langage du vieux temps. Il a des tours heureux, des expressions pittoresques, un peu crues parfois, que ne rencontrent presque jamais ni Mayerne Turquet, ni Linocier qui, après lui, ont traduit textuellement Loys Vivès. Souvent il ajoute à l'original des traits charmants comme ceux-ci : *La bonne fille se doit rendre obeissante sans murmurer, hongner, répondre, fumer, ou dire pate-nostres de cyngé. — Une couleur fait les joues vermeilles, l'autre les lèvres corallines. Lorsque tu es ainsi deffigurée, Dieu ne te cognoist point entre ses brebis, tu as falsifié sa monnoye.* — On chercherait inutilement dans Vivès ce joli passage sur la femme savante : *Aussi ne contrefera son langage par termes exquis, pour se vouloir montrer savante, et l'avoir apprins par la lecture des livres, car son tenuissime cerveau ne peult comprendre d'entrer en eloquence, et en usant d'aucuns termes terminisans [c'est-à-dire recherchés], semblera que les clerks luy ayent soufflé en l'oreille par le vent de Zephirus, qui tendra plus à derision que a louenge.* »

M. D. n'a pas trop vanté le charme naïf de la traduction de Changy. Il n'est pas un seul des cinquante chapitres de l'ouvrage qui ne soit un régal pour les plus délicats. Voici, pour ne prendre qu'un seul exemple, quelques lignes d'une grâce piquante (p. 32) que l'on peut rapprocher des lignes citées par M. D. :

« Plus est deturpee la main de la vierge de la tendre à homme legierement que de la maculer de quelque saulse... J'ay veu en Espagne et en Gaule faire bonne estime et reputation des filles, femmes et brux, et estre tenues moult chieres et aymeas pour les viandes qu'elles sçavoient apprestier : et par le contraire, autres inutiles hayes et desextimees, pour ce qu'elles ne se vouloient empescher ou entremettre du faict de la cuysine, et se excusoient que de tel art ne sçavoient riens. Aussi sera honneste à la jeune fille de cultiver herbes et violettes es courtils et jardins selon

Deosculatïon (baiser. Absent des dictionnaires), *Desviateur* (celui qui égare. Même observation), *Enuncliatif* (qui révèle. Manque en ce sens dans Littré, La Curne, Godefroy), *Meslouer* (désapprouver. Exemple antérieur à tous ceux que cite Godefroy); *Napleux* (qui est atteint du mal de Naples, mot qu'on ne trouve nulle autre part); *Noverque* (marâtre, mot oublié par La Curne, par Godefroy); *Parmesler* (mêler tout à fait. On ne connaissait qu'un seul exemple, du xiii^e siècle, indiqué par Godefroy); *Pasdane* (objet de toilette qui n'a pas encore été défini); *Perseverité* (persévérance. Un seul exemple dans Godefroy avec le sens d'obstination); *Revocquer* (éloigner, détourner. Sens qui manque dans les dictionnaires); etc.

leur vacation et exercice, pour les induire par après à meilleur et plus grant besongne. »

Il y aurait à signaler, en certains chapitres scabreux (sur la *virginité*, sur le *mariage*, sur la *continence de la veuve*), la chaste hardiesse, les singuliers bonheurs d'expression à la François de Sales, du père de famille qui veut que, dans les pages qu'il offre à sa fille, cette dernière puise « plusieurs bons et utiles renseignements » et augmente ainsi sa « vertu et renom ». Toutes ces perles rendent bien précieuse la traduction tirée de l'oubli par M. Delboulle. Le public lettré auquel il la présente la recevra avec une double joie, car *si un bon livre est un bon ami*, comme le rappelle l'éditeur à la fin de sa *Préface*, un livre qui est à la fois bon et beau est un *ami parfait*.

T. DE L

341. — Godefroy CAVAIGNAC. **La formation de la Prusse contemporaine, ses origines, le ministère Stein, 1806-1808.** Paris, Hachette, 1891, in-8°, VIII et 510 p.

Ce livre considérable, un des plus attachants et des plus instructifs que nous ayons lus depuis longtemps sur l'histoire étrangère, comprend seize chapitres qui se valent tous ou presque tous par l'étendue des informations, comme par la profondeur et l'originalité des vues, par la vigoureuse clarté de l'exposition. M. G. Cavaignac étudie d'abord la formation politique de l'État prussien, les caractères du pouvoir monarchique; il montre, avec Isaacsohn et Bornhak, que les diverses provinces reçoivent au XVIII^e siècle une organisation assez uniforme et par suite une sorte d'unité nationale; il montre ce qu'est alors le despotisme éclairé; puis, pénétrant dans la constitution intime de la société prussienne, dégageant les traits généraux du régime de la propriété, il prouve que le paysan, serf ou non, appartenait toujours à quelqu'un, et que Frédéric II, malgré tous ses efforts, n'a pu guère modifier cette servitude agraire, qui est « en quelque sorte la rançon abandonnée à l'aristocratie foncière en échange du pouvoir politique dont elle a été dépouillée » (p. 79). Droysen et Treitschke assimilent l'autorité absolue des Hohenzollern à une magistrature populaire, ils prétendent que le pouvoir monarchique était un arbitre et comme un représentant des classes populaires, et qu'il a fait beaucoup pour les progrès de l'égalité sociale. M. C. les réfute, souvent par eux mêmes, et fait voir que la constitution de la propriété rurale en Prusse était bien moins conforme aux idées de justice sociale qu'en France et que les misères de la classe agraire sont une des principales causes de l'effondrement de 1806. « L'aristocratie faisait aux yeux de Frédéric la force de l'État; la propriété foncière et son régime, tel qu'il s'était constitué en Prusse, faisaient la force de l'aristocratie; cette double idée au service de laquelle les rois mettaient tous les moyens d'action du pouvoir le plus absolu, aboutissait à la constitution d'une

caste qui enserrait, dans l'immuabilité d'une organisation fermée, non seulement les personnes et les familles, mais les terres et le sol lui-même; cet État qui offre le type du gouvernement personnel le plus intrusif, le plus étouffant, est en même temps un État féodal » (p. 83 et 97). Quant à la bourgeoisie, à la population urbaine, elle n'a ni indépendance municipale, ni vie politique, ni action commune; elle a été « réduite sans réserves et sans restrictions » par Frédéric Guillaume et le grand Electeur (p. 108-109). Tel est l'ancien régime. M. C. en décrit la visible décadence : Frédéric II avait concentré en lui-même toute connaissance et toute direction; après lui, le pouvoir passe à des agents subalternes; au gouvernement personnel se substitue le gouvernement de cabinet; les tendances provinciales se manifestent; l'autorité souveraine s'affaisse; tous les ressorts, excessivement tendus, se relâchent; l'administration est impuissante, vénale. C'est que non seulement Frédéric-Guillaume II fut un esprit mobile, et Frédéric-Guillaume III, un indécis; mais, comme le remarque ingénieusement M. C., ces deux rois subissaient l'influence du milieu; la Prusse n'échappait pas à l'évolution sociale du *xviii^e* siècle, et elle aurait dû suivre cette évolution d'une allure plus alerte (p. 128). Par malheur, son aristocratie, la caste à laquelle la royauté prussienne avait sacrifié le développement de la nation, ne pouvait ni agir ni rien diriger; elle tenait à ses privilèges et les gardait obstinément; elle écartait passionnément les idées nouvelles. M. C. nous la montre au vif dans un court et beau portrait de Marwitz et de Hoym. « Sans activité et sans éclat dans l'administration; en proie, dans l'armée, à l'esprit de routine et d'intrigue; dissipatrice sur ses terres, corrompue partout, elle est devenue odieuse à tous par sa tyrannie, son arrogance et son incapacité; plus le rôle qui lui a été fait, a été prépondérant et exclusif, plus les désastres devront apparaître et apparaîtront, en effet, comme la banqueroute de la classe privilégiée » (p. 140). Et toutefois, la décadence n'est pas irremédiable; au sein même de cette décadence se formait le personnel qui devait refaire l'État; d'une administration inerte et corrompue allait sortir le personnel de la réforme qui fonderait la grandeur de la Prusse; l'administration, dit très bien M. C., en était arrivée à se considérer comme étant au service de l'intérêt général presque autant qu'au service du monarque; elle se recrutait elle-même par une sorte de cooptation; elle avait attiré à elle des hommes de premier ordre; elle était inamovible; et ainsi, quoique hétérogène, l'État prussien devenait la patrie morale des Allemands, le refuge de l'activité politique. D'ailleurs, l'administration prussienne était accessible aux idées nouvelles; la Révolution française détermina des tentatives de réformes qui n'aboutirent pas, mais le problème agraire fut abordé de 1799 à 1806 sur les domaines royaux où les serfs se virent affranchis de la corvée, et — du moins dans les Marches et le Brandebourg — devinrent propriétaires de leur tenure (p. 158-159). On essaya même, en 1799, de supprimer le servage sur les biens nobles. Déjà la population rurale se

soulevait ou se plaignait très haut en certains endroits, et M. C. consacre deux pages intéressantes (p. 166-167) à cette propagande révolutionnaire que les *Winkelschriftsteller* « petits scribes de campagne, agents d'affaires ou conseillers occultes » encourageaient dans les campagnes. Mais l'aristocratie foncière, loin de se prêter aux essais de réforme sociale, ou même de les approuver platoniquement, protestait violemment, et y avait-il en Prusse un tiers état, assez formé et politiquement instruit, pour se faire l'interprète des revendications de la population rurale ? La Prusse ne pouvait donc réaliser par elle-même la réforme. M. C. n'oublie pas pourtant le mouvement intellectuel dont Berlin était le centre ; mais, après avoir cité tous les grands noms, il fait justement observer que ce mouvement n'était pas politique : « à la fois individualiste et cosmopolite, dit-il en termes frappants, l'Allemand de la fin du XVIII^e siècle ne conçoit pas entre la famille et l'humanité cet intermédiaire qui est l'État ; l'Allemagne offre alors à la fois le spectacle d'un développement littéraire incomparable et de l'incapacité politique la plus éclatante » (p. 189). Cependant, le temps marchait ; les événements extérieurs mettaient fin à la domination des illustres écrivains ; Goethe restait seul ; la Révolution, victorieuse par les armes, contraignait l'Allemagne à sortir de sa torpeur et à prendre conscience d'elle-même ; l'Allemand vit la situation unique de la Prusse et la forte constitution politique de cet État qui, « sans avoir répudié la sentimentalité nationale, y ajoutait étrangement la rudesse, la brutalité, le génie pratique de la race » et il alla vers cet État « pour lequel il éprouvait l'éloignement mêlé d'attrait qu'inspire la force aux impuissants » (p. 194). Sans doute, à ce moment même où l'Allemagne sentait le besoin d'un appui, cet appui s'écroulait ; le *rocher de bronze* tombait en poussière ; mais il y avait en Prusse des germes d'avenir, et l'inévitable Iéna fut suivi d'un inévitable effort de réorganisation. Si affreuse que fut la déroute, si profonde que fut la démoralisation, on ne doit pas oublier que la Prusse « où l'œuvre de la civilisation avait été plus retardée et plus ardue, avait conservé plus marqué le cachet de l'individualité nationale ; l'attitude de la reine, l'exaltation patriotique de ce monde si frivole et si léger qui entourait le prince Louis-Ferdinand, le rôle de Hardenberg dans la politique extérieure, étaient autant de symptômes d'une existence nationale ; « il y avait, derrière la façade vermoulue de cet édifice suranné, le noyau latent d'une nationalité que l'occupation étrangère devait achever de former » (p. 255). Aussi, malgré le roi, malgré la crise ministérielle de la fin de 1806, malgré l'éloignement de Stein, une révolution se produit dans le gouvernement de la Prusse : le roi doit, en dépit de tout, compter avec l'opinion ; Hardenberg, un instant renvoyé, revient tout puissant, renverse Zastrow, et force le gouvernement personnel à capituler ; déjà apparaît l'esprit de résistance, s'allume la guerre de partisans, Götzen se bat en Silésie, Gneisenau et Nettlebeck défendent Colberg, et à Eylau, Scharnhorst ébranle un instant le corps de Davout. Bientôt,

après Friedland et Tilsit, arrive Stein que Napoléon conseillait de prendre à la place de Hardenberg; il est le seul homme qui puisse par ses défauts autant que par ses qualités et par l'âpreté même de son caractère, par la trempe de sa volonté, faire face à la situation, commencer ce qu'on appelait la révolution d'en haut; il exerce la dictature; il fait signer l'édit du 9 octobre 1807 qui supprime le servage, l'ordonnance du 28 octobre 1807 qui supprime la sujétion héréditaire sur les domaines royaux, celle du 27 juillet 1808 qui confère aux paysans des domaines prussiens le droit de propriété. En même temps a lieu la réforme militaire entreprise par des hommes qui, pas plus que Stein et Hardenberg, n'appartiennent de naissance à la Prusse; Scharnhorst et Gneisenau, chez lesquels l'idéalisme et les conceptions aventureuses n'excluent pas l'esprit pratique. Mais que d'opposition rencontrent les réformateurs! Enfin, paraissent les ordonnances des 3 et 6 août 1808; elles ne renferment que des demi-mesures; il n'y a pas encore d'armée nationale, et l'accès du corps d'officiers ouvert à toutes les classes sociales est une conquête plus théorique que réelle; mais la condition du soldat s'adoucit, le recrutement des mercenaires n'existe plus, et Scharnhorst, tout en réduisant l'effectif des compagnies, imagine d'appeler successivement les cantonistes, demeurés dans leurs foyers, à s'exercer durant un mois au régiment; ces soldats d'un mois, les *Krimper*, doivent constituer le plus réel élément du mouvement national. La réforme administrative s'exécute en même temps que la réforme agraire et celle de l'armée; mais Stein n'ose la pousser à fond; il n'ose, malgré tout ce qu'il y avait en lui d'impérieux et d'autoritaire, supprimer le droit de police seigneuriale et, en effet, avant de briser le pouvoir administratif de l'aristocratie foncière, ne fallait-il pas briser son autorité sociale? (p. 425). En revanche, l'ordonnance municipale du 19 novembre 1808 qui donne le droit électoral à tout citoyen possédant un fonds quelconque dans la ville ou un revenu annuel de 150 thalers, opère une considérable révolution politique. Mais Stein avait contre lui les partisans de la soumission à tout prix, les intrigants de cour, les ambitieux déçus, tous ceux qui le traitaient, lui et les siens, de jacobin, qui craignaient la politique révolutionnaire et qui, au besoin, s'appuyaient sur Napoléon, sur le vainqueur; Hardenberg lui-même voulait que Stein fût écarté, afin de poursuivre comme but suprême, l'affranchissement de la domination française, en évitant toute apparence de provocation, en repoussant les appels que Stein proposait de faire à la nation. Stein, d'ailleurs condamné par Napoléon, quitta le ministère. M. C. a jugé son œuvre comme il faut la juger, sans exagération ni parti pris. Il prouve que Stein n'obtint que des résultats restreints; Stein avait un programme, mais il ne l'a pas réalisé; il n'a pas apporté l'affranchissement social; il n'a pas arraché aux propriétaires des biens nobles leurs pouvoirs politiques; il a laissé l'aristocratie foncière écraser le paysan; « en dehors des domaines royaux, l'édifice royal était à peine entamé par

les ordonnances de Stein » (p. 484). L'énergique et rude ministre a dominé toute la crise et incarné toute une politique; mais aujourd'hui encore on donne à ses idées beaucoup plus de netteté, de portée qu'elles n'en eurent jamais dans son esprit. Ce n'était pas du tout un révolutionnaire; s'il préparait l'insurrection, s'il voulait la mettre aux voix dans une assemblée des représentants de la nation, s'il favorisait le développement des sociétés secrètes, il se montrait hésitant et timide dans ses réformes sociales: et, de fait, n'eût-il pas fallu refondre complètement la société prussienne? Voilà ce que démontre nettement M. C. Et de là, la grande idée qui gouverne son livre. Les historiens prussiens veulent que la Prusse ait accompli pour elle-même, à elle seule, l'œuvre de la Révolution et qu'elle ait même eu, pour ainsi dire, sa Révolution à elle, dans la période de réformes intérieures qui suivit Iéna et Tilsit. Ils méconnaissent presque toujours l'influence prépondérante que la Révolution française a exercée sur les destins de l'Europe. Mais qu'a donc fait Stein? On l'a vu, il a reculé devant la tâche que la Révolution avait accomplie. Quant à Hardenberg, dont les conceptions sont plus larges et les vues plus hautes, il personnifie l'influence de notre Révolution sur la Prusse; il a devancé Stein et son assidu collaborateur Schön par la législation de 1811 qui fut son œuvre propre; il a proclamé dès le début que les principes mêmes de la Révolution française devaient diriger la régénération de l'État prussien, et, au mois de septembre 1807, dans un rapport remarquable au roi, il écrit: « La force des principes de la Révolution est telle, et ils sont si généralement reconnus et répandus, que l'État qui refusera de les accepter, sera condamné à les subir ou à périr. Napoléon suit ces principes sur des points essentiels. Des principes démocratiques dans un gouvernement monarchique, telle me paraît être la formule appropriée à l'esprit du temps » (p. 339-343). Enfin, Gneisenau et les chefs militaires ne comprennent-ils pas le rôle des éléments purement moraux dans la puissance et les succès des nations? Ne sont-ils pas pénétrés des exemples de la Révolution et imbus de son esprit? « La Révolution, dit Gneisenau, a mis en œuvre la force nationale tout entière du peuple français, et, si les États européens veulent rétablir les anciens rapports des nations entre elles et l'équilibre qui en résultait, il faut qu'ils puisent aux mêmes sources. » (p. 407) — Tel est le livre de M. C., retraçant dans ses lignes essentielles l'organisation de la Prusse, telle que l'avaient faite les Hohenzollern, exposant la crise de 1806 à 1808 et ses péripéties dramatiques, recherchant et discutant les jugements qu'on a portés en Allemagne sur l'évolution intérieure de la France. On y trouve, non seulement des portraits fouillés, comme celui de Stein, celui de Hardenberg, celui de Frédéric Guillaume III, que l'auteur juge, non sans raison, un monarque faible, irrésolu, incapable de résolution vigoureuse, ami des atermoiements, toujours disposé à courber la tête sous la puissance des événements; non seulement de solides et vigoureux tableaux d'ensemble, comme celui de

la politique extérieure de la Prusse avant Iéna et de ses vicissitudes qui s'expliquent plus encore par son développement intérieur que par le tempérament du roi (p. 220-221), ou des origines du parti national, ou encore de la situation des territoires occupés par les Français; non seulement une étude minutieuse de cette question agraire qui domine toute la politique intérieure (p. 157); mais toute cette suite de faits et de jugements se déroule et s'étend d'un bout à l'autre du volume, durant près de cinq cents pages, avec clarté, avec logique. M. C. — dont le coup d'essai est vraiment un coup de maître — possède complètement son sujet; il a lu et dépouillé tous les historiens allemands et les mémoires de l'époque; il résume de la façon la plus lumineuse ce qu'ont dit avant lui tant d'écrivains attirés par ce sujet intéressant des causes de la prépondérance de la Prusse en Allemagne; pas un texte de quelque importance, on peut le dire, ne lui a échappé, et il pousse la conscience à tel point qu'il cite souvent au bas des pages, en allemand, la phrase ou le mot décisif. On saura le plus grand gré à M. Cavaignac d'un travail si considérable qui lui a coûté sûrement plusieurs années, et nos lecteurs féliciteront avec nous le jeune et vaillant érudit d'avoir repris à son tour avec une si courageuse persévérance et à son point de vue personnel, au point de vue français, l'œuvre des érudits d'outre-Rhin et, tout en exposant dans ses moindres détails l'organisme prussien, tout en retraçant le travail patient et silencieux qui prépara cet édifice fortement cimenté de la monarchie de Brandebourg, tout en mettant sous nos yeux les origines, la formation intérieure et les caractères particuliers de l'État fédéricien, aussi bien que les causes et les incidents de sa chute momentanée, d'avoir montré que l'école historique allemande n'est pas toujours impartiale, qu'elle se laisse souvent égarer par les tendances nationales, et qu'elle oublie trop volontiers les origines de la situation actuelle qui, comme l'a dit récemment Guillaume II, datent de l'époque de la Révolution française ¹.

A. CHUQUET.

342. — Le P. Fred. ROUVIER. **Saint François-Xavier**, Apôtre des Indes de la Compagnie de Jésus.

343. — **Trois apôtres de la Nouvelle France**, les PP. Jean de Brébeuf, Is. Jogues et G. Lalemant de la Compagnie de Jésus. Lille, Société Saint Augustin s. d.

La Compagnie de Jésus a fourni d'illustres missionnaires et de glorieux martyrs. Le P. Rouvier a raconté pour l'édification des âmes l'histoire de quelques-uns de ces apôtres. Pour l'édification seulement : il n'a cure de l'instruction. Ces petits livres n'apprendront donc rien à personne.

1. L'appendice renferme des lettres (de Clarke, de Soult, de Hardenberg) et des documents qui font connaître l'état des esprits en Prusse et notamment les impressions des Français.

Saint François-Xavier a inspiré de nombreux panégyristes. L'auteur ne recourt qu'aux biographies des PP. Torsellini et Bouhours. Il eût pu consulter l'édition des *Lettres* de M. Léon Pagès, publiées en 1854. Mais c'eût été peine perdue. Le P. R. a narré la carrière de son héros, sans oublier le plus petit miracle. Il ne s'est point soucié de la commenter par des explications historiques ou des identifications géographiques, qui eussent éclairé l'intelligence sans atténuer la foi du lecteur.

Les Apôtres de la Nouvelle France nous intéressent davantage. Ils ont travaillé pour la France. Mais le P. Rouvier est peu touché de l'œuvre patriotique qu'ils ont tentée. Il voit en eux le chrétien et le prêtre plus que le Français. Il n'extrait de leurs mémoires et relations rien qui nous renseigne sur l'état de la Nouvelle France, sur le régime et les mœurs des tribus indiennes. Le missionnaire tient toujours le premier plan et remplit tout le cadre. On eût tiré de là une utile contribution à l'histoire de la colonisation française.

Mais c'est de l'hagiographie et non de la biographie; et ce genre exige l'absence de critique. Ces récits de martyres se présentent sous un joli format, imprimés sur papier riche en caractères élégants; toilette plus digne d'un sujet léger et mondain.

A.

44. — Jules THOMAS. **Principes de philosophie morale** suivis d'éclaircissements et d'extraits de lectures conformes aux programmes de l'enseignement secondaire spécial, etc. Paris, Alcan, 1 vol. in-8. 364 p. 1890.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire des doctrines enseignées dans l'Université de France pourront constater, en lisant le livre de M. Thomas, qu'une nouvelle évolution, depuis longtemps prévue, s'y est produite. Après le spiritualisme éclectique de Cousin et de ses disciples est venu le spiritualisme idéaliste de MM. Ravaisson et Lachelier... A son tour le « spiritualisme phénoméniste » de MM. Renouvier et Pillon a fait de nombreuses recrues. Mais la disparition de la *Critique philosophique* semble indiquer que les progrès se sont arrêtés. Peut-être la philosophie universitaire en viendra-t-elle, enfin, comme la philosophie contemporaine, à être surtout et avant tout scientifique.

F. PICAUVET.

Le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *Revue Critique*,

Le numéro du 15 juin de la *Revue critique* contient sur le Dictionnaire général de la langue française de MM. Hatzfeld, Arsène Darmesteter et Thomas, un article signé D. qui débute par les lignes suivantes :

« Il y a quarante ans que M. Hatzfeld travaille à ce Dictionnaire :

« c'est lui qui en a conçu le plan, qui en a amassé la plupart des « matériaux, c'est lui encore qui les a coordonnés avec cette logique « serrée, cette méthode rigoureuse qui distinguent son enseignement. » Suivent quelques phrases élogieuses pour les deux collaborateurs successifs de M. Hatzfeld, qui, au cours de l'article, paraît seul, comme l'esprit directeur et l'auteur principal de l'œuvre.

Je regrette que l'auteur de cet article ait cru avoir à faire la part des divers collaborateurs dans une entreprise qui, dans la pensée des auteurs, devait se présenter au public et à la science, avec le caractère élevé d'une œuvre une et où la fusion des efforts arrivait presque à l'anonymat. Je regrette que, s'étant cru autorisé à faire ce départ, il ne se soit pas adressé, pour éclairer sa conscience, soit à M. Hatzfeld, soit à M. Thomas, soit au frère d'Arsène Darmesteter, et qu'il ait reporté, de son autorité privée, à M. Hatzfeld, dont la loyauté ne peut être que blessée de cet excès de zèle, la part maîtresse dans l'originalité de l'œuvre. J'ai, dans la biographie de mon frère ¹, rendu assez éclatante justice aux talents de M. Hatzfeld et à son droit de priorité dans le projet du Dictionnaire, pour qu'on ne puisse m'accuser de vouloir grandir la part de mon frère aux dépens du collaborateur survivant, qui achève vaillamment, avec l'aide de M. Thomas, la revision et l'impression de l'œuvre faite en commun. Mais j'ai suivi de trop près l'histoire du Dictionnaire, et je sais trop bien ce que mon frère y a jeté de sa pensée, de son âme et de sa vie pour permettre à M. D. de le réduire au rôle de servant de la pensée d'autrui.

Un juge plus au courant que le critique inconnu, M. Hatzfeld, disait sur la tombe de mon frère : « Le vaste travail que nous poursuivions en commun depuis tant d'années et auquel il se consacrait avec d'autant plus d'ardeur qu'il se sentait plus atteint, est presque achevé, grâce à Dieu, et, s'il ne peut recevoir de son précieux concours le dernier perfectionnement que nous en attendions, il gardera la marque ineffaçable de cette belle intelligence. »

Cette « marque ineffaçable », l'auteur de l'article l'aurait aisément reconnue, s'il était un peu philologue et psychologue : je demande la permission de la mettre en lumière, puisqu'il ne l'a pas fait. Je n'ai pour cela qu'à résumer l'histoire de la collaboration de mon frère, telle que je l'ai écrite dans les *Reliques scientifiques*.

Il y a vingt ans, vers 1871, M. Marguerin, directeur de l'École Turgot, proposa à mon frère de collaborer à un nouveau dictionnaire de la langue française. « Un des membres les plus distingués de l'Université, M. Hatzfeld, professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand, avait été conduit par le maniement du dictionnaire de Littré ² à la conclusion que, mal-

1. Arsène Darmesteter, *Reliques scientifiques*, recueillies par son frère, 1890.

2. Les chiffres coûtent peu à l'imagination échauffée de M.D. et les quarante ans de travail de M. Hatzfeld lui donnent la priorité sur Littré même, dont la publication n'a commencé que vers 1867. — Mieux vaudrait un sage ennemi.

gré l'immense progrès réalisé par cette grande œuvre, le problème de la lexicographie française n'était pas encore résolu ; que, si l'historique des formes était fondé, le classement des sens restait à faire ; que des classements qui donnent pour un mot cinquante ou soixante sens ne peuvent être ni scientifiques ni pratiques : qu'un mot a seulement un ou deux sens, qui peuvent se dédoubler en sens propre et sens figuré, et que les acceptions innombrables données par les lexiques ne sont que les applications du sens premier : il pensa donc qu'il y avait place, même après Littré, pour une œuvre nouvelle qui ferait l'ordre dans le chaos des sens. » Il présenta son idée à l'éditeur Delagrave, qui l'accepta : mais il avait besoin d'un collaborateur qui l'aidât à mettre en œuvre son idée et qui se chargeât de la partie historique. Mon frère, encore inconnu et qui débutait alors dans les études romanes, accepta avec plaisir une offre si flatteuse, qui lui permettait de passer en revue tout le matériel de la langue. Les deux collaborateurs se mirent à l'œuvre dès 1871. Dans les débuts, l'influence de M. Hatzfeld fut prédominante. « M. Hatzfeld, homme d'un goût fin et délicat, connaissait admirablement la littérature classique, et, ce qui est plus, était doué d'un esprit de logique et d'analyse des plus rares : c'était l'esprit classique dans sa perfection, mais avec une ouverture et une souplesse qui n'est point toujours le privilège de l'esprit classique. » Je vois encore dans ces débuts mon frère tout émerveillé de l'art avec lequel son collaborateur ramenait à un ou deux sens le chaos des acceptions entassées dans les lexiques. Mais les trois années que devait durer le travail se passèrent bien vite sans en voir l'achèvement et, à mesure que mon frère, à la sévère discipline de la philologie romane, prenait conscience de la méthode historique et de ses nécessités, il reconnut que la méthode suivie n'était point la vraie ; il reconnut « que le classement logique ne répond « à la réalité des faits que dans les mots dont le sens essentiel n'a pas « changé ; que dans les mots les plus intéressants pour l'histoire et la « psychologie, ceux qui ont marché, la méthode logique peut aboutir à « des classements ingénieux et commodes, mais court le risque de créer « un ordre qui n'est point celui des choses, car la logique de l'esprit « n'est point toujours celle des faits. » Il fallait donc appliquer au classement des sens la méthode historique dans toute sa rigueur : c'est en elle que consiste l'originalité profonde et féconde du nouveau Dictionnaire, venant après celui de Littré qui, en fait, n'avait appliqué cette méthode qu'au classement des formes et à l'extérieur de la langue. Et cette substitution de la méthode historique à la méthode logique, dont celle-ci est généralement le contre-pied ; cette substitution de l'esprit scientifique à l'esprit classique dans le domaine de la psychologie du langage ; cette substitution qui ne pouvait être faite avec succès et avec suite que par un philologue doublé d'un psychologue, c'est là précisément la marque ineffaçable que proclamait la loyauté de M. Hatzfeld et que n'a point reconnue la sagacité de M. D., qui pourtant répète, sans en comprendre

la portée, le mot de M. Paris : « Arsène Darmesteter était un philologue érudit, un phonéticien profond, et peut-être avant tout un psychologue. » Cette marque ineffaçable, tous ceux qui ont un peu l'esprit de méthode scientifique, tous ceux qui connaissent l'œuvre de mon frère, depuis son traité sur la *Formation des mots composés* jusqu'à la *Vie des mots*, tous ceux-là la reconnaîtront d'eux-mêmes à chaque page du nouveau Dictionnaire ; et j'aurais cru à peine utile de relever ce déni de justice scientifique s'il ne s'était glissé dans un recueil aussi autorisé que la *Revue critique*.

JAMES DARMESTERER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le prince Roland BONAPARTE a fait paraître deux brochures intéressantes, l'une intitulée *Démocratie suisse* (article paru dans l'*Événement* du 5 juin 1890), l'autre *Assemblées démocratiques en Suisse* (article paru dans le *Figaro* du 28 mai 1890), ainsi qu'un grand et beau livre *Une excursion en Corse*, sur lequel nous reviendrons plus longuement.

— M. Joseph du TEIL vient de publier chez Picard un petit volume in-8° de 134 pages, intitulé *Le village de Saint-Momelin*. Ce village, situé aujourd'hui au canton de Bourbourg, arrondissement de Dunkerque (Nord), dut sa naissance à un monastère que créa, au VII^e siècle, l'un des compagnons de saint Bertin. Au moyen âge, il forma une seigneurie que possédait l'abbaye de Saint-Bertin ; on ne sut jamais si cette seigneurie dépendait des états d'Artois ou des quatre membres de la Flandre et de nombreux procès furent engagés à ce sujet. Au traité de Nimègue, le village fut réuni à la France en même temps que la ville voisine de Saint-Omer. M. Joseph du Teil nous raconte cette histoire avec beaucoup de bonne grâce. En appendice, il dresse un inventaire sommaire des archives de cette commune antérieures à 1789.

ITALIE. — On nous envoie une brochure intitulée *Questione litteraria, Vallauri-Garizio* (Torino, tipogr. Fratelli Canonica, 1891 ; 34 pp.). C'est un recueil d'articles de polémique échangés entre les professeurs Vallauri et Garizio, où ils essayent de se prouver mutuellement qu'ils ne savent pas le latin. M. Vallauri est connu depuis longtemps comme un dernier représentant de l'humanisme égaré dans notre siècle. Malheureusement pour lui, il a affaire à forte partie. M. Garizio lui prouve, textes de Cicéron en main, qu'il a tort, qu'il ignore bien des règles de la prose classique et que les méthodes philologiques, qualifiées en Italie comme en France de *teutoniques*, peuvent former en même temps des savants et des latinistes. Cette discussion, dont le ton comme le sujet rappelle les discussions des érudits de la Renaissance, est un curieux épisode de l'histoire de la philologie classique à notre époque.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juin 1891.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit de cette ville, le 23 juin, que les fouilles entreprises par l'administration italienne au forum de la Paix pour rechercher les fragments du célèbre plan Capitolin sont interrompues et ne seront

reprises sans doute qu'en octobre. La cause de cette interruption, outre la saison avancée, est la nécessité de pourvoir à la consolidation des murs mis à jour par les excavations profondes qu'on a déjà pratiquées. Il faut d'ailleurs se débarrasser d'eaux souterraines qu'on a rencontrées, comme naguère aux fouilles du forum d'Auguste. — Les travaux du Tibre ont donné un nouveau fragment du plan Capitolin, enseveli dans la berge du fleuve en avant du palais Farnèse, comme les deux cents petits fragments retrouvés en ce même lieu en 1888. Ils ont fait découvrir aussi de nouveaux *Cippi terminales*, des années 746 et 747 de Rome. — Cinq cents volumes, dont soixante-dix manuscrits, viennent d'être retrouvés dans un couvent de Franciscains près de Rieti. Les moines, quand la loi italienne les avait forcés de se disperser, en 1860, avaient caché ces volumes sous un plancher. Comme le couvent allait être vendu, récemment, à un particulier, un des moines survivants est venu informer le sous-préfet de Rieti. Quelques-uns des manuscrits remontent aux ^{x^e} et ^{xii^e} siècles; quatre ou cinq, du ^{xiv^e} siècle, ont des miniatures importantes. En somme, la découverte n'offre rien d'une suprême valeur. — On vient de signaler à la *biblioteca Braidense* de Brera, à Milan, un manuscrit de la Divine Comédie qui porte les armoiries de la famille Alighieri. Antérieur à 1337, il pourrait être la première copie de l'original autographe. — Après avoir rendu compte de diverses autres découvertes en Italie et à Rome, M. Geffroy ajoute qu'il a le plaisir d'annoncer à l'Académie le succès des fouilles de M. Jules Toutain, membre de l'Ecole française de Rome, en mission en Tunisie. M. Toutain a découvert, près de Tunis, sur le sommet appelé Bou Kournein, le sanctuaire d'un Baal africain romanisé : *Saturnus Balcaranensis Augustus... Dominus... Deus magnus*. La fouille a déjà donné cinq cents fragments de stèles et d'inscriptions; dont un assez grand nombre offrent un réel intérêt, toute une série de textes absolument intacts, avec plusieurs dates consulaires nouvelles. A la date du 17 juin, la fouille commençait à mettre à jour un des angles de la construction où étaient contenus ces débris. M. Toutain est sans doute en présence des fondations mêmes du temple.

M. Georges Perrot communique une note de M. Wolfgang Helbig, correspondant de l'Académie à Rome, sur la découverte faite en cette ville de l'ensemble des outils dont se servait un artiste qui travaillait à repousser le métal. Les différents poinçons ont été trouvés ensemble, renfermés dans la boîte où les serrait l'ouvrier. Ils sont en bronze et non en fer, mais en un bronze particulier, d'une dureté extraordinaire, que M. Helbig se propose de faire analyser. Le nom de l'artiste, *Aemilius Faustus*, est gravé sur un des outils, en caractères du dernier siècle de la république.

M. Menant exprime l'espoir que cette découverte, en éclairant la technique de l'industrie du bronze chez les anciens, pourra jeter quelque jour sur les bas-reliefs assyriens de Balawat, qui figurent en grand nombre dans la collection de Clercq. C'est une question encore douteuse de savoir si ces bas-reliefs sont en bronze repoussé ou fondu, ou obtenus par un procédé qui combinait la fonte et le repoussé.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture. Cette croyance, que les actes des martyrs montrent répandue aussi bien chez les anciens chrétiens que chez leurs persécuteurs, a traversé tout le moyen âge et a subsisté aussi longtemps que la torture elle-même. M. Le Blant le montre par des citations empruntées à des textes de toutes les dates, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes.

M. Hamy lit un mémoire intitulé : *l'Œuvre géographique des Reinél et la découverte des Moluques*. Il étudie les documents géographiques laissés par les Reinél, célèbres pilotes portugais du commencement du ^{xvi^e} siècle, et les rapproche des renseignements écrits relatifs aux expéditions d'Abreu, de Serrano, etc., dans la Sonde et aux Moluques. En comparant les documents géographiques et historiques, il arrive à suivre pas à pas les Portugais dans ces audacieuses navigations vers l'est qui leur ouvrirent « la route des Epices » et qui, dit-il, « achevèrent la révolution qui déplaça au profit de Lisbonne l'axe commercial de l'Europe ».

M. Héron de Villefosse termine sa communication sur la mosaïque romaine de Saint-Romain-en-Gal (Rhône).

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey Saint-Denys : *Histoire géographique des seize royaumes*, traduite du chinois par Abel DES MICHELIS; — par l'auteur : *SCHLUMBERGER, Sceaux et bulles des empereurs latins de Constantinople* (extrait du *Bulletin monumental*); — par M. d'Arbois de Jubainville : *On the metrical glossaries of the mediæval Irish* (extrait des *Transactions of the Philological Society*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 13 juillet —

1891

Sommaire : 345. HUIT, *Etudes sur le Banquet*. — 346. ELTER, *Le plan de Rome*. — 347. NOLHAC, *Le De viris illustribus de Pétrarque*. — 348. PRAROND, *Abbeville avant la guerre de cent ans*. — 349. LAVISSE, *La jeunesse du grand Frédéric*. — 350. VOLLMÖLLER, *Trouvailles espagnoles*. — 351. BOURCIEZ, *L'enseignement français*. — 352. R. HILDEBRAND, *Dictionnaire allemand*. — 353. URBAIN, *Une ode de Théophile et un sonnet de Corneille*. — 354. TODT, *Les tragédies d'Eschyle*. — Chronique. — Académie des inscriptions.

345. — Charles HUIT. *Etudes sur le Banquet*. Paris, Thorin, 1889. 1 vol. in-8 138 p.

M. Charles Huit s'est tout spécialement consacré à l'étude de Platon. Il a suivi, ce semble, une marche excellente en s'attaquant successivement à chaque dialogue pour en déterminer le contenu et l'authenticité, avant de se demander ce qu'était, dans son ensemble, l'œuvre platonicienne.

Les études sur le *Banquet* comprennent : I. la scène du dialogue ; II. les personnages ; III. le plan ; IV. le sujet ; V. la discussion, avec les discours de Phèdre, de Pausanias, d'Eryximaque, d'Aristophane, d'Agathon, de Socrate ; VI. l'esthétique platonicienne ; VII. l'éloge de Socrate ; VIII. date et histoire du *Banquet* ; IX. conclusion.

Le travail de M. H. est, à l'imitation du *Banquet*, littéraire et philosophique. On y trouve tout ce qu'il faut pour l'intelligence du texte, car M. H. a mis à profit tout ce qui a été publié en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne¹. En ce qui concerne la date de la composition, sur laquelle ont eu lieu déjà tant de discussions, M. H. croit que ce dialogue se place entre 387 et 375, vraisemblablement vers 385 ou 384, sous l'impression encore récente de la destruction de Mantinée (193 A) et quelque temps après le Phèdre. On ne trouve rien sur cette question dans le *Lysis*, dans le *Lachès*, l'*Euthyphron* ou l'*Euthydème* : « tout-à-coup, comme à un brusque détour du chemin, nous sommes introduits dans un monde nouveau, plein de poésie, de réminiscences célestes, de métaphores et d'allégories que crée en se jouant une brillante imagination ». Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est que l'enthousiasme a disparu dans les écrits où il donne une exposition complète et cependant encore fragmentaire de son système. Si le monde idéal subsiste, c'est par la dialectique surtout que Platon veut nous y conduire.

Sur l'histoire du *Banquet*, il y aurait quelques questions à faire à

1. En même temps paraissaient en Allemagne *Platons Technik on Symposion*, etc. de L. von Sybel, et les *Akademika* de Dümmler (c. III, *das Gastmahl*).

M. Huit. Est-il sûr que certains romans de chevalerie forment, à l'insu de leurs auteurs, un gracieux commentaire du Banquet? Ne faudrait-il pas plutôt faire appel au néoplatonisme? D'une façon générale, on parle trop vaguement de l'influence de tel ou tel écrivain antique sur les hommes du moyen âge. Il faudrait que, pour chacun d'eux et pour chacun de leurs ouvrages, il y eût une monographie spéciale, qui nous indiquât ce qu'on en a connu et ce qu'on en a utilisé aux différentes époques. C'est ce que d'ailleurs, M. H. a depuis entrepris de faire pour Platon, et déjà les *Annales de la philosophie chrétienne* ont inséré deux articles, où sont résumés les résultats auxquels il est arrivé pour cette intéressante question.

Je n'aime pas beaucoup les rapprochements modernes et je ne vois pas bien comment Platon peut nous fournir des solutions, même partielles, des questions que le développement des sciences et des relations sociales ont entièrement renouvelées. Mais M. H. ne serait pas embarrassé de me montrer qu'il a de nombreuses autorités pour appuyer sa façon d'entendre l'histoire de la philosophie. Il pourrait même me renvoyer à ceux qui n'estiment l'histoire qu'autant qu'elle conduit à juger.

Les Études sur le Banquet venant après celles qui ont eu pour objet le Parménide, le Gorgias, le Philèbe, le Politique, nous font souhaiter l'apparition du Mémoire, couronné par l'Académie des sciences morales, dans lequel M. Huit a donné les résultats auxquels l'ont conduit ses longues et consciencieuses recherches sur Platon.

F. PICAVET.

346. — Ant. ELTER, *De forma urbis Romæ deque orbis anti qui facie dissertatio I et II.* (Progr. univ.) Rome, 1891. in-4°, xx et xxvi p.

L'occasion de ces deux dissertations est le plan de Rome, gravé sur marbre sous le règne de Septime Sévère et fixé contre le mur du temple *Urbis Romæ*. On sait que l'on en a retrouvé au moyen âge un certain nombre de morceaux qui sont conservés aujourd'hui au Musée du Capitole; on recherche actuellement les autres, ce qui donne aux dissertations de M. Elter un à propos sur lequel il ne comptait pas. Dans la première, l'auteur établit que l'orientation du plan est une innovation de Septime Sévère; la façon dont Auguste numérotait les différentes régions de la ville suppose une carte dont la partie supérieure regarde le Midi; c'est la méthode suivie encore dans la *Notitia* de Constantin. Le plan de Septime Sévère est conçu différemment; le haut regarde l'Est, et la *spina* du *Circus maximus* sert de *cardo*. Dans sa seconde dissertation, M. E. cherche les raisons de ce changement; il les trouve dans les modifications apportées à la topographie de la ville depuis Auguste, à l'importance prise par le cirque et par les palais impériaux accumulés sur le Palatin. Pour terminer, M. Elter, étendant la question aux représentations de l'Italie et même du monde romain, arrive à

établir que, à en juger par les documents géographiques de toute sorte que l'on possède, l'habitude de prendre le midi comme la partie supérieure des cartes était constante à l'époque impériale.

R. C.

347 — **Le de Viris Illustribus de Pétrarque.** Notice sur les manuscrits originaux suivis de fragments inédits par Pierre de Nolhac. Tiré des Notices et Extraits des ms. de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, tome XXXIV, 1^{re} partie. Paris, imprimerie nationale, 1890, 92 pp., in-4 (en vente à la librairie Klincksieck).

M. de Nolhac publie le détail de ses découvertes dans les manuscrits de Pétrarque. Dès l'annonce qui en avait été faite dans les comptes rendus de l'Académie, elles avaient excité le plus grand intérêt; l'exposé qu'en fait aujourd'hui l'heureux auteur n'est pas de nature à causer une déception. D'après ces recherches, Pétrarque adopta successivement pour le *de uiris illustribus* trois plans, dont aucun n'a été réalisé complètement.

1° Il conçut l'idée d'un vaste recueil de biographies de tous les hommes illustres, ainsi définis : *quos excellenti gloria floruisse doctissimorum hominum ingenia memorie tradiderunt* (p. 54); ce recueil portait le titre d'*Epitome* et devait comprendre *ex omnibus terris ac saeculis illustres uiros* (Fam. VIII, 3; Fracassetti, I, 420). Il est resté complètement inconnu jusqu'à présent et c'est M. de Nolhac qui a en a retrouvé la seule partie exécutée, dans B. N. lat. 6069 I. Il y a là douze vies nouvelles de héros appartenant à l'antiquité sacrée, orientale ou mythologique (Adam, Noé, Nemroth, Ninus, Semiramis, Abraam, Ysaac, Iacob, Ioseph, de Moïse, de Iason, de Hercule). Le ms. est une copie exécutée après la mort du poète. Le texte doit remonter à la première époque de la vie littéraire de Pétrarque, alors qu'il était encore à Vacluse.

2° Pétrarque renonça à ce plan immense et limita son travail aux héros de l'histoire romaine; l'ouvrage gardant toujours le titre d'*Epitome*, fut dédié à François de Carrare et resta inachevé. L'élève de Pétrarque, Lombardo della Seta, le compléta et un exemplaire de luxe, avec miniatures, fut offert par le disciple à François de Carrare. M. de N. a identifié cet exemplaire avec B. N. lat. 6069 F. De la simple inspection du ms., il résulte que Lombardo della Seta a écrit, non pas quatre biographies seulement, mais douze, depuis celle de Flamininus. Des considérations accessoires confirment ce fait, matériellement attesté par la disposition du volume.

3° Comme l'exécution du grand recueil (décrit au 2°) n'allait point assez vite, au gré de François de Carrare, ce prince en demanda par avance un résumé à Pétrarque, le *Compendium*, resté inachevé. C'est sous cette forme qu'on trouve le *de uiris* publié dans les éditions complètes de Pétrarque, l'*Epitome* ayant paru pour la première fois dans

son entier en 1874, à Bologne. Le ms. du *Compendium*, offert par Lombardo della Seta à François de Carrare, a été retrouvé par M. de N. dans B. N. 6069 G.

Enfin, deux des biographies, celle de Scipion et celle de César, ont une histoire particulière reconstituée par M. de Nolhac. La biographie de Scipion l'Africain, le héros favori de Pétrarque, se présente en deux rédactions; la seconde, augmentée presque du double, était inconnue avant que M. de N. la retrouve dans le ms. 6069 F. La vie de César avait été pendant longtemps attribuée à Iulius Celsus, l'auteur de souscriptions dans les mss. de César et sous le nom duquel on trouve cité le *de bello gallico* dès la fin de l'antiquité. Le véritable auteur fut reconnu par notre compatriote Bernard de La Monnoye, mais elle fut publiée seulement en 1827 avec l'attribution exacte. S'il pouvait rester des doutes, ils sont levés par la découverte de M. de Nolhac. Il a, en effet, retrouvé l'*autographe* de Pétrarque dans B. N. 5784.

Ainsi est couronnée la série de ces recherches où le bonheur a récompensé l'habileté. M. de N. termine en donnant le texte des vies nouvellement acquises, à l'exception de celles de Jacob et de Joseph, trop longues pour être présentées autrement que par extrait. On voit par cet exposé combien est important ce fascicule des *Notices et Extraits*. Il éclaire d'une façon singulière la biographie de Pétrarque et nous fait connaître sa méthode de travail. Toutes ces conséquences, soit qu'il s'agisse du caractère particulier des études de Pétrarque, soit que l'on veuille recueillir des données sur ses lectures, n'ont pu qu'être indiquées en passant dans une notice bibliographique. On retrouve, dans ces trop rares et trop courtes remarques, la délicatesse d'observation morale habituelle à M. de Nolhac. Il parle souvent de l'édition à venir de Pétrarque; à cette édition devrait faire pendant une biographie approfondie. L'homme capable de nous donner ces deux ouvrages, l'« inventeur » de l'autographe du *Canzoniere* sait bien que, pour le moment, il n'aurait peut-être pas besoin d'être cherché en Italie.

Paul LEJAY.

348. — **Histoire d'Abbeville.** Abbeville avant la guerre de cent ans, par E. PRAROND. Paris, Alph. Picard, 1891, in-8 de xxxv-402 p.

M. Prarond s'occupe avec un zèle infatigable, depuis une quarantaine d'années, de l'histoire de son pays natal. Il n'a pas consacré moins de cinquante-sept publications, grandes ou petites, à un sujet qui lui est si cher¹.

1. Voir, à la fin du volume, sous le titre de *Pages publiées*, la liste détaillée des ouvrages ou opuscules de M. P. divisée en six catégories : I, *Histoire d'Abbeville*; II, *Variétés sur Abbeville*, III, *Histoire de l'arrondissement*; IV, *Essais divers*; V, *Bibliographie*; VI, *Bibliophilie* (c'est-à-dire publication ou réédition d'écrivains Abbeillois ou qui se sont occupés d'Abbeville).

Aujourd'hui, résumant en un ouvrage général les recherches de toute sa vie, il entreprend de nous donner une histoire complète de la ville dont il a été l'administrateur habile et dévoué. Il y a quelque chose de touchant dans le patriotisme si fidèle, dans la piété filiale si active avec lesquels il se consacre à faire revivre le passé de la ville qui fut son berceau. Honorons des sentiments aussi généreux et empressons-nous d'ajouter qu'en M. P. le consciencieux érudit n'est pas moins louable que le bon citoyen. L'auteur n'a rien négligé pour réaliser de son mieux le programme qu'il s'est ainsi tracé : « Mettre hors de discussion le plus grand nombre possible de faits. » Après avoir recueilli dans les livres et encore plus dans les manuscrits ¹ tous les faits, même les plus minutieux, qui constituent l'histoire d'Abbeville et des lieux environnants depuis le commencement du ^{xiii}^e siècle jusqu'aux trente-sept premières années du ^{xiv}^e, il examine ces faits avec une scrupuleuse attention et les discute avec une heureuse sagacité. Les matériaux employés à la construction de l'édifice sont de premier choix et assurent à cet édifice une inébranlable solidité. C'est surtout dans l'établissement de la liste de ses devanciers, les *maieurs* d'Abbeville, que M. P. a montré toutes ses qualités de patient chercheur et d'excellent critique. L'écheveau, malgré diverses tentatives anciennes et même récentes ², restait singulièrement difficile à débrouiller. Sans doute toutes les ombres n'ont pas été dissipées, toutes les incertitudes n'ont pas disparu, mais un grand nombre de nouveaux jalons ont été plantés d'une main ferme sur un terrain qui était en certains points à peine défriché, et, en somme, le vaillant annaliste est parvenu à reconstituer la plus grande partie du tableau des magistrats qui, de 1133 à 1337, furent placés à la tête de l'administration municipale. Souvent le nom du *maieur* est accompagné des noms de ses collaborateurs, les jurés ou échevins. Souvent encore sont indiqués les noms des témoins de tels ou tels actes, ce qui amène peu à peu l'énumération des princi-

1. L'énumération et l'appréciation des sources remplissent les pages II à VIII. M. P. a tiré le plus grand parti des riches archives municipales d'Abbeville, ces archives qui, en l'année 1217, tenaient tout entières dans une simple huche (p. 121); il a eu la bonne pensée de reproduire littéralement divers extraits des documents du ^{xiii}^e siècle (*livre rouge*, *livre blanc*, etc.), ce qui enrichit son livre de nombreux spécimens du dialecte picard, lesquels intéresseront fort les philologues. On rapprochera ces extraits, des textes déjà publiés dans les *Monuments inédits du tiers état* par Augustin Thierry, ou, pour parler plus exactement, par M. Charles Louandre, « collaborateur, avec M. Bourquelot, du savant aveugle dont ils étaient les yeux et les mains. » (p. 105). Pourquoi M. P. fait-il toujours cérémonieusement précéder le nom de *Thierry* du mot *Monsieur*? L'auteur des *Récits mérovingiens* est trop célèbre pour qu'on le nomme autrement qu'*Augustin Thierry* tout court.

2. *Histoire des Comtes et des Mayeurs* par Pierre Wagnart, le maître des historiens d'Abbeville (ms. de la Bibliothèque communale); *Histoire chronologique des Mayeurs* par le P. Ignace (Jacques Sanson), ms. de la même bibliothèque; *Notes du marquis Lever* (*Ibidem*), enfin les travaux imprimés de François César Louandre, le père de Charles Louandre nommé dans la note précédente (*Histoire d'Abbeville* 1834-44; *les Mayeurs et les Maires d'Abbeville*, 1851).

paux bourgeois d'Abbeville pendant le moyen âge ¹. A la mention des magistrats municipaux et des habitants notables sont jointes diverses particularités qui sont dans l'aridité du dénombrement ce que sont les oasis dans les sables du désert. On trouvera toutes ces particularités signalées dans une copieuse table analytique qui occupe les trente dernières pages du volume. En voici quelques-unes : Don par le Comte de Ponthieu aux frères infirmes du terrain sur lequel s'élèvera l'Hôtel-Dieu (1158); Autorisation de défricher la forêt de Gadain ou Gaden accordée aux bourgeois (1178); Don par un bourgeois aux lépreux de 270 journaux de bois (1196) ²; Établissement de moulins dans la ville et dans la banlieue (1196); Église de Saint-Vulfran prise sous la protection du comte Guillaume, dont la lettre est très curieuse pour la topographie d'Abbeville à cette date (1206); Accord entre le comte de Ponthieu et les bourgeois d'Abbeville pour la navigation de la basse-Somme (1211); Introduction des Franciscains à Abbeville (1230); Fondation de l'hôpital du Saint-Esprit (1231); Construction du refuge de l'abbaye de Saint-Riquier (1236); Maladie contagieuse (1237); Fabrication des draps et des toiles à Abbeville au milieu du ^{xiii}^e siècle; Larron mis au pilori, puis pendu aux fourches de la ville (1258); Construction du château de Drugy, qui recevra Jeanne d'Arc prisonnière (1268); Substitution des tuiles aux roseaux qui couvraient encore les maisons, amenée par un incendie (1277); Poing coupé en plein échevinage à un individu qui lui-même avait coupé le poing de son ennemi (1284); ³ Contrefacteur de la marque des draps marqué au front (1286); Fustigation et bannissement d'un grand nombre de filles légères (1286); Oreille coupée à une femme simplement soupçonnée d'avoir coupé une bourse (1294); Femme d'un faux monnayeur enterrée vive, pendant que le mari, en sa qualité de clerc, était remis à la justice de l'évêque (1296) ⁴; Bannissement d'une fille qui avait battu beaucoup trop fort ⁵ un jeune homme (1299); Ordonnance privant du droit de parler en l'échevinage un bourgeois qui a dit *vilaines paroles* du maieur et des échevins (1299); Ordonnance in-

1. Parmi les témoins d'une charte de 1158 nous retrouvons (p. 13), un Rorgon d'Abbeville qui eut l'honneur d'être un des correspondants de Saint-Bernard.

2. Un peu plus loin, sont mentionnées (1199-1200) des donations de 19 et 24 journaux de terre faites à ces malheureux. De semblables donations se multiplient en tout le ^{xiii}^e siècle. Parfois les lépreux reçoivent des charretées de bois de chauffage. On peut dire qu'ils sont l'objet principal de la charité des Abbeillois.

3. On voit que la loi du talion était admirablement appliquée dans Abbeville.

4. M. P. constate que le privilège de cléricature couvrait même les maris, l'échevinage se rattrapait sur leurs femmes. Il aurait pu rappeler que dans d'autres régions la législation n'était pas plus clémentine pour le crime de fausse-monnaie et que les coupables étaient condamnés à être *bouillis* vivants dans une chaudière.

5. L'auteur dit seulement *un peu trop fort*, mais je me permets de regarder son *un peu* comme inacceptable, car, d'après le texte du *Livre rouge*, Agnès Galet avait frappé son adversaire d'un bras si vigoureux, que le coup produisit dans le dos de la victime une apostume qui amena la mort.

terdisant aux forgerons l'emploi du fer d'Allemagne (1309); Démolition de la maison d'un homme qui avait commis un acte de violence envers le garde de la ville (1302); Confiscation des biens d'un clerc, marchand, qui s'était tué, et démolition de sa maisons au son des trois cloches (1305). Arrêtons là une énumération qui nous entraînerait beaucoup trop loin, et contentons-nous de renvoyer, pour le surplus, soit aux textes mêmes, soit à la table analytique déjà citée, soit enfin aux indications groupées dans l'introduction, laquelle est intitulée : *Coup d'œil général sur ces annales*. Nous aurons, du reste, l'occasion de nous occuper bientôt de la suite de l'ouvrage, car l'auteur prépare déjà l'histoire d'Abbeville pendant la guerre de Cent Ans ¹, où nous le retrouverons digne encore une fois de l'éloge que lui-même donne à un de ses prédécesseurs, le marquis Le Ver, qu'il appelle, quelque part, un *persévérant et savant explorateur*.

T. DE L.

ooo. — Ernest LAVISSE. *La Jeunesse du grand Frédéric*. Paris (Hachette), 1891. Un vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

Il est plus facile de s'expliquer la fin des empires que leur commencement. Les conjonctures y sont pour beaucoup : les hommes y sont pour quelque chose. L'opinion courante ne se trompe guère quand elle voit dans Frédéric II l'auteur de la puissance prussienne. D'une biographie de ce prince on ne saurait cependant détacher l'étude des origines de sa maison et de son État, ni celle des prédécesseurs immédiats, le premier roi de Prusse, son aïeul, et le célèbre Frédéric-Guillaume I^{er}, son père.

Dans son œuvre magistrale, M. Lavissee s'attache à la personne même de Frédéric II, sans s'attarder aux origines de l'État prussien qu'il a traitées ailleurs, ni même à celles de la maison de Prusse. Il aurait pu rappeler cette bisaïeule française du héros germanique, Éléonore d'Olbreuse, dont Frédéric tenait sans doute un peu de son esprit français et de son admiration pour Henri IV. Car Frédéric avait dans l'Angoumois des cousines rapprochées, dont la dernière descendante recevait naguère une pension de la reine de la Grande-Bretagne, parente au même titre. Avec les croyances actuelles à l'hérédité, ces remarques ne sont pas superflues, et Frédéric qui, d'après les quatre premiers quartiers de noblesse, est pour les trois quarts du sang d'Este Brunswick, presque un Guelfe, diffère trop de goûts avec son père le Brandebourgeois, pour qu'on ne cherche pas aussi de ce côté l'explication du contraste. Par des calculs de ce genre, les Allemands revendiquent parfois tel héros ou littérateur français : sans rien exagérer, rendons leur la pareille.

1. M. P. réserve l'histoire antérieure à la Charte communale (1184). Cette histoire qu'il espère pouvoir établir plus tard, en partie sur des faits certains, en partie sur des inductions vraisemblables, lui fournira la matière d'un volume distinct.

Ce n'est pas qu'au point de vue politique Frédéric ne rappelle son père. M. L. le dit excellemment : le grand Frédéric, c'est un Frédéric-Guillaume grandi par le génie. S'occuper du fils sans s'occuper du père est impossible. Le père a rassemblé, pour qu'il les employât, toutes les ressources dont s'est servi le fils. Ce dernier n'aurait pas fait ce qu'il a fait si son père ne lui eût préparé les voies. Le père et le fils se complètent l'un par l'autre et ils le comprendront plus tard eux-mêmes. Ils travaillent tous deux à la constitution de cette puissance prussienne où l'État est un camp bien fourni, le peuple une armée bien montée et la famille royale un état-major.

Dans ce premier volume, M. L. s'arrête au mariage de Frédéric et il raconte, avec le charme qu'on lui connaît, cette première jeunesse du prince royal et cette éducation toute française. Le récit tient à la fois de l'idylle, du drame et de la comédie. L'idylle, une idylle bien courte, anime les pages où sont racontées les relations du frère et de la sœur, Frédéric et Wilhelmine de Baireuth, qui rappellent celles de François I^{er} et de Marguerite de Navarre; le drame éclate dans l'histoire des luttes du père et du fils qui suivent de douze ans seulement la sanglante tragédie de la famille de Pierre le Grand, mais où Frédéric, plus heureux que le tsarewitch Alexis, n'est condamné que dans la personne de son ami Katte; la comédie paraît dans les épisodes relatifs à la vie de famille, aux projets de mariage et au mariage même du prince avec la princesse de Brunswick. L'élément comique prédomine, grâce à l'intervention du roi sergent, du roi bouffon.

Hâtons-nous de le dire, M. L. n'est pas homme à rechercher le succès de rire facile dans lequel se sont complus les biographes de Frédéric-Guillaume, à commencer par la fille même de celui-ci, la margrave de Baireuth. Il sait rendre justice à ce rude économiste, à ce monarque actif qui a préparé les triomphes de sa dynastie. Dans les querelles de ménage, on prend moins le parti de la mère et du fils. De même, dans l'histoire domestique de Mirabeau, qui n'est pas sans rapport, *mutatis mutandis*, avec celle de Frédéric, M. de Loménie a présenté le père sous un jour plus avantageux. A ce sujet, M. L. rectifie plus d'un point de vue et détruit la légende d'après laquelle le père de Marie-Thérèse aurait sauvé, par son entremise, la vie du grand Frédéric.

En revanche, l'auteur n'insiste guère sur l'impression que le despotisme et la captivité produisirent sur le caractère de Frédéric. A notre avis, c'est par là que se développa le germe de cette amertume, de cette fourberie, de ce cynisme qui se remarquera dans la suite. Les épreuves injustes modifient le caractère, et le plus souvent en mal; elles tuent la croyance au bien, surtout dans ce monde, et ce monde était le seul dont Frédéric se préoccupât.

D'autre part, de même que quelque quarante ans plus tard les prisons de Mirabeau devaient faire de lui l'orateur, les prisons de Frédéric le préparèrent au gouvernement des peuples. Il en sortit administrateur

excellent, fin diplomate et même bon officier. Dans sa relégation de Custrin, il avait, à peine âgé de vingt ans, tracé le plan précis des agrandissements de la Prusse qu'il accomplit plus tard. Quant à sa vie privée, mauvais fils par l'épreuve, il devait, par principe, faire un méchant mari. Mais ce détail n'intéresse pas l'histoire, ni même l'Allemagne.

Tel est le premier volume que M. L. consacre à son héros. Inutile d'ajouter qu'il s'est entouré de toutes les ressources que lui offraient, avec les meilleures publications allemandes, anglaises et françaises, les archives de France et de Prusse et encore la vue des lieux. M. Koser, on le sait, a traité récemment le même sujet; mais, grâce à de nouveaux renseignements, l'ouvrage français ne fait pas double emploi. Il est écrit avec l'impartialité et le talent auxquels M. Lavissee nous a habitués dans ses livres antérieurs et dans ses cours. L'art y embellit la science. C'est vif, coloré, spirituel. Telle phrase se grave dans l'esprit comme un passage de Voltaire. Voilà du bon français. Si nous étions Anglais ou Allemand, nous nous étonnerions de ce que l'auteur ait fait précéder les noms de famille des knights et baronnets de la qualification de *sir* sans prénom, et de ce qu'il écrit Cnyphausen avec un *C* au lieu d'un *K*. Mais, n'étant ni l'un ni l'autre, nous nous félicitons de nous trouver en meilleure situation pour goûter la belle langue historique du maître de Sorbonne.

Francis DECRUE

350. — *Spanische Funde*, von Karl VOLLMÖLLER. I-III, Erlangen, Elwert, 1890, 33 pgg., in-8.

Cet ouvrage est un tirage à part du 5^e volume des *Romanische Forschungen*, dédié au romaniste M. Konrad Hofmann, de Munich (mort en octobre 1890) pour son soixante-dixième anniversaire. L'auteur nous donne les renseignements les plus intéressants sur quelques trouvailles concernant l'ancienne littérature espagnole, faites en 1888. On a trouvé la troisième partie de la *Silva de varios romances*, cette célèbre collection de vieilles romances espagnoles dont on ne connaissait que les deux premières parties. Le petit volume qui contenait, outre la *tercera parte*, un exemplaire de la *segunda parte de la Silva de v. r.* et une autre collection de romances, inconnue auparavant, le *Vergel de amores*, a été acheté pour une somme considérable par M. le marquis de Jérez de los Caballeros à Séville. La *tercera parte*, publiée à Saragosse en 1551, contient soixante-quinze romances, dont vingt-neuf ont été absolument inconnues jusqu'aujourd'hui et que l'auteur a le mérite d'avoir le premier signalées. M. Vollmöller donne une description fort détaillée du précieux volume aussi bien que les indications les plus exactes sur les romances déjà imprimées et non imprimées se trouvant dans la *tercera parte*. Ces dernières sont les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10 (?), 12, 13, 14, 15, 19, 20, 22, 23, 25, 38, 39, 40, 60, 61, 62, 71, 72, 74 de la série des soixante-quinze romances de la troisième partie de la *Silva*. Les roman-

ces num. 33, 34, 35, 36, 42, 68, 74 sont aussi des plus rares, ne se trouvant que dans les *Prager Flugblätter*, collection de romances en feuilles volantes exhumée par M. Ferd. Wolf. — L'autre trouvaille est celle de la seconde édition de la *segunda parte de la Silva de varios romances* (Çaragoça 1552). Le livre, possédé antérieurement par un ecclésiastique anglais, le Rev. Barnes, appartient aujourd'hui au British Museum. M. V. montre qu'il manque dans la seconde édition de la *segunda parte* vingt-deux romances qui se trouvent dans la première; mais qu'en revanche, elle contient quatre romances, qui ne sont pas encore dans cette première édition (mais qui sont imprimées plus tard dans d'autres collections de romances) et sept *chistes* entièrement inconnus auparavant. Les quatre nouvelles romances suivent immédiatement la table, tandis que les sept nouveaux *chistes* sont placés à la fin du livre. — La troisième trouvaille, le *Vergel de amores* (Çaragoça 1551) est moins précieuse. Toutes les romances qu'il contient sont déjà connues. Ces indications rapides font voir quelle est l'importance de l'étude de M. Vollmöller; non seulement le professeur de Goettingue nous fait part de ces curieuses trouvailles, mais il accompagne cet exposé d'excellentes remarques explicatives. Sa publication est indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement des romances espagnoles.

George STEFFENS.

351. — **L'enseignement français et l'enseignement supérieur des langues romanes**, par BOURCIEZ. Bordeaux, ap. v^e Cadoret, 1891, Brochure de 8 pages.

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde » : c'est pourquoi l'on est en train d'organiser un nouvel enseignement dit classique français. Cela signifie que les poètes et les prosateurs du xvii^e siècle vont remplacer dans l'instruction d'une grande partie de la jeunesse, Homère, Hérodote, Sophocle, Virgile, Horace, Tacite, bref toute l'antiquité grecque et latine. On vivra encore dans la lumière, mais dans une lumière moins pure, voilà toute la différence. Je ne serais pas loin pourtant d'approuver cette nouveauté, à condition qu'elle fût plus radicale, c'est-à-dire à condition qu'elle exterminât sans hésiter le grec et le latin d'un grand nombre de lycées, puisque aussi bien c'est là que l'on veut en venir. Il serait absurde de laisser les deux enseignements à côté l'un de l'autre, car les pères de famille qui auraient à choisir, choisiraient toujours pour leurs enfants le vieil enseignement qui n'a pas encore été discrédité par des maîtres tels que ceux qui sont sortis de Cluny. Leur incapacité (je ne parle, bien entendu, que de ceux qui enseignaient le français) a été si notoire, sauf quelques exceptions, qu'il n'est pas du tout étonnant qu'on ait décrété la suppression des certificats d'aptitude

et d'agrégation spéciale¹. C'est donc parmi les licenciés et agrégés des lettres que sera recruté le personnel de l'enseignement classique français. Ceux-là seuls, en effet, qui ont fait de bonnes humanités sont capables de comprendre eux-mêmes et de faire comprendre à leurs élèves Corneille, Bossuet, Molière, la Fontaine, et tout le *xvii^e* siècle nourri « de la vénérable antiquité », comme disait Fénelon. Égaux par le diplôme et le traitement à leurs collègues de l'enseignement grec et latin, ils demanderont beaucoup moins à sortir d'une carrière pour rentrer dans une autre où ils n'auraient ni plus de considération, ni plus d'avantages pécuniaires. M. Bourciez se trompe quand il dit que la plupart des professeurs aspirent à enseigner la rhétorique : j'en ai connu plusieurs qui ont refusé cet honneur. Je crois qu'il se trompe encore davantage en croyant qu'il serait utile de créer pour l'enseignement français une agrégation des langues romanes. Ignorerait-il que cet enseignement, tout en étant historique et littéraire, sera au fond très pratique; qu'il sera donné à des enfants qui devront consacrer la plus grande partie de leurs heures de travail aux sciences mathématiques et physiques, et qu'on ne leur mettra sans doute dans les mains qu'un recueil d'anciens textes suivis de la traduction en français moderne? Il s'agira donc simplement de leur expliquer sans appareil scientifique les principales lois de la formation de notre langue, et il n'est pas besoin pour cela de spécialistes. J'ajoute que si l'on créait des professeurs romanistes ou romanisants, le nouvel enseignement ne tarderait pas à redevenir un enseignement *spécial* d'une autre sorte, en sorte que d'un mal on retomberait dans un autre et peut-être dans un pire².

A. DELBOULLE.

352. — J. u. W. Grimm. *Deutsches Wörterbuch*, tome iv, par Rudolf Hildebrand. Leipzig, Hirzel, 1891.

Il y a vingt-cinq ans, au tome premier de la *Revue critique*, je rendais compte de la continuation, par M. Rudolf Hildebrand, du grand Dictionnaire historique des frères Grimm. Il s'agissait de la troisième livraison du tome V. Je viens aujourd'hui, après un quart de siècle, entretenir nos lecteurs du même ouvrage, qui n'est toujours pas terminé (au contraire), et auquel n'a cependant cessé de travailler, concurremment avec une demi-douzaine d'autres savants, l'infatigable

1. Je suppose que la suppression des agrégations *spéciales* d'allemand et d'anglais est aussi décidée. « Il faut, disait récemment M. J. Dietz, que le maître de langue et de littérature étrangères soit un véritable lettré, un véritable professeur classique, et que sa fonction se confonde avec celle du maître de littérature et de langue française ».

2. Pendant que cet article était à l'impression, l'enseignement classique français changeait déjà de nom : il s'appelle aujourd'hui « enseignement secondaire moderne », mais peut-être que demain cette épithète sera remplacée par une autre qui ne vaudra pas mieux.

germaniste. Ce que cet espace de temps représente de savoir accumulé, ceux-là en ont une idée qui ont pris la peine de suivre cette admirable publication.

Il s'agit cette fois du tome IV. Par une destinée qui doit s'être présentée rarement dans la vie des lexicographes, M. R. H. a dû remonter le cours de l'alphabet, et après avoir rédigé à lui seul (*grande opus !*) la lettre K, il s'est attelé à une autre partie non moins lourde, qui était restée en souffrance, la lettre G. Pour donner une idée du développement des articles, il suffira de dire que cette lettre, laquelle n'est pas près d'être achevée — on en est au mot *Geriesel* — compte déjà plus de douze cents pages. Dans une exposition internationale des Dictionnaires de cette sorte, nul doute que le dictionnaire de Grimm aurait la première place pour les proportions colossales de l'entreprise, et, parmi les collaborateurs de cette œuvre, la première médaille, pour l'activité et la persévérance, serait certainement à Rudolf Hildebrand.

Mais ces qualités ne sont pas les seules. Il y a d'abord l'ordre et la clarté : par un système de numéros, de chiffres et de sous-chiffres, les articles sont divisés de telle manière que le lecteur va sans trop de retard au renseignement dont il a besoin. Je prends, par exemple, un mot singulièrement difficile, à cause du caractère fuyant de la signification, le mot *Geist*. L'auteur traite d'abord de la forme, qu'il compare en vieux haut-allemand, en anglo-saxon, etc. Il indique (ce qu'on ne fait pas d'habitude) les dialectes germaniques qui ne connaissent pas ce mot : ainsi ni le gothique, qui dit *ahma*, ni le danois, ni le suédois, qui disent *andi*, *ande*, ne le possèdent. Ces indications sont précieuses pour la synonymie comme pour l'histoire. Puis, après avoir énuméré toutes les formes dialectales, il passe à l'étymologie. Le mot vient sans doute d'un verbe signifiant « bouillonner », comme *halitus* vient de *halare* et *spiritus* de *spirare*. Ce verbe existe dans les dialectes scandinaves, et il se retrouve peut-être en allemand sous la forme *gären* (anciennement *gësen*). Il s'employait en parlant du vent ou d'une liqueur qui fermente. En suédois, il existe un mot *gajst* qui désigne une certaine manière bruyante et importante de se comporter dans le monde. M. R. H. rappelle à ce propos qu'autrefois on brassait la bière chez soi, ce qui fait encore mieux comprendre l'image tirée de la chaudière en ébullition. Pour achever ce qui concerne la forme du mot, un alinéa est consacré à la prononciation, laquelle ressort de la comparaison de certaines rimes.

Puis l'auteur passe au sens et à l'usage. D'abord « l'haleine de la bouche, le souffle, la vie » (*den Geist aufgeben* « rendre l'âme ») — puis « l'âme des morts en tant qu'apparition » (*Geisterseher, die Geister beschwören*) — « tout être immatériel, un génie » (*dienstbare Geister*). A partir du xvi^e siècle, le mot allemand prend les divers sens du latin *genius* : *der Geist des Berges, ein guter Geist*. C'est en ce sens qu'il figure au premier acte de Faust. Mais des idées bibliques s'y mêlent :

himmlische Geister, der Geist der Hoffart. C'est Luther qui le premier emploie la locution *wes Geistes Kind er ist*, pour traduire le passage de Luc (IX, 55) οἷου πνεύματος, *Kind* a été ajouté par Luther. Nous sommes en pleine théologie chrétienne avec l'expression : *der heilige Geist* (τὸ ἅγιον πνεῦμα), et c'est au sens théologique qu'on a dit *geistlich* par opposition à *weltlich*.

..... Nous pourrions longtemps continuer ainsi, car l'article que nous résumons en est seulement à sa troisième page, et il en compte plus de cinquante. Les sens ne se déduisent pas toujours les uns des autres, car il y a les influences des langues étrangères, sans compter les influences des mots voisins, soit contraires, soit synonymes. Pour rester dans le même ordre d'idées, il est intéressant de voir à quelle série d'observations, autant littéraires et psychologiques que linguistiques donne lieu l'article *Gemüth*, avec son inévitable dérivé *gemüthlich* ! Chaque demi-siècle y a introduit une coloration différente. Quand la sémantique sera étudiée chez nous avec le détail et le soin qu'elle mérite, ces articles du Dictionnaire de Grimm pourront servir d'exemple. On n'a jamais scruté le langage avec une pareille entente des nuances les plus délicates. M. Rudolf Hildebrand, qui a hérité des frères Grimm, non seulement la science, mais quelque chose de plus rare et de plus intime, a dignement continué, en l'agrandissant, le monument qu'ils élevaient à la langue allemande : mais il a en même temps travaillé pour la science du langage en général, et tous ceux qui, dans l'avenir, voudront contribuer au progrès de la linguistique, sur quelque idiome qu'ils travaillent, verront en lui un modèle et un maître.

M. B.

353. — **Vers oubliés remis en lumière**, par Ch. URBAIN. Une ode de Théophile. Un sonnet de Corneille. Paris, librairie Techener, 1891, in-8 de 11 p.

A l'occasion d'une soutenance de thèse en Sorbonne, il y a de cela bien longtemps, j'entendis le vénéré, doyen de la Faculté, M. J.-V. Le Clerc, déclarer que l'on avait tort de négliger les vieux recueils imprimés où l'on trouve parfois des choses presque aussi nouvelles que dans les recueils inédits. M. Urbain prouve aujourd'hui la vérité d'une assertion qui semblait avoir une teinte paradoxale. C'est dans le *Trésor chronologique et historique* du P. Guillebaud (en religion, dom Pierre de Saint-Romuald) ¹ qu'il a eu « la bonne fortune de découvrir deux pièces de vers qui ne se trouvent que là, et que le grand nom de leurs auteurs²

1. Paris, 1643-1647, 3 vol. in-fol.

2. *Grand nom* ! Ce n'est que juste pour Pierre Corneille ; c'est beaucoup trop pour Théophile de Viau. Quoique ce dernier soit mon compatriote et ait été presque mon voisin, j'estime que le mot *célèbre* suffirait parfaitement. Théophile eut du talent Corneille du génie. Il y a un abîme entre les deux.

recommande à l'attention des lettrés et des érudits ». La première de ces pièces est une exquise paraphrase de l'ode d'Horace, *Sic te Diva potens Cypri*. Cette ode, une de celles où brille le plus le génie de l'aimable poète, a été mille fois traduite ou imitée en vers. Je doute que jamais imitation ait été plus heureuse que celle qui nous est aujourd'hui rendue par M. Urbain, après deux siècles et demi d'ensevelissement ¹. Tout le monde connaît le quatrain attribué au grand Corneille sur la mort de Richelieu :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal, etc.

Le sonnet retrouvé dans le tome III du *Trésor chronologique* (p. 957) « développe, avec plus d'ampleur et de noblesse, une idée analogue » à celle du quatrain et il devra désormais figurer dans toutes les éditions complètes de l'auteur.

Souhaitons à M. Urbain de nouvelles et aussi précieuses trouvailles dans l'exploration des vieux bouquins.

T. DE L.

354. — TODT (B.), *Die Tragödien des Aeschylos*, verdeutscht, Wien, Tempsky, S. IX-414, in-8.

Cette traduction nouvelle d'Eschyle s'adresse, comme on dit, aux gens du monde : la forme poétique elle-même exclut d'avance une rigoureuse exactitude, et les chapitres préliminaires, mis en tête du volume, donnent également l'idée d'une œuvre destinée à des lecteurs profanes. Mais, par un curieux mélange de préoccupations littéraires et philologiques, l'auteur a joint à son travail un appendice critique, où il note les variantes et les conjectures adoptées par lui dans sa traduction : à l'occasion, il renvoie même aux articles spéciaux qu'il a fait paraître dans le *Philologus*. Voilà des scrupules d'érudit, bien rares chez nos traducteurs français ! Mais quoi ? la qualité d'helléniste n'est-elle pas, après tout, la meilleure garantie que puisse offrir un traducteur d'Eschyle ?

Il nous semble donc inutile de louer chez M. Todt l'interprétation généralement précise et juste du texte grec. Signalons plutôt l'effort qu'il a tenté pour rendre le plus exactement possible dans ses vers, sans faire

1. Tome I, p. 834. Le P. Guillebaud dit de cette paraphrase écrite par Théophile peu de temps avant sa mort pendant son séjour à Selles en Berry : « Je l'enchasseray en ce lieu afin de donner d'autant plus de contentement aux admirateurs d'un si bel esprit. » M. Urbain, qui n'est pas moins heureux dans ses trouvailles de documents en prose que dans ses trouvailles de pièces poétiques, reproduit (p. 41) une quittance, du 28 mai 1621, tirée du f. fr. 26201, de laquelle il résulte que Théophile, « professeur ès langues », titre qu'on ne lui connaissait pas, avait été chargé par le roi d'une mission secrète en Agenais. M. Urbain, en constatant que cette quittance a échappé à tous les biographes, ajoute que l'œuvre de Théophile « mérite une étude approfondie ».

violence au génie de la langue allemande, l'esprit et le ton de la tragédie d'Eschyle. Dans le dialogue, il n'a pas employé le vers iambique de six pieds, malgré la ressemblance de ce vers avec le trimètre iambique des Grecs : « En allemand, dit-il, cette mesure a quelque chose de majestueux et de pesant, tandis qu'elle représentait en grec la vivacité même de la conversation ». Il y a substitué le vers iambique de cinq pieds, qui est d'un usage courant depuis Lessing. Dans les chœurs, au lieu de chercher à reproduire la variété des strophes grecques, il s'est borné à des systèmes lyriques où entrent l'iambe, le trochée, le dactyle et l'anapeste. En un mot, M. Todt, malgré son érudition, n'a pas voulu effaroucher son lecteur par des nouveautés rythmiques : c'est encore un mérite, et une preuve de goût.

AM. HAUVETTE.

CHRONIQUE

ITALIE. — L'éditeur Sansoni, de Florence, vient de mettre en vente le 19^e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la p. 193 à la p. 232 et de juin à décembre 1292. On y remarque principalement les avis émis sur l'organisation constitutionnelle dans ses détails.

— M. l'abbé BERENZI continue ses études sur l'histoire de la lutherie et des luthiers italiens. Au mémoire déjà signalé *Di Giovanni Paolo Maggini, celebre liutaio bresciano*, il faut joindre un autre court mémoire sur *La Patria di Giovanni Paolo Maggini* (Crémone, typ. Ghisani, in-8°, 14 pp.). Il y établit que cet artiste est né avant le 25 août 1580, à Botticino Sera et qu'il y a été baptisé à cette date. — Le même auteur annonce un travail sur l'École de lutherie de Crémone.

— M. Giuseppe ROBERTI a publié à part sous le titre *Il cittadino Ranza-Ricerche documentate* (un vol. in-8°, 135 pp. Turin, Bocca), un important mémoire paru dans la *Miscellanea di Storia Italiana*, éditée par la R. *Deputazione di Storia patria* de Turin (t. XXIX, 1890). C'est une excellente biographie d'un des hommes dont le rôle a été le plus grand pendant la révolution française, à Vercelli, à Alba, d'abord, puis à Turin en 1799-1801.

— Le même auteur a publié dans la *Rivista Storica Italiana* (VI, 1889) et à part une bonne étude sur les relations de Charles Emmanuel III et de la Corse pendant la guerre de la succession d'Autriche (*Carlo Emanuele III e la Corsica al tempo della guerra di successione austriaca*; in-8°, 34 pp. Turin, Bocca). L'article se termine naturellement par un regret que Charles Emmanuel n'ait pas pu assurer à la Corse « une tranquillité certaine et la prospérité économique et aurait conservé ce joyau précieux à la couronne de la mère patrie italienne ».

— Le nouveau volume que M. Alberto CANTONI, dont on n'a pas oublié la polémique avec M. Rod. vient de publier à Florence (Barbera, 1 vol. in-12, 216 pp.), sous le titre : *Un Re Umorista, Memorie*, s'est trompé de route en venant à la *Revue*. C'est un essai d'humourisme, assez singulier et curieux qui procède de la même inspiration que les livres de Maurice Barrès, avec beaucoup moins de rigueur dans l'étude du moi et beaucoup trop d'incidents et de détails de mise en scène romanesques et

même romantiques. A noter cependant une définition prêtée au roi, humoriste et à marier. Il appelle l'Europe centrale : « Un blond vivier de princesses ». Le mot est drôle, mais que va penser la *Triplice* ?

— Parmi les conférences faites l'année dernière à Florence pour célébrer, le sixième centenaire de Bice Portinari, quatre avaient été couronnées par le Comité de l'exposition Béatrice. La meilleure de ces quatre vient d'être imprimée (Naples, Bideri, in-8°, 35 pp.). M^{me} Maria SAVI LOPEZ y parle de *La Donna Italiana del Trecento*, l'Italienne du XIII^e siècle. Son travail est intéressant, très clair, et moins superficiel que beaucoup de discours analogues. Ce n'est qu'un panégyrique et qu'une conférence, mais c'est une brillante conférence et un panégyrique persuasif.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juillet 1891.

M. Georges Perrot donne lecture d'une lettre de M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, qui rend compte des principaux travaux archéologiques accomplis en Grèce et en Orient depuis le commencement de l'année.

M. Ravaissou, continue la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo. M. de la Borderie entretient l'Académie des fouilles qui ont été exécutées récemment dans un îlot de la baie de Saint-Brieuc, l'île de Lavret, à 300 mètres à l'est de l'île de Bréhat. Ces fouilles ont mis au jour divers objets de l'époque mérovingienne, lance, couteau, peigne en os ou en corne de cerf, garniture d'aumônière de même matière, etc. On a dégagé aussi les substructions d'un certain nombre de loges ou cellules circulaires en pierre, isolées les unes des autres. Ce sont les restes d'un monastère mérovingien, dont l'existence est d'ailleurs attestée par l'histoire. Ils sont parvenus jusqu'à nous, mêlés aux ruines d'un établissement de l'époque romaine.

M. le baron de Baye décrit un trésor de bijoux d'or trouvés à Somlyó (Transylvanie) et actuellement déposés au musée national de Budapest. Ce sont des fibules, des bracelets, des coupes, etc., ornés de pierreries cloisonnées. M. de Baye les croit exécutés au IV^e siècle, par les Visigoths, qui occupaient alors, la contrée où la découverte a été faite.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie : MOMMSEN (Th.) et MARQUARDT (J.), *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. Gustave HUMBERT : XI, *De l'organisation militaire chez les Romains*, traduit par M. BRISAUD ; — par M. Boissier : *la Chioma di Berenice* (poème latin de CATULLE, traduit en italien par le comte NIGRA) ; — par M. Barbier de Meynard : DELPHIN (G.) : 1^o *l'Astronomie au Maroc* ; 2^o *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* ; — par M. l'abbé Duchesne, au nom de M. J. Derenbourg : GUTTMANN, *das Verhältniss des Thomas von Aquino zum Judenthum und zur jüdischen Literatur* (*Avicbron und Maimonides*) ; par M. Simon Luce : PIMODAN (le marquis de), *la première étape de Jeanne d'Arc* ; — par M. Delisle : OMONT (H.), *Inventaire des manuscrits la collection Moreau* ; — par M. Viollet BEAUDOUIN (Edouard), *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise*, 2^e fascicule.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29

— 20 juillet —

1891

Sommaire : 355. LUCIANI, Les successions musulmanes. — 356. CAUCHE. Les querelles des investitures à Liège et à Cambrai. — 357. De RIDDER, Les droits de Charles Quint au duché de Bourgogne. — 358. GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française, R. — 359. PICAUVET, Les idéologues. — 360. Documents choisis des archives d'Albe. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

355. — J.-D. LUCIANI. **Traité des successions musulmanes (ab intestat).** Extrait du commentaire de la Rahbia par Chenchouri, de la glose d'El Badjouri et d'autres auteurs arabes. Paris, 1898, Ernest Leroux. In-8 xvi et 578 pages.

Bien peu d'orientalistes s'occupent du droit musulman et l'on ne saurait vraiment les blâmer de cette indifférence, car le résultat auquel on arrive en poursuivant ces études n'est point en rapport avec la peine que l'on se donne pour déchiffrer le grimoire des jurisconsultes arabes. Sans doute, au point de vue pratique, il est indispensable que, nous Français surtout, nous connaissions la loi des populations placées sous notre autorité directe ou sous notre protectorat, mais le caractère artificiel qu'a déterminé dans le droit musulman une ingérence excessive des idées religieuses, en rend l'étude scientifique fort difficile et fastidieuse. Aussi, est-ce dans un but d'application immédiate que les travaux sur cette matière ont été faits jusqu'à ce jour. M. J. D. Luciani, en publiant son traité sur le droit successoral, vient d'apporter une contribution importante aux travaux de ses devanciers, en élucidant, d'une manière complète, un des sujets les plus importants et à coup sûr le plus compliqué de la loi musulmane. Toutefois, il a adopté dans son ouvrage un système de composition qui offre de graves inconvénients aussi bien pour l'érudit que pour l'officier ministériel qui aura simplement à faire un partage de succession. Prenant pour point de départ le texte du poème didactique intitulé la Rahbia avec les commentaires et les gloses de Chenchouri et d'El-Badjouri, il y a ajouté ses observations personnelles en les entremêlant si bien à celles des auteurs dont il s'est servi qu'on ne sait plus discerner la part qui revient aux auteurs musulmans de celle qui est propre à M. J. D. Luciani. En procédant d'une autre façon on aurait pu, je crois, arriver à obtenir un travail plus concis et plus clair. Pour cela il eût fallu laisser à part la traduction de la Rahbia, donner en notes les extraits des commentaires, et résumer ensuite toute cette théorie des successions avec la clarté et la méthode françaises dont les jurisconsultes musulmans n'ont jamais eu la moindre idée. Faute d'avoir suivi ce plan, M. J. D. Luciani a perdu une partie des fruits de

son travail, d'ailleurs si complet, et dans lequel il n'y a guère à relever que quelques négligences de transcriptions, telles que, par exemple, « Rouched » pour « Rochd », etc...

O. HOUDAS.

356. — A. CAUCHIE. **La querelle des investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai.** 1^{re} partie, 1 vol. in-8, xcii-124 pages.

357. — A. DE RIDDER. **Les droits de Charles-Quint au duché de Bourgogne.** 1 vol. in-8, 160 pages. Louvain, Peeters, et Paris, Thorin, 1890. (forment les fascicules 2 et 3 du recueil de travaux, publiés par les membres de la Conférence d'histoire, à l'Université de Louvain.

Nous avons rendu compte ici même, il y a quelque temps, de mélanges historiques publiés par des élèves de la Faculté des lettres de Lyon. Un pareil exemple méritait d'être suivi et il l'a été par l'Université catholique de Louvain. Les membres qui suivent, dans cette Université, la conférence d'histoire de M. le professeur Ch. Moeller, viennent d'entreprendre un recueil de travaux; deux fascicules, les n^{os} 2 et 3 (le n^o 1 ne doit être publié que plus tard), ont paru et ils contiennent des études estimables.

I. La querelle des investitures eut son contre-coup dans chaque évêché; partout, deux partis, celui de la Réforme et celui du maintien des anciens abus, celui du pape et celui de l'empereur, étaient en présence et se livraient de rudes assauts. M. Cauchie s'est proposé de nous raconter l'histoire de cette querelle dans les deux diocèses de Cambrai et de Liège. Il débute par un très long préambule où il nous montre quelle était la situation de l'Église, au x^{ie} siècle, en Belgique. Ensuite il aborde son sujet; dans ce fascicule, il nous mène seulement jusqu'en 1092. Cette période correspond à l'épiscopat de Gérard II à Cambrai (1076-1092), à celui d'Henri I^{er} le Pacifique à Liège (1075-1091). Enfin, dans un appendice, il analyse deux traités de controverse dont l'auteur était un impérialiste fervent: les *Dicta cujusdam de discordia pape et regis* et l'*Epistola cujusdam adversus laicorum in presbyteros conjugatos calumniam*, le premier attribué à Sigebert de Gembloux, le second qui est sûrement de lui. M. C. connaît bien les sources de l'histoire de cette époque et les travaux allemands sur la même matière; on trouvera chez lui des renseignements très précis, entre autres sur le mouvement monastique à Liège et à Cambrai, sur les grandes abbayes de Saint-Hubert, de Saint-Trond, d'Anchin, d'Affligem, d'Arrouaise, etc. On cherchera aussi dans son livre de curieux détails sur les écoles de la Belgique et sur les nombreuses chroniques qui furent rédigées dans ce coin à la fin du x^{ie} siècle. Mais le plan qu'il a suivi ne me semble pas bon. Pourquoi avoir séparé complètement l'histoire de Cambrai de celle de Liège? M. C. a été ainsi exposé à de nombreuses redites, obligé par exemple de nous raconter à deux reprises la vie de Poppon de Stavelot. Nous lui

reprocherons encore d'avoir exagéré l'importance du rôle joué par certains prélats belges, et de les avoir trop attirés dans le parti de la Réforme. Il a essayé, par des raisonnements très compliqués et très vains, de prouver que le prélat de Liège, Wason, avait connu Hildebrand et qu'il avait eu sur lui une grande influence; il a écrit cette phrase qui fait sourire: « Wason est le vrai précurseur de Grégoire VII. » De même, il a à peine indiqué que l'évêque Henri I^{er} avait prononcé la déposition de Grégoire VII, qu'il avait proclamé pape Guibert de Ravenne: ces deux faits lui paraissent peu importants eu égard à certaines protestations banales de dévouement à la papauté faites par le prélat liégeois. Nous devons encore indiquer quelques erreurs de détail. M. Cauchie écrit partout *Hugues de Dié* au lieu de Hugues de Die; *Saint-Vannes* au lieu de Saint-Vanne; il met *Ivoi* pour Ivois. La forme *Foulbert de Chartres* me semble bien étrange. Le monastère de *Vaslogium* (p. LXXVIII) est Beaulieu-en-Argonne. L'auteur donne aussi à tort aux rois d'Allemagne le titre d'empereur, avant la date où ils ont reçu du pape la couronne impériale.

II. Au traité de Madrid, signé le 14 janvier 1526, Charles-Quint obligea François I^{er} de lui abandonner, outre ses prétentions sur l'Italie, toutes ses possessions de Bourgogne et des Pays-Bas qui provenaient de Charles le Téméraire. Presque tous les historiens ont trouvé ces conditions exorbitantes et reprochent à l'Empereur d'avoir abusé de la victoire. M. Alfred de Ridder s'inscrit en faux contre ce jugement, et il prétend que jamais depuis 1477 les descendants du Téméraire n'avaient renoncé à recouvrer l'héritage de leur ancêtre. Pour le prouver, il fait un historique complet de cette succession bourguignonne de 1477 à 1526. Il montre d'abord que la Bourgogne n'était pas un apanage, mais un fief et devait suivre la règle ordinaire des fiefs pour lesquels on admettait la succession en ligne féminine: cette discussion juridique, toute hérissée d'abstractions et de citations de feudistes, est un peu longue, pas très convaincante. Au xv^e siècle déjà, on produisait les mêmes arguments pour la cause de Marie de Bourgogne; les juristes de Louis XI leur en opposaient d'autres d'égale force, et il est impossible de savoir où est la vérité. Les arguments de part et d'autre ont une grande valeur, selon le point de vue auquel l'on se place. Puis, M. de R. nous montre que cette question de Bourgogne n'eut jamais qu'une solution provisoire; elle fut réservée au traité d'Arras de 1482; on oublia de la régler à la trêve de Senlis du 23 mai 1493; on la rouvrit aux traités de Blois de 1504, quand furent fiancés la fille de Louis XII, Claude de France et Charles de Luxembourg (le futur Charles-Quint). Ainsi, conclut l'écrivain, l'Empereur, en revendiquant à Madrid la Bourgogne, ne faisait que réclamer un bien injustement enlevé à son aïeule et auquel jamais ni Marie de Bourgogne, ni Maximilien d'Autriche, ni Philippe-le-Beau n'avaient renoncé. « Sa cause était juste en elle-même... On ne peut pas plus l'accuser de rapacité ou d'ambition que l'on ne pourrait

adresser aujourd'hui de tels reproches aux Français si, après une guerre heureuse, ils reprenaient l'Alsace et la Lorraine. » Cette conclusion me paraît forcée. Il y a entre la situation du duché de Bourgogne en 1526 et celle de l'Alsace à l'heure actuelle une différence énorme : en 1526 les Bourguignons ne se souciaient pas de devenir sujets de Charles-Quint; ils étaient Français dans l'âme, et ils furent les premiers à protester contre les conséquences qu'aurait eues pour eux l'exécution du traité de Madrid. La thèse de M. de Ridder me semble par suite très contestable; mais il n'en reste pas moins dans son livre des remarques justes, des réflexions fines, dont nous pouvons faire profit.

Ch. PFISTER.

358. — **La Lettre R du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. GODEFROY, ap. Emile Bouillon. Paris, 1890, 6 fascicules, p. 30 fr.

M. Godefroy nous offre dans ces six fascicules une ample et riche récolte; on y trouvera, appuyés comme toujours de nombreux exemples, une multitude de mots curieux, inconnus jusqu'alors aux lexicographes. L'auteur du Dictionnaire, ainsi que ses collaborateurs de Belgique et d'ailleurs, ont droit à nos plus sincères éloges. Il y a encore pourtant de nombreuses omissions; nous n'en donnerons qu'une liste très abrégée, et je dis cela sans aucune intention de malveillance. *Prodesse volumus, non lædere* : c'est une admirable maxime.

Voici dans l'ordre alphabétique les mots manquants : *rabastement*, subst. verbal de *rabaster*, *rabattue*, *rabais*, *rabler*, *ronfler*, *racailerie*, tas de racailles, *racalencier* (xiii^e s.), « pour *racalencier* xiii aunes de cendal des couvertures ? », *racontéis* (xii^e s.), récit, *racourcisseure*, *racrudir*, aigrir, *radoubage* (xv^e s.), *ragat* et *ragachat*, goujat, *ragencir* (xiv^e s.), *rageur* (xv^e s.), *rage*, *raletier* (xii^e s.), alaiter de nouveau, *ralenter*, composé de *alenter* qui a été admis dans le Dictionnaire. C'est une inconséquence assez ordinaire à M. G. : inversement il donne *racoustrage* et omet *acoustrage* qui est plus ancien. *Rallette* (aller à la), aller tout doucement, en se baissant, comme pour surprendre quelqu'un; *ramonester* (xii s.); *ramonette* (xv^e s.), petit balai, *rampure*, rampement, *rancotter*, râler, *rapiere* (xiii^e s.), touffe de buissons ou de ronces, *rapinerie* (xiii^e s.), *raplanier* (xiv^e s.), *rapon*, « le lait, la chair de porc, les rapons, les moelles ? »; *rebbardeure* (xiv^e s.), tripes de mouton, *recendaler* (xiv^e s.), *recepteure* (xv^e s.), celle qui donne asile, *recidivation* (xiv^e s.), *rechignerie*. Quoique ce dernier vocable soit du xvi^e siècle, il n'était pas à rejeter d'un Dictionnaire où l'on a accueilli *revescherie*, qui est du même temps. *Reconcilieur* (xiv^e s.), *recontrebatre* (xii^e s.), *recouvreure* (xv^e s.), *redesevrer* (xiii^e s.), *refectif* (xvi^e s.), *reflambance* (xv^e s.), *refondeur*, empirique, charlatan, *refouleure* (xiv^e s.), *refragant* (xv^e s.), odorant, *regallement* (xiv^e s.), royalement; M. G., a

recueilli la forme savante *regal* = royal. *Regraciatif*, *releveure*, relief, *relasche*, au sens de toile d'araignée, *relaissement* (xiv^e s.), relâchement, *relaxatif* (xv^e s.), *rembarement* (xiv^e s.), qui semble signifier pillage. *Rememorable*, mémorable, *rememoratif*, qui se souvient, et aussi ce qui fait souvenir; *rememoriser* dont la simple *memoriser* est dans la lettre M. *Remengier* (xii^e s.), manger de nouveau; Littré donne ce verbe, mais sans exemple ancien ni moderne. *Rembosqué* (xv^e s.), planté de bois, *remonstratif* (xv^e s.), de remontrance, *remunerable* (xiv^e s.), *renauld* (parler), nasiller, *rencorbeillement* (xiv^e s.), *rencourtiner* (xii^e s.), *renduire*, composé de *enduire*, digérer, *renetier* (xiii^e s.), *renfonceure*, *rengrièvement*, aggravation. *Renheuder* (xiii^e s.), redonner du courage, et au sens neutre, reprendre du cœur; *reourmillier* (xiv^e s.), regarnir de dentelles, *repentie*, crevasse, gerçure, *repleue*, pléthore, *replicatif* (xiv^e s.), de réplique, adjectif qu'on trouve dans Littré, mais comme terme de botanique seulement. *Repremiature*, récompense, *remmaillier* (xv^e s.), émailler ds nouveau, *repromission* (xv^e s.), *rensprendre* (xii^e s.), enflammer de nouveau, *repuron*, caillebotte, *respanchement*, *respection* (xv^e s.), *respondable*, *responssionnaire*, (xiv^e s.), recueil de répons, *restagnation*, *retortail*, frisure. *Retraitement*, *retraiture*, contracture, *revelatoire*, *revernissier*, qui sont tous les quatre du xiv^e s. — *rhetorical* (xv^e s.), *ricaler*, être paresseux, *riemont* (xiii^e s.), terre en friche, *roal*, ivoire de *roal*? (xiii^e s.) *rollin*, peut-être collier ou bracelet: « Un *rollin* garni de vi perles et de vi rubis » (xv^e s.). — *Ronçage*, *ronciere* et *ronçoie*, touffes de ronces, *rondeleur* (xv^e s.), poète qui fait des rondeaux: je recommande ce mot à M. J. Moréas. *Rongnonnement*, *ropart*, béliet, *roser*, ronger, *rosteur* (xv^e s.), celui ôte à son tour, *rougisserie*, *roul*, navette de tisserand, *rouseau* (xv^e s.), variété du héron, *routée*, rot, *rudissement* (xiv^e s.), essai, *rusquilleux* (xv^e s.), raboteux.

Entre les mots du xvi^e siècle disparus du français moderne M. G. en admet comme toujours un certain nombre, quoique avec plus de réserve dans ces derniers fascicules, tandis qu'il élimine les autres. Il lui serait certainement impossible d'expliquer pourquoi; je ne veux citer que quelques exemples: *repratiquer*, *romipeter*, *regazouiller*, *rechatouiller* (ces deux derniers sont déjà dans Littré), ont été reçus plutôt que *rempestrer*, *renglacier*, *rafroidir*, *raviler*, et beaucoup d'autres de cette sorte. Pourquoi *recalfeutrer*, qu'il attribue à tort comme Littré à Olivier Basselin¹? Assez souvent, ce dont je suis bien loin de le blâmer, M. Godfroy, fait place à des termes qu'il n'a rencontrés qu'au xvii^e et même au xviii^e siècle, parce qu'ils sont ou qu'il les *croit* être de l'ancienne langue, comme *riboutte*, *rochoir*, *ruileau*, mais ses préférences sont trop exclusives. Ainsi les mots *roulier*, étable ou l'on engraisait les porcs, *rhumillon*, rouleau ou cylindre de bois, *ribotté* (lait), lait battu, *ruel-*

1. Littré est excusable: il ne pouvait connaître la thèse de M. Gasté sur Jean Le Houx, laquelle n'avait pas encore été publiée.

lage, ancien terme de viticulture, *revanne*, résidu d'un second vannage, appartiennent plus sans aucun doute au vieux français que *regaquiller*, etc., quoique je n'en puisse pas citer d'exemples antérieurs au xvn^e siècle. J'en dirai autant de *regaudir*, *regaudissement*, *resquage*, pommes restées à l'arbre après le lochage, qu'on *érèque* ou abat avec des gaules, *rigauder*, boire à tire-larigot, *regosiller*, se *recampir*, se redresser, et cent autres omis dans tous les dictionnaires.

Il me reste quelques erreurs à noter. *Raement* n'est pas un nom, mais le part. présent de *raembre* dans les deux exemples cités : *por arme raement*, équivaut à la locution latine *pro anima redimenda*. Se *ramuser* ne signifie pas « s'amuser », mais bien au contraire « froncer le nez », ou mieux « faire un nez », comme dit la locution populaire si expressive. *Rensouchier*, « garnir d'un nouveau socle », est une définition fantaisiste : on ne met pas un socle à des talus ; il fallait expliquer ainsi ce verbe : « refaire, raffermir le pied de ». *Reversi* interprété par « bouleversé » est synonyme du terme anatomique « récurrent » : « Nerfs reversis = nerfs récurrents ». Le mot d'ailleurs a été employé bien antérieurement à d'Aubigné. *Repaumer* et *repaumoier* ne veulent pas dire « recouvrir de branchages », mais « plaquer de nouveau le mortier, et l'étendre avec la truelle ». *Rudelier* = « brave, qui fait de rudes coups », est une mauvaise explication empruntée à La Curne. Ce mot est une forme variée de « rondelier », laquelle, du reste, n'est pas rare : « des couards archers, *rudeliers* ou porteurs de targes d'osières ». *Ros* 2^o n'est pas un cheval, mais une épithète qui caractérise un cheval ; cfr. *baucent*, *ferrant*, etc. *Rumeau* que l'on rencontre souvent écrit *romeau*, *rommeau*, devait être défini par *ràlement* et non par « extrémité. » Beaucoup de mots, ce qui n'étonnera personne, sont suivis d'un point d'interrogation, comme *rengillon* que je crois être le même que *ranguillon*, et *resomp* une forme bizarre de *reson*, *resson*, comme le prouve le contexte. Par *rabaicte*, il faut entendre « huile de rabette » et le mot *randon* désigne à n'en pas douter l'émouchet à cause des *randonnées* qu'il fait avant de tomber sur sa proie.

A. JACQUES.

359. — **Les Idéologues.** Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc. en France depuis 1789, par F. PICAVET, docteur ès lettres, agrégé de philosophie, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, lauréat de l'Institut, un volume in-8, xii-628 pages. Paris, Félix Alcan, 1891 (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

I

Les Idéologues ont succédé, dans le dernier quart du xviii^e siècle, aux Encyclopédistes. Durant près de cinquante ans, ils ont représenté seuls, avec un éclat et un retentissement que tout le monde n'a pas oubliés, la science et la philosophie françaises. Leur rôle politique n'a pas été

moindre que leur rôle intellectuel : on connaît la haine qu'inspiraient à Napoléon « ces douze ou quinze nébuleux métaphysiciens » qui contribuèrent presque autant à la chute de l'empire qu'à la fondation du consulat. Cependant « c'est chose à peu près convenue, en France et à l'étranger, de laisser de côté, dans l'histoire de la philosophie, les Idéologues ». Il y avait là une flagrante injustice que M. Picavet a voulu réparer. Il l'a fait avec une mesure parfaite. N'ayant cherché « qu'à être vrai et juste, exact et impartial », il a ajouté un chapitre définitif à l'histoire de la pensée humaine.

Il consacre son introduction à rechercher les origines de l'Idéologie au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles. C'est à Descartes, à sa méthode et à sa théorie des sciences qu'il la rattache tout d'abord. Mais il fait aussi la part de Bacon, de Gassendi, de Bayle, de Locke, qui conservent des partisans et des continuateurs pleins de zèle, Helvétius, d'Holbach, Mably, enseignent le matérialisme, l'athéisme, le communisme. Turgot signale les progrès successifs de l'esprit humain, entrevoit la loi des trois états et écrit pour l'Encyclopédie « l'article *Existence*, admiré tour à tour par Condorcet et Cousin ». L'élaboration de tous ces éléments, leur combinaison en proportions diverses, donne naissance à l'Idéologie.

Dans un chapitre en quelque sorte préliminaire, M. P. détermine quels philosophes on doit comprendre parmi les Idéologues. Il consulte successivement le Dictionnaire de l'Académie, celui de Littré, Damiron, Destutt de Tracy, l'inventeur des mots « *idéologie*, *idéologistes* », Cabanis, le représentant le plus éminent de l'école, et Napoléon, qui a tant contribué à populariser l'épithète d'idéologue, en l'employant « pour désigner ceux qui essayaient de défendre contre lui la liberté ». Il prend pour point de départ la définition modeste de D. de Tracy et considère comme idéologues ceux qui continuent les traditions philosophiques du ^{xviii}^e siècle tel qu'il a essayé de le faire connaître : « l'Idéologie, alliée de la Révolution française, naît et grandit avec elle. » Il étudie ensuite l'influence politique exercée par ces philosophes, les sociétés particulières qu'ils avaient formées entre eux à Auteuil et dans la rue du Bac, le fonctionnement de l'Institut, qui développa leurs théories, et des écoles centrales, spéciales et normales, où ils les enseignèrent, les journaux par lesquels ils les répandirent, et surtout la *Décade philosophique*, qui fut leur organe en quelque sorte officiel.

Au commencement du second chapitre, l'auteur distingue trois générations d'Idéologues. La première comprend ceux qui sont morts ou ont acquis leur plus grande célébrité avant la fin du siècle : Condorcet, dont se réclament D. de Tracy et Cabanis ; Sieyès, Rœderer et Lakanal, qui ont été, comme Condorcet, des hommes politiques ; Volney et ses disciples Dupuis, Maréchal, Naigeon ; Saint-Lambert qui, après un long silence, reparait avec une œuvre (*Principes des mœurs chez toutes les nations* ou *Catéchisme universel*) dont le succès a été grand, même après sa mort ; Garat, le prototype du professeur éloquent, dont le cours aux

écoles normales excite un véritable enthousiasme; Laplace et Pinel, qui publient avant le xix^e siècle leurs ouvrages les plus importants.

Avec la seconde génération sont étudiés les hommes qui, « dans l'école et pour l'opinion publique, ont occupé la première place sous le Directoire et sous le Consulat », et auxquels on réserve d'ordinaire le nom d'Idéologues : Cabanis (l'Idéologie physiologique), dont la monographie complète et pénétrante, divisée en deux parties, *Cabanis avant le 18 brumaire*, *Cabanis après le 18 brumaire*, ne remplit pas moins de cent seize pages compactes; D. de Tracy (l'Idéologie rationnelle) exposé avec la même ampleur, comme philosophe, législateur, pédagogue, grammairien, logicien, sociologiste, économiste et moraliste; puis les auxiliaires de Cabanis et de D. de Tracy, Daunou, l'ancien oratorien, M.-J. Chénier, Andrieux dont Napoléon disait, non sans mauvaise humeur, « qu'il y avait autre chose en lui que des comédies »; B. Constant pour son ouvrage sur la *Religion*, J.-B. Say pour son *Traité d'Économie politique*, Brillat-Savarin, pour ses *Vues et projet d'Économie politique* et même pour sa *Physiologie du goût*; Lancelin, dont le nom ne figure dans aucune histoire de la philosophie, dans aucun dictionnaire biographique, auteur d'un intéressant mémoire sur l'influence des signes, qu'il publia en trois parties sous le titre d'*Introduction à l'analyse des sciences*; Bichat, pour ses *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort*, le naturaliste philosophe Lamarck, précurseur de l'évolutionnisme, Draparnaud, Broussais, pour son livre de l'*Irritation et la Folie*; Fr. Thurot, « un de ces hommes modestes dont on utilise les travaux et qu'on ne cite guère, qui eut le mérite d'unir la philologie et l'idéologie, au grand profit de l'une et de l'autre »; A.-M. Ampère, pour l'*Essai sur la philosophie des sciences*, « où l'on retrouve en plus d'une page le lecteur de l'*Encyclopédie* et l'ami de D. de Tracy »; enfin Fauriel, que Sainte-Beuve loue à tort d'avoir « le premier, tenté d'introduire l'histoire de la philosophie au sein de l'idéologie ».

Les Idéologues de la troisième génération, Portalis et Sicard, Degérando et Prévost, surtout Laromiguière et ses disciples (Valette, Gibon, Saphary) donnèrent à l'école une popularité nouvelle. M. P. analyse leurs ouvrages, sommairement, comme il convenait, car il remarque lui-même que leurs doctrines, de plus en plus restreintes, finirent par constituer une *paupertina philosophia* qui ne gêna ni ne satisfît plus personne. Mais il a soin d'excepter Laromiguière de cette juste condamnation : il rappelle les qualités de l'homme et les mérites de l'écrivain et il examine ses travaux philosophiques avec une prédilection que personne ne songera sans doute à lui reprocher.

Soucieux de rendre les Idéologues aussi vivants pour ses lecteurs qu'ils lui étaient apparus à lui-même, il les a replacés dans leur milieu : les biographies de Volney, de Cabanis, de D. de Tracy, de Daunou, de Laromiguière, nous apprennent ce qu'il faut penser d'une école dont les représentants sont les plus honnêtes gens, les esprits les plus sensés et

les plus profonds, les cœurs les plus droits, d'une époque si tourmentée et si féconde.

L'étude détaillée de tous les faits et de toutes les idées dignes d'être rappelés n'exclut pas, dans ce travail, comme il arrive trop souvent, les vues d'ensemble; elle les provoque au contraire et leur sert de point d'appui et de moyen de contrôle. On nous montre Descartes remis en honneur par les fondateurs de l'Idéologie, Condillac approuvé pour sa méthode, librement critiqué dans son système et complété en psychologie par l'étude des sensations internes (Cabanis) et par celle de la motilité (D. de Tracy), une foule des découvertes que l'on attribue à Biran (lois de l'habitude), Ampère (classification des sciences), Cousin (éclectisme), A. Comte (théorie des trois états), dues en réalité à l'école idéologique; la philosophie écossaise, le positivisme français et anglais, le pessimisme allemand, l'évolutionnisme de H. Spencer, s'inspirant de cette même école; la philosophie italienne subissant aussi son influence avec Galuppi, Borelli et Bozzelli; enfin Sainte-Beuve, Littré, MM. Renan, Taine et Ribot, « tous ceux qui s'efforcent, non sans succès, de restaurer en France la philosophie scientifique », avouant les services rendus par l'Idéologie ou mettant à profit ses leçons.

Ce n'est pas tout encore. « Généraux, orateurs et politiques, romanciers et poètes, littérateurs et critiques, professeurs et journalistes, administrateurs et diplomates, mathématiciens et naturalistes, physiciens et moralistes, historiens des hommes, des institutions et des idées, économistes et philologues, psychologues et métaphysiciens, » les Idéologues, comme l'a montré M. P., n'intéressent pas seulement le philosophe : ils appartiennent à l'histoire littéraire (Volney, Saint-Lambert, Fauriel, H. Beyle, Sainte-Beuve), à l'histoire des sciences (cosmologie, mathématiques, physique, géographie, ethnologie, pédagogie, physiologie, pathologie et médecine, science des religions), à l'histoire proprement dite (Cabanis, D. de Tracy, Lakanal, Daunou, Portalis, A. Marrast) aussi bien qu'à l'histoire de la philosophie.

Signalons enfin un mérite qui n'est pas non plus sans importance. Le style de cette « thèse pour le doctorat ès-lettres » a toute l'élégance que l'on a le droit d'attendre d'un écrivain philosophe, mais il est surtout net et sobre, et par suite très exactement adapté à son objet, à l'exposition et à la discussion des doctrines d'une école qui a mis au-dessus de tout, dans ses préoccupations, la clarté, la probité et l'indépendance de la pensée. D'ailleurs le ton s'élève, toutes les fois que la matière l'exige, et il atteint la vraie éloquence, « celle qui se moque de l'éloquence », dans les dernières pages où est agitée la question de savoir « ce que ferait aujourd'hui un idéologue qui, comme Cabanis ou D. de Tracy, serait, avec un esprit très ouvert et un caractère très élevé, également dévoué à la recherche de la vérité et à l'amélioration de ses semblables ».

Aussi, après avoir lu ce livre, est-on de l'avis du maître illustre qui

appliquait à l'auteur, au terme d'une intéressante soutenance, la définition du vrai professeur : « *Vir bonus dicendi et docendi peritus* ¹. »

J. CALDEMAISON.

II

Si le livre de M. Picavet, qui est un gros livre, n'est pas un bon livre, ce n'est pas à coup sûr faute d'un labeur suffisant. M. P. nous dit avec une naïve et touchante complaisance le long et obstiné travail de ce lent et pénible enfantement. Il a « fait la bibliographie du sujet », il a « exploré les quais et consulté les catalogues », il a « visité les bibliothèques et demandé des renseignements à tous ceux qu'il croyait capables de lui en fournir », il a « consulté les revues et les livres qui paraissaient en France et à l'étranger pour en extraire, le cas échéant, des documents nouveaux ; cf. *passim* » ; il a enfin réuni une telle masse de faits et d'idées qu'il a pu, sans que même il y paraisse, non seulement réduire, sur le conseil de M. Paul Janet, son introduction de 200 à 20 pages, mais encore « en détacher une histoire du scepticisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, une histoire de la philosophie en France depuis le *ix^e* siècle, outre les volumes et opuscules qu'il a fait paraître, *Instruction morale et civique, Philosophie de Condillac, de Cicéron, La Mettrie*, etc. ² ».

Si donc le livre de M. P. n'est que gros, c'est uniquement parce qu'il l'a voulu tel (puisqu'il lui eût suffi, pour le faire énorme, de n'en rien « détacher ») ; et si le livre de M. P. n'est qu'un gros livre et n'est pas un bon livre, c'est évidemment faute d'autre chose que d'une préparation suffisante.

Sous le nom d'« idéologues » l'opinion commune se représente un groupe assez nettement délimité de personnages qui, sans avoir contribué pour autant que le pense M. P. à la chute de l'empire ni à la création des idées philosophiques contemporaines, conservent néanmoins quelque importance historique, ne fût-ce que pour avoir été les seules têtes qui aient pensé, et médiocrement pensé, entre Thermidor et Waterloo. Il est manifeste que M. P. l'entend autrement que le vulgaire, sans que toutefois il dise nulle part en quel sens il l'entend. Le vulgaire, qui n'est pas prévenu, est en droit de montrer quelque surprise lorsqu'il voit rangés au nombre des idéologues Condorcet et Laplace, Bichat et

1. J'adresserai à M. P. quelques critiques de détail : p. 5, Descartes n'a pas substitué, autant que Condillac, les hypothèses à l'observation des faits ; — p. 21, M. P. aurait dû consulter, sur la signification du mot *idéologie*, des dictionnaires du commencement du siècle ; — p. 313, n. 3, il faut remplacer idéologie par idéalologie, qui est le mot proposé par Hamilton pour désigner la science des idées ; — p. 589, l'épître en vers « Au citoyen Garat » ne méritait pas d'être citée dans l'Appendice ; elle n'a de remarquable que sa platitude.

2. M. Picavet renvoie volontiers à ses écrits ; trop volontiers ; c'est faire preuve d'intempérance que de renvoyer (p. 16, note 1) à un article qui n'a pas été publié comme s'il l'avait été.

Broussais, Stendhal et Brillat-Savarin, Talleyrand et Grégoire, Saint-Lambert et Naigeon, Camille Jordan et Armand Marrast, Sainte-Beuve et Littré, M. Taine et M. Renan. Le vulgaire sait que le sens des mots est affaire de convention, mais encore désirerait-il qu'on lui fit part de la convention admise, et qu'on l'instruisît des traits caractéristiques qui décèlent l'idéologue ; et cela, il faut qu'il se résigne à ne pas l'apprendre.

Nous devons penser que si M. P. n'a pas satisfait sur ce point capital la curiosité de ses lecteurs, c'est qu'il ne l'a point voulu, et que, s'il ne l'a point voulu, c'est qu'il a eu de bonnes raisons pour ne point le vouloir. Sa discrétion s'explique par l'intention qui a dirigé son travail. « Nous souhaiterions, dit-il quelque part en une phrase peu française, mais intelligible ¹, de renouer les traditions philosophiques, historiquement ininterrompues en notre pays depuis le moyen âge. » Cela veut dire, si je l'entends bien, qu'il s'est proposé de montrer que l'évolution des doctrines philosophiques, de Descartes à nos jours, s'est faite du même au même, suivant une ligne unique et continue. Il était donc nécessaire de prouver que les idéologues se trouvèrent placés au confluent naturel des idées qui remplirent le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècles, et que l'on retrouve chez eux, en même temps qu'une mixture savamment dosée des idées de leurs devanciers, l'annonce et la préparation des doctrines philosophiques de notre temps ; il devenait nécessaire, pour que la tradition apparût comme une et identique, de Descartes à MM. Taine et Renan, de s'en tenir aux caractères communs, c'est-à-dire à ceux d'entre les caractères qui sont non pas les plus généraux et les plus profonds, mais bien les plus extérieurs et les plus accidentels ; il devenait dangereux de préciser philosophiquement, au moyen d'une subordination des traits adventices et secondaires aux quelques idées dominantes qui sont l'esprit d'une philosophie, ce qui peut être la marque distinctive de l'école idéologique ; il devenait nécessaire de noter uniquement les rencontres fortuites ou indifférentes et les rapprochements superficiels ² ; il devenait indispensable, faute d'une intelligence claire de la marche historique des idées, de brouiller la succession chronologique et de jeter tout pêle-mêle, de créer des classes artificielles déguisées sous le nom de « généra-

1. Des phrases qui ne sont ni l'un ni l'autre se détachent parfois sur le fond uniformément gris de son style ; celle-ci, par exemple, qui mérite d'être notée : « Ainsi, il rédige, disait de Tracy qui connaissait l'influence, sur Fauriel, de ce démon de la procrastination, dont parle B. Constant, et qui ne devait pas voir paraître cette œuvre » (p. 482).

2. P. 235 : Cabanis a dit « que le cerveau *digère* les impressions et fait organiquement la sécrétion de la pensée » ; Descartes a dit : « Ceux qui *digèrent* le mieux leurs pensées afin de les rendre claires ». — P. 156, Saint-Lambert dit quelque part : « Si les enfants ont eu une attention suivie, louez-les en » ; en note : « Ribot, *Psychologie de l'attention* ». — P. 249 : Cabanis parle accidentellement de Cérinthe ; en note : « Cf. les travaux sur la gnose, les gnostiques, etc. » — P. 444, note 1 : « Lancelin, Laromiguière... font une place à l'attention : cf. Ribot, *Psych. de l'attention* ». — Toute la méthode de M. P. est dans ces rapprochements.

tions », de ranger Bichat et Lamarck dans je ne sais quelle deuxième génération, après Cabanis et Destutt de Tracy, avec J.-M. Chénier et Broussais, Lancelin et Benjamin Constant, tandis que Lakanal est classé dans la première avec Garat et Røederer.

Il n'est que juste de rendre hommage à la magistrale virtuosité avec laquelle M. P. manie cette méthode ¹. Les résultats en sont frappants. D'une lecture attentive de ces 628 pages on sort la tête toute brouillée ; après une seconde lecture, je puis l'attester, on n'y voit plus rien. Descartes et ses continuateurs, Gassendi et les Anglais, Voltaire et Rousseau, Diderot et Condorcet, Condillac et les impuissants qui le suivent à la lettre, Bichat, Lamarck, Cabanis et les quelques têtes robustes qui vont de l'avant, tous, ceux qui sont de grands esprits et ceux qui sont de petits cerveaux, ceux qui inventent et créent et ceux qui copient et récitent, tous apparaissent comme noyés dans un océan de médiocrité où rien ne se détache, où rien n'est caractérisé, où rien ne vit, où personne n'est intelligent, tous sont ramenés de force, par écrasement, à la désespérante platitude de l'histoire anecdotique.

M. Picavet a cru faire de l'histoire générale et philosophique ; il s'est trompé. Il a fait de l'histoire anecdotique, ce qui est encore une manière d'écrire l'histoire, mais il l'a faite mauvaise. Il s'est dit que, la pensée de l'historien étant un apport subjectif qui ne peut que vicier sans aucun profit la fidélité objective de l'histoire, il convenait enfin de bannir d'une œuvre d'histoire vraiment scientifique toute pensée, c'est-à-dire toute trace de réflexion ; il s'est dit que, le classement, l'organisation et la mise en œuvre des matériaux étant encore une contamination subreptice de la réalité des faits, il fallait enfin oser jusqu'au bout, et sacrifier sans regret cette dernière idole de la subjectivité. Il a vidé ses documents, tout crus, non dégrossis, et il s'est complu dans son œuvre.

L'échec est trop manifeste, et l'on s'en voudrait de pousser plus loin la critique. En présence de cette débâcle extraordinaire de petits papiers mal épinglés et qui se rejoignent comme ils peuvent, en présence de ces hottées de documents ramassés sans choix, étudiés sans critique et jetés là sans triage, l'on ne s'aperçoit même plus du mépris de toutes les exigences légitimes du travail scientifique, des vices de méthode, des erreurs de fait, des graves défauts qui à eux seuls rendraient l'ouvrage inutilisable ; l'on n'ose plus s'en prendre à ce luxe naïf de références inutiles et maladroites, ni à ces bibliographies extravagantes, ni à ces quelques centaines de citations sans renvoi exact qui permette de s'y reporter, ne fût-ce que pour en faire le contrôle, ni à cet insupportable procédé par « narrations », par « rédactions » et par résumés scolaires, pratiqué avec une étonnante et inimitable sérénité, ni à cette prolixité

1. Avant de donner au public ce spécimen de l'emploi de la méthode dont il est l'inventeur, M. P. en a expliqué la théorie et l'usage dans un opuscule qu'il se plaît à citer.

extraordinairement complaisante dans sa facile, plate et fluide monotonie, ni enfin à ce ton d'assurance inconsciente et de déférence sans modestie qui laisse dans l'esprit du lecteur je ne sais quelle pénible impression d'inquiétude et de gêne.

Lucien HERR.

360. — *Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba*. Los publica la duquesa de Berwick y de Alba, condesa de Siruela. Madrid, imp. de Manuel Tello, 1891, in-8 de xxiii et 610 pages. Prix 15 fr.

L'exemple donné par l'aristocratie anglaise qui entr'ouvre ses archives privées, en laisse dresser l'inventaire et en communique au besoin les trésors a déjà produit de bons résultats. Chez nous aussi, quelques particuliers qui portent des noms illustres accueillent gracieusement les chercheurs de documents historiques; il en est même qui savent tirer parti de leurs papiers de famille et en livrent au public les pièces les plus intéressantes.

Ce bon exemple vient encore d'être suivi en Espagne, et il appartenait certainement à M^{me} la duchesse d'Albe de commencer la divulgation des archives de la Grandesse. Fille aînée du duc de Fernan Nuñez et titrée comtesse de Siruela avant son mariage avec le duc d'Albe, Doña Rosario Falcó, qui est aussi intelligente que lettrée, ne pouvait manquer de s'intéresser vivement aux gloires de l'illustre maison où elle entrait; aussi n'a-t-elle point perdu de temps pour examiner par elle-même ce que les vicissitudes de la fortune ont laissé subsister des archives des ducs d'Albe et pour former dans ces archives une collection de papiers historiques. Elle a fait beaucoup mieux encore, et afin qu'on pût juger de la valeur de ces papiers, elle en a publié un premier choix qui répond à l'attente des plus difficiles, qui la dépasse même.

Les *Documents choisis des archives d'Albe* sont d'une variété charmante; la duchesse n'a pas voulu faire de jaloux et s'est appliquée avec un rare bonheur à contenter tout le monde. L'historien politique ou militaire, l'historien de l'art, des mœurs ou de la littérature aussi bien que le juriste ou le diplomate, chacun y trouvera son compte, c'est-à-dire des lettres de souverains ou de personnages de premier ordre qui sont des pages d'histoire; des inventaires de tableaux, de bijoux ou d'armes, même des compositions musicales, des lettres d'artistes éminents; des correspondances intimes de courtisans de Philippe II ou d'autres rois; des documents précieux pour l'histoire littéraire de l'Espagne et de la France, enfin des négociations diplomatiques et jusqu'à des textes juridiques, des *fueros* dont un daté de 1172. Il y a bien là, en effet, de quoi tenir en joie longtemps la grande famille des érudits.

La richesse et l'extrême variété de ce volume en rendent l'analyse difficile. Nous ne signalerons ici que les morceaux les plus remarquables et ceux surtout qui ont trait à l'histoire de France.

Le ^{xv}^e siècle et les origines de la maison d'Albe — le premier comte d'Albe mourut vers 1462 — sont représentés par des lettres de Jean II d'Aragon, de Henri IV de Castille, de sa sœur Isabelle et du mari de celle-ci, Ferdinand le Catholique, puis de Henri VII d'Angleterre adressées au premier comte et aux deux premiers ducs d'Albe. Pour le ^{xv}^e siècle, on remarque aussi une belle série de lettres de rois et de reines à Don Fadrique, deuxième duc d'Albe et au grand Fernando Alvarez de Tolède, son petit-fils qui succéda directement à son aïeul, Don Garcia, fils aîné de Don Fadrique étant mort, comme on sait, dans l'île de Djerba, les armes à la main, du vivant de son père. Dans cette série figurent plusieurs lettres de Catherine de Médicis au duc Fernando et à sa femme, Doña Maria Enriquez, qui n'ont pas été recueillies par M. de La Ferrière. Il y en a de Ferdinand le Catholique, de Philippe II, de Marie Stuart, d'Elisabeth d'Angleterre, de l'empereur Maximilien II, etc., etc. Comme il va de soi, une partie notable du volume est consacrée à la personne et aux faits et gestes du grand duc Don Fernando, à son gouvernement des Pays-Bas, aux négociations avec Rome, à la conquête du Portugal, à sa vie privée. Après viennent d'autres affaires auxquelles Fernando a été plus ou moins mêlé : la surveillance de Barbara Blonbergh, mère de Don Juan d'Autriche, dont les étranges débordements préoccupaient à juste titre son fils et Philippe II, puis les grandes entreprises militaires de Don Juan, c'est-à-dire Lépante et Tunis. Au ^{xvi}^e appartient encore une série de documents concernant les Indes dont trois portent la signature de Christophe Colomb, le fameux *Xpo ferens*.

Moins étendue mais non moins intéressante est la partie du livre attribuée aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Notons, entre autres, un long mémoire de Luis de Haro, sur l'acquisition des tableaux de la collection Arundel; des lettres du marquis del Carpio, fils aîné de Luis de Haro, sur les intrigues de la cour de Madrid; une relation d'un aventurier, du nom de Juan Gutierrez, qui se prétendait fils naturel de Philippe IV; de curieux billets de l'Archiduc au comte de Galve, son partisan, qui devint par la suite onzième duc d'Albe, où apparaît bien la frivolité du futur empereur Charles VI; enfin une correspondance d'Aranda avec le duc Don Fernando de Silva pendant l'ambassade du premier en Portugal, où l'on peut recueillir en abondance des « impressions » sur la vie à Lisbonne au lendemain du tremblement de terre, beaucoup de boutades et de propos assez libres sur les hommes et les choses de l'époque. Mais ce qui doit particulièrement attirer l'attention de nos érudits, ce sont six lettres de Rousseau adressées au même duc Don Fernando, en 1772 et 1774, l'une surtout, du 1^{er} octobre 1772, qui roule sur la maladie du philosophe genevois, maladie semblable à celle dont souffrait le duc d'Albe venu à Paris en 1771 pour y consulter nos médecins.

On voit par cette rapide analyse ce qu'est ce recueil et quelle reconnaissance est due à M^{me} la duchesse d'Albe pour avoir pris le soin de

choisir, d'imprimer et d'éclaircir tant de précieux documents qui sans elle demeureraient inaccessibles et inutiles. Nous serait-il permis, après l'avoir remerciée de cette libérale et intelligente communication, de formuler un vœu? L'introduction de ce volume, où est expliqué avec beaucoup de précision et une connaissance approfondie du sujet l'intérêt que présentent les documents qu'il renferme, montre que M^{me} la duchesse d'Albe serait mieux qualifiée que personne pour écrire l'histoire des membres les plus marquants de la glorieuse maison d'Albe. Ne serait-il il pas à désirer, par exemple, qu'elle consentît à faire revivre deux figures bien attachantes de la famille des ducs : l'une, cette Marie Enriquez, femme de tête et de cœur, qui fut la compagne du grand duc Don Fernando, l'amie et la protectrice de Louis de Grenade et de sainte Thérèse; l'autre, cette fantaisiste et fringante Marie-Thérèse de Silva, qui fut la reine de l'Espagne élégante et rieuse au temps de Charles IV? Voilà deux sujets, semble-t-il, qui seraient des mieux choisis et que M^{me} la duchesse d'Albe traiterait à merveille. Souhaitons qu'elle se décide à le faire et à se créer ainsi de nouveaux titres à notre reconnaissance.

Alfred MOREL-FATIO.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul MARMOTTAN nous écrit la lettre suivante: « Monsieur le Directeur, Dans le n° de la *Revue critique* du 29 juin dernier, vous avez pris à partie mon ouvrage « *le général Fromentin* » en des termes si sévères que je me vois obligé de vous prier d'accueillir les rectifications suivantes. Je vous les eusse adressées dès le lendemain, sans mon absence de Paris. M'occupant de la biographie d'un soldat qui a fait presque toute sa carrière à l'armée du Nord, j'ai crû nécessaire de donner *le précis* d'un très grand nombre d'événements militaires se déroulant aux frontières de Belgique entre 1792 et 1794. N'était-ce pas d'ailleurs le sujet, puisque Fromentin a été mêlé activement à la plupart d'entre eux? Je me suis appliqué surtout à relever dans les archives suivies au jour le jour, des faits ignorés ou très peu connus se rattachant à cette période, de façon à donner à mon œuvre une originalité propre, minutieusement exacte et d'un sentiment bien personnel. Tel est le cadre vrai de mon sujet, telle est la manière dont je l'ai envisagé. — Les pièces justificatives reproduites sont au nombre de quatre-vingt-une, et non de soixante-six, en comptant les quinze intercalées dans le récit. Les sommaires des chapitres se recommandent par leur extrême clarté et servent de points de repère au lecteur au cas où celui-ci, très difficile comme vous, trouverait la narration diffuse. Une autre fois je mettrai les titres à la marge au fur et à mesure, suivant l'ancienne méthode. Certains mots qui vous ont paru impropres ne blessent pourtant pas la langue et témoignent, en tout cas, de mon souci de varier un vocabulaire vite épuisé en l'espèce, sous peine de tomber dans les répétitions. Si d'aventure quelques inexactitudes se sont glissées « ça et là », je les dois à la confiance que m'ont inspirée des sommités historiques aux noms fai-

sant autorité. — Quant à l'ouvrage de M. Pelé, sur Saint-Amand, en 1793, je n'avais pas à le citer par suite de ma connaissance approfondie des lieux décrits par lui. J'étais non seulement au courant de la bibliographie locale, mais j'ai habité à maintes reprises ce pays berceau de ma famille et où elle possède encore des propriétés. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juillet 1891.

M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie une tête de marbre de la collection de Clercq, qui paraît avoir été détachée de quelque grande statuette chaldéenne. C'est, dit-il, un morceau de sculpture dont le style, à la fois puissant et raffiné, peut se comparer à celui de quelques belles œuvres grecques archaïques. On y remarque surtout un luxe minutieux dans l'arrangement de la chevelure et de la barbe, en opposition avec les têtes rasées que l'on rencontre ordinairement dans les représentations chaldéennes. Les deux usages contraires, ajoute M. Heuzey, ont existé parallèlement en Chaldée dès la plus haute antiquité : le type chevelu et barbu distingue les dieux, les héros, les personnages de sang royal ou princier; l'usage contraire paraît conserver un caractère d'observance sacerdotale.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. le comte du Paty de Clam, contrôleur civil suppléant à Tôzeur (Tunisie), une inscription romaine découverte entre Tôzeur et Gafsa par les agents du service forestier. Ce texte, gravé sous Nerva, en 97, nous apprend que le consul *suffectus* Quintus Fabius Barbarus, nommé dans un diplôme consulaire de Trajan conservé au musée de Saint-Germain-en-Laye, s'appelait de ses noms complets Quintus Fabius Barbarus Valerius Magnus Julianus, et qu'il avait exercé les fonctions de légat de la province de Numidie, où il eut pour successeur L. Munatius Gallus, fondateur de Thamugadi (Timgâd). Il donne en outre un nom géographique, celui du *castellum Thigensium*, établi sur une voie importante qui mettait en communication la région des oasis et la province proconsulaire d'Afrique. Enfin il permet d'affirmer une fois de plus que toute la région saharienne au sud de la Proconsulaire était placée sous l'autorité du légat impérial de Numidie.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce au IV^e siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'), ERNAULT (E.) et DOTTIN (G.), *les Noms gaulois chez César et Hirtius « De bello Gallico »*, 1^{re} série, *les Composés dont « rix » est le dernier terme*; — par M. Hamy : MONTESUS DE BALLORE (F. DE), *le Salvador précolombien*; — par M. Heuzey : *Collection de Clercq*, vol. II, livraison 1, fascicule 2; — par M. Deloche : DRAPEYRON (Ludovic) : 1^o *l'Evolution de notre premier atlas national sous Louis XII*; 2^o *la Géographie et la Topographie au service du maréchal de Moltke*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30

— 27 juillet —

1891

Sommaire : 361. L'apologie d'Aristide, p. p. HARRIS et ROBINSON, — 362. Lucrèce, I, p. p. MUNRO, trad. REYMOND. — 363. Lucien MULLER, Un passage de l'épître d'Horace à Auguste. — 364. HERTZ, Le commentaire de Guyet sur Horace. — 365. LABAN, Le type plastique d'Antinoüs. — 366. Gnapheus, Acolastus p. p. BOLTE. — 367. Eckius Dedolatus, p. p. SZAMATOLSKI. — 368-369. CARSLADE, Jean d'Armagnac et Jean de Montferrand. — 370. BENOUVILLE et LAUZUN, L'abbaye de Floran. — 371. De RUBLE, La première jeunesse de Marie Stuart. — 372. ROSSEL, Histoire littéraire de la Suisse romande. — 373. GUIBAL, Mirabeau et la Provence. — 374. GRAND-CARTERET, Crispi, Bismarck et la triple alliance en caricature. — 375. CONDAMIN, Le centenaire de Joukowsky. — Chronique. — Académie des inscriptions.

361. — *The Apology of Aristides*, edited and translated by J. Rendel HARRIS, with an Appendix by J. Armitage ROBINSON. (*Texts and Studies*, contributions to biblical and patristic Literature, edited by J. Armitage ROBINSON. I, 1. Cambridge, University Press; London, C.-J. Clay, 1891; iv-118 pp.; 28 pp. de texte syriaque et une pl. en photogravure. Prix : 5 Sh.

L'apologie d'Aristides n'était connue jusqu'ici que par un fragment de la traduction arménienne. M. J. Rendel Harris a retrouvé une traduction syriaque de cette apologie dans le manuscrit syriaque 16 du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï. C'est ce texte qu'il publie dans le présent livre avec une introduction et une traduction anglaise. Ce travail est sans doute très utile, sans pourtant sortir du cercle limité de l'orientalisme¹, mais il a été le point de départ d'une découverte fort importante qui a motivé un appendice aussi étendue que la dissertation M. Harris.

En faisant ses recherches sur la version latine de la passion de sainte Perpétue, M. Armitage Robinson fut frappé de l'analogie d'un des discours de la Vie de Barlaam et Josaphat avec l'ouvrage d'Aristides. Un examen plus attentif lui permit de conclure à l'identité. Ainsi le texte grec de l'Apologie se trouve inséré tout entier, malheureusement avec certaines altérations, dans ce roman, par un procédé habituel à ce genre de littérature, et nous pouvions le lire, imprimé depuis longtemps, soit dans les *Anecdota* de Boissonnade (t. IV), soit dans la *Patrologie grecque* de Migne (t. 96). Le texte de Boissonnade, reproduit par Migne, est mauvais; M. R. a essayé de l'améliorer à l'aide de trois manuscrits

1. Grâce au syriaque cependant, on connaît à quel empereur l'apologie était adressée. Cet empereur n'est pas Hadrien, comme on l'avait cru jusqu'ici sur la foi d'Eusèbe, mais son successeur Antonin.

anglais, qui ne sont pas sensiblement supérieurs à ceux de Boissonnade. L'édition reste donc à faire. Mais on comprend que la publication de M. Harris perd par suite beaucoup de son intérêt. Elle ne restera pas absolument inutile, parce que le texte grec a été modifié par le compilateur.

Cette découverte n'a qu'une importance secondaire pour l'histoire. Aristides se contente d'opposer aux erreurs des païens (Chaldéens, Grecs, Égyptiens), les croyances des Juifs et des chrétiens. Cependant l'Apologie d'Aristides facilitera l'intelligence de l'histoire de certaines idées, et surtout permettra d'établir avec plus de précision les rapports qui existent entre les divers écrits, authentiques ou apocryphes, de la littérature chrétienne de cette époque. C'est ce que font entrevoir les indications groupées dans l'introduction de M. Robinson. Il faut le remercier de nous avoir fait part si promptement de son heureuse découverte. Elle prouve une fois de plus combien la littérature des apocryphes et des légendes, à peine explorée, réserve d'agréables surprises à ceux qui s'y aventurent. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter la publication d'une édition définitive, où le texte grec, mieux établi, sera entouré des deux versions orientales et de sa traduction latine. Alors seulement on pourra discuter avec quelque profit les comparaisons et les rapprochements de détail que provoque ce vénérable document ¹.

P. L.

362. — **Lucrèce, de la nature.** Livre I. Texte latin, avec le commentaire de H. A. J. Munro. traduit par A. Reymond. Paris, Klincksieck, 1890.

A partir du moment où il fut retrouvé par le Pogge dans quelque monastère allemand, le poème philosophique de Lucrèce n'a jamais manqué de lecteurs ni d'admirateurs, à commencer par les humanistes italiens du ^{xv}^e siècle et leurs successeurs immédiats, les grands philologues de l'école française, les Lambin, les Turnèbe, les Scaliger. Toutefois, ce n'est guère que depuis Lachmann que l'on possède un texte de Lucrèce scientifiquement constitué d'après la méthode d'une saine critique.

Lachmann cependant a voulu, avant tout, faire une révision du texte, laissant à d'autres le soin de le commenter. Or, personne ne s'est acquitté de cette tâche avec autant d'éclat et d'autorité que Munro, dont le travail est indispensable à quiconque veut faire une étude approfondie de Lucrèce.

1. Il y aurait ingratitude à ne pas remercier MM. Harris et Robinson des deux excellents indices dont ils ont accompagné leur brochure : *Index of Greek words* et *Index of the subject matter*. — Un aperçu des comparaisons et des réflexions que peut suggérer cette publication se trouve dans les deux importants articles consacrés par M. Harnack dans la *Theol. Literaturzeitung*, 1891, 301 et 326.

En traduisant, à l'usage de ceux à qui le français est plus familier que l'anglais, le riche et substantiel commentaire de Munro, M. Reymond a rendu un véritable service à tous les amis de la poésie latine. Son travail mérite d'autant plus d'attention que, sauf pour le cinquième livre, il n'existe pas encore en français d'édition savante de Lucrèce, malgré la faveur dont son poème a toujours joui en France. Le système adopté par le traducteur pour la disposition du texte et des notes est préférable, à plusieurs égards, à la division de l'édition anglaise. En effet, le commentaire explicatif est placé sous le texte, au lieu de former un volume à part, et l'introduction, coupée en deux dans l'original, a été réunie en un seul tout.

M. Reymond a fait preuve d'une grande fidélité dans son travail de traducteur, en même temps qu'il montre beaucoup de réserve, n'ajoutant aux notes de Munro que quelques remarques discrètes et judicieuses. Son travail rendra de réels services comme livre de classe, et les professeurs chargés d'expliquer Lucrèce auront là un guide excellent et commode à consulter. Il est fort désirable que l'accueil fait à cet essai, qui ne comprend que le premier livre, encourage le traducteur et l'éditeur à nous donner bientôt le reste du poème *de la Nature*.

Émile BAUDAT.

363. — I. Luciani MUELLER. *De Horatii epistularum*, II. 1, 50-62 disputatio. Berolini Calvary, 1890, 16 p.

364. — II. Martini HARTZ, *De Horatii operum exemplari olim Guyetiano Narratio II*. En tête de l'*Index lectionum* de l'Université de Breslau. Semestre d'hiver 1890-1891, 17 p.

I. Si la question que M. Lucien Müller vient d'étudier n'est pas neuve, elle est certainement intéressante, surtout lorsqu'elle est reprise par un philologue aussi éminent que lui. Il s'agit de ce passage si connu de l'épître à Auguste, où Horace résume l'opinion de ses contemporains sur les poètes de la période archaïque. M. M., prenant pour point de départ de son travail la récente édition de Kiessling, propose un commentaire nouveau des douze vers en question. Ses raisonnements sont si rigoureusement enchaînés qu'il serait difficile de les analyser en peu de mots, au risque de tomber dans l'obscurité. Aussi ne signalerons-nous que deux points de son étude, le premier où nous nous permettons d'être en désaccord avec lui, le second, au contraire, où il nous paraît avoir raison contre Kiessling. — Le premier se rapporte au vers si souvent cité :

Ennius et sapiens, et fortis et alter Homerus.

M. M. considère qu'Horace y vise exclusivement les *Annales* d'Ennius. *Sapiens* serait une allusion au début de ce poème : Ennius y raconte, d'après un songe où Homère lui était apparu, que l'âme du vieux poète grec avait passé dans la sienne, suivant la doctrine pythagoricienne de la métempsychose, après avoir animé le corps d'un paon. *Fortis*

signifierait habile, parfait de tous points, et *alter Homerus* serait la conclusion de l'éloge que les épithètes précédentes servent à marquer. Quant à nous, nous préférons nous en tenir à l'interprétation que notre regretté maître, M. E. Benoist, avait adoptée : *sapiens* serait une allusion aux ouvrages philosophiques d'Ennius, *fortis* servirait à rappeler la position de centurion qu'il avait occupée, et *alter Homerus* indiquerait ses prétentions prouvées par le songe dont nous avons parlé tout à l'heure. — Mais si sur ce point nous n'acceptons pas entièrement les conclusions de M. M., nous croyons avec lui, à propos du v. 58 :

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi

que Kiessling a eu tort de donner à *properare* le sens de *accedere* ou *contendere*. *Properare* est employé ici *absolument* (Cf. Carm. IV, 12, 21). — Nous regrettons de ne pas pouvoir insister davantage sur l'opuscule de M. Lucien Müller, mais les quelques points, que nous en avons mentionnés, en mettant en lumière, nous l'espérons, la réelle valeur.

II. M. Martin Hertz, dans la seconde partie de son travail ¹, signale tous les passages que François Guyet déclare interpolés dans les satires et épîtres d'Horace. Il laisse à M. Gustave Türk le soin de dresser (p. 11-16) la liste des variantes proposées par le « savant Angevin », il conclut en reconnaissant que Fr.-H. Bothe et P. Hofmann-Peerlkamp sont les véritables successeurs de Guyet, à qui ils ont beaucoup emprunté, mais il ne croit pas qu'on puisse mettre à côté d'eux Bentley, philologue plus prudent que son devancier. Il n'en constate pas moins les analogies de la méthode que tous deux ont employée. — Quoi qu'il en soit, et bien qu'à cet égard nous ne partagions pas tout à fait son avis, plus que personne (on comprendra pourquoi) nous savons gré à M. Martin Hertz d'avoir fait connaître le commentaire de Guyet sur Horace. Il a ainsi rendu service à ceux qui voudront montrer jusqu'à quel point les travaux des grands philologues français ont été utiles pour l'interprétation des textes anciens.

ISAAC URI.

-
365. — Ferdinand LABAN. *Der Gemuethsausdruck des Antinous. Ein Jahrhundert angewandter Psychologie auf dem Gebiete der antiken Plastik*. Berlin, Spemann, 1891. In-8, 92 p. Prix : 3 mark.

L'amusante brochure de M. Laban a pour objet la démonstration d'une vérité qui n'est, je crois, contestée de personne, mais qu'il n'était pas inutile de rendre sensible, comme il l'a fait, en choisissant un exemple concluant. L'art n'est pas adéquat à la réalité ; il s'adresse moins à l'entendement qu'à l'imagination ; il suggère plus d'idées qu'il n'en ex-

¹. Nous avons rendu compte de la première partie dans la *Revue critique*, 1890 n° 18.

prime. Par suite, les jugements sur les œuvres d'art, en particulier l'interprétation des *airs de tête*, ont toujours quelque chose de subjectif; bien plus, ils obéissent à certains courants d'idées philosophiques qui sont propres à chaque siècle, à chaque génération de critiques. L'exemple choisi par M. L. est le type plastique d'Antinoüs. Il reproduit et commente les jugements portés sur ce type par une cinquantaine d'historiens de l'art, presque tous allemands, depuis Winckelmann jusqu'à M. Dietrichson. Lorsque ces jugements sont personnels, là où les critiques ne se sont pas contentés de copier, de juxtaposer ou de fondre arbitrairement les appréciations de leurs prédécesseurs, M. L. montre qu'ils trahissent des manières de sentir bien différentes, parfois même des tendances tout opposées. Ainsi, pour J.-H. Meyer, l'ami de Goethe (1789-1832), le buste de la villa Mondragone (aujourd'hui au Louvre) exprime, du moins par la bouche et les lèvres « le doux contentement d'une âme pleinement satisfaite »; c'est ce que M. L. appelle la « tendance optimiste » du XVIII^e siècle. Pour Braun (1809-1856), Antinoüs est déjà l'expression de la mélancolie suprême, du *Weltschmerz*; c'est la « tendance pessimiste idéaliste » du XIX^e siècle commençant. Enfin, pour M. Helbig, né en 1839, l'expression d'Antinoüs est un mélange de sensualité ardente et de sombre fanatisme : voilà le « réalisme pessimiste » de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il y aurait bien à dire sur cet essai de classement, qui est lui-même assez subjectif; ainsi M. L. fait figurer parmi les « optimistes » le grand Winckelmann, qui a pourtant cité, à propos des portraits d'Antinoüs, les vers de Virgile sur Marcellus : *At frons laeta parum*, etc. Mais, dans l'ensemble comme dans le détail, son travail est fort intéressant. L'auteur s'est permis quelques railleries à l'adresse d'écrivains qui ont célébré la beauté d'Antinoüs en phrases inintelligibles ou niaisement sentimentales; un des plus maltraités est M. George Ebers, dont le style est qualifié par M. Laban de « *Höhere-Töchter-Schulengebräu* ». Cette expression, et quelques autres de même sorte, auraient pu être sacrifiées sans inconvénient.

Salomon REINACH.

Latéinische Literaturdenkmäler des XV und XVI Jahrhunderts.

366. — I. Gulielmus GNAPHEUS. *Acolastus*, herausgegeben von J. BOLTE.

367. — II. *Eckius Dedolatus*, h. von Siegfried Szamatolski. Berlin, Speyer et Peters, 1891, 2 vol. in-12 de xxvii-84 et xv-52 pages. Prix : 1,80 m. et 1 m.

Ces deux publications donnent la meilleure idée de la collection entreprise par MM. Max Herrmann et S. Szamatolski et dont la *Revue* a fait connaître déjà le programme général (1890, II, p. 239). Textes établis avec soin, substantielles introductions, typographie élégante, rien n'y manquera, pas même le fac-similé des titres des éditions originales. Le premier travail intéresse surtout l'humanisme. C'est la plus importante des comédies scolaires dues au hollandais Willem de Volder (*Guliel*

mus Gnapheus gymnasiarcha Hagiensis), sur qui l'éditeur, M. Bolte, a réuni en préface beaucoup de renseignements. L'*Acolastus* offre, en 1529, le premier exemple d'un sujet biblique traité dans un cadre antique, comme la Renaissance devait le faire souvent dans la suite. C'est l'histoire complète de l'*Enfant prodigue*, de son départ à son retour, qui se déroule en scènes imitées de Térence. Les plus nombreuses, celles qui prêtaient le mieux aux effets comiques empruntés aux anciens, sont naturellement les scènes de la vie de débauche du héros; la vigueur du trait n'y manque point. La plupart des noms de personnages sont pris à Térence (Chremes, Sannio, Syrus, etc.), ou à Plaute (Bromia), un à Horace (Pantolabus), plusieurs à Aristote. On trouve la division en scènes, le *prologus*, la *periocha*, avec quelques erreurs sur la comédie antique que comportait l'état des connaissances du temps : il y a, par exemple, des chœurs sur les mètres d'Horace à la place des *cantica*, dont on ignorait alors la scansion. L'éditeur a joint une étude bibliographique et la table des imitations d'auteurs anciens.

— L'*Eckius dedolatus* ouvre la série des pièces qui ont un intérêt direct pour l'histoire morale de l'époque de la Réforme¹. Ce pamphlet littéraire ou plutôt cette œuvre de diffamation personnelle, où l'humanisme et la scolastique confondent leur langage et leurs procédés de polémique, a été dirigé contre le célèbre théologien d'Ingolstadt, Jean Eck, qui eut maille à partir avec Érasme et fut surtout, comme on le sait, un des adversaires les plus redoutables de Luther. La pièce, publiée sous le pseudonyme de Jean-François Cotta de Lemberg, poète lauréat, a été attribuée à tort, selon M. Szamatólski, à Wilibald Pirkheimer, à qui reviendrait plus vraisemblablement la paternité de l'*Oratio* prêtée à Jean Eck et qui termine le volume. Le dialogue en prose, farci de mots grecs, où figurent les personnages les plus divers et un chœur, est un spécimen instructif de la satire du moment; il introduit de plain pied dans les querelles sans vergogne de ces années troublées, où tous les moyens furent bons contre l'adversaire religieux ou littéraire; il rappelle à certains égards, la comédie d'Aristophane, dont l'auteur, d'ailleurs, s'inspire directement. Quelques lecteurs regretteront que les citations et imitations antiques n'aient pas été relevées comme pour le précédent volume. Mais j'exprimerai un regret plus général portant sur l'ensemble de la collection; on peut trouver fâcheux que, dans la liste déjà longue des publications préparées et qui n'appartiennent pas toutes à l'Allemagne, ne figure aucun travail représentant l'humanisme français, dont l'activité fut si considérable et si féconde au commencement du xvi^e siècle.

P. DE NOLHAC.

1. Le 3^e vol., que je reçois en corrigeant l'épreuve de cet article, se rattache à la fois aux deux séries : Thomas Naogeorgus (Kirchmeyer) *Pammachius*, tragédie dédiée à Morus et à Luther, éd. J. Bolte et Erich Schmidt (xxvi p. 2, 80 m.)

368. — **Un gentilhomme gascon du xv^e siècle, Jean d'Armagnac, seigneur de Sainte-Christie en Armagnac**, par le chanoine J. de Carsalade du Pont, secrétaire général de la société historique de Gascogne. Auch, Foix, 1890, in-8 de 29 pages.
369. — **Un familier du château de Cadillac, Jean de Montferrand, vicomte de Foncaude**, par le même. Paris, H. Champion, 1891, in-8 de 11 pages.

Les deux notices, écrites d'une plume facile et spirituelle, et consacrées à deux personnages dont on ne savait presque rien, sont doublement intéressantes.

Le récit des aventures de Jean d'Armagnac, tiré tout entier de pièces authentiques et inédites conservées aux archives de Pau (carton E. 284) est des plus pittoresque. Que l'on en juge par les premières lignes où nous trouvons un portrait si vivement enlevé du singulier héros : « En l'année 1455 vivait, à la cour de Monseigneur Jehan comte d'Armagnac, un page jeune, intrigant, plein de ruse et d'audace, beau joueur, aimant follement les dés et les dames, piaffeur et arrogant comme un prince, au demeurant joyeux compagnon, un vrai page de Gascogne ». M. l'abbé de Carsalade raconte avec une verve charmante la vie très accidentée de Jean d'Armagnac qui tantôt courtise la maîtresse de Jean V, Huguette de la Rosière, l'enlève et l'épouse, tantôt administre à la veuve de Jean V, emprisonnée dans le château de Buzet (Agenais) un breuvage qui la fait avorter et qui, pour le plus grand profit de la politique de Louis XI, éteint ainsi à tout jamais la race d'Armagnac, tantôt est poursuivi devant le parlement de Bordeaux comme faux monnayeur, tantôt est nommé gouverneur du comté d'Armagnac (1497), et meurt enfin centenaire en 1517, laissant de son second mariage (avec Jeanne de Latrau) une fille (Jeanne) qui eut deux maris, d'abord Jeannot de Viella et ensuite Jean d'Antras, seigneur de Samazan.

La seconde notice n'est ni moins neuve, ni moins piquante. L'auteur en a trouvé les matériaux dans les archives d'un vieux château de Gascogne, le château de Puységur. Après avoir décrit d'une façon saisissante ce château en ruine, M. de C. analyse finement les lettres adressées à Jean de Chastenet, seigneur de Puységur, vice-sénéchal de Guyenne, par son ami Jean de Montferrand, second fils de François de Montferrand, premier baron de Guyenne, lettres où il est fort question du duc d'Épernon et de sa famille, du voyage en quelque sorte triomphal du gouverneur de la Guyenne en cette province (décembre 1631-janvier 1632), du bal donné en son honneur dans les salons de l'évêché de Condom, par M^{re} Antoine de Cous, etc. Le correspondant de Puységur lui raconte d'amusantes anecdotes. En voici une qui nous montre la veuve du maréchal de Roquelaure obligeant le général des Galères, Emmanuel de Gondi, duc de Retz, père du fameux cardinal, à entrer au couvent (p. 10) : « Le général des Galères se renferma mercredi dernier, qui étoit le 7 de ce mois (avril 1627), dans les prêtres de l'Oratoire. On a

mandé de Paris qu'il le fit par désespoir de ce que Madame la maréchale de Roquelaure lui avoit ôté l'espérance qu'il avoit de l'épouser. » M. de Carsalade ajoute : « Voilà certes une piquante révélation. Les historiens de l'Oratoire n'ont pas connu le motif de l'héroïque résolution du duc de Retz, et Tallemant des Réaux, l'indiscret conteur, ne l'a pas notée dans ses *Historiettes* ».

T. DE L.

370. — **L'abbaye de Flaran en Armagnac.** Description et histoire avec sept planches, par Pierre BENOUVILLE, architecte du gouvernement et Philippe LAUZUN, membre de la Société historique de Gascogne. Auch, imprimerie Foix, 1890, grand in-8 de 136.

L'abbaye de Flaran, à 800 mètres environ de la ville de Valence (Gers), et « admirablement située dans une île que forme avec le cours principal de la Baise une de ses dérivations, est, sans contredit, un des plus remarquables spécimens de l'architecture monastique au moyen âge. Grâce aux soins intelligents dont elle est restée entourée depuis la Révolution, son église, bien conservée, offre un des types les plus parfaits de l'École cistercienne. A ce titre seul, elle mérite une monographie spéciale, que réclament également les multiples et curieux détails architectoniques des autres parties du monastère ». Ainsi s'expriment (p. 1) les deux zélés archéologues qui ont si bien complété ce qu'avaient écrit sur l'abbaye de Flaran, au siècle dernier (1746), Dom Brugèles (*Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*) et, de notre temps, le marquis Hector de Galard-Magnas (*Revue d'Aquitaine*). Comme les archives en furent brûlées par Mongonmery en 1569, c'est à grand peine et à la suite des plus minutieuses recherches que les deux auteurs ont pu reconstituer les annales du monastère pour la période des débuts. Les archives municipales de Condom, de Valence, de Montréal, les archives départementales du Gers, le précieux dépôt du grand séminaire d'Auch, ainsi que l'important cartulaire de Sainte-Marie; à Paris, le trésor des Chartes, les registres de Doat, les recueils de Dom Estiennot (dans le fonds latin), enfin plusieurs pièces originales des collections particulières de la Gascogne, leur ont permis de combler beaucoup de lacunes; pour la période moderne, ils ont consulté avec fruit les minutes des notariats de Valence et celles des notariats voisins qui notamment leur ont fourni « une foule de détails inédits sur les actes d'administration de l'abbaye, souvent même des relations fort piquantes sur la décadence de la vie monastique. » La partie descriptive n'est pas moins soignée que la partie historique¹, et il faut louer également l'habile crayon et la savante plume des deux collaborateurs.

T. DE L.

1. A la description technique de l'abbaye de Flaran (p. 7-18) sont jointes de nombreuses planches où la reconstitution du monument du XII^e siècle est complète et

371. — A. de RUBLE. *La première jeunesse de Marie Stuart*, 1 vol. in-8, 320 pages. Paris, Em. Paul et Cie, 1891.

M. de Ruble est certainement l'érudit français qui connaît le mieux l'histoire du xvi^e siècle. Il a édité pour la Société de l'histoire de France les commentaires de Monluc, les mémoires de Michel de la Huguerye jusqu'à présent inédits; en ce moment même, il poursuit avec une activité infatigable la réimpression de l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné. Il a composé en outre une histoire très compacte d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, où l'on trouve réunie une masse prodigieuse de documents : cinq gros volumes (*Le mariage de Jeanne d'Albret*, 1877; *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, 4 vol. 1881-1886) ont été consacrés par lui à ce sujet et il ne nous a conduits que jusqu'à la mort d'Antoine : de nouveaux tomes nous raconteront la fin de la vie de Jeanne d'Albret. Ce sont là les travaux essentiels de M. de R. ; mais, tandis qu'il poursuit ses recherches dans les archives et dans les bibliothèques, il lui arrive souvent de faire des découvertes qui ne se rapportent pas directement à son sujet principal; il les communique dès lors au public dans d'autres ouvrages qui, sans le détourner de ses études préférées, sont pour lui une salutaire distraction. C'est ainsi qu'il a écrit ses livres sur le traité de Cateau-Cambrésis et sur le colloque de Poissy dont la *Revue critique* a rendu compte jadis; c'est ainsi qu'aujourd'hui il publie cette étude sur la jeunesse de Marie Stuart.

Le titre n'est peut-être pas exact. Sans doute, Marie Stuart est le centre du récit; mais, en réalité, l'auteur nous fait l'histoire de l'éducation des enfants d'Henri II. Il nous raconte leur naissance; il nous trace le portrait de leurs nourrices et nous indique le jour exact où ils furent sevrés; il nous montre les progrès de leur intelligence et nous rapporte leurs premiers bons mots, ces réponses d'enfants qui font la joie des mères; il les suit dans leurs déplacements de château en château; il nous énumère les domestiques attachés à leurs personnes et il fait le compte exact des dépenses de leur maison. Il insiste aussi sur leur éducation intellectuelle, — leur précepteur fut Jacques Amyot — et il indique comment s'est développé en eux le goût des arts, notamment de la peinture et de la poésie. Le 24 avril 1558, Marie Stuart épousa le dauphin, et bientôt, après la mort tragique de Henri II, elle allait devenir reine

parfaite. Les pièces justificatives, au nombre de six, sont toutes dignes d'attention : *Liste des abbés de Flaran*; *Premières donations faites à l'abbaye 1155-1160* (Archives municipales de Condom); *Bulle du pape Innocent IV en faveur de l'abbaye de Flaran*, du 3 octobre 1247 (Chartrier du Grand-Séminaire d'Auch); *Sentence arbitrale entre les religieux de Flaran et le Seigneur de Maignant*, du 14 mai 1259 (même Chartrier); *Actes relatifs à la chapellerie de Massencome fondée en l'église de Flaran* (*Ibid*); *Attestatoire de l'incendie du monastère de Vaupilhon et des saccagements et pilleries que les troupes huguenotes y commirent en l'année 1569 au mois d'octobre* (Manuscrits d'Aignan du Sendat, tome IV, à la Bibliothèque municipale d'Auch).

de France. A partir de cette date, M. de R. ne s'occupe plus que de son héroïne ; il nous montre son rôle un peu effacé, pendant le règne de son mari ; il nous dépeint sa tristesse, lorsqu'elle dut prendre tout d'un coup le costume blanc des veuves ; il nous raconte toutes les intrigues qui se formèrent autour d'elle, quand Philippe II d'Espagne demanda sa main pour don Carlos ; il nous décrit d'une façon attendrie son départ de la France le 15 août 1561, et son arrivée à Leith, le 19 août. Là s'arrête son récit. Il est fort attachant, et nous l'avons lu avec un vif plaisir. La multiplicité des petits détails, qui rend parfois fatigante la lecture d'*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, a ici son charme et augmente l'intérêt. Avec M. de Ruble, la critique n'a point d'erreur à relever : tout au plus, pouvons-nous lui reprocher sa dureté envers les Écossais. On conçoit qu'ils n'aient point aimé une reine qui, le 4 avril 1558, un peu avant son mariage, avait fait donation au roi de France de son royaume d'Écosse.

Ch. PFISTER.

372. — *Histoire littéraire de la Suisse romande*, par Virgile Rossel. 2 vol. Genève-Bâle-Lyon. H. Georg, éditeur, 1890 et 1891.

L'histoire littéraire de la Suisse française, qui jusqu'ici n'avait été écrite que par fragments, vient de se constituer dans deux ouvrages publiés coup sur coup, mais non moins différents d'exécution que de conception. La *Revue critique* a déjà signalé le livre de M. Philippe Godet ; les deux volumes de M. Virgile Rossel ont fait moins rapidement leur chemin au delà des frontières de la Suisse. Ils méritent cependant d'attirer l'attention, tant à cause de la richesse des matières qu'en raison de l'originalité du point de vue et des jugements.

M. R. a voulu faire œuvre non seulement de vulgarisation, mais d'érudition. Il vise à être complet, un peu trop peut-être. C'est là son principal défaut. Après avoir cité quelques mauvais vers, il s'excuse ainsi : « Peut-être me blâmera-t-on d'exhumer ces vénérables pauvretés lyriques. Il ne serait ni consciencieux ni loyal de ne prendre que la fleur de nos écrivains et de mettre le surplus au bénéfice d'un facile ou d'un habile silence. » Singulier scrupule ! Comme si le rôle de l'histoire littéraire n'était pas de distinguer et de trier précisément ce qui est caractéristique d'une époque et d'une société ! M. R. dira ailleurs, à propos de *Corinne*, qu'il taxe un peu complaisamment de chef-d'œuvre : « Ce livre est trop connu pour que je m'y arrête plus longtemps. » C'est une autre forme de la même erreur ; les grandes œuvres sont toutes connues, et si l'on voulait pousser ces deux principes à l'extrême, il ne faudrait plus parler que des écrivains de troisième ou de quatrième ordre. M. R. est loin de tomber dans cet excès. Il craint seulement les redites ; il aime les chemins non battus. Il se défie des considérations générales, dont il est très sobre ; mais la qualité compense la quantité. Il veut des faits, des

analyses qui puissent au besoin suppléer à la lecture des œuvres elles-mêmes.

La Suisse romande est littérairement une province de la France, mais une province qui a sa physionomie propre et prétend la garder. A vrai dire, sa littérature n'est le plus souvent qu'un pâle et tardif reflet. Il est cependant des époques où ce reflet est si vif qu'on pourrait le prendre pour la lumière d'un foyer original ; il en est d'autres même où le foyer s'allume bien réellement et rayonne à son tour. Tel est le cas en particulier au xvr^e siècle, à la fin du xviii^e et au commencement du xix^e. A tous ces moments, il est impossible de faire l'histoire de la littérature romande sans empiéter sur le domaine de la littérature française. M. R. n'a-t-il pas dépassé un peu la mesure en analysant l'*Institution chrétienne* et les *Tragiques*, pour ne prendre que ces deux exemples. Car enfin, ni Calvin ni d'Aubigné n'étaient encore Genevois quand ils les ont écrits, et ni l'un ni l'autre ne s'y occupe d'affaires genevoises. Il me semble même qu'à la place de M. R. j'aurais eu quelques scrupules à parler de M^{me} de Staël et de Benjamin Constant, dont les œuvres s'adressent uniquement au public français (n'est-ce pas un peu comme si l'on revendiquait Hamilton pour l'histoire de la littérature anglaise?). Ou plutôt, j'aurais réservé ces écrivains et aussi Rousseau, pour un chapitre spécial où j'aurais étudié l'influence de la Suisse romande sur la pensée française.

Cette question d'économie intérieure n'est sans doute que d'une importance secondaire ; aussi n'y insisterai-je pas davantage. La part de la critique faite, je suis à l'aise pour louer chez M. R. l'abondance et la sûreté des informations. Il fournit, je crois, bien peu d'erreurs, et sans gravité. La seule que je trouve à relever est vénielle ; elle est relative au père Girard, qu'il fait mourir à Lucerne, tandis qu'il est mort, si je ne me trompe moi-même, à Fribourg. Les analyses sont claires et bien faites, l'érudition presque toujours de première main. M. R. avertit candidement son lecteur toutes les fois qu'il n'a pas pu se procurer quelque ouvrage, ou qu'il n'a pas eu le courage de le lire jusqu'au bout. Il y a beaucoup de choses indigestes dans cette littérature suisse, à laquelle ce qui manque le plus ce sont précisément les qualités littéraires. Je reprocherai encore à M. R. de n'avoir pas assez fait ressortir ce dernier point. Il est parfois bien indulgent dans ses appréciations. Il cite trop complaisamment des vers médiocres, et va jusqu'à dire que les *Contemplations de la nature* de Ch. Bonnet « touchent d'assez près au chef-d'œuvre ». On le comprend d'autant moins qu'il vient de faire d'assez fortes réserves sur le style du naturaliste genevois. Peut-être est-il moins sensible à la forme qu'il ne le faudrait. Il juge « mesquin » d'appliquer aux *Poèmes helvétiques* d'Albert Richard « les procédés d'une critique minutieuse », parce que l'inspiration en est noble et haute ; mais l'inspiration ne suffit pas à faire de beaux vers, et il n'est jamais mesquin de critiquer un style lâché. Cela ne veut pas dire que

M. R. ne soit pas bon juge; il sait fort bien relever les défauts et les faiblesses; mais ces défauts et ces faiblesses, il est trop porté à les excuser. Ce qu'il y a de remarquable en revanche, c'est l'indépendance parfaite de sa pensée. Cet éloge peut paraître banal en France, où l'on ne sait pas de quel poids pèse sur les auteurs de la Suisse française la préoccupation du public piétiste. C'est lui qui en général achète les livres, et le souci de ne pas lui déplaire ôte bien plus de liberté aux écrivains que la pire censure. M. R. n'a pas songé à en prendre l'oreille avant de parler de Calvin ou de Vinet.

M. Rossel écrit une langue savoureuse, piquante, sentant le terroir, point académique. Son style est plein de traits d'une bonhomie familière. Il vous parlera des « tartines philosophiques » de Toepfer, il vous dira que tel conteur avait « le tempérament un brin paresseux » ou que telles stances le réconcilient « un tantinet » avec leur auteur. Cette allure « simplette et vieillot », pour me servir d'une de ses expressions, ne manque ni de grâce ni de charme.

Henri WARNERY.

373. — Geoges GUIBAL. *Mirabeau et la Provence*. 2e partie, du 5 mai 1789 au 4 avril 1791. Paris, Thorin, 1890, un vol. in-8.

J'ai eu déjà l'occasion de faire l'éloge, dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, du premier volume que M. Guibal a consacré aux relations de Mirabeau et de la Provence. Ces relations sont réelles jusqu'au moment de l'élection du grand orateur à l'Assemblée nationale. Appartenant à la noblesse locale, fortement trempé du caractère du Midi, lié par toute espèce de raisons à l'histoire de la province, par sa famille, par les domaines paternels, par le mariage, comme par ses prisons et ses procès, Mirabeau est à tel point un enfant du pays que les deux villes principales, Aix et Marseille, se disputent l'honneur de le nommer député aux États généraux. Sa candidature réussit, grâce à sa popularité, grâce surtout aux intrigues, grâce aux services qu'il rend en tâchant de maintenir l'ordre.

Une fois député, garde-t-il de véritables relations avec son pays? Sans doute, il reste en communication avec lui, en rendant compte des premières journées de la Révolution dans les *Lettres à mes commettants*; ces lettres sont continuées par des collaborateurs, de plus en plus indépendants, dans le recueil qui prend le nom de *Courrier de Provence*. A part cela, rares sont les occasions dans lesquelles Mirabeau agit comme le délégué de la province. Du reste, les provinces ont été abolies dès l'aurore de la Révolution, et c'est comme représentant du peuple français tout entier que Mirabeau déploie son activité dans la Constituante. S'il parle comme Provençal, ce n'est pas toujours à son honneur : il couvre de calomnies le prévôt Bournissac, coupable de poursuivre de criminels émeutiers, et il soutient ces derniers contre la répression de ce qui restait le gouvernement légal.

Sans doute, M. G. blâme les torts de Mirabeau, mais il n'insiste pas assez sur ce fait : un homme politique, radical dans sa localité, devient conservateur, ou à peu près, quand il arrive à diriger les affaires générales du pays. Si Mirabeau a cherché, d'une façon plus ou moins heureuse et sincère, à rétablir l'ordre en France, il est resté un révolutionnaire en Provence, d'autant qu'il avait été élu député en sa qualité de révolutionnaire. L'esprit de parti a persisté en matière de politique locale. L'autre remarque que l'on peut faire sur l'ouvrage de M. G., c'est l'importance que donne l'auteur à des relations qui, à partir de 1789 (nous venons de le voir) n'existent, pour ainsi dire, plus entre Mirabeau et la Provence. Aussi pour remplir un volume de 560 pages grand in-8°, est-il obligé de rappeler des faits déjà connus de la vie politique de Mirabeau dont il ne cite pas toutes les sources. Il s'étend surtout sur l'histoire mouvementée du peuple provençal pendant les années 1789, 1790 et 1791, et son livre devrait s'intituler *la Révolution en Provence*. C'est même là son intérêt. Fouillant dans les archives locales, il a recueilli de précieux renseignements qu'il compare de la façon la plus sincère et la plus impartiale. Grâce à eux il a fait un tableau animé des luttes qui agiterent une population ardente. A cet égard, comme j'ai déjà eu le plaisir de le faire pour un premier volume, on ne peut qu'apprécier doublement chez M. Guibal les mérites de l'érudit et du narrateur, les deux qualités qui constituent le véritable historien.

Francis DECRUE.

374. — GRAND CARTERET. **Crispi, Bismarck et la Triple alliance en caricatures.** Paris, Delagrave. In-18, 320 pp. avec 140 caricatures. Pr. 3 fr. 50.

C'est un livre amusant, mais qui ne répond pas tout à fait à son titre, puisqu'il n'est presque jamais question du troisième allié et qu'au contraire il est longuement parlé des types généraux de la France et de l'Italie. Les caricatures sur Crispi italien, allemand et africain sont ingénieusement groupées. Mais l'ouvrage est superficiel : l'auteur se borne trop à commenter ses reproductions, qui ne sont pas toutes très bien choisies. Il accorde trop de confiance aux livres de M. Narjoux, « qui seront l'éternel honneur du pays (!!!) », et il ignore plusieurs bons ouvrages tout récents sur l'Italie, notamment celui de M. Bazin. M. Grand Carteret nous semble ne connaître guère l'Italie que d'après les journaux. Il dit, par exemple, que le *Secolo* de Milan est *dévoué à la France* : il est dévoué aux idées radicales, et son attitude francophile nous nuit plus qu'elle ne nous sert (se rappeler l'incident Paronelli d'octobre 1889); p. 81, « Tizio et Caio sont des personnages de la comédie italienne ». Erreur : ce sont des noms latins italianisés, très communs, employés à peu près comme chez nous les noms de Pierre et Paul. Rien de commun, comme le croit M. G. C., avec M. Prudhomme; p. 99. « Stentarello (le guignol de Florence) » lire *Stenterello*. Stente-

rello est, non pas un guignol, mais le type traditionnel, « la maschera » de la comédie florentine. Il joue à Florence le rôle de Gianduja à Turin, de Rugantino à Rome, de Pulcinella à Naples, de Meneghin' à Milan, etc.; p. 154, dans la légende du dessin du *Fischetto*, M. Grand Carteret traduit *cancellare* par *chanceler*, c'est *effacer* qu'il faut. Il y a un calembour en italien entre *cancelliere* et *cancellare*; p. 167, « Cecco diminutif de Francesco, *en patois* ». En patois est une erreur; p. 159, l'énorme poing que l'on prête à Crispi est une allusion, non pas à la main du despotisme, mais à l'habitude de Crispi de donner des coups de poing sur la tribune en discourant; p. 205 sqq., le récit de la colonisation italienne en Afrique est fort mal fait. Cette tentative est beaucoup plus légitime, plus sérieuse et plus utile pour l'Italie qu'on ne le croit généralement en France. L'opposition contre l'Erythrée est aussi injuste que celle contre le Tonkin ou la Tunisie chez nous; p. 211, la caricature sur Dogali et Saati (alias Baganetti) est mal expliquée; p. 216-7, il fallait dire que la légende de la caricature coloriée représentant M. Crispi *primadonna de la Triplice, amoureux avec la France, père noble avec la Grèce, tyran à Montecitorio et galant avec l'Erythrée*, est elle-même une imitation des titres généralement cocasses des *stenterellate*; p. 219, l'explication du trône de Ménélik est inexacte. Crispi ne représente pas la « déesse fécondante de la nature », il a la pose et les attributs du *Nil* antique, etc. etc. — L'introduction dans le volume de caricatures inédites françaises n'ajoute pas, à mon avis, à son intérêt *historique*. En somme, c'est un recueil d'images curieuses, mais dont on devra consulter le texte avec défiance.

L. G. PÉLISSIER.

375. — JAMES CONDAMIN. *Le Centenaire de Joukowsky*. 1 vol. in-12 de 99 pp. Moscou, Gauthier, 1891.

Bien qu'il ait pour éditeur un libraire de Moscou, ce petit volume est imprimé en France, il sort des presses de l'imprimerie Vitte à Lyon et il leur fait grand honneur. M. Condamin a voulu contribuer lui aussi à l'Exposition française de Moscou et il a réimprimé une agréable étude qui avait déjà paru dans le volume intitulé : *Croquis artistiques et littéraires* (Paris, Leroux, 1883). Cette plaquette apprendra certainement beaucoup à ceux qui ignorent l'œuvre littéraire de Joukowsky. En leur en conseillant la lecture, je me contenterai de les mettre en garde contre deux lapsus. Il n'y point de poète russe appelé *Holtsov*. Lire Koltsov : cette faute d'impression se trouva déjà dans le volume des *Croquis*. Voici qui est plus grave. M. Condamin attribue à Joukowsky l'opéra *La vie pour le Tsar*. J'ignore où il a pris cette attribution peu flatteuse pour le poète, car les vers de ce libretto sont bien mauvais. *Жизнь за Царя* est l'œuvre du baron Rosen. Le nom de Rosen figure sur les nombreuses éditions de cet opéra et dans les ouvrages bibliographiques comme le Catalogue de Mejov. Ce baron Rosen (Égor Ivanovitch) né en 1805

mort en 1860 est un littérateur de quatrième ordre dont le talent n'a rien de commun avec celui de Joukowski.

L. L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le Musée pédagogique vient de publier deux nouveaux mémoires. Le premier est un *Recueil des arrêts* rendus par le Conseil d'État et par le tribunal des conflits sur les affaires relatives à l'enseignement primaire; une table chronologique et une table méthodique des matières rendent ce recueil très commode. Le second mémoire est un *Catalogue d'ouvrages de lecture* pour les bibliothèques scolaires, divisé en onze séries : grammaires et dictionnaires, histoire et biographies, géographie et voyages, littérature et morale, ouvrages pour les enfants, économie politique, sciences, hygiène, industrie, agriculture, beaux-arts; ce catalogue, très clairement rédigé et imprimé, se termine par une double liste des auteurs et des éditeurs qui y figurent.

— M. Max BONNET publie sa leçon d'ouverture à la Faculté des lettres de Montpellier, sous le titre *Qu'est-ce que la philologie?* (Extrait de la Revue internationale de l'Enseignement du 15 mai 1891; Paris, A. Colin, 1891, 23 pp. in-8°). Voici la réponse à cette question : « Les études relatives à l'antiquité classique forment ensemble une science que nous pouvons appeler philologie classique... Cette science est une science appliquée, et non une science pure. Elle se compose d'une série de sciences diverses, toutes comprises dans la vaste sphère des sciences historiques ou sciences morales. On les a groupées en vertu d'un besoin pratique, et non d'une affinité naturelle. Ce besoin, c'est la nécessité de posséder les connaissances fournies par ces diverses sciences pour faire servir l'étude des auteurs anciens à l'éducation de la jeunesse et plus spécialement de nos jours et dans notre pays à la préparation des futurs étudiants de nos facultés et grandes écoles ». Nous ne pouvons accepter cette définition qui revient à dire : la philologie est une science qui n'existe pas. Le point de départ de cette définition doit être placé dans certaines conceptions métaphysiques à peine indiquées dans la brochure. Or ce n'est pas là, semble-t-il, le véritable jour sous lequel se présente la question. La philologie classique est une science historique qui comme toutes les sciences historiques se circonscrit d'après des données ethnographiques et chronologiques. Tout ce qui peut nous servir à la connaissance de l'antiquité fait partie de la philologie classique. M. B. cite à l'appui de sa théorie la création de la philologie romane. On ne pouvait plus mal choisir. On ne fera croire à personne, que la philologie romane, telle qu'on la cultive aujourd'hui en Allemagne et en France, est destinée à fournir des professeurs au médiocre enseignement du français donné dans les gymnases et.... dans les lycées. L'apparition de la philologie romane ne s'est révélée dans notre enseignement classique que par l'addition de deux auteurs aux programmes. A part cela, il n'y a rien eu de changé. Les différentes philologies répondent à des conceptions historiques qui se sont de plus en plus imposées à notre époque, conceptions qui n'ont rien d'abstrait et de logique, qui sont l'expression des faits. C'est là ce qu'est leur raison dernière, c'est de là aussi qu'elles ont tiré leur méthode. Malgré cette divergence sur l'idée fondamentale de l'étude de M. B., nous lui sommes reconnaissants de tout ce qu'elle suggère de réflexions et de tout ce qu'elle contient par ailleurs d'excellent. Elle témoigne d'une rare vigueur de pensée.

ALLEMAGNE. — Nous recommandons très vivement à nos lecteurs la cinquième édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*) de M. Fr. KLUGE (Strasbourg, Trübner). Le premier fascicule vient de paraître; il va de *Aal* à *burschikos* et renferme un grand nombre d'additions. Nous reviendrons très prochainement sur ce fascicule.

— La librairie Ehlermann, de Dresde, qui publie une collection de biographies intitulée *Führende Geister*, désire donner au public une excellente biographie de Goethe et décernera pour cet objet trois prix, le premier de 3,000, le deuxième de 1,500, le troisième de 1,000 mark.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juillet 1891.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit le 14 juillet, que les fêtes du XIII^e Centenaire de l'élection de saint Grégoire le Grand vont avoir leur épilogue par un concours que vient d'ouvrir Léon XIII. Trois questions sont proposées, la première est historique : « De l'influence exercée par le pontificat de saint Grégoire sur les pontificats suivants, pendant les VII^e et VIII^e siècles. » La seconde question est liturgique : « Exposer l'état actuel de la science quant à l'œuvre liturgique de saint Grégoire. Examiner ses propres écrits à ce sujet, et la question du chant. » La troisième question est archéologique : « Restituer par des dessins avec couleurs les peintures que saint Grégoire avait fait exécuter dans son habitation du Cœlius, et que son biographe, Jean Diacre, a décrites en détail. Justifier les restitutions à l'aide des données archéologiques, en un mémoire écrit. » Le terme du concours est le 1^{er} août 1894. Les mémoires couronnés seront imprimées aux frais du saint Père. — Un décret royal du 28 juin a mis à la retraite le commandeur Fiorelli, directeur général des antiquités et beaux arts. Cette direction est abolie, et remplacée par deux divisions établies au ministère de l'instruction publique, l'une pour les monuments et les arts de l'antiquité, l'autre pour l'art moderne. Une junta archéologique et une commission permanente des beaux arts sont instituées. En même temps, une circulaire aux Préfets recommande la rédaction dans toutes les communes italiennes d'un catalogue des monuments ou objets d'art dont la conservation importe le plus à l'Etat. — M. Geffroy ajoute en *post-scriptum* qu'il vient de recevoir une lettre de M. Georges Doublet, inspecteur chargé du service des antiquités et des arts en Tunisie, l'informant que M. Jules Toutain, membre de l'Ecole française de Rome, en mission archéologique, a été autorisé à réserver pour le musée du Louvre un certain nombre des stèles, bas-reliefs et inscriptions trouvés par lui dans sa fouille du Bou-Korefn.

M. Ravaisson termine la seconde lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'état religieux de la Grèce au temps d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, mai-juin 1891 (M. Perrot signale à cette occasion la reprise des séances de l'Institut de correspondance hellénique, qui, fondé en 1876 par Albert Dumont, ne s'était plus réuni depuis 1878); — par M. Siméon Luce : VACHEZ (A.), 1^{re} *Biographie de M. Valentin-Smith*; 2^e *Acquisition des terres nobles par les roturiers en Lyonnais, Forez et Beaujolais*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31-32

— 3-10 août —

1891

Sommaire : 376. STRACK, Grammaire hébraïque, 3e édit. — 377. SCHMIEDEL, Épîtres aux Thessaloniens et aux Corinthiens. — 378. NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade. — 379. ALB. MARTIN, Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne. — 380-381. SITTL, Hésiode. — 382. PAULSON, Index d'Hésiode. — 383. BONWETSCH, Methodius d'Olympe. — 384. BECK, Observations sur Florus. — 385. LOESCHE, Ordonnance de Joachimsthal. — 386. GASPARY, Histoire de la littérature italienne, II, trad. Rossi. — 387. MONTICOLO, La chronique de Giovanni. — 388. TOMMASINI, Le Diario d'Infessura. — 389. CORVISIERI, La chronique d'Angelo de Tumulillis. — 390. MONTICOLO, Les très anciennes chroniques vénitiennes, I. — 391. HENNIGS, Classification des pièces de Lope de Vega. — 392. D'ALLEMAGNE, Histoire du luminaire. — 393. EFFMANN, Heiligkreuz et Pfalz. — 394. ARY RENAN, Le costume en France. — 395. MAINDRON, Les armes. — 396. THURIET, Proverbes judiciaires. — Chronique. — Académie des inscriptions.

376. — **Hebräische Grammatik**, mit Uebungsbuch von Hermann L. STRACK der Theologie und Philosophie Doctor, Ao. Professor der Theologie in Berlin. Dritte, neu bearbeitete Auflage. *Porta linguarum orientalium*, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Hermann L. Strack, pars I; 1890, Berlin, Reuther, in-12, p. xviii, 158 et 112.

Le succès de la grammaire hébraïque publiée en 1884 par M. le professeur Strack dans la *Porta linguarum orientalium* s'affirme par la troisième édition qui suit de près les deux premières. Ce manuel pratique, mis à la portée des élèves qui commencent l'étude de l'hébreu biblique, n'est pas seulement répandu en Allemagne, mais son usage en a été facilité dans les autres pays de l'Europe et en Amérique par des traductions en anglais, en français et en danois. Dans notre compte rendu de l'édition française, paru dans cette Revue le 15 avril 1889, n° 15, nous avons fait connaître le plan et la méthode adoptés par l'auteur et les mérites de l'œuvre. La troisième édition renferme des améliorations qui portent sur quelques paragraphes de la grammaire, sur les exercices et le vocabulaire, mais qui ne modifient pas le cadre et les divisions de l'ouvrage. Ces améliorations sont signalées par l'auteur dans la préface qui précède la grammaire.

R. D.

377. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament**, bearbeitet von Prof. HOLTZMANN, etc. Band II, Abtheil. I, II, Thessalonicherbrief; I, II, Korintherbrief; bearbeitet von Schmiedel. 1 Hefte. Mohr., Freiburg i. B. 1890, in-8, 112 p.

Le présent fascicule contient le commentaire des deux Épîtres aux Thessaloniens, et une partie seulement du commentaire de la première

- Épître aux Corinthiens. Les questions relatives à l'origine, à l'authenticité, à la date des quatre Épîtres sont discutées dans les introductions qui précèdent le commentaire. Cette partie du Manuel exégétique est digne de celles qui ont déjà paru. Le commentaire très substantiel, très succinct, ne contient rien d'inutile et dit tout ce qu'il faut. Les introductions sont rédigées avec la même sobriété de style, mais avec une grande abondance d'érudition. Les Épîtres sont minutieusement analysées ; toutes les particularités qui peuvent jeter quelque jour sur les circonstances de leur composition sont soigneusement relevées ; leur authenticité est discutée avec beaucoup de science, de finesse et de sincérité. Il est à craindre seulement que la critique de M. Schmiedel ne soit parfois trop subtile et trop absolue dans ses déductions. M. S. admet l'authenticité de la première Épître aux Thessaloniens, mais non celle de la seconde. Celle-ci ne serait pas de saint Paul, parce que l'auteur, dans ce qu'il dit de la parousie, ne paraît pas s'accorder avec les données de la première Épître sur le même sujet. Des critiques très indépendants n'ont pas été frappés de cette contradiction. Sans doute ils comprenaient que la doctrine des apôtres sur la parousie ne pouvait pas être quelque chose de bien défini. Un seul point de leur croyance était net, à savoir : le Christ va revenir, il doit revenir. Quant aux circonstances possibles ou probables de ce retour, on conçoit qu'elles n'aient pas été coordonnées logiquement et arrêtées d'une manière absolue dans la pensée des premiers fidèles. Or M. S. raisonne, ce semble, comme si saint Paul avait dû avoir un système très déterminé sur un sujet qui exclut la détermination. Il croit aussi que l'Antechrist est désigné trop clairement dans la seconde Épître aux Corinthiens pour que cette Épître ait pu être écrite avant la mort de Néron. Mais est-il bien sûr que l'idée de l'Antechrist n'existait pas avant Néron ? L'auteur de l'Épître parle de l'Antechrist comme d'un être actuellement existant, mais on ne voit pas qu'il le connaisse et l'identifie à un personnage en vue parmi les contemporains.

Les deux Épîtres aux Corinthiens sont authentiques. Mais M. S. pense que la deuxième est formée de deux Épîtres primitivement distinctes. Les ch. x-xiii, 10, de la II^e aux Corinthiens, seraient empruntés à une lettre écrite avant celle qui est contenue dans II *Cor.* I-IX, XIII 11-13. La discussion de cette hypothèse, qui est très admissible en soi, nous mènerait trop loin. Disons seulement que M. S., au lieu d'expliquer la formation de notre seconde Épître par une série d'accidents qui seraient arrivés au texte, aurait peut-être mieux fait de chercher la solution du problème dans les conditions où s'est constituée la collection des Épîtres pauliniennes, et d'admettre que les deux lettres en question avaient été réunies intentionnellement, pour servir aux lectures de la communauté, à une époque où on n'avait plus souvenir ou souci de leur rapport chronologique. Dans l'hypothèse de M. Schmiedel, il ne manquerait guère à la seconde lettre que le préambule, c'est-à-dire une partie qui n'avait plus aucun intérêt pour les Corinthiens, vingt ou trente ans

après la mort de saint Paul, et qu'on a bien pu supprimer pour réunir ensemble deux documents que rapprochait l'analogie de leur contenu.

A. Loisy.

378. — **Les Scolies Genevoises de l'Illiade** publiées avec une étude historique descriptive et critique sur le Genevensis 44 et une collection complète de ce manuscrit, par J. NICOLE, professeur à la Faculté des Lettres de Genève. 2 vol. Genève, Georg. 1891.

Henri Estienne, qui a publié à Genève en 1566 une édition des Poètes épiques grecs, s'était surtout appuyé pour constituer le texte d'Homère sur l'autorité d'un manuscrit dont les leçons lui avaient paru supérieures à celles de toutes les autres éditions. Depuis Estienne son manuscrit avait disparu; M. Nicole vient de le retrouver à la Bibliothèque publique de Genève et il le publie dans deux volumes qui feront sensation dans le monde philologique. Le manuscrit répond, en effet, à la bonne opinion qu'en avait son ancien propriétaire et constitue, soit au point de vue du texte, soit à celui des scolies, une contribution très importante à la critique homérique.

Le texte du Genevensis permet de le classer aux côtés du Laurentianus D et immédiatement après le Venetus A parmi les tout premiers manuscrits de l'*Illiade*. C'est du Laur. D que le Gen. se rapproche le plus; mais, bien que le Gen. soit plus récent (la partie primitive date du XIII^e siècle), il n'est pas une copie du manuscrit de Florence et a conservé dans beaucoup de cas plus fidèlement que lui la tradition de l'archétype. Le Gen. contient donc un grand nombre de leçons originales dont plusieurs remontent à Aristarque et à Zénodote. Souvent ces leçons sont excellentes et viennent confirmer les corrections des critiques modernes ou en suggérer de nouvelles. La paraphrase interlinéaire qui accompagne le texte jusqu'au vers 455 du chant XII et dont la rédaction est probablement antérieure au XII^e siècle permet souvent aussi de tirer des conclusions importantes au point de vue du texte.

Mais ce qui donne au manuscrit de Genève toute sa valeur, ce sont les scolies qui accompagnent le texte en très grand nombre. M. N. en distingue trois catégories principales : ce sont celles de première main qui ont de beaucoup le plus d'intérêt. Un certain nombre d'entre elles reproduisent, souvent en en améliorant le texte, les scolies qui se trouvent dans d'autres manuscrits; d'autres sont entièrement inédites et dans le nombre les scolies du chant XXI ont une importance capitale. Elles donnent des extraits d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de toute une série de grammairiens inconnus au Venetus A, qui nous permettent de remonter aux travaux d'Aristarque. Mais elles font mieux encore : elles contiennent des fragments inédits d'Alcée, de Sophocle, d'Euphorien, d'Apollodore, de très beaux vers de Xénophane, une loi de Solon, un fragment des ἀπορήματα d'Aristote.

En voilà assez, me semble-t-il, pour faire comprendre toute la portée de la publication de M. N. : il est impossible d'énumérer en quelques lignes tous les renseignements précieux qui sont contenus dans ses deux volumes. Il faut lire en entier les notices que le savant professeur de Genève a consacrées à l'histoire, à la description et à la critique de son manuscrit et qui sont des modèles d'érudition et de sens critique. Les restitutions, rendues souvent nécessaires par des transpositions qui sont dûes à la négligence du copiste, sont également très heureuses. Pendant longtemps le manuscrit de Genève n'a pas eu de chance : il est toujours tombé entre les mains d'hommes trop ignorants ou trop pressés pour l'apprécier à sa juste valeur ; il prend sa revanche aujourd'hui, car il a trouvé en M. Nicole un éditeur digne de lui.

Horace MICHELI.

379. — **Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne**, gravés d'après les photographies de Charles GRAUX, avec transcriptions et notices par M. Albert MARTIN. Paris, Hachette, 1891, in-8, vii-127 pages, et atlas grand in-folio de 18 planches. 25 fr.

Charles Graux, au cours de ses deux missions en Espagne, en 1876 et 1879, avait formé le projet et réuni les éléments du recueil de fac-similés publié aujourd'hui par les soins d'un de ses élèves, M. Albert Martin. Dans son *Rapport sur une seconde mission en Espagne*, Ch. Graux exposait ainsi le plan et la méthode qu'il comptait suivre : « J'ai cherché à réunir dans ces quinze planches les principaux types d'écritures grecques qu'il est d'une réelle utilité aux philologues de savoir lire... Entre le ix^e siècle et l'année 1453, ces quinze planches contiennent des spécimens d'à peu près toutes les sortes d'onciales et de minuscules, soit calligraphiées, soit abrégées, qui ont été en usage. A partir de l'an 1000, quelques fac-similés en très petit nombre représentent des manuscrits non datés, mais remarquables à certains égards : tous les autres sont tirés de manuscrits datés... »

M. A. M. a suivi exactement le plan que s'était proposé Ch. Graux, mais, aux quinze planches dont le recueil devait tout d'abord se composer, il en a ajouté trois autres qui le complètent très heureusement. Ces planches offrent en effet des fac-similés de deux manuscrits, objets l'un et l'autre d'une étude particulière de Ch. Graux, le *Plutarque* et le *Choricus* de Madrid, et M. A. M. y a joint six autres fac-similés de manuscrits œuvres de savants ou de copistes, tels que Constantin Lascaris, Nicolas de la Torre, André Darmarios, etc., qui ont enrichi les bibliothèques espagnoles aux xv^e et xvi^e siècles et fourni plus d'un chapitre à Ch. Graux dans son *Essai sur le fonds grec de l'Escorial*.

On pourra juger au reste de l'intérêt et de la variété de ce recueil par la liste des planches :

Pl. 1, n^{os} 1-2. *Évangélaire*, en onciale (Κτῆμα τοῦ ἀγίου Ἰωάννου

τοῦ Χρυσοστόμου), conservé dans le « Camarin » ou sacristie de l'*Escorial*. — ix^e siècle.

- — 3-4. *Recueil d'homélies*, en onciale (*Escorial*, Φ-III-20). — ix^e siècle.
- II, 5-6. *Gloses de l'Iliade*, en minuscule et petite onciale (*Madrid*, N-71). — x^e siècle.
- — 7. *Commentaire sur Job*, et THÉOPHANE CERAMEUS, *Homélies*, en onciale et minuscule; palimpseste (*Madrid*, N-16). — ix^e et xiv^e siècles.
- III, 8. EUSÈBE, *Préparation évangélique*, et THÉOPHANE CERAMEUS, *Homélies*, en minuscule; palimpseste (*Madrid*, N-16). — xi^e et xiv^e siècles.
- — 9. *Contenu ecclésiastique* et JEAN TZETZES, *sur Lycophron*, en minuscule; palimpseste (*Escorial*, R-I-18). — xi^e et xiv^e siècles.
- IV, 10-14. *Évangiles*, avec chaîne de commentaires, en minuscule et petite onciale (*Tolède*, 1-12; actuellement à *Madrid*). — x^e siècle.
- V, 15-16. *Nouveau Testament*, en minuscule et petite onciale (*Madrid*, O, 78). — x^e siècle.
- — 17. S. DENYS L'ARÉOPAGITE, *Lettres* (*Escorial*, T-III-17). — x^e siècle.
- — 18. PAUL D'EGINE, etc.; ms. sur papier, copié par Georges, moine et médecin (*Escorial*, Y-III-14). — 1323.
- VI, 19. *Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate* (*Escorial*, Σ-II-10). — ix-x^e siècles.
- — 20. XÉNOPHON, *Cyropédie* (*Escorial*, T-III-17). — x^e-xi^e siècles.
- VII, 21-23. S. NIL, *Opuscules*; ms. de provenance italienne (*Madrid*, O-74). — xi^e siècle.
- — 24-25. S. JEAN CLIMAQUE, *Échelle du paradis*; ms. copié par Euthyme, prêtre (*Escorial*, Ψ-IV-2). — 1000.
- VIII, 26-27. *Évangiles*; ms. copié par Luc, moine et prêtre (*Escorial*, γ-III-5). — 1014.
- — 28-29. *Opuscules ascétiques*; ms. copié par Pierre, prêtre (souscription postérieure). (*Escorial*, Ω-IV-32) 1035 (?).
- IX, 30-31. JEAN DE S. SABAS, *Histoire de Barlaam et Joasaph*; ms. copié par Eustathe, calligraphe (*Escorial*, T-III-3). — 1057.
- — 32. *Opuscules ascétiques*; ms. copié par Léonce, moine et prêtre (*Escorial*, X-III-6). — 1107.
- X, 33-37. *Évangiles*, avec peintures (*Escorial*, X-IV-17). — xii^e siècle.

- — 38. *Nouveau Testament*; ms. sur papier, copié par Cyprien, moine (*Escorial*, X-IV-9). — 1332.
- xi, 39-41. *Évangiles*, avec peintures; ms. copié par Basile, notaire, δ'Αργυροπούλος (*Escorial*, X-IV-21). — 1140.
- — 42. *Hymnes*, avec peintures; ms. sur parchemin, de provenance italienne (*Escorial*, R-I-19). — xv^e siècle.
- xii, 43. PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane* (*Escorial*, Φ-III-8). — xii^e siècle.
- — 44-45. ZONARAS, *Lexique*; ms. sur papier, copié par Jean, diacre, δ'Αλασσηρος (*Escorial*, Ψ-III-16). — 1256.
- — 46-47. PORPHYRE et AMMONIUS, *Commentaires sur Aristote*; ms. sur papier, copié par Jean Cabasilas (*Escorial*, Φ-III-10). — 1286.
- xiii, 48-50. THÉOPHYLACTE, *Commentaire sur les Évangiles*; ms. sur papier, copié par Syméon, νομικός de Rhodes, δ'Καλλίσανδρος (*Escorial*, Ω-I-16). — 1293.
- xiv, 51. HOMÈRE, *Illiade*; ms. sur papier, copié par Jean δ'Κατάρης (*Escorial*, Φ-II-19). — 1309.
- — 52-52 bis. *Ménologe*; ms. sur papier, copié par Michel, prêtre (*Madrid*, Université). — 1326.
- xv, 53. *Octoechus*; ms. sur parchemin, copié par Etienne Synadenos (*Escorial*, Ψ-II-5). — 1392 (ou 1420 (?)).
- — 54. *Recueil d'homélies*; ms. sur papier (*Escorial*, Ω-III-10). — 1436 (?).
- xvi, 55-56. PLUTARQUE, *Vies parallèles*; ms. sur papier (*Madrid*, N-55). — xiv^e siècle.
- — 57. CHORICIUS, *Discours*; ms. sur papier (*Madrid*, N-101). — xiii^e siècle.
- xvii, 58. PROCLUS, *Commentaire sur le Parménide de Platon*; ms. sur papier, copié par Jean Mauromate (*Madrid*, O-20). — 1550.
- — 59. *Basiliques*; ms. sur papier, copié par Nicolas de la Torre (*Madrid*, Bibliothèque du roi, n° 37). — 1565.
- xviii, 60. HÉRODOTE, *Histoires*; ms. sur papier, copié par Constantin Lascaris (*Madrid*, N-31). — 1487.
- — 61. S. CYRILLE D'ALEXANDRIE; ms. sur papier, copié par Antoine Calosynas (*Madrid*, O-56). — 1575.
- — 62. CHORICIUS, *Discours*; ms. sur papier, copié par Constantin Lascaris (*Madrid*, N-115). — Fin du xv^e siècle.
- — 63. GEORGES CHOMATIAN, *sur les Conciles*; ms. sur papier, copié par André Darmarios (*Madrid*, O-88). — 1571.

Ces dix-huit planches, contenant soixante-trois fac-similés, nous donnent des reproductions choisies dans trente-six manuscrits grecs, vingt-deux de l'Escorial et quatorze de Madrid :

ESCURIAL, *Camarin*, pl. I, nos 1-2.

- R-I-18, — III, — 9.
- R-I-19, — XI, — 42.
- Σ-II-10, — VI, — 19.
- T-III-3, — IX, — 30-31.
- T-III-17, — V, — 17-20.
- Υ-III-14, — V, — 18.
- γ-III-5, — VIII, — 26-27.
- Φ-II-19, — XIV, — 51.
- Φ-III-8, — XII, — 43.
- Φ-III-10, — XII, — 46-47.
- Φ-III-20, — I, — 3-4.
- Χ-III-6, — IX, — 32.
- Χ-IV-9, — X, — 38.
- Χ-IV-17, — X, — 33-37.
- Χ-IV-21, — XI, — 39-41.
- Ψ-II-5, — XV, — 53.
- Ψ-III-16, — XII, — 44-45.
- Ψ-IV-2, — VI, — 24-25.
- Ω-I-16, — XIII, — 48-50.

— Ω-III-10, — XV, — 54.

— Ω-IV-32, — VIII, — 28-29.

MADRID, N-16, pl. II, n° 7, et
III, n° 8.

- N-31, — XVIII, — 60.
- N-55, — XVI, — 55-56.
- N-71, — II, — 5-6.
- N-101, — XVI, — 57.
- N-115, — XVIII, — 62.
- O-20, — XVII, — 58.
- O-56, — XVIII, — 61.
- O-74, — VI, — 21-23.
- O-78, — V, — 15-16.
- O-88, — XVIII, — 63.

— *Bibl. du roi*, n° 37, — XVII,
— 59.

— *Université*, — XIV, — 52.

— (TOLÈDE, 1-12), — IV, —
10-14.

La description détaillée et raisonnée de ces manuscrits, accompagnée de la transcription du texte des fac-similés, forme la matière d'un demi-volume, qui est l'œuvre propre de M. A. M. ; elle nous renseigne d'une façon aussi complète et précise qu'on le peut désirer sur les manuscrits reproduits et fait très bien ressortir l'intérêt paléographique de chacun d'eux. Ch. Graux n'avait laissé pour la plupart d'entre eux que quelques notes ; aussi ces manuscrits ont-ils été étudiés à nouveau par M. A. M. au cours d'une mission en Espagne, pendant laquelle il a en même temps révisé et préparé pour la publication les *Notices des manuscrits grecs d'Espagne*. Ces *Notices* sont sous presse et le premier volume, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître, faisant suite aux *Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède*, que Ch. Graux avait rédigées en partie et qui ont également paru par les soins de M. A. M., en 1889, dans le tome XV des *Archives des missions*. (et tirage à part in-8 ; Paris, E. Leroux.) Ainsi vont se trouver peu à peu mis au jour les travaux et les notes d'un maître, qui devait être si tôt et si cruellement ravi à la science, à ses élèves, à ses amis et aux siens.

H. OMONT.

380. — Ἡσιόδου τὰ ἅπαντα, ἐξ ἐρμηνείας Καρόλου Σίττλ, Ἀθήνησιν, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν ἀδελφῶν Περρῆ, in Commission bei Karl Beck in Athen, 1889, 645 pp. in-8. Prix : à Athènes, 10 fr. ; à l'étranger, 12 fr. 50.
381. — K. SITTL, *Die Glaubwürdigkeit der Hesiodfragmente*, extrait des *Wiener Studien*, t. XII (1890), p. 65.
382. — Joh. PAULSON, *Index Hesiodens*, Lundae, Hjalmar Moller, 1890, 94 p. in-8.

1. — La première de ces publications relatives à Hésiode fait partie de la Ζωγράφειος ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη, publiée sous la direction du *Syllogue philologique* de Constantinople. Cette origine nous explique la présence, en tête du volume, d'une belle héliogravure Dujardin, représentant le généreux donateur à qui nous devons cette nouvelle collection des auteurs grecs. D'autre part, le livre est dédié au directeur de la Μεγάλη τοῦ γένους Σχολή de Constantinople ; enfin, pour achever de donner à cette édition d'Hésiode un caractère vraiment national, c'est en grec que l'éditeur allemand, M. Karl Sittl, professeur à l'Université de Würzburg, a rédigé la préface, l'introduction et le commentaire tout entier.

Une autre condition s'imposait encore à M. K. S. : le plan d'ensemble adopté par le *Syllogue* de Constantinople pour les quatre-vingt-dix volumes qui doivent composer la collection totale, exigeait que l'éditeur s'efforçât dans son commentaire de rapprocher le présent du passé, en signalant tout ce qui chez les modernes peut rappeler les habitudes, les mœurs, les croyances mêmes des contemporains d'Hésiode. Cette tâche, il faut le reconnaître, était assez facilement applicable au poète des *Travaux et des jours*, et M. K. S. paraît s'être très vivement intéressé à cette partie de son œuvre. Après avoir lu et étudié une foule d'écrits sur l'agriculture et l'économie domestique de la Grèce moderne, il a entrepris tout exprès un voyage en Béotie, et recueilli sur place les témoignages des paysans eux-mêmes. Cette enquête a fourni la matière de notes abondantes, qui n'ont rien de banal : même dans la *Théogonie*, des rapprochements de ce genre, parfois assez inattendus, contribuent à soutenir agréablement l'attention du lecteur. Ainsi, à propos des Océanides, αἱ κατὰ γαῖαν ἄνδρας κουρίζουσι (v. 346-347), c'est-à-dire « qui sur la terre font grandir la race des hommes ¹ », M. K. S. cite, à côté des témoignages anciens sur la κουροτροφία des fleuves, plusieurs superstitions modernes encore vivantes en Arcadie, et l'usage qui naguère, aux environs d'Athènes, voulait que les femmes stériles allassent boire l'eau de source de Kæsariani.

Loin de nous la pensée de prétendre que tout le commentaire de M. K. S. se réduise à cette sorte de notes ! En réalité, ce commentaire

1. C'est évidemment par erreur que plusieurs éditeurs et traducteurs d'Hésiode interprètent κουρίζουσι par « font couper la chevelure des hommes ». L'usage antique de consacrer aux fleuves la chevelure des jeunes gens venait précisément de la croyance à l'action salutaire des eaux sur la croissance des hommes.

est explicatif, au sens le plus large du mot, et il comporte toutes les remarques grammaticales, littéraires et historiques que l'on peut souhaiter. La critique même du texte n'est pas négligée, tant s'en faut ; elle a sa place dans un long appendice, où l'auteur accumule tous les renseignements possibles sur l'histoire du texte d'Hésiode. A cette étude se rattache une description des manuscrits, et une planche bien faite reproduit, en tête du volume, un spécimen de l'un des manuscrits les meilleurs. Ajoutons que près de cent pages sont consacrées à l'analyse des fragments d'Hésiode.

Malgré tout, ce n'est pas une édition vraiment critique qu'a prétendu faire M. K. S. : l'absence de recherches et de discussions sur la formation et l'authenticité des poèmes d'Hésiode, sur les interpolations et additions faites au texte primitif, est à cet égard significative. M. K. S., d'ailleurs, en fait l'avet (p. θ') : il n'a pas pratiqué cette critique supérieure, τὴν λεγομένην ὑψηλοτέραν κριτικὴν, qui tend à mutiler les poèmes d'Hésiode ; il a voulu seulement les faire comprendre.

Bien des observations intéressantes mériteraient d'être relevées dans la spirituelle préface de M. K. Sittl. Notons, entre autres (p. ι et ιδ), une très fine analyse des raisons qui l'ont décidé à employer en grec une langue assurément factice, mais cependant intelligible pour tous les hommes qui, en Grèce comme en Europe, seront appelés à lire son ouvrage.

2. — C'est, au contraire, à une sévère critique que le même savant, dans un article des *Wiener Studien*, a soumis quelques-uns des fragments attribués jusqu'à ce jour à Hésiode. L'intérêt même que ces fragments présentent pour la connaissance de la mythologie grecque doit rendre la critique fort circonspecte. M. K. Sittl s'est appliqué, dans cet opuscule, à classer systématiquement les causes d'erreurs qui ont fait introduire à tort dans le recueil d'Hésiode des fragments étrangers.

3. — Déjà connu par des *Studia Hesiodica*, relatifs à la métrique des poèmes hésiodiques, M. J. Paulson donne aujourd'hui un index, fait avec un soin extrême, et destiné à rendre les plus grands services aux savants qui voudront désormais étudier la langue d'Hésiode.

AM. HAUVETTE.

383. — *Methodius von Olympe*, von G. Nath. BONWETSCH ; I, Schriften. Erlangen u. Leipzig, Deichert, 1891, XLVII-408 pp. in-8.

Methodios, évêque d'Olympe, en Lycie, martyrisé en 311, avait écrit des traités théologiques pour combattre Origènes et concilier le platonisme et le dogme chrétien. Ces préoccupations se trahissent le plus dans le *Symposion decem Virginum*. Dix vierges y font l'éloge de la chasteté en présence d'Arete, fille de Philosophia. C'est un des premiers monuments de cette littérature allégorique et symboliste qui passera en Occi-

dent, popularisée par la *Psychomachia* de Prudence, et se perpétuera pendant tout le cours du moyen âge dans les genres les plus différents. Au XI^e livre du *Symposion*, est intercalé un hymne tonique avec refrain, un des premiers essais aussi de cette poésie nouvelle. Les manuscrits de cet ouvrage sont malheureusement très altérés. Les autres traités n'existent guère qu'à l'état de fragments plus ou moins longs. Le cardinal Pitra avait signalé une traduction slave des œuvres de Methodios. M. Bonwetsch en a recherché les manuscrits. Ils présentent un véritable *Corpus Methodianum*. Après une étude attentive du texte slave et de sa tradition paléographique, M. B. l'a traduit en allemand aussi littéralement que possible. C'est cette traduction qu'il publie dans le présent volume. Il a jugé utile d'y joindre le texte grec des parties conservées, ce qui l'a conduit à en donner une nouvelle édition critique, surtout d'après les manuscrits Coislin 276 et 294. Il a poussé le soin jusqu'à établir lui-même le texte des citations d'Eusèbe en se conformant aux principes posés par Heikel. Le résultat de ces recherches est donc une édition critique, aussi rigoureusement établie que possible. Malheureusement, le *Symposion* ne faisant point partie de la traduction slave, s'est trouvé exclu du recueil. On a ainsi seulement les traités *de autexusio*, *de resurrectione*, *de cibis*, *de lepra*, *de sanguisuga*, περὶ τῶν γενητῶν, κατὰ Πopperslou et les fragments. Les deux derniers traités n'existent que sous forme de longs extraits ; ils ne se trouvent pas dans la traduction slave ; dès lors, on ne s'explique pas l'exclusion du *Symposion*, pour lequel on doit encore recourir à la dernière édition complète de Methodios, donnée par Jahn en 1865¹. M. B. nous fait connaître, pour la première fois, grâce à la traduction slave, un deuxième traité qui est peut-être la conclusion du *de autexusio*, le *de cibis*, le *de sanguisuga* et le texte complet du *de autexusio* et du *de resurrectione*. Le quadruple index : *biblicus*, *scriptorum*, *nominum*, *uerborum* porte sur le *Symposion* comme sur les autres œuvres. Ce sera là un guide très précieux qui permettra de s'orienter et d'étudier de près les œuvres de Methodios, en attendant le travail que M. Bonwetsch prépare comme deuxième volume de sa publication².

P. L.

1. C'est par erreur que Herzog-Schaff indique une édition de Paris, 1880 ; c'est une thèse de doctorat sur cet ouvrage. M. B. aurait dû citer à propos du cantique du *Symposion* le P. Bouvy. *Poètes et Mélodes*, p. 30.

2. Parmi les *testimonia* sur Methodios, M. B. cite le martyrologe romain. Cette compilation suspecte, dont Baronius s'est fait le reviseur responsable, ne peut être considérée comme une source historique sérieuse. Dans le martyrologe hiéronymien, il n'est pas question de Methodios. C'est seulement à partir d'Adon, que Methodios entre dans les martyrologes occidentaux.

384. *Observationes criticae et palaeographicae ad Flori epitomam de Tito Livio*. Scriptit. J. W. Beck, Groningae, 1891, 28-xxx1 pp. 2 ff. in-4.

Le texte de Florus est fondé sur deux sources différentes, le *Bambergensis* (ix^e siècle) et l'archétype de mss. divers dont le *Nazarianus* (ix^e siècle, à Heidelberg) est le plus ancien dérivé. A ce dernier ms., M. Beck ajoute deux mss. de Leide (Voss. 77, in-8, xiii^e siècle; Voss. 14, 8^o, xi^e siècle). et un ms. du British Museum (Harl. 2620, xi^e siècle). En rapprochant les leçons de ces derniers de celles du *Nazarianus*, M. B. arrive à déterminer plus exactement les variantes de l'original et sa valeur. Déjà M. Opitz ¹ avait montré que le texte de Florus connu par Orose et par Jordanes a plus de rapport avec celui de la seconde classe qu'avec celui du *Bambergensis* ². M. B. prouve que Jahn a exagéré beaucoup la supériorité de ce dernier et a eu le tort de se fier trop exclusivement au *Nazarianus* comme représentant de la seconde classe. Un futur éditeur de Florus devra donc mettre les deux témoins sur la même ligne et nul autre que M. Beck lui aura rendu cette tâche plus facile.

Paul LEJAY.

385. — G. LOESCHE. *Die Kirchen, Schul-und Spital-Ordnung*, von JOACHIMSTHAL, brochure in-8 de 54 pages. Wien, Manz'sche Buchhandlung, 1891.

Joachimsthal est une ville de la Bohême, située dans les districts miniers de l'*Erzgebirge*. La Réforme y fut introduite par un disciple de Luther, Jean Mathésius. En 1551, le célèbre prédicateur rédigea pour sa cité une ordonnance ecclésiastique qui a été publiée à la suite de son ouvrage : *Grosse Evangelien Postille*. M. Loesche, qui avait déjà écrit divers articles sur Mathesius dans des revues théologiques protestantes, analyse ici d'une façon assez agréable cette ordonnance et montre en quels points elle se rapproche, en quels autres points elle s'éloigne des doctrines de Luther. Cette brochure est un extrait du *Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus in Oesterreich*.¹

C. P.

386. — *Storia della letteratura italiana* di Adolfo GASPARY; trad. dal tedesco da Vittorio Rossi. Vol. II. La letteratura italiana del Rinascimento. Turin, Loescher. 1891, in-8. Deux parties de vii-371 et 311 p. Prix : 7 fr. 50 et 6 fr.

M. Gaspary est en train, comme on le sait, d'écrire une grande histoire

1. Opitz, *In Iulio Floro spicilegium criticum*, 1884.

2. M. Mommsen avait soutenu le contraire dans l'édition de Jordanes. C'est par erreur que Teuffel-Schwabe semble indiquer que cette opinion a été adoptée par M. Opitz; cf. *Spicilegium*, p. 3 et surtout p. 4. M. Opitz avait aussi déjà réhabilité partiellement le *Nazarianus*, cf. p. 13.

de la littérature italienne dont les deux premiers volumes ont paru, véritable monument élevé par la critique moderne à l'une des plus importantes littératures de l'Europe. Je n'ai pas à exprimer ici l'admiration que m'inspirent l'étendue d'information de l'auteur et son talent de mise en œuvre; mais la traduction qui se publie en Italie doit être signalée, car c'est plus exactement une *seconde édition*, corrigée et sensiblement modifiée, qui devient indispensable même aux possesseurs de la première. La seconde partie, qui forme deux tomes en italien, comprend avec deux chapitres terminant l'étude du xiv^e siècle, le xv^e siècle et le xvi^e siècle presque entier. Cette période est d'une fécondité exceptionnelle et les travaux qu'elle a provoqués en ces dernières années ont été si nombreux que M. G., toujours soucieux de perfectionner son œuvre, a dû remanier de nombreux chapitres. Le chapitre sur Boccace a été peu retouché, rien de capital n'ayant paru sur le sujet depuis 1887; mais il en a été tout autrement des pages relatives aux *Novellieri* du *trecento* (Ser Giovanni, Sercambi, Sacchetti). Le chapitre sur les humanistes du xv^e siècle a subi diverses modifications (par exemple, pour Salutato, Malpaghini, les polémiques philosophiques, etc.)¹; on en trouvera d'autres à propos de Matteo Franco, de Bellincioni, de Pistoia, de l'*Orlando innamorato* et du *Mambriano*. A noter encore des indications nouvelles sur l'Arétin, sur Merlin Coccaie et la poésie macaronique, sur les traductions italiennes des poètes antiques, sur le théâtre du xvi^e siècle, etc. Les grands chapitres sur Machiavel, Guichardin, Bembo, l'Arioste, Castiglione ont reçu très peu de changements. Le traducteur idéal est celui qui, aux qualités ordinaires de fidélité et de clarté, joint la connaissance personnelle du sujet traité dans l'ouvrage; tel est le cas de M. V. Rossi, le biographe de B. Guarini et d'Andrea Calmo, justement désigné pour mener à bien cette délicate besogne par les importantes études qu'il a consacrées à l'histoire littéraire de son pays. Les travailleurs, après l'avoir vu à l'œuvre, n'ont qu'à féliciter de son choix M. Gaspari.

P. DE NOLHAC.

387. — G. MONTICOLA. *I manoscritti e le fonti della cronaca del Diacono Giovanni* (Bulletino dell'Istituto Storico Italiano, n° 9. Un vol. in-8, 328 pp. Rome, Palazzo dei Lincei et Loescher, 1890. Prix : 5 fr.

388. — O. TOMMASINI. *Diario della città di Roma di Stefano Infessura scriba senato* (a cura di). Istituto storico Italiano. Fonti per la Storia d'Italia n. 5. Un vol. in-8, xxxi-334 6 pp. Rome, Palazzo dei Lincei et Loescher, 1896. Pr. 10 f.

389. — COST. CORVISIERI. *Notabilia temporum de Angelo de Tummullilla da Sant'Elia*, (a cura di) (I. S. I. id. 407). Un vol. in-8, xv-309 pp. Rome, ibid. 1890. Pr. 7 fr.

1. Dans les notes bibliographiques excellentes qui terminent le volume, p. 334, on regrette de ne pas trouver mention du livre de MM. Eug. Müntz et Paul Fabre, *La Biblioth. du Vatican au xv^e siècle*, Paris 1887.

390. — G. MONTICOLO. *Cronache Veneziane antichiasime (pubblicate a cura di)* (I. S. I. id. n° 9). Tome I. Un vol. in-8, XL-220-6 pp. Rome, ibid. 1890.
Pr. 6 fr. 50.

Le dernier volume du Bulletin que l'Institut consacre à l'annonce et à la préparation de ses éditions des sources historiques est presque tout entier rempli (de la p. 37 à la p. 328) par le mémoire sus-indiqué de M. Monticolo. Ce mémoire est consacré à une étude minutieuse de la chronique du diacre Giovanni. Après avoir justifié la nécessité d'une réédition par l'insuffisance de l'édition de Zanetti (1765 : « ne pouvait être en aucune façon utile aux érudits. ») et par les défauts de celle de G.-H. Pertz, il étudie les manuscrits. Il reconnaît avec Pertz, la supériorité du Vat. Urb. 440, admet qu'il est l'œuvre d'un Vénitien, mais ne croit ni qu'il ait été écrit par la même main, ni qu'il soit autographe. Il signale justement les particularités phonétiques dialectales, utiles pour l'histoire du dialecte vénitien qui ont subsisté dans le texte de l'Urbinas. — Le Vat. Lat. 5269 dérive immédiatement de l'Urbinas, mais a une grande importance en raison d'une lacune de trois cahiers au début de l'Urb. — Le Marcianus Lat. X, 141, dérive à son tour du Vat. Lat. 5269, mais le reproduit avec tant de négligences qu'il ne peut servir à rien. — M. M. examine ensuite diverses questions d'authenticité et de crédibilité de son texte : 1° authenticité des passages correspondant dans le Vat. 5269 à la lacune de l'Urbinas ; 2° sources vénitiennes de la chronique et leurs rapports avec elle : *Chronicon Gradense*, *Chron. de singulis patriarchis nove Aquileie*, *Chronicon Altinate*, lettres de Grégoire II, documents vénitiens antérieurs à 1009 ; 3° sources étrangères, *Liber pontificalis*, Grégoire de Tours, Beda, Paul Diacre (beaucoup moins bien utilisées que les sources vénitiennes) ; 4° importance de la chronique pour la chronologie et l'histoire (cf. notamment §§ XI, XII et XIII). M. M. montre que Giovanni a utilisé pour les origines un catalogue des doges, divers catalogues des patriarches de Grado, des évêques de Torcello et d'Olivolo, une chronique aujourd'hui perdue qui commençait par un récit bref des origines de la commune de Venise et une description du golfe, de divers récits traditionnels très voisins des faits sur l'histoire de Fortunato II, sur la querelle du patriarche Pierre et du doge Orso 1^{er} Particiaco, sur l'administration de Pier Candiano 1^{er}, enfin de la tradition orale pour la période postérieure à la chute de Pier Candiano IV. — Il termine en proposant diverses conjectures qui rendent en effet le texte plus clair : une des plus importantes et des plus ingénieuses consiste à voir des noms propres dans les mots *Tribunus* et *Patricius* que Pertz avait pris pour des titres de dignités et où M. M. retrouve les noms de divers membres des familles *Tribuni* et *Patrizi*. Les pp. 267 à 328 sont remplies par des dissertations sur d'autres textes d'histoire vénitienne et par des documents. Ce mémoire, auquel on peut reprocher trop de prolixité et d'insistance dans des démonstrations parfois superflues, met en somme en lumière l'intérêt de la chronique

de Giovanni. — Les pp. 1-37 du Bulletin sont occupées par un important rapport de la *Società Romana di Storia Patria* sur le travail préparatoire de la publication du *Codex Diplomaticus Urbis* et par le texte du *De Mediolano civitate* de Benzo d'Alessandria, publié par L. A. Ferrari (cf *Bulletino*, VII, pp. 97-137).

2. J'ai rendu compte ici même des mémoires consacrés par M. O. Tommasini au *Diario* d'Infessura. Dans son édition qui inaugure, on ne pouvait mieux, la part de la Società Romana à la collection des *Fonti*, M. O. T. se borne à résumer les résultats obtenus dans ses études antérieures. Il expose avec plus de vigueur et de netteté encore son opinion sur le mode de formation du *Diario* autour de deux noyaux, l'un latin, le récit *De Bello Sixti* (pp. 89-107), l'autre italien, *Ricordo della presura e morte del protonotario Colonna* (pp. 107-152). Autour de ces deux récits de faits dont il a sans doute été témoin oculaire, Infessura a groupé des informations tirées de ses papiers officiels, des légendes et des anecdotes recueillies un peu partout, mais surtout chez les Colonna et au Capitole. — M. T. donne ensuite la liste des manuscrits par lui vus, dont beaucoup sont des copies modernes sans importance, et les groupe en deux classes, d'après les sentiments manifestés à l'égard des maisons Colonna ou Orsini. — L'édition suit le manuscrit provenant de la bibl. Gentili del Drago, aujourd'hui dans celle de M. O. T., qui a été soigneusement collationné avec le *Vat. Lat.* 6389 et le *Capitolinus*, XIV, 5 (*Archivio Storico Comunale* de Rome). L'édition donne les variantes importantes des mss. et quelques identifications, mais il est fâcheux que pour se conformer aux règles sévères de l'*Organico* de l'Institut, M. T. ait dû imposer à son commentaire une telle sobriété. — Le volume est enrichi de cinq phototypies dont les deux plus intéressantes représentent le supplice des prêtres voleurs de la basilique de Saint-Jean de Latran; ce sont les reproductions d'un dessin représentant une ancienne fresque aujourd'hui détruite de la basilique, qui est actuellement conservé dans l'*Archivio Capitolare Lateranense*, et qui est très curieux et utile pour la topographie médiévale du Latran. — Des index, dont un, des formes dialectales *romanesche*, fera plaisir aux philologues, complètent cette édition. On pourra contester quelques-unes des vues de M. Tommasini sur la formation de la chronique; mais il faut lui savoir très bon gré d'avoir donné une édition critique aussi soignée d'un texte aussi capital pour l'histoire du xv^e siècle que le *Diario* d'Infessura.

3. La chronique d'Angelo de Tumulillis n'est pas moins importante pour l'histoire du royaume de Naples au xiv^e siècle et surtout au xv^e. (1419-1467) que celle d'Infessura pour l'histoire de Rome au même temps. Elle était inédite jusqu'à présent et l'on n'en connaît qu'un manuscrit, conservé dans les archives de la famille Boncompagni à Rome. Elle en occupe les pp. 45 à 116 : les précédentes sont remplies par les discours bien connus de la duchesse de Calabre à Pie II et de la réponse du pape (1479), et par la réponse de Pie II aux ambassadeurs

de Louis XI (1462) que M. Corvisieri a joints bien inutilement à son édition. Dans la préface, M. Corvisieri a rassemblé les quelques faits connus de la vie de son auteur, donné la description du manuscrit. Mais il ne montre pas suffisamment l'importance de ces *Notabilia*. Son édition est soignée, munie d'index abondants, mais il n'y a aucune note historique ou bibliographique, pas même d'identifications. C'est vraiment insuffisant pour aider les lecteurs à se débrouiller dans ce texte compact et jusqu'ici inconnu.

4. La collection des très anciennes chroniques vénitiennes doit comprendre toutes celles qui sont antérieures au xiv^e siècle et qui ont servi au doge Andrea Dandolo à composer la sienne sur un plan, il est vrai tout à fait différent. Dans ce premier volume, M. Monticolo a réuni trois chroniques à peu près contemporaines et qui reproduisent le même récit du synode de Grado de 579 : la *Chronica de singulis patriarchis nove Aquileie* (pp. 3-17), le *Chronicon Gradense* (pp. 17-43), et la chronique du diacre Giovanni dont il a été question plus haut (pp. 57-175). Il y a joint une très courte chronique des origines du patriarcat de Grado (pp. 53-57). — Toutes les quatre sont relatives au x^e et au xi^e siècles. Dans sa préface, l'éditeur décrit les manuscrits de ces diverses chroniques, leur origine, leurs sources, leur valeur. Il établit que la première a été composée à Grado même dans les archives de l'église métropolitaine et sur les documents y contenus ; 2^o que la seconde n'est qu'un ensemble de matériaux pour la rédaction d'une chronique jamais écrite : composée en grande partie d'extraits de la *Cronica Aquileie* et du *Chronicon Altinate*, elle ne fournit pas de renseignements inconnus d'ailleurs, mais prouve que la première partie du *Chronicon Altinate* est bien du xi^e siècle. — L'éditeur résume ensuite son mémoire sur la *Cronica del diaconi Giovanni*. — Les pp. 195 à 189 sont occupées par d'intéressantes pièces historiques annexées à la chronique, les pp. 189 à 216 par des index. — Le texte est partout commenté, trop peu abondamment, comme dans les autres volumes (c'est notre plus grand grief, à nous qui sommes habitués aux amples annotations de la *Société d'Histoire de France*), mais du moins l'essentiel y est.

Léon-G. PÉLISSIER.

391. — *Studien zu Lope de Vega Carpio. Eine Klassifikation seiner Comedias*, von D. Wilhelm HENNIGS. Goettingen 1891, in-8 vi et 105 pp.

Dans cet ouvrage, qui est une thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'université de Göttingue, l'auteur s'est efforcé de servir de guide à travers le labyrinthe des pièces innombrables de Lope de Vega. En général il y a réussi et il faut lui en savoir gré, ainsi que de la peine qu'il a prise d'ajouter à son étude un index alphabétique et une bibliographie assez complète. M. Hennigs commence par critiquer les essais qu'on a faits pour grouper les comédies du poète espagnol,

puis il propose lui-même une classification en dix-neuf groupes, qui s'appuie principalement sur celle de M. de Schack (qui a proposé douze groupes dans le deuxième volume de son *Histoire des arts dramatiques et littéraires de l'Espagne*). Il va sans dire que M. H. n'a pu faire entrer en ligne de compte toutes les pièces de Lope de Vega; il n'a pu même les réunir mais il examine trois cent soixante pièces et cite le titre de quatre-vingt-douze autres : c'est déjà une partie fort considérable des *comedias* que nous possédons aujourd'hui¹. Quant aux analyses des pièces, cinq sont fort détaillées, mais les autres sont bien courtes, trop courtes quelquefois. Toutefois M. Hennigs nous avertit que ces études ne sont qu'une sorte d'introduction à d'autres travaux sur le même sujet. Nous le prions de ne pas trop tarder à remplir sa promesse.

Georges STEFFENS.

392. — *Histoire du luminaire*, depuis l'époque romaine jusqu'au xix^e siècle, par Henry-René d'ALLEMAGNE, archiviste-paléographe. Paris, Picard. 1891. 1 vol. in-4 de 710 pages, avec 500 gravures dans le texte et 80 grandes planches hors texte, Prix : 40 fr.

393. — W. EFFMANN. *Heiligkreuz und Pfalz*. Beitrage zur Baugeschichte Triers (Index lectionum in universitate Friburgensi) Friburgi Helvet. 1890, 1 vol in-4 de 159 pages avec 107 figures.

394. — *Le Costume en France*, par Ary RENAN. (Bibl. de l'enseignement des Beaux-Arts). Quantin, in-8 de 274 p. avec fig. Prix : 3 fr. 50.

395. — *Les Armes*, par Maurice MAINDRON (même collection), in-8 de 343 pages avec fig.

Sous le titre d'histoire du Luminaire, M. H.-R. d'Allemagne a voulu réunir, en un classement commode et rigoureux, tous les documents écrits ou figurés qui peuvent se rattacher aux appareils, ustensiles, matières lumineuses constituant l'éclairage artificiel. Cet étude lui a été suggérée et facilitée par une collection personnelle importante, dont il a complété les éléments en consultant les autres collections privées et publiques de la France et de l'étranger. En sorte que la première utilité de cet énorme volume, si copieusement illustré, est de servir de guide au collectionneur spécialiste. Évidemment l'*Histoire du luminaire* n'est pas cela seulement, et l'auteur, pour justifier son titre, n'a pas voulu se borner à un sec enregistrement d'objets; il a cherché, à l'aide des chroniques et des scènes de mœurs qu'il pouvait rencontrer, à montrer sur le vif l'usage et l'effet de tous ces instruments inventés par l'homme pour éclairer ses veilles; et il y a réussi en plus d'une page, ... mais sans toutefois ôter à l'ensemble ce caractère difficilement évitable de « guide du collectionneur ».

Un guide des plus curieux d'ailleurs, très soigneusement étudié, et

1. Lope de Vega avait composé quinze cents pièces environ; les deux tiers sont perdus.

d'une grande clarté de composition. Afin d'éviter nettement ces confusions de mots comme il y en a tant dans les inventaires anciens, entre des objets très différents, M. d'Allemagne établit trois classes d'appareils : chandeliers (ou lampes) mobiles, suspendus, fixes : division judicieuse, qui comprend tous les systèmes possibles, et que l'auteur reproduit dès lors invariablement pour chaque époque, en y joignant comme annexe naturelle l'étude de l'éclairage public. — On voit donc bien sa manière de procéder, et comment il a compris son livre. Une série chronologique de chapitres, subdivisés eux-mêmes en paragraphes, et où les objets caractéristiques sont successivement passés en revue. Puis, en manière d'épilogue, l'histoire des matières éclairantes et de la lumière artificielle même, du gaz particulièrement.

Il ne peut être question d'entrer ici dans le détail des sept cents pages du volume, qui, sans viser à l'érudition, a été, je le répète, préparé avec un soin des plus méritoires. Je ne lui ferai que deux reproches au point de vue de l'ordonnance générale. Il y a vraiment surabondance de détails : cent quarante pages pour le XVIII^e siècle, c'est beaucoup ; cinquante pages pour le XIX^e, et cinquante encore pour la seule histoire du gaz, c'est trop. Le texte des derniers chapitres est réellement encombré de trop de choses dépourvues d'intérêt. Et puis, s'il faut le dire, j'aurais voulu que l'auteur s'efforçât de hausser un peu à nos yeux la valeur de cette branche assez secondaire de l'histoire du mobilier, en en développant davantage le côté artistique ; j'aurais voulu que la beauté des objets vraiment remarquables fût plus soulignée, même au détriment de la foule des insignifiants, et j'ajoute encore que j'aurais volontiers sacrifié la plupart des reproductions de modèles et de planches plus ou moins fantaisistes du siècle dernier, pour une demi-douzaine de belles photogravures de plus.

— L'étude de M. W. Effmann peut servir à montrer ce qu'un travail patient et curieux sait tirer d'un sujet médiocre. Les deux églises qu'il a prises pour objet de ses recherches sur l'histoire monumentale du pays de Trèves, la chapelle de la Heiligkreuz et l'ancienne abbatale de Pfalzel, toutes deux situées dans la banlieue de Trèves, sont peu importantes et paraissent fort laides. Elles ne laissent pourtant pas d'offrir leur intérêt par les transformations qu'on y constate et les rapprochements qu'elles permettent de faire.

La Heiligkreuz, croix latine qui a des rapports avec la chapelle de Galla Placidia à Ravenne, avec lanterne, date de la seconde moitié du XI^e siècle ; elle est absolument défigurée aujourd'hui. L'église de Pfalzel, bien plus laide encore, et quasi abandonnée, est la transformation d'un temple païen ; reconstruite au XI^e siècle, puis voûtée au XIII^e, elle est toutefois plus curieuse, car elle était importante et belle, jadis, et M. W. Effmann a pu très justement la rapprocher de la cathédrale de Trèves, qu'il étudie de près également. — En somme ces pages, pleines de documents minutieusement expliqués, bourrées de figures fort nettes, parmi

lesquelles des restaurations très bien faites, constituent un travail sérieux et qui fait honneur à l'Université de Fribourg.

— Le volume de M. Ary Renan sur *le Costume en France*, est un manuel assez net et commode, mais qui n'apprendra rien à ceux qui ont déjà étudié par eux-mêmes la matière en question, et n'apporte aucun document nouveau, texte ou figures. L'auteur, du reste, n'a eu aucune prétention à ce sujet; comme il le déclare avec beaucoup de modestie, « l'admirable livre d'érudition et de critique » de J. Quicherat a été son « guide perpétuel. On ne saurait s'écarter de lui sans risquer de s'égarer. » — Il y aurait cependant quelque chose à faire en ce genre, de plus difficile, mais de plus nouveau à coup sûr, c'est un manuel sur le costume hors de France. Sera-t-il fait? Nous pouvons l'espérer. Après tant d'études sur la peinture, les arts industriels, le mobilier, à l'étranger, le costume doit n'être pas oublié, et il l'est un peu trop, généralement.

— La monographie de M. M. Maindron sur *les Armes*, est beaucoup plus solide et originale; elle est nouvelle d'abord, du moins en France, comme l'auteur a quelque droit de s'en vanter. Elle acquiert surtout une valeur très réelle par suite de ce principe, rigoureusement suivi par l'auteur, de ne baser autant que possible ses conclusions, et de n'établir ses descriptions, que sur les objets mêmes qu'il a pu voir et dessiner dans les musées. Il fait fi des monuments figurés, qui trop souvent déforment et égarent, et d'ailleurs semble se défier des classifications mesquines et sèches, l'écueil des manuels archéologiques. Prenant l'homme à l'époque de l'âge de la pierre, il le conduit jusqu'au XVIII^e siècle en neuf aperçus, larges et précis à la fois (car ce système descriptif a certainement l'avantage d'une extrême clarté) et s'applique, sans trop insister, à montrer la place que cette étude des armes doit occuper dans l'histoire sociale et politique générale. — Il laisse de côté l'artillerie.

On trouvera à la fin un petit répertoire des marques des plus fameux armuriers; mais un petit glossaire, comme celui du volume de M. A. Renan, ou au moins une table analytique, n'eût pas été de trop et manque réellement.

H. DE CURZON.

396. — Charles THURIET. *Proverbes Judiciaires*. Paris, ap. Emile Lechevalier sans date. In-8, 183 p. 10 fr.

Ce livre fait honneur à l'imprimerie D. Dumoulin et C^{ie} : papier de choix, caractère d'une admirable netteté, texte encadré dans de beaux filets rouges, c'en est assez pour tenter les bibliophiles. Si le fond répondait à la forme, l'ouvrage de M. Thuriet serait parfait. Il ne l'est pas, ce qui n'empêche pas qu'il soit très récréatif, et j'avoue qu'il m'a fait passer sans ennui quelques heures d'une journée où il pleuvait à torrents. L'auteur qui cherchait, dit-il dans la préface, « à se récréer stu-

dieusement, a essayé de jeter dans un moule à lui quelques-unes de ces maximes aussi vieilles que le monde », et il a réussi à être, comme on le verra bientôt, singulièrement original : *son moule est à lui*, sans conteste. Mais le titre du livre est trompeur ; les proverbes judiciaires y sont en petit nombre, tandis que les maximes de Publius Syrus qui n'était pas, que je sache, un jurisconsulte, y abondent avec des sentences extraites de Virgile, Horace, Ovide, Tacite, Sénèque, Phèdre, Hésiode, Eschyle, le tout traduit, expliqué ou paraphrasé « dans la langue des Muses ». Tout le monde connaît ce beau vers « *indocti discant et ament meminisse periti* », dont le président Hénault est l'auteur, et qui sert d'épigraphe à son *Abrégé chronologique*. M. T. le transcrit tout de travers « *ignoti discant et ament meminisse periti* » ; en revanche il le commente dans cet élégant distique qu'il applique à son recueil :

Si les étudiants y trouvent du profit,
Les savants du plaisir, ce succès me suffit.

Je le crois bien ; il y a beaucoup de gens qui seraient satisfaits à moins.

La France ne veut plus de sceptre pour égide :
La souveraineté dans le peuple réside.

Au-dessous de ces deux vers est cité le fameux adage « *vox populi, vox Dei* » qui n'est pas assurément un proverbe ni judiciaire, ni judiciaire, puisque de l'aveu de l'auteur :

Sur les traces des gens honnêtes,
Si, pour les contraindre à marcher,
On attachait toutes les bêtes,
Les cordes coûteraient trop cher.

Spirituel quatrain qui sert de développement à ce vers bien connu d'Alfred de Musset : « Les sots, depuis Adam, sont en majorité. » Car M. T. ne se contente pas de faire « un effort viril » pour traduire *poétiquement* les adages des anciens, il met aussi en vers, à l'occasion, la prose de Montalembert, de Chamfort, de Daguesseau, de Buffon, et même celle de Rabelais, de Montaigne et de Pascal, afin de nous montrer sans doute :

Qu'on peut, soit en vers, soit en prose
De plus d'une façon dire la même chose.

Et il ajoute :

Mais il faut prendre garde aux mots harmonieux :
Souvent on dit plus mal en croyant dire mieux.

Cela est vrai, et M. T. nous donne ici, comme partout d'ailleurs, l'exemple avec le précepte. Savourez ces maximes qu'il a coulées dans *son moule à lui* :

Quand on n'a pas fixé l'époque du payement,
La dette est exigible immédiatement.
Comme on sait son *Pater* et son *Confiteor*,
On sait que de plusieurs un contrat est l'accord.
Ainsi qu'un bon croyant peut être radical,
Un mécréant souvent se montre clérical.

Sans doute, c'est honnête, c'est plein de bonnes intentions, mais il y a

dans ces vers un excès de simplicité qui nous force à dire avec l'auteur :

En vérité, l'homme est un étrange animal :

Il ne veut pas mal faire, et pourtant il fait mal.

Il y avait moyen de faire mieux, et pour cela M. T. n'avait qu'à feuilleter attentivement nos anciens Coutumiers : c'est là qu'il aurait trouvé des adages de toute sorte bien frappés et dans la bonne langue populaire, comme ceux-ci que je prends au hasard : « — Un seigneur de paille, de feurre ou de beurre vainct et mange un vassal d'acier. — Jamais chien ne mordit l'Eglise qu'il n'enragea. — On lie les bœufs par les cornes et les hommes par les paroles. — Gentilhomme ne peut tenir terre avant vingt et un an, mais la fille si à l'âge de quinze ans. On peut ainsi voir que mauvaise herbe croît assez plus tost que la bonne. — Touz jors dit l'on que li bon soufreur vainquent tout, etc. ». Donc que M. Thuriot nous fasse désormais grâce de ses vers ; qu'il nous fasse grâce aussi de ceux d'un certain Marsoudet qu'il aime fort à citer, parce que c'est un poète célèbre... à Salins, ce que nous ne trouvons pas suffisant.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. DANNREUTHER, pasteur à Bar-le-Duc, nous adresse deux plaquettes dont il est l'auteur : *Une épitaphe lorraine à Bâle* (il s'agit de Ferry de Saulny, † 1587, seigneur lorrain, converti à la Réforme et obligé d'émigrer) et *Les Marlorat* (il s'agit d'une famille de Bar-le-Duc, à laquelle appartenait Augustin Marlorat, ministre protestant à Rouen, mis à mort après que le duc François de Guise se fut emparé de cette ville en 1562). L'une et l'autre brochure contiennent des détails intéressants

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juillet 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Casati fait une communication sur le lion de bronze de la colonne de la *Piazzetta* à Venise, qui vient d'être déposé à terre pour y subir des réparations indispensables. L'origine de ce morceau de sculpture est inconnue ; aucun document historique, aucune pièce d'archives n'en fait mention, et les opinions les plus diverses ont été émises : les uns l'ont attribué au moyen âge, les autres y ont vu une œuvre assyrienne. M. Casati le rapproche de divers monuments étrusques, notamment d'une chimère qui porte en caractères étrusques une dédicace à Jupiter, et il conclut à reconnaître dans le célèbre lion de Venise une œuvre de l'art étrusque.

M. Menant estime qu'en tout cas l'hypothèse d'une origine assyrienne doit être résolument écartée.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au IV^e siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : DELALAIN (Paul), *Etude sur le libraire parisien du XIII^e au XV^e siècle, d'après les documents publiés dans le cartulaire de l'Université de Paris* ; — par M. Jules Girard : *Damascii successoris Dubitationes et Solutiones de primis principis in Platonis Parmenidem*, ed. C.-Aem. RUELLÉ, pars I ; — par M. de Barthélemy : BAYE (le baron J. DE) : 1^o *De l'influence de l'art des Goths en Occident* ; 2^o *les Bronzes émaillés de Mostchina, gouvernement de Kalouga (Russie)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34

— 17-24 août —

1891

Sommaire : 397. FERRIÈRE, Les erreurs scientifiques de la Bible. — 398. FICK, Dictionnaire étymologique, I. — 399. DELOUME, Les manieurs d'argent à Rome. — 400. HIME, Manuel de latin. — 401. GUIBERT, Saint-Léonard au XIII^e siècle. — 402. Brantôme, X, p. p. LACOUR. — 403. VIGNOLS, La France à Madagascar. — 404. SOREL, L'Europe et la Révolution française, III, la guerre aux rois — 405. COSTA DE BEAUREGARD, Les dernières années de Charles-Albert. — 406. La politique française en Tunisie. — 407. Chansons populaires de la France, p. p. CRANE. — Académie des inscriptions.

397. — **Les erreurs scientifiques de la Bible**, par Emile FERRIÈRE. Paris, Félix Alcan, 1891; in-8, 400 p.

Œuvre de polémique dont le besoin ne se faisait pas vivement sentir. L'auteur veut réfuter la doctrine catholique de l'inspiration, et il ne paraît pas la connaître à fond. Il se donne la satisfaction de prouver que les écrivains bibliques avaient une cosmogonie, une astronomie, une géologie, une météorologie, une zoologie, une botanique, une physiologie, une physique très primitives et fort différentes des nôtres. Les théologiens eux-mêmes s'en doutaient depuis assez longtemps, et M. Ferrière n'a pas fait là une grande découverte ¹.

A. L.

398. — **Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen**, von August Fick. Vierte Auflage, bearbeitet von Adalb. Bezzenger, Aug. Fick und Whitley Stokes. Erster Theil: Wortschatz der Grundsprache, der Arischen und der Westeuropäischen Spracheinheit, von August Fick. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1891. In-8°, xl-580 pp. Prix : 14 mk.

Si le terrain étymologique est encore le moins sûr de toute la grammaire comparée, il est aussi, à n'en pas douter, le plus attrayant. Nombre d'esprits s'intéressent plus volontiers au sort d'une racine et à l'histoire, même conjecturale, du sens d'un mot, qu'à l'évolution, même certaine, d'une désinence grammaticale. Il faut donc tenir grande ouverte cette porte par laquelle on accède à la linguistique : beaucoup la fran-

1. On recommande aux exégètes la définition du Pentateuque et de l'Hexateuque, p. 23, note; la notice concernant la Vulgate hiéronymienne, p. 37; enfin, p. 98, la curieuse réfutation d'un passage de M. Renan, que M. F. n'a pas compris.

chissent en simples curieux, qui peu à peu, séduits par les merveilles du lieu, s'y engagent plus avant et y fraient leur propre route.

Ainsi s'explique l'universelle et légitime faveur qui a accueilli et accompagné dans ses transformations l'excellent *Dictionnaire étymologique* de M. Fick : il a tout à l'heure un quart de siècle d'existence, il a été le livre de chevet de bien des linguistes, et sans doute nous en aurions vu beaucoup plus tôt la quatrième édition, n'était le mauvais tour que le hasard s'est plu à jouer à la troisième (1876). A peine eut-elle paru qu'on vit fourmiller les savantes monographies qui devaient bouleverser de fond en comble la théorie ancienne du vocalisme indo-européen ; trois ans après, l'œuvre magistrale de M. de Saussure en présenta la synthèse, et, dès 1880, les graphies *e* et *o*, timidement introduites par M. F. lui-même dans le vocabulaire européen, avaient supplanté jusque dans le vocalisme indo-européen les épels sanscrits par *a* et *ā*. Conséquence : il n'y avait presque pas un article du *Dictionnaire* qu'on pût consulter sans le remettre au point. Ce léger effort d'attention, insignifiant pour les maîtres, mais malaisé aux débutants, était incommode pour les uns et les autres. Il va sans dire que cet inconvénient a aujourd'hui disparu : l'*e* et l'*o* ont pris les places qui leur revenaient ; il en résulte que beaucoup d'articles ont changé de rang alphabétique ; la plupart ont été refaits ou profondément remaniés ; deux collaborateurs, dont le nom seul vaut le plus long éloge, MM. Bezzenger et Whitley Stokes, ont apporté à M. F. l'appoint de leur savoir et de leur irréprochable méthode : bref, le livre que j'ai sous les yeux est, dans le détail, bien plutôt un livre nouveau qu'une simple réédition. Quant à l'ensemble, il faut, pour en juger, attendre que l'ouvrage soit complété, ce qui ne saurait tarder d'après la note de l'éditeur. Bornons-nous à dire que le tome I^{er} de 1876 contenait le vocabulaire de l'unité indo-européenne, celui de l'unité indo-éranienne et celui de l'unité européenne, et que le tome I^{er} de 1891, en maintenant les deux premiers, substitue au troisième le vocabulaire de l'unité européenne occidentale (Grecs, Italiotes, Celtes et Germains). Le tome II complètera l'ouvrage, qui précédemment en comptait quatre.

Malgré ma vive admiration pour le talent de M. F. et l'adhésion presque sans réserve que j'ai donnée dans mon enseignement à sa restitution éolienne des poèmes d'Homère, je ne voudrais pas laisser croire que je partage toutes ses opinions en phonétique : il s'en faut de beaucoup ; mais j'estime que ce n'est pas ici le lieu de les discuter. Dans un dictionnaire étymologique, le choix de tel ou tel symbole importe peu, pourvu que, le symbole une fois choisi, l'emploi en soit régi par une rigoureuse logique. Il ne m'en gêne en rien, par exemple, de lire **ékynos*, **pibô*, **anghús*, là où l'auteur écrit **écyos*, **pibhó*, **anzhús*, et, comme en définitive le même signe correspond toujours invariablement au même phonème, c'est toujours aussi le même phonème que je lirai sous une graphie différente de la mienne. Je n'examinerai donc point s'il y

avait primitivement deux ou trois ordres de gutturales, — si des consonnes que je ne puis me représenter originairement que comme des fricatives (*ç, ʒ, ʒh*). ont pu en européen occidental devenir d'énergiques explosives (*k, g, gh*), et comment le fait s'est produit, — si, en dépit de sk. *pībati* et de lat. *labium*, la langue protoethnique était dépourvue de l'articulation si facile et naturelle du *b*, alors qu'elle possédait toutes les autres explosives sonores non aspirées, — si les longues *ê* et *ô* devaient s'affaiblir en *e* et *o* lorsqu'elles terminaient la syllabe, ou, comme le veulent MM. de Saussure et Brugmann, se réduisaient en *a* en toute position, etc. Toutes ces questions ont déjà été débattues, le seront encore à grand renfort d'arguments, et encore une fois, s'il est nécessaire de leur donner au moins un semblant de solution pour établir un dictionnaire étymologique, on peut, sans prendre parti sur aucune d'elles, le consulter très utilement, en tirer même tout l'essentiel.

Ce qui importe bien davantage, c'est le sens critique qui ne se laisse point séduire aux apparences, si spécieuses soient-elles ou même si attrayantes. A cet égard, il y a bien peu de reproches à adresser à M. F., et bien légers. Il serait le premier à convenir que l'existence simultanée des mots sk. *krshnâtā* et sl. *crnota* (p. 30), sk. *ghorâtā* et got. *gauritha* (p. 41), got. *aftiuhan* et lat. *abdouco* (p. 351), etc., n'impliquent point du tout celle des prétendus mots indo-européens **krsnétā* (ou **krsnotā*?) « noirceur », **ghourétā* « aspect effroyable », **apodeukō* « j'emmène », etc., attendu que, les primitifs et le type de dérivation ou de juxtaposition une fois donnés, chaque langue a pu parfaitement créer toute seule et pour son compte une infinité de mots pareils. Il eût été bon, dès lors, d'en avertir le lecteur au moins une fois. Je n'aime guère non plus, je l'avoue, les dérivations du genre pittoresque, comme *catváras* rapproché de *cat* (cacher) parce qu'il faut « cacher un doigt » pour signifier « quatre » (p. 23), ou l'allemand *brücke* rapporté à *bhrû* (sourcil) sous prétexte que le pont est « le sourcil de l'eau » (p. 497). Mais après tout, je suis peut-être un esprit chagrin : pourquoi les mystères de l'étymologie ne seraient-ils point susceptibles d'ornements égayés ?

Ces réserves une fois faites, feuilletons rapidement le livre et relevons-y article par article, sans autre peine que celle de nous borner, — mais c'en est une, — les mentions les plus intéressantes. — P. xvii et xxvi, on s'étonne de voir cité comme correspondant à une apophonie primitive le type *οἶδαμεν* visiblement analogue de *οἶδα* : le radical étant suspect, il semble que la désinence le devienne aussi. — P. xxxi, M. F. enseigne la contraction primitive de *ea* en *ā* et de *eo* en *ô*, telle que je l'ai toujours soutenue² : je crois que cette doctrine est décidément en

1. Les premiers ponts furent de simples planches ou poutres toutes droites qui n'eurent aucune ressemblance extérieure avec un sourcil : faut-il croire que les Gaulois et les Germains ont attendu, pour nommer leurs ponts, que l'arc romain ou clef de voûte se fût révélé à eux ?

2. Cf. notamment *Revue critique*, XX (1885), p. 151.

voie de prévaloir. — P. 2 : si, d'après *δαρύσις*, le sk. *dāru* (larme) doit être ramené à **okru*, il se peut qu'on y reconnaisse un ancien **ókru*, modifié comme gr. *δάρυω* pour **ók-ρέγω*, c'est-à-dire contenant la racine **kru* (couler) précédée du préfixe **ó*, cf. sk. *dāru*. — P. 4, sous 2 *ár árus*, ajouter sk. *anarvá* (invulnérable) ¹. — P. 5, *ávo* (de haut en bas) : je maintiens que le vocalisme proethnique de ce préfixe doit être restitué **ówo* ². — P. 6, l'incise « wie *ἔλεγον* neben *τέτραφα* beweist » aurait grand besoin d'un commentaire, et la restitution d'une 3^e pers. du pl. *iénti* au lieu de **iy-nti* est peu recommandable. — P. 12, j'en dis autant de *ésóme* pour la 1^{re} pers. du pl. du subjonctif du verbe « être » : l'indice est *o* bref, allongé seulement à la 1^{re} pers. du sg. **ésó*, cf. lat. *erimus* et gr. *ἔσομαι*; *ἔωμεν* a un allongement analogique comme le classique *ἴωμεν* pour l'homérique *ἴομεν* ³. — P. 13, *ἡεροφοῖτις* (sic, et non *-φοίτις*, I 571, T 87) *Ἐρινός* : la vraie leçon est bien plutôt *εἰαροπῶτις* ⁴ « buveuse de sang ». — P. 21, le rapprochement de *ἐπίσταμαι* et de sk. *cittá* (pensée) est ingénieux; mais pourquoi le grec a-t-il un *π* là où on attendrait un *τ*? Cet hiver, à mon cours, voulant expliquer le grec *Περσέφαττα* par **carshani-ghnī* « tueuse d'hommes », le même scrupule m'a arrêté. Je ne puis comprendre la corrélation d'une labiale grecque devant *ε* et *ι* avec une vélaire primitive, que par l'analogie d'une forme où la vélaire était suivie d'une autre voyelle qu'*e* ou *i*; et ici ce secours fait défaut. — P. 49, on se demande ce que c'est que le lat. *gu-nere* : il n'existe que *dégúnere*; encore Paul Diacre en est-il le seul garant. — P. 63, je ne pense pas que *ter* équivaille à *trs* (r-voyelle) : *ter* est sans doute **tris* aussi légitimement que *ácer* est *ácris* et *ager agros* ⁵. — P. 76, *dhwór* : avant d'admettre que l'indo-éranien *dvár* et l'européen **dhwór* (porte) soient deux mots distincts, il faudrait avoir épuisé toutes les tentatives de conciliation, et la flexion **dhváras* **dhurbhis*, devenue naturellement **dhváras durbhis*, puis par analogie *dváras durbhis*, en offre une au moins très plausible ⁶. — P. 79, sur **pétrom* (aile) = **pét-tro-m*, M. F. paraît ignorer la lumineuse notice de M. de Saussure ⁷. — P. 86, dans *πρόχυν* = **πρό-γυν*, on ne saisit pas comment « l'influence du *ν* » a pu assourdir et faire aspirer la gutturale. C'est bien plutôt là un doublet proethnique. — P. 94, sous *bhléxó*, ajouter lat. *flámen* (flamine) = sk. *brahmán*, et cf. infra p. 263. — P. 113, comment faut-il se représenter la prononciation des mots qui commencent par *γ* suivi d'une consonne? — P. 129 (et 546), sous *védhris*, ajouter *ἔθρις* (corriger *ἔθρις?*) *τομίας*

1. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 186.

2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.

3. Cf. Henry, *Gramm. comp.*, p. 303.

4. Cf. Hoffmann, *Griech. Dial.*, I, p. 112.

5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 202 et 373.

6. V. Fierlinger, *K. Z.*, XXVII, p. 474.

7. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 246.

χρίος « bélier châtré » Hesych ¹. — P. 138, l'équation lat. *sédère* = sk. *sediré* ne peut être donnée tout au plus que pour une approximation : l'équivalent latin exact serait **séderî*. — P. 130, il en faut dire autant de ἀνύουσι = *sanvánti* : à *sanvánti* devrait répondre *ἀνύωντι, cf. att. δεικνύασι. — P. 145 (et 570), sur *stoká* (goutte), il fallait au moins mentionner la conjecture de M. de Saussure ², que je crois encore préférable. Il est vrai que M. F. n'admet pas non plus l'identité de **speciô* et σπέπομαι (p. 147). — P. 186, on est surpris de trouver sk. *sakrt* sous la racine *kart* (couper), alors que plus haut (p. 24) il a pris rang, bien plus vraisemblablement, sous le chef *ker* (faire). — P. 213, le mot mède σπάχα semble, d'après le texte d'Hérodote, être un accusatif : le thème doit être **spak-*. — P. 238, pourquoi rattacher sk. *dānu* (humidité) à une racine qui signifie « répartir » ? — P. 263, *brāhman brahmán* ne se rattachent point à *barzh* : ils signifient à l'origine « splendeur, resplendissant » et se comportent à l'égard de *bhrāj* comme *bhug* (φεύγω) par rapport à *bugh* (*biugan*), alternance que M. F. admet sans difficulté ³. — P. 276 : on a donné récemment une bien meilleure étymologie du sk. *nāsarya* ⁴. — P. 310, *uç-ij* est, comme l'indique l'accentuation, un composé dont le second terme paraît être la racine *yaj* (sacrifier). — P. 324, si sk. *sákhā* est le gr. δπάζων, lat. *socius*, il se rattache donc à la racine *seq* (suivre) : il faudrait alors expliquer l'aspirée indo-éranienne. — P. 330 : autant sk. *sasyá*, zd. *hahya* sont certains dans le sens de « céréales », autant sk. *sasá* l'est peu dans le sens vague de « nourriture », inventé par des commentateurs aux abois. Bergaigne traduisait partout « dormeur » (rac. *sas*). C'est le plus sûr. — P. 339 : de même, *visrúh* (cf. rac. *ruh* et le mot *vîrúdh*) signifie « rejeton » et non « ruisseau » ; mais il est possible que deux quasi-homophones se soient confondus. — P. 369, la dérivation de οὐ n'explique pas son sens négatif ; pour moi, je le tire de **ówo*, supra p. 5. — P. 382, le sk. *catús* doit en réalité être restitué *catúr* = lat. *quater* = **get/v)ris*, supra p. 63. — P. 417, sous *ghrá* « odorare », joindre δσ-πραίνωμαι ⁵. — P. 418, χρυσός (v long) ne saurait être **χρυδός*, et les rapprochements proposés pèchent au point de vue sémantique. — P. 425, lat. *cinnus* est un emprunt certain. — P. 440, *taedet* : la phonétique reste en souffrance, et la sémantique s'accommode mieux de l'ingénieuse conjecture de MM. Bréal et Bailly ⁶. — P. 450, pourquoi τῦδε ne serait-il pas τοῦδε, si ἄλλωι est ἄλλωι ? — P. 491, sous *bhedo-*, ajouter fr. *bidon* (emprunt). — P. 511, **kun-musia* ne peut expliquer le gr. κυνάμια : il y avait un doublet

1. Le texte porte τοίμιας, qui est inintelligible.

2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 162.

3. Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 267.

4. Colinet, *Vedic Chips*.

5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 100.

6. *Dictionn. étymolog. latin*, p. 383.

kun- et *kwn* (n-voyelle). — P. 512, *meditor* : M. Bréal¹ croit à un emprunt grec (μελετάω), et les raisons qu'il en donne sont absolument convaincantes. — P. 522, sous *γέρ*, ajouter probablement ἧρα (temps, saison, année divinisée). — P. 532, *lancea* est un emprunt selon Varron². — P. 534, *lūna* (arch. *losna*) est sûrement pour **lucsna*, non pour **lucna*, et je saisis cette occasion pour protester contre la trop grande facilité avec laquelle l'auteur admet la chute d'une gutturale latine devant nasale avec allongement compensatoire. — P. 546, un redoublement quelconque est aussi peu admissible dans Ὀδ-υσσ-εύς que dans Ὠγ-υγ-ία (sic) : Ὀδυσσεύς est très probablement « le lumineux³ » soit ὦ-λук- = sk. *ā ruc*, comme Ὠγυγία, où Calypso le retient, est sûrement « l'obscurité » ou « la cachette », soit ὦ-γυγ- = sk. *ā guh*. — P. 571, un primitif **strozdhos* aurait donné en grec στροσθος, et non στροθθος. — Mais, p. 580, un primitif **swigā* a fort bien pu donner σιγή en doublet syntactique après un mot terminé par une voyelle, puisque le groupe *sw* médial devient σσ, cf. homér. κονί-σσαλος⁴.

Je regrette d'être obligé d'ajouter que l'exécution matérielle laisse un peu à désirer. L'errata tient trois pages, ce qui n'est pas exagéré pour un aussi gros livre, mais il ne relève pas tous les lapsus. Certaines graphies paraissent à ce point systématiques, qu'on hésite à les ranger sous ce chef, encore qu'on n'en aperçoive point la raison : ainsi, M. F. pointe en bas tout *t* final indo-européen (*épekset* p. 78, *ébhût* p. 92, etc.), et pourtant l'on cherche en vain dans son tableau du phonétisme proethnique (p. xxix) la mention d'un *t* pointé. Ailleurs, il introduit un *o* inconcevable à la finale du parfait primitif (*g'egomo* p. 401, *grégoro* p. 403, *g'heghono* p. 415), laquelle n'a pu être que *a* ou *e*; et ceci sans doute n'est point volontaire, puisque p. 431 il écrit correctement *gegône*. Ce n'est pas volontairement non plus qu'il omet souvent l'esprit rude sur le *ρ* initial — car il écrit dans la même page *ρέω* *ρεύσω* *ρυτός* et *έρώς* *ρόή* (p. 151) — ou l'accent dans les mots sanscrits. Il est à souhaiter que le tome II soit revu avec plus de soin, et contienne pour le tome I^{er} une liste complémentaire de corrections dont ci-dessous quelques exemples⁵. Une cause de confusion fâcheuse réside dans l'identité du signe abrégatif pour

1. Dictionn. étymolog. latin, p. 185.

2. Gell., Noct. Att., XV, 30.

3. Ulysse est, bien entendu, un héros solaire.

4. Cf. Henry, Gramm. comp., p. 76 i. n.

5. P. 2, l. 28, lire *āj*; p. 5, l. 18, lire *viētā*; p. 8, l. 35, lire *ācva*; p. 11, l. 31, lire *ārguros*; p. 42, l. 15, lire *çapho*; p. 96, l. 15, lire *neç*; p. 106, l. 31, lire *Quirl*; p. 108, l. 27, lire *βρακτιν*; p. 125, l. 5, lire *vāyas*; p. 131, l. 14, lire *vrçtis*; p. 146, toute la tête d'article *sthā* est à revoir et à refaire; p. 159, en bas, lire *ōjīyams*; p. 193, l. 7, lire *agitari*; p. 204, l. 14, lire *jahi vadhar*; p. 220, l. 25, lire *hi*, l. 28, lire *hyās*; p. 229, l. 14, lire *tri-catām*; p. 238, l. 15, lire *daviaū*; p. 256, l. 12, lire *pūteō*; p. 286, l. 17, lire *mrlīkā*; p. 292, en bas, lire *çam γος*, *çām ca γός ca*; p. 334, l. 8, lire *ctarebyō*; p. 339, l. 22, lire *iōs*; p. 374, l. 18, lire *ō-υθαρ* (!); p. 424, l. 4, lire *cale-faciō*; p. 496, l. 3, lire *frāc-tum*, etc.

« Voir » (siehe) et du signe abrégatif pour « sanskrit » : il faudrait *sk.* pour ce dernier.

Une dernière observation : la préface de M. F. contient, avec d'excellentes choses, des réflexions peu dignes d'un savant aussi sérieux. Il est amusant de l'entendre reprocher aux Français de ne point accepter le piteux vocable « Indo-Germains » parce qu'il leur déplaît d'emboîter le pas aux Germains, et engager avec grâce les Anglais à s'y rallier par la raison qu'ils sont des Germains eux-mêmes (p. x-xii). Que l'auteur se persuade que nous sommes tous, Anglais et Français, peu accessibles à cette rhétorique *ad hominem*. Si nous repoussons le mot « indogermanique », c'est que ce mot « *weder kurz noch treffend ist* », — je ne le lui fais pas dire — et qu'à tant faire que de choisir un terme inexact, c'est le moins qu'il soit commode. C'est pourquoi nous préférons « indo-européen », qui a tout au moins l'avantage d'une exactitude relative. Que si l'on se décidait pour la commodité, j'ai déjà avoué ma prédilection pour le terme « aryen » : il est inexact, soit, mais pas plus que « sémite » ou « chamite » ; il est court, sonne bien, fournit aisément sa négative, car on ne peut nier que « anâryen » soit plus gracieux que « *nichtindogermanisch* ». Les vrais Aryens, on en serait quitte pour les nommer « Asiates » ou « Indo-Éraniens », comme je fais toujours. Mais passons ; il en sera longtemps de cette question comme de celle du méridien-origine. La seule chose dont je veuille convaincre M. Fick, c'est que nous n'y mettons pas d'amour-propre national comme lui. La preuve, c'est que nous n'avons jamais proposé « Indo-Latins ¹ », et que je me déclare prêt à ratifier son choix motivé d'« Arioteutes » (p. xxvi), s'il parvient à le faire prévaloir. Mais quoi ? il ne fait que le suggérer, et passe outre : serons-nous plus royalistes que le roi ?

Je ne voudrais point terminer sur une critique. Demain ce livre sera dans toutes les mains : Ariens, Teutariens, Indo-Germains, Indo-Européens et Japhétides le consulteront à l'envi, et les services qu'il rendra feront oublier les faiblesses que j'ai cru devoir signaler. C'est avec un sympathique respect qu'on saluera le monument si laborieusement élevé par l'un des vétérans de la science allemande.

V. HENRY.

399. — DELOUME. *Les manieurs d'argent à Rome* ; les grandes compagnies par actions ; le marché ; puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire Paris, Thorin, 1890, in-8 de 500 p. Prix : 9 fr.

Le sujet traité par M. Deloume est très intéressant et a une grande portée. Mais il faut avouer qu'il est étudié dans le présent ouvrage d'une façon insuffisante ; même dans le domaine juridique où il était plus spécialement compétent, l'auteur est loin d'avoir dit tout l'essentiel ; on n'a

1. Ce serait au moins aussi légitime : le méridien antipode de l'Inde passe à l'ouest du Mexique, où l'on parle espagnol.

qu'à lire, pour s'en convaincre, le chapitre qu'il consacre aux opérations des banquiers (p. 176 et suiv.) Quant à la partie historique, elle paraîtra également très sommaire; je n'en indique pas les lacunes; elles sautent immédiatement aux yeux.

M. D. s'est fréquemment servi des livres de seconde main; mais il n'a pas toujours consulté les meilleurs; parmi ceux qu'il a eu le tort de négliger, je me contenterai de signaler les travaux de M. Voigt. Beaucoup de textes, surtout épigraphiques, lui ont échappé; j'en connais au moins une dizaine, d'une importance capitale, dont il semble ignorer l'existence. Sa méthode est peu rigoureuse. Voici un exemple de ses références (p. 30): « Mommsen, t. IV, 46, III, XI; Duruy, p. 52, des Gracques à Auguste. Dion Cass. XLV, 16 ». Toutes ne sont pas aussi énigmatiques, mais la plupart sont très incomplètes. Les citations des écrivains grecs, en particulier de Polybe, sont faites d'après la traduction latine de la collection Didot. Les inscriptions du premier volume du C. I. L. sont, à plusieurs reprises, reproduites d'après le vieux recueil d'Egger, *Latini sermonis reliquiae*. Enfin on trouve çà et là des erreurs assez graves sur des points de détail, qui attestent une connaissance superficielle de l'histoire romaine.

En somme l'ouvrage de M. Deloume n'est rien de plus qu'une ébauche. Il contient des remarques justes, même quelques vues personnelles; il témoigne du bon vouloir de l'auteur, du goût qu'il a pour les problèmes difficiles; mais il appelle une étude approfondie du même sujet, bien loin de la rendre d'avance inutile.

P. D.

400. — **An Introduction to the latin language**, by Maurice C. HIME, 2e éd. I : The Accidence and Prosody, 1-xxvii, 1-156; II : The Syntax, etc., 1-xviii, 157-778. London, Simpkin, Marshall et Co; Dublin, Sullivan; 1890. In-8.

Ce manuel de latin comprend d'abord un exposé des formes et de la syntaxe avec des exercices. Mais de plus on y trouve les principales abréviations latines anciennes et modernes, le « syllabus of latin Pronunciation »; des chapitres sur le calendrier et la division du jour, les monnaies et les mesures; des tables d'intérêt; un chapitre sur les noms et les signes des nombres, et enfin, dans un pêle-mêle intitulé « notanda », des notions sur la composition et la dérivation, sur les figures de grammaire, sur le style et les formules épistolaires, sur les noms de personnes, etc. On le voit, l'auteur a cherché à être complet, sauf à ne pas ordonner très rigoureusement ces renseignements de nature variée. Il n'y a pas lieu de blâmer M. Hime d'avoir dépassé le cadre ordinaire des grammaires latines. Il n'est pas le premier à l'avoir tenté, et il y a plusieurs années déjà que M. Mommsen a déclaré que « l'étude de la forme des lettres, des chiffres, des abréviations, de l'interponction doit rentrer

dans la grammaire latine, historiquement et scientifiquement traitée ».

La doctrine exposée dans le livre de M. H. est d'ailleurs assez exacte en général. Il aurait fallu pourtant établir une ligne de démarcation entre les diverses époques de l'histoire du latin; ce n'est pas là un raffinement, mais une simplification. En se plaçant à ce point de vue, M. H. n'aurait pas donné de règles d'emploi vagues et impraticables, à l'article de *quanquam* et de *quamuis* (p. 391); il n'aurait pas fait suivre une règle fautive et des exemples incorrects d'une remarque qui les contredit et qui est elle-même fort obscure, au paragraphe du participe en *-rus* (p. 459); il n'aurait pas parlé d'une prétendue ellipse de *ut*, dans *oportet servias* (p. 531). Ce défaut tient à un autre plus général. M. Hime ne paraît être informé que très imparfaitement des études grammaticales poursuivies sur le continent. Autrement, il n'aurait pas donné une explication très contestable du parfait en *-si*, du parfait à voyelle longue (p. 561), du rapport de *tlatum* à *latum* (p. 563). De même, il n'aurait pas indiqué, comme différence entre *amatum esse* et *amatum fuisse*, des nuances de signification assez rares, et il aurait exposé la théorie générale de la distinction entre les formes passives composées avec *est*, *erat*, *erit*, *esse* et celles où entre *fuit*, *fuerat*, *fuerit* ou *fuisse*. On pourrait encore insister sur quelques observations moins importantes. Mais il convient de reconnaître que l'ouvrage est de nature à rendre service dans les écoles d'Angleterre, bien que la rédaction en soit verbeuse et prolixe, imperfection fréquente dans les livres qui nous viennent de ce pays.

P. L.

401. — Louis GUIBERT. *La commune de Saint-Léonard-de-Noblat au XIII^e siècle*. Limoges. V. Ducourtieux; Paris, A. Picard, 1891, grand in-8 de 243 pages.

Bonne et substantielle étude, comme toutes celles qui ont été publiées par M. Guibert, classé depuis longtemps parmi nos plus recommandables travailleurs provinciaux³. Le consciencieux érudit, après avoir donné un aperçu sommaire de l'histoire des communes du Limousin, décrit le château de Noblat et la ville de Saint-Léonard⁴, s'oc-

1. *Hermès*, t. XXII, p. 596, n. 1.

2. M. H. écrit en toutes lettres *Caius* et en sigles G. et Gn. (pp. 660 et 661); les abréviations *d(e) s(ua) p(ecunia)*, *p(onendum) c(uravit)* ne sont pas spéciales aux monuments funéraires; p. 660, l'emploi du prénom ne paraît pas avoir été une marque d'intimité, comme on le dit généralement, cf. Tyrrel, *the Correspondence of M. Tullius Cicero*, I, 48-49.

3. Voir sur la couverture du volume la liste des publications de l'auteur. Je n'en compte pas moins d'une soixantaine, grandes ou petites. S'il en est quelques-unes de littéraires, et même de poétiques, la plupart concernent l'histoire et l'archéologie.

4. Il y a là des pages fort pittoresques et on est tout heureux de trouver en un érudit aussi sérieux que M. G. un aussi habile *peintre de paysage*.

cupe des seigneurs de Noblat et de leurs relations avec les évêques de Limoges, étudie l'origine du bourg de Noblat (vii^e ou viii^e siècle) et les commencements (xii^e siècle) de la commune, continue en plusieurs chapitres pleins de choses l'histoire très mouvementée de cette commune, racontant les incidents divers de l'ardente lutte engagée entre les évêques et les consuls, nous montrant Gilbert de Malemort et les bourgeois devant le parlement, la commune en état de révolte ouverte, puis examinant tour à tour l'enquête de 1280, les arrêts du parlement de 1285 et de 1286, l'enquête de 1288, signalant l'intervention du roi au milieu de ces interminables débats, la nouvelle rébellion des bourgeois, la négociation de l'évêque avec le roi, la conclusion d'un traité de pariage auquel la commune oppose une énergique résistance qui se brise enfin contre de nouveaux arrêts. Il résulte du récit de M. G. et des pièces inédites, soit analysées, soit reproduites *in extenso*, qui servent de preuves à ce récit ¹, que « le milieu du xiii^e siècle a été marqué non par une poussée de l'esprit d'émancipation communale, mais au contraire par une réaction bien caractérisée du pouvoir féodal contre les libertés des bourgeoisies ». Soit par la nouveauté de la thèse ainsi soutenue, soit par le mérite des recherches et de la mise en œuvre, le volume de M. Guibert mérite l'attention des travailleurs, et ceux-mêmes qui n'accepteraient pas toutes les idées de l'auteur, ne méconnaîtront pas la haute valeur d'une monographie qu'il on citera désormais dans toutes les discussions relatives non seulement à l'histoire particulière des communes limousines, mais à l'histoire générale de la France au moyen âge ².

T. DE L.

402. — **Ouvrages complets de Branthôme** publiés pour la première fois selon le plan de l'auteur, augmentées de nombreuses variantes et de fragments inédits, suivies des œuvres d'André de Bourdeilles et d'une table générale avec une introduction et des notes par Prosper Mérimée et M. Louis Lacour, archiviste paléographe. T. X., Paris, librairie Plon, 1891. Prix : 6 fr.

Cette édition des œuvres de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de

1. Voir à l'Appendice : *Extraits des privilèges de la ville de Saint-Léonard, produits par les consuls au procès de la commune avec l'évêque de Limoges* (huit documents, de 1213 à 1280); *Description et analyse sommaire de six rouleaux ou fragments de rouleau se rapportant au procès entre l'évêque de Limoges et la commune de Saint-Léonard, avec un relevé des noms, qualités, âge et demeure des témoins dont les dépositions sont consignées à trois d'entre eux* (1279-1308); *Extraits des dépositions recueillies aux enquêtes* (en neuf numéros); *Lettres et documents divers extraits des procédures* (onze pièces, de 1285 à 1307); *Procuration donnée par les consuls et la commune de Saint-Léonard aux États généraux de Tours* (1^{er} mai 1308).

2. Nous allons oublier de mentionner une ample *Table alphabétique* (p. 215-240), une *Table méthodique* où sont très bien résumés les quinze chapitres de l'ouvrage et les pièces justificatives. un plan de la ville de Saint-Léonard.

Branthôme par la grâce du roi Henri II, commencée il y a plusieurs années par Janet dans ce format elzévirien si gracieux, si commode à la fois, et annotée par un écrivain dont les qualités maîtresses furent la netteté et la précision, méritait bien d'être continuée. Aussi nous félicitons les imprimeurs Plon et Nourrit d'en reprendre la publication interrompue depuis si longtemps, et nous leur souhaitons autant de succès qu'ils nous causent de plaisir.

Ce Branthôme qui, comme Ulysse, fit maints beaux voyages à travers les villes et les nations, qui connut Catherine de Médicis et sa cour « telle que jamais emperiere de Rome de jadis n'en a tenu », auquel la reine Marguerite, dans la préface de ses Mémoires, rendait ce témoignage flatteur d'être « un cavalier d'honneur, nourri des rois son père et frères, parant et familier amy des plus galantes et honnestes femmes de son temps, de la compagnie desquelles j'ay eu, disait-elle, ce bonheur d'être », allait pourtant, après beaucoup de déboires, offrir en aventurier ses services à l'Espagne contre la France, lorsqu'une chute de cheval lui fracassa les reins, et le rendit estropié et souffrant pour tout le reste de sa vie. Condamné par cet accident à une résidence forcée dans son abbaye, Branthôme, qui avait beaucoup vu et beaucoup retenu, se mit, pour se consoler, à écrire ses souvenirs. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'appréciation de ses œuvres complètes; nous dirons seulement quelques mots de ce tome dixième, intitulé *Recueil des Dames*, qui contient sept discours dont le deuxième sur Catherine de Médicis, le troisième sur Marie Stuart, le cinquième sur Marguerite, reine de France et de Navarre, sont les plus intéressants et aussi les plus développés. Branthôme commence par faire de Catherine de Médicis un portrait superbe : il prend plaisir à nous décrire sa beauté rayonnante, sa gorge blanche et pleine, sa toilette qui avait toujours quelque gentille et noble invention, sa grâce à monter à cheval jusqu'à l'âge de soixante ans, son adresse à jouer à la paulme « et à tous honnestes exercices ». Puis viennent des anecdotes qui nous la montrent simple, aimable, clémente même et surtout magnifique. De son amour effréné pour le pouvoir, de sa politique tortueuse, rien ou presque rien : sonder les cœurs et les reins, c'est l'affaire d'un historien comme Tacite, ce n'est pas celle de Branthôme qui n'est qu'un charmant conteur. Il dit pourtant qu'elle a taillé de la besogne à ceux qui voudraient faire un recueil de sa vie et de ses gestes, et il a raison, mais quand il ajoute *et de la belle*, on pourrait prendre cela pour de la plus fine ironie, si l'on ne connaissait sa sincérité. Est-ce à dire qu'elle soit seule responsable des guerres civiles et religieuses, des massacres qui désolèrent le xvi^e siècle, ou faut-il, comme Branthôme en rejeter l'horreur sur « ceux de la religion qui eurent grand tort de faire telles menaces qu'on dict qu'ilz faisoient » ? Je ne crois pas que la question soit encore définitivement résolue, et elle ne le sera pas, tant qu'il y aura des historiens qui jugeront les faits avec leurs passions catholiques ou protestantes.

Le discours sur Marie Stuart, cette pauvre reine d'Écosse, est peut-être ce que Branthôme a écrit de plus délicieux, de plus attendrissant et en même temps de plus dramatique, mais ce n'est pas de l'histoire, c'est un beau panégyrique de la première ligne jusqu'à la dernière. Comme Ronsard, comme tous ses contemporains, P. de Bourdeilles est resté sous le charme de cette « divine beauté, de son doux, mignard et agréable parler » : aussi les légèretés, les imprudences, les fautes morales de la jeune reine, ses caprices de femme passionnée, il les soupçonne à peine ou les excuse, et traite d'impostures, d'abus et de menteries les accusations portées contre elle. Il va jusqu'à souhaiter « qu'il vienne d'icy à quelques années quelque bon pape qui la canonise pour le martyre qu'elle a souffert en l'honneur de Dieu et de sa loy ». Même aujourd'hui que la lumière est faite sur ses actes, que de braves gens sont encore tout prêts à répéter cette parole d'un personnage de Walter Scott : « Eh bien ! on peut dire tout ce qu'on voudra, maint noble cœur prendra parti pour Marie Stuart, même quand tout ce qu'on a dit d'elle serait vrai. »

C'est plus qu'un panégyrique, c'est un hymne *délirant* (le mot est, je crois, de Sainte-Beuve), que Marguerite de Valois, fille, sœur et femme de grands rois, inspire à Branthôme. « La clarté de sa beauté, dit-il, brusle tellement les ailes de toutes celles du monde qu'elles n'osent ny ne peuvent voler, ny comparestre à l'entour de la sienne. » C'est là une métaphore à la Pétrarque, qui était fort à la mode en ce temps là, mais dans ces éloges outrés, il y a quand même, on le sent bien, un accent de vérité. Branthôme aimait cette princesse qui l'avait distingué, et avec laquelle il entretenait jusqu'à la fin un commerce littéraire. Il savait qu'à la beauté, à une générosité toute royale, elle joignait de l'esprit, de la finesse, « un grand entendement », et ces qualités, il les a fait délicieusement valoir. Quant aux *vertus morales*, ce n'était pas l'affaire de Branthôme de reprocher à son idole d'en avoir absolument manqué : d'ailleurs ni lui, ni Marguerite, n'avaient appris à connaître le sens de ces mots.

A. DELBOULLE.

403. — **La France à Madagascar, de 1674 à 1780**, par LÉON VIGNOLS. Paris, 1890, brochure in-8 de 13 p.

Ces quelques pages, extraites de la Revue de géographie, sont destinées à démontrer que, contrairement à des affirmations erronées ¹, la France n'a jamais délaissé ses droits sur Madagascar et ne les a jamais laissés prescrire ; l'auteur fait la preuve, par des citations de nombreuses ordonnances et instructions, que le Conseil royal ne se désintéressa pas de la Grande Ile, même aux temps où nos revers sur le continent nous empê-

1. L'auteur vise particulièrement l'ouvrage de M. Saillens et les paroles prononcées par M. G. Périn à la Chambre des députés (27 fév. 1886).

chèrent d'y maintenir une occupation effective : la Compagnie française des Indes, loin d'y cesser ses relations, les augmenta et les régularisa, y fonda des comptoirs. Tout cela devait être mis en lumière, pour ne pas laisser accréditer de fâcheuses erreurs, et on doit remercier M. Vignols de l'avoir fait.

H. D. DE G.

404. — **L'Europe et la Révolution française**, par Albert SOREL, membre de l'Institut. 3^e partie, La guerre aux rois. 1792-1793, Paris, Plon, 1891. In-8. 556 pages. 7 fr. 50.

Ce volume est le troisième du grand ouvrage de M. A. Sorel sur l'Europe et la Révolution. Il comprend deux livres, dont l'un a pour titre *L'Invasion et la République* et le second, *La Coalition et la Terreur*. Le livre qui traite de l'invasion et de la République, comprend cinq chapitres : I. *La guerre d'indépendance nationale* (le conseil exécutif où siège Danton, les plans de Le Brun, la campagne de l'Argonne), II. *La guerre d'affranchissement* (retraite des Prussiens, prise de Mayence, entrée des Français en Savoie et à Nice), III. *La guerre d'expansion* (conquête de la Belgique et décret du 19 novembre), IV. *La guerre de révolution* (décret du 15 décembre et exécution du roi), V. *La guerre de conquête* (rupture avec l'Angleterre et l'Espagne, les votes en Belgique et sur le Rhin, les annexions). Le livre qui s'intitule « la coalition et la Terreur », renferme quatre chapitres : I. *La trahison de Dumouriez*; II. *Le premier comité de salut public* (politique de Danton); III. *La guerre de terreur*; IV. *Le gouvernement révolutionnaire*.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la façon à la fois large et lumineuse dont se déroulent devant nous les événements si pressés, si nombreux, de la fin de 1792 et de l'année 1793. L'auteur a su, avec beaucoup d'art et infiniment de clarté, et, on peut dire, avec le talent le plus admirable, exposer et répartir en chapitres toute cette suite de faits. Au milieu des détails qu'il a tirés des archives et des documents imprimés, au milieu des ingénieuses et pénétrantes réflexions dont il entremêle ses récits et ses tableaux, il ne cesse de montrer comment la France est amenée à déborder ses frontières, comment, en étendant sa propagande, elle étend son domaine et atteint les limites de l'ancienne Gaule, les limites naturelles. L'Europe l'a condamnée à la guerre; il faut vaincre, il faut pourvoir aux frais de la victoire, et, comme le déficit grandit, comme les assignats se discréditent, comme les caisses se vident d'espèces, il faut faire payer l'ennemi; de là le décret du 15 décembre. Mais au lieu d'affranchir, la Convention municipalise; elle rompt avec les doctrines de 1789; elle équivoque sur les mots de *peuple* et de *liberté*; « elle ne reconnaît pour peuple qu'une catégorie sociale et pour liberté que le système révolutionnaire de la France; elle exclue de son programme d'affranchissement

le premier article de la charte des peuples, l'indépendance nationale; elle soulève une résistance plus redoutable que celle des rois et de leurs armées, la résistance des peuples, suscitée par les principes mêmes de la Révolution française » (p. 237). De là les revers de Dumouriez et de Custine. Il faut dès lors, faire, non plus une « guerre de magnificence » mais une « guerre commune »; il faut envahir puisque l'offensive est un avantage; il faut faire vivre les armées aux dépens de l'ennemi, puisque c'est une économie; il faut occuper des territoires, puisque on a besoin de gages pour traiter plus tard; mais les peuples « suivront leurs destinées »; le décret du 13 avril reconnaît des puissances et la République renonce à s'immiscer dans le gouvernement de ces puissances, pourvu qu'elles la reconnaissent et qu'elles renoncent à se mêler de ses propres affaires. « La Convention fit ce qu'elle fit toujours, elle se plia aux faits accomplis et rendit un décret de circonstance. A mesure que les armées françaises s'étaient avancées dans les pays voisins, elle avait étendu ses ambitions et développé ses principes à l'avenant. Ainsi le décret du 19 novembre après Jemappes, le décret du 15 décembre après la déclaration du principe des frontières naturelles, les décrets de réunion après la conquête de la Savoie, de Nice, de la Belgique et de la rive gauche du Rhin. A mesure que les armées se retiraient sur les frontières de la France, la Convention, à son tour, se retirait pour ainsi dire sur ses premiers principes et resserrait ses ambitions; la République étant menacée, la Convention ne parlait plus que de la défendre; les frontières de la Gaule étant perdues, elle cessait d'en faire une loi de la nature; la propagande devenant impraticable, elle y renonçait; la France étant menacée d'invasion et de démembrement, elle se renfermait dans ces deux maximes fondamentales : la souveraineté nationale et l'indivisibilité de la République; enfin elle offrait la paix aux rois. On verra la suite des variations de cette assemblée sur ce grand objet, et l'on verra que ces variations n'ont jamais eu d'autre cause que les événements, les nécessités de la défaite ou les tentations de la victoire » (p. 388-389).

En même temps que M. S. nous explique ainsi les revirements de la politique conventionnelle, il nous décrit les efforts de la coalition et nous introduit, nous guide dans son *labyrinthe*. Les alliés réservaient à la France, aux mois de février et de mars 1793, un démembrement, même avec la restauration de la monarchie, et, en tout cas, un anéantissement de puissance; « les plus forcenés des conventionnels n'ont jamais menacé l'Europe de desseins plus effroyables que ceux qu'agitaient alors, dans leurs conversations polies et leurs lettres en style noble, les agents de la coalition; ce ne sont point des déclamations d'énergumènes; ce sont des intentions d'hommes d'État, froides et concertées » (p. 335). Et un instant, ces intentions parurent près de se réaliser. Au mois d'août 1793, après la victoire des montagnards, la France « aurait eu le temps de périr dix fois par l'incapacité de ses nouveaux maîtres et par le seul effet de leurs discordes qui ruinaient tout, paralysaient tout » (p. 439). Mais

les dissentiments des alliés nuisent encore plus à l'attaque que celles des républicains ne nuisaient à la défense; pendant que la Convention se déchire à Paris, la coalition piétine aux frontières, et, comme dit M. S., « il était plus aisé de mettre aux prises les monarchies de l'Europe que de réconcilier les factions de la République française ». La politique suspend en 1793 les mouvements des Austro-Prussiens qu'elle avait déjà ralentis en 1792; Frédéric-Guillaume II, réuni à Wurmser, aurait pu écraser les Français et s'emparer de l'Alsace; il s'en garde bien; il veut régler auparavant les affaires de Pologne. Toute cette histoire des compétitions et négociations relatives au partage de la Pologne est racontée par M. S. très nettement, sans aucune confusion, sans aucune obscurité; il la résume avec sa vigueur habituelle dans ces mots: « les intérêts des alliés se concentraient sur les conquêtes qu'ils pourraient faire en France et en Pologne, et leurs divisions au sujet des conquêtes à opérer en Pologne les empêchaient de s'unir pour conquérir en France » (p. 460).

Faut-il ajouter que, dans ce volume, comme dans les précédents, ressort avec force et un puissant relief — sans toutefois que l'auteur ait l'air d'insister — cette idée si vraie, si naturelle, mais si peu entrevue avant M. S., que la Révolution est l'héritière de l'ancien régime et ne fait que suivre les vieilles traditions? L'historien rapproche de la Saint-Barthélemy les massacres de septembre, et de l'invasion de Henri II l'invasion de Custine (p. 100). Lorsqu'il expose les vues révolutionnaires sur l'Italie, il montre que ce sont les anciennes vues d'agrandissement royal, qu'elles n'ont de révolutionnaire que le prétexte et qu'elles ont été ouvertes par des hommes d'ancien régime (p. 120). S'il touche en passant l'affaire des émigrés, il rappelle que les légistes de la Convention possèdent le répertoire de la jurisprudence établie sous Louis XIV (p. 185). S'il analyse le décret du 15 décembre, il montre que la Convention, en requérant des pays occupés l'entretien et la nourriture de la guerre, suivait les coutumes de tous les Etats de l'ancien régime (p. 236). Il remarque, à propos de la lutte engagée par les Anglais contre la France révolutionnaire (p. 322), qu'ils ne supportaient pas plus la propagande jacobine qu'ils n'avaient supporté le prosélytisme des jésuites et que, de même qu'au temps de Louis XIV, ils avaient besoin d'intéresser l'Europe à leur querelle, de « se faire Européens pour que l'Europe se fit anglaise ». Il rappelle, au grand moment de l'influence diplomatique de Danton, que le projet de liguier Suède, Danemark et Turquie venait des survivants de la diplomatie secrète (p. 396), et lorsque s'établit la terreur républicaine, la véritable « guerre aux rois », la terrible loi des représailles, il nous fait souvenir des anciennes guerres d'extermination et cite Louvois à côté de Barère (p. 471-472). Enfin, s'il retrace les projets des alliés, il compare la coalition de 1793 à celle de 1709; c'est toujours la même Europe, avide à la curée; mais c'est toujours la même France, et, de même que les convoitises des alliés firent de la guerre dynastique de Louis XIV une guerre d'indépendance nationale, de même les convoitises

des coalisés firent que tout bon Français confondit la cause de la Révolution avec celle de la France (p. 505-506).

Mais tout en explorant aussi ingénieusement le passé, M. S. jette parfois un regard vers l'avenir, et certains de ses aperçus méritent d'être notés au passage. Lorsqu'il expose les vues de Hénin et de Naillac, il montre « dès 1792, et sortant pour ainsi dire des cartons de la diplomatie classique, les desseins et les moyens de 1796, ceux de l'expédition de Bonaparte et ceux de la politique du Directoire » (p. 120). Lorsqu'il analyse le discours que Kersaint prononça le 1^{er} janvier 1793, il fait voir que dans ce premier débat se révèle tout ce qui se passa depuis : « on discerne du premier coup toutes les conséquences de la lutte, les plus directes, comme le camp de Boulogne, les plus lointaines, comme le mouvement tournant par l'Inde, les plus démesurées, comme le blocus continental » (p. 245). Lorsqu'il cite le discours de Cloots qui veut joindre les bouches du Rhin à celles du Rhône et « détruire Carthage en Hollande », il s'écrie : « Telle est la force des choses, telles sont les nécessités de la guerre et les fatalités de la politique qu'un rhéteur banal (Barère) et un énergame cosmopolite furent conduits à signaler comme la seule issue de la lutte, la conception hyperbolique à laquelle aboutira treize ans plus tard, au milieu du continent conquis ou assujéti, la politique du plus puissant inventeur militaire et du plus prodigieux spéculateur d'État que le monde ait connu : terrifier les royalistes, supprimer les Bourbons, anéantir l'Angleterre en la bloquant dans son île, voilà, dans les mois d'août et de septembre 1793, le programme du nouveau comité de salut public, et ce sera l'inévitable destinée de l'Empire napoléonien » (p. 477-478). Un autre discours, celui que fit Danton le 31 janvier, paraît également à M. S., non sans raison, très important et fécond en terribles résultats : « ces paroles échappaient, toutes véhémentes, à un homme qui était comme l'interprète spontané de la force des choses dans la Révolution. Elles s'imprimèrent profondément dans les esprits, et devinrent la maxime fondamentale de l'État pendant toute la durée d'une guerre qui dura vingt-trois ans. On cherchera vainement l'explication de l'avènement et de la chute de Bonaparte, le secret de ses desseins et le lien de l'histoire de la France sous l'Empire avec l'histoire de la République, si on ne le cherche là. La portée du discours de Danton dépassait beaucoup sa pensée. Danton n'en discerna les conséquences qu'à l'application, quelques semaines plus tard, en quoi il se montra politique; il s'effraya ce jour-là et recula sur lui-même; mais il était trop tard. Les paroles du 31 janvier étaient de celles qui une fois lancées ne s'arrêtent plus; elles ont des ailes, et le souffle du temps les porte avec soi. » (p. 279.)

Le portrait de Danton, dont le nom revient si souvent dans ce volume, est de tout point excellent. Il faudrait le citer entièrement; bornons-nous à quelques extraits. « Familier, exubérant, sans aucun scrupule sur les moyens, encore moins sur les liaisons, tenant que la politique, ce sont les

hommes, et que les hommes sont faits pour qu'on joue de leurs passions, de leur sottise et de leurs vices, on le voit mêlé à toutes les agitations, répandu dans tous les complots, la main dans toutes les séditions, orateur aux Cordeliers, meneur dans les sections... A le considérer, on s'étonne d'apprendre qu'il n'a pas trente-trois ans. Il n'a rien du jeune homme. Il apparaît fier, puissant, massif, presque monstrueux. Mais ses traits, hideux dans la colère, s'illuminent tout à coup et s'adoucissent sous l'éclat d'un sentiment généreux, sous le frisson de l'amour, dans l'effusion de la sympathie, dans l'emportement de l'enthousiasme. Il est homme; il l'est surtout par l'intensité de ses passions et la fougue de ses revirements. Il supprime qui lui fait obstacle; il ne saurait demeurer vindicatif à des ennemis vaincus. Il sera toujours prenable par les entrailles, accessible à la pitié; il conserve dans les pires fureurs un fonds toujours sensible d'affection, des larmes qui montent à ses yeux comme l'écume à ses lèvres..... Il ne se pique pas de théories sociales, il ne se soucie point de gouverner l'homme idéal; il s'occupe de mener les hommes qui l'entourent, qu'il connaît, avec lesquels il vit... Mais il lui manque l'harmonie des facultés, la tension de l'esprit, l'impulsion sourde et continue de la volonté, cette persistance de vues et de moyens que donne l'ambition personnelle et concentrée. Le travail méthodique l'excède; les écritures l'énervent. Dans le péril, il a toutes les audaces; dans le courant de la vie, il a toutes les paresse. Bien que ses paroles aient porté loin dans l'avenir, son action présente s'arrête à l'étreinte de son bras » (p. 10-13; et p. 427-429).

Citons encore, outre cette merveilleuse peinture, le portrait de Thugut, l'appréciation des Girondins, et parmi les plus beaux chapitres de l'ouvrage, le procès de Louis XVI (p. 184-197 et p. 264-270), et nos lecteurs seront convaincus avec nous que ce troisième volume est tout à fait digne des précédents : on y trouve la même ampleur, la même abondance de choses, de détails, d'idées, et aussi la même clarté, le même enchaînement logique, et tout cela est plein d'éclat, de mouvement, d'entraînante chaleur; bien peu d'historiens ont su, comme M. Sorel, joindre à l'étendue des connaissances, à la profondeur de l'analyse, à la hauteur et à l'originalité des vues une telle vigueur, une telle vivacité de style et unir le brillant au solide ¹.

A. CHUQUET.

1. P. 1 lire au lieu de *Campagne de l'Argonne « Valmy »*; — p. 49, on ne peut dire que Dumouriez « n'a point pris part au combat de Valmy » (*Valmy*, 196-197 et 212); — p. 100, c'est le père de Boehmer, et non Boehmer, qui était « professeur de droit canon à Göttingue »; — p. 102, Vogt doit être barré de la liste des fanatiques; — p. 103, Forster n'avait pas « trouvé le bonheur intime »; — p. 104 Stamm était Alsacien, et non Mayençais; *id.* l'Électeur a quitté la ville le 4, et non le 5 octobre; — p. 109, Neuvinger n'a pas « saisi quatorze millions de florins »; — p. 169, lire Carra (*Barra*); — p. 178, écrire Hofmann et non *Hoffmann*; — p. 289, il est impossible que les Prussiens aient « le 5 janvier occupé Kastel »; *id.*

405. COSTA DE BEAUREGARD. **Les dernières années du roi Charles Albert** (Epilogue d'un règne. Milan, Novare et Oporto.) Un vol. in-8, de xvi-387 pp. avec un portrait du roi Ch.-A. (Eau forte de R.-Victor Meunier), Paris, Plon et Nourret, 1890. Prix : 7 fr. 50.

Le marquis de Beauregard a jadis consacré à la jeunesse du roi Charles Albert un volume curieux, en grande partie établi sur des documents inédits provenant d'archives particulières; mais le portrait qu'il y traçait du prince qu'il nomme, comme un simple héros de Paul Féval « *Le Roi mystère* », avait soulevé de nombreuses critiques, assez souvent justifiées, dont nous avons rendu compte ici-même. Dans son nouvel ouvrage, M. C. de B., négligeant le récit des années tranquilles du règne de Charles Albert, reprend l'histoire du roi au début du réveil italien de 1848 et la conduit jusqu'à sa mort à Oporto. Il n'a pas eu pour ce volume les mêmes ressources d'inédits que pour le précédent (sauf quelques lettres de Charles Albert et du feu marquis Costa); aussi a-t-il tiré ses informations des ouvrages imprimés contemporains, auxquels il se réfère d'ensemble à la fin de sa préface, et il ne semble pas qu'il ait consulté les archives italiennes : ce volume a donc le caractère d'une compilation. — L'auteur avait à y étudier la révolution lombarde et la guerre austro-sarde de 1848, le caractère de Charles Albert et son attitude vis-à-vis des libéraux italiens, sa politique vis-à-vis de l'Autriche. Sur la révolution lombarde et la guerre de 1848, il n'y a presque rien de nouveau. La peinture du caractère du roi a, malgré qu'en ait l'auteur, une teinte apologétique trop accentuée, et l'auteur n'impose pas sa conviction, à savoir que Charles Albert n'a été qu'un mystique et qu'un illuminé. Cela est certainement vrai pour la dernière période de son règne: « *Le roi*, écrivait le père de l'auteur, s'abandonne à la fatalité où

il y a contradiction entre ces deux phrases qui se suivent à quelques lignes de distance « les Prussiens cernaient la place » (Mayence) et « on s'attendait à voir Mayence bloqué »; *id.* Grégoire et Simon étaient, non des représentants, mais des commissaires du pouvoir exécutif; — p. 348, l'aile gauche, à Neerwinden, fut accablée par l'archiduc Charles, et non par *Clerfayt*; — p. 350, le personnage qu'on a toujours nommé jusqu'ici Potocki, s'appelle et signe *Patocki*; — *id.* 67 membres assistaient à la première séance, 90 ont voté la réunion, et non *cent*; — p. 361, lire *Le Veneur* au lieu de *Laveneur*; — p. 363, le *général* Tauenzien n'était encore que major; — p. 373, « Custine quitta Mayence et vint s'établir autour de Wissembourg »; il fallait dire que c'était à la suite d'une déroute, celle de Bingen; — p. 421, Corbeau de Saint Albin était-il un « ami particulier » de Danton? M. S. ne l'aurait-il pas confondu avec Rousselin, son fils adoptif? En tout cas, ledit Corbeau, lieutenant-colonel au 5^e d'artillerie, n'était plus à Mannheim au mois de juin, puisque le 4 mai Custine le fait arrêter; — p. 427, c'est Basile et non *Barère* qui a prononcé le mot « nous avons fait un pacte avec la mort »; — p. 439, Saint Cyr qui n'est pas toujours véridique, a eu tort de faire de Carleuc un *capitaine de dépôt*; il était lieutenant-colonel du 11 dragons; — p. 483, écrire archevêque et non *évêque* (il s'agit de l'électeur de Mayence); — p. 513, Jeanbon n'a pas été pasteur *au désert* (c'est à Castres et à Montauban); — p. 532, je crois que Blanié (ou plutôt Blavier) s'occupait plus d'observations militaires et diplomatiques que de propagande révolutionnaire.

qu'elle doive le conduire. Il croit son concours nécessaire à une volonté supérieure manifeste. « Mais il faut chercher la clef de la politique de Charles Albert dans ses relations avec les libéraux et les carbonari, et dans la trahison par lui commise à leur égard, qui le condamnèrent à n'être jamais cru, par l'Autriche, quand il parlait de réaction, par les libéraux, quand il parlait d'italianisme. — Enfin, dans le récit de la guerre de Novare, l'auteur me semble trop diminuer au profit du roi la part des révolutionnaires des Cinque Giornate. — Ce livre est gâté par l'allure romanesque et mélodramatique, assez déplacée, que lui a donnée l'auteur. Il y a trop de citations étrangères au sujet, trop de *pensées* générales plaquées çà et là, trop de mise en scène, de dialogues, d'alinéas, de points suspensifs. M. Costa de Beauregard a cité avec raison ce mot de Charles Albert : Ma vie a été un roman. Cela ne l'autorisait pas à l'écrire avec des tendances au feuilleton. Ce sont ces défauts de style et de méthode qui diminueront, plus que les idées contestables, mais toujours intéressantes de l'auteur, l'autorité et la valeur historique de ce livre estimable.

L. G. P.

406. — **La politique française en Tunisie**, par P. H. X. Paris, Plon, 1891, in-8 de xi-489 p.

A proprement parler, cet ouvrage ne relève pas de la critique historique ; c'est, avant tout, un plaidoyer politique, destiné à démontrer que le *protectorat* offre au protecteur tous les avantages de l'*annexion*, et n'a aucun de ses inconvénients. On pourrait en dire long à ce sujet, et demander ce qu'il arrivera, au jour inévitable où le souverain protégé, cédant à un caprice, ou à l'influence d'une nation hostile, déclarera vouloir désormais voler de ses propres ailes. Mais ce n'est pas ici que nous pouvons entamer une semblable discussion, et nous nous contenterons d'observer que, d'après les leçons du passé, tous les protectorats se sont fatalement terminés par la conquête ou le délaissement du pays occupé.

L'auteur¹ passe successivement en revue les causes de l'intervention française, cette intervention elle-même, et le mode de gouvernement qui lui succéda ; il fait tout particulièrement l'éloge des moyens employés depuis quelques années, et nous montre (ce qui est, du reste, incontestable) que la Tunisie est mieux gouvernée qu'elle ne l'avait jamais été, et que les Indigènes n'ont qu'à se louer du changement survenu. Les nombreux détails donnés sur l'administration du Beylik et sur l'organisation des divers services rendent cet ouvrage très instructif et très intéressant.

H. D. DE G.

1. On peut lire : *les auteurs*.

407. — **Chansons populaires de la France**, a selection from French popular ballads, edited with introduction and notes by T. F. CRANE, New-York, Putman, 1891, in-32, xxxix et 282 p. 7 fr. 50.

Volume aimable de tout point, très élégant et très joli. M. Crane, un érudit et un délicat que nos lecteurs connaissent bien, y réunit quatre-vingt-trois chansons narratives de notre pays. Il les a fait précéder d'une intéressante préface (p. xxxix) qui retrace l'histoire de la chanson populaire en France et en expose les traits essentiels. En outre, il a mis à la fin de son volume des notes qui expliquent les rares difficultés du texte et indiquent les chansons similaires. On saura le plus grand gré à M. Crane de cette charmante anthologie qui fera connaître notre poésie populaire au public des États-Unis.

C.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 juillet 1891.

M. Menant commence une lecture sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes ou hittites. Il expose les méthodes employées jusqu'ici par les savants qui se sont occupés de ces recherches, et il fait ressortir l'importance de l'inscription bilingue dite de Tarkondemos, qui doit servir de base à tous les travaux sérieux sur cette matière. Il ajoute que, suivant une méthode indiquée par E. Burnouf, il a dressé une liste générale des signes de l'écriture hétéenne, qui comprend 148 caractères au moins : par l'examen de la position que chacun de ces signes occupe dans les textes, il croit pouvoir déterminer la valeur d'un grand nombre d'entre eux.

M. Edmond Le Blant lit une note sur une grosse pièce d'argent du temps de Charles VII, qui a fait partie de la collection Benjamin Fillon et est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale. C'est une sorte de talisman : on y lit les noms des trois rois mages et diverses formules mystiques, parmi lesquelles figure un mot cabalistique dont on connaît quelques autres exemples : *Ananizapta*.

M. Salomon Reinach communique à l'Académie une inscription grecque récemment découverte à Erythrée, dont une copie lui a été envoyée par un antiquaire de Smyrne, M. Contoléon. C'est un petit poème d'une facture agréable, gravé sur un bloc de marbre dans une grotte consacrée aux Nymphes Naiades, où se trouvait une fontaine ornée de sculptures. La Sibylle y raconte qu'elle est fille d'une Naiade et d'un certain Théodore, qu'elle est née à Erythrée et qu'elle a vécu neuf cents ans, pendant lesquels elle a parcouru toute la terre. « Maintenant, ajoute-t-elle, je suis de nouveau assise auprès de la pierre sur laquelle j'ai rendu mes oracles, jouissant de l'agréable fraîcheur des eaux; je suis heureuse de voir venir le jour où j'ai prédit qu'Erythrée serait bien gouvernée et prospère, à l'arrivée d'un nouvel Erythros dans ma chère patrie. » Le personnage ainsi désigné comme second fondateur d'Erythrée est sans doute un empereur romain du II^e siècle de notre ère, peut-être Lucius Verus, qui visita l'Asie-Mineure en 164. Il existait une vieille querelle entre la ville d'Erythrée et celle de Marpossos, qui prétendaient l'une et l'autre avoir donné le jour à la Sibylle : le but principal de cette inscription est d'affirmer les droits d'Erythrée. M. Salomon Reinach fait connaître quelques autres textes découverts au même endroit et exprime le vœu que des fouilles y soient instituées; elles ne manqueraient pas de donner des résultats intéressants.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : LOVATELLI (la comtesse), *Miscellanea archeologica*, II ; — par M. Boissier : CUQ (Ed.), *Institutions juridiques des Romains*, fasc. II.

Julien HAAET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36

— 31 août-7 septembre —

1891

Sommaire : 408. ERMAN, Les contes populaires du papyrus Westcar. — 409. Stanley Lane POOLE et Reginald Stuart POOLE, Catalogue des monnaies orientales du British Museum, ix et x. — 410. MAYOR, L'Heptateuque. — 411. L'Heptateuque du pseudo Cyprien, p. p. PEIPER. — 412. VARNHAGEN, La légende de sainte Catherine d'Alexandrie. — 413. BÉMONT et MONOD, Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270. — 414. ZDEKAUER, Statut du podestat de Pistoie. — 415. PETIT DE JULLEVILLE, Les tragédies de Montchrestien. — 416. Œuvres oratoires de Bossuet, I, p. p. LEBARQ. — 417. CLOUZOT, Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres. — 418. MILLET, Souvenirs des Balkans. — Académie des inscriptions.

408. — A. ERMAN. *Die Märchen des Papyrus Westcar* (fasc. v et vi des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*) : — I. *Einleitung und Commentar* (mit 12 Lichtdrucktafeln), 72 p. — II. *Glossar, Paläographische Bemerkungen und Entstellung des Textes*, 84 p. et xxiii pl. autographiées. In-4. Berlin Spemann, 1890.

Le *Papyrus Westcar* est demeuré longtemps inconnu. Donné à Lepsius, il y a plus de trente ans, par une dame anglaise, miss Westcar, il fut acquis en 1886 par le Musée de Berlin, et, dès le 14 mai 1886, une brève analyse, due à la plume de M. Erman, en révéla le contenu. C'était un recueil de contes fantastiques à joindre aux nombreux débris que nous possédons de la littérature romanesque des anciens Égyptiens. Je n'en indiquerai pas ici le détail : qui voudra, pourra les lire dans la seconde édition de mes *Contes populaires de l'Égypte antique*. M. E. avait bien voulu m'envoyer une transcription hiéroglyphique de plusieurs pages, et une traduction allemande qu'il m'autorisa à traduire en français et à insérer dans mon petit volume : c'est une libéralité dont je l'ai remercié déjà, mais dont je ne saurais trop le remercier. Les principaux héros de l'ouvrage sont des magiciens célèbres en leur temps, et dont les princes de la famille royale racontent les prodiges au roi Khéops. Khéops lui-même est témoin d'un miracle opéré par un sorcier dont on lui signale l'existence, puis apprend que ses descendants seront détrônés, trois générations après lui, par des enfants que le dieu Râ vient d'avoir d'une prêtresse du temple de Sakhibou. Nous connaissions, par Hérodote et par d'autres historiens grecs, plusieurs contes appartenant au cycle traditionnel de Khéops et des rois constructeurs de pyramides. Le *Papyrus Westcar* nous a rendu la première version authentique que nous possédions d'un conte nouveau : je ne désespère pas de voir reparaitre

un jour ou l'autre l'original de quelqu'un des récits que le bon Hérodote nous a transmis sur la foi de ses guides.

M. E. a déjà consacré à l'étude grammaticale du *Papyrus Westcar* un mémoire fort complet, que j'ai signalé en son temps¹. Il nous offre à présent le texte même, sous plusieurs formes. Avant tout, la reproduction photographique, planche à planche, et en grandeur naturelle de l'original. C'est un véritable service rendu aux étudiants. Les fac-simile ordinaires ne donnent jamais qu'une idée incomplète de l'apparence d'un manuscrit. Ils ne tiennent compte ni des teintes plus ou moins sombres du papyrus, ni des nuances de l'encre, ni surtout de ces taches et de ces traits presque imperceptibles, de ces écorchures, qui sont réparties à la surface des parties d'où la pellicule d'encre est tombée, et qui permettent souvent de rétablir à coup sur des lettres, des mots, des lignes entières dont on désespérait au premier coup d'œil. Le plus habile dessinateur ne réussit pas toujours à rendre ces aspects fugitifs du manuscrit, et les restes qu'il saisit et fixe sur la pierre, le rouleau de l'imprimeur les empâte d'une encre sans finesse, la presse les écrase, et dans la plupart des endroits où le document porte encore des traces susceptibles de lecture, le fac-simile lithographique n'a plus que des taches lourdes et sous lesquelles on ne peut démêler aucune forme. Le fac-simile photographique de M. E. est d'une bonne teinte et d'un bon tirage. Il serait insuffisant dans les endroits où l'usure a graissé et embû la surface du papyrus, si M. E. n'avait pris la précaution d'y joindre une transcription complète, page à page et ligne à ligne, en caractères hiéroglyphiques. Elle présente l'avantage d'être plus complète que le papyrus ne l'est actuellement. Lepsius avait fait exécuter un calque par M. Weidenbach : depuis lors, plusieurs parcelles se sont détachées, emportant des portions d'écriture, et la copie d'autrefois renferme plus de texte que l'original d'aujourd'hui. M. E. a incorporé dans sa transcription tout ce qui nous a été conservé de la sorte. Un glossaire, une traduction, une transcription, un commentaire suivi, qui renvoie sans cesse au mémoire grammatical publié il y a deux ans, sont joints au double texte. Une étude de paléographie comparée termine l'ouvrage. M. E. y a esquissé sommairement l'histoire de la cursive égyptienne entre la ^{xii}^e dynastie et l'apparition du démotique vers le ^{viii}^e siècle av. J.-C. C'est un sujet qu'on a singulièrement négligé jusqu'à présent, et les quelques pages que M. E. lui a consacrées sont du plus haut intérêt.

M. E. qui a hérité si justement la place et le titre de Lepsius au Musée de Berlin a tenu à honneur de faire connaître, aussi vite qu'il l'a pu, un des legs les plus précieux que son prédécesseur a laissés à notre science. S'arrêtera-t-il là ? Lepsius avait promis, en 1849², le texte

1. Cfr. *Revue critique*, 1890, T. I, p. 422-423.

2. Lepsius, *Vorläufige Nachricht über die Expedition, ihre Ergebnisse und deren Publikation*, p. 32.

explicatif de son grand ouvrage les *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*; mais diverses raisons l'ont empêché de tenir sa promesse. C'est, du reste, la destinée de ces œuvres gigantesque de demeurer inachevées, et l'on sait que Champollion lui-même est encore à moitié inédit. Tels qu'ils sont les *Denkmäler* sont presque inintelligibles dans certaines de leurs parties. Les volumes consacrés à l'architecture contiennent un nombre considérable de plans et de coupes qui ne peuvent être expliqués ni utilisés faute de commentaire. Les volumes de dessins et d'inscriptions ne sont pas plus faciles à étudier. Lepsius a choisi des tableaux dans un ensemble, il a isolé des figures, il a extrait une ligne par ici, deux par là, d'inscriptions parfois assez longues; souvent enfin, il a supprimé les représentations qui accompagnaient une inscription. Il a eu bien certainement ses raisons pour en agir de la sorte, mais ces raisons quelles sont-elles? Mon impression est qu'en général, il choisissait de préférence, parmi les monuments, ceux qui lui paraissaient renfermer des faits à l'appui de son système d'histoire ou de chronologie égyptienne, et que les *Denkmäler* sont surtout les matériaux et les pièces justificatives de son *Königsbuch*. Il n'en est que plus nécessaire de savoir l'origine exacte de beaucoup des sujets qu'il a reproduits, le site où ils se trouvent et qu'il a indiqué trop brièvement au bas des planches, la valeur qu'il y attachait. Enfin la publication des *Denkmäler* n'a point épuisé ses portefeuilles. Ils renferment encore des copies de monuments dont plusieurs ont disparu depuis lors. Ce serait rendre un service réel à l'Égyptologie que de mettre en ordre les notes de Lepsius, d'en composer le texte manquant, et d'y joindre les inscriptions demeurées inédites jusqu'à ce jour. M. Erman est tout indiqué pour entreprendre ce travail, et le gouvernement allemand d'aujourd'hui ne lui refusera certainement pas les subventions que le gouvernement prussien d'il y a cinquante ans avait si libéralement accordées à son prédécesseur.

G. MASPERO.

409. — *Catalogue of oriental coins in the British Museum*, vol. ix et x additions to vol. i-viii by Stanley Lane Poole and Reginald Stuart Poole. 2 vol. in-8. 1889-1890, London, printed by order of the Trustees. 33 pl. en héliograv.

Ces deux volumes ferment la série des Catalogues des monnaies musulmanes proprement dites, publiés par les administrateurs du British Museum. Il a été déjà rendu compte, à plusieurs reprises, dans la présente *Revue*, de cette importante publication commencée en 1875 et qui a été menée à si heureuse fin, ce qu'aucun autre établissement public en Europe n'a encore eu la bonne fortune d'obtenir.

Les pièces décrites dans ces deux volumes supplémentaires (au nombre de huit cent quatre-vingt-dix) ont été acquises depuis la rédaction des volumes antérieurs et proviennent des collections Soubhi-Pacha, Co-

dera-y-Zaïdin et Houtum Schindler, ce qui donne un ensemble d'environ quatre mille quatre cent médailles pour l'état actuel de la collection anglaise. Les additions portent principalement : sur les Khalifes orientaux qui sont augmentés de moitié (mille quatre cent pièces au lieu de neuf cent), la série des Arabes d'Espagne qui de cent quatre-vingt est portée à quatre cent quatre-vingt-dix, les Ghaznévides dans la même proportion, les Mongols de la Perse, les Chirvanides, les Khans du Turkestan — et sur un assez grand nombre de petites dynasties peu connues et jusqu'ici non représentées dans les collections telles que : les Bektéginides d'Arbil, les Selgharides de Chiraz, les Rasoulides du Yemen, les Mirdasides d'Alep, les Atabeks-Bourides, les Saldoukides de l'Iran, les Aïoubites d'Arabie, etc.

Parmi les nouveautés on peut citer : un dinar unique du khalife abbasside El-Moktefi de l'an 548 H, qui manque à notre collection française — quatorze dinars samanides — trois médailles de Aïch ben Saad gouvernante de Chiraz sous Abaka-Khân en 676 et 684 H. (cette pièce rarissime avait été publiée en 1834 par Fraehn parmi les monnaies de Abaka, mais les noms de Aïch n'avaient pas été lus) — un dinar du sultan fatimite El-Hakem frappé à El-Kahira (le Caire) en 394 H. — des pièces fort intéressantes des gouverneurs abbassides de Sana — et des dinars ou dirhems, la plupart inédits, de princes qui n'ont eu que des règnes très courts et dont quelques-uns d'entre eux ne sont même connus que par leurs monnaies. J'ai relevé presque une centaine de ces monnaies inédites que les rédacteurs du Catalogue auraient dû signaler dans l'introduction pour faire ressortir l'importance de leurs *addimenta*. Une des pièces les plus intéressantes parmi les modernes est le *talari* de 20 piastres frappé à Khartoum dans le Soudan par le fameux El-Mahdi le vainqueur de Gordon en 1302 H. (1885); le nom du rebelle est écrit en forme de *toghra* à l'imitation du chiffre impérial ottoman.

Le supplément contient enfin la description des monnaies arabochrétiennes des premiers temps de l'Hégire frappées en Syrie, en Afrique et en Espagne à l'imitation des monnaies byzantines, la plupart avec des légendes latines qui ont été si heureusement déchiffrées par M. Lavoix (v. *Rev. critique*, 21 mai 1888) dans son Catalogue de 1887. Les rédacteurs du Catalogue anglais ne paraissent pas avoir connu le travail du savant français, car ils donnent comme incertaines des légendes que l'on pourrait lire, au moins quelques-unes d'entre elles.

L'ouvrage se termine par trois index fort importants : la liste de toutes les pièces frappées, année par année, avec les noms des princes depuis l'an 77 H., qui est la plus ancienne date coufique de la collection anglaise (Le cabinet de France remonte aux années 40, 73, 75 et 76 H.) jusqu'à nos jours — la liste des ateliers monétaires, au nombre de trois cent soixante avec l'indication des souverains — et enfin l'index de tous les sultans, princes, émirs et gouverneurs dont les noms sont sur les monnaies, avec renvoi à la dynastie à laquelle chacun d'eux appar-

tient, détail très utile, vu le grand nombre d'homonymes. Ce dernier index, qui contient environ onze cents noms, complété par la liste des titres arabes se trouvant à la fin de chacun des huit premiers volumes, constitue un véritable répertoire de l'onomastique musulmane. En donnant ces deux volumes de supplément, les rédacteurs du Catalogue du British Museum, MM. Stanley Lane Poole et Reginald Stuart Poole, ont complété dignement une œuvre considérable très appréciée des Numismatistes et qui a rendu en même temps de grands services aux Orientalistes.

F. DROUIN.

410. — **The Latin Heptateuch**, published piecemeal by the French printer William Morel (1560) and the French Benedictines E. Martène (1733) and J.-B. Pitra (1852-88), critically reviewed by John E. B. Mayor. London, C.-J. Clay; Cambridge, University Press. Warehouse. 1889. LXXIV-268 pp. in-8.

411. — **Cypriani Galli poetae Heptateuchos**, ex recensione Rudolphi PEIPER (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiæ Litterarum Vindobonensis, uol. XXIII). Praga et Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. XXXIX-348 pp. in-8.

Dans les derniers siècles de l'Empire, un chrétien assez familiarisé avec la littérature classique mit en vers latins les principaux livres historiques de l'Ancien Testament. Ce qui reste aujourd'hui de cette entreprise a été publié successivement au hasard des découvertes dans les manuscrits : en 1560, cent soixante-cinq vers de la Genèse, par Guillaume Morel ; en 1773, mille quatre cent quarante-un vers de la Genèse, par dom Martène; en 1852 et en 1888, cinquante-sept nouveaux vers de la Genèse (qui atteint le chiffre de mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit vers), l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges. Ainsi l'on est arrivé à reconstituer la collection mentionnée dans les anciens catalogues sous le titre d'Heptateuque. Il est probable que nous n'avons là qu'une partie d'un vaste ensemble. On a retrouvé des vers isolés des quatre livres des Rois, des deux livres des Paralipomènes, de Job, et d'anciens catalogues mentionnent Judith et Esther.

La date et le nom de l'auteur ont été longtemps en discussion. On a mis Juvencus et saint Avit en avant. Mais les incorrections prosodiques sont trop nombreuses pour permettre de défendre l'une ou l'autre opinion. M. L. Müller, le premier, a vu juste, quand il a attribué l'Heptateuque au ^v^e-^{vi}^e siècle. On trouve, en effet, dans cet ouvrage des imitations de Claudien et d'Ausone, tandis qu'il a certainement été imité par Cl. Marius Victor, mort avant 450 et vraisemblablement peu après 425. C'est donc entre cette date et 397 (panégyrique de Claudien sur le quatrième consulat d'Honorius) que doit se placer la composition de l'Heptateuque. Ainsi s'explique l'emploi d'une ancienne version de la Bible au lieu de la Vulgate de saint Jérôme. Quant à la personne de l'auteur,

1. Le fait est pourtant mis en doute par M. Petschenig.

on ne sait rien ; les manuscrits l'appellent Cyprien, et M. Peiper l'avait identifié avec Cyprien, évêque de Toulon et disciple de Césaire d'Arles ; mais le personnage à identifier vivait au commencement du ^{vi}e siècle, et non au commencement du ^ve siècle. C'était vraisemblablement un Gallo-Romain, comme semblent le prouver certaines particularités de langage et la présence de l'Heptateuque dans une sorte de *Corpus* de poètes chrétiens dont les principaux sont Cl. Marius Victor et saint Avit.

La préface du livre de M. Mayor résume, un peu longuement, l'état de la question. Elle contient beaucoup de citations, beaucoup de digressions sur les idées et sur les personnes. Elle n'en est pas moins fort intéressante et présente au lecteur tous les documents importants relatifs à l'histoire littéraire de l'Heptateuque. C'est aussi là qu'on peut se faire une idée de l'importance de ce texte au triple point de vue de la science des anciennes versions de l'Écriture, de la connaissance de la prosodie des derniers temps et de la paléographie. Le volume lui-même est consacré à des interprétations, à des émendations, à des rapprochements qui ne laissent presque pas un seul vers inexpliqué. Le travail de M. M. est une excellente introduction à l'étude si difficile des auteurs latins chrétiens. C'est un secours indispensable à qui voudra lire l'Heptateuque. L'éminent *scholar* qui nous a donné la meilleure édition de Juvénal comprend que la philologie doit étendre son domaine et il donne un exemple excellent. Si parfois, comme dans l'Introduction, on pourra faire des réserves sur certaines assertions de l'auteur, on accueillera toujours avec une respectueuse sympathie des sentiments exprimés avec tant de sincérité et de large généreuse ¹.

M. M. a dédié son livre au cardinal Pitra qui est mort avant la fin de l'impression. A la touchante inscription mise par M. M. à la dernière page, il est piquant d'opposer le jugement de M. Peiper (p. xiii) : « Ex his tribus libris parum diligenter enotatis J. B. Pitra, proditor potius quam editor Cypriani dicendus... fragmenta edidit... cum imaginibus codicum parum scite factis...; multo post totum librum Iudicum, etc... non maiori

1. M. M. s'est exagéré (p. 62, n.) la portée des distinctions purement honorifiques dont a été revêtu l'abbé Gaume, l'iconoclaste auteur du *Ver rongeur*. La meilleure preuve du peu de succès des idées de l'abbé Gaume, même dans le monde où elles auraient pu exercer une influence, c'est que deux importantes librairies catholiques ont encore en magasin les exemplaires des éditions de « classiques chrétiens » exécutées en 1852 et 1853. Encore quelques menues rectifications. P. viii, SIMON AMAILLÉ de la dédicace de Morel est Simon de Maillé de Brézé. P. xii, Morel avant d'être seul chargé de l'imprimerie royale en 1555, a été quelque temps associé à Turnèbe ; cf. Aug. Bernard, *Hist. de l'imprimerie royale du Louvre*, p. 13. M. M. aurait trouvé dans cet ouvrage des détails complémentaires sur l'histoire des Morel, notamment une lettre inédite de Turnèbe rapprochée par Bernard de la lettre à Charles IX du saint Cyprien de 1564. P. xxxiii, M. Chatelain (*Rev. de phil.*, 1888, 37), avait songé pour *Alethia*, I, 90, à *reuirescere* ; mais il donne de bonnes raisons d'adopter plutôt *uiridescere* ou *uirdescere*.

cum diligentia typis exscribi iussit... , quæ omnia scatent erroribus turpissimis ». Sans doute l'imperfection des publications de Pitra a été la raison de la longue ignorance dans laquelle on a vécu à leur égard en Allemagne; en 1854, Oehler, en 1866, L. Müller, en 1871, M. Hartel ne connaissent pas les fragments édités pour la première fois en 1852 dans le *Spicilegium Solesmense*; en 1872, on commence à en parler vaguement : Bernhardt les mentionne, sur ouï-dire, car il commet une grosse erreur. C'est seulement avec le premier volume d'Ebert, en 1874, que ces textes entrent dans la circulation hors de France. Il n'y a pas que Pitra qui ait été la victime d'un pareil oubli. Oehler et Hartel ne soupçonnent pas plus l'édition de la *Genesis* de dom Martène parue en 1733 que celle des nouveaux fragments du *Spicilegium*; leurs connaissances bibliographiques ne vont pas au-delà de 1560 et du petit volume de Guillaume Morel¹. Il reste à voir si ceux qui ont mis si longtemps à découvrir Pitra ont le droit de le juger avec sévérité, comme le fait M. Peiper.

M. P., dont M. M. rappelle sans méchanceté les précédents travaux², a collationné lui-même les trois manuscrits de l'Heptateuque, deux manuscrits de Laon et un de Cambridge. Les variantes sont indiquées dans l'apparat. Or, p. xxx, on lit : « Addenda et Corrigenda, maximam partem lectiones libri Cantabrigiensis, quas a me neglectas u. d. Mayor roganti subpeditavit; maioribus litteris, quæ in ipsis uersibus, minoribus, quæ in adnotatione mutata velim expressi. » Suivent huit colonnes de rectifications, dont un assez grand nombre doivent prendre place dans le texte même. Ceci rappelle la mésaventure d'un éditeur du *de uiris illustribus* de saint Jérôme nommé Herding (*Bibliotheca Teubneriana*). Après avoir établi et imprimé consciencieusement son texte d'après de mauvais manuscrits, un de ses amis, de passage à Paris, l'avisa de l'existence d'une source fort ancienne. C'était le palimpseste de saint Germain (B. N. 12161), du VII^e siècle, bien connu de tous les paléographes. Herding n'a plus eu que la ressource de mettre en tête du volume les leçons du *Germanensis* qu'il aurait voulu voir dans son texte qui reste ainsi inférieur à celui des Bénédictins.

Après ce supplément, tiré du manuscrit de Cambridge, se trouve un deuxième supplément, tiré du livre de M. Mayor. Ce sont les corrections proposées par M. M. et que M. P. n'a voulu ni introduire dans son texte, ni, ce qui est singulier, mentionner dans son apparat. Ainsi qui-conque se servira de l'édition, devra : 1^o lire le texte; 2^o consulter l'apparat critique; 3^o se reporter au commencement du volume pour les

1. Cf. Chatelain, *Rev. de phil.*, 1880, 68 note.

2. Ce sont des éditions latines : le *Querolus*, sans valeur pour le texte, et qui n'a que l'utilité d'un livre de renseignements; les tragédies de Sénèque, essai manqué; un *Ausone*, proposé par M. Seeck comme exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Ces travaux témoignent plus de bonne volonté et de travail que de savoir faire et de méthode. Seul, le saint Avit de la collection des *Monumenta* a une valeur reconnue.

leçons de C et le texte définitif; 4° prendre connaissance quelques pages plus loin des corrections de M. Mayor. De plus il devra : 5° courir à la fin du volume pour trouver les imitations faites par le pseudo-Cyprien. Ce qui ne le dispensera pas d'avoir sous les yeux une Bible et le livre de M. Mayor. S'il veut scander les vers et se rendre compte des particularités de prosodie, il lui faudra enfin s'adresser à l'index IV, où il ne trouvera pas toujours ce qu'il cherchera.

Auparavant, il fallait pour lire l'*Heptateuque* mettre en ligne trois volumes, un de la *Patrologie* de Migne et deux de Pitra. Le théologien innocent, qui croyait voir sa besogne simplifiée, doit se détromper : elle sera un peu plus compliquée avec un seul volume. Il n'est pas sûr que le texte qu'il lira vaudra mieux. M. P. a fait beaucoup de conjectures surtout pour remplacer celles de Pitra; on peut douter qu'il y ait progrès. *Leuit.* 4, les manuscrits donnent : (*mox cura sacrorum uatibus incubuit...*) *hostia peccatum quae demeret quaeue salutem caesa daret*; Pitra : *p. quae demeret atque salutem*; Peiper : *p. demeret quae quaeue salutem*. Résultat : une construction insolite et une faute de quantité. L'auteur anonyme en a bien d'autres à son actif, mais il est contraire à la méthode d'en augmenter le nombre par conjecture, quand se présente une autre lecture très simple et aussi explicable paléographiquement. Il serait facile d'indiquer un grand nombre de changements peu justifiés. On verrait que la besogne du premier éditeur n'était pas si mal faite¹. En tout cas, ce n'était pas à l'éditeur de 1891 de porter sur son devantier un jugement sévère. Il peut craindre qu'on ne le lui applique à son tour. Car l'*Heptateuque* reste à publier. Le livre de M. Peiper était peu digne de figurer à côté du *Lactance* de Brandt, du *Priscillien* de Schepss, du *Commodien* de Dombart².

Paul LEJAY.

412. — VARNHAGEN, *Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien, nebst lateinischen texten nach Handschriften*. Erlangen, Junge, 1891 v-50 pp.

Le livre de M. Knust³ sur l'histoire de la légende de sainte Catherine

1. *Leuit.*, XIX, 14 : *non maledices surdo*; M. Peiper admet la leçon des mss. (v. 149) *neu dicere surdo* | *surde uelis*, qui ne s'explique guère, et rejette l'ingénieuse conjecture de Pitra : *neu dicere surdo* | *surda uelis*. Les cas sont assez nombreux où, comme ici, M. Peiper donne un texte altéré pour ne pas adopter une correction proposée par Pitra. C'est le cas de Exod., v. 561 (XV, 25) : *infecto perfundit melle fluores*, où *infectos* est mis hors de doute par *infectas sordes* du v. 733. On peut encore citer *Leu.* 218 (XXII, 13) comme exemple frappant de ce procédé; les mss. et Peiper ont : *si coniuge functo* | *aedibus in patriis coepit consistere, sumat* | *quem genitor, secura cibum panemque uicissim*, ce que je ne comprends pas; Pitra rétablissait le sens facilement : *cum genitore secura...* Voilà, pris au hasard, quelques échantillons des innovations de M. Peiper.

2. L'impression, faite avec un matériel usé et par des ouvriers inexpérimentés, est très mauvaise. L'Académie n'a pas gagné en quittant Holzhausen.

3. Cf. *Rev. crit.*, 1890, 2, 163.

d'Alexandrie est moins une étude systématique des développements successifs de cette légende que l'inventaire détaillé des formes qu'elle a revêtues. Ce premier travail était indispensable, mais il était impossible de le pousser plus avant, tant que l'on n'aurait pas le texte grec du récit d'Athanase. En attendant que M. Varnhagen puisse nous en donner une édition critique, il étudie dans le présent tirage à part des comptes rendus de la quarante-unième réunion des philologues allemands, les rapports des traductions latines entre elles et publie en appendice une de ces rédactions encore inédite. Les plus anciens remaniements italiens sont ensuite l'objet d'une tentative analogue de classification. Ce sont là de précieux jalons pour l'étude d'ensemble que M. Varnhagen nous promet.

P. L.

413. C. BÉMONT et G. MONOD, *Histoire de l'Europe et en particulier de la France de 395 à 1270*, 1 vol. in-12, xi-588 p. Paris, Alcan, 1891.

Ce nouveau précis, destiné aux élèves de troisième, se distingue de tous les autres par certains mérites propres que nous devons faire connaître. D'abord, les auteurs sont tout à fait au courant des dernières découvertes de la science historique, et ils en font profiter leurs lecteurs, sans entrer pourtant dans aucune discussion. Ainsi, ils nous donnent pour l'avènement de Pépin le Bref la date de 751, pour la mort de Dagobert I^{er} celle de 639; ils affirment qu'au XII^e siècle le régime municipal des Romains avait totalement disparu; ils nous disent que les *Établissements de saint Louis* ne sont qu'une compilation d'une coutume angevine et d'une coutume orléanaise, sans aucune valeur officielle; ils donnent aux souverains de l'Allemagne le titre de *rois* qu'ils ont porté réellement et ne les appellent empereurs qu'après leur couronnement à Rome¹. Puis, on trouve dans ce précis des indications bibliographiques nombreuses. MM. Bémont et Monod énumèrent pour chaque période les sources auxquelles doit puiser l'historien; ils donnent les titres des livres à consulter, même ceux des ouvrages les plus remarquables écrits en langue étrangère. Mais nous tenons surtout à les louer d'avoir donné une place très importante aux institutions, à l'histoire de l'Église, au progrès des arts et des lettres. Les chapitres qui traitent ces sujets sont les plus remarquables du volume. L'élève qui

1. Nous devons pourtant signaler quelques petites inexactitudes : p. 12, la lettre de l'évêque de Rome Anastase II à Clovis est fautive; elle a été fabriquée par Jérôme Viguier; p. 433, les baillis n'ont pas été établis en 1190; il est question d'eux dans des diplômes de Philippe-Auguste antérieurs au fameux testament; p. 528, on lit que saint Bernard fonda l'abbaye de Clairvaux dans une vallée des *Vosges*; ce mot a besoin d'être expliqué aux élèves, si toutefois il n'y a pas là un simple *lapsus*; p. 531, je lis : « les maîtres ès arts enseignaient depuis longtemps sur la montagne Sainte-Geneviève ». Denifle me semble avoir combattu avec raison cette doctrine.

aura lu leur livre saura ce qu'est un archidiacre et un official ; il ne confondra pas un abbé avec un prieur ; il connaîtra les divers ordres religieux qui ont joué dans le monde du moyen âge un rôle prépondérant. Non seulement il aura appris quels sont les principaux sujets traités par l'épopée française : Roland, Arthur et Alexandre-le-Grand ; mais il n'ignorera ni les Nibelungen ni Gudrun ; et, à côté des noms des trouvères et des troubadours, il retiendra ceux des principaux *Minnesinger*. Il aura aussi quelques notions précises sur l'architecture au moyen âge et il ne donnera plus le nom d'ogives aux ouvertures formées en arcs brisés. Il est un dernier éloge que nous devons adresser aux auteurs : ils se sont attachés à donner à leur livre une certaine unité ; au lieu de jeter les événements les uns à la suite des autres, ils ont groupé les faits secondaires autour des faits principaux, et ainsi ils ont montré quel est le caractère général de chaque époque et comment, d'une façon lente, la société s'est transformée. Tels sont les mérites très réels de ce volume, qui lui assignent sûrement l'une des premières places parmi nos livres scolaires. Nous sera-t-il permis de regretter quelques-unes de ces anecdotes qui se trouvaient dans nos anciens manuels, qui piquaient la curiosité de l'écolier et se gravaient si facilement dans sa mémoire ?

Le volume est orné de nombreuses gravures, fort bien choisies ; elles montrent aux yeux des lecteurs les costumes d'autrefois, les vieux monuments et les anciens sceaux. A chaque gravure est joint un commentaire fort sobre, mais très exact. Cinq cartes coloriées hors texte sont placées à la fin du volume. Nous les aurions souhaitées plus complètes. Dans le cours du récit, nous avons lu les noms de Château-Gaillard, de Chalus, de La Roche aux Moines, d'Anelot, etc. Nous ne retrouvons pas ces noms sur la carte de France.

Ch. PFISTER.

414. — Lud. ZDEKAUER. *Statutum potestatis comunis Pistorii anni MCCLXXXVI*. (Nunc primum edidit.) Præcedit de statutis pistoriensibus seculi XIII dissertatio. Un vol. in-4°, LXVIII-344 pp. Milan, Hoepli, 1888. P. : 20 fr.

M. Zdekauer, professeur de droit à l'université de Sienne, s'occupe depuis longtemps du classement des Archives de Pistoia, et il en a véritablement fait son domaine. Nous avons signalé de lui des *Studi Pistoiesi* d'une critique pénétrante et ingénieuse. Les mêmes qualités de finesse et de solidité dans la méthode se retrouvent dans l'édition *princeps* qu'il donne du statut du podestat de la commune de Pistoie (1296). Le texte est établi sur le manuscrit original, connu sous le nom de *codex Strozianus* (*Statuti*, cod. 20 cl. XII, 355 de l'*Archivio di stato* de Florence), dont une description minutieuse est donnée (préf., p. v-vi). La dissertation liminaire est consacrée à définir l'époque de la rédaction de ce statut. M. Zd. établit avec une grande précision que, dans le texte conservé par le ms., sont insérés des morceaux antérieurs

à l'année de sa rédaction définitive (1296) : le *noyau* de ce statut a été rédigé sous l'influence du parti guelfe qui a dominé à Pistoia à partir de 1267; le statut a été promulgué au nom du roi Charles d'Anjou qui a reçu, précisément en 1267, le serment de fidélité du podestat Cialdo de Cancellieri; (le nom de la reine Blanche d'Anjou y est mentionné, et on sait que Charles I^{er} devint veuf en 1267). Ces divers faits permettent donc de dater de l'année 1267 même la plus grande partie des statuts; divers articles déjà existant y ont été insérés alors; il y a eu ensuite des additions diverses jusqu'en 1295; puis après la remise de la souveraineté et juridiction faite par Pistoia à Lucques et Florence en commun, en 1295, après l'envoi, le 7 décembre, d'un podestat florentin, le *Consilium generale comunis* abrogea, le 29 avril et 3 mai 1296, divers articles des statuts et il en fut fait la récension que contient le *cod. Strozianus*. Sur ces divers points, M. Zd. entre dans des explications minutieuses et probantes que nous ne pouvons reproduire ici. Les dernières pages de cette dissertation sont consacrées à une comparaison suggestive du statut de Pistoia de 1296 et du statut florentin de 1324, encore inédit et dont il y a deux mss. aux archives de Florence : M. Zdekauer prouve par quelques exemples bien choisis « qu'une grande partie du vieux droit florentin est contenue dans la récension du statut de Pistoia de 1296 ». Un *Index* des cotes des documents cités dans cette dissertation la termine. — Le texte du statut, divisé en cinq livres : I De officialibus, II De civilibus, III Maleficiorum, IV De extraordinariis, V De publicis operibus (entre les livres III et IV est intercalé un : *Tractatus iudicis de dampnis datis*), est ensuite publié diplomatiquement. Le volume se termine par dix *Index* qui y rendent les recherches singulièrement faciles : noms de personnes, — noms de lieux, — termes de droit et institutions ecclésiastiques, — politiques, — civiles et sociales — relatifs à la famille et au mariage, — expressions et formules juridiques, — *res rustica*, — chronologie et métrologie, — *notabilia varia*. — Il est à souhaiter qu'un éditeur aussi pénétré de son sujet et aussi consciencieux continue par d'autres publications analogues à préparer l'histoire du droit médiéval italien.

L. G. PÉLISSIER.

-
415. — **Les Tragédies de Montchrestien**, nouvelle édition avec notice et commentaire par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Sorbonne. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie. De la collection de la Bibl. elz., 330 p. — Prix : 6 fr.

Montchrestien, dit Sainte-Beuve dans sa *Poésie française au xvi^e siècle*, vivait sous Louis XIII. Ce n'est pas précisément une erreur, mais un manque d'exactitude : ce poète, qui devait finir en économiste et en rebelle, naquit à Falaise vers 1575 et mourut en 1621, victime de la guerre civile et religieuse où l'avait jeté son ambition plus que ses croyances. La première édition de ses tragédies parut en 1601, la seconde plus

complète en 1604. Elles ne sont pas sans valeur ; mais ce qui est presque tout le drame, ce qui en fait le principal ressort, l'action en est, pour ainsi dire, totalement absente. Nous y reconnaissons non pas « un émule hors de pair », comme le dit M. Lintilhac (*Littérature française*, 214), mais un disciple distingué de Robert Garnier, qui fait comme lui de belles dissertations en vers sur des lieux communs, et atteint parfois dans les chœurs les beautés de la poésie lyrique, surtout quand il est soutenu par un ancien, comme Sénèque ou Horace :

Il verra tresbucher
Sur son chef la voute du monde,
Premier que delascher
Le pied sur lequel il se fonde,
Ferme comme un rocher
Qu'on ne peut eslocher.

Ces poètes du xvi^e siècle, ce qui est à noter, ne peuvent marcher sans lisière. Les beaux vers, les belles maximes ne manquent pas dans le théâtre de Montchrestien, mais on y sent trop l'imitation, l'effort de la mémoire, et tous les procédés de la rhétorique de Ronnard prodigués sans l'habileté ni le génie du maître. Dans la plupart des dialogues, les personnages se donnent la réplique à coups de sentences (*Tragédie d'Hector*, p. 5, 6, 22, 23, 24, 25, 35, 36) et font comme assaut d'esprit. Rien de plus fatigant à la lecture ; sur la scène ces rhétoriciens seraient insupportables. Corneille, on le sait, n'a pas évité ce défaut, et il peut se faire qu'il le tienne de Robert Garnier autant que de Montchrestien dont les œuvres furent éditées dans sa ville natale. L'*Écossaise*, qui met en scène la condamnation et la mort de Marie Stuart, est, si nous en croyons M. Lintilhac (*ouvr. cité*, p. 220), la meilleure des tragédies de Montchrestien : il serait injurieux de dire qu'il ne l'a pas lue ; mais il l'a lue trop rapidement, sans quoi son appréciation serait toute différente. Montchrestien n'a point fait, sauf le *David*, une pièce plus terne, plus froide, moins dramatique que celle-là : il était trop jeune et n'avait pas d'ailleurs l'esprit assez pénétrant pour comprendre les caractères compliqués d'Élisabeth et de Marie Stuart. Venu vingt ou trente ans plus tard, Shakespeare aurait été de taille à traiter un pareil sujet. Quelle plus pauvre invention que de faire graviter autour de la reine d'Angleterre un *chœur des États* qui lui débite force maximes politiques, et autour de la reine d'Écosse un autre *chœur de dolentes damoiselles* qui ne cessent de gémir et de se lamenter ! Brantôme a raconté la mort de Marie Stuart : le récit de l'anecdotier est autrement dramatique que la tragédie de Montchrestien. S'il fallait classer les œuvres du poète, je donnerais, quoiqu'on y rencontre des tirades oratoires interminables, une entre autres de plus de deux cents vers (p. 180), la seconde place aux *Lacènes*, où l'auteur a fait preuve par endroits de force et de vigueur, la première à la tragédie qu'il a intitulée *Aman*. Si Esther, dit avec raison M. de Julleville dans la Préface, n'a chez lui « ni vie, ni charme, ni vérité », en revanche le caractère d'Aman est plus énergiquement tracé

que chez Racine, et sa haine pour les Juifs et leur Dieu s'exhale avec une sorte de férocité sauvage ; mais il ne faudrait pas pousser plus loin la comparaison entre les tragiques.

Cette publication, comme les œuvres de Robert Garnier éditées par M. Foerster et le théâtre de Hardy par M. Stengel, est très utile. On mesure mieux la hauteur à laquelle se sont élevés Corneille et Racine quand on connaît les tragédies, même les meilleures, de leurs devanciers. Un glossaire bien fait et très complet termine ce volume ; je n'y relèverai que quelques fautes. Il fallait écrire *à gré* et non *agré* ; *combien* que signifie quoique, et non à *quelque degré que*, *importable* pénible, insupportable et non *important*, *effoucher*, disperser et non pas *affoler*.

A. DELBOULLE.

416. — **Œuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète par l'abbé J. LEBARQ, docteur ès lettres. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer. Tome I, 1648-1655, LXIII-595 pp., portrait et 3 fac-similés ; tome II, 1655-1659, XXXII-575 pp., grav. (1) et 2 fac-sim. in-8, 1890 et 1891.

L'œuvre considérable, à laquelle M. l'abbé Lebarq travaillait depuis plus de six ans quand il a soutenu sa thèse en 1889, était tout près d'être achevée. En préparant la thèse sur la critique des sermons de Bossuet, il préparait l'édition. Deux volumes viennent de paraître, et il faut espérer que les quatre autres ne tarderont pas.

L'introduction générale se trouve répartie entre ces deux volumes ; dans l'une est esquissée l'histoire du développement de l'éloquence de Bossuet, dans un style qu'on voudrait plus sobre ; à la suite sont rangées dans l'ordre alphabétique des remarques sur la grammaire et le vocabulaire ; elles doivent tenir lieu du lexique complet, dont l'étendue aurait dépassé le cadre de l'édition. L'introduction du second volume traite de la chronologie des sermons ; elle a aussi un appendice, le tableau des principales singularités orthographiques des manuscrits de Bossuet qui avait figuré dans la thèse, mais il est fort augmenté. Je ne comprends pas pourquoi ces deux introductions n'ont pas été fondues en une seule. Les discussions chronologiques réservées au deuxième volume et les particularités orthographiques qui en sont la base, portent en partie sur des sermons publiés dans le premier volume. Il y a là une disposition défectueuse. Au contraire tous les lecteurs de M. L. lui seront reconnaissants d'avoir fait imprimer à la fin de chaque volume la concordance entre l'ordre chronologique, suivi par lui, et l'ordre liturgique, suivi par ses prédécesseurs.

Mais tout ceci n'est que l'extérieur de cette édition. Ce qui en fait la valeur, c'est le texte. Il a été revu sur les manuscrits, toutes les fois que

1. Cette gravure (intérieur de la cathédrale de Metz) souille le faux titre du volume ; une publication illustrée à bon marché refuserait un pareil monstre. Le portrait gravé en tête du premier volume est au contraire excellent.

les manuscrits ont été accessibles, et il en est bien peu sans doute qui auront échappé à la poursuite intelligente de M. Lebarq. Certains discours ont été entièrement établis, le panégyrique de saint Gorgon, par exemple, dans le premier volume. M. L. nous donne un sermon nouveau, pour le jour de Pâques (1654; t. I, 494). Dans d'autres cas, les doubles rédactions fondues arbitrairement par les anciens éditeurs ont été séparées soigneusement, et la seconde forme seule admise dans le texte; ces cas sont très nombreux, j'indique au hasard un passage vers la fin du sermon pour la fête du Rosaire, de 1651 (I, 94 ss. ¹). Ailleurs des attributions fausses avaient été faites à certaines pièces. C'est ainsi que Lachat avait intitulé « seconde conclusion du sermon précédent pour la profession de Marie-Anne de Saint-François de Bailly » les deux derniers points du sermon de profession de la sœur Claude Maillart (Metz, 1659; II, p. 560).

Enfin, il y avait à supprimer des sermons les interpolations des éditeurs. Elles étaient de toute sorte et de toute étendue. Dans un sermon pour la nativité de la Sainte Vierge, les éditeurs avaient abrégé l'exorde et ajouté une conclusion d'emprunt (I, 163). Le style avait été rajeuni « *auxquelles* » pour « *esquelles* » (I, 400) « *cette bouche divine de laquelle découlaient des fleuves* » pour « *inondaient* » (I, 405), « *ce violent prince d'Aquitaine* » pour « *cet enragé* » (I, 416), « *les flammes de l'enfer* » pour « *d'enfer* » (I, 418), etc. Quant aux fautes de lecture corrigées, elles sont innombrables. J'en cite quelques-unes en note parmi les plus caractéristiques ².

Il me reste trois réserves à faire sur le beau travail de M. Lebarq. Je regrette d'abord que l'orthographe de Bossuet n'ait pas été conservée. Puisque Bossuet avait des théories orthographiques — le malheureux! — et que ces particularités sont un élément de chronologie, M. L. ne devait pas les reléguer dans un tableau où personne n'ira les chercher ³. Ce tableau est d'ailleurs un choix. Quelque esprit grincheux insinuera que ce choix a été fait de façon à appuyer les idées particulières de M. L. et le nouvel éditeur court le risque d'être traité comme il a traité Lachat, ce qui serait fort injuste. En second lieu, M. L., si dur pour Lachat, a quelque peu négligé de rendre justice à ses devanciers dans ses

1. L'exemple le plus frappant est peut-être le sermon pour la Pentecôte (1654, I, 545), « l'écheveau le plus embrouillé » des mss. de Bossuet.

2. I, 5 « le vêtement marque l'adhérence » Lebarq, « marque la tyrannie » éd.; I, 8 « employez la Mère de Dieu » (comme médiatrice) L., « la mort de Dieu » éd.; I, 376 « saint Jean, le favori du Sauveur » L., « le fermier du Sauveur » Lachat; II, 523 « il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau ou par la magnificence de leurs funérailles » L., « de ses funérailles » éd.

3. Sans compter que si, comme il faut l'espérer, l'orthographe actuelle subit une réforme, le texte de L. ne représentera ni l'orthographe de Bossuet ni celle de ses lecteurs.

notes critiques et même parfois dans ses introductions¹. Je sais bien que M. L. m'alléguera le manque de place : mauvaise excuse, quand il s'agit de payer une dette. Enfin, M. L. nous donne-t-il une édition définitive ? L'édition définitive sera celle qui reproduira typographiquement l'aspect du manuscrit. Il est des détails que M. L. ne mentionne jamais : par exemple, les corrections que Bossuet apporte lui-même à son texte : mot substitué à un autre, commencement de phrase abandonné, etc. Ce sont pourtant ces détails qui peuvent nous faire entrer dans les secrets de la composition de Bossuet, nous faire assister à la naissance de ses chefs-d'œuvre. Il y a là un intérêt psychologique qui n'est nullement satisfait par M. Lebarq. Il a fait peut-être une édition définitive pour les littérateurs du commun : les raffinés attendent encore leur Bossuet.

A.

417. — Notes pour servir à l'histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres, par Henri Clouzot, attaché aux archives des Deux-Sèvres. Niort, L. Clouzot, libraire-éditeur, 1891, grand in-8 de III-163 p.

Le travail de M. Clouzot est très soigné : on y apprend à bien connaître tous les imprimeurs de Niort antérieurs à la Révolution, depuis Thomas Portau (1594)² jusqu'à Pierre Elies, dont la dernière publication est l'*Almanach de Poitiers pour l'année de grâce 1787*. Les productions de chaque imprimeur sont décrites d'une façon très précise, le plus souvent avec la marque et la signature³. Le plus célèbre de tous

1. J'ai cherché en vain « l'heureuse correction » de Lachat, indiquée par M. L., I, 584 ; pour une fois la chose en valait la peine. M. Rébelliau avait, ici même, déjà établi que l'exorde sur le Jugement dernier publié par M. Choussy était de Bossuet et vraisemblablement de l'époque de sa jeunesse (*Rev. crit.*, 1885, I, 213).

2. Thomas Portau arrivait de Pons où il avait apporté la première presse dès 1590. On le croit fils de Jean Portau, imprimeur à la Rochelle de 1576 à 1587. Portau, qui est à Niort le premier en date, y est aussi le premier en mérite, et M. C. ne dit rien de trop en ce passage (p. 6) : « Certaines de ses impressions, telles que les *Histoires des poètes*, les *Tragédies de Robert Garnier* et le *Marot* de 1590, parviennent à un point de perfection tel que l'art typographique niortais n'a jamais pu s'y maintenir ni y atteindre dans l'avenir. Il suffit pour s'en rendre compte de feuilleter cette charmante édition de Marot en petits caractères, dont les exemplaires reliés en maroquin par Boyet font encore la joie des bibliophiles de nos jours. »

3. Voir p. 5 la marque de Thomas Portau, p. 6 sa signature, p. 21 la marque de René Troismailles, p. 24 sa signature, p. 31 la signature d'Anthoine André, p. 37 la marque de Jean Lambert, p. 40 la marque de Jean Moussat, p. 41 la signature de Marie Portau, veuve de Jean Moussat, p. 57 la marque de Jean Bureau, p. 59 la signature de Marie Mathé, veuve de ce dernier, p. 60 la marque et la signature de leur fils et successeur Philippe, p. 61 la signature d'Anne le Morne, veuve de Philippe, p. 81 la marque de François Mathé, p. 84 la signature de Joseph Lagrange, p. 86 la marque d'Antoine Faultré, p. 87 sa signature, p. 92 la signature de Léonard Martin Dessables, p. 105 la marque de Jean Elies, p. 106 sa signature, etc.

ces typographes, après Portau, fut Jean Moussat qui était peut-être son gendre, car la femme de Moussat s'appelait Marie Portau; il vint à Niort vers 1615 et joua un rôle considérable sous la direction d'Agrippa d'Aubigné qui en fit son imprimeur à gages et l'établit à Maillé. Les pages que M. Clouzot consacre à l'imprimerie particulière d'où sortirent les *Tragiques* (1616), l'*Histoire universelle* (1616-1618-1620), les *Aventures du baron de Feneste* (1617), présentent le plus vif intérêt (p. 42-50). Signalons aussi des renseignements bien curieux (p. 51-53) donnés, d'après la correspondance du savant historien du Poitou, Jean Besly, sur l'édition des *Mémoires des choses passées en Guyenne ès années 1621 et 1622* par Bertrand de Vignolles. Besly se plaint avec une extrême vivacité d'une déloyale manœuvre : on avait mis sous son nom, en tête de l'ouvrage, comme recommandation et passe-port, une épître à laquelle il était complètement étranger ¹.

Aux notices sur les imprimeurs, enrichies parfois de documents inédits, sont jointes² des notices sur les auteurs des livres sortis de leurs presses, par exemple, sur Georges Pacard, pasteur de la Rochefoucaut, de Châtellerault, de Saint-Claude, polémiste ardent (p. 8), sur François Mizière, médecin, antiquaire, collectionneur, etc., qui aida Portau à éditer, en 1595, les œuvres de Marot (p. 8), sur Christophe des Francs, sieur de la Chalonnierre, auteur des *Histoires des poètes* en 18,000 alexandrins (p. 10)³, sur Israel Harvet, docteur-médecin à Orléans, l'adversaire de Laurent Joubert (p. 15), sur le ministre Vallier, « un des membres du petit troupeau calviniste de M^{me} de Boulaye » (p. 17), sur le capitaine Bruneau, sieur de Rivedoux, auteur de l'*Histoire véritable de certains Voyages périlleux et hasardeux sur la mer*, etc. Niort, Portau, 1599, in-12, édition princeps qui n'avait encore été signalée par aucun bibliographe (p. 18).

Mentionnons un chapitre spécial sur les libraires de Niort jusqu'à la Révolution, une notice (à l'appendice) sur l'imprimerie dans quelques villes des Deux-Sèvres (Bressuire, Châtillon-sur-Sèvre, La Forêt-sur-

1. Quand j'ai donné une nouvelle édition des *Mémoires de Vignolles* (collection *méridionale*, fascicule I, Bordeaux, 1869), j'ignorais cette supercherie littéraire qui fut cause — tant les protestations indignées et les menaces de Besly effrayèrent l'auteur de la réclame — de la destruction de presque tous les exemplaires.

2. Voir (p. 22-24) un acte notarié du 21 juillet 1600 au sujet de l'impression par René Troismailles pour Pierre Morin, marchand libraire à la Rochelle, du *Tableau des différens de la religion*, par Ph. de Marnix, seigneur du Mont Sainte-Aldegonde, une quittance (p. 40-41) de la veuve de Jean Moussat, du 17 avril 1629, etc. L'auteur a utilisé, çà et là, divers documents étrangers, notamment en ce qui concerne les Desbordes qui, chassés par la persécution, allèrent occuper une des premières places parmi les imprimeurs hollandais, des documents recueillis à Amsterdam et à Leyde (p. 94-97).

3. M. C. emprunte quelques citations à la fable de Philémon et de Baucis, transformés par le malencontreux poète en paysans poitevins (p. 10-11).

Sèvre¹, Melle, Parthenay, Saint-Maixent, Thouars), la liste chronologique des imprimeurs et libraires du département des Deux-Sèvres de 1789 à 1870, enfin une table des noms de personnes et de lieux. Ajoutons que le volume, très bien imprimé sur beau papier, est digne des deux bibliophiles dont il porte le nom, l'auteur ayant eu pour éditeur son père, qui est un de nos libraires les plus instruits.

T. DE L.

418. — *Souvenirs des Balkans. De Salonique à Belgrade et du Danube à l'Adriatique.* Par M. René MILLET. Hachette et Cie, in-12. p. VIII-397.

M. René Millet qui, dans sa carrière de diplomate, a entendu beaucoup de gens trancher la question d'Orient, remarque au début de son avant-propos qu'il y a deux manières d'aborder ce grand problème de la politique contemporaine : celle qui consiste à le résoudre en cinq minutes. « C'est la méthode la plus commode et la plus répandue. A ceux qui la pratiquent, les conquêtes, les démembrements, les annexions ne coûtent rien. Ils font un massacre effroyable de territoires... Celui-ci soutient que les Turcs n'en ont que pour huit jours et d'un geste large les rejette en Asie. Cet autre déclare que l'Autriche se meurt... Quant aux peuples secondaires on n'en fait qu'une bouchée. »

L'autre méthode consiste à connaître les choses dont on parle, même lorsqu'il s'agit de politique. « C'est la plus difficile ; pour connaître il faut comprendre et ne comprend pas qui veut. Il faut pour bien connaître l'Europe une force de sympathie peu commune qui vous transporte en quelque sorte dans l'âme des autres peuples... S'il vous est impossible, fût-ce pour quelques heures, de vous fabriquer un cœur anglais, russe ou allemand, si vous ne pouvez concevoir vivement les mobiles qui poussent chacun de ces peuples et les calculs qui les retiennent, si vous ne parvenez pas à vous placer au centre de leurs passions et de leurs intérêts, vous pouvez être estimable négociant, brave soldat, bon patriote, mais politique clairvoyant, non pas. »

C'est par ce second procédé que l'auteur a voulu, se trouvant en bonne situation pour le faire, étudier la péninsule des Balkans. Il a cherché à « sentir battre le cœur » des populations, noyaux ou débris de nations, comprises entre le Danube et le Bosphore, Il a pris le chemin de fer là où la locomotive roule depuis quelques années, le cheval ou le bâton du voyageur en l'absence du rail d'acier, et il s'est promené en regardant choses et gens, les villes modernes ou modernisées et les ruines du passé, remontant souvent dans l'histoire, recherchant les influences du sang, de la race, de la foi, de la conquête, pensant que tout est bon pour « découvrir le secret des âmes » lequel est le secret de l'avenir, et

1. C'est dans le château de ce nom que furent imprimés par Jean Bureau les *Mémoires* de Philippe de Mornay, seigneur du Plessis. Voir de curieux détails à ce sujet p. 58.

il est résulté de son exploration un volume intéressant, rempli et presque fourmillant d'idées, attrayant et facile à lire malgré la gravité des questions qui y sont soulevées, pittoresque dans ses descriptions.¹, suggestif dans son tour vif, instructif sous sa forme dépouillée de toute pédanterie, parfois un peu papillotant comme les choses et les costumes d'Orient.

Au milieu de ses digressions de touriste ou de ses réminiscences d'historien, une idée maîtresse reste toujours présente à l'esprit de l'auteur et assure l'unité de son livre, qui, sans cela peut-être, éparpillerait trop l'attention du lecteur : comprendre et faire comprendre comment la nature et l'histoire ont désuni et continuent à désunir des peuples qui, contrairement à ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe, n'ont jamais pu se fondre, qui constituent à l'est de notre continent une fourmilière de petites nationalités inquiétantes pour la paix générale, aucune n'ayant les qualités nécessaires pour être le Piémont ou la Prusse d'une Italie ou d'une Allemagne, trop fortes individuellement pour disparaître sous la conquête extérieure, ou se coaguler en confédération comme la Suisse ou les États-Unis. Quelles sont donc les causes du manque de cohésion de la péninsule orientale et en quoi différentes de celles qui ont existé partout, qui n'ont pas empêché, sous la pression des grandes mêlées historiques, la cristallisation des états européens actuels? C'est là un vaste sujet où vient se résumer une bonne partie de l'histoire du monde, difficile par suite à traiter en un petit volume. M. M. s'y reprend avec insistance à travers toutes les rencontres ou les impressions de la route. Dans une suite de chapitres brillants et appuyés sur un fonds d'observations ou de lectures solides, il étudie les divers facteurs du problème : le sol se prêtant mal par sa conformation à une fusion des habitants; les races et les langues qui ont pris en Orient une importance si excessive chez les zélateurs de nationalité, « esprits entichés d'origines et de parchemins », pour

1. Plusieurs de ces descriptions (Salonique, la Bosnie, Raguse, etc.), pourraient plus tard figurer dans un recueil de morceaux choisis : elles porteraient bien la marque de notre époque littéraire en ce qu'elle a de meilleur : le don de la vie, la claire vision des choses matérielles, l'amour de la planète, la recherche de ce qu'elle a de familier, et comme de maternel pour l'homme. Peut-être aussi nos descendants seront-ils un peu surpris de tout ce que nous voyons ou de tout ce que nous mettons dans un site, dans un nœud de montagnes, une fuite de rivière, ou une enfilade de vallons. Nous établissons une connexité étroite, et qui n'est peut-être pas aussi réelle qu'elle nous apparaît, entre les aspects extérieurs de la nature et les âmes qui y habitent. Par une sorte d'anthropomorphisme continu, nous habillons ces objets de formes et de vêtements pareils aux nôtres. Les Grecs apercevaient des dieux et des déesses partout; nous voyons partout des corps d'hommes et surtout de femmes. Une bonne partie de nos comparaisons est prise là. Le livre de M. M. abonde en images de ce genre. Malgré leur justesse et souvent leur fraîcheur, c'est un peu monotone. Quelquefois aussi, sous la plume de l'auteur, une comparaison devient une raison plus séduisante pour l'imagination que satisfaisante à qui va au fond des choses. L'abus des métaphores nous sera un jour sévèrement reproché.

les prétentions desquels M. M. a de justes paroles de sévérité et de bon sens, si intéressants cependant parfois ou si touchants dans leurs visées littéraires ou patriotiques; la religion qui, en l'absence d'autres causes d'unité morale, semblait apte à jouer là le rôle qu'elle a rempli ailleurs, à « imprimer à la péninsule un caractère solide que ni la nature, ni l'histoire ne lui avaient donné », et qui cependant a elle aussi échoué dans sa tâche; la conquête ottomane, qui tandis qu'elle allongeait son ombre inféconde sur l'Asie et l'Europe, bouleversa sans unifier, campant comme on l'a dit, au lieu de fonder, « tenant les vaincus à distance et perpétuant leurs divisions »; ce qui a perpétué le morcellement.

Arrivé au bout de son examen, l'écrivain se trouve en plein drame moderne, un drame qui n'a pas encore de dénouement, dont le dénouement même est une énigme. Cette énigme s'éclaircit, si elle ne se résout pas, sous la plume ingénieuse de M. M. qui en condense les principales données ethnographiques, politiques, religieuses.

Il n'a pas d'ailleurs la prétention de fournir des solutions définitives : celles qui ont été proposées ou imposées par les Congrès ne lui paraissent pas toutes satisfaisantes, loin de là: il le dit nettement et il explique son opinion. Sa définition de la notion du progrès et de la vie même, si différente chez l'oriental et l'occidental, source (ou résultat?) de tant de conceptions antagonistes, est suggestive. L'important, dit l'auteur en une conclusion un peu écourtée mais juste, est de ne pas vouloir imposer nos catégories à ceux qui ne les comprennent pas, enfermer dans le cadre compliqué de notre civilisation à compartiments des cerveaux habitués à plus de simplicité et de souplesse en matière politique ou administrative. Cependant il a l'instinct profond que l'œuvre d'initiation ou de réparation doit se faire, qu'il est nécessaire que tant de territoires stérilisés par le croissant, qui n'ont été séparés qu'artificiellement de l'Europe, qui furent la richesse et l'ornement de l'antiquité, soient rendus au plein soleil de la civilisation méditerranéenne, que celle-ci reprenne conscience de son unité dans toute sa plénitude. La rénovation, pense M. M., se réalisera surtout par nos arts de la paix, et c'est sur cette idée, rassurante au point de vue du rapprochement des deux continents, qu'il termine son livre. Tout en laissant à Constantinople les Turcs, perfectionnés à leur manière, environnés en Europe de petites nations libres, tampons ou freins des grands états voisins, il a bon espoir dans nos ingénieurs et nos savants « qui feront certainement la conquête de l'Asie », dans les chemins de fer qui pour mélanger et fondre « ont une force de persuasion qui manque parfois aux diplomates ».

Sous sa forme un peu chatoyante, humoriste par endroits, le livre de M. Millet restera pour ceux, hommes d'étude ou de politique, qu'attache la question d'Orient, un témoignage oculaire précieux, une source abondante d'informations recueillies par un observateur sagace, rompu aux problèmes d'État aussi bien qu'à l'histoire et qui possède en

même temps les dons rares de l'écrivain, la clarté, la vie, l'art de faire penser.

Eugène d'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 août 1891.

M. Heuzey entretient l'Académie de la figurine de terre cuite, connue sous le nom de la Danseuse voilée, qui fut recueillie en Grèce en 1845 par Auguste Titeux, architecte, et dont M. Cavellier, statuaire, vient de faire don au musée du Louvre. Les reproductions en sont très répandues : il est d'autant plus intéressant pour le musée de posséder désormais l'original. On peut présumer qu'il provient des fouilles qui furent entreprises par Titeux en avant des Propylées d'Athènes, et qui, reprises plus tard par Beulé, ont amené la découverte du célèbre escalier de l'Acropole. On a trouvé en effet, dans la même région, des fragments de figurines analogues, ainsi qu'un bas-relief votif du dieu Pan dont M. Heuzey met le dessin sous les yeux de ses confrères : on y voit, devant le dieu assis, une danseuse voilée, dont la pose et les draperies se retrouvent point pour point dans la petite figure de terre cuite.

M. Menant annonce la découverte d'une nouvelle inscription hétéenne, relevée l'été dernier par MM. Ramsay et Hogarth, dans les défilés du Bulgar-Maden, en Asie-Mineure; l'existence en a été signalée d'abord à M. Menant par M. Abriet, drogman de l'ambassade de France à Constantinople. Elle est d'une conservation parfaite; le texte en est étendu et apporte par conséquent des éléments précieux pour l'étude de l'écriture et de la langue des Hétéens. M. Menant reconnaît au commencement la filiation et les titres d'un prince dont on a déjà trouvé d'autres inscriptions, puis une invocation aux divinités protectrices de son royaume; ensuite vient l'exposé du sujet principal de l'inscription, qui sera sans doute la partie la plus difficile à déchiffrer; à la fin sont commémorées, une seconde fois, les divinités précédemment invoquées.

M. Deloche communique des observations sur un anneau sigillaire trouvé dans une sépulture d'homme à Wittislingen (Bavière). Cet anneau est en or; sur le chaton est gravé un visage barbu, vu de face, avec un casque ou diadème à rayons. Une fibule recueillie dans la même tombe porte une inscription où se lit le nom propre Uffila, qui paraît goth; l'aspect de la tête gravée sur l'anneau rappelle également les productions de l'art des Goths. D'autre part, les trois cabochons disposés en trèfle, qui entourent le chaton, sont une marque distinctive de l'orfèvrerie franque. M. Deloche en conclut que nous avons là un monument de l'industrie artistique des Goths, déjà modifiée par l'influence franque.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou,

Ouvrages présentés : — par M. G. Paris : 1° MALORY (sir Thomas), *la Morte Darthur*, edited by H. Oskar SOMMER (3 vol.); 2° MAC INNES (D.), MACDOUGALL (J.) et NUTT (Alfred), *Waifs and Strays of Celtic tradition, Argyllshire series*, n°s II-III, *Folk and hero tales*; 3° HYDE (Douglas) et NUTT (Alfred), *Beside the fire, a collection of Irish Gaelic folk stories*; 4° NUTT (Alfred), *Studies on the legend of the holy grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin*; — par M. H. Weil : ARISTOTE, *la République athénienne*, traduit par Théodore REINACH; — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fasc. 15; — par M. Wallon : *Phoenix, nuntius latinus internationalis*, fasc. 3 (contenant un compte rendu des séances de l'Académie des inscriptions, pendant les trois premiers mois de 1891, rédigé en langue latine).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38

— 14-21 septembre —

1891

Sommaire : 419. KAUTZSCH et SOCIN, Traduction de la Genèse. — 420-421. Iliade et Odyssée, p. p. CHRIST. — 422. NIEMANN, Vechta et Cloppenburg, II. — 423. ROD, Dante. — 424. L. G. PÉLISSIER, Lettres de Bayle et de Baluze. — 425. D'ANCONA, Origines du théâtre italien. — 426. KURSCHNER, Littérature nationale allemande. vol. 125-160. — 427. ARTAUD, Un armateur marseillais, Georges Roux. — Chronique. — Académie des inscriptions.

419. — *Die Genesis mit neuerer Unterscheidung der Quellschriften* uebersetzt von E. KAUTZSCH, Professor zu Halle und. A. SOCIN, Professor zu Leipzig, namentlich zum Gebrauch bei akademischen Vorlesungen. Zweite vielfach verbesserte Auflage. Freiburg, I. B. 1891. Akademische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr.

Cette nouvelle traduction de la Genèse réalise avec beaucoup de savoir et de tact le plan conçu par le regretté François Lenormant sur l'impulsion féconde de M. Renan. La *Genèse* de François Lenormant distingue, pour la première fois, au moyen de types différents, les documents élohistes et les documents iahwéistes, dont ce livre se compose d'après l'école critique moderne. François Lenormant y a ajouté un procédé beaucoup plus décisif, en réunissant successivement, sous forme de deux recueils entièrement séparés, toutes les pièces attribuées à chacun de ces auteurs. Cette dernière manipulation, qui donnait deux fois le même texte, avait cet avantage de faire ressortir avec la plus grande évidence les lacunes et les solutions de continuité que présentait chacun de ces documents. Cependant il était impossible de le mettre en pratique d'une manière rigoureuse dans la traduction du Pentateuque tout entier que MM. Kautzsch et Socin se sont proposé de nous donner; cela aurait doublé le volume. Ces savants continuateurs de Lenormant ont en revanche enrichi leur traduction par la distinction des autres sources pentateutiques, dont Lenormant n'a pas tenu compte. Ils ne distinguent pas moins de 8 sources : 1° Le document principal des quatre livres du Pentateuque (Q), dit Elohiste ou CS (Code sacerdotal, Ps. Priestercodex, chez Dillmann A); 2° Le iahwéiste (chez Dillmann C); 3° L'ancien iahwéiste (I'); 4° L'ancien Elohiste (E.), apparenté au iahwéiste (chez Dillmann B) 5° Les passages où les deux sources principales ne peuvent plus être séparées l'une de l'autre (IE); 6° La narration du chapitre XIV; 7° Les passages ajoutés par le rédacteur final (R); 8° Les gloses qui ont été insérées dans le texte à des époques relativement récentes. La multiplicité de ces sources littéraires est de nature à effrayer ceux qui croyaient jusqu'à

Nouvelle série, XXXII.

37-38

présent que les quatre premiers livres du Pentateuque et même le Deutéronome étaient l'œuvre d'un seul auteur; mais l'opinion que la forme actuelle du Pentateuque est le résultat de diverses rédactions successives, est fermement maintenue par la critique moderne, qui va même jusqu'à distinguer plusieurs collaborations dans chaque classe de rédaction. MM. K. et S. ont bien fait de ne pas tenir compte de cette dissection par trop minutieuse. Une autre question est de savoir si cette octuple division répond à la réalité des choses, en d'autres termes si la critique moderne a toujours réussi à nous donner la vraie solution des difficultés que présente le texte du Pentateuque. Jusqu'à présent, malgré les études que j'ai faites dans cet ordre d'idées et malgré ma meilleure volonté de m'assimiler ces résultats, je ne suis pas encore arrivé à me faire une conviction. Sous l'empire d'un tel état d'esprit, il me paraît très urgent de formuler nettement quelques-unes de mes objections afin de les soumettre à l'appréciation des critiques, et principalement des savants traducteurs de la Genèse. Les remarques suivantes se bornent à des points relativement secondaires, en laissant de côté la question de fond touchant l'Elohisme et le Yahwisme, question dont la discussion ne peut entrer dans le cadre d'un simple compte rendu. Je m'attacherai de préférence à certaines traductions et à certaines notes qui ne paraissent pas répondre à une nécessité bien prouvée.

P. 3. La mention de la terre avant le ciel G., II, 4^b est conforme aux sections I, 2-5 et 6-10. Autrement elle indiquerait l'antériorité de la terre sur le ciel, qui est une idée étrangère à la conception biblique. Ce verset doit donc appartenir à l'Elohiste, chez lequel on trouva aussi l'expression *beyom* suivie d'un infinitif (V, 1).

La traduction de *kol-siah'* et *kol-éseb* par « aucun arbrisseau », (*kein Gesträuch*) et « aucune plante », (*keine Pflanzen*) me paraît bien invraisemblable, car le manque de la pluie ne produit nullement cet effet extrême en Palestine, où la rosée abondante et l'eau souterraine suffisent souvent à la végétation. Puis, la production des plantes n'est mentionnée nulle part dans ce récit et cela ne peut être que parce que cette production est déjà mentionnée dans le chapitre précédent, et de telle sorte, le mot précité doit être pris dans le sens de « tout ». L'auteur veut dire que, par l'absence de la pluie, plusieurs espèces de plantes ne réussirent pas à croître, surtout les plantes comestibles, servant à la nourriture de l'homme, ce qui est indiqué par le mot *sadé*, qui désigne ordinairement les champs ensemencés ou pouvant être ensemencés.

P. 8. Le mot *h'at'at* (Gen. IV, 7) ne signifie certainement pas ici *péché*, (*Sünde*). C'est plutôt l'expression figurée pour « victime » souffrant par l'injustice des autres; c'est une allusion à Abel destiné à être tué par son frère, malgré l'affection qu'il lui porte. — J'ai montré ailleurs que la construction d'une ville dans le désert n'implique pas

d'idée contraire à la vie nomade, laquelle ne peut jamais se passer d'un centre fixe pour y faire écouler le surplus de ses troupeaux, en échange de comestibles ou d'étoffes indispensables. Il n'y a donc aucune nécessité de séparer ce passage du récit précédent.

P. 11. Les mots « et aussi plus tard » (VI, 4), appartiennent certainement au premier auteur, qui ne devait pas ignorer la légende relative à l'existence des géants (*Nephilim, Anaqim, Rephaïm*), dans divers endroits de la Palestine et spécialement au delà du Jourdain. Ceux-ci ne pouvaient être conçus, que comme un produit relativement récent et ne formant pas la descendance directe des géants antédiluviens qui périrent dans le déluge.

P. 16. On peut difficilement imaginer que l'auteur sacerdotal ait cru que la sortie de l'arche par Noé se soit accomplie sans que celui-ci ait offert à Dieu un sacrifice de reconnaissance; il en résulte que le passage VIII, 20-22, malgré le nom de Iahwé, qui y figure appartient à l'auteur élohiste du récit qui suit immédiatement au chapitre IX.

P. 17. L'expression « Noé l'agriculteur » (IX, 20) fait visiblement allusion à la prédiction consignée dans V, 29; elle ne peut donc pas être attribuée à l'auteur supposé plus ancien I'. — Je ne vois pas pourquoi les mots « Ham, père de » seraient une interpolation. Rien ne nous autorise à faire de Chanaan un frère de Sem et de Japhet; en effet, ces deux noms sont des personnifications d'idées (renommée, extension), ce qui est aussi le cas de *Ham* (chaleur), tandis que Chanaan constitue un terme géographique.

P. 20. Tout à fait à changer est, suivant moi, la traduction de *kol haareç* (XI, 1) par « toute l'humanité » (*die ganze Menschheit*), impliquant l'idée traditionnelle d'une seule langue mère pour tout le genre humain, idée qui, selon moi, n'est admise ni par le Iahwéiste, ni par l'Élohiste, qui placent la dispersion des peuples et la multiplicité des langues avant la construction de la tour de Babel. L'auteur du chapitre XI ne parle que de la race sémitique seule, pour laquelle la Babylonie forme, en effet, un point central très convenable. Il faut donc traduire « tout le pays » au sens strict du mot *ereç*.

P. 25. Je ne m'explique pas comment on peut prendre le chapitre XIV pour l'œuvre d'un auteur différent que celui du chapitre XV, dont le début : « sois sans crainte, Abraham » (v. 1), montre d'une part qu'Abraham craignait quelque vengeance de la part des puissants de la terre, d'autre part qu'il venait de gagner la faveur divine par une action remarquable. Le chapitre XIV, mettant le patriarche aux prises avec le puissant Chodorlogomor, qui pouvait revenir à tout instant, pour venger sa défaite, et faisant offrir ensuite, par Abraham, la dîme à Malki-Zedeq, prêtre du Dieu Très-Haut, rend parfaitement compte de ces deux circonstances, qui autrement resteraient tout à fait inexplicables. Du reste, l'historicité de l'invasion Élamite

à l'époque d'Abraham, est maintenant démontrée par des documents authentiques, contemporains de ces événements, et cela suffit à prouver la haute antiquité de ce récit.

P. 29. L'attribution des versets XV, 19-21 au dernier rédacteur est contredite par Deutéronome II-III, qui mentionne les *Rephaïm* comme les habitants primitifs de la Palestine trans-jordanique.

P. 52. Je ne vois pas la nécessité d'admettre que le rédacteur ait retiré après le verset XXIV, 61, le récit de la mort d'Abraham. Si celui-ci n'est pas mentionné à l'occasion du retour de l'esclave avec Rebecca, c'est que par la circonstance particulière que nous relate l'auteur, la réception de ces deux personnages a été faite par Isaac. L'état de choses est celui-ci : Isaac, revenu du voisinage (*mibbôd*) du puits, nommé *Lahay Roï*, était sorti ce jour-là dans la campagne nord de Bersabée pour couper des broussailles (*lasûah*) et rencontra ainsi la caravane de l'esclave amenant sa fiancée. Le narrateur n'avait pas besoin de dire ce qui va de soi, qu'Abraham prit connaissance de ce retour. La phrase « Isaac se consola avec Rebecca de la perte de sa mère » (v. 67) est on ne peut plus exacte. La nécessité de changer les mots « de sa mère » en « de son père » ne s'impose nullement. Ajoutons que l'expression *Sarah immo* n'est pas non plus « de l'hébreu monstrueux » (*Ein monstruoses Hebräisch*). C'est le mot précédent *haohela* qui doit être corrigé en *ohel* « il l'établit dans la tente de sa mère Sara. »

P. 54. — L'expression « jusqu'au voisinage d'Assur » (XXV, 18), est des plus authentiques; Assur désigne simplement la Mésopotamie, qui, depuis le règne de *Tiglat Pilesser* I^{er}, faisait déjà partie de l'Assyrie. La phrase finale : « il demeura en face de tous ses frères », annonce l'accomplissement de la prédiction de XVI, 12; le verbe *naphal* marque bien l'établissement des nomades (Juges VII, 12); la forme du singulier a été choisie pour faciliter cette allusion.

P. 62. La traduction « il arriva au lieu saint d'aujourd'hui » (da gelangt er an die [jetzige heilige] Stätte) du verset 8 XXVIII, 11 ne peut pas se soutenir un seul instant; le mot *maqom* ne signifie jamais à lui seul « lieu de culte » (*Kultstätte*). Dans II Rois V, 11 *maqom* désigne le siège de la plaie et non le sanctuaire. Le verbe *haniah yad* n'exprime jamais le geste de la prière, il faut pour cela l'expression *paras kappaïm*.

P. 63. Le membre de phrase *Wehinnê Iahwé niççab ôlâw* « et Jahwé se tenait près de lui » (XXVIII, 13), ne soulève aucune difficulté, car le sens de « servir quelqu'un » n'est qu'accidentel. Comparez Gen. XVIII, 2.

P. 65. Je ne vois pas pourquoi les trois versets (XXXI, 26-28) ne seraient pas du même auteur que le reste du récit? ou bien la critique a-t-elle trouvé une accusation plus fulminante pour la mettre dans la bouche de Laban? Alors il aurait fallu l'indiquer.

P. 73. L'attribution à Jacob de l'élévation de la stèle ne souffre pas le

moindre doute et il est impossible de considérer le nom de Jacob comme une glose erronée; au verset 51 il faut lire *yarita* au lieu de *yariti*. L'auteur, qui considère Jacob comme un monothéiste très sévère, n'a certainement pas songé à le faire participer à un repas préparé à l'occasion d'une cérémonie païenne. Cette réflexion nous montre en même temps que l'explication de *Micpâ* (v. 49), qui joue sur le mot *maçéba* (v. 50), appartient au même récit. D'autre part le mot *Elohim*, malgré l'emploi de *Iahwé* au verset précédent, convient parfaitement dans la bouche d'un polythéiste, qui, tout en reconnaissant le Dieu de Jacob, n'oublie pas ses dieux à lui.

P. 77. L'idée d'attribuer la réponse du v. XXXIII, 5, à un auteur différent de celui de la question du même verset, me paraît bien invraisemblable. En déclarant que les jeunes gens étaient ses enfants, il a fait comprendre par cela même que les femmes étaient ses épouses. C'est conforme aux habitudes de l'Orient de ne donner les nouvelles des femmes que d'une manière indirecte. Le nom d'*Elohim* est en plein emploi dans tout le récit et on ne s'attend pas à un autre nom dans cet endroit.

P. 78. On ne sait pas pourquoi le verset XXXIII, 18, appartiendrait à un auteur différent de celui du passage précédent, auquel appartient le récit constatant la blessure reçue par Jacob dans sa lutte contre *Élohim*; le verset suivant doit venir aussi du même auteur, puisque le nom de l'endroit n'est pas donné; il m'est également inexplicable pourquoi les mots « *le père de Sichem* » seraient une insertion postérieure; ils sont nécessaires pour préparer le lecteur au récit du rapt de Dina, où Hamor joue un rôle d'intermédiaire.

P. 83. La difficulté invoquée pour justifier l'attribution du verset XXXV, 14, au dernier rédacteur, me semble reposer sur des prémisses bien contestables. Je nie formellement que l'érection d'une stèle ait été considérée par le code sacerdotal comme un acte illégitime à l'époque du patriarcat. Le culte des *Maçcébot*, reposant sur la croyance que la divinité demeurait dans la pierre consacrée, rendait le Temple presque inutile et nuisait à l'autorité de celui-ci, qui représentait une demeure plus noble et plus digne de la Majesté divine. Mais avant la construction du Temple, il ne serait venu à l'idée de personne de défendre les *Maçcébot*. D'autre part, la liaison des versets 15 et 16 est prouvée par la nécessité qui s'imposait à l'auteur d'expliquer le nom de *Bethel* et de faire voir que ce nom est dû à Jacob lui-même.

P. 85. La note 1878 doit être rayée aussitôt que possible. Les mots *Nahat wazerah Shamma Umizza*, même torturés à l'excès, ne peuvent pas signifier *Herabsteigen und Aufsteigen, dort und hier*. D'autre part, je ne crois pas que cette liste des tribus Séirites et Iduméennes soit due à un auteur postérieur à l'exil et vivant à une époque où les Iduméens eux-mêmes étaient déjà depuis longtemps chassés de leur pays par les Nabatéens et obligés de se réfugier en Palestine pour échapper à la

destruction. Ajoutons que pas un seul nom des Iduméens qui nous sont connus de cette époque ne figure sur la liste de la Genèse. Il paraît même que les Iduméens ne parlaient plus à ce moment leur ancienne langue, qui était un dialecte phénicien, mais un dialecte araméen, proche parent de celui du Nabatéen. Dans de telles circonstances, il serait vraiment étonnant qu'un auteur hébreu ait pu se procurer une liste de chefs Iduméens anciens, fût-elle même d'une nature légendaire ou fabuleuse.

P. 87. Les versets XXXVII, 1-5 présenteraient d'après la critique un réseau bien compliqué de différentes rédactions. Je ne crois pas que ce soit le dernier mot de la science. Deux points sont à corriger dans la traduction admise par MM. K. et S. D'abord le verbe *ra'a*, suivi d'un complément consistant en un être humain, ne signifie pas « paître », mais « diriger. » (Cf. II Samuel, VII, 6). La particule *et* ne peut être dans ce passage celle qui signifie « avec », par cette bonne raison que la garde des troupeaux est habituellement exécutée par des garçons d'un très jeune âge. L'incidente « il était encore jeune » ne peut donc se rapporter au modeste travail de berger, mais à la fonction de directeur qu'il exerçait malgré sa jeunesse relative, sur ses frères, beaucoup plus âgés que lui. On comprend ainsi pourquoi l'auteur spécifie expressément que les frères, sur lesquels Joseph exerçait la surveillance, étaient les fils des concubines de son père. L'auteur nous fait comprendre par là que Jacob n'a pas commis l'imprudence de nommer Joseph chef de ses frères, nés de mères libres. Ensuite, les mots *dibbatam ra'a* n'indiquent pas les mauvaises paroles qu'on rapportait sur le compte de ses frères (*wenn man ihnen etwas Schlimmes nachsagte*), mais : « il faisait de mauvais rapports sur eux ». Le verbe *Vayâbé* est employé au lieu de *Vayôcé* à cause du complément *el abihem*. Le verset 3 donne le motif de l'élévation intempestive de Joseph, en disant que celui-ci avait la préférence de son père parce qu'il était l'enfant de sa vieillesse et que cette préférence était devenue manifeste par la tunique particulière que son père lui faisait porter comme une marque de supériorité sur les autres. Cette distinction éveilla la jalousie de tous ses frères et leur inspira contre lui une haine inextinguible.

P. 89. Le nom de *Reûben*, dans le verset XXXVII, 21, ne me paraît pas susceptible du moindre doute. Le projet de tuer Joseph et de prétendre qu'il a été dévoré par une bête féroce, n'a pas été proposé à l'insu de Juda, qui était le chef de ses frères, tandis que Reûben a pu ne l'apprendre que plus tard. Le conseil de celui-ci, consistant à jeter Joseph dans un puits et à le laisser mourir de faim, était au fond plus cruel pour le coupable, aussi l'auteur se hâte-t-il d'ajouter que Reûben avait l'intention de le retirer en cachette et de le ramener à son père. Le conseil rusé de Reûben fut accepté à l'unanimité, parce qu'il flattait en apparence les instincts vindicatifs de ses frères; voilà pourquoi l'auteur a cru inutile d'ajouter les mots « et ses frères y consentirent », comme il

a fait à l'occasion de la proposition faite par Juda de vendre Joseph comme esclave aux Ismaélites, pour faire sentir que l'autorité de Juda était seule capable d'obtenir l'atténuation de la peine de mort qu'on devait infliger à Joseph.

P. 99. Avant les mots *asher bahem* (vli, 56) il y avait primitivement *okel*, provision de bouche. La chute de ce mot s'explique par le mot précédent *kol*, qui se termine par les consonnes *kl*. C'est une allusion à ce qui est dit au verset 47 ; il faut donc traduire « Joseph fit à leur arrivée ouvrir tous les magasins de provisions qui se trouvaient dans les campagnes de l'Égypte. » Il est inutile de changer avec les Septante et le Samaritain, *Shanim en Hashshanim asher haya hassaba*, « les années pendant lesquelles eut lieu l'abondance ; » la chose s'entend d'elle-même d'après le verset précédent. Le pluriel *hayu* au verset 48 se rapporte à *kol okel*, qui est une expression collective.

P. 100. L'insertion de la phrase « il leur parla durement » ne me paraît pas très satisfaisante au verset XLII, 9, qui parle des rêves et n'est pas la justification de l'accueil dur en apparence que Joseph leur avait fait ; il est donc superflu de la répéter dans ce verset.

Nous ne comprenons pas davantage pourquoi le mot *anahnu* doit être regardé comme une interpolation inexacte au verset 13 ; l'hébreu préfère d'habitude la construction juxtaposée à celle de la subordination. Il y d'ailleurs ici une double énonciation : « nous sommes 12 frères ; le plus jeune reste avec notre père et l'autre a disparu. » La traduction « *unser zwölf sind deine Sklaven* » contient une exagération inutile, tandis qu'en réalité le nombre 12 répond à l'accusation d'espionnage, étant notoire qu'un père n'envoie pas tous ses enfants dans une mission dangereuse, qui peut causer leur mort. A cela Joseph répond : Je ne suis nullement convaincu de la bonne intention de votre père, puisqu'il a hésité à envoyer avec vous son fils cadet, dont la présence ici pourra seule me convaincre de votre honnêteté.

P. 101. Au verset XLII, 20 les mots « et ils firent ainsi » sont indispensables pour indiquer leur consentement au propos de Joseph, introduit à la ligne 18 par les mots *zot 'asû*, « faites ceci. » La note 205 doit être biffée à la première occasion. Au verset 25, où il faut lire *lemalot* au lieu de *waymalleu*, le sujet du verbe *wayaas* est le fonctionnaire chargé de la commission.

Il me paraît évident que le mot *sag* (v. 26, 27) est le terme général indiquant toute sorte de sacs, tandis que *amtahat* indique particulièrement un sac de blé, et il n'est nullement nécessaire d'attribuer le premier mot à l'ingérence du dernier rédacteur.

P. 117. Je ne comprends pas bien la traduction du verset 22 du chapitre 48 ; comment peut-on offrir un *Bergrücken* et où est-il dit que Jacob l'avait enlevé aux Amorrhéens ? Il faut absolument revenir à la traduction habituelle de *shekem* par « loz, partie ». Mais, au lieu de faire allusion à la ville de *shekem*, comme on le croyait jusqu'à présent,

l'auteur a simplement pensé au territoire transjordanique qui est échu à la moitié de la tribu de Manassé. Voilà pourquoi il le désigne comme ayant appartenu primitivement aux Amorrhéens, tandis que la ville de *Shekem* formait la possession des Hiwites ou Hévéens. Le passé *laqahti* est un futur passé : « je te donne un lot de plus qu'à tes frères, lorsque je le prendrai (ou lorsque je l'aurai pris) de la main des Amorrhéens avec mon épée et mon arc. » Le patriarche s'identifie avec ses descendants devenus une nation par suite de la coopération de toutes les tribus à la conquête du pays.

La traduction du verset XLIX, 3, est peu satisfaisante; le verbe *hotir* est ici comme partout « conserver, garder ». La phrase finale: *mein Lager hat er bestiegen*, traîne sans cohésion avec ce qui précède. Pour remédier à cet inconvénient, il faut lire *yeçuai* au lieu de *yeçui* et *aléha* au lieu de *ala*. « Ne garde pas ta passion débordante, car tu as attenté à l'honneur de ton père et à ce moment tu as profané ma couche au sujet d'elle ». L'objet du verbe exprimé par les mots « *mishkebê abika*, ainsi que le suffixe de *aléha* se rapporte à la concubine Bilha, séduite par Reüben.

Les mots du verset 7 « je les séparerai en Jacob et les diviserai en Israël », qui se rapportent au sort futur des tribus de Siméon et de Lévi, fournissent un autre exemple de la manière dont le patriarche s'identifie avec ses descendants; c'est selon moi une preuve convaincante que la fin du chapitre XLVIII appartient au même auteur que le chapitre XLIX.

Il va sans dire que les observations précédentes affectent plutôt le système général de la critique biblique que les vues particulières à MM. Kautzsch et Socin, qui ont su donner à leur traduction une forme aussi élégante et aussi exacte que possible. Maintes fois ils ont simplifié très considérablement les complications, résultant de recherches trop microscopiques. Sachons leur gré de cette tentative de triage éclairé et exprimons la conviction que leur entreprise trouvera partout des imitateurs et contribuera à répandre dans les masses une appréciation plus scientifique des documents vénérables qu'ils cherchent à rendre populaires.

J. HALÉVY.

420. — *Homers Illas*. Edition abrégée à l'usage des classes, par A.-Th. Christ. Vienne et Prague. Tempsky. 1890.

421. — *Homers Odyssee*. Edition abrégée, par le même. Vienne et Prague. Tempsky, 1891.

Dans les quelques pages de préface dont il a fait précéder son édition abrégée de l'*Iliade*, M. Christ n'a point la prétention de donner même un aperçu sommaire de ce vaste champ de critique que l'on nomme la

question homérique. Il se borne à plaider contre la « Liedertheorie » la cause d'une unité primitive de l'*Iliade*, d'un plan original et bien coordonné qu'il rapporte à un poète ayant réellement existé sous le nom d'Homère.

Le texte lui-même, tel qu'il est donné dans cette édition, est réduit d'un bon tiers. Pour ne pas parler de nombreuses coupures de peu d'étendue, M. C. a laissé de côté le catalogue des vaisseaux au chant II et, dans la Dolonie, les 200 premiers vers qui nous peignent les inquiétudes des Atrides, les allées et venues des chefs, ainsi que les vers de la fin, comprenant le retour d'Ulysse et de Diomède. Au chant IX, l'éditeur a retranché une bonne moitié de la réponse d'Achille aux ambassadeurs des Grecs et, en deux fois, une centaine de vers du long discours de Phénix ; il a agi de même pour le discours par lequel Nestor, au chant XI, cherche à fléchir Achille. De nombreux épisodes de combats ont été aussi éliminés dans les chants V, XI et XVII, de même que les ἀλλὰ ἐπὶ Πατρόκλῳ, près de 250 vers au chant XXIII.

Tout en procédant à ces éliminations, M. C. a laissé subsister bon nombre des contradictions et des inconséquences que la critique a relevées dans le tissu du poème, et l'on peut se demander s'il était bien nécessaire de se livrer à ce travail dans une édition destinée aux classes. Ce procédé peut offrir des avantages, quand on veut se livrer à une lecture rapide des poèmes homériques, afin de s'en faire une idée d'ensemble. Mais ne vaut-il pas mieux, en tout état de cause, conserver au texte homérique sa physionomie propre, même ses redites et ses longueurs, les passages où sommeille le bon Homère, quitte à laisser au maître, s'il le juge nécessaire, le soin d'attirer l'attention de ses élèves sur ces particularités et d'indiquer les conséquences, qu'on peut en tirer pour la composition du poème ?

L'accueil fait à cette édition de l'*Iliade* dans les gymnases autrichiens a engagé M. C. à faire le même travail pour l'*Odyssée*. La revision de P. Cauet a servi de base au texte, tandis que pour la morphologie, l'éditeur a suivi la grammaire du dialecte homérique de Hartel. En ce qui concerne la formation de l'*Odyssée*, M. C. admet que le poème est le résultat d'un travail de revision, ayant pour but de fondre l'ancienne épopée du retour et de la vengeance d'Ulysse avec d'autres poèmes dont Télémaque est le héros. Un certain nombre de récits isolés servent à compléter l'ensemble.

Dans l'*Odyssée*, M. C. n'a pas trouvé à retrancher de passages aussi étendus que dans l'*Iliade*. Les parties qui ont subi le plus de déchet sont les chants III et IV, qui racontent le séjour de Télémaque à Pylos et à Lacédémone, ainsi que l'évocation des morts au XI^e chant, où la liste des héroïnes a été supprimée. Les prédictions de Circé, qui ouvrent le XII^e chant, et l'histoire d'Eumée, qui termine le XV^e, ont été retranchées. Outre cela, M. Christ a supprimé quantité de groupes de vers plus ou moins considérables ; le plus souvent, il allège le récit en retran-

chant ces vers descriptifs qui surchargent, il est vrai, la phrase, mais qui sont un des grands charmes de la narration épique.

Émile BAUDAT.

422. — C.-L. NIEMANN. **Das Oldenburgische Muensterland in seiner geschichtlichen Entwicklung.** II. Band. Bis zur Vereinigung mit dem Herzogtume Oldenburg. 1 vol. in-12. 387 p., deux plans. Oldenburg und Leipzig, Schulze.

Nous avons rendu compte jadis du premier volume de M. Niemann (*Revue critique*, 1889, 2^e sem., p. 474). L'auteur a poursuivi sa tâche avec succès. Il nous raconte, dans ce second volume, d'une manière assez sommaire, les principaux événements politiques dont les deux baillages de Vechta et de Cloppenburg furent le théâtre, depuis 1520 jusqu'à 1803, depuis les premières prédications de Luther jusqu'à l'incorporation de ces terres au duché d'Oldenbourg. Il insiste surtout sur les ravages auxquels ces pays furent livrés lors de la guerre de Trente-Ans, sur les épidémies qui les ravagèrent, sur les incendies qui en détruisirent les villages. Puis, il nous énumère toutes les maisons féodales qui avaient des possessions dans ces deux districts. Enfin, dans une troisième partie, il nous décrit la situation religieuse de ces contrées; il indique comment la Réforme y fut d'abord introduite, favorisée par l'évêque de Munster lui-même, François de Waldeck (1543); comment, plus tard, un prélat plus orthodoxe, Ferdinand de Bavière, y ramena le catholicisme (1613). Il dresse, d'après des documents puisés aux archives, la liste de tous les curés qui se sont succédé dans les diverses paroisses de l'un et l'autre baillage de 1613 à nos jours. Il consacre un chapitre au couvent des franciscains de Vechta et à leur collège. L'auteur a eu tort de séparer, d'une façon aussi absolue, l'histoire politique de l'histoire ecclésiastique : l'une ne s'explique pas très bien sans l'autre. Mais, s'il ne montre pas très bien l'enchaînement des faits, s'il met les événements bout à bout sans aucune liaison, du moins il a réuni des matériaux nombreux, et il nous a exposé, d'une manière simple et impartiale, l'histoire du petit coin de terre qu'il habite.

Ch. PFISTER.

423. — **Dante**, par Ed. Rod. 1 vol. in-12 de 237 p. Paris, Lecène et Oudin, 1891.

Ce volume, composé surtout d'analyses, que relient de nombreuses citations, aura probablement pour résultat de faire passer les plus beaux morceaux du grand poète florentin sous les yeux de lecteurs en général peu familiers avec les littératures étrangères. Il faut donc savoir gré à M. Rod de l'avoir écrit.

Mais, il faut bien l'avouer, il a dû l'être vite et non sans quelque

négligence, et il est notablement inférieur à plusieurs de ceux qui l'avaient précédé dans la même collection. M. R. a, comme de parti pris, évité les plus intéressants côtés de son sujet. Le désir d'abrégé, d'éclaircir, de ne rien avancer que d'inattaquable, l'a amené à éliminer totalement certaines questions, à tracer de son héros une image simplifiée et par là même infidèle. Les éditeurs inscrivent en tête de leurs volumes le titre de « Classiques populaires », soit; ils ne disent pas « Classiques enfantins ». MM. Faguet, Ducros, Debidour, Couat et d'autres ont donné, dans cette même collection, des exemples d'une exposition à la fois simple et nourrie, claire et originale. Ne pouvait-on, sans tomber dans la fantaisie ou le paradoxe, — et ne le devait-on pas — tenter de caractériser l'amour étrange et maladif qui fait le fond de la *Vie Nouvelle*? Sur cette épineuse et attachante « question de Béatrice », M. R. se borne à écrire quelques lignes inexactes et contradictoires (il laisse croire que le nom de Béatrice Portinari est en toutes lettres dans l'œuvre du poète). Il n'essaie pas de donner une idée, même approximative, des poésies lyriques de Dante, des prédécesseurs du *dolce stil nuovo*, et s'il cite Guinicelli (dans son analyse de la *D. C.*), c'est pour l'appeler Guinizelli (p. 171). A propos des chansons philosophiques, dont quelques-unes sont analysées bien peu fidèlement (p. 53), M. R. soutient que l'interprétation allégorique leur a été appliquée après coup et qu'elles avaient été composées pour chanter de réelles amours, ce qui est inadmissible pour plusieurs. (M. R. les a-t-il vraiment relues? et comment écrit-il *Amor che sulla morte mi ragiona*?) Du *Convivio*, dont il reconnaît pourtant l'importance (p. 57), il se borne à dire que c'est une œuvre longue, souvent puérile, et que le troisième traité est le plus « pénible » de tous (p. 56). Le chapitre sur les sources, le but, la portée morale du poème est aussi maigre et indécis que faiblement écrit. « Le but que poursuivait Dante est, à l'en croire, un but de morale pratique ». Mais faut-il l'en croire? Il est excellent de citer des textes, mais il eût été utile aussi d'analyser cet art de Dante, si personnel, si déconcertant au premier abord. La conclusion est juste, mais moins originale que ne tendrait à nous le persuader un « croyons-nous » négligemment jeté dans l'énoncé d'une pensée incontestable. L'auteur ayant élagué de la biographie du poète le plus de faits possible (pourquoi n'a-t-il pas simplement reproduit l'intéressant article qu'il a publié récemment sur ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*), les erreurs matérielles sont rares¹. Il n'en est pas de même des fautes d'impressions : M. R. a-t-il vraiment corrigé ses épreuves lui-même? Les noms propres surtout sont affreusement mutilés : on lit Reguccione (lisez Uguccione) (p. 15), Buoncon (p. 19), Philelphie (p. 25), Ceno (lisez Corso) (p. 29),

1. Pourquoi parler d'une croisade contre les Albigeois (p. 12), à la fin du XIII^e siècle? Il faudrait être aussi moins affirmatif sur le voyage de Dante à Paris, et l'authenticité de la lettre « à un ami florentin. »

Ruggieri (p. 130). M. R. écrit avec une obstination inexplicable (p. 41-81) *Opere minore*. Pourquoi n'a-t-il pas laissé aux réimpressions de la Bibliothèque Charpentier le grotesque «Gérault Bertueil(!), rimeur de Limoges», qui s'y perpétue depuis 1841? L'édition Scartazzini et d'autres portent correctement Guiraut de Borneil. Ces erreurs sont d'autant plus regrettables que le public auquel s'adresse M. Rod est plus nombreux et qu'il n'a guère de moyens de contrôle. Grâce à lui, «Gérault Bertueil», à peu près inoffensif jusqu'à présent, enseveli qu'il était dans une note de la traduction Brizeux (p. 413), va passer définitivement dans la circulation.

A. JEANROY.

424. — **Documents inédits. XI.** *Quelques lettres de Bayle et de Baluze, recueillies dans les bibliothèques florentines et publiées avec un avertissement et des notes*, par LÉON-G. PÉLISSIER, ancien membre de l'école française de Rome. Toulouse, Privat, 1891, grand in-8 de 41 p.

Si M. Pélassier a réuni sous le même titre quelques lettres de l'historien limousin et du philosophe ariégeois, c'est uniquement, comme il nous l'explique (p. 3), en raison de leur commune provenance et de l'analogie des matières dont elles traitent. Les lettres de Bayle sont au nombre de dix, écrites de Rotterdam, de 1698 à 1706, quatre en latin, les autres en français. Les lettres latines sont adressées, les trois premières, à Magliabecchi¹; la dernière, à Henricius; les lettres françaises ont pour destinataires le duc de Noailles² et l'abbé Du Bos. Les sept lettres de Baluze, de 1680 à 1687, sont toutes en langue latine et toutes adressées à Magliabecchi. Tous ces documents, soigneusement et savamment annotés, sont fort dignes d'attention. L'éditeur en a trop bien parlé, pour que je ne lui laisse pas ici la parole : « On ne connaissait, hier encore, dit-il (p. 5), qu'un petit nombre de lettres imprimées de Bayle. Les lettres imprimées de Baluze ne sont pas moins rares. Leur rareté même donnera quelque valeur à celles-ci. Cette valeur est encore accrue par le nombre et l'intérêt des renseignements curieux et inédits qu'elles fournissent, soit pour la bibliographie de leurs auteurs, soit pour la bibliographie générale de l'époque. On y trouvera quelques éléments

1. Les lettres à Magliabecchi sont dans des papiers conservés à la Bibliothèque Nationale Centrale. Voir dans le fascicule X des *Documents annotés* une note sur les papiers de Magliabecchi.

2. Douze lettres de Bayle avaient été recueillies avec d'autres *Lettres de gens de lettres à M. le duc de Noailles* en 2 vol.; ces deux volumes sont arrivés entre les mains de G. Libri : il les a mutilés, séduit par la valeur commerciale de certains autographes. Au nombre des pièces qu'il a arrachées du premier volume sont six des douze lettres de Bayle. Le recueil fut ensuite vendu à lord Ashburnham, et, racheté par le Gouvernement italien, il a été déposé avec le reste du fonds Libri à la bibliothèque Laurentienne.

utiles de leur portrait. Les lettres de Baluze nous révèlent sa ténacité laborieuse, sa sincérité d'appréciation des ouvrages d'érudition, la noblesse de ses sentiments envers P. de Marca, et quelques-uns des premiers soucis qui allaient attrister le début de sa vieillesse. Bayle, dans ses lettres, s'attribue sans mystère la paternité de certains écrits qu'il n'avouait pas publiquement. » Parmi les noms qui figurent dans la correspondance de Bayle et de Baluze, je citerai Vincent Coronelli, Grævius, Gronovius, Vincent Minutoli, Jean Leclerc, Perizonius, Jansenius, Jacques Basnage, Bernardo Trevisano, Apostolo Zeno, Van Dale, Humphred Hody, le P. Quesnel, Crenius « le plus infatigable compilateur qu'on ait jamais vu, » M^{me} Guyon, Hobbes, Pierre Faydit, Campanella « dont les aventures, l'esprit et les opinions eurent quelque chose de singulier et de fort bizarre », l'abbé [futur cardinal] de Polignac, le prince Eugène, le maréchal de Villeroy, le maréchal Tallard, Marlborough, Fénelon, Jacques II, le P. Antoine Pagi, le Pogge, Henri de Noris, Casimir Oudin. *J'en passe et des meilleurs* ¹.

T. DE L.

425. — Alessandro d'ANCONA. *Origini del teatro italiano*. 2^e édition. Turin, Florence, Rome. Loescher, 2 vol. gr. in-8, 670 et 626 pages.

M. d'Ancona vient à peine de terminer sa *Commemorazione di Michele Amari*; hier encore il publiait deux relations italiennes sur Paris et la cour sous l'ancien régime, et voici qu'il nous donne une seconde édition de ses *Origini del teatro italiano*. C'était déjà une œuvre fort importante que les deux volumes in-12 publiés en 1877; mais la science a marché depuis; quelques livres d'une importance capitale, celui de M. Petit de Julleville, par exemple, ont paru: M. d'A. lui-même a repris certaines de ses investigations; il a donc voulu, du moins pour ce qui touche l'Italie, dire, s'il se peut, le dernier mot sur la question tout entière.

M. d'A. n'apporte pas et ne devait pas apporter une théorie nouvelle sur le théâtre du moyen âge, dont le mérite assez mince et les phases principales sont connus. Il restait à établir une foule de points de détail et à présenter le vaste tableau des recherches relatives à cette partie de la littérature du moyen âge. C'est ce qu'a fait M. d'A. avec une science qu'aucun de ses lecteurs ne nous accusera d'exagérer, si nous la qualifions d'admirable. Du reste, on peut en croire le docte Allemand qui a

1. Je n'aperçois qu'une seule petite inexactitude en toutes les abondantes notes de l'éditeur: il dit (p. 5): « pendant que je corrige ces épreuves, j'apprends la publication par M. Gigas de trois volumes de lettres de Bayle et de ses correspondants (Paris, Didot, 1890), que je n'ai point vu encore. » Malheureusement M. Gigas n'a pas donné trois volumes, mais un seul, dont il a été rendu compte ici (n^o du 22 décembre 1890).

pillé la première édition (V. p. 241 du II^e vol.); car, si l'on ne prête qu'aux riches, on ne vole aussi que les riches.

Un numéro tout entier de la *Revue critique* suffirait à peine pour une véritable analyse : nous nous bornerons à un sec résumé.

La plus ancienne représentation dramatique d'un drame religieux en Italie fut donnée à Padoue en 1243 ou 1244; on ne sait si ce fut une pièce avec paroles ou une pantomime, et, au cas où il y aurait eu des paroles, si la pièce était écrite en latin ou en langue vulgaire (I, p. 87 et suiv.). Puis on trouve des représentations données dans le Frioul en 1298 et 1303 (I, 91). Les *Laudi* dramatiques de l'Ombrie, qui étaient jouées et non pas seulement chantées, donnèrent l'essor à la dramaturgie pieuse; c'est d'elle et non des drames liturgiques que naquirent les *Rappresentazioni sacre*, et les *Maggi* villageois. Après quelques essais tentés dans les Abruzzes et dans la Vénétie, le drame religieux établit son siège à Florence qui mit à son service la pompe de ses pantomimes traditionnelles. Des artistes comme Brunelleschi lui prêtèrent leur concours. Ces représentations se donnaient surtout à la Saint-Jean. Elles fleurirent particulièrement sous Laurent le Magnifique, l'auteur de *San Giovanni e Paolo* (où, par parenthèse, on trouverait des rapprochements curieux avec quelques passages de *Cinna* et d'*Athalie*). Hors de Florence, au xv^e siècle, elles se réduisaient à des pantomimes, quoique ce soit à Revello, près de Saluces, qu'on a joué une Passion de treize mille vers. Le mètre des *Rappresentazioni sacre* est presque toujours l'*ottava rima* qu'avant comme après l'Arioste et le Tasse les poètes populaires ont souvent employée. Les femmes, sauf dans les couvents de religieuses où elles jouaient tous les rôles, ne paraissaient pas sur les planches. La langue des *Sacre Rappresentazioni* est d'autant meilleure que presque toutes ont été écrites par des Florentins. A la fin du xv^e siècle, on composa plusieurs drames profanes dans le libre système de ces drames, par exemple l'*Orfeo* d'Ange Politien dans sa première rédaction, le *Timone* de Bojardo et plus tard *Lautrec* qui roule sur les revers essuyés par les Français en 1521. La farce elle-même tendait à se modeler sur le même type. Si donc quelque esprit vigoureux s'en fût mêlé, il se serait formé en Italie, au moment où les *Sacre Rappresentazioni* perdirent la vogue, un théâtre profane affranchi des unités, médiocrement estimées, semble-t-il, de M. d'Ancona.

A ceux qui refusent aux Italiens l'aptitude pour le théâtre, M. d'A. oppose de plus, dans un premier appendice, les *Maggi* de Toscane : ce sont des drames joués aujourd'hui encore dans les campagnes, au printemps, comme le nom l'indique. Ces pièces, composées dans le goût des drames du moyen âge, attestent tout d'abord qu'en Toscane les villageois, qui ne lisent guère que les légendes chevaleresques ou religieuses, les préfèrent également pour le théâtre¹, mais elles témoignent aussi du

1. Ils n'ont guère versifié dans l'histoire moderne que la mort de Louis XVI. V. p. 277-279 du II^e vol.

goût vif des Toscans pour l'art dramatique : beaucoup de leurs villages ont des théâtres qui ne le cèdent guère aux *Arene* des villes ; les auteurs des pièces qu'on y joue sont de véritables paysans, tout au plus quelquefois des hommes qui, après avoir fait leurs classes, vivent parmi les paysans ; les acteurs, de même ; et il n'est pas sans exemple qu'une pièce ait été répétée pendant deux mois.

Dans un autre appendice sur le théâtre mantouan au xvi^e siècle, on remarquera, outre de nombreux détails utiles, soit à l'histoire du *Pastor Fido* de Guarini, soit à celle du théâtre italien en France, un très curieux chapitre sur la condition des Juifs à Mantoue, sur la troupe dramatique permanente qu'ils y formaient pour la cour ducale, sur leur poète Leone De Sommi.

Ce n'est pas la faute de M. d'A. si certaines parties de son sujet paraissent épineuses ; mais peut-être eût-il pu abréger notablement ses deux volumes. Certes, un esprit aussi maître de toutes ses facultés ne tombe jamais dans la diffusion ; mais l'érudition déborde parfois : il n'était pas nécessaire d'écrire quatre-vingts pages sur les comédies profanes (II, 63-144) pour montrer qu'elles dégoutèrent des drames sacrés ; les citations qu'il multiplie offrent l'avantage de nous faire vivre avec les poètes des *Sacre Rappresentazioni*, mais on ne désirait peut-être point passer un si long temps en leur compagnie. M. d'A. prête trop généreusement à tout le monde sa puissance de travail : Boileau dirait qu'il croit qu'on lit ses livres aussi vite qu'il les fait.

Mais, outre que son érudition est souvent fort piquante ¹, loin d'émousser sa perspicacité, elle l'aiguise ; ou plutôt l'une et l'autre sont guidées par un patriotisme aussi éclairé que profond. On surprendrait bien et on corrigerait peut-être certains critiques, si on leur signalait tout ce que la science doit dans ce livre à l'amour pour l'Italie. Je ne parle pas seulement de pages chaleureuses ², mais c'est le patriotisme qui a montré à M. d'A., dans les souffrances de l'Italie à la fin du xiii^e siècle, dans son besoin de consolation la véritable origine et l'efficacité des *Laudi* ; c'est lui qui a dicté le plus beau, et non le moins savant chapitre de l'ouvrage, le x^e du I^{er} livre ; c'est lui qui soulève l'intéressante question du mérite respectif des Mystères français et des *Sacre Rappresentazioni*. M. d'A. donne l'avantage à celles-ci, qui, sauf la Passion

1. V., entre mille exemples, les passages où Teftullien et saint Jean Damascène expliquent aux fidèles que les mystères de la foi sont plus dramatiques que les tragédies (I, p. 12-14), les documents sur la persistance des divertissements payens et licencieux au moyen âge (I, 49-52), sur les magnifiques fêtes de saint Jean à Florence (ch. xvi du liv. I^{er}), sur la machination et la mise en scène des drames sacrés (ch. ix et x du liv. I^{er}). On lit aussi avec plaisir plus d'un des passages qu'il détache des *Laudi* et des *Sacre Rappresentazioni* (V. I, 137-153, 157-162 ; V. aussi I, p. 386-387, un prologue qu'on pourrait rapprocher de *Vert-Vert*).

2. V., sur le génie de Florence, I, 427-8, et sur la chute du théâtre italien au xvii^e siècle, II, 196-197.

précitée, ne sont jamais interminables comme nos drames sacrés (I, 458), que le public écoute dans un pieux silence (I, 383-4), d'autant qu'elles ne lui présentent pas les froides abstractions de nos Moralités ¹. Oserons-nous dire que nous regrettons que M. d'A. n'ait pas sacrifié les discussions techniques pour traiter uniquement l'histoire des croyances et des mœurs de l'Italie au moyen âge d'après le théâtre? Il a réuni dans plusieurs pages des observations très fines sur la peinture des mœurs dans les *Sacre Rappresentazioni* ²; mais, dans les phases d'un art informe, il ne fait pas assez souvent apercevoir les phases par lesquelles a passé l'âme de l'Italie. Toutefois n'oublions pas que ce sont des pages profondes de M. d'A. lui-même qui suggèrent l'idée d'un autre plan pour son ouvrage, et que son livre tout entier donne la conviction que personne n'eût mieux traité que lui le sujet ainsi modifié. Tel qu'il est, c'est un des travaux les plus considérables dont l'érudition italienne puisse s'honorer. M. d'Ancona, qui en avait dédié la première édition à la mémoire d'Edelestand du Ménil, a dédié celle-ci aux collègues et aux anciens élèves qui naguère fêtaient sa trentième année d'enseignement à l'Université de Pise. Il règne entre lui et l'Italie lettrée une émulation d'affectueuse gratitude dont les savants de toutes les nations recueillent les fruits ³.

Charles DEJOB.

426. — **Deutsche National Literatur**, historisch-kritische Ausgabe hrsg. von Jad. KUERSCHNER, Stuttgart, UNION Deutsche Verlagsgesellschaft. (Vols. 125-160).
 Prix du volume broché : 2 mark 50.

La collection Kürschner suit toujours son cours régulier, et les volumes se succèdent avec tant de rapidité qu'on a peine à se tenir au courant.

L'ancienne littérature allemande prend une place de plus en plus grande dans la Collection. En même temps qu'il fait paraître une édition des *Nibelungen* (nos 139 et 158) en deux volumes dont le premier renferme, outre la *Klage* et un excellent résumé de la question des *Nibelungen*, et le second, le texte du grand poème avec un commentaire très détaillé et trois bons index, M. Paul Piper publie son deuxième tome sur la poésie religieuse au moyen âge (*Die geistliche Dichtung des Mit-*

1. I, 535. M. d'Ancona oppose spirituellement la Divine Comédie dont le symbolisme part de la réalité au Roman de la Rose qui ne sort pas de l'abstraction. — V. encore sur les rapprochements avec nos Mystères, I, 523, 534-5.

2. Par exemple sur la manière médiocrement flatteuse dont on y peint la classe pauvre, I, 609 et suiv., sur les femmes qui y sont toujours des saintes ou des comères, I, 632 et suiv.

3. L'exécution typographique est très belle, à part l'encre trop pâle, malheureusement assez à la mode en Italie. — M. d'Ancona a mis à la fin un Index des poètes et des poèmes cités; il eût facilité encore davantage les recherches, en y relevant aussi les noms des érudits aux travaux desquels il renvoie.

telalters, n° 128). Ce tome est consacré aux légendes et à la poésie de l'Ordre Teutonique; il renferme, entre autres textes, tout l'Évangile de Nicodème, de Henri Hessler, d'après le manuscrit le plus complet, celui de Görlitz (p. 142-285); un lexique (p. 296-369) qui termine le volume, contient les mots cités dans les quatre tomes que M. Piper a donnés sur la poésie des jongleurs et sur la poésie religieuse.

M. Piper commence également la publication d'une nouvelle édition des poèmes de Wolfram d'Eschenbach (*Wolfram von Eschenbach, Einleitung, Leben und Werke*, n° 153). On trouve dans ce premier volume, outre une introduction de cent vingt pages sur la vie et l'œuvre de Wolfram, les poésies lyriques, les chants du Titurel (tels que les a fixés Bartsch) et de copieux extraits du *Willehalm* reliés par des analyses; M. Piper y a joint quelques fragments des continuateurs du *Willehalm* (Ulrich von dem Türlin et Ulrich von Türheim).

Après avoir fait paraître un volume sur la littérature didactique mondaine et séculière du xiv^e et du xv^e siècle, M. Ferdinand Vetter nous donne un second volume sur la littérature didactique religieuse de la même époque (*Lehrhafte Literatur des XIV und XV Jahrhunderts*, n° 138). C'est un recueil de textes qu'on accueillera avec reconnaissance; outre des poèmes, comme la *Fille de Sion* du moine de Heilsbronn et des poésies comme celles d'Oswald de Wolkenstein, M. Vetter reproduit des extraits d'Eckart, de Tauler et autres mystiques.

Citons aussi, en descendant les siècles, l'édition nouvelle du *Narrenschiff* de Sébastien Brant que donne M. F. Bobertag (n° 134) et surtout le volume que M. Balke consacre à Murner (n° 140). Après avoir raconté dans une introduction fort intéressante la vie du franciscain et reproduit les principaux passages de la *Badenfart*, de la *Geuchmatt* et de la *Mühle von Schwindsheim*, M. Balke publie, avec des notes courtes et précises, le texte de la *Schelmenzunft* et de la *Narrenbeschwörung*; ce sera un des volumes les plus consultés de la collection.

On louera pareillement le tome où M. Muncker publie les fables et chants d'église de Gellert (n° 125). La préface renferme une excellente caractéristique des *Bremer Beiträge* ou des collaborateurs du « Journal de Brême », des membres du cercle poétique de Leipzig. M. M. donne, à la fin de cette introduction, une table des matières des *Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes* en ajoutant aux articles anonymes et pseudonymes, autant que faire se peut, d'après la correspondance et les recueils de vers postérieurs, les noms des auteurs. Cette table des matières qui comprend les quatre volumes des *Beiträge* jusqu'à l'année 1748, est suivie d'une autre table consacrée à la *Sammlung Vermischter Schriften von den Verfassern der Beiträge* qui parut de 1748 à 1757. Signalons enfin, dans ce précieux volume, l'étude sur la vie et les œuvres de Gellert — et ajoutons que le texte des fables a été donné avec un soin extrême, tel que le poète l'avait fixé en dernier lieu. Toutefois M. Muncker n'a pas manqué de reproduire les variantes

des textes antérieurs, et l'on voit ainsi combien le style de Gellert a gagné peu à peu en aisance et en aimable légèreté.

M. Muncker ne se contente pas de présenter Gellert aux lecteurs de la collection Kürschner ; dans un volume suivant (n° 127), il donne des extraits de Rabener, des poésies choisies de Cramer, l'*Hermann* et la *Stumme Schönheit* d'Élie Schlegel, et le *Renommist* de Zachariä.

R. Boxberger réimprime le *Nachlass* de Lessing (nos 131 et 137) d'après le texte de l'édition Hempel, et non sans reconnaître ce qu'il doit à l'infatigable Redlich ; mais, comme il a consulté tous les livres cités par Lessing, il a, au passage, rectifié les erreurs commises par Lessing lui-même et par les éditeurs précédents. Le second volume de ce *Nachlass* se termine par une longue étude sur la vie de Lessing (p. 447-571).

M. Hans Lambel poursuit son édition des œuvres de Herder ; deux volumes nous donnent, l'un (n° 135), les *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* (avec une introduction et quelques notes), l'autre (n° 150), la première des *Kritische Wälder*, les études sur Ossian, sur Shakespeare, sur la poésie anglaise du moyen âge, le travail intitulé *Plastik*, les Éloges de Winckelmann et de Lessing.

L'édition de Schiller arrive à sa fin. Boxberger a publié les *Poésies* (nos 132 et 133), les petits récits et le *Visionnaire* (n° 130), les traductions et remaniements de tragédies étrangères (n° 147), *Marie Stuart* et la *Pucelle* (n° 126) ; M. A. Birlinger a donné, de son côté (n° 143), la trilogie de Wallenstein ; enfin, Boxberger et M. Birlinger se sont unis pour faire paraître en un volume (n° 145) la *Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*, l'*Hommage des arts*, *Sémélé* et le *Misanthrope*.

L'édition de Goethe marche de même à grands pas. M. Schroer continue la publication des drames ; M. Düntzer celle des romans et nouvelles ; M. Steiner, celle des œuvres scientifiques. M. Schroer donne dans le 155^e volume de la collection le *Menteur*, *Mahomet*, *Tancrède*, *Palaeophron* et *Neoterpe*, *Was wir bringen*, le *Vorspiel* de 1807, et dans le volume suivant (n° 156), le *Réveil d'Épiménide*, les *Theaterreden*, les *Maskenzüge*, etc. M. Düntzer publie coup sur coup quatre volumes : 1^o Werther, le Voyage de Suisse, les Affinités Électives (n° 142) ; 2^o et 3^o les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister (nos 148 et 149) ; 4^o les petits romans (Entretiens d'émigrés allemands, Nouvelle, Les bonnes femmes, Voyage des fils de Megaprazon, le *Hausball*, n° 144). M. Steiner, enfin, donne une édition très soignée de la *Farbenlehre* (n° 154).

La part que fait M. Kürschner aux écrivains du xix^e siècle devient de plus en plus importante, et il faut l'en féliciter et le remercier. M. Hauffen a été chargé de publier deux volumes sur le drame de la période classique ; il reproduit dans le premier volume (n° 160) le *Hausvater* de Gemmingen, le *Porträt der Mutter* de Schröder, les *Jäger* et les *Hagestolzen* d'Iffland ; dans le second (n° 157) trois pièces

de Kotzebue (*Menschenhass und Reue, Die Indianer in England, Die deutschen Kleinstädter*) et le *Regulus* de Collin.

M. Ad. Stern s'est fait l'éditeur de Théodore Körner ; il donne, dans un premier tome, les poésies lyriques (*Leier und Schwert*, n° 146); dans un deuxième, les charades et logogryphes, les fragments épiques, les récits, les « contributions dramatiques » *die Braut, der grüne Domino, der Nachtwächter, Toni, die Sühne, der Vetter aus Bremen*, ainsi que la tragédie en cinq actes de *Zriny* (n° 146); le troisième, les drames, *Hedwig, Rosamunde, Joseph Heyderich*, et d'autres pièces, opéras, opérettes, fragments (n° 152).

M. Max Koch a, cette fois encore, composé un des meilleurs volumes de la collection (*Arnim, Klemens und Bettina Brentano, J. Görres*, première partie, n° 161). Il reproduit l'étude de Görres *Die deutschen Volksbücher*, celle d'Arnim *Von Volksliedern* (ainsi que ses poésies et sa « Papesse Jeanne »), les poésies de Clément Brentano et des extraits de son *Erfindung des Rosenkranzes*. Une longue introduction, pleine de citations et de détails peu connus, rehausse surtout la valeur de ce volume.

Il faut en dire autant d'un autre tome de la collection, dû également à M. Max Koch (n° 129). Il contient la *Bezauberte Rose* de Schulze et plusieurs récits de Hoffmann (*Des Veters Eckfenster, Don Juan, Die Vision auf dem Schlachtfelde bei Dresden, der goldene Topf, Meister Johannes Wacht, Die Elixire des Teufels*); on lit avec intérêt et profit les études du jeune critique sur Schulze et sur Hoffmann, dont la personne, comme toutes les œuvres, est un « *wunderliches Gemisch* ».

Deux volumes clôrent cette énumération; tous deux sont dûs à M. Bobertag. Dans l'un (n° 136), le professeur de Breslau reproduit le *Don Juan et Faust* de Grabbe, le *Struensee* de Beer, le *Belisaire* d'Edouard Schenk; dans l'autre (n° 159), il a commencé par le *Lichtenstein* la publication des œuvres de Hauff.

A. CHUQUET.

427. — **Un armateur marseillais, Georges Roux**, par A. Artaud. Paris, 1890, in-8 de 405 p.

L'histoire de Georges Roux est des plus intéressantes. Fils d'un marchand originaire de l'île de Tino (Archipel) naturalisé français en 1714, il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, marquis de Brue, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, secrétaire du roi et conseiller d'État. Son existence fut un long roman, et il n'est pas étonnant que l'imagination populaire ait entouré son nom de nombreuses légendes. Qui n'a entendu parler de la fameuse déclaration de guerre adressée par *Georges Roux à Georges, roi d'Angleterre*? Le fait est que, s'il ne déclara pas la guerre aux Anglais, il la fit à ses frais, et leur fit subir de très grandes pertes. Tour à tour négociant, colonisateur, armateur, corsaire, indus-

triel, il apporta dans ces diverses professions une activité et une intelligence des plus remarquables. Les mauvais jours arrivèrent; cet homme, qui avait possédé trente millions, et armé de véritables flottes, mourut ruiné et presque misérable; son faste et sa prodigalité contribuèrent à son malheureux sort; mais ses concitoyens n'auraient pas dû oublier qu'en 1745, au moment où les Anglais menacèrent sa ville natale, Roux en avait organisé la défense, et avait offert d'en faire les frais. En somme, c'est une des grandes figures de Marseille, et on doit savoir gré à M. Artaud de l'avoir mise en lumière.

H. D. DE G.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* annonce que M. C. KRAUS, de Vienne, prépare une édition du saint George de Reinbot von Durne; — que M. L. WIMMER, de Copenhague, a été nommé membre correspondant de l'académie de Berlin; M. H. SCHUCHARDT, membre de l'académie de Vienne; M. G. MEYER, membre correspondant de cette dernière société; M. Ad. TOBLER, membre étranger de l'académie des sciences de Turin; — que M. SAUER a été nommé professeur ordinaire à l'Université de Prague; — que M. John MEIER s'est « habilité » à Halle pour la philologie germanique; — que M. Antoine BIRLINGER, directeur de l'*Alemannia*, est mort à Bonn le mois dernier.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 août 1891.

M. Siméon Luce lit une notice sur le « lieu fort » de Longueil-Sainte-Marie, village du département de l'Oise, non loin de Compiègne, illustré par la défense d'une poignée de paysans qui s'y rassemblèrent en 1359 et, abandonnés par la royauté, se défiant de la noblesse, soutinrent seuls la lutte contre les Anglais. Depuis la publication du 3^e volume de l'*Histoire de France* de Michelet (1837), tout le monde connaît cet épisode héroïque, transmis à la postérité par les récits des chroniqueurs Jean de Venette et Jean de Noyal. Le capitaine de ces paysans, Guillaume l'Aloue, périt dans le combat, tandis que son valet, le « Grand Ferré », battait les brigands anglo-navarrais « comme blé en grange ». Le « lieu fort » de Longueil, ancien manoir pourvu d'une enceinte de murs et d'une porte fortifiée, est aujourd'hui une ferme appartenant à M. Hongre, maire de la commune. M. Siméon Luce, qui l'a visité récemment, y a trouvé des vestiges importants des anciens ouvrages de défense. Il propose de classer parmi les monuments historiques cette ferme, qui représente, dit-il, « ce que l'on peut appeler les origines militaires de Jacques Bonhomme ».

M. Menant continue la lecture de son mémoire par les inscriptions hétéennes. Il constate dans ces inscriptions la présence d'un certain nombre de noms de divinités, dont il cherche à établir la lecture. Il arrive, par une série d'observations et de déductions, à déterminer les noms de trois dieux, *Tarku*, *Sandu* et *Kamos*; il indique, en outre, l'idéogramme du dieu Soleil, représenté dans sa forme symbolique. Quant aux déesses, il propose, mais très hypothétiquement, de reconnaître dans le symbole de l'une d'elles le nom d'Antarata, l'Astarté des Syriens ou la Cybèle de l'Asie-Mineure.

Ouvrage présenté par M. Le Blant : HARDY (Michel), *la Station quaternaire de Raymonden et la sépulture d'un chasseur de rennes*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39

— 28 septembre —

1891

Sommaire : 428-429. BRUGSCH et PLEYTE, Le monument de Sehel. — 430. LIEBICH, Pânini. — 431. LÆWENTHAL, Le traité pseudo-aristotélique De l'âme. — 432. GUTTMANN, Thomas d'Aquin et la philosophie juive. — 433. HOLM, Histoire grecque, III. — 434. ALLEN, Manuscrits grecs d'Italie. — 435. Fauste et Ruricius, Œuvres, p. p. ENGELBRECHT. — 436. Augustin, Œuvres, VI, I, p. p. ZYCHA. — 437. BONNET, Le latin de Grégoire de Tours. — 438. J. ZELLER, Histoire d'Allemagne, III. — 439. De PUYMAIGRE, Les vieux auteurs castillans. — 440. LAGUS, Les langues classiques en Finlande. — 441. BIZOS, Ronsard. — 442. D'HAUSSONVILLE, Madame de Lafayette. — 443. De CROZALS, Saint-Simon. — 444. ROUSSE, Mirabeau. — 445. LEBON, Instructions des ambassadeurs en Bavière. — Académie des Inscriptions.

428. — 1. H. BRUGSCH. **Die biblischen sieben Jahre der Hungersnoth nach dem Wortlaut einer altägyptischen Felsen-Inschrift**, in-8, (162 p. mit 32 autographischen Tafeln und 5 Holzschnitten) Leipzig, Hinrichs, 1891.

429. — 2. PLEYTE. **Schenkingsoorkonde van Sehêle uit het 19de laar van Koning Tosertasis** (extrait des comptes rendus de l'Académie des Sciences, 3^e série, t. VIII). Amsterdam, Müller, 1891, in-8, 20 p. et une planche.

Commençons par dire que le monument égyptien que M. Brugsch vient de traduire et de commenter n'a rien de commun que la mention d'une famine de sept ans avec l'histoire de Joseph. Les événements dont il prétend avoir gardé le souvenir n'intéressent en rien les Hébreux, l'époque à laquelle ils sont censés se passer est antérieure de plus de deux mille ans au temps présumé de l'Exode : s'il a quelque intérêt ; c'est pour l'histoire de l'Égypte seule et non pour celle des Enfants d'Israël¹.

M. B. débute par rappeler en peu de mots comment il fut découvert. Dans les premiers jours de janvier 1890, un Égyptologue américain, M. Wilbour, qui, depuis dix ans, fait presque chaque année son tour du Nil, découvrit entre Assouan et Philæ, en pleine cataracte, dans l'île de Sehel, une longue inscription qui avait échappé à l'attention de Champollion, de Lepsius, de Mariette, de tous les savants qui ont exploré ces parages. Il en prit une photographie dont il envoya un exemplaire à tous les Égyptologues en activité de service. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la découverte mit en émoi notre petit groupe de travailleurs et le groupe voisin des hébraïsants. Plusieurs transcriptions

1. M. Brugsch avait d'abord pensé le contraire. Voir l'article enthousiaste qu'il a écrit à ce sujet, *Joseph in Ægypten*, dans la *Deutsche Rundschau*, 1890, (mai) p. 237-254.

furent entreprises, plusieurs mémoires annoncés : M. B. a paru le premier, mais avec une avance de quelques jours seulement sur M. Pleyte. Les deux brochures se recommandent par des mérites sérieux. M. P. met en planche l'inscription que M. B. donne seulement en texte courant. Par malheur M. P. n'a ajouté à la planche qu'une note de vingt pages, qui renferme, avec une critique des premières opinions de B., une traduction complète et quelques notes fort judicieuses, mais écrites en hollandais. Le hollandais n'est pas au nombre des langues qu'on lit couramment, et le travail remarquable de M. P. est perdu pour le plus grand nombre des lecteurs, comme tous les mémoires qu'il a publiés, ainsi que Leemans, dans sa langue maternelle. M. B. au contraire a joint à sa traduction des études historiques, géographiques et religieuses, qui éclairent la plupart des points obscurs du texte et permettent de comprendre dans quelles circonstances le monument de Sehel fut élevé.

Sehel est située dans le premier nome de la Haute-Égypte, celui dont Éléphantine fut la capitale. Le nom du nome est écrit d'ordinaire par l'*arc nubien* qu'on avait lu Konsit, jusqu'au jour où M. Lepsius proposa le premier, si je ne me trompe, de le lire *Khonti*. Cette lecture a été adoptée en général : je crois pourtant qu'elle n'est pas aussi certainement démontrée qu'on le pense, et qu'on peut donner des arguments très forts en faveur de la vieille lecture. Je n'insisterai pas sur ce point qui reste à débattre entre Égyptologues : il suffit pour le moment de dire que tout le monde est d'accord pour reconnaître que le nom du premier nome est identique à celui de la Nubie extérieure. Le territoire égyptien s'arrêtait jadis aux rapides de Silsiléh, et de là est venu l'usage de prendre El-Kab (Nekhabit) comme marquant l'extrême sud de la terre de Kimit. Le canton compris entre Silsiléh et Philæ est une partie de la Nubie annexée à une époque très ancienne et formant marche du côté du midi, comme les nomes de l'Arabie et de Libye formaient marche à l'est et à l'ouest du Delta. La cataracte passait pour marquer l'endroit où le Nil descendait du ciel sur la terre, et le pays qui s'étendait au-delà pour être la *Terre des dieux*. Plus tard, la source du Nil et la *terre des dieux* reculèrent vers le sud, à mesure que les conquêtes agrandissaient le cercle des connaissances géographiques. Elles disparurent derrière les marais du Haut-Nil, mais non sans laisser derrière elles quelques traditions attachées au sol, comme celle de la cataracte qui se précipitait de très haut sur la terre et assourdissait les riverains d'Éléphantine, ou celle des rochers Krôphi et Môphi d'où le Nil jaillissait entre Syène et Philæ.

Les plus anciens monuments trouvés au voisinage de la première cataracte sont de la V^e dynastie. Les Pharaons de la VI^e, qui exerçaient des droits de suzeraineté sur le canton qu'on appelait le Dodécaschène à l'époque gréco-romaine, vinrent plusieurs fois à Éléphantine ; Ouni, un de leurs ministres les plus actifs, fit même creuser et agrandir en

cinq endroits le chenal que les gros bateaux sont obligés de suivre pour franchir la cataracte. Le beau granit rouge et noir du pays était nécessaire pour la construction des tombes royales ou particulières : on en faisait des stèles, des tables d'offrandes, des sarcophages, dès la fin de la III^e dynastie. La présence d'objets en granit de Syène dans les ruines de cette époque nous prouve qu'on exploitait déjà régulièrement les carrières de la cataracte : les rois de la V^e dynastie ont dû y venir, seulement nous n'avons pas encore retrouvé leurs monuments. Une tradition que Manéthon avait recueillie, mais dont nous ne connaissons pas l'origine, racontait que la V^e dynastie venait d'Éléphantine. Les princes de cette ville, chargés de garder la porte méridionale de l'Égypte, étaient des barons d'importance, dont le domaine s'étendait des environs d'Edfou au nord, jusqu'au delà de la cataracte vers le sud. Leurs tombeaux ont été découverts partiellement en 1886, et nous en font connaître plusieurs qui vivaient de la VI^e à la XII^e dynasties. Éléphantine cessa d'être ville frontière sous la XIII^e dynastie, et ne le redevint que vers la XXVI^e. Depuis lors, elle a toujours été la clef de l'Égypte vers le midi, elle ou Syène sa voisine. Sa valeur religieuse n'égala point pendant longtemps sa valeur politique et militaire. Elle adorait un dieu Nil, Khnoumou, et deux fées des eaux Anoukit, *la serreuse*, Satit, *l'archère*, qui incarnaient le courant de la cataracte. Le dieu, dont le culte s'étendit par la conquête jusqu'à la seconde cataracte, resta, jusqu'aux derniers jours de l'indépendance égyptienne, un dieu local sans influence et sans renom. Il ne commença à se répandre qu'après la conquête perse et macédonienne, quand les garnisons grecques établies à Syène entrèrent en contact avec lui et avec l'Isis de Philæ. Les rapports journaliers que les étrangers avaient forcément avec ses prêtres lui firent, chez les Grecs d'Égypte puis chez les peuples du dehors, une popularité qu'il n'avait pas chez les Égyptiens proprement dit. Khnoumou est le Khnouphis, le Kneph des premiers siècles de notre ère, dont le dogme est mêlé si bizarrement aux croyances de certaines sectes chrétiennes.

Ce dieu, devenu célèbre tardivement, n'avait pas une fortune égale à son renom. Il ne possédait que les ressources restreintes d'un dieu de province, et sa voisine de Philæ détournait vers elle une partie des largesses qu'il aurait dû recevoir. Quelque part dans le second siècle des Ptolémées le sacerdoce de Khnoumou, voulant stimuler la pitié et la générosité royale, eut recours à un procédé qui devait être aussi commun en Égypte qu'il l'a été dans notre Europe du moyen âge. Le sacerdoce de Khonsou à Thèbes voulant, cinq à six siècles plus tôt, se donner des droits à l'héritage d'Amon dont l'autorité décroissait, avait fabriqué une stèle officielle racontant des miracles opérés par son dieu sous le règne de Ramsès II : c'est ce que M. de Rougé appelait la Stèle de la princesse de Bakhtan et qu'on a pris pour de l'histoire, jusqu'au jour où M. Erman eut découvert l'artifice. Les prêtres de Khnoumou

n'hésitèrent pas à pratiquer une fraude pieuse du même genre, mais ils attribuèrent une plus haute antiquité au document qu'ils fabriquèrent de toutes pièces. Ils rédigèrent l'inscription gravée à Sehel, et qu'ils donnèrent pour la copie d'un vieux texte datant de l'an xvii d'un roi de la III^e dynastie manéthonienne, Zosiri, probablement le premier prince de ce nom Zosir-sa. En ce temps-là, le prince de Syène, Madiri, reçut un message de Pharaon, qui se plaignait des sept années de famine qui avaient signalé son règne, et lui demandait ce qu'il savait des origines du Nil, de son régime et de ses dieux. Madiri répondit naturellement par un éloge de Khnoumou et des divinités de la cataracte : Zosiri vint leur rendre hommage, leur présenta des offrandes et leur fit des fondations pieuses dont il garantit la durée éternelle. C'est le précédent créé par ce roi primitif que les prêtres proposaient discrètement en exemple au Ptolémée sous lequel ils vivaient. Le cartulaire de chacun des temples égyptiens devait être riche en titres de ce genre. C'est peut-être d'après des pièces fausses que Dendérah et Edfou prétendaient avoir été reconstruits par des souverains de l'Ancien et du Moyen Empire. Il est probable que la ruse des prêtres de Khnoumou leur rapporta, sinon tout ce qu'ils désiraient, au moins un gain satisfaisant ; ils n'auraient pas fait graver en bonne place un document qui ne leur eût été d'aucune utilité.

La traduction de M. Pleyte ne diffère que par le détail de celle de M. Brugsch. Il me semble reconnaître çà et là sur la photographie de M. Wilbour des mots que je ne reconnais pas dans la transcription des deux auteurs, et, dans plus d'un endroit, j'aurais à proposer des interprétations nouvelles. Elles ne changeraient pas grand chose au sens général du morceau, et ne porteraient pour la plupart que sur des points secondaires. Les dissertations géographiques de M. B. sont particulièrement riches en faits nouveaux et en combinaisons ingénieuses. La partie relative aux dieux d'Éléphantine me paraît être moins heureuse : mais nous sommes placés, M. B. et moi, à des points de vue si éloignés pour envisager la religion égyptienne, que je ne suis peut-être pas bon juge de ses théories. En résumé le mémoire est fort intéressant, et tel qu'on était en droit de l'attendre de M. Brugsch ¹.

G. MASPERO.

1. J'ai noté en relisant le volume quelques détails que je réunis en cette note. — P. 55, M. Brugsch signale la mention dans notre inscription (l. 11) du mur de briques, dont on voit les ruines entre Syène et Philæ, et dont Letronne attribuait la construction à Dioclétien. J'ai indiqué ailleurs (*Recueil*, t. XIII, p. 204) que ce mur remonte peut-être à la XII^e, peut-être même à la VI^e dynastie. — P. 106, note 1. Birch avait raison de lire *fakat*, *fakaït*. Cette forme est fréquente, même pour le nom de la péninsule du Sinaï : *māfkaït*, qui est employé ordinairement, en est un développement par *m*, *mā*, préfixe, comme *mirou* à côté de *rou* ou *arou*, *mirit* à côté de *irit*, *l'œil*, etc. — P. 141, note 1. Le mot *raït*, que M. Brugsch ne connaît pas, ne serait-il pas une variante du mot fréquent *arit*, *arrit*, écrit aussi *raït*, magasin, entrepôt, *ergastulum*?

430. — **Pāṇini** (*sic*). Ein Beitrag zur Kenntniss der Indischen Literatur und Grammatik. Von Bruno Liebich, Dr. phil. Leipzig, H. Haessel, 1891. In-8. 164 pp.

M. Bruno Liebich consacre la première moitié de son livre à l'étude de deux questions déjà débattues, qu'il ne prétend point résoudre, mais auxquelles il apporte incontestablement de sérieux éléments de solution : — 1^o en quel temps a vécu Pāṇini? — 2^o le grand grammairien hindou nous enseigne-t-il une langue proprement dite, réellement écrite ou parlée par ses contemporains, ou bien une forme artificielle de langage qui n'eut jamais d'existence que dans les spéculations des théoriciens?

A raison de la méthode employée par l'auteur, les deux problèmes n'en font qu'un; car c'est dans les écrits même de l'Inde qu'il prétend retrouver l'application des règles que Pāṇini n'aurait fait que codifier, et par suite il n'hésitera point à le considérer comme à peu près contemporain de l'œuvre dont la langue se rapproche le plus de celle qu'il enseigne. Déjà il nous avait fait voir l'étroit rapport de la théorie pāṇinienne des cas avec l'emploi des formes casuelles dans la prose de l'Aitareya-Brāhmaṇa ¹. Aujourd'hui, complétant et développant ses vues, il dresse dans quatre textes, choisis à des époques différentes, la minutieuse statistique des formes verbales qui concordent avec la doctrine de Pāṇini et de celles qui en divergent, en calcule la proportion, et arrive à cette conclusion (p. 37) que le père de la grammaire sanscrite doit avoir vécu postérieurement à la rédaction de la Brhadāranyaka-Upaṇiṣad et antérieurement à celle de la Bhagavad-Gītā.

Même en tenant ce résultat pour certain, il laisse encore, il est vrai, une assez vaste marge; mais la méthode de M. B. L. ne permet guère de déterminations plus approchées. Celle de M. Sylvain Lévi ² fournirait des données plus précises, si l'on pouvait être sûr que le *ganapāṭha* ne s'est pas encombré d'additions postérieures à Pāṇini ou que celui-ci n'y a point introduit des paradigmes de beaucoup antérieurs et traditionnels. C'est, je pense, en les combinant l'une et l'autre, et en multipliant dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde les points de repère et les synchronismes, qu'on parviendra à se fixer sur l'âge exact de la compilation pāṇinienne.

Mais ce qui sera décisif, ce sont les synchronismes et autres éléments extrinsèques, non pas les rapprochements grammaticaux. Quelque science, quelque rigueur que déploie M. B. L., c'est M. Lévi qui a vu juste en allant chercher en dehors de la grammaire les données du problème qu'elle pose sans le résoudre. Car — on ne saurait trop y insister — l'extrême ressemblance de la langue de Pāṇini et de celle d'un autre écrit de l'Inde ne prouvera rien quant à la contemporanéité de ces deux

1. *Beṣṣṭy. Btr.*, X, p. 205 sq. et XI, p. 273 sq.

2. *Journ. Asiat.*, 8^e sér., XV, p. 236.

ouvrages, tant qu'on ne sera point sûr par ailleurs que Pânini a enseigné une langue vraiment existante : que son sanscrit soit ou non de fantaisie, par cela seul que c'est du sanscrit, il faut bien qu'il ressemble à un certain sanscrit littéraire plus qu'à tous les autres, et sa concordance avec la langue de la B.-U. ne deviendra un argument irréfutable que du jour où précisément une chronologie plus avancée aura établi la date de la B.-U., la date de Pânini, et de combien la première est antérieure au second.

C'est là, si je ne me trompe, le point délicat de l'argumentation de M. B. L. : l'antithèse où se complaisait Benfey « admirable grammaire d'une langue inexistante » lui répugne à ce point, qu'il ira jusqu'à écrire (p. 55) : « Et où donc Pânini aurait-il pris cet incroyable métaplasme, si la langue même ne le lui avait fourni ? » Ainsi, moins serait vraisemblable une forme pâninienne, plus elle s'imposerait à notre foi. Ce n'est point, sans doute, ce que l'auteur a voulu dire, mais c'est son raisonnement poussé à bout, et il n'en faut pas davantage pour faire voir l'impossibilité de rien construire encore de définitif sur ce sable mouvant. Il a beau exposer et critiquer d'une manière aussi complète que loyale les travaux de ses devanciers : on ne pourra s'empêcher de le trouver sévère pour M. Whitney, qui peut-être, de son côté, l'avait été trop pour les grammairiens hindous. Après tout, raffiner à l'infini sur une langue, ce n'est pas, si l'on veut, la forger de toutes pièces ; mais ce n'est pas non plus, convenons-en, l'enseigner telle qu'elle se parle ou s'écrit. Le μέμνησ' ἀπιστεῖν était ici mieux que jamais en situation.

Au cours de son exposition M. Liebich a eu l'occasion d'exprimer le vœu que la grammaire de Pânini soit minutieusement scrutée dans toutes ses parties et transposée à l'européenne, pour qu'on puisse juger de la valeur de son enseignement. Dans la seconde moitié de son livre, l'auteur joint l'exemple au précepte : il nous donne en appendices la théorie de la voix dans les verbes et celle de la formation du féminin des noms d'après Pânini. On ne peut que louer la haute compétence et la conscience scientifique qui ont présidé à l'exécution de l'une et l'autre partie de cette remarquable étude.

V. HENRY.

431. — **Pseudo-Aristoteles** ueber die Seele, eine psychologische Schrift des XI Jahrhunderts und ihre Beziehungen zu Salomo ben Gabirol (Avicebron) von Dr. A. LOEWENTHAL. Berlin, Mayer et Mueller, 1891, in-8, p. 131 et 12.

432. — **Das Verhältniss des Thomas von Aquino zum Judenthum und zur jüdischen Litteratur** (Avicebron und Maimonides) von. Dr. J. GUTTMANN Landrabbiner zu Hildesheim. Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1891, in-8, p. 92.

I. M. Loewenthal publie dans la première de ces monographies le résultat de ses recherches sur le traité pseudo-aristotélique *De anima* qui appartient à l'époque de la Renaissance philosophique en Espagne après la conquête arabe. Il avait déjà effleuré ce sujet dans sa thèse,

présentée à l'université de Königsberg, sur Dominique Gundisalvi et son compendium de psychologie. Cet auteur écrivait dans la première moitié du XII^e siècle. Raimond, archevêque de Tolède de 1126-1150, l'avait chargé, concurremment avec Jean de Séville, de traduire en latin des livres arabes de la riche collection de la bibliothèque de Tolède. Jean de Séville eut dans cette entreprise le rôle principal; l'œuvre de son collaborateur se borna à quelques retouches du latin. Mais Dominique rédigea plusieurs traités de philosophie. Son compendium débute par le même prologue qui se lit en tête du traité hébreu de Gerson ben Salomo sur l'âme, intitulé *Schaar ha-schamaïm*, et que Gerson donne comme étant d'Aristote. Ce prologue sert encore de préface à la version latine du *Liber VI naturalium* d'Avicenne faite par Jean de Séville. Gerson n'a pu emprunter sa préface à Dominique ni à Jean de Séville, car il ne savait pas le latin et, à l'époque où il écrivait, vers 1150, on ne traduisait pas encore d'ouvrages latins en hébreu. Il faut donc supposer que le traité *De anima*, auquel ces auteurs firent des emprunts communs, était écrit en arabe. Gerson en possédait une version hébraïque; Dominique le connaissait par une version latine. Si l'on considère que le philosophe juif Solomo ibn Gabirol, plus connu sous le nom d'Avicébron, écrivit sur la psychologie, on peut admettre qu'il est l'auteur du traité *De anima*. Il est sans doute surprenant que Gerson, au lieu de conserver le nom de l'auteur, lui ait substitué celui d'Aristote. Cependant le voile dont le moyen âge couvrit la personnalité de Salomo ibn Gabirol, justifie jusqu'à un certain point l'hypothèse de M. Loewenthal. On sait que c'est Munk qui, par sa pénétrante sagacité, souleva ce voile et remit en lumière le philosophe juif confondu parfois avec Aben Ezra.

Quel fut l'auteur de la version latine de ce traité? Albert le Grand, dans sa *Summa theologiæ*, cite un ouvrage *De anima* d'un certain *Collectanus*; dans un autre endroit, il parle du traité *De anima* de *Johannes archiepiscopus Toletanus*. *Collectanus* n'est qu'une corruption de *Toletanus*; ces deux mots désignent une même personne : Jean de Tolède. Albert le Grand a confondu Jean de Tolède avec l'archevêque du même nom qui succéda à Raimond.

En résumé, on doit se représenter : 1^o un original arabe du livre sur l'âme en dix questions, dont l'auteur est probablement Salomo ibn Gabirol; 2^o une traduction latine de ce livre faite par Jean de Tolède; 3^o une traduction hébraïque de l'original arabe, dont Gerson ben Salomo a conservé des fragments; 4^o le compendium de Dominique Gundisalvi contenant en grande partie la traduction de Jean de Tolède. M. L., qui a montré autant de jugement que de savoir dans l'examen des livres de Gundisalvi et de Gerson, ne formule ses conclusions que comme des hypothèses vraisemblables; on devra en tenir compte jusqu'à ce que de nouveaux documents permettent de faire la lumière complète.

A la fin de sa monographie, M. L. a imprimé des extraits du com-

pendium de Gundisalvi et du traité de Gerson. Le premier de ces ouvrages n'était connu jusqu'à présent que par un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. M. Loewenthal a eu la bonne fortune d'en retrouver un second exemplaire dans un manuscrit du collège de Caius et Gonville à Cambridge, dont il a donné les variantes.

II. La publication de M. Guttmann qui est dédiée au savant membre de l'Institut, M. Joseph Derenbourg, à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance, apporte une nouvelle contribution à l'histoire de la scolastique au moyen âge. Elle met en évidence la part qui appartient à la philosophie juive dans la direction et le développement que prit la théologie chrétienne au XIII^e siècle. Un des plus éminents représentants de cette théologie fut Thomas d'Aquin dont la célèbre *Somme* demeura classique. Esprit empreint d'un grand libéralisme à une époque où le prosélytisme était si ardent, Thomas condamna les mesures de rigueur, comme les conversions forcées des Juifs et des païens et le baptême des enfants juifs avant l'âge de raison ; il s'inspira des écrits des philosophes juifs, tels qu'Isaac Israeli, Avicébron et surtout Maimonide.

Sur la question des *substances spirituelles*, Thomas combat et réfute Avicébron qui croyait ces substances composées de matière et de forme. Cette réfutation écarta définitivement de la théologie des Dominicains la philosophie d'Avicébron, que l'ordre rival des Franciscains suivit à l'inspiration de Duns Scot. A cette influence en sens contraire d'Avicébron est due la doctrine différente des Thomistes et des Scotistes sur la nature des anges, l'un des principaux points qui séparent les deux écoles. Si Avicébron trouva un accueil empressé chez les Franciscains, Maimonide jouit d'une grande considération auprès des Dominicains. Ainsi la vie intellectuelle du moyen âge qui se concentrait dans les deux ordres, reçut son essor de la littérature juive.

Le *Guide* de Maimonide apprend aux théologiens comment la philosophie d'Aristote qui, dans la nouvelle école, avait remplacé celle de Platon, pouvait se concilier avec la Bible. En comparant les passages analogues du *Guide des égarés* et de la *Summa theologiæ*, M. G. montre jusqu'à quel point la philosophie de l'auteur juif avait pénétré l'enseignement du théologien chrétien. Thomas suit Maimonide dans sa théorie de la connaissance de Dieu basée sur la raison et la révélation, de la nature divine et de ses attributs, de la création. Il s'éloigne de lui au sujet de la nature des anges qui, pour le philosophe juif, n'était qu'une question secondaire, tandis que la scolastique lui donna une grande importance. Mais il s'en rapproche dans son étude du prophétisme et pour l'explication des commandements mosaïques.

Tel est l'objet de cette publication qui n'est pas conçue, comme on pourrait le croire, dans la pensée de rehausser l'importance de la philosophie juive au détriment du docteur chrétien. En l'écrivant, M. Guttmann ne semble avoir eu d'autre perspective que l'intérêt historique. A

l'occasion, il rend hommage à l'élévation des sentiments, à la profondeur de la science et à la grandeur d'âme du célèbre théologien.

Rubens DUVAL.

433. — HOLM. *Griechische Geschichte*, Tome III. Berlin, Calvary, 1891, in-16 de 520 pages. Prix : 10 m.

Le présent volume contient l'histoire de la Grèce depuis la fin de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la mort d'Alexandre. L'auteur déclare qu'il n'a pas voulu, à l'exemple de Curtius, s'arrêter à la bataille de Chéronée, parce qu'il pense qu'Alexandre est un Hellène, au même titre que Périclès ou Démosthène. Sans examiner ici ce point particulier, il est clair que M. H. a eu raison de poursuivre son récit au-delà de l'année 338. Une histoire de la Grèce qui n'atteint pas la conquête romaine est tronquée ; elle ne nous donne qu'une idée incomplète de cet admirable peuple ; elle nous en cache sans doute les plus graves défauts ; mais elle nous dérobe aussi quelques-unes de ses plus belles qualités.

M. H. n'écrit pas pour les érudits, mais plutôt pour le grand public. Il serait par suite injuste de lui adresser les critiques qu'entraîne forcément cette manière de raconter l'histoire. On trouvera par exemple qu'il passe bien vite sur une foule de questions intéressantes, que ses assertions ne sont pas toujours entourées de preuves suffisantes, qu'il tranche d'une façon trop sommaire des difficultés presque insolubles. Ces inconvénients tiennent au genre plus encore qu'à l'auteur. Mais ce que le genre lui-même comportait et ce qu'on regrette de ne pas rencontrer ici, c'est un récit vivant et coloré. L'exposition de M. H. a de la netteté et de la précision ; mais elle est sèche, froide et terne. Il aurait dû aussi sacrifier un certain nombre de détails secondaires, notamment dans les chapitres qui traitent de la politique extérieure, pour concentrer toute son attention sur les événements les plus saillants et les personnages les plus considérables. Or il me semble qu'il a souvent oublié d'obéir à cette loi de perspective.

L'ouvrage de M. H. est loin pourtant d'être sans valeur. Il atteste une connaissance personnelle du sujet ; il marque un effort très louable pour l'embrasser dans toutes les parties ; il n'offre pas un simple résumé de ce qu'on savait déjà ; il renferme des appréciations originales, qui méritent tout au moins de ne point passer inaperçues. J'ajoute que les érudits eux-mêmes trouveront profit à le consulter. A chacun de ses chapitres M. Holm a joint des notes qui parfois deviennent de véritables dissertations. Telles sont ses observations sur les sources de la période comprise entre 403 et 362 (p. 15-23), sur celles de la période qui va de 360 à 336 (p. 242-249), sur Eubule et le Théorikon (p. 252-257), sur la paix de Philocrate (p. 291-297), sur les monnaies des villes grecques de l'empire perse (p. 357-364), sur le système monétaire de la Grande-Grèce (p. 471-480).

Le livre se termine par une sorte d'appendice consacré aux principes du droit public des Grecs.

Paul GUIRAUD.

434. — *Notes on Greek Manuscripts in Italian Libraries* by Thomas William ALLEN. London, David Nutt, 1890, p. in-8, xii-62 pp.

Les notices qui, revues et complétées par l'auteur, forment cet opuscule, ont paru d'abord dans la *Classical Review* (années 1889 et 1890). M. T. W. Allen ne s'est pas contenté de publier ses notes sur les mss. qu'il a examinés dans ses voyages; il a fait précéder d'une bibliographie assez complète l'article consacré à chaque dépôt, et il a eu soin de dresser la liste des mss. datés, des copistes et des anciens possesseurs. Telles qu'elles sont, ces notices rendront donc de grands services à l'histoire littéraire et à la paléographie grecque. Mais, puisque l'auteur se donnait tant de peine pour atteindre des mss. plus ou moins inconnus, il aurait dû en prendre une description plus détaillée et surtout adopter, dans ses descriptions, un plan uniforme : tantôt la mesure des mss. est soigneusement relevée et tantôt elle manque pour toute une collection; les abréviations sont parfois simplement reproduites et parfois résolues; enfin les explications sont trop souvent défaut. Malgré ces taches, le petit livre de M. Allen mérite d'obtenir un excellent accueil auprès de tous ceux qui s'intéressent à la littérature grecque et qui savent combien ces sortes de recherches sont longues et difficiles.

Léon DOREZ.

P.-S. — Les renseignements qui émanent de l'auteur lui-même et ceux qu'il nous transmet de seconde main, sont également dignes de foi. Je viens d'en faire l'expérience à Viterbe. M. A. dit (p. ix) qu'ayant demandé s'il se trouvait à la bibliothèque capitulaire de cette ville des mss. grecs provenant de Latino Latini, l'un des chanoines lui répondit négativement. D'autre part, on m'avait assuré que ces mss. existaient : j'en doute maintenant très fort. Grâce à la bienveillance de M^{sr} Paolucci, évêque de Viterbe, et de M. le chanoine Bevilacqua, j'ai pu me livrer, dans ce curieux dépôt, à de minutieuses recherches. En fait de mss. grecs, il n'y a guère là que quatre ff. d'un ms. du xii^e siècle (sans doute un commentaire sur les Évangiles) servant de gardes à deux précieux in-folios. En ouvrant ces deux volumes, on croirait en effet avoir sous les yeux des mss. grecs, tant est parfait l'état de conservation de ces quatre ff., et l'on comprend qu'un chercheur trop pressé ait pu s'y tromper. Le premier contient le commentaire de Pier Vettori sur l'Éthique à Nicomaque : *Petri Victorii Commentarii in X libros Aristotelis de Moribus ad Nicomachum*, Florence, Juntas, 1584, et porte en tête cette note de Latini : *Latini Latinii Viterbiensis auctoris munere* 1584; le second contient le Martyrologe Romain de C. Baronius (Rome, D. Basa, 1586)

et porte également en tête une note intéressante : *Latini Latini Viterbiensis munere R. Cæsaris Baronii XIII. Kal. Sept. M. D. LXXXVI.* — En revanche, la bibliothèque capitulaire contient un certain nombre de chartes et de registres anciens, ainsi qu'une quarantaine de mss. latins qui ne proviennent pas tous, il s'en faut de beaucoup, de Lat. Latini. Parmi ces mss. qui datent des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvii}^e siècles, on remarque (outre les lettres de L. L. et le *Pantheon* de Godefroi de Viterbe) quelques mss. classiques : ouvrages de rhétorique de Cicéron (d. 9, d. 38, d. 40), *Tusculanes* (d. 48 et d. 50), lettres de Sénèque (d. 39), commentaire sur le *de Bello Gallico* (d. 37), un recueil de poésies latines du ^{xv}^e s. (d. 48) et la traduction des lettres attribuées à Phalaris, par François d'Arezzo (d. 16); les autres, presque tous postérieurs, sont des mss. de droit et de théologie. La bibliothèque possède d'ailleurs un index ancien, assez mal rédigé, mais qui paraît complet. Il y aurait sans doute quelque profit, malgré les deux ouvrages bien connus qui furent publiés au ^{xvii}^e s. sur L. L., à revoir de près cette curieuse collection. Viterbe nous réserve peut-être encore quelques détails inédits sur l'humaniste qui fut un des siens : M. Cesare Pinzi, le savant historien et bibliothécaire de la ville, m'a montré une liasse de lettres autographes de L. L. qu'il a retrouvées récemment et qui sont toutes adressées aux magistrats de cette commune.

L. D.

435. — **Fausti Relensis et Ruricelli Opera**, ex recensione Augusti ENGELBRECHT, (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, uol. xxi). Vindobonæ et Pragæ, Tempsky; Lipsiæ, G. Freytag, 1891. LXXX-505 pp. in-8. Prix : 16 m.

436. — **S. Aureli Augustini operum** sectionis VI, pars I. Ex recensione Iosephi ZYCHA (Corpus, uol. xxv). Vindobonæ et Pragæ, Tempsky; Lipsiæ, Freytag, 1861, 797 pp. in-8. Prix : 20 M. 40.

M. Engelbrecht avait indiqué ses principes de critique dans une brochure dont j'ai rendu compte il y a un an ¹. Comme il n'a pas modifié ses vues depuis lors, je n'ai pas à insister beaucoup sur l'édition. Sur un point cependant il semble avoir reculé. La collection des sermons attribués à Eusèbe ne figure pas dans le volume, sans qu'on nous dise pourquoi. Cependant dans l'introduction, M. Engelbrecht continue à l'attribuer à Fauste. A la suite des œuvres de l'évêque de Riez se trouvent les lettres de Ruricius. Ce volume, qui a de bons indices, n'a en revanche pas de table, suivant l'usage allemand. Ce n'aurait pas été superflu avec des matières aussi variées. Une table de tous les commencements de sermons eût été particulièrement indispensable, ne fût-ce que pour compléter les *Initia librorum* publiés par l'Académie de Vienne.

Je profite de cette occasion pour annoncer l'apparition d'un volume de saint Augustin. Il contient les traités suivants : *de utilitate cre-*

¹ 1. 1890, II, 115.

dendi, de duabus animabus, contra Fortunatum, contra Adjimantum, contra epistulam fundamenti, contra Faustum. Je reviendrai sur cette publication, quand M. Zycha nous aura donné le deuxième volume qui doit contenir l'introduction.

P. L.

437. — **Le latin de Grégoire de Tours**, par Max BONNET. Paris, Hachette, 1890; 781 pp. in-8.

Ce livre, commencé en 1882 et terminé en 1888, est un des plus importants que l'on possède, je ne dirai pas sur les auteurs de la décadence, mais sur un auteur latin d'une époque quelconque. Il serait à souhaiter que les ouvrages existant sur les classiques aient été exécutés avec cette rigueur de méthode, cette puissance de pensée, cette sûreté et cette conscience. Bien des questions encore obscures auraient trouvé leur solution.

Après une introduction sur les œuvres de Grégoire, les manuscrits, la langue maternelle de Grégoire, le latin parlé en Gaule au ^{vi} siècle, l'éducation littéraire de Grégoire, son ignorance grammaticale et celle de l'époque, les principes de critique à appliquer, M. Max Bonnet passe en revue les catégories traditionnelles : phonétique, vocabulaire, morphologie, syntaxe, style. Il est difficile d'entrer dans le détail des menus faits qui sont le tissu même de ce gros volume. On ne peut qu'en indiquer l'esprit.

Il est excellent. Il y a deux façons de considérer les faits : au point de vue de l'histoire du langage, ou au point de vue de l'histoire littéraire. Ce sont là deux méthodes, toutes deux indispensables, trop souvent séparées. M. B. a su tenir une mesure exacte. Il ne s'est pas laissé entraîner à des généralisations hâtives et a pu, grâce à cette sagesse, dissiper des malentendus très répandus. Telle est son attitude devant la question du latin vulgaire, présenté habituellement par les romanistes comme une langue distincte du latin classique, en lutte avec lui, triomphante enfin, grâce à une espèce d'asphyxie de la langue littéraire, et mère des langues romanes. M. B. a montré ce que cette conception avait d'artificiel. Il y a des vulgarismes, il n'y a pas de langue vulgaire. Quand on écrit, on a à sa disposition toutes les ressources lexicographiques, et syntactiques, mais on fait un choix, parce qu'on écrit. La nature de ce choix dépend de la culture de l'auteur, de la nature du sujet, des conventions littéraires, de la mode, d'une foule de causes extérieures ou psychologiques dont le sujet écrivant n'a pas toujours conscience. De même, il est des cas où même en parlant on fait un choix. Le langage dont un sous-officier use avec ses hommes n'est pas le même que celui qu'il emploie avec ses supérieurs. Il n'y a pas là deux langues cependant, mais deux langages; de même les Latins disaient *sermo cottidianus* et *lingua graeca*. Une autre confusion née de l'expression de latin vulgaire est très bien indi-

quée par M. B., surtout dans ce passage (p. 34) : « Prétendra-t-on qu'on puisse opposer au bon français, sous le nom de français populaire, un mélange dans lequel entreraient les parisianismes ou les provincialismes de la classe bourgeoise; les fantaisies de l'argot des collégiens, des étudiants, des militaires, des comédiens; une quantité, si grande soit-elle, de fautes de prononciation, comme je l'ai vu, collidor, cinque francs, exeprès,... de fautes de genres, comme une omnibus, une escalier, de fautes de conjugaison... comme je pensons; enfin ces expressions et ces tournures assez nombreuses dont on se sert sans scrupule en parlant et qu'on évite en écrivant? » En d'autres termes, l'expression de latin vulgaire est une étiquette trop commode, qui sert à marquer pêle-mêle les catégories les plus diverses et les plus hétérogènes, depuis l'écart entre la prononciation toujours en évolution et l'écriture presque toujours immobile (*cosul* et *consul*), jusqu'à des particularités de vocabulaire et de syntaxe qui constituent moins des langues que des styles différents, comme l'emploi des diminutifs ou de *bellus* pour *pulcher* dans Catulle¹. Le signe de la décadence, c'est la réunion de tous ces caractères dans la même œuvre. Par suite d'un oubli de la tradition orthographique, les changements phonétiques de la langue se sont trahis dans l'écriture. D'un autre côté, les changements qui sont plus spécialement du ressort de la psychologie et dont le sujet parlant et écrivant a plus facilement conscience, ont reçu droit de cité peu à peu grâce à la perversion du goût littéraire et à la diminution progressive de l'influence des classiques négligés ou mal compris. On en est arrivé ainsi à faire des fautes et à mal écrire, mais c'était la même langue. Il y a lieu de féliciter M. B. d'avoir formulé si nettement l'état véritable de la question². Toute cette discussion abonde du reste en remarques excellentes³.

On peut voir par cet exemple quelle décision M. B. porte dans ces délicates études. Il part constamment des faits et cherche à en dégager

1. Sans parler des reconstructions hypothétiques d'après les langues dérivées. M. B. n'a pas, semble-t-il, assez insisté, p. 31, n. 1, sur le caractère spécial des reconstructions linguistiques. Ce ne sont que des formules, résumant de façon concrète l'état de la science et commodes pour l'enseignement. Ce n'est pas un but, mais un moyen mnémonique. D'ailleurs les signes dans les reconstructions ont une valeur purement relative; il suffit que nous distinguions chaque élément.

2. Les distinctions établies par M. B. ne viennent qu'à temps; le latin vulgaire est en train de devenir, surtout sous la plume des vulgarisateurs, un parasite rongeur attaché à la perte du latin littéraire. Voir par exemple l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1891, *Le latin vulgaire*, étonnant mélange d'erreurs surannées et de paradoxes récents.

3. Sur la façon dont le latin a été introduit en Gaule, p. 35 et n. 3 (quand on parle du soldat romain apportant en Gaule le latin vulgaire, on oublie qu'il n'y avait d'armée que dans les Germanies, sauf la cohorte urbaine de Lyon, mille hommes environ); sur le latin appris par chacun suivant sa situation (ce qui explique l'uniformité des vulgarismes, les basses classes de chaque province ayant été mises en rapport partout avec la classe correspondante de Romains et d'Italiens), p. 36; sur l'action de l'école, p. 38; sur les provincialismes, p. 41 et n. 4; etc.

la vérité, sans se préoccuper de contredire des théories en faveur. On pourrait citer, dans le même ordre d'idées, tout ce qui concerne l'*m* finale. Doit-on voir dans l'omission capricieuse de l'*m* finale un signe de sa disparition dans la prononciation ou de la confusion des cas, ablatif et accusatif? Après une enquête attentive (p. 154) et une contre-enquête sur l'*m* ajoutée à tort à la fin des mots (p. 513), M. B. conclut que le son de cette lettre devait être très sourd pour Grégoire, mais non pas nul.

Si le sujet, à cause de ses limites étroites, permet à M. B. de l'épuiser, précisément pour le même motif il laisse attaquables quelques-unes de ces théories en apparence si solidement appuyées sur les faits. On peut citer entre autres celle de la recomposition. Elle a rencontré de vives contradictions à la soutenance, bien qu'il semble que l'objection la plus forte soit celle de l'impossibilité réelle ou supposée de la pénétration dans toute la langue d'une fantaisie de savant. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet; M. B. pourrait citer, en réponse, la restauration de l'*s* finale au temps de Cicéron, restauration qui a eu pour point de départ un détail de métrique grecque copié servilement par les poètes latins¹. Quoi qu'il en soit, on peut faire deux observations, qui ne sont pas de nature à ébranler la thèse de M. Bonnet : 1° Ce qu'on entend par recomposition dans le deuxième terme d'un composé est un phénomène identique à ce qu'on appelle dissimilation à propos du premier terme. Il n'y a pas lieu de disjoindre, comme l'a fait M. B., les deux chapitres (l'un est dans la phonétique, pp. 176 ss.; l'autre, dans la morphologie pp. 486 ss.). Dans Grégoire de Tours, *cumsalutare* est le produit de la même tendance que *reclusa* ou *obaudio*. Si l'un est artificiel, l'autre doit l'être également. 2° Si ce premier point est acquis, il y a lieu de tenir compte de ce fait, mis en lumière par Francken², qu'aux siècles classiques l'assimilation est la règle, jusque vers 150 ap. J.-C. et qu'à partir de cette date, la dissimilation ne cesse de faire des progrès. Il faudrait rechercher sous quelles influences ce changement s'est produit.

Ces réflexions suffiront pour donner une idée de l'intérêt et de l'importance des questions si habilement traitées par M. Bonnet. Pour terminer, je signalerai le dernier paragraphe de l'Introduction : principes de critique à appliquer à l'étude de la langue de Grégoire. C'est une théorie très exacte et très sûre de la méthode dans cet ordre de recherches. Trop souvent les travaux de ce genre sont des catalogues, des dictionnaires avec l'incommodité d'un ordre faussement logique. D'un autre

1. L. Havet, *L'S latin caduc*, ap. *Études romanes dédiées à Gaston Paris*, pp. 303 ss. M. B. a cité ce phénomène ailleurs (p. 39, n. 3); mais il ne se doutait pas encore que c'était une preuve aussi décisive que la rend l'explication de M. Havet.

2. *Verslagen en Mededoelingen der kon. Academie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde*, t. II, 14 sept. 1885, p. 344; je dois reconnaître que je n'ai connaissance de cet article que par le résumé de la *Revue des Revues*, p. 378, ap. *Rev. de phil.*, 1886.

côté, dans les études relatives au latin de la décadence, on recueille de toutes parts des formes de toute nature sans les contrôler. Ainsi on a des amas de matériaux, sans conclusions, ou des conclusions sans fondements solides. Comment peut-on juger qu'une forme n'est pas due à une inadvertance? Comment retrouver la leçon primitive à travers les contradictions des manuscrits? Doit-on l'attribuer au copiste ou à l'auteur? Dans quelle mesure l'auteur est-il intervenu dans la rédaction? A-t-il publié lui-même ses ouvrages? Dictait-il à des secrétaires? Ses écrits, mis au net par des copistes, ont-ils été au moins revus par lui? Voilà autant de questions qu'on doit se poser et résoudre avant de citer une seule forme d'un texte. Une pareille enquête ne peut être menée par le grammairien pour chaque question. Elle doit être faite au sujet de chaque auteur. Après s'être rendue maîtresse des résultats généraux le plus facilement réalisables, la philologie romane doit attendre que tous les faits qui ont servi de base à sa construction soient minutieusement repris et éprouvés un à un par la philologie latine. Suivant M. B., « il n'est pas inutile d'avoir préparé une certaine quantité de matériaux avec un soin qu'il n'est pas toujours possible d'y mettre quand on se trouve en présence de monuments divers ». J'irai plus loin; cette tâche est nécessaire maintenant et elle doit s'étendre à toutes les catégories de documents dont on dispose. M. Bonnet a montré la marche à suivre, formulé la méthode et donné un modèle ¹. De tous les mérites dont il a fait preuve, en grammaire, en linguistique, en paléographie, en critique, en histoire littéraire, c'est celui de la connaissance de la méthode qui est le plus grand; c'est grâce à la méthode que tant de science et de travail a pu porter des fruits et que ce livre sur le latin de Grégoire de Tours est, comme l'a dit un des juges de la thèse, « une continuelle leçon de philologie ».

Paul LEJAY.

438. — J. ZELLER *Histoire d'Allemagne*, t. III. La Réforme, Jean Huss. Premiers empereurs de la Maison d'Autriche. 1 vol. in-8, 423 pages. Paris, Perrin.

Nous avons rendu compte ici-même, il y a quelque temps, du tome VI de l'*Histoire d'Allemagne* de M. J. Zeller; l'auteur avait annoncé qu'un septième tome suivrait immédiatement et il a tenu promesse. Nous parcourrons rapidement ce nouveau volume, en en signalant les mérites et en faisant aussi çà et là quelques réserves.

1. Plus que cela pourtant. Il est impossible en effet de ne pas signaler le rare bonheur de M. B. dans le choix de son sujet. M. Gœlzer avait esquissé dans son livre sur saint Jérôme l'histoire des origines de l'évolution dont Grégoire de Tours est le terme, ou plus exactement un nouveau moment. On doit ajouter qu'une pareille étude n'est possible que sur une édition critique : il faut juger d'après les documents non d'après le témoignage toujours revisable d'un éditeur. Bien des pages du livre de M. B. prouvent que les meilleurs éditeurs se trompent.

Il se partage en cinq livres. Le premier est consacré à Jean Huss et à l'histoire des deux grands conciles de Constance et de Bâle. C'est un résumé d'une exposition nette et agréable. On y rencontre quelques trouvailles d'expression, quelques formules heureuses qui rappellent celles de Mignet. « Le rôle de Jean Huss, écrit M. Z., fut de réunir et d'exprimer, dans sa conduite hardie, dans sa langue nationale, dans ses prédications et dans ses doctrines, la triple protestation de la nationalité, de la moralité et de la tradition dogmatique tchèque contre l'invasion allemande, contre la corruption de l'Église et la tradition dominante. » On y trouve aussi des récits fort vivants, par exemple celui de la mort de Jean Huss, du trépas de Jérôme de Prague; celui de la bataille de Lipan, où, le 30 mai 1434, succomba la cause des Taborites. Il y a là en outre des portraits excellents, par exemple celui de l'Empereur Sigismond. « D'un roi il n'avait que l'apparence et du pouvoir il n'aimait que l'éclat. » Puis les tableaux d'ensemble, représentant la situation de l'Église, de l'Empire, de l'Europe, sont peints avec une grande sûreté de main. Mais peut-être M. Z. a-t-il quelquefois recherché le pittoresque au détriment de la stricte vérité historique. Il aime beaucoup les anecdotes légendaires qui donnent du piquant au récit. Pour ses portraits, il emprunte sans doute les traits essentiels aux chroniqueurs contemporains; mais, d'après les traits connus, il en devine d'autres. Enfin ses tableaux d'ensemble sont d'une couleur trop uniforme, sans nuances variées comme dans la réalité. Ainsi l'image qu'il nous donne de l'Église au début du xv^e siècle est trop sombre; il n'est pas juste d'englober tous les prélats allemands dans une condamnation aussi générale.

Dans le second livre, M. Z. nous raconte l'histoire des rois et empereurs de la maison d'Autriche qui ont précédé Charles-Quint sur le trône. Le premier, Albert II (1437-1439) est un prince énergique, entreprenant. Il veut défendre les frontières de l'Empire, menacées par les Turcs, et maintenir, par la création des cercles, la paix publique en Allemagne. Mais bientôt la peste l'emporte dans les plaines de la Hongrie. Les électeurs lui donnent comme successeur un descendant de la branche cadette des Habsbourgs, Frédéric III (1440-1493). Le jugement que porte M. Z. sur ce prince est, à notre avis, tout à fait équitable. Il aurait pu le réhabiliter, pour faire preuve d'originalité; il a préféré, ce dont nous le félicitons, être exact, et il n'a point flatté son modèle. Lorsque, le 19 mars 1452, Frédéric prenait à Rome la couronne impériale, il n'accomplissait qu'une vaine cérémonie. En réalité, l'empire romain germanique n'existait plus. L'autorité de l'Empereur est nulle en Italie, nulle dans le royaume d'Arles où Louis XI s'empare de la Provence. La Bohême avec Podiébrad, la Hongrie avec Mathias Corvin lui échappent. En 1485, Frédéric est même chassé de Vienne et réduit à demander aux couvents et aux villes une hospitalité qu'ils n'offrent pas toujours avec bonne grâce. Pourtant, alors même qu'il est au comble de la misère, il croit en son étoile; il a foi dans les destinées

glorieuses de sa race, il n'éprouve pas une heure de découragement ni de doute. Et, en fait, il voit succomber ses ennemis les uns après les autres et, par le mariage de son fils Maximilien avec Marie de Bourgogne, il prépare la grandeur future de sa maison. M. Z. qui a apprécié si justement Frédéric III n'a point voulu davantage élever de piédestal à Maximilien (1493-1519), tout en reconnaissant les incontestables qualités de celui-ci, son caractère aimable, son esprit vif, sa grande culture intellectuelle. Il a fort bien montré, comme déjà Ulmann l'avait fait, que les réformes, introduites à ce moment dans la constitution impériale, ne sont pas son œuvre; elles ont été dirigées en partie contre lui et il fit tous ses efforts pour les faire échouer. Le conseil de régence qu'on prétendait lui imposer devait en réalité partager avec lui l'autorité impériale, et le tribunal d'empire, dont les assesseurs étaient nommés par les diètes, portait atteinte à ce vieux principe : « L'empereur est la source de toute justice. »

Le troisième livre nous retrace le tableau de la Renaissance allemande avant la Réforme. M. Z. célèbre tour à tour la découverte de l'imprimerie, la multiplication des universités, l'apparition de l'*humanisme* : il indique fort bien par quels caractères cette Renaissance allemande se distingue du mouvement italien. Il en arrive à la littérature populaire, analyse les sermons de Geiler de Kaisersberg dont à tort il fait, suivant la tradition, un précurseur de la Réforme; la Nef des fous de Sébastien Brant, et les *Fastnachtspiele* de Hans Rosenplut, de Nuremberg. Quelques pages, à notre avis trop courtes, nous montrent les progrès de la peinture avec Schoen, ceux de la gravure sur bois avec Durer, ceux de la fonderie artistique avec Peter Vischer. Nous regrettons de ne point trouver ici les noms d'Adam Krafft, de Memling, de Baldung et de Grunwald. Peut-être M. Z. aurait-il dû ici puiser davantage dans l'ouvrage de Janssen, dont les conclusions nous paraissent fausses, mais où sont réunis, avec un grand talent, une quantité prodigieuse de faits sur l'histoire intellectuelle de l'Allemagne à la fin du x^e siècle. Mais il avait hâte d'en arriver à Érasme, à Reuchlin, à Ulrich de Hutten. Les pages qu'il leur consacre ont dû être écrites avec amour; elles comptent parmi les meilleures de ce long ouvrage. M. Z. avait pris, il y a longtemps déjà, Ulrich de Hutten pour sujet de thèse de doctorat; pour la seconde fois, le spirituel auteur des *Epistolae obscurorum virorum* lui porte bonheur.

Cette renaissance a préparé la Réforme qui lui devait porter plus tard un coup fatal. Dans le quatrième livre, M. Z. expose l'histoire de la jeunesse de Luther jusqu'à la dispute de Leipzig avec Eck et Carlstadt. Évidemment, sur un sujet aussi fouillé, il ne pouvait nous apporter rien de bien nouveau; pour certains détails même (la naissance de Luther sur la place du marché, l'assassinat du jeune Alexis) il reste fidèle à l'histoire traditionnelle et ne partage point les doutes des derniers biographes du Réformateur, Koestlin et Félix Kuhn. Mais il analyse

d'une manière très fine les dispositions d'esprit du jeune Luther; il montre comment, au fond de sa conscience, a germé l'idée que l'homme est sauvé par la foi, comment cette idée s'est développée par la lecture de saint Augustin et la méditation des épîtres de saint Paul, comment elle est devenue un système et une doctrine, le jour où le moine d'Erfurt fut appelé à professer à l'Université de Wittemberg. M. Z. a fort bien compris que la Réforme est issue d'une conviction profonde, d'un acte de foi, et non pas d'une ambition démesurée, d'une vanité froissée, d'un intérêt terrestre. Plus tard elle se développera par suite de convoitises inavouables ou de basses rancunes; mais, du moins, sa source est entièrement pure.

Le cinquième et dernier livre de ce volume ne comprend que l'espace de trois années; il est rempli par l'histoire de l'élection de Charles-Quint qu'on lit avec plaisir, même après Mignet, et par le récit très bien mené de la diète de Worms. M. Z. s'arrête dans l'histoire générale au moment où Luther est enfermé à la Wartbourg; mais, avant de poser la plume, il suit jusqu'à l'année de sa mort le philosophe Érasme, qui, inquiet des conséquences de la grande révolution commencée, désenchanté des hommes, meurt en 1536, dans la cité de Bâle, devenue protestante.

Les petites négligences sont moins nombreuses dans ce volume que dans le précédent; il y en a pourtant encore beaucoup. Les noms propres ne sont pas toujours bien orthographiés; ce qui est plus grave, presque tous les mots allemands sont mal écrits. M. Z. cite de la façon suivante le premier vers du cantique de Luther : *Ein fester Burg ist unser Gott* au lieu de *Ein feste Burg*. (p. 368). Nous aurions désiré aussi des renseignements bibliographiques plus nombreux, des renvois plus exacts aux documents. Nous n'aimons pas ces indications vagues. « le chroniqueur dit » (p. 78), « On lit dans une savante histoire littéraire de ce temps » (p. 228) : nous voudrions savoir le nom du chroniqueur et celui de l'auteur de cette histoire. Mais ce sont là de petites chicanes : M. Zeller, négligeant les détails, a voulu donner un tableau d'ensemble de l'histoire d'Allemagne et il y a réussi. Son ouvrage se recommande par des recherches nombreuses, des idées justes, une exposition vivante, parfois éloquente. On le lit avec intérêt et même avec plaisir. Ces sept volumes sur l'histoire d'Allemagne, auxquels, nous l'espérons, se joindront bientôt d'autres, constituent une œuvre dans toute la force du terme.

Ch. PFISTER.

439. — Comte de PUYMAIGRE, correspondant de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire de Madrid. *Les vieux auteurs castillans. Histoire de l'ancienne littérature espagnole*. Nouvelle édition, deuxième série. Paris, A. Savine, 1890, in-18 de II-322 pages.

Un spécialiste universellement apprécié, M. A. Morel-Fatio, a décerné ici (n° du 27 juillet 1873) un grand éloge à la première édition de l'ouvrage de M. de Puymaigre, en déclarant que cet ouvrage « sur certains points, a réellement fait avancer la science ». La nouvelle édition a été complétée et améliorée à tel point que l'auteur a pu dire en toute vérité que c'est un travail nouveau. Beaucoup d'extension a été donnée à l'examen des œuvres de don Alfonso X (chapitres I, II, III, et IV) et de celles de l'infant don Juan Manuel (chapitre IX). La notice sur la *Gran conquista de Ultramar* (ch. VII) a été profondément remaniée. L'auteur s'est étendu sur le *Livre de Calila et Dîmna* (ch. VI), précédemment à peine indiqué. Il s'est aussi arrêté à la *Geste de Fernan González* (ch. VIII), aux *Chroniques des rois de Castille* (ch. X). Le recueil, ainsi développé, ainsi refondu, trouvera plus de succès encore qu'il n'en a trouvé voilà trente ans¹. L'érudition de l'auteur, qui est très sérieuse, et qui a devancé les remarquables travaux des Gaston Paris et des Milà y Fontanals², s'enveloppe des formes les plus agréables. De curieux rapprochements³, de piquantes rectifications⁴, excitent à tout moment l'intérêt, et, pour un voyage dans la vieille Espagne littéraire, on chercherait vainement un guide plus aimable et mieux informé.

T. DE L.

1. M. de P. constate avec une spirituelle malice (p. II) qu'il a été très pillé, ce qui est une des marques les plus décisives du succès : « Ne dois-je pas aussi, dit-il, quelques remerciements à deux ou trois écrivains qui m'ont fait l'honneur de m'emprunter des idées, des phrases, des pages même et qui ont eu assez de confiance en moi, pour, par l'omission de mon nom, ne pas me laisser la responsabilité de mes dires? »

2. Voir (p. 148) les justes observations de l'auteur : « Je tiens à rappeler que mon livre a précédé de trois ans l'*Histoire poétique de Charlemagne*, de treize ans le volume : *De la poesía heroico-popular*. Si on perdait de vue la date des *Vieux auteurs Castillans* (1861), on pourrait croire à des plagats de ma part, tandis que je me suis seulement quelquefois rencontré avec les maîtres qui me devaient suivre. Quant aux découvertes faites par eux depuis la publication de mon ouvrage, j'aurai soin d'en toujours indiquer scrupuleusement l'origine. »

3. Voir surtout pp. 54, 62, 84, 101, 103, 106, 113, 134, 150, 160, 168, 200, et suiv. 268, 273, 274, 277, 281, 284 etc. M. de P. fournit une foule de références aux commentateurs de nos fables et fabliaux. Il a eu bien raison de dire (p. II) que son livre est une série d'études sur une période de cette littérature intéressante « où tant de fois on peut saisir les reflets de nos vieux écrivains ».

4. Voir pp. 4, 35, (contre le P. Mariana), 25 (contre Florian de Ocampo), 119, 277 (contre l'*Histoire littéraire de la France*), 169 (contre J. A. de Los Rios), 281 (contre Germond de Lavigne), 296 (contre Baret), 309 (contre Bouterwek, Siemondi), 315 (contre Viardot), etc. Je n'adresserai à M. de P. qu'une seule observation. Comment, dans sa belle étude sur Alfonso X, n'a-t-il pas contesté l'authenticité du mot non moins douteux que fameux : *Si Dieu m'avait appelé à son conseil, j'aurais pu lui donner quelques bons avis?*

440. — *Studier i den klassiska sprakundervisningens historie i Finland med afseende först vid förhållandena i Sverige och andra länder* of Ernst LAGUS, Helsingfors, J. Simelii arfvingar. 1890, VIII-153-xv p. gr. in-8.

Ces *Études sur l'histoire de l'enseignement des langues classiques en Finlande avec références à la Suède et aux autres pays* n'intéressent pas seulement les hommes du métier ; leur portée dépasse les étroites limites de la pédagogie : elles nous aident, en effet, à comprendre comment les tribus finnoises se sont, dans l'espace de six siècles seulement, élevées d'un état fort primitif à une civilisation très développée ; c'est que, dès le temps du catholicisme, les Suédois leurs vainqueurs, devenus leurs frères, avaient commencé de les initier aux sciences et aux méthodes de l'Europe méridionale et occidentale. Il s'en fallait d'ailleurs beaucoup que toutes les branches de l'enseignement y fussent représentées. Le grec, par exemple, était complètement négligé en Finlande avant la Réformation ; mais, pendant le grand mouvement religieux du xvi^e siècle, les Protestants, qui tiraient leurs arguments des textes les plus anciens, étudièrent avec ardeur non seulement le latin, mais encore le grec, l'hébreu, dans lesquels sont écrits les livres saints, et même d'autres langues orientales qui leur offraient des points de comparaison. Au reste la question du surmenage était déjà posée, et, dans la *Loi ecclésiastique de 1572* qui règle l'enseignement, le latin et le suédois étaient seuls obligatoires dans les écoles, « parce que, dit le législateur, il n'est pas utile de surcharger les élèves de toute sorte de leçons ». Ceux qui voulaient faire apprendre d'autres langues à leurs enfants devaient eux-mêmes chercher des maîtres. Le grec ne fut introduit dans les écoles qu'en 1576 ; mais bientôt il devint, concurremment avec le latin, un des véhicules de l'enseignement dans le *Collegium Rudbeckianum* (1610). Le premier ouvrage en cette langue (*Oratio Isocratis de officiis*) qui fut imprimé en Suède, ne parut qu'en 1584.

En 1630, la Finlande fut dotée de son premier gymnase, le *Collegium Aboënsé*, pourvu de dix professeurs ordinaires et élevé, dix ans plus tard, au rang d'université avec dix professeurs seulement ; celui de grec enseignant aussi l'hébreu. Après que cette ville eut été réduite en cendres (septembre 1827), l'Académie fut transportée dans la nouvelle capitale, à Helsingfors, et le nombre des professeurs porté de vingt à vingt-un, mais celui des adjoints réduit de dix-neuf à seize. Ces chiffres ont été notablement augmentés à diverses reprises. Les études classiques y sont bien représentées ; mais on a le regret de constater avec l'auteur (p. 152) que « la place déparée aux langues classiques dans les écoles élémentaires de la Finlande, est, dans le cours des siècles, devenue de plus en plus restreinte ». Pour sa part, loin de laisser de côté les établissements secondaires, M. Lagus précise les matières qu'on y enseignait, les méthodes qui y étaient appliquées et l'esprit qui les a dirigées aux différentes époques. Les détails qu'il donne sur les siècles précédents sont plus complets

qu'on ne pouvait l'espérer après les incendies qui ont successivement détruit la plus grande partie des documents et des archives scolaires. Le sujet avait d'ailleurs été déjà en partie élucidé dans de nombreux ouvrages nationaux et étrangers. L'auteur en cite une trentaine rien que pour la Finlande. A cette liste des sources placée en tête du volume, qui se termine par une bibliographie des manuels et des textes pour l'enseignement classique imprimés en Finlande de 1649 à 1889, il aurait bien dû joindre une table analytique, qui eût permis de retrouver facilement les innombrables dates et faits dont son livre est rempli.

E. BEAUVOIS.

-
441. — **Ronsard**, par BIZOS. in-8; Lecène et Oudin, 1891, 240 pp., 10 gravures.
 442. — **Madame de Lafayette**, par le comte d'HAUSSONVILLE, Hachette, in-8°, 1891. 233 pp., un portrait.
 443. — **Saint-Simon**, par J. de CROZALS, in-8, Lecène et Oudin, 1891, 239 pp. 6 gravures.
 444. — **Mirabeau**, par E. ROUSSE, Hachette, in-8, 1891, 224 pp., un portrait.

Les collections Hachette et Lecène se poursuivent, avec un succès à peu près égal, mais dans des conditions et dans un esprit bien différents. L'une est confiée surtout à des hommes du monde ou à des professeurs mondains; l'autre, à des universitaires, qui ont du monde aussi sans doute, mais essayent moins de plaire que d'instruire. Tandis que l'une, s'adressant à un public pressé, traite en gros les questions, et ne marque chez les auteurs que les traits essentiels de la physionomie, l'autre entre dans le détail, cite et juge davantage, vise, non plus une élite mondaine, mais le public lettré tout entier.

C'est à ce public que s'adresse et c'est à ce public que plaira le *Ronsard* de M. Bizos. Le très distingué recteur de Grenoble a fait des citations nombreuses et copieuses de son auteur; il a souvent cité de même les critiques qui ont jugé Ronsard, bien ou mal, Sainte-Beuve, Gandar, d'autres encore, et je trouve même qu'il les a trop cités, incorporant trop intimement leurs jugements aux siens, donnant souvent pour fin à une phrase commencée telle fin de phrase empruntée à quelqu'un d'entre eux. Ce n'est point paresse d'esprit, ni manque d'idées, car M. B. sait fort bien penser et juger par lui-même; c'est plutôt excès de modestie. On le voit bien quand il juge en son propre nom. Je ne crois pas qu'on ait jamais mieux fait le départ entre le faible et le fort de Ronsard, en se tenant plus fermement à distance égale de ce parti pris de dénigrement que la vieille critique classique apportait en ces sortes d'études, et du parti pris de réhabilitation qui serait plutôt le défaut de la critique moderne. Ainsi, M. Bizos professe une admiration raisonnée pour les odes de Ronsard, ce qui ne l'empêche pas de sentir et de faire sentir l'écrasante supériorité d'un Pindare. Il venge des injurieux dédains de Boileau la langue et la versification de Ronsard, mais ne se croit pas obligé pour cela d'admirer les yeux fermés la *Franciade*.

Lorsqu'on a lu ce livre, non seulement on embrasse mieux dans son ensemble l'œuvre de Ronsard (bien que la division par genres en morcelle un peu l'unité), mais on voit nettement comment elle se rattache aux âges suivants, comment elle a préparé les classiques et ce Malherbe même qui le biffera d'un trait de plume; comment on y trouve le sentiment de l'élégie avant Chénier, de la nature et de la rêverie avant nos modernes. Une conclusion en quelques pages, très nette et bien près d'être définitive, couronne ce livre, que les amateurs exclusifs d'inédit ne liront peut-être pas, mais qui rendra les plus grands services.

Il y a de l'inédit dans l'agréable petit livre de M. d'Haussonville, *M^{me} de la Fayette*. M. d'H. a fait usage, non seulement de lettres inédites échangées entre Ménage et son ancienne élève, mais de divers documents, qui lui ont permis d'aboutir à certaines constatations piquantes : par exemple, il a établi que le mari de M^{me} de la Fayette, ce mari éclipsé, ou, selon le mot de la Bfuyère, enterré par sa femme, n'était mort que le 26 juin 1683, survivant ainsi de trois ans à la Rochefoucauld. M^{me} de la Fayette a donc été mariée vingt-huit ans ! Qui s'en doutait ? Il serait moins important, mais non sans intérêt encore, de fixer la date exacte de la mort de Catherine de Vivonne, l'épouse silencieuse de la Rochefoucauld (1668 ou 1669), car la liaison intime entre M^{me} de la Fayette et la Rochefoucauld n'est dans toute sa force que peu après; vers cette date, dit M. d'H., M^{me} de la Fayette est abandonnée par son mari depuis près de dix ans. Nous aurions aimé qu'on nous fournît quelque preuve à l'appui de cette affirmation.

Alors même que les faits ne seraient pas souvent nouveaux, l'aristocratique aisance du ton, une certaine façon distinguée d'indiquer les questions délicates, de les éclairer, puis de se dérober sans les résoudre, suffiraient à donner à ce livre son charme propre. Mais, si la psychologie en est fine, parfois profonde, les qualités critiques y sont plus effacées. D'abord, la forme n'est pas suffisamment sobre et sévère : qu'on lise, à la p. 61, la phrase un peu précieuse où l'auteur regrette que le phonographe n'eût pas été inventé au xvii^e siècle; ou, à la p. 67, la définition du mot *sympathie*, si touchant « puisqu'il signifie *souffrance ensemble* » (le sens de *souffrance* n'est qu'un sens dérivé). Puis, la discussion des faits et des textes manque parfois de rigueur : je citerai comme exemple toute la discussion sur les lettres de M^{me} de la Fayette à Madame Royale, découvertes par M. Perrero dans les archives de Turin, et, subsidiairement, sur l'authenticité de la *Princesse de Clèves*. M. d'H. y reproche à Arvède Barine d'avoir peint M^{me} de la Fayette sous un jour nouveau, d'après ces nouveaux documents. Et pourquoi ? parce que d'autres ont été trop loin dans la voie ouverte par Arvède Barine. A ce compte, il ne faudrait jamais dire la vérité, parce qu'on en peut faire abus et la fausser. Il me reproche aussi d'avoir nié, dans la *Revue bleue* du 3 mai 1879, l'authenticité de la première lettre publiée par M. Perrero, ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne pouvais

pas faire, car, perdu alors au fond de la Bretagne, sollicité par M. Yung de dire mon opinion dans la *Revue bleue*, je n'ai pu que faire mes réserves sur la question de fait, engagée en dehors de moi par la *Revue*, et que traiter la question générale des romans de M^{me} de la Fayette. Les deux phrases que M. d'H. veut bien emprunter à cet article ne sont pas exactement citées.

Sa bonne foi assurément est entière; mais le sens critique n'est pas chez lui, je le crains, à la hauteur du sens littéraire. Ainsi, j'ai vainement cherché quelque chose de précis et de solide en tout ce qu'il dit de la religion très controversée de M^{me} de la Fayette, contrairement à ce qu'en a dit Sainte-Beuve. Je vois bien qu'il souhaite que M^{me} de la Fayette ait toujours été une chrétienne; je ne vois pas qu'il le prouve, et je regrette que la très curieuse originalité de cet esprit libre, qui ne fuyait ni la gauloiserie, ni, à l'occasion, l'ironie sceptique, semble lui avoir échappé. Avait-il son siège fait? A coup sûr, tout parti-pris n'est pas absent de ce livre, qui a les allures d'une causerie, et parfois cependant ressemble à une thèse. Un seul et dernier exemple: effleurant la question de l'amitié amoureuse qui unit M^{me} de la Fayette à la Rochefoucauld, M. d'H. incline du côté de l'amour plus que du côté de l'amitié; et, pour prouver que l'amour était possible, écrit: « Il pouvait plaire encore, et la goutte qui devait plus tard le travailler si fortement, n'avait point encore fait des siennes ». C'est aux environs de 1670 que M. d'H. place le début de cette liaison. Or, dix-huit ans auparavant, pendant la célèbre chevauchée d'Agen à Bléneau, la Rochefoucauld souffrait déjà beaucoup de la goutte, et son fidèle Gourville nous raconte, dans ses *Mémoires*, comment il s'y prit pour le soulager. Ce ne sont là, d'ailleurs, que des taches légères, et qui ne doivent point faire oublier, aux lettrés l'élégance facile; aux érudits, la nouveauté relative du livre de M. d'Haussonville.

Dans le *Saint-Simon* de M. de Crozals il y a nécessairement plus de place pour les faits et moins de place pour les conjectures. Toutefois, les faits n'expliquent pas tout: il en faut interpréter le sens et trouver la liaison. M. de C. l'a fait en unissant les citations à son texte, par une couture un peu peu trop étroite peut-être, il est vrai, et trop fréquemment répétée. La partie la plus originale de son *Saint-Simon* nous paraît être celle où il caractérise le mérite, non pas de l'historien, mais de l'homme politique, dans ses rapports avec le duc de Bourgogne, sur qui il a fondé tant d'espérances brusquement évanouies; avec Fénelon, dont il perce à jour l'ambition secrète, si soigneusement dissimulée; avec M^{me} de Maintenon, la « vieille féc », la « veeille sultane », près de qui il sollicite une charge de capitaine des gardes, alors qu'il la poursuit d'une haine que son génie a presque fait partager à la postérité. M. de C. met en relief l'insuffisance absolue de Saint-Simon homme politique; tout le troisième paragraphe du ch. iv est piquant et probant: l'homme qui, au lendemain de la mort du roi, supplie le régent, pour sauver l'État,

de permettre que les ducs et pairs restent couverts dans l'enceinte du Parlement, et qui s'oppose de toutes ses forces au rappel des protestants, était à coup sûr un politique à courte vue, quoique sincère et désintéressé.

Historien, M. de C. devait accorder une importance particulière à cette étude historique. L'étude littéraire est moins approfondie, mais remarquable encore par la façon dont on définit cette curiosité passionnée ; « cette promptitude des yeux à voler partout », comme dit Saint-Simon lui-même ; cette étrange vocation d'un homme qui, au seuil de la vie, à dix-neuf ans, se lie comme par un vœu à l'œuvre d'étudier son temps pour le raconter, et, dès lors, commence à prendre des notes, qu'il rêverra, élargira, vivifiera plus tard : cette sincérité que l'écrivain tourne souvent contre lui-même ; cette alliance curieuse de la chronique exacte et de l'histoire générale, littérairement ; moralement, des scrupules chrétiens les plus inattendus (si l'on ne savait que Saint-Simon est le disciple le plus enthousiaste de M. de Rancé) et de la franchise la plus cruelle, de la rancune la plus vindicative. Sur les sentiments religieux de Saint-Simon, M. de Crozals a écrit quelques pages très piquantes. Je crois que l'on compléterait utilement son beau livre, si l'on étudiait de plus près chez Saint-Simon les progrès du talent de l'observateur, de l'historien, de l'écrivain, si l'on esquissait, pour ainsi dire, l'histoire de son histoire, ses transformations et ses éditions, sans compter l'histoire de ses papiers, grossis par des découvertes successives. On le ferait avec sobriété, comme il convient à une publication qui ne s'adresse pas aux seuls érudits.

Si nous en croyions l'enthousiasme de M. Rousse, la littérature française compterait « un écrivain de génie, un Saint-Simon *presque* aussi grand peintre », et ce serait Mirabeau.... le père. Il aurait donc plus de droits que son fils à figurer dans la collection des « grands écrivains », car le style du fils, « bien moins personnel que celui de son père, a presque toujours l'élan, l'harmonie flottante et suspecte du discours ». Ce mouvement de la phrase oratoire, les avocats qui se font écrivains le gardent aussi : qu'on lise la *péroration* du *Mirabeau* de M. Rousse. Il n'a donc pas fait une œuvre critique ; il n'a, dit-il, « aucune visée documentaire ». La plupart du temps, il suit la Correspondance de La Marck, publiée par M. de Bacourt (on sait qu'il faut s'en défier) et surtout *les Mirabeau* de MM. de Loménie père et fils : toute la première partie est consacrée à étudier les Mirabeau avant Mirabeau lui-même. Dans une seconde partie est racontée la vie privée du grand tribun : le rôle que joua Mirabeau vis-à-vis de Sophie y est caractérisé avec une sévérité qui ne me semble avoir rien d'excessif. La vie publique est exposée et jugée dans la troisième et dernière partie, où le rôle de Mirabeau vis-à-vis de la cour est surtout approfondi.

De tout cela se compose un livre animé, dramatique, plus que personnel et précis. M. R. se défend, n'étant pas homme politique, d'étu-

dier dans le détail et de juger à fond Mirabeau, en tant que politique. Cette doctrine irait loin, et rendrait bientôt impossible toute critique un peu large. Notez que M. R. a jugé politiquement Mirabeau ; mais, supposant, sans doute, ces choses connues, il a cru pouvoir se dispenser de faire revivre le milieu politique où Mirabeau s'est révélé, de le replacer sur le terrain mouvant de ses luttes et de ses victoires contestées. Quelques mots sur Barnave et sur d'autres adversaires ; mais le cadre est bien étriqué pour le portrait. L'auteur a consacré une cinquantaine de pages à la famille des Mirabeau, pour faire comprendre l'homme privé ; pour éclairer la tactique de l'homme public, ne pouvait-il accorder une égale attention à cette Constituante où tant de partis divers s'agitaient déjà ? Et ne pouvait-il aussi se dispenser des hypothèses gratuites, comme de celle qui nous montre Mirabeau émigré, puis grand dignitaire de l'Empire, « s'il eût vécu » ?

Enfin, ce qui, dans ce livre, étonne et refroidit ceux mêmes qu'entraîne l'agrément du récit et le mouvement du style, c'est une sorte de parti pris d'allusions et d'épigrammes : « Est-ce dans l'*Ami des hommes* ou dans un journal d'hier qu'on lit des phrases comme celles-ci?... Voilà bien le portrait de M. de Calonne ;... d'autres pourraient s'y reconnaître... Aujourd'hui que la diplomatie se fait dans les gazettes et que les dépêches des ambassadeurs figurent dans les catalogues des libraires, on serait moins sévère... Un député doublé d'un journaliste ! Il avait devancé de cent ans une des plus dangereuses inventions de la politique. » Sur la statue que la République a élevée à Mirabeau, sur les prétendues conquêtes de la Révolution, sur l'intervalle séculaire d'anarchie morale et politique qui nous sépare d'elle, il y a bien des mots ironiques ou sévères jusqu'à l'injustice, et l'on n'a pas besoin d'être révolutionnaire pour trouver bien timorée la conclusion de M. Rousse. Je ne me donnerai pas le ridicule de lui reprocher les opinions qu'il trahit ainsi à tout moment ; mais je ne crois pas que nos préférences ou nos rancunes aient quelque chose à faire avec la critique impartiale. M. Rousse n'était pas ici obligé de plaider.

Félix HÉMON.

445. — **Bavière, Palatinat, Deux-Ponts.** Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, avec une introduction et des notes, par André LEBON. Paris, Alcan, 1889, xxxv-416 p.

Il faut savoir gré à la Commission des Archives diplomatiques de n'avoir pas dédaigné les relations de la France avec les États secondaires. La grande politique se joue même sur les petites scènes. C'est surtout en Allemagne que cette vérité se justifie. On serait incomplètement éclairci sur les pensées maîtresses qui inspirèrent la diplomatie française dans l'Empire, si l'on se bornait à en suivre les manifestations

à Vienne ou à Berlin seulement, alors qu'elles se révèlent avec plus de franchise et même de naïveté à Mayence, à Ratisbonne par exemple, ou à Munich.

Aussi se félicitera-t-on de la publication de ce volume. M. Lebon ne s'est pas exagéré l'importance du sujet auquel il s'est appliqué. « L'histoire des rapports de la Bavière et du Palatinat avec la France ne prête, écrit-il modestement, ni aux effets oratoires ni aux exposés doctrinaux. » Pour les effets oratoires, nous en faisons bon marché. Quant à des exposés doctrinaux, ils ne seraient pas tout à fait déplacés ici, quoi qu'en dise M. L. Il vaut la peine, en effet, de dégager les idées, les sentiments qui meuvent les États de second ordre, de retracer la lutte dont ils souffrent entre l'instinct de conservation particulariste et la conception unitaire de la patrie allemande. Il n'est pas oiseux non plus de mettre en lumière les fatalités géographiques qui font de la Bavière, l'ennemie naturelle de l'Autriche et du Palatinat, un point stratégique que la France a le devoir de maîtriser.

M. L. s'est limité aux considérations et aux combinaisons purement diplomatiques. Sa tâche était compliquée par la simultanéité, et, pour un temps, par la contradiction des négociations en Bavière et en Palatinat. L'auteur a, par un méritoire artifice de composition, triomphé, dans son introduction, de cette difficulté.

Dans ce morceau, M. L. apprécie avec sagacité et de haut les faits qu'il a étudiés. Il signale les incertitudes, les faiblesses des deux partenaires. Nous aurions désiré qu'en quelques mots de conclusion il résumât son jugement sur les systèmes en présence : celui de la Bavière qui « n'était que de tirer de l'argent des deux côtés », ainsi qu'on le reconnut un peu tard ; celui de la France qui subit, au milieu du xviii^e siècle, un si étrange revirement. Si M. L. encadre sa narration dans l'histoire générale, peut-être concentre-t-il sa vue trop jalousement sur la Bavière et le Palatinat, et néglige-t-il le mouvement de l'Allemagne. Un coup d'œil aux alentours lui eût montré que les articles secrets par où les princes allemands promettaient leur suffrage à Louis XIV en cas d'une élection impériale, étaient passés en quelque sorte de style dans les pactes, et ne lui eût pas prêté l'apparence d'insister, comme sur une nouveauté, sur le traité de 1670 (p. xii). De même M. L. relève avec raison une tendance de la politique bavaroise à la fin du xvii^e siècle, qui se décèle par le désir d'acquérir des pays étrangers, le Milanais ou les Pays-Bas. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que cette ambition fut ressentie par tous les princes allemands à la même époque. M. Waddington, dans le chapitre v de son livre sur *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse*, a jeté un jour singulier sur cette « épidémie ». Le Palatin rêva même la couronne d'Arménie.

Le Recueil est assurément bien fourni. Et cependant il offre des lacunes. Les Instructions sont souvent séparées par un intervalle de plusieurs années, pendant lesquelles les relations se sont poursuivies mais modi-

fiées au gré des événements. Des extraits de la correspondance eussent avantageusement comblé les vides. Il est vrai que des notices concises et substantielles suppléent en partie à ce défaut. Ce que l'on regrettera davantage, c'est l'absence d'indications bibliographiques. Sans exiger une nomenclature indéfinie, on eût accueilli avec reconnaissance la mention des travaux qui forment le complément et parfois la contre-partie des documents français '.

B. AUERBACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 août 1891.

M. Edmond Le Blant donne une seconde lecture de son mémoire sur l'*Antique Croyance à des moyens secrets de défier la torture*.

M. Salomon Reinach présente des observations sur une belle statuette de terre cuite, qui fut acquise en Grèce, vers 1840, par le comte de Sartiges, alors chargé d'affaires à Athènes, et qui représente Bacchus jeune, debout, couronné de lierre, une coupe dans la main droite, la main gauche appuyée sur un thyrses. Une figurine de bronze analogue, qui de la collection de Photiadès pacha a passé dans celle de M. Sambon, a été publiée par M. Milani, qui a proposé d'y voir une copie du Bacchus de Praxitèle, décrit par Callistrate. Si cela est, la terre cuite de M. de Sartiges, dont le motif est identique à celui du bronze Sambon, ne peut être qu'une autre copie du même original. M. Salomon Reinach estime que l'hypothèse de M. Milani a pour elle toutes les vraisemblances : il y adhère et l'appuie d'arguments nouveaux.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie d'une découverte de M. Champoiseau, l'un de ses correspondants, à qui le Louvre doit un monument antique des plus admirés et des plus célèbres, la Victoire de Samothrace. M. Champoiseau vient de faire de nouvelles fouilles à Samothrace, en compagnie de M. Degrand, consul de France à Andrinople, et de M. Letaille, ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes ; elles ont donné des résultats intéressants, dont il rendra compte lui-même prochainement. Il a trouvé, entre autres, dans la chambre où avait été découverte la Victoire, un fragment d'inscription ainsi conçu : Σ ΡΟΔΙΟΣ. C'est un argument nouveau en faveur de l'opinion de M. Murray, qui incline à voir dans la Victoire de Samothrace l'œuvre d'un artiste rhodien.

M. Alexandre Bertrand annonce que l'examen approfondi de deux objets récemment découverts par M. Fréd. Moreau, et donnés par lui pour des écriers gaulois, y a fait reconnaître, non des écriers, mais des mors d'une forme particulière, dont il est difficile de déterminer l'époque.

Ouvrage présenté par M. Ravaissou : *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Charles RAVAISSOU-MOLLIEN, tome VI et dernier.

Séance du 28 août 1891.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, donne des détails sur les fouilles et explorations des membres de cette Ecole pendant l'été de cette année.

M. Oppert communique :

1° De la part de M. Michel Erlanger, une brique où a été imprimée, en deux exemplaires semblables, à l'aide d'une forme en bois, une inscription cunéiforme au nom d'un roi Parza-abba, qui vivait au moins deux mille ans avant notre ère ;

2° De la part de M. le prince Czartoryski, sept petits cônes sur lesquels sont gravées des inscriptions sumériennes et où se lit le nom du roi Goudéa.

M. Héron de Villefosse signale les heureux résultats obtenus par M. de la Martinière, dans son dernier voyage d'exploration dans la Maurétanie Tingitane. Il met sous les yeux de ses confrères un curieux brûle-parfum de l'époque chrétienne, en bronze, trouvé par le jeune voyageur à Volubilis.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : HAURÉAU (B.), *Notices et Extraits de quelques*

1. A noter : l'oubli du voyage du maréchal de Gramont à Munich, en vue de l'élection impériale de 1658, — p. 42, Denis de la Haye Vantelet succède à son père, et non à son frère, comme ambassadeur à Constantinople. Quelques noms à rectifier : p. ex. p. 57. Delmück et Leidel au lieu de Delbouque et Leidst, etc.

manuscripts latins de la Bibliothèque nationale, tome II : — par M. Barbier de Meynard : MARGOUSIAN (Grégoire), [*Balance de la poésie*] (en arabe) ; — par l'auteur : WAIL (H.), *les Hermocopides et le peuple d'Athènes* ; — par M. Paul Meyer : *Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1522-1675)*, publié et annoté par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE.

Séance du 4 septembre 1891.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Par un arrangement intervenu entre la Bibliothèque et l'Académie, la première a été autorisée à choisir, parmi les livres provenant de la succession de M. Piot et vendus au profit de l'Institut, les ouvrages à sa convenance, jusqu'à concurrence de vingt mille francs. En échange, l'Institut devait recouvrer les deux cahiers de dessins de Léonard de Vinci qui lui ont été autrefois dérobés et que la Bibliothèque nationale a pu racheter du comte d'Asburnham. La Bibliothèque ayant fait son choix et étant entrée en possession des livres prélevés par elle à la vente, M. Delisle remet à l'Académie les deux cahiers destinés à être réintégrés dans les collections de l'Institut.

M. Hamy lit un mémoire intitulé : *Un naufrage en 1332; documents destinés pour servir à l'histoire des marques commerciales au XIV^e siècle*. Un dossier relatif au naufrage d'un navire de Santander, sur les confins du territoire d'Oye (Pas-de-Calais), a révélé à M. Hamy l'existence, dès le XIV^e siècle, d'un système de marques commerciales ou signes spéciaux apposés sur les marchandises expédiées au loin. C'est un fait qui n'était pas connu jusqu'ici.

M. Menant continue la lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : HOUDAS et DELPHIN, *Recueil de lettres arabes manuscrites*, 2^e édition ; — par M. Delisle : *Comptes rendus des échevins de Rouen*, publiés par FÉLIX ; — par M. Alexandre Bertrand : 1^o BERTRAND (Alexandre), *la Gaule avant les Gaulois*, 2^e édition ; 2^o NADAILLAC (le marquis DE), *les Progrès de l'anthropologie* ; 3^o NADAILLAC (le marquis DE), *les Plus anciens vestiges de l'homme en Amérique*.

Séance du 11 septembre 1891.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie une inscription latine du musée de Narbonne, trouvée près de cette ville, à Celeyran. Elle est chrétienne et contient une liste de noms de martyrs. On avait cru pouvoir l'attribuer au XII^e siècle : M. Thiers, membre de la commission archéologique de Narbonne, a fait remarquer justement qu'elle doit être beaucoup plus ancienne. Elle paraît contemporaine des inscriptions de l'évêque Rusticus (V^e siècle).

M. Menant commence la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des antiquités hétéennes.

M. René de la Blanchère, délégué du ministère de l'Instruction publique et chef de la Mission archéologique française en Tunisie et en Algérie, expose l'organisation donnée depuis un an à cette Mission, au Service tunisien des antiquités et des arts et à l'Inspection générale des musées et bibliothèque d'Algérie et de Tunisie, dont il est chargé. La Mission se compose actuellement de MM. de la Blanchère, Doublet, inspecteur des antiquités en Tunisie, Pradère, conservateur du musée du Bardo, Woog, Gauckler et Marye. M. de la Blanchère donne des détails sur les travaux exécutés cette année, sur l'état actuel et les progrès des musées d'Afrique, sur les fouilles exécutées par MM. Privat, Hannezo et de Bray, du 4^e régiment de tirailleurs, à Sousse, Bordier, contrôleur civil, à Maktar, Toutain, de l'École de Rome, au Djebel Bou-Korneïn, et autres, enfin sur les publications officielles en cours : *Collections du musée Alaoui, Musées et Collections de l'Algérie, Catalogue général des musées d'Afrique*. La campagne de 1891 n'aura pas été inférieure, par les résultats obtenus, à celle de 1890, dont on se rappelle les succès.

A propos d'un passage de cette communication, M. Héron de Villefosse établit des rapprochements entre la mosaïque des Oulad Agla et celle de Lillebonne. Ces deux mosaïques présentent des dispositions analogues, et l'on se rappelle que la mosaïque de Lillebonne porte la signature d'un artiste africain, *c(ivis) K(arthaginien)s(is)*. Elle doit être rattachée à la série des mosaïques africaines.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Livret de l'École des chartes*, publié par la Société de l'École des chartes ; — par M. Héron de Villefosse : PALLU DE LESSERT (Clément), *Nouvelles observations sur les assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 5 octobre —

1891

Sommaire : 446. KRALL, Le pays de Pouanit. — 447. HOFFMANN, Le livre de Job. — 448. EURINGER, La Masore. — 449. HERTZBERG, La Grèce sous les Romains, III. — 450. JEANROY et PUECH, Histoire de la littérature latine. — 451. GRAEVEN, L'Épître de Cornutus. — 452. TRAUBE, O Roma nobilis. — 453. EHRLI, La librairie pontificale. — 454. MARIN, La mission de Jeanne d'Arc. — 455. FLAMINI, La poésie lyrique en Toscane. — 456. LOTHEISSEN, Études sur l'histoire de la France au XVII^e et au XVIII^e siècle. — 457. DEJON, Bernardin de Saint-Pierre. — 458. ALBERT, La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration. — 459. LORIDAN, Les astronomes français à la recherche de la figure de la terre. — 460. BAUMGARTEN, Le Soudan. — 461. LECLERC, Choses d'Amérique. — 462. BOGISIC, A propos du code civil du Montenegro. — 463. DICKEL et BRISSAUD, Le code du Montenegro. — 464. HORN, La grande nation. — Chronique. — Académie des inscriptions.

446. — J. KRALL, *Studien zur Geschichte des Alten Ägypten : IV. das Land Pount*, (extrait des comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, vol. cxxi), Tempsky, Vienne, 1890, in-8, 82 pages.

Des études sur la chronologie égyptienne ont conduit M. Krall à étudier de fort près les renseignements que nous possédons sur le pays de Pount ou Pouanit. La plupart des égyptologues admettent que ce nom s'appliquait aux pays situés sur les deux rives de la Mer Rouge depuis Massaouah environ, sur la côte africaine, la partie méridionale de l'Arabie, la région des Somâli, bref toutes les terres qui produisaient les parfums employés dans les sacrifices, la myrrhe et l'encens. M. Brugsch a montré de plus qu'un certain nombre des noms indiqués par la liste de Thoutmosis III comme appartenant au Pount sont situés sur la côte égyptienne de la Mer Rouge entre Suez et l'emplacement antique de Bérénice. M. K., tenant compte de ces données et y ajoutant le résultat de ses propres investigations, s'applique à démontrer les huit thèses suivantes :

- 1° Le pays de Pount n'a rien de commun avec l'Arabie ;
- 2° Il s'étend sur la côte du golfe Arabique, des environs de Saouakin à ceux de Massaouah, à l'endroit où les communications sont le plus faciles entre la mer et les centres de la culture éthiopienne Napata et Méroé. Les produits du pays de Pount sont en partie identiques à ceux du pays de Kaoushou, l'Éthiopie proprement dite : ceux qui lui sont particuliers viennent probablement de la Nubie et de l'Abyssinie ;
- 3° Les principaux produits de Pount sont les résines parfumées que les Égyptiens nommaient *Anti*, et surtout la gomme dite arabique ;

4° Or la gomme arabique arrivait et arrive encore de l'intérieur de l'Afrique à Saouakin, à Massaouah et sur la partie de la côte qui avoisine ces deux ports;

5° L'encens, au contraire, nous est donné, dès le ^{xv}^e siècle avant notre ère, comme arrivant en Égypte par la Syrie méridionale. Il y venait d'Arabie par terre, le long de la route fréquentée par les caravanes au temps des Grecs et des Romains. Il n'était importé de Pounit qu'en petite quantité;

6° Les habitants de Pounit sont des Chamites, mais entremêlés de Nègres et en rapport de commerce avec les Asiatiques de l'Arabie. A côté d'eux, dans le désert situé entre le Nil et la Mer Rouge, habitaient les Ilim, prédécesseurs et ancêtres des Blemmyes. A Dêir-el-Bahari les tributs des gens de Pounit, des Ilim et des Trogodytes de Nubie sont représentés tous ensemble;

7° Les déserts entre le Nil et la Mer Rouge portaient des noms variés, Persété, Tatoshiri, Tonoutir, les deux derniers s'appliquant, d'une manière générale, Tatoshiri aux régions septentrionales, Tanoutir aux régions méridionales du désert. La plus ancienne des tribus qui habitaient le Tatoshiri est celle des Hiroushâitou, que l'inscription d'Ouni affirme être des Amou (des Sémites ?);

8° La première mention de Méroé est dans Hérodote : les stèles éthiopiennes sur lesquelles Méroé est nommée sont toutes postérieures à Hérodote.

M. K. a eu grandement raison d'appeler l'attention des égyptologues sur tout ce qui a trait au pays de Pounit. Je crois que sa démonstration est en partie convaincante et qu'il a raison de mettre la côte située entre Souakin et Massaouah dans le pays de Pounit. Les faits qu'il a rassemblés sur la production et le commerce de la gomme en ces parages ne laissent guère place au doute. Mon impression est pourtant qu'il a restreint par trop l'étendue géographique du terme de Pounit. Brugsch a montré des localités se rapportant à ce pays jusqu'au fond du golfe de Suez : je crois qu'on pourrait en montrer d'autres sur la côte de Somâli. En d'autres termes, j'estime que le pays de Pounit s'étendait de Suez au cap Guardafui sur la côte africaine, sans compter l'espace qu'il couvrait sur la côte asiatique. La simple énonciation des raisons qui m'entraînent à lui attribuer cette extension m'obligerait à faire un mémoire plus long peut-être que celui dont je parle en ce moment. Je me bornerai donc à résumer en quelques lignes le résultat de mes recherches.

Les premiers Égyptiens ont arrêté leur connaissance positive du monde aux montagnes qui traversent du Nord au Sud le désert arabe et dont on aperçoit les pics lointains de la vallée du Nil. Qui aurait pu en escalader les cimes serait parvenu à l'endroit où se levait le soleil chaque matin, au pays où les dieux vivaient dans une atmosphère toujours parfumée, aux terres divines *To-noutri*. Une vague connaissance de la Mer Rouge leur a peut-être suggéré l'idée de ce fleuve Océan qui entourait

le monde et sur lequel le soleil naviguait. Le Nil se séparait de l'Océan en Nubie au pays de Konsit et descendait sur terre par la première cataracte. Quand on eut exploré les pays voisins de l'Égypte, les Terres divines s'en allèrent vers l'Est, le Konsit vers le Sud, mais les noms demeurèrent aussi attachés aux localités qui les avaient portées primitivement, et le versant égyptien de la Mer Rouge demeura la *Terre divine*, sans préjudice des *Terres divines* inconnues où se levait le soleil. Comme doublet de ce nom de *Terres divines*, doublet géographique d'un terme d'origine mythologique, les Égyptiens employèrent le mot de Pounit. Ce mot s'appliquait d'abord aux parages désignés par M. Krall entre Bérénice et Adulis, où affluaient les gommes et les parfums récoltés dans les montagnes. Il s'étendit au Nord jusqu'à Suez, au Sud aussi loin que portèrent les navigations des Égyptiens. A la XVIII^e dynastie, il devait avoir gagné déjà au-delà du Bab-el-Mandeb et je ne doute pas que les vaisseaux de la reine Hatshopsitou ne soient descendus jusqu'aux rivages des Somâli. Je crois reconnaître le nom de Massaouah (écrit jadis par un *sad* ou par un *tsa*, *Matzouah*) dans le nom *Maça*, *Maçaou*, qui occupe le milieu des noms de Pounit dans la liste de Thoutmosis III : les noms précédents s'échelonnent entre le cap Guardafui et Massaouah, comme les suivants entre Massaouah et l'isthme de Suez.

G. MASPERO.

447. — *Hiob* nach Johann Georg Ernst HOFFMANN. Kiel, Hæsel, 1891, in-8, p. 106.

448. — *Der Masoralex des Koheleth*. Kritisch untersucht von Sebastian EUBINGER, priester der Diocese Augsburg. Leipzig, 1890, in-8, p. 136 et 48.

I. Le *Livre de Job*, ce poème original et unique en son genre, soulève une foule de problèmes qui, de tout temps, ont exercé la sagacité des interprètes et sur la solution desquels l'accord n'est pas encore près de se faire. Et d'abord quelle est la note dominante de ce poème philosophique? Telle est la première question traitée par M. Hoffmann qui, en publiant une nouvelle traduction, n'a eu d'autre but, dit-il, que de faire ressortir le lien qui unit les pensées enveloppées dans le corps de l'œuvre ou disséminées dans les paraboles et les membres de phrase. L'auteur, pense M. H., est plus théologien et rhéteur que poète. Il veut établir, contrairement à l'ancienne croyance d'Israël, que le mal n'est pas nécessairement le châtement de l'impiété : souvent il est hors de proportion avec la faute commise; l'homme juste même, qui a conscience de ne s'être jamais écarté du droit chemin, est frappé dans sa personne et ses plus chères affections; en sens inverse, le pervers jouit parfois des biens de ce monde en pleine tranquillité et meurt au sein de l'abondance et saturé d'années. Mais la divine Providence, de qui émane le mal comme le bien, ne saurait être accusée d'injustice, car ses desseins sont impénétrables à l'esprit humain; l'individu disparaît dans la collectivité qui l'absorbe, est-ce lui qui peut donner la mesure du juste et de l'injuste? Cette spéculation philosophique, à une époque où les

idées eschatologiques et la foi aux récompenses et aux châtiments de la vie future n'avaient pas encore cours, est empreinte d'un sentiment élevé de la divinité. Elle confirme la religion au lieu de l'ébranler. La conséquence à tirer était que le mal résulte des lois de la nature, mais l'esprit sémitique était trop religieux et trop peu scientifique pour arriver à la connaissance de ces lois; de là le vague des discussions qui tournent dans le même cercle du commencement jusqu'à la fin du livre ¹.

Le second problème est relatif à l'âge du livre. Les passages des Prophètes qui, rapprochés de certains versets de Job, dénotent un emprunt ou une réminiscence, prouvent-ils en faveur de l'antiquité du poème? La réponse dépend du point de vue où l'on se place. Si les Prophètes ont puisé dans Job, la composition de ce poème peut remonter au commencement du VIII^e siècle, comme l'admet M. Renan. Si, au contraire, Job a imité les Prophètes, il faut le faire descendre au commencement du VI^e siècle, et c'est à cette hypothèse que M. H. s'arrête, en cherchant à prouver que l'auteur connaissait Isaïe, Jérémie et Zacharie. Il croit retrouver aussi une influence de la religion mazdéenne. Cependant cet auteur est au courant des choses de l'Égypte auxquelles il fait souvent allusion, tandis qu'il ne semble pas connaître la Perse; il y a là un indice frappant d'une époque antérieure à l'exil. De plus, comme M. Renan le fait ressortir, le style de l'œuvre est sobre et nerveux; il appartient à la bonne époque malgré quelques aramaïsmes.

L'extrême concision qu'affecte le poète n'est pas la seule cause des difficultés que présente l'interprétation du texte. Tous les hébraïsants reconnaissent que ce texte a subi des interpolations et qu'il a été endommagé par des fautes de copiste. Mais, sauf pour le discours d'Elihou que l'on s'accorde à rejeter hors de l'œuvre primitive, on ne s'entend plus sur les passages à corriger ou à retrancher. M. Renan, dans son *Livre de Job*, se montre avec raison extrêmement réservé. M. H. procède également avec circonspection; il ne repousse que quelques versets, notamment 1-4 du chap. xli, mais il admet un certain nombre de changements qui semblent s'imposer: ainsi les chap. xxvii-7 à xxix sont certainement à leur place dans la bouche de Zophar. La transposition du chap. xl après xli est peut-être moins justifiée, car xlii fait bien suite à xli. Comme le remarque très justement M. Renan, il ne faut pas chercher dans une œuvre sémitique l'esprit de méthode et de critique que nous sommes habitués à trouver chez les auteurs modernes.

Dans sa traduction M. Hoffmann a serré le texte de très près. Non seulement il a fait un choix judicieux des leçons proposées avant lui; mais il a, avec autant de science que de sagacité, expliqué les versets obscurs et précisé la pensée de l'auteur du poème en trouvant d'heureuses corrections nouvelles. Cette traduction sera consultée avec fruit par les hébraïsants qui étudieront le *Livre de Job*.

1. Voir la remarquable préface de M. Renan dans *Le Livre de Job*, 3^e éd., p. lxxiv.

II. Dans quelle mesure le texte masorétique, qui est la base de l'exégèse biblique, représente-t-il l'original hébreu primitif? C'est la question que tout interprète se pose quand il est arrêté par une difficulté. La Masore, considérée dans son travail d'ensemble et avec ses signes de vocalisation et de ponctuation, n'est pas antérieure au ^{vii}^e siècle de notre ère. A défaut de manuscrits anciens, ce sont les premières versions bibliques et les citations contenues dans la littérature juive qui permettent de remonter à une époque beaucoup plus haute; la concordance de ces autorités avec la Masore forme un criterium certain en faveur de celle-ci. En cas de divergence, il y a lieu d'examiner quelle source possède la bonne leçon. Dans cet examen on doit tenir compte des tendances qui ont influencé les traducteurs et préférer les versions littérales aux versions paraphrastiques. En outre, suivant un principe admis en philologie, un mot obscur de la Masore doit être *a priori* considéré comme la leçon primitive en regard du mot vulgaire qui lui a été substitué. Telle est la méthode, expose M. Euringer, qui doit être suivie pour la critique du texte masorétique, et qu'il a appliquée à l'Écclésiaste dans la publication dont nous rendons compte.

L'Écclésiaste ouvre un vaste champ aux conjectures et a été souvent traduit et commenté. M. E. n'a pu consulter tout ce qui a été écrit sur ce livre; des recherches de cette nature demeuraient d'ailleurs en dehors du but qu'il poursuivait. Il s'est contenté de citer le commentaire de Delitzsch : mais il a tenu à réfuter par des arguments solides la thèse de M. Bickell qui suppose dans le texte primitif un ordre tout différent de celui dans lequel nous le possédons. Les versions utilisées par M. E. sont : La Septante, les versions d'Aquila, de Symmachus et de Théodotion, l'Itala, la version Copte, les versions de saint Jérôme, le Targoum, la Peschito. Les citations sont tirées des Talmuds, de la Tosephta et des anciens Midraschim. Dans ce travail de comparaison, M. E. a agi avec beaucoup de prudence; il n'a pas admis de correction qui ne soit pleinement justifiée; il estime avec raison que le doute doit profiter au texte traditionnel. En somme il n'a trouvé qu'une trentaine de passages susceptibles d'être modifiés. « Au point de vue critique, conclut-il, le résultat général est à la fois petit et grand. Petit, si l'on considère le nombre des corrections nécessaires; grand, si l'on envisage la fidélité de la tradition du texte biblique. A peu d'exception près, le texte masorétique de l'Écclésiaste, tel qu'il nous est parvenu, est sûr d'une manière critique. Pour les autres parties de l'Écriture sainte, sera-ce aussi le cas dans la même mesure? C'est ce que les recherches montreront, si mon travail est continué par des savants pour d'autres livres de la Bible. »

Les citations de l'Écclésiaste tirées des écrits rabbiniques antérieurs au ^{vii}^e siècle sont réunies dans un appendice à la fin du livre. La courte analyse que nous avons faite de cette publication montre suffisamment l'intérêt de la nouvelle méthode inaugurée d'une manière si heureuse par M. Euringer. Nous souscrivons bien volontiers au vœu qu'il ex-

prime, et nous souhaitons que l'accueil fait à sa publication, l'engage à continuer lui-même un travail pour lequel il est si bien préparé. Il méritera la reconnaissance des exégètes auxquels il épargnera de longues et fastidieuses recherches.

Rubens DUVAL.

449. — HERTZBERG. **Histoire de la Grèce sous la domination des Romains**, traduit de l'allemand sous la direction de M. Bouché-Leclercq. Tome III, in-8 de 626 p. Paris, Leroux, 1890. Prix : 10 fr.

Ce volume s'étend depuis l'avènement de Caracalla jusqu'à la mort de Justinien. L'auteur lui a donné pour sous-titre : *L'université d'Athènes*; mais il n'y traite pas seulement de l'état des études littéraires dans cette ville; il y mentionne aussi tous les faits sociaux et politiques dont les documents nous ont conservé le souvenir; le malheur est qu'en dehors des invasions barbares ces faits sont peu nombreux. L'ouvrage de Hertzberg n'est plus au courant, M. Bouché-Leclercq a jugé inutile d'en combler les lacunes, parce que ce travail de remaniement eût été beaucoup trop considérable. Il s'est contenté de le traduire ou plutôt d'en confier la traduction à M. Huschard, professeur au lycée Michelet. De plus, comme ce volume est le dernier de l'histoire de Hertzberg, il y a joint, suivant son habitude, une table chronologique et un Index général dressé par M. Ortmans. Avec ce livre se termine l'entreprise de M. Bouché-Leclercq, celle qui avait pour objet de nous donner d'après Curtius, Droysen et Hertzberg, une histoire complète de la Grèce depuis les origines jusqu'au vi^e siècle de notre ère. On ne saurait trop le remercier d'avoir mené à bonne fin une tâche si longue, et, à certains égards, si ingrate.

P. G.

450. — **Histoire de la littérature latine**, par MM. JEANROY, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse, et PUECH, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Rennes; Paris, Paul Delaplane, 1891.

Lire le manuel de MM. Jeanroy et Puech, c'est faire à travers la littérature latine un voyage en train express. Il reste de cette course vertigineuse à travers un pays une impression vague et confuse de paysages entrevus, de coins riants et de plaines arides, de rivières et de montagnes, etc. Le défilé des points de vue a été tellement rapide, que pas une seule impression de détail n'a eu le temps de se graver dans l'esprit. Et c'est là le grand inconvénient des manuels abrégés d'histoire littéraire. Pour ma part, je suis peu partisan de ces sortes de livres scolaires et j'estime qu'il y aurait un réel profit pour nos élèves à ignorer très sincèrement le nom des écrivains dont ils ne liront jamais une ligne et qu'ils ne connaîtront que par oui-dire. Le temps qu'ils perdent à se mettre

dans la mémoire cette liste d'auteurs et d'ouvrages, qui doivent leur rester d'ailleurs inconnus, serait, à mon avis, mieux employé à lire quelques pages de plus des écrivains qui figurent dans leurs programmes. On pourrait me répondre, il est vrai, que l'appréciation, même sommaire, d'un écrivain et de son œuvre pourra suggérer à quelques-uns l'envie de le voir de plus près et de le lire, ne fût-ce que dans une traduction. J'avoue que, si le fait se produit, il suffit à justifier les manuels d'histoire littéraire. Cette réserve faite, je dois déclarer que le livre de MM. J. et P. m'a paru fort bien conçu et fort bien exécuté. C'est une tâche difficile que celle de faire tenir ainsi, dans un volume de 300 pages in-12, l'histoire de toute une littérature et de porter des jugements sur toute la série de ses écrivains. On est forcément incomplet et l'on risque ainsi d'être partiel. MM. J. et P. ont évité l'écueil. Ils ont dit l'essentiel sur chaque période et sur les principaux écrivains, avec la sobriété imposée par le cadre de leur travail, mais aussi avec une grande justesse, mettant en relief les qualités et les défauts dominants de chacun et précisant en quelques mots la nature de son talent et de son génie. Je n'hésite donc pas, puisque les manuels restent en vogue, à recommander celui-ci comme étant parmi les meilleurs.

Je me permettrai toutefois quelques critiques de détail. Je n'aime pas du tout, dans les résumés qui suivent chaque chapitre, cette façon de mettre en vedette les idées et les mots *de valeur* par l'impression en caractères gras. Cet artifice typographique accentue encore davantage la physionomie du manuel destiné à être appris par cœur : on semble inviter les élèves à retenir surtout les mots *noirs* pour les servir à l'examen oral du baccalauréat.

Le tableau de la première période (la période archaïque) me semble trop raccourci et il ne pourra donner aux élèves qu'une idée bien vague et bien superficielle. Il eut été utile de leur mettre sous les yeux un ou deux échantillons de cette langue dure et précise, par exemple, un fragment des XII tables et les *Elogia Scipionum* ; d'autant plus que les lectures recommandées renvoient à des ouvrages d'érudition que certainement les élèves ne liront pas et qu'ils ne doivent pas lire, comme la volumineuse thèse latine de M. Havet sur le vers saturnien.

Il faudrait insister un peu plus aussi sur le service rendu à la langue latine par les réformes prosodiques d'Ennius. En pliant les mots latins aux exigences de l'hexamètre homérique, il a rendu leur quantité aux syllabes que la prononciation populaire négligeait. Comme le dit fort bien Ribbeck (*Histoire de la poésie latine*, p. 41 de la traduction française), « la règle rigoureuse selon laquelle il ne dut plus y avoir que des brèves et des longues fit disparaître toute la racaille insoumise des syllabes douteuses », et Ennius sauva ainsi la langue latine d'une dégradation prématurée. Autant que possible donner une liste complète, avec les titres latins, des ouvrages des auteurs, par exemple des tragédies et des comédies d'Ennius, de Naevius, de Pacuvius, etc. J'applaudis au

jugement sévère porté sur Corn. Nepos, et ce très médiocre historien mérite à peine l'honneur d'occuper la critique. Mais il figure dans nos programmes et, avec son style simple et un peu sec, classique, quoique émaillé de vulgarismes, il peut être pour nos enfants une lecture utile et attrayante. Pour ces raisons, je trouve que MM. J. et P. l'ont expédié un peu lestement. De même quatre lignes pour Quinte-Curce, c'est peu. Columelle n'est pas mieux partagé. « Columelle, de Gadès, a écrit douze livres de *Re rustica*. Le livre X, sur les jardins, est en vers; Columelle a voulu combler une lacune laissée par Virgile dans *les Géorgiques*. » Voilà les élèves bien renseignés sur Quinte-Curce et sur Columelle. Le silence complet ne serait-il pas préférable?

Les auteurs ne disent à peu près rien des *Histoires* de Salluste. Il serait à propos d'expliquer l'intention de l'auteur, de dire ce qui est resté de ce grand ouvrage, de mentionner au moins les fragments importants, les quatre discours et les deux lettres, et citer dans les textes à consulter les principaux recueils de ces fragments, ceux de Dietsch et de Kritz.

Pour la traduction des passages d'auteurs, je recommanderai de se méfier des traductions toutes faites : elles ont toutes besoin d'être contrôlées, même celle de Plaute, par Naudet, qui oublie, dans le passage cité p. 33, de traduire le mot *cursu* du vers 425 des Bacchis. Pourquoi, dans ce morceau, supprimer certains passages que les élèves pourraient très bien entendre? Notez bien que, ces passages supprimés, la tirade de Lygdamus ne signifie plus rien et l'opposition entre l'ancienne et la nouvelle éducation disparaît. — Il n'y aurait pas grand inconvénient non plus, je pense, à dire que l'objet des amours de Propertius fut une femme qu'il appelle Cynthia, puisque c'est de ses relations avec cette femme que date le premier livre des *Élégies*. De même pour Tibulle et sa Délie (1^{er} livre), sa Némésis (2^e livre).

Je terminerai en relevant quelques erreurs matérielles. — P. 2. Pourquoi traduire l'*Excudent alii spirantia*, etc., de Virgile par : « D'autres sauraient mieux animer le marbre?... » Anchise parle de choses futures, qui arriveront certainement ; ce conditionnel est donc une sorte de contre sens.

P. 71 : « Ce n'est que vers la fin du 1^{er} siècle que l'habileté, etc. ». C'est évidemment le 11^e siècle que les auteurs ont voulu dire.

P. 84. L'orthographe Cnéius n'existe pas ; il faut choisir entre *Gnaeus* (orthographe préférable), *Cnaeus* et *Cneus*.

P. 109, traduction d'un passage du *pro Milone* : « Milon assiste au sénat ce soir-là même... » Ce n'est pas le soir, mais le matin que Milon avait assisté au sénat, et il était parti de Rome vers dix heures et demie. Cicéron dit « cum in senatu fuisset eo die », que la traduction Pankoucke rend par *ce soir-là*, ce qui implique une impossibilité matérielle.

P. 254. Pour l'édition de Pline l'Ancien, on dit généralement « l'édi-

tion Jan », quoique l'éditeur Jan ait la particule *von*, qu'il ne faut pas, dans tous les cas, écrire avec un grand V. Les auteurs mentionnent une édition de Quintilien par Fierville, sans autre indication ; M. Fierville a publié cette année même le premier livre seulement de l'*Institution oratoire*, mais avec une introduction très complète sur Quintilien, les manuscrits, les éditions, etc.

P. 277. Dans les lectures recommandées pourrait figurer le livre de M. Pellisson : « Les Romains au temps de Pline le Jeune. »

P. 307 : « Aussi le *second* siècle est-il la période la plus stérile. ... » C'est le « troisième » siècle sans doute qu'il faut lire.

Ces légères critiques de détail n'empêchent point le livre de MM. Jeanroy et Puech d'être, comme je l'ai dit, un très bon manuel, bien rédigé, d'un style ferme, concis et agréable, plein de jugements courts et précis, portés en connaissance de cause et avec une grande sûreté.

A.

451. — **Cornuti Artis rhetoricae Eptome**; edidit et commentatus est Ioannes GRAEVEN, Berolini, apud Weidmannos, 1891. LXXII-55 pp. in-8. Prix : 4 m.

Dans le ms. grec de Paris 1874, du XIII^e siècle, se trouve un traité de rhétorique publié en 1840 par Séguier de Saint-Brisson, sous le titre de *Τέχνη τοῦ πολιτικοῦ λόγου*. M. Graeven a étudié de nouveau le texte et essayé d'en déterminer l'auteur. Dans la dissertation placée en tête de l'édition, il est arrivé aux résultats suivants. Le traité du ms. 1874 est l'abrégé d'un ouvrage plus considérable. Cet ouvrage avait pour auteur Cornutus, un rhéteur distinct de L. Annaeus Cornutus, le maître de Perse. Ce Cornutus devait vivre à peu près au temps d'Apsines (vers 235). Il n'appartenait pas à l'école d'Hermogènes, mais au contraire se rattachait aux rhéteurs plus anciens. Après cette discussion, qui jette beaucoup de lumière sur la chronologie des rhéteurs de l'empire et sur les doctrines des différentes écoles, M. Graeven tente une reconstruction de l'*Ars* perdue. L'édition de l'*Eptome* vient ensuite, avec l'indication des variantes du ms. et la citation des passages parallèles. Le texte en a été grandement amélioré grâce à une nouvelle collation, aux corrections de l'éditeur et de MM. H. Sauppe et Wilamowitz. Ce travail est donc une importante contribution à l'histoire critique de la rhétorique ancienne.

L.

452. — **O Roma nobilis**, philologische Untersuchungen aus dem Mittelalter, von Ludwig TRAUBE. (Aus den Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wiss., ICl., xix Bd. II. Abth.) München, 1895, Verlag der K. Akademie in Commission bei G. Franz. 99 pp. in-4 et 2 pl. en héliogravure.

Cette brochure contient une série d'études qui ont cela de commun que, sauf la première, elles ont pour objet la renaissance carolingienne.

La première traite au contraire de deux pièces rythmiques : *O Roma nobilis* et *O admirabile Veneris ydolum*, composées vraisemblablement au x^e siècle, à Vérone, et publiées pour la première fois par Niebuhr ¹. Voici quels sont les autres sujets traités par M. Traube : *Vita Adalhardi des Radbertus Paschasius* : la partie prosaïque serait la lettre circulaire envoyée à la mort d'Adalhard, rédigée par Radbert et retouchée ensuite; la partie métrique, le recueil des *epitaphia* des couvents qui ont reçu le *rotulus*, distribué par Radbert sous forme de dialogue entre les deux monastères de Corbeia. — *Meginfridus Tritheimii* : étude détaillée de cette falsification, d'où il résulte que Tritheim a démarqué les vers du recueil de Saint-Riquier, publié dans les *Carmina Centulensia* (Poet. Carolini, III). — *Hermafroditus*. La pièce la plus longue est de Pierre de Riga; la plus courte (*Anthologie latine*, Riese n. 786; Baehrens, *P. L. M.*, IV, p. 114), de Matthieu de Vendôme. — *Angilbert de Corbie et Angilbert de Saint-Riquier*. Les vers du ms. de saint Augustin de *doctrina christiana* (B. N. lat. 13359) sont d'Angilbert de Saint-Riquier. Cet article est particulièrement intéressant parce que M. T. arrive à reconstituer l'histoire du ms. de Fortunat aujourd'hui à Saint-Petersbourg. M. T. ne paraît pas se douter que l'autre partie du ms., séparée du reste dès 831, est aujourd'hui à Paris, B. N. 7701 ². La conclusion de l'étude de M. T. est que l'écriture de ces mss., souvent appelée lombarde, est propre à la France, peut-être à Saint-Riquier (et à Corbie?) ³. C'était déjà la conviction de beaucoup de paléographes que M. T. confirme de la façon la plus certaine. — *Dungali*. Essai biographique sur les Irlandais du nom de Dungal généralement confondus. — *Sedulius Scottus*. C'est une notice complète sur ce personnage, un des exemples les plus curieux de l'influence exercée par les Irlandais dans la renaissance du ix^e siècle. L'histoire du texte de la Bible, la paléographie, l'histoire de la philologie grecque trouveront dans cet article d'utiles renseignements. — *Étude d'un recueil d'extraits* (*Cusanus C 14*). Ce recueil a été formé par Sedulius; il est célèbre à cause des fragments d'auteurs anciens qu'il nous a conservés (Végèce, Cicéron, Valère-Maxime). — *Audradus Modicus*. M. Traube s'occupe notamment dans cette notice du *liber reuelationum*.

On voit par cette brève analyse l'utilité de ces recherches. La place manque pour montrer dans le détail tout ce que nous y apprenons. Mais il était nécessaire de les signaler à l'attention des philologues et des paléographes.

L.

1. Les pages des mss. contenant les deux pièces sont reproduites en héliogravure.

2. *Poetae christiani minores*, I, 518.

3. Cf. *Bul. crit.*, 1891, p. 50.

453. — *Historia Bibliothecæ Romanorum pontificum, tum Bonifatianæ, tum Avenionensis, narrata et ex antiquis eorum indicibus aliisque documentis illustrata*, a Francisco Ehrle, S. J. Tomus I, Romæ, typis Vaticanis, 1890, 4°, xvi-786 pages. Planches.

L'histoire de la librairie pontificale jusqu'au ^{xiii}e siècle a été magistralement traitée par Rossi; sur la librairie du ^{xiv}e siècle, on possédait beaucoup de travaux de détails, mais ce grand dépôt littéraire, l'un des plus anciens de l'Europe, n'avait pas encore ses annales complètes. Le P. Ehrle, dont tous les érudits qui s'occupent de l'histoire religieuse du moyen âge, connaissent les savantes études sur les mystiques du ^{xiv}e et du ^{xv}e siècle, s'est proposé de combler cette lacune. L'ouvrage complet aura trois volumes; le premier, seul paru, renferme la description et l'histoire des collections de Boniface VIII et des papes d'Avignon; disons tout de suite que le travail semble définitif et que l'auteur paraît avoir à peu près épuisé le sujet.

Au temps de Boniface VIII, la librairie faisait partie du trésor pontifical; elle fut donc inventoriée en même temps que ce dernier par ordre du pape en 1295. L'inventaire du trésor a été publié depuis peu ¹. La librairie comme le trésor subirent naturellement des pertes importantes lors de l'affaire d'Anagni, et les successeurs immédiats de Boniface VIII, Benoît XI, Clément V et Jean XXII, durent, à plusieurs reprises, fulminer des bulles contre les détenteurs de bijoux appartenant au saint siège. Transportée par Benoît XI à Pérouse, la librairie y resta et fut inventoriée en 1311 par ordre de Clément V. C'est cet inventaire que le P. E. nous donne d'après le manuscrit original; il est très complet, rédigé avec un soin minutieux, et indique 430 volumes ou ouvrages, dont l'éditeur donne ensuite la liste alphabétique et le catalogue méthodique; on y voit que les papes possédaient quelques manuscrits grecs, parmi lesquels deux dialogues de Platon et quelques traités d'Aristote, et les œuvres des principaux écrivains latins des ^{xii}e et ^{xiii}e siècles. En somme, cette collection était déjà une des principales de l'Europe; le P. E. n'en connaît que deux plus nombreuses, celle de la Sorbonne, qui comptait alors 1720 volumes et celle de Christ-Church à Canterbury, qui en renfermait 698. La collection a malheureusement disparu; transportée de Pérouse à Assise après 1312, elle y fut encore inventoriée plusieurs fois, jusqu'en 1339, et dut plus tard être dispersée, du moins le P. E. n'a retrouvé aucun des articles inventoriés en 1311 dans la bibliothèque des Franciscains à Assise.

La seconde partie du volume, beaucoup plus étendue, renferme l'histoire de la bibliothèque du palais d'Avignon, de 1305 à 1403. Jusqu'à la mort de Clément V (1314), la cour pontificale n'est point encore définitivement fixée en France; c'est sous le successeur de ce pape, Jean XXII, qu'elle s'établit pour un siècle à Avignon; en même temps

1. Dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

qu'il agrandit le palais épiscopal, dont il a fait sa résidence, le nouveau pontife y rassemble les débris du trésor de Boniface VIII, celui de Clément V et fonde la librairie; l'une des plus célèbres et des plus considérables du *xiv^e* siècle. Le P. E. a réuni sur les origines et les accroissements de cette collection de nombreux renseignements empruntés aux registres pontificaux. Des volumes acquis, les uns sont achetés directement ou commandés à des écrivains d'Avignon, les autres sont dévolus au pape par droit de résignation et de dépouille; ajoutons-y beaucoup de manuscrits envoyés par les auteurs du temps (Bernard Gui, Jean de Granson, etc.), enfin ceux que des évêques ou de grands personnages offrent en cadeau au pape. Le chapitre des acquisitions à prix d'argent est des plus considérables, et les textes réunis par le savant éditeur seront d'un grand secours pour l'étude des termes techniques de l'époque, du prix des copies et même pour l'histoire littéraire. Le droit de dépouille paraît s'être exercé pour les livres comme pour les objets mobiliers, laissés par les prélats morts à la cour pontificale. C'était une extension quelque peu rigoureuse du droit de nomination aux bénéfices possédés de leur vivant par ces mêmes prélats. Quoi qu'il en soit, les commissaires de la chambre apostolique exerçaient avec intelligence ce droit draconien, vendant les livres peu importants, envoyant les autres à la librairie d'Avignon.

Grâce à toutes ces mesures, la librairie d'Avignon ne tarda pas à s'accroître. En 1369, Urbain V en fait dresser un inventaire complet que le P. E. publie avec des notes et éclaircissements; la librairie comptait à cette date 2059 articles ou volumes; c'était probablement la plus considérable de l'époque. Elle était sans doute moins variée comme composition que la célèbre librairie du Louvre, mais elle était en somme digne du saint siège et renfermait ce que les théologiens, les juristes et les philosophes du moyen âge avaient produit de plus important. Un autre inventaire, daté de 1375, rédigé par ordre de Grégoire XI et publié également par le P. E., n'indique plus que 1677 ouvrages, mais le manuscrit unique retrouvé par l'éditeur, à défaut de la copie complète possédée jadis par Gabriel Naudé, est incomplet et en mauvais état.

La dernière partie de l'ouvrage renferme, après quelques pages sur les bibliothèques particulières des différents papes d'Avignon, bibliothèques qui vinrent toutes successivement enrichir la librairie pontificale, une longue étude sur le palais construit par ces papes et sur l'emplacement attribué à la bibliothèque. Les chroniques du temps ne renfermant rien de précis sur l'origine et la date de ce somptueux édifice, c'est aux registres de la chambre apostolique, déjà exploités par MM. Müntz et Faucon, que le P. E. a dû puiser ces renseignements; les détails tirés par lui de ces documents administratifs sont souvent bien secs, mais ils fournissent des dates plus exactes et des faits plus certains que tous les écrivains du monde. Ces fragments, soigneusement colligés, permettent à l'auteur de décrire le palais pontifical tel qu'il fut

élevé par ordre de Benoît XII, et d'indiquer les additions et agrandissements dûs aux successeurs de ce pontife. Il serait impossible d'affirmer la parfaite exactitude de toutes les conclusions tirées par le P. E. des textes publiés par lui ; aux archéologues qui examineront à l'avenir le palais, incombera l'obligation d'accepter ou de rejeter les opinions du savant auteur. Mais on doit reconnaître que le P. E. a étudié la question avec le soin le plus méticuleux, il a longuement visité le monument, réfléchi sur les textes, et sa restitution du palais, au temps de Benoît XII, et, de ce même palais au temps de Clément VI, paraît tout au moins acceptable jusqu'à plus ample informé.

Le reste du volume est occupé par des détails sur le rangement intérieur de la librairie ; beaucoup de manuscrits étaient déposés hors de la bibliothèque proprement dite ; à la trésorerie par exemple, on conservait les doubles et les triples exemplaires dont le pape faisait de temps à autre largesse à des monastères et à des universités. Dans la librairie proprement dite, les livres étaient disposés comme partout ailleurs, la plupart sur des tablettes, les autres, les plus consultés, enchaînés à des pupitres. L'ouvrage se termine par un court aperçu de la composition de la librairie d'Avignon. Dans les prochains volumes, l'auteur nous racontera comment fut dispersée cette admirable collection et comment, une fois réinstallés à Rome, les souverains pontifes s'appliquèrent à se créer une nouvelle bibliothèque, origine et noyau de la Vaticane. Dès maintenant, on doit recommander l'ouvrage du P. Erhle à tous ceux qui s'occupent de l'histoire artistique et littéraire de la fin du moyen âge ; depuis le *Cabinet des manuscrits* de M. Delisle, il n'avait paru aucun ouvrage aussi important sur cette branche des études du moyen âge.

A. MOLINIER.

454. — Paul MARIN. *La mission de Jeanne d'Arc*. Gênes, Ciminago, 1891, 1 vol. in-12, 63 pages.

M. Paul Marin a déjà consacré deux volumes à *Jeanne d'Arc tacticien et stratège*. Il y soutient cette thèse que la bonne Lorraine, venue de son village natal, fut le plus accompli des généraux d'armée ; qu'elle fit des plans de bataille merveilleux, frappant toujours là où il était nécessaire de frapper. Avant de livrer à la presse son troisième volume, il a expliqué, dans une conférence faite à Gênes à la *Società di Letture e Conversazioni scientifiche*, comment il comprenait la mission de Jeanne d'Arc et voici la conclusion tout à fait stupéfiante à laquelle il est arrivé : « Il existe des intelligences en dehors des vivants. Ces intelligences peuvent prendre une forme corporelle, puisque tel fut le cas dans les expériences scientifiques de Crookes. Au point de vue des événements qui accompagnèrent la mission de Jeanne d'Arc, on est en droit de ne plus admettre l'explication par une hallucination subjective

comme la seule plausible. On n'est plus fondé à refuser un caractère réel aux apparitions de la Pucelle. Car, comment admettre l'impossibilité de pareilles apparitions objectives aux yeux de Jeanne d'Arc, lorsque les appareils photographiques du docteur Crookes ont saisi sur le vif les multiples apparitions de Katie King ? Tous les partis politiques et religieux ont successivement revendiqué en ces derniers temps Jeanne d'Arc ; ne nous étonnons point que le spiritisme l'ait réclamée à son tour ; mais ne nous laissons point de dire qu'il y a du fétichisme dans le culte que nous rendons à l'héroïne de Domrémy. Non, Jeanne d'Arc n'a point sauvé seule la France et la victoire éclatante de notre patrie s'explique par des raisons purement humaines. Les historiens de Jeanne oublient trop la valeur incontestable de Charles VII, le courage à toute épreuve de ses capitaines ; ils oublient que, au début du *xv^e* siècle, la nation s'est levée tout entière, que les États, généraux et provinciaux, ont consenti de grands sacrifices d'argent, que nos engins destructeurs s'étaient perfectionnés. Ils oublient aussi de nous signaler la lassitude des Anglais, la discorde qui régnait entre les régents d'un roi mineur, la guerre civile sur le point d'éclater au-delà de la Manche ; si bien que de cette histoire inouïe de la délivrance de la France, il ressort cette leçon : qu'un pays se relève par le travail et le sacrifice de tous ses citoyens, par le concours qu'ils prêtent à la chose publique ; qu'un pays se perd, au contraire, par les discussions intestines, par les égoïsmes, les ambitions individuelles.

Ch. PFISTER.

455. — FLAMINI (Francesco). *La lirica toscana del rinascimento anteriore al tempi del Magnifico*. Pisa, tipog. T. Nistri, 1891. in-8 de VIII-811 p.

M. Flamini a pensé avec raison que l'histoire de la poésie lyrique en Toscane pendant les cent années qui s'écoulent entre la mort de Pétrarque et les premières œuvres d'Ange Politien valait la peine d'être étudiée. On savait bien que la lyre florentine n'était pas demeurée muette durant cette période ; on avait publié les vers ou écrit la vie de plusieurs poètes du temps ; mais on n'avait pas approfondi la transformation qui s'opère alors dans la poésie italienne.

Ni le zèle, ni le jugement n'ont manqué à M. F. : sa méthode seule me paraît défectueuse. Il part d'une idée fort juste, à savoir que des faits nouveaux sont toujours bons à recueillir ; mais il en conclut à tort qu'il suffit de beaucoup de faits nouveaux pour composer un gros volume. Justement satisfait de la masse des documents qu'il a réunis, il les distribue avec clarté, les expose avec ampleur ; par exemple, en cent pages, il présente, dans l'ordre chronologique, tous les passages de ses poètes qui se rapportent à l'histoire intérieure ou extérieure de Florence ; en cent cinquante autres, il raconte leur vie ; puis il étudie avec autant de conscience la forme et le fond de leur œuvre, pour ne se

reposer qu'après la page 574, que suivent les Appendices. Ce serait fort bien, si les pièces de vers qu'il analyse jetaient véritablement un jour nouveau sur les épisodes de la politique, ou si elles offraient l'attrait de talents supérieurs; mais, sur le premier point, M. F. sait parfaitement que ces poésies requièrent du commentateur beaucoup plus d'éclaircissements qu'elles ne lui en fournissent; et, sur le second, il ne cesse de nous avertir que la valeur littéraire en est généralement médiocre. C'est même un trait fort honorable de cette jeune école de Pise¹ que le goût et la loyauté avec lesquels elle s'abstient d'exagérer le mérite des vieux écrits qu'elle exhume. Mais enfin pourquoi M. F. nous retient-il si longtemps sur des œuvres si médiocres? On voit trop que l'oubli où elles gisaient est leur meilleur titre à sa curiosité. Il répondrait peut-être qu'il a voulu renouer la chaîne des temps, et montrer que les *trecentisti* et les genres qu'ils avaient cultivés ont continué d'inspirer les poètes dans le siècle qui a suivi leur mort; mais le fait était certain d'avance et ne demanderait une longue discussion que si l'on découvrait un chef-d'œuvre méconnu de ces obscurs imitateurs.

Heureusement il peut nous opposer encore une autre réponse, qui, sans justifier la longueur ni le plan de son livre, commandera l'attention des lecteurs. Il a parfaitement vu, et souvent très bien montré, un certain genre d'intérêt qui s'attache à ces poésies : si elles offrent peu de jouissances à l'amateur, peu d'instruction à l'annaliste, elles aident à comprendre la décadence et le relèvement partiel dont Florence est le théâtre au xv^e siècle, alors que d'un côté les mœurs et les vertus républicaines disparaissent, et que de l'autre l'esprit s'étend et s'affine. En se restreignant à cette considération, il eût composé un livre moins long, mais dont à la lecture on eût plus constamment senti l'utilité.

Écoutons-le, en effet, dans les endroits où il traite le sujet de la bonne manière.

Au xv^e siècle, nous dit-il, les Florentins raffolent des concours littéraires dont les manuscrits conservent à l'envi la mémoire; en dix jours, deux cents exemplaires des morceaux récités dans telle de ces circonstances courent toute la péninsule; l'Altissimo trouve des auditeurs pour écouter les quatre-vingt-dix-huit chants de son *Primo Libro dei Reali di Francia*, dont la récitation dure plusieurs jours (p. 157); les églises comme les places publiques retentissent de *canzoni* et de sonnets; Pérouse donne soixante florins d'or par an au poète Niccolò Cieco d'Arezzo; Florence, pour égayer et édifier tout ensemble la table du Prieur, du Gonfalonnier et de leurs hôtes, institue la charge des *Araldi della Signoria*, qui, tour à tour magistrats et poètes, leur chantent les

1. M. Flamini est sorti de l'École normale supérieure de Pise, comme M. Barbi dont nous avons récemment analysé le livre sur la *Fortuna di Dante nel secolo XVI*.

hauts faits de Rome ou de Florence et accompagnent les ambassadeurs¹; mais toute cette poésie est vénale, qu'elle traite d'amour ou d'affaires d'État, qu'on la chante aux pieds d'une belle, ou qu'on l'affiche à la porte d'un adversaire politique qu'on veut intimider. Les Médicis l'honorent en composant des vers, mais la déshonorent en achetant les poètes. L'Araldo Ant. di Meglio, ancien protégé et ami des Albizzi, écrit des vers infamants pour leurs effigies attendues par le bourreau. Les Médicis payant mieux que personne, ces rimeurs, si mêlés aux révolutions intérieures, n'ont garde pour la plupart de s'apercevoir que la liberté va périr (p. 354 et suiv.); un tiers au moins de leurs vers sont inspirés par la flatterie (p. 368-369). Ils témoignent de l'insouciance avec laquelle Florence passe de la démocratie à l'oligarchie, puis au despotisme; ils émettent, avant Machiavel, des principes machiavéliques ou au moins suspects, qui n'avaient pas chez eux l'excuse du patriotisme réduit à croire à l'impuissance de la vertu (V. le premier tiercet du sonnet cité à la p. 135, et les vers cités au bas de la p. 145). Ils attestent précisément la corruption de leur pays parce qu'ils ne la voient pas². Mais les banquiers florentins qui ont commencé par exploiter la poésie finissent par l'aimer pour elle-même; ces *cantastorie*, ces *canta in panca* ont fini par grouper autour d'eux jusqu'aux savants, par leur faire goûter l'*ottava rima*, le sirvente aussi bien que les mètres réputés plus nobles; et, quand les savants, à force de piller les anciens, leur ont enfin dérobé les secrets de l'art, une inspiration à la fois docte et populaire anime les écrits d'Ange Politien : un nouveau siècle de gloire va commencer pour Florence d'abord, pour l'Italie entière ensuite (p. 567 et suiv.).

En énumérant moins de faits nouveaux, M. F. eût mieux fait ressortir la nouveauté de son aperçu. Il eût d'ailleurs pu l'étendre, soit en comparant la chute de la poésie patriotique à Florence avec la renaissance de la poésie patriotique en France à la même époque (une Italienne, Christine de Pisan, n'y a-t-elle pas aidé?), soit en cherchant si les artistes ont subi au même degré que les poètes l'influence de la servitude. Qui sait même si les *cantastorie* n'ont pas ébauché pour l'Arioste l'art de porter dans l'épopée les talents du conteur de Nouvelles?

Tel est le plan que je me permets de soumettre à M. Flamini, ou plutôt tel est le plan d'un des deux livres que je voudrais extraire du sien : l'autre, sous forme de pur catalogue, se composerait de son fort utile répertoire des pièces de vers du xv^e siècle et des recueils imprimés ou manuscrits qui les renferment (p. 618-752); c'est là qu'il aurait pu placer ses notices biographiques et les meilleurs des morceaux qu'il

1. Ils réunissaient, selon M. Flamini, les attributions du *Cavaliere di Corte* et celles du *Sindaco e Referendario del Comune*. M. Gaetano Milanese prépare leur histoire.

2. M. Flamini fait remarquer que dans la satire morale ils s'inspirent de Juvénal, non de l'expérience.

cite; il y aurait joint sa table des *capoversi* et son index des *persone e cose notabili* auquel il aurait mêlé celui des érudits dont il mentionne les travaux.

Après tout, si s'est un tort que de mettre deux livres dans un seul ouvrage, les deux livres qu'il nous donne sous la même couverture n'en sont pas moins utiles et n'en promettent pas moins un érudit patient et judicieux.

Charles DEJOB.

456. — *Zur Culturgeschichte Frankreichs im XVII und XVIII Jahrhunderte.* Aus dem Nachlasse von Ferdinand Lotheissen. Mit einer biographischen Einleitung von Anton Bettelheim. Wien, 1889, in-8, xv-259 pages.

Ce volume se compose de sept fragments ou articles qui ajouteront peu à la réputation de M. Ferdinand Lotheissen, mais qu'on n'a pas moins bien fait de réunir et de publier. Enlevé dans la force de l'âge et de son talent, l'infatigable écrivain, malgré des infirmités précoces, travaillait depuis plusieurs années à une histoire de la civilisation en France pendant le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle; il était préparé de longue date par ses études antérieures à cette œuvre considérable, et le fragment étendu (1-135) qui ouvre ce recueil montre dans quel esprit libéral et généreux il l'aurait composée.

Après avoir rapidement exposé quel était l'état politique de la France à la fin du *xvi^e* siècle, M. F. L. examine, dans quelques pages pleines de vues ingénieuses, quels furent le caractère et les idées dominantes de l'époque qu'il voulait étudier : établissement de la royauté absolue, influence de la philosophie cartésienne et efforts de la France pour arriver à la suprématie politique en Europe, voilà ce qu'il trouve au *xvii^e* siècle; puis au *xviii^e*, les progrès de l'esprit philosophique, les projets de réforme sociale en présence de la faiblesse du pouvoir, l'intolérance religieuse du clergé et l'incrédulité des hautes classes : anarchie morale qui devait fatalement conduire à une révolution sociale et politique. Le triomphe de la royauté absolue, préparé par Henri IV et Richelieu et achevé par Louis XIV, les abus qu'elle entraîna et qui éclatèrent à tous les yeux sous le règne du frivole Louis XV, devaient non moins fatalement conduire à un effondrement général; Louis XVI était trop faible et les abus trop grands pour qu'on pût l'empêcher. Dans une lettre de 1776 adressée à La Harpe, Voltaire avait déjà prononcé le terrible « sauve qui peut »; en 1789, il n'était plus au pouvoir de la royauté de se sauver et de sauver avec elle l'ancienne société.

Les articles qui suivent ce long fragment, où l'on trouve l'esquisse complète du grand ouvrage que projetait M. F. L., n'en ont ni l'étendue, ni l'importance, malgré l'intérêt que présente quelques-uns d'entre eux. Dans le premier, écrit en 1885 à l'occasion de l'*Histoire des princes de Condé pendant le xvi^e et xvii^e siècles* par le duc d'Aumale, il retrace, en suivant ce guide si sûr, les destinées de cette famille célèbre :

c'est d'elle aussi qu'il s'agit dans le second article, écrit l'année suivante, après la lecture du livre de M. Allaire : *La Bruyère dans la maison de Condé*; M. F. L., en s'aidant de cet excellent ouvrage, nous fait pénétrer dans l'intérieur du grand Condé et connaître sa famille pendant la seconde moitié du xvii^e siècle. Dans *la High-Life au siècle dernier*, troisième article écrit aussi en 1887, nous retrouvons encore l'aristocratie, ses fêtes qui nous ramènent à ce qu'elle fut sous Louis XIV, sa transformation sous Louis XV, ses salons où règnent les femmes par l'esprit encore plus que par la beauté.

Un quatrième article, qui ne paraît pas avoir été publié par l'auteur, nous entretient des médecins au xvii^e siècle, de ceux de Molière d'abord, mais en particulier de ce Guy Patin, réputé sans doute par sa science, mais plus connu de nous à cause de son esprit caustique et de son scepticisme. L'article suivant, resté aussi, il semble, inédit, fait l'histoire des « galères et des galériens », sombre sujet qui montre quel mépris on eut longtemps pour l'humanité et ses droits les plus imprescriptibles. C'est l'honneur de Voltaire de s'en être fait le défenseur, entreprise généreuse qui excuse bien de ses erreurs. C'est sous cet aspect particulier que nous le montre M. F. L., dans un septième article également inédit. On y retrouve toute les qualités de l'historien de la littérature française au xviii^e siècle, surtout cette exposition claire et cet esprit libéral qui ne l'abandonne jamais. Il a jugé Voltaire, comme l'avait fait Dubois-Reymond; comme lui, il reconnaît hautement tout ce que la tolérance, la liberté de penser et la dignité humaine doivent au patriarche de Ferney.

M. F. L. se proposait aussi d'étudier Voltaire comme écrivain épistolaire; il n'a pu même commencer cette étude, si bien faite pour son talent; mais il a laissé assez d'œuvres pour que son nom ne périclite pas; après des débuts pénibles, il s'est fait une grande place dans la littérature historique, comme plus tard dans l'enseignement universitaire. M. Anton Bettelheim dans une notice, inspirée par une pieuse reconnaissance, a raconté en termes émus cette vie d'honnêteté et de travail; il a dit quels efforts M. F. L. avait dû faire avant d'être, en 1881, nommé professeur à l'université de Vienne; il nous fait connaître son intérieur, ses amitiés, la méthode qu'il a fidèlement suivie; pour lui, dit-il, l'histoire de la littérature ne se séparait pas de l'histoire de la civilisation; c'est parce qu'il les a toujours fait marcher de front que les ouvrages de M. F. Lotheissen, offrent tous, même quand le sujet n'a peut-être pas été assez creusé, un intérêt soutenu et véritable.

Ch. J.

457. — **Des restaurateurs sceptiques de religions à propos de Bernardin de Saint-Pierre.** — De quelques vues profondes ou judicieuses de Bernardin de Saint-Pierre en matières de sciences et d'entreprises d'utilité publique, par Ch. DEJOB, chargé de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Br. de 32 p. ap. A. Colin.

1^o M. Dejob prouve que Bernardin de Saint-Pierre, ce qui a été peu remarqué, « a semblé un instant, dans ses *Études de la nature*, se rallier explicitement au christianisme et devancer Chateaubriand, sinon comme apologiste, du moins comme fidèle respectueusement soumis ». Sa correspondance démontre qu'il se tenait pour catholique. Le roman de Paul et Virginie, qu'il publia en 1778, témoigne déjà d'un changement notable dans ses sentiments, mais ce n'est qu'en 1784 qu'il adhère au déisme de son maître J.-Jacques. Pendant la Révolution, lorsqu'il y avait quelque générosité à prendre le parti du christianisme, Bernardin l'attaqua avec violence. Au fond ce n'était qu'un épicurien : la religion ne l'avait touché « que par la douce mélancolie qu'elle fait naître » et par les beaux sujets qu'elle offre au talent. — 2^o Très faible comme mathématicien, Bernardin de Saint-Pierre vaut mieux comme naturaliste. La science peut tirer profit de ses observations et de quelques-unes de ses théories. Ce rêveur a encore été le promoteur de réformes utiles et tout à fait pratiques. — En somme, brochure intéressante à lire, même après la biographie de Bernardin par Arvède Barine.

A. D.

458. — **La littérature française sous la Révolution, l'Empire et la Restauration (1789-1830)**, par Maurice ALBERT. Lecène et Oudin, in-12, 1891, 358 p. 3 fr. 50.

A lire l'agréable livre de M. Maurice Albert, on sent nettement deux choses : la première, c'est qu'il est le résumé d'un cours oratoire ; la seconde, c'est que ce cours a été fait à des jeunes filles. L'auteur s'est trop hâté peut-être de transformer certaines leçons en études. Elles ont gardé — mérite et défaut à la fois — les formes du langage parlé, par exemple la fréquente tournure interrogative « Pourquoi ? », et les inégalités de style, inévitables dans le discours plus ou moins improvisé. Approfondies, d'excellentes choses, qui ne sont qu'indiquées, eussent pris une valeur toute nouvelle. Mais on ne peut demander compte à M. A. que de ce qu'il a voulu faire.

Dès le début, il se dit « bien décidé, pour des raisons multiples, à ne pas dépasser la date de 1830 », et il se condamne ainsi à arrêter l'étude des grands écrivains au moment même où leur génie se transforme et s'élargit. Ce cours n'éclaire donc que les origines du romantisme, déjà esquissées par M. A. père. Encore est-il toute une période de ces origines que l'auteur n'aborde pas sans répugnance et se hâte d'abandonner. « Nous y arriverons, à cette terre promise, et le plus vite possible.

Mais il faut dire d'abord ce que fut cette littérature de la Révolution et de l'Empire. C'est le désert à traverser, avec çà et là quelques oasis. » Et pourtant M. A. vient d'écrire qu'il y a eu, pendant cette période « incubation, recueillement, fécondation ». Il semble donc que l'intérêt de cette époque de transition doive être vif pour le critique puisque, si elle ne crée rien, elle prépare tout. Mais on sent trop que M. A. a hâte de la traverser pour courir à la « terre promise ». De là des à-peu-près : si l'on montre par où M^{me} Roland est l'élève de Rousseau, on ne montre pas assez en quoi elle se distingue de son maître; si l'on écrit sur André Chénier un bon chapitre où l'on prouve qu'il n'a pas été, qu'il n'a pu être le précurseur des romantiques, on se croit quitte envers Marie Joseph Chénier avec quelques épigrammes. Cette première partie est couronnée par deux chapitres substantiels et judicieux sur Chateaubriand et M^{me} de Staël. Pour Chateaubriand, on voudrait une sévérité moins tranchante dans l'appréciation du caractère, qu'on imagine toujours trop immuablement figé dans l'égoïsme et dans l'ennui, et qui pourtant admet bien quelques nuances.

La seconde partie, qui comprend la Restauration jusqu'en 1830, est plus développée; mais ici M. A. retrouvait à chaque pas le souvenir d'études antérieures. Il n'en a pris que ce que pouvait désirer en savoir le public auquel il s'adressait, et il y a mêlé ses observations personnelles. Ce qui lui appartient en propre, c'est cette tendance toute critique à expliquer les choses plus qu'à les admirer, et à faire suivre de près l'éloge d'une réserve: par exemple, il signale des traces de « vieux jeu » dans les *Méditations* et dans les *Odes*; il caractérise avec indépendance, avec sévérité même le style « insipide » de Thiers. Mais, pour rendre justice à l'originalité des critiques du xix^e siècle était-il bien nécessaire de leur sacrifier tous leurs prédécesseurs, de dire : « Ce sont les questions de forme qui avaient intéressé les Boileau, les Fénelon, les La Bruyère. » Je crois cet arrêt vrai seulement des critiques classiques de la décadence, comme La Harpe. Nous avons une tendance à nous imaginer que nous avons tout inventé. Il est des choses que l'on avait au moins entrevues avant nous.

Çà et là, quelques négligences de forme : ainsi, dans l'étude sur V. Hugo, qui n'est pas très favorable, M. Albert ne cite pas exactement les vers célèbres :

Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore.

Écho sonore, et non *airain sonore*. Ce sont là de petites chicanes. Et, d'ailleurs, il faut considérer ce livre, nous le pensons, comme un commencement, et attendre la suite, pour juger de l'ensemble. Il y a de la finesse jusqu'à présent plus que de la force; mais un livre sérieux qui se fait lire, ce n'est point si commun.

Félix HÉMON.

459. — L'abbé J. LORIDAN, *Voyages des astronomes français à la recherche de la figure de la terre et de ses dimensions*. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890, 281 p.

La prolongation de la méridienne de la France jusqu'au cœur du Sahara menée à terme en 1888, est le couronnement d'une entreprise inaugurée par notre pays il y a deux siècles. Cette vaste et glorieuse opération s'accomplit sur divers points du globe. Les savants, les académiciens qui l'exécutèrent durent se transformer en explorateurs. Ils eurent toutes les vertus du métier : ces astronomes ne virent pas que par leurs lunettes et ne regardèrent pas que le ciel : ils surent voir de leurs yeux et observer les choses et les gens d'ici-bas. Aussi savons-nous gré à M. Loridan de nous promener à leur suite d'un bout du monde à l'autre : à Cayenne avec Richer, en Laponie avec Maupertuis et ses confrères; avec Bouguer, La Condamine et Godin au Pérou; avec Delambre à l'Île de France, avec Méchain, dans les Pyrénées; avec Biot et Arago aux Baléares, puis avec le seul Biot, aux îles Shetland; avec Perrier enfin et ses collaborateurs, dans le désert africain.

La plupart de ces voyageurs improvisés ont écrit des relations souvent en forme de mémoires adressés à l'Académie. On y trouve sur des régions, alors à peine connues, des détails précieux. On est frappé aussi du courage que déployèrent ces hommes de cabinet dans des passes critiques.

Chose curieuse ou plutôt bien naturelle. Les obstacles et les dangers viennent plutôt des hommes que des éléments, et des civilisés plutôt que des sauvages. Les plus saisissants épisodes sont le soulèvement de la populace de Cuença contre la mission française; les odyssées d'Arago en Espagne et en Algérie, et surtout la tragi-comique aventure de Delambre aux environs de Paris, en 1792 : à cette phase aiguë de l'affolement révolutionnaire, les signaux, les instruments géodésiques furent suspects; les paysans empêchèrent le fonctionnement des stations et Delambre fut contraint sur la place publique de Saint-Denis, d'expliquer à ses concitoyens méfiants l'usage de ses instruments. Lui-même a narré la scène avec beaucoup d'humour. Aussitôt après la Terreur ceux que Marat dénonçait comme « les charlatans de l'Académie » purent reprendre leurs campagnes.

M. L. a fort habilement composé son volume, les morceaux sont heureusement choisis. On louera aussi dans un ouvrage qui sort des presses austères de la Société Saint-Augustin une liberté d'esprit qui ne craint pas de citer Voltaire et de transcrire tout au long à l'usage de la jeunesse (car c'est à la jeunesse que ce livre est présenté) des couplets bien légers de Maupertuis. L'auteur rend hommage aussi aux travaux accomplis sous la troisième République, travaux qui ont agrandi le territoire de 500,000 hectares, conquête éminemment pacifique ¹.

1. Pourquoi M. L. s'obstine-t-il à accoler à l'Académie des sciences l'épithète royale?

En remémorant cette « épopée » de la science française, M. L. a mis un relief un des plus sérieux titres d'honneur de notre patrie. Grâce à l'initiative de la France, grâce à cet effort qui pendant deux siècles ne s'est pas découragé, la méthode cartographique est à jamais fixée. Aussi M. Loridan a-t-il pu inscrire en épitaphe cette phrase du général Perrier qui résume l'œuvre : « Ce sont les Français qui ont créé la géographie scientifique. »

B. A.

460. — Dr Johannes BAUMGARTEN. *Ostafrika, der Sudan und das Selengebiet. Land und Leute.* etc. Gotha, Perthes. 1890, xvi-563 p.

Ce livre est écrit pour la plus grande gloire de l'Allemagne colonisatrice et des missions protestantes allemandes. Mais il garde l'apparence innocente d'une anthologie. Nous ne reprocherons pas à l'auteur d'avoir pratiqué un peu trop exclusivement les publications allemandes : le pullulement de la bibliographie africaine excuse cet exclusivisme. Ce qui le justifie, c'est le désir de flatter l'amour-propre national, d'éveiller la sympathie du lecteur allemand, en lui montrant combien rayonne par le continent noir l'activité allemande. Ce n'est pas dans les morceaux descriptifs, d'ailleurs bien choisis, qu'il faut chercher la tendance véritable de l'ouvrage. Elle se révèle dans les chapitres consacrés à la mission, à la traite des noirs, à l'action coloniale, où M. Baumgarten parle en son nom.

Étudiant les procédés et les résultats des missions, M. B. juge que le système le plus rationnel et le plus méritoire à l'égard des noirs africains est l'éducation par le travail. Il se prononce contre la christianisation à l'aide du catéchisme, des oraisons et des cantiques. Il se plaît à signaler que cette méthode est le propre de quelques missions anglaises (p. 8). Ce christianisme là ne paraît pas assez pratique; il ne procure le salut temporel ni spirituel des néophytes. L'évangélisation allemande serait de meilleur aloi : aussi M. B. adresse-t-il un pressant appel aux candidats théologiens des Universités pour cette œuvre patriotique. On sent que la concurrence britannique chagrine M. B. En revanche, la propagande catholique, surtout française, lui inspire une singulière estime : les efforts si féconds des Pères français à Bagamoyo, à Tabora, servent en somme l'influence allemande.

Sur la question de l'esclavage, M. B., tout en s'élevant contre les horreurs de l'institution, professe une certaine réserve. Cette réserve vient autant de la difficulté d'une abolition immédiate et radicale que de la méfiance suscitée par l'agitation antiesclavagiste du cardinal Lavigerie. Tout en rendant hommage au saint Bernard de la nouvelle croisade, à cet apôtre « dont l'imposante prestance, l'œil flamboyant et la puissante barbe blanche descendant au-dessous du rebord de la chaire », rehaussent encore le prestige, M. B. se montre sceptique, sinon ironi-

que, à l'endroit du mouvement. Au fond, M. B. craint la prépondérance catholique et surtout française. Car la France est capable de brouiller les cartes en Afrique. Sait-on qu'elle a provoqué, soutenu l'insurrection de Mahdi? qu'elle a, par l'entremise d'une maison de Marseille, fourni des armes aux Derviches? qu'elle a donné au Mahdi comme conseiller (*sic*) Olivier Pain, ancien personnage de la Commune? (p. 516). C'est sur la foi de Louis Jacolliot, dont les contes fantastiques ont eu du succès, hors de France, que M. B. avance ces vérités. Enfin, la France a déjà dressé le plan d'une expédition africaine, s'il en faut croire, avec M. B., M. le marquis de Bonaldi du Mesnil¹, qui a dévoilé tout au long cette organisation, dans une brochure qui n'a pas ému extraordinairement le public français (p. 540). On voit que M. B. est encore mieux instruit des choses africaines que des françaises.

Pour l'action coloniale, M. B. en est un chaud partisan. Il prône la nécessité d'une entente avec l'Angleterre. Aucun homme d'État anglais, prétend-il, sauf peut-être Gladstone « devenu à demi gâteux » (*sic* p. 563) ne méconnaît cette nécessité. M. B. doit être, depuis le 13 juillet dernier, enchanté de Lord Salisbury.

D'ailleurs les nations rivales doivent, de gré ou de force, céder la place à l'Allemagne. « L'esprit religieux allemand, s'écrie M. B., l'idéalisme allemand constituent aujourd'hui et constitueront aussi dans l'avenir le germe vivace de la culture humaine en Europe », et conséquemment hors d'Europe. Cette phrase témoigne en tous cas que l'idéalisme allemand n'est pas un vain mot.

Le livre de M. Baumgarten trahit l'état d'esprit de nombre d'adeptes de la politique coloniale en Allemagne. Ici se rencontre, à un autre degré que chez les Anglais, le mélange des sentiments mercantiles et confessionnels. C'est à ce titre que nous avons insisté sur cette partie de l'ouvrage plus suggestive que la partie purement géographique².

B. AUERBACH.

461. — MAX LECLERC. *Choses d'Amérique. Les crises économiques et religieuses aux Etats-Unis*. 1 vol. in-12, Plon, Nourrit et Cie, éd. (1891). 1-vii-1-277. p.

M. Max Leclerc vient de réunir dans un volume, sous le titre de « *Choses d'Amérique* », les lettres qu'il avait, durant un voyage aux États-Unis, adressées l'année dernière au *Journal des Débats*. C'est une vue fragmentaire et rapide de quelques-uns des épisodes récents

1. C'est Bonardi qu'il faut lire.

2. Les extraits géographiques n'appellent aucune critique. On peut douter cependant de la compétence de l'auteur en cette matière, lorsqu'il donne à Bastian la qualification de *Grossmeister der Geographen und Ethnographen*. Les géographes et ethnographes, même allemands, n'accepteront pas sans réserve ce jugement.

de la vie nationale, religieuse et économique d'Amérique à un moment particulièrement intéressant, puisqu'il coïncidait avec l'agitation soulevée par le bill Mac-Kinley, la crise des fermiers, et l'intervention particulièrement active du clergé catholique dans les questions sociales. Le livre de M. L. renferme sur ces différents sujets des indications précises, prises sur place par un observateur à l'esprit aiguisé et au style clair. En attendant un ouvrage d'ensemble écrit en français sur les États-Unis actuels, du genre du livre anglais de M. Bryce (*The American commonwealth*), ou à l'instar de l'« *Empire des Tsars* » de M. A. Leroy-Beaulieu, ouvrage qui serait bien désirable, et que M. Leclerc pourrait peut-être nous donner, s'il résidait assez longtemps en Amérique, des volumes comme celui-ci seront bien accueillis par ceux qui voudraient connaître et suivre, d'après des documents sûrs, la Grande République dans sa rapide évolution.

E.

462. — **A propos du code civil du Monténégro.** Quelques mots sur les principes et la méthode adoptés pour sa confection. Lettre à un ami, par V. BOGICIC, Paris, chez l'auteur, 1886, 23 pages in-8.

463. — **Etude sur le nouveau code civil du Monténégro** et sur l'importance des principes suivis par l'auteur de ce code en matière de codification, par C. Dickel, Amtsrichter à Berlin, traduit par J. BRISSAUD, professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, Paris, Thorin, 1891, 76 pages in-8. (Extrait de la *Revue générale du Droit*.)

La législation officielle des divers pays slaves a tenu peu de compte du droit coutumier. « Si on étudie la législation de ces divers peuples, on y trouve, écrivent MM. Pypine et Spasovic, des traditions féodales, des imitations du droit romain, la trace des influences bureaucratiques modernes ou des grandes idées répandues par la science; on n'aperçoit presque jamais des souvenirs de l'ancien droit et la marque des traditions populaires. Et cela est vrai pour les Slaves de l'Orient comme pour ceux de l'Occident ¹ ». — « L'ancien droit coutumier a disparu presque en entier devant la législation nouvelle créée par les princes ² ».

Un seul pays slave faisait exception, c'est le Monténégro. Les plus vieilles institutions de la race slave s'y sont longtemps conservées : les actes législatifs très sommaires de 1796, 1803 et 1855 ne portaient pas de très graves atteintes au vieux droit populaire : la vengeance du sang était encore admise dans le code de 1855 : la guerre privée ou, si on veut, le duel y était reçu également, pourvu que les parrains (lisez les témoins) ne prissent pas part à l'action ³. Le nouveau prince, Nicolas I^{er}, « s'est

1. Pypine et Spasovic, *Histoire des littératures slaves*, trad. Denis, p. 38.

2. Dickel, p. 3.

3. Code de Daniel I^{er}, art. 39 (*vendetta* admise contre l'assassin, mais non contre ses parents); art. 40 (duels) (dans Aristarchi Bey, *Législ. ottomane*, 2^e partie, *Droit public intérieur*, 1874, p. 124).

efforcé, écrit M. Dickel, de faire jouir le Monténégro des bienfaits de la civilisation moderne ». Animé de si généreuses intentions, ce prince ne devait aux Monténégrins rien de moins qu'un code. Depuis le 1^{er} juillet 1888, ils en ont un, tout neuf, en 1031 articles. Je ne puis lire ce code, bien que je l'aie sous les yeux ; mais son rédacteur, M. Bogisic, m'en a remis une analyse et, pour partie, une traduction littérale, sans parler du commentaire précieux qu'il m'en a donné oralement. De son côté, M. D., dans une étude fort bien traduite par M. Brissaud, nous en offre un substantiel résumé. Je puis donc en dire quelques mots. Ce qu'il y a de meilleur et de plus original en ce code, c'est qu'il est essentiellement respectueux du droit coutumier serbo-croate. De tous les jurisconsultes-législateurs de l'Europe moderne M. B. est peut-être le seul qui professe pour le droit populaire ce sentiment vraiment scientifique sans lequel les codes écrits sont des œuvres factices et mauvaises. Ouvrez, par exemple, le chapitre consacré à la famille : vous croirez lire une œuvre antique, car M. B. a eu la sagesse de ne presque point rajeunir ce droit primitif :

« Toute maison, c'est-à-dire chaque communauté de famille, est considérée comme personne morale indépendante, en tout ce qui concerne les biens et l'avoir de la famille. »

« Le bien de la famille est tout ce qu'elle possède d'antérieurement acquis et tout ce que les membres de la famille acquièrent par leur travail, à l'exception toutefois du pécule des différents membres. »

« Aucun membre de la famille de l'un ou de l'autre sexe n'a le droit d'acquérir pour lui seul un pécule particulier par son travail personnel, tout le gain provenant du travail de ses membres appartenant de droit à la communauté. Celui-là seul peut avoir ce droit auquel la communauté l'accorde. »

Ce n'est pas à dire qu'aucune influence savante ne se fasse sentir dans ce nouveau code. Les principes du droit romain en matière de possession sont introduits dans le droit monténégrin ¹. La théorie des obligations se rattache aux doctrines romaines ².

Je me suis demandé si, occupant la place de Nicolas I^{er}, j'aurais osé légiférer sur l'avis du plus sage des jurisconsultes et d'un petit nombre de conseillers en titre. Il me semble qu'il y aurait partagé ce soin avec mon peuple ou avec tous les notables réunis à Cetigné. Il y a quelqu'un, en effet, qui connaît les traditions mieux que Nicolas I^{er} et M. B., quelqu'un qui sait mieux qu'eux ce qu'il convient de respecter, ce qu'il convient de modifier dans le droit ancien, ce qu'il convient de raidir en le consignait par écrit, ce qu'il convient de laisser souple et malléable, en ne l'écrivant pas ; ce quelqu'un, c'est le petit peuple Monténégrin. Ce peuple, je l'aperçois encore avec un peu de bonne

1. Dickel, p. 33.

2. Dickel, p. 27.

volonté, en 1855, derrière les « chefs de la nation », qui, réunis au chef-lieu de Cettigné, « le jour du grand martyr et triomphateur saint Georges », sont censés promulguer, de concert avec Daniélo, le code en quatre-vingt-treize articles. Dans le code de 1888, je cherche ce populaire : je ne l'aperçois plus, même caché sous quelque formule. L'éminent M. B. m'offre, il est vrai, des garanties sérieuses : il remplace « les chefs de la nation » ; il remplace le populaire dont il a le contact et dont l'âme lui est ouverte. Mais demain (un demain que j'éloigne de tous mes vœux !) M. Bogisic, ne sera plus et la méthode nouvelle de légiférer avec des savants subsistera en Monténégro. Et, alors, il n'y aura plus de raison de distinguer la Montagne noire des autres pays slaves, car les jurisconsultes se chargeront d'effacer, là comme ailleurs, les souvenirs de l'ancien droit et les vieilles traditions populaires.

P. V.

464. — E. HORN, *La grande nation. 1870-1871*, préface de Jules Simon. Paris, Plon, 1891, in-8, xiii-338 p. 3 fr. 50.

Les traductions d'ouvrages parus en Hongrie soit en magyar soit en allemand sont assez rares pour que ce volume soit signalé aux lecteurs de la *Revue critique*, quoique relatif à la politique contemporaine. C'est déjà de l'histoire, d'ailleurs, une histoire douloureuse et instructive, bien-faisante cependant, car les articles de son père, le célèbre économiste du Parlement hongrois, que M. Émile Horn a eu la bonne idée de recueillir, et que M. Jules Simon a fait précéder d'une belle et courte préface, sont un monument de sympathie clairvoyante élevé à la France malheureuse. En les lisant on revivra l'année terrible et ses événements, vus de loin, mais appréciés avec une grande sûreté de coup d'œil par un écrivain qui avait vécu parmi nous. Les illusions n'y manquent pas non plus, mais le sentiment est toujours juste et élevé, et l'appréciation, finalement, se trouve presque toujours bien fondée.

E. SAYOUS.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu de M. LUCIANI la lettre suivante que nous regrettons de n'avoir pu insérer plus tôt : « Je viens de lire, dans le numéro de la *Revue critique* du 20 juillet, une note de M. Houdas relative à mon « traité des successions musulmanes ». Cette note, dont il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître le caractère impartial et même bienveillant, contient cependant une phrase qui me paraît de nature à m'attirer un reproche immérité. M. Houdas fait remarquer que « prenant pour point de départ le texte de la *Rahbia* avec les commentaires et les gloses de Chenchouri et d'El Badjouri, j'ai entremêlé si bien mes observations per-

sonnelles à celles des auteurs dont je suis servi, qu'on ne sait plus discerner la part qui revient aux auteurs musulmans de celle qui m'est propre. » Les personnes qui n'ont pas lu mon travail, et qui liront la note de la *Revue critique* penseront sans doute que j'ai voulu présenter comme mien, ce qui appartient en réalité à Chenchouri et à El Badjourî. Or, j'ai commencé par déclarer dans l'introduction, page II, que « mon travail n'est pas une œuvre exclusivement personnelle, mais plutôt une traduction; que « quelques notes ou éclaircissements y ont seulement été ajoutés, pour compléter ou développer certaines indications du texte arabe ». Je crois donc avoir respecté la part qui revient aux auteurs arabes, dont j'ai tenu d'ailleurs à inscrire les noms sur le titre même du livre. C'est pour le bien établir que je vous serai reconnaissant, Monsieur Le Directeur, d'accueillir dans votre Revue cette courte explication. »

— M. Charles RAVAISSON-MOLLIEN vient de faire paraître le sixième et dernier volume de sa belle publication des *Manuscripts de Léonard de Vinci*. Ce tome renferme les fac-similés, transcriptions littérales et traductions françaises des manuscrits H de la Bibliothèque de l'Institut et des mss. Ash. 2038 et 2037 de la Bibliothèque nationale, provenant de lord Asburnham et dont le dernier avait été soustrait au ms. B de l'Institut. Dans l'appendice le savant éditeur donne le premier folio du ms. A, à rebours, puis redressé comme dans le miroir ou par transparence; un alphabet et des spécimens de l'écriture de Léonard; un répertoire alphabétique des quatorze manuscrits de la publication et qui rendra de grands services; un essai de chronologie des manuscrits qui les date des années comprises entre 1490 et 1514; une concordance succincte des biographies et des autographes de Léonard, une bibliographie rapide des ouvrages le concernant. Le ms. H traite des sujets les plus variés : histoire naturelle, architecture, grammaire; le ms. Ash. n° 2038 est spécialement consacré à la peinture; ce sont des pages capitales pour l'art; le ms. Ash. n° 2037 est surtout remarquable par ses croquis. Ce volume porte à 2178 les fac-similés édités par M. Ch. Ravaisson : c'est près de la moitié des autographes qui restent L'Italie s'occupe en ce moment de publier en fac-similé les pages qu'elle a conservées; M. Ch. Ravaisson exprime le vœu que les précieux fragments conservés en Angleterre voient le jour dans les mêmes conditions. Quoi qu'il arrive, on peut dire que l'essentiel de la pensée de Léonard est maintenant sauvé; et c'est à l'initiative française qu'en revient la gloire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 septembre 1891.

La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 6 novembre. M. Edmond Le Blant est désigné pour lire son mémoire sur l'antique croyance à des moyens secrets de délier la torture.

M. d'Arbois de Jubainville, dans une note intitulée : *le Serment gaulois*, signale les termes dans lesquels un texte du VII^e siècle de notre ère formule un serment prononcé, dans une circonstance solennelle, par Conchobar ou Connor, roi d'Ulster :

« Le ciel est sur nous, la terre au-dessous de nous, l'Océan autour de nous tout en cercle. Si le ciel ne tombe pas, jetant de ses hautes forteresses une pluie d'étoiles sur la face de la terre elle-même; si une secousse intérieure ne brise pas la terre elle-même; si l'Océan aux solitudes bleues ne s'élève pas sur le front chevelu des êtres vivants : moi, par la victoire dans la guerre, les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, à la maison et au logis les femmes enlevées par l'ennemi. »

M. d'Arbois de Jubainville estime que cette formule remonte à une haute antiquité, et qu'elle a été connue des Grecs au IV^e siècle avant notre ère. Il en retrouve, en effet, les traces dans deux passages, l'un de Ptolémée Lagide (fragment 2), cité par Strabon et par Arrien, l'autre d'Aristote (*Ethique à Nicomaque*, III, 2).

M. Théodore Reinach fait une communication sur les poèmes grecs d'Hérodas récemment découverts sur un papyrus égyptien du Musée britannique. Ce sont de petites pièces dialoguées, qui mettent en scène des personnages et des mœurs de la vie réelle. Les Grecs appelaient ces pièces des *mimes*; Sophron avait créé le genre, mais on n'en avait pas conservé de spécimen, sauf les *Syracusaines* de Théocrite. Les mimes d'Hérodas n'ont pas une grande valeur poétique; mais ils offrent un intérêt de premier ordre pour l'histoire de la langue et des mœurs. C'est un numéro de la *Vie parisienne* d'il y a deux mille ans. M. Th. Reinach en donne des analyses et des échantillons. Il en place la composition au III^e siècle avant notre ère et croit que l'auteur a vécu dans l'île de Cos.

M. Menant continue la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

M. de la Martinière entretient l'Académie des résultats de sa dernière mission au Maroc. Il a exploré le Sous et traversé l'Atlas. Il a rencontré, dans des cantons reculés, de curieuses ruines, qu'il attribue à l'époque comprise entre la domination byzantine et la venue d'Idris dans le Moghreb. Il a pu visiter la cité fanatique et peu accessible de Taroudant, et il a trouvé, à Agadir Sirir, des chapiteaux et autres fragments d'un travail byzantin nettement accusé, qui jettent un jour nouveau sur la domination byzantine dans cette partie de l'Afrique.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : *Revue de l'art chrétien*, 4^e série, tome II, fasc. 1-3; par M. de Barthélemy : 1^o BAYE (J. DE), *Sépulture gauloise de Saint-Jean-sur-Tourbe (Marne)*; 2^o BLANCHET (J.-Adrien), *le Livre du changeur Duhamel*; — par M. Saglio : MILANI (Luigi-A.), *Aes rude, signatum e grave, rinvenuto alla Bruna presso Spoleto*; — par M. Héron de Villefosse : PAPIER (A.), *Lettres sur Hipponne*; — par M. Delisle : CASTAN (A.), *la Rivalité des familles de Rye et de Granville au sujet de l'archevêché de Besançon, 1544-1586*.

Séance du 25 septembre 1891.

M. Menant termine la seconde lecture de son mémoire sur le déchiffrement des inscriptions hétéennes.

M. Hamy communique une nouvelle note de M. Devéria sur les inscriptions dites tchoudiques, qui ont été recueillies depuis deux siècles dans la Sibérie et dans la Mongolie septentrionale, et dont la langue et l'écriture sont demeurées jusqu'ici indéchiffrables. Dans une note communiquée à l'Académie en 1890, M. Devéria avait avancé que ces inscriptions devaient être antérieures à la fondation du khanat des Ouïgours (an 744 de notre ère). Cette conclusion vient d'être confirmée par une découverte due à M. Heikel, professeur à l'Université de Helsingfors. A une trentaine de kilomètres au sud du lac Ougheïnor, dans la vallée de l'Örkhoon, le savant finlandais a trouvé une stèle funéraire bilingue, dont une face porte une inscription en caractères dit tchoudiques, l'autre une inscription chinoise. Celle-ci, datée de l'an 732 de notre ère, nous apprend que la stèle a été érigée à la mémoire du prince Gueuk Téghin, frère de Mekilien, Khan des Turcs Tou-kiuè, qui régna de 716 à 731. Il est permis d'en conclure que les monuments en question appartiennent à ce peuple des Turcs Tou-Kiuè et que les éléments du déchiffrement doivent être cherchés dans les dialectes turcs orientaux; l'écriture en question pourra désormais être désignée sous le nom d'écriture turco-altaïque.

M. Hamy annonce en terminant le départ de deux missions scientifiques chargées de recueillir de nouveaux documents pour l'étude de ces questions. L'une est composée de savants hongrois; l'autre, envoyée par l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, comprend M. Radlov, correspondant de l'Institut de France, M. Radlov fils, M. Yadrintsev, M. Klements, deux topographes, un botaniste et des interprètes chinois et mongols.

M. H. de la Martinière continue sa communication sur son dernier voyage d'exploration au Maroc. Il donne des détails sur les antiquités de la région montagneuse du Djebel Zerhoûn, et en particulier sur la cité de Volubilis, où les fouilles entreprises par lui ont fait sortir de terre tant d'inscriptions, communiquées successivement à l'Académie par MM. Héron de Villefosse, et qui constituent presque toute l'épigraphie latine connue de la Tingitane. Il soutient, en appuyant son opinion sur des témoignages d'auteurs arabes, que la domination romaine dans cette province s'est étendue beaucoup plus loin au sud qu'on ne le croit ordinairement. Il rend en terminant un hommage de gratitude au ministère de l'instruction publique, qui l'a constamment aidé de ses encouragements et de son appui, et à M. Boutiron, chargé d'affaires au Maroc, qui a protégé d'une manière efficace, dans ce pays si troublé, les travaux des explorateurs archéologues.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 12 octobre —

1891

Sommaire : 465. BASSET, Le dialecte de Siouah. — 466. W. MEYER de Spire, La loi d'accent dans la prose grecque. — 467. — KUNTZE, Les villes allemandes du moyen âge. — 468. KALLSEN, Fondation et développement des villes allemandes. — 469. VARGES, La constitution de la ville de Brunswick. — 470. TREFFTZ, La France et l'électorat de Saxe. — 471. Œuvres de Branthôme, VIII. — 472. La muse normande de David Ferrand. p. p. HÉRON. — 473. KOSER, Frédéric le Grand, I. — 474. PEREV, Le duc de Nivernais. — 475. VOLLMÖLLER, Le laberinto amoroso. — 476. Correspondance du marquis de Croix. — 477. PIZARD, L'histoire dans l'enseignement primaire. — Chronique.

465. — R. BASSET. *Le dialecte de Siouah*. Paris, Ernest Leroux, 1891, in-8, VIII-98 p.

L'oasis de Siouah, l'ancienne Oasis d'Amon, est habitée par une tribu de langue berbère; mais les rapports du monde civilisé avec elle sont si rares et si difficiles qu'on n'a pu encore recueillir d'une manière complète le vocabulaire du dialecte qu'on y parle. La publication, dans les comptes rendus de l'Académie des Lincei, d'un mémoire de M. Bricchetti-Robecchi, *Sul dialetto di Siuwah*, a fourni à M. Basset l'occasion de rassembler tout ce qu'on sait, jusqu'à présent, sur la question.

M. B. a consacré un premier chapitre intitulé *les Looouatah* à faire l'histoire du dialecte. Était-il déjà en usage dans l'ancienne Oasis d'Amon, ou fut-il apporté par des migrations berbères qui, à des époques postérieures, vinrent s'établir dans le pays? « La question est douteuse, » répond M. B., et ne sera peut-être jamais résolue. » M. B. reconnaît que les documents égyptiens montrent l'existence d'une population berbère à l'est de l'Égypte, dans les régions où l'oasis est située. J'ai fait remarquer à plusieurs reprises que nous trouvions dans le texte des mots berbères transcrits en caractères hiéroglyphiques. J'ai signalé, parmi les plus significatifs, *abakaourou*, nom d'un chien, aujourd'hui *abaïkour*, *masou*, *mas*, prince, chef; il y en a une quinzaine d'autres. Ces faits donnent, quoi que M. B. en dise, une valeur réelle au témoignage d'Hérodote, d'après lequel les gens de l'oasis parlaient une langue qui tenait de l'égyptien et de l'éthiopien. Certes Hérodote n'était qu'un linguiste médiocre en fait d'idiomes barbares; mais les Égyptiens de son temps, dont les armées contenaient tant de mercenaires libyens, étaient à même de juger des qualités d'un dialecte que beaucoup d'entre eux avaient souvent l'occasion d'entendre. L'analogie avec leur propre langue n'était sans doute qu'une illusion, due à ce fait que les Ammo-

niens d'alors, placés depuis des siècles sous l'influence de l'Égypte, devaient avoir adopté autant de mots égyptiens que les gens de Siouah y ont reçu de mots arabes.

Les deux chapitres suivants contiennent des *Notes de grammaire*, et des *Phrases et textes*. Ces phrases et textes sont malheureusement en bien petit nombre, et la manière dont elles ont été recueillies prête à plus d'une incertitude. Il me paraît qu'en général M. B. n'a pas tenu un compte suffisant des mots étrangers qu'elles renferment, et a tâché d'expliquer par le berbère des mots arabes dont l'origine est évidente. Ainsi, p. 22, la phrase *ladi haruà necciu* de Robecchi *non vi è più nulla da mangiare*, répond plutôt à *la di ghéiroua netchiou*, « il n'y a point outre cela que nous mangions » avec l'arabe *ghéir*, qu'à *la di r'erouen netchou* « il n'y a point chez vous que nous mangions » : Robecchi ne donne point *chez vous* dans sa traduction italienne. — P. 24, au lieu de *haju ghegiarigg aniss*, je crois qu'il faut lire *haju ghogharigg aniss* et que *gharrig* est l'arabe *kharag*, *sortir*, avec la prononciation populaire de l'Égypte. — P. 25, *ouallahi toumaïa ammi*, que M. B. n'analyse point, est rendu par Robecchi *ora tutto è finito : toumaïa* est évidemment l'arabe, *toum*, achèvement, fin, avec une terminaison berbère. Dans le même texte M. B. traduit *erhdurh* par *noyau? de dattier* ; M. Robecchi donne le vrai sens *il lif dei datterì*, c'est-à-dire l'écorce fibreuse des palmiers, et surtout la bourre, l'étope qu'on en tire et dont on fabrique tant d'objets divers. On pourrait multiplier les observations de ce genre. En général il me paraît que M. B. ne tient pas assez compte des traductions que M. Robecchi a jointes au texte de ses phrases. Où M. Robecchi donne par exemple, *Io vorrei sollevare il mio cuore affranto*, M. B. obtient le sens suivant : « L'homme est vendu (?) par le châtement, la blessure du cœur est blâmée. » Il y a trop de différence entre cette traduction et l'interprétation recueillie sur les lieux, dans la bouche des indigènes, pour qu'on n'éprouve pas des doutes sérieux sur sa légitimité.

Le glossaire occupe naturellement la plus grande partie du volume. M. B. l'a composé par la réunion de cinq glossaires formés depuis le commencement de ce siècle par Cailliaud, Minutoli, Müller, Kœnig et Bricchetti-Robecchi. Ce sont en effet les sources principales, mais il y en avait d'autres, moins importantes, il est vrai, que M. B. n'a pas connues. Ainsi, le petit glossaire que Bayle-St-John a publié (p. 151) dans son voyage au désert libyen, et qui contient trente mots que l'auteur a rapprochés des mots correspondants des autres dialectes berbères. Plusieurs de ces mots ne figurent pas dans le livre de M. B., *Giddee*, sable, *Geer*, garçon, *Usaghus*, écriture, *Tagillah*, pain ; d'autres se présentent avec une orthographe différente des orthographes connues et souvent plus exacte, ainsi, *Shâl*, ville au lieu de *chaille* que donnait Cailliaud, *Agbin*, maison, *Tabragh*, tabac, *Timseeh*, feu, *Tibber*, or, *Amelal*, blanc, *Dahan*, huile, etc. L'oubli n'est pas considérable, mais,

lorsqu'il s'agit d'un dialecte aussi peu connu, le moindre document a sa valeur. M. Basset n'en a pas moins l'avantage d'avoir réuni dans un volume bien classé et d'un usage commode des renseignements qui étaient épars dans des ouvrages et dans des revues parfois difficiles à trouver. Le mérite d'avoir fait le premier travail d'ensemble sur le dialecte de Siouah, compense largement les petites imperfections que son œuvre peut présenter.

G. MASPERO.

466. — **Der accentuirte Satzschluss in der griechischen Prosa vom IV. bis XVI. Jahrhundert** nachgewiesen von Wilhelm Meyer aus Speyer professor in Göttingen. Wilhelm Christ gewidmet zum 2. August 1891. Commissionsverlag der Deuerlich'schen Buchhandlung in Göttingen. 28 p. in-8.

Cette plaquette contient beaucoup.

On savait qu'au moyen âge l'accent mélodique des temps anciens était devenu rythmique, comme il l'est encore dans la plupart des langues de l'Europe ; que par exemple *λόγος* ou *béne*, prononcés dans les temps anciens avec une première syllabe plus *aiguë* que la seconde, en étaient venus à se prononcer avec une première syllabe plus *forte* que la seconde ; cette transformation est le plus important de tous les phénomènes phonétiques des bas siècles. On savait qu'alors le grec et le latin ont eu une versification fondée sur le jeu des syllabes portant ou ne portant pas l'accent (l'accent transformé). On savait qu'en bas-latin l'observance de l'accent transformé a eu son rôle même dans la prose, comme l'observance de la quantité avait eu le sien chez les orateurs latins ou grecs, et qu'il y a eu des théoriciens pour les « spondées » et « dactyles » d'accent, c'est-à-dire les groupes de syllabes accentués sur la pénultième ou l'antépénultième, comme il y en avait eu pour les vrais spondées, dactyles et péons de la prose classique¹. M. Meyer (de Spire), professeur à Göttingue, vient de montrer qu'en grec aussi une loi d'accent règle le style d'une foule de prosateurs. Elle régit toute l'époque byzantine ; elle apparaît déjà chez des écrivains qui avaient vu le règne de Constantin, et elle est encore en vigueur après Mahomet II.

M. M. est parti d'une observation faite par le P. Bouvy dans sa thèse française, *Poètes et mélodes*, Nîmes, 1886. Le P. Bouvy avait remarqué que Sophrone, patriarche de Jérusalem au VII^e siècle, termine toutes ses phrases et incises par un double dactyle d'accent : σωτήρος γενέθλια, κυριακή καταστήσαντα, θηαρτικήν ἐπανάστασιν, καταυγάζουσιν κάλλεσι.... A cette trouvaille il avait mêlé quelques erreurs, que rectifie M. Meyer. Celui-ci, le vrai séparé du faux et le champ d'observation élargi, est arrivé à dégager une loi très générale, loi claire et certaine, quoique l'énoncé de M. M. donne lieu à quelques critiques.

1. Voir les travaux de M. Noël Valois et de M. l'abbé Duchesne, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XLII (1881, p. 161 et 257, et L (1889), p. 161.

J'exposerai ces critiques tout à l'heure; pour ma part je formulerais la loi ainsi : *A la fin d'une phrase ou d'une incise, les deux syllabes qui précèdent l'accent dernier n'ont d'accent ni l'une ni l'autre.* La plupart des écrivains ne s'inquiètent pas de ce qui suit l'accent dernier, de sorte que pour eux les finales σωτήρος γενέθλια, σωτήρος ὁμοίως, σωτήρος ὄρω sont également bonnes. Sophrone applique la loi comme les autres; seulement, par un raffinement personnel, il s'en tient au seul type σωτήρος γενέθλια.

Beaucoup d'écrivains complètent la loi par une règle accessoire. Soit une fin de phrase σωτήρος καταστήσαντα, où les deux derniers accents sont séparés par trois syllabes. La loi, telle que je l'ai formulée, paraît satisfaite, et certains écrivains, Agathias par exemple, admettent ce type de finale. Mais, les syllabes τῇ et στή étant séparées par trois non accentuées, il tend à se développer sur la seconde des trois une nuance d'intensité, analogue ou pareille à l'accent (l'accent transformé des temps byzantins), et qu'on appelle pour cette raison *accent secondaire*. Ainsi la prononciation sera à peu près κάταστήσαντα, et le dernier accent (στή) ne sera précédé en réalité que d'une seule syllabe non accentuée; la loi sera violée en dépit de l'apparence. En conséquence, *quand l'accent dernier est précédé de trois non accentuées, les écrivains qui savent s'écouter ont soin que la quatrième ne soit pas accentuée non plus.*

En définitive, dans les textes où la loi et la règle accessoire sont appliquées toutes deux, chaque accent dernier est précédé ou de *deux* non accentuées, ou d'*au moins quatre*. S'il n'y en a que deux, la troisième syllabe avant l'accent dernier a un accent; s'il y en a au moins quatre, cette même syllabe, enfermée entre des non accentuées, recevra par contraste un « accent secondaire ». De toutes façons, chez les écrivains sévères, l'accent dernier sera précédé d'un dactyle d'accent.

Mais y a-t-il toujours dactyle chez les écrivains comme Agathias? M. M. l'admet, un peu vite peut-être. Suivant lui, les groupes de trois non accentuées recevraient un « accent secondaire », contigu au vrai accent : στρατηγοῖς διαχομίσας, τεταγμένων διεξήει. Ici je ne me déclare pas convaincu. Je conçois fort bien la contiguité de deux accents mélodiques, et je la constate dans des groupes classiques comme οὐδὲν τε; celle de deux accents rythmiques me paraît à peine croyable; et de fait, dans la prose rythmique et la versification rythmique, le second accent d'οὐδὲν τε ne compte pas. Pourquoi Agathias n'aurait-il pas admis, à la même place, des dactyles (d'accent) et des péons? Lui et les autres excluent le trochée; voilà une règle négative, comme il convient en pareille matière; de plus, les stylistes qui renchérissent sur Agathias s'interdisent le péon, parce qu'il tend à dégénérer en ditrochée; voilà une nouvelle règle négative; mieux encore, un corollaire de la première. Que veut-on de plus? Rien ne montre que des prosateurs aient cherché tel pied. Ils n'ont pas eu à songer au dactyle; ils ont eu soin d'écarter le trochée, soit seulement le trochée proprement dit, soit aussi celui qui dérivait du péon.

L'accent de troisième syllabe n'est pas le principe de la loi ; il en est la conséquence (chez Agathias, conséquence ordinaire ; chez de plus sévères, conséquence constante). Et M. M. n'aurait pas dû faire figurer cet accent dans son énoncé de la loi ; c'était mêler à des faits une erreur peut-être, en tout cas une hypothèse. — De même que, devant l'accent dernier, on évite le trochée d'accent, on évite aussi l'accent contigu (σαφοῦς πίστειως, μαθὼν τοῦτο). Agathias, si M. M. a vu juste, l'admet devant l'accent avant-dernier (τεταγμένων διεξήκει). Mais ici l'accent avant-dernier a chance d'être imaginaire. Les prosateurs en général admettent-ils qu'un accent soit contigu à un vrai accent avant-dernier, finissent-ils par διπλοῖς κάλλεσι λάμπουσα, par Θεοῦ φόβος οὐδεὶς ? Nul mieux que M. M. n'est capable de répondre à cette question ; il faut que l'affirmative soit démontrée, avant que τεταγμένων paraisse, je ne dis pas probable, mais soutenable.

J'ai parlé jusqu'ici comme si tous les accents écrits faisaient foi. Les lecteurs qui voudront vérifier la règle sur quelque texte devront noter, une fois pour toutes, que les mots auxiliaires sont traités comme sans accent ; ainsi καί, σὺν, ὑπὸ, ἀν, τῶν. Sont réputés nuls aussi les seconds accents nés d'enclitique, comme l'aigu d'οἷόν τε, cité tout à l'heure ; rien de plus naturel, après la transformation de l'accent mélodique en accent rythmique. Sont absolument confondus l'aigu, le circonflexe et le grave, si bien distingués avant cette transformation. Je remarquerai, en passant, que M. M. ne la note pas avec la précision désirable ; elle est pourtant l'origine de tous les phénomènes élucidés dans ses beaux travaux.

Sa découverte suggère des aperçus multiples. On comprendra mieux, étant donnée l'importance de l'accent à la fois dans l'hymnographie et dans la prose, comment les copistes byzantins ont été si soigneux de le noter sur le parchemin. On soupçonnera qu'il a pu arriver parfois, à ceux d'entre eux qui en savaient trop long, d'enjoliver la vieille prose en y rajeunissant l'accentuation des fins de phrase. On trouvera curieux de constater le développement parallèle de la prose grecque et de la prose latine, qui fait que Théodore Prodrome et la chancellerie papale obéissent à un même principe de style (M. M. annonce un travail d'ensemble sur la prose rythmique latine). Pour les érudits et pour les lettrés il sera intéressant de voir dégénérer en une sorte de versification, au bout de huit cents ans, cette belle prose grecque qui était sortie de la poésie. Les linguistes puiseront dans les prosateurs, en ce qui touche l'accent, des renseignements meilleurs que dans les poètes ; ni les grossiers hexamètres de Commodien ou les savants sczons de Babrius, ni les vers politiques ou les séquences comme le *Dies irae*, ne peuvent valoir comme documents la prose rythmique du iv^e et du v^e siècle ; il s'y retrouve toujours, en effet, quelque compromis entre les règles originales de l'accent et les règles imitées, tandis que, dans la prose, l'action de l'accent est dégagée de tout mélange. Enfin certains se demanderont si par hasard il y aurait connexité, comme il y a synchronisme, entre

la transformation de l'accent, en latin et en grec, et la christianisation de l'empire. Un mouvement passionné des masses, qui les affranchit de l'imitation des classes cultivées, et qui suscite une éloquence indépendante des écoles, peut bien avoir une influence sur le phonétisme; c'est ainsi que, suivant l'idée de Charles Thurot, la Révolution a dû modifier la prononciation française. Mais ceci n'est qu'une question. Ce qui est une certitude, c'est qu'il vient de s'ouvrir, grâce à M. Meyer, une ère nouvelle pour la critique des textes byzantins.

Louis HAVET.

467. — J.-E. KUNTZE. *Die deutschen Staedtegruendungen oder Roemerstaedte und deutsche Staedte im Mittelalter*. Leipzig, Veit. 1891.

On croyait en avoir fini décidément avec l'origine romaine des villes du moyen âge et il semblait que les théories d'Eichhorn et de Raynouard n'eussent plus aujourd'hui d'autres partisans que quelques archéologues très vieux, au fond de provinces très reculées. Aussi c'est avec une vive surprise que les spécialistes ont appris qu'un romaniste distingué de l'Université de Leipzig venait de les reprendre pour son compte et de s'en constituer le champion. Je n'étonnerai personne, je pense, en disant tout de suite que ses efforts ont été vains. Pourtant, l'apparition de sa brochure est un petit événement assez curieux et il ne sera pas sans intérêt, semble-t-il, de lui consacrer quelques lignes.

Les lecteurs de la *Revue critique* se rappelleront peut-être que M. Sohm a publié tout récemment un livre des plus remarquables sur l'origine des villes allemandes du moyen âge. D'après lui, la ville est un marché, mais un marché royal. C'est le commerce qui est la cause première de la formation des villes, mais c'est la royauté germanique qui a donné à ces villes leur droit et leur constitution¹. M. Kuntze n'a pu se résigner à admettre cette théorie purement germanique. Romaniste, il n'a pas voulu croire que la législation impériale fût restée sans influence sur le développement des villes allemandes. Avec une généreuse ardeur il a entrepris de réfuter M. Sohm et de démontrer qu'on trouve en germe, déjà sous Dioclétien et sous Constantin, les constitutions municipales du moyen âge.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni. Mais, il est aussi dangereux d'aborder l'histoire constitutionnelle du moyen âge sans être médiéviste que de se livrer à l'étude du *Corpus juris* sans être jurisconsulte. M. K. semble n'en pas avoir été suffisamment convaincu. Il parle de la *Richerzeche* de Cologne, sans connaître aucun des travaux récents consacrés à cette curieuse institution; il invoque la célèbre charte colonaise de 1169, sans savoir que la fausseté en a été démontrée

1. Voy. *Revue critique* du 30 mars 1891.

depuis longtemps ; il donne au mot *forum*, si fréquent dans les textes du moyen âge, le sens de tribunal qu'il a dans le latin classique et non celui de marché. Ailleurs, il invoque, comme un argument puissant en faveur de sa théorie le passage suivant de la vie de sainte Adalheid : *in loco qui dicitur Salsa, urbem decrevit fieri sub libertate Romana*. Or, je ne pense pas qu'aucun médiéviste voie dans les mots *libertas Romana* une allusion au droit romain : il s'agit tout simplement dans ce texte de la subordination directe du monastère de Selz au siège de Rome.

Pour M. K. le caractère essentiel de la ville du moyen âge comme de la ville romaine doit être cherché dans la juridiction : *das Gericht machte die volle Stadt*. La *civitas* possède un tribunal qui, d'après l'auteur, a survécu à l'effondrement de l'Empire. « Pouvons-nous croire, s'écrie-t-il, que les grandes villes de la Gaule, du Danube et du Rhin, avec leurs imposantes traditions de civilisation et leur prérogatives judiciaires, aient été complètement annulées dans l'État franc ? » Cette apostrophe ne constitue malheureusement pas une preuve suffisante de la persistance des institutions municipales romaines à l'époque mérovingienne. M. K. cite bien, pour établir l'existence des tribunaux urbains au vi^e siècle, une formule de Marculf où l'on parle d'*admallare per mallos, vicos, castella, oppida et civitates*, mais il ne faut voir dans ces mots qu'une de ces énumérations tautologiques habituelles au style formulaire. Waitz (*V. G.* II, 413) nie formellement que les villes franques aient possédé une juridiction publique particulière. Quant à Fustel de Coulanges, qui ne sera certainement pas suspect d'hostilité contre les influences romaines, s'il admet que les cités de la Gaule ont conservé quelques vestiges de leur ancienne juridiction après l'invasion, il déclare très nettement que cette juridiction n'était que tolérée, mais qu'elle n'était pas légale et que la puissance coercitive lui faisait défaut (*La monarchie franque* p. 378 et suiv.). Si la théorie de M. K. était exacte, si vraiment les villes n'avaient cessé de posséder depuis l'époque romaine une paix, un droit, un tribunal particulier, on se demande pourquoi on trouverait régulièrement dans les chartes urbaines l'octroi fait à la bourgeoisie d'une juridiction d'exception. Il importe peu, qu'au xiii^e siècle, les habitants de Magdebourg aient cru que le droit de leur ville avait une origine romaine. Les Liégeois, à la même époque, et sans de meilleures raisons, ne vénéraient-ils pas dans Charlemagne le fondateur de leurs franchises ?

Il serait injuste, après toutes ces critiques, de ne pas reconnaître que la polémique de M. K. contre M. Sohm renferme des remarques excellentes. Il a parfaitement montré, me semble-t-il, que ce dernier a poussé trop loin l'identification de la ville avec le marché. Pour M. Sohm, en effet, la ville est un marché permanent et la croix urbaine, le Roland, est l'emblème de ce *Marktrecht* perpétuel dont jouit la ville. Mais s'il en est ainsi, il devient impossible d'expliquer l'existence

des foires urbaines que l'on rencontre dès une époque très ancienne. Car pendant ces foires règne un droit d'exception et une croix est dressée aussi longtemps que ce droit reste en vigueur. A côté de la croix urbaine il existe donc *alors* dans la ville une croix de foire et l'on se voit forcé d'admettre que ces deux croix, l'une perpétuelle, l'autre temporaire, n'ont pas la même signification. Partant, au dessus du droit urbain (*Marktrecht*) il y a place pour un droit de marché spécial et dès lors le droit de la ville et le droit de la foire n'étant pas absolument identiques, la ville est autre chose qu'un marché permanent. Ailleurs, M. K. rejette avec raison l'étymologie que M. Sohm donne du mot *Weichbild*. D'après ce savant, *Weichbild* serait formé de *Weich* = endroit fortifié, *Burg*, et de *bild* = représentation, emblème. Le *Weichbild* ne serait donc autre chose que la représentation symbolique d'une *Burg* (royauté) et la ville, dont le territoire porte le nom de *Weichbild* ne serait elle-même autre chose qu'une demeure royale. Il suffit d'ouvrir le dictionnaire de Kluge pour être convaincu que tout cela n'est qu'hypothèse pure. En réalité, *Weichbild* est composé de *wih* (vicus) et du vieux mot germanique *bilida* qui signifie droit. *Weichbild* se traduit donc tout simplement par : juridiction locale, *Ortsgerichtsbarkeit*.

On doit savoir gré à M. Kuntze d'avoir montré très clairement ce que les idées de M. Sohm ont parfois de trop ingénieux et de trop téméraire. Comme il arrive souvent, la meilleure partie de son livre est celle qu'il a consacrée à la critique.

H. PIRENNE.

468. — O. KALLSEN. *Die deutschen Staedte in Mittelalter*. I. Gruendung und Entwicklung der Staedte. Halle, Buchhandlung der Waisenhausen. 1891. 710 pp.

En écrivant l'histoire des villes allemandes au moyen âge, M. Kallsen a voulu, en même temps, faire une histoire de l'Allemagne. Pour lui, chacune des grandes époques du développement historique de l'Empire revit et s'incarne en quelque sorte dans un certain nombre de villes. Strasbourg, Worms, Mayence, Cologne nous reportent à la période romaine; Saint-Gall, Brême, Francfort, Aix, Ulm, Hambourg, représentent celle des Carolingiens; celle des empereurs saxons est caractérisée par la fondation de Lunebourg, de Magdebourg, de Dantzic, de Halle, tandis que les villes flamandes, Soest, Fribourg en Brisgau, Nuremberg symbolisent celle des Saliens, comme Lubeck, Brunswick, Vienne, Berlin et Prague celle des Hohenstaufen. Si cette manière de voir est contestable, elle est au moins neuve et originale. Écrit dans un style vivant et pittoresque, le livre de M. K. aurait pu être en même temps instructif si l'auteur eût été mieux au courant de son sujet. Malheureusement il semble ne pas même se douter de l'existence des questions si nombreuses et si difficiles que soulève l'histoire municipale. Ce gros

volume de 700 pages est superficiel, et je ne pense pas que la lecture en puisse être profitable à personne. J'ajoute que les erreurs de détail y abondent. Dans les six pages qui sont consacrées aux villes flamandes, il y en a une, à peu près, par phrase. Par exemple : Charles le Bon n'est pas mort en 1126, mais en 1127; la bataille de Courtrai n'a pas eu lieu au commencement du XIII^e siècle, mais au commencement du XIV^e; Gand n'a jamais été un *castrum* romain et il n'y existe pas de monastère consacré à saint Benoit; Bruges ne doit pas plus son nom à deux châteaux reliés par un pont (!) qu'Anvers à un certain Antorf fondé par des Allemands; Bruxelles n'est pas mentionné au VI^e siècle; Gand n'a pas été la résidence des comtes de Flandre, il est inexact que son beffroi soit resté inachevé, qu'on y ait travaillé pendant un siècle et demi et que le dragon qui le surmonte provienne de Constantinople; Jacques van Artevelde n'était pas tisserand et, enfin, l'alliance des villes qui fut conclue de son temps ne comprenait pas les villes de la Zélande, mais celles du Hainaut. A côté de ces erreurs on trouve une idée, mais elle est fausse. M. K. croit que le soulèvement des bourgeoisies flamandes contre Guillaume de Normandie s'explique par une réaction germanique contre ce prince d'origine française. Il est regrettable pour l'exactitude de cette théorie que la révolte ait débuté à Lille et à Saint-Omer, c'est-à-dire dans la Flandre wallonne. En voilà assez, me semble-t-il, pour prouver que l'on ne trouve pas dans le livre de M. Kallsen les qualités d'exactitude et de méthode habituelles aux travaux allemands.

H. PIRENNE.

469. — W. VARGES. *Die Gerichtsverfassung der Stadt Braunschweig bis zum Jahre 1374*. Marburg. Elwert, 1890.

L'histoire constitutionnelle de Brunswick présente un intérêt particulier. Brunswick s'est formé, en effet, de la réunion successive en un seul corps de ville de cinq communes indépendantes les unes des autres à l'origine : Altstadt, Neustadt, Hagen, Alte Wick et Sack. C'est à Altstadt que la vie urbaine se manifeste tout d'abord. Par l'établissement d'un marché, le village se transforme en *Weichbild*; un droit nouveau y apparaît et une juridiction spéciale s'y établit. Neustadt, où de bonne heure se fixent aussi des marchands, suit le mouvement. Au milieu du XII^e siècle Henri le Lion fonde Hagen où il établit des tisserands flamands. Nous ne possédons plus la charte qu'il a accordée à cette ville neuve, mais elle a été utilisée par un document du commencement du XIII^e siècle : les *jura et libertates Indaginis*. Quant à Altstadt, elle obtint par le *privilegium Ottonianum*, que M. Varges place entre 1223 et 1226, la ratification de son droit et de ses libertés. Plus tard, Alte Wick et Sack, deux villages domaniaux à population non libre, vinrent s'agglomérer aux trois *Weichbild* primitifs. Après 1374,

l'œuvre d'unification est terminée. Brunswick n'a plus désormais qu'un même droit et qu'une même administration.

J'espère vivement que M. V. nous donnera quelque jour une histoire complète de la formation si curieuse de cette ville. L'étude qu'il vient de publier sur son organisation judiciaire montre, en effet, qu'il possède les connaissances et la méthode indispensables pour aborder ce sujet. Bien qu'il se soit plutôt attaché à décrire qu'à expliquer les diverses institutions judiciaires qui ont existé à Brunswick antérieurement à 1374, la lecture de son travail est fort instructive. Les spécialistes remarqueront surtout les §§ I et II où M. V. cherche à fixer la date du *privilegium Ottonianum* et des *jura et libertates Indaginis*. Tandis que M. Frensdorff considère les *jura* comme la source du *privilegium*, M. Varges croit, au contraire, que les deux textes sont contemporains et complètement indépendants l'un de l'autre. Les raisons sur lesquelles il appuie son opinion paraissent fort sérieuses. Il faut s'attendre à ce que l'on revienne sur cette question qui est, pour l'histoire constitutionnelle de Brunswick, d'une importance fondamentale.

H. PIRENNE.

470. — J. TREFFTZ. *Kursachsen und Frankreich, 1552-1557*. 1 broch. in-8, 164 p. Leipzig, Fock. 1891.

M. Trefftz ne perd pas son temps à présenter des considérations générales; il ne se donne pas même la peine de nous rappeler que, le 15 janvier 1552, l'électeur de Saxe, Maurice, avait signé à Chambord, en même temps que les princes protestants de l'Allemagne, un traité d'alliance contre Charles-Quint avec le roi de France, Henri II; qu'en vertu de cette convention, le Valois s'était emparé des trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Son sujet commence à la date précise du 2 août 1552, au moment où fut signée la trêve de Passau, qui assurait aux États protestants le droit de célébrer le culte selon le nouveau rite. M. T. ne s'est pas arrêté aux préliminaires pour pouvoir donner de longs et interminables détails sur les relations de Henri II et de Maurice, depuis le 2 août 1552 jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée le 11 juillet 1553. Il résulte de son récit que la cour de France ne cessa jamais ses intrigues en Allemagne et mit tout en œuvre pour y créer un parti hostile à l'Empereur, que ses propositions furent accueillies avec empressement par l'électeur, qu'une alliance offensive contre Charles-Quint allait être conclue, lorsque la blessure reçue par Maurice sur le champ de Sievershausen mit fin aux négociations. A Maurice succéda dans l'électorat de Saxe son frère Auguste. Dans un second chapitre, M. T. nous raconte les rapports du nouvel électeur avec Henri II, de 1553 à 1557. Ils furent assez insignifiants; la France cherche à attirer Auguste dans son parti; mais celui-ci, très hésitant, se tient sur une prudente réserve; quand Henri lui propose de poser sa candidature

à la couronne impériale, il décline nettement cet honneur. Un peu plus tard, quand au mois d'août 1557, notre pays, eut subi le revers de Saint-Quentin, il refuse d'intervenir entre les deux belligérants, comme l'aurait voulu le landgrave Philippe de Hesse. Ici s'arrête d'une façon très brusque le récit de M. T. L'auteur néglige de nous exposer les relations hostiles qui suivirent, lorsque la France se rapprocha de la branche ernestine.

M. Trefftz a étudié son sujet avec conscience; il connaît tous les documents imprimés ou manuscrits qui s'y rapportent. Quelques-uns des faits qu'il expose présentent de l'intérêt. Mais sa narration est sans cesse interrompue par l'analyse de longues pièces diplomatiques; on ne la lit pas sans éprouver de la fatigue; au milieu de ces tout petits incidents sur lesquels il appuie, on perd souvent de vue l'objet principal des négociations.

Ch. PFISTER.

471. — **Œuvres complètes de Pierre de Bourdellies**, abbé et seigneur de Branthôme. Discours sur les duels, t. VIII. Bibl. elz. Paris, ap. Plon et Nourrit. Prix : 6 fr.

Le duel de nos jours n'est plus, Dieu merci, qu'une plaisanterie. C'est un voyage aux frontières de Belgique ou une excursion aux environs de Paris qui se termine le plus souvent par un échange de deux bûlles, lesquelles ont bien soin de s'égarer loin du but et ne sont dangereuses que pour les curieux. A l'épée, il passe pour avoir été terrible, et tous les journaux en parlent, si l'un des duellistes a reçu à la main ou au bras une légère éraflure. C'est alors que le blessé, le bras en écharpe, se promène fièrement le soir sur les boulevards, et entend, sans sourciller, les félicitations un peu ironiques de ses amis qui le complimentent de sa bravoure. Au xvi^e siècle, le duel était une affaire plus sérieuse : il était rare, comme le dit Branthôme, que l'un des combattants n'en sortit point « estropié de bras et de jambes » ; autant lui valait être « assommé », ce qui, du reste, arrivait fréquemment. Un exemple entre cent autres : M. de Bayard, le fameux chevalier, a un duel avec don Alonzo ; il enfonce son estoc de quatre doigts dans la gorge de son adversaire, au point qu'il ne le peut retirer. « Don Alonzo se sentant frappé à mort, laissa son estoc et saisit au corps M. de Bayard qui le prit aussi comme par manière de luicte, et se pourmenèrent si bien que tous deux tombèrent a terre l'un pres de l'autre. Mais M. de Bayard, diligent et soudain, prit son poignard et le mit dans les nazeaux de son ennemy en luy escrant : Rendez vous, seigneur Alonzo, ou vous estes mort. Mais il n'avoit garde de parler, car il estoit desja trespasé. » C'est toujours sans s'émouvoir et avec je ne sais quelle gaieté d'expressions que Branthôme raconte ces atrocités. Tuer son ennemi était, selon les Espagnols et les Italiens, « gens froids et advisez » une bonne affaire : on s'assurait ainsi

qu'il ne reviendrait plus à la charge. Les Français étaient plus généreux, partant plus imprudents. Ainsi Matas, un vieux routier d'armes, se bat avec le jeune Achon, neveu du maréchal de Saint-André. Il lui fait voler l'épée hors des mains, s'amuse à le plaisanter, et lui tourne le dos pour remonter à cheval. L'autre ramasse son épée, et la passe au travers du corps de Matas qui ne s'y attendait guère. Branthôme, qui ne sait pas s'indigner, tire simplement cette conclusion de cet *assassinat*, que l'on a tort de pardonner à son ennemi quand on le tient à sa merci, et cet exemple, ajoute-t-il, doit servir d'avertissement à plusieurs. Pour une question de préséance, pour un mot lâché, pour un geste, un rien, on s'envoyait des cartels, et il arriva maintes fois que les témoins ou parains des duellistes se prenaient aussi de querelle « par gaieté de cœur, plus par envie de mener les mains que par grandes inimitiés qu'ils eussent ensemble ». Quand ils voyaient croiser le fer, qu'ils entendaient le cliquetis des épées, ils avaient honte de rester simples spectateurs : un afflux de sang leur montait à la tête, et comme des bêtes farouches, ils se lançaient les uns sur les autres, en sorte que le duel devenait une mêlée générale. Malheur à qui essayait de s'interposer au milieu de ces bretteurs ! Ils se réunissaient tout d'un coup contre « le séparant », et l'exédaient sans merci, « n'étant rien si fascheux, dit Branthôme, à un vaillant et brave homme, que quand on luy rompt son coup et son dessein d'armes. » Une copieuse saignée était seule capable de détendre les muscles de ces furieux.

Des anecdotes, parfois très plaisantes, égaient cette longue enfilade de duels meurtriers. Nous citerons seulement celle-ci : Pedro Tamayo, cavalier castillan, en garnison à Gaëte, achète un jour à un paysan un panier de pêches. Survient un gentilhomme aragonais nommé Lunel qui prend, sans cérémonie, la plus belle du panier. L'acheteur se fâche ; l'autre, après lui avoir fait inutilement des excuses, met l'épée à la main pour le charger. Mais Tamayo, sachant qu'il avait affaire à un rude joueur, s'esquive, passe en Espagne, et se fait homme d'Église. C'était le seul moyen d'échapper à la poursuite de Lunel qui plantait et affichait partout des cartels en Italie et en Espagne « avec de grands dangers et de grands cousts. » Tamayo, au fond d'un monastère, riait et s'amusait d'avoir fait dépenser à Lunel tant d'argent, et de vivre désormais à l'abri des coups d'épée et d'estocade. Rien n'arrêtait les duellistes qu'un peu la crainte de l'excommunication. C'est sous cette peine que le Concile de Trente avait interdit les combats singuliers en pays catholique, mais restaient les terres protestantes où l'on était sûr de ne pas être inquiété. En France, cette manie du duel désola le *xvi^e* siècle et le commencement du *xvii^e* : quatre mille gentilshommes, sous Henri IV, furent tués dans ces jeux sanglants. Il était temps que parût l'édit de 1626, soutenu par la main de fer de Richelieu.

A. DELBOULLE.

472. — *La Muse normande de David Ferrand*, publiée d'après les livrets originaux, 1625-1653, et l'Inventaire général de 1655, avec introduction, notes et glossaire, par A. HÉRON. Rouen, imprimerie Espérance Cagniard, 1891. Tome I. Pet. in-4 de cxx et xvii pp. 1 f., 263 pp. et 2 ff. (Société rouennaise de bibliophiles.)

M. Héron, qui s'est fait connaître par plusieurs publications normandes d'un réel intérêt, vient d'acquérir de nouveaux titres à l'estime des philologues en entreprenant de réimprimer *La Muse normande* de David Ferrand. Le titre de ce curieux recueil est familier à tous les bibliophiles; mais peu l'ont vu, et moins encore ont été à même de l'étudier. Il a fallu à M. H. une remarquable persévérance pour rechercher dans les dépôts publics ou chez les amateurs les divers essais du poète-imprimeur rouennais, pour les collationner et pour en établir un texte lisible. Le système suivi par la société qui a fait les frais de l'édition exclut malheureusement les notes et les corrections au bas des pages, en un mot l'appareil ordinaire des travaux modernes d'érudition. M. H. ne s'est pas laissé arrêter par cet obstacle. Il a donné dans une introduction très développée tous les renseignements qu'il a pu se procurer sur David Ferrand, et il y a joint une précieuse bibliographie des éditions partielles ou collectives de *La Muse normande*, ainsi qu'une étude sur le langage « purinique ». Il nous donne ensuite le texte des six premiers livres du recueil (lequel en compte en tout vingt-huit), puis les variantes des diverses éditions et les notes. La publication n'aura toute sa valeur que quand elle sera complète et que nous aurons en mains le glossaire de la langue parlée par les drapiers rouennais. Ce glossaire exigera un travail considérable, que M. H. semble parfaitement préparé pour mener à bonne fin. Dès aujourd'hui le lecteur peut se faire une idée du jargon écrit par Ferrand; mais bien des mots lui paraîtront obscurs ou même inintelligibles.

Les notes qui terminent le volume ne se rapportent naturellement qu'aux six premiers livres; elles sont pour la plupart excellentes. Voici quelques observations que nous avons faites au courant de notre lecture :

P. 191. — Le sieur des Viettes s'appelait en réalité Pierre Beaunis; Nizebeau n'était qu'un anagramme. Beaunis s'intitulait bravement « historiographe du roy ». On peut supposer avec vraisemblance qu'il avait reçu ce titre à une époque où Henri IV ne le ménagerait pas. Outre les ouvrages cités par M. H., on a de ce singulier personnage : *Le Hola des gens de guerre, fait par le messenger de la paix*, 1614¹, et *Le Cahier royal*, 1618².

P. 228, note sur la p. 89. — En qualifiant de « chansons » les Psaumes traduits par Marot, le poète qui signe P. M. ne fait que reproduire une

1. Biblioth. Rothschild (fonds Pécard). — Cf. Lelong, II, n° 20184.

2. Lelong, II, n° 27564.

expression dénigrante mise à la mode par les catholiques dès le xvi^e siècle. On connaît la satire d'Artus Désiré, plusieurs fois réimprimée: *Le Contre-Poison des cinquante-deux chansons de Clement Marot, fausement intitulées par lui Psalmes de David* (Paris, 1560, in-8°) ¹.

P. 233, note sur la p. 98, v. 7. — Il semble que dans ce passage le mot *bigorne* ait simplement le sens de « diable », être cornu.

P. 247, note sur la p. 146, v. 14. — A propos des « bastards de Caux », il est intéressant de rappeler la farce rouennaise que nous a conservée le célèbre manuscrit du duc de La Vallière ².

P. 249, note sur la p. 150. — La mode des bottes fait encore le sujet d'une pièce facétieuse décrite au Catalogue Rothschild ³: *Procez nouvellement intenté entre messieurs les savatiers savatans de la ville et faux-bourg de Paris et les courtissans (sic) de la Necessité* (Paris, 1634, in-8).

Quelques-unes des productions de David Ferrand ont échappé aux recherches faites autrefois par M. Frédéric Baudry et à celles de M. Héron; souhaitons que l'annonce de la présente publication fasse retrouver les pièces qui manquent encore à la collection. Il nous paraît également désirable que M. Héron réimprime les suites de *La Muse normande* qu'il décrit lui-même. Nous aurons ainsi un parnasse « purinique » bien complet, et le glossaire ne pourra que gagner en intérêt.

Émile Picor.

473. — R. KOSER. *König Friedrich der Grosse*. 1^{er} Band. Stuttgart (Cotta) 1890, gr. in-8.

M. Koser poursuit le cours de ses études sur le grand Frédéric dans la collection de M. de Zwiedineck-Südenhorst, intitulée *Bibliothèque d'Histoire allemande*. Disons tout de suite que cette Bibliothèque gagnerait à être imprimée dans un autre format. Il est déjà incommode de manier les livres brochés allemands, peu ou pas cousus; il ne faut pas encore en compliquer l'usage par l'emploi d'un volume à la fois trop mince, trop long et trop large pour être tenu en main. De plus, avec une désinvolture toute germanique, M. K. dédaigne certaines recherches de forme propres à faciliter la tâche du lecteur. Ainsi l'absence de table des matières; ainsi l'absence de toute indication de sources. On le réserve peut-être pour un autre volume : cela ne simplifiera pas les recherches. Pour le moment, le lecteur en est réduit aux suppositions. M. K. a sans doute recouru aux archives prussiennes, publiées et inédites, ainsi qu'aux meilleurs écrivains allemands, anglais et français. Mais je ne vois pas

1. Voy. Brunet, II, 629.

2. *Recueil de farces, moralités et sermons joyeux*, publié par Leroux de Lincy et Francisque Michel, III, n° 7.

3. II, n° 1808.

de renseignement qui paraisse tiré du ministère des Affaires étrangères de la France, alors alliée de la Prusse. L'auteur semble s'en référer pour cela aux livres de M. de Broglie.

L'absence de notes bibliographiques autorise ces conjectures, d'autant que l'on ne trouve pas que M. K. apporte, après MM. Carlyle, Droysen, ou Oncken, par exemple, beaucoup de faits nouveaux. Sa manière consiste surtout à donner des citations de la correspondance du grand Frédéric, souvent traduites du français en allemand. Je me plais à reconnaître qu'il le fait avec tact et mesure; la lecture n'en est point alourdie; elle y gagne, au contraire. Le livre intéresse et paraît fait avec une conscience toute scientifique. Tel tableau est bien présenté, ainsi la situation de la Prusse et de l'Autriche à l'avènement de Frédéric II et de Marie-Thérèse, et celle de l'Empire à l'avènement de Charles VII. Mais l'état général de l'Europe, où la rivalité maritime anglo-française remplace la guerre continentale de France et d'Autriche, est négligé. Les revendications prussiennes sur les duchés silésiens sont clairement déduites; mais l'auteur passe légèrement sur le *revers* de Frédéric I^{er}.

Ce livre concerne donc la première partie du règne de Frédéric II que remplissent les guerres de Silésie. L'auteur reste placé au point de vue exactement prussien. Lorsque Frédéric s'enfuit du champ de bataille de Mollwitz, piteuse entrée en campagne dont le grand homme a ri lui-même, ce fait est présenté comme le résultat d'une sorte de conseil de guerre tenu froidement dans la débâcle sous la présidence du maréchal de Schwérin. Schwérin voulait donc se réserver les lauriers de la victoire? Quand Frédéric, allié de Louis XV pendant toute cette période, le trahit à Kleinschnellendorf d'abord, abandonne l'Autriche ensuite et de nouveau la France en 1742, à Breslau, M. K. s'en rapporte aux arguments du roi de Prusse qui, comme on sait, énuméra les cas où il est permis de fausser sa foi. Pardon, l'auteur reproche à la convention de Kleinschnellendorf d'être une faute politique; mais la morale n'y a que faire. Je croyais qu'un historien devait être un peu moraliste. J'estime même que la figure de Frédéric ressort bien plus vivante quand on n'en dissimule pas les ombres. C'est le diminuer que de faire du philosophe de Sans-Souci un personnage officiel, impeccable. Il y a de plus un contraste marqué entre la période silésienne et la guerre de Sept ans où le roi de Prusse se relève à nos yeux par sa grandeur d'âme. Mais, pour que l'on constate le relèvement, il convient d'indiquer d'abord les défaillances.

M. K. ne regarde pas si loin. Il s'en tient aux campagnes de Silésie, destinées à prouver l'habileté militaire et politique du conquérant. Il consent toutefois à les comparer entre elles : tandis que la diplomatie et la stratégie sont de pures improvisations dans la première de ces guerres, elles témoignent, dans la seconde seulement, d'un génie supérieur. Cette conquête de la Silésie établit bien, comme le fait l'auteur, le dualisme allemand; mais il est excessif d'y voir indiquée déjà la solution en

faveur de la Prusse. Après ces réserves d'ordre général et sans nous arrêter aux critiques, nous n'en saluerons pas moins chez M. Koser un auteur précis dans la forme comme dans le fond, utile et intéressant à lire ; nous l'admirerions davantage s'il voulait étudier son héros avec toute l'indépendance d'un historien ¹.

Francis DECRUE.

474. — Lucien PEREY. *Le duc de Nivernais*. Paris, Calmann-Lévy. 2 vol. in-8. 1890-1891. Prix : fr. 15.

Le roman tombe. Un genre nouveau le remplacera où, sans combinaison de banales intrigues, l'étude de l'homme, de la société, de la nature sera fondée sur des documents d'une authenticité plus précise. Le public s'attache à certains ouvrages qui conduisent à ce genre, et dont plusieurs sont de l'histoire. Tels les livres de Lucien Perey sur le XVIII^e siècle, dont la vie politique et sociale est plus mêlée qu'aucune autre à la philosophie et à la littérature. On sait que notre auteur, en puisant même dans les archives de famille, a la main heureuse pour en faire sortir tout vivants les types de la société du siècle passé.

Plus que Galiani, M^{me} d'Épinay ou la princesse de Ligne, le duc de Nivernais est un personnage historique, et, à ce titre, la *Revue critique* ne saurait le passer sous silence. Petit neveu de Mazarin, pair de France investi du dernier grand duché féodal, Nivernais n'avait pas seulement rang à la Cour et au Parlement, mais il jouissait des privilèges d'un souverain au petit pied. Comme pair, il fait opposition au parlement Maupeou ; comme duc, il opère les plus libérales réformes dans sa province. Je ne parle pas ici de sa situation à l'Académie française et dans le monde, qui concerne surtout l'histoire littéraire. Mais, familier de M^{me} de Pompadour et beau-frère de Maurepas, il servit le roi à l'armée et dans la diplomatie. Il géra trois ambassades : à Rome, à Berlin et à Londres ; il fut même ministre d'État à la veille de la Révolution.

Dans le premier volume, intitulé : *Un petit neveu de Mazarin*, son ambassade de Berlin forme le centre du récit. C'était à la veille de la guerre de Sept Ans. Ayant à choisir entre la France, qui lui offrait le Hanovre, et l'Angleterre qui, s'il l'acceptait, le menaçait de l'invasion russe, Frédéric se décida pour l'Angleterre, tant la Russie lui paraissait déjà redoutable ! Cette volte-face obscure de la politique franco-prussienne de 1756 retire de nouveaux éclaircissements de la lecture du livre de L. Perey. Nivernais n'y paraît point dupe, ni Frédéric fourbe.

1. En fait de détail, que signifie le terme de *Roi-Connétable* donné à Frédéric II à la bataille de Hohenfriedberg ? Quelle est cette maison de *Brabant* qui possède en 1742 les principautés de Cassel et de Darmstadt ? Est-ce un surnom de la maison de Hesse ? Ajoutons que l'ambassadeur de France se reconnaît mieux sous le nom de M. de La Chétardie que sous celui de *Marques Chetardie*, et l'ambassadeur de Prusse sous le nom de M. de Chambrier (au lieu de *Baron Le Chambrier*).

Dans le nouveau volume, *La Fin du xviii^e siècle*, la vie de Nivernais se trouve racontée depuis l'année 1763 jusqu'à sa mort en 1798. Il est curieux de suivre l'existence de ce grand seigneur resté pendant la Terreur à Paris. Le libéralisme qu'il avait appliqué dans les réformes de son duché, la philosophie qu'il avait pratiquée toute sa vie lui permirent de se plier au nouvel état de choses. Après avoir perdu biens et honneurs, fils et *femmes* (il avait épousé en secondes noces M^{me} de Rochefort), le citoyen Mancini-Nivernais, emprisonné, menacé de mort, se rattache à la vie avec la force superbe de la vieillesse. A tant d'épreuves un homme de trente ans n'aurait pas résisté.

Dans un récit sans prétentions, relevé par la spirituelle correspondance des contemporains de Voltaire, l'histoire de Nivernais se déroule avec charme et sérénité. Les lecteurs de tout genre, même ceux de la *Revue critique*, gagneront à prendre connaissance de cet ouvrage, qui ne rentre pas uniquement dans le genre gracieux.

Francis DECRUE.

475. — *Laberinto amoroso*. Ein altspanisches Liederbuch. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Karl VOLLMOELLER. Erlangen, Fr. Junge, 1891. 8°, x et 95 pp.

Le *laberinto amoroso* fait partie d'un groupe de collections de romances espagnoles qui n'appartiennent pas au genre populaire, et qui sont plutôt des œuvres d'art, par exemple, le *jardin de amadores*, *maravillas del parnasso*, *vergel de amores* (récemment retrouvé), et dont on connaît plus ou moins les auteurs. Il faut remercier M. Vollmoeller d'en publier une nouvelle édition, le *laberinto amoroso* étant un rarissimum bibliographique. Des soixante-seize pièces qu'il contient (vingt sept letrillas, quatre liras, deux redondillas et quarante-trois romances), quarante-deux ont été absolument inconnues jusqu'alors, les autres ne se trouvent que dans quelques vieilles éditions qui sont naturellement fort rares : ce qui justifie le sous-titre du titre, « *sacados de los propios originales* ». L'arrangeur, le licenciado Juan de Chen, doit avoir fait un bon choix parmi les romances qu'il connaissait ; car il parut encore une autre édition de son ouvrage. Du moins, on n'en connaît que deux éditions, celle de 1618, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque publique de Munich, et celle de 1638, qui est au British Museum depuis deux ans. Le texte que nous donne M. V. est un texte critique d'après ces deux éditions. Mais il ne s'est pas borné à réimprimer le texte seul ; il y a joint une fort bonne introduction — un peu courte cependant —, trois index très utiles et, avant tout, d'excellentes notes explicatives, critiques et bibliographiques. Il est vrai que la rédaction de ces notes a retardé de plusieurs années la publication ; mais, par leur profusion, elles rendent vraiment précieuse cette nouvelle édition du *laberinto amoroso*, et sans elles nous serions certainement embarrassés, en beaucoup de cas, de bien

expliquer le texte. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail, ni indiquer quelques corrections de peu d'importance. Espérons que M. Vollmoeller ne tardera pas à remplir la promesse qu'il a donnée, de publier encore deux autres trouvailles importantes de la littérature espagnole, la *tercera parte de la silva de varios romances* et le *fuero de Sobrarbe*.

Georges STEFFENS.

476. — **Correspondance du marquis de Croix**, capitaine général des armées S. M. C., vice-roi du Mexique. 1737-1786. Nantes, Emile Grimaud. Paris, Calmann Lévy, 1891; in-4° de xi et 357 pp.

C'est à l'un des arrière-neveux du marquis de Croix que nous devons la publication de cette correspondance, conservée dans les archives de la famille et presque uniquement composée de lettres écrites par le marquis à son frère aîné. Dépouillées de tous leurs détails intimes, ces lettres ont pris la physionomie d'un journal, rédigé par un homme qui non seulement est bien informé des nouvelles politiques et militaires de l'Europe, mais qui, le plus souvent, ne fait que raconter, avec beaucoup de simplicité, ce qu'il a vu ou exécuté lui-même, de sorte qu'une partie de ses récits, en nous remettant en mémoire les événements contemporains, sert, pour ainsi dire, de cadre à ce qu'il y a d'inédit et d'intéressant dans le reste.

Les états de service du marquis ont été placés en tête du volume, et, d'un coup-d'œil, nous pouvons juger de l'importance des fonctions qui lui furent successivement confiées à la tête des armées ou dans le gouvernement de S. M. C. Brigadier de cavalerie en 1732, il fit la guerre en Italie avec le grade de maréchal de camp, puis de lieutenant général. En 1751, il fut envoyé comme gouverneur à Ceuta, puis, en 1754, en Andalousie, et, l'année suivante, en Galice. Enfin, le 20 décembre 1765, il fut nommé vice-roi du Mexique, par une distinction d'autant plus honorable qu'il était Flamand d'origine, et que, jamais avant lui, on n'avait confié de vice-royauté aux Indes occidentales qu'à des Espagnols de naissance. Lorsque le marquis mourut, en 1786, il était capitaine général des armées de S. M. C., grand cordon de Charles III et capitaine général du royaume de Valence.

L'éditeur de la correspondance l'a divisée en trois parties. La première, de 1737 à 1748, contient quelques détails sur la guerre d'Italie et sur les opérations combinées des Espagnols et des Français en Provence et du côté de Gênes, de 1746 à 1748. Dans la seconde partie sont comprises les lettres de la période de 1749 à 1766, pendant laquelle le marquis gouverna successivement Ceuta, l'Andalousie et la Galice. La lutte de l'Autriche et de la France contre la Prusse est suivie de très près par le marquis, et d'autres lettres, écrites d'Allemagne, viennent s'ajouter à ses propres lettres et les complètent par le récit de quelques épisodes. On trouve aussi dans la correspondance de cette

époque des détails sur les rigueurs qu'amena la tentative d'assassinat dirigée en 1758 contre le roi D. José, et à la suite de laquelle les jésuites furent expulsés du Portugal. Enfin, par sa position même de gouverneur de la Galice, le marquis se trouve parfaitement renseigné sur les opérations des Espagnols, lors de leur campagne de 1762 contre les Portugais.

La dernière partie est formée par le récit du voyage de Cadix à la Vera-Cruz et par les lettres écrites pendant la vice-royauté de M. de Croix. Cette partie, complétée par diverses notes biographiques, par des extraits historiques, et surtout par les instructions que laissa le marquis à son successeur au Mexique, est certainement, et de beaucoup, la plus curieuse. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, le marquis fit preuve d'une activité et d'une probité qui étonnèrent ses administrés, peu accoutumés à se voir gouvernés par des gens absolument intègres. Le commandeur de Croix, qui fut plus tard gouverneur du Mexique septentrional et vice-roi du Pérou, avait accompagné son oncle; il montra les mêmes qualités que lui, le seconda de tout son pouvoir, et, grâce à eux et au *veedor general*, on évita au trésor de S. M. C. des pertes considérables. Le tableau de l'état du pays, des réformes opérées ou désirées, de l'organisation du gouvernement de la vice-royauté, tel qu'il nous est présenté par la correspondance et les instructions, est d'un très sérieux intérêt. Du reste, malgré les coupures et les intervalles assez grands entre les lettres, le volume se lit facilement et même avec agrément.

Les notes qui ont été jointes aux lettres n'ont évidemment d'autre prétention que de donner quelques brefs renseignements historiques ou biographiques. Elles sont courtes et peu nombreuses, et même on pourrait trouver qu'elles sont parfois trop rares. Ce dont il faut féliciter M. le marquis de Croix, c'est d'avoir fait suivre la correspondance de son arrière-grand-oncle de deux tables très complètes des noms des personnes et des localités citées au cours de l'ouvrage. Ce n'est que de cette façon que l'on rend utile une publication de documents ¹.

Le volume, édité avec soin dans le format in-4°, est orné de deux portraits à l'eau-forte du marquis de Croix et de son neveu, le chevalier de Croix, commandeur de l'Ordre teutonique et vice-roi du Pérou en 1784.

H. LÉONARDON.

1. Signalons à l'éditeur quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres. Il faut écrire le marquis de *Ensenada*, tel que ce nom se trouve orthographié, — par hasard peut-être? — p. 112, et non *Enseñada* (p. 114 et 190, et table). Au lieu de marquis de *los Balbales*, il faut lire de *los Balbases*. Enfin, p. 151, on a transcrit D. Ventura de *Cordona*, là où il y avait évidemment *Cordoua*, c'est-à-dire *Cordova*, ce qui revient au même que Córdoba. La Fuente, dans son *Historia ecclesiastica*, signale ce chanoine : D. Ventura de Córdoba Espinola y la Cerda, qui devint patriarche des Indes et fut promu cardinal par Benoît XIV. — La faute : *El golfo* de las Damas, p. 193, pour *El golfo*, ne peut être qu'une erreur typographique.

477. — *L'histoire dans l'enseignement primaire*, par Alfred PIZARD, Inspecteur de l'Académie de Paris. Paris, Delagrave. In-8, 1891, 222 p.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, M. l'inspecteur primaire Pizard n'a pas de peine à démontrer que, de 1789 à 1833, on n'enseignait que peu ou point l'histoire dans les écoles, et je suis de son avis. Aux siècles antérieurs à cette époque, on n'avait point pensé non plus, que je sache, à tracer un programme spécial de cet enseignement pour des bambins de sept à dix ans. Nos pères n'étudiaient pas l'histoire ; ils la faisaient, ce qui valait mieux. S'ensuit-il cependant que, jusqu'à ce jour, tous les Français aient vécu et soient morts dans l'ignorance du genre humain, comme dit Bossuet, parce qu'un magister, avec l'aide de l'imagerie scolaire, ne le leur avait point enseigné dès leur enfance ? Je n'en crois rien, et la preuve, c'est que notre pays a été plus fécond que tout autre en historiens, chroniqueurs, mémorialistes. Auraient-ils écrit, s'ils n'avaient pas eu l'espoir d'avoir des lecteurs ? Et je ne parle pas de ces nombreux traducteurs qui aux XIII^e et XIV^e siècles traduisent en français les historiens de l'antiquité : ceux-là aussi comptaient être lus. Je ne nie pas, qu'on le remarque bien, l'utilité de l'enseignement de l'histoire ; ce qui me semble douteux, c'est son efficacité sur de très jeunes enfants. L'expérience ne suffit pas, il faut encore de l'instruction, et beaucoup d'instruction, pour se mettre à leur niveau. Il y a des faits à négliger, d'autres sur lesquels il faut insister plus longuement, quelques-uns qu'il faut taire en vertu du précepte *maxima debetur puero reverentia* : or, les maîtres d'école d'aujourd'hui, comme ceux d'il y a trente ou quarante ans, sont trop ignorants, j'entends en histoire, pour être capables de faire ce choix délicat. Il y en a pourtant qui font des miracles, mais c'est le très petit nombre, et M. P. en est au désespoir. Pour se consoler et donner un exemple aux autres, il cite à la fin de son livre une leçon, qu'il qualifie simplement de *merveilleuse*, faite en présence de M. Lavissee sur le régime féodal par un *instituteur d'élite*, et recueillie depuis par son *extraordinaire* auditeur, publiée en outre dans les grandes Revues. Je ne sais si M. Lavissee sera satisfait de cette épithète *extraordinaire* que lui applique bon gré mal gré M. Pizard ; ce que je sais bien, c'est que je ne trouve pas du tout cette leçon *merveilleuse*. Il ne faut pas avoir l'esprit critique pour s'en contenter. Raconter à des enfants que les anciens rois ont été utiles à la France, qu'ils ont fait du mal dans la suite, mais qu'ils ont commencé par faire du bien ; leur faire croire que dans ce temps-là tous les paysans ne travaillaient que pour les seigneurs, ce n'est pas là de l'histoire sérieuse. Si ce magister avait lu autre chose que des manuels, il aurait appris que les temps modernes, ainsi que le dit Littré, « dans leur ignorance et leurs préjugés, ont frappé d'un oubli méprisant et d'une réprobation haineuse l'ère de la féodalité florissante » ; il aurait su que ce régime a été favorable à notre développement national, à notre puissance et à notre fortune, et que la France de ce temps-là « loin d'être dégradée, avait un grand renom dans le

monde occidental ». L'ignorance du maître d'école est excusable, celle de M. l'inspecteur Pizard l'est moins.

A DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 15^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* a paru à la librairie Hachette. On y remarque, entre autres articles, *Elephant* (S. Reinach), *Eleusina* (Lenormant et Pottier), *Elogium* (Lafaye), *Emissarium* (de La Blanchère), *Emphyteusis* (Baudry), *Ephebi* (P. Girard), *Ephesis*, *Ephetai*, *Ephorio*, *Epikleros* (Lécrivain), *Epimeletai* (Glotz), etc.

— La librairie militaire F. Dubois (18, rue des Grands Augustins), publie une « petite bibliothèque d'art et d'histoire militaires ». Le deuxième volume vient de paraître. Il a pour titre *Maximes, instructions et conseils pour la cavalerie, tirés des grands généraux et des meilleurs écrivains militaires* (petit in-8^o de 140 p. 2 fr.). L'auteur, M. Gustave MARCHAL, à qui l'on doit déjà deux volumes sur la guerre de Crimée et le drame de Metz, a divisé son petit livre en dix chapitres : I. Recrutement et instruction ; II. Questions d'organisation ; III. Des différentes espèces de cavalerie ; IV. Armement, équipement, habillement ; V. Le commandement ; VI. Marches ; VII. Services de sûreté et d'exploration ; VIII. Raids et surprises ; IX. Cavalerie contre cavalerie ; X. La cavalerie sur le champ de la bataille. Le recueil se lit avec intérêt et a été composé avec goût ; on a mis surtout à contribution de Brack, Morand, Nolan, etc. P. 35, dans la citation d'Andlau, on ne sait à qui se rapporte *il* ; — p. 58, lire *Armee* et non « Armée » ; — p. 65, quoi qu'aie dit Napoléon, Stengel (et non *Steingel*), n'était pas Alsacien ; il était sujet palatin et originaire de Neusiedt.

— M. l'abbé RABIER, professeur de philologie romane en Suisse et ancien doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Fribourg, vient de mourir à la Bourboule à l'âge de trente-trois ans. Il avait été à Fribourg en Brisgau l'élève de Paul, de Neumann et de Brugmann. Il avait suivi ensuite, à la Sorbonne et à l'École des hautes études, les leçons d'Arsène Darmesteter, de MM. G. Paris, Muret et Gilliéron. Sous l'influence de ce dernier maître et de M. l'abbé Rousselot il s'était donné tout entier à l'étude des parlers vivants et avait collaboré dès l'origine à la *Revue des patois gallo-romans*. Il y a donné un travail sur le *Patois de Bourberain (Côte-d'Or)*, son pays d'origine. Cette monographie est un modèle de précision, d'analyse délicate et de méthode ; elle a été très remarquée à l'étranger (cf. notamment la partie consacrée par M. Morf aux articles de Rabier dans son compte rendu de la *Revue des patois gallo-romans*, *Goettingische gelehrte Anzeigen*, 1^{er} janvier 1889). C'est dans le même esprit qu'il avait accepté de traduire la *Grammaire des langues romanes* de W. Meyer-Lübke ; cet ouvrage s'annonçait, en effet, comme fondé surtout sur l'observation des dialectes locaux. Mieux que personne peut-être, il se rendait compte des difficultés inhérentes à une pareille synthèse, peut-être prématurée. On peut dire qu'il a essayé de porter remède à certains défauts extérieurs de l'original, en soignant la bibliographie ; en traduisant, soit en tête du volume soit dans le texte, les références algébriques à des brochures inconnues ; en habillant partout d'un français clair et précis la pensée nébuleuse de l'auteur allemand. On reconnaît dans ces soins sa délicatesse de goût et ce sens esthétique qui l'avait attiré un moment vers l'archéologie. Pendant longtemps il avait

songé à un travail sur le culte de Diane et avait accumulé dans ce but les dessins et les photographies. Il ne reste de lui dans cet ordre d'études qu'un court article sur les *Inscriptions de Cadenet (Vaucluse)*, inséré en 1888 dans le t. XLVIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*. On y retrouve à la fois les connaissances spéciales de l'épigraphiste puisées aux conférences de M. Héron de Villefosse et la formation philologique et paléographique due aux leçons de MM. Louis Havet et Chatelain. Cette excursion sur le domaine de l'antiquité classique ne lui a pas été inutile; mais il en aurait surtout tiré grand profit dans ses travaux futurs, en abordant des sources d'information fermées aux purs romanistes et en apportant dans des études spéciales une largeur de vues due aux connaissances les plus diverses. Sa destinée ne le lui a pas permis. Il laisse quelques notes, non rédigées, en vue de ses cours de l'Université (Grammaire du vieux français, Explication de fragments de la Chanson de Roland et de la Chrestomatie de Bartsch) et des matériaux en grand nombre sur les parlers du pays de la Gruyère et des environs de Dijon. Il laisse surtout à tous ceux qui l'ont connu le souvenir de l'amabilité accueillante, de l'intelligence large, de la curiosité sans cesse éveillée qui donnaient tant de charme à son amitié.

ALLEMAGNE. — M. Carl von JAN, professeur au lycée de Strasbourg, vient de publier la seconde partie de son travail sur le musicographe Bacchius l'ancien (*Die Eisagoge des Bacchius Erklärung*) comme supplément au programme de l'année scolaire 1890-1891. La *Revue critique* (9 février 1891, p. 107) a parlé avantageusement de la première partie, contenant le texte revu sur de nouveaux manuscrits et accompagné d'une traduction allemande et d'une annotation paléographique. M. von JAN publie aujourd'hui un bon et minutieux commentaire, d'où il ressort que le texte de Bacchius, même après les améliorations qu'il y apporte, renferme encore de nombreux passages qui demandent une nouvelle étude, et quelques-uns qui probablement resteront à tout jamais inexplicables.

La librairie Teubner, de Leipzig, annonce pour paraître très prochainement : 1° *Wissenschaftliche lateinische Grammatik*, von G. LANDGRAF, J.-H. SCHMALZ, Fr. STOLZ und C. WAGENER (en quatre volumes); 2° *C. Sallusti Crispi historiarum reliquiæ*, p. p. Bert. MAURENBRECHER (2 parties, la première contenant les *Prolegomena*, la seconde, les *Fragmenta*); 3° *l'Électre* de Sophocle, p. p. Th. PLÜSS; 4° *Die Kulte und Mythen Arcadiens*, par Walter IMMERWAHR (en deux volumes, dont le premier est consacré aux cultes); 5° *Chronik des Johannes Skylitzes 911-1079, Johannes Scylitzæ historiarum compendium*, p. p. H. SEGER.

— La librairie Göschen de Stuttgart, annonce pareillement la publication de la *Correspondance* de Ed. Mœrike et de Théod. Storm, par M. J. BAECHTOLD et une deuxième édition des *Ansichten* de Grillparzer sur la littérature, le théâtre et la vie d'après ses entretiens avec Adolphe Foglar.

— M. Carl STEJSKAL a publié un *Repertorium* des quarante premières années de la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien* des années 1850-1889 (à Vienne, chez Gerold, 8 mark).

— MM. Rudolf HENNING et Julius HOFFMAYR éditent à la librairie Mayer et Müller, de Berlin, les *Acta Germanica*, organe pour la philologie allemande, qui compte déjà deux volumes en plusieurs fascicules, 1^{er} volume : I. *Untersuchungen zur Lokasenna*, par M. HIRSCHFELD (2 mark 50); II. *Der Ljothahattr, eine metrische Untersuchung*, par M. A. HEUSLER (2 mark 50); III. *Der Bauer im deutschen Liede, 32 Lieder des XV-XIX Jahrhunderts (mit Musikbeilage)*, par Joh. BOLTE (4 mark); *Die altnordische Sprache im Dienste des Christentums*, par B. KAHLE; IV. *Die Prosa* (4 mark). 2^e volume : I. *Die Räthsel des Exeterbuches und ihr Verfasser*, par M. G.

HERZFELD (2 mark 50); II. *Geschichte der deutschen Dorfpoesie im XIX Jahrhundert I, Leben und Dichten Neidharts von Reuenthal*, par Alb. BIELSCHOWSKY (9 mark 50); II. *Studien zu Hans Sachs, I. Hans Sachs und die Heldensage*, par Carl DRESCHER (3 mark).

— La même librairie Mayer et Müller publie une collection de manuels de philologie germanique ou *Lehrbücher der germanischen Philologie*. Le premier volume qui est une mythologie germanique (*Germanische Mythologie*. In-8°, 354 p., 5 mark) et qui a pour auteur M. Elard Hugo MEYER, vient de paraître. Il sera suivi d'autres volumes du même format qui auront trait aux antiquités germaniques, à la grammaire, à la métrique aussi bien qu'à l'encyclopédie et à la méthodologie de la mythologie germanique.

— M. Otto SCHROEDER a publié à la librairie Walther et Apolant de Berlin une deuxième édition de son ingénieux et intéressant travail *Vom papiernen Stil*. Nous avons comparé cette édition à la première; elle compte neuf pages de plus, et l'on y remarquera, entre autres nouveautés, les observations sur *ein* (p. 16), sur les mots étrangers (p. 18), sur l'expression *Euer Majestæt* qu'un prince allemand devrait remplacer par *Ihr* (p. 22), sur la place de *sich* devant le verbe (p. 25), sur l'emploi de *welcher* (p. 31), sur l'allitération wagnérienne (p. 41). En outre M. Schroeder a tantôt supprimé, tantôt ajouté quelques exemples. Il imprime les vers en petits caractères. Il écrit *dennoch* au lieu de *nichts desto weniger* qu'il trouve sans doute trop lourd (p. 59). A-t-il raison de dire « die Spindel, damit die Götter wirken? Il semble que *spinnen* vaudrait mieux que *wirken* (p. 38).

— La collection des *Quellen und Forschungen zur Cultur = und Sprachgeschichte der germanischen Völker*, que publie la librairie Trübner, de Strasbourg, compte maintenant soixante-huit fascicules. Voici les plus récents : LIX. *Ueber die Sprache der Wandalen, ein Beitrag zur germanischen Namen- und Dialectforschung*, par Ferdinand WREDE, (3 mark); LX Die *Poetik Gottscheds und der Schweizer*, par Fr. SERVAES, (3 mark 50); LXI. *Der Vers in Shakespeares Dramen* par Goswin KÖNIG, (3 mark 50); LXII. *Beowulf, Untersuchungen*, par Bernhard TEN BRINK, (6 mark); LXIII. *Geschichte der Ablaut der starken Zeitwörter innerhalb des Südenglischen*, par Karl D. BÜLBRING; (3 mark 50) LXIV. *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im altenglischen*, par Alois POGATSCHER; (5 mark); LXV. *Neue Fragmente des Gedichts van den vos Reinaerde und das Bruchstück van Bere Wisselauwe* par Ernst MARTIN (2 mark); LXVI. *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts, Studien zur Geschichte der Grobianischen Literatur in Deutschland* par Ad. HAUFFEN, (3 mark); LXVII. *Ulrichs von Hutten deutsche Schriften, Untersuchungen mit einer Nachlese zu Hutten's Werken* par Siegfr. SZAMATOLSKI (4 mark); LXVIII. *Ueber die Sprache der Ostgoten in Italien*, par Ferd. WREDE (4 mark.) Vont paraître : LXIX. *Prothèse und Aphaerese des H im Althochdeutschen*, par H. GARKE; LXX. *Isidor, Kritischer Text mit photolithographischem Facsimile* p. p. Georg. A. HENCH.

— La librairie Trübner commence également une autre collection : les *Alsatische Studien*. Le 1^{er} fascicule qui vient de paraître, a pour auteur M. Hans LIENHART et a pour titre *Laut- und Flexionslehre der Mundart des mittleren Zornthaales im Elsass*.

— A la même librairie M. Hermann BÜTTNER fait paraître des études sur le Roman de Renart et le Reinhart Fuchs; premier fascicule : *Die Ueberlieferung des Roman de Renart und die Handschrift O* (in-8°, 229 p., 5 mark); second fascicule : *Der Reinhart Fuchs und seine Quelle* (in-8°, 123 p., 2 mark 50).

— Va paraître en même temps chez Trübner la seconde moitié du deuxième volume de la *Geschichte der englischen Literatur*, de M. Bernhard TEN BRINK; on sait que l'ouvrage entier se composera de quatre volumes; le premier va jusqu'à Wiclif; le second, jusqu'à l'avènement d'Élisabeth.

— C'est aussi à la librairie Trübner, et non plus chez le libraire berlinois Oppenheim, qu'on trouvera désormais le *Lord Byron* de Karl Elze (3^e édit. vi et 516 p., 9 mark), le *William Dunbar* de M. J. SCHIFFER (xviii et 412 p., 7 mark), le *Coleridge* de M. BRANDL (xii et 437 p., 7 mark), le *Holberg* de M. BRANDES (vi et 254 p., 4 mark 50), les sept volumes de Karl HILLEBRAND, *Zeiten, Völker und Menschen* (chaque volume 4 mark), les *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde* de M. MEYER (viii et 412 p., 7 mark); les essais de H. SCHUCHARDT, *Romanisches und Keltisches* (viii et 438 p., 7 mark 50); etc.

— La même librairie annonce en outre, pour paraître prochainement, le quatrième et le cinquième volumes, par M. A. von DÜRING, de la traduction allemande des œuvres de Chaucer.

GRÈCE. — On nous écrit d'Athènes : Parmi les nouvelles publications, nous signalons aux lecteurs de la *Revue critique* les suivants : *Κριτικά και ἐρμηνευτικά παρατηρήσεις*, par J. ZAKAS, deuxième partie, *Sophocle*. La première partie, *Eschyle*, a été l'objet d'un article de la *Revue*.

— La traduction grecque de la *Mythologie* de M. P. DECHARME. L'ouvrage se publiait en livraisons et il vient d'être achevé.

— La traduction grecque, par Sp. PAPAGEORGIOS (Corfou, 1891), des *Κερκυραϊκά Μελέται* de Bernhard SCHMIDT.

— *Περὶ τῆς Κρητικῆς διαλέκτου* (deux livraisons), par A. N. SKIAS.

— Le prof. N.-G. POLITIS a publié la leçon d'ouverture de son cours d'archéologie grecque. Elle se signale par la théorie nouvelle, d'après laquelle il présente l'*exposé de la vie des Grecs* ou archéologie comme faisant partie de la *sociologie générale*.

— M. A. SAKKELLARIOS vient de donner une nouvelle édition de son ancien livre entièrement refondue. Le premier volume seul a paru sous le titre : *Κυπριακά Ιστορία. και Γεωγραφία τῆς Κύπρου*. Le deuxième volume comprendra les monuments de la langue et des usages et coutumes.

— Une *Εἰσαγωγή εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ἑβ' αἰῶνος* (Athènes, 1891), par P. KAROLIDES, est aussi à mentionner.

— J. SAKKELION, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque d'Athènes et paléographe bien connu, vient de mourir.

ITALIE. — M. le professeur ÉLIE LATTIS, publie dans les *Rendiconti dell' Istituto Lombardo* (sér. II, vol. XXIV, fasc. VI et XIV, pp. 358 sq. et 933 sq.) deux études d'épigraphie étrusque : *Note di Epigrafia Etrusca* et *l'Interpunzione congiuntiva nelle Iscrizioni Paleovente*. L'auteur s'inspire visiblement de la méthode de M. Pauli, pour laquelle il professe une vive admiration. C'est la bonne, à coup sûr, et l'on doit s'applaudir de voir, après tant de tentatives avortées, la philologie étrusque trouver enfin sa voie. Mais le but est encore bien éloigné. Raison de plus pour encourager les voyageurs.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 19 octobre —

1891

Sommaire : 478. LOOFS, Leontius de Byzance. — 479. Université d'Harvard, Etudes de philologie classique. — 480. PUECH, Chrysostome et les mœurs de son temps. — 481. — CAGNAT, L'année épigraphique. — 482. WITTE, Les Armagnacs en Alsace. — 483. FITTE, Le duché de Lorraine et l'Empire. — 484. WITTE, Germains et Gallo-Romains en Lorraine. — 485. DESIMONI, Gênes et Christophe Colomb. — 486. Tasse, Petits poèmes, p. p. SOLERTI. — 487-488. JADART, Bacquenois. — 489. CLAUDIN, Les premiers imprimeurs de Reims. — 490. Lettres d'Eugène Burnouf. — 491. TOMMASINI, Etudes d'histoire et de critique. — 492. BRÉAL, de l'enseignement des langues anciennes. — Académie des inscriptions.

478. — F. LOOFS. **Leontius von Byzanz** und die gleichnamigen Schriftsteller der griechischen Kirche. Erstes Buch : das Leben und die polemischen Werke des Leontius von Byzanz (fasc. 1 et 2 du 3^e vol. des Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur, publ. par O. von Gebhardt et A. Harnack) Leipzig, Hinrichs, in-8 de 317 p.

Ce volume est le premier livre d'un ensemble de recherches sur les écrivains ecclésiastiques qui portèrent le nom de Leontius. M. Loofs étudie ici les œuvres attribuées à Leontius de Byzance, et se propose en même temps de déterminer ce que l'on peut connaître de sa vie et de son rôle dans les querelles théologiques d'alors; c'est là un point d'une grande importance pour l'histoire religieuse des v^e et vi^e siècles. La première partie de l'ouvrage traite des œuvres de Leontius. Remontant aux premières éditions et aux manuscrits, M. L. conclut que les quatre ouvrages connus sous les noms de *Tres libri adversus Nestorianos et Eutychianos*, *Libri VII adversus fraudes Apollinaristarum*, *Epilysis* et *Triginta capita adversus Severum* étaient réunis déjà longtemps avant l'an 1000 dans un recueil des œuvres de Leontius; et les *Tres libri* en particulier lui paraissent avoir été « un des ouvrages dogmatico-polémiques les plus importants de ce temps ». Dans une analyse critique fort détaillée, conduite avec une sagacité pénétrante, appuyée sur une interprétation sérieuse des textes et sur une solide connaissance de l'histoire des dogmes religieux, M. L. nous montre Leontius comme un adepte de la philosophie aristotélicienne et un partisan déterminé des définitions du concile de Chalcédoine, qu'il défend contre Sévère et les Monophysites; il date les ouvrages qui portent le nom de Leontius, et conclut, tout en laissant *in suspenso* certaines difficiles questions, en attribuant à un même auteur trois de ces ouvrages; il fait ses réserves en ce qui concerne le *adversus fraudes Apollinaristarum*. D'autres

recherches sur la tradition byzantine relative à Leontius et à ses œuvres amènent M. L. aux conclusions qui suivent : Leontius de Byzance a écrit deux ouvrages indépendants, vraisemblablement réunis dans un même recueil déjà au VII^e siècle : 1) les *Tres libri*; 2) les *Σχόλια*, œuvre importante dirigée contre les Ariens et d'autres hérétiques, dont les écrits cités plus haut reproduisent des morceaux plus ou moins remaniés par des compilateurs inconnus. L'importance de l'œuvre de Leontius conduit M. L. à se demander pourquoi Leontius de Byzance est si peu connu; d'où la seconde partie de son ouvrage, les recherches critiques sur la vie de Leontius. C'était sans nul doute un des « moines scythes » connus à Constantinople en 519 et 520, et un parent de Vitalien; M. L. l'identifie, après une discussion qui ne laisse rien au hasard, avec un Leontius connu pour avoir pris part à une conférence avec les Sévériens en 531, et avec Leontius l'Origéniste mentionné dans la Vie de saint Sabas. Un dernier paragraphe examine quelles relations furent possibles entre Leontius et Justinien; sans oser être trop affirmatif à ce sujet, M. Loofs se borne à remarquer que le système théologique représenté par Leontius était précisément le système approuvé par l'empereur. La conclusion générale est que Léontius, un des plus importants théologiens de l'époque, a pu jouer un rôle considérable dans la théologie grecque, que ses œuvres nous montrent — à la fin de sa période de développement — au commencement de sa période scolastique. L'ensemble de ce livre est un modèle de clarté, de précision et d'enchaînement logique; on sent que l'auteur marche sur un terrain qu'il a minutieusement exploré, et dont les moindres accidents lui sont connus. Ses conclusions inspirent partout la confiance, et lui-même, d'ailleurs, sait mettre le lecteur en garde contre ce que certaines de ses assertions pourraient avoir de prématuré; c'est la véritable bonne foi scientifique ¹.

My.

479. — **Harvard Studies in classical Philology**, edited by a committee of the classical instructors of Harvard University. vol. II. Boston and London, Ginn; Leipsig, O. Harrassowitz, 1891. 213 pp. in-8. Prix : 6 sh.

L'Université d'Harvard publie, depuis 1890, un volume annuel de dissertations relatives à la philologie classique. Celui de 1891 contient les travaux suivants :

1^o H. W. Haley, *Quaestiones Petronianae*. M. Haley fixe la date du voyage d'Encolpius en Campanie au commencement du règne d'Auguste, entre 735 et 746 de Rome. Ce résultat est très acceptable. M. H. aurait dû cependant remarquer qu'il ne faut pas trop presser les données chronologiques répandues par Pétrone dans son roman. Ces sortes d'indications comportent toujours un certain à peu près. Ainsi l'empereur est qualifié de *pater patriae*, titre pris par Auguste en 752. M. H.,

1. Je relève une inadvertance p. 61 : ἰδιώτης... δηλοῦντες!

pour sauver son système, fait remarquer qu'avant 752 des particuliers ont appelé ainsi Auguste. Mais Pétrone a-t-il songé à cela ? Néron était qualifié de *pater patriae*; ce titre avait été porté par tous ses prédécesseurs depuis Auguste, à l'exception de Tibère. Il était naturel de le donner parmi les autres appellations officielles de l'empereur. Je retrouve la même tendance à subtiliser et à prétendre savoir des choses que nous ignorerons toujours dans l'explication du surnom *Maecenatianus* de Trimalchio : « Credimus Petronium duobus de causis Maecenatiani cognomen Trimalchioni dedisse, ut et adrogantiam et mollietatem eius salsissime ostenderet. » M. H se demande ensuite quelle était la ville de Trimalchio. Après avoir écarté Naples et Cumes, il conclut pour Pouzzoles.

2° Frank W. Nicolson, *Greek and Roman barbers*. Le titre est inexact. Il ne s'agit en réalité que des barbiers grecs, d'après les témoignages des auteurs. Cet article sera utile pour l'explication des textes et pour l'étude de la terminologie.

3° Morris H. Morgan, *Some constructions in Andocides*. Ces constructions sont l'infinitif avec des verbes impersonnels, l'infinitif avec μέλλω, et les modes dans le discours indirect. Ce travail est purement statistique. Il aurait été intéressant d'étendre les recherches aux constructions personnelles des deux premières catégories et de vérifier pour Andocides les conclusions de M. A. Sidgwick, dans la *Classical Review* (1889, 147).

4° Frederic D. Allen, *Gajus or Gaius?* De l'ensemble des textes latins et de la comparaison avec les dialectes italiques et avec les notations grecques, il résulte : 1° que le prénom désigné par les Romains à l'aide de la sigle C était primitivement *Gaius*; 2° que cette forme a passé à *Gaius* vers 190 avant Jésus-Christ, mais a survécu plus longtemps sur quelques points de l'Italie; 3° que la prononciation trissyllabique a subsisté, au moins dans les classes élevées, jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. L'assertion de la page 80 : the *Gauia* gens is unknown at Rome before the empire and in all probability drifted in from the south, pouvait être confirmée par le cas de P. Gaius, la victime de Verrès, que M. A. ne mentionne nulle part.

5° John C. Rolfe, *An inscribed kotylos from Boeotia* Il s'agit d'un vase, trouvé en mars 1889 à Kakosia, par l'auteur de l'article. Ce vase porte l'inscription : Γεργίνιος ἐμὶ ὁ κύτιλος · καλὸς κ[αλός]. M. R. part de cette inscription pour étudier les formes que présentent les vases ainsi nommés, et conclut que cette terminologie n'avait rien de fixe.

6° J. W. H. Walden, *Nedum*. C'est une étude complète sur l'origine de la conjonction et sur son histoire. M. W. montre par une succession d'exemples quelle abréviation d'expression a donné naissance à *nedum*.

7° J.-B. Greenough, *Some uses of neque (nec) in Latin*. Sur l'emploi purement négatif de *nec* ou *neque*.

8° J. R. Wheeler, *The participial construction with τυγχάνειν and*

χυρεῖν. Statistique d'après vingt-neuf auteurs et trois inscriptions, d'Homère à Xénophon et aux orateurs attiques. La construction normale est le présent du verbe (τυγχάνω, λανθάνω, φθάνω, etc.), avec le participe présent, ou l'aoriste du verbe avec le participe aoriste, ou l'infinitif présent du verbe avec le participe présent, ou l'infinitif aoriste avec le participe aoriste; en d'autres termes, l'absolue identité de temps entre le verbe principal et le participe.

9° John Williams White, *The « stage » in Aristophanes*. M. W. cherche à décider la question de la scène dans le théâtre grec, d'après l'étude du texte d'Aristophane. Il arrive à cette conclusion que les pièces d'Aristophane n'ont pu être jouées sur la scène de Vitruve. M. W. passe en revue les différentes situations qui excluent l'idée d'une scène plus élevée que l'orchestre, et montre les erreurs d'interprétation auxquelles a donné lieu l'hypothèse contraire. La pièce qui présente le plus de difficultés dans l'ancienne théorie est *Lysistrata*. M. W. annonce un travail analogue sur les trois tragiques. Il sera le bienvenu.

Cette brève analyse donne une idée de la diversité des sujets et de l'activité des auteurs. On prend à cet examen une opinion très avantageuse des études classiques dans l'université d'Harvard. Les progrès qu'elles font en Amérique devraient donner à réfléchir à certains peuples du vieux monde.

P. LEJAY.

480. — **Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps**, par Aimé PUECH. 1891, Paris. Hachette, viii-334 pp. 7 fr 50.

Ce livre n'est pas un livre d'histoire religieuse, mais un livre d'histoire morale; la seconde partie du titre seule en donne une idée exacte. Le sujet est la peinture du iv^e siècle dans les œuvres de saint Jean Chrysostome. On voit dès lors que M. Puech n'a pas repris inutilement un travail fort bien fait par ses devanciers. Ceux-ci s'étaient placés à un point de vue plus général, plus historique, ou plus théologique; M. P. ne voit dans Chrysostome qu'un témoin et il l'interroge sur son auditoire, sur les différences sociales des classes, sur la famille, sur la religion, sur les spectacles, sur la cour et la politique. C'est ainsi qu'il peut renouveler une matière qui paraissait épuisée et redresser des erreurs commises par Amédée Thierry, par Gibbon ou par Villemain. Il relève tantôt les *à priori* téméraires ou les contresens de ce dernier, tantôt la légèreté dédaigneuse de l'auteur du xviii^e siècle (pp. 165-166; 168, n. 4; 37, 123, etc.). Certains côtés avaient échappé à Amédée Thierry, qui faisait plutôt œuvre d'historien que de moraliste; il avait été ainsi amené à porter des jugements contestables: il voyait dans le prédicateur chrétien un tribun et l'émule des Gracques; M. P. a montré avec beaucoup de finesse la différence des situations et des rôles. Parfois cependant la méthode de M. P. ne lui permet pas de faire sentir

comme il conviendrait l'importance de certaines idées ; précisément en lisant le chapitre consacré aux classes de la société et à l'attitude de saint Jean vis-à-vis des riches, on se doute à peine qu'on touche le point vital de la prédication de Chrysostome, et que les théories de l'orateur se retrouvent dans toutes ses homélies, exposées avec une vigueur et une netteté qui ont fait de lui le docteur du socialisme chrétien. C'était là évidemment un inconvénient du sujet. M. P. ne pouvait pas y remédier, puisqu'il n'a fait qu'imprimer le mémoire couronné par l'Académie des sciences morales à la suite d'un concours proposé par elle. On pourrait relever quelques légères oublis, qui prouvent que si M. P. possède son saint Jean Chrysostome, il est moins complètement préparé sur les détails de l'histoire ecclésiastique ¹. Il est préférable d'insister sur le mérite sérieux du livre. Le ton en est parfait, ce qui chez l'auteur est un progrès. M. Puech excelle dans les peintures morales et après l'avoir lu, on garde une image juste et précise du caractère de Chrysostome et des mœurs de son époque. Le style enfin est très agréable, malgré quelques longueurs. Cet ouvrage est donc destiné à tous points de vue à édifier les gens du monde.

P. L.

481. — CAGNAT. *L'année épigraphique (1890)*. Paris, Leroux, 1891.

Après avoir loué une fois de plus le soin qu'il apporte à cette publication, nous voudrions faire une petite chicane à M. Cagnat. Il nous semble qu'il ne reproduit pas un assez grand nombre de textes. On ne lui demande certainement pas de rééditer tous ceux qui paraissent ; car il en est qui sont à peu près insignifiants. Mais tous ceux qui, à un titre

1. Ce qui est plus grave, c'est l'absence totale de chronologie. Tout est sur le même plan. M. P. a du reste senti lui-même ce défaut et s'en est excusé avec autant de bonne grâce que de raison (pp. 32-33). Cependant si fragmentaires que puissent être nos renseignements, on aurait voulu les trouver groupés dans un chapitre ou un appendice spécial. M. P. avoue l'intérêt d'une pareille étude pour bien connaître les variations des sentiments politiques de saint Jean Chrysostome (p. 307, n.) ; mais il a eu peur de fatiguer le lecteur de discussions chronologiques. En général, M. P. croit trop facilement à l'ennui possible de ses lecteurs. — P. 103, l'Église n'avait-elle pas donné l'exemple de la conservation des cérémonies païennes du mariage ? Cf. Duchesne, *Origines du culte*. — P. 161, on avait facilité de toute manière la lecture des Écritures, en en mettant des exemplaires à la portée des fidèles, par exemple dans les *ενοχληστικα*. — P. 178, parler de l'invention de la croix par Hélène à propos du temps de saint Chrysostome est presque un anachronisme. — P. 220, 261, etc., M. P. remarque la scission entre les fidèles et le clergé, les fidèles tendant de plus en plus à rejeter sur le clergé la pratique des préceptes et des conseils évangéliques. Il oublie d'indiquer combien dissolvante a été l'action des ascètes, dont la vie devint bientôt aux yeux des fidèles le modèle nécessaire de celle du clergé. C'est ainsi que s'imposèrent aux prêtres les deux plus lourdes obligations de leur ministère dans les temps postérieurs, celles du célibat et de la prière privée (office canonial). Le fossé qui les séparait des fidèles fut élargi du même coup.

quelconque, présentent un véritable intérêt, devraient trouver place dans son recueil. Pourquoi, par exemple, ne pas donner quelques-unes des inscriptions gravées sur les bornes échelonnées le long du Tibre (cf. p. 22)? On comprendrait à la rigueur qu'il se contentât d'une simple référence, quand le document est d'un accès facile. Mais les *Arch. Epigr. Mittheil. aus Oesterreich* ne sont pas partout, pas plus que le *Bulletin de la commission archéologique de Rome*, ni les *Comptes rendus des séances de l'Académie de Berlin*. Pour être vraiment utiles, il faudrait, je crois, que les fascicules annuels de M. Cagnat continssent tous les textes qui n'auraient pas encore été imprimés dans l'*Ephemeris epigraphica*, abstraction faite de ceux qui peuvent sans inconvénient être négligés. Les érudits auraient ainsi à leur disposition deux petits suppléments au *Corpus*, qui se complèteraient l'un l'autre au grand profit de la science historique.

P. G.

Beitraege zur Landes und Volkskunde von Elsass Lothringen.

Strasburg, Ed. Heitz.

482. — Heft XI. **Die Armagnaken im Elsass** von D. H. Witte. 1 vol. in-8, 1 68 pages.

483. — Heft XIV. **Das staatsrechtliche Verhaeltniss des Herzogthums Lothringen zum deutschen Reich seit dem Jahre 1842** von D. Siegfried Fitte. 1 vol. in-8, 102 pages avec carte.

484. — Heft XV. **Deutsche und Keltoromanen in Lothringen nach der Voelkerwanderung** von D. Hans Witte. 1 vol. in-8. 99 p. avec carte.

I. L'histoire des invasions des Armagnacs en Alsace, dans les années 1439 et 1444, est l'un des épisodes les plus célèbres et les plus connus des annales de cette province. Les écrivains suisses ont célébré à l'envi la bataille de Saint-Jacques et raconté quelles en furent les suites; assez récemment, deux écrivains français, M. Tuetey (*Les écorcheurs sous Charles VII*) et M. de Beaucourt (*Histoire de Charles VII*, tome IV) ont fait un tableau très précis, très vivant de la double invasion des bandes françaises dans la vallée du Rhin. M. Tuetey a même ajouté à son récit un volume de pièces inédites, provenant des archives municipales de Strasbourg. Pourtant, après eux, M. Witte a voulu refaire cette histoire et l'a fort bien refaite¹. Si les écrivains français connaissaient le récit du *præceptor* d'Isenheim, ils ignoraient ceux des continuateurs de Kœnigshofen, publiés par Mone et Louis Schnéegans, et que M. W. met largement à contribution. L'auteur a aussi trouvé aux archives municipales de Strasbourg, des pièces fort importantes que Tuetey avait laissées de côté; il a de même exploré, avec quelque succès, les archives de Bâle, d'Obernai, d'Augsbourg. Son récit, qui

1. M. H. Witte avait déjà publié un récit de l'invasion de 1439 dans un programme du lycée de Strasbourg : *Die Armen Gecken oder Schinder und ihr Einfall ins Elsass im Jahre 1439*.

n'est pas neuf, renferme pourtant une grande quantité de faits nouveaux. En outre, lui seul a réussi à nous expliquer un certain nombre d'événements ; le premier, il met en pleine lumière les errements de la politique de Frédéric III, lors de la diète de Nuremberg (1444). J'ajoute que sa critique est d'ordinaire très sagace ; entre des témoignages contradictoires, il se décide toujours pour le plus probant. Sa narration est nette, bien conduite. Nous avons lu son ouvrage avec le plus vif plaisir. Citons surtout sa description de la bataille de Saint Jacques, où, sans tomber dans les exagérations de Jean de Müller, il célèbre en termes très dignes l'héroïsme des Suisses : citons encore les pages où, d'une façon très discrète, il raconte les violences commises par les pillards. Nous regrettons qu'il n'ait pas entrepris quelques recherches dans les archives de Metz : l'expédition de Charles VII contre la cité épiscopale aurait sûrement éclairé d'un jour nouveau l'expédition du Dauphin en Alsace. M. W. semble moins bien connaître l'histoire de la Lorraine que celle de l'Alsace. P. 134, il commet une erreur assez grave, en affirmant qu'Épinal, placée en 1444 sous la protection du roi de France, revint plus tard sous la domination des évêques de Metz. Il n'en fut rien ; mais, en 1466, la ville, avec l'assentiment de Louis XI, se mit « sous l'autorité, puissance et souveraineté du duc de Lorraine et ses successeurs, pour être unie et incorporée à son domaine ». Ce sont là de légères critiques, qui n'enlèvent rien au mérite très réel de l'ouvrage de M. Witte.

II. M. Siegfried Fitte s'est posé cette question : Quelle a été, dans les temps modernes, la situation légale du duché de Lorraine vis-à-vis du saint empire romain germanique ? Il prend pour point de départ, après une introduction assez superficielle sur le moyen âge, le pacte de Nuremberg, conclu, en 1542, entre Charles-Quint et le duc de Lorraine. Aux termes de cet acte, l'indépendance du duché de Lorraine était reconnue : « *non incorporabilis ducatus* » ; le duc de Lorraine relevait seulement de l'empire un certain nombre de fiefs : le marquisat de Pont-à-Mousson, le comté de Blâmont, la seigneurie de Clermont en Argonne, le château de Bilstein, la protection de la ville de Toul et de l'abbaye de Remiremont. etc. ¹. L'empereur s'engageait en outre à défendre le duc de Lorraine en toute occasion. M. F. nous montre comment, plus tard, selon les circonstances, l'on invoqua ou l'on négligea ce pacte. D'un côté, les ducs de Lorraine, du moins au xvi^e et au début du xvii^e siècle, se firent investir par les empereurs des fiefs allemands ; plus tard même, quand ils eurent acquis la possession de Nomeny, autre fief impérial,

1. Le fief de Hattonchatel ne fut acquis que plus tard, en 1546, après la cession faite à la Lorraine par l'évêque de Verdun (dom Calmet, 1^{re} édition, Pr. III, CCCIX). Le château de Bilstein est situé dans la Haute-Alsace, derrière Riquewihr, non pas au Val de Villé, comme le soutient M. Fitte, p. 34. Le renvoi à dom Calmet, p. 31, n. 12, est inexact ; il faut lire 2^e édition, t. VIII, p. 428.

ils se firent représenter à la Diète où ils disposaient d'une voix : la voix de Nomeny ; puis, parfois, quand leurs états étaient occupés par la France, ils invoquèrent la protection impériale ; l'empereur faisait mine de les défendre : ainsi, en 1635, au traité de Prague, il s'engagea à faire rendre à Charles IV son duché. Mais, d'un autre côté, l'empereur signa la paix de Munster, sans se soucier du pacte de Nuremberg et de la protection promise au duc ; Charles IV traita, en 1641, avec Richelieu et lui céda Clermont, fief impérial, sans se soucier de l'empire ; en 1662, à Montmartre, le même Charles adopta Louis XIV comme l'héritier universel de ses États, duché indépendant, fiefs français et fiefs impériaux, et il ne consulta même pas l'empereur. De ces faits contradictoires, il résulta qu'on ne sut plus où était le droit ; les uns soutenaient que la Lorraine était complètement indépendante, les autres prétendaient qu'elle était un membre de l'empire, ou qu'elle avait du moins à remplir certains devoirs envers lui. On échangea à ce sujet des brochures, les unes affirmant la thèse, les autres l'antithèse à grands renforts de textes juridiques. M. Fitte expose ces faits sans les approfondir ; il a indiqué un très beau sujet qu'il n'a pas creusé d'une façon suffisante ; presque partout il reste à la surface. Nous souhaitons qu'en France la question soit reprise et traitée d'une façon un peu plus complète.

III. L'étude de M. Hans Witte¹ est une étude très curieuse, très intéressante, très aventurée. M. W., si nous ne nous trompons pas, se propose de rechercher comment, sur le territoire de la Lorraine actuelle, étaient répartis, après les grandes invasions, les Germains et les Gallo-Romains, et comment s'est formée peu à peu, dans ce pays, la limite des langues. Aucun auteur ancien ne nous donne à ce sujet de renseignements ; M. W. se sert uniquement, pour résoudre son problème, des noms de lieux, non pas des noms actuels, mais de ceux qui sont fournis par les anciennes chartes antérieures au XI^e siècle. Pour ces noms de lieux, il ne considère que la terminaison, en faisant abstraction de la première moitié du mot et il pose ce triple principe : 1^o toutes les localités dont les noms se terminent par *ingen, heim, hausen, hof, stadt, dorf, bach, brunnen*, etc., ont été habitées par des populations germaniques ; 2^o toutes celles dont les noms se terminent en *acus, acum, iacum, dunum* sont restées les demeures de Gallo-Romains ; 3^o on ne saurait tirer aucune conclusion des noms de localités terminés en *villare, curtis, masnil, mons*. Même, quand ces mots sont réunis à un nom propre germanique : *Gerberti-villare* (Gerbéviller), *Romarici-mons* (Remiremont), ils ne prouvent pas que la population ait été germanique ; et M. W. montre avec beaucoup de force que, de la race du propriétaire qui a donné son nom à une *villa*, on ne saurait tirer aucune conclusion sur la race des *manants* de cette *villa* ; que, d'ailleurs, les personnages portant des

1. Hans Witte n'a aucun lien de parenté avec M. Heinrich Witte, l'auteur des *Armagnacs en Alsace*.

noms germaniques, ne sont pas nécessairement d'origine germanique. Cette thèse, qui a été démontrée depuis longtemps en France par M. Fustel de Coulanges, est assez nouvelle en Allemagne et nous savons gré à M. W. de l'avoir soutenue avec tant d'autorité. Allant même plus loin, M. W. incline à croire que les noms de localité terminés en *villare* ou *weiler* sont plutôt d'origine romane; car la formation de ces noms ne répond pas à l'origine aux règles de la grammaire allemande. Ce triple principe posé, M. W. transcrit sur une carte de Lorraine, avec des couleurs différentes, les noms de localités en *ingen* ou *heim*, ceux en *acus* ou *dunum*, ceux en *villare*. Les premiers se trouvent en grande majorité du côté allemand de la limite des langues, telle qu'elle existait à la fin du moyen âge et telle que M. W. l'a tracée naguère dans le *Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte*; les seconds sont du côté français de cette limite. Du côté français, les exceptions sont peu nombreuses. M. W. cite Marbache près de Nancy et Hurbache près d'Étival; ces noms indiqueraient des îlots germaniques dans le groupe roman; du côté allemand, au contraire, les noms gallo-romains sont encore abondants; mais ces noms se trouvent surtout dans les vallées de la Moselle, de la Nied, de la Saar. Là, soutient M. W., a subsisté une population gallo-romaine assez dense; mais cette population s'est fondue peu à peu avec la population germanique; et cette fusion est accomplie à la fin du VIII^e siècle. A cette époque disparaissent les derniers noms celtiques de localités ou pour le moins ces noms prennent un aspect tout à fait germanique. En 713, on lit encore dans des chartes pour Wissembourg : *Chaganbach qui vocatur Ditiagus* (il s'agit de Hambach, au canton de Durlingen, Bas-Rhin); à partir de la fin du VIII^e siècle, on ne trouve plus que *Haganbache*.

Telle est la thèse de M. W.; dans ses lignes générales, elle nous a paru juste et nous reconnaissons que l'auteur a eu du courage à proclamer que jamais Metz n'a appartenu au domaine de la langue allemande; mais, sur beaucoup de points de détails, nous devons nous séparer de lui. M. Witte sait que les auteurs de chartes avaient l'habitude de prendre pour modèle des chartes antérieures, de les transcrire souvent mot pour mot; par suite, il est fort possible que ces mots : *qui vocatur Ditiagus* (la villa de Décius) proviennent d'une de ces anciennes chartes, remontant aux V^e et VI^e siècles, et que le mot *Ditiagus* était complètement oublié dès le début du VIII^e siècle. Nous ne croyons pas que Hurbache et Marbache soient des noms germaniques. Hurbache s'est appelé *Orbacum* : rapprochez ce nom de Orbey et de *Urbach* ou *Freland*, localités welsches de l'Alsace. Peut-être y a-t-il là l'ancienne terminaison celtique *acum* qui n'a point subi les transformations ordinaires de la phonétique romane. Les anciennes formes de Marbache : *Merbechia*, *Mebariah*, *Marbagium*, ne semblent point indiquer une terminaison primitive en *bach*.

CH. PFISTER.

485. — Cornelio DESIMONI. **Di alcuni recenti Giudizi intorno alla patria di Cristoforo Colombo.** Lettura fatta alla Società Ligure di Storia Patria.... Genova. 1890. In-8°, 96 p.

La question de savoir où est né Christophe Colomb est une de celles qu'on peut considérer maintenant comme résolues. Les laborieuses et patientes recherches du marquis Staglieno dans les archives du notariat de Gênes ont mis au jour un certain nombre de pièces qui permettent pour ainsi dire d'assister à la vie de Colomb dans ses premières années, et à celle de sa famille¹. Le père de Christophe Colomb, Domenico, habitait Gênes depuis 1439 et comme Christophe est né, au plus tôt, en 1446, on peut affirmer que selon toutes vraisemblances il est originaire de Gênes même. Depuis que ces faits sont établis par des documents irrécusables, les prétentions des villes rivales n'ont jamais été plus bruyantes. Les revendications assez inattendues de la Corse présentées par les abbés Casanova et Perretti, surtout par ce dernier dans son gros volume *Christophe Colomb, Français, Corse et Calvais*, ont soulevé parmi les écrivains compétents assez de critiques pour n'avoir pas besoin d'être rappelées. Le professeur Ambiveri, de son côté, a soutenu les droits de Plaisance dans plusieurs travaux peu connus en France, et qui ne reposent pas sur une critique beaucoup plus solide que les précédents. On a beau avoir cent fois raison, il est toujours désagréable de rencontrer des contradicteurs aussi obstinés. Dans une conférence adressée à ses compatriotes, M. D., bien connu par ses travaux consacrés à l'histoire de la géographie et particulièrement à Colomb, a voulu répondre au reproche qu'on fait, paraît-il, aux Gênois de ne plus se passionner pour le grand découvreur. Il réfute une fois de plus les théories hasardées des adversaires de Gênes, et expose une fois encore les droits de sa patrie, en rappelant surtout les passages des écrivains contemporains. Est-il nécessaire d'analyser la brochure de M. Desimoni? Il déclare lui-même qu'il n'expose que des faits connus. Nous sommes d'accord avec lui et avec les écrivains compétents pour juger désormais inutile toute controverse nouvelle sur cette question. Gênes a le droit de ne plus se passionner puisqu'elle a cause gagnée.

L. GALLOIS.

-
486. — **Opere minori in versi di Torquato Tasso**, edizione critica sugli autografi e sulle antiche stampe a cura di Angelo SOLERTI. T. I et II : *Poemi Minori*. Bologne, Zanichelli, 1891, in-12 de LXXIV-425 et LXXX-553 p. Prix : 5 fr. le vol. (Biblioteca de scrittori italiani).

La grande édition critique des œuvres en prose de Tasse donnée à Florence par feu Cesare Guasti appelait un complément, l'édition des œuvres poétiques. Voilà plusieurs années qu'on en annonçait la prépa-

1. La plupart de ces pièces sont reproduites par M. Harrisse qui en a tiré un très bon parti dans son *Christophe Colomb*, 2 vol. Paris 1884.

ration ; les deux premiers volumes viennent de paraître et seront suivis, à bref délai, des cinq autres dont la copie est déjà entre les mains de l'éditeur, M. A. Solerti. Ces deux volumes forment d'ailleurs une partie distincte dans la publication, car ils contiennent la série complète des *Petits poèmes* de l'auteur des deux *Gerusalemme* : le *Rinaldo*, son œuvre de début publiée à dix-huit ans, en 1562, le *Monte Oliveto*, la *Genealogia di Casa Gonzaga*, le *Mondo creato*. De ces poèmes, le second a été publié sur un manuscrit revu par l'auteur, qui est à Montpellier et dont notre collaborateur, M. L.-G. Péliissier, a relevé les variantes ; le texte du dernier est donné complet pour la première fois d'après l'autographe. On est, en effet, assez heureux pour posséder en assez grand nombre des autographes ou manuscrits originaux des œuvres de Tasse. Les appendices, riches en inédit, contiennent six chants de la *Gerusalemme liberata* d'après un brouillon primitif, des corrections autographes au chant XII, d'après un manuscrit de Montpellier, la *Vita di S. Benedetto*, stances inédites d'un poème inachevé, et les stances ajoutées par Torquato au *Floridante* de son père Bernardo. Des indications bibliographiques étendues sont réunies dans les préfaces. En outre, un prix sérieux est apporté à l'édition par le travail sur les sources historiques de la *Genealogia* des Gonzague, dû à M. C. Cipolla, et surtout les études de M. G. Mazzoni sur le *Rinaldo* et le *Mondo creato*. Le second sera particulièrement accueilli en France, car il se recommande du nom d'un grand dédaigné qui semble rentrer en faveur, le poète Du Bartas. L'auteur de la *Semaine* passe, en effet, pour avoir été imité par Tasse dans le *Mondo creato*. La comparaison minutieuse établie par M. Mazzoni entre les deux ouvrages l'amène aux conclusions suivantes : l'idée de chanter la création en un poème divisé en sept parties, correspondant aux sept journées du Seigneur, y compris le jour du repos, vint au poète italien très probablement de la lecture de Du Bartas, mais il prit soin de ne l'imiter directement dans aucun de ses épisodes. Il n'y eut, par conséquent, point d'imitation proprement dite. Bien que la bibliographie soit parfois trop riche au point de vue français (les *Curiosités italiennes* de Valery, par exemple, sont sans autorité), la recherche est d'une précision remarquable. — On voit que M. Solerti n'a rien négligé pour donner à son œuvre un caractère complet et définitif, et je le louerais plus à l'aise, si les liens d'affectueuse collaboration qui m'unissent à lui pour d'autres études ne gênaient l'expression de mon jugement. Au reste, de nombreux lecteurs apprécieront eux-mêmes l'importance du travail qu'il a entrepris, car l'édition des *Opere minori* va se trouver promptement dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à Tasse.

P. DE NOLHAC.

487. — **Nicolas Bacquenois, le premier imprimeur de Reims (1552-1560)** ; sa vie, ses œuvres, à Lyon, à Reims et à Verdun. Communication de M. H. Jadart, délégué de l'Académie de Reims, au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, le 27 mai 1890. (*Travaux de l'Académie de Reims*), tome LXXXV, 1890, pp. 1-68).
488. — M. JADART. **Nicolas Bacquenois, le premier imprimeur de Reims (1552-1560)**. Paris, Leroux, 1890. In-8 de 9 pp. et 1 planche en photogravure. Extrait du *Bull. histor. et philol. du Comité des travaux historiques et scientifiques*.)
489. — **Les Origines de l'imprimerie à Reims**. Les trois premiers imprimeurs : Claude Chaudière, Nicolas Trumeau, Nicolas Bacquenois. Par A. CLAUDIN, lauréat de l'Institut. Paris, A. Claudin, 1891. In-8 de 24 pp. (Extr. du *Bull. du Bibliophile*.)

L'académie de Reims avait mis au concours de 1866 l'étude des origines de l'imprimerie rémoise. M. Henri Menu, libraire de Paris, qui prit une part sérieuse à ce concours, a le premier recueilli de nombreux documents sur les débuts de la typographie dans sa ville natale. Son mémoire, resté inédit, a été mis à profit par M. Jadart ¹, bibliothécaire de Reims, qui a fait, à son tour, d'heureuses découvertes dans les archives municipales et sur les rayons du dépôt qui lui est confié. Au commencement de son travail, M. J. mentionne les noms de *Nicolas Trumeau* et de *Claude Chaudière*, dont le premier, dit-il, fournit, en 1550-1551, des brevets à l'administration urbaine, et dont le second « tenta de s'établir à Reims en 1551 », mais « ne persista pas davantage, bien qu'il paraisse y avoir séjourné et travaillé plus longtemps ». M. J. n'a pu citer aucune des productions des deux premiers imprimeurs rémois ; pour lui le véritable introducteur de l'imprimerie dans l'antique cité où étaient sacrés les rois de France est *Nicolas Bacquenois*.

Bacquenois paraît avoir été originaire de Beine, près de Reims. Né vers 1510, ce fut à Lyon qu'il apprit l'art typographique. On l'y trouve en 1548, d'abord associé de *Jean Pidier*, puis chef d'une maison, dont les clients ordinaires étaient les libraires *Thibault Payen* et *Guillaume Gazeau*. En 1552 ou 1553, il quitta Lyon pour s'établir à Reims, où l'appelait le cardinal Charles de Lorraine. Ce prélat le nomma son typographe ordinaire et le prit sous sa protection. En dépit de la devise qu'il avait adoptée : *Sequitur fortuna laborem*, l'artiste champenois paraît avoir eu une existence assez difficile ; aussi accepta-t-il en 1560 les offres de l'évêque de Verdun, Nicolas Psaulme. Il transporta une partie de ses presses dans cette ville et laissa les autres à son beau-gendre, *Jean de Foigny*, dont il fut pendant plusieurs années l'associé. Il mourut, selon toute vraisemblance, à Verdun, vers 1575. M. J. a donné une liste des productions de Bacquenois qui ne comprend pas moins de cinquante articles sans compter neuf ouvrages plus ou moins douteux qui portent des numéros bis.

1. M. Jadart mentionne en outre, un mémoire soumis au concours, en 1856, par l'abbé Cerf ; mais le manuscrit de ce mémoire paraît s'être perdu.

M. Claudin a eu la bonne fortune de découvrir les productions de *Claude Chaudière* et de *Nicolas Trumeau* qui avaient échappé aux recherches de M. Jadart. Claude, fils de *Regnault Chaudière*, avait débuté comme prote chez son oncle *Simon de Colines*; il était dès 1546 associé avec son père à Paris. En 1551, il s'établit à Reims, et M. Cl. a retrouvé de lui un fragment d'un livre didactique qui porte cette date. La partie supérieure de ce fragment, qui contenait l'intitulé, a malheureusement disparu; mais il s'agit des *Principia elementaria juvenibus maxime accommodata*, dont on connaît une édition parisienne de 1546. La Bibliothèque nationale possède le *Premier livre des Accusations de M. T. Ciceron contre Caius Verres, nommé Divination, faict françois par Claude Chaudière* (Reims, 1552, in-4), volume que M. J. (n. 6) n'avait cité qu'avec doute d'après M. Lacatte-Joltrain. Il ne reste plus qu'à retrouver le *Dialogue* cité par La Croix du Maine à la date de 1555, et *L'Accord de vertu à la vie humaine* mentionné par Du Verdier à la date de 1557. Si cette dernière date est exacte (et nous n'avons aucun motif sérieux pour la suspecter), Chaudière n'avait pas encore quitté Reims quand le titre d'imprimeur de monseigneur le cardinal de Lorraine fut transféré à son concurrent. Toujours est-il qu'il rentra dès lors à Paris, où il exerça encore pendant quelques années.

Nicolas Trumeau, sur qui M. J. cite un document de 1550-1552, a signé en 1552 l'édition d'un édit royal : *Ampliation de l'édit de la creation des conseillers, magistrats et juges presidiaux*, etc.¹. Il appartenait à une famille qui a pratiqué l'art typographique à Provins et à Troyes. Lui-même fit souche à Reims. Il mourut en 1571, laissant pour successeurs *Nicolas II*, cité en 1577 et en 1588, et *Jean*, cité en 1577.

Les études de M. J. et de M. Cl. abondent en renseignements intéressants dont les bibliographes curieux feront leur profit. Voici quelques additions que nous nous permettons de leur suggérer.

Les deux bibliographes citent ensemble sept impressions lyonnaises de N. Bacquenois; nous en connaissons une huitième :

Hieronymi Fracastorii Veron. Libri de Sympathia et Antipathia rerum... Lugduni. Apud Gulielmum Gazeium, 1550. [A la fin :] Lugduni, Excudebat Nicolaus Bacquenois. In-16 de 2 ff. et 558 pp.

Biblioth. Mazarine. Voy. Harris, *Biblioth. americ. vetust., Additions*, p. 169.

Aux productions rémoises de Bacquenois il faut joindre le *Missale ad usum percelebris monasterii Cluniacensis*, 1556, in-fol., dont on cite un exemplaire à la bibliothèque Mazarine et un autre, incomplet, à Cambrai².

1. Un exemplaire de cette pièce a figuré il y a quelques mois à une vente faite par les successeurs de M^{me} veuve Techener; nous l'avons acquis pour la bibliothèque du château de Chantilly.

2. Voy. Weale, *Catalogus Missalium ritus latini*, p. 240.

Les impressions rémoises sont fort rares et M. J. n'en décrit *de visu* que le plus petit nombre. Le n° 13 de sa bibliographie (*Livre VI, de demandes et inventions diverses de N. Tartaglia*, 1556, in-8), se trouve à la bibliothèque de Bordeaux, n° 23,265 A (Sc. et A. 8665 a). Du *Missale ad usum percelebris archimonasterii sancti Remigii*, 1556 (Jadart, n° 14), Weale cite un troisième exemplaire à Luxembourg¹. Le *Temple de Mars*, de Pierre d'Origny, 1559 (n° 29) est conservé dans la bibliothèque du château de Chantilly. Des exemplaires des nos 45 et 50 sont portés au catalogue Chartener, 1885, n° 467 et 74.

A la bibliographie de N. Bacquenois appartiennent encore divers ouvrages imprimés à Reims par son beau-gendre *Jean de Foigny*, alors que les deux typographes restaient associés, c'est-à-dire avant le 11 mai 1568. Plusieurs de ces ouvrages portent les deux noms; mais il en est d'autres que l'on ne rencontre qu'avec le nom de *Jean de Foigny*, ou l'adresse de son correspondant parisien *Nicolas Chesneau*. Il y aurait lieu, croyons-nous, de citer ici ces derniers volumes, puisque Bacquenois a probablement eu une part quelconque dans leur publication, et qu'il en a peut-être existé des exemplaires à son adresse. Voici ceux de ces volumes qui nous sont connus :

1. *Discours sur ce que les pilleurs, voleurs et brusleurs d'église disent, qu'ils n'en veulent qu'aux moines et prestres; par Gentian Hervet*, 1562 (ou 1563). In-8.

Ce discours se vendait à Paris, chez *Nic. Chesneau*.

Brunet, III, 138.

2. *L'Ordre des ceremonies faites spécialement à Paris après le trespas de... François de Lorraine, duc de Guyse*, 1563. In-8.

Biblioth. nat., Lb. 33, 112.

3. *Briefve Apologie contre Calvin, par F. Fremin Capitis*, 1563. In-8.

Cat. La Vallière, par Nyon, n° 1397.

4. *Sermon funebre fait à Nancy aux obseques... de... François de Lorraine, duc de Guyse*, 1563. In-8.

Se vendait chez *N. Chesneau*, à Paris.

Cat. Rothschild, I, n° 337.

5. *Oraison funebre faite à Rome aux obseques... de... François de Lorraine, duc de Guise...*, par *Julius Pogianus*, 1563. In-8.

Se vendait chez *N. Chesneau*, à Paris.

Biblioth. nat., Ln. 27. 9402.

6. *Parasceve congratulatoria... ad optatissimum Caroli cardin. a Lotharingia reductum, per Nic. Querculum*, 1564. In-4.

Biblioth. d'Amiens, B.-L. 1347, I, art. 29.

7. *Exhortation au peuple de Rheims sur le retour du... cardinal de*

1. *Ibid.*, p. 227.

Lorraine, tournée du latin, de Nic. Chesneau, en rhyme françoise par Nic. Pintheau, 1564. In-4.

Même recueil, art. 30.

Il ne faut pas confondre Nicolas Chesneau, ou Querculus, Rhétois, chanoine de Reims, avec le libraire parisien Nicolas Chesneau, Angevin. Il y avait peut-être entre eux cependant un lien de parenté.

8. *Trois Epistres tendans à ce que les ministres acceptent l'offre qu'on leur a fait de gager... par Gentian Hervet, 1565. In-8.*

Biblioth. de Bordeaux, 19531 (Th. 7112).

9. *Confutation d'un livre pestilent et plein d'erreurs nommé par son auteur : Les Signes sacrés, etc.; par Gentian Hervet. 1565. In-4.*

Biblioth. nat., D 7658. — Biblioth. de Douai, Th. 2601.

10. *Les Sermons et Instructions sur l'Oraison dominicale, par François Le Picart, 1566, In-8.*

Se vendaient chez Nicolas Chesneau à Paris.

Jadart, p. 56.

11. *Le saint, sacré, universel et general Concile de Trente... par Gentian Hervet, 1566. In-8.*

Cat. de l'abbé Rive, 1793, n° 101.

12. *Le Pourtrait du bon Pasteur, par frere Legier Bon Temps, 1566. In-8.*

Cat. Baillieu, 31 oct. 1878, n° 221.

13. *La Sauvegarde et Protection de la foy catholique, par F. Fremin Capitis, 1566. In-8.*

Biblioth. du Mans, Th. 4945.

M. Jadart (n° 47) cite, sous la même date, un autre ouvrage de Fremin Capitis qui se rencontre sous le nom de *J. de Foigny*, ou sous celui de *Bacquenois*; il en est probablement de même de *La Sauvegarde*.

14. *Conference sur quatre passages de l'Escriture sainte, entre René des Freux, Chartrain, et les ministres de la nouvelle religion à Orleans, 1566. In-8.*

Ouvrage mal indiqué par La Croix du Maine.

15. *Epistre, ou livre de saint Augustin de l'unité de l'Eglise, contre Petilian, evesque donatiste, trad. par Jacques Tigeou, 1567. In-8.*

Cat. Lefebvre, de Bordeaux, juin 1880, n° 3427.

16. *L'Anti-Hugues, par Gentian Hervet, 1567. In-4.*

M. J. nous donnera sans doute bientôt des renseignements précis sur ces ouvrages et sur les autres productions de J. de Foigny. Nous voudrions qu'il nous parlât aussi des libraires qui ont exercé à Reims pendant le premier siècle de l'imprimerie. Voici ceux qui nous sont connus :

1. *Pierre Boicel*, qui publia, vers 1508, les *Precepta synodalia*, par ordre de l'évêque Charles de Caretto¹.

¹. Biblioth. de Reims, Th. 572.

2. *Vincent de La Vacquerie* et son serviteur *Adrien Bazoche*, poursuivis et sévèrement condamnés, le 20 août 1547, pour avoir été trouvés saisis de plusieurs livres réprouvés et censurés¹.

3. *Eustache Josseteau*, qui succomba dans un procès à lui intenté par Nic. Bacquenois en 1554 (Jadart, p. 16).

4. *Gerard Colbert*, qui vendait en 1557 les *Coustumes de Vermandois* (Jadart, n° 18) et qui fut parrain en 1577 d'une fille de Nicolas II Trumeau (Claudin, p. 24). Gerard appartenait sans doute à la même famille que le célèbre ministre de Louis XIV.

5. *Jacques Martin*, qui publia en 1568 le *Bref Discours sur les moyens que le cardinal de Lorraine a tenus et tient encore pour accroistre sa maison*, etc..

Cat. Chartener, 1885. n° 469.

Il y avait effectivement à Reims une famille *Martin*, qui paraît avoir exercé la librairie. *Nicolas Martin*, qualifié « marchand à Reims », est mentionné dans un acte reçu, le 10 avril 1574, par Cothereau, notaire à Paris, comme devant au libraire parisien *Nicolas Bonfons* la somme de 112 s. t.² Cependant le *Jean Martin*, dont le nom figure sur plusieurs éditions de *La Legende de Charles cardinal de Lorraine* (1576 et 1579) et du *Tocsin contre les massacreurs* (1577 et 1579), paraît être un personnage purement imaginaire³.

6. *Jean Mouchar*, qui signe, en 1577, la *Resolution claire et facile sur la question tant de fois faite de la prise des armes par les inferieurs* et la *Vive Description de la tyrannie et des tyrans*⁴, est sans doute aussi un libraire supposé.

1. N. Weiss, *La Chambre ardente, étude sur la liberté de conscience en France* (Paris, 1889, in-8.) p. 13.

Vincent était peut-être parent du docteur de Sorbonne Nicolas de La Vacquerie, dont Bacquenois a imprimé, en 1559, un discours contre les protestants (Jadart, n° 27).

A propos de la Réforme, la tolérance dont le cardinal de Lorraine fit preuve envers le commis de Bacquenois, Geoffroy, protestant déclaré, mérita d'être relevée (voy. Jadart, p. 12). Comme bien d'autres prélats, le cardinal entretenait des relations amicales avec certains partisans de la Réforme, par exemple avec Ramus, et laissait exercer des poursuites pour cause de religion. M. Weiss cite (p. 376) cinq habitants de Reims inquiétés et peut-être condamnés en 1550.

2. Notes mss. de M. le baron Pichon, V, 264. Cet acte est particulièrement curieux, parce qu'il semble prouver que la famille Chaudière avait conservé des relations avec Reims. En effet, Nicolas Bonfons donne procuration à Guillaume Chaudière pour lui faire payer 18 livres par Jean Du Boys, marchand de Reims, et 112 s. par Nicolas Martin, demeurant dans la même ville, tous deux ses débiteurs.

3. Il y avait en 1565 un *Jean Martin*, libraire à Genève (Cat. Renard, 1881, n° 159). Un autre *Jean Martin*, imprimeur à Paris, natif de Tours, fut condamné le 21 mars 1566 au bannissement pour avoir falsifié un privilège du roi. Ce même Jean se retrouve à Paris en 1576 et 1577; mais il ne se serait pas risqué à signer des livres aussi compromettants. Du reste, ce qui montre bien que Jean Martin de Reims est un être fictif, c'est qu'une édition de la légende datée de 1579 porte : *Pierre Martin*.

4. Voy. Barbier, *Dict. des Anonymes*, IV, 1042.

La *Declaration des Trois Etats de France sur les rémonstrance, du roy de Navarre* (1589) porte le nom de *J. Cousin*. Si nous rappelons *Catherine Jabot, veuve de Jean I^{er} de Foigny, Gilbert de Foignys* fils de Jean I^{er} et de sa première femme Françoise Gosme, cité comme libraire à Paris en 1605 (Jadart, p. 22), *Simon de Foigny*, fils et successeur de Jean I^{er} et de sa femme, associé en 1620 avec son frère *Jean II*, nous aurons dit tout ce que nous savons des libraires rémois du xvi^e siècle. Espérons que MM. Jadart et Claudin nous ménagent d'autres découvertes.

Émile Picot.

490. — **Choix de lettres d'Eugène Burnouf (1828-1882)**, suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-simile. Paris, Champion, 1891. Grand in-8 de xvi-184 pages.

L'auteur de l'*Avertissement*, écrivain de cœur et de talent, explique ainsi (p. v. vi) l'origine et la destination du beau volume dont on vient de lire le titre : « Bien des années se sont écoulées depuis la mort prématurée d'Eugène Burnouf. Les témoins de sa vie et les amis qui gardaient fidèlement son souvenir disparaissent à leur tour. Ses grandes découvertes dans le domaine de la philologie et de l'histoire ne sont pas connues de tout le monde, et les livres dans lesquels il a prodigué les trésors de son merveilleux esprit ne s'adressent qu'à un petit nombre de lecteurs. Si donc, plus tard, dans les nouvelles générations qui se succèdent, ses petits-enfants ne peuvent pas tous connaître les travaux qui ont illustré le nom de leur aïeul, il faudrait, du moins, que tous pussent entrevoir quelques rayons de sa brillante et belle intelligence, et sentir que dans cette âme d'élite la vertu égalait le génie. Le seul moyen de réaliser un vœu si légitime était de rechercher, de réunir et de conserver par l'impression ce qui pouvait se retrouver de la correspondance d'Eugène Burnouf. Les lettres que nous avons recueillies ne sont pas très nombreuses. Elles suffiront cependant pour laisser voir, dans les rapports d'Eugène Burnouf avec sa famille, la tendresse de son cœur ; avec ses amis, la sûreté et l'agrément de son commerce ; avec tous ses correspondants, l'étendue et la profondeur de ses vues, la justesse de son jugement, l'aménité de son caractère, et cette grâce aimable qui séduisait tous ceux qui l'approchaient. Elles peindront le savant, le père de famille, l'homme de bien, le causeur spirituel, d'une façon plus vraie et plus vivante que ne pourrait le faire la meilleure des biographies. »

On ne saurait mieux dire ni mieux juger, et tous les critiques, même les plus sévères, tous les lecteurs, même les plus exigeants, donneront, comme moi, raison sur tous les points à des appréciations qui sont la pure et simple constatation d'éclatantes vérités.

Les lettres d'E. Burnouf peuvent se diviser en trois groupes principaux : les premières, écrites dans la période de la jeunesse, sont presque toutes adressées à Christian Lassen, son collaborateur, pour l'*Essai sur le Pali*, et à François Bopp, « le grand philologue allemand ». Quoiqu'elles traitent presque uniquement de questions de philologie indienne et qu'on doive les ranger parmi les travaux d'érudition, il était impossible de les exclure du recueil, car, d'abord, ce sont les seules que l'on possède de cette époque, et, ensuite et surtout, elles sont précieuses en cela « qu'elles montrent la manière dont E. Burnouf travaillait, et par quelles suites de raisonnements, par quels efforts persévérants, aidés d'une merveilleuse sagacité, il arrivait à ses découvertes. Elles sont précieuses aussi par les indications qu'elles fournissent sur l'origine et le plan de ses premiers travaux : l'*Essai sur le Pali*, la publication du *Vendidad sadé*, l'un des livres de Zoroastre rapporté en France par le zèle héroïque d'Anquetil Duperron, et le *Commentaire* d'une partie de cet ouvrage dont il avait en même temps conçu le dessein ». Viennent ensuite, ajoute l'auteur de l'*Avertissement*, c'est-à-dire le meilleur de tous les guides, « des lettres d'un caractère moins exclusivement scientifique. On y trouvera des détails intéressants pour l'histoire des études orientales dans la première moitié du xix^e siècle, de curieux récits de la manière dont on voyageait en France et à l'étranger avant les chemins de fer, d'amusants tableaux de mœurs, et des observations fines et toujours judicieuses sur les hommes et sur les choses. A ce groupe des lettres de voyage, intimes et familières, succède la correspondance plus générale des dernières années ».

Les lettres, au nombre de cent soixante-quinze, proviennent des collections de la famille (M^{me} Eugène Burnouf, M. Burnouf père, M. Charles Burnouf, oncle, et M. Émile Burnouf, cousin germain, l'ancien directeur de l'école d'Athènes)¹, des collections publiques (lettres à Lassen, dans la bibliothèque de l'université de Bonn, lettres à F.-A. Pott, dans la bibliothèque de l'université de Halle, lettres à Auguste Guillaume de Schlegel, dans la bibliothèque royale de Dresde, enfin des collections laissées par des amis français ou étrangers (Théodore Benfey, Bopp, Ch. Lenormant, Obry, etc.). Toutes ces lettres — est-il besoin de le dire, puisqu'on a deviné déjà le nom de l'éditeur, le plus soigneux et le plus exact des éditeurs? — sont publiées avec une reli-

1. Les lettres conservées par la famille ont été accrues par un don de Mme Mohl, d'une série de lettres à M. Jules Mohl, « l'ami le plus cher d'Eugène Burnouf ». Les unes et les autres ont été données par Mme Eugène Burnouf à la Bibliothèque nationale avec tous les papiers scientifiques de son mari. L'importance de ce legs est ainsi signalée dans l'*Avertissement* (p. xv) : « La masse de ses ouvrages restés manuscrits dépasse encore de beaucoup celle de ses livres imprimés. Quelle somme de travail représentent tous ces volumes, au nombre de plus de cent, qui sont venus enrichir les fonds orientaux de la Bibliothèque nationale ! »

gieuse fidélité¹ : elles sont accompagnées de notes sobres, claires, précises, où l'on reconnaît encore sa manière excellente.

Je me contenterai d'indiquer quelques-uns des passages les plus intéressants d'une correspondance où les pages sérieuses sont si instructives, où les pages intimes sont tantôt si touchantes (épancements de l'époux, du fils, du père), tantôt si spirituelles (impressions de voyage dans le monde savant et dans diverses parties de la France et de l'Europe) : veut-on des appréciations, parfois quelque peu malicieuses, sur les orientalistes contemporains de l'auteur, lesquels ne furent pas toujours de parfaits confrères pour lui ? Qu'on lise ce qui regarde A. L. de Chézy (pp. 5, 12, 68, 79, 80, 94, 183), S. de Sacy (pp. 18, 22, 29, 454), Garcin de Tassy (pp. 22, 29, 237, 252, 255), Saint-Martin (p. 23), Loiseleur Des Longchamps (pp. 76, 77), Stanislas Julien (p. 101), Langlois (p. 183), etc. Veut-on des hommages rendus avec délicatesse et chaleur d'âme à des maîtres éminents, à des confrères dévoués ? Qu'on lise les éloges donnés à Bopp (p. 3), à Abel Rémusat (pp. 5, 8, 21, 22, 89), à Lassen (pp. 61, 174), à Guillaume de Humboldt (pp. 78, 81), à Jules Mohl surtout (pp. 29, 60), etc.² Il y a infiniment de verve et d'humour dans les récits de voyage en Allemagne, en Angleterre, en Auvergne, notamment dans les descriptions de l'Alsace et de Strasbourg (pp. 137-147), du pays de Bade et de sa capitale (142-149), de Calsruhe (160), de Heidelberg (162), de Darmstadt (164), de Francfort (165), de Mayence (170), de Bonn (171), de Londres et d'Oxford (203-235), de Vichy (287-301), etc. Aux détails très pittoresques sur les villes, les campagnes, les monuments, se mêlent des détails fort piquants sur les personnages³, avec de plaisantes anecdotes contées d'une façon toute parisienne, c'est-à-dire on ne peut mieux. Voitures, hôtelleries, repas, incidents divers, tout est peint d'une plume alerte, enjouée, et l'on est tout heureux de trouver en un si grand savant un si séduisant

1. Quelques suppressions ont paru nécessaires. L'éditeur ne s'est résigné qu'avec un serrement de cœur à cet inévitable sacrifice. Voir (p. viii) ses excuses que tout le monde agréera et ses regrets que chacun partagera.

2. L'éditeur a dit (p. x) de Burnouf et de Mohl : « Une égale bonté de cœur, le même genre d'esprit, les mêmes goûts et presque les mêmes études avaient créé entre les deux savants une amitié vraiment fraternelle, dont le charme se révèle dans leur correspondance. » E. Burnouf et son ami se moquent avec toute la gaieté gauloise de prétendus savants qui appartenaient à l'école des *fleuristes*, au *bétail oriental*, et il fait, à cette occasion (p. 65) cette belle profession de foi : « Je ne puis aimer autre chose que le bon sens et le positif. »

3. Par exemple sur Schlegel, sur Wilson. La description du dîner fait chez ce dernier (p. 206-207) est aussi amusante qu'est attachante la description (p. 210, 211) de la bibliothèque d'Oxford. Schlegel, malgré son mérite éminent, était « la vanité en personne ». Burnouf le peint d'un trait (p. 174) et, dans la même page, il lui oppose Lassen, homme « d'une science merveilleuse et d'une grande simplicité ». Le voyageur trace un portrait très peu flatteur des femmes allemandes (p. 159).

narrateur¹. Mon incompétence me défend de toucher aux choses d'érudition orientale, mais je puis du moins déclarer que ces choses y sont exposées par E. Burnouf avec une netteté qui les rend accessibles aux profanes et qui autorise à dire qu'il avait de bonnes raisons pour vanter comme il le fait (p. 161) « notre belle et délicieuse langue française ».

L'appendice, d'étendue considérable (p. 477-555) mérite la plus sympathique attention, car les trente documents qui y sont contenus, intéressants soit par leur sujet, soit par le nom des signataires, complètent fort bien le recueil que je viens d'analyser. En voici l'énumération : lettre du baron Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, annonçant au futur membre de l'Institut sa nomination d'élève de l'École des Chartes (février 1822); correspondance entre J.-L. Burnouf et F. Bopp, 1822-1825²; une lettre de F. Rosen à E. Burnouf (de Londres, mars 1829); des fragments de trois lettres de Jules Mohl au même (de Londres, 1830); rapport sur le concours du prix Volney par le baron S. de Sacy (30 avril 1831); lettre de F. Bopp à E. Burnouf (de Berlin, mai 1832); lettre de Schlegel au même (de Bonn, novembre 1834); lettre de Christian Vatten au même (de Bonn, novembre 1834)³; lettre de Frédéric Creuzer au même (de Heidelberg, janvier 1835); six lettres de J.-L. Burnouf à Eugène Burnouf (de Paris, 1835); lettre de F. Rosen au même (septembre 1835); lettre du baron S. de Sacy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, à M. Burnouf père (mars 1836); lettre de Robert Lenz à E. Burnouf (de Saint-Petersbourg, mars 1836); lettre de James Prinsep au même (de Calcutta, juin 1837); lettre de G. Pauthier au même (janvier 1838); lettre de Guizot au même (mai 1838); dernière lettre de J. Prinsep au même (Calcutta, octobre 1838); lettre de H.H. Wilson au même (de Londres, mai 1839); deux billets de David d'Angers au même (avril 1840 et septembre 1842); deux lettres de Fr. Creuzer au même (de Heidelberg, janvier et octobre 1841); une lettre du philosophe Schelling au même (de Munich, juin 1841); deux lettres d'Alexandre de Humboldt au même (de Berlin, 1843, et de Paris, 1843); trois lettres se rapportant à la mort de J.-L. Burnouf, survenue le 8 mai 1844 (de Jules Michelet,

1. L'auteur loue (p. 129), dans une lettre à sa femme « les jolis feux d'artifice » d'une causerie spirituelle. Ces *jolis feux d'artifice* abondent dans toute la partie de la correspondance adressée à Mme Burnouf et à M. Mohl.

2. L'éditeur constate (p. xiv) que les lettres « adressées à M. Bournouf père, rappellent à chaque ligne et le souvenir et les études de son fils »; il ajoute : « Au premier rang des pièces les plus importantes il convient de mettre la petite correspondance échangée entre Jean-Louis Burnouf et François Bopp. C'est là que se montre, pour la première fois, le goût passionné d'Eugène Burnouf pour les études orientales. On voit qu'il le tenait de son père, épris lui-même de ces belles études, auxquelles de graves devoirs l'empêchaient de se livrer comme il l'aurait souhaité. »

3. Traduit de l'anglais, comme les lettres qui vont suivre de James Prinsep. On a aussi traduit de l'allemand les lettres de Frédéric Creuzer, de F. Rosen, etc.

de Chr. Lassen et de Philippe Le Bas); une lettre de J. Mohl (de Berlin, septembre 1847); une lettre du même au même, après les journées de juin; une lettre de Ch. Lenormant au même (de Paris, janvier 1849); enfin une lettre d'A. de Humboldt au même (de Sans-Souci, avril 1850).

L'appendice est suivi d'une bibliographie des travaux d'E. Burnouf ainsi divisée: 1° Travaux publiés isolément; 2° Travaux publiés dans le *Journal Asiatique*; 3° Travaux publiés dans le *Journal des savants*; 4° Liste des travaux manuscrits d'E. Burnouf (extrait de l'article inséré par M. Barthélemy Saint-Hilaire dans le *Journal des savants*, de septembre 1852); 5° Liste des articles sur les travaux d'E. Burnouf et des notices biographiques (Abel Rémusat, Lermnier, Obry, L. Jourdain, J.-J. Ampère, Biot, Félix Nève, Ch. Lenormant, E. Renan, Ph. Chasles, Ad. Tardif, J. Mohl, Barthélemy Saint-Hilaire, Th. Pavie, Naudet, etc.).

Un dernier mot : le *choix de lettres d'Eugène Burnouf*, dû à une pitié filiale aussi tendre qu'éclairée, fait admirablement connaître, en son grand cœur comme en son grand esprit, celui qui, pour me servir des paroles de Jules Mohl ¹ « a rehaussé la gloire littéraire de la France », et dont le « nom ne cessera pas de grandir avec les études qu'il a créées ».

T. DE L.

491. — O. TOMMASINI. *Scritti di storia et di critica*. (Bibliotheca italiana, I). Un vol. in-12. vii-390 pp. Roma. Lœscher, 1891, 5 fr.

Dans ce volume qui inaugure la nouvelle collection d'histoire et de critique de la librairie Lœscher, M. Tommasini a réuni des discours et des études déjà anciens et dispersés dans plusieurs recueils où il aurait été fâcheux de les oublier. L'étude sur l'histoire médiévale de Rome et ses plus récents historiens (p. 1-71) a dignement inauguré l'archivio de la R. *Società Romana di storia Patria*. On y trouve, avec un brillant résumé de l'histoire de la ville de Rome, des vues critiques sur les livres de Papencordt, Gregorovius, Höfler, Reumont et Graf et les principes qui les ont inspirés. Le discours sur la Méthode scientifique dans l'histoire (pp. 73-103), prononcé à l'ouverture des cours pratiques de Méthodologie fondés par la *Società Romana* contient un bon résumé de l'histoire des études historiques en Italie, depuis Muratori jusqu'aujourd'hui et de sages indications sur la façon dont il convient d'éditer les textes historiques. — Les études sur *Guido monaco d'Arezzo e la sua fama nella storia* (pp. 107-149) et sur *Pietro Metastasio e lo svolgimento del melodramma italiano* (pp. 149-222) sont des portraits biographiques et littéraires intéressants. — Les notices biographiques sur Atto Vannucci et sur Michele Amari font très bien connaître ces deux savants qui ont tout fait, le second surtout, pour le progrès de l'histoire en Italie et pour

1. Rapport à la Société Asiatique, 1852.

le maintien des bonnes relations entre l'Italie et la France. — Je ferai une seule observation à M. Tommasini. Il cite, p. 93, divers érudits français, *Labbé* et *Dacher* : il faut lire Labbe (l'accent est une erreur très commune même en France) et d'Achery (l'erreur vient probablement d'une mauvaise traduction du latin *Dacherius*); cette remarque prouvera au savant auteur avec quel soin il a été lu.

L. G. PELISSIER.

492. — **De l'enseignement des langues anciennes.** Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne, par Michel BRÉAL. Paris, ap. Hachette. Petit in-8, 152 p.

Ce Recueil de conférences est un plaidoyer habile et discret en faveur des langues anciennes. Qu'on le lise avec attention, et qu'on le médite bien. Il s'ouvre par une intéressante histoire de l'étude du latin jusqu'à nos jours suivie d'excellents conseils pédagogiques qui dégoûteront les esprits raisonnables de ces systèmes qu'enfantent chez nous l'ignorance des uns et la vanité des autres. Et d'abord, pourquoi apprend-on le latin? Parce que, répond M. Bréal, il est impossible d'expliquer la grammaire française sans l'aide de cette langue; parce que notre littérature a ses principales attaches dans l'antiquité; parce que l'on ne saurait dire que des choses vagues sur les défauts et les qualités de Corneille, si l'on ne comprend pas la langue de Sénèque et de Lucain; parce qu'on ne peut goûter Racine sans connaître Euripide, ni l'*Iphigénie* de Goethe quand on est incapable de lire dans le texte la tragédie grecque¹. Ce ne sont pas là sans doute des vérités bien nouvelles, mais répétées par M. B., elles acquièrent plus de force et d'autorité, et nous vivons à une époque où il est plus que jamais nécessaire de les enfoncer dans les esprits. Après avoir fait l'histoire de l'étude du latin au moyen âge, après avoir démontré qu'il existait alors dans l'enseignement des écoles je ne sais quoi de vivant et de libre où l'on faisait plus d'attention aux idées qu'aux mots, M. B., regrette que la Renaissance ait repoussé « tout ce que le moyen âge avait estimé et aimé ». Les savants ou plutôt les lettrés de cette époque ne lisent plus les anciens pour le seul amour du savoir : ils ne cherchent dans leurs œuvres que des modèles de style, et s'appliquent l'un à imiter Cicéron, l'autre Tite-Live, celui-ci Virgile, celui-là Horace. Le verbalisme triomphe : « *Explodere barbariam et restituere linguæ latinæ puritatem* » sont les deux propos qui reviennent constamment. C'est le latin d'apparat, c'est la forme seule que préconisent maîtres et élèves, et dès lors ce latin expurgé ne tenant plus par aucun lien aux âmes et aux esprits devient une langue morte. Au XVII^e siècle il n'y a

1. Aussi j'ai toujours trouvé extraordinaire qu'on ait pu donner le titre d'*agrégés* à des professeurs de langues qui ne savaient ni le latin ni le grec. Pour eux, ils estiment la chose toute naturelle, l'ignorance étant toujours prête à s'admirer.

plus que ce qu'on appelait les *pédants* qui écrivent en latin; néanmoins les traditions de la Renaissance subsistèrent dans l'enseignement jusqu'à nos jours, et le pompeux discours latin en fut le dernier vestige. L'Allemagne passa par les mêmes destinées que la France; mais au xviii^e siècle vint Herder qui dit « sur le ton d'un hiérophante » : La nature et la Grèce, c'est tout un, et à sa voix les hellénistes qui étaient alors très rares se multiplièrent, d'autant plus qu'il n'en manqua point d'assez *ingénieux* (l'Allemagne, dit Olivier de Serres, est la mère des ingénieux entendements) pour trouver je ne sais quelle affinité entre le génie grec et le génie germanique. Wolf et de Humboldt, disciples de Herder, propagent la doctrine de leur maître, et ils ont eux-mêmes des successeurs qui créent la philologie classique. On sait quels services elle a rendus, mais aussi dans quels abus et quels excès elle a glissé. Après la funeste guerre de 1870, nous empruntâmes à nos vainqueurs tout ce qu'il y avait de mauvais chez eux : de petits et de gros professeurs plus ambitieux que bien intentionnés s'improvisèrent du jour au lendemain romanistes, critiques de textes, philologues, et jusque dans les classes de cinquième et de sixième on fit une véritable débauche de grammaire comparée. De là une réaction violente chez nous comme en Allemagne contre l'enseignement du grec et du latin qu'on accusa de ne pas répondre aux sociétés modernes, contre ces professeurs qui s'égarèrent avec leurs élèves dans les minuties de l'érudition, qui transformèrent les lycées en petites facultés. Les vrais savants furent les premiers qui poussèrent le cri d'alarme, et qui essayèrent de ramener les bergers et leurs troupeaux dans la bonne voie : mais le mal était fait et l'on s'en ressentira encore longtemps. Cependant ce n'est pas une raison pour jeter tout à bas : il vaut mieux corriger, tenter quelques réformes faciles ¹, et revenir par quelques endroits à l'ancien système qui avait du bon, puisqu'il a formé des hommes dont les derniers survivants sont l'honneur et la gloire de la fin de ce siècle. Si l'étude du grec, si celle du latin surtout venait à disparaître, la France y perdrait encore plus que l'Allemagne, car « nous tenons à Rome, répète à dessein M. Bréal, par notre langue, par nos lois, par notre littérature, par les arts, par la religion, par mille autres liens ». Que l'on crée pour les besoins des démocraties modernes différents types d'instruction, mais que l'enseignement des langues anciennes garde toujours dans notre pays le premier rang. Pour vivre une nation a besoin de commerçants et d'industriels de toute sorte; mais, pour mieux vivre, ne l'oublions pas, il faut à l'élite de ses enfants ces belles études qui, disait Michelet, « accordent à nos poitrines l'élargissement d'une moralité plus douce et vastement humaine ».

A. DELBOULLE.

1. M. Bréal les indique aux maîtres dans les deux dernières conférences toutes pleines des conseils les plus sages et les plus pratiques.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 octobre 1891.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire intitulé : *la Question de la légitimité à l'avènement de Hugues Capet*.

Les hommes, dit-il, ne se défont que péniblement et avec une lenteur extrême des conceptions politiques auxquelles le temps les a habitués. Soumis pendant des siècles au pouvoir de Rome, l'Occident chrétien s'était accoutumé à concevoir le gouvernement du monde à la façon romaine : toute théorie politique supposait un maître, un empereur, et les théoriciens sujets des rois éprouvaient quelque embarras pour justifier l'autorité absolue de leurs maîtres. Ils s'arrêtèrent à cette combinaison de mots : « Le roi est empereur en son royaume. » Tant que la couronne de France avait continué d'appartenir aux descendants de Charlemagne, on pouvait imaginer encore qu'un prince français réussirait à réunir sur sa tête, comme son illustre aïeul, les titres de roi et d'empereur. L'avènement de Hugues rendit cette perspective impossible et acheva de ruiner, pour de longs siècles, toute chance d'une restauration même temporaire de la domination impériale sur l'Europe chrétienne.

Cet avènement soulevait une question de droit fort délicate. Au x^e siècle, la naissance et l'élection réunies faisaient le roi. La première de ces conditions, la naissance, manquait à Hugues. Il rencontra en général peu de résistance, et les légitimistes carolingiens s'inclinèrent assez vite devant le fait accompli. Cependant, on doit noter les protestations de quelques historiens et les formules de quelques chartes, où la date est tournée de manière à exprimer une opposition théorique à l'usurpateur. Ce sentiment s'accrut plus tard et l'on en vint à juger utile, pour assurer à la dynastie régnante une légitimité parfaite, un mariage qui unirait les descendants de Charlemagne et ceux de Hugues. C'est pourquoi Louis VII épousa une descendante de Charlemagne, et Philippe-Auguste, né de ce mariage, fut salué du nom de Carolide. Philippe-Auguste, à son tour, épousa une descendante d'Ermengarde, la fille de Charles de Lorraine. Cette dernière union fut très remarquée et plusieurs chroniqueurs la notèrent avec joie : *regnum in ipso redactum ad progeniem Caroli Magni; de reditu regni Francorum ad stirpem Caroli*.

Néanmoins, jusqu'au xii^e siècle, et encore dans la seconde moitié de ce siècle, il y eut des princes qui maintinrent, d'une façon d'ailleurs toute théorique et pacifique, leurs prétentions à la couronne de France, qui contestèrent pour la forme les droits de saint Louis et de Philippe le Hardi. En 1270, ce prétendant honoraire était Jean I^{er}, duc de Basse-Lorraine : c'était le gendre du roi Louis IX; il avait épousé, dit M. Viollet, « Marguerite, fille du pieux intrus qui mourut sous les murs de Tunis ».

Séance du 9 octobre 1891.

M. Dutreuil de Rhins, chargé par l'Académie d'une mission d'exploration scientifique dans l'Asie centrale, annonce, par une lettre en date du 5 août, son arrivée et celle de ses compagnons à Sampoula, près de Kotane.

L'Académie se forme en comité secret.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, l'Académie décide qu'à l'avenir le prix Brunet sera décerné, sans programme indiqué d'avance, au meilleur des ouvrages de bibliographie savante publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant la clôture du concours.

L'Académie nomme deux commissions chargées de proposer des sujets à mettre au concours :

1^o Pour le prix ordinaire (antiquité classique) : MM. Georges Perrot, Schlumberger, Duchesne, Boissier;

2^o Pour le prix Bordin (études orientales) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Maspero.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire (voir la séance précédente).

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Oppert : *TERRIEM DE LACOUPE-RIE (A.), l'Ere des Arsacides en 248 avant J.-C. selon les inscriptions cunéiformes (extraits du Musée)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 26 octobre —

1891

Sommaire : 494. ANCIAUX, Les confréries musulmanes. — 495. VOLLERS, La version samaritaine du Pentateuque, V. — 496. BLOCH, Glossaire phénicien. — 497. MILLIET, Les premières périodes de la céramique grecque. — 498. GUSTAFSSON, Corrections au livre XXI de Tite-Live. — 499, Tite-Live, VI-X p.p. A. ZINGERLE. — 500-501, NOVAK, Tite-Live, XXI et XXII; Tacite, Annales, I-III. — 502. CORDA, Catalogue des factums de la Bibliothèque nationale. — 503. WARNER, Jean de Mandeville. — 504. CAMPBELL, Annales de la typographie néerlandaise au xve siècle. — 505. ROHRICHT, Bibliographie géographique de la Palestine. — 506. NEGROUCCI, Le bataillon universitaire toscan. — Chronique. — Académie des inscriptions.

494. — Maurice ANCIAUX. **Les confréries musulmanes et leur rôle politique.** (Extrait de la Revue de Belgique). P. Weissenbruch, Bruxelles, 1891. In-8. 23 pp.

Un résumé fort exact de l'organisation des confréries musulmanes d'après les travaux de MM. Rinn et Duveyrier, des aperçus très justes sur le danger que font courir les associations religieuses à la civilisation européenne qui s'implante de tous côtés dans le continent africain, telles sont les qualités qui distinguent la brochure que nous signalons aux lecteurs de la *Revue*. Peut-être cependant M. Maurice Anciaux n'a-t-il pas suffisamment indiqué les causes de ce mouvement politico-religieux qui tire sa principale force du besoin qu'éprouvent les Musulmans d'avoir une sorte de charte politique qui leur assure quelques droits immuables, aussi bien dans le pays où ils vivent sous la domination de leurs propres chefs que dans ceux où ils sont soumis à une autorité étrangère.

O. HOUDAS.

495. — **Pentateuchus samaritanus.** Ad fidem librorum manuscriptorum apud Nablusianos repertorum edidit et varias lectiones adscripsit H. PETERMANN. Fasciculus V, **Deuteronomium** ex recensione Caroli VOLLERS. Berlin, Mœser. 1891, in-8, p. 469-553.

Nous avons la satisfaction d'annoncer la publication du cinquième fascicule de la version samaritaine du *Pentateuque*, qui comprend le *Deutéronome* et qui achève l'importante édition commencée par Petermann et continuée par M. Vollers. On avait pu craindre que les nouvelles fonctions auxquelles avait été nommé en Egypte M. V., appelé à la direction de la Bibliothèque khédiviale du Caire, ne l'empêchassent de continuer les soins qu'il donnait à cette édition. Heureusement il a pu

disposer du temps nécessaire à l'achèvement de l'œuvre, bien que son éloignement de l'Europe ne lui ait pas permis d'utiliser plusieurs documents qu'il avait à sa disposition à la Bibliothèque royale de Berlin. Dans le précédent fascicule il exprimait l'espoir de donner pour le *Deutéronome* les variantes des fragments de Saint-Petersbourg et de la triglotte Barberini. Ce vœu n'a pu être réalisé que pour les fragments de Saint-Petersbourg; la triglotte est restée en dehors de ses collations. En outre, il n'a pu se servir du texte de la polyglotte de Londres que dans la réimpression que M. Brüll en a faite en 1875 et qui est loin de présenter toute garantie d'exactitude, comme M. V. le remarque dans la préface de son quatrième fascicule. Nous avons collationné quelques passages des chapitres xxxii et xxxiii du *Deutéronome* de l'édition de M. V. avec les passages correspondants de la triglotte Barberini et de la polyglotte de Londres, publiés en appendice dans l'édition de la *Genèse* de M. Heidenheim, *Die samaritanische Pentateuch-Version, die Genesis*, pp. 96-97, et nous avons constaté avec regret le manque d'un certain nombre de variantes importantes.

En rendant compte dans cette *Revue*, 19 juillet 1886, n° 29, du quatrième fascicule renfermant les *Nombres*, nous nous sommes étendus sur les mérites de cette publication, la méthode adoptée par les éditeurs et les manuscrits nouveaux qu'ils avaient entre les mains et qui donnent à leur œuvre une importance particulière. Nous avons peu de choses à ajouter aujourd'hui. M. V. nous informe dans sa préface que la copie, *apographon*, qui sert de base à son texte, est due au grand prêtre actuel des Samaritains de Naplouse, Jacob ibn Haroun, et qu'il est admissible que l'original de cette copie et les autres manuscrits collationnés par Petermann se trouvent à Naplouse, soit dans la synagogue, soit dans une maison privée.

Cette édition sera désormais indispensable aux sémitistes que l'étude du samaritain intéresse pour la comparaison des dialectes araméens, et aux théologiens qui pour l'exégèse biblique doivent consulter la version samaritaine. Il est donc fâcheux que l'éditeur, M. Mœser, en ait élevé le prix à 72 mark ou 80 francs (12 mark pour le *Lévitique* et 15 mark pour chacun des quatre autres fascicules), chiffre exorbitant pour un volume in-octavo de cinq cent cinquante pages. Nous louons fort le mérite et le désintéressement d'un libraire qui fait les frais coûteux de publications qui ne s'adressent qu'à un public restreint. Mais l'exagération du prix de vente ne va-t-elle pas, en effrayant les acheteurs, à l'encontre du but que l'on se propose? Dans le cas actuel le prix paraîtra d'autant plus élevé que cette édition, comme nous l'avons dit, ne donne pas toutes les variantes connues et, par cela même, ne dispense pas de recourir aux publications précédentes. Elle est évidemment bien supérieure à ses devancières, mais elle ne peut être considérée comme une édition critique définitive.

Comme couronnement de ses études samaritaines, M. Vollers annonce

la publication d'un dictionnaire samaritain qu'il fera précéder d'une étude grammaticale. Il s'acquerra par là la reconnaissance des orientalistes qui lui sont déjà redevables d'excellents travaux sur la bibliographie arabe et sur le dialecte arabe de l'Égypte.

Rubens DUVAL.

496.—*Phœnicisches Glossar*. Von Dr A. Bloch. Berlin, Meyer et Muller, 1891. 64 p. in-8.

Le Glossaire phénicien de M. Bloch n'est pas le premier ouvrage qui ait paru sur cette matière. Sans parler de l'Index des *Monumenta* de Gesenius et de ceux qui font suite à la grammaire phénicienne de Schröder, M. A. Levy de Breslau a publié, en 1864, un *Phönizisches Wörterbuch*, conçu sur le même plan que le *Phœnicisches Glossar* de M. B. Le nom de dictionnaire était un peu pompeux pour une plaquette de cinquante pages, comprenant en tout neuf cents mots; en réalité, le *Wörterbuch* de Levy n'est guère que l'index des *Phönizische Studien*, par lesquels il a rendu de si grands services à l'épigraphie phénicienne.

Depuis lors, les inscriptions se sont multipliées; elles ont été réunies partiellement dans la *Phönizische Sprache* de Schröder, puis, d'une façon complète dans le *Corpus inscriptionum Semiticarum* qui s'est ainsi trouvé remplacer les travaux antérieurs. Le tome I^{er} de la partie phénicienne a paru, le tome II est en cours de publication. C'est le tome I^{er} du *Corpus* qui a été l'occasion du nouveau « Glossaire » de M. B., et qui en forme le principal contenu. M. B. ne s'est pas toutefois borné au *Corpus*; il s'est tenu au courant de toutes les inscriptions publiées depuis; il les utilise et il donne, en tête de son Glossaire, la bibliographie très exacte des travaux qui y ont trait¹.

Il n'est pas sans intérêt de comparer ces deux dictionnaires et de voir les progrès qu'a faits, depuis vingt-cinq ans, la connaissance du phénicien. La première impression que l'on reçoit est celle d'une déception. Le *Wörterbuch* de Levy formait cinquante pages comprenant plus de neuf cents mots; le Glossaire de M. B. n'en comprend que mille, répartis sur cinquante-quatre pages. Il semble donc, au premier abord, que notre lexique phénicien ne se soit pas sensiblement enrichi. Pourtant, un examen plus attentif prouve que ce calcul de pages et de mots est illusoire. Je prends au hasard la lettre M. Sur cent dix articles environ dont elle se compose chez Levy, trente-cinq viennent d'inscriptions néo-puniques dont M. B. ne s'occupe pas; vingt-cinq autres

1. Je n'ai guère qu'une addition² à y faire; Renan, *Inscription phénicienne inédite de Sidon*, dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, vol. II, n° 3, 1891, p. 75-79. On aurait aussi désiré y voir figurer les diverses révisions dont le *Corpus* a été l'objet.

ont été rayés; par contre, M. B. a introduit dans le dictionnaire soixante-sept articles nouveaux. Le lexique phénicien a donc été plus qu'à moitié renouvelé; il s'est enrichi par la suppression de formes ou de lectures reconnues fausses, et par l'addition d'un grand nombre de mots nouveaux.

Malgré tout, on ne peut s'empêcher de trouver que ce glossaire est bien maigre. Cela tient en partie, il faut le reconnaître, à la pauvreté de l'épigraphie phénicienne. Un dictionnaire épigraphique est toujours pauvre, parce que les inscriptions sont peu riches en formes grammaticales; ce sont toujours les mêmes mots et les mêmes tournures qui y reviennent; le caractère défectif de l'écriture phénicienne, en supprimant les voyelles, restreint encore le nombre des formes grammaticales que nous pouvons atteindre avec certitude. Mais cette pauvreté vient aussi en partie de la façon dont M. B. a conçu son plan et dont il l'a exécuté.

M. B. nous annonce dans sa préface qu'il a laissé de côté les inscriptions néo-puniques qui feront l'objet d'un travail spécial. On regrette qu'il se soit ainsi privé du quart peut-être des mots que nous connaissons. Il est vrai que l'orthographe des inscriptions néo-puniques est très capricieuse; elles ont des lettres quiescentes, c'est-à-dire des consonnes faisant fonction de voyelles, qui sont mises d'une façon assez arbitraire, et qui introduiraient un certain disparate dans un glossaire où les formes phéniciennes viendraient se heurter aux formes néo-puniques. En outre, leur onomastique est en partie latine ou berbère. Elles correspondent à une autre période du développement de la civilisation phénicienne en Afrique, dont leur écriture, si différente de l'écriture punique, est la marque; mais la langue de ces inscriptions est le phénicien, ou du moins un de ses dialectes. La limite, d'ailleurs, n'est pas facile à établir. De quel droit M. B. laisse-t-il de côté les inscriptions de Constantine, qui sont en caractères intermédiaires entre le punique et le néo-punique, plus proches du premier que du second, et la grande inscription de Dougga, qui est franchement punique, et celle du disque en bronze d'Iol, et tant d'autres encore? Si l'on veut faire une coupure, il faut la mettre avant Carthage; car c'est à Carthage que nous trouvons les premiers germes d'un dialecte différent de celui de la côte de Phénicie, notamment l'emploi de l'*alef* à la place du *iod* comme pronom suffixe. A l'article *Alef*, M. B. écrit : « *Es dient als suffix. verb. und nom. der 3 Pers. sing. masc. und fem. statt des gewöhnlicheren iod* ». Il aurait dû ajouter « à Carthage »; faute de quoi sa remarque est de nature à induire en erreur. On pourrait facilement obvier aux inconvénients qui résulteraient de la confusion des différences dialectales, en indiquant, par une lettre, à la suite de chaque mot, s'il appartient à la Phénicie, ou à Carthage, ou aux inscriptions de l'époque romaine, c'est-à-dire néo-puniques.

Toute la partie relative aux légendes des monnaies est aussi traitée d'une façon insuffisante. Pour la Phénicie et l'île de Chypre, M. B. suit

Gesenius et la *numismatique de Satrapies* du duc de Luynes; mais beaucoup de leurs lectures sont bien vieilles et auraient besoin d'être réformées; le point d'interrogation dont M. B. accompagne les plus douteuses ne suffit pas. Pour l'Afrique, il avait pour se guider la *numismatique du nord de l'Afrique* de Muller, mais il ne l'utilise que d'une façon incomplète. Ainsi, pourquoi citer Vermina et omettre Bocchus? Pourquoi omettre les monnaies de Saraï et de Suthul, dont l'attribution n'est pas plus douteuse que celle de maint autre nom de ville qu'il a admis dans son dictionnaire?

M. B. classe à leur rang alphabétique les abréviations. On pourrait à la rigueur se demander si leur place est bien dans un lexique, surtout lorsque ces lettres ne se suivaient pas dans le mot, ou même faisaient partie de mots différents. Je ferai, à ce propos, une petite querelle à M. B. J'ai établi que bon nombre de ces abréviations étaient formées des lettres initiale et finale du nom. M. B. adopte cette opinion et cite l'abréviation *Mn* = Mikipsân¹, en la faisant suivre des mots : « *Nach Ledrain, Revue d'Assyriologie, etc.* » Il aurait dû dire : « *Nach Berger.* » M. B. me pardonnera d'insister, mais c'est une découverte que j'ai faite et j'y tiens. Ensuite, citant *Mn*, il aurait dû citer également *Al* = Adherbaal, *Gn* = Gulussân, etc. Pour les abréviations étrangères à la numismatique, mêmes lacunes; ainsi *alef* seul se trouve non-seulement dans Cl. G. Sc. n° 40, mais sur un sarcophage de Byblos, CIS. N° 2; *ain-alef*, CIS. N° 398.

Ces réserves faites, je m'empresse de reconnaître que le Glossaire de M. B. est consciencieusement fait et en général exact.

Il n'y a qu'un peu d'erreurs à y relever. Peut-être pourrait-on lui reprocher de ne pas faire assez rigoureusement le départ entre ce qui est certain et ce qui ne l'est pas, surtout pour les travaux postérieurs au *Corpus*; il semble que ce soit pour lui paroles d'évangile. De ce qu'un travail est récent, il ne s'en suit pas qu'il soit définitif; on ne saurait apporter trop de prudence, surtout lorsqu'il s'agit de graffiti à peine visibles, qui ont été vus différemment par des voyageurs différents, et l'on doit hésiter longtemps avant d'introduire un dieu nouveau, tel que Menqueçat, dans le dictionnaire phénicien. Même pour les mots pris au *Corpus*, il est certaines lectures qui auraient dû être accompagnées d'un point d'interrogation. Je veux bien qu'*aglat* signifie un « char »; j'en suis porté à le croire; mais le sens du texte où se trouve ce mot n'est pas certain. D'autres fois, au contraire, M. B. abandonne, un peu légèrement peut-être, des traductions qui auraient mérité d'être au moins mentionnées. Je sais d'ailleurs combien la distinction entre le certain et le probable, le vrai et le faux est souvent délicate. J'en signalerai à M. B. un exemple tiré du *Corpus*. Le n° 264 se termine par ces mots : « *Es beam*

1. Il aurait pu ajouter : et Massinissan, ainsi que M. Babelon l'a démontré; *Revue de Numismatique*, 3^e série, t. VII, 1889, p. 398.

beit Melgart », c'est-à-dire « qui est du peuple du temple de Melgart ». Il s'agirait donc d'une sorte de confrérie sacrée. Or, un nouvel examen m'a prouvé qu'il faut lire : « *Ros-Melgart* » et non *Beit-Melgart* », c'est-à-dire « du Cap de Melgart ». C'est donc une indication géographique, un des nombreux *Caput Herculis* que mentionnent les auteurs anciens, sans doute la ville d'Héraclée, dont les monnaies portaient cette même légende. C'est un exemple que M. B. pourra joindre, dans sa prochaine édition, à l'article « *Ros* ».

Je n'insisterai pas sur les fautes typographiques; d'ailleurs M. B. a rectifié les plus grossières dans ses *Corrigenda*. Je signalerai seulement en passant, p. 17 : *Es mounamam* pour *Es mounamas*; p. 42 : *Ampenat* pour *Aspenat*; p. 43 : *Mesar* pour *Mesad*. Il lui arrive aussi d'introduire dans son glossaire, comme mots, de simples fautes de lapicide. *Abnbaal* doit peut-être se lire dans l'inscription C. 53; mais c'est une simple faute pour *Adonbaal*, par la confusion du *b* et du *d*; ce n'est pas un nom nouveau devant se lire *Abinubaal* « *unser Vater ist Baal* ». De même *Himinchat* est une faute pour *Himilchat*, cela ne signifie pas « *Bruder der Minchat* »; il n'y a jamais eu de déesse *Minchat*.

Je relèverai encore, en finissant, une ou deux inexactitudes : Le pluriel de *Çidoni* s'écrit bien en général *Çidonim*; mais on trouve la forme *Çidonjim*, dans l'inscription bilingue du Pirée (Ath. 9). *Pumæjaton* s'écrit avec un seul *i* *od*, et non avec deux, sur les monnaies : *Pumiaton*; enfin, certaines omissions, peut-être plus graves encore : Ainsi je n'ai trouvé dans le glossaire, ni le suffixe *i* *od* qui est d'un si grand usage comme pronom suffixe soit de la 1^{re} personne, soit de la 3^e masc. sing. (en dehors de l'Afrique), soit même de la 3^e fem. sing. (CIS. 93, 4.); même remarque pour le pronom suffixe de la 2^e pers. sing. *ka*, et de la 1^{re} plur. *nou*. Cela est d'autant plus surprenant que M. B. mentionne le pronom suffixe de la 3^e pers. sing. à Carthage, *alef*, et celui de la 3^e plur. *âm* ou *nâm*.

En général, l'analyse des parties du langage n'est pas poussée assez loin; il semble que M. B. flotte constamment entre l'index qui se borne à relever les mots et à renvoyer aux sources, et le dictionnaire qui analyse et qui classe. Son glossaire est trop développé pour un simple vocabulaire, trop peu approfondi pour un dictionnaire.

On doit néanmoins se féliciter de voir les études phéniciennes donner naissance à des travaux de ce genre. C'est la meilleure preuve de l'utilité du *Corpus* et des services qu'il est appelé à rendre. Il faut maintenant que M. B. fasse le même travail pour les inscriptions néo-puniques. Cela est d'autant plus nécessaire qu'elles sont très dispersées et d'une lecture en général très difficile. Si j'avais un conseil à lui donner, ce serait d'en profiter pour refondre tout son glossaire. Il faudrait y joindre la table des mots phéniciens qui se trouvent dans le *Pænulus* de Plaute, et celle des mots qui nous ont été conservés par les auteurs anciens, ou qui ont passé en grec et en latin. L'entreprise avait déjà

été tentée par Gesenius dans ses *Monumenta*, et elle pourrait être reprise aujourd'hui avec de bien plus grandes ressources. On pourrait ainsi se faire une idée à peu près complète des vestiges de la langue phénicienne qui nous sont parvenus. Dès à présent, le « Glossaire » pourra servir utilement d'index pour les inscriptions déjà publiées; on y trouvera même les éléments d'un dictionnaire, à condition de s'en servir *cum grano salis*, c'est-à-dire : avec un brin de critique.

Ph. BERGER.

497. — P. MILLIET. *Etudes sur les premières périodes de la céramique grecque*. Paris, Giraudon, 1891. 1 vol. in-8 de 169 p.

On a si rarement l'occasion de rencontrer un artiste écrivant, même quelques pages, sur l'histoire de l'art, qu'il faut s'empresser de signaler les publications rédigées dans ces conditions exceptionnelles. M. P. Milliet est un jeune peintre, élève de l'École du Louvre, auteur de l'ouvrage intitulé : « Vases peints du cabinet des médailles et antiques. » Le volume que nous avons sous les yeux est un extrait d'une thèse soutenue à l'École. Il contient un résumé historique de la décoration céramique dans l'antiquité grecque. Une introduction de dix pages pose les bases d'une classification ethnographique des vases peints, précédée d'un aperçu sur les peuples grecs qui se sont partagé la fabrication de ces vases. Le chapitre premier les classe sous trois chefs : sujets, provenance, formes, et les chapitres suivants traitent « de la fabrication primitive, du style gréco-asiatique, des vases à figures noires, des coupes doriennes, dites de Cyrène ou de Naucratis, des vases chalcidiens, des prolongements et survivances de la technique à figures noires ». Enfin un appendice fait connaître « les phases principales de la grande peinture en Grèce ». M. P. M. a trouvé dans les plus importantes publications spéciales, dont il donne la nomenclature, la plupart des éléments qui ont servi à composer son livre, et, par une attention qui mérite la gratitude du lecteur profane, il a fait le départ des notions positives et des hypothèses présentées par les maîtres. Ce procédé tout nouveau, mais qui devra être imité, a l'avantage de fixer l'esprit sur les points acquis et de le stimuler quand il y a controverse. Qu'il nous permette une critique de détail sur un passage de son ouvrage où il emprunte à l'histoire de l'ancienne musique grecque un argument peu solide. « Un peintre de Mélos, dit-il (p. 49), a représenté Apollon debout sur un char; le dieu tient à la main une lyre à sept cordes. Ce détail indique, pour la peinture, une époque postérieure au VII^e siècle avant notre ère; car, selon la tradition, c'est à cette date que Terpandre aurait, pour la première fois, construit une lyre à sept cordes. » Une autre tradition tout aussi valable donnait pour attribut au Dieu Apollon une cithare munie d'autant de cordes que l'instrument inventé par Timothée (vers 400 avant J.-C.) et c'est en invoquant cette tradition

que le citharède milésien fut relevé de l'accusation portée contre lui par les juges de Lacédémone (*Athénée, Deipnosophistes*, p. 636). Or le nombre de ces cordes était supérieur à sept. L'invention de Terpandre consistait dans l'accord établi entre les deux cordes extrêmes de la cithare. M. P. Milliet est d'ordinaire plus circonspect quand il rencontre des faits qui tendent à vieillir les peintures sur vases, et il observe avec raison qu'un procédé archaïque s'est quelquefois maintenu longtemps dans la pratique. On lira ses *Études* avec plaisir et profit.

C. E. R.

498. — I. F. GUSTAFSSON. *De Livii libro XXI emendando*, Helsingfors, 1890, 24 p. in-4.

499. — II. Ant. ZINGERLE. *T. Livii ab urbe condita libri. Pars. II. Liber vi-x.* ed. major et ed. minor. Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag. Præf. v-vii. Texte ed. maj. 1-245 in-12.

500. — III. R. NOVAK *Tituli Livii ab urbe condita libri XXI et XXII.* Prague. Otto, 1891, in-8. Texte 1-109. Adnotatio critica, 110-116.

501. — IV. R. NOVAK. *Cornell Tacituli ab excessu Divi Augusti libri I-III.* Prague, in-8, 1890. Texte 1-107. Adnotatio critica 108-112.

I. La mode est aux centaines, aux multiples ou fractions de centaines. L'Université de Finlande ou autrement d'Helsingfors a célébré l'an dernier ses deux siècles et demi d'existence par la publication de quelques ouvrages ou programmes. Voici l'un d'eux. L'auteur est connu par une édition des *Fragmenta veteris testamenti in latinum conversi* d'après le palimpseste du Vatican, par des études sur Sidoine-Apollinaire, sur le premier livre du *De Finibus* et les *Tusculanes* de Cicéron, etc. Ici, comme autrefois dans son travail sur Cicéron, M. Gustafsson cherche à se rendre compte des fautes habituelles et particulièrement des additions ou gloses qu'on relève dans le manuscrit qui a servi d'archétype. Il étudie ainsi le *tempérament* du copiste et il montre pour Tite-Live que contrairement à ce qu'avait affirmé Madvig, l'archétype du XXI^e livre, tel que nous l'avons, contenait plus d'additions que d'omissions. Ce fondement posé, M. G. examine d'autres parties du texte où il est vraisemblable que les mêmes fautes ont été commises. Les corrections proposées consistent le plus souvent dans la suppression de mots dont l'addition est expliquée d'une manière plus ou moins vraisemblable. Il me semble que M. Gustafsson tire des conséquences quelque peu forcées de la remarque qui lui sert de point de départ ; mais son travail est certainement fort intéressant.

II. J'ai déjà eu plus d'une fois ¹ l'occasion de parler ici de l'édition de Tite-Live que donne M. Zingerle dans la collection Schenkl. La seconde partie de la première décade vient de paraître. On retrouve dans le pré-

1. Voir la *Revue* du 3 février 1890, p. 87, et notamment pour la première partie de la première décade, la *Revue* du 16 juillet 1888, p. 48.

sent volume les qualités de sûreté et de conscience qui recommandent les publications précédentes. Sur les passages controversés, on sera renseigné autant et même plus qu'il n'est nécessaire; toutes les conjectures anciennes ou récentes qui présentent quelque intérêt sont ici recueillies; les contributions les plus récentes au texte de Tite-Live, insérées dans les périodiques, sont rappelées dès la première note de la préface.

En France nous voudrions avoir au commencement de chaque livre ou l'építome, ou un sommaire. Il nous paraîtrait surtout indispensable de rencontrer en tête de chaque volume l'explication des signes critiques. Nous trouvons ici (p. vi) des suppléments aux notes des livres XXXI et XXXII. Elles manqueront au lecteur de ces livres comme celui qui n'aura que ce second volume manquera de la clef nécessaire à la lecture des sigles. M. Zingerle suppose que l'on a devant soi et toujours *tous* ses Tite-Live, sans compter les autres secours: ce qu'il regarde comme la règle pourrait bien n'être en fait que l'exception.

III. On a déjà signalé dans cette *Revue* deux éditions de M. Novák ¹. Ce savant a depuis étendu ses travaux à d'autres auteurs, mais en suivant la même méthode. Je ne la crois pas bonne. Renverser la règle connue et partout *quieta movere*; regarder comme suspect tout ce qui fait difficulté, alors que les expressions même qui choquent M. N. doivent être tenues comme caractéristiques du style de l'auteur, quand elles ne sont pas, et c'est le cas le plus fréquent, un simple emprunt à la langue des simples poètes ou à la langue familière; risquer de lourdes additions à côté d'un très grand nombre de conjectures ou de suppressions presque toutes inutiles ou contestables: tout cela n'est guère qu'un jeu d'esprit. Par l'abondance de ses productions, par les excès de sa critique, M. N. rappelle Bährens; mais il y avait chez celui-ci certaines intuitions et de très précieuses connaissances paléographiques qui faisaient jusqu'à un certain point compensation. Donc ici malheureusement, comme dans les publications qui ont précédé, grand étalage de critique sans grand résultat.

Les ouvrages de M. N. déplaisent d'abord aux éducateurs par le défaut qui vient d'être signalé. Ils leur déplairont davantage par la mobilité d'esprit que l'auteur ne dissimule en aucune façon. En cours d'édition de Tacite, après avoir publié le dialogue avec les autres petits traités, M. N. s'avise que le dialogue est de Quintilien. Il est fort honorable en tout état de cause, mais surtout dans les controverses de pure science, de dire ouvertement ce qu'on pense. Mais le résultat le plus sûr d'un aveu aussi grave que celui-ci sera infailliblement de nous ôter toute confiance solide dans les productions actuelles de M. N. puisqu'elles risquent d'être bouleversées de même par celles de demain.

1. Voir la *Revue* du 9 juin 1889, p. 442. Cf. aussi l'article de la *Revue* du 15 décembre, 1890, p. 446.

M. Novák dans ses *Adnotationes criticae* signale ici par un astérisque ses conjectures personnelles. Il a donné la traduction de ce signe conventionnel dans son édition de la Germanie. Dans les autres éditions, il supprime cet avertissement que les lecteurs sont censés connaître. Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier.

Émile THOMAS.

502. — Bibliothèque nationale. Département des imprimés. *Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790*, par A. CORDA, sous-bibliothécaire au département des imprimés. Tome I. Abadie-Cyvatat. Paris, Plon, 1890, grand in-8 de xi-567 p.

La collection connue à la Bibliothèque nationale sous le nom de collection des factums forme un ensemble d'environ 57,000 articles, comprenant des documents assez divers, mémoires, consultations, plaidoyers, requêtes, jugements, arrêts, lettres, etc., mais qui, dit M. Corda en son *Avant-propos*, présentent tous ce caractère d'avoir été rédigés ou publiés en vue d'établir ou de réfuter les prétentions des plaideurs, de se rattacher par un lien quelconque à une affaire litigieuse. Trente-deux mille de ces articles, qui sont de la période antérieure à la Révolution, ont trouvé place dans le Catalogue que je viens examiner. Ce Catalogue a été rédigé d'après des règles excellentes et avec un soin minutieux. C'est un travail qui fait le plus grand honneur à la patience et à la sagacité de M. Corda. Il y avait mille difficultés à vaincre : elles ont été toutes très heureusement vaincues. Tous ceux qui, soit comme simples curieux, soit comme sérieux chercheurs, auront à consulter le très commode et très précieux inventaire, seront reconnaissants à l'auteur de la peine qu'il a daigné prendre pour faciliter leur lecture ou leurs investigations. Et combien ils seront nombreux ces curieux et ces chercheurs ! Qu'il s'agisse de l'histoire des localités¹, de l'histoire des individus, ou même de l'histoire générale, les indications sont si abondantes qu'il y en a pour tous les goûts et qu'elles s'adressent en quelque sorte à tout le monde. Mais laissons M. C. nous signaler lui-même quelques-uns des trésors que son Catalogue aidera si bien à connaître : « Est-il besoin d'insister, dit-il (p. x), sur l'intérêt que présentent beaucoup de pièces de cette collection classées à des noms diversement fameux : *Beaumarchais, Brinvilliers, Cadière, Calas, Duplex, Gesvres*; de citer, parmi les plus illustres, *Condé, Conti, Guise, Longueville, Nemours* » ;

1. Voir les articles *Abbeville, Agde, Agen et Condon, Aigues-Mortes, Aire, Aix, Albi, Alet, Amiens, Angers, Arles, Armentières, Arras, Auch, Autun, Avignon, Barle-Duc, Bar-sur-Aube, Bayonne, Beaucaire, Béziers, Bordeaux, Cahors, Châteaudun, Châteauroux, Chinon*.

2. M. C. aurait pu ajouter Sully, qui lutta tour à tour devant les tribunaux contre Étienne Boisseau, les sieurs de Jaucourt, les habitants de Saint-Amand et surtout contre Nicolas Denest, évêque d'Orléans. On trouvera, au sujet de ce dernier procès (p. 190-191) sept factums, trois pour le prélat, les quatre autres pour Maximilien de Béthune.

de rappeler l'affaire du Collier, les procès de la Compagnie des Indes et tant d'autres affaires, historiques au premier chef, qu'il serait trop long d'énumérer ? C'est, comme le disait M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale ¹, *une immense galerie où l'ancienne société française semble s'être donné rendez-vous pour nous permettre de la passer en revue*. Artisans, bourgeois, gentilshommes, aventuriers, prélats, gens de robe et d'épée, tous pressés et confondus, y défilent en un instant sous nos yeux. Avec ces pièces, nous pénétrons dans le secret de la vie intime de nos pères : nous assistons à leurs luttes, à leurs souffrances, à leurs misères. Ce spectacle, si humain et si vrai, ne saurait nous laisser indifférents. »

Parmi les personnages marquants qui figurent dans le tome I^{er} du *Catalogue des factums*, je me contenterai de citer, à côté de ceux dont on vient de lire les noms, l'évêque de Dax, Bernard d'Abadie d'Arboucave, le comte d'Aranda, le marquis et la marquise du Coudrai, Abbatucci, Charles et Jean d'Abzac, marquis de la Douze (le dernier emprisonné), A.-L.-C.-S. de Lostange, marquis de Saint-Alvère, la marquise d'Acigné, les petits-neveux de « messire Cornélius Jansénius, évêque d'Ipre », Louis Foucquet, évêque et comte d'Agde, le marquis d'Agoult, duc d'Aiguillon, duchesse d'Aiguillon, le président de Galiffet, le cardinal Grimaldy, archevêque d'Aix, Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix, Honoré d'Alagonia, sieur de Mésargues, le prince de Rohan, de Bertrand-Moleville, Marie-Gabrielle d'Audibert de Lussan, veuve de milord Henry Filtzjames, duc d'Albemarle, J.-B. d'Albertas, marquis de Bouc, Gaspard de Daillon du Lude, évêque d'Albi, Charles le Goux de la Berchère, archevêque d'Albi, César Phœbus d'Albret, sire de Pons, maréchal de France, Louis de Bassompierre, évêque de Saintes, Charles Amanieu d'Albret, comte de Miossens, Emmanuel Théodose de la Tour d'Auvergne, duc d'Albret, Anne de Parçailan, Marie de Lévy de Ventadour, le marquis d'Alègre, Philippe de Béthune, le maréchal de Fervacques, Nicolas Pavillon, évêque d'Alet, Charles de Fortia, Anne de Buade, président et présidente d'Alègre, Gabriel de Roquette, évêque d'Autun ², Guy Allard, président en l'élection de Grenoble, le marquis d'Allemands, H.-L. d'Allogny, marquis de Rochefort, le cardinal Georges d'Amboise, le marquis d'Ambres, de Bar, gouverneur d'Amiens, Fr. Faure, évêque de cette ville, cardinal de Créqui, évêque de la même ville, L.-Fr. Gabriel d'Orléans de la Mothe, évêque de la même ville, J.-V. d'Ancezune, marquis de Caderousse, Juste-Joseph d'Ancezune, duc de Caderousse, le cardinal d'Estrées, le marquis d'Ancre et sa femme, le baron d'Andlau,

1. *Note sur les Catalogues de la Bibliothèque nationale*, 1889, p. 12.

2. Appelé à tort de la Roquette (p. 20). Le nom est exactement reproduit plus loin (p. 78). Autre faute d'impression à la page 126 : Les marquis de Poyanne étaient Antoine et Philippe de Baylenx et non de Bayleux. Enfin, à la page 234, lisez Guy de Manibon et non Manilan.

J.-M. de Brancas, marquis d'Oise et le duc de Brancas, Jérôme Andréossy, J. d'Angennes, évêque de Bayeux, Henry Arnauld, évêque d'Angers, Charles Myron, évêque de la même ville, Charlotte-Catherine de Gramont, abbesse du Ronceray, le duc de la Trémouille, la marquise d'Angluse, Marie de Montesson, le duc de Mazarin, d'Anthelmy, évêque de Grasse, le duc d'Antin, Gillette de Montmorency, Pâris du Vernay, Emmanuel de Crussol, duc d'Uzez, H. de la Rochefoucault¹.

Tout cela dans les cinquante premières pages. *Ab quinquagenta disce omnes*.

T. DE L.

503. — **The Duke of John Maundeull** being the Travels of Sir John Mandeville, Knight 1322-1356 a hitherto unpublished English version from the unique copy (Egerton Ms. 1982) in the British Museum edited together with the French text, notes, and an introduction by George F. Warner, M. A., F. S. A. Assistant-Keeper of Manuscripts in the British Museum. Illustrated with twenty-eight miniatures reproduced in fac-simile from the additional MS. 24, 189. Printed for the Roxburghe Club. Westminster, Nichols and Sons, MDCCCLXXXIX, gr. in-4, pp. XLVI-232 28 miniatures.

Cette publication remarquable qui met au point, si je puis m'exprimer ainsi, la question de Mandeville, n'a pas été suffisamment connue dans le monde savant français, et je ne sache pas qu'elle ait eu en Angleterre, sauf dans deux publications périodiques estimées² et dans le monde spécial de la bibliophilie l'accueil qu'elle méritait.

Il est bien entendu pour le grand public et même pour quelques autres, que Jean de Mandeville, chevalier anglais, natif de Saint-Albans, passa « la meer lan millesme CCC^{me} vintisme et secund, le iour de Seint Michel »³ et qu'il a voyagé dans l'Asie entière au XIV^e siècle; que pour se reposer de ses fatigues, il écrivit dans la retraite le récit de ses voyages, et enfin qu'il mourut le 17 novembre 1372 à Liège, où il fut enterré dans l'église des Guillemins.

Rarement ouvrage jouit d'une plus grande popularité : tandis que le colonel Sir Henry Yule cite soixante-dix-huit manuscrits du plus grand voyage en Asie à l'époque du moyen âge — Marco Polo, — que j'en

1. Indiquons encore : au roi et à Nosseigneurs du Conseil. Requête de l'Académie de peinture, au sujet des persécutions que ses membres ont à souffrir de la part de certains maîtres et jurés peintres et sculpteurs (1648, in-f°). — Factum pour les intéressés en la Compagnie d'Afrique demeurant à Marseille (1710, in-f°). — On trouve çà et là des renseignements utiles à l'histoire littéraire. Les bibliographes savaient-ils que le terrible Jean de Launoy est l'auteur de *Réflexions sur la procédure des chanoines de Vézelay, pour servir de factum à M. l'évêque d'Autun contres lesdits chanoines* (s. l. n. d., in-f°)? Une note manuscrite, citée p. 78, dévoile l'anonyme.

2. *The Academy*, sept. 6, 1890, notice par Alfred W. Pollard. — *Edinburgh Review*, 1891.

3. Brit. Mus., Harley, 4383, f. 1 verso.

marque soixante-treize pour Odoric de Pordenone, qui vient immédiatement après l'illustre Vénitien par ordre d'importance, c'est par centaines que l'on compte les copies de Mandeville. Quant aux éditions imprimées, elles sont légions; Carl Schönborn en a donné en 1840 une bibliographie fort incomplète¹; Tobler a été moins étendu, mais meilleur dans sa *Bibliographia Geographica Palestinae* (1867); je crois pouvoir ajouter, quoiqu'elle soit inconnue de M. Warner, ma *Bibliotheca Sinica*, qui décrit les éditions de Mandeville, col. 944/959, et va être terminée dans peu de temps par un supplément.

La première édition imprimée est incontestablement, comme pour Marco Polo², en langue allemande, s. l. n. d.³, mais probablement de Bâle, vers 1475, découverte par le libraire Tross, et faisant aujourd'hui partie de ma collection particulière. Puis viennent l'édition française du 4 avril 1480 suivie de celle du 8 février de la même année, Pâques tombant le 2 avril, et des éditions latines, hollandaises, italiennes, enfin des impressions anglaises de Pynson et de Wynkin de Worde.

Mais en quelle langue avait été écrite la relation?

Quoique la première édition imprimée soit en allemand, elle n'indique, comme nous l'avons déjà dit pour Marco Polo, qui a été dicté en français, que l'activité scientifique plus grande et l'impulsion donnée à la presse dans les villes de Bâle, Nuremberg et Augsbourg. On a cru tout d'abord à l'existence de trois textes originaux probablement en français, en anglais et en latin vulgaire : le doyen de Tongres, Radulphus de Rivo, originaire de Bréda, écrit en effet dans les *Gesta Pontificum Leodiensium*, p. 17⁴ : « Hoc anno Ioannes Mandeulius natione Anglus vir ingenio, et arte medendi eminens, qui toto fere terrarum orbe peregrato, *tribus linguis* peregrinationem suam doctissime *conscript*, in alium orbē nullis finibus clausum, lōgeque hoc quietiorem, et beatiorē migravit 17. Nouembris. Sepultus in Ecclesia Wilhelmitarum non procul a moenibus Ciuitatis Leodiensis. » Le doyen de Tongres est mort en 1483⁵ : M. Warner marque 1403⁶.

1. *Bibliographische Untersuchungen über die Reise-Beschreibung des Sir John Mandeville...* Breslau, br. in-4, p. 24.

2. Nuremberg, 1477. Cf. *Bibliotheca Sinica*. col. 909-910.

3. Voir toutefois l'édition hollandaise signalée par Campbell, qui doit au moins, dit-il, remonter à 1470.

4. « Radvlphi de Rivo Deçani Tongrensis Gesta pontificvm Leodiensivm. Ab anno tertio Engelberti a Marcka vsque ad Ioannem a Bauaria dans le Vol. III, de: Qui Gesta pontificvm Leodiensivm scripservnt avctores Praecipvi, Ad seriem rerum et temporum collocati, ac in Tomos distincti. Nunc primum studio et industria R. D. Ioannis Chapeavilli Canonici et Vicarij Leodiensis typis excusi, et annotationibus illustrati, et ad nostra vsque tempora deducti. Tomvs III et Vltimvs. Leodii, Typis Christiani Ouvverx iunioris, propē sanctum Dionysium sub signo Patientiae. » Anno 1616, in-4.

5. L. c. Vita Radvlphi de Rivo ex eius scriptis : « Obijt Radulphus anno 1483 ».

6. « De Rivo died in 1403, so that, unless the words « *tribus linguis* » are a subsequent interpolation in his chronicle, we must suppose that an English translation of

Mandeville lui-même a cependant dit à la fin de son introduction ¹ : « Et sachez qe ieusse cest escript mis en latyn pur pluis briefment deuiser; mes, pur ceo qe plusours entendent mieltz romantz qe latin, ieo lay mys en romance, pur ceo qe chescun lentende et luy chualers et les seignurs et lez autres nobles homes qi ne sciuent point de latin ou poy, et qount estee outre meer, sachent et entendent, si ieo dye voir ou noun, et si ieo erre en deuisant par noun souenance ou autrement, qils le puissent adresser et amender, qar choses de long temps passez par la veue tornent en obly, et memorie de homme ne puet mye tot retenir ne comprendre » ². D'Avezac, il y a longtemps, avait penché pour une unique version française d'après ce passage et d'après le texte latin ³. Le manuscrit anglais du British Museum (Cott., Titus C.XVI) donne d'autre part dans le prologue (cf. éd. 1725, p. 6) : « And zee schulle undirstonde, that I have put this Boke out of *Latyn* into *Frensche*, and translated it azen out of *Frensche* into *Englyssche*, that every Man of my *Nacioum* may undirstonde it » ⁴. Mais en dehors de l'importance du passage français cité plus haut, mal compris sans doute par le traducteur anglais dont le texte est reproduit dans le Titus C.XVI, nous verrons que la version anglaise dont nous venons d'extraire une phrase qui ne se rencontre pas d'ailleurs dans les manuscrits latins, est certainement postérieure au texte français et que par suite l'extrait de Titus C.XVI n'a qu'une maigre valeur. Il ne peut y avoir de doute pour l'antériorité que pour le français et le latin, dont il y a, suivant le Dr Vogel, cinq versions différentes, dont une seule a été imprimée.

Le Dr Carl Schönborn et M. Eduard Mätzner ⁵ ont démontré que les textes latin et anglais n'ont pu être rédigés par Mandeville lui-même, et, dit M. Nicholson, le Dr J. Vogel marque la même chose pour les textes

some kind was made long enough before that date to have become known on the continent. Be that as it may, it could not have been long after 1400, that the defective text, as we now have it, fell into the hands of those who have the means of comparing it with a complete French manuscript (perhaps, indeed, more than one) and took the opportunity of revising it and supplying the omitted matter. » (Warner, p. xi.) M. Warner s'appuie (p. xxxiv), pour la date 1403, sur le *Bulletin de l'Inst. archéol. Liégeois*, XVI, 1882, p. 358.

1. Warner, texte du Harley, 4383.

2. Le Dr Vogel donne le même passage d'après le plus ancien manuscrit français connu, celui de 1371 écrit par Raoulet d'Orléans et provenant de la Bibliothèque de Charles V, jadis Barrois XXIV et depuis qu'il a passé de la collection Ashburnham à la Bib. Nationale, à Paris, N. Fr., 4515.

3. Ce qui est confirmé par l'intitulé de la version latine : « Incipit itinerarius a terra Angliae ad partes Iherosolimitanas et in ulteriores transmarinas, editus primo in lingua gallicana a milite suo autore anno incarnationis Domini m. ccc. lv., in civitate Leodiensi, et paulo post in eadem civitate translatus in hanc formam latinam ». (P. 33 de la *Relation des Mongols ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, Paris, 1838).

4. Ce passage n'existe ni dans le ms. Egerton, 1982, ni dans les versions latines.

5. *Altenglische Sprachproben...* Berlin, 1869, Vol. I, pp. 152-221.

latins inédits qu'il a découverts au British Museum, ainsi que pour la version italienne ¹.

L'universalité de la langue française à l'époque serait encore un argument en faveur d'une édition originale dans cette langue, si des noms propres corrompus, des abréviations dans le texte latin, etc., ne rendaient plus vraisemblable encore ce fait ².

L'histoire de la version anglaise racontée par MM. Nicholson et Warner, est fort intéressante. Une première version a été faite sur un texte français incomplet, ainsi que le montre M. Warner, p. x, au commencement du xv^e siècle; elle a servi de modèle à tous les manuscrits anglais, sauf deux, et elle a fourni les textes imprimés jusqu'à 1725. Ainsi que l'a marqué M. Nicholson, elle est incomplète de tout le passage donné par Halliwell (1839) d'après Titus C.XVI, depuis la page 36, l. 7 « And there were to ben 5 Soudans », jusqu'à la page 62, l. 25 « the Monkes of the Abbeye often tyme » qui répond dans le texte Egerton de Warner à la p. 18, l. 21 « for the Sowdan », à la page 32, l. 16 « synges oft tyme ». C'est ce mauvais texte, disons-nous donc, qui a été imprimé, avec de nombreuses variantes, jusqu'en 1725, même par M. Ashton ³, qui a reproduit dans une édition sans valeur et sans critique, celui de East, et non celui de la Cottonienne, sous prétexte que celui-ci est illisible ⁴.

Deux révisions de la version anglaise furent faites dans les vingt cinq premières années du xv^e siècle et sont représentées l'une au British Museum par le Ms. Egerton 1982 et à la Bodléienne par le Ms. abrégé e Mus. 116, l'autre, au British Museum par le Ms. Cotton. Titus C.XVI ⁵. Ce dernier est celui de l'édition de 1725 souvent réimprimée jusqu'à celle de Halliwell (1839 et 1866). Le Ms. Egerton 1982 est celui qui est reproduit dans le magnifique ouvrage dont nous parlons aujourd'hui ⁶. A dire vrai, le Ms. Egerton 1982 est le seul manuscrit anglais complet que possède le British Museum, car en dehors des sept copies du texte défectueux, le Cotton. a trois ff. en moins après le f. 53, le texte de l'édition de 1725 ayant été complété avec le Ms. Royal, 17. B.

Malgré sa grande popularité, la version de Mandeville ne pouvait manquer néanmoins de frapper par son extrême ressemblance avec

1. *Encyclopaedia Britannica*.

2. *The Academy*, X, p. 477. — *Encyclopaedia Britannica*, 9th ed., XV, p. 475.

3. « The Voiage and Travayle of Sir John Maundeville Knight which treateth of the way toward Hierusalem and of marvayles of Inde with other ilands and countreys. Edited, Annotated, and Illustrated in Fac-simile by John Ashton... » London, Pickering et Chatto, 1887, gr. in-8, pp. xxiv-289, 100 ex. imprimés sur grand papier.

4. *L. c.*, p. vi.

5. Le British Museum renferme vingt-neuf mss. de Mandeville, dont dix français, neuf anglais, six latins, trois allemands et un irlandais. Cf. Warner, p. x.

6. Cf. Warner, p. 61.

certaines autres récits de voyages, celui du frère Odoric de Pordenone notamment ¹. Cette similitude a fait parfois donner le religieux de saint François comme compagnon au chevalier de Saint-Albans, par exemple, dans des manuscrits de Mayence et de Wolfenbüttel. D'autres ont été plus loin et ont traité, soit de plagiaire, soit de menteur, le moine d'Udine. L'excellent Samuel Purchas, dans son avertissement au lecteur avant Marco Polo, p. 65, a soin de nous rappeler son compatriote, Mandeville, *après* le célèbre Vénitien, de tous les voyageurs en Asie le plus grand, et encore ! il nous laisse entendre que le travail du chevalier a été pillé par quelque prêtre ! Astley est plus brutal : il traite Odoric de menteur, *liar*.

D'autres, plus équitables, Malte-Brun, par exemple, avaient signalé les emprunts faits par Mandeville à Odoric. La Renaudière n'est pas moins explicite dans la *Biographie universelle*.

Ce que Malte-Brun et La Renaudière indiquaient d'une façon générale, d'autres allaient tout récemment le marquer d'une façon irréfutable, et démontrer, non seulement que l'ouvrage entier ou presque entier est pillé principalement de Vincent de Beauvais, de Jacques de Vitry, de Guillaume de Boldensel, de Jean Du Plan de Carpin, d'Hetoum l'Arménien, d'Odoric, etc., mais encore que le récit de voyages imaginaires n'est dû ni à un chevalier de Saint-Albans, ni à un Anglais, ni à un sire Jean de Mandeville, mais très probablement à un médecin, Jean de Bourgogne ou Jean à la Barbe. Ce résultat est dû à M. le Dr S. Bormans ², au colonel sir Henry Yule, à M. E.-B. Nicholson ³, au Dr J. Vogel ⁴, à M. Léopold Delisle ⁵, à M. A. Bovenschen ⁶, et enfin, à M. G.-F. Warner.

Dans un répertoire de *La Librairie de la Collégiale de Saint-Paul à Liège au xv^e siècle*, publié par le Dr Stanislas Bormans, dans le *Bibliophile Belge*, 1^{re} année, Bruxelles, Olivier, 1866, in-8, p. 236, se trouve indiqué sous le n^o 240, *Legenda de Joseph et Asseneth ejus uxore, in papiro. In eodem itinerarium Johannis de Mandevilla militis apud guilhelmitanos Leodienses sepulti*.

Le Dr B. a ajouté à cette indication la note suivante : « Jean Mandeville, ou Manduith, théologien, médecin et mathématicien, était

1. Cf. *Odoric de Pordenone*, publié par Henri Cordier... Paris, E. Leroux, 1891 gr. in-8, pp. L-LII, 211, 326, 352, 361, 468.

2. *Vide infra*.

3. E.-B. Nicholson. — Letters to the *Academy*, Nov. 11, 1876; Feb. 12, 1881. — E.-B.-N. et Henry Yule, MANDEVILLE dans *Encyclopaedia Britannica*, 9th ed, 1883, pp. 472-475.

4. Dr J. Vogel. — Die ungedruckten Lateinischen Versionen Mandeville's (Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Crefeld), 1886.

5. *Vide infra*.

6. Untersuchungen über Johann von Mandeville und die Quellen seiner Reisebeschreibung. Von Albert Bovenschen (*Zeitschrift d. Ges. für Erdkunde zu Berlin*, XXIII Bd., 3. u. 4. Hft. n. 135, 136, pp. 177-306).

né à Saint-Alban en Angleterre, d'une famille noble. On le surnomma, pour un motif inconnu, *ad Barbam et magnovillanus*. En 1322, il traversa la France pour aller en Asie, servit quelque temps dans les troupes du sultan d'Égypte et revint seulement en 1355 en Angleterre. Il mourut à Liège, chez les Guilhemins, le 17 novembre 1372. Il laissa audit monastère plusieurs mss. de ses œuvres fort vantés, tant de ses voyages que de la médecine, écrits de sa main; il y avait encore en ladite maison plusieurs meubles qu'il leur laissa pour mémoire. Il a laissé quelques livres de médecine qui n'ont jamais été imprimés, des *tabulae astronomicae*, de *chorda recta et umbra*, de *doctrina theologica*. La relation de son voyage est en latin, français et anglais; il raconte, en y mêlant beaucoup de fables, ce qu'il a vu de curieux en Égypte, en Arabie et en Perse. »

Puis vient un extrait, d'après Lefort, héraut de Liège, à la fin du xviii^e siècle, de Jean d'Outremeuse, que nous aimons mieux tirer d'une autre publication du Dr. S. Bormans, parce que cette dernière contient en plus la phrase finale : « Mort enfin, etc. »

En effet, dans son introduction à la *Chronique et geste de Jean des Preis dit d'Outremeuse*. Bruxelles, F. Hayez, 1887 (*Collection des chroniques belges inédites*), le Dr. Stanislas Bormans, écrit, pp. cxxxiii-cxxxiv : « L'an M. CCC. LXXII, mourut à Liège, le 12 novembre, un homme fort distingué par sa naissance, content de s'y faire connoître sous le nom de Jean de Bourgogne dit à la Barbe. Il s'ouvrit néanmoins au lit de la mort à Jean d'Outremeuse, son compère, et institué son exécuteur testamentaire. De vrai, il se titra, dans le précis de sa dernière volonté, messire *Jean de Mandeville, chevalier, comte de Montfort en Angleterre, et seigneur de l'isle de Campdi et du château Perouse*. Ayant cependant eu le malheur de tuer, en son pays, un comte qu'il ne nomme pas, il s'engagea à parcourir les trois parties du monde. Vint à Liège en 1343. Tout sorti qu'il étoit d'une noblesse très distinguée, il aima de s'y tenir caché. Il étoit, au reste, grand naturaliste, profond philosophe et astrologue, y joint en particulier une connoissance très singulière de la physique, se trompant rarement lorsqu'il disoit son sentiment à l'égard d'un malade, s'il en reviendrait ou pas. Mort enfin, on l'enterra aux FF. Guillelmins, au faubourg d'Avroy, comme vous avez vu plus amplement cy dessous. »

Ce n'était pas la première fois que l'on rencontrait en même temps les noms de Jean de Mandeville et de Jean à la Barbe, car Ortelius, dans sa description de Liège, renfermée dans son itinéraire de Belgique, avait donné l'épithète du chevalier médecin : « *Leodium primo aspectu ostentat in sinistra ripa (nam dextra vinetis plena est), magna, et popu-*

1. « *Itinerarivm || per nonnvllas || Galliae Belgicae partes, || Abrahami Ortelii et || Ioannis Viviani. || Ad Gerardvm Mercatorem, || cosmographvm. || Antverpiae, || Ex officina Christophori Plantini. || Clj. lç. lxxx. || pet. in-8, pp. 15-16.* »

losa suburbia ad collium radices, in quorum iugis multa sunt, et pulcherrima Monasteria, inter quae magnificum illud ac nobile D. Laurentio dicatum ab Raginardo episcopo, vt habet Sigebertus, circa ann. sal. M. XXV aedificatum est in hac quoq. regione Guilelmitarū Coenobium in quo epitaphiū hoc Ioannis à Mandeuille excepimus : HIC JACET VIR NOBILIS, D. IOANNES DE MANDEVILLE ALITER DICTUS AD BARBAM. MILES, DOMINUS DE CAMPDI, NATUS DE ANGLIA, MEDICINAE PROFESSOR, DEUOTISSIMUS, ORATOR, ET BONORUM LARGISSIMUS PAUPERIBUS EROGATOR QUI TOTO QUASI ORBE LUSTRATO, LEODII DIEM VITAE SUAE CLAUSIT EXTREMUM. ANNO DOM. 1371 ¹. MENSIS NOUEMBRIS DIE 17 ². »

« Haec in lapide, in quo caelata viri armati imago, leonem calcantis, barba bifurcata, ad caput manus benedicens, et vernacula haec verba : VOS KI PASEIS SOR MI POVR LAMOVR DEIX PROIES POR MI. Clypeus erat vacuus, in quo olim laminam fuisse dicebant aeream, et eius in ea itidem caelata insignia, leonem videlicet argenteum, cui ad pectus lunula rubea, in campo caeruleo, quem limbus ambiret denticulatus ex auro, eius nobis ostendebāt et cultros, ephippiaque, et calcaria, quibus vsum fuisse asserbāt in peragrando toto fere terrarum orbe, vt clarius eius testatur itinerarium, quod typis etiam excusum passim habetur. »

Dans une lettre datée de la Bodléienne, 17 mars 1884, et insérée dans *The Academy*, avril 12, 1884, n° 623, M. Edward B. Nicholson, attirait l'attention sur l'extrait de Jean d'Outremeuse, et en tirait cette conclusion que l'auteur de la relation de Mandeville est un grand menteur, *a profound liar*, et qu'il est le professeur de médecine de Liège, Jean de Bourgogne ou à la Barbe. Il ajoute : « If, in the matter of literary honesty, John a Beard was a bit of a knave, he was very certainly no fool. »

D'un autre côté, M. Léopold Delisle ³ nous montre que deux manuscrits, Nouv. acq. franç. 4515 (Barrois, 24) et Nouv. acq. franç. 4516 (Barrois, 185), faisaient jadis partie d'un même volume copié en 1371 par Raoulet d'Orléans et donné au roi Charles V la même année par son médecin Gervaise Crestien, c'est-à-dire une année avant la mort du prétendu Mandeville; or, l'un de ces manuscrits, — aujourd'hui séparés, renferme le livre de Jehan de Mandeville, l'autre, un traité de « la preservacion de epidimie, minucion ou curacion d'icelle faite de maistre Jehan de Bourgoigne, autrement dit à la Barbe, professeur en medicine et cytoien du Liege », en l'an 1365. Ce rapprochement n'est pas fortuit.

Enfin, il est un point intéressant à signaler, dans la relation de Mandeville, c'est l'absence de renseignements personnels, d'anecdotes typiques, d'incidents de voyage, du nom de ses compagnons, en un mot, de

1. Lire 1372.

2. Suivant la transcription de Purchas, *His Pilgrimes*, 3rd part., Lond. 1625, p. 128.

3. Bibliothèque nationale, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, par Léopold Delisle. Paris, H. Champion, 1888, in-8°, cf. pp. 251-253.

tout ce qui fait la vie d'un récit. Ce fait seul suffirait à marquer le caractère général et non particulier, du voyage de Mandeville. M. Montégut, qui a lu Mandeville, comme on eût pu le faire il y a cent ans, a bien relevé cette circonstance, mais elle n'a pu lui ouvrir les yeux¹.

Aussi croyons-nous que l'on peut dire aujourd'hui que le récit de voyages qui porte le nom de Mandeville, rentre, sauf peut-être en ce qui concerne la Palestine et l'Égypte, dans la série des voyages imaginaires que nous a légués le moyen âge, qu'il est l'œuvre d'un habile géographe en chambre, qui ne serait autre d'une part, d'après le passage du chroniqueur de Liège, Jean d'Outremeuse, de l'autre, par la coïncidence avec certains ouvrages du même auteur, que le médecin Jean de Bourgogne ou à la Barbe.

La publication de M. Warner se compose de : 1^o une introduction, pp. v-xliii, datée du 20 nov. 1889; 2^o d'un glossaire, pp. xlv-xlvi; 3^o des textes anglais et français imprimés l'un sous l'autre, pp. 1-156; le texte anglais est d'après le manuscrit du British Museum, Egerton, 1982; le texte français d'après le ms. du Brit. Mus., Harley, 4383, qui est incomplet et s'arrête au milieu du chap. XXII, p. 103; ce dernier est complété par le manuscrit Royal 20. B. X; 4^o notes, pp. 157-222; 5^o index, pp. 223-232; 6^o vingt-huit planches d'après les miniatures du manuscrit du Brit. Mus. Add. manuscrit 24, 189.

Ce magnifique volume, édité aux frais du Roxburghe Club, en 1889, qui ne devait être au début, que la reproduction des miniatures d'un manuscrit du Musée Britannique, est devenu, grâce à M. Warner, un document extrêmement précieux pour l'étude de la géographie de l'Asie à l'époque du moyen âge, et prendra place à côté des travaux de Yule.

Henri CORDIER.

504. — *Annales de la typographie néerlandaise au XV^e siècle*, par A. F. A. G. CAMPBELL, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale à la Haye. 3^e et 4^e suppléments. La Haye, Martinus Nijhoff. 1889 et 1890, gr. in-8 de 29 et de 5 pages.

Rappelons que les *Annales de la typographie néerlandaise au XV^e siècle* ont paru en 1874, que M. Campbell n'a cessé, depuis cette époque de chercher, avec le plus infatigable zèle et le plus louable scrupule d'exactitude, à les perfectionner, et que les deux premiers suppléments à son important travail ont été publiés, l'un en 1878, l'autre en 1884. Le troisième supplément s'est surtout enrichi des communications de M. le docteur Ad. Schmidt, secrétaire de la Bibliothèque de la cour à Darmstadt, lequel a fourni une description précise de divers numéros qui

1. Curiosités historiques et littéraires. — Sir John Maundeville, par Émile Montégut. — I. L'homme et le conteur (*Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1889, pp. 277-312). — II. Le Philosophe (*ibid.*, 1^{er} déc. 1889, pp. 547-567). — Voir note, p. 284. — Cf. *T'oung Pao*, art. de Henri Cordier, déc. 1890, pp. 344-5.

manquaient aux *Annales* ou qui n'y étaient décrits que d'une manière insuffisante. M. C. signale, dans son *Avertissement* (p. III), la découverte d'un Donat (n° 615^a), exécuté avec les types qui ont servi à l'impression du *Speculum humanæ salvationis*, mais traduit en langue française, particularité inconnue jusqu'à nos jours, et d'où, ajoute-t-il, « j'ai tiré quelques conséquences qui, je pense, ne manquent pas d'intérêt ¹. » A la fin de ce même avertissement, daté de mai 1889, M. C. s'exprimait ainsi : « Jusqu'à ce que l'occasion se présente de donner une quatrième suite à mes *Annales*. » Hélas! il n'a pas eu le temps de donner cette nouvelle suite. Comme nous l'apprend son éditeur, M. Nijhoff, en tête du *quatrième Supplément*, l'éminent bibliographe « dès le mois de juillet, avait commencé à recueillir et mettre en ordre pour l'impression quelques notes, et il poursuivait cette tâche, quand la mort est venue le frapper, le 2 avril 1890. » Quoique ces notes se bornent à la description de huit incunables ², M. Nijhoff a bien fait de les publier. Il ne faut rien laisser perdre de ce qui sort de la main d'aussi excellents travailleurs. Remercions donc l'intelligent éditeur du service qu'il a rendu à la science bibliographique et disons avec lui que, dans ces dernières notes, « on admirera une fois de plus le savoir profond et la rare perspicacité qui ont fait de M. Campbell le maître incontesté de la prototypographie néerlandaise ».

T. DE L.

505. — Reinhold RÖHRICHT, *Bibliotheca Geographica Palaestinae*. Chronologisches Verzeichniss der auf die Geographie der heiligen Landes bezüglichen Literatur von 333 bis 1878 und Versuch einer Cartographie. In-8, xx et 744 pages. Berlin. Reuther, 1890.

L'excellente bibliographie géographique de M. Röhricht, dédiée à la mémoire du comte Paul Riant, est la seconde édition, très fortement augmentée, de la *Bibliographia geographica Palaestinae* donnée en 1868 par M. Tobler. L'auteur a tenu compte de tous les travaux pu-

1. M. C. constate (p. 10) que cet incunable apporte une nouvelle preuve en faveur de son système « qui veut que toutes les productions des presses de la prototypographie néerlandaise aient vu le jour à Utrecht ».

2. Voir (p. 2) une curieuse note sur le *Sydrack* de Leyde (1495) et (p. 3) une autre curieuse note sur le *Mandeville* de Zwoll (1483). Cette édition, citée par Maittaire, Panzer, Jansen, Hain, est tellement rare, que M. Campbell la considérait comme douteuse, avant d'en avoir trouvé un exemplaire, en juillet 1886, dans la bibliothèque des comtes de Stolberg, à Wernigerode. M. Campbell a eu, pour deux des descriptions du quatrième *Supplément* (1204 et 1503*) un collaborateur, ou, pour mieux dire, une collaboratrice, (car je n'ai plus à garder un secret connu à la Haye comme à Paris : je veux parler de Mlle Marie Pellechet à laquelle il rend le plus juste hommage (p. 4) et qui occupe parmi les *incunablographes* français le rang qu'occupait l'ancien directeur de la bibliothèque de la Haye parmi les *incunablographes* des Pays-Bas.

bliés jusqu'en 1878; à partir de cette date, la *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins* dispense, en effet, d'une bibliographie spéciale. Après une liste des sources bibliographiques (p. xi-xx), commence la description raisonnée de plus de trois mille cinq cents ouvrages, imprimés ou manuscrits, classés autant que possible d'après la date de la publication. Vient ensuite une *Cartographie*, qui ne remplit pas moins de cent soixante-cinq pages de petit texte et où sont inventoriés sept cent quarante-sept cartes ou plans. Le tout se termine par un index d'environ quatre mille noms propres et par un *Index locorum, archiviorum, bibliothecarum, codicum, variorum*, qui en comprend au moins mille deux cents. On ne peut qu'admirer le soin et la patience avec lesquels tous ces documents ont été réunis; l'exactitude bibliographique ne saurait être poussée plus loin. La seule partie de la bibliographie palestinienne qui laisse fortement à désirer est celle qui concerne les ouvrages écrits en grec moderne; M. R. n'a évidemment pu connaître à temps le premier fascicule de l'utile publication de M. A. Miliarakis, *Νεοελληνική γεωγραφική φιλολογία* (Athènes, 1889), où l'on trouve, p. 112-114, la liste de trente-huit écrits consacrés par des Grecs à la géographie de la Syrie et de la Palestine. Les autres erreurs que j'ai pu relever sont insignifiantes¹ et je ne puis que recommander l'ouvrage de M. Röhricht comme le modèle, très difficile à égaler, de ce que doit être une bibliographie géographique.

Salomon REINACH.

506. — NERUCCI (Gherardo). *Ricordi storici del Battaglione Universitario Toscano alla guerra dell'Indipendenza Italiana del 1848* con ritratti, illustrazioni e copiosi documenti. Un vol in-8, xv-320 p. Prato (Toscana) G. Salvi.

Les moindres détails de l'histoire de leur indépendance ont actuellement le don de passionner les Italiens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il se soit trouvé un homme de loisir « habitant la campagne où les journaux ne lui parviennent pas », pour consacrer un gros volume à un de ses épisodes les plus insignifiants. Le bataillon universitaire toscan de 1848, composé de trois cent six volontaires, dont seize seulement ont été tués pendant la campagne, n'a joué qu'un rôle très secondaire dans la campagne, n'a assisté qu'à un combat (Curtatone) et n'a duré que

1. P. 187, l'édition de Belon publiée à Paris en 1588 a paru chez H. de Marnef et la veuve Guillaume Cavellat. P. 189, l'édition de Thevet publiée à Paris en 1575 est indiquée par M. R. comme ayant paru chez G. Chaudière; mon exemplaire porte le nom d'éditeur *Pierre l'Huilier*. P. 348, la seconde édition des *Christian Researches* de W. Jowett forme un seul volume. — P. 520, les *Travels* de Newton ne se sont pas étendus à la Syrie. — P. 534, n° 2956, lire *Juliette*. Une singulière omission est celle des *Inscriptions de la Syrie* de M. Waddington (1870), dont le commentaire est si riche en indications géographiques.

quatre-vingt-neuf jours. Les lettres très minutieuses adressées par G. Nerucci à sa mère et à d'autres personnes de sa famille, dénotent un bon naturel et un jeune homme soigneux, mais manquent d'intérêt. C'est un sentiment très vif et très noble de patriotisme libéral qui entraînait ces jeunes gens. Il est fâcheux qu'à la juger à travers les détails bourgeois et grotesques réunis par l'auteur, leur entreprise semble inspirée non par Garibaldi, mais par Tartarin. On ne saurait trop louer du reste l'abondance d'informations, la sincérité de témoignage, la bonne foi évidente de M. Nerucci; c'est un document psychologique très curieux.

L. G. P.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. A. CROISSET, membre de l'Institut et professeur à la Faculté des lettres de Paris, et J. PETITJEAN, agrégé de grammaire et des lettres, professeur de cinquième au lycée Buffon, viennent de publier les *Premières leçons de grammaire grecque* (Paris, Hachette. In-8°, 191 p.). L'ouvrage a été rédigé conformément aux indications données par le programme de 1890 pour la classe de cinquième. Les auteurs se sont toutefois écartés en quelques points de la lettre du document officiel : ils ont consacré deux courts chapitres aux noms de nombre et aux conjonctions, rattaché les interjections aux adverbes exclamatifs, englobé les noms et adjectifs contractés dans l'appellation générale de noms et adjectifs en les laissant à leur rang traditionnel dans la déclinaison. Ils ont en outre donné pour les déclinaisons, et en particulier pour la troisième, des paradigmes assez nombreux et y ont joint des explications destinées à faire comprendre l'origine des formes. Quelques règles de syntaxe, les plus simples, sont mêlées à l'étude des formes. Ce petit livre, d'ailleurs très clair, remplira son but. Les deux auteurs préparent une *Grammaire grecque* à l'usage des classes de grammaire et de lettres, « grammaire plus complète, quoique très élémentaire encore, dont ces *Premières leçons* ne sont qu'une esquisse ». M. J. PETITJEAN et M. V. GLACHANT, professeur agrégé au lycée Lakanal, ont sous presse des « Exercices d'application » sur les *Premières leçons* et préparent d'autres « Exercices » sur la *Grammaire grecque*.

— La librairie Hachette fait paraître en même temps des *Morceaux choisis des auteurs français* à l'usage de l'enseignement classique avec des notices et des notes par M. Albert CAHEN, professeur de rhétorique au collège Rollin (classe de quatrième, XVIII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, prose et poésie). On remarquera la variété du recueil qui fait une grande place non seulement aux classiques, mais à tous les écrivains qui « par l'originalité de leur génie ou la perfection de leur style, ont contribué au progrès des lettres et de l'esprit français ». Nous trouvons dans les morceaux en prose *Galeswinthe* et *le Naufrage de la Blanche-Nef* (Aug. Thierry), *Annibal* (Thiers), *Les mercenaires* et *L'alouette* (Michelet), *Prisonnier sur parole* (Vigny), *La noce espagnole* et *La fin d'Asculum* (Mérimée), *La lecture de Tacite* et *Lutèce* (Quinet), *Ce que c'est qu'aimer Molière* (Sainte-Beuve), *Oncle et neveu* (Musset), *Influence de Rome dans les arts et les lettres* (V. Duruy), *Martyrs chrétiens* (Renan), *La société polie à Rome au temps de César* et *Horace dans sa maison de campagne* (Boissier).

La blouse et *Les deux Tartarins* (Daudet); et dans les morceaux de poésie, des vers de Gautier, Leconte de Lisle, André Lemoyne, Manuel, Bornier, Sully-Prudhomme et Fabié.

— Les *Extraits en prose* de Jean-Jacques Rousseau que M. L. BRUNEL publie à la librairie Hachette, sont faits avec savoir et avec goût. M. Brunel présente en réduction l'œuvre de Jean-Jacques dans l'ordre même où les contemporains l'ont vue se dérouler. Pour mieux rendre sensible l'unité de l'œuvre et, dans chaque ouvrage, l'esprit et la place des morceaux, il a fait précéder chaque série d'extraits d'une *Notice* analytique et critique. Ces extraits sont en général un peu étendus; « ce qu'il y a de plus remarquable en Rousseau, c'est l'abondance, le souffle, la belle allure oratoire d'un développement au terme duquel se trouve toujours une conclusion morale ». Une très intéressante *Introduction* où M. Brunel a su condenser les résultats acquis par les nombreuses études parues sur Rousseau depuis une trentaine d'années, expose en soixante pages la vie de l'écrivain.

— Signalons encore les *Lectures historiques* que M. J.-H. MARIÉJOL publie pour la classe de seconde (Histoire du moyen âge et des temps modernes, 1270-1610. Hachette. In-8°, 473 p.). L'éditeur donne la préférence, non aux chroniqueurs et aux historiens contemporains des événements, mais aux écrivains de notre temps qui « rassemblent en une description mille détails dispersés dans les écrits de l'époque », et, parmi ces écrivains, il a su faire un choix heureux. Citons au hasard : *Pierre du Bois*, *les Valois*, *l'hôtel Saint-Paul* (Renan); *Les grandes compagnies*, *Le grand Ferré*, *Le patriotisme de Jeanne d'Arc* (Luce); *La défense de Prague* (Denis); *L'empire germanique* (Lavisse); *La Hanse* (Janssen); *La bibliothèque de Mathias Corvin* (Sayous); *Le Domostroi* (Leger); *Outlaws* et *Pèlerins* (Jusserand); *L'Espagne en France* (Morel-Fatio); *La route de l'Ouest* (Harrisse); *Les condottieri* (Yriarte); *Le machiavélisme* (Taine); *L'armée française en Italie* (Müntz); *La diplomatie de François I^{er}* (J. Zeller); *Alger et les pirates barbaresques* (de Grammont); *La cour de Henri II* (Bourciez); *Montmorency* (Decrue); *Un châtelain de Normandie*, *G. de Gouberville* (Baudrillart); *Rabelais* (Gebhart); *Palissy* (P. Albert); *Les Anglais en Russie* (Rimbaud); *Les lansquenets* (Anquez); *Les pamphlets au temps des guerres de religion* (Lenient); *La France et Paris à la fin du règne de Henri IV* (Hanotaux). Cette énumération fait juger de la variété du volume où prennent place, pour ainsi dire, toutes les manifestations de la civilisation. M. Mariéjol a joint à ses *Lectures* des indications bibliographiques (textes et livres de seconde main) qui ne seront pas aussi superflues qu'il le croit.

— M. Auguste DURAND, conseiller de collège, professeur au Lycée de Bielaia-Tserkof (gouv. Kief, Russie), ancien élève de l'académie technique de Cracovie, nous envoie un opuscule où il propose une *Nouvelle orthographe française* (Partie pratique). Il suffirait de transcrire le titre de cette brochure pour donner une idée des théories de l'auteur; il écrit son prénom *Ogust*, « Lycée » *Lisé*, et se dit *élèv de l'Akademij teknik de Krakovij*. Évidemment, la maladie de la réforme orthographique est passée à l'état aigu. Faut-il répéter que nous sommes partisans de ceux qui veulent simplifier raisonnablement l'orthographe, et ennemis déclarés de tous les fabricants de méthodes phonétiques? La brochure qui compte 36 pages, se vend 2 francs chez l'auteur, rue de Richelieu, 23 bis.

— Notre collaborateur, M. Félix HÉMON, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, vient de faire paraître chez Delagrave, les deux premiers volumes d'un *Cours de littérature* qui en comprendra six environ. Ils sont composés d'études particulières, très développées, sur la Chanson de Roland, Joinville, Montaigne, Cor-

neille, La Fontaine, Molière. Les deux volumes suivants, dont l'un paraîtra bientôt, seront consacrés à Boileau, Racine, Pascal, Bossuet, M^{mes} de Sévigné et de Maintenon,

— Fidèle à sa promesse, mentionnée par nous dans l'article où nous avons rendu compte de l'*Atlas de Géographie moderne*, publié par la maison Hachette l'année dernière, M. F. SCHRADER donne aujourd'hui, sous le titre de l'*Année Cartographique*, le premier supplément annuel à son atlas. Il comprend trois cartes avec texte : pour l'Asie, les itinéraires Grombtchevsky, Bonvalot, etc. ; pour l'Afrique, les dernières délimitations ; [pour l'Amérique, quelques détails sur la carte topographique des États-Unis et sur diverses explorations. — Cette mise au courant est une des meilleures idées qui aient concouru à la publication de l'Atlas.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 octobre 1891.

Après délibération en comité secret, l'Académie décide de mettre au concours les questions suivantes :

1^o Pour le prix ordinaire :

Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments. (L'Égypte est, bien entendu, en dehors du programme.)

2^o Pour le prix Bordin :

Étudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe.

M. Viollet termine la seconde lecture de son mémoire sur la question de la légitimité à l'avènement de Hugues Capet.

M. l'abbé Duchesne conteste l'opinion, récemment émise par M. Mommsen, que le concile de Tunis (vers 400) ait été récemment tenu à Tours et qu'il y ait là un démarquage opéré par les copistes. L'éminent historien allemand s'est étonné de rencontrer un concile italien mêlé aux querelles de l'épiscopat de la Gaule. M. l'abbé Duchesne montre que rien n'est plus naturel : à cette époque, les églises des Gaules et des autres provinces reconnaissaient à l'évêque de Milan, c'est-à-dire de la capitale politique de l'empire, une autorité considérable, et soumettaient volontiers leurs différends aux conciles assemblés sous sa présidence.

M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, fait une communication sur la culture de la rose au moyen âge. Contrairement à l'opinion de quelques érudits, il affirme, d'après le témoignage concordant des auteurs de tous les temps, que la rose double où à cent feuilles n'a jamais cessé d'être connue et cultivée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Fortunat a chanté les roses de la reine Ultrogothe, femme de Chilbert. Charlemagne recommandait de cultiver la rose dans les jardins de ses domaines. Walafrid Strabon en a dit les vertus symboliques, Hildegarde les vertus curatives. Plus tard, Albert le Grand et Barthélemy l'Anglais l'ont étudiée avec le soin le plus minutieux ; le premier en a donné une description à la fois charmante et scientifique, ainsi que des autres fleurs qui peuplaient les jardins du moyen âge et qui ont été chantées par les trouvères.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : 1^o Rougé (J. DE), *Géographie ancienne de la Basse Égypte* ; 2^o CHÉLU (A.), *le Nil, le Soudan, l'Égypte* (avec cartes) ; — par M. Delisle, *Collection Spitzer* (2 vol. gr. in-fol. avec planches).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 2 novembre —

1891

Sommaire : 507. DELATTRE, L'assyriologie depuis onze ans. — 508. FOURRIÈRE, La Bible travestie par Homère, I. — 509. RZACH, Oracles sibyllins. — 510. DYER, Les dieux grecs. — 511. BLANCHET, Figurines en terre cuite de la Gaule romaine. — 512, 513, 514. P. THOMAS, SCHEINDLER, BELLEZZA, Salluste. — 515. SPEYER, Observations et corrections. — 516. ARNOLD, Etudes grecques d'Horace. — 517. PAULSON, Vie de sainte Catherine d'Alexandrie. — 518. CADIER, La Sicile sous Charles I^{er} et Charles II d'Anjou. — 519. KALLENBACH, Les humanistes polonais. — 520. URBAIN, Barclay. — 521. BRUNOT, La doctrine de Malherbe. — 522-523. FAGNIEZ, Richelieu, le P. Joseph et l'Allemagne. — 524-525. TAMIZEY DE LARROQUE, La Pierre d'Unet, Livre de raison des Dudrot. — 526. RAMBAUD, Instructions des ambassadeurs en Russie. — 527. TATISCHEFF, Alexandre et Napoléon. — 528. VANDAL, Napoléon et Alexandre. — 529. RINN, Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie. — Académie des inscriptions.

507. — **L'Assyriologie depuis onze ans**, par A. J. DELATTRE, S. J. Paris Leroux, 1891 in-8, 119 p.

Pourquoi *depuis onze ans*, et non *depuis dix ans*? C'est que le P. A. J. Delattre a publié, en 1878, un mémoire sur *Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone*, et que la présente brochure est le tirage à part d'une série d'articles qui ont commencé à paraître dans la *Revue des questions scientifiques* en 1889. L'auteur expose les progrès de l'assyriologie durant ces onze années, en ce qui concerne « la découverte et la publication des textes, ainsi que les travaux de philologie pratique ». Il n'y a pas lieu, ce semble, de lui reprocher aucune omission importante. Les jugements sont empreints de modération et d'impartialité; à peine trouve-t-on une fois ou deux, dans les notes, quelque trace de polémique. L'état actuel de la question suméro-accadienne est présenté dans les dernières pages avec beaucoup de justesse et de clarté.

A. LOISY.

508. — **La Bible travestie par Homère**, Iliade, tome I. fascicule 1, par l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux (Somme). Paris, Roger, 1891. In-12, xxiv-158 p.

Si M. Fourrière est capable d'écouter un bon conseil, il fera sagement de ne pas pousser plus loin la plaisanterie et de ne pas continuer à travestir l'Iliade.

A. L.

509. — A. RZACH. *Χρησμοί Σιβυλλικοί*. — **Oracula Sibyllina**. Vindobonae, F. Tempsky, MDCCCLXXXI, in-8, XXI et 322 pages.

M. Rzach a voulu donner une édition critique définitive de ce texte

Nouvelle série, XXXII.

44

curieux. Il semble y avoir parfaitement réussi. Son apparat est d'une richesse extraordinaire et d'une exactitude qui ne l'est guère moins. J'ai collationné après lui quelques vers de Q (Vat. 1120) et je n'ai relevé que des omissions à peu près insignifiantes et dont quelques-unes sont peut-être volontaires : par exemple les variantes $\pi\alpha\iota\zeta\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\iota\varsigma$ (p. 131, v. 13), $\beta\acute{\epsilon}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ (p. 154, v. 222), et $\xi\sigma\sigma\epsilon\tau\prime\alpha\upsilon\delta\rho\omega\upsilon$ (p. 131, v. 15), qui ont si peu d'importance pour l'établissement du texte. M. R. pousse même quelquefois un peu loin la minutie : je ne sais trop pourquoi il nous signale, dans les mss. de la première classe, l'abréviation $\delta\alpha\delta$ pour $\Delta\alpha\upsilon\delta$ (p. 131, v. 16). Ce sont là de bien petites taches. Ce qu'il faut regretter, c'est que M. R. ait mis une préface si courte en tête d'un opuscule qui a tant d'intérêt pour la littérature grecque et pour les origines ecclésiastiques ; mais il est maintenant engagé d'honneur à composer cette dissertation qui complètera son consciencieux travail. Il le fera d'autant mieux qu'il a déjà dressé (pp. 240-316) une liste excellente des *Memoriae Homericae et Hesiodae aliorumque poetarum epicorum loci similes*. L'impression de ce livre est d'ailleurs fort soignée et les fautes y sont rares (p. 155, v. 135 : $\alpha\upsilon\delta\rho\omega\pi\omicron\iota\sigma\iota$). Ajoutons que l'on trouve dans Onofrio Panvinio (*De Sibyllis et Carminibus Sibyllinis*, Venise, 1558, in-fol., p. 29 et suiv., à la suite du *De ludis saecularibus*) deux versions latines de l'acrostiche sur le Christ, qui sont assez différentes de celle que cite M. Rzach p. 153.

LÉON DOREZ.

510. — Louis DYER. *Studies of the Gods in Greece at certain sanctuaries recently excavated*, being eight lectures given in 1890 at the Lowell Institute. London, Macmillan, 1891. (1 vol. in-8 de 447 pages.)

Un jeune savant américain, appartenant à cette phalange chaque jour plus nombreuse d'hellénisants, philologues ou explorateurs, qui mettent dans l'érudition le sens positif de leur pays, vient de réunir les conférences qu'il a faites d'abord à l'institut Lowell, puis « devant plusieurs universités, collèges et sociétés », et qu'il a revues et complétées par le travail d'une année. Ces conférences forment autant de chapitres, intitulés : — 1. Introduction ; — 2. Demeter à Éleusis et à Cnide ; — 3. Dionysus en Thrace et dans l'ancienne Attique ; — 4. Dionysus à Athènes ; — 5. Les dieux à Éleusis ; — 6. Esculape à Epidaure et à Athènes ; — 7. Aphrodite à Paphos ; — 8. Apollon à Délos. Mentionnons aussi onze appendices : 1. La déification des empereurs romains ; — 2. Dionysus Eleuthéréen ; — 3. Second lieu d'origine de Dionysus ; — Ses affinités avec l'Orient ; — 4. Apollonius de Tyane ; — 5. Position sociale des « docteurs » grecs modernes ; — 6. Le temple de l'antique Paphos ; — 7. Aphrodite chez les Grecs, chez les Hittites et chez les Phéniciens ; — 8. Le mont Olympe et le (fleuve) Bocarus à Chypre ; — Hettore Podocatharo et Jean Meursius ; — 9. Les Cyclades et les Sporades ; — 10. Le

culte d'Aphrodite et des dieux étrangers à Délos; — 11. Liste de photographies rapportées de Grèce par MM. Malcolm, Macmillan, par l'auteur et par M. Walter Leaf¹. Un index des auteurs et des sources, et un index analytique général terminent l'ouvrage. M. Dyer passe en revue les principales fouilles exécutées en Grèce et dans l'Asie Mineure; mais ce n'est pas un simple rapport sur les résultats matériels qu'il nous met sous les yeux; il s'applique à faire revivre la société religieuse de l'antiquité. Doué d'un esprit philosophique et tout ensemble d'une imagination réglée par une connaissance consommée des textes littéraires, il voyage de ruine en ruine, et on l'accompagne avec une curiosité sympathique. Vues générales sur la religion des anciens grecs, traits caractéristiques et détails significatifs du culte voué à chaque divinité, historique des évolutions survenues dans la suite des temps, tout cela est ordonné avec art et forme un développement méthodique qui constitue l'unité du livre. Il nous serait impossible d'analyser ou de relever cette multitude de notions nouvelles ou presque ignorées touchant l'archéologie, l'histoire, la mythologie, qui se succèdent ici pendant plus de 400 pages. Le seul énoncé des titres courants nous entraînerait déjà trop loin. En résumé, cet ouvrage est la mise en œuvre des explorations entreprises dans ces dernières années et la vulgarisation des conclusions qu'il est permis d'en tirer, non pas érigée en système, mais instituée pour ainsi dire en un corps de doctrine. Substantiel par le fond, d'une lecture attachante, ce livre mériterait d'être traduit en français.

C. E. RUELLE.

511. — J. Adrien BLANCHET. *Études sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine*. In-8, 160 p. et 2 pl. Paris, 1891. (Extrait des Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, t. LI.)

Les figurines en terre cuite de fabrication gallo-romaine ont été jusqu'à présent fort négligées. Le seul ouvrage d'ensemble qu'on leur eût consacré, celui de Tudot (1860), a été tiré à un petit nombre d'exemplaires et paraît être devenu fort rare; ce n'est là, d'ailleurs, que le moindre de ses défauts. Tudot était un dessinateur habile, mais son éducation scientifique laissait fort à désirer. Il ne faut attendre de lui ni renseignements exacts sur les provenances, ni détails sur les circonstances des découvertes, ni étude de la filiation des types, ni exégèse raisonnable. En somme, son volume ne vaut que par les gravures et le texte en est à peu près dénué de valeur. Depuis Tudot, plusieurs antiquaires de province, en particulier M. Cohendy, ont formé le dessein d'étudier les

1. La plupart de ces appendices sont placés à la suite de la conférence à laquelle ils se rapportent. Les nos 1, 4, 5, 9 ne sont pas dans ce cas. Ils auraient peut-être été mieux placés à la fin du volume.

terres cuites gallo-romaines, mais aucun de ces projets n'est parvenu à maturité. Nous devons peut-être nous en féliciter, car en présence d'un travail de ce genre, même médiocre, M. Blanchet n'aurait pas entrepris le sien, qui, fondé sur des connaissances étendues et conduit avec une rigoureuse méthode, est certainement l'une des meilleures monographies dont l'archéologie de la Gaule romaine ait été l'objet.

L'intérêt des statuettes étudiées par M. B. n'est pas proprement artistique, car la plupart sont extrêmement grossières. Il tient surtout à la présence, dans ces œuvres d'inspiration gréco-romaine, d'éléments proprement gaulois, tant dans la conception des figures et des groupes que dans les détails de leur exécution. M. B. l'a parfaitement compris; il a compris aussi que sur un domaine aussi peu exploré, où les difficultés de l'exégèse se compliquent de l'absence de textes quelconques, la plus grande réserve était commandée à l'archéologue. Ses conclusions sont donc, en grande partie, négatives; mais quand il se montre affirmatif, c'est toujours avec d'excellentes raisons. Ainsi je ne puis qu'approuver son hypothèse d'après laquelle les types de la Vénus nue et de la déesse Kourrotrophe, si fréquents dans la coroplastie gallo-romaine, se rapportent à une même divinité, analogue à l'Aphrodite orientale. Je crois aussi qu'il a eu parfaitement raison de reconnaître en Gaule au moins deux centres de fabrication des statuettes, l'un arverne, l'autre occidental. Les produits de ce dernier groupe se distinguent par une décoration qui rappelle d'une manière frappante les ornements des monnaies gauloises. Enfin, je ne puis que le louer d'avoir renoncé à toute classification chronologique, par ce motif que les figurines datées, découvertes en même temps que des monnaies, sont encore beaucoup trop rares dans les collections.

M. B. a étudié plusieurs musées, notamment celui de Saint-Germain, qui est d'une richesse exceptionnelle en statuettes; il a parcouru un très grand nombre de recueils périodiques et a réuni pour la première fois des indications jusqu'alors disséminées. Ce travail préliminaire lui a permis de donner quelques listes très utiles, dont les archéologues lui sauront beaucoup de gré: celles des noms gravés sur les moules (p. 19), des statuettes découvertes avec des monnaies (p. 44), des trouvailles faites dans les étangs, les sources, les villas, les tombes, etc. (p. 79); il a aussi publié des catalogues des types (p. 92) et un excellent inventaire des figurines classées par trouvailles et par musées (p. 141). Je me suis assuré que rien d'essentiel ne lui a échappé et que ses listes représentent, d'une manière satisfaisante, l'état actuel de nos connaissances sur les terres cuites gauloises.

Dans le détail, je n'ai que peu d'objections à faire. Sans parler de quelques noms propres inexactement transcrits¹, je reprocherai à M. B.

1. P. 121, 130, 145, *Lindenschmitt* (lire *Lindenschmit*); p. 98, *Kûln* (lire *Kuhn*); p. 147, *Bannassac* (lire *Banassac*).

d'avoir voulu expliquer par des légendes grecques le type de l'enfant étendu sur un dauphin (p. 125). Ici, par exception, c'est Tudot qui a raison contre M. Blanchet : l'enfant ainsi figuré est certainement un enfant mort, et ne peut être assimilé au Palémon ou au Taras que l'on rencontre sur les monuments gréco-romains. M. B. n'aurait pas dû non plus répéter, d'après Stephani, que la coquille symbolise l'*αἰδοῦν* γυναι-*κεῖν* (p. 106) : pour avoir été développée avec complaisance par le savant directeur de l'Ermitage, cette opinion n'en est pas moins tout à fait absurde. A la p. 121, il y a deux erreurs bizarres : l'auteur parle de statuettes découvertes à *Rheinessen* et à *Rheinpfalz*, alors que le premier de ces mots désigne la Hesse Rhénane et le second le Palatinat Rhénan. Ces légères taches, et quelques autres que j'ai notées ¹, n'enlèvent rien à la valeur de son travail ; je souhaite seulement qu'il ne donne bientôt une seconde édition, accompagnée de planches nombreuses, ou, ce qui serait encore préférable, de gravures dans le texte. Personne n'est plus qualifié que M. Blanchet pour publier un véritable *Corpus* des statuettes gauloises qui, en précisant ce que nous savons à leur sujet, fournirait aux recherches de nos antiquaires de province le point de départ qui leur a si longtemps fait défaut.

Salomon REINACH.

-
512. — I. C. Sallusti Crispi de Bello Catilinæ liber. Texte revu et annoté par P. THOMAS. 2^e édition. — Mons. Manceaux, 1890. xx-130 p.
 513. — II. Des C. Sallustius Crispus Bellum Catilinæ bellum Jugurthinum. und Reden und Briefe aus den Historien, herausgegeben von August SCHEINDLER. Zweite Auflage. Wien und Prag. Tempsky 1891. xiii-174 p.
 514. — III. PAOLO BELLEZZA : *Del fonti e dell' autorità storica di C. Crispo Sallustio*. Milano 1891. 182 p.

I. La première édition du *Catilina* de Salluste publiée par M. Paul Thomas était de 117 pages, la deuxième en renferme 130. C'est dire les nombreuses additions que M. Th. a faites à son premier travail. La méthode est restée la même. Les notes, si elles sont plus nombreuses, sont courtes en général, rédigées avec clarté, sobriété et précision. Rien de trop : tel est le principe appliqué par M. Thomas. Tout au plus peut-on lui reprocher quelquefois de ne pas nous donner assez. Le commentaire historique, par exemple, occupe dans son œuvre une place

1. P. 9, il n'est pas exact que les céramistes gallo-romains aient surmoulé des bronzes ; le contraire paraît même certain. — P. 72, le relief en plomb mentionné ne provient pas de Tanagre. — P. 75, le travail d'Ihm est mal cité, et il ne fallait pas citer celui de Friederichs, désormais inutile. — P. 121, l'objet tenu par Epona ne peut être qu'une patère. — P. 135, la dénomination de *Risus* doit être abandonnée : c'est un Panisque ou l'Apollon enfant des Celtes. A la même page, *syrix* est à deux reprises du masculin. — P. 139, la terre cuite signalée par M. B. ne peut pas représenter Europe : c'est la déesse *Bubona*, correspondant à *Epona*, et figurée assise sur un taureau comme Epona est assise sur un cheval.

qu'on s'attendrait à voir plus importante quand il s'agit de Salluste. C'est au commentaire grammatical qu'il s'attache surtout : et il nous y renvoie le plus souvent à l'excellente grammaire de M. Gantrelle, ce qui est peut-être d'une bonne méthode en Belgique, s'il n'y a pas d'autres livres de ce genre dans les établissements d'instruction publique de ce pays; mais nous regretterions qu'on adoptât ce procédé en France, où il n'y a pas précisément disette de grammaires. D'ailleurs les élèves ont besoin de trouver dans les notes des éditions, les renseignements qui leur sont nécessaires; il ne faut pas leur demander de consulter à propos d'un texte plusieurs livres à la fois. — Le commentaire de M. Th. est précédé d'une notice sur Salluste, courte, mais fort intéressante et fort juste, dont nous ne retrancherions que l'adverbe « largement » appliqué aux emprunts faits par l'historien latin à la langue populaire, et d'un appendice critique où M. Thomas indique les différences qui existent entre le texte qu'il a adopté et celui de Jordan ¹.

II. Dans sa première édition des œuvres de Salluste, M. Scheindler s'était exprimé en latin, dans la deuxième, il s'exprime en allemand... Dans la première, il avait fait connaître les passages où il s'était séparé de Jordan pour l'établissement du texte; dans la deuxième, il a supprimé cette indication. Ce changement ne présente aucun avantage. Le tableau en question pourrait être fort utile aux professeurs qui aiment à se rendre compte de la valeur du texte qu'ils ont sous les yeux. — M. Sch. n'a pas encore ajouté de notes à son édition; il nous annonce que le commentaire nous sera donné « en son temps » (seiner zeit). Nous espérons que ce moment n'est pas éloigné. — La deuxième édition l'emporte sur la première par l'aspect, qui en est séduisant, par la netteté de l'impression; une carte très claire, un tableau chronologique des événements que raconte Salluste, et un excellent index analytique et alphabétique des noms propres y sont joints. Ajoutons que M. Scheindler a eu raison de retrancher de son travail les écrits faussement attribués à Salluste.

III. L'étude de M. Bellezza sur les sources de Salluste et, par suite, l'autorité de l'historien, tire son prix de la quantité de textes qu'elle renferme. L'auteur examine successivement les sources du *Catilina*, de la *Guerre de Jugurtha*, des *Histoires*, puis la valeur historique de ces différents ouvrages et enfin dans une troisième partie les sources et aussi la valeur historique des *discours* et des *lettres* qu'il a détachés de l'ensemble de l'œuvre de Salluste. M. B. comprend qu'il n'a pas résolu définitivement cette question si difficile. Sur quelques points cependant, il

1. Notons, en passant, que p. 65 M. Th. aurait pu rapprocher *mutari omnia student de sese student præstare* qu'on lit p. 1; que, p. 75, il n'a pas suffisamment précisé le sens de *actionibus*, et que, p. 84, il a tort de donner à *frequens* dans *senatus frequens* le sens de « très nombreux ». *Senatus frequens* signifie le sénat en nombre, sans qu'il soit pour cela « très-nombreux ».

croit être arrivé à la certitude. Par exemple, il est convaincu que Salluste a consulté les *senatus consulta decretaque* dont il parle en différents passages. Nous ne sommes pas de cet avis. De ce que Salluste dit en certains endroits *senatus decernit uti* ou *senatus decrevit* ou *senati decretum fit*, faut-il conclure qu'il a vu ces documents officiels? Des suppositions sont permises à cet égard, mais non des affirmations. D'autre part, M. B. dresse une liste fort complète et souvent probante des « réminiscences » de Salluste dans son œuvre. Cette partie de son travail est intéressante. Mais croit-il que, lorsque Salluste a fait dire à Micipsa (Jug. ch. x) : *Quis amior quam frater fratri*, il a pensé au passage de Ménandre *οὐ μίλλ' ἀδελφούς τοὺς ἀληθινούς φίλους*? — Enfin, M. Bellezza compte que son ouvrage pourra servir à des recherches ultérieures sur la même question. Nous croyons plutôt que son étude est utile par elle-même, malgré les affirmations trop hardies qu'on y rencontre. Mais quant aux « recherches ultérieures », nous doutons qu'elles aboutissent à des résultats précis et certains ¹.

Isaac URI.

515. — *Observationes et Emendationes scripti J.-S. Speyer*. Groningae, J.-B. Wolters, 1891; 79 pp. in-8.

La brochure de M. Speyer comprend trois chapitres : *de geminis formis uerbi quod est* *ēdo, ēdi*; *loci horatiani*; *miscella*. Mais le titre résume exactement le contenu : il y a à la fois des corrections et des observations grammaticales. M. S. est moins heureux dans les premières que dans les secondes. Je n'en veux d'autre preuve que sa conjecture sur la sixième strophe de la seconde ode d'Horace : *AUDET IN ciues acuisse ferrum | quo graues Persae melius perirent, | AUDET IN pugnas uitio parentum | PRAUA inuentus*. On peut imaginer difficilement quelque chose de plus plat. M. S. se pose d'ailleurs des questions qui prouvent qu'il n'a pas le sentiment de la poésie latine : pourquoi *iuuentus audiet*? ce sont les *pueri* qui apprennent l'histoire. Il ne se rend pas compte que les discordes civiles affaiblissant les Romains de la génération présente au profit des Parthes, ce sera aux jeunes gens à soutenir le choc des barbares; la pensée de la *iuuentus* vient ainsi naturellement à l'esprit par une de ces associations d'idées que la poésie latine se plaît à éveiller sans les préciser. Les remarques grammaticales de M. S. ont, au contraire, une tout autre valeur. Je signalerai sa dissertation sur *quod = at hoc*,

1. M. Bellezza est en général bien informé; il est au courant des plus récents travaux qui aient paru en France sur Salluste; thèses et éditions lui sont connues. Aussi sommes-nous étonné qu'il ne signale en note, p. 2, comme édition, « les plus recommandables », que celles d'Aubertin et de Deltour, et enfin celle de Durozoir *qui n'est que la traduction française, dans la collection Panckoucke*. Au cours de son ouvrage, M. B. cite fréquemment l'édition savante de MM. Lallier et Antoine! Elle aurait mérité d'être désignée en première ligne.

(p. 26), sur *esto* (p. 29), sur le génitif grec en *-us* des noms féminins, mais surtout le premier chapitre de la brochure. La conclusion de ce chapitre est que les formes du verbe *edo* créées par analogie avec la troisième conjugaison ne sont pas classiques; sont légitimes seulement les formes dites athématiques. Toutes les formes de la bonne époque, dans lesquelles on a cru voir la 3^e conjugaison normale, appartiennent au subjonctif *edim*. C'est par le subjonctif *edam* qu'a commencé l'action de l'analogie (peut-être Ovide, inscriptions de Pompéi, Martial; Stace et Quintilien); les autres personnes sont encore beaucoup plus récentes. Voilà un point de l'histoire si complexe des formes latines enfin élucidé. Cette discussion inspire le regret de ne pas voir M. Speyer se consacrer tout entier à ces questions de grammaire.

Paul LEJAY.

516. — **Die griechischen Studien des Horaz**, von Theodor ARNOLD. Neu herausgegeben von W. Fries. Halle as., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. 1891. XIII-143 pp. Prix : 2 m.

Th. Arnold avait préparé un travail sur les études grecques d'Horace qu'Eckstein publia après sa mort, en 1855 et en 1856, dans deux programmes depuis longtemps difficiles à trouver. C'est le travail le plus complet que l'on possède sur ce sujet. Aussi faut-il applaudir à l'idée qu'on a eu de réimprimer cet opuscule. M. Fries l'a fait précéder d'une courte préface indiquant les divers articles ou brochures parus depuis 1855, et il a ajouté çà et là quelques notes rendues nécessaires par ces nouvelles recherches. Il est regrettable qu'il n'ait pas jugé à propos de faire un index ou tout au moins une table.

L.

517. — **Fragmentum ultae sanctae Catharinae Alexandrinensis metricum, e libro ms.** Edidit Johannes PAULSSON. Diuendit Hjalmar Møller, Lundae, MDCCCXCI. xxxi-72 pp. pet. 8

Un ms. écrit au XIII^e siècle probablement par un Français, contient, avant et après la Somme de Pierre Cantor, des proverbes latins, généralement en vers léonins, entremêlés de quelques proverbes français, et 642 v. d'une rédaction métrique de la vie de sainte Catherine d'Alexandrie. Cette rédaction n'est qu'une mise en œuvre de la version abrégée de la vulgate ¹. M. Paulsson donne une édition diplomatique de ce texte versifié. Son ms. serait, d'après lui, l'autographe même de l'auteur de ce

1. C'est le n° 6 de la classification de M. Varnhagen (*Zur Geschichte der Legende der Katharina von Alexandrien*, p. 3). On sait que ce texte a été distingué typographiquement des additions de la vulgate par Knust, pp. 231-314. Le fg. métrique ne correspond d'ailleurs qu'à une partie de ce texte : il va jusqu'à la p. 260 de Knus.

travail. La préface contient, outre la publication des proverbes mentionnés, une étude très minutieuse des particularités grammaticales, orthographiques et métriques du ms. M. P. applique donc ici la même méthode de dépouillement que pour les mss. de saint Jean Chrysostôme. C'est dire qu'à côté de quelques faits intéressants il y a beaucoup d'inutilités. Un *index uerborum* complet termine la brochure.

P. L.

518. — **Essai sur l'administration du royaume de Sicile sous Charles I et Charles II d'Anjou**, par Léon CADIER, membre de l'Ecole française de Rome. Paris, 1891, in-8, viii-310 pages. (Fascicule 59^e de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*.)

Un mémoire intitulé : *Un épisode de l'histoire municipale du Béarn au xiv^e siècle, le Cartulaire de Sainte-Foi de Morlaas*, une étude sur *La Sénéchaussée de Lannes sous Charles VII*, un livre consacré à l'histoire des *États de Béarn*, un rapport sur les *Archives d'Aragon et de Navarre*, un recueil des *Bulles originales conservées dans les Archives de Navarre*, un catalogue des *Bulles d'or des rois de Sicile*, un mémoire sur le *Tombeau du pape Paul III Farnèse*, des *Documents pour servir à l'histoire des origines de la Réforme en Béarn*, le *Livre des syndics des États de Béarn* : tant et de si excellents ouvrages, qui auraient suffi à honorer une longue vie, accomplis, au milieu des premières atteintes de la maladie, par un jeune homme mort à vingt-huit ans, ne témoignent-ils pas d'une activité intellectuelle extraordinaire et d'une rare maturité d'esprit ? Les énumérer, c'est louer notre regretté Cadier, et le faire, me semble-t-il, d'une façon digne de lui, car toutes les forces de son esprit, il les tourna vers la recherche scientifique. Bien loin qu'un travail persévérant ait hâté sa fin, c'est plutôt dans son amour de l'étude que Cadier a puisé la force nécessaire pour résister quelques années aux assauts d'un mal qui épargne rarement ceux qu'il a une fois saisis. Le livre que nous présentons aux lecteurs de la *Revue critique* est formé de la réunion des deux mémoires que Cadier avait adressés à l'Académie des Inscriptions comme membre de l'École française de Rome. MM. Stéphane Gsell et Éd. Jordan en ont surveillé l'impression. Bientôt ils nous donneront une autre œuvre posthume de Cadier, le *Registre de Jean XXI*. Le premier mémoire est consacré à l'étude du gouvernement de Charles I^{er} d'Anjou et surtout de ses réformes administratives de 1282 et 1283. C'est comme l'introduction d'une histoire constitutionnelle du royaume de Sicile sous la dynastie angevine que Cadier se proposait de faire. Il s'est efforcé d'établir le caractère de la politique de Charles I^{er}, et de mettre en lumière le double but auquel ce prince voulait atteindre : fonder une dynastie sur une base solide en l'entourant d'une noblesse toute française, concilier cet intérêt dynastique avec les besoins des populations de son royaume. Cette seconde partie du programme que, d'après Cadier, s'était tracé Charles d'Anjou,

a été, à mon avis, bien imparfaitement remplie, et il semble que le frère de saint Louis s'en soit peu soucié. C'était l'opinion d'Amari, l'historien des Vêpres Siciliennes. Cadier ne la partage point. Il cherche à justifier Charles d'Anjou de toutes les accusations de tyrannie dirigées contre lui, à montrer qu'il fut uniquement préoccupé de faire régner l'ordre et d'établir la paix dans son royaume, et si le livre d'Amari n'est qu'un long réquisitoire contre le prince français, il faut avouer que celui de Cadier est surtout un éloquent plaidoyer en sa faveur. Sur bien des points, Cadier a raison. Il est certain que beaucoup d'abus dont on a rendu Charles d'Anjou responsable, remontaient jusqu'à Frédéric II. Personne, non plus, ne niera que Charles n'ait été un excellent administrateur; mais c'est de cette administration tracassière, minutieuse, et qui prenait tout le pays comme en un réseau, que les Siciliens se plaignaient. Il n'en reste pas moins que Charles d'Anjou, sans avoir été le plus abominable des tyrans, a traité la Sicile en pays conquis et a tiré d'elle tout ce qu'il a pu. Sa conduite fut telle que le souverain, malgré toutes ses qualités, ne fit pas oublier le conquérant. C'est sous ce dernier aspect qu'il dut apparaître à ses nouveaux sujets, aux nobles surtout dont il confisquait les terres pour les donner à ses compagnons d'armes. Les historiens contemporains nous ont transmis les plaintes du peuple. Sans doute, on doit se mettre en garde contre l'opinion d'écrivains partisans de Pierre d'Aragon. Mais on ne saurait, d'autre part, attacher une grande importance aux préambules des ordonnances de Charles I^{er}, où ce prince déclare vouloir s'opposer à l'oppression des faibles par les puissants et aux charges intolérables dont ses officiers accablent ses sujets. Ce sont là formules habituelles aux souverains. Les ordonnances de Charles I^{er} rendues en vue d'arrêter les exactions des représentants du pouvoir royal sont nombreuses, mais dans quelle mesure furent-elles appliquées? Le fait même que le roi les renouvelle sans cesse prouve son impuissance à réprimer les abus de pouvoir de ses officiers. Si les historiens siciliens se sont parfois laissé emporter par leur haine contre la domination étrangère, tout n'est pas déclamation dans les tableaux qu'ils ont tracés de leur patrie et des maux qu'elle eut à souffrir sous le règne de Charles I^{er}. Que pourrait-on opposer aux griefs si précis articulés par Bartolomeo de Neocastro et aussi par Nicolas Speziale dans leurs histoires? Ce qui prouve bien l'exactitude de leur témoignage, c'est qu'à la plupart des exactions qu'ils rappellent, ou peu s'en faut, répond un article des *Capitoli* de San Martino, promulgués par Charles d'Anjou après les Vêpres Siciliennes en vue de la réforme de son royaume et confirmés en 1285 par Honorius IV dans sa Constitution. Tout en ne pouvant souscrire à l'opinion de Cadier sur la politique de Charles d'Anjou, je me plais à reconnaître que son mémoire se recommande par l'étendue des recherches, une remarquable exactitude dans les détails, et surtout par de larges vues d'ensemble, et une chaleur de style trop rare dans les ouvrages d'érudition.

•

Le second mémoire abonde en renseignements inédits. Il est d'un tout autre caractère que le premier. Voilà qui montre bien la souplesse d'esprit de notre regretté ami. L'histoire de la cour royale et des grands officiers pendant les règnes de Charles I^{er} et de Charles II d'Anjou en forme le sujet. C'est une étude minutieuse sur ces matières traitées jusqu'ici superficiellement. L'auteur passe en revue les divers officiers de la cour de Naples : connétable, amiral, logothète, protonotaire, chambrier, chancelier, grand sénéchal, maréchaux. Il recherche les attributions de chacun d'eux et faisant la biographie des personnages qui ont rempli ces offices, montre que l'importance de ceux-ci dépendait surtout de la valeur personnelle des officiers. Mais rien n'est plus intéressant que la comparaison entre les institutions du royaume de Sicile et les institutions correspondantes de la France à la même époque. On ne pouvait mieux rendre hommage à la mémoire de Cadier qu'en publiant ces deux essais qui, comme le déclarait l'an dernier l'Académie des Inscriptions, sont « l'œuvre d'un homme rompu aux recherches historiques. »

Maurice PROU.

519. — J. KALLENBACH. *Les Humanistes polonais*. In-4°, 72 pages. Imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul. Fribourg (Suisse.)

M. Kallenbach est professeur des littératures slaves à l'Université récemment fondée de Fribourg. En dépouillant au British Museum la correspondance des humanistes Casaubon et Jean Dousa, il a découvert plusieurs lettres signées de noms illustres dans la littérature polonaise. Jean Zamoyski, Simon Szymonowicz (Simonides), et Jacques Sobieski. Ces lettres sont intéressantes pour l'histoire de l'humanisme en Pologne. En se décidant à les publier, M. K. les a fait précéder d'une introduction d'une cinquantaine de pages. Elle apprendra certainement beaucoup aux lecteurs occidentaux généralement peu familiers avec la littérature polonaise ou même polono-latine. Des détails particulièrement curieux sont ceux que M. K. donne sur Jean Zamoyski, lequel fut au xvi^e siècle un des élèves les plus assidus du Collège royal. De retour en Pologne il insinua au roi Batory l'idée « de créer à Cracovie un Collège royal à l'instar du gymnase royal de Cambrai, fondé à Paris par François I^{er} ». Ce projet n'aboutit pas, mais Zamoyski créa à ses frais le remarquable gymnase de Zamosc qui acquit dans toute l'Europe savante une grande renommée.

La brochure de M. Kallenbach n'est qu'un chapitre d'un livre qui pourrait être fort intéressant. Pourquoi l'auteur ne nous le donnerait-il pas quelque jour ? *Dimidium facti qui bene cepit habet.*

Louis LEGER.

520. — A propos de J. de Barclay, par l'abbé Ch. URBAIN, (extrait du *Bulletin du Bibliophile*). Paris, librairie Techener, 1891, in-8 de 20 p.

La vie et les œuvres de Jean de Barclay ont été l'objet de deux thèses pour le doctorat ¹ et d'une étude très fouillée de M. Jules Dukas ². Malgré ces travaux, la biographie du poète-romancier présente encore bien des lacunes. M. l'abbé Urbain signale « certains points obscurs qui peuvent », dit-il avec raison, « recevoir quelque lumière des documents » qu'il publie. Parmi ces documents, tirés de la Bibliothèque nationale et qui n'avaient encore été cités par personne, on remarque surtout quatre lettres écrites de Rome en 1617, 1620 et 1621, par Barclay (elles conservent encore son cachet armorié), trois au vicomte de Puitsieux, secrétaire des commandements du roi, la quatrième au roi lui-même. Dans la première, Barclay offre à Puitsieux son *Paroensis ad Sectarios* ; dans la dernière, il fait, quarante-huit heures avant sa mort, le 10 août 1621 ³, hommage de l'*Argenis* à Louis XIII. Les deux autres contiennent de curieux détails d'histoire littéraire : on y apprend que certains passages de l'*Argenis* ont été retranchés sur l'avis du chancelier de Sillery, lequel joue dans ce roman allégorique ⁴ un rôle attribué jusqu'à ce jour à Villeroy. Les autres documents retrouvés par l'heureux chercheur sont une lettre du beau-frère de Barclay, le sieur de Bonnaire, à Puitsieux, pour le remercier de la protection donnée à la veuve de l'écrivain (de Rome, 12 février 1622), le brevet d'une pension de 1200 livres accordée par le roi au jeune Barclay (3 avril 1622), enfin deux lettres où il est question de l'auteur de l'*Argenis*, l'une du cardinal Bonzi, évêque de

1. L. BOUCHER, *De J. Barclaii Argenide*, Paris, 1674, in-8°; A. DUPOND, l'*Argenis* de Barclay. Paris, 1875, in-8°.

2. *Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay*. Paris, 1880, in-8°.

3. La mort de Barclay est incontestablement du 12 août, et l'assertion du *Dictionnaire de Moréri*, à cet égard, est confirmée par la plupart des biographes. Un érudit anglais, cité par M. U. (p. 17) a eu tort de donner à cet événement la date du 15 août. M. U. n'aurait pas dû laisser ses lecteurs indécis entre les deux dates. Mes autres observations seront peu nombreuses. Il aurait fallu citer sur le séjour des époux Barclay à Marseille (p. 8), une lettre de leur hôte, le poète Balthazar de Vias, adressée à Peiresc le 10 décembre 1615 (Cf. le fascicule VI des *Correspondants de Peiresc*, Marseille, 1883). On voit dans cette lettre que ce fut Peiresc, et non Du Vair, qui introduisit Barclay et sa femme auprès de B. de Vias. M. U. mentionne (p. 9), après le bibliographe allemand Adelung, une édition de 1647, absolument imaginaire, d'une plaquette contenant une épître en vers latins de Vias à Mme de Barclay et la réponse également en vers latins faite sous le nom de celle-ci par Barclay, de même que Guillaume Colletet composait les vers de sa femme Claudine. La plaquette fut publiée en 1617 et l'indication de l'année 1647 résulte évidemment d'une faute d'impression qui a déjà trompé beaucoup de monde, y compris le savant bibliophile M. Jules Dukas.

4. M. Boucher avait prétendu, dans sa thèse, que le roman de Barclay n'a rien d'historique. A moins de récuser le formel témoignage de l'auteur lui-même, il faut reconnaître dans l'*Argenis* la peinture des événements et des personnages du temps.

Béziers, membre de la congrégation du Saint-Office (de Rome, 19 septembre 1617), la seconde, du marquis de Cœuvres, ambassadeur du roi de France auprès du pape (de Rome, 15 juillet 1620). M. Urbain a tiré un fort bon parti de ces diverses trouvailles et de quelques autres pièces déjà imprimées (*Journal* de Casaubon, *Épistres françoises* à M. de la Scala, poésies de Balthazar de Vias, etc.) : il a tant ajouté aux résultats obtenus par ses devanciers qu'on ne pourra désormais se dispenser, quand on voudra s'occuper de la famille si littéraire des Barclay, de consulter une plaquette qui est aussi substantielle qu'intéressante.

T. DE L.

521. — **La Doctrine de Malherbe**, d'après son commentaire sur Desportes, par Ferdinand BAUNOT, ancien élève de l'École normale supérieure, chargé d'un cours complémentaire à la Faculté des Lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française. Avec cinq planches hors texte, Paris, G. Masson. Grand in-8 de 600 pages, prix : 10 fr.

M. Brunot a raison : les notes de Malherbe sur les poésies de Desportes ne sont pas d'un poète, mais celles d'un rhéteur qui s'attache beaucoup moins au fond qu'à la forme extérieure du vers. De mauvaises rimes, des inversions forcées, une construction irrégulière, des heurts de syllabes mal agencées ou mal sonnantes, voilà surtout ce qui le choque, ce qui irrite sa bile. Tout ce qui n'est point clair, précis, tout ce qui est mis « pour la bourre ou la cheville », les épithètes banales, inutiles ou redondantes, les hyperboles italiennes, les pointes, les concetti, ce style métaphorique qui transforme une maîtresse en soleil éblouissant, un amoureux en papillon qui vient se brûler à l'éclat des yeux de sa déesse, tous ces défauts et ces fadeurs trouvent en lui un censeur inflexible. C'est avant tout un critique de mots et d'expressions. Mais il y a longtemps, très longtemps que nous savions tout cela, et je doute qu'il fût nécessaire de consacrer plus de trois cents pages à démontrer ce qui n'était plus à démontrer. Deux articles de Sainte-Beuve, le dernier surtout, écrit en 1859, nous en apprennent plus sur le rôle rempli par le célèbre réformateur que tout le gros livre de M. Brunot. D'ailleurs, ce Commentaire méritait-il qu'on y attachât une telle importance ? Puisque, de l'aveu même de M. B., Malherbe enviait l'homme, dédaignait l'écrivain, ignorait le poète, pourquoi tenir tant de compte de ses appréciations ? La colère est aussi mauvaise conseillère que mauvais juge, et ce qui le prouve, c'est que Malherbe n'a point critiqué chez son disciple Maynard tout ce qu'il condamnait dans Desportes.

Qu'on relise (mais pour cela il faut avoir du courage et du temps à perdre) les œuvres du poète toulousain dont *la grande figure*, dit M. B., ressort entre les médiocres disciples du maître. Qui a plus que lui usé et abusé « de ces niaiseries puériles et cherchées, de cette singerie de la singerie de la passion italienne ? » Son *Philandre*, traversé dans ses

amours, verse tant de pleurs qu'il en noie la terre, et « ses vapeurs soucieuses » s'exhalant dans l'air, font étinceler la foudre, gronder le tonnerre, et dégringoler les rochers de la cime des montagnes. Quoi de plus extravagant et de plus bouffi? Cependant le réformateur a été indulgent pour les gasconnades et les « éclatantes folies » de ce poëtastre que je mets infiniment au-dessous de Desportes, ce qui ne veut pas dire que je fasse grand cas de ce dernier. Cette indulgence du maître s'explique : Maynard le comblait de louanges hyperboliques, et Malherbe ayant fait sa trouée était devenu plus doux et plus traitable. M. B., qui a un faible pour Desportes, dit (p. 113) que Malherbe s'est affranchi de toute convenance dans la rédaction de ses notes, ce qui est vrai, et il ajoute qu'à cette époque, ce qui est encore vrai, c'était l'usage d'user contre ses adversaires de toutes les licences du langage. Il semble croire que c'était, au xvi^e siècle, une habitude particulière seulement aux gladiateurs de la république des lettres. Qu'il se rappelle comment Voltaire au xviii^e siècle, et Victor Hugo de nos jours, traitaient leurs critiques ou leurs ennemis, et il reconnaîtra que « les idées élevées de tolérance littéraire » sont bien lentes à faire leur chemin sur cette machine ronde.

Au lieu de nous donner un lexique de mots et d'expressions, une sorte de grammaire du xvi^e siècle (car cette thèse n'est pas autre chose, et à ce titre elle sera utile à ceux qui n'ont aucune notion historique du français), j'aurais voulu que M. Brunot fit l'histoire vraiment littéraire de la doctrine de Malherbe soutenue par Boileau. J'aurais voulu qu'il examinât si elle a réellement triomphé au xvii^e siècle. Les grands poètes de ce temps, Molière, la Fontaine, en ont-ils subi le joug? N'y a-t-il pas dans Racine même des hardiesses que la grammaire et la rhétorique de Malherbe auraient réprouvées? Bossuet, lorsqu'il composait ses sermons, avait-il entendu parler de ce regratteur de mots? Autant de questions qui méritaient d'être étudiées. Et, s'il faut dire ce que je pense, la doctrine de Malherbe n'a eu sur la poésie, au xvii^e siècle, qu'une très médiocre influence, sans quoi, à la place du *Cid* et d'*Athalie*, au lieu du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*, nous aurions eu tout de suite des tragédies et des comédies versifiées comme celles de Voltaire, de La Harpe ou de Luce de Lancival.

A. DELBOULLE.

522. — **Le Père Joseph et Richelieu, la déchéance politique et religieuse du protestantisme et la première campagne d'Italie (1627-1638)**, par G. FAGNIEZ. (Extrait de la *Revue des Questions historiques*) Paris, 1890, 55 p. in-8.

523. — **Richelieu et l'Allemagne (1624-1630)**, par le même. (Extrait de la *Revue historique*), Paris, Alcan, 1891, 40 p. in-8.

Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé les savantes études consacrées par M. Gustave Fagniez à la politique intérieure, comme à la

politique étrangère de Richelieu, et de son principal auxiliaire, le P. Joseph. Rédigés sur les sources les plus sûres, en bonne partie inédites, ces fragments, disséminés dans les recueils spéciaux, finiront, je l'espère, par constituer un beau travail d'ensemble, non pas seulement sur le P. Joseph, mais sur toute la politique étrangère de la France, durant le règne de Louis XIII. Nul mieux que M. F. ne connaît à cette heure le détail des innombrables négociations diplomatiques de ce temps; nul n'en démêle, comme lui, les fils, fort embrouillés parfois, et n'en suit mieux, avec une pénétration rarement en défaut, la direction constante, à travers tous les chemins de traverse et les retours en arrière.

Dans le premier de ces nouveaux mémoires, M. F. a surtout examiné l'attitude du cardinal et de son conseiller intime vis à vis du protestantisme, dans les années qui précèdent et qui suivent immédiatement le siège de la Rochelle. Il y fait ressortir surtout la situation passablement difficile du grand ministre entre les partis extrêmes, tâchant de se concilier les catholiques ardents en écrasant les hérétiques, mais entendant bien ne pas se laisser forcer la main par les ultras. Il s'efforce au contraire de trouver dans l'éclat même de sa victoire l'appui moral nécessaire pour continuer la lutte contre l'Espagne, dont nombre d'âmes pieuses restaient, malgré tout, les admirateurs passionnés, cette puissance étant, à leurs yeux, le véritable champion de l'orthodoxie catholique. M. F. nous fait voir aussi que Richelieu « n'a pas seulement vu dans les protestants, comme on est trop porté à le croire, un parti politique à désarmer, mais aussi une secte religieuse à convertir ¹ ». Comment il s'est efforcé de ramener au bercail les brebis égarées, l'auteur nous le montre par de nombreux exemples, avouant qu'il est entré sans scrupule « dans la voie qui a conduit le grand roi à la révocation. » En effet, ce P. Bonaventure d'Amiens qui « se fait suivre de vingt soldats, taxe à neuf ou dix écus par jour les protestants récalcitrants, et, faute de payement, saisit bétail et mobilier », est bien un digne prédécesseur des missionnaires bottés de Louis XIV. Nous comprenons qu'il se soit vanté d'avoir fait rentrer dans le giron de l'Église des villes et des villages entiers, en quelques semaines; mais ce que nous comprenons moins c'est qu'on nous parle après cela de « la cordiale bonhomie des humbles enfants de Saint-François, qui faisaient luire dans les esprit assombris par une foi tout intérieure, la lumière d'une

1. M. F. nous a habitué à une exactitude si scrupuleuse, à une impartialité si entière dans ses travaux que nous ne pouvons nous expliquer que par l'influence du milieu ambiant où a paru son premier travail, l'erreur de fait que nous devons relever ici. P. 38, il dit : « C'est s'abuser, que de se représenter seulement les villes de sûreté comme des asiles de la foi protestante; elles abritaient souvent aussi de vieux abus et une véritable tyrannie... une mort barbare attendait les catholiques et surtout les ecclésiastiques qui s'y hasardaient. » Et p. 17 il nous raconte lui-même que trois mille catholiques habitaient la Rochelle!

religion qui rit à l'imagination et aux yeux » (p. 59). Richelieu peut être excusable de n'avoir point compris que c'était une folie de croire qu'on peut rétablir dans un pays l'unité religieuse, quand les esprits ont été mis en éveil ; il peut être même loué, je l'accorde, de n'être point allé jusqu'au bout des plus odieuses persécutions, puisqu'aujourd'hui même on rencontre encore dans certains pays de soi-disant hommes d'État qui rêvent de chimères pareilles. Mais, même au point de vue purement politique — nous laissons de côté toute considération morale — il est permis de se refuser à reconnaître la preuve d'une grande hauteur de vues et la manifestation d'une politique supérieure dans une attitude qui reste à la portée des plus médiocres tyrans.

Le second mémoire de M. F. s'occupe des relations de la France avec l'Allemagne durant les années de la guerre de Trente Ans qui précèdent l'intervention de la Suède dans la lutte, et depuis le moment où Richelieu exerce une influence prédominante sur la politique française. Il est consacré, dans une certaine mesure, à une espèce de réhabilitation morale du cardinal, que trop d'historiens modernes s'obstinent encore à considérer, au dire de l'auteur, comme un ministre ambitieux et violent, préoccupé surtout d'établir en Europe la suprématie de son pays et peu scrupuleux sur les moyens d'y parvenir, pourvu qu'il y arrive, un de ces puissants *réalistes* de la politique, comme d'autres époques en ont connus. C'est là, de l'avis de M. F., « un vrai contre-sens psychologique », et l'on méconnaît « le côté fondamental » de la politique de Richelieu, « en ne voyant pas ce qu'il y a d'élévation morale, ...de préoccupation dominante pour les intérêts supérieurs de l'humanité, d'idéalisme chrétien » dans les desseins et les actes du grand cardinal. N'y aurait-il pas aussi dans cette conception un peu trop « d'idéalisme ? » Pour notre part, nous croyons Richelieu plus préoccupé des intérêts *immédiats de la France*, que des intérêts *supérieurs de l'humanité*, et nous avons peine à nous figurer le rusé politique et le terrible justicier comme un vertueux idéologue. Cela ne nous empêchera pas de rendre pleine justice au travail de M. F., d'autant plus qu'il ne tend pas absolument à confirmer, selon nous, l'impression personnelle que l'auteur vient de nous communiquer sur la nature et le caractère de Richelieu. Déjà le P. Joseph, tout passionné qu'il fût, — ou prétendit l'être — pour son « but idéal de l'union des nations chrétiennes contre les Infidèles », a parfois perdu de vue ce but, car c'était y aller par de bien longs détours, que de vouloir paralyser d'abord à la fois les États protestants de l'Europe et la maison d'Autriche, pour écraser ensuite les Ottomans. Quant à Richelieu, sans nier le moins du monde qu'il fût accessible aux impressions et même aux passions religieuses, — nous venons de voir le contraire — j'estime pourtant que ses projets politiques ont été rarement déterminés par ses affinités confessionnelles, quand d'autres considérations, toutes politiques, ne contribuaient pas à lui faire préférer les catholiques aux protestants. On suit, avec un vif intérêt, le tableau

des négociations intimes de tous les capucins italiens, bava-
rois et fran-
çais, chargés d'aboucher officieusement la France et la Ligue catholique
et de gagner la Bavière et ses alliés à la politique de Louis XIII. Certes
Richelieu, comme son habile auxiliaire, y mirent beaucoup de finesse et
beaucoup d'entrain; il est très possible qu'au fond, son plus grand bonheur
aurait été de pousser à la contre-réformation universelle, en dehors de
Vienne et de Madrid, et de pouvoir éliminer entièrement de son échi-
quier tous les pions hérétiques. Mais il n'éprouva jamais, d'une façon
visible, une répugnance majeure à les faire manœuvrer à sa guise contre
les rois et les reines catholiques, et cela non seulement contre Ferdi-
nand II ou Philippe IV, mais contre l'électeur Maximilien I^{er} lui-
même, l'objet préféré de ses sympathies et de ses combinaisons politiques.
Si ce n'est point là de la politique *réaliste*, elle lui ressemble du moins
à s'y méprendre. Où M. F. a tout à fait raison, selon nous, c'est quand
il montre jusqu'à quel point la politique de Richelieu, si habile qu'elle
fût, a dû pourtant sa réussite finale à des événements et des faits qu'il lui
était impossible de prévoir, et surtout d'arranger à sa façon. La défiance
des protestants d'Allemagne à l'égard de l'intraitable adversaire des
huguenots était grande, autant que légitime d'ailleurs. Ferdinand II sut
si bien les désespérer par l'impolitique *Édit de restitution* qu'ils n'eus-
sent plus d'autre chance de salut que de se fier malgré tout à la France,
une fois la paix de Lubeck signée. La Ligue catholique refusait d'enten-
dre les propositions discrètes qui lui parvenaient de la part du cardinal;
ce fut encore Ferdinand qui força, pour ainsi dire, les électeurs et les
princes catholiques de l'Allemagne à s'appuyer sur la France, grâce à la
mise à sac de leurs terres horriblement foulées par les troupes de Wald-
stein et celles de l'Espagne. Plus tard, Lützen débarrasse Richelieu,
au moment utile, bien moins d'un auxiliaire que d'un rival. Finalement
M. F., en constatant que Richelieu « fait arme de tout » dans sa lutte
inégalé contre la maison d'Autriche, « qu'en parlant beaucoup de paci-
fication », il est à la recherche des « portes pour entrer dans les pays
voisins, jalons de la frontière rêvée », revient lui-même, comme par un
détour, au Richelieu qui nous est plus familier et nous semble plus vrai
que celui qu'il voudrait mettre à sa place. Grâce aux travaux de M. Fa-
gniez lui-même, on aura toujours quelque peine à le regarder sérieuse-
ment comme le représentant de « l'idéalisme chrétien », comme « l'avo-
cat de la tolérance qu'il pratique chez lui »; on sera pleinement d'accord
avec lui, par contre, pour admirer le coup d'œil sûr et rapide, l'iné-
branlable énergie, la variété de ressources et la souplesse même, dont
le puissant ministre a fait preuve à chaque instant de sa carrière et
qui lui ont valu la première place parmi les hommes d'État français
de l'ancien régime et peut-être aussi du nouveau.

R.

524. — **Un héros ignoré. Le soldat La Pierre d'Unet**, par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE. Tonneins, Ferrier. 1891. In-18, 16 p.
525. — **Livre de raison de la famille Dudrot de Capdebosc (1822-1872)**, publié et annoté par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, Picard. 1891, in-8, 47 pages.

En 1627, un simple soldat, bravant mille dangers, porta au général de l'armée royale qui assiégeait la Rochelle, des dépêches de Toiras bloqué par les Anglais dans le fort de Saint-Martin de Ré, et sauva de la famine la petite garnison. Comment se nommait ce héros? Scipion du Pleix, comme, après lui, Charles Bernard, l'a appelé Pierre Lolanier; le P. Arcère, Pierre Lanier. Le *Mercurie françois*, publication quasi-officielle et qui recevait les communications des ministres, donne le nom véritable La Pierre, et c'est la forme qu'adopte M. l'amiral Jurien de la Gravière. Mais du Pleix et Arcère ont commis encore une autre erreur; ils font naître le brave La Pierre à Aimet ou Eymet, en Agenais. Or, le *Mercurie françois* déclare formellement que La Pierre est natif de Gascogne, près Tonneins, et Eymet se trouve en Périgord et assez loin de Tonneins. M. Tamizey de Larroque propose de lire *Unet* qui est tout près de Tonneins et qui a toujours fait partie de l'Agenais. Sa lecture est de toute évidence, et tout en le félicitant de son savoir et de sa sagacité, nous nous associons de grand cœur au vœu patriotique, éloquent qu'il exprime. « Après avoir établi que La Pierre est bien le nom de ce pauvre soldat — comme l'appelle du Pleix avec une touchante sympathie — et que le village d'Unet est bien son berceau, il me reste un devoir à remplir. Je voudrais qu'en ce village un monument fût élevé — oh! rien de somptueux! — un monument modeste comme le héros lui-même! — immortalisant le souvenir de son dévouement... un monument qui redirait, maintenant et toujours, combien il faut admirer et au besoin imiter l'esprit de sacrifice, la vertu militaire de l'humble collaborateur de Toiras. Sur le piédestal de la statue qui représenterait un soldat du régiment de Champagne, de ce régiment dont le nom seul formait le plus beau des éloges, on pourrait graver cette pittoresque phrase de l'historiographe Michel Baudier : un État ne peut périr quand pour sa défense les hommes y deviennent lions au combat et poissons à la nage. »

Le *Livre de saison de la famille Dudrot*, que M. Tamizey de Larroque publie en même temps, d'après une copie très bien faite que lui a communiquée M. Soubdès, est un petit livre en forme de cœur et qui devait contenir dans l'origine des prières à la Vierge. Le premier auteur interrompit promptement son travail. Les douze premiers feuillets contiennent des prières en latin, avec un encadrement rouge. Viennent ensuite des prières en vers français, écrites d'une autre main et remplissant six feuillets. Le reste du livre se compose de soixante-quatorze feuillets et fut utilisé dans la suite pour inscrire les faits mémorables de la famille

Dudrot : le pieux début garantissait la conservation des notes qu'on y insérait. La première de ces notes, avec date, est de 1552. On y rencontre des mentions d'événements publics, comme la relation du séjour de François I^{er} à Nérac dans les derniers jours d'octobre 1542 (séjour inconnu, car les historiens du Languedoc dissertent longuement pour suivre la trace du roi lorsqu'il partit de Béziers pour la Rochelle). On y trouve aussi diverses poésies qui se rapportent à des faits de la première moitié du xvi^e siècle. M. T. de L. a publié ce recueil de la façon suivante. Il groupe dans une première partie les indications relatives à l'histoire de la famille Dudrot et la mention des événements grands et petits de l'histoire locale. Les poésies en langue française, pieuses et profanes, mêlées aux récits en prose, trouvent place dans une seconde partie. « Les prières adressées à la Vierge, dit M. T. de L., avaient-elles déjà été imprimées avant d'être copiées par un des auteurs de notre manuscrit ? Dans le doute, je n'ai pas osé les écarter, ce sont de modestes *fleurettes*, dépourvues d'éclat et de parfum, mais qui sont protégées contre tout dédain par leur grâce simple et naïve, et aussi par leur extrême rareté, car, en supposant qu'elles aient été familières aux âmes dévotes du xvi^e siècle, qui donc les connaît aujourd'hui ? » (p. 8). Quant aux pièces profanes, elles forment une série de chants historiques ou mieux une sorte de chronique rimée. Elles sont inédites et appartiennent évidemment au premier tiers du xvi^e siècle (*guerres, trahisons, tempête, de Luther, pardon papal, expédition de Barberousse et de Charles-Quint*).

(Lampereur avec grosse puyssance
Assailhist le royaume de France
Et la Provence; lost estoit a Nyce,
Lieu mal propice, car la jaulnice
Grevoyt des gens estans en grans dangers;
Peste regnoyt et navoyt que manger.)

Un appendice contient : 1^o un document de 1541 sur la levée de la taille à Condom; 2^o une table chronologique des naissances, mariages, morts énumérés par les rédacteurs successifs du livre; 3^o une autre table chronologique des faits divers relatés dans le mémorial; 4^o une notice sur la filiation de la famille Dudrot. On lira avec grand intérêt le texte publié par M. Tamizey de Larroque, et qu'il a, comme toujours, — non sans l'aide de M. Soubdès, qu'il reconnaît avec bonne grâce — accompagné d'un commentaire aussi intéressant que copieux.

A. C.

526. — **Recueil des Instructions aux Ambassadeurs et Ministres de France, depuis le traité de Westphalie jusqu'à la Révolution Française. Russie.** par Alfred RAMBAUD. Deux vol. in-8. Paris, Alcan, 1890-91.

Nul n'était désigné comme M. Rambaud pour publier ce recueil. Il apportait à cette tâche non seulement sa connaissance singulière des

choses russes, mais encore cette sympathie qui se concilie avec la plus scientifique impartialité. Sentiment nécessaire pour développer avec une pareille ampleur, pour animer l'histoire de relations qui ne furent ni cordiales ni heureuses. La France de l'ancien régime et la Russie s'apprécièrent mal et ne s'aimèrent point. M. R. ne dissimule pas cet antagonisme, mais ne s'en console qu'avec peine; il regrette que la France l'ait entretenu et même provoqué. Il est certain que la France dédaigna par un « fol mépris », selon le mot de Saint-Simon, les avances de la Russie; qu'elle s'obstina, pour l'accomplissement de ses desseins contre la maison d'Autriche, à se servir d'instruments moins efficaces, moins solides et peu sûrs, la Suède, la Pologne, la Turquie. Tant que la Russie demeura ignorée, reléguée dans un Orient barbare, la France eut toute raison de conserver ces alliés qui menaçaient à revers les provinces des Habsbourgs; mais, quand elle ne put même plus se faire illusion sur leur force et leur fidélité, à quoi bon les soutenir et les soulever contre la Russie qui s'offrait à remplir leur rôle? M. R. montre l'impuissance matérielle, l'anarchie morale où étaient tombés ces États de la *Barrière de l'Est* : la Pologne surtout est peinte en un merveilleux tableau, plein de vie et de tumulte. Est-ce à dire que M. R. condamne la politique française, sans circonstances atténuantes? Il suffit de feuilleter les instructions pour discerner la pensée maîtresse des hommes d'État français. C'est avec défiance et inquiétude qu'ils voient la Russie grandir et s'insinuer dans les affaires de l'Europe. Ils ne veulent se résoudre à favoriser cette fortune. Ils veulent écarter de l'échiquier européen ce pion redoutable. Cette aversion ne s'affaiblit pas, en dépit des rapprochements qu'amènèrent les combinaisons diplomatiques. Aussi, bien que M. R. fixe avec une rare précision les phases par où passèrent les rapports des deux puissances, ces périodes n'ont en quelque sorte qu'une valeur formelle.

Avant que les gouvernements ne prissent contact, la Moscovie n'était pas pour les Français une terre inconnue. Dès le xvi^e siècle des marchands l'avaient explorée : bientôt des compagnies s'organisèrent pour y commercer. M. R. fournit sur ces tentatives des renseignements curieux, d'où se dégage cette vérité, de plus en plus évidente à mesure que sont étudiées les origines du commerce français, que l'esprit d'initiative n'a jamais manqué à nos nationaux. Ceux-ci surent même s'élever au-dessus des considérations mercantiles, et eurent conscience de l'importance politique et morale de leur action qui devançait et suppléait celle de la diplomatie (v. charte de 1628, I, p. 22).

Les chancelleries n'entrèrent en jeu que vers le milieu du xvii^e siècle. A cette époque, sous le règne d'Alexis, la Moscovie opérait une double transformation : au dedans elle se civilisait; au dehors elle prenait position. Sa diplomatie débutait avec une habileté, une hauteur, une étrangeté de manières qui étonnaient ses partenaires. M. R. rappelle que cette diplomatie russe est fille de la byzantine. Il croque spirituellement

au passage les envoyés du tsar, décrit leur train tout oriental que la France défraie non sans humeur. De son côté, le tsar s'entoure d'un appareil et impose une étiquette qui déconcerte et parfois humilie les ambassadeurs du Roi Soleil (v. l'audience de Béthune, 1680, I, p. 68).

Car, quoi qu'on en ait, il faut traiter d'égal à égal. De la part de la France, ce froissement d'amour-propre n'est pas pour peu dans l'opiniâtreté qu'on déploie à défendre la Suède, malgré ses trahisons. M. R. insiste sur cette erreur traditionnelle, à laquelle on ne renonça qu'à la onzième heure. Par moment, on feint d'abandonner cette cliente perfide, mais indispensable ; c'est pour leurrer la Russie (Instructions à Châteauneuf, à Tessé, 1717 ; à Campredon, 1721, I, p. 234). Et quand la Suède est par trop abattue, on se prévaut d'une autre alliance pour rebuter la Russie : sous la régence, c'est l'Angleterre qui sert, si l'on nous permet l'expression, de repoussoir. Et cependant la Russie veut forcer l'amitié de la France : Pierre le Grand rêve de marier sa fille Élisabeth à Louis XV. Comme pour narguer cette prétention qui offusque l'orgueil des Bourbons, Louis XV épouse la fille d'un roi de Pologne dépossédé par la Russie. Celle-ci, en désespoir de cause, s'unit à l'Autriche par le traité de Vienne de 1726 ; union qui, comme le remarque M. R., dura autant que l'ancien régime.

Pendant la période d'hostilités sans rupture officielle qui va de 1726 à 1756, période où le parti allemand s'affermi à Pétersbourg, l'influence française faillit triompher non par le mérite d'une conception politique, mais grâce à l'intrigue et à l'audace d'un seul personnage, La Chétardie. A vrai dire, cet ambassadeur eut carte blanche, et l'instruction dont on le munit trahit l'embarras de son gouvernement. On s'avise bien que l'union de la Russie et de l'Autriche « était une chose extrêmement dangereuse » (I, p. 344) ; mais on ne s'ingénie pas à parer au danger. On sait l'aventure de La Chétardie. Quelques documents produits par M. R. éclairent encore cet épisode. La France dut racheter l'incartade de son envoyé en accordant à la tsarine le titre d'impératrice.

Élisabeth, bien qu'elle nourrit pour Louis XV cette passion platonique que M. Vandal a si galamment contée, ne fut pas touchée de la concession. Elle laissa libre carrière à son chancelier Bestoujeff, qui battit froid au plan hasardeux d'un système du Nord, englobant la Russie, la Suède et la Prusse, avec la France comme garante ; elle ne répondit pas à une « lettre d'agacerie » que Louis XV écrivit sur le conseil du grave d'Argenson ; et en 1748, au moment où ses troupes atteignaient le Rhin elle rappela de Paris son agent, « vu la malveillance invétérée du gouvernement français envers notre empire ».

Pendant quelques années les relations furent suspendues ; si quelques négociations secrètes furent amorcées, par un marchand d'origine rouennaise, Michel, ou un émissaire sans caractère, l'Écossais Douglas, elles furent sans portée. Le *Renversement des alliances* fit de la Russie l'alliée indirecte de la France, sans atténuer leur antipathie. Le marquis de

l'Hôpital a ordre de déclarer que la France tient à la liberté de la Pologne, comme à l'intégrité de la Suède, et le roi exige l'annulation d'une clause « secrétissime » préjudiciable à la Turquie, que Douglas avait imprudemment consentie. La France répugne à verser de l'argent à la Russie ; elle subventionne l'Autriche, qui payera des subsides à la Russie. Cette aversion se traduit même dans un mémoire que M. R. croit adressé par le contrôleur général à l'ambassadeur (II, p. 49), où il est dit que l'unique profit à tirer d'un accord avec la Russie est une convention commerciale. Ce scepticisme est partagé par la diplomatie : celle-ci est alors double, l'une émane du ministère, ou plutôt de Choiseul, l'autre, du cabinet même du roi. En réalité leurs tendances ne sont pas contradictoires, en dépit de quelques divergences de vues toutes contingentes ; toutes deux visent à enrayer l'agrandissement de la Russie, à l'écarter des affaires de l'Europe, et travaillent à la constitution d'une Pologne forte et dévouée, sur le flanc de l'empire russe. Qu'on lise les Instructions officielles et secrètes ; on n'y saisit aucune opposition essentielle (P. ex. Instructions à Breteuil).

Après la mort d'Élisabeth, que n'avait pu ni voulu séduire le comte de Breteuil, beau colonel de vingt-sept ans, choisi avec préméditation pour cet office (II, p. 118), après l'avènement de Catherine II, l'action française en Russie s'éclipse : tandis qu'éclate la crise polonaise, la France n'est représentée à Pétersbourg que par des agents subalternes, chargés seulement d'observer et d'exciter au besoin le grand duc héritier Paul contre sa mère. Mais, quant à s'opposer aux agissements de la Russie, on n'en fait pas mine. Aussi l'aigreur est d'autant plus vive que la contenance est plus piteuse. L'instruction à Sabatier de Cabre (1769) a des violences de pamphlet contre Catherine.

L'humeur se dissipa au bout de quelques années, quand Louis XV, le protecteur de la Pologne, eut disparu. Le gouvernement français se résigna aux faits accomplis.

Par un étrange revirement, c'est la Russie qui est invoquée comme tutrice de l'équilibre en Allemagne et en Pologne ; elle exerce, de concert avec la France, la médiation au congrès de Teschen et Vergennes s'en félicite (II, p. 344). Quant à la Pologne, elle est condamnée sans recours. « Toute spéculation sur son sort à venir devient superflue », écrit Vergennes au marquis de Véraç en 1780. La Russie y maintient, ajoute-t-il non sans ironie, « ce qu'elle appelle l'ordre et la tranquillité » (p. 368). C'est le même « ordre » qui régna plus tard à Varsovie.

Il n'eût tenu qu'à la France de gagner l'intimité de Catherine II — et le marquis de Ségur se flatta de préparer les voies, par la négociation d'un traité de commerce — si elle eût abandonné délibérément les États de la *Barrière de l'Est*, barrière sensiblement ébréchée dès lors. Le sacrifice parut trop cruel (p. 462). Cette persistance dans une tradition désormais vaine, dans une fidélité qui ne fut pas toujours payée de retour, est tout à l'honneur de la France, d'autant que l'alliance russe

eût en quelque mesure atténué — et c'est sous cette alléchante perspective que Catherine la présentait (p. 441), — les embarras intérieurs du gouvernement de Louis XVI. Catherine ne fit rien pour empêcher la ruine de la monarchie; mais elle voua une haine inexpiable à la Révolution. Les diplomates qui représentèrent à Pétersbourg la France révolutionnaire, essayèrent de rudes affronts, mais surent, comme Genet, soutenir leur dignité.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir analysé ni même résumé l'œuvre considérable de M. Rambaud. Nous avons essayé seulement de faire ressortir l'unité, on dirait presque l'uniformité de la politique française. Cette uniformité n'affecte en rien l'œuvre elle-même. Elle est dissimulée par la variété des documents et des renseignements, par le mouvement de la narration. Car ce n'est pas là un simple répertoire, c'est une histoire, où les *Instructions* sont encadrées avec un tel art dans le récit et le commentaire qu'elles cessent pour ainsi dire de figurer comme les pièces saillantes; elles sont fondues dans l'ensemble. Ce qu'on louera encore particulièrement dans cette publication, c'est la science et la conscience bibliographiques. M. Rambaud a donné un modèle aux futurs éditeurs de ces Recueils; nous n'oserions dire qu'il leur a, suivant l'expression vulgaire, gâté le métier.

B. AUEBACH.

527. — **Alexandre I et Napoléon**, d'après leur correspondance inédite (1801-1812) par Serge TATISTCHEFF. Paris, (Perrin) 1891, in-8.

528. — **Napoléon et Alexandre I**. L'alliance russe sous le premier Empire, tome I. De Tilsit à Erfurt, par Albert VANDAL, Paris, Plon, 1891, in-8.

Voilà deux volumes qui font double emploi, dira-t-on : Alexandre et Napoléon, Napoléon et Alexandre, c'est bonnet blanc, blanc bonnet. Erreur. Ils diffèrent par le fond et la forme, par les conclusions et la méthode. Ce n'est pas assez que l'un juge au point de vue russe, l'autre au point de vue français; que le premier dise qu'Alexandre fut porté vers Napoléon par Laharpe, le second qu'il en fut détourné par lui; que M. Tatistcheff avance que la rupture de l'alliance vient de Napoléon et M. Vandal, d'Alexandre. Il y a plus encore.

M. T. s'est borné à faire un livre de l'ensemble de plusieurs lettres d'Alexandre à Napoléon trouvées à Pétersbourg et publiées par lui en 1890 déjà dans la Revue de M^{me} Adam. M. V. vient après. Mais quelle différence de procédés! M. T. édite des textes avec un commentaire court et mal écrit. M. V. fait de l'histoire et de la grande histoire. A la recherche de tous les documents contemporains de l'Europe, il s'est livré à un prodigieux travail d'archiviste, après quoi il a pris la peine de faire œuvre d'artiste.

S'il faut de l'histoire diplomatique, pas trop n'en faut, de crainte de fatiguer le lecteur. M. V. l'a compris et raconte aussi la guerre, la

société, les hommes. S'il désire autant que M. T. le renouvellement de l'alliance franco-russe, il sait rendre quand même justice à l'ennemi. Il y a quelque enfantillage chez M. T. à condamner « la rage d'expansion des Hohenzollern », au moment même où Napoléon et Alexandre se partagent le monde. M. V. est impartial. Il peint à ravir la figure mécontente du roi de Prusse à Tilsitt et la coquetterie politique de la belle reine à l'adresse du vainqueur du monde. Ses descriptions des entrevues de Tilsitt et d'Erfurt sont des chefs-d'œuvre. Si M. T., en dilettante de rêveries politiques, semble admettre la sincérité de Napoléon et d'Alexandre dans leurs projets de conquête en Europe et aux Indes, M. V. y met plus de réserve, sans en mettre peut-être assez. Car Metternich et Talleyrand ont appris ce qu'il faut rabattre de ces desseins superbes.

Sans refuser à M. T. le mérite d'avoir mis au jour quelques lettres du généreux Alexandre, ainsi que le piquant récit de l'entrevue de Napoléon et de Balachoff, on ne recommandera guère aux lettrés comme au grand public que le livre de M. Vandal. En lisant les gazettes du jour, on en conseillera en particulier la lecture aux journalistes qui confondent Erfurt et Leipzig ou qui croient combler une lacune des mémoires de Talleyrand en mentionnant la présence de Goethe à Erfurt. On sait, au contraire, que les entretiens de Napoléon et de Goethe forment, avec la confession des petites trahisons du prince de Bénévent, le fond du récit de cette partie des mémoires de Talleyrand. Ils verront dans le livre de M. V. (qui passe trop sous silence la position prise par la grande Catherine et par Paul devant la France révolutionnaire) comment, après l'écrasement de la Prusse, Alexandre sacrifie à Napoléon son allié de la veille, bien que celui-ci ait refusé, au début de la guerre, d'abandonner Alexandre. Alors germe dans le cerveau des deux monarques ce partage de l'Europe en deux moitiés, l'empire français d'Occident, l'empire russe d'Orient, séparés par quelques marches germaniques et polonaises.

Rêve que tout cela ! Chimère, à l'égal du prétendu projet de République chrétienne de Sully ! Dès le début, on ne s'entend pas. Napoléon, qui semblait offrir Constantinople à la Russie, ne la laisse pas même s'établir sur le Danube. Il n'y consent qu'après les désastres d'Espagne, dans l'espoir de dompter l'Angleterre et de détruire l'Autriche. Mais Alexandre se dérobe, persuadé par le perfide raisonnement de Talleyrand : « Le peuple français est civilisé, son empereur ne l'est pas ; le peuple russe est barbare et son empereur est civilisé. C'est donc à l'empereur de Russie d'être l'allié du peuple français. »

Dès lors, Napoléon est lâché. Les motifs de rupture abondent : ne seraient-ce que ces derniers ménagements pour la Turquie et la Suède, que cet essai de reconstitution de la Pologne qui faisaient retomber la France dans son ancien système, hostile à la Russie. Du reste, à force de se rapprocher en partageant le monde, le parvenu corse (pour

employer un mot fameux) devait rencontrer face à face l'autocrate slave. Faute d'un tiers, plus de ces haines partagées, dans lesquelles M. V. voit l'origine de toute alliance, et, pour mieux dire, plus d'intérêts communs. La périodique historique, qui s'étend d'Erfurt à Moscou, comprise dans le livre de M. Tatistcheff, fera l'objet d'un second volume de M. Vandal qui promet de n'être pas moins piquant ni moins suggestif.

Francis DECRUB.

529. — **Histoire de l'insurrection de 1871 en Algérie**, par L. RINN. (Alger, 1891, gr. in-8 de 666 p., et deux cartes.)

L'histoire de l'insurrection algérienne de 1871 se divise en quatre phases bien distinctes : 1° les révoltes locales et la levée de drapeaux de Mokrani ¹ (14 juillet 1870-8 avril 1871); 2° la guerre sainte, qui embrase le pays, de la mer au Sahara (8 avril-5 mai); 3° la lutte et la défaite des insurgés (5 mai-13 juillet); 4° la répression et l'écrasement des derniers rebelles (13 juillet 1871-20 janvier 1872). Ces quatre phases embrassent donc une période de plus d'un an et demi de l'existence de l'Algérie française, période bien critique, autant par la violence de la révolte que par les tristes circonstances au milieu desquelles elle éclata; on eut pu croire, (plus d'un l'espéra!) que la France, saignée à blanc et durement rançonnée par son vainqueur, déchirée par une lutte criminelle et fratricide, ne trouverait plus la force nécessaire pour supporter cette nouvelle épreuve; grâce à Dieu, elle ne tourna qu'à sa gloire, en lui permettant de montrer que ses malheurs ne lui avaient rien enlevé de son énergie guerrière.

Il y a vingt ans de cela, et une semblable guerre attendait encore son historien; aujourd'hui, l'œuvre est accomplie, au prix d'un labeur obstiné; car la tâche était loin d'être facile. Il a fallu réunir les documents relatifs à trois cent quarante combats, livrés sur un immense échiquier qui mesure 760 kilomètres du Nord au Sud, et 600 de l'Est à l'Ouest; toutes les dates ont dû être contrôlées, et souvent rectifiées; enfin, il a été nécessaire de relier les unes aux autres les opérations militaires accomplies à la même heure sur des points fort éloignés du territoire, et mettre l'ordre qui était indispensable pour présenter avec clarté cette multitude de faits, qui semblait, à première vue, un véritable chaos.

Tel est le fond de l'œuvre de M. Rinn; nul n'était mieux préparé que lui à l'entreprendre. Ancien officier des affaires indigènes, devenu plus tard chef de ce service, puis conseiller de gouvernement, il a pu avoir une parfaite connaissance des hommes et des choses, et nous donner la

1. Depuis quelque temps, on a trouvé bon, dans la transcription des mots arabes, de supprimer le K, et de le remplacer par un Q; or, la règle absolue est que : *la lettre Q ne s'écrit que suivie d'un U, à moins qu'elle ne soit finale*. Au commencement et au milieu d'un mot, et non suivie de l'U, elle ne représente donc rien du tout, en tant que transcription française.

narration fidèle d'une guerre à laquelle il a pris part ; ce n'est cependant pas là son principal mérite, et la moëlle du livre se trouve dans la magistrale introduction qui en remplit les cinquante-trois premières pages. « L'Insurrection de 1871, nous dit l'auteur, n'a été que le soulèvement politique de quelques nobles mécontents et d'un sceptique ambitieux que le hasard de sa naissance avait rendu le chef effectif d'une grande congrégation religieuse musulmane..... Les nobles de la Medjana et les seigneurs religieux de Seddouq ne combattirent que pour la conservation de privilèges, d'immunités et d'abus qui pesaient lourdement sur les pauvres et les humbles enrôlés sous leurs bannières. Ceux-ci, Arabes ou Qballs, comme jadis les paysans vendéens ou bretons, se firent tuer et ruiner pour une cause qui n'était pas la leur. » Rien n'est plus vrai que cette appréciation ; M. R. la développe en faisant le tableau fidèle de la féodalité indigène, telle que nous la trouvâmes constituée, en possession de droits régaliens, et d'une autorité presque absolue, situation que nous fûmes forcés d'accepter au début de la conquête, en échange d'une soumission plus ou moins spontanée, mais que nous cherchâmes plus tard à modifier, dans l'intérêt même des populations, victimes d'abus innombrables. Les Grands Chefs, atteints dans leur orgueil de race et dans leurs intérêts matériels, ne s'inclinèrent que par impuissance, et conservèrent une sourde irritation de cette diminution de leur influence et de leur fortune ; parmi les plus amoindris, se trouvait la famille jadis royale des Mokrani.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, le chef de cette grande maison était El-Hadj-Mohammed, bachagha de la Medjana ; bien qu'il crut avoir de nombreux sujets de mécontentement, il était resté fidèle, et s'était contenté de donner sa démission, le jour où il avait appris que l'Algérie serait soumise au régime civil (mars 1870) ; néanmoins, sur les instances du maréchal de Mac-Mahon, il avait consenti à continuer provisoirement ses fonctions. Au début de la guerre, il prit même l'initiative de l'adresse, par laquelle les Grands Chefs des trois provinces offrirent à la France leurs biens et leur sang ; il eut été d'une bonne politique d'utiliser ce concours franchement offert, et de ne pas laisser désorganiser les bureaux arabes, au moment où on allait en avoir besoin plus que jamais.

Survinrent nos désastres, suivis de la proclamation de la République, et des désordres qui se succédèrent à Alger. Les Indigènes virent des bandes d'émeutiers expulser, arrêter, injurier les plus dignes représentants de l'autorité ; ils virent les comités révolutionnaires s'ériger en maîtres et mépriser les ordres venus de France ; les mauvaises nouvelles leur arrivèrent, grossies et envenimées par la haine jalouse des *beldya* ; ils en arrivèrent vite à conclure que nous étions anéantis et que le moment, toujours désiré par eux, de la révolte, était enfin arrivé¹. Des

1. L'auteur donne les motifs de l'hostilité sournoise du *baldi* (citadin) ; si cette race métissée n'était pas, par nature, tout ce qu'il y a de moins belliqueux au monde,

émisaires prussiens les excitaient, et un des fils d'Abd-el-Kader arrivait pour se mettre à la tête du mouvement qui se préparait. La gravité de la crise était augmentée par les décrets maladroits ou intempestifs du Gouvernement, (décrets sur la naturalisation des Israélites, le gouvernement civil, le jury, les bureaux arabes, etc.). Alors, de tous côtés, on achète des fusils, des chevaux, de la poudre; les spahis qu'on veut mobiliser s'insurgent; Souk-Arhas est attaqué. Enfin, après avoir bien hésité, le bachagha prend les armes et assiège Bordj-bou-Areridj; mais c'est en vain qu'il fait appel à la noblesse militaire, et il se voit forcé de conclure un accord avec le chef religieux des Rahmanya. L'assemblée tenue à Seddouk déclare le Djihad, et donne en un seul jour cent mille combattants à l'insurrection; de plus, elle en change le caractère; car Mokrani s'opposait aux violences et aux pillages, désireux de se ménager une porte de rentrée pour le jour où ses succès eussent forcé la France à compter avec lui et à lui restituer ses privilèges féodaux. Mais, une fois la guerre sainte proclamée, il est complètement débordé, et cela dure jusqu'au 5 mai 1871, où il tombe mortellement frappé, au combat de l'Oued-Soufflat. Les colonnes françaises parcourent le pays, sous le commandement des généraux Lallemand, Lapasset, Saussier et Cerez; elles débloquent les places assiégées (Fort-National, Bougie, Dellys, Dra-el-Mizane, etc.), puis, au prix de longs efforts et de fatigues indicibles, elles obtiennent la soumission complète et sans réserve des rebelles.

La répression fût dure, et M. Rinn observe avec raison que les insurgés furent traités simultanément comme *belligérants vaincus* (contribution de guerre) comme *indigènes algériens révoltés* (séquestre et confiscation) et enfin comme *sujets français* (renvoi devant les cours d'assises). Cette dernière mesure, déjà illogique et excessive par elle-même, fut encore aggravée par la composition des jurys; car les colons, dont plusieurs avaient été victimes des violences commises, se trouvèrent à la fois juges et parties; il en résulta que les peines furent quelquefois appliquées avec peu de discernement et avec beaucoup de disproportion.

Nous engageons tous ceux qui se préoccupent de l'avenir politique de l'Algérie à étudier ce bon et beau livre, qui est, en somme, l'histoire de la chute irrémédiable de la féodalité indigène; nous n'avons plus à compter qu'avec l'élément religieux. Ici, nous eussions voulu voir l'auteur nous parler un peu plus longuement du danger que peut faire courir à notre domination l'extension toujours croissante des confréries des Khouan ¹. Il ne faudrait pas oublier que, jusqu'en 1871, l'influence

ils pourraient créer de graves embarras (v. p. 87 et 252). J'ajoute que c'est auprès de ces mêmes gens que la plupart de ceux qui viennent d'Europe pour étudier la politique algérienne vont puiser des renseignements plus ou moins authentiques, qui leur sont prodigués avec une amabilité toute féline.

1. On peut dire que, si M. Rinn n'a pas abordé cette question, c'est parce qu'il n'a pas voulu le faire; car il a prouvé par son livre de *Marabouts et Khouan* qu'il la connaissait mieux que personne.

des Djouad contrebalançait celle des Marabouts et des Mokaddems; aujourd'hui, celle-ci n'a plus de rivale, et qui ne voit quel incendie terrible pourrait allumer un homme assez habile pour former un faisceau de ces forces éparses, et soulever d'un mouvement commun les nombreuses sectes, dont une seule, en un seul jour, a fourni cent mille combattants à l'insurrection de 1871 !

H.-D. DE GRAMMONT.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1891.

L'Académie procède à la nomination d'une commission qui sera chargée de présenter une liste de candidats à une place d'associé étranger, en remplacement de M. Goresio, décédé.

Sont élus : MM. Renan, Jules Girard, Bréal, Barbier de Meynard.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Schlumberger communique une monnaie d'or inédite de l'empereur iconoclaste Théophile, de sa femme et de ses trois premières filles.

Un des chapitres les plus compliqués et les plus obscurs de la numismatique byzantine, dit M. Schlumberger, est celui qui concerne les monnaies de l'empereur iconoclaste Théophile et de sa famille. Sur les unes, ce prince est seul ; sur d'autres, il figure avec deux princes inconnus à l'histoire, un Michel barbu et un Constantin, ou avec ce dernier seul ; sur d'autres enfin, il a à ses côtés son fils et successeur, le futur Michel III, dit l'Ivrogne. La Bibliothèque nationale vient d'acquérir un sou d'or inédit du même empereur. Il y est représenté en compagnie : 1^o de sa femme Théodora, qu'il avait épousée, en 830, à la suite d'un concours de beauté organisé dans la capitale de l'empire pour faciliter le choix du jeune souverain ; 2^o de ses trois premières filles, les princesses Thècle, Anne et Anastasie, qui furent plus tard, en 856, reléguées dans un cloître par ordre de leur frère. M. Schlumberger estime que cette pièce a dû être frappée dans les derniers mois de l'année 832 ou dans les premiers mois de l'année suivante.

M. Amélineau présente des considérations sur les embouchures du Nil, d'après Hérodote. Cet auteur compte sept bouches du Nil : la Pélusique, la Canopique, la Sébennytique, la Bolbitine, la Bucolique, la Saitique et la Mendésienne. Strabon et Ptolémée nomment à peu près les mêmes branches du fleuve, mais M. Amélineau pense que les noms qu'ils emploient ont chez eux un autre sens : selon lui, la Sébennytique d'Hérodote est identique à la Photmitique de Ptolémée, et la Bucolique d'Hérodote à la Sébennytique de Strabon. Quant à la Saitique, elle n'aurait jamais existé, et ce nom, dans le texte d'Hérodote, serait une faute pour Tanitique. Enfin, la ville de Bauto, qu'Hérodote met sur la Sébennytique (aujourd'hui branche de Damiette), devrait être placée cinquante lieues plus loin à l'ouest, sur la Bolbitine : c'est aujourd'hui Abtou.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : CHARENCEY (le comte de), *Chrestomathie maya, d'après la chronique de Chac-Xulud-Chen* (extrait des *Actes de la Société philologique*, t. XIX et XX) ; — par M. Renan : *Poésies hébraïco-provençales du rituel israélite comtadin*, traduites et transcrites par S. M. dom PEDRO D'ALCANTARA, empereur du Brésil ; — par M. Alfred Croiset : CROISSET (Alfred et Maurice), *Histoire de la littérature grecque*, tome III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 9 novembre —

1891

Sommaire : 530. DECLAREUIL, La justice dans les coutumes primitives. — 531, Cicéron, Philippiques, p. p. NOHL. — 532. Horace, II, p. p. MEWES. — 533. CAT, Ayora. — 534. APPEL, Pétrarque. — 535. WOLF, La paix de religion. — 536. PIERLING, La Russie et l'Orient. — 537. REITZENSTEIN, La campagne de 1622. — 538, Bossuet, p. p. LEBARQ, III. — 539, Voltaire, Siècle de Louis XIV, p. p. BOURGEOIS. — 540. RITTER, Magny et le piétisme romand. — 541, Documents sur les Jacobins, p. p. AULARD, II. — 542. REUSS, Le Gymnase de Strasbourg. — 543-544. Marbot, Mémoires, II et III. — 545-545. THOMAS, Causeries militaires, III; Les grands cavaliers du premier Empire, I. — 547. LEFÈVRE-PONTALIS, Hippolyte Carnot. — 548. DELORME, Journal d'un sous-officier. — 549. Marmontel, Mémoires, p. p. TOURNEUX. — 550. BOSSERT, Histoire abrégée de la littérature allemande. — 551. PONCELS, Histoire de la littérature. — 552. ANDRIEU, Bibliographie de l'Agenais, III. — Chronique. — Académie des inscriptions.

530. — **La Justice dans les coutumes primitives**, par J. DECLAREUIL, docteur en droit. Paris, Larose et Forcel, 1889, in-8 de 126 pages. (Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, 1889).

Dans cet important essai de droit comparé, M. Declareuil s'est appliqué à rechercher comment les hommes ont suppléé au pouvoir judiciaire absent des sociétés primitives, comment la justice s'organisa peu à peu et donna une sanction au droit à ces époques lointaines où l'État n'existait pas encore. A l'initiative privée, servie par la force, succédèrent les juridictions arbitrales. On s'accoutuma à rechercher pour les fonctions d'arbitres des hommes que leur réputation, leur science, leur autorité morale désignaient au choix des plaideurs. (Comparez le juge souverain d'appel chez les Kirghiz ¹.)

Les prêtres remplissaient toutes les conditions requises pour être d'excellents arbitres. La justice se confondit avec la religion. Enfin l'État s'empara de ce vaste domaine de la justice. Il mit la main sur cet organisme primitif construit sans lui et en dehors de lui. Il en fit une des branches les plus importantes de la puissance publique.

Tel est le résumé rapide de cette étude qui sera très remarquée de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des institutions primitives. J'aurais, sur quelques points, des objections à soumettre à l'auteur, quelques légères modifications ou quelques compléments à lui proposer. Ainsi je ne partage pas ses vues sur le tribunal germanique (pp. 76, 77). Je serais tenté d'accorder une valeur primitive au droit de justice du roi, qui

1. Victor Dingelstedt, *Le régime patriarcal et le droit coutumier des Kirghiz*, Paris, 1891, p. 48.

pourrait bien, chez certains peuples, dériver de l'autorité patriarcale du chef de famille. Tel n'est pas l'avis de M. Declareuil (p. 65). Ces problèmes resteront toujours trop délicats et trop complexes pour que des esprits divers les envisagent sous des aspects identiques.

L'étude que je viens de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* se recommande, sans parler de la science et de l'érudition, par des qualités littéraires qui en rendent la lecture facile et attrayante.

Paul VIOLLET.

531. — M. Tulli CICERONIS. *Orationes selectæ*, schol. in usum ed. H. Nohl. vol. VI: Philippicarum libri I, II, III, ed. major. Vienne et Prague, Tempsky; Leipzig, Freytag. Præf. p. v-viii. De Ciceronis orat. Philippicis, p. viii-xii. Texte, 1-87.

On sait ¹ avec quel soin, souvent avec quelle originalité M. H. Nohl a édité déjà plusieurs discours de Cicéron dans la collection Schenkl. Voici les premières philippiques. Aux deux premières qui sont dans la plupart des collections, M. N. a joint la troisième qui se lie très bien aux deux précédentes. Mais peut-elle dans l'histoire de cette lutte tenir lieu de conclusion? N'aurait-on pu la remplacer à cet effet avec avantage par l'une des onze qui suivent? Le résumé de celles-ci, qui remplit plus de deux pages (p. x), en donnera-t-il une idée suffisante aux élèves? Autant de points dont on peut douter.

Suivant l'habitude de M. Nohl l'apparat critique est très clair; les mots du principal ms. omis dans le texte, sont signalés; l'impression est très correcte, espacée, élégante dans le nouveau caractère adopté pour la correction; enfin, les conjectures, si vraisemblables qu'elles soient, ne sont que très rarement reçues dans le texte. En résumé, excellente édition, tout à fait digne de ses aînées et ce n'est pas peu dire ².

Émile THOMAS.

532. — Q. Horatius FLACCUS. Recensuit Guilelmus ~~Mewes~~. Volumen alterum. Berolini, Calvary, mdcccxc. 188 pp. pet. in-8. Prix : 1 m. 80.

Ce second volume d'une édition d'Horace, — le premier paraîtra plus tard, — contient le texte des satires et des épîtres avec un apparat critique donnant les variantes essentielles de quinze manuscrits (onze de

1. Voir dans la *Revue* les numéros du 16 juillet 1888, p. 49 et du 3 mars 1890, p. 164.

2. Signalons à titre d'exception une faute d'impression dans le texte, p. 70, 12, *designatos*; une conjecture très gauche qui y est insérée, p. 32, 17 : *tum quidem*; p. 21, 5, et p. 14, 10 la leçon de V n'est pas indiquée. M. N. relève avec soin les fautes habituelles au copiste et en les rapprochant les corrige l'une par l'autre : mais pourquoi n'a-t-il pas signalé plus nettement ce fait que quand V réunit deux variantes, c'est la première qui mérite la préférence? — Notons encore que M. N. a donné dans les *Commentationes Wælflianæ*, p. 264 et suiv. une étude critique développée sur le passage de la 2^e Philippique : *ut mustela*...

Keller et Holder et les quatre Blandinii). Comme l'annonce M. Mewes dans un court avant-propos, ce n'est au fond qu'un extrait de la nouvelle édition maior de l'Horace d'Orelli. J'ai dit à propos de celle-ci tout le bien que je pensais des principes et de la méthode de M. Mewes. Keller et Holder, en négligeant les Blandinii, nous avaient privés d'un élément d'information, de sorte que le présent travail vient à propos combler cette lacune.

P. L.

533. — **Essai sur la vie et les ouvrages de Gonzalo de Ayora**, par E. CAT. (Paris, Leroux, 1890, in-8 de 59 p.)

Gonzalo de Ayora, capitaine des hallebardiers de la garde royale et ingénieur de talent, fut l'auteur d'œuvres nombreuses dont une faible partie est parvenue jusqu'à nous. M. Cat a eu le bonheur de découvrir deux fragments de la *Chronique latine des Rois Catholiques*, chronique qu'on croyait entièrement perdue ; il publie aujourd'hui ces textes intéressants, ainsi qu'une lettre inédite du même auteur, adressée à Miguel Perez de Almazan, secrétaire et conseiller de Ferdinand le Catholique ; cette publication est accompagnée d'une notice sur la vie et les œuvres de l'auteur, qui, en dépit du rôle important qu'il a joué, paraît avoir été peu ou mal étudié jusqu'ici. On doit savoir gré à M. C. d'avoir mis en lumière la figure originale de ce soldat lettré, quelque peu ambitieux et avide, mais assez humain et courageux pour s'opposer aux rigueurs de l'Inquisition contre les *Nouveaux Chrétiens*. Les documents édités sont précieux pour l'étude du règne de Ferdinand ; l'un d'eux, celui dans lequel on trouve la narration de la fameuse déroute de Misserghin, diffère quelque peu du récit de Suarez Montanes ; mais la préférence doit être donnée à Gonzalo de Ayora, qui était à même d'être bien renseigné sur un combat, dans lequel son frère Juan avait failli perdre la vie. Terminons en manifestant l'espoir que M. Cat ne s'en tiendra pas là, et qu'il nous fera goûter peu à peu les fruits de ses recherches dans la précieuse collection de Luis de Salazar.

H.-D. DE G.

534. — **Zur Entwicklung Italienischer Dichtungen Petrarca's**. Abdruck des cod. Vat 3196 und Mittheilungen. . . von Carl APPEL. Halle, Niemeyer, 1891. In-8 de VIII-195 p. Prix : 6 m.

On ne manquera pas désormais d'éléments précis pour l'étude complète et minutieuse du *Canzoniere* et des *Trionfi*. M. Monaci vient de donner la reproduction intégrale des feuillets autographes du Vat. 3196, contenant divers brouillons du poète, surchargés de corrections et de notes de toute espèce (*Archivio paleogr. ital.*, vol. I, fasc. 5 et 6.) Ces planches, qui sont bonnes, ont un intérêt paléographique et lit-

téraire incontestable. Elles ne sont pas toujours, il est vrai, par la faute même du manuscrit, très aisées à étudier, et, en tous cas, ne pénétreront pas facilement chez tous les travailleurs. C'est donc déjà un travail utile que fait M. Appel en nous présentant le fac-similé typographique des célèbres feuillets avec une exactitude tout autre que celle de l'édition faite par Ubaldini au xvii^e siècle, et en l'enrichissant d'une annotation et d'une confrontation perpétuelle avec le *Vat.* 3195, mise au net originale du *Canzoniere* complet. Je n'insiste pas sur ce travail, d'une minutie exemplaire et qui, dans la plupart des cas, tiendra lieu des planches ; je tiens à signaler surtout deux parties plus neuves, l'introduction et les suppléments. L'introduction comprend une histoire des feuillets autographes, qui avaient été conservés, après la mort de Pétrarque, dans la région de Padoue. Ils étaient bien plus nombreux que ceux que Fulvio Orsini acquit du fils de Bembo et qui arrivèrent ensuite à la Vaticane. Lodovico Beccadelli ne nous dit-il pas, par exemple, qu'un prélat romain en envoya une certaine quantité à François I^{er} ? et une lettre d'Orsini lui-même (v. mes *Fac-Similés de l'écrit, de P.*, p. 16, ne parle-t-elle pas d'une copie d'œuvres de Pétrarque qui lui vint dans les mains en 1583 et qui avait été prise sur des *fogli archetypi*, analogues à ceux qu'il avait achetés à Bembo ? M. A. a groupé et réimprimé tous les documents que le xvr^e siècle a laissés sur la question et notamment les dépouillements exécutés dans la première moitié du siècle, par Beccadelli et Bernardino Daniello. Il a tiré de ces documents le meilleur parti possible et s'en est servi pour établir la provenance des suppléments aux brouillons de Pétrarque qu'il publie à la suite du *Vat.* 3196 et dont il a retrouvé les traces sur les marges de deux manuscrits du xv^e siècle, exécutés par des amateurs du poète. D'importance secondaire est le *Laur. Plut. XLI*, 14, qui contient des variantes aux *Trionfi* mises par un collationneur d'après des leçons autographes ; mais dans le *Casanat. A III*, 31 sont des extraits fort étendus des feuillets perdus. Les notes latines de Pétrarque, qui y ont été assez fidèlement transcrites, avec les variantes du texte, présentent le même caractère que celles des feuillets conservés. Il y a des dates et des indications de valeur, comme celle, par exemple (p. 129), où Pétrarque déclare s'être inspiré d'Arnaut Daniel, pour le sonnet *Aspro core e selvaggio*, et qu'on connaissait seulement par une brève mention de Beccadelli¹. Toute cette partie du travail de M. Appel, ainsi que les observations variées qui l'accompagnent et que je ne puis discuter ici, est particulièrement précieuse. Je ferai à l'en-

1. On doit sans doute lire ainsi cette note, écrite en deux fois : 1350. *Septembris 21 martis, hora 3, die Mathei apostoli, propter unum quod legi Padue in cantilena Arnaldi Danielis* : Aman preian s'afraanca cors ufeas. [Dans Canello, p. 114]. *Transcriptum in ordine*. 1356. *dominico in uespera, 6 nouembris, nullo mutato nisi uno uerbo, pro ripensando, rimembrando; quia sic et ego dicam, et alii iam et ita esse putabant*. [Cf. les v. 10-12 du sonnet qui sont imités d'Ovide et d'autres poètes latins]. Voilà un spécimen des transcriptions qu'on aurait souhaitées.

semble de sa publication le reproche d'être trop exclusivement paléographique. Toutes les abréviations des manuscrits sont conservées, par des artifices de typographie parfois ingénieux et qui ont donné, à coup sûr, une peine extrême à établir; néanmoins, le texte en est plein outre mesure, Pétrarque employant à son usage des abréviations particulières, et il se trouve que certains morceaux sont d'une lecture difficile et, naturellement, bien plus compliquée que celle du manuscrit; en certain passages même, j'avoue abandonner la partie. A côté de cette reproduction lettre pour lettre, dont l'utilité n'est pas douteuse, il y avait place pour la lecture personnelle de l'éditeur, au moins pour la plupart des notes latines. Il a été arrêté par la peur d'errer ou de rester incomplet sur certains points; mais, quel qu'eût été le résultat, beaucoup de peine eût été épargnée à son lecteur et il eût intéressé un public plus large. Dans l'état actuel, son livre ne va qu'au cercle bien restreint des pétrarquistes de profession; il y est accueilli, du reste, je n'hésite pas à le dire, avec une reconnaissance profonde.

P. DE NOLHAC.

535. — **Der Augsburger Religionsfriede** von Gustav WOLF. Stuttgart, Göschen, 1890, VII, 171 p. 8.

Bonne monographie sur une des diètes impériales les plus importantes du xvi^e siècle, celle où furent arrêtées les stipulations qui devaient mettre fin aux querelles confessionnelles dans l'Empire, et qui suspendirent, au moins pour un instant, les conflits armés entre protestants et catholiques allemands. M. Wolf qui s'est déjà occupé de l'histoire de cette époque dans un précédent travail sur la situation des luthériens d'Allemagne, de 1555 à 1559, a pu consulter un grand nombre de pièces inédites et notamment les procès-verbaux des trois collèges de la Diète (électeurs, princes et villes libres), la correspondance de Ferdinand d'Autriche avec son frère, ses ministres; les rapports officiels et secrets adressés à l'électeur Auguste de Saxe, etc. L'auteur n'est pas entré d'ailleurs dans l'examen de toutes les matières traitées à la diète d'Augsbourg, de février à septembre 1555. Il a consacré son travail à l'examen exclusif de la *paix de religion*, qui fut sanctionnée par le *recès* final du 25 septembre, à la façon dont les négociations furent menées à ce sujet, à l'appréciation des résultats obtenus de part et d'autre. Son travail témoigne d'une bonne méthode, d'un jugement sain, et les conclusions en sont parfaitement établies. M. W. est d'avis que ce sont les intérêts particuliers des princes impliqués au débat, bien plus que les intérêts généraux des partis religieux en présence, qui ont déterminé le vote final et le texte des différents articles du recès. L'antagonisme entre la politique saxonne et palatine, qui devait être si fatal plus tard à l'Allemagne protestante, s'y fait déjà vivement sentir. Contrairement à l'avis de plusieurs autres historiens récents, M. Wolf regarde néanmoins

comme d'une très sérieuse importance les avantages obtenus par les adversaires religieux de Charles-Quint. Jamais celui-ci n'avait consenti à traiter d'une façon définitive et durable avec les hérétiques; il avait sans cesse défendu aux membres de la Ligue de Smalkalde de recruter de nouveaux adhérents. Il faisait des concessions forcées et temporaires aux adversaires trop forts pour être écrasés; il n'a jamais capitulé sur les principes. Maintenant la paix était proclamée perpétuelle et non révocablement; c'était reconnaître des droits égaux à chacun des deux groupes religieux de l'Empire. La *reservatio ecclesiastica*, la défense pour les princes *ecclesiastiques* de séculariser leurs territoires et de convertir leurs vassaux au détriment de l'Église catholique, était sans doute un succès plus ou moins considérable pour l'église et le parti des Habsbourgs, mais autorisait implicitement tous les princes *laïques* à passer à la réforme de Luther; seconde et grave concession pour l'avenir, si les temps restaient propices à la foi nouvelle. Enfin la clause de *réserve ecclesiastique* elle-même, bien qu'inscrite au recès, n'y avait été portée que d'ordre royal; les États protestants avaient bien signé le document lui-même, mais y avaient fait insérer la déclaration formelle qu'ils n'adhéraient point à ce paragraphe spécial. En fait, le texte de la loi ne les a jamais empêchés, après comme avant 1555, de séculariser les évêchés et les abbayes de l'Allemagne du Nord. Au fond, l'antagonisme entre les deux manières de voir était irréductible autrement que par les armes, et la paix, sous cette forme imparfaite, n'avait été possible que par l'épuisement des deux partis. Selon que les protestants se sentirent plus ou moins forts, plus ou moins unis, plus ou moins soutenus du dehors, ils observèrent aussi plus ou moins sincèrement le pacte de 1555; ils le violèrent le plus souvent — il faut l'avouer, — quand l'occasion leur sembla bonne. Seulement ce n'est pas au parti religieux, c'est aux convoitises intéressées, au besoin d'agrandissement des dynasties princières qu'il faut faire remonter la responsabilité de cette façon d'agir. Leurs rivalités même et leurs convoitises jalouses les affaiblirent bientôt et ils sentirent, trop tard, tout le danger d'une politique pareille, quand le catholicisme, retrempé par suite de ses défaites mêmes, eut réorganisé ses forces et repris conscience de son pouvoir, un demi-siècle plus tard.

R.

536. — P. PIERLING, S. J. **La Russie et l'Orient**. Mariage d'un tsar au Vatican. 1 vol. elzévir de VIII-210 pp. Paris. Leroux. 1891.

Ce volume continue la série des intéressantes études de l'auteur sur les rapports de la Russie et de la cour de Rome. L'un des épisodes les plus curieux de ces rapports est assurément le mariage du grand prince Ivan III avec la princesse Zoé, fille de Thomas Paléologue. Après la chute de Constantinople, Thomas Paléologue s'était réfugié à Rome et y vivait aux frais du saint-siège. Bessarion eut l'idée de marier sa fille au

grand prince de Moscou. C'était un moyen de rapprocher les Moscovites de l'église romaine et peut-être aussi de reconstituer quelque jour l'empire byzantin. Cet épisode était déjà connu par quelques textes russes et italiens. Le P. Pierling en a — comme toujours — découvert de nouveaux et il les a mis à profit avec une érudition qui n'exclut pas l'agrément du récit. On lira avec profit ce petit livre en Occident; mais c'est surtout aux historiens russes qu'il se recommande. Il intéresse d'ailleurs l'histoire générale par de curieux détails sur les origines de la question d'Orient, sur les diplomates et les artistes étrangers en Moscovie.

L. L.

537. — **Der Feldzug des Jahres 1622** am Oberrhein und in Westfalen bis zur Schlacht von Wimpfen, von Karl Freiherrn von Reitzenstein, Heft I. Muenchen, Zipperer, 1891, 188 p. 8°. Prix.

Les études spécialement militaires sur l'histoire de la guerre de Trente Ans ne font pas défaut. Néanmoins il reste beaucoup à faire à cet égard, la plupart des savants de cabinet qui se sont consacrés à l'étude de cette époque n'ayant acquis, tout naturellement, que des connaissances très vagues ou très fragmentaires sur la tactique et sur le côté technique de l'art militaire en général. Toute contribution d'un homme du métier sera doublement la bien-venue quand il s'agira d'un chapitre d'histoire militaire particulièrement embrouillé, comme celui que traite le présent ouvrage. M. de Reitzenstein veut nous retracer dans son travail, dont le premier fascicule seul a paru, l'historique de la campagne, ou plutôt des campagnes entreprises en 1622 par Ernest de Mansfeld, Chrétien de Brunswick et Frédéric-George de Bade-Dourlach, contre les troupes de la Ligue catholique, de l'empereur, de l'évêque de Strasbourg et du roi d'Espagne. C'est une question, vivement controversée dès l'origine, et jusqu'à nos jours, de savoir si le célèbre condottiere Mansfeld a suivi dans ses courses errantes à travers l'Allemagne du sud un plan de campagne quelconque ou s'il s'est borné, comme une espèce de chef de brigands, à piller une région après l'autre, ayant grand soin de se tenir aussi éloigné que possible de tout adversaire; c'est cette dernière manière de voir, naturellement, qui l'emporte dans beaucoup d'ouvrages récents, écrits en l'honneur de Ferdinand II, de Maximilien de Bavière et de Tilly. Le récit de M. de R., sans faire de Mansfeld un personnage idéal — nul ne comporterait moins que lui cette transfiguration dont on fait profiter tant de personnages historiques de nos jours, — montre pourtant qu'il ne fut pas le chef maladroit d'un ramassis de coquins que MM. Klopp, Schreiber, de Villermont et autres ont voulu nous faire voir en lui, mais un homme du métier, personnellement courageux, prudent ou hardi, selon les occurrences, et fort capable de tenir tête aux meilleurs généraux de la Ligue ou de Ferdinand. Des recherches prolongées dans les archives de Munich, si riches pour l'histoire diplomati-

que de la guerre de Trente Ans, lui ont permis de réunir dans les *Kriegs-akten* une foule de détails, nouveaux et très intéressants au point de vue militaire, tant sur la première tentative de Chrétien de Brunswick pour gagner le Palatinat, que sur les préparatifs du margrave de Bade, et sur les luttes avec les Espagnols, afin de conserver au moins quelques lambeaux de son territoire au malheureux électeur palatin, Frédéric V¹. La campagne entreprise par Mansfeld en Basse-Alsace est la partie la moins complète de son très estimable travail. Il n'a point visité les archives de Strasbourg, qui lui auraient fourni des documents en assez grand nombre, et la littérature imprimée du sujet ne lui est pas non plus entièrement connue². Mais nous voudrions surtout prier l'auteur de donner un peu plus de soin à la *composition* de son récit; la masse de renseignements de détail est si grande, en quelques endroits, que le travail en prend l'aspect d'un recueil de matériaux plutôt que d'un récit historique de proportions harmonieuses. On est comme écrasé à certains moments par le fouillis des citations d'archives et des titres de tout genre. Cette surabondance de biens finit par impatienter le lecteur, et n'est pas partout également nécessaire. Cependant le travail de M. de Reitzenstein, est, nous le répétons, un travail fort consciencieux et très utile pour apprécier dorénavant, et pour une époque donnée, les récits d'opérations militaires fournis par les sources contemporaines, et pour contrôler ceux des historiens contemporains eux-mêmes; aussi nous souhaitons que la seconde partie ne s'en fasse pas trop attendre.

R.

538. — **OEuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète par J. LEBARQ. Tome III : 1659-1661. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer et Cie. 11-783 pp. in-8, Extraits et fac-similés.

Parmi les sermons contenus dans ce gros volume, se trouvent les Carêmes des Minimes et des Carmélites (1660 et 1661). C'est dire l'intérêt qu'il présente. Les fac-similés donnent au reste au premier coup d'œil l'impression de l'éloquence *pleine et vigoureuse, exubérante même, toute d'inspiration et comme improvisée sur le papier* (avert., p. 1) qui est le propre de cette période de la vie de Bossuet; on le pressent à la vue de cette écriture large, rapide, presque sans ratures. Le portrait qui sert de

1. M. de R. utilise beaucoup la *Relation* de Francisco de Ibarra, publiée récemment par M. A. Morel-Fatio dans son volume *L'Espagne au xvi^e et au xvii^e siècle*. Il aurait pu consulter également les mémoires de Du Cornet (?) sur les campagnes du Palatinat, publiées dans la collection des *Mémoires pour l'histoire de Belgique*.

2. Il trouvera pour les Archives des indications précieuses dans l'*Inventaire sommaire* de M. Brucker (t. II et III); dans la littérature imprimée, consulter par exemple, l'*Histoire d'Obernai* par l'abbé Gyss, l'*Histoire de Haguenau* de l'abbé Gerber, une série de brochures contemporaines, examinées par moi dans plusieurs articles de la *Revue d'Alsace* (année 1870) : *Un poème alsatique sur Ernest de Mansfeld*, etc.

frontispice a été gravé par M. Pannemaker d'après le premier tableau de Rigaud en 1698; ce n'est donc pas tout à fait le Bossuet de l'époque des sermons du volume. Mais il est peu connu et, à ce titre, cette reproduction a de l'importance pour l'iconographie de Bossuet. Quant au texte, l'éditeur a suivi les mêmes principes que dans les volumes précédents; il est inutile de s'expliquer de nouveau sur l'originalité et les mérites du travail de M. l'abbé Lebarq.

A.

539. — **Voltaire, Siècle de Louis XIV**, publié avec une introduction historique et critique, une liste des enfants de Louis XIV et de ses ministres, des notes, un index et une carte, par Emile Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Hachette, 1891; 1 vol. petit in-16 de LXIV-884 p.

Cette nouvelle édition du chef-d'œuvre de Voltaire, faite par un historien de profession, a l'avantage d'être accompagnée d'une longue introduction historique et critique, d'un bon index et d'une carte géographique spéciale, dressée avec beaucoup de soin. Le commentaire a généralement pour objet de redresser les erreurs de Voltaire et de montrer quelles sont au juste ses intentions. M. Bourgeois fait très bien voir que le Siècle de Louis XIV a changé de nature sous l'influence fâcheuse de la marquise du Châtelet. Il devait être, dans la pensée de son auteur, une histoire aussi sérieuse et aussi impartiale que possible; il est devenu un pamphlet, une satire perpétuelle du gouvernement de Louis XV, un simple chapitre de l'*Essai sur les mœurs*.

Le commentaire est en général très judicieux; on peut seulement regretter qu'il s'y soit glissé quelques erreurs assez graves. Ainsi, p. 778, note, M. B. dit que Fénelon est mort « quelques mois après Louis XIV », et il aggrave sa faute en disant qu'à ce moment même le Régent « lui faisait porter par Saint-Simon l'assurance de son respect et de son admiration. » Or tout le monde sait que l'archevêque de Cambrai mourut en *Janvier* 1715, près de huit mois *avant* Louis XIV. — P. 743 M. Bourgeois distingue à tort l'*Abrégé de la morale de l'Évangile* du P. Quesnel et les *Réflexions morales* du même auteur. C'est un seul et même ouvrage, repris et développé, et l'*Abrégé* de 1671, si fort goûté par le pape qui devait le condamner, contenait déjà 10 des 101 propositions censurées.

Les notes littéraires et grammaticales auraient aussi besoin d'être revues; la note 2 de la p. 15 sur le sens du mot *génie* est loin d'être exacte, et la note 3 de la p. 1 ne fait qu'obscurcir une phrase très claire dans laquelle Voltaire établissait une différence entre l'esprit philosophique et le sens artistique, deux choses fort distinctes.

Enfin il est peut-être fâcheux que cette édition toute classique ne reproduise pas intégralement le texte de Voltaire; il y manque surtout cette *Liste des écrivains* que l'on supprime trop volontiers et qui est si curieuse à tous égards. Elle grossirait démesurément le volume, c'est

possible, mais le lecteur égoïste n'entre pas dans ce genre de considération et les éditeurs doivent tenir compte de ses exigences.

A. G.

540. — **Magny et le piétisme romand (1690-1730)**, par Eugène RITTER, doyen de la Faculté des lettres de Genève. Extrait des *Mémoires et documents de la Suisse romande*. Seconde série, tome III. Genève, 1891, gr. in-8 de vii-66 p.

M. Ritter, qui est un des meilleurs érudits de la Suisse et qui s'est tant et si bien occupé de Jean-Jacques Rousseau ¹, s'occupe encore indirectement de son héros dans ce nouveau travail, car François Magny, secrétaire du conseil de Vevey, la ville natale de M^{me} de Warens, exerça une grande influence sur les sentiments religieux de l'amie de Rousseau et, par contre-coup, sur ceux de Rousseau lui-même. « En lisant le livre VI des *Confessions*, dit M. R., on est frappé de voir le développement que Rousseau donne à l'exposé du système théologique de M^{me} de Warens : c'est de Magny qu'elle tenait ses idées ; c'est la théologie piétiste que Rousseau connut par elle. Magny et M^{me} de Warens ont été les intermédiaires par lesquels un écho des idées de Spener est arrivé jusqu'à l'auteur d'*Emile*. » M. R. a réuni, dans sa curieuse étude, d'abondantes données sur les piétistes de Vevey et de la contrée environnante, M^{lles} et M^{me} de la Tour, entre autres, les tantes et la belle-mère de M^{me} de Warens, sur la vie de Magny « une des têtes de colonne des piétistes, un de ces inconnus qui ont joué un rôle de premier ordre, » sur les poursuites qui furent exercées contre lui, sur ses défenses, sur ses lettres, sur ses ouvrages ², etc. Les originaux des documents reproduits par le savant critique sont aux archives de Genève, dans la bibliothèque publique de Lausanne, dans la collection de M. Albert de Montet ³, à Chardonne, etc. A l'aide de toutes ces pièces, M. Ritter nous fait aussi bien connaître le piétisme romand, « l'atmosphère religieuse au milieu

1. On possède une bonne douzaine de publications spéciales de M. Ritter sur Rousseau, sa famille, ses amis, etc. J'ai eu l'honneur d'en signaler plusieurs à l'attention des lecteurs de cette Revue.

2. Traduction d'un traité théologique d'un illuminé allemand, Jean Tennhard, intitulé : *A Dieu seul la gloire*. 1712, in-4° de près de huit cents pages. Il est permis de croire qu'il y avait là, pour employer une phrase de Magny (lettre du 19 janvier 1712), beaucoup de ce que « les profanes appellent du galimathias ».

3. M. R. donne de grands éloges (p. iv) au travail que vient de publier M. de Montet sous ce titre : *Madame de Warens et le pays de Vaud* (Lausanne, 1891). De cette histoire si bien faite de la jeunesse de la pauvre femme, il rapproche l'ouvrage, excellent aussi, récemment consacré à sa vieillesse par M. Magnier, conseiller à la cour de Chambéry (*Madame de Warens et Rousseau*, Paris, 1891). Quel dommage que M. R. n'ait pu avoir et nous donner communication des lettres de M^{me} de Warens à Magny jalousement gardées dans un impitoyable tiroir ! Nous redirons tout mélancoliquement avec lui (p. vii) : « La postérité, cette grande déca-cheteuse de lettres, comme on l'a appelée, a quelquefois affaire à des dépositaires trop réservés et discrets, dont les refus la désespèrent ».

de laquelle M^{me} de Warensa passé son enfance et sa jeunesse, » ainsi que l'apôtre François Magny, qui, après avoir été le tuteur de la jeune fille, devint son maître de religion, son directeur, et qui, grâce à la remarquable étude que je viens d'analyser, « aura désormais une place dans l'histoire de la philosophie religieuse. »

T. DE L.

541. — **La Société des Jacobins**, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F. A. AULARD. Tome II. janvier à juillet 1791. Paris, Jouaust, Noble, Quantin. 1891, in-8, vii et 634 pages.
542. — Rod. REUSS. **Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution, 1789-1804**, d'après des documents inédits. Paris, Fischbacher, 1891, in-8, vi et 264 p.
543. — **Mémoires du général baron de Marbot, II**. Madrid, Essling, Torres Vedras (avec portrait et héliogravure). Paris, Plon, 1891. In-8, 495 p. 7 fr. 50.
544. — **Id.**, III, Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo (avec une héliogravure et fac-similé d'autographes). Paris, Plon, 1891. In-8, 446 p. 7 fr. 50.
545. — Général THOMAS. **Causeries militaires**. Troisième série. Paris, Plon. 1891. In-8, 380 p. 3 fr. 50.
546. — Général THOMAS. **Les grands cavaliers du premier empire**. Notices biographiques. Première série. Paris, Berger-Levrault, 1890. In-8, 513 p.
547. — LEFÈVRE-PONTALIS, membre de l'Institut. **Notice sur M. Hippolyte Carnot**. Paris, Picard et Plon. 1891. In-8, 48 p.
548. — Amédée DELORME. **Journal d'un sous-officier**. 1870. Paris, Hachette, 1891. In-8. 331 p. 3 fr. 50.

Le deuxième volume des *Documents* sur la société des Jacobins est consacré aux six premiers mois de l'année 1791. M. Aulard a suivi la même méthode que dans le tome premier ; il s'efforce de suppléer à la perte des procès-verbaux et à l'absence d'un journal de la Société en tirant des écrits de l'époque quelques comptes rendus. Il a trouvé d'intéressantes informations dans le *Journal de la Révolution* et dans le *Lendemain ou Esprit des feuilles de la veille*, deux journaux qui avaient échappé jusqu'ici aux historiens et qui racontent assez régulièrement, à partir du mois d'avril 1791, les séances du club des Jacobins, le premier d'une façon un peu sèche et écourtée, le second avec un esprit d'hostilité satirique. Il a pareillement profité des lettres d'Oelsner et il donne à la date du 28 février la traduction d'un récit très animé, très dramatique que le jeune Allemand rédigea au sortir de cette fameuse séance où Adrien du Port et Alexandre de Lameth attaquèrent Mirabeau. A partir du 1^{er} juin commença la publication du *Journal des débats de la Société des amis de la constitution* qu'on a coutume de désigner, par abréviation, sous le nom de *Journal des Jacobins*. Dès lors M. A., changeant de méthode et de plan, fait de ce *Journal* le texte essentiel de sa publication ; malheureusement, il ne peut le reproduire intégralement : raisons d'espace. Il laisse de côté toute la correspondance, à l'exception des circulaires du club ; il substitue même des analyses — imprimées entre crochets et en caractères plus petits —

à certaines parties des comptes rendus, notamment aux longs discours. Mais tel quel, le volume rendra d'utiles services; on y trouve de curieux et rarissimes pamphlets et, parmi les discours, celui de Collot d'Herbois sur les carabiniers (6 juillet) et celui de Brissot sur le jugement de Louis XVI (10 juillet) ¹.

M. Rod. Reuss nous envoie de nouveau un de ces livres comme il sait les faire, modérés dans le ton et pleins d'impartialité, très exacts, très consciencieux et composés uniquement d'après les documents originaux. Il donne d'abord une idée générale de ce qu'étaient l'enseignement et le personnel du Gymnase protestant de Strasbourg au moment de la Révolution. Puis il retrace l'influence que le grand mouvement de 1789 exerce sur l'école (qui conserve les domaines affectés à son entretien), la création des bataillons scolaires, l'affaiblissement de la discipline, l'anarchie des esprits pénétrant jusque dans les classes. Il n'oublie pas de nous montrer, à côté du Gymnase protestant, le Collège royal, devenu national, laïcisé sous la direction de Chayrou, et obtenant bientôt la protection de la nouvelle municipalité et de la fraction radicale de la bourgeoisie strasbourgeoise ². Le Gymnase au contraire encourt de plus en plus la suspicion; son personnel est mal noté; le directeur Oberlin et l'un des plus anciens maîtres, Beyckert, sont arrêtés; enfin, on le détruit, pour ne « laisser aucune trace de l'esprit germanique ». Au lendemain de la Terreur, les professeurs se réunissent pour le réorganiser, et quoique la municipalité tente d'empêcher la réouverture du Gymnase et de le réunir au Collège national, l'école protestante se relève et, à travers mille difficultés, son enseignement se poursuit jusqu'à la fin de l'hiver de 1795 à 1796. Vient l'établissement des Écoles centrales; à dater de juillet 1796, le Gymnase n'est plus pour le département et la cité qu'une institution privée, sans attache officielle, sans privilège légal, et l'administration centrale ordonne même aux professeurs de cesser leurs fonctions à partir du 30 vendémiaire an IV. Mais sur une injonction ministérielle, cet arrêté de clôture est retiré, et, malgré le vote des Cinq-Cents qui déclare biens nationaux tous les biens des établissements protestants, — vote qui ne fut pas suivi d'effet, — le Gymnase n'a plus à craindre pour son existence, d'autant qu'il ne se refuse pas

1. Lire p. 361, au lieu de *Boisset*, « *Foissey* », comme p. 362 et 363. On nous permettra de remercier l'éditeur d'avoir signalé et utilisé dans son *Avertissement* notre article du 10 mars 1890.

2. P. 57 et 62, il est question d'Isnardi; cf. sur ce personnage *Jemappes*, p. 233, note 6. J'ai trouvé depuis quelques détails sur cet Italien; ses prénoms sont Joseph-Gaspard, il résidait en France depuis 1773 et s'établit à Strasbourg en 1780; après sa mission de Belgique, il fut confirmé dans sa place de commissaire national à l'armée du nord (8 avril 1793) et nommé quelques mois plus tard (17 septembre), commissaire des guerres par Levasseur et Bentabole. Le commissaire ordonnateur Ollivier lui reconnaît de la « fermeté » et « toute la capacité désirable ».

aux réformes et ne réclame aucun subside du gouvernement. Vainement le Lycée qui remplace l'École centrale, prend un développement rapide, grâce aux faveurs du gouvernement et à l'incessant accroissement de l'élément français. Le Gymnase, placé sous l'administration de l'Académie protestante et sous le contrôle supérieur de l'Église de la Confession d'Augsbourg, survit à la crise révolutionnaire. M. R. a retracé avec une sincère sympathie et un soin pieux les destinées de la vieille école strasbourgeoise ; il ne cache pas ses lacunes et ses faiblesses : il montre que les professeurs étaient trop peu nombreux, que leur besogne les accablait, qu'aucun d'eux n'avait la vigueur et l'enthousiasme de la jeunesse, que les anciens candidats en théologie, déjà avancés en âge, n'enseignaient que par routine, bref que le Gymnase n'était qu'une école primaire supérieure où l'on donnait, par surcroît, des leçons de latin. Mais, ajoute M. Reuss, « ils ont atteint leur but en définitive ; ils ont su nous faire aimer le travail, nous faire aimer notre École ; ils ont réussi à nous inspirer pour eux-mêmes reconnaissance et respect »¹.

Le deuxième et le troisième volume des *Mémoires* de Marbot ont suivi très rapidement le premier. Dans le deuxième tome, le général, aide-de-camp de Murat, de Lannes, de Masséna, nous raconte ses aventures en Espagne et pendant la campagne de 1809 en Autriche. Il arrache Godoy à la mort : « Bien que cet infortuné fût horriblement blessé et tout couvert de sang, les gardes du corps qui l'escortaient avaient eu la cruauté de lui mettre des fers aux pieds et aux mains, et de l'attacher sur une mauvaise charrette découverte, où il était exposé aux brûlants rayons du soleil et à des milliers de mouches qu'attiraient le sang de ses plaies ;..... depuis cinq jours on ne l'avait même pas pansé ; sa chemise, imbibée de sang coagulé, était collée à sa peau, il n'avait qu'un soulier, pas de mouchoir, était à demi nu, et la fièvre le dévorait » (II, 21). Il s'acquitte de périlleuses missions ; il assiste à Somo-Sierra, gravit le Guadarrama, reçoit une blessure au siège de Saragosse ; la balle extraite de son corps est envoyée à Napoléon pour lui montrer le fanatique acharnement des Espagnols. Puis il combat en Portugal, et là, il voit de près les malheureux dissentiments qui font avorter les campagnes de 1810 et de 1811 : le généralissime se fâchant avec ses lieutenants, Ney, Reynier, Montbrun et Junot, ceux-ci le poussant à un échec, le critiquant ensuite sans pitié et lui désobéissant formellement, Soult refusant de renforcer son collègue, Bessières n'amenant ni munitions de guerre ni provisions de bouche, et, à Fuentes d'Onoro, défendant d'engager la garde pour faire battre Masséna. Ces divisions entre généraux ne sont pas l'unique cause des revers que l'armée française éprouve dans la Péninsule : non seulement les chefs de corps ne veulent pas s'entr'aider et donnent à tout instant de funestes exemples d'égoïsme et de désobéissance ; mais

1. P. 75, Haussmann était représentant de Seine-et-Oise, et non du Haut-Rhin.

Napoléon s'imagine qu'il peut diriger de Paris les mouvements de ses armées; Joseph s'oppose à la volonté de l'empereur et arme imprudemment les soldats espagnols; les régiments étrangers ne cessent de désertter; l'infanterie anglaise, formée sur deux rangs et fréquemment exercée à la cible, l'emporte de beaucoup sur l'infanterie française par la justesse du tir (II, p. 479-485). Entre temps, Marbot avait accompagné Lannes en Bavière et en Autriche. Il décrit avec sa verve habituelle divers épisodes de la bataille d'Eckmühl, notamment la charge finale de cavalerie qui décida de la nécessité des cuirasses doubles (II, 125), le siège de Ratisbonne où il monte le premier à l'assaut des remparts avec une audace extraordinaire, le passage du Danube. C'est alors, près de la petite ville de Mölk, qu'il accomplit la plus belle de toutes ses actions de guerre, celle dont le souvenir le flatte le plus agréablement (II, 148) : il faut traverser le fleuve pour enlever un soldat autrichien, et le Danube est sorti de son lit à près d'une lieue de large, un vent impétueux l'agite, on entend mugir ses vagues, la nuit est des plus obscures et il pleut à torrents, les bateliers tombent à genoux, pleurent, assurent que les sapins charriés par les eaux heurteront la barque et la défonceront, que les saules la crèveront sur le bord opposé. Un instant, un très court instant, Marbot hésite, et une sueur froide inonde tout son corps; mais presque aussitôt « un sentiment qu'il ne saurait définir et dans lequel l'amour de la gloire et de son pays se mêle peut-être à un noble orgueil, exalte au dernier degré son ardeur » (II, 151). Il se jette dans un bateau; il atteint à travers mille dangers la rive gauche, fait trois prisonniers, et au milieu des boulets regagne le camp français. Il expose pareillement sa vie à Essling, où Lannes tombe et meurt entre ses bras, à Wagram, à Znaim. Nous le trouvons dans le troisième volume en Russie, en Allemagne et à Waterloo. Il n'est plus aide-de-camp. Il commande le 23^e régiment de chasseurs dont il fait un des régiments les plus superbes de l'armée, et à la tête de ce corps où « tout le monde marchait du même pied, tant pour la valeur que pour le zèle », il entreprend la campagne de 1812. On remarquera les jugements qu'il porte sur les historiens de cette campagne; selon lui, Labaume n'a fait qu'un libelle; Ségur, un roman militaire, très bien écrit, rempli d'exagérations et trop hostile à l'Empire; Gourgaud, un panégyrique de Napoléon; Boutourlin, une narration sage et impartiale, quoique souvent inexacte (III, 49-50 et 51). Marbot, lui, ne veut être ni détracteur ni flatteur; il sera « véridique ». C'est ainsi qu'il montre dans Marmont « une des erreurs de Napoléon », dans Oudinot un homme très brave, mais sans talent militaire, et dans Saint-Cyr un guerrier calme, studieux, méditatif, mais jaloux de ses camarades, peu soucieux du bien-être de ses soldats et qui, après la victoire de Polotsk, au lieu de passer les troupes en revue, de les féliciter, de s'informer de leurs besoins, court s'enfermer dans sa maison et se livrer à sa passion dominante, qui était de *jouer du violon*! (III, 125). Il est sévère pour les Polonais et les accuse d'avoir refusé aux Français

les choses les plus indispensables : s'ils avaient déployé à cette époque la centième partie de l'énergie et de l'enthousiasme dont ils firent preuve en 1830, ils auraient peut-être recouvré leur indépendance; mais la noblesse de la Lithuanie qui parlait sans cesse de liberté, tenait ses paysans dans le plus rude servage et craignait que Napoléon ne les affranchît (III, 62). Il raconte le passage de la Bérésina de la façon la plus émouvante et prouve qu'on aurait pu éviter la plus grande partie du désastre, si l'on avait fait traverser les ponts, dans la nuit du 27 au 28 novembre, et aux bagages et aux trainards ou *rôtisseurs* (III, 199). Comme dans le volume précédent, il énumère les causes du désastre : 1° fautes de Napoléon qui porta la guerre dans le Nord avant d'en finir avec l'Espagne, dissémina les troupes vraiment françaises, joignit à ses bataillons ceux des alliés, « affaiblit un vin généreux en y mêlant de l'eau bourbeuse » (227); et forma les deux ailes de la Grande Armée avec les contingents de la Prusse et de l'Autriche; 2° mauvaise organisation du pays conquis, défaut de garnisons sur les derrières, les malades rétablis ne pouvant rejoindre l'armée, *pas un seul* des cent mille prisonniers ne sortant de l'empire russe, les officiers polonais laissés dans leurs régiments au lieu d'être placés dans chaque corps pour servir d'interprètes. Après la retraite de Russie, Marbot combattit en Allemagne. Il est trop rigoureux envers Jomini qu'il qualifie de traître et pour qui Sainte-Beuve a plaidé les circonstances atténuantes; il reproche, et ce semble, avec raison, à Exelmans d'avoir manqué d'esprit de suite; il compare Macdonald à Mack et le juge trop compassé, trop lent dans ses mouvements stratégiques, quoique capable de désarmer la critique par un noble aveu de ses erreurs (295). On notera, dans la narration de cette campagne, la peinture des Baskirs que nos soldats surnommaient les *Amours* à cause de leurs arcs et de leurs flèches, et surtout les pages consacrées à la bataille de Leipzig; d'après Marbot, Berthier serait le principal auteur de la catastrophe qui coûta la vie à Poniatowski et à tant d'autres; « Berthier, capable, exact, dévoué, mais ayant souvent éprouvé les effets de la colère impériale, avait conçu une telle crainte des boutades de Napoléon qu'il s'était promis de ne jamais prendre l'initiative sur *rien*, de ne faire aucune *question*, et de se borner à faire exécuter les ordres *par écrit*; vainement on lui représentait combien il était nécessaire d'établir de nombreux passages pour assurer la retraite en cas de revers; Berthier avait constamment répondu : « L'empereur ne l'a pas ordonné : » on ne put rien en obtenir, pas une poutrelle, pas une planche » (329-330). Ce fut Marbot qui recueillit sur l'Elster les débris de l'armée. En 1814, il est à Mons où il sait conjurer le soulèvement de la population; en 1815, à Waterloo, mais ici les mémoires s'arrêtent et l'on n'a sur cette campagne que des lettres ou fragments de lettres. — Tels sont, en raccourci, les *Mémoires* de Marbot. Aucune autobiographie des héros de l'épopée impériale n'est plus attachante, plus dramatique. Non seulement, comme nous l'avons dit du premier volume, les anecdotes y

foisonnent et font de l'ouvrage une lecture singulièrement captivante : Marbot, comme disait Cuvillier-Fleury, alliait aux talents militaires une curiosité très littéraire et un génie d'expression spontanée et de description pittoresque. Mais l'historien trouvera beaucoup à prendre et à apprendre dans son travail — en y mettant les précautions dont il faut user avec tout auteur de *Mémoires* et surtout avec un homme comme Marbot dont ses intimes nous disent l'esprit pétillant, la faconde étincelante et l'imagination inventive. Qui d'entre nous, par exemple, connaissait Sainte-Croix, ce Sainte-Croix {que Napoléon comparait à Desaix et à Lannes, ce Sainte-Croix à l'activité infatigable et à l'intelligence prodigieuse que l'empereur employait et consultait assidument avant la bataille de Wagram, que Masséna regardait comme son plus sûr conseiller, que Marbot tient pour un « génie hors ligne »? (II, 337). On ne saurait trop louer, trop consulter les chapitres où Marbot nous présente les états-majors des diverses armées : je ne citerai que le portrait du général Pelet, mathématicien profondément instruit, ignorant de la *pratique*. Mais ce sont surtout les maréchaux de l'empire, les lieutenants de l'empereur, que Marbot s'attache à nous peindre en détail et qu'il fait revivre, soit dans le courant de son récit, soit dans des chapitres particuliers et composés avec soin. Lannes et Masséna occupent, l'un dans le deuxième, l'autre dans le troisième volume des *Mémoires*, la place qu'avait Augereau dans le tome premier : Lannes, bouillant, emporté jusqu'à la fureur, apprenant toutefois, non sans peine et à force de temps, à se calmer et à se maîtriser ; Masséna, dissimulé et rancuneux, avide, rapace, totalement dépourvu d'instruction, mais ayant le coup d'œil juste et la décision prompte, faisant tout d'inspiration, arrivant sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il allait entreprendre, tenace et incapable d'abattement et après Zurich, après Gênes, après Wagram, échouant en Espagne parce qu'il devient circonspect jusqu'à la timidité et redoute de compromettre une gloire déjà acquise ¹.

M. le général Thoumas publie la troisième série de ses *Causeries*, si intéressantes, si pleines de faits curieux, si fécondes en rapprochements. L'auteur touche à tous les sujets de la vie militaire, et il sait les traiter avec beaucoup de clarté, de vivacité et de relief. D'ordinaire, il puise dans les *Mémoires* qui sont une mine d'anecdotes ; parfois, il donne des documents inédits. Ce qu'il connaît le mieux, c'est l'histoire du premier Empire, et presque toujours il revient dans ses *Causeries* aux campa-

1. On devra remercier l'éditeur d'avoir mis à la fin du troisième volume un index des noms propres. Pourtant, l'ouvrage n'est pas exempt d'erreurs et de menus lapsus qu'on aurait pu rectifier ; signalons au hasard dans le tome III, p. 139, la mention que Marmont aurait été camarade de Napoléon au collège de Brienne, p. 107, que Robert, chef de brigands était joué en 1789 au théâtre de la Cité ; p. 75, Hogendorf, pour Van Hogendorp ; p. 378, Lurlai, etc.

gnes de Napoléon, de ses lieutenants, de ses officiers. C'est ainsi que, dans le présent volume, il raconte l'héroïsme du sergent Triaire, retrace la carrière de Curély, montre ce que les colonels devenaient sous Napoléon, ou la façon dont l'empereur entendait la partie morale de l'art du commandement. Mais il remonte parfois à l'ancienne monarchie, et, par exemple, il explique l'œuvre de Gribenval. Plus souvent encore, il descend jusqu'à nos jours, décrit le combat de Noisseville, la surprise de Fontenoy-sur-Moselle, le rôle du 38^e à Coulmiers. Un des passages les plus utiles de ce volume concerne le vaillant Druge — que Saint-Cyr appelait *Truche* — et qui promettait à la cavalerie française un chef de premier ordre (p. 131-139) ¹.

Les grands cavaliers du premier Empire sont peut-être le meilleur ouvrage de M. Thoumas. Le premier tome renferme sept biographies : Lasalle, Kellermann, Montbrun, les trois Colbert, Murat. Toutes ces biographies sont excellentes; on ne peut imaginer de *Notices* plus exactes, plus complètes et plus remplies de détails instructifs, utiles, souvent peu connus. En un style clair et rapide, M. T. nous présente d'abord celui qui fut le général de cavalerie parfait et achevé de tous points; Lasalle, hussard brillant et sémillant, aimé des plus belles Italiennes, joyeux compagnon, habile officier d'avant-garde, élève et rival de Stengel, Lasalle, qui décidait la victoire à Rivoli et aux Pyramides, qui s'emparait de Stettin à la tête d'une brigade de hussards, et qui est pour M. T. l'original du superbe portrait tracé par Foy : « Un coup-d'œil plus rapide et un éclair de détermination plus soudain que le coursier emporté au galop, de la vigueur, de la jeunesse, de bons yeux, une voix retentissante, l'adresse d'un athlète et l'agilité d'un centaure » (p. 44). Puis se montre à nous le fils du vainqueur de Valmy, François-Étienne de Kellermann, qui par sa vigueur et son à propos assura le succès à Marengo. M. T. raconte amplement cette journée d'après la plupart des documents, et il conclut avec Marmont que Kellermann rendit alors un immense service; mais il ajoute très justement que cette charge de Marengo qui fit la gloire du jeune général, fit aussi le malheur de sa vie : Bonaparte, jaloux, le laissa dans des positions secondaires. Il est vrai, et M. T. ne le cache pas, que Kellermann était cupide et avare. Le colonel de Gonneville l'a même qualifié de concussionnaire impitoyable. Mais, comme disait Napoléon et comme dit M. T., on ne doit que se souvenir de Marengo et de Waterloo; la charge des Quatre-Bras est le plus saisissant exemple d'une *procella equestris*; « quand je pense à Kellermann revenant, entraîné dans la déroute de ses soldats aussi subite que leur triomphe, suspendu à l'encolure de deux chevaux de cuirassiers, dans une course folle, désarmé, tête nue, furieux de ne pas avoir été soutenu,

1, P. 122, lire Tottenborn et non *Tettenhorn*.

je n'imagine rien de plus palpitant dans le drame des batailles » (p. 111). Après Kellermann, paraît le brave, l'intrépide, l'héroïque Montbrun, celui de tous les grands cavaliers de la Grande-Armée qui éveille peut-être la plus vive idée de charges audacieuses et de vigoureux coups de sabre, Montbrun, élevé à l'école de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous la direction de Kléber, de Richepanse et de Ney, Montbrun qui se révéla un maître dès ses premiers pas dans la Grande-Armée pendant la campagne de 1805, qui dirigea l'attaque de Somo-Sierra, contribua par ses manœuvres et sa ferme attitude à la victoire de Tengen, livra à Fuentes d'Onoro un des plus beaux combats de cavalerie que cite l'histoire, et vint mourir à Borodino. A Montbrun succèdent les trois frères Colbert. On croit d'ordinaire qu'il n'y eut qu'un seul Colbert qui combattit en Égypte, puis à Wagram, enfin à Waterloo. M. T. détruit cette confusion et, d'après les *Traditions et souvenirs* du marquis de Colbert, des notes manuscrites et des correspondances communiquées par la famille, il marque distinctement la physionomie propre de chacun des trois frères : Édouard, Alphonse et Auguste. C'est ce dernier qui fut le plus remarquable; Ney disait qu'il ne dormait tranquille que lorsque Auguste commandait ses avant-postes, et M. T. assure que sur les champs de bataille, à Iéna, à Tudela, à Elchingen, « Colbert ne fut dépassé par aucun autre pour la soudaineté et la précision de ses charges » (p. 377). Murat clôt cette première série de nos grands entraîneurs de cavalerie. M. T., après avoir retracé la vie du roi de Naples, montre qu'on aurait tort de le considérer comme un sabreur sans instruction : sa correspondance est un modèle, ses lettres sont simples, nettes, correctes, et ses billets mêmes, d'une extrême clarté. Comme homme de guerre, il n'entendait rien à la stratégie; mais il savait faire à propos un mouvement décisif, et par d'incroyables hardiesses forcer la fortune. Instruit par les leçons de Napoléon — et par ses reproches — il se signala à la Moskowa et à Dresde, et réussit à retarder la marche de la grande armée de Bohême sur Leipzig. Comme général de cavalerie, il n'avait pas soin de sa troupe, la fatiguait, la dépensait inutilement. Il se laissa plusieurs fois dérouter par les ennemis et les chercha où ils n'étaient pas. Mais, lorsqu'il tenait la piste, il déployait une activité merveilleuse, poursuivait l'adversaire avec énergie et ne lui laissait aucun repos, poussait jusqu'à leurs dernières limites les conséquences d'une victoire. On le blâme de n'avoir eu d'autres règles que le mot *chargez*. Mais, conclut M. Thoumas, n'est-ce pas souvent la meilleure tactique? Pour « Murat, la conception, la décision, l'exécution se succèdent rapides comme l'éclair. Si on veut le juger, il faut comparer les batailles dans lesquelles il commanda la cavalerie à plusieurs de celles où il fut absent. Qui sait ce qui fût arrivé à Waterloo, si le sublime effort de la cavalerie sur le plateau du Mont-Saint-Jean avait été dirigé par Murat? Brillant, entraînant, irrésistible, voilà Murat. C'est à lui que peut s'appliquer cette expression pittoresque du général Foy : « Déchaîner les ouragans de la cavalerie » lui, pour

qui, d'après le *Bulletin de la Grande-Armée*, apercevoir l'ennemi et le charger était tout un »¹.

On lit avec intérêt la notice sobre et consciencieuse, un peu trop semée d'allusions politiques, que M. Lefèvre-Pontalis a consacrée tout récemment à M. Hippolyte Carnot. M. L.-P. retrace les rapports de M. Carnot avec l'école Saint-Simonienne, sa participation aux travaux de la Société de la morale chrétienne, son rôle « un peu effacé » à la Chambre des députés, son ministère de l'année 1848 où il s'aide de la collaboration de Jean Reynaud et de Charton et « suivit une politique de modération ». Il rappelle que M. Carnot fonda l'École d'administration qui devait être une grande pépinière des services publics et qui n'eut qu'une durée éphémère. Il le montre siégeant au Corps législatif de l'Empire, puis à l'Assemblée nationale de 1871, enfin au Sénat. Les travaux de M. Carnot sont justement appréciés par M. L.-P. et il a raison de louer les notices sur Lakanal, sur Grégoire, sur Barère, — que M. Carnot aurait dû toutefois, non pas rattacher au parti modéré, mais mettre au ban du parti modéré (p. 36). On approuvera pareillement la longue analyse de ces *Mémoires sur Carnot*, que les historiens militaires de la Révolution devront toujours consulter, mais il ne faut pas dire que Lazare Carnot a « réorganisé les commandements » de l'armée du Rhin (p. 39); l'expression est trop forte. La notice de M. Lefèvre-Pontalis se termine assez joliment. « Le 3 décembre 1887, M. Hippolyte Carnot faisait partie du congrès où la présidence de la République était donnée à son fils. C'était un hommage rendu au moins autant au nom que le nouveau président portait, qu'à la façon dont il y faisait honnêtement et modestement honneur. L'apparence impassible que M. Carnot sut conserver, malgré les applaudissements qui le saluaient sur son banc, ne dissimulait guère le juste orgueil de sa joie. Il avait toujours été fier de son père; il se sentait fier de son fils, et s'il avait connu l'heureuse fortune d'être un descendant, une satisfaction plus douce encore et à laquelle il ne pouvait s'attendre lui était réservée : il devenait un ancêtre. »

Le *sous-officier* anonyme dont M. Amédée Delorme publie le Journal, nous raconte ses impressions de campagne avec une exactitude, une sincérité, un profond sentiment de la réalité qui méritent tous les éloges. C'est un récit fait de bonne foi et à l'honneur des jeunes conscrits qui résistaient sous les ordres de l'opiniâtre Chanzy à l'invasion allemande. On ne lira pas certaines pages sans émotion. Le « sous-officier » s'engage à Toulouse, après la nouvelle de Sedan; mais il ne gagne les bords de la Loire que dans les derniers jours du mois de novembre. Il nous présente auparavant ses camarades, un lieutenant énergique et actif, un

1. P. 4, c'est Théobald, et non Arthur Dillon qui périt.

sous-lieutenant dédaigneux, le sergent-major, les sergents, parmi lesquels on remarquera le Marseillais Laurier, avantageux, impertinent, un peu couard, et ce pauvre Nareval qui rêve l'épaulette et qui tombe le 9 décembre après avoir eu la veille le pressentiment de sa mort. Puis se déroulent à nos yeux toutes les scènes de la guerre : le douloureux spectacle d'un camarade qui meurt fusillé par les Français avant d'avoir vu les Prussiens, les longues et lassantes étapes à travers un pays dévasté, la retraite soudainement commandée et s'opérant avec précipitation dans la nuit profonde, sur un sol détrempé, avec la crainte d'être ramassé par l'ennemi « comme un vagabond par des gendarmes », puis le retour offensif, la marche vive, résolue, stimulée par le bruit du canon et par la rumeur de la bataille, l'idée du combat prenant corps de plus en plus, les artilleurs fouettant leurs chevaux et les déchirant de l'éperon, les servants secoués violemment sur les caissons et se soutenant les uns les autres, la ligne bleue des fantassins ondulant au loin... Mais le régiment où se trouve notre sous-officier, n'entre pas en ligne; il bat la semelle à côté de Terminiers pendant que Sonis et les zouaves de Charette se font écraser à Loigny, et il voit de loin les flammes qui enveloppent le village, et le clocher « se profilant en noir au sein des langues de feu et dans la nuée rougeâtre qui progressivement s'épaississait et encombrait le ciel; à la ronde, le champ de bataille en était éclairé, comme par une aurore boréale » (p. 192). Pour la seconde fois il faut fuir, sans avoir brûlé une cartouche, fuir à travers bois dans des chemins défoncés, au milieu de l'encombrement de véhicules de toute sorte; mais Chanzy veille, et en deux jours il refait de cette foule d'hommes épars une armée valeureuse et compacte. De nouveau, on marche en avant, dans la neige, sur une « steppe blanche à perte de vue ». On aperçoit Chanzy et son état-major : « le général montait un cheval arabe à longue crinière. Il tenait droite sa tête fine, aux moustaches effilées, aux sourcils froncés légèrement. Sauf ce dernier signe de perpétuelle réflexion, sa physionomie martiale respirait la confiance et le calme. Qu'il fût battu, il avait du moins tenté tout ce qui était en son pouvoir; mais il semblait croire sincèrement à la victoire. Il communiqua son espoir à ceux de nos camarades qui occupaient les tranchées; en passant, il leur promit la revanche. Cette figure, animée du plein éclat que donnent les grandes responsabilités courageusement acceptées, contrastait avec l'air fatigué des aides-de-camps surmenés nuit et jour. Ces jeunes têtes pâles émergeaient à demi du col des pelisses fourrées, autour du visage austère du général Vuillemot (chef de l'état-major) qui semblait allonger encore sa barbe blonde » (p. 221-222). Quelques heures après, éclate la bataille; la compagnie de notre sous-officier se déploie en tirailleurs, et il essuie le feu dignement, sans se courber, bien que ses camarades tombent autour de lui. Mais le lendemain, 9 décembre, le péril est plus redoutable : il faut s'élancer sous le feu du canon prussien, puis se jeter à terre et dans un champ nu, découvert, tirer sans relâche

sur les artilleurs qu'on voit « s'agiter, comme des ombres chinoises, sur le fond blanc de la fumée » (p. 248). Notre sous-officier a le bras gauche cassé; il est hors de combat, et à travers mille péripéties, il regagne Toulouse, heureux d'avoir fait son devoir et prêt à le faire encore ¹.

A. CHUQUET.

549. — *Mémoires de Marmontel*, publiés avec préface, notes et table, par Maurice TOURNEUX. Paris, librairie des Bibliophiles, 1891, en trois volumes in-16 elzévirien de xxv-297, 378 et 377 p.

La *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, heureux complément de la *Nouvelle bibliothèque classique*, contenait déjà d'excellentes éditions, dues à des érudits justement renommés, des mémoires d'Agrippa d'Aubigné, de la duchesse de Brancas, de l'abbé de Choisy, de M^{me} de la Fayette, de Louvet de Couvrai, etc. L'édition des souvenirs de Marmontel prendra dans l'exquise collection une place à part, surtout si l'on considère le mérite de la difficulté vaincue. Les *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants* n'avaient été jusqu'à ce jour l'objet d'aucun travail critique. M. Tourneux a pu dire en toute vérité (p. xxiv) : « Mes prédécesseurs m'avaient laissé tout à faire, et j'ai dû procéder à l'égard de ce texte comme s'il était inédit. A défaut de la collation du manuscrit, à laquelle je ne pouvais songer, j'ai pris à tâche d'identifier les noms propres mal lus par les éditeurs de 1804 et reproduits tels quels depuis lors. » Les améliorations apportées par l'habile critique dans l'établissement d'un texte si déplorablement tronqué et corrompu sont telles qu'on peut affirmer que nous lisons pour la première fois les mémoires de Marmontel. Non content de nous rendre la véritable leçon à force de patientes et sagaces recherches, M. T. a mis tous ses soins à l'éclairer ² de notes qui disent tout ce qu'il faut. Les allusions sont expliquées, les noms des gens et les titres des livres sont rétablis, les circonstances y sont précisées, en un mot rien ne manque à ce commentaire si riche dans sa sobriété, car l'auteur y a condensé tous les renseignements utiles que l'on pouvait attendre de sa profonde connaissance des événements et des hommes du XVIII^e siècle ³.

1. Des notes historiques complètent l'ouvrage. Mais on ne doit pas oublier de noter dans le courant du récit les pages relatives aux « zouaves pontificaux » (p. 151) et au général de Sonis que notre auteur juge très actif, vaillant, chevaleresque, plein d'élan, mais qui manquait de la « perception nette d'une situation étendue et complexe. » Sonis, en se jetant sur Loigny avec le bataillon des zouaves qui l'avait « fasciné », n'a fait qu'une héroïque folie (cp. p. 188-189).

2. Voir t. I, p. 34 le P. *By* et non *Bis*, p. 26 le P. *Decebié* et non *Cibier*, p. 89 et P. *Nolhac* et non *Noaillac*, p. 218 *La Poupelinière* et non *La Popelinière*; t. II, p. 316 le chevalier *Verhulst* et non *Vérule*; t. III, p. 50, *Céléstia* et non *Silssia*.

3. Comme exemple de note parfaite, je citerai (t. I, p. 183) les quinze lignes sur M^{lle} Navarre où les indications sont aussi complètes que piquantes. Il faut en rapprocher une curieuse note sur Aurore de Saxe (t. I, p. 221). Citons encore, parmi les notes qui se recommandent le plus à l'attention, celle qui roule sur l'emprison-

C'est avec un égal plaisir que l'on savourera, dans ces trois volumes si élégants, les récits — enfin corrects et complets — de Marmontel — et la préface et les annotations de M. Tourneux. Mêlant sans réserve mes éloges à ceux qui ont été déjà donnés à la nouvelle, *très nouvelle* édition par des juges aussi compétents que M. Brunetière et M. de Lescure, je dirai que si l'impression est digne des célèbres presses de Jonauste, le travail critique est digne de l'érudit auquel nous devons de si belles publications (Diderot, Grimm, Beaumarchais, la bibliographie de Paris révolutionnaire, etc.)

T. DE L.

550. **Histoire abrégée de la littérature allemande depuis ses origines jusqu'en 1870**, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses, par A. BOSSERT, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1891. In-8. III et 569 p. 4 fr.

Ce livre donnera au grand public une idée générale de la littérature allemande. Il comprend deux parties qui se développent parallèlement et se complètent l'une l'autre : 1° un précis de la littérature, depuis les origines jusqu'en 1870 ; 2° un choix de morceaux traduits. La première partie a paru, il y a quelques années, dans la *Grande Encyclopédie* ; c'est un solide et bon morceau d'histoire littéraire que notre recueil avait déjà signalé ; l'auteur s'attache particulièrement à marquer le mouvement des idées, la succession des périodes, — il en compte sept (origines, moyen âge féodal, moyen âge bourgeois, Réforme, imitation française, littérature classique, romantisme et écoles contemporaines), — la filiation des écoles, l'influence des grands écrivains ; il est clair, sobre, net, ne dit que l'essentiel, et, bien des fois, supplée à la brièveté de ses aperçus d'ensemble par des notices biographiques et des analyses des œuvres. La seconde partie, formée d'extraits, était chose délicate. M. Bossert a fréquemment emprunté les traductions à ses devanciers, surtout aux poètes ; le plus souvent il traduit lui-même, non sans succès, et, pour emprunter ses propres expressions, en respectant tout ensemble le génie des auteurs qu'il traduit et le génie de la langue fran-

nement de Marmontel à la Bastille (t. II, p. 130), celle qui est consacrée aux procédés de Rousseau à l'égard de M^{me} d'Épinay, de M^{me} d'Houdetot et de Diderot (*Ibid.*, p. 249), celle enfin (t. III, p. 197) où sont décrits les huit brouillons, préparés par Louis XVI et par ses sept collaborateurs, du discours que prononça le roi, le 5 mai 1789, dans la séance d'ouverture des États généraux. Une observation seulement. Comment M. T. n'a-t-il pas mis en garde le lecteur contre cette assertion de Marmontel (t. III, p. 321) : « Son confesseur (le confesseur de Louis XVI), au pied de l'échafaud, lui dit ces mots à jamais mémorables : *filz de Saint-Louis, montez au Ciel ?* » Si jamais il y a eu mot *historique* fait après coup, c'est assurément celui-là. J'ai entendu raconter que l'abbé Edgeworth de Firmont a toujours affirmé qu'il n'avait rien dit de pareil. On ajoutait même que le malheureux abbé se plaignait des félicitations imméritées autant qu'importunes qui lui étaient sans cesse adressées à ce sujet, et qui, si l'expression n'est pas trop familière pour la *Revue critique*, tournaient à la *scie*.

çaise¹. On remarquera parmi les morceaux qui lui ont coûté le plus de peine, le « bonheur d'un pasteur suédois » de Jean-Paul, un fragment d'un discours scolaire de Herder, la lettre de Luther aux magistrats des villes allemandes pour les engager à fonder des écoles, etc. Cette histoire d'un nouveau genre qui n'a presque rien de dogmatique et laisse la parole aux écrivains eux-mêmes, est donc à la fois intéressante et utile ; elle rendra même des services à ceux qui peuvent aller aux sources, en leur donnant des vues générales et en leur faisant lire ou relire des morceaux que M. Bossert a su choisir avec goût².

A. CH.

551. — *Historia de la Literatura* por el Padre Manuel PONCELIS, de la Compañia de Jesus. 2^a Edn corregida y aumentada. Léon Mirau, Buenos-Ayres, 1891. 1 vol. 478 p.

Si un livre condensant en quatre cent cinquante pages l'histoire de toutes les littératures du monde depuis Moïse, Manou et Confucius jusqu'à Villemain, H. Heine et Ch. Dickens peut rendre quelque service, c'est à condition que les divers résumés qui le composent soient faits avec une parfaite compétence. Malheureusement le Père Poncelis était insuffisamment préparé pour sa tâche. Pour écrire en quelques pages un bon abrégé de l'histoire d'une littérature, il faut la connaître un tant soit peu : et le moyen qu'un seul homme connaisse toutes les littératures ! L'érudition du P. P. est superficielle sur beaucoup de points, au moins sur ceux où j'ai été en état de contrôler ses renseignements ; on sent trop que ses résumés sont fait de seconde et peut-être de troisième main ; il est trop souvent dans le vague, l'à peu près, l'inexact ; ses jugements manquent de portée, ses appréciations n'ont guère de valeur personnelle, lorsqu'elles ne sont pas empreintes d'un regrettable esprit de parti. Enfin les erreurs de détail, les bévues inévitables quand on parle de ce qu'on ne sait pas, les noms défigurés, émaillent çà et là ses courtes analyses. Quelle idée le lecteur pourra-t-il se faire de la littéra-

1. M. Bossert a bien fait de nous donner le chant de Hildebrant ; mais je lui proposerais certains changements : au lieu de « c'était un homme noble, d'un esprit prudent », « c'était le plus noble et il avait plus d'expérience de la vie » ; — *un bracelet de grand prix* », « des anneaux tordus faits de monnaie d'or impériale » ; — « que tu n'as pas encore erré loin de cet empire », « que, sous ce règne, tu n'as pas encore vécu en banni » ; — « un destin funeste s'achève », « le destin de malheur s'accomplit ! » ; — *jamais je ne suis tombé entre les mains de mes ennemis* », « on n'a pu devant aucune ville m'attacher la mort » ; — « qui des deux prendra les dépouilles de l'autre », « doit laisser son haubert » ; « les boucliers », « le bois de tilleul ».

2. P. 281 Louise n'est pas une princesse palatine, elle est fille de Louis IX. landgrave de Hesse-Darmstadt ; *id.* Goethe assista, non aux conférences d'Erfurt, mais aux fêtes ; p. 417 Forster n'a pas été « chargé en 1792 de négocier la réunion de Mayence » ; il fut envoyé en 1793 à Paris par la Convention rheno-germanique et demanda l'annexion de Mayence, dans la séance du 30 mars, à la Convention française.

ture hindoue, ou de la littérature du moyen âge par les pages insignifiantes qu'il leur consacre? Et puisque l'auteur a la prétention d'être universel, d'où vient qu'il ne souffle mot des littératures slaves, dont la place dans une histoire générale, est au moins aussi marquée que celle de la littérature *gauchesque* ou des pampas? Est-ce bien comme il le dit p. 180 « a fin de no hacer demasiado voluminoso el texto »? Belle raison en effet, et qui pourrait s'appliquer à toutes les autres littératures. N'est-ce par ce motif que « le han llegado escasas noticias de estas literaturas », en d'autres termes, parce qu'il n'a pu se procurer une traduction d'un abrégé de leur histoire?

En voilà assez pour prouver la témérité de l'entreprise du Père Poncelis. Pour être juste, ajoutons qu'il écrit non pour les savants, mais pour la jeunesse. Mais si lui-même a des idées si peu nettes sur bien des sujets qu'il effleure, il est à craindre qu'il ne laisse dans l'esprit de ses lecteurs une impression encore plus vague et plus confuse, comme ces estampages négligemment pris, dont les traits s'affaiblissent en se décalquant.

G. STREHLY.

552. — **Bibliographie générale de l'Agenais et des parties du Condomois et du Bazadais incorporées dans le département de Lot-et-Garonne.** *Repertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc., dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires ou biographiques, par Jules ANDRIEU, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Tome III. Supplément. — Index méthodique.* Paris, Alph. Picard; Agen, Michel et Médan, 1891, grand in-8 de viii-362 p.

Le volume que M^{me} veuve Virgile Lenthéric a achevé d'imprimer à Agen le 8 juillet dernier, est un des plus beaux produits des presses provinciales. Tous les bibliophiles admireront l'élégance et la pureté de l'exécution et tourneront avec une joie particulière ces pages dont le papier si fort et si sonore convient si bien à un ouvrage dont l'utilité sera durable à jamais. Digne des tomes I et II au point de vue typographique, le tome III du recueil de M. Jules Andrieu n'en est pas moins digne au point de vue bibliographique. Soit dans le *Supplément* (pp. 1-184), soit dans l'*Index méthodique* (pp. 187-343), on retrouvera les qualités qui, pour la forme comme pour le fond, distinguent les précédentes publications de l'auteur. L'ordre, la netteté brillent partout et rendent commodes et faciles les recherches au milieu des innombrables éléments du Répertoire. Les énumérations et descriptions des livres, les notes littéraires et bibliographiques, sont de la plus minutieuse exactitude. L'auteur a mis tant de zèle à perfectionner son œuvre et il a été si heureux dans ses nouvelles recherches, qu'il a pu dire dans sa *préface* (p. v) : « Le regain a été d'une richesse inespérée. De précieuses collections particulières ont prodigué les surprises, les découvertes imprévues

se sont multipliées ¹, l'activité des producteurs est venue apporter aussi un sérieux appoint ², et voici que le tome III de ce répertoire, offrant réellement un intérêt propre, est bien près de ne le céder guère en importance à ses deux aînés. » Sans craindre de me laisser entraîner trop loin par le patriotisme et par l'amitié, je crois pouvoir déclarer que le recueil bio-bibliographique de M. J. Andrieu est un modèle qu'il serait bien désirable de voir imiter dans chacune de nos anciennes provinces ³.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Colin publie, tous les trois mois, des *Annales de géographie* (abonnement annuel, 15 francs). Le recueil est dirigé par MM. VIDAL DE LA BLACHE et Marcel Dubois; il veut suivre systématiquement les progrès des sciences géographiques dans toute leur ampleur; donner, au lieu de chroniques et de dernières nouvelles, un exposé large et cohérent des résultats acquis; mettre les résultats nouveaux à leur place et dans la pleine lumière, en les rattachant à tout un passé de recherches et de travaux analogues; *acclimater* à la géographie tous les renseignements utiles qui s'éparpillent et se perdent dans les recueils spéciaux. Les *Annales* seront divisées comme suit: 1° une première partie sera consacrée à l'étude de questions géographiques et contiendra deux ou trois articles de fond; 2° la deuxième partie, de beaucoup la plus étendue et la plus importante, la partie vraiment essentielle, renfermera des comptes rendus critiques et bibliographiques; des rédacteurs, spécialement affectés aux diverses régions, retraceront chaque trimestre le progrès des connaissances; 3° une place relativement restreinte sera faite à la correspondance, aux études régionales et aux articles d'information. A la fin de chaque année, les *Annales* présenteront à leurs lecteurs un tableau résumé du progrès des connaissances géographiques. Elles recherchent franchement le caractère scientifique et rompent avec la coutume fâcheuse de ne parler que d'explorations africaines ou de voyages en pays lointains et de ne donner que des nouvelles à sensation. Elles rendront compte des explorations avec toute l'exactitude désirable, mais avec la liberté de critique qui est de devoir en ces matières; « les éloges ne seront pas mesurés à l'étendue des pays parcourus, mais à la valeur des résultats rapportés; quand un explorateur aura fait plus de bruit que de besogne, on nous trouvera prêts à le dire

1. Parmi les brebis égarées enfin rentrées au bercail, il faut citer plus d'une centaine de plaquettes rares et curieuses, relatives aux guerres de religion, à la Fronde, à la Révolution, etc.

2. Parmi ces producteurs il en est un dont les publications n'occupent pas moins de neuf colonnes (p. 163-167). Je le nommerai d'autant moins qu'on l'a déjà reconnu.

3. L'Anjou et le Maine ont déjà été l'objet de deux ouvrages célèbres dus à deux membres de l'Institut, M. C. Port, d'une part, et M. B. Haureau d'autre part. La Bretagne va avoir son tour, grâce à l'infatigable M. R. Kerviler et à ses dévoués collaborateurs. Mais où sont les travaux d'ensemble sur l'histoire littéraire et bibliographique des régions de Bordeaux, de Cahors, de Toulouse, etc. ?

avec la plus courtoise sévérité ». Le n° 1 des *Annales* contient les articles suivants : FONCIN, La France extérieure ; VIDAL DE LA BLACHE, Récents travaux sur la géographie de la France ; SCHIRMER, La France et les voies de pénétration au Soudan (avec carte en couleur) ; CAMENA D'ALMEIDA, Géographie de l'Europe dans ces dernières années ; SCHIRMER, La géographie de l'Europe en 1880 et en 1890 ; GALLOIS, Amérique ; M. DUBOIS, Océanographie et Océanie ; A. RAINAUD, Note sur le développement de la navigation du Rhône ; GUILLOUX, Notes de voyage sur la Bulgarie du nord ; CAMENA D'ALMEIDA, Le chemin de fer transsaharien ; Eug. GUILLOT, Chronique.

— La librairie May et Motteroz (ancienne maison Quantin) commence une *Bibliothèque d'Histoire illustrée* sous la direction de MM. B. ZELLER et VAST. Le premier volume de cette collection est une monographie de notre collaborateur : M. Édouard SAYOUS ; *Les deux révolutions d'Angleterre et la nation anglaise au xvii^e siècle* (un vol. in-8° de 256 pages). L'ouvrage est illustré d'une façon fort intéressante par des reproductions de documents contemporains ou d'œuvres d'artistes du xvii^e siècle.

— Outre l'édition du *Siècle de Louis XIV* qu'a donnée M. ÉM. BOURGEOIS, la librairie Hachette vient de publier : 1° une édition de l'*Histoire de Charles XII* par M. Albert WADDINGTON où l'on remarquera l'introduction (M. Waddington juge avec raison que l'ouvrage est admirable de précision et de netteté, et il met à profit les études de M. Geffroy) ; 2° une édition des lettres I, IV et XIII des *Provinciales* avec introduction, notes et appendice par M. Ferd. BRUNETIÈRE ; 3° une troisième édition, revue et corrigée, des *Extraits de la Chanson de Roland*, avec introduction littéraire, observations grammaticales, notes et glossaire complet par M. Gaston PARIS ; 4° des *Extraits des chroniqueurs français*, avec notices, notes, appendice, glossaire des termes techniques et carte par MM. G. PARIS et A. JEANROY. En publiant pour la troisième fois les extraits de la Chanson de Roland, M. G. Paris ne les donne pas tels quels. Il ajoute un morceau, le dernier qui contient la scène de la mort de la belle Aude. Il a revu très soigneusement le texte et introduit dans la représentation graphique des phonèmes l'innovation importante qui consiste à distinguer le *d* et le *t* caducs, — lesquels sont tombés peu après l'époque du poème, mais avaient certainement alors une valeur toute particulière — du *d* et du *t* qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. Enfin, il a remanié presque complètement, du moins pour la phonétique, les observations grammaticales, perfectionné le glossaire, et composé une courte introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème. — Dans le volume qui contient les *Extraits des chroniqueurs*, M. G. Paris a seul préparé les extraits de Joinville qu'il avait donnés en 1888 et en 1889 avec ceux de la Chanson de Roland. M. Jeanroy a préparé et rédigé le reste du volume dont M. G. Paris a revu plusieurs fois les épreuves ; il a fait une large part à Villehardouin, à Commines, à Froissart, mais il imprime en outre dans un court appendice quelques pages empruntées à des historiens intermédiaires. On a ainsi dans ce volume des spécimens de l'ancienne langue dans ses diverses étapes du commencement du xiii^e siècle au début du xvi^e.

— Nous avons reçu sous le titre *Othon Riemann* (23 juin 1853-16 août 1891) une plaquette qui renferme les discours prononcés le 23 août 1891, au cimetière Montparnasse devant la tombe du jeune philologue par ses maîtres, ses camarades et ses élèves. On sait que Riemann est mort en Suisse, le 16 août ; il était parti le 9 de Wilderswyl près Interlaken avec deux hommes du pays pour escalader le Morgenberg ; à six heures du soir, on le rapportait sans connaissance, étendu sur un brancard, le crâne brisé en plusieurs endroits : il avait glissé sur une pente raide, parmi des éboulis de rochers, et avait ainsi parcouru, dit-on, près de 100 mètres ; il

vécute encore toute une semaine. M. G. Perrot a retracé dans son discours la carrière de Riemann et ce qu'était son enseignement à l'École normale : « Connaissant merveilleusement tous les faits, même les plus menus, il excellait à les classer et à choisir entre eux, à ne retenir, pour les présenter à son auditoire, que les plus significatifs et les plus importants » M. Boissier a dit ce que fut Riemann comme grammairien. « Il appartenait à l'école ancienne. Par Thurot, pour lequel il avait conservé un culte, il se rattachait à Madvig ; par Madvig il remontait aux maîtres de l'ancien temps ; c'était un classique. Il connaissait à merveille les deux grandes langues du monde ancien ; il l'a prouvé par ses travaux sur les dialectes grecs. Mais, depuis quelque temps, le latin l'attirait davantage, et dans le latin même, il faisait un choix. Les primitifs, surtout Plaute et Tércence, lui étaient familiers ; c'est chez eux que se trouvent les racines du latin classique, et il allait volontiers les y chercher. En revanche, les auteurs de la décadence ne lui plaisaient pas ; je ne crois pas que, dans ses études, il ait consenti à dépasser Tacite. Il aimait surtout à se renfermer entre Cicéron et Tite-Live. Son domaine n'était pas fort étendu ; mais quel champ merveilleux d'exploration quand on est décidé à le parcourir tout entier et qu'on veut y pénétrer jusqu'au fond ! Ce qui a rendu l'enseignement de Riemann fécond, c'est qu'il avait des jours ouverts sur le dehors, de tous les côtés. Ses connaissances, dont il ne faisait pas étalage, étaient étendues et variées. Dans ce savant grammairien, il y avait un lettré fort distingué. Ce qui le tourna vers la philologie et la grammaire, c'est le besoin qu'éprouvait son esprit d'épuiser les questions qu'il étudiait et de n'y rien laisser de vague et d'obscur. Il a dit, dans la préface de son *Tite-Live*, « ce n'est pas assez d'affirmer que Tacite est concis et que son style a une couleur poétique ; il faut faire voir par le détail en quoi se montre cette concision et en quoi consiste cette couleur poétique ». Ainsi entendues, la philologie et la grammaire deviennent un complément à l'histoire de la littérature ; elles permettent au critique, c'est encore lui qui parle, de mieux se rendre compte de ses impressions et de donner plus de sûreté à son jugement. Mais, si la grammaire sert au lettré, la littérature n'est pas inutile aux grammairiens. On s'en aperçoit bien, quand on lit les travaux de Riemann. Il n'était pas de ces savants qui prennent au hasard dans les écrivains et entassent sans choix les exemples dont ils prétendent appuyer leurs théories grammaticales. Il les choisissait, lui, en homme de goût, qui comprend la pensée de son auteur jusque dans ses plus fines délicatesses et ne lui prête jamais que ce qu'il a voulu dire. C'est dans cet esprit que sont composées ses *Études sur la langue de Tite-Live* et sa *Syntaxe latine*, deux livres auxquels l'étranger a rendu justice et qui resteront parmi les meilleurs que la science ait produits en France de nos jours. Nous espérons que, quand il aurait achevé ces études de détail, il nous donnerait un grand ouvrage d'ensemble où il résumerait l'histoire du latin classique, nous montrant de quelle manière il s'est formé pendant le vii^e siècle de Rome, par quels degrés et quels progrès il a passé, et comment il est devenu l'instrument merveilleux dont Cicéron et Virgile se sont si admirablement servis. C'est la tâche à laquelle il se préparait en silence depuis plus de dix ans... Le voilà mort, comme Bergaigne, mort de la même manière, dans la maturité du talent, dans le plein épanouissement de sa vie. Quand on songe à ce que lui promettait l'avenir, à ces travaux commencés, à ces rêves interrompus, à ces récompenses qui l'attendaient, et qu'on voit que tout a été emporté en quelques minutes, on a peine à se défendre d'éprouver au fond de l'âme comme un sentiment de révolte contre cette injustice du sort. »

ALLEMAGNE. — M. Frédéric ZARNCKE qui dirigeait le *Literarisches Centralblatt* depuis plus de quarante ans, est mort le 15 octobre. Son fils, Édouard ZARNCKE, a pris la direction de la revue.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Gustave Schlumberger met sous les yeux de ses confrères un fragment de parietal gauche, recouvert d'une plaque d'argent portant l'effigie et le nom (en grec) de saint Akindynos, martyr à Nicomédie sous Dioclétien. C'est une relique historique, qui vient d'être retrouvée par un hasard heureux. En 1200, elle était conservée à Constantinople, dans l'église des saints Cosme et Damien ; elle est mentionnée, à cette date, dans la relation de voyage d'un pèlerin russe, l'archevêque de Novgorod. Quatre ans plus tard, en 1204, Constantinople était prise et pillée par les croisés venus d'Occident ; le fragment du crâne de saint Akindynos fut alors donné à l'abbaye de Rosières, dans le Jura. Un inventaire du trésor de ce monastère, en 1714, mentionne l'os et la plaque d'argent qui le recouvrait. En 1791, le trésor de l'abbaye fut dispersé et les reliques disparurent. Tout récemment, un archéologue franc-comtois, M. l'abbé Guichard, faisant des fouilles à Grozon, près de Rosières, a trouvé la relique du martyr de Nicomédie, toujours munie de sa plaque d'argent, dans un monceau de cendres provenant de la combustion du bois pour l'exploitation d'une saline. C'est lui qui l'a confiée à M. Schlumberger, pour être communiquée à l'Académie.

M. Clermont-Ganneau présente des observations sur une pierre gravée, publiée récemment par un savant américain, M. Jastrow. C'est un ellipsoïde d'agate, à usage de cachet, sur lequel est représenté un monstre ailé, de style assyro-babylonien, avec les images de la lune et du soleil et deux lignes de caractères phéniciens. M. Jastrow a lu et traduit : « [Sceau] d'Adongallah, [fils d']Abdamonrab ». M. Clermont-Ganneau émet des doutes sur la lecture du premier nom ; dans le second, il isole le mot *abd*, qui doit être traduit par « serviteur de », et lit ensuite Ammi-nadab, nom qui se rencontre plusieurs fois dans les livres bibliques.

M. Paul Fabre signale un manuscrit du chroniqueur Ricobaldo de Ferrare, récemment découvert par lui à Poppi, dans la haute vallée de l'Arno. La préface de ce manuscrit contient des détails sur l'œuvre littéraire de Ricobaldo, qui permettent d'établir définitivement la série des ouvrages sortis de sa plume : deux grandes compilations historiques, l'une de 1297, l'autre de 1307, et deux abrégés des mêmes ouvrages, écrits l'un en 1313, l'autre en 1318.

M. Aristide Marre communique des observations sur les noms des mois en usage chez les Malgaches. Dans un travail précédent, M. Marre s'était attaché à établir que l'émigration malaise dans Madagascar avait précédé l'introduction de l'hindouïsme à Java et à Sumatra. Il confirme aujourd'hui cette conclusion, en montrant que les Malgaches des provinces emploient, pour désigner les mois, des noms différents de ceux d'origine arabe dont se servent les Hovas ; ces noms locaux se rattachent à un calendrier natif et rural, analogue à celui des anciens Javanais.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : BELFORT (A. DE), *Description générale des monnaies mérovingiennes, par ordre alphabétique des ateliers*, d'après les notes manuscrites de M. le vicomte de PONTON D'AMÉCOURT, tome I ; — par M. Georges Perrot : 1° MONCEAUX (Paul), *la Légende des pygmées et les Nains de l'Afrique équatoriale* ; 2° GULBENKIAN (Calouste S.), *la Transcaucasie et la Péninsule d'Apchérone, souvenirs de voyage*, — par M. Hamy : MARCEL (Gabriel), *Note sur une sphère terrestre en cuivre faite à Rouen à la fin du XVI^e siècle* ; — par M. Barbier de Meynard : LAVOIX (Henri), *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale : Espagne et Afrique* ; — par M. Renan : DERENBOURG (Hartwig), *les Monuments himyarites et sabéens de la Bibliothèque nationale* (dédié à M. J. Derenbourg pour son 80^e anniversaire) ; — par M. Delisle : 1° PORT (Célestin), *Archives de Maine-et-Loire : don de collections angevines* ; 2° *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XV^e siècle*, recueillis et publiés, par ordre de S. A. S. le prince ALBERT I^{er}, par M. Gustave SAIGE, tome III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46

— 16 novembre —

1891

Sommaire : 553. JACQUIER, La Doctrine des douze apôtres. — 554. BLÉMONT et CARNOY, Collection internationale de la Tradition. — 555. L. MULLER, Accius. — 556. SCHULTHESS, Le procès de Rabirius. — 557. SWOBODA, Nigidius. — 558. HARDY, Pline et Trajan. — 559. ROENSCH, Notes et articles. — 560. FOURNIER, Le royaume d'Arles. — 561. DELBOULLE, Anacréon et les poèmes anacréontiques. 562. KREBS, La polémique des Jésuites avant la guerre de Trente ans. — 563. Huygens, Œuvres, II et III. — 564. MOSSMANN, Cartulaire de Mulhouse, VI. — 565. PINEYRO, Quintana. — 566. GUARDIONE, La littérature contemporaine en Italie. — Chronique, — Académie des inscriptions.

553. — **La Doctrine des douze apôtres et ses enseignements**, par l'abbé E. JACQUIER. Paris, Lethielleux, 1891. In-8, 271 p.

Depuis que le texte grec en a été édité pour la première fois par le métropolite Bryennios, en 1883, la doctrine des douze apôtres a donné lieu à de nombreux écrits et a fait faire aux érudits toutes sortes d'hypothèses. Le travail que nous annonçons n'a pas la prétention de donner le dernier mot sur tous les problèmes que l'on peut soulever à propos de ce livre. M. Jacquier a voulu être simplement « un rapporteur, qui, après avoir étudié les diverses opinions, choisit celle qui lui paraît se rapprocher le plus de la vérité » (p. 2). Il traite d'abord les questions relatives à l'origine de la *Διδαχή*; puis il en reproduit le texte avec traduction et commentaire; enfin, il en discute les enseignements. On doit reconnaître qu'il a rempli consciencieusement son rôle de rapporteur. Il résume, trop longuement peut-être en certains endroits, tout ce qui a été dit avant lui. Il discute librement les opinions diverses et se tient en garde contre les solutions extrêmes. On peut trouver cependant qu'il va un peu loin lorsqu'il essaie de montrer dans la *Διδαχή* « une catéchèse apostolique, le type de la prédication morale des Apôtres » (p. 83), « des fragments de prédication apostolique » rassemblés « par un chrétien de Jérusalem » (p. 85), « vers 50-70 après Jésus-Christ, ou tout au moins avant l'an 80 » (p. 96). Ces conclusions sont très hypothétiques : il eût été sage de les présenter bien clairement comme telles; plus sage encore peut-être de suivre la majorité des critiques, en retardant la composition de la *Διδαχή* après l'an 80, et en ne voyant pas dans cette compilation un écho tout à fait direct de la prédication apostolique. L'examen des enseignements contenus dans la *Διδαχή* est la partie la plus intéressante du livre et celle où M. J. a fait voir le plus de prudence et de

sagacité critique. Il convient de citer en particulier le chapitre du *ministère chrétien*. « Ce chapitre, nous dit-on (p. 216), n'est pas intitulé *la hiérarchie ecclésiastique*, parce que, ces termes désignant une institution bien définie, leur emploi trancherait une question qui n'est pas résolue. » En définitive, M. Jacquier a fait une œuvre utile pour le public français, surtout pour le clergé catholique, où les recherches approfondies sur les documents de l'antiquité chrétienne n'ont peut être pas été jusqu'à ce jour suffisamment appréciées.

A. LOISY.

554. — **Collection internationale de la Tradition**, publiée par MM. Emile BLÉMONT et Henry CARNOY. Vol. I-VIII. Paris, Maisonneuve, 1889-90. Prix : 3 fr. 50 le vol. in-12.

On sait que *la Tradition* est une revue de folk-lore qui compte déjà quatre années d'existence. Mais le format restreint d'une revue ne s'accommode guère d'œuvres de longue haleine : il faut les refuser ou les morceler, alternative également désagréable à l'auteur et au public. Les directeurs ont tourné la difficulté, en annexant à leur publication une élégante collection, tirée à petit nombre, et d'un prix pourtant accessible, où les mythographes et les simples amateurs de contes trouveront ample matière, les uns à méditer, les autres à se divertir.

Il n'est pas un de ces petits volumes qui ne présente un intérêt particulier; mais, s'il me fallait faire entre eux un choix, j'avouerais sans détour mes préférences pour les *Études traditionnistes* de M. Andrew Lang et l'*Esthétique de la Tradition* de M. Émile Blémont. Le premier de ces ouvrages est précédé d'une introduction, où M. Blémont fixe la place et le rôle de M. A. Lang dans le traditionnisme contemporain, et offre un large terrain de conciliation entre les partisans de l'hypothèse naturaliste — j'en suis un fort entêté — et les adeptes des doctrines nouvelles. Quant à l'esthétique de la tradition, nul n'en pouvait parler à meilleur escient que celui qui en a extrait tout le suc, l'exquis auteur des *Poèmes de Chine* et des *Pommiers en fleur*.

La collection de *la Tradition* comprend à cette heure huit volumes.

I. Les contes d'animaux dans les Romans du Renard, par H. Carnoy : commode répertoire qui peut épargner de très longues recherches.

II. Les Livres de Divination, traduits sur un manuscrit turc inédit par Jean Nicolaïdès.

III. La Musique et la Danse dans les traditions des Lithuaniens, des Allemands et des Grecs, par le Dr E. Veckenstedt.

IV. Traditions Japonaises sur la chanson, la musique et la danse, par le Dr D. Brauns.

V. Les Conciles et les Synodes dans leurs rapports avec le traditionnisme, par Fr. Ortoli.

VI. Études traditionnistes, par A. Lang : le *boycottage* primitif; le

pouvoir royal dans la tradition et l'histoire; un côté négligé de la religion grecque; singularités des *Préceptes de Vishnou*; les contes populaires dans Homère; les revenants dans les sermons du moyen âge; traditionnisme de l'Écosse.

VII. Esthétique de la tradition, par E. Blémont.

VIII. Les Vilains dans les œuvres des trouvères, par A. Ledieu : intéressants aperçus sur la vie et les mœurs campagnardes aux temps féodaux.

Au lendemain du succès du Congrès de Londres l'avenir des études de folk-lore paraît assuré en France comme dans le reste de l'Europe; mais ceux qui savent au prix de quels efforts, ne ménageront pas aux directeurs de *la Tradition* l'expression de leur sympathie.

V. H.

555. — *Luciani Muelleri de Acoli fabulla disputatio*. Berolini. Apud S. Calvarium et Soc. A. MDCCCXC. (Excerpt. ex Actis Minist. Instit. Publ. Ross. januarii 1890.)

Il est certain qu'Otto Ribbeck a rendu service à la philologie latine en publiant ses *Tragicorum Romanorum fragmenta* (2^e édit. 1871) et *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik* (1875). Mais, malgré leurs mérites, ces deux ouvrages ont de grands défauts. O. R. n'est pas toujours heureux dans ses tentatives pour guérir des textes profondément corrompus; au point de vue de la métrique, ses restitutions laissent parfois à désirer; en essayant de reconstituer — souvent avec quelques vers — les tragédies perdues, il s'engage dans des combinaisons bien aventureuses. La richesse d'information est très grande; il appelle à son secours les fragments des tragiques grecs et les peintures des vases. Mais, dans une entreprise qui laissera toujours un champ bien vaste aux hypothèses, il s'est souvent départi des règles de la prudence.

L'œuvre était à refaire. Avec sa magistrale édition de Nonius, si important pour les tragiques latins, M. Lucien Müller avait achevé plus de la moitié de la besogne. Après ses études sur Ennius et sur Pacuvius, il nous donne aujourd'hui une dissertation sur Accius. Il ne se propose pas d'y discuter le texte des fragments — qu'il a constitué dans l'édition de Nonius, — bien qu'il apporte ça et là du nouveau; il s'attache à mettre les fragments en ordre, à en tirer tout ce qu'ils paraissent pouvoir nous révéler sur le sujet et la structure des pièces auxquelles ils appartiennent. Sur un terrain si mouvant, il n'a pas la prétention d'atteindre toujours la certitude, mais il se tient beaucoup plus près du texte qu'O. R. et réduit autant que possible le champ des conjectures.

1. Circé, que je sache, n'est point fille d'Atlas (p. 72, l. 1), mais bien Calypso, « la recouvreuse », incarnation de la nuit. Deux lignes plus bas il faut lire *Sóma-déva*.

Veut-on se rendre compte de la différence des deux méthodes? O. R. voit dans l'Égisthe d'Accius le meurtre d'Agamemnon par Égisthe et Clytemnestre, *Röm. Trag.* p. 464 sq. Le v. *Cui manu' materno sordet sparsa sanguine*, Non. 170, 5 ne peut cependant se rapporter qu'à Oreste parricide. O. R. suppose qu'il figure dans une prophétie de Cassandre. De même le v. *Heu! cuiatis stirpem funditus fligi studet?* Non., 110, 37, qu'il rapporte à la tentative faite pour assassiner le jeune Oreste, serait emprunté à un pressentiment de Cassandre. Il est beaucoup plus naturel de partir avec L. M. p. 4 sq. de ces vers si caractéristiques pour établir que la pièce a comme sujet le meurtre de Clytemnestre et d'Égisthe, d'attribuer le premier à la description de l'état d'Oreste teint du sang de sa mère, le second aux efforts d'Égisthe pour faire périr la descendance d'Agamemnon, Oreste et Électre. Quant au v. *Celebri gradu gressum adcelerasse nunc decet*, Non. 89, 25, il servira à montrer quelles incertitudes règnent malgré tout dans ce genre de recherches. — Dans le système — insoutenable du reste d'O. R. — il s'appliquerait assez facilement à Clytemnestre ou aux Mycéniens allant au-devant d'Agamemnon victorieux. L. M. se borne à dire : « Potuit esse Electræ exultantis, cum de pœna Ægisthi et Clytemnestræ audisset. » Mais la joie ne se manifeste pas nécessairement par une marche rapide.

La restitution de l'Alphesibœa par les deux critiques donnerait lieu à des réflexions analogues. Celle de L. M. est supérieure en clarté et en vraisemblance.

En général, L. M. serre de bien plus près le texte et donne moins à la fantaisie individuelle. Cela ne veut pas dire que tout soit à approuver chez lui : ainsi dans l'Alcméo, Non. 393, 29, il lit : *Suos deseruit liberos superstites* et il explique : Alcméon a laissé après lui des enfants qui sont sains et saufs et s. ent. qui le vengeront, *deseruit* = *reliquit*. C'est faire violence au latin. On se tient plus près des mss. en lisant : *Suos deseruit liberos* — *Superstites Sunt*, et en entendant ainsi avec O. R. : Alcméon est revenu à la cour de son beau-père Phégée qu'il veut tromper; la ruse a été découverte; avant que Phégée le fasse périr, il est accusé auprès de lui, et le passage en question peut bien être un fragment de dialogue : Il a abandonné ses enfants — dit l'accusateur. Oui, mais il a respecté leur vie, — dit le défenseur.

On ne saurait entrer ici dans le détail; le travail de L. M. repose sur une collation plus exacte des mss. sur lesquels O. R. a parfois des renseignements incomplets ou erronés. Au point de vue de la langue, il élimine certains archaïsmes dont l'école de Ritschl est tentée de faire descendre l'usage beaucoup trop bas. Comme métricien il est très supérieur à O. R.; il suffit de comparer ces deux anapestes quaternaires : *O deirumque hostificumque diem! o Vim torvam adspecti adque horribilem*, Non. 485, 27, qu'Otto Ribbeck avait édités comme une octapodie dactylique : *ó dirum hostificumque diem, o vim toruam aspecti atque horribilem!*

En somme la dissertation de L. Müller fait faire un réel progrès à notre connaissance du tragique Accius. L'auteur serre de très près la vérité, s'il ne réussit pas toujours à l'atteindre. Il faut le féliciter en outre d'avoir renoncé à des habitudes de polémique acerbe familières à sa plume et d'avoir traité avec égards son prédécesseur.

A. CARTAULT.

556. — OTTO SCHULTHEISS. **Der Prozess des D. Rabirius von Jahre 63 v. Chr.** Beilage zum Programm der thurgauischen Kantonschule pro 1890-91. Frauenfeld, Huber, 1891, in-4. 77 p.

Du canton de Thurgovie nous arrive cet excellent programme sur une question très difficile. L'auteur était connu par un travail antérieur sur le droit attique¹. Le sujet qu'il a choisi cette fois touche à la fois au droit, à l'histoire, à la littérature de Rome. M. Sch. le traite surtout au point de vue juridique. Son travail a été inspiré par M. Rud. Schöll de Munich. Pour l'histoire, la situation générale est indiquée d'après Mommsen.

Si, depuis Niebuhr les secours manquent un peu moins pour étudier le procès de Rabirius, si, sur le point spécial qui est ici traité, ils ont été, surtout dans ces dix dernières années, particulièrement nombreux, et il faut, parmi eux, mettre en première ligne l'excellente édition de Heitland (Cambridge 1882), d'autre part les difficultés cependant ne manquent pas; presque toute la dernière partie du discours est perdue; Suétone ne parle du procès qu'en passant; Dion plus soigneux et plus exact ignorait le véritable caractère de la *perduellio* et les usages de la fin de la République. A défaut de textes on en est réduit aux raisonnements, et l'on sait en pareil cas comme ils pullulent. De fait c'est par induction, avec beaucoup de détours, avec très peu de certitude qu'on peut dire quel a été le procès, devant qui et à quel moment a parlé Cicéron.

En tête, un très bon index bibliographique². Puis un court résumé des données de la tradition sur la marche du procès. Sur le discours même, exposé des systèmes de Niebuhr, Wirz et Schneider. Un chapitre inspiré ou extrait de Lallier, sur le caractère politique du procès. Enfin un supplément d'une quinzaine de pages sur le mode de nomination et les fonctions des duumvirs dans la *perduellio*; sur les *multæ* non plus simple moyen de coercition avec un taux fixé par la loi, mais véritable peine et à un taux si élevé qu'on ne peut la payer, la *multæ irrogatio* pouvant ainsi avoir les mêmes effets que l'*aquæ et ignis interdictio* (système fort ingénieux, proposé par M. Sch.); sur le

1. Vormundschaft nach attischem Recht, Freiburg i. B. 1886.

2. A y relever l'indication des travaux français de Mérimée et de Lallier. Était-il si nécessaire d'y mentionner le lexique de Merguet? — Pourquoi ranger les travaux par ordre alphabétique plutôt que d'après leur importance?

droit de prendre les auspices, droit qu'à l'époque du procès n'avaient pas très probablement les tribuns ; enfin sur les fragments trouvés par Niebuhr.

M. Sch. (p. 16) déclare qu'il n'entend pas résoudre ici les difficultés de toutes sortes que dans un tel sujet on rencontre à chaque pas. Il soumet la question à un nouvel examen et relève les faiblesses et les lacunes qu'il a cru voir dans l'argumentation de ses prédécesseurs. Sa conclusion est qu'un second procès a été intenté à Rabirius devant la plèbe sous la forme d'une *mulctæ irrogatio* tribunitienne. Avec cette hypothèse, la *multa* étant si forte qu'elle ne puisse être payée et entraînant, par conséquent, l'exil, l'infamie et la confiscation des biens de l'accusé, tous les fragments qui nous restent et tous les textes peuvent, suivant M. Sch., se concilier et s'expliquer.

Le travail est fait avec méthode ; on ne pouvait apporter plus de soin à une revue de tout ce qu'on sait ou de ce qu'on peut conjecturer sur le sujet. L'essai, conçu comme il l'a été, ne pouvait être original. Le défaut principal serait que la minutie des détails sur lesquelles se porte la discussion empêche souvent la dernière impression d'avoir la clarté désirable. Les vues différentes des quatre ou cinq savants qui ont traité le sujet, revenant sans cesse les unes après les autres pour être pesées, comparées, combattues, on a besoin d'une grande attention pour ne pas se perdre à chaque instant dans ces distinctions qui ne laissent pas d'être souvent subtiles.

Émile THOMAS.

557. — **Ant. Swoboda. Quæstiones Nigidianæ.** (p. 1-64). Dissertationes philologæ Vindobonenses, volumen alterum ; Tempsky à Vienne et à Prague ; Freytag à Leipzig. 1890.

Dissertation toute hérissée de renvois non pas seulement aux sources nécessaires, mais à tous les philologues qui se sont occupés jusqu'ici de Nigidius : à ce compte, la lecture d'un travail devient si pénible, qu'on aime mieux s'en rapporter à d'autres sur l'excellence des résultats. La thèse de M. Arm. Rœhrig sur Nigidius (Leipzig, 1887) était claire et se lisait avec intérêt. Ici, la dragée qui, par elle-même, n'est pas sans amertume, se trouve, grâce à l'auteur, enrobée dans un mélange de vinaigre et d'absinthe : l'avale qui voudra. Le sujet était fort ingrat ; il n'est pas tellement important ; présenté comme il l'est ici, ce sera merveille si, même parmi les clercs, deux ou trois peuvent y prendre quelque intérêt. J'avoue, à ma honte, que je n'en suis pas.

Admettons par provision que l'obscurité dont je me plains, aurait entièrement disparu, si j'avais sous la main le recueil des fragments de Nigidius que M. Swoboda a publié l'an dernier à Vienne chez le même éditeur.

E. T.

558. — *C. Plinii Caecilli Secundi Epistulae ad Traianum imperatorem cum eiusdem responsis*. Edited, with notes and introductory essays by. E. G. HARDY. London, Macmillan. 1889. x-251 pp. in-8.

A la fin du x^ve siècle, il y avait en France un manuscrit contenant la correspondance échangée entre Pline et Trajan. C'est d'après une copie des quatre-vingts dernières lettres (41-121) qu'Avantius publia en 1502 la première édition de cette partie de la correspondance. Mais une copie complète du ms. fut faite à Paris par Giacondo (Iucundus) et procurée au célèbre imprimeur vénitien Alde Manuce par l'intermédiaire de Mocenigo, ambassadeur de Venise en France. D'après cette copie Alde prépara son édition qu'il put achever en ayant sous les yeux le ms. lui-même, envoyé de France. Cette édition parut en 1508. Le ms. lui-même disparut, de sorte que les seules ressources que l'on eût jusqu'à ces derniers temps pour l'établissement du texte étaient les deux éditions d'Avantius et d'Alde Manuce. Mais en 1889, M. Hardy trouva à la Bodléienne un exemplaire composé ainsi : 1° l'édition Beroald de 1498; 2° l'édition des lettres 41-121 de Pline et de Trajan d'Avantius de 1502; 3° plusieurs feuillets mss. contenant le supplément au texte d'Avantius; en outre l'imprimé d'Avantius portait d'assez nombreuses corrections de la main qui avait complété le recueil. La dernière page du texte d'Avantius portait la note suivante : « Hae Plinii iunioris epistolae ex uetustissimo exemplari Parisiensi et restitutae et emendatae sunt opera et industria Ioannis Iucundi praestantissimi architecti hominis imprimis antiquarii. » Il n'y avait plus de doute, et une comparaison sommaire avec l'Aldine de 1508 achevait de prouver qu'on était en présence de l'exemplaire préparé par Alde pour l'impression. Ainsi ce livre avec ses annotations et ses additions représente fidèlement la copie de Giacondo. Il permet donc d'en retrouver la leçon primitive, en certains endroits changée par Alde pour la leçon des éditeurs précédents, pour ses propres corrections, ou peut-être quelquefois pour le texte du ms. original envoyé par Mocenigo. Cette découverte est très importante, car elle nous fournit un témoignage antérieur à celui de l'Aldine et une preuve de la supériorité d'Alde sur Avantius pour les parties communes; sur ce dernier point, M. H. Keil avait adopté la conclusion contraire. Enfin, comme il arrive toujours quand on découvre une source nouvelle, un certain nombre de conjectures y trouvent leur confirmation.

L'intérêt principal de l'édition de M. H. vient surtout de cette heureuse découverte. Son texte réalise un progrès notable sur celui de Keil. Mais il est juste d'ajouter que ce n'est pas le seul mérite de son travail. La correspondance de Pline et de Trajan a une grande importance pour l'histoire des institutions. M. H. s'est efforcé, soit dans sa longue introduction, soit dans son commentaire, de résoudre les problèmes de ce genre soulevés par le texte. C'est ainsi que l'interprétation de la lettre relative aux chrétiens donne lieu à une longue discussion dans

l'introduction et à un appendice. M. H. pense que la distinction entre juifs et chrétiens n'était pas encore faite à Rome par le gouvernement au temps de Trajan. En Orient au contraire, le grand nombre des juifs et leur hostilité à l'égard des chrétiens avaient attiré plus tôt l'attention et conduit les gouverneurs de provinces à reconnaître la différence des deux religions. La difficulté soulevée par Pline au sujet des chrétiens serait née de l'application aux chrétiens d'un édit interdisant les *hetaeriae*, et la réponse de Trajan serait conçue dans le même esprit. Ce système présente certains côtés spécieux. Mais outre qu'il n'est pas tenu grand compte du texte de Suétone (*Dom.* 12) sur le *fiscus iudaicus*, on ne voit pas bien comment cette théorie cadre avec les textes mêmes de Pline et de Trajan. A côté de cette question des chrétiens, M. H. attire le plus l'attention sur l'administration des provinces sous le Haut-Empire. Tout ce qu'il dit à ce sujet, dans les notes et dans l'introduction, est excellent, malgré une certaine diffusion habituelle aux livres anglais.

En somme, on doit remercier M. Hardy de nous donner un texte si soigneusement établi et commenté.

Paul LEJAY.

559. — *Collectanea philologa* von H. RÖNSCH, nach dem Tode des Verfassers gegeben von WAGNER. Bremen, Heinsius, 1891; 325 pp.

Hermann Rönisch est mort le 5 novembre 1888, après avoir exercé des fonctions religieuses et laissé deux œuvres importantes, *Itala und Vulgata* (1869 et 1875) et *das neue Testament Tertullians*. Il avait de plus dispersé, dans les revues les plus diverses, quantité de notes et d'articles sur le latin biblique et sur les versions latines; ce sont ces fragments que M. Wagner réunit aujourd'hui au nombre de cinquante-cinq. Parmi ces morceaux, quelques-uns sont fort importants, comme l'étude sur la latinité d'Hégésippe. Un seul est inédit : *die ältesten lateinischen Bibelübersetzungen nach ihrem Werte für die lateinische Sprachwissenschaft*. C'est probablement un discours, écrit en 1880, et qui forme comme l'introduction naturelle aux œuvres de Rönisch. On ne saurait trop remercier M. Wagner d'avoir rassemblé tant de précieux matériaux. Un index des mots en rend l'usage facile ¹ et les *Collectanea philologa* pourront prendre place à côté de *Itala und Vulgata*, ce bréviaire des études sur la langue ecclésiastique.

P. L.

1. Une biographie de Rönisch eût été la bienvenue.

560. — Paul FOURNIER. *Le royaume d'Arles et de Vienne, 1138-1378*. Un vol. in-8, xxii-554 p. Paris, Picard, 1891.

L'histoire du royaume d'Arles présente de bien intéressants problèmes. Jusqu'à quel point l'autorité des souverains allemands s'est-elle exercée dans ces régions, par dessus celle des comtes de Bourgogne, des dauphins, des comtes de Savoie, des marquis et des comtes de Provence, de la féodalité ecclésiastique? Comment la France a-t-elle fait pénétrer peu à peu son influence dans les vallées de la Saône et du Rhône? Comment a-t-elle triomphé des éléments germaniques et a-t-elle réussi à s'annexer ces riches territoires? Ces questions fort curieuses n'avaient été traitées que dans des monographies assez courtes de Hüffer ¹, de Sternfeld ², de Winckelmann ³, et quelques autres; un livre d'ensemble nous faisait défaut : M. Paul Fournier vient de nous donner cette œuvre que nous attendions; et il faut tout d'abord le féliciter du choix de son sujet, qui est fort attrayant par lui-même et qui avait été jusqu'à présent complètement négligé en France.

Nous devons le féliciter surtout de la manière dont il l'a traité. Elle est tout à fait supérieure. M. P. F. est un érudit de premier ordre. Il connaît tous ses textes ¹; il a lu, outre les documents, tous les livres publiés en France ou en Allemagne sur la période correspondante de 1138 à 1378; et ce n'est pas un mince mérite que de n'avoir nulle part fléchi, d'avoir, avec une égale science, parcouru une si longue période de près de 300 années, d'avoir déployé les mêmes qualités, soit qu'il nous entretînt des règnes des deux grands Hohenstaufen, Frédéric Barberousse et Frédéric II, soit qu'il nous exposât les projets flottants d'un Louis de Bavière ou d'un Charles IV de Luxembourg. Il y a plus. M. F. a visité nos dépôts d'archives de Paris ou des villes situées dans l'ancien royaume d'Arles; il a recherché si aucune pièce n'avait échappé aux investigations de ses devanciers, et il en a trouvé; mais, chose rare, il ne s'exagère point l'importance de ses découvertes; il les cite tout simplement en note, sans prétendre qu'elles vont faire une révolution dans la science. Peut-être même ici est-il trop réservé. Ainsi il a mis la main aux Archives nationales sur la bulle d'or, par laquelle l'empereur Charles IV confère, le 7 janvier 1378, au dauphin Charles (le futur Charles VI) le titre et la qualité de vicaire impérial dans tout le royaume d'Arles; au lieu de publier en appendice cette pièce si intéressante, il se borne à nous en donner une brève analyse dans le corps de son

1. *Das Verhältniss des Kænigreiches Burgund zu Kaiser und Reich*. Paderborn, 1874.

2. *Das Verhältniss des Arelats zu Kaiser und Reich*. Berlin, 1881.

3. *Die Beziehungen Kaisers Karls IV zum Kænigreich Arelat*. Strassburg, 1882.

4. Quelquefois pourtant, il renvoie à d'anciennes éditions, par exemple pour Mathias de Neuenbourg à Bachmer, t. IV; l'édition de Studer, Berne 1866, est bien préférable.

ouvrage. Nous reconnaissons enfin une dernière qualité à l'écrivain ; il connaît fort bien la topographie du pays dont il parle ; il en a visité les principaux sites ; il a replacé les événements du passé dans leurs cadres, qui sont restés aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois et, par suite, il les a reconstitués d'une manière à la fois plus précise et plus vivante.

M. F., dans une courte introduction, nous expose quelle était la situation du royaume d'Arles, au moment où le souverain d'Allemagne Conrad II mit la main sur ce pays. Puis, il saute immédiatement de 1033 à 1138. Nous ne pouvons que regretter qu'il n'ait point raconté l'histoire de ces pays, pendant le règne des empereurs franconiens. Pour bien comprendre la politique des Hohenstaufen dans les vallées de la Saône et du Rhône, n'était-il pas nécessaire de nous montrer tout d'abord quelles furent, sur ces rivages, les prétentions de Henri III, de Henri IV et de Henri V ? N'aurait-il pas été intéressant pour le lecteur de savoir que la politique et l'histoire de Barberousse ont été la politique et l'histoire de Henri IV ? Henri IV, lui aussi, avait tenté de s'appuyer sur le clergé contre la noblesse ; mais, quand il eut eu rompu avec la papauté, les évêques s'étaient insurgés contre lui, et étaient devenus les partisans les plus dévoués de Grégoire VII : le légat du souverain pontife en Gaule avait été Hugues de Die. Cette omission est sans doute fâcheuse ; mais toute lacune peut être comblée, et nous sommes bien convaincu que M. F. nous donnera un jour ce premier chapitre, qui manque en tête de son volume.

Le sujet, tel que M. F. l'a conçu, peut se diviser en deux périodes : 1^o le royaume d'Arles sous la maison de Souabe (1138-1250) ; 2^o le royaume d'Arles pendant le grand interrègne et sous les empereurs autrichiens, luxembourgeois, bavares du xiv^e siècle. Pendant la première, l'histoire du royaume d'Arles est un chapitre détaché d'une histoire générale de l'Allemagne ; pendant la seconde, elle est l'histoire des empiètements successifs des rois de France, celle de la lente absorption des pays entre le Rhône et les Alpes par les Capétiens.

M. F. s'était déjà occupé de la première période dans diverses communications faites à l'Académie delphinale en 1883 et en 1885. Aujourd'hui, il ajoute à ses travaux antérieurs de nouveaux développements ; en reprenant ses anciennes conclusions, il les élargit et leur donne une portée plus grande. Nous devons ici donner un résumé fort sec de ces conclusions. Le Saxon Lothaire II de Supplimbourg n'a aucune autorité sur le royaume d'Arles ; le Hohenstaufen Conrad III, le premier, essaie de changer en réalité la suzeraineté nominale que l'Allemagne possède sur les pays du Jura et de la Provence ; il ne peut rien faire lui-même ; mais il a le mérite d'indiquer la politique que suivra son neveu et successeur, Frédéric I^{er} Barberousse. Du commencement à la fin de son règne, Barberousse prit au sérieux son titre de roi de Bourgogne et de Provence ; au nord, par son mariage avec l'héritière de la Comté, il devint possesseur direct de la vallée du Doubs ; et ayant ainsi

un point d'appui solide, il s'efforça d'imposer son autorité aux habitants de tout le royaume, jusqu'alors indifférents ou hostiles. Il travailla même à créer dans ces régions un personnel de hauts administrateurs qui fissent pénétrer partout la volonté du souverain ; il fonda une chancellerie spéciale à la tête de laquelle fut placé l'archevêque de Vienne. Sans doute cette œuvre fut compromise pour un temps par la guerre religieuse que Frédéric I^{er} livra à l'Église ; les évêques se détachèrent momentanément de lui ; mais quand la paix eut été signée à Venise et à Constance, le gouvernement sut rétablir son autorité et ce ne furent pas de vaines cérémonies que celles du couronnement de Frédéric à Saint-Trophime d'Arles (1178) et à Saint-Ambroise de Milan (1186). Henri VI, tout entier à l'Italie, négligea les affaires du royaume d'Arles qui ne furent guère rétablies pendant la rivalité de Philippe de Souabe et d'Oton de Brunswick. Mais Frédéric II essaya de reprendre l'ascendant que son grand-père avait eu dans ces régions. Il ne cherche sans doute pas à protéger dans la Comté ses cousins ; mais il porte tous ses efforts sur la Provence. Grâce à ses établissements d'Italie et d'Orient, il est devenu le chef d'une grande puissance maritime : par la Sicile, par Pise qui est dans sa dépendance, par Jérusalem où ses conseils sont écoutés, il domine la Méditerranée, et dès lors il ne veut pas que les côtes du midi de la Gaule échappent à sa domination. Par la création de vice-rois, par des privilèges artistement distribués, par une intervention continuelle dans les querelles des villes et des seigneurs, il croit rendre son autorité effective ; il y eût peut-être réussi, s'il ne s'était obstiné à faire à la papauté une guerre d'extermination. Cette lutte une fois engagée, les prélats se révoltent contre lui comme ils s'étaient jadis soulevés contre son aïeul ; sur le territoire de son royaume, à Lyon, se tient le grand concile où Innocent IV lance sur lui les foudres de l'excommunication et bientôt un fils de Louis IX, grâce à son mariage, établit l'influence française sur ces côtes tant convoitées, en attendant qu'il fasse périr sur l'échafaud, dans le royaume des Deux-Siciles conquis, le dernier des Hohenstaufen. Désormais l'autorité de l'Allemagne sur les vallées de la Saône et du Rhône est détruite ; après Frédéric II, on pourra encore bien tenter de ressusciter le nom du royaume d'Arles au profit de l'Empire ; on ne le ressuscitera pas en fait.

Pendant que l'anarchie règne en Allemagne, et sous les règnes impuissants de Rodolphe de Habsbourg, d'Adolphe de Nassau, d'Albert d'Autriche, la France est la première puissance dans le royaume d'Arles et cherche à l'absorber lentement. Charles d'Anjou vient à bout des dernières résistances de la Provence ; Philippe III prend les bourgeois de Lyon sous sa protection : des décimes ecclésiastiques sont levés en faveur de la France sur le clergé de ce royaume ; le comte de Bourgogne Oton se place sous la puissance de Philippe-le-Bel et bientôt sa fille Jeanne épouse un fils du roi, le futur Philippe-le-Long, auquel elle

apporte en dot la Comté. Malheureusement aucun enfant mâle ne naît de ce mariage et la Comté passa successivement au duc de Bourgogne et au comte de Flandre, maris des filles de Philippe-le-Long et de Jeanne ; le roi de France n'en a pas moins été tout puissant pendant plusieurs années sur les bords du Doubs. Vers le même temps, le pape se retire à Avignon et met son autorité spirituelle au service de Philippe-le-Bel. Et pourtant un souverain d'Allemagne, Henri VII, ose tenir tête à la France et lui disputer le royaume d'Arles. Une foule de seigneurs de ces pays accourent en Italie sous sa bannière. Il doit cet avantage aux liens étroits qui l'unissent à la maison de Savoie, et plus encore au prestige, que lui donnent sa générosité chevaleresque et sa bravoure incontestée. Mais ce n'est qu'un avantage passager : Philippe-le-Bel continue sa marche en avant et s'empare de Lyon. Bientôt, Philippe de Valois acquerra le Dauphiné, et M. F. nous expose fort bien, après M. Guifrey, comment cette annexion a eu lieu. Enfin, l'auteur s'arrête assez longuement sur la période où Charles IV de Luxembourg gouvernait l'Allemagne. Il rectifie avec beaucoup de raison quelques idées fausses qu'on a l'habitude de se faire de ce prince. On lui a reproché d'avoir livré à la France le royaume d'Arles ; mais rien n'est moins fondé qu'un pareil reproche ; Charles IV se montra au contraire au début de son règne très hostile aux Valois ; il arrêta autant qu'il put l'expansion française ; il réclama l'hommage des dauphins, fils des rois de France ; il fit lui-même dans le royaume d'Arles un voyage solennel (1365), où il prit la couronne à Saint-Trophime d'Arles et où il créa les Universités d'Orange et de Genève. Mais à cette royauté ne correspond aucun pouvoir effectif : en réalité, la puissance française devient de jour en jour plus forte sur ces territoires. Le Dauphiné appartient au fils aîné du roi ; un frère de Charles V crée la seconde maison d'Anjou et s'implante en Provence ; un autre de ses frères, Philippe-le-Hardi, épouse l'héritière de la Franche-Comté, Marguerite de Flandre. Que doit faire, en présence de cette intrusion, le faible Charles IV de Luxembourg ? Se résigner. Quand, en 1378, lors de son voyage à Paris, il confère au dauphin le titre de vicaire impérial dans le royaume d'Arles, il ne renonce qu'à une ombre de puissance.

Tels sont les principaux faits que raconte M. Fournier¹. Sur ces événements très embrouillés dont les fils se croisent en tous sens, il a jeté la clarté ; il les a groupés d'une façon très artistique et en a dégagé des idées générales. On lit son livre sans aucune fatigue, et même avec un véritable plaisir. Quelques portraits sont fort bien enlevés, quelques résumés faits avec une grande vigueur. Sa conclusion forme une mai-

1. Un *index* des noms propres de lieux et de personnes fait défaut ; nous le regrettons ; car une semblable table, à la fin d'un ouvrage aussi considérable qu'on consultera souvent, eût rendu les plus grands services.

tesse page. L'Académie des Inscriptions a décerné à M. Fournier pour cet ouvrage le grand prix Gobert. Nous applaudissons à ce choix et nous sommes bien convaincu que ce vote aura l'approbation unanime des lettrés et des érudits.

Ch. PFISTER.

561. — *Anacréon et les poèmes anacréontiques*, texte grec avec les traductions et imitations des poètes du xvi^e siècle, par A. DELBOULLE, Havre, Lemale, 1891, petit in-8 de xi-182 p.

Si l'on me permettait de commencer par une métaphore un article consacré à un recueil où les métaphores abondent, je dirais que M. Delboulle nous présente dans une corbeille artistement tressée les plus charmantes fleurs de cette littérature spéciale à laquelle le poète de Téos a donné son nom. Rien ne manque à l'anthologie formée avec tant de savoir et de goût par notre collaborateur : le texte des riantes odelettes et de leurs imitations est d'une pureté qui ne laisse rien à désirer ; ces imitations elles-mêmes ont été toutes très heureusement choisies et les lecteurs délicats trouveront grand plaisir à rapprocher des vers d'Anacréon et de ses disciples, des vers de Remi Belleau, de Ronsard, de Jean Doublet, de Claude de Morenne, d'Olivier de Magny, de Richard Renvoisy, de Melin de Saint-Gelays, de Baif, de Pierre Tamisier, de Gilles Durant, de Germain Colin Bucher, de Jacques Bereau. Parmi toutes ces imitations on admirera particulièrement celles de Ronsard dont le talent eut tant de souplesse et sût être tantôt si élevé et tantôt si gracieux : on dirait des diamants étincelants au milieu de perles d'inégale valeur ¹. On goûtera fort aussi quelques imitations tirées (par exception) des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle ², et M. D. n'a pas eu tort de croire, comme il le dit en son élégante préface (p. xi), que « les lecteurs qui aiment à faire des comparaisons, ne s'en plaindront point. » Il n'a pas eu tort non plus de mêler aux pièces grecques et françaises quelques pièces d'une agréable latinité, traductions dues à Henri Estienne, le premier éditeur des poésies anacréontiques, et à Helias Andreas, rival souvent heureux du docte Henri Estienne.

Le commentaire est peu étendu : il ne l'est peut-être pas assez. Plus

1. La prodigieuse supériorité de Ronsard n'éclate pas moins dans les citations dont Litré a émaillé son *Dictionnaire* : les vers empruntés çà et là au grand poète semblent illuminer tout l'article. Je supplie ceux qui auraient quelques préventions contre l'auteur du *Bocage* de tenter l'épreuve : ils ne résisteront pas au charme de ces fragments qui sont comme des rayons de soleil dans un ciel d'hiver.

2. M. D. n'a fait qu'une autre exception, en faveur de La Fontaine, dont l'*Amour mouillé* n'est guères moins délicieux que celui de Ronsard. Aucun des autres traducteurs modernes, ajoute-t-il, ne saurait être mis en comparaison avec ceux du temps passé :

Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux.

d'un regrettera, comme moi, le parti-pris qui s'annonce dans cette phrase : « Quelques notes, que nous n'avons pas voulu prodiguer... » Parmi ces notes, il en est de philologiques, de savantes, qui intéresseront les érudits ; il en est d'anecdotiques, qui intéresseront tout le monde, par exemple celles qui reproduisent (pp. 23, 36, 48, 72, 145, 155, 166) d'amusantes citations du Commentaire de M^{me} Dacier, accompagnées de piquantes remarques de l'éditeur. Je voudrais que, dans une nouvelle édition, M. D. semât, *non à plein sac*, mais d'une main moins discrète, des notes où il lui serait facile de mettre beaucoup d'attrait. Je voudrai aussi qu'il augmentât son recueil de quelques imitations qui lui seraient fournies par celui de tous nos poètes qui a su le mieux faire « des vers antiques », André Chénier, et aussi par un poète du xvi^e siècle que j'ai eu le plaisir de déterrer jadis et qui a chanté la rose d'une façon ravissante ¹. Mais, en attendant, la présente édition, non moins admirablement imprimée par Lemale que l'*Institution de la femme chrestienne* de Pierre de Changy que j'ai eu tant à louer ici, et enrichie, comme l'*Institution*, d'un *lexique* fait de main de maître, obtiendra tous les suffrages : elle eût obtenu certainement ceux de deux hommes qui étaient à la fois de fervents bibliophiles et d'éminents critiques, le savant helléniste E. Egger et Sainte-Beuve, le plus fin de tous les connaisseurs de la poésie du xvi^e siècle.

T. DE L.

562. — *Die politische Publizistik der Jesuiten und ihrer Gegner in den letzten Jahrzehnten vor Ausbruch des dreissigjaehrigen Krieges* von Richard Krebs. Halle, Niemeyer, 1890, 248 p. in-8.

La Réforme avait vaincu l'Église, en bonne partie du moins, en faisant appel à l'opinion publique. Mais quand une fois elle se fut remise de son premier émoi, l'Église en appela, elle aussi, à l'opinion publique mieux informée, et ce grand conflit religieux mit en pleine lumière, pour la première fois, l'immense influence de la presse sur les idées et les passions humaines. A partir de ce moment, les brochures et les pamphlets, précurseurs du journalisme moderne, ont été, de part et d'autre, les instruments d'une lutte incessante soutenue principalement, du côté catholique, par les Pères de la Société de Jésus. Toujours prêts à

1. *Collection méridionale, tome sixième. Œuvres de Jean Rus, poète bordelais de la moitié du xvi^e siècle publiées d'après l'unique exemplaire qui paraisse subsister* (Bordeaux, 1875, in-8°, p. 12-21). Dans l'*Avertissement* (p. 5), j'ai rapproché du *Blason de la Rose* de Jean Rus les pièces inspirées par la reine des fleurs à Ronsard, à Balf, à Jean de la Taille, et à un poète latin du xvii^e siècle, Jean Costabadie (de Tonneins, en Agenais). J'avais omis dans mon énumération deux pièces que reproduit M. D. : *Les louanges de la rose* par Remi Belleau et *Rose des Dieux* par Richard Renvoisy (p. 158 et p. 162).

saisir la plume, à déverser sur l'adversaire leurs sarcasmes, à l'accabler sous leurs invectives, comme à l'envelopper dans les filets de leur dialectique habile, les jésuites furent, dans ces combats littéraires, les meilleurs et les plus craints des soldats du Saint-Siège. Si leur nom devint synonyme dans l'Europe protestante, et particulièrement en Allemagne, de tout ce que l'imagination surexcitée des fidèles pouvait imaginer de dangereux et de diabolique, c'est surtout à leur activité remuante dans le domaine de la controverse et de la polémique politico-religieuse qu'il faut l'attribuer. En répétant sans cesse depuis Bellarmin (1586) qu'un État ne saurait professer deux religions distinctes et qu'un chef d'État n'a pas le droit, même s'il le voulait, d'en tolérer une seconde sur son territoire, ils niaient catégoriquement le droit à l'existence du protestantisme, et l'on n'ignore pas que, dans la pratique, ils s'efforçaient d'appliquer hardiment leurs théories, soit en France, soit en Angleterre, soit en Allemagne. Une polémique analogue, en sens contraire, où la poésie s'associait à la prose, où les caricatures et les dessins symboliques venaient en aide à l'écrivain, était suscitée par la leur et lui renvoyait ses belliqueux échos¹. D'avance, on légitimait, pour ainsi dire, les luttes à main armée qui se préparaient dans l'ombre, les violences personnelles, et les persécutions odieuses, que l'avenir réservait à l'un comme à l'autre des deux partis.

C'est l'ensemble de cette polémique, politique et juridique presque autant que religieuse, que M. Krebs a eu l'heureuse idée d'examiner de plus près. Son travail fait partie de la série d'études sur l'histoire du xvii^e siècle, inaugurée par les élèves du *séminaire* de M. Droysen, et c'est un des plus volumineux comme un des plus neufs de cette série déjà longue. M. Krebs a étendu ses investigations au delà des frontières de l'Allemagne, et s'occupe aussi bien de la littérature afférente italienne, anglaise et espagnole, que des controverses si vives entre les jésuites et les parlementaires français. Son volume se compose de deux parties différentes. La première est un exposé général des opinions avancées par les publicistes de la Société, exposé qu'il emprunte naturellement à leurs principaux ouvrages. La seconde partie du livre comprend une soixantaine de paragraphes, analysant plus spécialement certains d'entre ces écrits, (Mariana, par exemple), ou donnant sur certains points déjà touchés, des détails supplémentaires. L'auteur a bien étudié son sujet, et les traite d'une façon suffisamment impartiale, quoi que les apologistes des doctrines de la Société puissent penser de la sévérité de son jugement final. S'il n'a pas donné la bibliographie complète du sujet, il a moins encore parlé de *tous* les écrits de même nature qui parurent de 1590 au début de la guerre de Trente Ans; ni l'un ni l'autre ne rentrait dans le plan de son travail. On aurait seulement voulu, dans ce dernier, un peu

1. Nous rappelons seulement les pièces satiriques du poète Jean Fischart.

plus d'air et de lumière, des divisions en chapitres ou du moins en paragraphes. On ne peut pas lire attentivement une centaine de pages, bourrées de faits et d'idées, sans quelques coupures naturelles, et l'occasion manque de se reposer en passant. A la fin du volume se trouve le catalogue alphabétique des brochures examinées dans le livre; il y en a trois cent vingt environ, sans compter celles qui ne sont que mentionnées en passant dans les notes ¹.

R.

563. — **Oeuvres complètes de Christian Huygens**, publiées par la Société hollandaise des sciences. *Correspondance*. Tome II (1657-1659) et tome III (1660-1661). La Haye, Martinus Nijhoff, 1889 et 1890, in-4 de 638 et 591 pp.

J'ai cru devoir donner au compte rendu du tome I^{er} des *Oeuvres complètes de C. Huygens* un grand développement (n^o du 26 novembre 1888, p. 437-443). Cela me permet d'examiner beaucoup plus rapidement les deux volumes suivants qui, je me hâte de le dire, sont, à tous les points de vue, dignes du premier, auquel un si bon accueil a été fait en toute l'Europe savante. Je me contenterai d'appeler l'attention sur quelques passages particulièrement intéressants de la correspondance de C. Huygens avec sa famille et avec ses amis, plus nombreux en France que partout ailleurs.

Dès la première page du t. II, nous trouvons, dans une lettre de Claude Mylon à son illustre confrère de la Haye (5 janvier 1657) diverses indications sur Carcavi, Pascal, Fermat, Boulliau « un peu désorienté depuis la mort de Monsieur Dupuy », le président de Thou, que Boulliau allait suivre en qualité de secrétaire dans son ambassade aux Pays-Bas. Ce début d'une autre lettre de Mylon, du 2 mars 1657 (p. 8) mérite d'être cité : « Quoy qu'il soit tres difficile d'aborder Monsieur Paschal, et qu'il soit tout à fait retiré pour se donner entièrement à la devotion, il n'a pas perdu de veuë les mathematiques; lorsque Monsieur de Carcavi le peut rencontrer et qu'il luy propose quelque question, il ne luy en refuse pas la solution et principalement dans le sujet des Jeux de hazards qu'il a le premier mis sur le tapis. N'estant pas si bon que ces deux messieurs, j'ai toutes les peines du monde à les voir, car leurs habitudes sont dans les religions et dans les affaires, et je ne visite ces

1. Nous n'avons remarqué qu'une seule erreur à la lecture; l'ouvrage intitulé *Leberis jesuitica*, n'est pas du jurisconsulte George Obrecht, comme il est dit p. 70 et 193, mais du docteur Théophile Dachtler (*Theophilus Elychnius*), secrétaire de la ville de Strasbourg dans la seconde décade du XVII^e siècle. Quant à indiquer des titres de brochures manquant dans l'index, ce serait une besogne aussi superflue que facile à faire avec le catalogue de quelque grande bibliothèque publique. L'auteur ne visait pas, je le répète, à être complet sous ce rapport, et je ne crois pas qu'un écrit vraiment marquant de l'époque lui ait échappé.

lieux là que fort rarement ¹. » Je ne ferai qu'indiquer, en passant, une lettre bien galante pour un grave mathématicien tel que C. Huygens adressée à M^{lle}..... (4 septembre 1657, p. 53) ²; mais je citerai quelques lignes de Chapelain (19 octobre 1657, p. 68) où ce fervent amateur d'astronomie félicite son correspondant de la Haye de ses découvertes relatives à Saturne : « C'est de quoy je n'ay peu m'empescher de me resjouir avec vous, pour la part que je prens à vostre gloire, aussi bien que pour l'utilité que l'Astronomie recevra d'un travail aussi heureux que celuy-là. Je vous en ay voulu encore feliciter, pour l'esperance qu'un si bel essay me donne, que vous n'en demeurerez pas en si beau chemin, toute sorte de raisons voulant que la plante qui a peu si jeune porter un si rare fruit, ne le portera pas seul, et que quand elle sera venue à sa grandeur naturelle, elle en produira de plus excellens encore, et remplira toute la Terre de sa bonne odeur. Je vous augure cet avantage par cet Apollon, avec qui vous croyés que j'ay quelque familiarité... » Disons, du reste, que, dans ce volume, comme dans le suivant parmi toutes les lettres françaises, ce sont, outre celles du héros de la publication, les lettres de Chapelain et de Boulliau qui présentent le plus d'intérêt. J'emprunte à une lettre du premier de ces grands curieux (27 février 1658) ce passage sur un cercle savant qui eut une brillante célébrité (p. 143) : « Le mesme jour que M. Tassin me rendit vostre dernière lettre, en quelque mauvais estat où je feusse pour une cheute que j'avois faite sur nos glaces, je l'allay faire voir dans nostre assemblée de chés Monsieur de Montmor ³ à tout ce qu'il y a d'illustre en sçavoir soit Philosophique, soit Mathématique à Paris et je vous puis assurer que vous en receustes un grand applaudissement de chacun et que tous me prierent de vous maintenir dans l'amour de cette belle discipline qui vous faisoit produire des fruits si précieux et si utiles au Public ⁴. » Reproduisons une historiette qui, si elle est authentique,

1. Voir (même lettre, p. 10) ce qui concerne la publication des lettres de Descartes.

2. En voici la première phrase : « Ce ne m'est pas chose indifférente, que d'estre bien ou mal avecq la plus belle et plus aimable personne du monde. » Il faut en approcher une lettre-madrigal adressée, le 21 juillet 1661 (t. III, p. 304), à M^{lle} Marianne Petit, la fille d'un confrère en mathématiques. C. Huygens avait fait le portrait de cette charmante parisienne, et, comme il arrive bien souvent, en pareil cas, l'artiste s'était épris d'un modèle trop admiré.

3. Mentionnons (p. 147) une lettre de Henri-Louis Habert de Montmor à Chapelain, du 28 février 1658, où figurent « un illustre solitaire duc et pair de France » (c'est-à-dire Charles d'Albert, duc de Luynes), « Monsieur de Gassendy », et où resplendit un quatrain en vers latins composé par Montmor lui-même en l'honneur du Saturne de C. Huygens, ce dont l'astronome se montre (p. 156) singulièrement flatté.

4. Huygens — sincèrement ou non — s'était trouvé trop livré et avait reproché à Chapelain ses hyperboliques compliments. Celui-ci répond à de tels reproches avec une comique fierté (12 avril 1658, p. 165) : « Si dans mes deux lettres vous avés trouvé quelque chose qui eust l'air d'une cajolerie, je le desaveüe comme contraire à

montrerait en Descartes un rival de Fermat plus jaloux que ne devrait l'être un sage : Fr. Vanschooten raconte (19 septembre 1658, p. 221) qu'étant allé voir Descartes à Endegeest (près de Leyde) et lui ayant parlé, en se promenant avec lui, des magnifiques découvertes dont Fermat s'enorgueillissait, l'auteur du *Discours de la Méthode* lui répondit : Monsieur Fermat est Gascon, moy non. Il est vray qu'il a inventé plusieurs belles choses particulières, et qu'il est homme de grand esprit. Mais quant à moy j'ay tousjours estudié à considerer les choses fort generalement, affin d'en pouvoir conclurre des reigles, qui ayent aussi ailleurs de l'usage ¹. » Signalons une importante lettre de Boulliau (du 27 septembre 1658, p. 226-228) sur la constellation du Cygne, et tirons d'une autre lettre du même astronome cette piquante anecdote qui donne une bien peu favorable idée du caractère et de l'éducation du géomètre-académicien Gilles Personne de Roberval (p. 287, 6 décembre 1658) : « Pour Monsieur de Roberval il a faict une sottise chez Monsieur de Montmor, qui est comme vous sçavez homme d'honneur et de qualité; il a esté si incivil que de luy dire dans sa maison, s'estant picquez sur une des opinions de Monsieur des Cartes que Monsieur de Montmor approuvoit, qu'il avoit plus d'esprit que luy et qu'il n'avoit rien de moins que luy que le bien et la charge de Maistre des Requestes, et que s'il estoit maistre des Requestes, qu'il vaudroit cent fois plus que luy. Monsieur de Montmor qui est tres sage luy dist qu'il en pourroit et devoit user plus civilement, que de le quereler et le traicter de mespris dans sa maison. Toute la compagnie trouva fort estrange la rusticité et pedanterie de Monsieur de Roberval ². » C'est encore Boulliau qui nous fournira une savoureuse citation sur un des plus orageux épisodes de l'histoire de l'Académie française (p. 376-377, 14 mars 1659) : « Il est survenu une grande division dans l'Academie françoise, deux partis s'y estant formez pour l'admission ou exclusion de Monsieur Boileau

mon intention. J'estime l'amitié trop sacrée pour en faire un commerce de complimens, lequel n'est une pasture que de gens de cour et de testes ou fourbes ou legeres. Je traite philosophiquement avec les personnes sinceres et solides comme vous et ne me laisse jamais eschapper une parole que je ne vueille faire bonne jusqu'au bout. Pour vous coster tout scrupule consultés seulement Monsieur Heinsius sur la confiance qu'on peut prendre en ma candeur et je suis certain que vous prendrés tousjours au pied de la lettre ce que je diray à un homme aussi vertueux que vous. »

1. Veut-on une autre historiette sur Descartes? Voir (t. III, p. 215) ce que Constantin Huygens, père, raconte à V. Conrart de l'horreur que le philosophe avait des visites, horreur telle qu'elle lui fit fuir un pays parce que, disait-il, « le compliment y porte : *Monsieur, je vous iray voir.* »

2. Les savants du XVII^e siècle étaient furieusement inflammables, s'il faut en croire un autre récit que j'extraits du t. III (p. 182, 18 novembre 1660) et qui fait jouer un vilain rôle à l'ancien secrétaire et ami du doux Gassendi, Antoine de la Poterie : « Le Frere mande de Paris qu'il s'est trouvé dans une assemblée chez Monsieur de Montmor, où il y avoit plus de trente beaux esprits ensemble, dans laquelle ne fut traité autre chose si non *an punctum geometricum sit ens revera existens*, ce que

[Gilles]. Je suis fâché que cela ayt esté cause de la rupture entre Messieurs Chapelain et Menage. Celluy-la porte le sieur Boileau, et celluy-ci sollicite contre luy, pour ce qu'il en a esté mal traicté en des escrits imprimez. Monsieur Pelisson est le chef du parti contre Boileau, poussé par Mademoiselle de Scuderi ¹, pour ce que Boileau a faict une satire contre Sappho et Herminius, qui dans la Clelie sont Mademoiselle de Scuderi et Monsieur Pelisson; je trouve à redire que cette Damoizelle ayt appellé son ami, Herminius, au lieu de l'avoir nommé Phaon. Les grands de la cour prennent parti dans cette querelle, et ils s'en meslent. Monsieur le Chancelier, quoique chef de l'Academie, a déclaré qu'il ne s'y vouloit point trouver lundi prochain, que l'on doit remettre cette affaire sur le tapis; l'abbé de Boisrobert l'avoit prié instamment de s'y trouver. Monsieur Menage a fait des sollicitations contraires, et déclaré à tous ceux qui seroient pour Boileau qu'ils perdroient son amitié. Ceux de ma portee qui rampent contre terre voyent du pied du Parnasse les foudres et les tempestes que ces beaux esprits y forment. Ces esclairs qui en viennent les esblouissent. Comme cette discorde donnera lieu à une cruelle guerre, qui fera qu'un parti chassera l'autre, nous verrons voler en l'air les poètes et les prosateurs lançant en terre satyres, apologies et autres pots à feu qui noirciront les malheureux sur qui ils tomberont. Quel fracas et tintamarre l'on entendra de toutes parts! Dieu veuille oster de leur route tout baston et arme à feu, pource que je prevoy qu'ils en viendront aux mains!... » Relevons dans une lettre de C. Huygens à P. de Carcavy (22 mai 1659, p. 411) ce détail : « Monsieur de Wit, nostre pensionnaire de Hollande qui se plaist fort au mathematique », et dans une lettre du même à Boulliau (7 août 1659, p. 454) cette terrible tirade contre Vossius : « Donnez en un [exemplaire de son traité de Saturne] à Monsieur Chapelain avec les deux autres, afin qu'il l'envoye à Monsieur Huet, lequel je connois dès long temps estre une personne très docte et curieuse, et particulièrement par ce

Monsieur des Argues que connoissez ayant soustenu par un long discours, il se suscita un adversaire qui se mit à luy contredire avec une furie si grande qu'à tous coups il sembloit se mettre en posture de luy sauter au col et autre chose ne se traita pour lors. »

1. Nous retrouvons M^{lle} de Scudéry et Pellisson dans une autre lettre de Boulliau, écrite avec non moins de verve et d'esprit (p. 383, 4 avril 1659), lettre qui roule encore sur la querelle académique. Après avoir loué le style « fort beau et très net » de Pellisson, Boulliau ajoute : « Il est fort disgracié de visage et grand ami de Mademoiselle de Scuderi, qui luy ressemble aussi beaucoup en beauté d'esprit et de visage, l'un et l'autre se trouvant très richement laids. » Boulliau dit de Gilles Boileau : « Il a aussi un bel esprit, mais malin et satyrique... il est du nombre de ceux qui aiment mieux perdre un ami qu'un bon mot... » Revenons à M^{lle} de Scudéry : elle reparait dans le t. III (p. 234, 10 février 1661) avec « un corps de jupe noir, une robe de bleu mourant, de grands yeux noirs, et les cheveux de mesme, un peu sourde, etc. » Le portrait est à rapprocher de celui que « l'illustre Sappho » a tracé d'elle-même dans *Je Cyrus* et que V. Cousin a reproduit.

qu'il a objecté dernièrement à Monsieur Vossius, lequel ayant avancé des choses estranges dans ses commentaires sur Pomponius Mela, touchant la refraction, il l'a censuré très à propos, car certainement nostre Vossius en cet endroit *totus alienus est et absurdus*, et ce qui est le pis incapable de recevoir meilleure instruction. »

Le tome III ne nous fournirait pas moins de curieuses particularités que nous trouverions surtout dans les lettres de Boulliau, de Chapelain, de V. Conrart, de Frenicle de Bessy, de l'intendant Pierre Petit ¹, de Melchisedech Thevenot, que Chr. Huygens appelle (7 décembre 1661, p. 395), « un des meilleurs et des plus honnestes hommes de Paris ². » Mais tout cela nous entraînerait trop loin et il vaut mieux soumettre aux consciencieux et savants éditeurs du beau recueil quelques observations qu'ils considéreront comme un témoignage de ma grande estime pour un travail aussi difficile et aussi remarquable. Après avoir constaté que les notes bibliographiques, dans les tomes II et III comme dans le tome I, ne sont pas moins abondantes qu'irréprochables, j'indiquerai un certain nombre de modifications à introduire dans quelques autres notes. Tome II, p. 13. Le mot *peut-être* doit être remplacé par *assurément*, car c'est bien du professeur de philosophie André Martin qu'il s'agit à la fin du billet de P. de Fermat. — P. 304. La note sur G. Wendelin est insuffisante. On pourrait l'améliorer à l'aide des très exacts renseignements réunis par M. C. Le Paige (*Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien pays de Liège*, 1890, p. 52-59) ³. — P. 367. C'est par inadvertance que le duc de Montausier est présenté

1. Petit (p. 398, 8 décembre 1661) exprime à Huygens au sujet du climat de Londres ces plaintes qui devaient être, depuis, si souvent répétées : « Vous ne me surprenez pas de me dire que l'air de Londres vous a maltraité. J'en ay ressenty les mauvais effects moy qui suit d'un naturel sain et robuste. J'impute cette malignité de l'air aux vapeurs de la rivière et terroir marescageux de Londres jointes aux espaisées et noires fumées que la quantité du charbon de terre exhale continuellement dans cette grande ville. »

2. Voir surtout la lettre du 2 septembre 1660, p. 120, où éclate une bien amusante admiration pour l'Ode de Chapelain sur la paix et le mariage du Roy (Huygens rendait là avec usure au poète les excessifs compliments dont son traité de Saturne avait été l'objet) et la lettre du 4 février 1661 où il raconte (p. 233) la visite qu'il fit, en compagnie de Ménage, à la bibliothèque du cardinal Mazarin « où l'on avoit estalé une grande quantité des plus beaux tableaux d'Italie... Je vous souhaitay là pour voir un si bel amas de choses exquises, de Titien, Paulo Veronese, Michel-Ange, etc., car jamais je ne vis rien d'approchant. » On croyait que Mazarin achèterait tous ces tableaux, mais ce fut Foucquet qui les enleva au prix de « 80 mille escus ».

3. Citons une malice de Chr. Huygens contre son confrère en astronomie (t. II, p. 523, lettre à Boulliau du 11 décembre 1659) : « L'erreur du bonhomme Wendelinus a esté plaisante, en cette mesme eclipse, car il l'attendoit un jour auparavant qu'elle ne devoit arriver et cela avec toute la préparation nécessaire, et en compagnie de plusieurs qu'il y avoit conviez, desquels estoient entre autres ceux qui me l'ont raconté. »

comme un « savant historien ». — P. 369. Nicolas Lefevre de la Boderie a été transformé en la Roderie. — P. 370. Il faut lire *Fabrot* et non *Fabert*. — P. 529. Qui reconnaîtrait Antoine de la *Poterie* dans le personnage dont il est dit : « Il s'appelait *Poteria*? » — Tome III, p. 103 : Balthazar de Monconys, fils du lieutenant-*amiral* de Lyon. Il fallait imprimer : lieutenant *royal*. — P. 391 : Les éditeurs disent de Marie Mancini : « Louis XIV voulut l'épouser, mais Mazarin, *craignant que sa nièce ne l'éclipsât*, fit échouer ce projet. » L'explication n'est pas recevable. — P. 223 : Substituez *Loudun* à *Laudun*, de même que (p. 505) *Lavaur* doit être substitué à *Lavour*. — P. 233 : S'agit-il là de du Guast, « premier favori du roi Henri III » ? Je me demande si ce ne serait pas plutôt le célèbre marquis du Guast, Alphonse d'Avalos, gouverneur du Milanais et grand capitaine, comme le fut son oncle, le marquis de Pescaire. — P. 307. « Le nombre des opuscules de Raymond Lull est porté jusqu'à quatre mille. » Il y a fort à rabattre de ce chiffre impossible. Voir le magistral article de M. B. Hauréau dans un des derniers volumes — que je n'ai pas sous la main — de l'*Histoire littéraire de la France*. — P. 390. Lisez Cureau et non Cuzeau de la Chambre. Les éditeurs font beaucoup d'honneur au médecin-académicien en l'appelant « polygraphe érudit, éloquent ». — P. 502 : Bernard Medon « entretenait une correspondance suivie avec Nicolas Heinsius : elle se trouve à la bibliothèque de Leiden, fonds Burman ». On aurait pu ajouter que cette correspondance, qui se compose de plus de cinquante pièces, a été insérée en entier dans le recueil de Pierre Burman (*Sylloges epistolarum*, Leyde, 1727, in-4°, t. V). — La note de la p. 512 sur Emeric Casaubon fait double emploi avec la note de la p. 430 sur le fils de l'éminent érudit, dont le prénom y a été raccourci et est devenu *Méric*. Autre changement dans les noms de la mère qui (p. 430) est appelée *Hermie Estienne* et (p. 512) *Florence Etienne*. Mais c'est assez s'occuper de ces grains de poussière que l'on aperçoit à peine sur le vaste monument.

T. DE L.

564. — **Cartulaire de Mulhouse**, par Xavier MOSSMANN, archiviste de la ville de Colmar. Tome sixième et dernier. Strasbourg, Heitz; Colmar, Barth, 1891. viii-759 p. in-4. Prix : 25 fr.

Après un quart de siècle de labeurs préparatoires, et sept années consacrées à mettre sous presse et à revoir un total de près de quatre mille cinq cents pages in-4°, M. Mossmann a eu la satisfaction de pouvoir donner le bon à tirer de la dernière feuille de son *Cartulaire de Mulhouse*. Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé cet ouvrage d'une importance capitale pour l'histoire de la Haute-Alsace et des contrées environnantes. Ce sixième volume comprend d'abord les documents relatifs aux longues querelles de la petite république avec

quelques-uns de ses citoyens exilés, les frères Finninger, querelles qui aboutirent à une levée de boucliers dans l'intérieur même de la cité, à l'intervention des cantons protestants de la Suisse (1587) et à une longue rupture avec les *Eidgenossen* catholiques. La régence d'Ensisheim exploita cette situation troublée (l'affaire des Finninger lui fournissant des prétextes pour intervenir, jusqu'aux abords de la guerre de Trente Ans) pour molester la petite ville enclavée dans les terres autrichiennes, de mille et mille manières; le cartulaire contient à ce sujet des pièces bien curieuses. Sans les péripéties inattendues de la lutte trentenaire, sans l'apparition des Suédois en Alsace, puis l'occupation du pays par la France, il est douteux que Mulhouse, n'ayant d'amis véritables que les trois cantons de Berne, Bâle et Zurich, eût pu résister, à la longue, à la maison de Habsbourg. Quand une fois les traités de Münster et de Nimègue eurent solidement établi la domination de Louis XIV sur la rive gauche du Rhin, l'insignifiance même de la ville libre la protégea, plus efficacement que tout le reste, contre des velléités d'annexion possibles. Mulhouse passe alors un siècle et quart au sein de la tranquillité la plus parfaite, mais elle cesse d'avoir une histoire. Aussi le recueil de M. M. perd-il beaucoup de son intérêt à partir de la fin du xvii^e siècle, d'abord parce que les faits de quelque peu d'importance deviennent rares, et puis parce que les documents s'y rapportant, ne sont plus inédits, ayant été déjà imprimés pour la plupart, dans le volume afférent des recès de la diète helvétique (*Sammlung Eidgenössischer Abschiede*). La dernière fois que Mulhouse mobilisa son contingent, ce fut en 1712, lors du conflit entre Zurich et Berne et les cantons catholiques, conflit connu sous le nom de *Guerre de Toggenbourg*. Mais ses cent hommes n'étaient pas encore en marche quand l'accord se fit entre les « belligérants ». La majeure partie du xviii^e siècle est remplie par d'interminables débats suscités par la prétention de Mulhouse d'assister à celles des séances de la Diète helvétique où l'on délibère au sujet de l'alliance des cantons avec la France. Pendant plus de quarante ans les cantons catholiques s'y opposent¹ et ce n'est qu'en 1777 que cette mesure, de pure forme d'ailleurs, est votée, de guerre lasse, à l'unanimité. Les vingt dernières années de l'existence de la petite république auraient pu, ce nous semble, être un peu plus documentées. Il doit y avoir, sinon dans les archives de Mulhouse, du moins dans celles de Bâle et de Berne, comme aussi dans celles de Paris, des correspondances officielles et des documents secrets relatifs à la situation de Mulhouse dans les premières années de la Révolution; les extraits tirés des *Recès de la Diète* sont bien clairsemés et bien laconiques, et l'on s'attendait en tout cas à trouver

1. Encore en 1768 le vindicatif petit canton d'Uri, refusant, seul entre tous, son adhésion à un vote affirmatif, motivait le sien sur ce fait qu'en 1587 on avait arrêté dans les rues de Mulhouse et quelque peu bousculé trois valets du landammann d'Uri (p. 716).

à la fin l'acte même de la réunion solennelle de Mulhouse à la France.

Le volume se termine par des *Additions* et des *Errata* aux volumes précédents et par une table des matières. Il serait bien désirable que quelque jeune savant pût, sous la direction de M. Mossmann, refondre les six tables des matières en un *Index* général; ce qui abrégèrait considérablement les recherches dans cet énorme amas de matériaux réunis par son patient labeur. Il est vraisemblable, sans doute, que des découvertes nouvelles, quelque heureux hasard, permettront d'ajouter plus tard quelques numéros supplémentaires aux trois mille deux cent vingt-sept numéros renfermés dans les six volumes du *Cartulaire de Mulhouse*. Mais ce n'en est pas moins une œuvre complète et définitive que nous devons au savant archiviste de Colmar; elle donnera lieu, peut-être, çà et là, à des retouches minimales, elle ne sera plus reprise à fond, et l'honneur lui reste d'avoir, le premier en ce siècle, mené à bonne fin un travail diplomatique aussi considérable sur l'histoire d'Alsace et de l'avoir terminé tout seul, comme il l'avait commencé de même.

R.

565. — Manuel José Quintana (1772-1857). Ensayo critico y biografico, por Enrique Piñeyro. Paris, A. Briquet, in-12 de 252 pages. Prix : 4 fr.

La sympathie que Quintana témoigna toujours aux Américains dans ses vers aussi bien que dans ses écrits politiques et les protestations éloquentes contre l'ancien régime colonial de l'Espagne qu'il sut faire entendre, au risque de se compromettre gravement auprès de ses compatriotes, voilà ce qui d'abord paraît avoir provoqué la publication de ce livre. Mais comme il possède une instruction littéraire étendue et variée et qu'il a le tact très sûr et très fin, M. Piñeyro ne pouvait pas éviter de traiter aussi de Quintana en tant qu'écrivain et que poète. Il nous montre donc et nous décrit les diverses formes du talent et de l'activité de son auteur qui a brillé dans plus d'un genre, quoique les critiques espagnols modernes ne s'accordent guère sur la place qu'il convient de réserver, soit au poète, soit au prosateur, dans la hiérarchie littéraire de l'Espagne.

Né en 1772, Quintana appartient bien au XVIII^e siècle « éclairé »; il partage en philosophie et en politique les doctrines de Voltaire et de Rousseau; il est né et il est resté toute sa vie humanitaire et idéologue. Seule, la grande secousse de la guerre de l'Indépendance a renforcé son patriotisme espagnol, mais non pas au préjudice de ses convictions libérales: après comme avant la crise Napoléonienne, qui troubla et fit rétrograder tant d'esprits, Quintana détesta toujours la théocratie et le fanatisme de l'ancienne Espagne et ne cessa de les poursuivre de ses sarcasmes. De même l'artiste demeura attaché aux principes littéraires qui régnaient au temps de sa jeunesse, et quoique sa vie se soit prolongée jusqu'en 1857, il ignore ou feignit d'ignorer le romantisme :

rien dans les œuvres de son âge mûr ne se ressent des doctrines nouvelles que l'Espagne importa de France ou d'Angleterre.

Les deux principaux mérites de Quintana sont d'avoir peu écrit et de n'avoir écrit que mû et soutenu par une conviction profonde. Saut quelques morceaux de circonstance et qui ne comptent pas dans l'œuvre, ses vers tout autant que sa prose ont des tendances élevées et sérieuses, quelque chose d'entraînant et de persuasif qui impose le respect alors même qu'on résiste parfois à se laisser gagner par ces éloquentes tirades. De là la supériorité de Quintana sur ses contemporains, notamment sur les poètes de la fin du XVIII^e siècle trop abondants et trop lâchés dans l'expression, trop pauvres d'idées, trop anodins ou fades, et dont même certaines grâces légères ne plaisent qu'à moitié, parce qu'en les lisant on ne peut se défendre de l'idée que l'époque réclamait de ses poètes autre chose que des bouquets à Chloris.

Que penser du style de Quintana ? M. P., qui a étudié minutieusement et la langue de son auteur et ses procédés de composition ou de versification, le place très haut ; il raille les soi-disant puristes qui reprochent à Quintana ceci ou cela, sans d'ailleurs s'entendre sur ce qu'ils estiment péchés graves contre le bon usage castillan. M. P. fait toucher du doigt l'incohérence et le peu fondé de la plupart de ces critiques. Qu'ils seraient embarrassés les Espagnols qui taxent en gros de « mal écrit » telle ou telle œuvre de leurs écrivains illustres, si on leur demandait d'établir par le menu leur opinion ! Chacun sait que l'étude historique du castillan est à peine commencée, que nous ne possédons encore de vocabulaire d'aucun des grands écrivains de l'époque classique et que l'annotation grammaticale des œuvres les plus célèbres de la littérature espagnole, sans excepter Cervantes, est tout entière à faire. Que les puristes se résignent donc à attendre, qu'ils attendent au moins l'achèvement du dictionnaire de D. Rufino José Cuervo — autre Américain qui en fait de syntaxe en sait plus long que tous les académiciens de la Langue réunis — pour se prononcer en quelque connaissance de cause, et, s'ils ont des loisirs, qu'ils les emploient à lire et à comparer, mais se gardent de jugements qu'un souffle peut détruire.

M. P. suit Quintana à travers les diverses phases de sa carrière et commente ses œuvres avec une délicatesse de touche qui n'est pas moins à louer que sa connaissance pleine et entière du sujet. Son livre est en somme une monographie excellente à laquelle rien d'essentiel ne manque. A vrai dire, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire, on la voudrait plus longue, augmentée de quelques chapitres où serait étudié, non plus l'auteur lui-même, mais son milieu ; on voudrait à ce portrait si bien rendu un fond et un cadre qui lui donneraient plus de relief encore. Mais M. P. a le don rare de la sobriété ; ne l'en blâmons point et souhaitons seulement avec lui que ce livre détermine quelqu'un de compétent à publier une édition définitive des œuvres de Quintana. En laissant de côté les *Vies des Espagnols célèbres* dont il existe des éditions

suffisantes, le reste, c'est-à-dire les poésies, les écrits politiques et de critique littéraire, tiendrait dans deux volumes. L'entreprise n'a donc rien qui puisse faire reculer d'effroi un libraire même timoré. Que l'éditeur se trouve ou plutôt, ce qui serait très préférable, que M. Piñeyro lui-même se charge de ce soin et ne laisse pas à un autre le mérite d'un travail qu'il exécuterait mieux que personne.

Alfred MOREL-FATIO.

566. — *La letteratura contemporanea in Italia*. Libro uno di Francesco GUARDIONE. Palerme, Clausen, 1890. In-12 de VIII-192 p. Prix : 3 fr. 50.

Livre de polémique et de passion, où l'on n'a point à chercher un tableau précis de la littérature présente de l'Italie, mais les idées personnelles de l'auteur sur les tendances de la production littéraire autour de lui. Il trace un tableau, généralement poussé au noir, des écrivains, de la critique, de la presse. Certaines conditions fâcheuses de la littérature, qu'il relève d'ailleurs avec raison, ne sont pas particulières à l'Italie. On remarquera l'article intitulé *Risorgimento e rinnovamento nella letteratura italiana*, destiné à combattre l'idée fondamentale du *Terzo rinascimento* de Guerzoni. Les jugements de M. Guardione sur ses confrères, morts ou vivants, prêteraient à bien des réserves. Il faut lui accorder le mérite de la franchise. Il appartient, en outre, à l'école méridionale, qui ne pèche point par excès de modestie, si on en juge par des phrases comme celles-ci : « Gli scrittori meridionali, il cui ingegno meditativo, sintetico, si tien lontano dalle minute disquisizioni, e se pure im- prende a trattarle, ne supera gli ostacoli... » — « La mente di B. Zumbini rivela l'altezza degli intelletti meridionali. » On croirait entendre un de nos félibres.

P. N.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Emile THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Lille, publie chez Hachette une édition savante de la *Divinatio in Q. Caecilium* (70 pp. in-8). Il a suivi dans ce travail la même méthode que dans ses précédentes éditions de discours de Cicéron. C'est dire avec quel soin et quelle science il a établi son texte et rédigé son commentaire. M. T. donne une collation détaillée et exacte du ms. latin de la Bibliothèque nationale n° 7776 (XI^e siècle, XIII^e siècle à tort dans le catalogue), jusqu'ici fort mal connu. Nous reviendrons du reste plus longuement sur cet ouvrage.

— Nous recevons de la librairie Poussielgue : BUJADOUX et BENNE, *Recueil de narrations françaises empruntées aux écrivains du XIX^e siècle*, 1891 ; 208 pp. in-12, « Nous n'avons pas tardé, disent les auteurs dans leur avant-propos, à nous apercevoir que les sujets surannés n'intéressent guère les jeunes gens et nous avons été amenés peu à peu à circonscrire nos recherches dans le cercle, très vaste d'ailleurs, des écrivains contemporains... Nous ne nous sommes pas astreints à donner, à proprement parler, des « Corrigés », correspondant pour l'étendue et pour le mode

à des devoirs d'élèves. Il nous a semblé que c'est torturer nos bons auteurs, que de vouloir tirer de leurs ouvrages ces petits récits artificiels qu'ils n'ont point voulu faire. Nous avons cru plus utile de montrer, à propos d'un sujet proposé, comment un écrivain développe une idée : ce qu'il faut apprendre, en effet, c'est l'art d'écrire et non le talent de remplir trois ou quatre pages d'un style à peu près correct. Voilà pourquoi certains de nos extraits sont assez longs et pourquoi nous avons admis même des modèles en vers. » Ces principes sont la raison et l'expérience mêmes, et si un professeur peut avoir besoin d'un tel livre, le présent recueil lui rendra service.

ITALIE. — Pendant les vacances, M. de RUGGIERO vient encore de donner deux fascicules de son *Dizionario epigrafico*. A signaler les articles *Armenia*, *Arnensis*, *Arvales* (composé par M. GATTI), *Ascia*, *Asia* (rédigé par M. VAGLIERI).

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 6 novembre 1891.

M. Oppert, président, annonce les prix décernés en 1891 et les sujets des prix proposés.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux* de M. Alexandre-Charles Germain, membre libre de l'Académie.

M. Edmond Le Blant donne lecture de son mémoire *Sur l'antique croyance à des moyens secrets de défier la torture*.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Prix ordinaire. — « Etudier la tradition des guerres médicales, etc. » L'Académie décerne le prix à M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Antiquités de la France. — 1^{re} Médaille. M. Camille Jullian, *Inscriptions antiques de Bordeaux*; 2^e médaille. M. Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale (Berbérie), depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française*; — 3^e médaille. M. Alfred Jeanroy, *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*; — 4^e médaille. M. Edouard Forestié, *les Livres de compte des frères Bonis, marchands montalbanaux du xiv^e siècle*. — 1^{re} mention honorable. — M. J. Roman, *Tableau historique du département des Hautes-Alpes*; — 2^e mention. M. Victor Mortet, *Maurice de Sully, évêque de Paris (1160-1196)*; — 3^e mention. M. Louis Guibert, *la Commune de Saint-Léonard-de-Noblat au xiii^e siècle*; — 4^e mention. M. Jules de Lahondès, *l'Eglise Saint-Etienne, cathédrale de Toulouse*; 5^e mention. M. du Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*; — 6^e mention. M. Joseph Roux, *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul-lez-Amiens*.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hautoeroche, est décerné à M. Ern. Babelon, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, pour son Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale.

Prix Gobert. — Le premier prix est décerné à M. Paul Fournier, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, pour son ouvrage intitulé : *le Royaume d'Arles et de Vienne (1138-1378)*; le second prix à M. Ulysse Robert, inspecteur général des Bibliothèques et archives, pour ses deux ouvrages intitulés : *Bullaire du pape Calixte II (1119-1124)*, et *Histoire du pape Calixte II*.

Prix Bordin. — « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible. » L'Académie décerne le prix à M. Samuel Berger. — « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » L'Académie décerne le prix à M. Rubens Duval. — « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histories. » L'Académie décerne le prix à M. Philippe Fabia, professeur de rhétorique au lycée d'Aix.

Prix Brunet. — « Dresser le catalogue des copistes de manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives à ces copistes. » L'Académie décerne le prix à M. Henri Omont, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Prix Stanislas Julien. — L'Académie décerne le prix au Père Séraphin Couvreur pour son *Dictionnaire chinois-français*.

Prix de la Grange. — L'Académie décerne le prix à M. Alexandre Héron, de Rouen, pour ses deux volumes intitulés : *l'Art et Science de pleine rhétorique*, du curé Fabri, publiés par la Société des bibliophiles de Rouen.

Fondation Garnier. — Sur les arrérages de cette fondation, M. Dutreuil de Rhins a été chargé, l'an dernier, d'une mission dans la haute Asie, mission qui se continue et dont l'Académie attend les premiers rapports.

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1891, 1892, 1893 ET 1894.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — Pour 1892 : « Etude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis*. » — Pour 1893 : « Etude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. »

— Pour 1894 : « Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments (L'Egypte est en dehors du programme.) »

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 francs seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans les années 1890 et 1891 sur les *Antiquités de la France*, qui auront été déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix biennal de numismatique fondé par Madame veuve Duchalais sera décerné, en 1892, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1890. — II. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1893, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1891. — Chacun de ces prix est de 800 francs. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut : pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1891 ; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1892.

Prix Gobert. — L'Académie s'occupera de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1^{er} janvier 1891, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En légua à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les auteurs des ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus les ouvrages des membres et des associés étrangers de l'Académie. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr. chacun). — Pour l'année 1892 : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes Alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. » — Pour l'année 1893 : I. « Etude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » II. « Etude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les Croisés. » III. Etude sur les dialectes berbères. » — Pour 1894 : « Etudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaitique jusqu'au temps de la conquête arabe. » — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Louis Fould, (5,000 fr.), en faveur de l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvi^e siècle. — Ce prix sera décerné en 1892. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.), en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1890, 1891 et 1892, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1892.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira lui-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — L'Académie décernera en 1894, le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés au Secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1894.

Prix Stanislas Julien (1500 fr.), en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie décernera ce prix en 1892. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie décernera, en 1892, le prix

au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1^{er} janvier 1890, destinés à ce concours, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1892. — Le prix sera décerné en 1894 au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1^{er} janvier 1892, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1894.

Prix Jean Raynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. Les membres de l'Institut ne seront pas écartés du concours. Le prix sera toujours décerné intégralement. Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, sa valeur serait déléguée à quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artistique. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

Prix de la Grange (10,000 fr.), en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1892.

Fondation Garnier, destinée à subvenir aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. L'Académie disposera, en 1892, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours la date de 1776. — Ce prix sera décerné en 1892. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française, anglaise, espagnole et italienne, depuis le 1^{er} janvier 1889. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires avant le 31 décembre 1891, au secrétariat de l'Institut. Le lauréat, outre les exemplaires adressés pour le concours, devra en délivrer deux autres à l'Académie qui les fera parvenir, un au *Columbia College* à New-York, et l'autre au *New-York Historical Society* de la même ville.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie la totalité de ses biens. Les intérêts du capital doivent être affectés chaque année « à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle ». — L'Académie disposera, pour la première fois, en 1892, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux concours devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'École des Chartes qui ont été nommés *archivistes paléographes* par arrêté ministériel du 2 janvier 1891, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette École, sont : MM. Merlet (Henri-Lucien-Georges-René); Marichal (Paul-Georges-François-Joseph); Bruchet (Maxime-Marie-Pierre); Dorez (Marie-Louis-Léon); Feugère des Forts (Étienne-Albert-Philippe); Duchemin (Henri-Louis-Félix).

Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures : MM. De Roux (Auguste-Joseph-Henri); Schœné (Henri-Alexis-Frédéric).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 23 novembre —

1891

Sommaires : 567. NEUMANN, Bouddhisme et christianisme. — 568. Les Bollandistes, Catalogue des manuscrits hagiographiques de Paris. — 569. PAUL RENAN, La France chevaleresque. — 570. PRIBRAM, Le Grand Electeur et l'Autriche. — 571. PAJOL, Les guerres sous Louis XV, VII. — 572. D'ARNETH et FLAMMERMONT, Correspondance de Mercy, Kaunitz et Joseph II, II. — 573. VERHAGEN, Le cardinal de Franckenberg. — 574. ROBINET DE CLÉRY, Lasalle, d'Essling à Wagram. — 575. BOCKENHEIMER, Mayence sous la seconde domination française. — 576. GOETTE, L'unité allemande, I. — 577. Les monologues de Napoléon. — 578. DUMAS, La guerre sur les communications allemandes en 1870. — 579. Ranke Autobiographie, p. p. DOVE. — 580. BOUQUET, Le collège d'Harcourt. — Chronique. — Académie des inscriptions.

567. — *Die innere Verwandtschaft buddhistischer und Christlicher Lehren...* von Dr Karl Eugen NEUMANN. Leipzig : Max Spohr, 1891, in-8 109 p.

Cette brochure a pour sous-titre : « Deux Suttas bouddhiques et un traité de Maître Eckhart. » — Les deux Suttas sont : 1° (p. 21-60) « le fruit de l'ascétisme » (en pâli *Sāmaṇya-phala*), deuxième texte de la compilation intitulée Digha-Nikāya; 2° (p. 61-74) « la plénitude de la douleur » (en pâli *Mahādukkhakkhandha*) treizième texte de la compilation dite Majjhima-Nikāya. — L'auteur a choisi ces deux textes parce qu'ils répondent l'un à l'autre, qu'ils font antithèse (Gegensatz), le premier faisant connaître les bienfaits de ce qu'il y a de meilleur — l'ascétisme; — l'autre les maux de ce qu'il y a de pis, — la douleur, qui est la vie même.

Le premier de ces Suttas est connu par une traduction d'Eugène Burnouf, publiée il y a quelque quarante ans. Les rectifications qu'il y a lieu d'y apporter, et dont la plus importante a été signalée depuis longtemps, ne nécessitaient pas une traduction nouvelle. Toutefois, nous ne reprocherons à M. Neumann de nous avoir donné la sienne, d'abord parce que c'est son droit, ensuite à cause de l'importance de ce Sutta, où la doctrine de chacun des six adversaires du Bouddha est résumée en même temps que sa morale est comme codifiée dans un développement spécial (qui, du reste, se retrouve ailleurs); enfin, parce que le travail de Burnouf, placé, ainsi que beaucoup d'autres, à la suite du « Lotus de la Bonne Loi » est devenu presque inaccessible. — Quant au second Sutta, il n'avait pas encore été traduit, que je sache.

Mais ce n'est pas précisément pour nous faire connaître ces textes que M. N. nous en offre la traduction, c'est pour montrer la « parenté intime » qu'il a découverte entre le Christianisme et le Bouddhisme;

aussi les fait-il suivre d'un traité de Maître Eckhart, traduit de l'allemand moyen (p. 75-91), le traité sur le « détachement » (Abgeschiedenheit). Mais alors voilà Eckhart transformé en représentant authentique du Christianisme. De quel droit ? M. N. invoque le témoignage de Luther. C'est une imposante autorité dont je reconnais toute la valeur ; l'éloge donné par Luther est un grand honneur pour Maître Eckhart. Mais il n'en résulte pas que ce docteur éminent soit, pour Luther lui-même, et doive être pour nous l'interprète autorisé de la pensée chrétienne. Eckhart a surtout exprimé les idées d'Eckhart.

Quoi qu'il en soit, c'est par la comparaison ou la simple juxtaposition des trois textes précités que M. N. prétend justifier la thèse établie dans son Introduction (p. 1-20). Il reconnaît qu'on s'est souvent attaché à des points secondaires dans la comparaison du Christianisme et du Bouddhisme ; mais, selon lui, les deux religions ont un fond commun. « En dépit du Monothéisme ferme comme un roc de l'une et du Panthéisme effréné, pour ne pas dire de l'Athéisme de l'autre, elles procèdent d'une seule et même pensée, celle de la « délivrance » (Erlösung). — Cette notion du « salut », complétée par celle de « l'amour sans bornes » (unbegränzte Liebe) ou de la « compassion illimitée » (schränkenlose Mitleid) — et de « l'ascétisme » ou du « renoncement » (Askese, Verläugnung), est la base de cet accord qui accuse une véritable identité.

Telles sont les vues de M. Neumann. — Le lecteur les appréciera. Je ne puis les discuter ici : il me sera du moins permis de dire que je ne les partage pas. Ces rapprochements me paraissent, après tout, superficiels. Je ne puis admettre que le Monothéisme et le Panthéisme (ou l'Athéisme) constituent une différence secondaire : il y a là un abîme entre les deux systèmes. Le « Sauveur » des Chrétiens diffère essentiellement de celui des Bouddhistes. La charité chrétienne, ἀγάπη, n'est pas la Maîtrise et part d'un tout autre principe. Le « renoncement » peut s'entendre de bien des manières : Luther ne l'entendait pas comme Eckhart, et ne l'a pas toujours compris de la même manière : Chrétiens et Bouddhistes l'entendent très différemment, même quand une pratique analogue semble le rapprocher ou les confondre. L'ascétisme proprement dit est un accident dans le Christianisme, il est essentiel dans le Bouddhisme. Je vois là des ressemblances extérieures, très curieuses et dignes d'attention, j'en conviens ; d'unité fondamentale, je n'en vois point. *Idem, sed aliter* dit M. Neumann. Je réponds : *Similiter, sed aliud*.

L. FRER.

568. — **Catalogus codicum hagiographicorum latinorum, antiquiorum saeculo XVI** qui asservantur in bibliotheca nationali Parisiensi ; ediderunt HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI. T. I, 4 ff.-606 pp., 1889 ; t. II, xv-646 pp., 1890 ; In-8. Bruxellis, apud editores, et O. Schepens ; Parisiis, A. Picard.

Le recueil entrepris au milieu du xvii^e siècle par Rosweyd et Bolland a eu jusqu'ici une certaine uniformité qui dissimule mal les vices essen-

tiels du plan adopté. D'interminables discussions critiques allongent l'ouvrage et en reculent le terme à mesure qu'on semble s'en rapprocher. Le vieux cadre liturgique est l'ordre le moins favorable qu'on puisse imaginer pour l'étude des légendes ; il rend très difficile toute tentative pour comparer entre elles celles qui sont de même famille et disperse au hasard du calendrier les membres des groupes locaux, formés et constitués dans une ville, dans une province déterminées. Les fondateurs de la collection ont été victimes d'une tradition qui a exercé la même influence dans d'autres domaines ; c'est ainsi que s'explique la distribution si défectueuse des sermons dans toutes les éditions données à cette date par les Bénédictins. Mais ce plan ne peut plus être modifié. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'essayer d'en pallier certains inconvénients. La génération actuelle de Bollandistes, qui est une génération révolutionnaire, a voulu donner au public une demi-satisfaction. Aux exigences des gens pressés et avant tout désireux d'être « orientés », elle a répondu par la fondation des *Analecta Bollandiana* en 1832 et par la confection des catalogues des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, de Chartres, et enfin de Paris.

Le catalogue de Paris, qui compte déjà deux volumes, comprend deux parties fondues ensemble : la description des manuscrits et la publication des textes inédits. Ces derniers sont à la suite de la table des manuscrits d'où ils sont tirés. Peut-être y aurait-il eu avantage à ne pas interrompre le catalogue et à grouper tout l'inédit à la fin de chaque volume. Une critique plus grave doit être adressée à la description des manuscrits. Il paraît qu'un certain nombre de savants, *non pauci uiri eruditi*, avaient exprimé le désir de voir réduite cette partie. Apparemment ces *uiri eruditi* n'étaient pas des paléographes. Sans charger outre mesure les descriptions, il était facile d'indiquer en quelques formules brèves et choisies une fois pour toutes, la reliure importante à connaître pour l'histoire du volume, la distribution des cahiers qui seule peut révéler la formation des recueils factices, les différents copistes successifs, le caractère de l'ornementation et les couleurs des initiales. On pouvait au moyen de petits caractères entasser beaucoup de détails du même genre dans quelque bas de page où n'auraient pas été les chercher ces personnages respectables. La conséquence de l'excessive simplification a été l'omission de faits fort instructifs. Ainsi le n° 1771 est cité à cause d'une vie de saint Ambroise, qui s'étend des ff. 49^a à 59^a ; or cette vie est en deux écritures très différentes, une grosse anglo-saxonne, jusqu'au fo 51^b, l. 18, et ensuite une minuscule approchant de la caroline. Le catalogue du xviii^e siècle date le manuscrit du viii^e et du ix^e siècle ; il y a des raisons de croire que tout le manuscrit a été écrit au viii^e siècle, mais puisque les Bollandistes acceptent les deux dates, ils devaient dire laquelle des deux s'applique à la vie mentionnée.

Ceci m'amène à présenter une autre observation. Les Bollandistes n'ont pas cherché à dater les manuscrits ; ils ont adopté simplement

les conclusions des catalogues officiels. Ils savent bien cependant qu'il est difficile de s'y fier ¹. La négligence des détails matériels a même conduit les Bollandistes à omettre des indications indispensables. Ainsi le manuscrit 2319 a été folioté en chiffres romains jusqu'à CLXXVI; or il ne reste plus que 174 ff. Grâce à l'ancienne numérotation, on voit que ce sont les ff. LXVIII et LXIX qui manquent, au milieu de la passion de saint Clément. Cette lacune n'est pas mentionnée par les Bollandistes. Ils annoncent qu'ils ont mis le plus grand soin à relater les anciennes provenances. Ils en ont oublié quelques-unes : le ms. 1796 est un Tellerianus. Ils auraient pu rappeler d'un mot le caractère de l'écriture; ils ne l'ont pas fait pour l'anglo-saxonne du n° 1771, ils ont été aussi discrets pour les recueils martinien sortis de l'école calligraphique de Tours (5325, 5580, 5582, 10848). Enfin le deuxième volume contient un oubli bien étrange. J'ai cherché en vain le manuscrit d'Epternach du martyrologe hiéronymien, écrit au commencement du VIII^e siècle dans le monastère fondé par saint Willibrord ², aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le n° 10837. L'omission est certainement singulière, le martyrologe hiéronymien ayant en hagiographie à peu près la même importance que les fastes capitolins en histoire romaine ³.

Les textes énumérés par les Bollandistes sont publiés s'ils sont inédits ou s'ils apportent des améliorations importantes à des récits déjà connus. Parmi les passions ou vies dont nous avons ici la primeur, je citerai comme particulièrement intéressantes la curieuse défense de la légende de saint Denys (I, 123), les passions des saints Faustus et Pigenius (I, 520), de sainte Salsa (I, 344), les vies de l'abbé Barsanorius (I, 525), de saint Philippe Benizzi (II, 438), les miracles de saint Martial (I, 195), de saint Nicolas (I, 503 et 535), etc. On ne sait, à vrai dire, quels principes critiques ont guidé les éditeurs; tantôt ils corrigent les fautes des manuscrits, tantôt ils les respectent. Il y a là, comme ailleurs, les traces d'une hâte regrettable. Quant aux textes déjà connus, le lecteur est renvoyé à l'imprimé. Cette bibliographie est çà et là quelque peu arriérée. Pour la vie de saint Maurilius, attribuée à Fortunat, Migne est seul cité; or Migne a reproduit le texte de Luchi lequel l'a emprunté au vénérable Surius (1574). Mais M. Br. Krusch a donné de cette vie

1. Le ms. 2266, 1^o (*Aduentio sanctae crucis*), est d'une onciale trop régulière pour remonter au VI^e siècle. Cette date a été adoptée par M. Holder, et le cas est embarrassant. Mais il y a bien d'autres occasions où l'erreur du catalogue est évidente.

2. Cf. *Paleograph. Soc.*, pl. 139-140, 1873-1883 (notice de M. Bradshaw sur un ms. Cambridge Univ., Kk V 16, de même provenance).

3. Je ne puis croire que ce manuscrit rentre dans la catégorie visée par ces lignes de la préface : « Non quidem prorsus ab elencho nostro eliminanda, sed in Supplementum ultimo eius tomo annectendum reicere uisum est Breuiaria et alia collectanea hagiographica quae fere lacinias tantum uel compendia Vitarum continent inter celebrationem officii canonici recitanda. »

une bonne édition dans les *opera pedestria* de Fortunat, en 1885. Le renvoi à Krusch avait d'autant plus d'intérêt, que le manuscrit 2266, du ix^e siècle, est resté inconnu à cet éditeur; il n'a eu à sa disposition que des manuscrits du xi^e siècle (12600 et 1378).

Les critiques précédentes ont pour but d'indiquer les perfectionnements que les Bollandistes pourront introduire dans leur méthode. Si elles peuvent paraître minutieuses, c'est qu'ils nous ont donné le droit d'être pour eux exigeants et sévères. Une œuvre de ce genre n'en doit pas moins être accueillie avec respect et admiration. C'est avant tout une œuvre de désintéressement. Nous obtiendrons peut-être ainsi peu à peu et par fragments, cet inventaire détaillé de nos richesses manuscrites dont nous avons trop souvent à regretter l'absence. Il y a donc lieu de remercier vivement les Bollandistes de nous donner des instruments de travail si précieux. La petite phalange que commande le P. de Smedt mérite toute notre reconnaissance et pour ses travaux et pour l'exemple qu'elle donne de science, d'abnégation et d'indépendance critique.

Paul LEJAY.

569. — **La France chevaleresque**, par Paul RENAN. Paris, ap. Marpon et Flammarion. 4 vol. Prix : 16 francs.

Dans cette Épopée en prose qui ne forme pas moins de quatre volumes, chacun de plus de cinq cents pages, M. Thil-Lorain, sous le pseudonyme de Paul Renan, retrace la lutte que les Parisiens, sous les ordres du comte Eudes et de leur évêque Gozlin, soutinrent contre les Normands vers la fin du ix^e siècle. L'auteur a voulu faire, dit-il « une œuvre de régénération, une épopée nationale, un poème le plus vaste, le plus varié qui ait jamais paru chez aucun peuple ». Comme l'Illiade lui a semblé « le type le plus parfait de la beauté littéraire épique », il a entrepris de l'égalier, en mêlant dans son œuvre le comique et le tragique, car partout dans l'humanité, « les larmes côtoient le rire, le ridicule la sublimité ». Tout cela n'est guère modeste, ni bien neuf : pourtant le courage de l'auteur mérite quelque admiration. Parseval de Grandmaison disait un jour à Nodier : « Je suis en train de composer un poème de deux mille vers sur Philippe-Auguste. » — « Il faudra bien deux mille hommes pour le lire », lui répondit assez brutalement Nodier. Je crois qu'il en faudrait tout autant, sinon plus, pour achever de lire d'un bout à l'autre celui de M. Paul Renan. Je ne connais rien de plus ennuyeux, rien qui fatigue comme ce style solennel, mélange hybride de mauvais Châteaubriand, de Marchangy, de Salvandy, de Richard d'Arincourt, et de tous les romantiques d'antan, exemple : « Sur l'aile des brises s'envolaient les émanations aphrodisiaques des fleurs accomplissant le grand œuvre de la fécondation universelle. Les insectes bruissaient sous l'herbe encore humide de rosée, en faisant entendre de légères vibrations de passion ardente, etc., etc. ». Il y a par centaines des descriptions de cette

espèce, et des inversions prétendues poétiques comme celle-ci : « Inexprimable sera dès lors la consternation de l'armée des Ases. » Le vicomte d'Arincourt écrivait de même : « Bleu était le ruban qui d'Élodie ceignait la taille. » Avec cela point de nom qui n'apparaisse escorté de son adjectif, comme d'un valet de chambre. Les attraites sont toujours *irrésistibles*, les fantômes *affreux*, l'exaspération *effrayante*, les casques *étincelants*, les chevelures *luxuriantes*, les applaudissements *frénétiques* comme à la Chambre, les incantations *infernales* ou *homicides*. Quelques-uns en traînent deux, trois, quatre ou cinq à leur suite : une voix *rauque*, *brisée*, *poignante* et *féroce* ; un paysage est *délicieux* et *grandiose*, un remords *inexorable*, *incessant* et *inextinguible*, une apparition *fantastique*, *belle*, *majestueuse*, *rayonnante*. Des bataillons reculent *brisés*, *disloqués*, *éparpillés*, *sabrés*, *transpercés*, *tués*. Ainsi certains romanciers, payés à la ligne, prodiguent les épithètes au bas de certains journaux ; mais ceux-là sont excusables. Ils sont les premiers à se moquer d'eux-mêmes, et comme M. Paul R., ils ne croient pas « avoir revêtu l'ensemble de leurs idées d'un style simple et varié, souple et nerveux, imagé et concis, harmonieux et limpide. » Si l'on peut appeler cette épopée un dictionnaire d'épithètes, elle est aussi un vaste recueil de métaphores *truculentes*. Un guerrier qui se précipite sur son adversaire « les yeux sanglants, la rage sur les traits », ressemble « à une montagne dont le cratère béant va vomir à la fois la foudre et la mort ». Deux champions d'une bravoure égale sont comparés « à ces rochers qui, depuis l'origine des temps, surplombent l'immensité de l'Océan ». On voit des Amazones « fondre sur les Francs plus formidables que la trombe qui, dans ses spirales homicides, broie les vaisseaux », etc. ; les flots de la mer « bondissent comme des étalons furieux. » Un professeur qui voudrait faire goûter à ses élèves la sobriété, le naturel, l'aimable simplicité d'un Voltaire ou d'un Lesage, n'aurait qu'à leur lire cinq ou six pages de M. Thil-Lorain. On peut qualifier de bizarre, c'est un mot très doux, l'idée qu'il a eue de prendre le nom d'un écrivain dont le style est tout l'opposé du sien. M. Thil-Lorain, il est vrai, se détend, s'égaie quelquefois, mais alors ce sont des plaisanteries *éléphantiques* de ce genre : « A qui ressemble le mieux un homme que la crainte fait geindre comme une femme en mal d'enfant ? — Au derrière de mon cheval qui pette (*sic*) », répond le héros qui fait la question. Plus loin l'abbé de Saint-Germain-des-Prés apostrophe en ces termes les assiégés qui faiblissent : « Attendez-vous, leur dit-il, que l'âne de saint Bacch vienne vous c... des alouettes toutes rôties dans la bouche ? Un immense éclat de rire *souleva* toutes les poitrines. » Il y avait bien de quoi. On appelle peut-être cela de l'atticisme au delà de nos frontières ; en France nous sommes plus délicats, car tout le monde ne fait pas son régal des œuvres de Zola. Je doute surtout qu'à Paris « cette montagne de fange qui a des entrailles de volcans » (c'est encore une métaphore de M. Paul R.), on goûte *ces beaux mots*. Nos vieilles chansons de Geste sont des idylles comparées à

cette épopée ou se succèdent les duels, les tueries, les boucheries, entremêlés de descriptions de banquets et de tortures, de dissertations philosophico-naturalistes, et de tout le bric-à-brac de la mythologie scandinave. J'allais oublier les amours de la belle Pharaïlde, abbesse de Chelles; M. Thil-Lorain en a fait une hétaïre moderne qui a toutes les séductions et les roueries de son métier. Elle enveloppe ses amants « de son regard fauve et pénétrant », elle abaisse sur eux « son regard chargé de flamme », elle fait circuler « dans leurs veines des laves bouillantes », et les voilà domptés. Suivent des peintures qui n'ont rien d'austère : M. Thil-Lorain ne connaît ni la grotte où Virgile cache les amours de ses héros, ni le nuage dont le bon Homère les enveloppe.

Dans les préfaces multiples de ces quatre volumes M. Paul Renan, prend plaisir à donner le texte des journaux qui ont dit du bien de son ouvrage. Ce sont l'*Intransigeant*, la *Réforme*, la *Liberté*, le *Rappel*. Il cite encore quelques lignes insignifiantes des *Débats* et surtout un article de feu Gaucher dans la *Revue Bleue*. Or dans aucun de ces journaux, sauf le *Rappel* qui a essayé, dans aucune Revue, personne n'a tenté d'analyser cette épopée, par la raison que la chose est à peu près impossible. Tous les critiques se sont tirés de la difficulté par de belles épithètes très vagues à l'adresse de l'œuvre et de l'auteur : amas d'épithètes, mauvaises louanges, dit La Bruyère. Au reste, je suis convaincu qu'aucun d'eux n'a eu le courage d'aller bien au delà du premier volume.

A. DELBOULLE.

570. — **Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg.** Vierzehnter Band. Auswärtige Acten III (*Oesterreich*) herausgegeben von Dr Alfred Francis PRIBRAM. 2 parties X 1421 p. Berlin, Reimer, 1890.

Cette belle collection ne comptait jusqu'ici que deux volumes consacrés spécialement à la politique extérieure de l'Electeur Frédéric-Guillaume (France et Pays-Bas) et tous deux parus depuis vingt-cinq ans. Les chapitres dont se compose la série des *Politische Verhandlungen*, ont trait, pour la plupart, aux affaires allemandes, mais ce sont des morceaux dispersés et fragmentaires. Les rapports avec la cour impériale méritaient d'être présentés dans leur ensemble, et les documents brandebourgeois d'être complétés et éclairés par ceux de source autrichienne. M. Pribram se recommandait tout naturellement pour cette tâche : il est l'historien attitré désormais et définitif du règne de Léopold I. M. P. s'est piqué de surpasser ses devanciers : les tomes publiés des *Auswärtige Acten* n'embrassent qu'une période restreinte, quelques épisodes seulement d'une longue suite de négociations. Tout au contraire le recueil édité par M. P. manque de lacunes : nous voulons dire que les documents surabondent. Ils se suivent par ordre chronologique et présentent souvent, par la diversité des

matières dont ils traitent, une regrettable incohérence, outre des répétitions et des renseignements oiseux. On aurait désiré avec plus de sobriété, une meilleure, ou tout au moins une autre méthode dans le classement. L'éditeur a remédié en partie à cet inconvénient par des introductions élégantes et substantielles, par des notes, par des analyses qui encadrent et mettent en saillie les idées et les paroles des personnages. Il a coupé les chapitres d'après les missions qui coïncident plus ou moins avec les phases des négociations. Encore cette division n'est pas d'une extrême rigueur. Le premier chapitre est intitulé *Mission de Blumenthal, le différend de Juliers, etc.*, 1640-1651; or la première pièce porte la date du 19 août 1647.

C'est seulement après les traités de Westphalie que Frédéric-Guillaume prend contact avec l'Empereur. L'action s'engage par des escarmouches : la question de Clèves, celle de Jägerndorf. Mais bientôt éclatent les complications du Nord : Frédéric-Guillaume tente d'arracher à la cour de Vienne son appui matériel et moral contre la Suède, en marchandant son suffrage pour l'élection impériale. Le début est peu cordial de part et d'autre : l'intérêt suprême et exclusif de la patrie commune est dominé par l'intérêt particulier. C'est ainsi que l'Électeur vota l'article de la Capitulation impériale qui entravait l'intervention de l'Empereur en faveur de l'Espagne et contre la France, article qui chagrina fort la chancellerie de Vienne et qui donna lieu à l'apparition de trois diplomates à Berlin.

L'Électeur, ce faisant, se préoccupa moins de soutenir les droits des princes ou de préserver la paix de l'Allemagne que de détourner l'Empereur vers la Suède et la Pologne et d'exploiter sa coopération. La tactique lui réussit. Mais après le traité d'Oliva, l'Autriche vit d'un œil envieux la grandeur du Brandebourg; et Frédéric-Guillaume, sentant cette hostilité, se mit à coqueter avec la France. Pour prévenir une étroite union avec cette couronne, Léopold employa le plus remarquable de ses diplomates, Lisola. M. P. avait publié déjà une partie de la correspondance officielle de cet homme d'État. Dans les dépêches mises sous nos yeux, se révèle encore cette clairvoyance, cette hauteur, cette haine de la France, qui font de Lisola une figure. Ce qui nous plaît encore, c'est, chez ce mortel ennemi de la France, ce génie, cet accent tout français; son latin, alerte et de tournure française, contraste avec ce jargon où se marient l'allemand, le latin, le français déformé, et qui sert de langue politique en Allemagne. Lisola prêcha la nécessité de gagner l'Électeur par des concessions palpables : il énumère, ou plutôt numérote, avec sa précision ordinaire, les avantages de cette alliance (I, p. 138). Il s'impatiente des tergiversations, des lésineries de sa cour; il réclame des ordres explicites, refusant une instruction *semicocta et indigesta*. Mais Lisola échoue ! *Trahendus ero ad gemonias tanquam inutile cadaver*, s'écrie-t-il. Frédéric-Guillaume s'affilia, en effet, à la ligue du Rhin.

Dès lors la défiance s'accroît entre Vienne et Berlin; et le successeur

de Lisola, le baron de Goess, est fort empêché de son personnage, car il agit dans l'ignorance des voies et des manœuvres secrètes de sa cour; on lui cache, dans la succession de Pologne, l'intrigue en faveur du duc de Lorraine; on lui cache, quand s'ouvre la guerre des Pays-Bas et qu'il est chargé de pousser l'Électeur contre la France, le traité de partage éventuel de la monarchie espagnole conclu entre Louis XIV et Léopold. Aussi Frédéric-Guillaume se gausse de l'ambassadeur impérial auquel il dénonce ces menées : c'est « un brave homme qui répète ce qu'on lui ordonne » (p. 357).

Le dénouement de la crise polonaise de 1668 ne fut pas pour réconcilier l'Électeur. L'Empereur s'était obligé, après beaucoup de façons, à patronner le duc de Neubourg, candidat du Brandebourg et de la France; mais un piast fut élu, Michel Wiesnowiecki, lequel s'empressa de solliciter la main d'une princesse autrichienne. Goess, qui n'osa du coup affronter la colère de l'Électeur, entendit des allusions très significatives, *neminem nominando*. Frédéric-Guillaume usa de représailles : dans les discussions de la Diète, où s'élaborait, sous le titre de Capitulation, une charte constitutionnelle, il combattit la prérogative impériale. La mésintelligence s'accrut au point que Goess parla de provoquer son rappel (p. 429, octobre 1669).

Sa seconde mission fut plus délicate encore, lorsque s'augura l'attaque de Louis XIV contre les Provinces Unies. L'Électeur fit mine de prendre parti pour elles. On comprend mal l'ardeur que mit l'Autriche à le distraire de ce dessein. M. P. voit la raison déterminante de cette attitude dans le désir de l'Empereur de rétablir tout à loisir ses affaires en Hongrie et en Pologne, tandis que Louis XIV était occupé par cette entreprise à l'autre bout de l'Europe; dans la nécessité de garder intactes toutes les forces de l'Empire, afin de pouvoir les jeter sur la France épuisée par cette lutte. Cette arrière-pensée perce, semble-t-il, dans l'instruction à Goess, du 4 mars 1672, où l'on promet assistance à l'Électeur, promesse que l'ambassadeur n'avancera que *suaviter et cautissime, damit solches Frankreich nit allzu frühe erfahre* (p. 519).

Cette assistance, Frédéric-Guillaume l'implorait immédiate. Anhalt fut dépêché à Vienne (juin 1672). En dépit du parti de la guerre, des exhortations et des conseils de Montecuccoli, on laissa Frédéric-Guillaume succomber. A son tour, celui-ci sépara sa cause de celle de l'Empire, officiellement engagé dans la guerre, et signa le traité de Vossem. Goess avait compris l'impossibilité d'éviter ce résultat : aussi avait-il quitté Berlin et couru à Cologne, à la Haye, à Bruxelles pour la bonne cause. La responsabilité de l'échec retombe sur les ministres autrichiens : les procès-verbaux de leurs délibérations sont des chefs-d'œuvre de prudence, de mesquinerie et de formalisme.

Ils ne furent pour rien dans la conversion de Frédéric-Guillaume. La perspective de reconquérir la Poméranie avec les subsides des coalisés le ramena dans le giron de l'Empire. Mais à Vienne on n'entendait pas

l'aider efficacement contre la Suède : aux instances de Crokow, et même à une insinuation sur la perpétuité de la couronne impériale dans la maison d'Autriche (II, p. 819), on répondit par des échappatoires : on refusa de proclamer la Suède ennemie de l'Empire, sous prétexte qu'elle était susceptible de s'amender (p. 831). Fehrbellin déconcerta l'Empereur et les princes allemands. L'Empereur manifesta sa répugnance à prendre en main la satisfaction du Brandebourg, laissée à l'arbitrage des futures négociations de paix, c'est-à-dire à la volonté de Louis XIV. Sa mauvaise humeur se marqua encore dans l'assignation de quartiers dérisoires aux troupes brandebourgeoises. Frédéric-Guillaume perdit patience : il menaça de prendre une résolution, *die Ew. Kay. Mayt. undt dem gemeinen Interesse zum Nachtheill undt Schaden gereichen möchte* (p. 849).

Cette affaire des quartiers prend une importance extrême (mission de Sternberg, janvier-mars 1676), elle accompagne en sourdine et interrompt par une note discordante les négociations de cette époque. On y voit poindre l'aigreur qui anime les deux cours. Frédéric-Guillaume eut la conscience de sa situation : *Ej scheint, das man jalus von mir ist, das der höchste meine Waffen so augenscheinlich gesehenet, undt mir misgönnet wirdt*. Il pressentit qu'on s'accommoderait à ses dépens : *mich lasst man schecken*.

Son pressentiment se réalisa à Nimègue. Il dut abandonner ses conquêtes chèrement et glorieusement acquises. Il cria à la trahison du fait de l'Empereur. M. P. plaide en faveur de ce dernier les circonstances atténuantes. Il traite au contraire fort durement l'Électeur qu'il accuse de s'être ravalé au rang d'un vassal de Louis XIV, après le pacte de Fontainebleau, par où il accorda sa voix au roi de France, en cas de vacance de l'Empire. Il est vrai que Frédéric-Guillaume affecta à l'égard des affaires allemandes un parfait détachement. A l'abbé de Bantz, à Lamberg, qui viennent le tenter après qu'a éclaté le scandale des Réunions, il réplique que ce sont là des conséquences de « la paix de l'Empereur ». (*Weill ihre Kay. Mayt. zu Nimägen Ihren friden geschlossen*, p. 913). C'est ce qu'il répète narquoisement après la prise de Strasbourg, en ajoutant : *er wisse nicht zu rathen*. Il admit aussi la session de la France à la Diète, du moment que l'Empereur avait rendu à la Suède le droit de siéger.

Frédéric-Guillaume resserre dès lors l'alliance française. Quand le prince d'Anhalt, partisan de l'entente avec l'Autriche, élabore, à Vienne, un projet de traité, son maître y répond par une lettre si discourtoise que l'envoyé l'attribue à une humeur bizarre, résultat de l'insomnie.

La France eut le tort de ne point satisfaire l'Électeur aux dépens de la Suède, sa perfide cliente. Elle se l'aliéna aussi dans le règlement de la succession Palatine. L'Empereur s'avisa d'attiser ce mécontentement : ce fut l'objet des efforts de Fridag à Berlin, pendant les années 1685 à 1688, M. P. a raconté, dans deux Mémoires, cette phase de la diplomatie autri-

chienne. L'antipathie des deux États s'y décèle toujours, politique et confessionnelle. *Man habe mit Calvinisten zu thun, so arglistig*, opinent les conseillers de Sa Majesté Impériale (p. 1159). Ils se montrèrent plus astucieux encore, quoique bons catholiques. Pour amadouer Frédéric-Guillaume, et obtenir un corps contre les Turcs, puis contre la France, on lui céda Schwiebus en Silésie, mais Fridag fut autorisé à négocier en grand mystère avec le Prince Electoral une renonciation qui aurait son effet à la mort de son père, moyennant une compensation pécuniaire (p. 1248, procès-verbal du 26 janvier). Si cette intrigue fait peu d'honneur aux ministres, M. P. avec raison ne disculpe pas le Prince Electoral, qui pratiqua la politique d'héritier présomptif. Frédéric-Guillaume mourut dans l'alliance et dans la défiance de l'Autriche (dép. de Fridag du 9 avril 1688, p. 1403).

Des documents reproduits dans ces deux volumes se dégage l'impression que l'antagonisme entre l'Autriche et le Brandebourg est une fatalité historique et géographique. Déjà, au xvii^e siècle, se dessine le dualisme qui a gouverné si longtemps et troublé les destinées de l'Allemagne. La cour impériale eut la pleine intelligence de cette situation : elle redouta dans le Brandebourg le seul État capable de lui faire contre-poids. Cette vérité, les historiens prussiens l'ont singulièrement exagérée : à leurs yeux, dès le règne du Grand Électeur, l'histoire de l'Allemagne se résume et s'absorbe dans celle du Brandebourg. M. Pribram est Autrichien ; il ne partage pas cette foi ; il a récemment, dans sa critique du livre de Zwiedineck Südenhorst (*Hist. Zeitschr.* xxx 3 p. 560), protesté avec discrétion contre ce dogme dont Droysen est le grand pontife. Il est difficile, à vrai dire, de juger qui, au xvii^e siècle, de l'Autriche ou du Brandebourg, représenta avec le plus d'autorité l'idée allemande. Pour les Autrichiens d'aujourd'hui, la question n'évoque d'ailleurs qu'un intérêt platonique et même un souvenir gênant¹.

B. AUERBACH.

571. — **Les guerres sous Louis XV.** par le comte PAJOL, général de division. Tome VII, accompagné du portrait de l'auteur. Paris, Didot, 1891. In-8, vii et 597 p. 8 fr.
572. — **Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz**, publiée par M. le chevalier d'ARNETH et M. Jules FLAMMERMONT. Tome second. Gr. in-8 (589 p.) et introduction (p. LXXXVI). Paris, imprimerie nationale. 1891.
573. — **Le cardinal de Franckenberg**, archevêque de Malines, par Arthur VERHAEGEN. Bruges et Lille, Desclée et de Brouwer. 1891. In-8, 429 p.
574. — **D'Essling à Wagram.** LASALLE. Correspondance recueillie par A. ROBINET DE CLÉRY. Paris, Berger-Levrault, 1891. In-8, 222 p. 4 fr.

1. P. 147. note 7 : lire *Geffroy* et non *Geoffroy* ; p. 181 spéciale *fædum* (sic) ; p. 470. L'auteur des *Justes prétentions du Roi sur l'Empire* s'appelle *Aubéry* et non d'*Aubry*.

575. — *Geschichte der Stadt Mainz waehrend der zweiten franzoesischen Herrschaft. 1796-1814*, von K. G. BOCKENHEIMER. 2^e édition. Mayence, Florian Kupferberg, 1891. In-8, et 446 p. 6 mark 50.
576. — *Das Zeitalter der deutschen Erhebung, 1807-1813*, von Rudolph GOETTE. Gotha, Perthes, 1891. In-8, VIII et 409 p. 7 mark.
577. — *Les Monologues de Napoléon I.* Paris, Baudoin, 1891. Petit in-8, 157 p.
578. — *La guerre sur les communications allemandes en 1870*, première campagne de l'Est, campagne de Bourgogne, par J. B. DUMAS, capitaine br. d'état-major. Paris, Berger-Levrault. In-8, x et 335 p. 7 fr. 50.
579. — *Zur eigenen Lebensgeschichte*, von Leop. von Ranke, hrsg. von Alfred Dove. Saemmtliche Werke. Dreiundfuenzigster und vierundfuenzigster Band. Leipzig, Duncker et Humblot. 1890. In-8. XII et 730 pages.

Le septième et dernier volume des *Guerres sous Louis XV* du général Pajol offre les mêmes défauts que les volumes précédents : des détails inutiles ou mal exposés et nombre d'erreurs ou de fautes de transcription. C'est ainsi que l'auteur ajoute des notes tout à fait superflues sur le Limousin, sur Colbert, sur Louvois (p. 135, 398, 399), sur le duc de Richelieu (p. 534); qu'il parle de Pharamond comme d'un roi de la première race (p. 28) et ignore l'origine bien connue de la locution : « Je suis du régiment de Champagne » (p. 110); qu'il nomme *Wreder-Salz-bach* l'endroit où Turenne a été tué (p. 273), écrit *Heylesem* pour Heylissem (p. 402), etc. Mais le livre mérite d'être étudié, consulté; il fait comprendre tous les états successifs de l'armée française de 1715 à 1774. L'auteur présente le tableau des régiments qui ont existé dans cette période; maison du roi, infanterie française, régiments étrangers, troupes légères, légions, régiments des colonies et de la marine, milices, cavalerie, hussards, dragons. Il donne un court historique de ces régiments et des mestres de camp et colonels qui les ont commandés, avec les dates. On remarquera notamment tout ce qu'il dit des régiments étrangers et des corps francs, des légions, des compagnies de volontaires. Il y a dans ce travail considérable et qui, selon les mots mêmes de feu Pajol, témoigne d'une « application tenace », une foule de menus faits qu'on ne trouve pas ailleurs. Le dernier chapitre, ou *Lexique* des lois, décrets et ordonnances qui règlent l'organisation de l'armée, des usages et coutumes qui étaient en vigueur parmi les troupes, des termes spéciaux et expressions propres à l'art militaire (p. 439-591), ne sera pas aussi utile que le croyait Pajol. Les éditeurs ont mis en tête du volume le portrait du regretté général, et on les remerciera d'avoir rendu ce pieux hommage à la mémoire d'un chercheur consciencieux.

MM. le chevalier Alfred d'Arneth et Jules Flammermont viennent de publier le second volume de la correspondance secrète de Mercy avec Joseph II et Kaunitz. Le volume s'arrête au départ de Mercy pour la Hollande en octobre 1790. Il comprend deux parties : 1^o les lettres des

trois personnages depuis le 4 janvier 1786 ; 2° un appendice renfermant la correspondance particulière de Kaunitz et de Mercy. Les lettres de l'ambassadeur à Joseph II n'ont pas le même caractère que les lettres à Marie-Thérèse et l'on n'y trouve plus ces menus détails intimes, ces petits faits de la vie privée qui avaient tant d'intérêt pour une mère. Mercy ne parle que de l'action politique de Marie-Antoinette, de son influence sur Louis XVI et sur les ministres, de l'usage qu'elle fait de son pouvoir. Il nous donne donc de précieux renseignements sur la marche des affaires. Le 10 mars 1786, par exemple, il écrit que « le gouvernement surpasse en désordre et en rapines celui du règne passé » et que l'état de choses ne peut subsister sans une catastrophe (p. 9). Mais, à côté des lettres à l'empereur, il faut lire celles que Mercy adressait à Kaunitz par le même courrier : il disait tout au chancelier qui avait été son protecteur et qu'il regardait comme son maître ; il le savait sage, expérimenté, arrivé à cette sérénité qui juge froidement et sans passion hommes et choses ; il n'ignorait pas au contraire que Joseph, ardent, inquiet, fébrile, ne se maîtrisait pas sur certaines nouvelles. Aussi, lorsque Marie-Antoinette ne peut ou ne veut pas faire ce que Mercy lui propose dans l'intérêt de la maison d'Autriche, c'est Kaunitz seul qui est informé. A la mort de Vergennes, l'ambassadeur tente de faire obtenir à Saint-Priest le ministère des affaires étrangères qui est donné au « petit » Montmorin ; mais il n'ose mander son insuccès à l'empereur ni lui « exposer l'ensemble de ses fâcheuses remarques ». C'est au chancelier qu'il écrit, et sa lettre honore la reine : « Quoique ses bontés à mon égard ne se soient jamais démenties un instant, quoiqu'elle m'accorde une confiance assez étendue, quoique je sois personnellement et constamment bien traité, l'expérience m'apprend de jour en jour à mieux évaluer la manière d'être de cette princesse, et ce que j'y observe m'affecte au delà de toute expression. Elle conserve un penchant pour sa patrie, de l'attachement pour son sang, de l'amitié pour son frère ; mais elle est incapable d'agir conséquemment à aucun de ses sentiments. Il lui a pris tout à coup le scrupule qu'il n'était pas juste que la cour de Vienne nommât les ministres de celle de Versailles. J'eus à essuyer, à l'appui de cette thèse, les réflexions les plus étranges ; j'y répondis par des raisons, même par des vérités un peu fortes, et il s'ensuivit que plus par contrainte que par persuasion la reine fit de légères tentatives pour Saint-Priest. L'Empereur n'a pas une parfaite connaissance de la tournure du caractère de sa sœur. V. A. observe relativement à la reine qu'il y a beaucoup plus à désirer qu'à espérer. Pénétré de cette vérité jusqu'au découragement, je conçois qu'il ne sera pas impossible, dans certaines circonstances isolées, de tirer quelque parti utile de l'influence de cette princesse, mais ce seront toujours des effets du hasard » (p. 80-81). Et Kaunitz, toujours calme, répond à cette lettre navrée qu'il faut prendre patience et ne point se fâcher ; que, si Marie-Antoinette était reine ailleurs qu'en France, on ne lui permet-

trait aucune ingérence dans les affaires; qu'elle serait nulle dans toute l'étendue du terme : « Supposons pour un moment que ce soit de même en France, ne comptons jamais sur rien de sa part, et contentons-nous d'en tirer comme d'un mauvais payeur tout ce que nous pourrons. Je conviendrai avec vous que cela fait d'assez tristes consolations; mais que faire? Montmorin est un pauvre sire. Pourvu que nous parvenions à faire comprendre à cet animal la vraie valeur de l'alliance et combien il est intéressant pour la France de la conserver! » (p. 85). Les lettres de Mercy sont toutefois d'un témoin bien informé. Nul ne se tenait mieux au courant. Qu'on songe seulement qu'il fut le confident de Choiseul et le mentor de Marie-Antoinette; qu'au besoin, en de rares occasions, il savait par l'abbé de Vermond ce que la reine lui cachait; qu'il fréquentait la maison de M. de Laborde; qu'il avait partout des affidés, corrompait domestiques et agents, qu'enfin il ne manquait nullement de clairvoyance. Il n'a donc rien ignoré de ce qui se passait, et on ne peut guère le prendre en défaut. Sincère, cherchant toujours la vérité et la disant, non pas avec la brutale franchise d'Aranda, mais sans recueillir aveuglément tous les bruits de la cour et de la ville, comme le baron de Goltz, Mercy nous a laissé dans sa correspondance la source la plus importante peut-être pour l'histoire de la France sous Louis XVI. Les deux éditeurs ont du reste complété les lettres secrètes de Mercy par de nombreuses et longues notes où l'on trouve des passages de ces *dépêches d'office* que l'ambassadeur envoyait régulièrement à Kaunitz par des courriers mensuels. L'*introduction* a, suivant la promesse donnée, paru avec le second volume. Elle renferme une vie de Mercy, et cette biographie, aussi complète, aussi exacte, aussi précise que possible, rectifie sur bien des points les erreurs de Bacourt. Les deux éditeurs n'ont pu pénétrer dans les archives de la famille de Mercy-Argenteau et ils ne peuvent nous dire où et comment le célèbre diplomate acheva ses humanités. Mais, à partir de 1752, ils suivent de très près la trace de Florimond de Mercy; ils nous le montrent à Paris, en qualité de chevalier d'ambassade, se formant à l'école de Kaunitz, et apprenant, sous lui, à se dispenser de la représentation, à négliger le grand monde de la ville et de la cour, à vivre au milieu des financiers, des gens de lettres, voire des acteurs et des actrices. D'abord un peu gauche, maussade, taciturne, timide, Mercy se façonne peu à peu dans la société élégante de Paris; il représente l'empereur à Turin (1754-1761), à Saint-Pétersbourg, à Varsovie; puis, après être resté sans emploi pendant deux ans, il remplace le prince de Starhemberg à Paris. MM. d'Arneth et Flammermont nous renseignent sur cette période française de l'ambassadeur; ils nous décrivent sa maison de Chennevières et retracent sa liaison avec une actrice de l'Opéra, Rosalie Levasseur, qui lui donna un fils; ils ne parlent qu'en passant de l'influence de Mercy sur la reine et sur les affaires de la France, puisque M. Flammermont prépare depuis de longues années et fera prochainement paraître *Le règne de Marie-*

Antoinette ¹; mais en revanche, ils insistent sur les dernières années de Mercy, et, d'après Fersen, Thürheim, Vivenot-Zeissberg, nous font le tableau de cette fin d'une brillante existence, assombrie par l'orage révolutionnaire, par l'exécution du roi et de la reine, par le douloureux spectacle des fautes que commettent les alliés, par les pressentiments d'une revanche manquée.

Le cardinal Franckenberg n'avait pas encore son biographe. Il l'a trouvé dans M. Verhaegen qui puise, pour raconter sa vie, aux archives de l'État et des anciens évêchés suffragants de Malines. M. V. nous retrace, dans un premier chapitre, les premières années de Franckenberg qui naquit à Grossglogau le 18 septembre 1726 et, après de brillantes études, obtint en 1759, par la protection de Marie-Thérèse, l'archevêché de Malines. Les chapitres suivants exposent et analysent l'administration de l'archevêché, la promotion de Franckenberg au cardinalat, sa lutte contre les réformes de Joseph II, ses protestations énergiques qui ne contentent pas les ultras (Feller, Dedoyer, etc.), le voyage qu'il entreprend à Vienne pour arracher à Joseph le maintien des séminaires épiscopaux, les mémoires qu'il présente à l'empereur, le fameux examen auquel il soumet, sur le conseil de l'abbé Du Vivier, l'enseignement du séminaire général, sa volumineuse déclaration doctrinale du 26 juin 1789 qui forme, dit M. V., un « traité complet de la doctrine catholique » et qui fait du cardinal « le vengeur de la foi catholique, le défenseur des libertés belges, le défenseur de la patrie » (p. 250-251). Le ministre Trautmannsdorff veut faire arrêter Franckenberg dans Bruxelles; l'archevêque répand le bruit de sa fuite, reste à Bruxelles, et pour mieux dépister la police, change trois fois de cachette. La révolution brabançonne éclate; mais Franckenberg refuse d'appartenir aux États-Généraux et au Congrès. Faut-il dire néanmoins, avec M. V., qu'il ne « s'occupe pas de politique »? Quoi qu'en pense M. V., le mandement de carême du 31 janvier 1790 était un acte politique, et Vonck déclare avec raison que ce mandement sonna le tocsin de la persécution. M. V. lui-même ne reconnaît-il pas que Franckenberg venait, par ce mandement, de prêter « l'appui de son immense influence religieuse aux États? » Il est vrai que M. V. se déclare *statiste* et qu'à ses yeux les États seuls devaient recevoir le dépôt de la souveraineté nationale! (p. 281) Dans les derniers chapitres de l'ouvrage M. V. raconte les rapports de Franckenberg avec le gouvernement autrichien après la chute de la république belge, son rôle durant les invasions françaises ², sa fuite après Fleurus et sa retraite en Hollande, sa rentrée, son refus de prêter serment et obéissance aux lois de la République, sa déportation

1. M. Flammermont est chargé, en outre, par le ministère de l'Instruction publique de publier la *Correspondance des ambassadeurs impériaux en France au XVIII^e siècle*.

2. Lire p. 318 de Wisch et non *Weisch*; p. 323 Dufresse et non *Dufrenne*; p. 349 il y a bien de la sévérité dans l'appréciation de la conduite de l'archiprêtre Huleu.

au-delà du Rhin, ses différents séjours à Emmerich, à Borken, à Breda (où il meurt le 11 juin 1804). M. V. n'a négligé aucune source d'informations; c'est un écrivain solide, consciencieux, habile, qui a voulu s'acquitter de sa tâche avec sérieux, et nous louerons volontiers ses recherches et son savoir. Mais il a trop d'enthousiasme pour Franckenberg; il le proclame un évêque accompli; il vante sa grande intelligence, son jugement sûr, son zèle infatigable; il qualifie d'« irréflechis » et d'« injustes » les jugements que les historiens libéraux ont portés sur le cardinal. Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire, avec M. Rahlenbeck, que le *Prussien* Franckenberg est responsable des malheurs de la Belgique; Franckenberg était devenu Belge de cœur, d'aspirations et d'habitudes, mais s'il a montré quelque modération, s'il a lutté contre Joseph II et contre le Directoire avec quelque grandeur, s'il a déployé dans l'administration de son archidiocèse une remarquable activité, bref, s'il a été bon prêtre, nous regretterons, avec Dewez, Juste et Borgnet, qu'il n'ait pas compris l'utilité de certaines réformes et se soit laissé mener par les fanatiques qui formaient son conseil, notamment par l'abbé Du Vivier; nous déplorons, pour sa renommée, qu'il ait tellement contribué à l'écrasement des vonckistes ¹.

Sans se laisser décourager par la *notice* que M. le général Thoumas consacrait naguère à Lasalle ², M. Robinet de Cléry vient de publier une biographie du général. Elle est plus ample et plus complète. Elle nous renseigne avec précision sur les origines messines de Lasalle et sur ses débuts. Elle passe rapidement sur les campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Espagne; aussi bien son but est-il de nous mener, comme l'indique son titre, d'Essling à Wagram. Mais elle retrace avec le plus grand détail la part considérable que Lasalle prit à la campagne d'Autriche, en 1809; elle montre ce Roland de l'armée « incomparable de vigueur et d'entrain » dans la journée d'Essling (p. 22), assurant avec la plus vive sollicitude dans les cantonnements des bords du Danube la subsistance de ses onze régiments (p. 37), appuyant l'attaque de Gudin sur Engerau (p. 69), surveillant le cours du fleuve, se gardant, s'éclairant avec le plus grand soin, poussant à fond des reconnaissances, se montrant bon à tout, et quoique officier de cavalerie et hussard, jetant des ponts sur des rivières, disposant de batteries de siège (p. 104), devenant pontonnier et artilleur (p. 147 et 161), menant vivement l'attaque de Raab, canonnant et bombardant, comme il savait, — à outrance, et obtenant, avec Lauriston, dans la journée du 22 juin, la capitulation de la ville. Mais Wagram approche, et le dénouement de la campagne, et la mort de Lasalle : les circonstances de cette mort ont été diverse-

1. Cf. sur Franckenberg notre *Jemappes* chapitre 1, p. 5, 15-16, 27.

2. Cf. *Revue critique*, n° 45.

ment rapportées, et non sans inexactitude; M. R. de C. les précise d'après le journal historique des opérations de la division Marulaz, les mémoires de Masséna, une note du général Walmoden remise à Pelet, et le récit de Maurice du Coëtlosquet, aide-de-camp de Lasalle. Comme l'a dit M. Thoumas, d'après un témoin des faits, le sous-lieutenant et futur général de Waldner, Lasalle a péri après la dernière charge de la cavalerie légère et le ralliement sonné; un blessé autrichien qui se trouvait à quinze pas de lui, lui a logé une balle entre les deux yeux; mais M. Thoumas a tort d'écrire que le général expira deux heures après à Schönbrunn; Lasalle fut tué sur le coup et transporté mort au palais Rasumoffsky. Les dernières pages de M. R. de C. nous retracent l'inhumation du héros au cimetière viennois de Saint-Marx et la translation récente de sa dépouille mortelle dans les caveaux des Invalides. Comme M. Thoumas, M. R. de C. demande que la statue de Lasalle s'élève sur une place publique, dans une ville de garnison de cavalerie, à Nancy, à Lunéville, puisque Metz n'est plus française; cette statue, dit-il, « serait une preuve sensible de la reconnaissance nationale, et cet honneur ne devrait pas être refusé à l'ancien officier de l'armée royale qui, au jour des grands périls, s'est fait simple soldat pour défendre dans les armées républicaines l'intégrité du sol de la patrie ». Un grand tableau généalogique de la famille Lasalle, un croquis du Danube de Vienne à Raab — dressé par le capitaine Matuzinski — treize belles gravures rehaussent la valeur de l'ouvrage. Mais ce qui en fait le prix incomparable, c'est la correspondance de Lasalle entre Essling et Wagram. M. R. de C. a reproduit le texte complet des lettres que le grand cavalier écrivait jour par jour et plusieurs fois par jour. Non seulement elles révèlent dans ses détails la vie des avant-postes, et décrivent, souvent de façon saisissante, le Danube, ses deux rives, ses îles innombrables; mais elles montrent Lasalle sous un aspect inattendu : l'ardent et fougueux officier témoigne à ses supérieurs déférence et respect; il exécute scrupuleusement leurs ordres; il leur donne des avis pleins de prudence; il met et recommande une extrême circonspection dans le service des reconnaissances, si téméraires qu'elles paraissent. L'homme qui disait à Roederer qu'il n'était pas fait pour être plumeux, rédige journellement jusqu'à sept ou huit rapports. Pas un instant de préoccupation personnelle : il ne songe qu'à ses troupes et à leur bien-être; il défend avec énergie ses subordonnés injustement accusés; il loue leurs services; il sait obtenir des Hessois qui sont sous son commandement, un concours utile et dévoué, parce qu'il les encourage et les traite amicalement, sans hauteur ni dédain. Qui eût soupçonné en Lasalle de pareilles qualités? C'est pourquoi, dit M. Robinet de Cléry (p. 26) « on ne peut se défendre, à la lecture de ces lettres, d'une émotion douloureuse, en songeant qu'elles sont les dernières et que quelques jours après, la mort devait trancher une existence si courte et si remplie d'actes héroïques ».

M. Bockenheimer a fait en un gros volume de plus de quatre cents pages très serrées l'histoire de la ville de Mayence pendant la seconde occupation française, de 1798 à 1814. Son livre regorge de détails, et l'on y voudrait par instants un peu plus d'ordre et de lumière. Mais les renseignements dont il abonde, seront utiles aux historiens, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir recueilli et colligé, avec tant de patience, tant de soin et, comme disent ses compatriotes, avec une véritable application d'abeille, aussi bien dans les documents imprimés que dans les archives de la ville et des administrations publiques, ces innombrables renseignements de tout genre sur la domination française à Mayence. Il ne s'est pas du reste absolument confiné dans son sujet; il sait l'étendre et l'éclairer; il est au courant de tout, et il a, par exemple, utilisé, outre Taine, Lanfrey et la correspondance de Napoléon, des études spéciales, comme celles de Crémieux et de Clément sur les conseils de préfecture, celles de Gazier sur Grégoire et l'église de France, de Sciout sur la constitution civile du clergé, etc. Il expose, au début, les premiers actes de nos généraux, la guerre qui dure encore dans les années 1799-1801, la paix de Lunéville (p. 1-46). Puis il montre ce que fut, d'abord sous le Directoire, ensuite sous le Consulat et l'Empire, l'administration de l'État et de la ville (p. 87-156). Il consacre des chapitres spéciaux à la justice (p. 157-187), aux impôts, à la législation ecclésiastique, aux établissements d'instruction, au commerce et à l'industrie (p. 188-368). Enfin, outre un court aperçu des événements dont Mayence fut le théâtre de 1798 à 1814 (cf. p. 55-86), il donne un tableau chronologique des faits, lois et ordonnances importants pour l'histoire de la ville. M. B. conclut que les habitants de la rive gauche étaient, à la fin de notre domination, de « bons Allemands » et qu'on leur attribue sans raison un profond attachement à la France. Il n'oublie pas de rappeler les lettres de Jeanbon Saint-André que Sainte-Beuve a reproduites dans sa belle étude sur l'ancien conventionnel (p. 371). Mais n'est-ce pas trop dire que de qualifier les Mayençais de 1815 de *gute Deutsche*? M. B. cite en un endroit (p. 76) le curieux livre que J.-A. Boost fit paraître en 1819 sur le destin des Rhénans; ce Boost est Allemand et se pique de l'être; il s'élève avec force contre ceux qui voient dans ses compatriotes de la rive gauche des « bâtards méprisables » des deux peuples; il ne cache pas les fautes qu'ont commises les Français; mais il ajoute « le régime était sévère et viril; pourtant, les Rhénans vivaient unis dans un heureux ensemble, et grâce à la grandeur de leur pays, à l'activité mutuelle, ils se procuraient facilement leurs besoins; ils avaient une constitution libérale et une condition égale à celle des autres; ils trouvaient les manières, à la fois aimables et libres, des Français plus agréables que le ton rude et pédantesque de leur race allemande; ils ne sentaient rien ou bien peu des misères dont Napoléon remplissait l'Europe, puisque leur territoire servait de lieu d'entrepôt où la France déposait son butin; ils voyaient employés et dépensés dans

leur propre pays non seulement le montant de leurs propres impôts, mais des sommes considérables venues de tout l'empire. » Voilà la vérité sur les sentiments de la population mayençaise ¹. Il faut ajouter toutefois que M. B. rend justice aux talents de Jeanbon; il reconnaît que le préfet du Mont-Tonnerre avait une intelligence pénétrante et une tenace persévérance, qu'il était vraiment homme d'affaires, qu'il se dévoua noblement à ses fonctions, qu'il s'efforça avec un zèle infatigable de relever le commerce et l'industrie, qu'il rendit à son département des services essentiels (p. 105-107). On regrettera qu'il n'insiste pas sur les années 1813 et 1814 auxquelles il a consacré, il y a cinq ans, un volume spécial. Mais, malgré cette lacune voulue, ce nouvel ouvrage de M. Bockenheimer, le plus considérable qu'il ait publié, est une des plus solides et des meilleures « contributions » à l'histoire des Français sur le Rhin ².

M. Goette veut faire en plusieurs volumes l'histoire du mouvement de l'unité allemande au XIX^e siècle. Son premier tome, intitulé : « L'époque du soulèvement allemand de 1807 à 1815 », comprend deux livres : 1^o le temps du ministère Stein en Prusse; 2^o le soulèvement autrichien

1. J.-A. Boost, *Was waren die Rheinländer als Menschen und Bürger und was ist aus ihnen geworden*, p. 197-201, et surtout p. 205.

2. Il est impossible d'analyser longuement un livre d'histoire locale qui renferme une foule de noms propres, de détails techniques, de chiffres et qui par instants ressemble à une statistique. P. 77, lire Du Bais au lieu de *Dubais*; — p. 104 (et 428), Reubell et non *Rewbell*; — p. 165, Razen et non *Ratzen*; — *id.*, l'auteur ne cite que Razen comme membre de la Convention rhéno-germanique; il aurait dû ajouter Blau, Boost, Caprano et Schlemmer qui furent élus, le premier par Bodenheim, le deuxième par Wendelsheim, le troisième par Dudenhofen, le quatrième par Gumbshheim (je suis heureux de communiquer à M. B. ce renseignement inédit; — *id.*, d'après M. B., Blau n'avait pas encore, en 1798, « revêtu les fonctions de juge »; il était, dès 1795, juge du tribunal civil du département des Forêts; — p. 109, Reiset était de Colmar, et Daigrefeuille (cf. p. 89 et 91) ou mieux d'Aigrefeuille (Jean Dagobert), né à Colmar le 8 juin 1753, curé de Cernay, puis de Guebwiller, avait été, dans le Haut-Rhin, le premier à renoncer au sacerdoce; — p. 167, l'auteur pouvait dire que Westhofen appartient également à la Convention, et citer sur Nimis le deuxième tome de Remling (p. 384, 399, 415); — p. 177, le Widenlöcher que nomme l'auteur, est le même que le Widenlöcher cité dans la note de la p. 202; il était commandant de la garde nationale de Molsheim et se trouvait à Worms lorsque Merlin de Thionville demanda par une lettre du 6 janvier 1793 et obtint pour lui la place de commissaire des guerres; — p. 182, Meyenfeld (qui paraît déjà p. 97 et 108) avait été commissaire du pouvoir exécutif avec Simon et à la place de Grégoire en 1793; — p. 225, lire « Gobel » au lieu de *Goblet*; — p. 321, il fallait citer sur Butenschœn la notice d'Ét. Barth parue dans la *Revue d'Alsace*, et la mention « *Argos*, IV, 17 » est inexacte; — p. 366, Erasmus Lennig est déjà cité dans la *Darst. der Mainzer Revol.*, p. 179; — p. 401, lire Chambarlhac et non *Chamberlac*; — p. 427, Duhem était représentant du Nord, et non de *Douai*; — *id.*, lire « hargneux » et « caustique » au lieu de *largneux* et *corustique*; — la table des matières est commode et utile, mais parfois incomplète; je n'y trouve ni Reubell, ni Koeler p. 427), ni Meynier (p. 150), ni Erasmus Lennig, etc.

et l'époque de recueillement. Dans le premier de ces livres, M. G. retrace successivement, en cinq chapitres, les commencements du mouvement national, le gouvernement de la Prusse sous Stein et Hardenberg jusqu'à la paix de Tilsit, la réorganisation de l'État et de l'armée en Prusse, l'éveil de l'esprit patriotique sous la domination étrangère, la politique extérieure de la Prusse jusqu'au renvoi de Stein. Le deuxième livre renferme trois chapitres : l'Autriche et la Prusse avant l'explosion de la guerre; le combat de l'Autriche pour la liberté (*Freiheitskampf*); réformes qu'entreprend Hardenberg, le successeur de Stein. Cette simple table des matières suffit à montrer que M. G. traite un sujet déjà rebattu. Tout ce que dit l'auteur a été dit et redit avant lui. Son mérite, c'est d'avoir tracé un vaste tableau d'ensemble où rien n'est oublié, sauf, ce nous semble, la situation nouvellement créée par le *Rheinbund*. Peut-être voudrait-on de temps en temps des détails plus abondants, plus nouveaux; M. G. pouvait, en compulsant les journaux et les écrits du temps, ajouter à ce qu'on sait déjà quelques particularités peu connues, quelques traits curieux. Mais, dit-il dans sa préface, il veut représenter le mouvement organique du peuple allemand dans le siècle présent, et non une suite de faits qui témoignent de l'effort vers l'unité (p. vi). Son œuvre est donc le travail d'un habile vulgarisateur. Le commencement est un peu long et pénible, — quoique M. G. reconnaisse loyalement qu'il ne veut pas, comme Ranke, justifier la paix de Bâle, et que cet acte est une « déviation des principes qui ont fait la grandeur de l'État des Hohenzollern » (p. 21). Mais le reste du volume se déroule avec clarté, avec aisance; M. G. sait résumer à grands traits, d'une façon nette et attachante, les minutieuses recherches de ses devanciers. On peut le chicaner sur quelques points¹; toutefois, il est au courant, et il intéressera le grand public par ses rapides analyses des œuvres, par ses récits de batailles (cf. p. 279-299, 315-320) — bien qu'à vrai dire, Essling et Wagram ne dussent pas tenir une si grande place dans une histoire de l'unité allemande, — par un exposé aussi net que fidèle des réformes administratives de Stein et de Hardenberg. Il est même permis de dire que ce premier tome n'est, en somme, qu'un précis du gouvernement de Frédéric-Guillaume III et de la politique prussienne sous le premier Empire, précis d'ailleurs exact, consciencieux, sans sécheresse et qui parfois ne manque pas d'éclat.

1. P. 13 « Kurmainz, Erfurt », mais Erfurt appartenait à Kurmainz; — p. 14, c'est en 1792, et non en 1793 que les troupes mayençaises se joignirent aux alliés; — p. 20 « Pfalz-Zweibrücken », comme dit l'auteur, le Palatinat et les Deux-Ponts n'ont pas donné aux émigrés la même hospitalité que les électors ecclésiastiques; — p. 51, Forster n'est pas « devenu une victime du jacobinisme », ni mort « dans la misère »; — p. 178, pourquoi faire de Kalkreuth un « général », après l'avoir nommé p. 132 « feld-maréchal »; — p. 197, l'auteur est bien sévère envers Goethe; — p. 409, on n'imagine pas les reproches que l'auteur adresse à la Marguerite de Faust: « *Verleumdungssucht, Gier nach goldenem Schmuck, Unlauterkeit!* »

Jomini suppose dans un de ses ouvrages que Napoléon, arrivant parmi les morts, raconte ses campagnes à Alexandre, à César et à Frédéric. L'auteur des *Monologues de Napoléon* pratique en petit le procédé de Jomini; il fait parler le héros dans les principales circonstances de sa vie, sur la chaussée de Paris à Nice, lorsqu'il va prendre le commandement de l'armée d'Italie, au soir de Lodi, après l'entrée à Milan, sur la route de Vienne, devant Saint-Jean d'Acre, après le 18 brumaire, lors de la proclamation de l'Empire, devant le tombeau de Frédéric, après Wagram, au passage du Niemen, à Smorgoni, dans une plaine de Champagne, sur le chemin de Fromenteau, au débarquement de l'île d'Elbe, le soir de Waterloo, à bord du *Northumberland*, à son lit de mort. Ce n'est pas de la véritable histoire; ce n'est pas non plus une œuvre d'imagination, de pure littérature; c'est de la psychologie. On voit que l'auteur est comme hanté par le souvenir de Napoléon, qu'il a depuis longtemps réfléchi sur son caractère, qu'il veut surprendre et fixer sa pensée intime aux heures décisives de son existence. On regrettera peut-être qu'il n'ait pas cherché à imiter cette parole brève, saccadée, qui allait droit au but; mais il serait tombé dans le pastiche, et lui-même nous avertit qu'il ne s'est préoccupé que des idées de Napoléon, qu'il a fait du fond le principal et de la forme l'accessoire. Tels quels, les *Monologues* offrent une lecture intéressante, piquante, utile. Non seulement — quoique l'auteur ait écarté toute espèce de notes, — il ne reproduit que des faits de la plus rigoureuse exactitude, et l'on devine que, s'il l'avait voulu, il aurait pu documenter toutes les paroles qu'il met dans la bouche de Napoléon. Mais il est sincère et juste; il n'abaisse ni ne surfait le personnage; il essaie loyalement, curieusement, d'approfondir dans Napoléon l'homme intérieur, et, comme il dit, de « saisir ses sophismes et ses déguisements habituels, en ouvrant ça et là, aux heures de crise, le registre de son dialogue intime ».

Les opérations entreprises en 1870 contre les communications des armées allemandes dans le sud-est de la France, n'avaient encore fait l'objet d'aucun travail considérable. M. J.-B. Dumas a composé ce travail. Il le divise en deux parties : 1^{re} *Première campagne de l'Est*; 2^o *Campagne de Bourgogne*. Après avoir décrit la situation de la région au commencement de septembre, il retrace la défense que le commandant supérieur, général Cambriels, organisa dans les Vosges, le combat de la Bourgonce où des conscrits inexercés disputèrent le terrain pendant sept heures à sept mille ennemis, le ralliement des troupes derrière la Vologne, la belle défense de Rambervillers, les engagements de Bruyères et de Laval, la retraite sur Besançon et l'établissement d'un camp retranché autour de cette ville, les heureux combats de Châtillon-le-Duc — ou, comme disent les Allemands, de l'Ognon, — qui relèvent le moral des soldats. Mais à l'instant où l'armée dite de l'Est se retirait sur Besançon, on créait une armée dite des Vosges commandée par Gari-

baldi, et ce dernier, indépendant, croyant, comme dit M. D., qu'un personnage historique de son importance ne reçoit pas d'ordre, ne fut jamais subordonné à personne; de là, des opérations décousues, des efforts impuissants; « il est permis de regretter absolument, au point de vue militaire, l'emploi qui fut fait de Garibaldi » (p. 81). Bientôt les Allemands entrent à Dijon, après la mort de ce brave colonel Fauconnet, à qui M. D. rend un légitime hommage (p. 109). Cambriels, malade, fatigué, donne sa démission; son successeur Michel, découragé, jugeant la position critique, affirme la nécessité de quitter le camp retranché de Besançon; on le remplace par Crouzat qui reçoit l'ordre de se rendre à Gien pour renforcer l'armée de la Loire; on renonce à toute action dans l'Est; on « substitue à la défense latérale, si puissante quand elle est active, la défense normale »; on cesse de menacer les communications de l'ennemi pour entreprendre des opérations moins fécondes en résultats; comme M. D. le répète après Chanzy, on n'avait plus confiance dans l'issue de la lutte (p. 156-157). — M. D. raconte avec la même exactitude, la même abondance de détails précis et techniques, et aussi avec la même franchise de jugement, la campagne de Bourgogne. On sait qu'elle ne fut pas infructueuse. L'armée des Vosges assaillit audacieusement Dijon, puis, saisie de panique, recula, désordonnée, désorganisée, et pour longtemps condamnée à l'inaction. Mais pendant que Garibaldi, qui voulait opérer seul, se rejetait sur Autun, le général Bressolles, qui commandait à Lyon, organisait, malgré d'incessants conflits d'autorité, la brigade Crémier, et Crémier, victorieux à Nuits, refoulait sur Dijon la brigade Keller. Malheureusement « le moral de l'armée des Vosges avait été trop éprouvé pour qu'elle pût reprendre la campagne et Garibaldi se refusait à concourir à aucune opération avant que sa réorganisation fût terminée » (p. 230). Werder lança dans la direction de Beaune la division badoise de Glümer; Crémier, quoique renforcé, dut se concentrer à Nuits et sur le plateau de Chaux; dix mille huit cents Français soutinrent dans cette position, durant six heures, une lutte honorable contre les Allemands; finalement, « l'énergie de l'adversaire, sa supériorité numérique, la direction logique imprimée à ses efforts par des cadres expérimentés et instruits, eurent raison de la résistance de nos jeunes troupes » (p. 246). Nuits fut emporté. Crémier gardait néanmoins le plateau de Chaux; mais il avait deux mille trois cent cinquante hommes hors de combat; il manquait de munitions de réserve; il n'osait s'exposer à un engagement sérieux pour le lendemain (cf. la note 1 de la p. 250); il se replia sur Beaune, puis sur Chagny, où, sur l'ordre de Gambetta, il devait tenir jusqu'à la dernière extrémité, *jusqu'à la mort*, pour couvrir les grands mouvements de concentration qui préparaient la deuxième campagne de l'Est. Ici se termine le travail de M. Dumas. L'ennemi suspend son offensive et ne s'éloigne pas de Dijon; le deuxième combat de Nuits « l'arrête dans ses projets et l'empêche d'atteindre son objectif. Les succès obtenus doivent

nous faire regretter qu'une direction unique n'ait point présidé aux opérations. Le lien qui doit relier les forces mises en jeu, avait fait défaut. Les efforts avaient été successifs et trop décousus. Nulle entente, nul concert n'avait pu être établi entre des chefs qu'aucun commandement supérieur ne dirigeait. On avait rompu l'unité de la pensée militaire. Les résultats en avaient été amoindris » (p. 259). Cette instructive étude, composée d'après les archives et des pièces particulières, se termine par une *post-face* (p. 261-264) sur le rôle et l'esprit de l'infanterie et par un *appendice* (p. 267-326) qui renferme plusieurs documents de grand intérêt, entre autres le calcul des effectifs allemands d'après le chiffre des rationnaires, l'état général de situation des levées françaises au moment de l'armistice, un état complet des corps francs.

Le volume de Ranke que nous annonçons, est un volume double, *Doppelband* et contient le 53^e et le 54^e volumes des œuvres complètes de l'historien. Il renferme : 1^o quatre études autobiographiques dictées en 1863, en 1869, en 1875 et en 1885; 2^o des lettres choisies par l'éditeur, M. Alfred Dove, et groupées sous six chefs : le gymnase de Francfort-sur-l'Oder, l'université de Berlin, le voyage d'études en Italie et à Vienne, le retour, le mariage, le veuvage; 3^o des fragments d'un journal ou *Tagebuchblätter*; 4^o des variétés. On remarquera dans les études biographiques ce que dit Ranke de son enfance, de ses études, de l'impression que firent sur lui Goethe et Schiller, comment il fut choqué par les romans de Walter Scott et attiré par Commynes. Les lettres sont souvent intéressantes; nous voyons Ranke partir pour l'Italie, pour les archives du Vatican où « repose une histoire encore inconnue de l'Europe » (p. 169); nous le voyons faire sa moisson dans les bibliothèques, augmenter avec une joie profonde et une « jouissance incroyable » sa collection d'extraits, jurer tous les jours de ne pas s'écarter de la vérité qu'il reconnaît (p. 233). La gloire lui vient, mais il ne se lasse pas d'étudier et de raconter le passé; il vient à Paris en 1850, en 1855, en 1860, en 1861, en 1865, et s'étonne que les Français lui laissent une partie de leur histoire à découvrir (p. 339). Mais la partie la plus attachante du volume est le Journal (p. 571-655). On y notera les pages sur la cour de Weimar et surtout les entretiens avec Thiers au mois de novembre 1871. Ranke connaissait Thiers qui l'avait nommé un jour le plus grand historien de l'Allemagne et peut-être de l'Europe (cf. p. 376). Il jugeait que Thiers avait contribué à l'élévation de Napoléon III et à la formation de l'esprit chauvin par son *Histoire du Consulat et de l'Empire*; mais il le regardait comme un des Français les plus aimables et les plus spirituels qu'il connût. La conversation s'engage d'abord sur la guerre; Thiers l'attribue surtout à l'influence de l'impératrice; il ajoute que la catastrophe est imputable aux défauts personnels de l'empereur qui avait toujours eu en lui quelque chose de chimérique; il admire Bismarck et le proclame un grand homme d'État; il n'a aucune

idée de la situation de M. de Moltke que Ranke lui présente comme la personnification de l'état-major général. Puis, et tout naturellement, vient sur le tapis la question d'Alsace. Thiers refuse avec énergie toute cession de territoire. « Je ne pourrais mieux, dit-il, déshonorer mes cheveux gris que si j'acceptais au nom de la France des conditions qui démentiraient tout ce que j'ai dit pendant ma vie entière », et ses compagnons assurent qu'il n'y aura pas en France un seul ministre qui signe la cession de l'Alsace. « Quoi ! s'écrie Ranke, en un moment où la paix de deux grands peuples est en jeu, ainsi que l'existence de Paris, personne n'aurait le courage de signer des conditions qui seraient le salut, et d'assumer sur lui toute la haine ! » — « Eh ! lui répond Rémusat, qu'un de vous ait le courage, en face des exigences allemandes, de donner aux Français une paix qu'ils peuvent accepter ! » — « Vous devez vous souvenir, dit l'historien, que la France et l'Allemagne étaient des parties du vieil empire d'Occident. On essaya de faire entre elles un empire intermédiaire qui ne put se réaliser. Les deux nations se disputèrent ce territoire ; nous étions faibles, et vous nous avez arraché deux de nos provinces de l'Ouest ; vous ne pouvez vous étonner que nous les ayons réclamées aujourd'hui. » Rémusat objecte que la guerre sera éternelle entre les deux pays. « Cela ne peut être autrement, réplique Ranke, la France ne nous pardonnera jamais l'événement de Sedan, et l'Allemagne qui a versé son sang, demande une sûreté pour l'avenir. Notre nation ne supporterait pas que ses anciennes provinces restent dans des mains françaises ; quand le roi le voudrait, il ne peut vous rendre votre territoire intact ; il nous faut Strasbourg et Metz ». Vainement Thiers déclare que la France est encore capable de résistance, qu'elle mettra bientôt deux cent mille hommes sous les armes, et que, si ces troupes sont indisciplinées, nul ne connaît la puissance du patriotisme. Vainement il consent au démantèlement des forteresses. « La guerre, dit encore Ranke, n'est plus dirigée contre Napoléon qui se trouve en captivité, ni contre la nation et pour elle-même ; nous désirons que la France garde une certaine grandeur ; mais nous combattons la politique de Louis XIV qui mit autrefois à profit la faiblesse de l'empire allemand pour arracher Strasbourg à nos mains, non seulement sans aucun droit, mais même sans aucune revendication. Cette iniquité n'a jamais été oubliée, et c'est elle qui enflamme aujourd'hui la nation allemande, sinon à la vengeance, du moins à une réaction. Réparons cette vieille injustice et ensuite restons amis. » On lui réplique que la conquête d'une province aussi hostile que l'Alsace sera pour l'Allemagne comme pour la Prusse une cause d'affaiblissement, et non de force. « Laissez faire, répond Ranke ; avec quelle rapidité Landau a été *regermanisé* sous l'influence bavaroise ! » — Citons encore, outre ces conversations, quelques lignes sur Frédéric-Guillaume IV (p. 598) et Olmütz, les études sur Pertz que Ranke qualifie, non de *genial*, mais de *gediegen* (p. 613), sur Thiers, Roon, les Bonaparte, sur Charles Giraud qu'il nomme

« l'homme du *Journal des savants* et des séances de l'Académie » (p. 641), etc. La quatrième partie de la publication, intitulée « Variétés » renferme six morceaux : réponse à une attaque de Leo (printemps 1828) ; sur les testaments politiques de Frédéric II ; mémoire politique au temps de la guerre de Crimée ; esquisse d'une histoire de la science en Allemagne ; le monument de Frédéric-Guillaume III ; idée d'une académie allemande ¹.

A. CHUQUET.

580. — **L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis**, par M. L. BOUQUET, docteur et professeur honoraire de Sorbonne, aumônier du Lycée Saint-Louis, Notes et documents pour la plupart inédits avec un dessin de Rochegrosse et plus de soixante-dix vignettes, sceaux, écussons, plans, vues, portraits, etc. Paris, Delalain, 1891. In-8, xv et 734 p. 6 fr. 50.

Il suffirait de citer les titres des huit chapitres du livre de M. Bouquet pour montrer qu'il est bien ordonné et clairement composé. Dans un premier chapitre (p. 1-40), M. B. nous retrace l'organisation de la *Nation de Normandie* qui tint ses assemblées au collège d'Harcourt, le protégea, approuva ses proviseurs et ses régents, et, malgré des querelles de mots et de préséance, rendit de grands services à l'Université. Un deuxième chapitre (p. 44-89) expose la fondation du collège d'Harcourt qui fut établi en 1280 par Raoul d'Harcourt et agrandi par son frère Robert, évêque de Coutances ; M. B. publie les statuts que Robert dressa en 1311, statuts animés de ce sage esprit de liberté qui faisait des collèges de Paris, comme dit Thurot, des chapitres réguliers d'étudiants. Le troisième chapitre est consacré aux deux premiers siècles harcuriens, au XIV^e et au XV^e siècles (p. 91-159) ; M. B. nous présente les proviseurs du collège, d'après les renseignements qu'il a pu recueillir ; deux, Jean Boutin et Thomas de Saint-Pierre, sont physiciens ou médecins de Charles VI. Il nous fait connaître les harcuriens qui ont joué un rôle : Gilles Deschamps ; Ursin de Talvende ; Robert Cybole, qui fut associé à l'œuvre de réforme universitaire entreprise par le cardinal d'Estouteville ; Jean Boucard qui, comme Cybole, travailla à la réhabilitation de la mémoire de Jeanne d'Arc, etc. Dans le quatrième chapitre (p. 161-250), M. B. traite du troisième siècle harcurien, du XVI^e siècle ; il décrit le régime de l'établissement, le *plein exercice* et la situation des maîtres, le collège florissant sous Nicolas Maillard et Jean Alain, mais tombant en décadence et en ruine durant les guerres de religion et sous l'administration négligente d'Olivier de Quitteboeuf et de Marguerin de la Bigne, les boursiers dissipant les revenus, vendant les meubles à l'encan, et transformant leurs bourses en prébendes, les principaux à *louage* « troublant toute la discipline scho-

1. P 380 lire Lavallée et non *La Vallée* ; p. 408 et 417 Circourt et non *Circonet*.

lastique ». Mais au xvii^e siècle Harcourt, comme le montre M. B. en son cinquième chapitre (p. 253-331), se relève. Les proviseurs Turgot et Padet lui rendent son ancienne prospérité, et lui assurent son renom de bonnes études. Le premier attire des maîtres distingués, combat vigoureusement les jésuites et demande même la complète sécularisation de l'enseignement : le roi, dit-il, doit défendre à tout religieux, de « s'ingérer désormais en l'instruction publique ou privée d'aucuns enfants de condition séculière » et à ses sujets sans exception « ayant enfants non religieux, de les envoyer instruire aux maisons et collèges de quelque ordre que ce soit, hors le royaume. » (p. 271). Le second lutte pareillement contre les jésuites et agrandit le collège, l'enrichit de nombreuses fondations, au point qu'on l'appelle le second fondateur d'Harcourt. Sous les successeurs de Padet, sous Fortin, sous Le François, s'accroît le nombre des pensionnaires : on cite alors parmi les élèves Boileau, Racine, Polignac, le futur cardinal Fleury. Le xviii^e siècle auquel M. B. consacre le sixième et le septième chapitres de son livre (p. 333-396 et 399-459) nous offre encore parmi les maîtres et les écoliers d'Harcourt, des noms célèbres : Grenan qui prononce l'oraison funèbre de Louis XIV (p. 353) et forme, entre autres, l'abbé Prevost et Loménie de Brienne, Gardin-Dumesnil, l'auteur des *Synonymes latins*, et le voltairien Dupuis. C'est au collège d'Harcourt que Diderot termine ses études. Deux années de suite, en 1756 et en 1757, un harcurien, La Harpe, remporte le prix d'honneur au concours général, et les succès scolaires d'un autre harcurien, Lemierre, lui valent la place de secrétaire du fermier général Dupin. Talleyrand, Choiseul-Gouffier, Hérault de Séchelles, Firmin Didot sont pensionnaires du collège d'Harcourt. M. B. cite encore les dramaturges Duval et Picard, le maréchal MacDonald, le prince Eugène de Beauharnais, Anquetil, Boissonnade, Burnouf qui, en 1792, obtint le prix d'honneur de discours latin au concours général. Le huitième et dernier chapitre de l'ouvrage (p. 461-567) retrace brièvement les destinées d'Harcourt, supprimé en 1793, changé en prison, puis en caserne, vendu en 1798, rétabli en 1813, devenu en 1814 une maison de correction, et six ans plus tard, en 1820, attribué à l'enseignement secondaire sous le nom de Saint-Louis (mais, grâce à d'énergiques réclamations, le lycée porte sur sa façade la mention d'ancien collège d'Harcourt).

Dans les dernières pages, M. B. décrit l'établissement actuel et sa chapelle ; il fait passer devant nous les proviseurs — dont il esquisse la biographie à l'aide des états de service et des appréciations que renferme l'annuaire de l'Association des anciens élèves — ; il énumère les censeurs, les maîtres les plus remarquables, les élèves qui se sont fait un nom, etc. Voilà donc décrit le passé d'une illustre maison de notre Université, et non seulement les harcuriens, mais les amis de l'histoire remercieront M. B. de son travail. Le savant aumônier n'a pas ménagé sa peine. Il a recueilli de toutes parts, dans les archives et les bibliothèques, des rensei-

gnements précieux. C'est ainsi qu'il retrace, d'après le cartulaire d'Har-court qui est à Chartres, l'ensemble des curieux règlements de la Nation de Normandie, ses offices ou dignités, ses *comitia*, réunions d'affaires, fêtes, solennités particulières, cérémonies religieuses ou *supplications*, élections, prestations de serment, ses examens, ses revenus, l'autorité qu'elle exerçait. Sur plusieurs points, il complète Thurot et rectifie Du Breul, ainsi que Du Boulay. Il ajoute quelques détails importants à la biographie de certains personnages et à l'histoire du théâtre dans les collèges. L'appendice contient d'ailleurs les textes les plus notables des documents que l'auteur analyse ou mentionne au cours de son récit. Un grand nombre de plans, vues, portraits, sceaux, écussons tirés, pour la plupart, de dessins de l'époque, augmentent encore la valeur de l'ouvrage de M. Bouquet.

Tous ceux qui voudront écrire l'histoire d'un collège, devront se proposer ce livre comme modèle ¹.

A. CH.

CHRONIQUE

FRANCE. — Ernest HAVET avait donné trois éditions des *Pensées* de Pascal (1852, 1866, 1881) ainsi qu'une édition abrégée pour les classes, tirée de la première édition complète. M. Louis HAVET vient de donner une nouvelle édition classique qui reproduit l'édition abrégée en la mettant au courant de la dernière édition complète. (*Pensées de Pascal*, etc. Paris, Delagrave, 1891, in-8°, 692 p.) Il n'y avait d'ailleurs qu'à faire imprimer le texte de Pascal directement d'après l'édition de 1881 avec toutes les améliorations qu'il avait reçues. Quant au commentaire, il exigeait une besogne plus compliquée : il a fallu, tout en n'employant aucune phrase qui ne fût d'Ernest Havet, mettre au bas des pages, sous forme de notes, des remarques étendues, placées auparavant à la suite de chaque article des *Pensées*; en outre, il a fallu alléger le commentaire, et élaguer ce qui paraissait le moins indispensable. Le texte de la *Vie* de Pascal, par M^{me} Périer, a été revu sur l'édition des *Pensées* de 1684 (Amsterdam) et celui de la *Préface* de Port-Royal — qui ne figurait pas dans l'ancienne édition de classe — revu sur l'édition de 1669.

ALLEMAGNE. — MM. R. KUKULA et K. TRÜBNER publient à la librairie K. Trübner, de Strasbourg, sous le titre *Minerva*, un *Jahrbuch der Universitäten der Welt* (25 feuilles, prix 5 francs environ). Cet Annuaire renfermera la liste du personnel de toutes les universités et bibliothèques universitaires du monde entier.

— M. Eugène KILIAN a rassemblé et publié, sous le titre *Dramaturgische Bausteine* (Oldenbourg et Leipzig, Schulze. In-8°, vii et 172 p.), quelques essais d'un des meilleurs feuilletonistes qu'ait eus l'Allemagne, Feodor WENZL, qui a fait de petites comédies et dirigé le théâtre de Stuttgart. Ces essais sont au nombre de dix : I. Remarques sur le rôle de Franz Moor; II. Les personnages d'*Othello*; III. Indications pour

1. Il fallait citer sur Choiseul-Gouffier le livre de M. Pingaud (p. 420), mentionner Gondinet et Pontmartin parmi les anciens élèves du lycée, dire de quel Desjardins et de quel Feugère il s'agit (p. 535).

la représentation de *Minna de Barnhelm*; IV. Ophélie et Hamlet; V. Marie Seebach dans le rôle de Marguerite; VI. Marie Seebach et Charlotte Wolter dans le rôle d'Adrienne Lecouvreur; VII. Marie Seebach dans le rôle de Kriemhild et Clara Siegler dans le rôle de Brunhild (*Nibelungen* de Hebbel); VIII. Observations sur Kainz dans le rôle de don Carlos; IX. La conjuration de Fiesque; X. Sur la représentation de la trilogie de *Wallenstein*.

ANGLETERRE. — M. A. Wilson VERITY a publié à l'University Press de Cambridge, avec introduction, notes et index, une édition fort soignée de quelques poèmes de Milton, l'ode *On the morning of Christ's nativity*, *L'allegro*, *Il Penseroso* et *Lycidas*.

BELGIQUE. — M. H. PIRENNE vient d'être nommé membre de la commission royale d'histoire.

— M. H. LOGEMAN, docteur ès lettres de l'Université d'Utrecht, chargé du cours de philologie anglaise à l'Université de Gand, a fait tirer à part son étude sur l'*Inscription anglo-saxonne du reliquaire de la vraie croix au trésor de l'église des SS. Michel-et-Gudule, à Bruxelles* (tome XVI des « Mém. de l'Académie royale »). Il donne le texte de l'inscription, la traduit et la commente savamment, tout en rectifiant les explications données par un M. Thirion. Le travail se termine par une courte description du reliquaire.

ESPAGNE. — Sous le titre de *Coleccio de monografias de Catalunya*, M. Joseph REIG J. VILARDEL a entrepris la publication d'un répertoire historique et géographique des localités de la province de Catalogne. Les quatre premiers fascicules parus en 1890 et 1891 chez l'éditeur Ramon-Molinas, à Barcelone, vont jusqu'au nom *Barruera*. L'article *Barcelone* compte près de 200 pages. Cette publication paraît faite avec soin et compétence; elle est agréablement illustrée par plusieurs artistes catalans.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 novembre 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour la discussion des titres des candidats à la place d'associé étranger, laissée vacante par la mort de M. Gorresio.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert, président, annonce que l'Académie vient d'élire associé étranger, en remplacement de M. Gorresio, M. Graziadio Ascoli, son correspondant à Milan.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Hamy, au nom de M. Barbier de Meynard : FERRAND (Gabriel), *les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*; — par M. Georges Perrot : *Collections du musée Alaoui*, publiées sous la direction de M. René DE LA BLANCHÈRE, 1^{re} série, 6^e et 7^e livraisons.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 30 novembre —

1891

Sommaire : 581. Boisacq, Les dialectes doriens. — 582. Platon, Apologie de Socrate, p. p. Cucuel. — 583. Lucien, Dialogues des morts, p. p. Personneaux. — 584. Kopecky, Les trières attiques. — 585. Salomon Reinach, Chronique d'Orient. — 586. Ladez, Octavia. — 587. Mommsen, Chroniques romaines. — 588. Beurlier, Le culte impérial. — 589. Beaudouin, Le culte des empereurs dans la Gaule narbonnaise. — 590. Pallu de Lessert, Nouvelles observations sur les assemblées provinciales dans l'Afrique romaine. — 591. Kondakoff, L'art byzantin dans les miniatures, II. — 592. Von Heyd, Les manuscrits historiques de Stuttgart. — 593. Larchey, Armorial équestre de la Toison d'Or. — 594. Séché, Lettre au P. Bliard. — 595. Angot, L'instruction populaire dans la Mayenne. — 596. Mézières, Vie de Mirabeau. — 597. Molines, Vinet, critique littéraire. — Chronique. — Académie des inscriptions.

581. — **Les Dialectes Dorien, Phonétique et Morphologie**, par Emile Boisacq, docteur en philosophie et lettres. — Paris, Thorin, 1891. In-8, XII-220 pp.

A mesure que sortent de terre les inscriptions grecques en divers dialectes, les études dialectologiques se multiplient en tous pays, monographies ou travaux d'ensemble. Celle qui nous arrive aujourd'hui de l'Université de Bruxelles appartient à cette dernière catégorie. M. Boisacq s'est proposé, dans sa thèse d'agrégation, de colliger toutes les formes proprement doriennes que fournissent l'épigraphie, les auteurs et les lexiques, et d'en induire les caractères spécifiques du dorisme, en limitant d'ailleurs son terrain de recherches au Péloponnèse et aux colonies linguistiques qui en dépendent (Propontide, Cyclades, Crète, Cyrène, Sicile et Grande-Grèce). C'est un champ bien assez vaste, et, lorsqu'il aura été entièrement exploré, il sera temps d'y adjoindre les menues enclaves encore si mal connues de l'Hellade du nord et du centre, si tant est qu'elles soient vraiment doriennes, ce qu'il est malaisé de préjuger dès à présent.

M. B. est très conséquent dans sa méthode et toujours parfaitement informé. Si j'avais un reproche à lui faire, ce serait de l'être trop bien, de nous donner sur un grand nombre de points litigieux trop complètement l'opinion d'autrui et trop rarement la sienne propre, alors que sa compétence spéciale l'autoriserait autant que tout autre à en formuler une. Il est tel problème à côté duquel il passe sans nous apporter la solution qu'on attendrait de lui. Soit, par exemple, le subjonctif crétois *δυναμαι* (α long) — je ne crois guère à l'accentuation *δυναμαι* (p. 199) : — d'où vient-il ? est-ce, comme l'a enseigné M. Osthoff à l'appui de ses lois de contraction proethnique, un véritable subjonctif indo-européen

contracté d'un type primitif * *du-na-o-?* n'est-ce, comme je l'ai soutenu ¹, qu'un allongement hystérogène calqué sur le rapport connu φέρωμαι : φέρομαι ? L'avis de l'auteur me serait précieux. Je ne m'accommode pas non plus, sans explication préalable, de la forme Ζᾶν ou Δᾶν (p. 44) donnée en dorien pour le nom de Zeus : à moins que le dorisme tout entier n'ait emprunté à l'Élide le nom du dieu d'Olympie, je ne saurais m'expliquer cette substitution presque unique d'un α long dorien à un η primitif, et surtout j'ai peine à comprendre que M. B. l'ait noyée parmi les cas d'α long primitif remplacé par un η ionien. Peut-être enfin, quoique le crétois et l'argien conservent assez tard le groupe νσ médial ou final, y avait-il lieu de mentionner, parmi les caractères spécifiques du dorisme distingué de l'éolisme (p. 205), l'allongement en α long, η et ω de la voyelle suivie de ce groupe, en opposition à sa diphthongaison lesbienne en αι, ει et οι, fait relevé pourtant à la p. 22 ; car, de dire que ces deux domaines dialectaux ne diffèrent que par le traitement d'αε en contraction, c'est trop peu vraiment pour constituer deux unités linguistiques.

D'une manière générale, j'aurais souhaité que M. B. se fût attaché davantage à préciser, par un classement rigoureux et toujours nettement apparent, ce que le dorisme a maintenu intact de la phonétique ou de la morphologie primitives, et ce qu'il en a perdu ou corrompu. Voici, par exemple, une remarque puérile, mais d'autant plus typique. Le mot ἄστακος (p. 40) — tous les lexiques donnent ἄστακός — s'oppose à l'attique ὄστακος (homard) ; mais ἄστακός n'est pas plus dorien qu'ionien, il est panhellénique, ainsi que l'auteur le constate, et par suite très vraisemblablement primitif : les Attiques, seuls entre tous les Grecs, en ont fait ὄστακος par un jeu d'étymologie populaire qui le rattachait à ὄστον. C'est donc ici l'attique qui est dans son tort, et il faudrait le dire, y insister même, ne fût-ce que pour prévenir dans l'esprit de l'élève l'illusion qui lui fait prendre l'attique pour la forme du langage grec et croire corrompues de l'attique toutes les formes qui s'en écartent.

Je ne m'attarderai point aux critiques de détail, d'ailleurs peu nombreuses et insignifiantes. Je me contenterai de protester avec énergie contre la graphie * φρνσί (p. 38 et 161), fausse si le ν est consonne, insuffisante s'il est voyelle. Le document où on lit ΜΑΠΟΕΣΣΕ (même page) n'est pas « un vase d'origine incertaine », mais un casque trouvé à Olympie, et je suis depuis longtemps ² d'avis que la vraie lecture est sûrement μα πόησε, non μ' ἀπόησε. Il n'est pas exact de dire (p. 99) que la sibilation du θ n'est pas prouvée pour le crétois ; car le type διδόθω = διδόσω (p. 95), parallèle de μουςιδδει = * μυθίζει, révèle aux yeux l'assimilation régressive de deux sifflantes, la première alvéolaire et la seconde interdentale. L'aoriste ἐνεγχεῖν (p. 190) ne relève pas de sk. *naç*,

1. Déjà *Analogue*, p. 377.

2. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 93.

mais bien plutôt de sk. *aç*, dont le parfait est *ánámça*. Enfin, dans *ἀλληλο-* = **álll-aλλo-* (p. 45), l'allongement n'est pas dû à la réduction du groupe *λλ*, — autrement on aurait aussi **ήλος* pour *άλλος*, — mais à l'affection bien connue qui atteint souvent en grec l'initiale du second terme des composés ¹.

Lorsqu'un livre est bon, on le lit à la loupe. J'ai donc conscience d'avoir été très sobre d'éloges envers celui de M. Boisacq. Il faut juger de tout le bien que j'en pense par tout le mal que je n'en dis pas. On n'en saurait juger trop favorablement.

V. HENRY.

582. — **Collection des classiques grecs**, publiés sous la direction de M. Alfred CROISSET. Platon, apologie de Socrate, publiée avec une introduction et des notes, par Ch. CUCUEL. Paris, Armand Colin et Cie, s. d. 1 vol. in-12 de 139 p.
583. — **Même collection**, LUCIEN. Choix de dialogues des morts, avec notes et lexique, par R. Pessonneaux.

I. Le temps n'est plus, heureusement, où les éditions scolaires d'auteurs grecs et latins se succédaient, en France, avec une sereine uniformité, sans laisser paraître le moindre souci des améliorations apportées dans le texte par la critique philologique. Aujourd'hui, les libraires-éditeurs demandent mieux aux professeurs qui préparent ces sortes de publications. La maison Hachette, par sa collection d'éditions savantes, à laquelle on ne peut reprocher qu'une trop lente allure, et par les petites éditions qui en dérivent, a provoqué une émulation féconde, au grand profit de la science pédagogique. C'est ainsi que MM. Armand Colin et Cie viennent d'inaugurer une « Collection de classiques grecs » sous les auspices de l'éminent helléniste à qui l'on doit un beau livre sur la poésie de Pindare et qui publie avec son frère une grande histoire de la littérature grecque. M. Cucuel débute par une introduction, véritable thèse doctorale mise à la portée des élèves, mais pleine de détails, d'aperçus, d'observations personnelles où il n'y a rien à reprendre. L'influence des *Nuées* d'Aristophane sur la condamnation de Socrate y est singulièrement et justement amoindrie. Cette introduction est divisée en cinq chapitres : Biographie de Platon. — Le procès de Socrate. L'accusation. — La défense. — La condamnation. — La langue et le style dans l'*Apologie*. Suivent quatre pages de « notes critiques ». Là, nous ne partageons pas toujours l'avis du savant éditeur. Pour établir son texte, il s'est servi de l'édition Martin Schanz et subsidiairement de celle de Chr. Cron. Les « Notes critiques » ont pour principal objet de discuter les corrections, additions et athétèses des philologues. Or, M. C. professe, pour les manuscrits, surtout lorsqu'ils sont unanimes, un culte qui nous semble aller parfois jusqu'à la superstition. En plusieurs cas, il a raison de les suivre quand ils sont aban-

1. Wackernagel, *das Dehnungsgesetz d. gr. Composita*, p. 31 sq. — P. 203, l. 12, « de loin » est un non-sens : lire « de beaucoup ».

donnés par Schanz, Baiter ou Cobet. Dans quelques autres ¹, il détend des leçons où nous croyons voir avec ces critiques des interpolations à peu près certaines. Dans d'autres enfin, nous sommes avec lui pour maintenir des mots qu'ils ont supprimés. Au point de vue typographique, l'aspect du volume est agréable, le texte imprimé correctement. Les notes sont nombreuses, trop nombreuses peut-être, ne laissant plus assez dire au professeur ni assez faire à l'élève, mais on y trouve une doctrine grammaticale et une exégèse irréprochables. Signalons, en terminant, deux innovations. La pagination du texte publié par Henri Estienne a été reproduite en marge. De plus, l'éditeur a eu l'ingénieuse attention de faire placer *ad calcem* un cahier de feuillets blancs pour que l'élève puisse enrichir son exemplaire des notes recueillies en classe ou dans ses lectures.

II. Cette nouvelle édition des dialogues des morts de Lucien est précédée d'une courte notice sur cet écrivain. Un avant-propos d'une page nous apprend que l'auteur a eu sous les yeux le texte de Fritzsche et l'édition de Jacobitz. M. R. Personneaux ajoute : « Notre travail étant à l'usage des classes, nous avons adopté, dans tous les passages contestés, la leçon qui nous a paru la plus facile. » Ce procédé nous paraît, à nous, fort périlleux. On se demande aussi pourquoi l'accent placé sur la dernière syllabe d'un mot suivi de la virgule est un accent grave, contrairement à l'usage d'aujourd'hui. Pourquoi M. Personneaux a-t-il imprimé φῆς au lieu de φῆς (p. 39. 162, etc.) ? Du reste, le livre se recommande par l'abondance des notes utiles, un lexique fait avec soin et la reproduction de quelques morceaux littéraires modernes, rapprochés des dialogues avec lesquels ils ont du rapport.

C. E. R.

584. — *Die attischen Trileren*, v. Josef KOPECKY..., mit 31 Abbildungen im Text. Leipzig. Veit und Comp. 1890, 8^e, VIII-154 p.

M. Kopecky est capitaine au long cours; il traite M. Breusing de

1. Donnons quelques exemples. Page 19 D d'Henri Estienne. Οὐτε τούτων οὐδέν [εστις]. Suppression de Schanz, non admise par M. C., mais justifiée, selon nous, par la suite de la phrase, qui se termine avec les mots οὐδὲ τοῦτο ἀληθές. Il y a là sans doute addition opérée par un trop zélé copiste. — P. 19 E, Τούτων ἕκαστος [οἶόντι ἐστ]. Suppression de Schanz pour cause de dittographie. L'inélégance de cette répétition, sans parler de son inutilité, nous fait admettre la suppression. Le grand argument de M. C., c'est que « tous les manuscrits donnent ces mots », mais il tombe devant cette considération que si l'on rencontre un archétype où se soit glissée une faute, l'accord de tous ses dérivés ne prouve absolument rien. — P. 40 A. Ἦ γὰρ εἰσθυῖά μοι μαντική [ἡ τοῦ δαιμονίου]. Suppression de Schleiermacher. Les mots dont la suppression est proposée nous semblent être là aussi une nouvelle glose qui est passée de la marge du prototype dans le texte. Pour notre part, dans cette phrase de la p. 18 B : Ἐμοῦ γὰρ πολλοὶ κατήγοροι γεγόνاسι πρὸς ὑμᾶς καὶ [πάσαι] πολλὰ ἔδη ἔτη καὶ οὐδὲν ἀληθὲς λέγοντες..., nous supprimons πάσαι qui doit être une glose écrite en marge pour expliquer πολλὰ ἔτη, puis incorporée dans le texte.

simple théoricien qui n'entend rien aux choses de la marine et l'attaque avec une vivacité d'expressions regrettable. Ce qui est certain, c'est que M. K. n'est pas un philologue; autant il me semble pédant et puéril de juger un ouvrage d'après quelques fautes d'impression échappées à l'auteur, autant nous sommes en droit de protester lorsque, dans un livre consacré à l'antiquité, les citations grecques et latines abondent en incorrections et en fautes de toute nature ¹.

M. K. a jugé à propos de refaire ma *Trière athénienne*. Comme moi, il donne une explication de la plupart des termes nautiques anciens, propose un système sur la disposition des rames et une reconstruction avec chiffres à l'appui des trières attiques. Peut-être n'était-il pas nécessaire de reprendre ainsi en sous œuvre tout mon travail et eut-il mieux valu se borner aux points sur lesquels M. K. n'est pas d'accord avec moi. Ce sont ces points qu'il convient de discuter.

P. 9 sq., M. K. voit dans les *δρύοι* les *tins* ou les *accorres*, tandis que M. Br., p. 30 sq., les identifie, à tort selon moi, avec les *couples*. C'est par inadvertance qu'au lieu de *tins* ou d'*accorres* j'ai parlé dans ma *Trière de colombiers*. Cf. Vars, p. 40, note 1. P. 13 note, je crois que M. K. a raison de repousser le nom d'*ἄλκῆιον* donné par M. Br. au gouvernail d'après deux passages d'Apollonius de Rhodes mal compris. P. 14, l'*ἐπιστήριον* est considéré, peut-être avec raison, comme la *lisse de hourdi*. P. 15, la remarque, d'après laquelle le *maître couple* était dans les trières plus rapproché de l'avant que de l'arrière, mérite d'être signalée. P. 53 sq., pour M. K. le navire *ἄρακτος* est celui qui n'a pas de parapet; il voit dans la trière de l'Acropole une trière kataphracte, parce qu'on pouvait garnir la balustrade de la *parados* de *prélarts* garantissant latéralement les rameurs. Je ne puis être de son avis; si l'on regarde la trière de l'Acropole, on voit s'élever à partir du plat-bord des allonges soutenant au-dessus de la tête des rameurs un pont supérieur; les ouvertures laissées entre ces montants pouvaient être fermées par des panneaux en planche et c'est là ce qui constituait le navire kataphracte.

Le chapitre sur la *voilure* et le *gréement* est particulièrement développé. M. K. a raison de combattre certaines de mes assertions à ce sujet; mais il aurait pu dire qu'une étude plus approfondie m'a amené depuis plusieurs années à y renoncer, et que par conséquent il enfonce une porte ouverte ². Je crois comme lui que la trière ne portait que deux mâts et qu'elle n'avait pas de voiles latines. P. 78, il explique, avec plus de soin que je ne l'avais fait comment ce mât était implanté dans la *carlingue*; j'avoue que je ne suis pas certain que les Athéniens l'abaissent pendant le combat; Xénoph., Hellén. VI, 227, nous dit bien qu'Iphicrate a laissé à terre les grandes voiles, mais il ne parle pas des

1. P. 66 M. K. ignore que *καθεῖσαι* est un participe féminin pluriel de *καθίημι*.

2. De quelques représentations de navires, 1886, p. 25 sq. (Extrait des *Monuments grecs*, nos 11-13.)

mâts et l'on sait que ceux-ci servaient à lancer le dauphin; je ne suis pas certain non plus que les mâts n'eussent qu'une vergue et que le pluriel des inscriptions s'explique par ce fait que l'État livrait des vergues de rechange. P. 96 sq., il entend par *πρότοποι* les *haubans* et par *ἐπίτονος* l'*étai*; je pense qu'il se trompe; avec Br. je persiste à voir dans les *κάλαι* les *haubans*, dans les *πρότοποι* les *étais d'avant*, dans l'*ἐπίτονος* l'*étai d'arrière*. P. 100, après Boeckh il identifie les *ἱμάντες* avec les *balancines* en remarquant que les *balancines* servent auxiliairement avec la *drisse* à hisser la vergue; je persiste avec Br. à y voir la *drisse*. P. 109 sq., il croit que les anciens connaissaient les *ris*; je pense actuellement que non et qu'ils se servaient des cargues pour diminuer la toile au besoin. P. 115, la tentative pour expliquer le *supparum* par une grande voile latine est particulièrement malheureuse; nous savons que le *supparum* était une petite voile. P. 118, si l'on peut voir dans le *κατάβλημα* une tente servant à préserver les matelots des intempéries, il n'en est pas de même de l'*ὑπόβλημα*, dans lequel on ne saurait reconnaître qu'un grand *prélart*, servant à recouvrir au besoin les sabords de nage.

Pour les dimensions que M. K. donne à sa trière, nous sommes sur un terrain absolument hypothétique et qui, par conséquent, se dérobe à la discussion. Pour la long. — 36 m. environ — et la larg. — 4 m. 50 — ses chiffres se rapprochent des miens; nous différons pour la hauteur, que j'ai supposée autrefois trop considérable. Mais je ne saurais admettre que la trière fût un navire bas sur l'eau; le pont supérieur, qui réunissait les gaillards d'avant et d'arrière et, passant par dessus la tête des rameurs, offrait aux soldats un poste de combat, suppose une superstructure assez élevée.

En ce qui concerne la disposition des rameurs, M. K. se défend d'introduire un système nouveau, mais tire simplement les conclusions qu'on peut déduire de l'examen de la trière de l'Acropole, considérée comme un modèle réduit dans toutes ses parties d'après des proportions fixes; et il se base sur un calcul fort ingénieux. On a tiré d'un passage corrompu de Vitruve, I, II, 4, par une simple conjecture, il est vrai, et qui n'est pas adoptée par le dernier éditeur Müller-Strübing, la conclusion que l'interscalme était dans la réalité d'environ 0 m. 925. D'autre part, dans la réalité, la hauteur moyenne d'un matelot, dans la position des *thranites* visibles sur la trière en question, est, suivant M. K., d'environ 0 m. 77. Or, sur le relief la hauteur du *thranite* est de 0 m. 46 et la distance des sabords est de 0 m. 55. On peut donc établir la proportion suivante où x = la taille réelle du rameur. $\frac{0,55}{0,925} = \frac{0,46}{x}$ d'où l'on tire $x = 0$ m. 773, c'est-à-dire justement le chiffre qui nous est donné par la conjecture introduite dans le texte de Vitruve. D'autre part, si l'on désigne par y la distance des sabords de nage, on a $\frac{0,46}{0,77} = \frac{0,55}{y}$; d'où l'on tire $y = 0$ m. 920, ce qui est presque exactement le chiffre de Vitruve. Donc le relief est symétrique; donc de l'une de ses dimensions on peut déduire les autres.

Ceci posé M. K. remarque que les rangées horizontales de sabords sont très rapprochées suivant la verticale et que dans la réalité et suivant la verticale le sabord thranite était d'environ 0 m. 20 au-dessus du sabord zygite, le sabord zygite d'environ 0 m. 46 au-dessus du sabord thalamite. Il en conclut que les trois rangées de rameurs n'étaient pas superposées dans un plan vertical, mais seulement la rangée thranite et la rangée thalamite, la rangée zygite se trouvant entre les deux, mais plus rapprochée de l'axe longitudinal du navire.

Comme archéologue, je ne saurais discuter utilement cette hypothèse; en effet, les monuments ne nous montrent que les sabords de nage mais point la disposition intérieure des rameurs, les textes ne sont pas assez explicites pour permettre une restitution certaine. Dans cet état de choses on ne peut que déterminer les conditions auxquelles doit satisfaire toute hypothèse proposée par les gens du métier pour être admissible :

1° Les rameurs étaient rangés par files horizontales le long du bord, les thranites plus élevés que les zygites et ainsi de suite : voilà ce que nous apprennent les textes; mais ils ne disent pas qu'ils fussent dans un plan vertical. D'autre part, le thranite était plus rapproché de la poupe que le zygite inférieur correspondant et ainsi de suite;

2° Les monuments nous montrent constamment les sabords de nage des trois rangées très rapprochées dans la direction verticale; cela exclut la superposition des trois files de rameurs dans un plan vertical que j'avais adoptée après Graser et à laquelle j'ai renoncé depuis longtemps;

3° M. Breusing a démontré qu'avec des avirons de dimensions trop différentes il était impossible que les rameurs des différentes files pussent observer dans leurs mouvements l'ensemble nécessaire; d'où la nécessité d'exclure *a priori* toute hypothèse qui suppose entre les avirons des écarts de dimensions trop considérables.

Tels sont les éléments du problème; on ne peut le résoudre que par hypothèse et c'est aux marins à le faire; l'archéologue n'aura qu'à accepter la solution qui, en respectant ces données fondamentales, sera jugée par les marins la plus pratique; maintenant faut-il avec l'amiral Serre rapprocher de l'axe longitudinal du navire la file de rameurs thranites plus que la file de rameurs zygites et ceux-ci plus que les thalamites? Faut-il avec M. Zoeller superposer dans un plan vertical les thalamites et les zygites et rapprocher de l'axe longitudinal les thranites ou bien avec M. Kopecky superposer dans le plan vertical les thranites et les thalamites, en rapprochant de l'axe longitudinal les zygites? Ce sont des questions qu'il appartient aux marins seuls de trancher.

J'ai encore à examiner une objection qui a été en dernier lieu formulée par M. Bauer et qui intéresse singulièrement nos études. D'après M. Bauer le relief de l'Acropole représenterait non pas une trière mais

1. *Neue philologische Rundschau*, 1890, n° 21 p. 326 sq. Cf. *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1890, n° 110, 111, 112.

une monère, d'où l'impossibilité d'en tirer une reconstruction de la trière athénienne; ce qu'on a pris pour les deux rangées inférieures de rames ce sont tout simplement les écharpes obliques reliant et consolidant les deux préceintes visibles et la preuve c'est que, tandis que les rames thranites sont figurées en relief par dessus ces préceintes, les rames inférieures ne le sont pas; j'ai déjà répondu ici même ¹ que cette différence peut tenir à ce que l'artiste a voulu figurer la perspective et ne pas mettre sur le même plan les rames thranites et les autres; j'ajouterai que sur la photographie il me semble distinguer par place sur les préceintes les traces d'un léger relief; mais, dans l'état actuel de dégradation du monument, on ne saurait se prononcer avec certitude. L'idée de voir dans les renflements visibles au-dessus de la préceinte la plus basse non pas les askômes des rames thalamites, mais des têtes de poutres traversant le bâtiment, me paraît singulière; pourquoi ces poutres traverseraient-elles le bordage? Enfin, comment admettre ces écharpes obliques qui s'enfonçant sous l'eau pour aller rejoindre une préceinte invisible entraveraient singulièrement la marche du bâtiment? Dans un navire qui n'avait qu'une force de propulsion relativement faible, celle des bras humains, et dont pourtant la qualité maîtresse devait être l'agilité et la vitesse, ce serait une faute de construction toute gratuite et qu'on ne saurait imputer aux ναυπηγοὶ d'Athènes.

Enfin, dans les navires primitifs du Louvre ², il est impossible d'admettre que le dessinateur a voulu représenter les deux files de rameurs rangées le long de chaque bord; ce sont bien deux files superposées à babord qu'il nous a montrées et il a fort bien rendu ce qu'il a voulu rendre. Je maintiens donc l'importance de ces peintures de vases et du relief de l'Acropole pour la reconstruction de la trière.

A. CARTAULT.

585. — REINACH (Salomon), *Chroniques d'Orient*, documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique de 1883 à 1890. Paris, Firmin Didot, 1891, xv-786 p. gr. in-8. Prix : 15 fr.

Tous les lecteurs de la *Revue archéologique* connaissent les *Chroniques d'Orient* rédigées par M. S. Reinach depuis le début de l'année 1883. La réunion de ces *Chroniques* en un volume ne marque pas, Dieu merci, le terme de cette publication périodique : c'en est plutôt la première étape. L'auteur a pensé qu'il pouvait rendre service aux travailleurs en rassemblant ces pages dispersées dans une volumineuse collection : plusieurs d'entre elles n'avaient jamais été tirées à part, et d'ailleurs l'absence d'un index rendait presque impossibles les recherches. Aujourd'hui, grâce au zèle infatigable de M. S. R., le premier venu peut se mettre en quelques heures au courant de toutes les découvertes

1. *Revue critique*, 10 mars 1890, p. 184.

2. *De quelques représentations*..... pl. L.

faites en Grèce et en Orient depuis huit ans, et de tous les problèmes nouveaux qui sollicitent l'attention des archéologues.

Hâtons-nous d'ajouter que M. S. R., si dévoué aux intérêts des savants qui ne disposent pas d'une riche bibliothèque, ne saurait encourir le reproche de vulgariser la science. Il a l'amour, mais aussi le respect de l'archéologie : s'il s'emporte contre les amis jaloux qui veulent la tenir enfermée dans des publications luxueuses, d'un prix inabordable, il n'est pas moins sévère pour ceux qui, sous prétexte de la faire connaître au grand public, la dénaturent et la rabaissent. Il ne manque pas une occasion de signaler les grossières erreurs dont elle est l'objet soit dans les journaux soit dans certains livres plus ambitieux ; il est impitoyable pour les écrivains, même de talent, qui cherchent des effets de style dans la terminologie archéologique ; il ne craint pas de faire rire aux dépens des profanes qui parlent de l'Acropole comme d'un *temple* (p. 665) ! Mais, en même temps, il se moque des savants prétentieux qui, sous prétexte d'érudition, défigurent les noms les plus connus de l'antiquité classique par une orthographe bizarre. Cette impartialité, inspirée par un amour sincère de la science, me paraît être le trait saillant de la critique chez M. S. R. : avec une singulière équité, il distribue aux uns ou aux autres les bonnes ou les mauvaises notes, suivant qu'il voit les intérêts de l'archéologie bien ou mal défendus ; ici, c'est à la Grèce qu'il fait la leçon ; là, c'est à la Turquie ; tantôt il s'en prend aux savants étrangers, tantôt il sait ne pas ménager même ses compatriotes ; il va jusqu'à avertir doucement ses meilleurs amis. Mais l'impartialité n'est pas l'indifférence, et il y a de la passion chez M. S. Reinach. Il y a un attachement très-vif aux opinions qu'il croit vraies, et une ardeur infatigable à les défendre. Il faut du courage pour entreprendre une polémique, quand on n'est pas journaliste de profession, et plus d'un savant a reculé devant la nécessité de descendre dans l'arène. M. S. R. n'a rien changé aux articles qu'il avait fait paraître jadis sur les fameux groupes de terre cuite, de provenance soi-disant asiatique, qui se sont répandus depuis plusieurs années dans les collections particulières. Ce problème est de ceux qui intéressent le plus encore aujourd'hui les archéologues ; M. S. R. ne pouvait l'éluder, sans paraître trahir la cause qu'il croit la bonne.

D'autres polémiques tiennent quelque place dans ces *Chroniques*, sans avoir la même importance ; mais, si l'auteur ne prenait pas le parti de reproduire intégralement ses écrits d'autrefois, comment choisir au milieu de tant de détails ? Certes, le volume que nous offre aujourd'hui M. S. R. contient bien des menus faits qui en eux-mêmes ne méritaient guère l'honneur d'une nouvelle publication, et nous pourrions citer, par exemple, un véritable *canard* lancé par deux journaux d'Athènes, en 1883, au sujet de l'enseignement du grec moderne dans les lycées de France (p. 17). Ailleurs, on pourrait signaler des redites, des corrections à des informations antérieures. Mais, pour rectifier ces détails, il

eût fallu modifier tout le plan de l'ouvrage, écrire une histoire des découvertes archéologiques, au lieu de fournir un simple recueil de documents.

L'origine de ce livre explique aussi certaines libertés de style et d'expression qui ne se rencontreraient peut-être pas dans un travail longuement médité. C'est une jolie trouvaille, que cette définition des statuettes de Tanagra : « le demi-monde de la céramique. » Mais est-ce bien juste ? Et pourquoi appeler Niobé la *mater dolorosa* du paganisme ? M. S. R. parle parfois d'archéologie dans un style extrêmement moderne.

Mais ces hardiesses de plume, qui donnent d'ailleurs du relief à la pensée, n'ôtent rien à la valeur, à la sûreté des renseignements innombrables qui constituent pour l'archéologue un véritable trésor. Nous avons eu nous-même l'occasion, cet été, de parcourir quelques parties de la Grèce en prenant M. S. R. pour guide : nulle part nous ne l'avons trouvé en faute, ni à Icarie, où les fouilles de l'École américaine ont amené la découverte de statues et d'inscriptions si intéressantes (encore entassées pêle-mêle dans une maison de Stamata), ni à Thespies, où M. Jamot a terminé cette année ses fouilles, ni au sanctuaire d'Apollon Ptoos, aujourd'hui entièrement déblayé par M. Holleaux. Mais les informations de M. S. R. sont surtout précieuses quand il s'agit de fouilles et d'explorations lointaines, entreprises dans les parties les plus reculées de l'Asie Mineure : lorsque M. Ramsay expose lui-même les résultats de ses voyages, ou que M. S. Reinach commente les recherches et les découvertes archéologiques de M. Démosthène Baltazzi, les *Chroniques d'Orient* prennent, aux yeux de tout lecteur impartial, la valeur d'une publication vraiment scientifique.

AM. HAUVETTE.

586. — *Dissertationes philologicae Vindobonenses*, vol. III, grand in-8, 1891. FRIDER LADEK. *De Octavia prætecta*, p. 1-108¹.

Après avoir rappelé d'après Leo la distinction en deux groupes des manuscrits de Sénèque, et la place caractéristique de l'*Octavia* dans la recension la moins bonne; après avoir résumé les arguments décisifs par lesquels on a prouvé que la pièce n'est pas de Sénèque, M. Ladek s'efforce, à la suite de tant de savants, de déterminer avec quelque précision à quelle époque elle a été composée. On sait que sur ce point les avis ont différé du tout au tout, les uns tenant pour le règne de Néron; les autres pour une époque postérieure à Tacite dont les *Annales* seraient la source et l'original de l'*Octavie*; un savant a même reporté la composition de la pièce en plein moyen âge. M. L. après avoir réfuté très

1. Sur deux travaux contenus dans les deux volumes précédents, voir la *Revue* du 6 janvier 1889 p. 6, et celle du 16 novembre dernier, p. 338.

brèvement les fantaisies qui sur ce sujet se sont données carrière, s'est proposé comme tâche de serrer de près et de discuter à fond ce qui est le nœud de la question : les faits rappelés dans l'*Octavie* et les allusions qui y sont semées, sont-ils tels que nous soyons autorisés à croire, ce qu'a soutenu Braun, que l'auteur de l'*Octavie*, étranger aux événements et au temps où ils se sont passés, n'ait fait que puiser dans Tacite et dans d'autres écrivains? — La conclusion de M. L. est que l'*Octavie* par le style comme par la métrique ne diffère pas sensiblement des tragédies de Sénèque; qu'elle ne paraît pas d'une époque postérieure; que rien n'autorise à affirmer que l'auteur étranger à cette époque, n'ait fait que s'inspirer de Tacite. L'attribution de cette pièce à Sénèque est exacte en ce sens qu'elle n'a pas dû être écrite beaucoup après Sénèque; la composition a dû suivre de très près la mort de Néron. Sur l'auteur même, et aussi sur l'époque à laquelle l'*Octavie* a été jointe aux tragédies de Sénèque, on ne sait rien et l'on ne doit rien affirmer. A la fin un court appendice (10 p.) où sont discutés, au point de vue critique, quelques passages de l'*Octavie*.

On trouvera peut-être que la dissertation de M. L. n'apporte pas beaucoup de nouveau sur une question souvent et vivement débattue. Mais c'est déjà un mérite que d'avoir résumé clairement tout ce qui a été publié, et dans un tel sujet, c'était, l'expérience l'a montré, une originalité réelle que de savoir éviter les thèses de fantaisie et les affirmations sans preuve. Les ouvrages tels que l'*Octavie* sont remplis de traits, de mots, d'idées qui étaient d'un emploi courant dans les écoles et aussi dans la littérature de l'empire. A défaut de toute autre indication, voir dans de tels passages des allusions à des événements contemporains, c'est bien évidemment se tromper soi-même comme à plaisir. Il faut laisser à cet ouvrage singulier le caractère impersonnel dont le poète n'a pas su ou n'a pas voulu se dégager. Dans cette conclusion, comme en bien d'autres points, il n'y a qu'à louer M. L. de sa réserve; c'est en lui une marque de sagacité autant que de bon sens.

La rédaction n'est pas toujours d'une lecture facile, ni agréable; elle se compose le plus souvent de citations ou de renvois aux ouvrages antérieurs sur le sujet. Cependant M. L. a apporté sa contribution sur plus d'un point de détail¹, et ses remarques toujours sensées sont souvent ingénieuses.

Exprimons seulement un regret : il est très fâcheux que dans cette collection des *Dissertationes Vindobonenses*, qui contient des travaux approfondis, mais aussi très longs, on néglige systématiquement tout ce qui aide à la clarté. Que perdraient ces dissertations si l'on pouvait mieux s'y orienter, et pourquoi s'abstenir partout et toujours de tout ce qu'on emploie partout ailleurs : titres, table ou index? Pourquoi

1. Ainsi p. 25 ou un vers difficile (196) est expliqué par le rapprochement avec une inscription peu remarquée (C. I. L. XI, 1414).

ne s'adresser de parti pris qu'à des lecteurs d'une patience inaltérable ?
Je trouve la chose regrettable pour les auteurs comme pour nous.

Émile THOMAS.

587. — **Monumenta Germaniae historica**, t. IX. Berlin, in-4, chez Weidmann.

La collection des *Monumenta Germaniae historica* vient de s'enrichir d'un nouveau volume dû à l'inépuisable activité de M. Mommsen. Il renferme les chroniques relatives à l'histoire romaine composées au iv^e siècle et dans les siècles suivants. On y trouvera le chronographe de l'an 354 (déjà édité ailleurs par M. Mommsen) qui nous a conservé, ainsi qu'on le sait, la liste des consuls depuis la fondation de Rome, la liste des préfets de la ville, les fêtes de l'église latine, la série des rois, des dictateurs, des empereurs de Rome, etc. ; le *Chronicon paschale* ; et différents fragments de fastes qui nous mènent jusqu'aux derniers temps de l'empire. C'est une publication capitale pour la chronologie romaine.

R. C.

588. — E. BEURLIER. **Le culte impérial, son histoire, son organisation**, depuis Auguste jusqu'à Justinien. Paris, 1891, in-8, chez Thorin.

589. — Ed. BEAUDOUIN. **Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise**. Grenoble, 1891, in-8, imprimerie Allien.

590. — Ch. PALLU DE LESSERT. **Nouvelles observations** sur les assemblées provinciales dans l'Afrique romaine. Paris, 1891, in-8, chez Pédone-Lauriel et Picard.

L'attention a été appelée plusieurs fois, durant les dernières années, sur le culte des empereurs dans le monde romain, soit par des découvertes importantes, soit par des publications distinguées. L'ouvrage de M. Beurlier, venant le dernier, a pu profiter des uns et des autres : c'est le plus complet des traités que nous possédions aujourd'hui, aussi bien sur l'ensemble du sujet que sur chacune des questions particulières qui le composent. Quand j'aurai ajouté qu'il est tout à fait au courant des textes et des livres relatifs au culte impérial, et dénote une saine méthode, également éloignée des minuties inutiles et des généralisations dangereuses, j'aurai énuméré les qualités que je prise le plus dans ce travail.

L'histoire du culte des empereurs pendant les trois premiers siècles de l'empire occupe, comme il convenait, la plus grande partie de l'ouvrage. Nous le voyons naître à Rome, avec Jules César à l'imitation de ce qui se passait dans le monde oriental, pour prendre une forme définitive avec Auguste et se répandre peu à peu dans les provinces ; là nous le retrouvons avec ses cérémonies et ses prêtres, à tous les degrés : dans l'assemblée provinciale dont il est la raison d'être fondamentale,

dans les municipalités, dans les collèges, dans les familles; nous y voyons surtout, sous une forme ou sous une autre, l'empereur adoré, et tous, sauf quelques dissidents, dont l'idéal religieux est plus élevé, empressés à donner au souverain cette marque de déférence et de dévotion. Avec Constantin, commence une seconde période, qui marque une division naturelle du sujet : le culte impérial se sécularise; il cesse d'être une manifestation religieuse, que des empereurs chrétiens ne pouvaient guère favoriser, pour devenir, avant tout, une manifestation politique; c'est la forme qu'il garde jusqu'au jour où il disparaît avec l'empire romain lui-même¹.

Ce culte, son histoire, ses différentes expressions, la nature de ses prêtres soulèvent, naturellement, un grand nombre de questions que M. Beurlier a successivement abordées et dans la discussion desquelles il n'y a pas lieu de le suivre ici; il me suffira de constater que les solutions qu'il a proposées sont généralement simples et vraisemblables; tel est le cas de celle qu'il adopte relativement aux *Seviri Augustales* : il a eu raison de reprendre l'opinion émise autrefois par Egger; car elle soulève bien moins de difficultés que celles qui ont été émises depuis lors. Deux chapitres me paraissent devoir être signalés particulièrement à cause du sujet qui y est traité. Il y examine la politique des empereurs envers les Juifs et les chrétiens au sujet du culte impérial; on y constate non sans quelque étonnement, que les Juifs, depuis Caligula, et pendant toute la durée de l'empire, ont été laissés libres de refuser leur adoration aux empereurs, tandis que les chrétiens étaient, de ce fait, poursuivis devant les tribunaux et condamnés à mort. M. Beurlier admet que la tolérance des Romains à l'égard des Juifs s'explique par le fait que l'on reconnaissait en eux un peuple à part, de qui l'on ne devait rien exiger que fût contraire à sa loi. Est-ce bien là le vrai et le seul motif d'une liberté aussi exceptionnelle?

Le dernier chapitre du travail est consacré aux rapports de l'Église chrétienne et du culte impérial après Constantin. M. Beurlier y combat la théorie des auteurs qui ont voulu voir dans l'organisation du culte impérial le modèle des métropoles ecclésiastiques et qui regardent les archevêques et les évêques comme les successeurs locaux des flamines provinciaux ou municipaux.

Le livre se termine par deux appendices : une liste des *Divi* et des *Divae* connus, qui complète et améliore les listes dressées avant lui; et une étude topographique sur les temples des *Divi* à Rome, dont j'avoue ne pas comprendre l'intérêt; elle contient trop ou trop peu : trop, parce que la question ne se rattache que de fort loin au sujet; trop peu parce

1. Dans une brochure intitulée : *Les vestiges du culte impérial à Byzance* (Paris, 1891, in-8, chez Picard. Extrait du Congrès scientifique international des catholiques). M. Beurlier a étudié les survivances de ce culte à l'époque chrétienne et jusqu'au début du moyen-âge. Ce petit travail est plein de détails piquants.

qu'il n'y a pas de raison pour ne pas avoir réuni aussi ce que l'on sait sur les temples provinciaux des empereurs, dont on connaît de beaux spécimens, encore bien conservés de nos jours.

Dans une conclusion nourrie, bien qu'un peu courte, M. Beurlier a nettement exposé l'importance du culte impérial pour l'histoire de Rome : il a montré que cette religion avait affermi l'autorité impériale, c'est-à-dire la seule force capable de civiliser l'univers à cette époque et unifié le monde romain, en faisant participer tous les provinciaux, chacun dans leur sphère, au culte de celui qui était comme l'image vivante de l'État.

Presque en même temps que le livre de M. B., paraissait un travail de M. Ed. Beaudouin sur le culte des empereurs dans la Narbonnaise. Ce que le premier avait entrepris pour tout l'empire, le second l'a tenté, avec non moins de succès, pour une province, dont tous les documents sont à notre portée depuis la publication du douzième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. Ce dernier travail diffère un peu du premier et il devait en être ainsi : le sujet étant plus restreint, la discussion de détail devait y tenir plus de place ; aussi est-ce plutôt une œuvre d'érudition, une étude de l'institution en elle-même et en vue de la connaissance exacte des moindres faits, non pour le rôle qu'elle a joué dans l'histoire du monde antique. La méthode pourtant des deux auteurs est la même et, par suite, ils se rencontrent sur presque tous les points. Il en est un, pourtant, où M. Beaudouin diffère et veut différer, (cf. l'appendice, p. 157) de M. Beurlier. Celui-ci avait admis que, dans toutes les provinces, l'empereur était adoré de son vivant, non pas seulement avec la déesse Rome (*Roma et Augustus*), mais séparément, et cela, aussi bien par les villes que par les particuliers. M. Beaudouin, au contraire, soutient que le fait ne s'est produit que sous Auguste, alors que le culte impérial n'était pas encore réglé, mais que, dans la suite, tous les exemples que l'on peut alléguer sont le fait soit de l'ambition d'empereurs excentriques ou d'un « loyalisme » exagéré. On adorait bien, dit-il, le « génie » de l'empereur, ou son « *numen* », mais non l'empereur lui-même ; et la différence est capitale ; car tous les êtres, même les objets animés, avaient un génie que l'on invoquait. Cette distinction est parfaitement juste ; mais faut-il y attacher une grande importance ? et y a-t-il, pour le culte impérial, une si complète différence entre adorer le prince ou seulement son génie ? les deux actes ne sont-ils pas, en somme, deux manifestations d'une même dévotion ? Les proconsuls qui avaient à juger les chrétiens ne faisaient pas, en tout cas, cette différence ; il leur suffisait que l'accusé consentit à jurer par le génie du souverain : c'était bien là à leurs yeux adorer le prince ; et les chrétiens étaient du même avis. « Nous jurons par le génie de l'empereur notre maître, dit le proconsul Saturninus, et nous prions pour sa conservation ; il faut que vous fassiez comme nous ! » Et une femme lui répond : « Nous rendons à César l'honneur qui est dû à César, mais la crainte

et le culte nous les réservons pour le Christ, notre maître. » M. Beaudouin a donc établi là une distinction qu'il était utile de marquer, mais qui, tout bien pesé, est plutôt dans les mots que dans les faits. Je ne vois pas que sur ce point MM. Beurlier et Beaudouin soient des adversaires irréconciliables.

M. Pallu de Lessert, de son côté, qui étudie depuis longtemps le culte impérial en Afrique et qui a écrit, il y a quelques années, une excellente dissertation à ce sujet, vient de la compléter en quelques pages. Il y examine d'abord quelques questions générales que des documents nouvellement trouvés permettent de préciser; celle qui paraît lui tenir le plus à cœur est l'absence, en Afrique, du culte de Rome et d'Auguste, qui y serait remplacé par celui des *Divi*. J'avoue qu'il ne m'a pas entièrement persuadé. La seconde partie de la brochure contient les textes nouveaux qui servent de bases à ses dissertations et une esquisse des Fastes du culte provincial (prêtres et patrons de la province). Il y établit par un texte de Marini, qui avait échappé à tous ceux qui se sont occupés de la question jusqu'à présent, l'existence du culte provincial en Tingitane; une inscription, rapportée du Maroc récemment et que M. Pallu de Lessert n'a pu insérer dans son travail, conduit à la même conclusion.

R. CAGNAT.

591. — KONDAKOFF. *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, édition française originale, publiée par l'auteur, sur la traduction de M. Trawinski. T. II. Paris, 1891. Librairie de l'Art. 1 vol. in-4 de 184 p. avec 13 gravures.

Dans l'histoire de l'art byzantin, les miniatures des manuscrits ont une importance particulière. Elles offrent, depuis les origines jusqu'aux derniers jours de l'empire grec, une série ininterrompue de documents précieux; elles présentent dans leur illustration la plus riche variété; enfin — et par là leur étude devient pour l'histoire singulièrement instructive — elles sont en un étroit rapport avec l'état intellectuel et religieux du siècle qui les a vues naître. Moins soumises que l'art officiel à de monotones et immuables traditions, les miniatures laissent plus libre place à la personnalité de l'artiste; fortement pénétrées d'influences populaires, elles traduisent les passions dominantes du temps, les idées théologiques et les goûts favoris du jour; et par là elles représentent plus d'une fois la vie publique et monastique de l'époque. Sans doute, elles ne sont qu'une branche de l'art byzantin, mais une des plus curieuses: aussi ne peut-on trop favorablement accueillir un travail d'ensemble sur cette délicate matière, surtout lorsque ce travail vient d'un homme que sa naissance, sa religion, ses études antérieures préparaient tout particulièrement à comprendre les formes compliquées que la théologie byzantine a imposées à l'art. Aujourd'hui que les études d'archéologie byzantine semblent retrouver quelque faveur, le livre de

M. Kondakoff ne peut manquer de rendre les plus grands services; et il est fort utile qu'une traduction vienne mettre à la portée du lecteur français cette importante publication.

Le premier volume de l'ouvrage, publié en 1886, conduisait l'histoire de l'art byzantin depuis ses origines jusqu'à la fin du ix^e siècle. Après avoir fait connaître les beaux manuscrits du v^e siècle encore inspirés de l'art antique, M. K. étudiait dans les ouvrages du vi^e et du vii^e siècles l'âge d'or de la miniature; et après avoir recherché l'influence qu'exerça sur l'art byzantin l'époque des iconoclastes, il montrait fort curieusement l'importance que prit au ix^e siècle l'illustration du *Psautier*, où se résume sous une forme vivante et populaire la science théologique de l'époque et où parfois éclatent, avec une singulière âpreté, les passions politiques et religieuses du temps. Le second volume, qui vient de paraître, est consacré presque entièrement au second âge d'or de l'art byzantin, depuis la fin du ix^e siècle jusqu'au commencement du xiii^e. Pour cette période brillante, l'une des mieux connues et des plus admirées dans l'histoire de l'art byzantin, M. K. est pourtant plus sévère que ses devanciers. Tout en louant l'incomparable technique, la prodigieuse habileté, la rare perfection de la forme, il montre la monotonie du fond, la pauvreté des idées, l'uniformité des types, qui peu à peu asservissent l'art aux règles fixes de l'iconographie; et fort ingénieusement, il justifie ces théories générales en étudiant successivement les divers groupes de manuscrits auxquels s'est appliquée l'illustration artistique de cette période : *Psautiers* illustrés, *Homélies de saint Grégoire de Nazianze*, *Bibles* illustrées, *Ménologes*, œuvres d'édification (*Échelle du Paradis* — *Homélies sur la Vierge*), *Évangiles* illustrés, etc.

On voit quelle méthode originale a présidé à l'ordonnance de l'ouvrage. Ce n'est point d'après l'ordre chronologique, mais d'après le sujet traité que sont classés les manuscrits illustrés. Et, en effet, suivant M. K. ce n'est point au hasard que les miniatures ont été peintes aux feuillets des manuscrits; entre l'illustration et le texte, il y a un rapport naturel et voulu, qui éclaire le sens des peintures et que l'on ne saurait négliger. Aussi n'est-ce point indistinctement qu'il faut passer d'un manuscrit à un autre, de l'Évangile aux Homélies, du Ménologe au Psautier, se bornant à analyser et à comparer le style des miniatures; il faut, suivant l'expression de M. K., « se convaincre que les différents manuscrits sont nés par groupes distincts, à peu près à la même époque, sous les mêmes influences, dans les mêmes endroits », et les classer d'après les matières qu'ils traitent, afin de suivre dans chaque famille le développement artistique. Aussi bien chaque groupe apparaît-il à son heure; sous certaines influences religieuses ou politiques, l'art s'applique tour à tour à telle ou telle branche de la littérature : le Psautier illustré devient populaire à partir du ix^e siècle; la faveur des Homélies de saint Grégoire date de l'époque des iconoclastes; le groupe des Évan-

giles illustrés n'apparaît qu'au ^x^e siècle, celui du Livre de Job qu'au ^{xii}^e : et M. K. explique fort curieusement comment le développement des légendes relatives à la vie de la Vierge a produit au ^{xiii}^e siècle une floraison artistique, quelle influence la vogue de la littérature ascétique a eue sur l'illustration. Sans insister sur d'autres considérations ingénieuses, il faut reconnaître que la classification adoptée offre fréquemment un réel intérêt : elle montre à merveille comment, dans un même groupe, les divers manuscrits se rattachent à un type primitif, comment, durant plusieurs siècles, les miniatures reproduisent et copient l'ordonnance primordiale d'un même sujet : l'étude du Psautier de Paris (B. N. 139) et de ses dérivés est à cet égard particulièrement instructive (II, 30-56). Toutefois, si originale qu'elle soit, la méthode de M. K. a un défaut réel : elle fait bien comprendre les transformations d'un même type, elle ne fait point suffisamment sentir le caractère de l'art à une même époque : entre la fin du ^{ix}^e siècle et le commencement du ^{xiii}^e, l'art byzantin a subi des changements profonds ; on s'en rend mal compte dans le livre de M. K., et dans ce cadre chronologique trop ample, les détails utiles demeurent confus ou disparaissent. J'ajoute qu'entre les groupes établis, les différences ne sont pas toujours ni ne peuvent être très tranchées : on trouve dans les Homélies de saint Grégoire des scènes qui se rencontrent dans les Ménologes ; l'illustration des Homélies de la Vierge se confond en maint endroit avec celle des Évangiles. A quoi sert la classification employée, si elle cesse d'être parfaitement exacte, et ses inconvénients ne l'emportent-ils point alors sur des avantages devenus un peu illusoire ?

Pour que cette méthode fût vraiment aussi instructive qu'elle promet d'être, il faudrait, à côté des analyses de détail souvent ingénieuses et solides, des idées générales très nettes et très fermes. J'ai regret à dire qu'elles manquent trop souvent. Constamment les jugements particuliers contredisent les théories d'ensemble, d'ailleurs assez confuses, exprimées dans le chapitre qui ouvre le volume (cf. 49 et 7 ; 58 et 89-90) ; les appréciations, très incertaines, tiennent souvent un compte insuffisant de la chronologie et par là troublent singulièrement le lecteur. Autant le livre est précieux par l'excellente étude des détails, par le grand nombre de manuscrits analysés, et parfois, comme ceux de la Bibliothèque du Sinaï, révélés pour la première fois (p. 87, 90, etc.), autant il a de valeur par les curieuses observations qui s'y rencontrent à chaque page, autant aussi il laisse dans l'ensemble une impression confuse : et malgré l'ingéniosité de la méthode suivie, malgré la masse de renseignements apportés, je renverrai quiconque veut prendre une idée nette de l'art byzantin aux chapitres si précis et si clairs du livre de M. Bayet.

Je ne chicanerai point M. K. sur le dernier chapitre, vraiment un peu écourté, de l'ouvrage, ni sur les allures de catalogue que prend parfois l'énumération des manuscrits. Je dois pourtant noter quelques erreurs un peu surprenantes : p. 12, les mosaïques de Sainte-Sophie de

Salonique datent du ^{vi}^e siècle, non du ^{ix}^e (Bayet, *Recherches*, p. 91, 92); p. 13, 17, les mosaïques de Nicée ne ressemblent en rien à la décoration qu'on leur prête; p. 18, il est singulier de voir omettre les mosaïques de Saint-Luc en Phocide qui datent du ^{xi}^e siècle, et dont l'importance est fort supérieure à celles de Nicée ou de Daphni; p. 66, la parabole du Bon Samaritain se rencontre déjà dans l'Évangile de Rossano ¹.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Kondakoff rendra à tous ceux qui s'occupent d'archéologie byzantine un réel service, et il faut remercier la librairie de l'Art d'en avoir entrepris la traduction. Mais il est infiniment regrettable que ce volume, imprimé avec soin, soit illustré de façon si pauvre et si insuffisante. Le premier volume déjà laissait fort à souhaiter sur ce point : celui-ci donne moins encore. Sur *treize* gravures, *sept* reproduisent des mosaïques de Palerme; il reste pour les miniatures *cinq* gravures seulement. Il n'était pas difficile pourtant de faire reproduire au moins quelques peintures des manuscrits de la Bibliothèque nationale; c'est chose indispensable, dans un livre de cette sorte, qu'une illustration faite avec soin. Ch. DIEHL.

592. — *Die historischen Handschriften der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Stuttgart*, beschrieben von Dr W. von Heyd. 2 vol. grand in-8, xv-326 et 236 p. Stuttgart, Kohlhammer 1891.

La France possède d'excellents catalogues imprimés des manuscrits que contiennent ses bibliothèques. Elle n'a rien à envier à ce sujet aux pays étrangers, même à l'Allemagne, on pourrait dire : surtout à l'Allemagne. Tandis qu'à l'heure actuelle nos richesses manuscrites sont inventoriées à peu d'exceptions près, nos voisins ne peuvent nous opposer que quelques catalogues, parmi lesquels celui de la bibliothèque royale de Munich tient incontestablement le premier rang. Ni Berlin ni Carlsruhe ni Trèves n'ont encore livré à la publicité l'inventaire de leurs manuscrits, j'entends des manuscrits latins et germaniques. Aujourd'hui M. von Heyd allonge la liste des catalogues allemands, en nous faisant connaître les manuscrits historiques de Stuttgart; il ne nous dit pas quand viendra le tour des manuscrits théologiques ², juridiques et scientifiques, renfermés dans le dépôt dont il a la garde.

1. Il faut relever dans le texte plusieurs erreurs où l'on voit que le traducteur est peu familier avec les choses de Byzance : p. 76, Théodorète pour Théodoret; 104, Minaeus pour Ménas; 117, Taraise pour Tarasios; 129, Théophanie pour Théophano; 143, Iverinsky pour Iviron; 145, le couvent d'Iver pour le couvent d'Iviron; 151, domestique des Écoles pour des Scholes; 152, note, Roman Lacapenus pour Romain Lacapène; 163, talare pour talaire; 164, Euthymios Zagabenus pour Zigabenos; 176, Dictyos pour Dictys.

2. Beaucoup de manuscrits que l'ancien bibliothécaire Gottlieb Schott a rangés parmi les *manuscripta theologica* contiennent sans doute des renseignements historiques, ainsi les vies de saints. On voit donc combien il serait nécessaire, même au point de vue historique, de publier le catalogue complet.

La bibliothèque de Stuttgart est la création du duc Charles-Eugène, qui gouvernait le Wurtemberg à la fin du siècle dernier. Sans doute auparavant quelques ducs avaient rassemblé des livres rares; ainsi, au xv^e siècle, Eberhard V le Barbu, le fondateur de l'Université de Tubingue. Mais toutes ces anciennes collections furent dispersées au milieu des horreurs de la guerre de Trente Ans. Charles eut tout à refaire. Il n'épargna aucune peine ni aucun argent pour enrichir la bibliothèque publique. Il y fit transférer les manuscrits et les livres qui se trouvaient dans les bibliothèques spéciales de Stuttgart, par exemple dans celles du conseil secret et du conseil de régence; il eut des correspondants dans les principales villes de l'Europe qui lui signalaient les occasions d'achat; et s'il cherchait surtout à se procurer les belles Bibles anciennes, il ne négligeait point les manuscrits historiques; ainsi, en 1785, il acquit la bibliothèque de Frommann, qui renfermait de nombreux documents sur l'histoire du Wurtemberg. La période révolutionnaire fut stérile pour la bibliothèque; mais le duc Frédéric I^{er}, qui allait devenir le roi Frédéric, en s'emparant, en 1803 et en 1806, de nombreuses abbayes et maisons religieuses, prit aussi leurs livres et leurs manuscrits; une partie d'entre eux forma sa bibliothèque privée (aujourd'hui *Hofbibliothek*); une autre partie fut donnée à la bibliothèque publique de Stuttgart, qui obtint notamment les manuscrits de Combourg, d'Ellwangen, de Zwiefalten, de Schöndal et de Wiblingen. Depuis ce temps, la bibliothèque a fait quelques achats et reçu quelques dons; mais ces nouvelles acquisitions ont une mince importance en comparaison des anciennes.

Les manuscrits historiques, comme du reste les autres, sont rangés en trois catégories, d'après le format. On compte 753 *codices in-folio*, 317 *in-quarto*; 87 *in-octavo*. Ce nombre ne doit pas nous faire illusion. Une lettre ou une charte isolée est souvent comptée pour un numéro. La très grande majorité des manuscrits se rapporte à l'histoire wurtembergeoise; on y trouve, entre autres, des chroniques des principales villes comprises dans le royaume actuel; mais n'oublions pas que du Wurtemberg a dépendu jusqu'en 1793 la ville aujourd'hui bien française de Montbéliard; la bibliothèque de Stuttgart a gardé de nombreux documents sur ce coin du département du Doubs. Signalons surtout les recherches très approfondies sur le comté de Montbéliard, que lui a laissées l'ancien archiviste Louis Scheffer. Le même dépôt contient des copies de traités conclus entre les rois de France et le duc de Wurtemberg, au xviii^e siècle. Il possède aussi l'un des manuscrits les plus précieux sur l'histoire de l'Alsace : les Annales des dominicains de Colmar qu'ont édités successivement Böhmer (1845), Gérard et Liblin (1854) et Jaffé dans les *Monumenta* (1861). Parmi les codices d'un intérêt plus général, nous devons mentionner le manuscrit de la Germanie de Tacite (Q. 152), provenant du chapitre de Combourg; un manuscrit d'Orose du xii^e siècle (F. 410) et la chronique universelle d'Ekkehard

(F. 411), venus de Zwiefalten. Il nous faut encore citer la chronique et le nécrologe de cette abbaye, l'histoire de sa fondation écrite au ^{xiii}e siècle par le moine Ortlieb : documents qui nous fournissent bien des renseignements sur l'histoire de l'Allemagne au moyen-âge.

Le présent catalogue est fait avec un très grand soin. M. von Heyd indique toujours, autant que possible, l'âge et la provenance du manuscrit ; s'il contient différentes pièces, il nous en donne un *index* détaillé. Il énumère les éditions faites d'après le manuscrit et nous renseigne sur leur valeur. Il relève parfois lui-même de curieuses variantes. Son travail est accompagné d'une table des matières très détaillée, qui apprendra tout de suite aux érudits s'ils trouveront à Stuttgart un manuscrit sur l'objet de leurs études.

Ch. PFISTER.

593. — **Ancien armorial équestre de la Tolson d'Or et de l'Europe au ^{xv}e siècle.** Fac-similé contenant neuf cent quarante-deux écus et soixante-quatre figures équestres, en cent quatorze planches chromolithographiées, reproduites pour la première fois d'après le manuscrit n° 1790 de la Bibliothèque de l'arsenal, par Lorédan LARCHEY. Paris et Nancy, Berger-Levrault, xxvi-293 p. de texte. (Tiré à 500 exemplaires, prix de l'exemplaire, teinte de fabrication spéciale : 200 fr.)

Comme l'indique le titre, ce superbe in-folio est le fac-similé complet d'un manuscrit du ^{xv}e siècle qui reproduit en cent quatorze planches chromolithographiées, de vingt-cinq centimètres sur dix-huit, les écus des grandes familles de l'Europe ainsi que l'effigie de tous les rois et de tous les princes, souverains à cheval, en grand costume héraldique, — sans excepter les électeurs de l'Empire et les douze pairs de France.

Ces figures équestres n'ont pas naturellement de caractère individuel. Elles représentent, non l'homme, mais les attributs héraldiques de sa situation sociale, et l'on pourrait les comparer à des mannequins. Leur attitude est uniformément raide. Leurs chevaux sont incomplets dans beaucoup de détails ; s'ils ont leurs jambes presque toujours lancées au galop, leurs naseaux ne se profilent jamais hors des housses, et il n'est pas aisé de reconnaître les têtes. Peu ou point de perspective. A part quelques-uns (roi de France, comte de Champagne, évêques de Langres et de Laon), les visages des cavaliers ne paraissent pas davantage.

Mais ces enluminures faites assez grossièrement à la gouache et ce dessin, dans ce qu'il a de naïf et de primitif, produisent un effet saisissant. Tous ces types chevaleresques ont l'aspect de vieux vitraux d'église — d'autant qu'on a reproduit également, dans leurs mutilations et les incertitudes de leur alignement et de leur orthographe, les légendes gothiques qui devaient transmettre le nom de chaque cavalier et de chaque écu. Les armes et le costume sont tels que dans les tournois décrits par les chroniqueurs du ^{xv}e siècle : heaume, salade ou barbutte recouverte du chapel de Montauban, lambrequins ou hachements, cimier

aux formes extraordinaires, bavière ou gorgerin, surcot, cotte ou manteau d'armes, braconnière, cuissots, gantelets, solerets à la poulaine, épée à garde et à poignée très simples, haute selle.

En regard de chaque figure, l'éditeur, M. Lorédan Larchey, a placé une notice instructive et complète. Il relève dans cette notice les légendes de la figure, décrit les particularités de costume et d'armement, ajoute sous la forme la plus brève les renseignements historiques nécessaires. De même pour les écus : en regard de chaque planche, M. L. a réuni les variantes et les indications qu'il a pu recueillir¹.

L'auteur du manuscrit ne s'est pas nommé, mais il fait à l'ordre de la Toison d'or une si grande part qu'on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il était roi d'armes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et qu'il fit son travail sous le règne de ce prince. Il s'arrête à la promotion de 1461 et cite le fils du duc Philippe sous le nom de comte de Charolais, que le Téméraire porta jusqu'à 1467. Mais à cette époque, le principal officier d'armes de Bourgogne était Jean de Saint-Remy, dit *Toison d'or* ou *Charolais*, car il cumulait, exerçait un double office, celui de roi d'armes de la Toison et celui de héraut d'armes du duc. M. L. conjecture que Saint-Remy est l'auteur de l'armorial. Il remarque que, parmi les chevaliers des trois premières promotions de la Toison d'or, qui ont leurs figures équestres dans le manuscrit, deux manquent : Jean de Montaigu et Adrien de Toulangeon, le premier qui fut exclu de l'ordre pour s'être enfui dans un combat, le second qui mourut en Terre Sainte avant d'avoir reçu le collier ; or, Saint-Remy, en sa qualité de roi d'armes, devait aller porter le collier de Toulangeon et reprendre celui de Montaigu ; voilà pourquoi il n'a pas fait leurs effigies. En outre, il donne à David de Brimeu les armes écartelées, tandis que Florimond porte de Brimeu plein ; c'est que Saint-Remy avait lui-même donné son avis sur le procès entre les deux cousins. On sait du reste que chaque roi d'armes tenait et devait tenir armorial ; les hérauts se communiquaient leurs *livres*, et leurs relations avaient un caractère vraiment international ; à Azincourt, les hérauts de France et d'Angleterre demeurent côte à côte au même poste d'observation pour noter les actes des combattants, et Montjoie ne quitte pas le champ de bataille sans attester que la victoire doit être attribuée à l'Anglais.

M. L. a reproduit un extrait des *Mémoires* de Saint-Remy (p. 61-79), celui qui raconte la fondation de « la noble ordre » de la Toison d'or, et il retrace dans son introduction (p. xiii) les principaux faits de l'existence du héraut d'armes qui naquit à Abbeville en 1393 et mourut en 1468. Il pense qu'après la mort de Saint-Remy, l'armorial fut pos-

1. Ajoutons en passant que le manuscrit traite un point qu'aucun roi d'armes de ce temps n'avait encore abordé et qu'il contient le plus ancien armorial polonais connu ; l'auteur avait profité du séjour que faisait à Arras en 1434 un ambassadeur de Pologne.

sédé par un héraldiste flamand qui a écrit sur le manuscrit en surcharge des légendes flamandes, lesquelles font double emploi avec les légendes françaises. Le troisième propriétaire (1530-1550) aura été encore un héraldiste; il a parfait les légendes d'un certain nombre d'écus écossais. Après avoir passé par bien des mains, le manuscrit finit par arriver dans la bibliothèque du marquis de Paulmy et, de là, à l'Arsenal.

On ne saurait trop reconnaître la peine qu'a prise M. L. et le labeur immense auquel il s'est livré. Sans être rebuté par les peintures grossières, par les feuillets mutilés, par les légendes raturées et surchargées, par le manque absolu de texte, par les lacunes évidentes, par un ensemble « souillé et rompu comme un vieux jeu de tarots », il s'est mis à l'œuvre dès 1875, sur les encouragements de Jules Quicherat, et a poursuivi son travail pendant les vacances de onze années. Il croyait avoir fini en 1886; mais le premier cliché le déçut cruellement; son interprétation était trop grêle et n'atteignait pas la vigueur du contour qui devait se détacher nettement à l'œil. Il n'hésita pas à retoucher tout, à revenir sur chaque trait en doublant sa force, depuis la première planche jusqu'à la dernière. Mais la reproduction en couleur assurait mieux la vente du volume, et la chromotypographie du tout fut décidée. On avait déjà peint quarante figures pour un amateur; M. L. enlumina à son tour trente-quatre figures ainsi que les écus, au nombre de neuf cent quarante-deux; et qu'on songe au temps qu'il a dépensé pour lire et déchiffrer des légendes mal conservées ou rognées à moitié, pour rechercher et trouver les noms des personnages auxquels appartiennent les écus, soit en compulsant les grands recueils généalogiques, soit en comparant les textes des livres d'armes manuscrits du xv^e siècle! Bien d'autres se seraient bornés à une simple reproduction.

Sans oublier la maison qui publie le volume, ni M. Édouard Müh, l'habile chromotypographe, on devra donc remercier M. Lorédan Larchev d'offrir par ce fac simulé un exact équivalent du précieux original et de restituer, si fidèlement, si complètement, un monument si important et si curieux au point de vue héraldique ¹.

A. C.

594. — L. SÉCHÉ. *Lettre au P. Billard*, de la compagnie de Jésus, en réponse à son livre, *les Mémoires de Saint-Simon et le P. Le Tellier*. Paris, Perrin, 1891, 76 p. in-8.

M. Séché, qui croit devoir initier le grand public à ses querelles de rédacteur et de directeur d'une revue locale, vient de publier, en fort beaux caractères et sur très beau papier, une lettre et deux articles rela-

1. Citons encore, à la fin du volume, les tables qui en rehaussent la valeur : table héraldique des écus, housses et cottes d'armes, table héraldique des cimiers, table des écus sans légendes, maisons nobles ou souveraines citées dans l'armorial, sources consultées, index des matières (p. 263-292).

tifs à l'ouvrage récent d'un P. jésuite. Il s'agit du fameux Le Tellier, dernier confesseur de Louis XIV; le P. Bliard s'est efforcé de réhabiliter son confrère, que l'histoire a pour jamais cloué au pilori; et d'autre part, M.S. prétend prouver que Saint Simon et les autres contemporains qui ont parlé de Le Tellier ne l'ont nullement calomnié. Ce qu'il y a de plaisant dans cette affaire, c'est que les deux adversaires ne connaissent pour ainsi dire pas le premier mot de la question. Le P. Bliard a fait un gros volume sans même soupçonner l'existence des *Mémoires* du chanoine Legendre, publiés il y a plus de vingt-cinq ans, et M. S. invoque avec une candeur étonnante le témoignage de ce Legendre, digne secrétaire du scandaleux Harlay de Chanvallon. Les pièces d'archives, les documents originaux, les confidences des contemporains, rien de tout cela n'est entré en ligne de compte. Il semble donc que la critique appelée à décider entre les deux parties n'ait qu'à les renvoyer dos à dos. L'histoire religieuse du *xvii*^e et du *xviii*^e siècle finira bien par être connue comme elle doit l'être, et ce jour-là on n'aura pas besoin de recourir aux *Mémoires* souvent calomnieux d'un Legendre ¹ pour démontrer que Le P. Le Tellier a été le plus audacieux des malfaiteurs.

A. G.

595. — L'abbé ANGOT. *L'instruction populaire dans le département de la Mayenne avant 1790*, avec une préface du R. P. dom Piolin. Paris, Picard, un vol. in-8 de LXXVI-278 p.

Le travail de M. l'abbé Angot présente un intérêt véritable, et sans doute il sera consulté avec fruit par tous ceux qui veulent connaître l'histoire de l'Instruction publique avant la Révolution. L'enquête à laquelle s'est livré M. A. a certainement exigé de lui un travail considérable, et elle paraît faite avec un soin minutieux. Les résultats obtenus sont fort beaux; si l'on en croyait M. A., l'Ancien Régime aurait couvert d'écoles la région qui a formé depuis le département de la Mayenne; il s'y serait trouvé, en 1789, plus de trois cents écoles pour deux cent soixante-quatorze communes!

Transporté d'enthousiasme à la vue de ces résultats, vraiment surprenants quand il s'agit d'un département de l'Ouest, M. A. embouche la trompette guerrière, et je n'ai pas besoin de dire ce qu'est à ses yeux la prétendue œuvre scolaire de la Révolution. Il va plus loin, et fait même quelques incursions sur le domaine de la politique contemporaine, laquelle ne devrait rien avoir à démêler avec l'érudition proprement dite; l'enquête tourne volontiers au panégyrique ou au pamphlet.

Mais pour avoir le droit de parler ainsi, il faudrait être bien sûr de ce que l'on affirme, il faudrait aboutir à des conclusions que rien ne puisse

1. Il parle, p. 265, de M^{lle} de Mauléon, veuve de Bossuet, et son livre contient beaucoup d'autres infamies du même genre.

ébranler. Est-ce bien le cas de M. Angot? Si je me reporte au tableau qu'il a lui-même dressé p. xxv et suivantes, et si je fais ce qu'on appelle la contre-épreuve, je vois que quatre-vingt-quatorze communes paraissent n'avoir jamais eu d'écoles de garçons, et que cent soixante-treize n'avaient pas d'écoles de filles; c'est ici plus de la moitié; et là près du tiers des anciennes paroisses qui, de l'aveu de M. A., croupissent dans l'ignorance, et le résultat n'est déjà plus aussi merveilleux.

Ce n'est pas tout encore, bien que je rende pleine justice à la loyauté de M. A., je me demande ce qu'il faut penser, au point de vue de la sincérité absolue, du procédé employé par lui. M. A. entasse les documents qu'il a rencontrés sur sa route; mais on peut lui poser la question suivante : Les trois cents écoles dont l'existence est constatée entre les années 1500 et 1789 existaient-elles encore à cette dernière date? Si oui, M. A. a raison de triompher; si non, l'édifice qu'il a construit avec tant de peine s'écroule de lui-même. De ce qu'une école est mentionnée dans un document d'archives au xvi^e, au xvii^e ou même au xviii^e siècle, il ne s'ensuit nullement que cette école ait subsisté jusqu'en 1789. A ce compte, tous les villages de France, sans en excepter un seul, auraient eu des écoles. Quelle est, en effet, la bourgade qui n'en a jamais eu depuis le moyen âge, alors qu'il suffisait d'un curé instruit de ses devoirs pour assurer aux enfants de sa paroisse les bienfaits de l'instruction élémentaire? Mais ce qu'avait fait la pitié de l'un, la coupable indifférence des autres l'a détruit. Quand l'évêque était bon, les curés et les vicaires instruisaient les enfants; mais quand le premier pasteur était un prélat de cour qui ne résidait jamais dans son diocèse, la situation devenait déplorable. Or, nous savons tous ce que valaient la plupart des évêques du xviii^e siècle, et M. A. a négligé de nous dire si celui du Mans, en 1789, faisait exception à la règle générale¹.

Il y a plus, M. A. prouve lui-même de la manière la plus positive que certaines communes, autrefois pourvues d'écoles, ont cessé d'en avoir au xviii^e siècle. J'en citerai un seul exemple, celui de La Horps (1,534 habitants). M. A. dit, p. 139, qu'il y avait dans cette paroisse, au xvii^e siècle, non seulement une école de garçons, mais même un petit collège. En 1708, on y appelle deux sœurs de cette congrégation modèle qui, d'après M. A., a peuplé toute la contrée d'institutrices. Et voilà qu'en 1778 un document officiel, l'*État du diocèse*² constate que « la paroisse est peu instruite », — on sait ce que veut dire cet euphémisme. Le même fait s'est reproduit plusieurs fois, et, par

1. Il n'y avait pas d'évêques de Lavai sous l'Ancien régime; l'évêque du Mans, en 1789, était François-Gaspard de Jouffroy de Gonssans; il émigra et mourut en Allemagne.

2. Il semble que cet *État du diocèse* devait être le plus important des documents utilisés par M. A.; on est tout étonné de le voir cité si rarement, et d'après un extrait communiqué à M. A. par une personne tierce. Un tel procédé n'est pas sans inspirer au lecteur quelques réflexions.

conséquent, M. A. me paraît pouvoir être taxé de témérité quand il rappelle avec tant de confiance les trois cents écoles du département de la Mayenne. Lui qui accuse ses contradicteurs de « défigurer absolument la vérité historique (p. xviii) » est-il bien assuré de n'avoir pas à encourir le même reproche ?

Il faut bien, pour finir, dire un mot de la *Préface* placée par dom Piolin en tête du livre de M. A., et dont le ton est encore plus agressif. Chose curieuse, dom Piolin donne à M. A. un certificat d'inexactitude tout à fait en règle : « Pourquoi, dit-il en propres termes (p. ix), l'auteur a-t-il laissé de côté les petites écoles jansénistes fondées en très grand nombre dans le Bas-Maine vers le milieu du xviii^e siècle ? Peut-être parce que les établissements sont rarement consignés dans les registres de paroisses où il aime surtout à prendre ses renseignements. Ce sont, en effet, des sources excellentes... mais ce ne sont pas les seules authentiques... Le petit épisode auquel nous faisons allusion repose sur des données très exactes et auxquelles il ne serait pas équitable de refuser une pleine confiance. » Ainsi, voilà M. Angot pris en faute par celui-là même auquel il a demandé une préface à effet ; il a négligé des sources d'information importantes. Il est vrai que dom Piolin garde le silence sur les « données très exactes » dont il parle. Je n'entrerai pas à ce sujet dans une longue discussion ; mais d'où vient donc que ces innombrables instituteurs jansénistes ont été, de même que leurs puissants protecteurs les ducs de Mayenne, inconnus des jansénistes du xviii^e siècle, si attentifs à placer dans leurs *Nécrologies* tous les « Amis de la vérité », même les femmes du peuple les plus obscures ? Quelles sont enfin les « données très exactes » d'après lesquelles Ambroise Paccori, très connu celui-là, a « fondé » ce collège de Céaulcé dans lequel lui, Paccori, fut élevé avec cinq cents autres jeunes gens ?

A. GAZIER.

596. — *Vie de Mirabeau*, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1892. In-8, viii et 341 p. 3 fr. 50.

Ce n'est pas à proprement parler une *Vie de Mirabeau*, et si la librairie Hachette n'avait publié récemment l'étude de M. Rousse, l'auteur aurait sans doute — ce qui valait mieux — intitulé son volume *Mirabeau* tout court. Ceux qui voudront lire une biographie détaillée du grand orateur, devront toujours se référer à l'ouvrage de M. Charles de Loménie et aux deux volumes si exacts et si copieux de M. Alfred Stern. Mais le livre de M. Mézières, moins complet, moins circonstancié, et qui ne raconte pas tout au long l'existence de Mirabeau, a le grand mérite d'être élégant et lumineux dans sa brièveté. C'est une étude ou, si l'on aime mieux, un *portrait*, et un portrait fort ressemblant. M. M. passe rapidement sur la jeunesse de Mirabeau, sur ses amours, sur son séjour à Berlin, — il dit toutefois l'essentiel, et il le dit avec beaucoup

d'agrément et d'esprit. Mais il insiste, non sans raison, sur le Mirabeau de 1789. Il montre l'enfant de la Provence acclamé par les Provençaux qui retrouvent en lui une nature essentiellement méridionale, véhémente, passionnée, et, tout en notant ces emportements et ces traits de caractère qui trahissent l'origine, il marque finement les retours de bon sens, les éclairs de raison, tout ce qui fait du révolutionnaire un modérateur et un sage. Signalons surtout les pages consacrées aux relations de Mirabeau avec la cour et à sa grande évolution politique ; « la raison, d'accord avec l'intérêt, l'emporta sur la passion, et l'homme d'État, averti et effrayé par les événements, essaya de calmer les orages que le tribun du peuple avait contribué à déchaîner » (p. 228). M. M. n'est peut-être pas assez sévère envers ce Lafayette que Mirabeau nommait Gilles César ; mais il analyse fort bien l'état d'âme de Mirabeau, se faisant payer par le roi pour exprimer son opinion personnelle sur les affaires publiques : « De tous les marchés qu'il avait conclus, c'est encore le plus honnête » (p. 252). Il résume parfaitement les mémoires ou notes que Mirabeau adressait à la cour¹ et toute cette correspondance où « l'on sent le frémissement intérieur d'un homme qui aspire à gouverner, mais qui s'épuise en objurgations désespérées pour faire passer quelque chose de son énergie dans des âmes inertes » (p. 308), et il nous amène à conclure avec lui que le tribun en arrivait, pour sauver la royauté et réduire l'anarchie, à rétablir un pouvoir absolu. Le tableau des derniers instants de Mirabeau et un jugement sur l'homme, le politique et l'orateur terminent cet attachant volume. M. M. ne cache pas l'immoralité, la vénalité, la duplicité de l'homme : « vivre aux dépens d'une femme, d'un banquier, d'un ministre, écrire des libelles contre son père au profit d'une mère dont il connaît les torts et la honte, présider la Société des Jacobins, y couvrir de fleurs les Lameth, et en même temps les dénoncer à la cour, être à la fois le chef le plus ardent du parti populaire et le conseiller salarié de la reine, voilà des actes qui ne lui coûtent à accomplir ni un scrupule ni un remords. Machiavel aurait reconnu en lui une âme italienne avec des profondeurs insondables de corruption et d'astuce » (p. 331-332). Mais le critique ne manque pas de faire la part du siècle, de la race, de la famille, et il montre que l'hérédité qui déprave Mirabeau par certains côtés, le relève par d'autres. Il apprécie la valeur de l'œuvre qui nous reste. Il avait retracé déjà (p. 162-167) l'étendue et la variété des connaissances de son héros et la supériorité que lui donnait sur ses collègues une vie pleine d'aventures et de labeur ; il juge, cette fois, l'œuvre oratoire et tout en notant, — pas assez fortement peut-être, — le ton emphatique, tout en appréciant, avec trop d'indulgence, selon nous, et trop brièvement, les procédés de style, et en oubliant ce qu'il y a de pénible et d'un peu filandreuX dans les discours de Mirabeau, il admire l'abon-

1. M. M. fait, à ce propos, des réflexions très justes sur la publication de Bacourt.

dance des vues, la vigueur et le relief de la pensée, cette langue qui vise tantôt à l'ampleur, tantôt à la concision. L'étude de M. M. mérite donc d'être lue et consultée après tant de travaux sur le même sujet¹; l'œuvre de M. Charles de Loménie lui a servi de base, et M. Mézières ne change rien au fond des choses; mais il a réussi à être vrai, il a compris et fait comprendre le génie extraordinaire de Mirabeau, et, comme il dit, « mêlé depuis bien des années déjà à la politique active, ayant l'expérience des assemblées, il était en mesure de démêler quelques mobiles cachés des actions humaines, quelques ressorts des événements qui auraient pu échapper à la sagacité des historiens spéculatifs ».

A. CHUQUET.

597. — *Etude sur Alexandre Vinet, critique littéraire*, par Louis MOLINES, docteur ès lettres, pasteur de l'Eglise réformée; Paris, Fischbacher, 1 vol. in-8 de vi-490 pages,

C'est une thèse de doctorat que cette étude sur Alexandre Vinet, et la thèse a été soutenue devant la Faculté des lettres de Montpellier. On voit qu'elle a été faite avec beaucoup de soin, et sans doute elle pourra servir à mieux faire connaître la tournure d'esprit du célèbre critique, ainsi que le caractère particulier de son talent.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons de notre collaborateur, M. Haussoullier, la note suivante. « M. KENYON a achevé le déchiffrement des fragments détachés du manuscrit d'Hérodas, dont il est parlé à la p. vi de l'Introduction de l'édition publiée par le Musée Britannique. Ces fragments paraîtront en décembre dans la *Classical Review* et dans notre *Revue de Philologie*. Les savants français sauront gré à M. Kenyon de cette attention délicate. D'ailleurs tous ceux qui se sont occupés de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* savent avec quelle bonne grâce M. Kenyon répond à leurs questions. Les nouveaux fragments sont très peu considérables : il ne reste souvent qu'un ou deux mots des 113 lignes qu'ils nous font connaître. Nous y retrouvons pourtant le titre d'une nouvelle pièce d'Hérodas, le nom d'un de ses prédécesseurs, un nouveau proverbe et quelques mots rares. »

— La librairie Delagrave commence la publication d'une suite de petits volumes sur *les arts de l'ameublement*. Ces volumes, rédigés par M. Henri HAVARD dont l'on sait la compétence, seront au nombre de douze. Ils contiendront chacun, en 160 pages environ, un exposé de la technique de l'art auquel ils sont consacrés, et un résumé de son histoire, le tout agrémenté par une centaine d'illustrations. Trois volumes ont déjà paru : la *Menuiserie*, l'*Orfèvrerie*, la *Décoration*. Trois autres paraîtront dans les premiers jours de l'année prochaine : la *Serrurerie*, la *Tapisserie* et l'*Horlogerie*.

1. P. vii, il eut fallu citer le travail de M. Francis Decrue sur les idées politiques de Mirabeau.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 novembre 1891.

M. le prince Auguste d'Arenberg, président du Comité de l'Afrique française, demande par lettre à l'Académie d'examiner si, à l'aide des ressources mises à sa disposition par le legs de M. Benoit Garnier, elle ne pourrait venir en aide au Comité pour l'exploration du bassin du Tchad.

M. Maspero présente, au nom d'un membre de la Mission archéologique française du Caire, M. P.-Hippolyte Boussac, architecte, une série de dessins en couleurs qui reproduisent l'architecture et les peintures d'un tombeau thébain de la XVIII^e dynastie, le tombeau d'Anna, grand dignitaire des rois Thoutmosis I^{er}, Thoutmosis II, de la reine Hatshopsitou et de son neveu Thoutmosis III. Ce tombeau est un chef-d'œuvre de l'art funéraire égyptien, un modèle de la sépulture des riches particuliers égyptiens au début des grandes dynasties thébaines. Il comprend un portique à piliers, ouvrant sur la plaine, d'où l'âme du mort pouvait contempler quand il lui plaisait la ville où son corps avait vécu. Outre la chambre funéraire, il contenait une galerie de statues du mort et de sa famille, et des peintures d'un pinceau délicat, d'une couleur vive et gaie : on y voit des scènes de pêche, de chasse et d'agriculture, le jardin du mort, avec ses plantes rares et ses lacs d'eau vive, de longues processions de serviteurs apportant des offrandes et accomplissant des sacrifices. Le tombeau était la maison du mort, où son âme vivait, où on la nourrissait par des offrandes périodiques ; ce qu'on y voyait peint sur les murs avait pour objet de lui assurer à perpétuité la jouissance des biens nécessaires à la vie. En regardant sur les murs la figure des pains, de la viande et des liqueurs qu'il désirait, il s'en donnait la réalité immédiate, et l'ombre des objets représentés était une nourriture suffisante à son ombre.

« M. Boussac, ajoute M. Maspero, a copié d'autres tombeaux de même époque, que j'aurai, je l'espère, l'honneur de présenter à l'Académie l'an prochain. La publication des sépultures thébaines est une des tâches que j'ai imposées, avec l'approbation de M. Charnes, à l'activité des membres de notre Mission française. Nous avons déjà livré au public celles que M. Virey avait copiées : outre M. Boussac, MM. Bouriant, Bénédite, Amélineau et moi-même ont travaillé et travaillent encore à cette œuvre. J'espère qu'une trentaine d'années seront assez pour épuiser la nécropole thébaine. C'est sans préjudice de l'inventaire général des monuments que nous avons entrepris : l'*Edfou* de M. de Rochenontex est sous presse, ainsi que le *Médinet-Habou* de M. Bouriant et le *Louxor* de M. Gayet. MM. Bénédite et Baillet ont copié en entier le temple de Philé, et ce n'est pas tout ; malheureusement nous ne pouvons publier aussi vite que nous copions, et il faudra des années avant que nous puissions donner au public tout ce que les membres de la Mission ont recueilli au cours de leurs laborieuses campagnes.

M. Georges Perrot communique, au nom de la Mission archéologique française du nord de l'Afrique, des photographies des salles du Musée Alaoui, au Bardo près Tunis. On sait que la création de ce Musée est due au Service beylical des antiquités et des arts, organisé par cette Mission, sous la direction de M. René de la Blanchère.

M. Amédée Hauvette, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, fait une lecture sur les fouilles récentes pratiquées dans le tumulus de Marathon par le gouvernement grec. Ce tumulus, considéré, depuis le commencement de ce siècle, comme la sépulture des combattants de Marathon, des compagnons de Miltiade, avait été fouillé sans succès en 1884 par Schliemann, qui voulait y voir un cénotaphe préhistorique. Les dernières fouilles confirment l'opinion traditionnelle, car on y a trouvé, en même temps que des ossements, des vases du VI^e siècle avant notre ère, ou du commencement du V^e.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : THÉDENAT (H.), *Apollo Vindonnius* ; — par M. Barbier de Meynard : HARLEZ (C. DE), *les Religions de la Chine* ; — par M. Siméon Luce : 1^o ALLAIN (l'abbé), *l'Œuvre scolaire de la Révolution (1789-1802), études critiques et documents inédits* ; 2^o RISTELHUBER (Paul), *Strasbourg et Bologne, recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562* ; — par M. Gaston Paris : 1^o *Extraits des chroniqueurs français*, publiés par MM. Gaston Paris et A. JEANROY ; 2^o PLOIX (Ch.), *le Surnaturel dans les contes populaires* ; 3^o CERTEUX (A.), *les Calendriers à emblèmes hiéroglyphiques* ; — par M. Delisle : ROBERT (Ulysse), *les Signes d'infamie au moyen âge*, 2^e édition.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40

— 7 décembre —

1891

Sommaire : 598. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les noms gaulois chez César. — 599. PAIS, Les Cimbres et la bataille d'Aix. — 600. NENCINI, Tércence et ses sources. — 601-602. G. PARIS. Extraits de la chanson de Roland; G. PARIS et JEANROY, Extraits des chroniqueurs français. — 603-604. SACHSSE, La Justice de l'Inquisition; Bernard Gui et les Faux Frères. — 605. FUNK, Histoire de l'Eglise, traduite par HEMMER, I. — 606. JADART, Bibliographie de saint Remi. — 607. STRZYGOWSKY, L'Evangéliste d'Etschmiadzin. — 608. SOLERTI, La cour de Ferrare. — 609. DELISLE, Les Mémoires de Pierre Mangon. — 610. MOSTRATOS, La pédagogie d'Helvétius. — 611. PETERSEN, Faust et Brand, Hamlet. — 612. FAGUET, Politiques et moralistes du XIX^e siècle. — 613. Billing, Chronique colmarienne, p. p. WALTZ. — 614. DRUMMOND, L'Afrique. — 615. KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande, 5. édit., I. — Chronique. — Académie des inscriptions.

598. — **Les noms gaulois chez César et Hirtius, de bello gallico**, par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, avec la collaboration de E. ERNAULT et G. DOTTIN. Première série : les composés dont rix est le dernier terme. Paris, 1891. xv-259 pages in-12.

M. d'Arbois de Jubainville raconte dans sa préface comment ce livre est formé de notes recueillies en vue d'un dictionnaire gaulois. M. Alfred Holder a, sur ces entrefaites, commencé la publication d'un travail du même genre. Donnant l'exemple d'un désintéressement rare, M. d'A. de J. a renoncé à son premier dessein et utilise aujourd'hui quelques-uns de ses matériaux à refaire l'ouvrage vieilli de Glück, *Die bei C. Julius Caesar vorkommenden keltischen Namen*. Dans ce nouveau livre, les lecteurs de *l'Origine de la propriété foncière* retrouveront la même érudition puisée aux sources, la même abondance de rapprochements, le même flot tranquille de récits historiques et légendaires. Les anecdotes que conte si bien M. d'A. de J. sont si amusantes qu'on oublie facilement de lui reprocher ces digressions.

Un reproche qui pourrait paraître plus grave d'abord, porterait sur l'omission complète des questions de critique de textes. Si par hasard M. d'A. de J. cite les mss., on voit bien qu'il n'a pas d'opinion personnelle et qu'il s'en fie à autrui. Dans l'état actuel de la critique de César, les philologues ne peuvent que se louer de l'attitude prise par M. d'Arbois de Jubainville. L'auteur leur apporte, en effet, un témoignage indépendant qui devient ainsi un élément distinct d'information. Pour comprendre cette appréciation, il n'est pas inutile de refaire brièvement l'histoire de la question.

C'est Nipperdey qui a fondé la critique scientifique de César en publiant son édition de 1847. Il a reconnu deux familles de mss. du

de *bello gallico* qu'il a qualifiées respectivement de classe des *lacunosi*, réputée la meilleure (B. N. 5763, x^e siècle, en est un représentant) et de classe des *integri* ou *interpolati* (B. N.^o 5764, xi^e siècle, par exemple). Il fallait donc attacher une importance capitale à la première (α) et rejeter très loin au second plan les leçons de la seconde (β). On suivit si complètement ce système qu'on en vint, comme M. A. Holder dans son édition critique, à ne donner les leçons de β que très incomplètement et fort inexactement. Il faudrait donc de nouvelles collations pour trancher définitivement la question. On a pensé cependant pouvoir, dès maintenant, arriver à une conclusion différente de celle de Nipperdey. C'est ce qu'ont prouvé simultanément trois articles de la *Zeitschrift für Gymnasialschulwesen* de Berlin, publiés en 1885 par MM. R. Schneider et Meusel (t. XXXIX) et en 1886 (t. XL) par M. Meusel, enfin et surtout le *Lexicon Caesarianum* que fait paraître ce dernier depuis 1884, instrument de travail indispensable à quiconque s'occupe de César et véritable édition critique mise par ordre alphabétique des mots du texte. M. Schneider a établi que la famille β était déjà constituée en 418, puisque Orose se servait d'un ms. de cette famille. De plus, il a montré, ainsi que M. Meusel, que cette classe donne en bien des cas la vraie leçon, altérée dans α et rétablie quelquefois par simple conjecture. Désormais la conduite des éditeurs doit être éclectique et l'on ne peut attacher plus d'importance à α qu'à β.

Un des points sur lesquels on s'est le plus appuyé pour réhabiliter β a été l'orthographe des noms propres. Voici quelques exemples. *Atrebatibus* β (cf. VIII), *Atrebatibus* α (II, 16, 2); — *Aulerci* β et Orose, VI, 8, 18; *Aulerci* α (III, 17, 3); — *Caemani* β et Orose, VI, 7, 14; *Paemani* α (II, 4, 10); — *Coriosolites*, αβ, sauf *Curiosolites* α dans III, 7, 4; — *Cotuatius*, αβ, et non *Gutruatus* dans VII, 3, 1 (dans VIII, 38, 5, le mot est une glose, et VIII, 38, 3, est très incertain); — *Deuiciacus*, αβ, et non *Diuitiacus* (il y a des divergences isolées, mais c'est très probablement l'orthographe de l'archétype); — *Diablintes*, β et Orose, VI, 8, 8, *Diablintes* α; — *Domnacus*, β (Hirtius) et Orose; *Dumnacus* α; — *Metiosedum* β, et quatre fois α; *Mellodunum* α deux fois, deux autres fois les mss. α sont divisés; — *Sotiates*, β et Or. VI, 18, 19; *Sontiates*, α; — *Tribocos*, β et Or. VI, 7, 7; *Triboces* α (I, 51, 2; IV, 10, 3 : *Tribucorum* α, mais le mot manque dans β); — *Veromandui* α (II, 16, 2), *Viromandui* β dans II, 16, 2 et tous les manuscrits dans II, 23, 4. De ces différentes formes, le livre de M. d'A. de J., sur des considérations d'onomastique comparée, tranche le débat en faveur de : *Atrebatibus* (p. 192, cf. p. 159); *Coriosolites* (pp. 194-195); *Deuiciacus*, si la première partie du mot est identique au premier élément de **Deuodurus* (p. 205); *Dumnacus*, pour *Dubnacus* (p. 54); *Tribocos* (p. 222 et ss.); *Viromandui* (pp. 134-135). Il résulte de cette liste, si courte qu'elle soit, un enseignement général, c'est la valeur incontestable des leçons de β qui ont le plus souvent confirmées par les déductions de M. d'Arbois de

Jubainville. On voit par ces échantillons, pris dans les limites des articles de Schneider et de Meusel et du livre de M. d'A. de J., l'utilité de ces recherches. Mais ici se pose une question. Peut-on corriger le texte de tous les mss. de César d'après les travaux des celtistes ? D'une façon générale, je ne le crois pas. Rien ne prouve que la prononciation de tel mot n'a pas été altérée par les Romains ni surtout que ceux-ci n'ont pas adopté une orthographe plus ou moins fantaisiste. De plus, des raisonnements conjecturaux, si forts qu'ils paraissent, ne doivent pas conduire à altérer un document. Ainsi les éditeurs ont certainement tort d'adopter la graphie *Ædui*, qui ne se trouve dans les mss. que par suite de fautes de copistes ; il faut admettre *Haedui*, alors même que l'on n'aurait pas de raisons de croire que c'est l'orthographe même de César ¹. Au contraire, M. Holder est tout à fait dans son droit, quand, non plus dans son édition, mais dans son *Altkeltischer Sprachchatz*, il écrit *Aeduus* ou même *Aiduos* ².

J'ai insisté sur ce point particulier, parce que j'avais l'occasion en même temps d'indiquer l'un des plus signalés services que puisse rendre la philologie celtique. S'il est vrai, comme je l'ai entendu dire, que l'on ne fait pas une langue avec des noms propres, la philologie celtique sera du moins un auxiliaire de la philologie latine et à ce titre lui apportera un concours inappréciable.

Paul LEJAY.

599. — **Dove e quando i Cimbri abbiano valicate le Alpi per giungere in Italia e dove esse siano stati distrutti da Mario e da Catulo.** Ricerca di Ettore PAIS. Turin et Palerme, Clausen, 1891. 27 p. in-8.

La date du 30 juillet 101, que donne Plutarque pour la défaite défini-

1. Voir toute la discussion de Meusel, *Z. f. Gw.*, t. XL, pp. 265-269.

2. On pourrait appliquer à la critique d'autres auteurs ce que je dis ici de la critique de César. Ainsi Amm. Marc. XV, 11, 10 donne *Catelauni* d'après V ; mais le même ms. a (XXVII, 2, 4) *Cautelaunos*, qui paraît bien être une correction fourvoyée pour *Catuelaunos* (d'A. de J., pp. 25-26 et n.). Les ms. de Pline, N. H. IV, 23 (non 24), donnent *gessorienenses*, sauf le ms. de Leyde A, dû à un copiste ignorant mais fidèle ; il donne *resomenses*, qui en dépit du vulgarisme (?) *i* pour *g* et de la confusion paléographique *m/ri* confirme la présence d'une seule *s* (cf. p. 300). Pour ce qui est de Fortunat III, 23, 1 (d'A. de J., p. 140) et de l'orthographe *Veriduna* ou *Vereduna* (*Vireduna* qui serait correct n'est plus connu de Fortunat), je note que la première graphie est la seule authentique, quoique rejetée dans l'apparat par Léo ; les titres n'ont pas d'autorité et *Vered.* est dans le texte une innovation de *DGBL* qui a passé dans *F* mais à laquelle a résisté *R* et qu'on ne trouve par conséquent ni dans *M* ni dans la famille *z* ; ceci confirme les rapprochements de M. d'Arbois. — Encore quelques remarques. P. 130, je risque l'équation *Biliomus* : *Biliomagus* = *Andomus* : * *Andomagus* (*Inscr. ant. de la Côte d'Or*, p. 240). P. 137, M. d'A. aurait pu peut-être tenir compte de la quantité * *uir* que M. L. Havet croit pouvoir restituer. P. 162, n. 1 : les *poetae latini minores* de Brugmann pour Burmann, est une erreur pardonnable à un linguiste. P. 211, *uernos* : cp. la verne (Littre le fait du masculin), espèce d'aune.

tive des Cimbres, n'est pas contestée; mais la retraite de Catulus devant les Cimbres et la bataille d'Aix sont moins aisément rapportées à une époque exacte. M. Mommsen place ces deux événements en l'été de 102; suivant M. Pais, les Teutons furent battus à Aix dans l'automne de 102, et les Cimbres passèrent les Alpes peu après le 1^{er} janvier 101. Son argument le plus sérieux nous paraît être celui-ci : on vint annoncer à Marius son cinquième consulat peu après la bataille d'Aix, et la désignation au consulat était alors faite en novembre.

Au sujet de la route qui conduisit les Cimbres en Italie, deux traditions sont en présence : Plutarque les fait venir διὰ Νωρικῶν et admet que Catulus se retrancha derrière l'Ἀτисῶν; suivant les auteurs latins, dont Tite-Live, au jugement de M. P., serait la source commune, les Cimbres descendirent en Italie par le pays de Trente, et Catulus se retrancha derrière l'Athesis. M. P., qui préfère le récit de Plutarque corrige Ἀτисῶν en Νατῖων et interprète le mot Νωρικῶν en le rapprochant de certains passages de Strabon; il conclut que les Cimbres suivirent la route des Alpes carniques, déjà traversées par eux en 113; cette route promettait seule un débouché facile à des hordes chargées de bagages et traînant leurs chariots après elles.

Quant aux *campi Raudii*, où furent vaincus les Cimbres, M. P. ne les retrouve ni près de Verceil ni près de Vérone. Il refuse d'admettre que les Cimbres, au lieu de passer immédiatement le Pô, se soient dirigés de l'est à l'ouest jusqu'à la Sesia; et l'identification des *campi Raudii* avec le territoire de Verceil lui paraît aussi rendre inexplicable la présence des députés de Parme (Plut., *Marius*, 27) sur un champ de bataille aussi éloigné de leur patrie; cette dernière remarque, à vrai dire, nous semble d'importance secondaire : car la leçon Παρμιτῶν, substituée à Πανορμιτῶν dans les éditions modernes de Plutarque, et plus vraisemblable assurément, n'est pas tout à fait certaine. M. P. s'attaque au passage de Plutarque, *Marius*, 25 : τὸ πεδίον τὸ περὶ Βερκέλλας; il corrige Βερκέλλας en Βρίξελλον, et montre que cette nouvelle lecture est conciliable avec tous les détails topographiques que nous possédons sur la bataille. Je dirais volontiers que les arguments de M. P. en faveur de Brixellum sont plus probants que ses arguments contre Verceil. Il se flatte d'avoir fait une découverte (p. 16); des trois conclusions auxquelles nous amène son opusculé, cette dernière, tout à fait neuve et suffisamment solide, est en effet la plus digne d'attention.

Ajoutons qu'en rapprochant deux passages de Plut., *Sylla*, 4, et de Florus, I, 38, M. P. a fort heureusement déterminé le rôle de Sylla dans la guerre des Cimbres.

M. P. aime à deviner dans les textes ce qu'on n'y avait pas vu avant lui. Il lui faut du nouveau : là où il ne peut deviner, il conjecture. Par exemple, dans une note qui termine son écrit, il insinue que les Teutons songèrent d'abord à traverser le Petit-Saint-Bernard pour envahir l'Italie et tendre la main aux Cimbres; il ne se cache pas,

du reste, que cette hypothèse, si elle était admise, rendrait une grande vraisemblance à la marche des Cimbres du côté de Verceil ! M. Pais joue galamment avec ses conclusions, comme avec les textes ; toujours ingénieux, il l'est parfois à ses dépens.

Georges Goyau.

600. — Flam. NENCINI. *De Terentio eJusque fontibus*. R. Giusti à Livourne, 1891. 172 p. in-12.

Il y aurait à faire sur le titre et sur la forme extérieure de cet élégant petit volume certaines réserves préliminaires. Les comédies de Térence ne ressemblent guère à des traités : pour désigner ses modèles, peut-on en cédant à la mode du jour, parler correctement de ses sources (*fontes*) ? D'autre part une fois qu'on a dépassé les premières pages, les fautes d'impression deviennent nombreuses et gênantes, et d'un bout à l'autre l'auteur a adopté un système d'abréviations qui n'est de mise que dans des notes personnelles. M. Nencini, qui paraît être un débutant, et qui débute fort bien bien d'ailleurs par le présent travail, connaît le mérite de la clarté ; on ne peut que louer ses divisions, sa table générale, ses index fort bien compris. Comment n'a-t-il pas senti que dans un sujet épineux où l'on n'agit souvent que des hypothèses nuageuses, où tout le monde subtilise, et pour son compte M. N. ne s'en est pas fait faute, il serait bon cependant de songer au lecteur qui perd pied à chaque instant, de prévenir sa fatigue, dans la rédaction, et dans le détail, dans la suite des développements de mettre, et cela était possible et facile, autant de clarté qu'il y a ici dans le cadre ?

Toutes réserves qui ne m'empêchent nullement de reconnaître le mérite de cette étude très soignée, très approfondie et pleine de vues.

M. N. a scrupuleusement réuni et étudié la littérature du sujet ; ce qui n'est pas aussi facile qu'il peut paraître tout d'abord ; car presque toutes ces études sur les originaux de Térence sont dispersées dans des thèses, programmes et articles de revue portant les dates les plus diverses. De plus, tandis que les prédécesseurs de M. N. n'avaient pour la plupart étudié que des pièces distinctes ou n'avaient traité que certains côtés de la question, nous avons ici un travail d'ensemble, bien étudié, bien établi, qui entre dans le détail, discute toutes les hypothèses et enfin conclut.

On trouvera sans doute dans ce petit livre plus d'une affirmation qui paraîtra paradoxale. M. N. n'a nullement le culte de la tradition. Telle thèse soutenue par lui renverse les opinions reçues, mais n'en est pas moins fort ingénieuse, et repose sur des raisons qui devront être pesées et discutées ¹.

1. Ainsi p. 87, sur l'âge de Chremes et celui de Chéréas dans l'Eunuque de Ménandre ; p. 33 et suiv., sur les personnages de Charinus et de Byrria de l'Andrienne (ils ne seraient pas comme on le dit, un emprunt fait à la *Périnthie*) ; p. 50, dans l'Hécyre, l'original de Térence serait Ménandre, etc.

La contribution personnelle de M. N. consiste dans des corrections à Donat; dans la lecture de quelques scolies du Bembinus où le texte grec est rétabli, dans des fragments incertains de Ménandre rapprochés heureusement des vers de Térence; mais surtout dans des vues d'ensemble prudentes et sagaces qu'on acceptera volontiers comme conclusion tout en repoussant certains jugements de l'auteur ¹.

Par l'abondance des renseignements, par tout ce qu'il emprunte aux études des critiques antérieurs, et aussi par tout ce qu'il y ajoute, le livre de M. Nencini sera désormais indispensable à tous ceux qui s'occupent de Térence ou même du théâtre des Romains et de ses rapports avec la comédie nouvelle.

Emile THOMAS.

601. — **Extraits de la Chanson de Roland** publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet, par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Troisième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette 1891, petit in-16 de xxxiv-160 p.

602. — **Extraits des chroniques françaises Villehardouin, Joinville, Froissart, Commines**, publiés avec des notices, des notes, un appendice, un glossaire des termes techniques et une carte, par Gaston PARIS, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, et A. JEANROY, chargé de cours à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, même librairie, 1891, petit in-16 de iii-480 p.

Il est depuis longtemps inutile de faire l'éloge de M. Gaston Paris. Il est encore plus inutile, s'il se peut, de faire son éloge dans la *Revue critique*. Je me contenterai donc d'analyser les deux volumes qu'il vient de publier et qui, destinés particulièrement à la jeunesse, s'adressent en réalité à tout le monde, car ils intéresseront les lecteurs les plus délicats et ils instruiront les lecteurs les plus érudits.

C'est pour la troisième fois que M. P. reproduit les *Extraits de la Chanson de Roland* déjà publiés par lui en 1887 et en 1889 avec des Extraits de Joinville. Ces fragments d'un des plus admirables poèmes qui existent ne reparaissent pas tels quels. D'abord l'éditeur ajoute un important morceau, le dernier, qui, dit-il (*Avertissement*, p. 1), « contient l'émouvante scène de la mort de la belle Aude et qui donne une idée du style du poème dans un genre différent de celui auquel appartiennent les autres morceaux. » Le texte, continue-t-il, a été revu très soigneusement. Les observations grammaticales ont été soumises à une révision qui, pour la phonétique, est à peu près un remaniement com-

1. Pour en indiquer quelques-uns : p. 19 et suiv., *nova fabula* n'a certainement pas dans les prologues de Térence le sens fort que M. N. croit avoir découvert; p. 72, le vers grec de la scolie, *Heaut.* II, 3, 44, ne peut avoir été fabriqué sur le vers de Térence; p. 34 au mil., la phrase citée de Donat n'est qu'une exagération de grammairien qui ne fait pas preuve; p. 23. *amicum* du prologue de l'*Heautontimorumenos* ne peut désigner Cécilius en même temps que Scipion et ses amis, etc.

plet. Le glossaire a reçu aussi quelques perfectionnements. Enfin signalons une addition capitale, une introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème lui-même, où l'on retrouve, harmonieusement fondues ensemble, plusieurs pages du *Manuel d'ancien français* (tome I), une étude spéciale jadis insérée dans la *Romania* (tome XI) résumée à grands traits, et des remarques nouvelles. Le glossaire est aussi clair que complet. Tout est parfaitement clair, du reste, dans le précieux petit volume sur le mérite duquel je me suis promis de ne pas insister. Je voudrais cependant, moi qui aime tant les notes, dire combien sont excellentes et intéressantes celles où M. P. a expliqué tout ce qui paraissait difficile, illustrant les textes par des renseignements comparatifs et n'épargnant rien pour « faire pénétrer dans l'esprit de notre ancienne épopée », cette épopée dont il s'est tant et tant occupé qu'on peut dire qu'elle est, dans le domaine immense de son érudition, le point cultivé avec le plus d'amour et les plus féconds résultats. Les *Extraits de la Chanson de Roland*, ainsi enrichis et perfectionnés, seront plus que jamais « un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français » ou revenir à cette étude si attachante, et j'ose certifier que le succès de la nouvelle édition sera plus rapide et plus considérable que celui des deux premières.

Le recueil des *Extraits des chroniqueurs français* est digne — et c'est tout dire — d'être rapproché du recueil des *Extraits de la Chanson de Roland*. Les textes sont on ne peut mieux choisis, reproduits, éclairés par de nombreuses notes et par un ample glossaire, ainsi que (en ce qui regarde les récits de Villehardouin) par une très bonne carte du théâtre des opérations décrites par le maréchal de Champagne. Les notices sur les quatre historiens « depuis longtemps réputés comme classiques » sont assez développées et ne laissent rien à désirer soit au point de vue biographique, soit au point de vue critique. Les auteurs ont très justement constaté que l'on s'habitue avec trop de facilité à l'idée que seuls parmi nos vieux chroniqueurs, ces quatre écrivains méritent d'être cités. Pour dissiper ce préjugé, ils ont imprimé, dans un court appendice (p. 417-463), quelques pages empruntées à des historiens intermédiaires dont la valeur, déclarent-ils, n'est pas contestable (Robert de Clari, Jean Sarrazin, le Ménestrel de Reims, Jean le Bel, Monstrelet, Olivier de la Marche, Chastellain); ils n'y ont guère admis, du reste, que « des morceaux complétant ceux qui figurent dans le corps du volume ou pouvant prêter à d'intéressantes comparaisons avec ceux-ci. »

L'auteur de l'*Avertissement*, M. Jeanroy, indique ainsi (p. III) la part qui revient à chacun des deux signataires du volume : « M. G. Paris a seul préparé les *Extraits* de Joinville qu'on trouvera ici réimprimés tels qu'ils avaient été donnés en 1888 et en 1889 avec des *Extraits de la Chanson de Roland*. Je me suis borné à y ajouter quelques notes rendues nécessaires par la suppression du glossaire joint à cette édition. Le reste du volume a été préparé et rédigé par moi, mais mon cher maître en a

revu à plusieurs reprises les épreuves; il a beaucoup fait pour l'amélioration des textes et il n'est presque aucune des notes grammaticales qui ne lui doive quelque chose. Je n'ai pas besoin de dire tout ce que mon travail a gagné à cette revision, pour laquelle j'éprouve un grand plaisir à lui témoigner ici une reconnaissance. » Les lecteurs des *Extraits des chroniqueurs français* s'associeront aux sentiments exprimés par M. Jeanroy, mais ils partageront leurs félicitations entre l'illustre maître et le disciple qui l'a si bien secondé.

T. DE L.

603. — H. SACHSSE. *Ein Metzgergericht*. 1 broch. in-8, 23 p. Berlin, Reuther, 1891.

604. — II. Du MÊME. *Bernardus Guidonis Inquisitor und die Apostelbrüder*. 1 vol. in-8, 50 p. Rostock, Leopold, 1891.

En 1879, M. Léopold Delisle, dans son étude sur Bernard Gui (*Notices et extraits de la bibliothèque nationale*, t. XXVII), signalait l'importance de la *Practica inquisitionis*, laissée par le célèbre inquisiteur et conservée dans des manuscrits de Toulouse, de Paris et de Londres. L'année suivante, M. Charles Molinier, dans sa thèse sur l'Inquisition, analysait avec soin ce document et en tirait des indications précieuses sur la procédure inquisitoriale et sur les sectes du début du XIV^e siècle. Il devait nous donner une édition définitive et raisonnée de ce traité, lorsqu'il fut prévenu par M. l'abbé Douais, qui le publia à la hâte et sans grande critique. M. Sachsse, professeur de droit à l'Université de Rostock, s'est appuyé sur cet ouvrage pour nous donner dans sa première brochure, un aperçu de la justice telle que l'inquisition la pratiquait : modes de comparution, témoignages, interrogatoires, sentences, pénalité. Son exposition, un peu déclamatoire, comme il sied dans une leçon d'apparat, est claire et intéressante, sinon bien neuve. Le second ouvrage est, au contraire, un travail d'érudition. M. Sachsse extrait de la *Practica* et du *Liber sententiarum* du même Bernard Gui, publié en 1692 par Limborch, tous les passages concernant la secte des Faux-Apôtres, ces communistes qui voulaient en revenir à l'égalité primitive, et, en s'appuyant sur eux, il veut démontrer : 1^o que l'inquisiteur de Toulouse, ayant envoyé en 1316 à l'archevêque de Compostelle une lettre sur la manière de procéder contre six Faux-Apôtres, faits prisonniers, conçut l'idée de rédiger un traité plus général; 2^o que la *Practica*, issue de cette réflexion, doit être datée de 1323, peu de temps avant l'époque où Bernard échangea son poste d'inquisiteur contre l'évêché de Tuy en Galice. La première conclusion est plausible; la seconde nous paraît entièrement certaine.

Ch. PFISTER.

605. — *Histoire de l'Eglise*, traduite de l'allemand de M. le Dr FUNK, par M. l'abbé HEMMER, licencié en théologie de l'Institut catholique de Paris, avec une préface de M. l'abbé Duchesne. Tome I, xii-556 pp. In-18. Paris. A. Colin, 1891.

Les étudiants catholiques d'Allemagne ont à leur disposition trois manuels d'histoire ecclésiastique, sans parler d'ouvrages moins récents comme celui d'Alzog. L'un, assez étendu et de date un peu ancienne, est dû à la plume du cardinal Hergenroether; il représente l'ultramontanisme pur, ce qu'on pourrait appeler l'extrême droite du catholicisme. Le deuxième est un livre d'extrême gauche, c'est celui du professeur F. X. Kraus, de Fribourg en Brisgau; une des éditions fut mise à l'index; on doit reconnaître que l'auteur n'est pas toujours très sûr et se plaît à trancher des questions non encore résolues. Entre les deux, se place l'ouvrage de M. Funk, de Tubingue, bien connu pour la plus commode des éditions des Pères apostoliques; c'est un homme d'opinion modérée et qui, à tous les points de vue, représente cette moyenne dont on ne peut guère s'écarter dans un livre d'enseignement. Ses deux concurrents avaient eu les honneurs d'une traduction française, si l'on peut se servir de cette expression à propos de la traduction d'Hergenroether qui est manquée. Comme il arrive, c'est le plus digne qui attire le dernier l'attention. On ne saurait trop applaudir à l'idée qu'a eue un élève de M. Duchesne, M. l'abbé Hemmer, de nous faire connaître enfin le livre de Funk.

La besogne de M. H. ne s'est pas bornée à la traduction, d'ailleurs claire et agréable, de la deuxième édition allemande. Si on compare son texte avec l'original, on voit bien vite que M. H. s'est donné beaucoup de peine pour que ce manuel écrit pour les étudiants allemands rende vraiment service aux étudiants français : additions à la bibliographie de travaux français, ou même de travaux étrangers parus récemment, renvois aux traductions françaises des livres allemands cités, développements nouveaux relatifs surtout à l'histoire ecclésiastique de Gaule et de France¹. Pourquoi M. H. a-t-il gâté son livre par un système vraiment trop allemand d'indications bibliographiques²? Combien de ses lecteurs comprendront-ils en lisant, p. 95, *Hist. pol. Bl.* qu'il s'agit des *Historische politische Blätter*? Défaut léger en somme, mais qui sera facile à éviter dans une seconde édition.

A la fin de sa lettre au traducteur, M. l'abbé Duchesne forme le vœu,

1. Citons entre autres additions du traducteur : § 13, n. 3, sur l'évangélisation de l'Allemagne et des provinces danubiennes; § 14 entier, sur le christianisme dans les Gaules; p. 108 (§ 27, 2) tout ce qui concerne la question de la Pâque; p. 155 (§ 40, 1), sur Aristide d'après les nouvelles découvertes; p. 165, sur saint Hippolyte; p. 167, sur Methodius d'après le livre de Bonwetsch (*Rev. cr.*, 1891, II, 77); p. 546 et sq., liste des monuments français dans chaque style d'architecture, etc.

2. Une clé est donnée p. xi; mais elle est incomplète et le même sigle est susceptible de traductions différentes,

de voir cette traduction bientôt remplacée par un livre français du même genre et de même valeur; la façon dont M. Hemmer s'est acquitté de sa tâche nous inspire le regret qu'il ne nous ait pas donné ce livre. Tel qu'il est, celui dont nous avons maintenant le premier volume ' rendra service et fera pénétrer un peu d'air dans de vieilles maisons fermées depuis longtemps ¹.

P. L.

606. — H. JADART **Bibliographie** des ouvrages concernant la vie et le culte de saint Remi, évêque de Reims, apôtre des Francs. Reims, Michaud, 1891.

Cette liste, de 126 numéros, comprend en quatre divisions les ouvrages relatifs à la vie et aux miracles du saint, à ses lettres et à son testament, à son culte, et enfin les panégyriques. Des renseignements intéressants, des renvois à des comptes rendus, parfois des appréciations rendent cette nomenclature moins aride et plus utile. Peut-être est-ce pousser trop loin le scrupule d'être complet que d'annoncer des ouvrages en préparation; le moindre inconvénient est de donner aux auteurs des qualifications qui ont cessé d'être justifiées (v. n° 56). En somme, ce travail est tout à fait digne de l'Académie de Reims, qui le fait paraître à l'occasion du centenaire, et de l'infatigable et savant érudit, qui l'a signé.

L.

607. — STRZYGOWSKI, **Byzantinische Denkmäler, I. Das Etschmiadzin-Evangelium**. Vienne, 1891. Imprimerie de la Congrégation des Méchitaristes. 1 vol. in-4, 128 pages avec 8 planches.

Le volume que nous annonçons ici est le premier d'une série qui promet d'être fort intéressante. M. Strzygowski, *privat-docent* à l'université de Vienne, et déjà connu par plusieurs travaux sur l'histoire de l'art chrétien et byzantin, vient, pendant un voyage de près de deux années, de recueillir et d'étudier à Salonique, au mont Athos, en Grèce, et à Constantinople, à Trébizonde et au Caucase, ailleurs encore, les principaux monuments que ces régions conservent de l'art grec du moyen âge; et il se propose de nous faire connaître, en une suite de publications, la riche collection des documents ainsi rassemblés, se réservant d'étudier ultérieurement, à l'aide de ces matériaux, le développement historique de l'art byzantin. Si l'on songe combien sont rares encore les reproductions satisfaisantes des monuments de cet art, on ne peut qu'applaudir à

1. Il comprend l'histoire de l'Église des origines à Célestin V (1294); l'ouvrage complet aura deux volumes.

2 Sur la décadence des études d'histoire ecclésiastique dans le clergé français, cf. p. 22, tableau peu flatteur ajouté par le traducteur.

l'initiative prise par M. S. et souhaiter à son œuvre une prompte continuation.

Le premier volume de la collection, publié sous le patronage et aux frais de la congrégation des Méchitaristes de Vienne, est consacré à un évangélaire arménien du x^e siècle, conservé au monastère d'Etschmiadzin. Pourtant l'art arménien du moyen âge tient dans ce livre la moindre place : placée à l'extrême frontière du monde chrétien, sur les limites de deux civilisations rivales, l'Arménie, en effet, n'a que rarement trouvé des inspirations artistiques ; jusqu'au ix^e siècle, ses églises imitent scrupuleusement le style byzantin ; jusqu'au x^e siècle, ses copistes font venir de Byzance les miniatures qui illustreront leurs manuscrits ; et au xiii^e siècle même, où l'art arménien atteint son apogée, ses peintres subissent surtout les influences byzantines. C'est cette étroite dépendance, fort instructive pour l'histoire de l'art grec au moyen âge qui donne à l'évangélaire d'Etschmiadzin son principal intérêt. Pour rehausser le prix de ce manuscrit du x^e siècle, on l'a illustré, en effet, d'une double série de miniatures plus anciennes, on l'a relié entre deux diptyques d'ivoire de date visiblement antérieure au x^e siècle : ce sont ces monuments fort curieux qui forment l'essentiel de l'étude de M. Strzygowski.

Par d'ingénieux rapprochements, M. S. a montré la parenté étroite qui unit les diptyques d'Etschmiadzin à la célèbre chaire de Maximien, et il a cru pouvoir, en conséquence, attribuer ces ivoires à l'école de sculpture de Ravenne et les dater — ce qui semble incontestable — de la première moitié du vi^e siècle. Les miniatures, d'autre part, quoique fort inférieures aux peintures de l'évangélaire de Rossano et de la Bible syriaque de Florence, offrent cependant une parenté avec ce dernier manuscrit : aussi M. S. n'hésite pas à y reconnaître une origine syriaque et à les dater de la première moitié du vi^e siècle. Elles sont, à coup sûr, fort intéressantes par la manière dont elles combinent des représentations nouvelles aux données traditionnelles de l'art chrétien primitif, et aussi par certaines ressemblances inattendues qu'elles offrent avec des manuscrits carolingiens du viii^e siècle, visiblement inspirés de l'art oriental.

Il faut louer la vaste érudition et l'ingéniosité remarquable avec laquelle M. S. a tenté, par le rapprochement des types artistiques, de déterminer la date et la provenance des monuments qu'il étudiait. Toutefois, certains rapprochements semblent un peu forcés, certaines observations trop superficielles pour être vraiment probantes (p. 57-72) ; je crains en outre qu'à force d'analyser les éléments de détail, l'auteur n'ait un peu perdu la vue nette de l'ensemble : et lorsque, après avoir lu la démonstration faite dans le texte, on compare les planches représentant les deux séries de miniatures, on est vraiment surpris de leur voir attribuer, je ne dis pas la même date, mais du moins la même origine artistique. Je crains aussi qu'à force de vouloir préciser les attributions, on ne s'engage en des distinctions bien subtiles : et, si ingénieuses que soient les remar-

ques sur les différentes écoles de sculpture du ^{vi}e siècle, il est peut-être difficile actuellement de tracer des limites bien tranchées entre l'art de Constantinople et l'art de Ravenne, et il faudrait être au préalable très assuré de la provenance de la chaire de Maximien pour attribuer à l'école de Ravenne les diptyques d'Etschmiadzin. Il n'en demeure pas moins que nous devons à M. S. la connaissance de plusieurs monuments curieux de l'art byzantin du ^{vi}e siècle, d'intéressantes remarques sur les formes que cet art a revêtues à cette époque à Ravenne, à Constantinople et en Syrie, des informations importantes sur l'influence durable qu'exerça sur l'art arménien l'inspiration byzantine. Il faut souhaiter que M. Strzygowski se hâte d'appliquer à des monuments plus considérables — ceux qu'il publie aujourd'hui sont de second ordre seulement — les remarquables qualités d'érudition, de conscience et d'ingéniosité dont il a fait preuve dans cette étude.

Ch. DIEHL.

608. — A. SOLERTI. *Ferrara e la corte Estense nella seconda metà del sec XVI*. F. Discorsi di Annibale Romei. Città di Castello, S. Lapi, 1891. In-8 de cxxxvii-287 p. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est consacré à la vie de Ferrare au temps de Tasse, d'après les livres du temps et les pièces d'archives. A l'origine, ce travail devait servir d'introduction aux *Discorsi* de Romei, le Baldassare Castiglione de la cour ferraraise, qui sont, en effet, réimprimés dans le volume. Quelque intérêt s'attache à l'œuvre de ce moraliste, qui a pour lui d'avoir été le dernier théoricien des mœurs polies d'une société en train de disparaître; mais je défie le lecteur de soutenir longtemps la lecture de ces dissertations fades sur l'amour, le duel, etc., surtout s'il a l'esprit plein des élégantes conversations du *Cortegiano*. L'éditeur a donc bien fait de donner la première place à *Ferrara e la corte Estense*, devenu aisément la pièce de résistance. L'abondance des détails n'y nuit pas à la clarté de l'exposition. Au premier rang des sources consultées figure cette correspondance de Canigiani, le malicieux envoyé de Toscane à Ferrare, dont le *carteggio* diplomatique, plein de détails curieux et de récits pittoresques, est bien connu de qui a eu à s'occuper de l'histoire intérieure de l'Italie dans la seconde moitié du ^{xvi}e siècle. On peut dire que Canigiani surtout a introduit M. Solerti dans l'intimité de la cour d'Alphonse II, et lui a permis de colorer les portraits qu'il nous trace du duc, des duchesses, de la noblesse des hommes d'état ou de plaisir de Ferrare. Le duc Alphonse, le prétendu bourreau de Tasse, gagne, aux yeux de la postérité, aux recherches de son récent historien, et il inspire, par ses chagrins privés que dissimule mal la vie brillante dont il s'entoure, une pitié mêlée d'un certain respect. Cette cour de Ferrare a, pour la comparaison avec les mœurs françaises, un attrait spécial. Fils d'une française illustre, Renée de

France, le duc avait introduit autour de lui beaucoup d'usages du pays de sa mère, avec lequel la maison d'Este restait en relations constantes; De Thou, visitant Ferrare en 1373, dit de ses compagnons et de lui-même : *Quasi in aula Francica sibi versari videbantur, adeo ille [Dux]... nostros mores imbiberat, ut nihil praeter locum in toto convivu mutatum appareret* (cit. p. xvii). Toutes les parties de la vie ferraraise sont passées en revue par M. S. : réunions, bals, musique, plaisirs du carnaval, réceptions d'hôtes princiers, etc. Le tableau serait complet si le théâtre n'était négligé, l'auteur en ayant fait l'objet d'un article particulier, en collaboration avec M. Domen. Lanza (*Il teatro ferrarese nella sec. metà del sec. XVI Giorn. Storico*, vol. XVIII). Fidèle chroniqueur, il n'ignore aucun détail pouvant intéresser l'histoire des mœurs; s'il narre un banquet à Belriguardo, il est en mesure d'en faire connaître le menu, et s'il nomme une dame louée des poètes, il sait la liste de ses amants. Les notes sont pourtant plus sobres qu'on ne s'y attendrait d'un érudit dont les cartons regorgent et qui doit avoir la tentation d'en abuser. Louons M. Solerti de sa discrétion et d'avoir bien illuminé son livre des derniers rayons de la Renaissance italienne. C'est une introduction neuve et piquante à la lecture des œuvres de Tasse.

P. de NOLHAC.

609. — **Les Mémoires de Pierre Mangon, vicomte de Valognes**, par M. Léopold DELISLE. Saint-Lô, imprimerie F. Le Tual, 1891. Grand in-8 de 32 p.

M. L. Delisle croit « accomplir un acte de justice en appelant l'attention de ses compatriotes sur un homme dont les services n'ont pas été suffisamment reconnus et qui mérite d'occuper une place très honorable parmi les historiens normands du xviii^e siècle ». Un premier hommage a été rendu à Pierre Mangon, sieur du Houquet, vicomte de Valognes, né vers 1632, mort le 16 novembre 1705, par M. de Pontau-mont (*Mémoires de la Société académique de Cherbourg*, 1861, p. 492-498). Mais, lors de la publication de cette notice, « on ne soupçonnait pas même l'existence des recueils qui font briller dans tout son éclat la science, la curiosité et l'activité du plus ancien historiographe du Cotentin ». C'est tout récemment qu'un heureux hasard les a fait rencontrer par M. D. dans la bibliothèque publique de Grenoble, où ils sont conservés en treize volumes in-4°, classés sous les nos 1390-1402¹. Après avoir indiqué la composition de ces treize volumes, l'éminent critique recherche comment ils sont arrivés de Basse-Normandie en Dauphiné. Ils furent achetés, après la mort de Mangon, par le célèbre collectionneur Nicolas-Joseph Foucault, intendant de la généralité de

1. Voir le *Catalogue des manuscrits de Grenoble* dressé par MM. Paul Fournier, Maignien et Prudhomme, publié en 1889.

Caen¹, et ils passèrent ensuite entre les mains de l'abbé de Rothelin, qui avait recueilli une notable partie de la bibliothèque de Foucault. A la vente des livres de l'abbé, les treize volumes dont il s'agit furent acquis par Jean de Caulet, évêque de Grenoble, dont les collections ont formé le noyau de la bibliothèque de cette ville. M. D. apprécie en quelques lignes (p. 4-5) la valeur des pièces réunies par P. Mangon : « Ces treize volumes contiennent d'excellents matériaux pour l'histoire ecclésiastique et civile de la plupart des paroisses du Cotentin. L'auteur a soigneusement compulsé les cartulaires et les archives de presque tous nos établissements religieux, notamment des abbayes de Cherbourg, de Saint-Sauveur, de Montebourg, de Lessay et de Blanchelande. Il a puisé à pleines mains dans les papiers du domaine royal, où il a surtout trouvé des aveux et dénombrements qu'il a transcrits ou fait transcrire dans toute leur étendue. »

M. D. nous donne ensuite beaucoup de détails sur la famille et sur la vie de P. Mangon. Les mss. de Grenoble lui ont fourni d'abondantes particularités sur le père du collectionneur, Jean Mangon, sur sa femme, Charlotte Le Roux, sur le collectionneur lui-même, sur ses diverses fonctions, sur sa maison de Valognes, sur son tombeau à l'église du couvent des Cordeliers de cette ville, sur ses armes, sur ses relations, sur ses trouvailles d'antiquités et de médailles romaines, sur les volumes de très grande valeur qu'il possédait. Dans un chapitre intitulé : *Extraits des Mémoires de Pierre Mangon*, M. D. montre la variété et l'importance des informations recueillies par celui que Toustain de Billy, en son *Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances*, a qualifié de *personne très savante et très curieuse*. Il cite la *Vie de saint Germain, patron de Carteret et de Flamanville*, quarante chartes du prieuré de Héauville à La Hague, un document sur l'établissement des Cordeliers dans les îles de Saint-Marcouf, qu'il fallut abandonner en 1454, divers actes relatifs à la féodalité², la prise de la baronnie de Saint-Sauveur-le-Vicomte, en 1474 (en 136 feuillets), des lettres d'anoblissement accordées par Henri II, en septembre 1551, à l'intrépide corsaire François Le Clerc, souvent mentionné dans le *Journal de Gilles de Gouberville*, des pièces sur la Ligue dans le Val de Saire, tirées surtout du *registre de maistre Guillaume Le Tort, curé de Réville*, du

1. M. D. cite (p. 4) une lettre adressée par René Toustain de Billy, le 26 août 1706, à Foucault (F. fr. 4900), où on lit ceci : « Feu M. du Houguet, du nom de Mangon, ancien vicomte de Valognes, était curieux, de bon goût et de bon esprit ; a laissé beaucoup de Mémoires sur ces cantons, c'est-à-dire de Valognes et des environs ; vous les avez ; il y a mille bonnes choses. »

2. M. D. indique (p. 14) la formule : *le bon plaisir du roi*, dans un aveu du 20 mars 1540, et il établit que cette formule a été non seulement employée dès le temps de François I^{er}, mais encore sous le règne de Louis XI. Il y a là une parfaite petite discussion à laquelle sont mêlés Sully, Peiresc et Diderot lui-même. M. D. explique très bien que *plaisir*, dans la fameuse locution, signifie non *caprice*, mais *seulement volonté*.

registre de feu M. Nicolas Ermisse, ancien bourgeois de Barfleur, des pièces sur les fortifications de Tatihoa, de La Hougue et du littoral du Cotentin, sur les événements militaires des années 1611-1702, etc.

M. D., en finissant son très intéressant mémoire, exprime le vœu qu'un de ses compatriotes étudie à fond les papiers de Mangon et mette en lumière tout ce qu'ils renferment de précieux pour l'histoire. Souhaitons à ce travailleur de retrouver les volumes perdus de Mangon¹. Souhaitons-lui surtout d'apporter à son travail définitif les diverses qualités qui rendent si remarquable le simple essai de M. Delisle.

T. DE L.

610. — Demetrius G. MOSTRATOS. *Die Pædagogik des Helvetius*. Oldembourg, Berlin, 1891. 58 pp. in-8.

Les études pédagogiques sont décidément en grand honneur à l'heure présente. Elles règnent chez nous, elles règnent hors de nos frontières. Voici par exemple un jeune savant grec, M. Mostratos, qui vient de présenter à une Université allemande une thèse sur la pédagogie d'Helvétius, telle qu'elle est exposée dans son traité de *l'Homme et de ses facultés intellectuelles*.

M. M. se vante beaucoup de la nouveauté de son sujet. « Helvétius, dit-il, n'est cité dans aucune histoire de la pédagogie. » M. M. se trompe : avant lui, M. Compayré a parlé d'Helvétius dans son *Histoire des doctrines de l'éducation*; et il est surprenant que M. M., qui cite justement parmi ses sources le livre de M. Compayré, l'ait ou si mal lu ou si vite oublié.

Il est vrai que M. M. a traité ce sujet avec plus d'abondance que n'avait pu le faire son devancier. Il expose longuement les doctrines d'Helvétius, et non seulement celles d'Helvétius, mais celles de tous ses prédécesseurs, depuis Rabelais jusqu'à Rousseau. Il étudie les idées de son auteur sur l'égalité originelle des esprits, sur l'importance intellectuelle et sociale de l'éducation, sur le rôle qu'y doivent jouer et le hasard et l'attention de l'enfant et ses intérêts et ses passions, sur les collèges et l'internat, sur la sensation, la mémoire et le jugement, etc., etc. Cette analyse est consciencieuse : j'oserais dire pourtant qu'elle ne donne pas une idée très fidèle de l'ouvrage d'Helvétius. M. M. parle du *Traité de l'homme* comme il parlerait du *Traité des études* ou de *l'Éducation des filles* : il ne semble pas voir que l'œuvre d'Helvétius

1. P. Mangon laissa plus de trente volumes de recueils (p. 5). M. D. signale (à Valognes, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et dans son propre cabinet) trois volumes qui sont à joindre à ceux de Grenoble. Il en resterait donc une quinzaine à retrouver.

est polémique bien plus que pédagogique. Il dit lui-même qu'il n'a pas voulu relever toutes les critiques de son auteur contre les théories de l'*Émile* : je crois qu'il a eu tort, et que le *Traité de l'homme* n'est précisément pas autre chose qu'une attaque dirigée à la fois contre les Jésuites et contre Rousseau.

D'une part, en effet, il est rempli d'épigrammes contre les moines, d'injures à l'adresse du christianisme, de polissonneries irréligieuses à la mode de Voltaire; l'épigraphe en pourrait être cet axiome complaisamment développé : « Point de prêtres ou point de morale. » — Mais, si Helvétius est très dur contre l'éducation religieuse, il est loin d'être favorable à Rousseau : il ne lui pardonne pas d'avoir maudit la civilisation et l'instruction, et, tout en protestant de son respect pour lui, il le compare aux Jésuites et l'accuse presque de *cléricalisme*. Il n'admet pas que l'homme soit naturellement bon; il le croit plein d'égoïsme et de perversité. Mais il ne retombe pas pour cela dans le système de répression qu'il reproche aux prêtres. Tout au contraire, il favorise le développement des passions, et se borne à demander qu'on les utilise au profit de la société, en les prenant par l'appât des récompenses matérielles et des jouissances sensibles. Le christianisme croit nos instincts mauvais et les combat, Rousseau les croit bons et les encourage; Helvétius les croit mauvais comme le christianisme, et cependant, comme Rousseau, c'est sur eux qu'il fonde tout l'édifice de l'éducation.

Ce que vaut une pareille doctrine au point de vue logique et moral, nous n'avons pas à l'examiner. Du moins il importe de bien voir qu'ici Helvétius représente toute l'école matérialiste du XVIII^e siècle, également éloignée de l'optimisme de Rousseau et de l'ascétisme chrétien. Il en avait exposé la psychologie dans le livre *de l'Esprit* : dans son second ouvrage il en a formulé la pédagogie et la morale.

C'est cette position philosophique d'Helvétius que M. Mostratos aurait dû, ce semble, mettre en pleine lumière. Il ne l'a pas fait, mais au moins, grâce aux matériaux qu'il a recueillis, on pourra le faire un jour. Il faut lui en savoir gré.

R. PICHON.

611. — JOHANNES PETERSEN. *Faust und Brand*. Hamlet, zwei Verträge. Gotha, Fr. And. Perthes, 1890, in-8, vii, 64 pages.

L'auteur de ces deux conférences n'est plus, et c'est la main pieuse d'un ami qui s'est chargé de les publier deux ans et demi après sa mort. Méritaient-elles cet honneur posthume? Valait-il mieux les laisser dans l'oubli où elles étaient tombées, la première depuis 1879? Quiconque les lira ne le croira pas et saura gré à l'éditeur de les avoir mises au jour. Ce n'est pas que J. Petersen soit un critique hors ligne; mais ses vues sont plus d'une fois originales, ses appréciations souvent ingénieuses, son exposé clair, enfin il possède un talent de conférencier incontestable.

Tout a été dit sur *Faust*, et J. P. n'a point prétendu innover dans l'analyse qu'il a faite de cette pièce; mais il a eu l'heureuse idée de comparer le drame de Goethe au *Manfred* de Byron et celle plus nouvelle de lui opposer le *Brand* du poète norvégien, Henrik Ibsen. Je dis opposer et non comparer, car comment serait-il possible d'établir un parallèle entre le héros de Goethe et celui de Ibsen, entre Faust, qui sacrifie tout à l'insatiable désir de savoir et de posséder, et Brand qui immole ses affections les plus légitimes à ce qu'il regarde comme son devoir? Nature de réformateur que dévore la charité, mais à qui manque l'humilité, caractère trop peu humain, pour être vraiment tragique et qui ne rappelle Faust que par l'énergie titanesque de sa volonté.

J. P. a étudié plus longuement *Hamlet* que *Faust*, comme si la pièce de Shakespeare soulevait plus de problèmes esthétiques que celle de Goethe. C'est qu'il ne s'est pas borné à l'analyser et à la commenter, il a voulu montrer le héros du tragique anglais sous un aspect nouveau; ce n'est pas le caractère faible et irrésolu, impuissant à remplir la tâche qui lui est imposée, qu'il a cherché, après tant d'autres critiques, à mettre en lumière, c'est l'ironie de sa nature qu'il s'est attaché à découvrir dans tout les actes de sa tragique existence, c'est de ce point de vue nouveau qu'il prétend expliquer l'économie du drame de Shakespeare. Il y a là, sans doute, quelque chose d'ingénieux, mais en même temps une exagération manifeste. S'il n'est point impossible, ni difficile de trouver de l'ironie dans le langage et l'attitude de Hamlet, il me semble aussi singulièrement inexact d'y voir le trait distinctif de son caractère et non moins faux de vouloir expliquer toute sa conduite par un prétendu travers de sa nature; mais cela n'empêche pas qu'on lise avec intérêt la conférence de Johannes Petersen.

Ch. J.

612. — Emile FAGUET. *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle.* Première série, 1891, Paris, Lecène et Oudin, in-12, 1-xix-371. Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est le premier d'une série de volumes dans lesquels M. Faguet étudiera l'histoire et le mouvement des idées au XIX^e siècle. Comme le titre l'indique, ce sont des études politiques et morales, au cours desquelles nous savons de reste que la littérature retrouvera son compte. Le plan général en est largement tracé, avec une simplicité qui est même inquiétante. Les idées morales d'une époque sont chose si souple, si fuyante, qu'elles ne se laissent pas toujours emprisonner dans les cadres inflexibles d'un système. Celui de M. F. est toujours si rigide et si nettement dessiné, qu'on en peut estimer l'élégance plus qu'on en doit affirmer la solidité. En étudiant les quarante-huit premières années de notre siècle, M. F. y voit deux parts à faire, dont la seconde s'étend de 1830 à 1848, et marque l'avènement de la croyance mystique et du gâchis dans les théories politiques. Quant à la première époque, celle qu'il

étudie seule dans le présent volume, elle continue logiquement le XVIII^e siècle dont elle a conservé l'esprit critique et les théories sociales, devenues des sentiments. L'habitude de la discussion, de la réflexion, du contrôle, les recherches scientifiques et les exigences sans cesse croissantes de la raison ont tué le principe religieux, la foi au surnaturel, le respect du dogme révélé. La morale devient une science autonome ; elle a brisé les racines qu'elle plongeait autrefois dans la religion.

Avec celle-ci a disparu encore le sentiment dynastique. Par quoi remplacé ? par deux principes politiques que le siècle précédent nous légua, liberté et démocratie, sans cesse en conflit malgré leur origine commune, puisque le bien être général est la plus impérieuse contrainte qui puisse limiter la liberté de l'individu. En un mot, chrétiens fervents ou tièdes, protecteurs de l'individu ou de la masse, les hommes de cette première période ont été des idéologues toujours, tantôt des individualistes, tantôt des démocrates, le plus souvent plus habiles politiques que moralistes.

En vérité, il n'était pas aisé de réunir, pour leur donner un air de famille, des physionomies aussi différentes que celles qu'on a groupées ici. C'était risquer de rencontrer quelques récalcitrants, que d'entraîner dans le même courant Joseph de Maistre, cet Hobbes catholique, Bonald, le logicien du dogme, la poétique M^{me} de Stael, le tendre Benjamin Constant, l'austère Royer Collard et le charmeur que fut Guizot, encore que l'on soit un peu surpris de ne trouver là ni Chateaubriand au début, ni Lamennais à la fin ; à moins que l'on ait craint d'exagérer des disparates qui disloqueraient l'unité du livre.

Quoi qu'il faille penser des théories et des jugements de l'auteur sur les idées et les hommes, on doit rendre pleine justice à l'incontestable talent avec lequel M. F. a composé ces remarquables études. Par l'élévation de la pensée, par la finesse des déductions, par la rigueur, quelquefois perfide, des conclusions, par l'aisance avec laquelle le raisonnement évolue au milieu des abstractions, par la hauteur des spéculations et par l'impeccable austérité de la forme, ce livre est assuré de prendre place aux premiers rangs parmi les études critiques de notre temps. La physionomie de chaque écrivain est vue avec une lucidité qu'égale la netteté du dessin. Si l'on voudrait écarter le léger nuage qui brouille un peu la figure de M^{me} de Stael, il faut louer sans réserves l'habile portrait de Benjamin Constant, et quant à Joseph de Maistre, je doute si on en a jamais tracé une esquisse plus fouillée et plus étrangement expressive. Quelques personnes, les femmes surtout, ont déploré que le style de ces études en rendît l'idée moins facilement accessible par sa forme trop ingénieusement étudiée et quelquefois un peu enveloppée. C'est un beau reproche, auquel M. F. sacrifiera aisément, quand il le voudra, quelques tournures archaïques dont, aussi bien, il sait qu'il n'a pas la primeur en ce temps-ci. Quant au reste, c'est un plaisir rare de goûter ce style ferme, nerveux, plein de sens et d'idées, gracieux rarement

(sauf les pages sur *Adolphe*) mais grave à dessein, fertile en maximes et en axiomes d'une concision ingénieuse et éloquente, en conformité avec le caractère et le talent des hommes que le critique étudie et qui semblent l'inspirer. M. Faguet montre à son honneur que la peinture est une imitation.

LÉO CLARETIE.

613. — **Sigmund Billings** *Kleine Chronik der Stadt Colmar* hrag. von Andreas WALTZ. Mit mehreren Abbildungen. Colmar, Barth et Lorber. 1891. In-8, vii et 374 p.

La *Petite chronique* colmarienne de Billing était connue depuis longtemps. En 1873, Rathgeber avait publié les pages relatives à Colmar sous le règne de Louis XIV (1648-1715) et pendant la Terreur (1786-1796). M. Waltz nous la donne aujourd'hui entière et complète d'après le manuscrit même de Billing qui appartenait à Chauffour et que la bibliothèque municipale de Colmar a récemment acquis. Mais il existait deux copies de ce manuscrit, la copie Kiener et la copie Marzloff-Mossmann, abrégées d'ailleurs de la moitié, n'allant que jusqu'à l'année 1788, et toutefois contenant quelques additions. M. W. a reproduit entre crochets dans le texte même les passages de la copie de Kiener qui manquent dans le manuscrit Billing, et dans l'appendice les passages de la copie de Marzloff. On accueillera avec la plus vive reconnaissance ce texte précieux qui commence à l'origine de la ville de Colmar et se termine au 22 septembre 1796. Billing ne cite pas souvent ses sources; mais on ne peut douter — puisqu'il fut, dit-il lui-même (p. 318) *Archivats-adjunkt* et qu'il était à la fois érudit et curieux — qu'il a consulté, outre les documents imprimés et les manuscrits et notes de sa propre collection, nombre de pièces inédites déposées aux archives. D'ailleurs, à partir de l'année 1773, il parle en son propre nom, retrace ce qu'il a vu et entendu, rédige une sorte de journal. Il est un peu sec; mais il semble réfléchi, mesuré, impartial, à moins qu'il ne vienne à parler des affaires religieuses et des excès de la Révolution. Mais qui lui reprochera de qualifier Euloge Schneider de « scélérat, comme il y en a beaucoup encore dans la République » et de dire à propos de l'arrestation de ce « verloffener Mönch » : *Domine, judicia tua sunt justa!* (p. 308-309). M. Waltz a conservé l'orthographe du manuscrit, à l'exception des majuscules et de la ponctuation; mais il donne, à la fin du volume, une table très soignée des noms de lieux et de personnes (p. 349-374) et il met au bas des pages des notes brèves et instructives sur les événements et leur date, sur les localités, sur les hommes remarquables qui sont cités dans la *Chronique*. Félicitons le laborieux et savant bibliothécaire, et remercions le encore une fois du nouveau et signalé service qu'il rend à l'histoire de l'Alsace ¹. A. Ch.

1. P. 289 et 368 lire Guittard et non Quittard.

614. — H. DRUMMOND. *Inner-Africa. Erlebnisse und Beobachtungen*, Gotha, Perthes, 1891, ix-253 p.

L'auteur a remanié son ouvrage *Tropical Africa* pour l'adapter au goût et, en l'honneur de l'alliance anglo-allemande, à l'amour propre du public allemand. Cette élégante traduction, habillée avec le luxe un peu crû de la reliure anglaise, a trouvé le succès : elle en est à sa deuxième édition et au quatrième mille. Cette faveur n'est pas imméritée : M. Drummond a les dons du vulgarisateur, au point qu'on oublie presque en lui l'explorateur et le savant. Le volume est coupé en chapitres variés, où sont traités, sans lien apparent, les problèmes géographiques, scientifiques, politiques, qui poussent sur la terre africaine.

M. D. a parcouru la région qui, de l'embouchure du Zambèse s'étage jusqu'au socle où sont creusés les lacs Chiroua, Nyassa, Tanganika. S'il n'a rien découvert, il a du moins tout observé. Il décrit le paysage en naturaliste, et les hommes en philanthrope, encore qu'un peu gouaillieur. On lui sera reconnaissant surtout d'avoir tracé les traits géologiques de cette tranche du continent noir : une zone littorale, marécageuse, dont l'ossature est un récif de polypiers et que borde à l'intérieur un renflement de grès : c'est la base d'un premier palier de quartzite blanc, bossué de mamelons, et qui se hausse jusqu'au plateau central, massif de granite et de gneiss. Deux questions d'ordre économique, se rattachent à ce sujet : celle des gîtes carbonifères et celle de l'origine des lacs. Le charbon est répandu sur plusieurs points (bien que M. D. ait en vain cherché un gisement signalé par Livingstone), mais il ne vaut pas la peine d'être exploité. Les cuvettes lacustres sont-elles dues à l'érosion glaciaire ou sont-elles les bassins aujourd'hui isolés d'une mer intérieure ? M. D. se prononce contre la première hypothèse, n'ayant relevé aucune trace d'action glaciaire. Ce qui le touche davantage, c'est l'amoindrissement des nappes d'eau jadis plus étendues, phénomène qui entravera sans doute l'œuvre des voies de communication. M. D. a étudié avec un intérêt particulier la dénudation ou plutôt la transformation incessante de l'écorce terrestre dans ce coin de l'Afrique ; il en a pénétré le mystère, et célébré l'agent, ou plutôt le héros : c'est un termite, la fourmi blanche, auquel est consacrée une monographie des plus curieuses. M. D. a une prédilection pour le monde des animaux : le chapitre intitulé « Mimicry » fournit des exemples originaux, avec gravures à l'appui, de la faculté que quelques animaux possèdent de revêtir la couleur et la forme des objets environnants ; M. D. a vu le premier un insecte qui a la figure d'une incongruité d'oiseau. Il tire occasion de ces faits pour écrire quelques pages de philosophie plus ou moins darwinienne.

Du ton humoristique et narratif, M. D. s'élève à l'éloquence et même à la prédication, lorsqu'il aborde la mission de l'Europe en général et de l'Angleterre en particulier sur la terre d'Afrique. Les Anglais, et, comme pis aller sans doute, les Allemands, sont les peuples élus qui doivent régénérer l'Afrique, et l'affranchir. M. D. revendique pour l'Angleterre

contre le Portugal, qui est fort malmené, le droit d'annexer le plateau central. Elle seule est qualifiée pour détruire l'esclavage, dont M. D. en deux chapitres qui ont le tort de se répéter, dépeint les horreurs. M. Drummond indique comme remède à cette « maladie organique » (*Herzkrankheit*) la conquête pacifique, la christianisation, la charité. Mais il n'indique pas la manière de les appliquer.

B. AUERBACH.

615. — **Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache**, von Friedrich Kluge, Professor an der Universität Jena. Fünfte verbesserte Auflage. 1. Lieferung. Strassburg, Trubner. 1891. 1 mark.

Nous avons annoncé déjà (n° 30, p. 68) ce premier fascicule de la cinquième édition du *Dictionnaire étymologique* de M. Kluge, en ajoutant qu'il renfermait un grand nombre d'additions. Un simple rapprochement fera voir combien l'édition de 1891 est supérieure à celle de 1888.

Tout d'abord, un grand nombre de termes qui ne se trouvaient pas dans l'édition précédente, ont pris place dans la présente édition : *Abschätzig*, *Abstecher*, *Abstimmung*, *Adamsapfel*, *ade*, *aehneln*, *Altan*, *altfränkisch*, *Altweibersommer*, *anheimeln*, *Anhöhe*, *anstellig*, *anzeteln*, *anziehend*, *Apfelsine*, *aufhören*, *aufwiegeln*, *Ausbund*, *ausmerzen*, et ces mots nouveaux ne sont pas simplement mentionnés; M. K. les traite avec détail. *Abschätzig* vient du Sud, Wieland l'employa souvent, Lessing ne le comprit pas; — *Abstecher* n'est cité qu'en 1807 par Campe, mais on le trouve dès 1769 et 1772 dans des traductions; — *Abstimmung* est né vers 1790; — *Adamsapfel* est mentionné pour la première fois en 1592 et M. K. nous donne tous ses synonymes dans les divers dialectes; — *ade*, très usité dès le xvi^e siècle, est aujourd'hui remplacé par *adieu* qu'on trouve dès 1644; — *aehneln* ne pénètre que dans la seconde moitié du xviii^e siècle et détrône *aehnlichen* qu'employait Luther; — *Altan* ne paraît dans les dictionnaires que depuis Stieler (1691), mais la Bible d'Eck donne déjà *althana* comme glose de *Söller*; — *altfränkisch* est très employé par les écrivains de la Haute-Allemagne au xvi^e siècle; — *Altweibersommer* a de nombreux synonymes et peut être comparé à nos « fils de la vierge » et à l'angl. *gossamer*; — *anheimeln* est noté en 1709 par Dentzler et introduit par les écrivains suisses; — *Anhöhe* paraît à la fin du xviii^e siècle et remplace *Amberg* qu'on rencontre chez Voss; — *anstellig* est recommandé par Lavater, saisi au vol par Nicolai, employé par Schiller dans *Tell* (au xviii^e siècle, ajoute M. K., on disait *activ*, *agil*; Luther avait écrit *ausrichtig*, d'autres, *anschlägig*); — *anziehend* remplace *interessant* à la fin du dernier siècle; — *Apfelsine* vient de Hambourg vers 1700 et supplante *Chinapfel*; — *aufwiegeln*, que Luther ne connaît pas (il emploie *erregen*), paraît tout d'abord en Suisse; — *ausmerzen* est pareil-

lement inconnu de Luther (qui se sert de *aussondern*) et vient de *märz* ou mars, parce que dans ce mois on sépare du troupeau les brebis mauvaises; cf. l'espagnol *marcear*.

En outre, les anciens articles sont considérablement augmentés. M. K. fait d'une façon rapide, mais substantielle, l'histoire des mots. Il montre, à l'art. *Aar*, que ce mot avait presque disparu au xvi^e et au xvii^e siècles, mais qu'il subsistait dans ses composés et devint par suite un terme poétique dans la moitié du xviii^e siècle, — et il cite à ce propos un exemple topique de Goeckingk, ainsi que Goethe et Schiller. Il rappelle que *Abbild* fut employé par Haller, Withof et Ch. Lessing, malgré les railleries de Schönaich. Il dit, dans l'art. *Aberglaube*, que Luther préférait *Missglaube*, que les dictionnaires de Frisius et de Maaler semblent préférer *Apostütlerei* et que le bas-allemand emploie *bîglôve*. Il trace l'historique du mot *Almanach*, et donne les sens du mot *Alp* dans les dialectes. Il complète de vingt lignes au moins l'art. *Auster*, etc.

Enfin, les mots étrangers ont désormais leur place dans le Dictionnaire, et M. K. les traite avec le même soin, le même souci de l'exactitude que les mots germaniques : *abonnieren* (mentionné par Kinderling et Campe); *absolvieren* (Hutten); *Accent* (1564, 1571, 1616); *addieren* (1532); *Adjudant*; *Admiral*; *Adresse*; *Advocat*; *Agio*; *Agraffe*; *Akt*; *Akten*; *Aktie* (1716); *alert* (1695); *Alkohol*; *Alt* (mus.); *Amarant*; *Amber*; *Amethyst*; *Amnestie* (date de la guerre de Trente Ans, ainsi que *Generalpardon*); *Amulet*; *amusieren*; *Ananas*; *Anchovi*; *Anis* (figure déjà dans la quatrième édition, mais compte dix lignes de plus); *antik*; *Antipathie*; *Aeonen* (encore un mot raillé par Schönaich, mais qui perce, grâce à Bodmer et Wieland); *Apanage*; *apart*; *Apotheke*; *Appetit*; *Aprikose* (qui arrive par les Pays-Bas et n'est d'abord usité que dans la Basse-Allemagne); *apropos* (1685); *Archiv*; *Arie*; *Arithmetik*, *Arkade*; *Armee*; *aromatisch*; *Arrak*; *Arras*; *Arrest*; *Arsenal*; *Arsenik*; *Artillerie*; *Artischoke*; *Atlas*; *Atout*; *Attentat*; *Audienz*; *Auktion*; *ausstaffieren*; *Autor* qui se produit à la fin du xvi^e siècle.

Nous n'avons encore examiné que la lettre A. Mais nos remarques s'appliquent pareillement à la lettre B (ce premier fascicule s'étend jusqu'au mot *burschikos*). M. K. y a fait aussi des changements qui méritent d'être signalés. *Baar* qui ouvrait la lettre B, est désormais plus loin, sous la forme *bar*. *Bagage*, *Bagatelle*, *Bajonett*, *Balkon*, *Ballet*, *Ballon*, *Bambus*, *banal*, *Banane*, *Bande* (au sens de troupe), *Bandit*, *bankerott*, *Baracke*, *Barde*, *Barriere*, *Barricade*, *Basalt*, *Bataillon*, *Batterie*, *Belletrist* (1750), *Bergamotbirne*, *Bibliothek*, *Bigamie*, *Bilanz*, *Billard*, *Billet*, *Biskuit*, *Bivouak*, *biçarr*, *blamieren*, *Blankett*, *blockieren*, *blümerant* (de « bleumourant » et que le puriste Zesen proposait de remplacer par *sterbeblau*), *Bombe*, *Bonbon*, *Bonmot*, *Bouquet*, *boycottieren*, *Brigade*, *brillant*, *Bronze*, *brünett*, *Büffet*, *Bureau*, sont des mots étrangers que n'avaient pas accueillis les éditions antérieures. D'autres mots germaniques, précédemment oubliés, ont pris

place dans le récent fascicule : *Bänkelsänger*, *beiern* (tinter les cloches), *bewahrheiten*, *Biedermann*, *Bifang*, (verger), *Blaustrumpf* (où M. K. n'oublie pas le sens spécial du mot dans les *Brigands* de Schiller), *Bö* (coup de vent), *Bockshorn* (ins Bockshorn jagen), *Böschung*, *Büchel*, *Buchweizen*. D'autres ont reçu de notables additions : *Bankert* (où l'on nous donne les synonymes *Hübschkind*, *Liebkind*, *Mantelkind*) ; *Bastei* (où l'on cite des exemples de 1450, de 1460, de 1561) ; le pluriel *Bauten* ; *Bazar* ; *Beifuss* (où l'on nous rappelle une superstition du passé) ; *Bemme* ; *bieder*, *blank*, *blond* (avec de nombreuses citations de leur emploi) ; *Bocksbeutel* (qui vient du hambourgeois et se répandit à la suite de la pièce de Borckenstein) ; *Böhnhase*, *Bordell*, *brav*.

Cette énumération suffit à montrer ce que vaut et vaudra la cinquième édition du Dictionnaire de M. Kluge. L'auteur ne cesse d'améliorer son œuvre ; il ne se contente pas d'être clair, précis, et aussi sûr que possible dans ses étymologies ; il s'efforce d'être complet.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons un peu tard, — mais on nous saura gré de l'annoncer — une étude de M. A. GASCARD, intitulée *Tableaux du vieux temps*. Elle a paru dans le Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne (2^e semestre 1888, p. 335-350). M. G. trace, d'après les manuscrits enluminés, les peintures et les textes du moyen âge, une série de tableaux qui présentent sous tous ses aspects la vie de nos pères et nous permettent de suivre un homme du *xv^e* siècle depuis le berceau jusqu'à sa tombe. Cette étude très documentée, très fouillée, et qui renferme en quelques pages une quantité de détails à la fois curieux et importants sur les baptêmes, mariages et enterrements de l'époque, fait grand honneur à M. Gascard ; et nous ne saurions trop encourager l'auteur de ce remarquable travail à nous donner plus tard un livre sur la vie privée de la France au moyen âge, d'après les sources et documents qu'il dépouille avec tant de conscience et d'ardeur.

ITALIE. — M. Hippolyte ISOLA, bibliothécaire de la ville de Gênes, avait déjà publié les deux premières parties d'une *Storia delle lingue e letteratura romanza* dans le volume III des « *Storie Nerbonesi* » qui paraissent dans la « *Collezione d'opere inedite e rare* » de Romagnoli à Bologne. Il vient de faire paraître le premier fascicule de la troisième partie de ce travail (Gênes, 1891, in-8°, cxxviii p.).

— Dans une lettre adressée à M. MONACI et publiée dans les comptes rendus de l'Académie *Dei Lincei* (Di un aneddoto Dantesco, 6 p. in-4), F. CARTA, bibliothécaire de l'*Estense* à Modène, signale l'existence à la Bibliothèque Brera (Milan), d'un exemplaire inconnu de la *Divine Comédie* aux armes de la famille Alighieri et qu'il croit écrit par Francesco di Ser Nardo da Barberino, sur l'ordre d'un Alighieri vers 1337. Dans une note préliminaire, M. Monaci fait ressortir l'intérêt de cette découverte.

— M. Isidore DEL LUNGO vient de publier trois conférences faites en mai 1891 à l'Institut des études supérieures de Florence sur la représentation historique du

moyen âge italien dans le poème de Dante. (La figurazione storica del medio evo italiano nel poema di Dante. I. Della realtà storica nella Divina Commedia secondo gli intendimenti del poeta (35 pp.). II. I comuni. I signori, le corti, il clero. III. Il Papato, l'Impero (72 pp.). — (in-8, Florence, Sansoni). Ce sont des études brillantes et superficielles, écrites avec la prolixité naturelle à l'auteur. On y trouvera des idées intéressantes sur l'histoire de l'Italie à l'époque dantesque, mais les références manquent absolument.

RUSSIE. — M. VOLTER, auquel on doit déjà d'intéressantes études sur le folklore lithuanien, vient de faire paraître à Pétersbourg un volume de *Matériaux pour l'ethnographie des Latviches* (ou Lettes) du gouvernement de Vitebsk. Cette première partie comprend des chansons de fête et de famille. La seconde partie donnera un commentaire grammatical.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 novembre 1891.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que les récents travaux du Tibre ont fait découvrir de nouveaux fragments de la décoration de l'ancien pont construit, à peu près au lieu où se trouve aujourd'hui le *Ponte Sisto*, sous Valentinien et Valens, entre 364 et 367, notamment un pilastre avec inscription votive à la *Victoria Augusta comiti dominorum... nostrorum*. Une statue de la Victoire était évidemment placée sur ce piédestal, et c'est à elle qu'appartenait sans nul doute une grande aile de bronze qu'on vient d'extraire du fleuve. Dès 1878, on avait retrouvé aux mêmes lieux des fragments de bronze, sans doute des deux statues de Valentinien et de Valens. Quelque tremblement de terre aura précipité dans le Tibre toute cette décoration du pont du IV^e siècle. — En rapprochant beaucoup de fragments similaires de marbre sculpté trouvés aussi dans le lit du fleuve, on a recomposé presque entièrement une statue archaïque d'Apollon, qui paraîtrait dater d'avant Phidias. — Le 3^e fascicule des *Monumenti antichi* publiés par l'Académie royale des Lincei vient de paraître : il contient les deux inscriptions sur les jeux séculaires trouvées dans les berges du Tibre il y a un an, et le commentaire de M. Mommsen. — La dernière saison des fouilles de Pompéi a donné beaucoup de nouvelles peintures murales, et un nouveau cadavre, celui d'un robuste jeune homme, dont le vêtement est presque entièrement conservé. — M. Jules Minervini, correspondant de l'Académie, vient de mourir à Rome.

M. Boissier présente à l'Académie un compte rendu des fouilles faites par M. le docteur Carton, médecin militaire à Teboursoûk (Tunisie), et M. le lieutenant Denis, dans quelques-unes des villes romaines de la contrée. Ces fouilles, très importantes, ont produit de beaux débris d'antiquités. A Dougga, l'ancienne Thugga, MM. Carton et Denis ont fouillé presque complètement le temple de Saturne, où ils ont trouvé des stèles puniques, des débris de colonnes d'un beau caractère, et sur les murs des *cellae* des revêtements de stuc très intéressants. Ils ont commencé à mettre au jour un hippodrome et un théâtre, qui paraît très bien conservé. A El Matriâ (*civitas Numiulitana*), ils ont dégagé un temple en l'honneur de Jupiter *Optimus Maximus*, de Junon et de Minerve, et entamé l'étude d'autres monuments qu'il serait facile de rendre au jour. M. Boissier demande et obtient que l'Académie adresse ses félicitations et ses remerciements aux jeunes explorateurs, et souhaite qu'on leur fournisse les moyens de continuer leurs recherches.

M. Dieulafoy commence la lecture d'un mémoire sur les *édifices religieux des Perses*.

Ouvrages présentés : — par le marquis d'Hervé-Saint-Denis : STRINDBERG (Auguste), *les Relations de la France avec la Suède jusqu'à nos jours, esquisse historique des relations des deux pays* (dédié à l'Alliance française); — par M. Le Blant : WILPERT (Joseph), *Ein Cyclus christologischer Gemälde aus der Katakomben der heiligen Petrus und Marcellinus*; — par M. Gaston Paris : *le Roman de Thébes*, publié par Léopold Constans (publication de la Société des anciens textes français); — par M. Jules Girard : GARNIER (Charles) et AMMANN (A.), *l'Habitation humaine*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 14 décembre —

1891

Sommaire : 616. BORINSKI, Système de phonétique. — 617. BURY, Pindare, Néméennes. — 618. CUMONT, Un temple mithriaque d'Ostie. — 619. SJOESTRAND, Le Supin latin. — 620. JULLIEN, La fondation de Lyon. — 621. MERRY, Poésie latine archaïque. — 622. CAMPAUX, Histoire du texte d'Horace. — 623. WEYMANN, Apulée, Amour et Psyché. — 624. KELLE, Les psaumes de Noïker. — 625-626. HERRMANN, Albert d'Eyb, Le livre du mariage et les drames traduits. — 627. CONRAT, Le livre de droit de Tubingue. — 628. LE BRETON, Le roman au XVIII^e siècle. — 629. La Fontaine, Œuvres, VIII. — 630-631. VETTER, Zurich et la littérature anglaise ; Les Discours des peintres. — 632. HIRZEL, Wieland et les Kuenzli. — 633. WOELFFLIN, Gessner. — 634. LITZMANN, Lettres d'Hölderlin. — 635. — EWALD, Braun, Lassberg et les Grimm. — 636. HEWETT, Goethe, Hermann et Dorotheë. — 637. SAUER, Uz. — 638-640. Kant, trad. Adickes, ANDLER et CHAVANNES. — 641. DELABORDE, L'Académie des Beaux-arts. — 642-643. DE MÉLY, Les trésors de Saint-Maurice d'Agaune, de Sion, de Chartres. — 644. CLEMEN, Les monuments artistiques de la Province Rhénane. — 645. Inventaire des richesses d'art de la France, Province, monuments civils, V. — Chronique. — Académie des inscriptions.

616. — **Grundzüge des Systems der articulierten Phonetik zur Revision der Prinzipien der Sprachwissenschaft**, von Karl BORINSKI. Stuttgart G.-J., Göschen, 1891. In-8, xi-66 pp. Prix : 1 mark 50.

M. Borinski attribue à « la plus grande résistance de la sphère labiale » (p. 47) le fait de la conservation de l'hiatus attique entre voyelles autrefois séparées par un *v*. Jusqu'à lui, on s'était contenté de dire que le *y* et l'*s* intervocaliques avaient disparu en grec antérieurement à l'époque de la contraction des voyelles, tandis que le *v* n'était tombé que longtemps après. Combien « plus grande résistance de la sphère labiale » est plus joli ! M. B. croit aussi (p. 51) que *Saul* est devenu *Paul* par changement d'*s* en *p* et que l'*r* peut-être a permuté en *b* dans l'anglais *Bob* = *Robert*. Ce sont des conceptions hardies. Les linguistes timides se bornent à constater que le redoublement des consonnes n'est pas sans exemple dans les appellations familières, et qu'il arrivait parfois aux Juifs du temps de la conquête de latiniser ou d'helléniser leurs noms. En dépit de ces aperçus risqués, il y a d'excellentes choses et des considérations capitales dans cet opuscule : — au point de vue logique, le mot précède l'objet, comme l'œil précède la lumière (p. 64) ; — c'est la langue qui crée la race, bien plus que la race ne crée la langue (p. 62) ; — l'étude des langues vivantes, des patois et des jargons même est le premier devoir du linguiste (p. 38) ; — l'accent est le grand facteur de la construction et de la destruction du langage (p. 27) ; — les prétendues « lois phonétiques » ne sont pas des lois dans le sens propre

du mot et ne constituent que la généralisation d'un ensemble de faits qui auraient pu être tout autres qu'ils ne sont (p. 23)¹; — bien des langues ont précédé l'*ursprache* que le linguiste est en mesure de reconstituer (p. 33); — l'étymologie demeurera un jeu stérile, tant qu'elle s'obstinera à perdre de vue le caractère purement idéal des éléments radicaux qu'elle isole (p. 61). Tout cela est vrai, trop vrai peut-être. Mais, comme ces précieux principes ont été formulés bien des fois avant lui, que tous les vrais linguistes en sont pénétrés et s'efforcent de les appliquer, que les autres ne le liront pas, — ils ne lisent rien, ils se mettent des œillères et vont de l'avant, — ou n'y comprendront rien si d'aventure il leur prend fantaisie de le lire, les gens de difficile composition ne manqueront pas de se demander pour quelle raison M. Borinski a écrit son livre, tout en reconnaissant qu'il aurait pu beaucoup plus mal employer son temps.

V. H.

617. — Πινδαρου Ἑννεαχοι Νημεονικάς. The Nemean Odes of Pindar edited, with introduction and commentary, by J.B. Bury, M. A., fellow of Trinity College, Dublin. London, Macmillan and Co. 1890. LXI et 272 p. gr. in-8.

De tous les poètes grecs Pindare est peut-être celui qui a le plus besoin de commentaire : on peut savoir le grec sans comprendre Pindare. Le lyrisme, et particulièrement le lyrisme chorique, a son vocabulaire, ses tropes, ses métaphores, ses procédés de construction à lui; or nous avons perdu Stésichore et les autres précurseurs de Pindare, et si nous les possédions, il resterait toujours la vive originalité d'un grand poète au fier langage, au vers sonore, retentissant, aux fortes pensées revêtues d'images éclatantes. Ajoutez des difficultés d'un autre genre : tant d'allusions devenues obscures pour nous, un certain mystère qui rebute quelques lecteurs et qui attire d'autres. M. Bury est du nombre de ces derniers. Il connaît bien son poète, il l'admire et il l'aime; il connaît aussi ses commentateurs, et il a profité de leurs lumières, comme de raison, mais avec indépendance, en gardant la liberté de son jugement. Aussi ses introductions et ses notes frappent-elles par un accent personnel; le lecteur y sent une chaleur qui le gagne. Le commentaire lutte vaillamment avec les difficultés du texte, les traductions et les paraphrases ne serrent pas seulement l'original de près, elles en rendent souvent avec bonheur le tour poétique.

Quelque sincères que soient ces éloges, je crains qu'ils ne touchent guère M. Bury. Car je n'ai encore rien dit de ce qui, à ses propres yeux,

1. M. B. a une comparaison ingénieuse et topique : la pierre que j'ai jetée est désormais soumise aux lois de la chute des corps; mais il n'était pas dit que je dusse la jeter, ni dans quelles conditions, et ces faits échappent à toute loi. A la bonne heure; mais, une fois jetée, elle suit une direction constante. Nous n'en demandons pas davantage.

constitue le vrai mérite et la raison d'être de son édition, ce qui lui a mis la plume à la main. Les hommes en général, et les auteurs en particulier, ont souvent le travers d'attacher peu de prix à leurs qualités solides et de faire grand cas de leurs singularités et excentricités. M. B. paye son tribut à cette infirmité. Que n'a-t-il médité les fines et judicieuses observations que M. Alfred Croiset a faites dans cette *Revue* (1881, I, p. 61 sqq.) au sujet du *Pindare* de F. Mezger? Ce savant prétendait trouver dans certains mots répétés aux places correspondantes de deux ou plusieurs strophes la pensée maîtresse de l'ode. « S'il en était ainsi, dit M. Croiset, Pindare aurait écrit intentionnellement en logogryphes et en charades. » M. B. trouve, au contraire, que M. n'a pas poussé ce principe assez loin; en étudiant à son tour ce qu'il appelle les systèmes d'écho, *echo-systems*, il fait les découvertes les plus inattendues. Dans la VI^e *Néméenne* le poète parle des aimables jeux de Némée, Νεμέας ἐξ ἐρατῶν ἀέθλων (*Ant.* I, 5); un peu plus bas (*Ep.* I, 4) il appelle les rameaux d'olivier d'Olympie ἔρνεα; et ce même mot désigne plus loin (*Ep.* IV, 1) les rejetons de Latone (ἐρνεσι Λατοῦς). Ces mots ne sont pas choisis sans une intention profonde; les deux premières lettres, identiques dans ἐρατός et dans ἔρνος, font allusion à ἔρα, la terre. Or, les éclipses de gloire dans la famille des Bassides sont comparées par le poète aux intermittences de fécondité auxquelles la terre est sujette, et l'ode tout entière est, à proprement parler, un chant de la Terre, *a song of the Earth*. Il est vrai que Pindare dit καρποφόροι ἄρουραι sans se servir du mot ἔρα; n'importe, la clef du poème ne s'en trouve pas moins dans les deux lettres EP. — Dans la 3^e antistrophe (v. 6) de *Ném.* III, Chiron préside au mariage de la noble fille de Nérée, νύμφευσε... ἀγλαόκαρπον (ou ἀγλαόκρανον) Νηρέως θυγάτρα. Dans la 4^e strophe (v. 6) Aristoclide marie le collègue des théores d'Egine à de nobles ambitions, ἀγλαῖσι μερίμναις. Je traduis *marie* pour faire plaisir à M. Bury; le verbe προσέθηκε, dont se sert Pindare, n'implique pas l'idée de mariage. Mais remarquez la ressemblance des deux épithètes. A bon entendeur salut! Ne voyez-vous pas que le poète met ainsi Aristoclide sur la même ligne que Chiron et qu'il attribue au vainqueur la sagesse du Centaure? Je n'ai pas le courage d'analyser les derniers vers de la même ode: c'est tout un imbroglio d'allusions, de jeux de mots, d'échos entrecroisés. Il n'est pas une ode à laquelle M. Bury n'applique son étonnant système d'interprétation. Voilà les écarts où une sagacité excessive et le flair d'intentions cachées peut entraîner un esprit distingué et un savant de grand mérite. On dirait qu'il est aussi dangereux d'interpréter Pindare que de l'imiter; plus d'un commentateur du poète thébain a eu le sort d'Icare,

vitreo daturus nomina ponto.

Henri WEIL.

618. — Franz CUMONT. *Notes sur un temple mithriaque d'Ostie* (*Recueil des Travaux de l'Université de Gand, faculté de philosophie et lettres, fasc. 4.*) Gand, Clemm, 1891, 23 p., 2 planches.

Dans cet opuscule M. Cumont décrit soigneusement l'édifice découvert en 1885, et le rapproche des autres mithréums connus. L'explication des sujets représentés sur les mosaïques dont l'intérieur était entièrement garni, le conduit à reconnaître les éléments, en quelque sorte fixes, de la décoration de ces sanctuaires : savoir, indépendamment du bas-relief de Mithra égorgeant le Taureau qui occupe la place d'honneur, c'est-à-dire la niche du fond, le couteau du sacrifice, les sept planètes, les sept portes qui leur correspondent et marquent les sept degrés que l'âme doit franchir, les deux porte-flambeaux en costume oriental qui sont vers l'entrée. Ici toute cette décoration occupe le pavement de la nef centrale, réservée aux cérémonies, le gradin et les parois verticales, le stéréobate, si l'on peut dire, des deux *podia* dont cette nef est flanquée. De l'étude des dimensions de ces *podia* et de l'inclinaison de leur surface, M. C. conclut, contrairement à ses devanciers, que les initiés n'étaient ni assis sur le bord, ni couchés sur le dessus de ces banquettes ; ils s'y tenaient agenouillés, et pouvaient s'y prosterner, ce qui cadre parfaitement avec le caractère oriental de la religion de Mithra. Enfin les dimensions extrêmement restreintes des cryptes mithriaques (dans celle où les deux bancs sont le plus longs, à Spolète, ils n'ont chacun que 16 m.) sont à considérer. Malgré le grand nombre de ces sanctuaires, il est douteux que, petits comme ils sont, ils eussent pu suffire à un culte si en vogue, si les femmes y avaient pris part comme les hommes. Mais M. Cumont avance qu'elles n'y étaient pas admises ; et, bien qu'il se défende de conclure d'une façon absolue, ne poussant pas à fond la discussion, il nous paraît avoir raison sur ce point comme sur les autres.

M. R. DE LA BLANCHÈRE.

619. — Nils SJÖSTRAND. *De vi et us supini secundi latinorum*. Møller, Lund, 1891, 54 ps in-8.

Travail suédois, clair, sensé et très développé sur un point de détail. Je n'en vois pas bien l'originalité et par contre, il porte en bien des pages des traces d'inexpérience ¹.

E. T.

620. — *La fondation de Lyon*, par Em. JULLIEN, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Lyon, Lyon, Stork, 1891. Un fascicule, 82 pages.

Une inscription figurant au *Corpus* et un récit assez embrouillé de

1. Pourquoi ne pas donner le titre et la date du travail fondamental de Richter sur les supini ? — Toutes sortes de choses inutiles dans le 3^e chapitre ; mauvaise classification dans le 5^e. *Major videri* (p. 3.) est dans Silius une réminiscence de Virgile, *En.* VI, 49. etc.

Dion Cassius, tels sont à peu près les seuls documents qui nous renseignent sur la fondation de Lyon par L. Munatius Plancus. M. Jullien a essayé d'élucider le problème soulevé par cet important fait historique. Son petit opuscule, malgré ses dimensions étroites, est riche d'érudition : sa discussion est serrée et bien conduite, les témoignages dont il étaye son argumentation, présentés dans un ordre lumineux, les conclusions auxquelles il aboutit, sinon certaines, du moins très vraisemblables. Si nous ajoutons qu'un style, à la fois sobre et élégant, relève l'aridité du sujet, nous aurons rendu pleine justice à ce travail, où l'on retrouve les excellentes qualités qu'avaient fait remarquer l'auteur de l'étude sur les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome.

G. S.

621. — *Selected fragments of roman poetry from, the earliest times of the Republic to the Augustan age.* Edited with introductions and notes by W. W. MERRY, Oxford, at the Clarendon press, 1891. viii-290 pp. pet. in-8.

C'est une idée assez heureuse que celle que M. Merry a tenté de réaliser dans ce petit volume. Il a voulu réunir, à l'usage des personnes qui s'occupent de littérature latine, les principaux fragments de la poésie archaïque, depuis le chant des Saliens jusqu'à M. Tullius Laurea. Des notices et des analyses mettent le lecteur au courant et l'aident à se représenter l'ensemble de chaque œuvre mutilée. Rarement une note résoud un problème de langue ou d'antiquités. Pour ces différentes besognes, M. Merry a eu recours aux derniers travaux allemands ; de même pour l'établissement du texte. On doit regretter qu'il n'ait pas tenu compte des nombreuses corrections proposées par M. L. Havet dans une série d'articles récents de la *Revue de philologie*.

L.

622. — A. CAMPAUX, *Histoire du texte d'Horace*. Paris et Nancy. Berger-Levrault. 1891. 108 pp. in-8.

Ce travail purement bibliographique est intéressant surtout dans ses dernières parties, le récit des controverses soulevées aux XVIII^e et XIX^e siècles par le texte d'Horace. Il témoigne d'une grande bonne volonté qui n'a pas toujours été servie par une égale intelligence et connaissance du sujet. De là un trop grand nombre de méprises, principalement au début ¹.

1. En voici quelques exemples, pris dans quatre des premières pages. P. 8 : on connaît aujourd'hui plus de sept mss. mavortiens. P. 9 : le *magister Felix* de la suscription est sans doute le *Securus Memor Felix rhetor urbis Romae*, qui a revu en 535 un ms. de Macrobie ; la traduction qu'il a collationnée avec moi de *conferente mihi magistro*, me paraît peu exacte, il n'est pas absolument certain que nous possédions le ms. de Virgile corrigé de la main d'Asterius ; enfin, bien d'autres écrivains

M. Campaux n'a sans doute pas d'opinion personnelle; dans un grand nombre de circonstances, il se contente d'enregistrer, avec une passivité qui confine le manque de critique, les éditions et les systèmes, et si l'on trouve des jugements, ce sont les échos des jugements d'autrui¹. La première condition nécessaire pour s'occuper utilement d'histoire de la philologie, c'est d'être philologue.

P. L.

623. — **Apulei de Psyche et Cupidine fabula, adnotationibus criticis instructa** a Carolo WEYMANN. Friburgi Helvetiorum, 1891; vi-52 p.

La nouvelle Université fondée à Fribourg est devenue rapidement un centre important d'études. De jeunes professeurs, formés aux rigoureuses méthodes enseignées en Allemagne, ont introduit dans cette région du domaine roman la critique et la recherche vraiment scientifiques. Un ancien élève de M. Wölfflin, le célèbre latiniste de Munich, a choisi pour appendice du programme d'été de l'Université, une recension critique de l'épisode d'Apulée, Amour et Psyché. C'était la matière de son enseignement l'année dernière. Le texte est publié à nouveau dans les vingt-sept premières pages; suit la justification de ce texte dans

qu'Horace et Virgile ont été revus par un consul: Tite-Live, Macrobe, Prudence, Sedulius; et Solin l'a été par un empereur. P. 10, le plus ancien ms. conservé en Italie (Ambr. O 136 sup.) est du ix^e, non du xi^e siècle; encore vient-il d'Avignon. P. 11, les surcharges des mss. ont eu surtout des conséquences pour les copistes qui ont croisé les familles. P. 12, la diversité des textes n'a guère été supprimée par l'imprimerie; il aurait fallu donner plus de détails sur la première publication des œuvres d'Horace. — M. C. soulève, p. 25, un petit problème sans s'en douter. D'après lui, Lambin a établi son texte sur onze mss. Il suit en cela sans doute les indications de la préface de la seconde édition: *praeterquam quod omnes scripturae uarietates ex decem libris ueteribus, quibus Romae sum usus, et uno, quo Lugduni exscriptas... diligentissime recognoui..* Dans la même préface, on lit plus haut: *Cum... Q. H. F. olim in Italia cum decem libris manuscriptis contulissem*, ce qui confirme l'assertion précédente. Mais il y a là une méprise de Lambin lui-même. Car: 1^o dans le titre de la première édition (1561), donné en note par M. C. il n'est question que de dix mss.: *ex fide atque auctoritate decem librorum mss.*; 2^o dans le compte détaillé de ces mss. fait dans la préface de cette édition, il n'y a non plus que dix mss.: cinq du Vatican; 6^o celui de Donato Gianotti; 7^o celui de Gabriel Faerno; 8^o celui du card. Ranuccio Farnèse, qui était en réalité un imprimé contenant des collations de mss.; 9^o celui de Lodovico Orsini — ces deux derniers procurés par l'entremise de Fulvio Orsini, — et enfin, 10^e le ms. de Tornesius, de Lyon. Donc, en tout, neuf mss. italiens et un français. Il est facile de voir quelle confusion a faite Lambin entre les neuf mss. italiens et l'ensemble des dix mss. et on doit se fier avant tout à la préface de l'édition pour laquelle ils ont été consultés et au catalogue détaillé qu'il en a donné.

1. P. 9: « comme le dit très bien M. Eugène Benoist »; « ... ajoute Peerlkamp suivi en cela par Lucien Müller »; p. 10: « ... suivant Peerlkamp et Lucien Müller, à qui nous laissons la responsabilité de cette opinion... »; « comme le rapporte M. Eugène Benoist (répétition de la page précédente) »; « Keller croit en effet... »; etc.

un appendice d'étendue presque égale. Toutes les difficultés y sont discutées et éclaircies, le plus souvent à l'aide de rapprochements avec les auteurs de la même époque et avec Apulée lui-même. M. Weymann fait preuve d'une étude attentive de ces textes difficiles et dans bien des cas à l'avantage sur des philologues très pénétrants, mais dont les lectures se sont trop exclusivement bornées aux écrivains classiques. La critique de M. W. est réservée; souvent il se contente de défendre la tradition, ou de justifier entre plusieurs hypothèses celle qui se rapproche le plus de la leçon des manuscrits. Quelquefois il hasarde des conjectures en général fort heureuses¹. M. Traube lui en a suggéré aussi quelques-unes qui s'imposent à l'attention. Mais ce qu'il y a peut-être de plus précieux dans ce programme, ce sont les discussions et les rapprochements. M. W. a su condenser sous cette forme un grand nombre de faits grammaticaux importants, faciles à retrouver grâce à l'index. Aussi cette brochure est indispensable à quiconque s'occupe du latin de la décadence. Il n'y a qu'un regret à exprimer. M. W. ne nous apporte pas de renseignements nouveaux sur les manuscrits des *Métamorphoses*. On sait quelle incertitude règne encore sur ce point et combien une collation minutieusement exacte du Laurentianus est désirable. Ce sera là une tâche nécessaire pour le futur éditeur d'Apulée. Souhaitons que M. Weymann, préparé par cette étude préliminaire et encouragé par le succès, se décide à nous donner un jour le texte définitif du rhéteur de Madaure².

Paul LEJAY.

Schriften zur germanischen Philologie, hrsg. von Dr Max Roediger
Berlin, Weidmann, in-8.

624. — III. **Untersuchungen** zur Ueberlieferung, Uebersetzung, Grammatik.
der **Psalmen Notkers**, von Johann KELLE. 1889. x et 153 p. 7 mark.

625. — IV. **Deutsche Schriften des Albrechts von Eyb**, hrsg. u. eingel. von
Max HERRMANN. Erster Band. Das Ehebuechlein. 1890. LII et 104 p. 7 mark.

626. — V. Id. Zweiter Band. **Die Dramenuebertragungen**, Bacchides,
Menaechmi, Philogenia, 1890. XLIII et 156 p. 7 mark.

Le troisième fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie*, dû à M. J. Kelle, est consacré aux *Psaumes* de Notker et traite : 1° des manuscrits; 2° du traducteur; 3° de la grammaire. La première partie

1. A citer surtout : IV, 29 : *praetermeantur, praeferuntur* mss.; V, 1 : *superbe, super* mss.; V, 7 : *difflabant, deflebant* mss.; V, 7 : *affligitis, effligitis* mss.; V, 12 : *in morem, in more* mss.; V, 13 : *deuotae de uinctaeque*; V, 17 : *procacis bestiae*; V, 20 : *uiam quae sola adducit[iter] ad salutem*; V, 25 : *ullo mortis accersito[te] genere perimas*; V, 26 : *sed cum aliquam multum uiae... pererrasset, inscio quodam tramite*; V, 31 : *altrouorsus*; VI, 15 : *adreptum completumque festinat, adreptam completamque f.* mss.

2. Depuis que cet article est écrit, M. Weymann a quitté Fribourg; il a été remplacé par un autre élève de Wölfflin, M. Miodonski, dont le nom n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue*.

de ce travail se recommande par la clarté vigoureuse de la démonstration et par ses curieux résultats. On ne peut que résumer cette intéressante argumentation qui se produit à grand renfort d'exemples. La traduction des *Psaumes*, attribuée à Notker, qui se trouve imprimée dans le premier volume du *Thesaurus* de Schilter, repose, non sur le ms. de Saint-Gall 21, comme le soutenait Wackernagel, mais sur l'original disparu de ce ms. Une copie de cet original, pareillement disparue, fut faite en 1675 par Simon de La Loubère qui la transporta de Soleure à Paris; là, en 1697, par l'intermédiaire de Mabillon, elle fut copiée pour Schilter. Mais de 1695 à 1698 séjourna à Paris un savant Danois, Frédéric Rostgaard, qui, d'après les recherches de M. K., possédait une connaissance profonde de l'ancien-haut-allemand et qui prendra désormais une place considérable dans l'histoire de la philologie germanique. Rostgaard copia et fit copier la copie de Schilter. Son travail est à la bibliothèque de Copenhague et a été libéralement envoyé par le directeur de cet établissement, M. Bruun, à M. Kelle. Il est bien meilleur que le texte du *Thesaurus* qui renferme un grand nombre de lapsus, de fautes d'impression, voire de lacunes; Rostgaard l'a comparé avec soin, non seulement à la copie de Schilter, mais à celle de La Loubère. La copie de Rostgaard est même meilleure que le ms. Saint-Gall 21 qu'elle rectifie et améliore en beaucoup d'endroits (cf. la longue liste des p. 29-31). Après avoir ainsi prouvé la valeur et l'utilité du ms. Rostgaard, M. K. aborde la deuxième partie de son sujet (p. 42-47); il y fait voir que, d'après les mots et les formes et jusque dans le moindre détail, toutes les traductions de Saint-Gall sont l'œuvre d'un même homme et que le personnage qui a traduit et commenté Boèce, Capella, Aristote, a pareillement traduit et commenté les *Psaumes*. La troisième partie de la dissertation est purement grammaticale; c'est une étude très longue, très minutieuse du verbe et du substantif dans les *Psaumes* et autres œuvres de Notker; elle confirme d'une façon éclatante ce que M. K. avait avancé dans sa seconde partie. On ne pourra plus parler désormais, comme l'a fait Baechtold, d'une école de traducteurs qui aurait existé à Saint-Gall; M. Kelle l'a tuée.

M. Max Herrmann prépare un grand travail sur Albert d'Eyb et le printemps de l'humanisme allemand. En attendant, il réimprime dans le quatrième et le cinquième fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie*, les œuvres principales de son héros : le livre du mariage ou *Ehebüchlein* et les traductions de drames. L'*Ehebüchlein* méritait une réimpression. C'est un des livres les plus intéressants qui aient paru à la fin du moyen âge, une des premières œuvres qui, comme dit M. H., « exploitent les veines d'or de l'antiquité classique nouvellement ouvertes » (Eyb tire surtout ses exemples de Plaute, Térence, Cicéron, Valère Maxime, Apulée, Macrobe et Lactance — parfois aussi de Pétrarque), un des meilleurs écrits en prose allemande qui aient été publiés

avant la Réforme. L'*Ehebüchlein* existe en cinq manuscrits ; mais aucun n'est l'original qu'Eyb dédiait au sénat de Nuremberg le 1^{er} janvier 1472, et quatre d'entre eux sont insignifiants ; le seul qui mérite considération, est celui de Berlin, *b*, inconnu jusqu'ici. Quant aux imprimés connus, au nombre de douze, qui vont de 1472 à 1540, trois seulement ont de la valeur : C (Fritz Creussner de Nuremberg), K (Antoine Koberger de Nuremberg), Z (Günther Zeiner d'Augsbourg) ; tous trois appartiennent à l'année 1472. M. H. a pris pour base de son texte C ou l'édition de Koberger, quoiqu'il y ait évidemment entre elle et l'original deux intermédiaires ; mais il justifie son choix par de très bons arguments ; c'est Koberger qui travaillait pour le sénat de Nuremberg, et c'est son édition — quasi officielle — qu'a reproduite en 1517 le neveu d'Albert d'Eyb, l'évêque Gabriel d'Eyb (imprimé O). Citons encore dans cette introduction qui se rapporte purement à la bibliographie et à la critique du texte — M. Herrmann traite Albert d'Eyb comme on traite les classiques — un *Rechtsgutachten* ou consultation juridique de l'humaniste (p. XLII) où l'on retrouve parfois les mêmes phrases que dans un passage de l'*Ehebüchlein* (p. 19 et suiv.), et ajoutons que l'éditeur termine son utile publication par une table des noms propres (p. 100-103) qui sera non moins utile.

Les traductions de drames qu'avait faites Albert d'Eyb, ont paru pour la première fois en 1511, sur l'ordre de l'évêque Gabriel d'Eyb et par les soins assez maladroits du chanoine Jean Huff, à la suite du *Spiegel der Sitten*. Ce sont deux comédies de Plaute, de ce Plaute qu'Albert d'Eyb nommait « frölich » et « grosslustig », les *Bacchides* et les *Ménechmes*, et la *Philogenia* d'Ugolinus Parmensis (Ugolino Pisani). Elles offrent des « côtés brillants » (p. xxviii) ; elles sont pleines de fraîcheur et de verdeur ; elles ont le ton franc, hardi, populaire, l'allure des *Schwänke* allemands. Scherer les a nommées une *Germanisirung* et M. Max Herrmann, de son côté, les compare à une adaptation plutôt qu'à une véritable traduction (*Uebertragung* plutôt que *Uebersetzung*). Albert d'Eyb, en effet, ne se tient pas à la lettre du texte, comme font ses contemporains ; il en use librement avec l'original ; il s'efforce de traduire la pensée, et non les mots, *nach dem sinn und mainung der materiën*, pour citer ses propres expressions, et non *von worten zu worten*. M. H. examine dans son introduction de quel texte s'est servi Albert d'Eyb, et tout le monde le félicitera de la belle et heureuse découverte qu'il a faite sur ce point. Il prouve que l'humaniste a, pendant un séjour à Pavie, copié sur le manuscrit qui appartenait au professeur Balthasar Rasinus, les *Bacchides*, les *Ménechmes* et le *Poenulus*. La copie d'Eyb existe à la bibliothèque d'Augsbourg ; c'est le codex 126 qui renferme, outre les trois pièces de Plaute, plusieurs comédies latines du moyen âge, entre autres la *Philogenia* d'Ugolino Pisani, et c'est d'après cette copie qu'Albert d'Eyb a composé, vers 1472 et 1473, les trois tradue-

tions que M. H. réimprime aujourd'hui. Albert d'Eyb a même, comme le démontre M. H., introduit dans sa traduction les gloses, les scolies, les sommaires qu'il trouvait dans sa copie, c'est-à-dire le commentaire que faisait Rasinus à ses élèves et les *arguments* que le professeur dictait en langue latine à son auditoire. M. H. a d'ailleurs eu le soin très louable de donner dans les notes, d'après l'autographe d'Albert d'Eyb, tous ces passages de Rasinus, ainsi que toutes les lectures du texte latin qui s'écartent de la deuxième édition du Plaute de Ritschl. L'introduction qu'il a mise en tête de sa publication est très précieuse. Non seulement il nous renseigne sur son importante trouvaille, mais il ajoute de curieux détails sur les études d'Albert d'Eyb en Italie et la bibliographie de ses traductions de drames (1^o à la suite du *Spiegel der Sitten*, Augsburg, 1511; 2^o chez Steiner, Augsburg, 1537 — à noter, en passant la façon dont M. H. caractérise cet imprimeur « *ebenso grossartiger wie leichtsinniger Betrieb* »; 3^o en appendice au *Schimpf und Ernst* de Pauli, Francfort, 1550). Enfin, M. Herrmann apprécie deux autres tentatives qu'on fit en Allemagne au xvi^e siècle pour mettre en allemand les pièces déjà traduites par Albert d'Eyb et les « donner sous une empreinte un peu changée ». Il compare avec le plus grand détail aux travaux d'Albert d'Eyb, les *Menechmes* de Hans Sachs et la *Philogenia* de Martin Glaser, un poète qui, avec Hans Sachs, Peter Probst, Salomon Newber et Leonhard Culmann, porte à cinq le nombre des *Fastnachtspieldichter* de Nuremberg au xvi^e siècle. Il juge avec raison que la comédie de Hans Sachs a été complètement manquée et que le cordonnier-poète a tout à fait gâté son modèle. Quant à la pièce de Glaser, c'est une imitation péniblement fidèle de la *Philogenia* d'Albert d'Eyb.

A. Ch.

627. — *Il libro di diritto di Tubinga* edito da Max Conrat secondo i manoscritti (Estratto dal *Bulletino dell' Istituto di Diritto romano*, anno III, fasc. 1, 2 et 3), 66 pp. in-8, s. l. n. d.

Le *Libro di diritto di Tubinga*, que publie le Dr Max Conrat, est une des sources principales des *Exceptiones Petri* dont M. Flach s'est occupé récemment avec tant de succès. Cette précieuse édition complètera fort utilement l'étude déjà si importante que le Dr Max Conrat a consacrée lui-même aux *Exceptiones Petri* dans son beau livre intitulé *Geschichte der Quellen und Literatur des römischen Rechts im früheren Mittelalter*. A propos des *Exceptiones Petri*, il peut être utile de noter ici, en passant, que le ms. lat. 1730 de la Bibliothèque nationale ne donne pas, dans le prologue, ce nom propre : *Saxiloni* (comme M. Flach l'a dit ou plutôt l'a laissé croire, par suite peut-être d'une faute d'impression ¹), mais bien celui-ci : *Saxolino* (au nominatif

1. « Le livre est dédié non pas à un Odilon, mais à un Saxilon, magistrat. » (*Etudes critiques sur l'histoire du Droit romain au moyen âge*, p. 215). En disant *Saxilon*, M. Flach francise un mot latin *Saxilo*. Il faudrait dire *Saxolin* en francisant *Saxolinus*.

Saxolinus). J'ajoute cette observation : dans le même ms. lat. 1730, au ch. 1 du livre IV, on trouve les mots *ad Odilonem* et non *ad Saxolinum*. J'en conclus que, probablement, le prologue primitif portait : *Odiloni* et non : *Saxolino* ; ce qui peut devenir important pour l'histoire et la critique du texte.

Paul VIOLLET.

628. — André LE BRETON. *Le roman au dix-septième siècle*. Paris, Hachette, 1890. In-12, x et 322 pages. 3 fr. 50.

L'histoire du roman français au XVII^e siècle a été écrite, il y a quatre ans, en Allemagne, par M. Heinrich Koerting. M. André Le Breton a-t-il connu cet ouvrage ? Il ne le dit pas ; en tout cas, il n'a pas voulu rivaliser avec lui, et c'est même une œuvre toute différente qu'il a entreprise. Ce n'est pas, en effet, une histoire de la fiction en France, durant le siècle de Louis XIV, que nous donne le jeune et habile critique, mais une série d'études brillantes sur quelques-uns des romans — je devrais dire des ouvrages, car ce n'est que grâce à une hypothèse un peu forcée que M. A. L. B. a fait entrer les *Mémoires du comte de Grammont* dans son livre. — Y compris ces *Mémoires*, les œuvres successivement étudiées sont au nombre de onze seulement : l'*Astrée*, le *Berger extravagant*, la *Vraie histoire comique de Francion*, le *Roman comique*, le *Roman bourgeois*, le *Grand Cyrus*, la *Clélie*, le *Télémaque* de Fénelon avec le *Traité* de Huet, *Zayde* et enfin la *Princesse de Clèves*.

Si l'on est surpris de voir les *Mémoires du comte de Grammont* rangés parmi les romans, uniquement parce qu'il « est arrivé (à Hamilton) d'altérer les faits ou d'en intervertir l'ordre », on ne l'est pas moins de les trouver placés entre la *Clélie* et *Zayde*. On s'étonne tout autant que le *Télémaque* soit étudié avant la *Princesse de Clèves*. Sans doute, ce dernier ouvrage marque la dernière étape du roman au XVII^e siècle ; mais peut-on en parler après le *Télémaque*, qui appartient, lui, à une autre époque ? C'est sacrifier la vérité historique à je ne sais quelle symétrie littéraire que la critique ne peut que condamner.

Un autre reproche qu'elle est en droit ou plutôt qu'elle a le devoir d'adresser à M. A. L. B., c'est le mépris ou l'indifférence absolue qu'il affecte pour les influences étrangères ou autres. Les œuvres qu'il a étudiées et analysées dans son livre, y apparaissent comme autant de productions nées spontanément sur notre sol. Rien par exemple sur les Pastorales et le Roman héroïque d'où est sortie l'*Astrée* ; sur le roman picaresque espagnol, modèle et source de l'*Histoire comique de Francion* ; tout au plus le nom de Cervantès est-il prononcé à l'occasion du *Berger extravagant*. En trouvant aussi le *Grand Cyrus* et la *Clélie* placés entre le *Roman bourgeois* et les *Mémoires du comte de Grammont*, on serait tenté d'oublier, comme paraît le faire M. A. L. B., par quels liens étroits les deux romans de M^{lle} de Scudéry se rattachent à l'*Astrée*.

Encore une remarque, plutôt qu'une critique. M. A. L. B. a peut-être supposé trop connus de ses lecteurs les pères du roman français. C'est à peine s'il donne sur quelques-uns d'entre-eux de rares renseignements biographiques. Je m'empresse d'ajouter que ces renseignements sont très habilement choisis; mais on peut aussi les trouver parfois insuffisants.

Je n'examinerai point en détail chacun des onze chapitres du livre de M. A. L. B. Tous se distinguent par un style vif, clair, facile. Dans tous on trouve des analyses lucides et attrayantes. Les jugements, quelquefois trop courts, ont presque toujours de la mesure, de la justesse, et témoignent d'une grande sûreté de goût. Plus d'un lecteur pensera peut-être, non sans raison, que M. A. L. B. a apprécié trop favorablement Charles Sorel et la « *Vraie histoire comique de Francion* »; mais que de remarques judicieuses aussi sur l'éducation du héros, qui était celle de tous les hommes de sa génération; quelle satire vraie des représentants de la justice; quelle peinture spirituelle des cercles littéraires! Il était difficile également de caractériser en meilleurs termes le talent de Scarron dans le « *Roman comique* », ainsi que celui bien inférieur de Furetière. Les pages consacrées à la famille Vollichon, en particulier, sont pleines d'une verve piquante.

Après V. Cousin, M. A. L. B. a su parler avec intérêt du *grand Cyrus* et de la *Clélie*; s'il trouve dans le premier de « jolis crayons de la vie mondaine », il a grand raison de dire que les « carêmes prenants » du second sont, en réalité, de « pauvres sires ». Mais il a su découvrir, au milieu de tout ce bavardage de convention, un effort encore inconnu « pour décomposer le sentiment le plus complexe de tous », c'est-à-dire celui de l'amour. Si je n'ai pas caché ma surprise de trouver dans une étude du roman les *Mémoires du comte de Grammont*, je dois ajouter qu'on pardonne sans peine à M. A. L. B. d'en avoir parlé, tant il l'a fait avec agrément.

Mais pourquoi a-t-il réuni dans un même chapitre le *Traité du Roman* de Huet et le *Télémaque* de Fénelon? Ce n'est point parce que le premier a pensé que « la fin principale des romans est l'instruction des lecteurs », mais uniquement parce qu'il était le précepteur d'un prince, que Fénelon a fait dans son livre une si large part à l'enseignement moral. Cet enseignement, aux yeux de M. A. L. B., nuit à l'intérêt de la fiction, comme la fiction lui paraît amoindrir la portée des leçons de morale ou de politique. Rien de plus vrai au point de vue contemporain, mais en était-il de même pour les lecteurs du xvii^e siècle? Assurément non, et cette circonstance justifie, du moins en partie, Fénelon. « Un roman, remarque M. A. L. B., dans lequel un recueil de sermons est intercalé, n'instruit personne, parce qu'il n'est pas une image de la vie »; cela peut être vrai encore, dans une certaine mesure, mais ne s'applique qu'à moitié au *Télémaque*; le critique me paraît avoir été mieux ins-

piré, quand il dit de cette œuvre gracieuse et étrange que « c'est l'âme d'un saint François de Sales errant à travers une fiction païenne ».

Quelque intérêt que présentent les neuf premiers chapitres de l'étude de M. A. L. B., je crois que les deux derniers leur sont supérieurs ; c'est du moins ceux où il s'est montré le plus incontestablement original. Je trouve néanmoins le portrait de M^{me} de la Fayette trop idéalisé. La Française qui vendait au duc de Savoie — ce que M. A. L. B. paraît avoir ignoré ou oublié — les secrets de sa cour, est-elle bien cette figure « très malade, détachée de tout », qu'il nous peint ? La physionomie, en apparence « grave, douce, un peu fermée de M^{me} de la Fayette », l'a trop séduit sans doute, tout en lui inspirant des pages d'une fine et subtile analyse.

On voit, par ce que je viens de dire, quelles qualités distinguent cette étude de M. André Le Breton ; si c'est, comme je le crois, un début, c'est un début qui lui assure, dès aujourd'hui, une place honorable parmi nos critiques littéraires.

Ch. J.

629. — *Œuvres de J. de La Fontaine*, t. VIII. Paris, Hachette. Un volume in-8, 511 p. Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, outre les *Amours de Psyché* et le *Songe de Vaux*, contient divers opuscules de prose et de poésie où l'on ne reconnaît qu'en de bien rares endroits l'auteur des *Contes* et surtout le poète des *Fables*. Son roman de *Psyché*, a dit un critique moderne, « est une pastorale de courtisans du xvii^e siècle habillés à la grecque, occupés à disserter longuement, à rire froidement, et à sourire mignardement. » Quant au *Songe de Vaux*, fiction mythologique à laquelle La Fontaine « consuma trois années », sorte de plaidoyer où les déesses Apellanire, Palatiane, Hortésie et Calliopée, se disputent le prix d'excellence, il est difficile de le lire sans ennui. Je ne dirai rien de ses élégies ni de ses odes ; ces dernières, il les limait avec soin et longuement, car, disait-il, avec une gravité amusante :

L'ode, qui baisse un peu
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.

L'annotation de ce volume laisse, il me semble, à désirer. Sans être un savant, le *bonhomme* avait beaucoup lu et beaucoup retenu : c'est ce que les éditeurs ont paru un peu oublier.

P. 20. — « Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considère le goût du siècle. » — Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût du siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits. (La Bruyère, *Caract.*, I).

P. 47. — « J'aimerais mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle était quand elle plaïda sa cause devant un berger. » C'est à dire telle que la décrit Jean Le Maire dans ses *Illustra-*

tions de Gaule, au chapitre xxxiii, intitulé : De la requeste couverte et modérée que le juge rural Paris Alexandre fait de voir les dites trois déesses nues. Et de la dénudation des corpulences d'icelles. Explication de leurs beautés souveraines, etc.

P. 51. — « On dit que dans cette terre (l'Afrique) il y a de toutes sortes de monstres ». Ad hoc malefici generis plurima animalia, (Saluste, *Jugurtha*, XVII). Quale portentum... Nec Jubæ tellus generat, leonum arida nutrix. (Horace, *Od.*, I, 22).

P. 64. « Ainsi le feu, l'air, la terre avec l'eau,
 « Entretenoient une cruelle guerre. »

Obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis, etc. (Ovide, *Métamorph.*, I.)

P. 79. — « N'est-ce point (dit Psyché à l'Amour), que vous commencez à vous dégouter? En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites, je suis plus votre que jamais ». — En amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés. (La Bruyère, *Caract.*, III).

P. 94. — « La maigreur étant inséparable de l'envie ».

Invidus alterius rebus macrescit opimis. (Horace, *Epist. ad Lol.*)

P. 106. — « La pitié (dit Ariste ou Boileau) est celui des mouvements du discours qui plaît le plus ». — Boileau, dans son *Art poétique*, parle de ces beaux mouvements qui excitent en notre âme une « pitié charmante ».

P. 114. — « Je me souviens (dit encore Ariste ou Boileau) que les maux d'autrui nous *divertissent*, c'est-à-dire qu'il nous attachent l'esprit. »

La Tragédie en pleurs...

D'Oreste parricide exprima les alarmes,

Et pour nous *divertir* nous arracha des larmes.

(*Art poét.* III.)

P. 205. — « Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts (de fourmis.) »

It nigrum campis agmen. (Virgile, *Énéide*, IV 404.)

P. 210. — « Le royaume des morts a plus d'une avenue ».

Mille capax aditus et apertas undique portas

Urbs (Stygia) habet. (Ovide, *Métamorph.*, IV, 439.)

P. 230. — « C'est une nécessité qu'il y ait du bruit là où il y a tant de femmes. » Aussi nos pères disaient malicieusement :

Deux femmes font un plaid,

Trois font un grand caquet,

Quatre un plein marché. (Ler. de Lincy, *Prov.*, I, 221.)

P. 234. — *Muance* est un mot qui date du XII^e siècle. Il ne vient point de *mutatio*, lequel a donné *muaison*, mot assez fréquent que Godefroy n'a pas recueilli.

P. 247. — « Sous les lambris moussus de ce sombre palais. etc. » Lire dans les *Métamorphoses* d'Ovide la description de la demeure du Sommeil; on verra que La Fontaine en a traduit ici plusieurs vers.

P. 250. — « Homère épand toujours ses dons avec largesse. » Ovide avait déjà comparé Homère à une source intarissable :

Adjice Mæoniden, a quo, ceu fonte perenni.

Vatum Pieriis ora rigantur aquis. (*Amor*, Lib. III.)

P. 250. — « Ce que vous souhaitez, il vous faut l'accorder :
C'est à moi d'obéir, à vous de commander. »

Tuus, o regina, quid optes

Explorare labor, mihi jussa capessere fas est. Virg., *Énéide*, I, 14.)

P. 255. — « Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages. »

Allusion évidente à ce passage de l'*Énéide* où Virgile nous montre Énée, dans un temple de Carthage, contemplant les tableaux qui représentent les malheurs des siens :

Artificumque manus inter se operumque laborem

Miratur, videt iliacas ex ordine pugas

Bellaque jam fama totum vulgata per orbem .

(*Énéide*, I, 455).

P. 280. — « Il (l'amour) détruit l'embonpoint et rend la couleur blême;
Il donne du souci. »

Sed tamen haeret amor...

Et tenuant vigiles corpus miserabile curæ,

Adducit que cutem macies. (Ovide, *Métamorph.*, Lib. III.)

P. 315. — « Comparaison d'Alexandre, de César, et de Monsieur le Prince. » Les éditeurs ont négligé de renvoyer à Montesquieu qui, dans l'*Esprit des lois* (Liv. X, ch. xiv), a porté sur Alexandre un jugement très original, et aussi à Thiers qui, dans le dernier volume de son *Histoire de l'Empire*, compare Napoléon aux conquérants anciens et modernes.

P. 349. « L'ennemi de Philippe, (Démosthène) est semblable au tonnerre;
Je frappe, il surprend, il atterre. »

« Je frappais, j'abattais, j'atterrais (Fénelon, *Dial. des Morts*, XXXII). Fénelon, comme La Fontaine, applique à Démosthène ce qui a été dit de Périclès, « eum tonare et fulgurare, quem fulminibus et celesti fragori comparant comici », lisons-nous dans Quintilien.

P. 350. — « Car je dispose de ce qui est à lui (mon ami), comme s'il étoit à moi-même », en vertu de cette maxime citée par Térence dans les *Adelphes* :

Communia esse amicorum inter se omnia.

P. 356. — Que vous le trouveriez différent de lui-même? »

Quantum mutatus ab illo! (Virgile, *Énéide*, II, 274.)

P. 451. — En parlant de la princesse de Conti :

« L'herbe l'auroit portée; une fleur n'aurait pas

Reçu l'empreinte de ses pas. »

De même la *Camille* de Virgile :

*Ille vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.* (*Énéide*, VII, 808.)

P. 467. — Et non le bois de *calambour*. »

La note des éditeurs sur ce mot est trop vague. Le dictionnaire de Darmesteter et de Hatzfeld les aurait mieux renseignés. Ils y auraient trouvé une définition de ce mot plus exacte que celle qu'ils donnent et un exemple plus ancien que celui qu'ils citent.

P. 484. — « Père de l'univers, dominateur des cieus, etc. »

Ces vers ne sont pas une traduction de Cicéron, mais de Sénèque, « Parlons, dit ce dernier (Épit. CVII, trad. de Malherbe), parlons à Jupiter qui conduit la machine du monde avec les mêmes vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Cicéron, il me sera permis de la mettre en notre langue.

A. DELBOULLE.

630. — Theodor VETTER. *Zurich als Vermittlerin* englischer Literatur im achtzehnten Jahrhundert. Zurich, Schulthess, 1891. In-8, 26 p.

631. — *Die Discourse der Mahlern, 1721-1792, mit Anmerk.* hrag. Von Th. VETTER. Erster Theil Frauenfeld, Huber, 1891. In-8, 128 et 13 p. (Bibliothek aelterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, II, 3 fr.

632. — Ludwig HIRZEL. *Wieland und Martin und Regula Kuenzli, ungedruckte Briefe und Wiederaufgefundene Bruchstuecke.* Leipzig, S. Hirzel, 1891. In-8 VI et 240 q.

633. — Heinrich WÆLFFLIN. *Salomon Gessner, mit ungedruckten Briefen.* Frauenfeld, Huber, 1889. In-8, VIII et 160 p.

634. — Carl. C. T. LITZMANN. *Fr. Hoelderlins Leben, in Briefen von und an Hoelderlin.* Berlin, Hertz, 1890, in-8, VIII et 684 p.

635. — Emil BRAUNS *Briefwechsel mit den Bruedern Grimm und Joseph von Lassberg*, hrag. von EHWALD. Gotha, Perthes, 1891. In-8, 169 p. 3 mark.

Zurich a été au XVIII^e siècle la *Vermittlerin*, la médiatrice et comme le trucheman entre la littérature allemande et la littérature anglaise. Dans une brochure substantielle, toute pleine de noms et de détails, M. Th. Vetter retrace ce rôle de Zurich. Il montre que le public allemand n'a compris nettement l'importance de la littérature anglaise que par Bodmer et ses amis (*Discourse der Mahlern*, traduction du « Paradis perdu » que Bodmer ne cesse d'améliorer, et de la « Dunciade », recueil de ballades tirées de Percy « qu'il ne faut pas regarder avec mépris », éloge de Shakespeare). Notons, sur ce dernier point, une intéressante remarque de M. V. ; on sait que Bodmer parle en 1740 de *Saspar* et en 1741 de *Sasper*, et l'on en conclut qu'il ne connaissait pas le poète dont il estropiait le nom ; mais M. V. observe qu'en 1732 il avait écrit *Shakespear* et que, sans doute, huit ans plus tard, il fit un essai malheureux d'orthographe phonétique (il écrit pareillement *Scha-*

ser pour Chaucer), et qu'en tout cas il ne connaissait le poète anglais que par le *Spectator*. M. V. cite, outre Bodmer, le diacre de Winterthur, Jean Henri Waser, qui traduisit sous le nom de Breitenfels les œuvres de Swift (1756-1766), l'*Hudibras* de Bufler (1765), le *Catéchisme* de Watt, les *Éléments de philosophie morale* de Fordyce, — Jean Tobler qui traduisit les *Saisons* de Thomson et quatre sermons d'Isaac Barrow, — Henri Escher qui traduisit Tillotson et Jeremy Taylor. C'est encore à Zurich qu'on mit en allemand, parmi les théologiens, Samuel Clarke, Doddridge, Hervey, Sterne, Duchal, Hurd ; parmi les philosophes, Ferguson et Webb ; parmi les naturalistes et voyageurs, Lewis, Makbride et Coxe. Mais on ne doit pas oublier les revues comme l'*Uebersetzer* et comme celle qui portait le titre un peu long, mais expressif *Das Angenehme mit dem Nützlichen* (1756-1757) et qui renferme un grand nombre de morceaux tirés de l'anglais. Citons aussi, en terminant, et comme l'a fait M. Vetter, le nom de la librairie Orell, Gessner et C^{ie} qui eut l'honneur d'éditer les premières traductions allemandes des œuvres de Shakespeare, celle de Wieland (1762-1766) et celle d'Eschenburg (1775-1782).

M. Vetter nous ramène à Zurich avec sa réédition des *Discourse der Mahlern*. Il nous avait donné naguère la *Chronique* de cette société zurichoise qui s'efforçait de répandre le bon goût et de débiter la morale en « feuilles volantes à la façon des gazettes » (p. 9). Il reproduit aujourd'hui les vingt-quatre articles qui forment la première partie des *Discourse* (p. 1-124), tels qu'ils ont paru avec un fac-similé de la couverture, la dédicace au spectateur anglais et la table des matières. Les notes qui se trouvent à la fin du volume (p. 3-13) achèvent la démonstration que M. V. avait faite précédemment, à savoir que les *Discourse* doivent au *Spectator* non seulement leur origine, mais leur méthode et, comme disent les « peintres » dans la dédicace, tout ce qu'ils ont d'agréable. M. Vetter ne se borne pas en effet à lever le masque du « peintre » qui tient tel ou tel *discours* (Bodmer, Breitinger, Zellweger) ; il indique exactement les sources où ont puisé les Zurichois : tantôt Locke, Shaftesbury et même Du Bos, tantôt, et surtout, ce *Spectator* dont ils vantent avec une sorte d'effusion le bon sens et l'imagination vive, le savoir et l'expérience (p. 21) ; il commente certains endroits et les rapproche de passages analogues du *Mahler der Sitten* et des *Vernünftige Tadlerinnen* ; il rectifie les citations et les attribue à qui de droit.

Le travail de M. L. Hirzel renferme nombre de renseignements inédits sur Wieland. En 1755 le jeune écrivain était précepteur à Zurich, et avait tout un *sérail* de belles et spirituelles amies, les deux dames Grebel, les demoiselles Melissa Schulthess et Élisabeth Meyer de Knonau. M. H. ajoute à ce cercle un nouveau nom, celui de Regula Künzli,

dont Wieland se proclamait le dévoué correspondant et l'« amant platonique » (p. 154). Mais il ne se contente pas de raconter par le menu ce commerce sentimental; son *Introduction* très fouillée nous introduit dans cette famille des Künzli qui était une des meilleures de Winterthur et qui a produit des hommes remarquables par leur savoir ou par les emplois qu'ils ont revêtus. Le frère de Regula, Martin Künzli, que nous révèle M. H., a été pasteur et professeur dans sa ville natale; il a été l'ami de Bodmer et du sarcastique Waser (p. 1013), dont le nom paraît presque toujours uni au sien dans les correspondances de l'époque; il a subi l'influence de son compatriote Sulzer qu'il a défendu contre ses critiques et adversaires. M. H. apprécie les divers écrits de Künzli: la prétendue réfutation de Sulzer par Kinderlieb où l'on remarque beaucoup d'humour et de verve caustique, la suite de cette satire ou le *Klarer Beweis* qui fut revu par Bodmer, les *Moralische Betrachtungen und Urtheile* qu'on attribue à Waser, mais auxquels Künzli a sûrement collaboré (M. H. reproduit entièrement p. 39-48 ce curieux document que les biographes de Klopstock ne pourront négliger), le travail qu'il soumit à l'Académie de Berlin sur le système de Pope (il n'obtint pas, malgré Sulzer, le prix de cinquante ducats que Maupertuis, Formey, Premontval et Merian firent donner à Ad. Fr. Reinhard, p. 107-118), enfin la part active qu'il prit à la guerre des Zurichois contre Gottsched et les *Dunse*. En outre M. H. retrace les rapports de Martin Künzli avec l'auteur de la *Messiede*, son voyage qu'il reconstruit d'après le journal de Ring et des lettres à Bodmer, sa liaison avec Wieland — et à ce propos M. H. analyse l'*Edward Grandisons Geschichte in Görlitz* qui est certainement de Bodmer, mais que Wieland et Gessner s'attribuèrent et « adoptèrent » du consentement de Bodmer (p. 73-92). C'est particulièrement sur Wieland qu'insiste M. H. dans cette introduction longue et pleine de détails. Il a découvert une œuvre de l'écrivain qui n'a encore été citée nulle part, ni dans les histoires de la littérature allemande, ni dans les biographies de Lessing et de Wieland. Cette œuvre, à laquelle Waser a collaboré, que Künzli cite dans une lettre et qu'il semble avoir annoncée dans les *Freimüthigen Nachrichten* de Zurich, que Bodmer intitule *ein Schreiben an den Verfasser der Dunciade für die Deutschen* et où Wieland signale une singulière faute d'impression, a été retrouvée par M. H. grâce à cette faute d'impression; elle porte le titre que lui donne Bodmer et devra figurer désormais dans toute édition des œuvres de Wieland (p. 118-121). On voit ce que le livre de M. H. renferme de nouveau et d'intéressant. Non seulement il nous fait connaître Regula Künzli, « l'aimable et sage Winterthuroise » à qui Wieland avait destiné d'abord le manuscrit d'*Araspes und Panthea* (p. 108) et son frère, le gai et satirique Martin, qui, avec le grand poète, « appartient à l'état-major littéraire de Bodmer ». Non seulement il nous représente au vif le Zurich littéraire du milieu du xviii^e siècle. Mais il nous décrit l'existence et les œuvres de Wieland

dans une des périodes les plus décisives de sa carrière, dans ces années 1753-1757 où il s'abandonne à son exaltation religieuse, mais où perce déjà, par instants, le futur auteur de *don Silvio de Rosalva*. M. Hirzel n'a pas manqué de retracer cette métamorphose qui attrista profondément Martin Künzli. « De Wielandio melius est silere quam pauca dicere, écrivait-il le 10 septembre 1764; je déteste son caractère, si jamais il eut un caractère: c'est un Protée; on dirait qu'il veut jouer tous les rôles et terminer sa vie à Bedlam » (p. 147). On trouve à la suite de l'introduction: 1° les lettres de Wieland à Regula Künzli; 2° une bibliographie des œuvres de Waser, des lettres inédites de Gleim à Wieland (10 mars 1755), de Wieland à Zellweger, de Klopstock à Bodmer (12 décembre 1752): le dernier chapitre des *Sympathien* de Wieland d'après l'édition de 1756, et le factum qu'il composa, en collaboration avec Waser, contre le jugement rendu par l'Académie de Berlin au concours de 1755.

On n'avait jusqu'ici sur Gessner que la monographie un peu vague et trop enthousiaste, publiée par Hottinger en 1796. L'étude de M. Wölfflin vient donc à point. Malgré des exagérations et des lacunes, elle se lit avec autant d'agrément que de profit. Le jeune érudit ne s'est pas proposé de raconter par le menu la vie de Gessner; il s'efforce d'apprécier aussi justement que possible l'œuvre poétique et artistique de son héros. Son volume comprend deux parties: 1° la biographie proprement dite (p. 3-54) où M. W., avec agrément et avec goût, retrace les principaux incidents d'une existence d'ailleurs calme et heureuse, analyse les œuvres, expose l'enthousiasme qu'elles excitèrent de tous côtés; 2° des jugements de longue étendue (p. 57-146). Cette seconde partie est originale et très attachante à tous égards: sans doute, M. W. a trop d'indulgence pour Gessner, mais il montre que le « poète » — *Dichter* (voire *ein echter Dichter*, p. VIII et *der zarteste Idyllendichter*, p. 13) — a réussi parce qu'il donnait à ses contemporains ce qu'ils désiraient, et, selon le mot de Zimmermann, leur ouvrait l'Arcadie; il fait voir en lui le précurseur de Rousseau et marque nettement le *Drang zur Natur* qui se manifeste, parfois avec plus de vivacité qu'on ne le croirait, dans *Daphnis* et ailleurs; il étudie finement ce monde de bergers, cette société qu'il nomme *staats = und ständelos*, sans État et sans états; il insiste sur l'antique du « costume »: Gessner, dit-il fort bien, « cherche le doux, le pur, le clair; il a le sentiment de la ligne et du mouvement mesuré; il peint non des ruines, mais de jolis petits temples, et il nomme tout cela le goût antique » (p. 89). Le chapitre que M. W. consacre à la « sensibilité » renferme d'intéressantes remarques sur les jardins et sur la façon dont Gessner conçoit l'amour; il aurait pu être développé davantage. En revanche, on approuvera complètement tout ce que dit M. W. de la langue — il n'oublie pas la dissertation curieuse de notre Turgot — et surtout de l'art de Gessner. On a, chez l'auteur de la *Mort*

d'*Abel*, tenu assez peu de compte de l'artiste, et pourtant il a fait de jolies vignettes pour illustrer ses propres œuvres (quelques-unes ont été reproduites p. 126, 130, 132, 136, etc., etc. et rehaussent la valeur du volume). M. W. retrace les études artistiques de Gessner, et, avec L. Richter, il juge que l'écrivain a été en même temps un paysagiste fort distingué. Mais Watelet n'avait-il pas raison, tout en louant la recherche et le fini, tout en trouvant que Gessner fixait les détails de la nature les uns après les autres avec une extrême attention, qu'il manquait à sa manière je ne sais quoi de prompt et de large, et qu'en somme le but n'était pas atteint, c'est-à-dire l'effet général? On regrettera pareillement que le travail de M. W. si ingénieux, souvent si exact, toujours si soigné dans les détails, n'ait pas une composition plus serrée. La seconde partie de ce volume abonde en remarques fines et en particularités qui ont leur prix; mais (outre que l'écrivain est décidément jugé avec trop de faveur), l'ensemble manque un peu, et l'on serait tenté de dire par instants, en se servant d'une expression de l'auteur, qu'il reste à tout cela, comme à l'œuvre de Gessner, *etwas Diletantisches*. Cette étude est évidemment la première qu'ait publiée M. W.; elle a quelque chose de trop littéraire, si je puis dire, de trop aimable, de trop flottant; M. Wölflin, dont nous ne nions d'ailleurs ni le savoir, ni le talent, ni l'esprit, devra, dans une prochaine œuvre, s'attacher plus sérieusement, plus sévèrement à la suite, à la liaison, à l'enchaînement des faits ¹.

1. Il y aurait eu à citer, parmi les témoignages des contemporains, les « iconoclastes » Mauvillon et Unzer qui nomment Gessner le poète de la nature, le fils de la vraie simplicité, et l'admirent à l'égal d'un dieu (I, 130 et II, 98); les Stolberg (Janssen, 8, 46, 213; ils admirent surtout les dessins qui sont « tout à fait dans l'esprit des idylles »). Miller (*Siegmund* II, 146, III, 27 et *Burgheim* I, 226), Boie (lettres à Knebel, 121, 127), etc. — Il faudrait aussi rappeler les imitations de Klopstock. Dans la *Nuit*, comme dans le *Lac de Zurich*, Gessner appelle ses amis qui sont loin, puis soudain il entend monter un bruit de chants et de rires; ce sont ses amis, ses frères qui viennent s'asseoir sous la charmille et chanter avec lui une gaie chanson de table. Cf. tous les personnages des idylles, surtout de *Daphnis* qui s'expriment à chaque instant en un langage klopstockien, toujours dans le ravissement (*Entzücken*), tressaillant, frissonnant de joie ou de douleur, versant des larmes, aimant le clair de lune. On peut même ajouter que Gessner, de même que Klopstock, esquisse à peine les caractères et ne cherche qu'à peindre des situations émouvantes; lui-même (et M. W. n'insiste pas assez p. 26) se prenait pour une sorte de poète épique, voulait, dans la *mort d'Abel*, « aborder un sujet plus élevé » et composer, lui aussi, sa *Messiad*e. — Ne pas oublier pareillement les réminiscences de l'époque : il parle dans la *Nuit* des dames qui ne connaissent pas la jalousie et ne se vengent que par un sourire sans colère du mari qui les trompe pour une soubrette. — Noter aussi dans la préface de la traduction de Huber les causes de la vogue inouïe de Gessner : « prose mesurée, genre mitoyen entre les vers et la prose commune, qui a presque toute l'aisance de celle-ci avec une bonne partie des agréments de ceux-là » et caractères romains du texte allemand « l'ancien caractère n'approche pas du romain pour la beauté du coup d'œil et la netteté ». — Enfin, Gessner est plus ana-

Le gros volume qui porte le nom de Hölderlin, est l'œuvre d'un admirateur passionné du poète, d'un homme qui pendant de longues années a rassemblé, avec un soin infatigable et sans reculer devant aucun obstacle, des lettres de l'auteur d'*Hyperion*. M. Charles Litzmann est mort avant l'impression entière de l'ouvrage, mais le *Corpus Hölderlinianum* qu'il nous laisse, conservera son nom. Nous avons là, rangée selon l'ordre chronologique, toute la correspondance de Hölderlin que le vaillant chercheur a pu réunir; sur deux cent trente-huit lettres, cent quarante-trois sont publiées pour la première fois d'après les manuscrits (cent trente et une ont été trouvées dans les papiers de Chr. Th. Schwab et sont aujourd'hui à la bibliothèque de Stuttgart) et trente-neuf paraissent en un texte plus correct ou plus complet. M. L. a divisé ces lettres en huit sections ou chapitres, et il a mis en tête de chaque section un précis net, élégant, très bien fait, qui retrace la vie de Hölderlin et analyse ses œuvres. Ces huit précis abondent non seulement en détails biographiques et en jugements littéraires, mais encore en citations et en extraits; réunis et rattachés les uns aux autres, ils formeraient une excellente biographie de Hölderlin. M. L. nous présente d'abord le jeune élève de Nürtingen, de Denkendorf et de Maulbronn, déjà mélancolique, épris de solitude, plein d'affection pour les siens, amoureux de Louise Nast (p. 3-64). Viennent ensuite les années d'université, l'amitié nouée à Tubingue avec Neuffer et Mageau, la liaison avec Hegel, Schelling et Sinclair, la lecture de Platon et de Spinoza, des poèmes imités de Schiller : même éclat, même luxe d'images, même fusion de philosophie et de poésie, et le début d'*Hyperion* (p. 67-174). Au sortir de l'Université, Hölderlin entre dans la carrière du préceptorat; ses quatre voyages ou *Wanderschaften* forment dans la publication de M. L. quatre chapitres distincts (p. 177-285; 289-562; 565-592; 595-610). A Waltershausen, chez M^{me} de Kalb, le poète est d'abord heureux; toutes ses lettres respirent le contentement; il se sent plus serein, plus dispos, plus sociable; mais bientôt il se dégoûta de son métier et, renonçant au préceptorat, il vécut à Iéna, près de cette université qui se distinguait alors par l'« énergie des idées », près de Schiller qu'il admirait de toute son âme et qui s'était fait son patron, mais qu'il a peut-être quitté imprudemment et trop tôt, partageant son temps entre l'étude de la philosophie et ses propres travaux poétiques, écoutant Fichte et le comparant à un Titan qui combattait pour l'humanité, travaillant à *Hyperion*. Après Waltershausen et Iéna, Francfort, ce Francfort où, comme disait alors M^{me} de Staël, tout le monde parle français et s'appelle Gontard. C'est là qu'il se détourne de

créantique que le croit notre auteur; cf. les Amours qui figurent dans ses idylles, ces Amours qui se dérobent parfois à la vue des mortels, mais qui se trahissent par le doux frémissement des feuilles, par le parfum des roses, par leurs jeux espiègles avec les rubans et les fleurs qui parent le sein des jeunes filles (*Daphnis* 120).

la philosophie, qu'il fait paraître le premier volume d'*Hyperion*, qu'il compose de petits poèmes, courts, simples, saisissants, où, mieux que tout autre, il sait dire ce qu'il souffre. Car il est humilié, blessé par les dédains qu'il essuie dans la maison de Gontard. On a toujours prétendu qu'il avait ardemment aimé la mère de ses élèves et que son âme s'était assombrie en s'efforçant d'étouffer une passion à laquelle Susanne Gontard ne pouvait répondre. M. L. fait observer que cet amour était, comme l'a nommé Hölderlin, une « éternelle et sainte amitié » ; l'amitié, dit-il, était le plus profond besoin d'Hölderlin, et son attachement à la femme en laquelle il voyait personnifié son idéal de la beauté, conserva ce caractère chaste ; Diotime resta pour lui une amie et une sœur, son ange gardien ; rien, — ajoute M. L. —, absolument rien ne prouve qu'elle-même ait eu à son égard d'autres sentiments que ceux de l'amitié ; mais elle ne put le préserver des froissements auxquels il était exposé et qui révoltaient son orgueil (p. 309-311). Hölderlin quitta Francfort, et passa quelque temps à Hombourg, près de Sinclair ; il composait une tragédie sur la mort d'Empédocle. Nous le trouvons ensuite à Hauptwyl, puis à Bordeaux ; mais M. L. n'a pu donner que trois lettres datées de France (une de Lyon et les deux autres, de Bordeaux). Il prouve néanmoins que Hölderlin ne quitta pas brusquement le Midi sur la nouvelle de la mort de Susanne Gontard (p. 599). On sait que depuis ce fatal voyage, comme disait Hegel, le poète était devenu fou ; aussi, dans les deux chapitres VII et VIII qui terminent le volume et qu'il intitule, l'un *Geistesdämmerung* (p. 611-633), l'autre *Geistesnacht und Ende* (p. 637-671), M. L. ne publie que cinq lettres de son héros ; mais il montre qu'en 1802, le poète pouvait encore « tenter un libre essor » et qu'il a fait preuve de grandeur dans des pièces comme *die Wanderung, Andenken, der Rhein, Patmos*. Nous n'insistons pas davantage sur cet utile et beau recueil. Signalons, toutefois, outre deux tables dressées par le fils de M. Litzmann ¹, le portrait de Diotime, d'après Ohmacht : pour la première fois, se révèle au public cette noble et classique figure, et l'on comprend les mots de Hölderlin (p. 404) « mein Schönheitssinn ist nun vor Störung sicher, er orientirt sich ewig in diesem Madonnenkopfe » !

On remerciera M. R. Ehwald d'avoir publié en un joli volume la correspondance d'Émile Braun. On ne connaît guère Émile Braun ; mais M. E. a eu la bonne idée de mettre, en tête de sa publication, sous forme de préface, une autobiographie du personnage, rédigée à la demande du duc Ernest I^{er} de Saxe-Cobourg-Gotha. Braun était non seulement archéologue, et, comme dit M. E., un commentateur des œuvres de l'art antique, un guide enthousiaste à travers les musées et

1. Le jeune et actif professeur d'Iéna qui nous promet une édition complète et critique des poésies de Hölderlin (p. VIII).

les monuments de Rome; il était aussi germaniste, et ses lettres nous transportent en pleine époque de « germanisme », au temps des Grimm et des Lassberg, des Schmeller, des Massmann, des Docen; lui-même d'ailleurs se montre bon garçon, dévoué, fidèle, tout plein d'abnégation, tout prêt à sacrifier son temps et sa peine. Il n'est question dans cette correspondance que de manuscrits du moyen-âge, de copies de manuscrits, de publications de manuscrits. Des jugements sur les hommes et les œuvres se rencontrent quelquefois : W. Grimm apprécie avec une juste sévérité l'« Histoire de la poésie allemande » de Rosencranz (p. 15); J. Grimm expose ses principes sur l'édition d'un texte (« Kein anderes Verfahren als ein kritisches », p. 26); Lassberg, ou, comme Braun le nomme, Sepp d'Eppishusen, le vieux veneur, fait l'éloge du Freidank, tout en regardant l'édition de Myller « comme non avenue » (p. 68). Ajoutons qu'on retrouve dans les lettres de *maître Seppi* à son « cher camarade Aemilius Bruno », sa bonne humeur ordinaire : *Heiterkeit und Ruhe*, dit-il une fois (p. 71) sont les meilleurs compagnons dans le voyage de sa vie. Les notes que M. Ehwald a mises à la fin du volume, éclaircissent de nombreux passages de la correspondance; presque toujours elles sont faites avec très grand soin et renferment des indications biographiques et bibliographiques aussi utiles qu'exactes.

A. CHUQUET.

636. — *Goethes Hermann und Dorothea* edited with an introduction and notes by Waterman T. HEWETT, professor of the German language and literature in Cornell University. Boston, Heath. 1891. In-8, I et 243 p.

Cette édition du poème de Goethe nous vient des États-Unis et fait partie de la collection Heath (Heath's Modern Language Series). C'est une des meilleures que nous connaissons. L'introduction, courte et substantielle, expose les sources du poème (exilés de Salzbourg, campagne de France), le *background* historique et la composition, compare *Hermann* et la *Louise* de Voss, énumère les variantes, apprécie l'hexamètre allemand et la façon dont Goethe l'a manié. Vient ensuite le texte de l'œuvre. Le volume se termine par des notes (p. 105-212), par une bibliographie et par un index général. Le commentaire est très copieux; comme il sied, M. Hewett reconnaît ce qu'il doit à ses prédécesseurs, à Cholevius et à Düntzer, et surtout, à une édition française qu'il déclare « admirable »; ce qui est trop dire. Mais il a trouvé lui-même nombre de rapprochements et de réflexions dont les lecteurs du poème feront leur profit (cf. *geflügelt*, p. 167; la citation de Longfellow, p. 205; etc. 1.)

A. CH.

1. P. XIX « At Mainz », et ailleurs; p. XLVII, lire « næhernd » et non *næhrend*; p. 112, « Stolberg » et non *Stalberg*; p. 116, dans le vers de Uhland, *milde* n'a pas, ce nous semble, le sens de « généreux », tel qu'on l'entendait au moyen âge; p. 194 lire « Pillon » et non *Pillau*; p. 201 la locution *Land und Leute* ne peut être rapprochée de *Rat und That*, *Weg und Steg*, *Dach und Fach*.

637. — *Sämtliche poetische Werke von J. P. Uz.* (vols. 34-36 et 37-38 des « Deutsche Literaturdenkmale II » Stuttgart, Göschen. 1890. LXXV et 422 p. avec le vol. 33.

Ces deux volumes terminent la publication des œuvres poétiques d'Uz dont nous avons annoncé récemment le premier tome. M. Sauer a pris pour base du texte les premières et authentiques éditions; il relègue en note les variantes des autres éditions et celles des manuscrits ainsi que les remarques critiques et les corrections de Gleim (mais pas celles de Ramler). La suite et la fin de l'introduction nous montrent d'une façon très détaillée et intéressante comment Uz, devenu l'élève des Français plutôt que des Anglais, l'ami de Chaulieu plutôt que de Milton, l'adversaire des Suisses, mais non le partisan de Gottsched (p. xxiv) rompit des lances contre Wieland qui l'avait fort injustement attaqué et contre Dusch. Ce travail, entrepris avec infiniment d'exactitude et de conscience, et accompagné de bonnes tables, est tout à fait digne de l'éditeur d'Ewald de Kleist. On regrettera seulement que les trois fascicules qui le composent, n'aient pas été réunis en un seul volume.

A. C.

638. — *Kants Kritik der reinen Vernunft.* Hgg. von Erich Adickes, Berlin Mayer u. Müller, 1889. 3 m.
639. — *Kant. Premiers principes métaphysiques de la science de la nature.* Trad. Ch. ANDLER et Ed. CHAVANNES. Paris, Alcan, 1891, cxxx et 96 p. in-8, 4 fr. 50.
640. — *Kant. Prolegomènes.* Traduction nouvelle. Paris, Hachette, 1891. 276 p. in-12.

I. L'édition de M. Adickes se distingue des éditions usuelles de la Critique de la raison pure par deux nouveautés dont la première est un essai d'annotation explicative, et la seconde un essai de décomposition de l'ouvrage en trois classes de fragments hétérogènes, rédigés à de longues années d'intervalle, assez mal liés entre eux et assez mal fondus dans l'ensemble pour qu'il soit aisé de les discerner. Il ne paraît avoir tout à fait réussi ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux tentatives. L'annotation est tout à la fois trop discrète, trop extérieure et trop peu pénétrante pour être vraiment utile. Quant à l'essai de désarticulation, je crains qu'il ne soit tout à fait manqué. Il est entendu que Kant écrivait difficilement et composait mal; et nous savons que s'il ne consacra que quelques mois à donner à la Critique sa forme définitive, la lente élaboration de l'œuvre lui coûta plus de douze années d'efforts. Je veux bien que les 850 pages de la première édition n'aient pas été écrites en un jour, et je considère même comme tout à fait certain que ces 850 pages ne furent point écrites d'une venue; mais, de ce que l'on ne peut empêcher qu'il ne pousse à quelque micrologue désœuvré ou fanatique la curiosité de savoir en quelle année et quel jour Kant peut bien avoir

écrit telle page, il ne suit point qu'il y ait là un problème philosophique ni philologique. Quant à la question de la genèse, c'est-à-dire de l'invention successive des différents thèmes dont l'ensemble systématisé devint la critique, il faut pour la résoudre d'autres données que quelques incohérences bénignes et quelques apparentes contradictions, et d'autres ressources que celles d'une critique toute littéraire et sentimentale. M. Adickes n'est pas le seul qu'ait séduit et fourvoyé le succès relatif de l'élégante opération pratiquée par M. Benno Erdmann sur les *Prolegomènes*.

II. La traduction que MM. Ch. Andler et Ed. Chavannes donnent des *Metaphysische Anfangsgründe* est exacte, précise et fidèle au point que la phrase française reproduit parfois avec une apparente complaisance la lourdeur embarrassée de l'original. Dans aucun des passages que j'ai comparés au texte, je n'ai rien trouvé qui vaille la peine d'être relevé. — L'introduction de M. Ch. Andler, qui contient, dans ses 130 pages compactes, la matière d'un volume ordinaire, est l'étude la plus pénétrante et la plus claire que je sache de la philosophie de la nature de Kant (sans omettre l'ouvrage classique de Stadler). Peut-être y eût-il eu avantage à placer en tête de l'étude les chapitres IV et V, qui exposent la genèse des idées de Kant antérieurement à la période critique. Cette transposition eût rendu plus commodément intelligible l'histoire de la doctrine kantienne et de ses transformations, de l'*Histoire du ciel* à l'informe esquisse du fameux ouvrage posthume, dont M. Andler a fait tout l'usage possible ¹.

III. Quelques jeunes philosophes ont eu la louable idée de traduire les *Prolegomènes*, et, leur travail achevé, n'ont pas craint de le donner au public. Je relève en note, au hasard, quelques-unes des très nombreuses imperfections qui rendent leur traduction à peu près inutilisable ². — Dans une note critique placée à la fin du volume, ils ont

1. Ce qui est assez peu de chose. La faute en est pour une bonne part à M. Albrecht Krause, qui l'a publiée, et qui eût mieux fait de laisser ce soin à d'autres. L'édition qu'il en a donnée (Francfort-sur-le-Mein et Lahr, 1888) est médiocre et incomplète, ce qui est grave, et encombre le marché pour longtemps, ce qui est plus grave.

2. P. 3, l. 18 « admirant.... », est un faux-sens; p. 4, l. 10 « jusqu'alors », traduisant *eben daher*, est un faux-sens; *ibid.*, l. 13 « un premier exemple » est inexact *ibid.*, l. 15 « einige Zeit » est essentiel, et est omis; p. 5, l. 1 « les études de ce genre » est un non-sens; le mot *Nachfrage* n'est pas compris; *ibid.*, l. 5 « va se produire » ne traduit pas *bevorstehe*, qui signifie *s'impose*; p. 6, l. 6 d'en bas, « de cette expérience » est inintelligible; *darans* veut dire *de cette association*; p. 8, l. 5 d'en bas « Si l'application ne dépassait pas.... », est un contre-sens; p. 9, l. 9 « ceux qui les eût dérangés », est un faux-sens; p. 16, dernière ligne « on met en avant... », est un contre-sens; p. 19, l. 8 « soit qu'il la rejette radicalement.... car il ne peut se soustraire à ses conditions », est un contre-sens; le sens est « soit qu'il la réfute à fond.... car il ne peut l'écarter tout simplement »; p. 22, l. 4 d'en bas « mais pourtant on devra... », est un contre-sens; p. 24, l. 2 « étendu » pour *inétendu* est un lapsus, mais un contre-sens; p. 25, l. 14 « qui sont certainement à priori », est un

résumé succinctement la question des *Prolégomènes*. La correction de texte qu'ils proposent au bas de la page 266 a ce résultat que la phrase, qui ne cesse point d'être boiteuse, cesse d'être allemande.

Lucien HERR.

641. — **L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut de France**, par le comte Henri DELABORDE, Paris, Plon, 1891. Petit in-8.
642. — F. DE MÉLY. **Visite aux trésors de Saint-Maurice-d'Agaune et de Slon**. Mémoire lu au Congrès des Sociétés savantes, avec 7 planches. Paris, Leroux, 1890. In-8.
643. — F. DE MÉLY. **Le Trésor de la Cathédrale de Chartres. — Le tour du chœur de la Cathédrale de Chartres**. Chartres, 2 brochures in-18. Prix : 50 cent.
644. — **Die Kunstdenkmäler der Rhein provinz, herausg. von Paul CLEMEN**. Duesseldorf 1891. Tome I, fascic. 1 et 2. petit in-4. Prix : 3 marks 50.
645. — **Inventaire général des richesses d'art de la France. — Province : Monuments civils**. Tome V. Plon, 1891. 1 vol. gr. in-8. Prix : 9 f.

Nul, cela va sans dire, n'était plus à même que M. le comte H. Delaborde, de donner au public, sous une forme attrayante et solide à la fois, parée de ce style précis et clair et que l'on connaît, l'histoire et la physionomie générale de cette Académie des Beaux-Arts dont tant de noms illustres ont fait la gloire. Très sobre de discussions ou d'appréciations personnelles, et cependant très net dans l'exposé de certaines périodes où l'opinion, trop passionnée, a pu s'égarer, on est toujours certain de trouver chez lui une note sûre et impartiale, un jugement qui reste et auquel il est bon de se tenir. Nous visons ici spécialement les pages sur David et son rôle odieux pendant la période révolutionnaire (chap. 1), sur le vandalisme inique, le pillage sans contrôle de la seconde invasion (chap. v), puis sur le mouvement romantique, dont on a tant parlé et qui se réduit, en art, à si peu de chose, enfin sur les stupides abominations de la Commune. Citons encore, un peu au hasard, parmi les pages les plus intéressantes : la mort de Grétry et sa succession ; l'organisation de l'École des Beaux-Arts ; l'Académie de France à Rome ; la mort de Cherubini ; le dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts... — Des listes chronologiques et une bonne table alphabétique complètent heureusement le volume.

faux sens, le texte porte « qui sont certains à priori » ; p. 26, l. 4, contre-sens ; p. 27, l. 3 sq., faux-sens et addition sans aucun sens ; p. 31, l. 7 d'en bas « règles pratiques », est à la fois un faux et un non sens ; p. 35, l. 4 « non par concepts », est un faux-sens, et n'est pas kantien. Autres faux-sens : p. 36, l. 15 ; p. 38, l. 4 (lapsus ?) ; p. 40, l. 2, etc. Autres contre-sens : p. 41, l. 9 d'en bas ; p. 43, l. 1 sqq. ; p. 45, l. 4 ; p. 46, l. 4 ; *ibid.*, l. 7 d'en bas ; p. 47, l. 4 ; p. 50, l. 13 ; p. 51, toute la grande phrase ; p. 60, l. 3 d'en bas (deux en une ligne) ; p. 61, l. 9 ; p. 65, l. 11 (*Urbild* traduit par *image!*) ; *ibid.*, l. 15 ; p. 67, l. 8 d'en bas ; p. 74, l. 12 ; *ibid.*, l. 4 d'en bas ; p. 76, l. 6 ; *ibid.*, l. 11-13 ; *ibid.*, l. 17 ; *ibid.*, l. 25 ; sq. ; etc., etc. — P. 54, note omise.

Les trois brochures de M. de Mély, dont nous avons inscrit les titres, sont de celles qu'on ne peut guère que signaler aux curieux et aux érudits, pour l'utilité qu'elles peuvent leur offrir. — Les deux notices sur le trésor et les sculptures du tour du chœur de la cathédrale de Chartres sont d'un usage commode et remplies de fort bonnes phototypies. L'étude sur les trésors de saint Maurice d'Againe et de Sion est plus considérable : elle apporte quelques additions et corrections au grand travail de M. Aubert, puis d'intéressantes descriptions nouvelles, et est ornée de très curieuses reproductions d'un certain morceau d'étoffe, imprimé xylographiquement au ^{xiv}^e siècle, où a été figurée l'histoire d'Edipe. Cette notice a paru dans le Bulletin archéologique du Ministère de l'instruction publique.

La publication entreprise par MM. Hugo Loersch et Paul Clemen promet d'être considérable et intéressante. C'est un inventaire méthodique, sobre, mais bien complet et documenté de nombreuses figures, plans, croquis et reproductions phototypiques, de tous les monuments artistiques anciens de la Province Rhénane. Chaque article comprend successivement : la *littérature* du sujet, les sources manuscrites ou figurées, puis l'histoire, la description, l'inventaire détaillé des richesses d'art. On voit qu'encore ici, c'est surtout l'usage et la curiosité d'un dictionnaire qu'il faut chercher. — Jusqu'à présent, l'ouvrage comprend peu de monuments de grande importance : les *cercles* étudiés ne sont pas les plus riches de la province, tant s'en faut. Le cercle de Kempen ne renferme guère d'un peu considérable que Kempen, auquel on peut joindre toutefois Brüggen, Dülken, Hüls... ; et celui de Geldern compte surtout Geldern, avec Kevelaer, Straelen... Tout est fort soigné du reste, impression et figures : c'est une entreprise qui s'annonce bien.

Le volume récemment paru de l'inventaire des richesses d'art de la France ne frappe pas par l'importance et le nombre des œuvres de premier ordre. Mais on ne peut pas exiger que tous les volumes soient consacrés à des musées de premier ordre aussi : il n'y en a pas tant, en province. Celui-ci contient les catalogues artistiques : de la Manufacture de Sèvres, par Champfleury (1886), du musée de Besançon, par M. A. Castan (1888) et du musée de Tours, par MM. F. Laurent et A. de Montaiglon (1890). — Une table analytique très copieuse et très complète termine comme d'habitude le volume.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Salomon REINACH nous envoie la lettre suivante. « Je n'ai jamais écrit, comme on le dit (*Revue critique*, n° 48, p. 398) que les statuettes de Tanagra fussent « le demi-monde de la céramique ». Ce n'eût pas été une « jolie trouvaille », mais une bêtise. J'ai qualifié ainsi les figurines dites d'Asie-Mineure que je crois fausses (cf. *Chron. d'Orient*, p. 568), et M. Pottier a déjà cité cette expression, en l'appliquant aux mêmes objets, dans ses *Statuettes de terre cuite*, 1890, p. 195. »

— Nous avons reçu trois brochures dues à M. André JOUBERT : 1° *Notes et documents inédits sur Urbain de Laval-Bois-Dauphin*, marquis de Sablé, maréchal de France, 1592-1615; 2° *Les armes, les livres, les papiers et le mobilier de François de Saint-Offange*, ligueur angevin, au temps de Henri IV; 3° *Élie Sorin* (notice sur le bibliothécaire en chef de la ville d'Angers).

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 décembre 1891.

M. Jules Gauthier, archiviste du département du Doubs, adresse à l'Académie quelques observations sur la communication faite par M. Schlumberger, à une des dernières séances, au sujet de la religion de saint Akindynos, retrouvée par M. l'abbé Guichard.

M. Georges Perrot communique un monument épigraphique dont la découverte est due à M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger. C'est un diplôme militaire, le premier que l'on trouve en Algérie. Il a été recueilli à Cherchel, dans une tombe, près de la porte d'Alger, au cours des fouilles que poursuivent, d'après les indications de M. Waille, les détenus militaires placés sous les ordres de M. le capitaine Clouet.

Le diplôme émane de l'empereur Trajan. Le titulaire est un soldat de la 4^e cohorte des Sicambres, nommé Lovessius; il était originaire de Braga, en Tarraconnaise, ce qui prouve que les cohortes auxiliaires pouvaient se recruter en partie parmi d'autres peuples que ceux dont elles portaient les noms. Des deux tablettes qui composent le diplôme, l'une est intacte, l'autre brisée en plusieurs morceaux, mais qui se rapprochent aisément. Le texte, répété mot pour mot à l'intérieur et à l'extérieur, a pu être reconstitué sans lacunes. L'acte, daté du 24 novembre 107, fait connaître les noms de deux consuls pour les derniers mois de l'an 107, Gaius Julius Longinus et Gaius Valérius Paulinus, et d'un gouverneur de la Maurétanie césarienne, Titus Césernius Macédo. Il donne, en outre, l'effectif des troupes réunies dans la Maurétanie au temps de Trajan. C'est une des découvertes les plus intéressantes qui aient été faites depuis longtemps dans le domaine de l'épigraphie africaine.

M. Dieulafoy termine sa communication sur les édifices religieux de la Perse ancienne.

Selon Hérodote, les Perses n'avaient pas de temples. Comment concilier cette affirmation avec l'inscription célèbre de Bissoutoun, où Darius déclare avoir rétabli les édifices religieux démolis par les mages? avec d'autres textes formels de l'Avesta, de Strabon, de Pausanias, qui montrent chez les Perses des édifices clos consacrés au culte? C'est que pour Hérodote le mot *véds*, que nous traduisons faute de mieux par temple, avait un sens plus étroit: il désignait un édifice où habitait l'image du dieu et où on lui offrait des sacrifices sanglants et publics; chez les Perses, le sanctuaire du feu, fermé même aux sectateurs les plus purs, ne renfermait ni image ni autel, et les sacrifices se faisaient au dehors.

M. Dieulafoy distingue, dans le mazdéisme perse, trois stades successifs:

1° *Stade achéménide*: le sanctuaire du feu est un petit oratoire clos et les sacrifices sanglants se font en plein air;

2° *Stade parthe*: on voit apparaître une porte de temple proprement dit;

3° *Stade sassanide*: ce temple et le sanctuaire du feu sont réunis dans un même édifice, et les sacrifices sanglants sont remplacés par des sacrifices symboliques.

M. Dieulafoy présente et explique ensuite en détail à l'Académie le plan d'un sanctuaire du feu, du temps d'Artaxerxès Mnémon, découvert au cours de ses fouilles de Suse.

M. Théodore Reinach communique une inscription inédite de l'île de Cos. C'est un règlement de sacrifices qui impose des offrandes déterminées à plusieurs catégories de personnages officiels, notamment aux divers fermiers des impôts et des domaines, et qui jette une vive lumière sur l'organisation financière de l'île dans l'antiquité. On y rencontre la mention d'un impôt sur le vin blanc additionné d'eau de mer, qui était une des spécialités de Cos. L'inscription paraît appartenir à l'époque de la suprématie rhodienne, c'est-à-dire au premier tiers du II^e siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés: — par M. Wallon, secrétaire perpétuel: l'ensemble des publications du prince FILANGIERI, relatives à l'histoire de l'art; — par M. Paul Meyer: MURRAY, *a New English Dictionary*, t. I, 6^e partie (*cloaca-consigner*) et t. III, 1^{re} partie (*te-every*); — par M. Delisle: 1° BARRAU (Albert), *le maréchal de Villars, gouverneur de Provence, d'après sa correspondance inédite*; 2° DECOMBE, ESPÉRANDIEU, ROBIOU et DEZIER, *Milliaires de Rennes*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant: ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 22.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 21 décembre —

1891

Sommaire : 646 WILDEBOER, Origines du canon de l'Ancien Testament. — 647. RADLOF, Le Kudatku-Bilik. — 648. NIGRA, La chevelure de Bérénice. — 649. PAUL, Philologie germanique. — 650. LULVÈS, Formulaire de Jean de Neumarkt. — 651. ALTMANN, Chronique de Windecke. — 652. SAMOUILLAN, Olivier Maillard. — 653-656. SABBADINI, Aurlspa, Lamolla, Guarino, Panormita et Valla. — 657. DES ROBERT, L'abbé de Bayane. — 658-660. L. GEIGER, Annuaire de Goethe; Almanach des muses de 1806; Poésies berlinoises. — 661. ELLINGER, Le Faust de Voss. — 662. DESCHAMPS, Histoire de la question coloniale en France. — 663. ROMIZI, Parallèles littéraires. — Académie des inscriptions.

646. — **Die Entstehung des Alttestamentlichen Kanons**, Historisch kritische Untersuchung, von Dr G. WILDEBOER, ord Prof. d. theol. zu Groningen. Gotha, F. A. Perthes, 1891. In-8, 164 p.

Cette traduction d'un livre publié en hollandais il y a deux ans met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs une étude fort bien conçue, érudite, sainement critique, sur les origines du canon de l'Ancien Testament. L'auteur insiste à bon droit sur le rôle des lettrés (*soferim*) dans la canonisation des Prophètes et des Hagiographes, ainsi que dans la fixation du texte biblique.

A. L.

647. — **Kudatku-Bilik**, fac-simile der Uigurischen Handschrift der K. K. Hofbibliothek in Wien etc. Herausgegeben von Dr W. RADLOF f^o Petersburg 1890, xiii et 200 p. — 2^e partie : Transcription, 4^e Petersburg, 1891, xciii et 252 p.

M. le Dr W. Radlof, qui s'occupe depuis plus de trente ans, en Russie, de l'enseignement des langues turques et tartares, vient de publier un monument important de la littérature ouïgoure : il s'agit du *Kudatku-Bilik* « la science de rendre heureux », espèce de traité de morale composé au v^e siècle de l'Hégire (1069 de J. C.) et dont il n'existe qu'un manuscrit unique à la Bibliothèque de Vienne, daté de l'an 1439. Les monuments en langue ouïgoure sont rares, on ne connaît que quelques manuscrits dont les plus importants paraissent être le *Tezkereh-i-evliâ* « Mémorial des Saints » publié en 1889 à notre imprimerie nationale par le regretté Pavet de Courteille (en ouïgour et en français) et le *Kudatku*. Ce dernier, qui est le plus ancien, nous donne l'état de la langue turque orientale au xi^e siècle de notre ère à Kashgar. Quoique déjà imprégnée de mots arabes et persans par suite de l'influence musulmane et du

voisinage de la Perse littéraire, la langue du *Kudatku* est néanmoins encore plus pure que le turc du *Tezkereh* et que le *djagataï*.

Laissant à d'autres plus compétents le soin d'apprécier le *Kudatku* sous le côté linguistique, je ne m'occuperai ici que des services que la publication des textes ouïgours peut rendre aux études épigraphiques. Jusqu'ici tout ce que nous possédions en ouïgour était postérieur à la conquête musulmane, mais depuis les récentes découvertes faites par les savants russes en Mongolie, en Sibérie et dans le Turkestan, d'inscriptions et de médailles des VIII^e et IX^e siècles, nous nous trouvons avoir des textes remontant pour ainsi dire à l'origine des écritures tartares. On sait en effet que c'est vers la fin du VII^e siècle qu'a pénétré par le Turkestan, la Semirietchié et jusqu'en Chine, l'alphabet dont se servaient les missionnaires Nestoriens, et qu'il fut adopté aussitôt par les Ouïgours qui, à l'aide de quatorze caractères pris dans cet alphabet, parvinrent à rendre les vingt-huit sons de leur langue. L'alphabet ouïgour ainsi créé devint aussi plus tard celui des Mongols (en 1204) et des Mandchoux (en 1620) de sorte qu'à l'aide des caractères ouïgours on peut lire le turc oriental ancien, le mongol et le mandchou. Aussi M. R. s'est-il servi pour la transcription du manuscrit de Vienne, des types mandchoux qui existent à l'imprimerie impériale de Pétersbourg, avec quelques modifications. Cette transcription était fort utile, car l'écriture du manuscrit n'est pas toujours nette et les points diacritiques y sont fort rares.

Le deuxième volume est précédé d'une vaste introduction écrite en russe et en allemand, dans laquelle M. R. traite de l'origine du nom d'*ouïgour*, de l'histoire légendaire d'*Oghouz Khan*, de l'ethnographie et de l'histoire des diverses tribus qui composent la race turque. Il va sans dire que l'auteur a utilisé les annales chinoises qui sont les plus précieuses et les plus exactes pour l'histoire et les émigrations des peuples voisins du Céleste empire, les auteurs musulmans tels que Aboulghazi, Rachideddin, et enfin les sources mongoles. Il met en parallèle avec ces historiens les indications que nous ont laissées les géographes anciens (Ptolémée, Denys le Périégète) et les auteurs byzantins sur les *Oikhardai*, les *Ounnoi* et les divers peuples Oïgoures, Onogoures, Saragoures, Outigoures et Kotrigoures qui avoisinaient l'empire grec aux VI^e et VII^e siècles et qui appartenaient à la famille ouïgoure. M. R. termine son introduction par un aperçu sur l'écriture ouïgoure, son origine et le tableau de l'alphabet en le comparant avec les lettres syriaques. A cet égard je crois que M. R. aurait dû prendre pour point de comparaison, non pas le cursif jacobite, mais l'estranghelo qui rend bien mieux compte de l'origine et qui était du reste l'écriture des missionnaires nestoriens dans l'Asie centrale, ainsi qu'en fait foi l'inscription de Singanfou. Cette partie de l'introduction est la plus utile au point de vue du déchiffrement et de l'étude de la langue des inscriptions que MM. Heikel, Yadrintzef et autres ont déjà rapportées et vont découvrir

encore dans la vallée de l'Orkhon, lesquelles inscriptions sont pour la plupart bilingues, c'est-à-dire en chinois et en caractères ouïgours du VIII^e et IX^e siècle. Dès que ces découvertes auront été publiées et surtout seront parvenues en France, on pourra aborder l'étude de ces textes lapidaires et tenter en même temps le déchiffrement des monnaies (encore inédites) émises par les Khans Ouïgours après leur destruction de l'empire des Turcs-Tou-Kioué en 745.

La publication de M. R. n'est pas la première de ce genre. Déjà, en 1825, l'orientaliste français A. Jaubert avait écrit une notice sur le même manuscrit de Vienne qui avait été envoyé par P. de Hammer à Abel Rémusat. Cette notice contient le facsimile des deux premières pages du Kudatku avec transcription en caractères arabes et traduction française, et en outre la traduction du titre des soixante-treize chapitres qui composent l'ouvrage. Le travail du savant français qui a le premier (avec Klaproth et Abel Rémusat) fait connaître à l'Europe savante, il y a soixante-dix ans, ce que c'était que l'ouïgour, aurait mérité d'être cité par M. R., qui cependant rend hommage aux travaux bien postérieurs de Vambéry et de Pavet de Courteille. Nous avons cru devoir signaler cet oubli pour rappeler que la France a été, au commencement de notre siècle, l'initiatrice de toute l'Europe pour les langues orientales. Ceci dit, nous ne pouvons que donner des éloges à l'immense travail de M. Radlof, et remercier l'Académie impériale des sciences qui a patronné cette publication.

E. DROUIN.

648. — **Constantino NIGRA. La Chioma di Berenice, traduzione e commento, col testo latino di Catullo riscontrato sui codici.** Milan, Hoepli, 1891. In-4. Préface, p. 1-30. Dédicace en vers, p. 31-35. Argument, traduction, texte latin, — p. 46. — Variantes, — p. 49. — Notes, — p. 70. — Cinq appendices. — p. 175.

L'ambassadeur d'Italie à Vienne s'est délassé de ses travaux en éditant l'élégie la plus alexandrine de Catulle avec beaucoup de soin et beaucoup de luxe. Sommes-nous bien en plein XIX^e siècle et à la fin du XX^e ? L'Italie aurait-elle son Heinsius ? Extérieurement l'édition est tout à fait et dans tous les sens diplomatique ; mais il sera bon d'y regarder de près. Il est arrivé si souvent que sous ces beaux dehors, forme élégante, livre documenté, tout ce qui sent l'ambassade, il se trouvait qu'au fond il n'y avait rien.

Mais d'abord pourquoi ce choix qui peut paraître singulier de l'élégie sur la chevelure de Bérénice ? C'est ici une particularité du goût italien. Nos voisins ont toujours eu un faible pour l'élégie LXVI de Catulle ; ils l'ont mainte fois étudiée, commentée et surtout traduite. M. Nigra compte et caractérise vingt-sept de ces traductions. Le poème alexandrin, avec ses qualités et ses défauts, surtout par ceux-ci, répondait sans doute au goût de la nation ; Callimaque avait sans le savoir préludé à toute une

partie de la littérature italienne. En consacrant à une élogie qui n'a pas cent vers ce gros et beau volume, M. N. reste donc dans la tradition de son pays; il la consacre, l'étend et efface tous ses prédécesseurs; car cette édition de luxe, avec frontispice, où l'on voit en tête la reproduction fort élégante d'une monnaie représentant Bérénice, rejettera forcément dans l'ombre tout ce qu'on a tenté en Italie sur le même sujet.

De la traduction, de l'étude sur celles qui ont précédé, on comprendra que nous ne disions rien ici et que nous ne nous occupions que de ce qui peut intéresser le lecteur en deçà comme au-delà des Alpes.

Résumons d'abord le contenu de la préface et des appendices. M. N. indique d'après Hygin et Justin les événements historiques auxquels il sera fait allusion dans l'élogie; il la caractérise avec exactitude et avec assez de bonheur d'expression, sans dissimuler ses défauts; enfin il rappelle comment depuis l'évêque Rathier le texte de Catulle est arrivé jusqu'à nous, et il cite la suite des éditeurs et des commentateurs jusqu'aux plus récentes publications. Cinq appendices: le premier est une étude sur les vers 51-58; M. N. revient au texte et à l'explication d'Estago: *Locricus alisequus*; il reprend aussi et, suivant moi, bien à tort, au v. 58 la leçon *Grata*. Deuxième appendice: comment Catulle a-t-il traduit Callimaque? On retrouve là les textes et en somme, sauf quelque adoucissement, la conclusion de Schneider. Troisième appendice: les traductions italiennes du poème. Quatrième appendice: du livre de Ugo Foscolo; son mérite et aussi ses défauts. Cinquième appendice: les mss. de Catulle; quels sont ceux qu'on cite; les plus anciens mss. et leurs sources; description de vingt-quatre mss. italiens; variantes de ces mss.

Cette dernière indication attirera surtout l'attention, puisque c'est incontestablement une contribution nouvelle. Avant de savoir ce qu'elle vaut, qu'on me permette d'exprimer par occasion des sentiments auxquels je n'ai pas su toujours résister. Il suffit de parcourir ces pages pour reconnaître que, même en fait de travail philologique, il n'est pas indifférent d'être ambassadeur. On peut en pareil cas avoir recours aux chefs de service qui rivalisent d'obligeance. A Milan, à Vicence, à Venise, les bibliothécaires, ailleurs des professeurs, ont fait pour M. N. toutes les collations qu'il a voulu. M. Delisle (p. 61 note) s'est offert sans doute pour toutes les vérifications à Paris. Reste à savoir ce que vaut ce travail tout imprégné d'un parfum officiel. Je pourrais chercher et je trouverais, ici même, mainte consolation pour les obscurs travailleurs; il me serait bien facile de leur prouver à l'occasion de cet exemple éminent qu'on n'en a jamais que pour sa peine.

Mais il vaut mieux prendre la question tout à fait de haut et dire en résumé sur cette contribution que même après les données nouvelles de M. N., en prenant les résultats auxquels il arrive et comme il les donne, la question des manuscrits n'a pas avancé; elle aurait plutôt, par le fait de M. N. ou si on l'en croit, reculé d'une manière

très sensible. Tout cet inédit ne nous apporte en réalité que des matériaux tout bruts et qui sont de la valeur la plus médiocre. Il s'en faut que M. N. ait tenté de les mettre en œuvre. Ses descriptions ou plutôt celles qu'on lui a fournies et qu'il nous transmet telles quelles sont très insuffisantes; M. N. omet pour la plupart des mss. d'indiquer s'ils ont été ou non corrigés; s'ils portent des variantes et quelles variantes au-dessus du texte, deux points qui sont ici d'extrême importance¹. M. N. avoue pour le ms. de Vicence (p. 166 en haut) que ses leçons n'ont pas de valeur parce qu'elles ne sont que les conjectures de savants italiens. Il aurait pu dire la même chose de tous sans exception². Si quelques-uns se rapprochent de O, cela prouve simplement que dérivés de G, ils auront subi quelques corrections empruntées à l'autre source. M. N. indique dans une remarque perdue à la fin d'une notice (p. 167) que la ressemblance de D Ric Ln Ma Ma³ ~~a~~ prouve une origine commune, et p. 168 en haut, il relève le fait que bien des leçons sont communes à A³ A⁴ Ma³ H B La⁵. Mais n'allez pas croire qu'il tire rien de ces remarques ou tâche d'aboutir à quelque groupement. L'apparat critique est embarrassé de variantes qui ne sont pour la plupart que des fantaisies de correcteurs ou des fautes de copistes. Qu'on le compare à celui de Schwabe ou aux notes de Schmidt, et l'on sentira combien la vaine abondance de ces données nouvelles nous laisse incertains et en fait appauvris.

A la manière dont M. N. à l'occasion de chaque conjecture l'examine longuement, posément et au point de vue paléographique, et au point de vue du sens, on pense à un ouvrier qui dissimulerait le défaut d'expérience ou même le manque d'apprentissage en étalant ses outils, en les décrivant, en les nommant, et à qui il ne manquerait que d'en savoir le maniement. Et, en fait, on croit reconnaître ici à toutes sortes de marques la superbe, mais les faiblesses d'un savoir qui date de la veille. Les noms les plus connus sont estropiés³; il y a un étalage voulu de biblio-

1. L'omission de ces renseignements pour le ms. de Venise (Ven. p. 166) est ici très caractéristique. Cf. tout ce que nous en avait dit antérieurement M. Schulze dans l'Hermès (1888). — Certaines inexactitudes sont bien propres à mettre en défiance: ainsi p. 163, O a LXIV, 249: *Quæ ti*, et non *Quæ tamen*. M. N. qui relève avec tant de scrupule les lapsus des éditeurs précédents (p. 58 et 61) a lu très faussement dans G au v. 57, *Cyphiritis*; la première lettre est très clairement et très sûrement un Z.

2. Ce jugement ressort de l'examen attentif des variantes reproduites par M. N. Je cite comme type la leçon suivante: au lieu de *deum me* au vers 63, GO ont *declûme*; La³ Ma³ N¹ écrivent *diane*; La⁵ *dionae*; voilà l'interpolateur pris sur le fait et ces mss. nettement caractérisés. Comment peut-on après cela les citer ailleurs comme source du texte?

3. P. 27 au bas et passim: l'édition *Rostan*; p. 71 vers le bas: M. *Robertson Ellis*. — P. 161, M. N. après avoir relevé inexactement un passage où M. Benoist ne faisait que citer *Bæhrens*, paraît ignorer qu'outre le fac-similé d'*Ellis* on a une reproduction plus ou moins exacte de la première page du ms. d'Oxford dans un programme de G. Henkel, Iéna, 1883.

graphie, et cela à côté de l'expression du dédain très net que ressent l'homme du monde pour cet ennuyeux remplissage ¹. Parmi les variantes et les conjectures, M. N. entend user de son choix et recueillir celles qu'il préfère. Il est fâcheux que d'ordinaire il ait la main des plus malheureuses ². Certains lapsus surtout sont très caractéristiques ³.

Après tout, peut-être avons-nous ici bien plus un travail italien qu'une étude sur un poème de l'ancienne Rome; remarquez la dédicace en cent cinq vers (une dizaine de plus que l'élégie); la place de la traduction avant le texte; le long appendice sur les traductions italiennes; tout cela n'est pas fait pour nous. En serait-il ainsi de tout le livre, et s'agirait-il ici beaucoup moins de Catulle que de M. Nigra?

Mais ceux qui ont étudié d'un peu près quelques pièces de Catulle; qui savent à combien de difficultés de toute sorte on bute à chaque pas; combien il est difficile d'éviter les erreurs; ceux qui se rappelleront surtout combien ce poème en particulier est souvent ardu et énigmatique, n'en doutez pas: tous ceux-là auront des trésors d'indulgence pour tous les défauts que nous avons signalés. M. N. quoique responsable de son livre, a eu certes des collaborateurs. En bonne justice c'est à eux que revient au moins une partie des critiques que nous avons faites et que nous pourrions faire encore. L'Italie n'a pas encore son Heinsius; mais nous avons sur un texte obscur un bel et beau livre composé *con amore*, avec bonne foi, avec scrupule, d'un labeur poussé parfois jusqu'à la naïveté, et suggéré par une admiration certainement sincère pour Catulle. Ce sont des qualités précieuses; peut-être faut-il dire qu'elles priment tout et sauveraient tout. Afin qu'on ne croie pas que je plaide les circonstances atténuantes, je citerai encore dans le deuxième appendice le jugement général sur cette élégie, où il n'y aurait à reprendre que l'exagération de quelques traits, et aussi le deuxième paragraphe de la préface. M. Nigra y indique (p. 14) très bien le caractère de l'élégie LXVI, œuvre d'un poète de cour, mais des plus habiles, qui « par son scepticisme discret, par un certain parfum d'incrédulité indulgente répandu dans toute la composition, a su

1. Voir p. 28 en haut; et aussi p. 157 au bas : « *poco gioverebbe a sarebbe tedioso* il discorrere di tutti questi codici... » Opposer à cela p. 59-60 la dissertation pédantesque sur les différences de *i* et *j*, pour ne pas insister sur la note 2 de la p. 82 et sur tout l'appendice I.

2. 11, *avectus*; 45, *propulere*; 93, *Sidera cur hærent*; faut-il ajouter que cette dernière conjecture est due à M. N. Personne j'imagine ne lui en disputera la propriété.

3. P. 54, sur le v. 28, par une distraction de lecture, M. N. a cru comprendre et déclare que Sillig a proposé comme fin du pentamètre : *fortior aut aliis*, ce qui sans compter le reste n'a aucun sens et n'est qu'une variante de *Dresdensis*. Sillig en tait incapable; mais M. N. n'y a pas vu malice. Et de même p. 58 sur le v. 59, *Estaço* laissait dans le doute le premier mot du vers; mais M. N. lui attribue cette conjecture qui fait carrément le vers faux : *Uti juvenile Phaos*; ô métrique, voilà bien de tes coups!

faire pardonner l'in vraisemblance de tout ce qu'il a conté. Si l'auteur entendait imposer la créance en son récit, le lecteur regimberait. Mais quand le poète lui-même a l'air de ne pas prendre au sérieux ce qu'il raconte avec tant de grâce, on finit par sourire avec lui et par céder à la séduction de son esprit ». Voilà qui est à la fois très spirituel et d'une critique clairvoyante, et c'est sur la citation de ce jugement discret et fin que j'aime mieux terminer.

Émile THOMAS.

649. — *Grundriss der Germanischen Philologie* unter Mitwirkung von K. von Amira, W. Arndt, O. Behaghel, A. Brandl, H. Jellinghaus, K. Th. von Inama-Sternegg, Kr. Kalund, Fr. Kauffmann, F. Kluge, R. Kœgel, R. von Lilien-cron, K. Luick, A. Lundell, J. Meier, E. Mogk, A. Noreen, J. Schipper, H. Schueck, A. Schultz, Th. Siebs, Ed. Sievers, B. Symons, F. Vogt, Ph. Wegener, J. Te Winkel, J. Wright, herausgegeben von Hermann PAUL, Strassburg, Trubner 1889-1891. (Prix de la livraison de 16 feuilles, 4 mark ; de 8 feuilles. 2 mark.

C'est une grande et très utile entreprise que ce *Grundriss der germanischen Philologie* qui se publie par livraisons à la librairie strasbourgeoise de Trübner. Elle fait honneur à tous ceux qui se sont associés pour la mener à bonne fin.

L'idée de l'ouvrage appartient à l'éditeur, M. Ch. Trübner, qui songeait, dès 1884, à faire un pendant au *Grundriss der Romanischen Philologie*. Il en causa avec MM. Kluge, Paul, Sievers. Ce dernier accepta la direction de l'entreprise, puis, se désistant, la remit entre les mains de M. Paul. C'est donc M. P. qui a conçu le plan de ce nouveau *Grundriss*, qui a réuni les principaux spécialistes, qui a réparti la besogne. Les manuscrits devaient être livrés à la fin de 1887. Mais l'impression ne put commencer qu'au mois de juillet 1888, et la première livraison ne parut qu'au mois de mai 1889. Il y eut des retards, des démissions; on dut entamer le second volume avant d'avoir fini de publier le premier; on dut diviser le second volume en deux parties. Enfin, aujourd'hui, l'œuvre touche presque à son terme. Les six fascicules qui forment le premier volume, ont paru, et, pareillement, le second tome compte déjà six livraisons (quatre pour la première partie, deux pour la seconde).

M. P. devait ouvrir et comme inaugurer le *Grundriss*. Il a rédigé les trois premiers chapitres. Après avoir traité de « l'idée et de la tâche de la philologie germanique », il trace à grands traits l'historique de cette discipline jusqu'à nos jours (p. 9-151). Il divise son sujet en sept périodes : le moyen âge; de la Réforme à Junius; de Junius à Gottsched et à Bodmer; de Gottsched à la fin du XVIII^e siècle; le romantisme; fondation de la philologie germanique comme science indépendante; temps modernes. La matière avait été traitée par Raumer et par le continuateur de Raumer, Bechstein. Mais le tableau de M. P. est plus rapide, plus vivant; le savant philologue n'a d'ailleurs rien oublié, et l'on

notera les pages qu'il consacre à la philologie anglaise et scandinave. La partie la plus intéressante est peut-être celle qui fait passer devant nous les frères Grimm, Lachmann, Haupt, etc. Elle a le charme d'une histoire contemporaine. M. P. y montre tout ensemble beaucoup de savoir et beaucoup d'impartialité. On le trouvera néanmoins un peu rigoureux pour W. Scherer; s'il apprécie en fort bons termes et avec une singulière justesse l'« Histoire de la littérature allemande », il voit trop, ce nous semble, le feuilletoniste et le pur littérateur dans le germaniste austro-prussien; il insiste trop sur les défauts de Scherer, et pas assez sur ses qualités brillantes. Mais quelle quantité de renseignements sur les études grammaticales depuis 1868, sur la lexicographie, sur l'histoire littéraire! Nous avons là, pour ainsi dire, un vaste bulletin bibliographique, tout plein, non seulement de titres d'ouvrages, mais de jugements courts et solides.

Vient ensuite une *Méthodologie* (p. 152-237). M. P. expose d'abord des principes généraux, puis traite de l'interprétation et de la critique du texte, de l'histoire de la langue et de la littérature; tout cela fourmille de conseils et d'observations dont l'étudiant fera son profit.

Aux trois chapitres de M. P. succède un quatrième chapitre en deux parties : 1° les runes et les inscriptions runiques, par M. Sievers (p. 238-250); 2° des éléments de paléographie latine, par M. W. Arndt (p. 251-265).

M. Sievers reparait dans le cinquième chapitre du premier volume (p. 266-299), consacré à l'histoire de la langue, et donne en trente pages un excellent résumé de phonétique.

Après M. Sievers, M. Kluge expose l'histoire des anciens dialectes germaniques. C'est encore un précis digne de grands éloges. M. Kluge le divise en neuf parties : introduction, consonantisme, accent, vocalisme, lois de l'*Auslaut*, le germanique oriental et occidental, conjugaison, déclinaison, formation des mots. Il ne dit que l'essentiel, ne donne que des résultats certains ou vraisemblables, aborde toutefois les questions importantes. Citons en passant des pages intéressantes sur les rapports des Germains avec les Romains, les Grecs et les Slaves, la liste des mots latins passés dans le vieux germanique, les observations sur l'ancien accent, et tout le paragraphe sur la *Lautverschiebung*.

M. Sievers, que nous rencontrons pour la troisième fois, fait ensuite l'histoire de la langue gothique (p. 407-416); M. Noreen, celle des langues du Nord (p. 417-525); M. Behaghel, celle de la langue allemande (p. 526-633); M. Te Winkel, celle de la langue néerlandaise (p. 634-722); M. Siebs, celle de la langue frisonne (p. 723-779); M. Kluge, celle de la langue anglaise (p. 780-944); M. Lundell, celle des dialectes scandinaves (p. 945-959); M. Kauffmann, celle des dialectes allemands et néerlandais (p. 960-974); M. Wright, celle des dialectes anglais (p. 975-981).

On remarquera parmi ces diverses études celles de MM. Noreen,

Behaghel, Te Winkel, Siebs et Kluge. M. Noreen connaît son sujet mieux que personne et le traite aussi complètement, aussi minutieusement que possible. Il parle d'abord, en quelques pages, du développement de la langue dans le Nord (vieil islandais, vieux norvégien, vieux suédois, vieux danois et leurs dialectes); puis, sans cesser d'appliquer son attention aux différents dialectes, il étudie la phonétique du *Gemeinnordisch* : 1° jusqu'à la fin de l'époque des vikings (de 700 à 1050); 2° jusqu'à la Réforme; enfin, il fait l'histoire des formes et flexions.

M. Behaghel trace dans son étude les limites du *deutsches Sprachgebiet* — p. 527 lire Schnierlach et non *Schmierlach* — énumère et caractérise avec une brièveté pénétrante les dialectes, expose rapidement leur histoire en même temps que celle de la langue écrite, insiste finement et avec plus de relief qu'on ne l'avait fait jusqu'ici sur l'accent (notamment sur le *Satzton*), puis traite longuement des sons et des formes. Cette dernière partie du travail de M. Behaghel est fort remarquable; sans s'interdire les excursions sur le domaine de l'ancienne langue, l'auteur ne se lasse pas de faire des rapprochements entre les dialectes actuels et de porter son attention sur la période du *neuhochdeutsch*.

M. Te Winkel a pris la peine de rédiger en fort bon allemand une très attachante monographie. Il ne donne pas seulement un précis de l'histoire du *nederlandsch*, de sa grammaire, de son orthographe; il retrace la formation des mots composés; il indique les termes que la langue a perdus, ceux qu'elle a pris aux idiomes voisins, ceux qui doivent l'existence à l'étymologie ou à l'esprit populaire (*Volksetymologie*, *Volkswitz*), ceux qui ont changé de sens; il étudie l'influence du latin, du français, du haut allemand sur le néerlandais et dresse une liste des mots et des expressions tirés de la Bible, des langues orientales et romanes. Il a considérablement étendu son programme; personne ne s'en plaindra.

L'histoire de la langue frisonne ou de la langue parlée dans les îles et sur la côte de la mer du Nord entre le Rhin et l'Ems, ne pouvait être confiée à de meilleures mains qu'à celles de M. Siebs. Il a publié en 1889 une très bonne étude sur le sujet. Aussi, son précis, à la fois clair et détaillé, mérite d'être accueilli avec reconnaissance.

M. Kluge s'est chargé de l'histoire de la langue anglaise. Mais il a laissé M. Behrens retracer les emprunts de l'anglais au français et M. Einkenel, exposer la syntaxe. Il s'est servi lui-même, pour tracer l'historique de la phonétique anglaise, du grand ouvrage d'Ellis et plus particulièrement, pour la période du moyen âge, de la grammaire de Chaucer par M. Ten Brink.

Le sixième chapitre du premier volume a trait à la mythologie (p. 983-1138). M. Mogk qui l'a composé, énumère les sources, puis fait l'histoire de la mythologie germanique (les Grimm. Wilhelm Müller, Kuhn et Schwartz, Max Müller, Mannhardt, Lachmann et Müllenhoff,

Gruppe et sa théorie de l' « adaptionisme », Weinhold, Pfannenschmid). Il expose ensuite le culte des morts et la croyance à la vie de l'âme qui peut, une fois échappée du corps, prendre toutes les formes et revêtir la nature de Protée (p. 1009), fait passer devant nous les fantômes et ce qu'il nomme les *Drückgeister* (Alp, Mare, Trude) — à propos des Valkyries, M. M. aurait dû dire que *valr* signifie, non pas les morts, mais les tués, les victimes du champ de bataille — les sorcières, les Nornes, l'*Elf*, le *Wicht*, le nain, les esprits de la maison, des bois et des champs, les démons des eaux et du vent, les géants, Grendel et sa mère, le mythique Mimir. Viennent enfin les anciens dieux germaniques et les détails du culte, sacrifices, temples, prêtres, divination, enchantements. Tout cela est complet. Pourtant M. M. n'a pu éviter l'écueil qu'offre ce genre de recherches mythologiques; il a beau dire qu'on doit se défier de l'Edda et du manuel de Snorri, se référer surtout aux sagas, aux inscriptions et aux trouvailles, n'accepter d'ailleurs qu'avec réserve la poésie islandaise. Nous avons là une mythologie noroise ou nordique plutôt qu'une mythologie allemande, et, pour emprunter ses expressions, ce qu'il donne est sans doute *germanisch*, mais *speciell nordisch*.

Ici se termine le premier volume du *Grundriss* qui compte 1,135 pages. Le second volume qui n'est pas encore entièrement publié, se composera de deux parties : la première contiendra la légende héroïque, l'histoire littéraire, la métrique; la seconde comprendra l'économie ou *Wirtschaft*, le droit, la guerre, les mœurs (*die Sitte*), l'art.

Dans la première partie du second volume ont paru : 1° *La légende héroïque* par M. Symons (vii^e chapitre, p. 1-64). L'auteur étudie avec très grand soin les sources, puis l'un après l'autre les divers cycles; il nous prévient que son travail était terminé à Pâques 1888 et qu'il n'a pu tenir aucun compte de la littérature postérieure du sujet. 2° *L'histoire littéraire* (viii^e chapitre). M. Sievers écrit en six pages l'histoire de la littérature gothique (p. 65-70): cette brièveté était commandée tant par le sujet que par les études de l'auteur que renferme le premier volume.

M. Mogk s'est fait l'historien de la littérature norvégienne et islandaise (p. 71-142). Son travail clair, bien divisé, abondant en détails, offre l'analyse de l'Edda, de la poésie des scaldes, des *rimur*, des *sögur* de toute sorte.

M. Schück (p. 143-158) étudie la littérature suédoise et danoise qu'il divise en deux périodes : l'époque païenne — dont on n'a presque rien conservé — et le moyen âge qui s'étend jusqu'au commencement de la Réforme, vers le second quart du xvi^e siècle; la bibliographie qu'il ajoute à son exposé, sera très utile.

M. Kögel fait l'histoire de la littérature de l'ancien-haut-allemand et de l'ancien-bas-allemand (p. 159-244). Il a peut-être tort d'affirmer, d'après le Chant de Louis, la présence d'un *Vorsänger* chez les anciens Germains et, d'après Tacite, le frapement cadencé des épées contre les boucliers (p. 166). Il abuse des rapprochements avec les Grecs, et

notamment l'épisode de Diomède et de Glaucos ne peut être comparé au tragique combat de Hildebrand et de son fils (p. 180) Mais il n'omet aucun des « monuments » de cette époque ; il les analyse longuement, les apprécie, ajoute même des remarques souvent neuves, parfois fécondes sur quelques passages. Ce n'est pas une simple énumération ; c'est une véritable histoire littéraire, nullement aride, malgré les détails techniques.

Sous une forme plus brève, M. Vogt déploie la même abondance de renseignements dans son exposé de la littérature du moyen-haut-allemand qu'il commence au *Memento mori* et termine aux sermons de Geiler de Kayserberg (p. 245-418). Rien ou presque rien à redire à ses analyses et à ses appréciations. Tous les chapitres et paragraphes, nets, instructifs, témoignent de la connaissance la plus étendue du sujet.

La littérature du moyen-bas-allemand, a été l'objet d'un *Aufsatz* de M. Jellinghaus (p. 419-452). On remerciera l'auteur de ce travail d'ensemble qui manquait jusqu'ici et qui foisonne d'indications bibliographiques ; toute la production littéraire, comme il dit, est passée en revue.

M. Te Winkel était naturellement désigné pour traiter de l'histoire de la littérature néerlandaise (p. 453-493). D'après ses propres travaux et ceux de Jonkbloet, de Jan Ten Brink, de Serrure, de Stecher, d'Ernst Martin et d'autres encore, il retrace cette histoire depuis Henri de Veldeke — qui, comme on le sait aujourd'hui, était Limbourgeois, c'est-à-dire Néerlandais, et a écrit ses poèmes dans un néerlandais fortement coloré du dialecte du Limbourg. Il insiste, comme il le faut, sur Maerlant qu'il nomme le représentant le plus efficace de l'esprit populaire et la grande figure de la littérature néerlandaise du moyen âge, sur les élèves de Maerlant, sur le théâtre, sur les chambres de rhétorique, particulièrement sur Castelein. Il dépasse même, cette fois encore, les bornes de son sujet, à notre grande satisfaction, pour étudier brièvement la poésie de la Réforme (Anna Bijns, la Sapho néerlandaise et les chants des Gueux), pour mentionner Marnix qui mérita par son *Bienkorf* d'être nommé le père de la prose néerlandaise, pour apprécier enfin l'influence de l'humanisme et nous présenter l'énergique et mâle Coornbert.

Dans la seconde partie du second volume du *Grundriss* ont paru :

1^o (x^e chapitre, p. 1-34), la *Wirtschaft* ou Économie, par M. d'Inama-Sternegg, qui traite successivement l'ordre social, la culture, la constitution des villes et les métiers, le commerce et les communications (ligues, Hanse et monnaie) ;

2^o (xi^e chapitre, p. 35-200), le *Recht* ou Droit, par M. d'Amira, exposé fort détaillé, fort instructif et qui abonde en détails curieux. L'auteur étudie les *Monuments* du droit : les lois gothiques et burgondes, celles des Francs, des Longobards et des Anglo-Saxons, les « travaux privés » ou la littérature juridique qui commence, gloses, formulaires, *Rechtsbücher*, etc. ; puis, du Sud, il nous transporte dans le Nord, chez les Scandinaves. Il passe ensuite aux *antiquités* : le pays (*Markt*,

Stadt, polit. Landgemeinde), les gens (*Freie, Adel, Klerus, Minderfreie, Unfreie, Rechtlose et Ehrlose, Gäste*), le souverain (*Königtum, Kaisertum, Immunität, Munt, Grundherrschaft, Landeshoheit, Räte* des villes, *Goden* d'Islande), la parenté, la fortune, les crimes et châtiements, la justice et la procédure, voilà les sept chapitres de ce très recommandable précis. Tous ceux qui ne sont pas spécialistes, s'y plairont et y profiteront ;

3° M. Alwin Schultz en a pris à son aise dans le XII^e chapitre (p. 201-207, la guerre, les armes ; il traite son sujet d'une façon bien sommaire, et, cavalièrement, nous renvoie à un ouvrage qui n'est pas absolument digne de toute confiance, celui de Jähns ;

4° En revanche, M. Kalund (XIII^e chapitre, p. 208-252), intéressera le lecteur par son tableau des pays scandinaves et de leurs coutumes. Aidé des travaux de R. Keyser, de Weinhold et de quelques autres, il examine tour à tour la famille (enfance, jeunesse, mariage, domesticité, funérailles), l'existence dans ses moindres détails, l'habitation, le vêtement, — où il a été secondé par la collaboration de M. Gudmundsson, — les repas, les meubles et ustensiles, les exercices du corps, les jeux.

Restent à publier, dans le VIII^e chapitre, les histoires de la littérature frisonne (Siebs), anglo-saxonne (Kluge), anglaise du moyen âge (Brandl), des notices sur la poésie populaire scandinave (Lundell), allemande et néerlandaise (Meier), anglaise (Brandl) ; dans le VIII^e chapitre des travaux de M. Schultz sur les mœurs anglo-allemandes et de M. Mogk sur les coutumes populaires du présent ; le IX^e chapitre sur la *métrique* (métrique germanique et nordique, par M. Sievers ; métrique allemande, par M. P. ; métrique anglaise, par M. Schipper ; métrique de la poésie allitérée, par M. Luick), et le XIV^e chapitre consacré à l'*art* : art plastique (Schultz), musique (Liliencron).

M. P. dit à la fin de sa préface (6^e livraison du tome I, p. vi), qu'il ne se dissimule pas l'imperfection de l'ouvrage, que les chapitres sont inégalement traités, qu'il y a quelques lacunes à combler. Il demande l'indulgence et prie ses critiques de songer aux difficultés que présente une semblable tâche. Quels que soient les défauts de l'entreprise — et tout en regrettant que l'époque moderne n'y soit pas représentée, tout en souhaitant que l'éditeur puisse dans quelque temps publier à part, et, s'il est possible, à bon marché plusieurs des études que renferme le *Grundriss* — on félicitera M. Paul d'être venu à bout de cette œuvre immense. Elle est indispensable à quiconque étudie, de quelque façon que ce soit, une des langues et littératures germaniques, et elle rendra sûrement les plus grands services.

A. CHUQUET.

650. — Jean LULVÈS. *Die Summa cancellariae* des Johann von NEUMARKT. Berlin, Mayer et Müller, 1891. 1 vol. in-8, vi-127 p.
651. — ALTMANN. *Studien zu Eberhart Windecke*. Berlin, Gaertners Verlagsbuchhandlung, 1891. 1 vol. in-8, 109 p.

I. Il nous est parvenu plusieurs formulaires de la chancellerie de Charles IV, souverain d'Allemagne. Deux de ces formulaires, le *Collectarius perpetuarum formarum*, édité par Hoffmann (*Sammlung unge-druckter Nachrichten*, Halle, 1796) et le *Collectarius diversarum litterarum*, signalé par Dudik (*Iter romanum*, t. I, p. 291 et ss.) ont pour auteur Jean de Gelnhausen; un troisième, intitulé dans certains manuscrits *Summa cancellariae*, a été compilé par Jean de Neumarkt, qui, de 1354 à 1374, avec une courte interruption, a exercé l'office de chancelier de Charles IV. De ce dernier recueil, dont quelques pièces seulement ont été publiées, il subsiste diverses versions. M. Jean Lulvès, élève de Harry Bresslau, se propose de livrer en entier à la presse ce document, qui présente un intérêt historique et juridique considérable. Dans le présent ouvrage, il nous communique les résultats de son travail préliminaire; il a découvert quinze manuscrits de la *Summa*, qui représentent quatre versions différentes; il nous fait connaître dans quel ordre ces versions se sont succédé; il détermine la date de leur rédaction — la plus ancienne est postérieure à 1574, date où Jean est sorti de charge — et il dresse le *schema* des *codices*. Ses conclusions nous semblent très probantes et cette étude nous fait très bien augurer de l'édition qui, espérons-le, ne tardera pas à paraître.

II. La source la plus importante pour l'histoire de Sigismond, fils de Charles IV, est assurément la chronique d'Eberhard Windecke. Mais ce texte n'a pas encore été publié en entier; une partie seulement a été donnée au début du XVIII^e siècle dans le recueil de Mencken, et, en 1886, le D^r v. Hagen en a fait une traduction en allemand moderne dans la collection des *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit*. M. Altmann étudie, dans la présente brochure, les manuscrits d'Eberhard, particulièrement le codex V² (n^o 2913 de la bibliothèque de la cour de Vienne). Dans ce manuscrit, se trouvent des passages qu'on ne lit point dans les autres, ni dans V¹ (à Vienne), ni dans C (Cheltenham, une copie moderne se trouve à la bibliothèque universitaire de Göttingen) ni dans G (Gotha), ni dans H (Hanovre). M. A publie ces passages qui ont trait à l'origine des ducs de Bavière, aux évêques de Spire et de Liège, au Palatinat, au royaume de Chypre; un fragment très curieux se rapporte à Jeanne d'Arc. Nous en détachons l'anecdote suivante: « Un autre jour, la jeune fille était assise non loin du roi et mangeait; et tout d'un coup elle se mit à rire très fort à part elle; le roi s'en aperçut et lui dit: Ma chère, pourquoi riez-vous ainsi? Elle lui répondit: Seigneur, je vous le dirai après le repas. Après le dîner, elle lui dit: Sire, en ce jour, cinq cents Anglais qui voulaient venir dans votre pays pour vous nuire se sont

noyés, et voilà pourquoi j'ai ri et, dans trois jours d'ici, vous en aurez nouvelle certaine. Et la chose se trouva ainsi. » M. A. n'hésite pas à attribuer ces additions à Windecke lui-même, et il pense que ce manuscrit de Vienne, le plus complet de tous, devra être pris pour base de l'édition future de la chronique. Nous sommes d'un avis entièrement différent du sien. Le codex V¹ a été écrit en 1466 à Strasbourg. Or, au xv^e siècle, il régnait dans cette ville une assez grande activité littéraire. On y copiait et recopiait la chronique de Kœnigshofen en l'interpolant et en la continuant; parfois on y ajoutait de très longs passages sur l'histoire des pays étrangers, de la France, des Pays-Bas, de la Suisse, et des provinces allemandes voisines. Nous ne doutons point que le copiste d'Eberhard Windecke n'ait eu une semblable continuation de Kœnigshofen sous les yeux et qu'il ne lui ait emprunté ces passages que publie M. A. L'auteur est obligé d'avouer qu'au moins l'un de ces fragments (p. 34) a une origine strasbourgeoise; nous croyons qu'il en est de même des autres; nous en sommes entièrement sûr pour le récit de la bataille de Woerth, livrée entre le seigneur Jean de Fenétrange et le comte Geoffroi de Linange (p. 75), et pour celui du siège de la Petite-Pierre par le comte palatin Frédéric le Victorieux (p. 78). Des narrations tout à fait analogues se trouvent dans une continuation de Kœnigshofen de la bibliothèque nationale (fond allemand, n^o 83). Ainsi nous pensons qu'il est prudent de donner, pour une édition de Windecke, la préférence au manuscrit le plus court, au lieu de choisir le plus long; c'est celui-là qui contiendra le moins d'interpolations. La thèse de M. Altmann nous paraît fausse; mais, comme dit l'autre, les morceaux en sont bons. Il lui faut être reconnaissant des passages nouveaux qu'il a mis au jour.

Ch. PFISTER

651. — *Etude sur la chaire et la société française au XVe siècle.* Olivier Maillard, ses prédications et son temps, par M. l'abbé Alexandre SAMOUILLAN, docteur ès lettres, directeur au Petit-Séminaire de Toulouse. Toulouse, éd. Privat; Paris, Thorin, 1891. Grand in-8 de 353 p.

I

Olivier Maillard n'est pas un inconnu, dit (p. 3) M. l'abbé Samouillan qui rappelle que Labouderie, Levot, le marquis du Roure, G. Peignot, Arthur de la Borderie ont écrit sa biographie, qu'un état bibliographique de ses œuvres assez complet est dû aux recherches savantes de ce dernier, que quelques maîtres de la critique littéraire, Ch. Labitte, Gérusez, Aubertin, Lenient nous ont laissé sur le célèbre Cordelier des appréciations très justes inspirées par le goût le plus sûr. Il restait, ajoute-t-il, à compléter ces quelques détails biographiques en remontant à leurs sources et à mettre en relief cette austère et curieuse physiologie du moine breton. Le nouveau biographe a voulu approfondir et

creuser le filon historique ou littéraire ouvert devant lui; il a voulu étudier de plus près les sermons de Maillard et montrer avec plus de détails le parti que l'histoire de la société et des mœurs peut en tirer. Il a eu soin de contrôler et de confronter les citations souvent données des discours de Maillard, pour leur restituer leur véritable sens et leur vraie portée, de les compléter et de les coordonner en vue d'une étude d'ensemble large et impartiale. Nous n'avions que des esquisses biographiques; l'abbé S. nous a donné une ample monographie, remarquable surtout par la sincérité des récits et des appréciations et digne du travailleur qui a adopté cette devise qui résume toute la vie de son héros : *unius veritatis amicus*.

La monographie se divise en trois parties : *Biographie ; Maillard, prédicateur ; Peinture de la société*. Chaque partie se subdivise en plusieurs chapitres : *l'homme, le négociateur, le cordelier ; langue de ses sermons, matière de ses sermons, forme et ton ; Les grands et le gouvernement, l'Église, revue des principaux états, divertissements et superstitions, la femme et le bourgeois*. Dans ce vaste tableau, tout est fidèle, tout est intéressant. Dès la première page, au sujet du lieu de la naissance de Maillard, on reconnaît le critique judicieux qui n'accepte point les assertions gratuites et ne prétend marcher que sur un terrain solide. Se séparant de ses devanciers dès qu'ils entrent dans le vague et l'incertain, l'abbé S. s'efforce de ne donner que de sûres informations. C'est ainsi qu'il dira (p. 17) que Maillard a prêché à Paris, à Nantes, à Poitiers, à Laval, à Tours, à Toulouse, à Albi, à Cahors, ajoutant : « ce sont les seules villes pour lesquelles il nous reste une indication positive. » C'est encore ainsi que, repoussant (p. 55) une légende trop accréditée, il constate, au sujet du décès du populaire orateur (13 juin 1502), que « rien ne prouve qu'il soit mort de chagrin, comme le veulent quelques biographes ». Le travail si consciencieux de l'abbé Samouillan n'est pas seulement très instructif : les particularités curieuses y abondent tellement et y sont si agréablement présentées, que peu de livres d'érudition sont aussi faciles à lire.

T. DE L.

II

Cette thèse est divisée en trois parties : biographie d'Oliv. Maillard, sa prédication, peinture de la société d'après les sermons. Le célèbre prédicateur né en Bretagne vers 1430 entra tout jeune dans l'ordre de

1. Je dois un éloge à la notice bibliographique (p. 7-9) où l'auteur mentionne quelques-unes des éditions des sermons qui ont échappé aux recherches de M. A. de la Borderie (*Œuvres françaises d'Olivier Maillard, 1877*). La liste des livres consultés et cités (p. 10-12) montre combien le futur docteur ès lettres s'était solidement armé pour le combat. J'allais oublier de dire que le volume est orné d'un portrait de Maillard d'après l'*Histoire de l'Ordre* (1587) où François de Gonzague a fait graver une série de médaillons représentant tous les vicaires généraux des Cordeliers.

Saint-François, et vint achever ses études à Paris où il enseigna la théologie avec une telle orthodoxie, ce qui est à noter, que le pape Innocent VIII lui adressa une lettre où il le complimentait de sa science. Il ne commença à prêcher qu'en 1460, dans la France qu'il parcourut du Nord au Midi, dans la Flandre, en Espagne, en Hongrie, en Angleterre, et partout il conquit l'estime de ses auditeurs par l'indépendance de sa parole, la pureté de sa vie et la fierté de son caractère. Il brava les menaces de Louis XI dont il osa blâmer la politique cauteleuse, fut le confesseur en même temps que le conseiller de Charles VIII, et au nom des principes de la doctrine catholique, il ne craignit point de prendre le parti de la princesse Jeanne répudiée par Louis XII, « de prescher hautement qu'elle estoit la vraie et légitime reine de France, » hardiesse qui peut-être lui mérita l'exil. Il nous reste de lui environ cinq cents sermons qu'on peut distribuer en trois classes différentes, ceux qui ont été rédigés par l'orateur lui-même, ceux qui ont été écrits sous sa dictée, ceux enfin qui auraient été recueillis d'après les notes précises de ses auditeurs. A-t-il prêché en français ? Le fait ne paraît pas douteux, car son auditoire habituel était composé de gens de tous les états et de toutes les conditions. Mais, ainsi que le fait justement remarquer M. l'abbé Samouillan, comme le latin était la seule langue admise dans l'Eglise, la seule qui fût comprise par les prédicateurs des différentes nations de l'Europe, il n'est pas surprenant que les sermons aient été aussitôt *vulgarisés*, non pas dans la langue de Cicéron ou de Politiën, mais dans ce latin semi-barbare, mêlé d'idiotismes français dont les traducteurs n'avaient pu trouver les équivalents. Du reste le sermon sur le *Mystère de la Passion* que M. l'abbé S., analyse, afin de nous montrer avec quel art l'orateur savait concilier le dogme et les Ecritures Sacrées avec la mise en scène, prouve qu'Oliv. Maillard parlait au besoin un français qui ne manquait ni d'énergie ni de couleur.

Ce qui distingue sa prédication, ce n'est pas seulement un langage hardi, mordant, plein de malice et d'allusions, semé de proverbes populaires, c'est encore le souci de la vérité et de l'orthodoxie. M. l'abbé S. a raison d'insister sur ce dernier point. Si le prédicateur se plaît à étaler aux yeux la cupidité du clergé de son temps, le libertinage des religieux et des religieuses, les désordres des prélats et des abbés, en un mot toutes les plaies du corps sacerdotal ; s'il va jusqu'à condamner hautement le marchandage des indulgences, il se garde bien de commettre l'autorité du Pape dans ces trafics scandaleux. C'est ce que les polémistes protestants qui se sont tant plu à le citer, entre autres H. Estienne, ont eu soin de taire. « Comment, s'écrie Oliv. Maillard, l'autorité du chef de l'Eglise serait-elle en cause dans des questions où on le trompe ? » Il semble qu'il avait prévu qu'on abuserait de son nom et de ses paroles. De même quand sa verve caustique, son indignation d'honnête homme s'emporte contre les gens de justice qui spéculent sur les procédures, contre les gens de finance sans cesse à l'affût des pots-de-vin, contre les

gens d'armes qui battent, dépouillent *le bon homme* et déshonorent sa fille, contre les princes qui abusent de leur puissance, contre les nobles qui achètent les bénéfices pour eux ou pour leurs enfants, il n'accuse pas le roi, il ne se prévaut pas contre lui des désordres de ceux qui le représentent, « et garde toujours au milieu de ses audaces le respect des institutions ». Ce croyant sincère, ce défenseur de la foi catholique fut inconsciemment un révolutionnaire: il ne pensait guère que ses hardiesses satiriques préparaient les voies à la Réforme, et que son autorité serait maintes fois invoquée pour abattre ce qu'il avait essayé toute sa vie de redresser et de maintenir debout.

Cette thèse fait honneur à M. l'abbé Samouillan : on y sent partout circuler un esprit large et indépendant, ami avant tout de la vérité. Qu'il nous donne une histoire complète de la prédication au *xv^e* siècle : il est capable de la mener à bonne fin. Je ne lui ferai qu'une petite critique. Sa thèse l'obligeait à traduire de nombreux passages des sermons de Maillard ; pourquoi n'avoir pas donné en note le texte latin ? Cela eut mieux valu que de renvoyer le lecteur à des ouvrages insignifiants ou sans valeur, comme *la Satire en France au moyen âge* par Lenient, *La vie au temps des libres prédicateurs* par Ant. Méray, etc.

A. DELBOULLE.

653. — R. SABBADINI. *Biografia documentata di Giovanni Aurispa con sei appendici*. Noto, Fr. Zammit, 1891, in-12 de 208 p. Prix : 3 fr.

654. — *Id.* *Cronologia documentata della vita di Giovanni Lamola*. Bologne, 1891. In-8 de 22 p. (Extrait du *Propugnatore*).

655. — *Id.* *Vita di Guarino Veronese*. Gênes, 1891, in-8 de 177 p. (Extrait du *Giorn. ligustico*).

656. — L. BAROZZI ET SABBADINI. *Studi sul Panormita e sul Valla*, Florence, 1891, in-8 de xi-268 p. Prix : 7 fr.

Coup sur coup et en quelques mois, l'historien du « Cicéronisme » et l'éditeur de tant de pièces intéressantes pour l'histoire de l'humanisme italien met au jour quatre publications nouvelles sur le sujet ordinaire de ses études. Pour la biographie des humanistes du *xv^e* siècle, malgré beaucoup de travaux anciens et récents, la critique jusqu'à présent a fait plus défaut que les documents. M. Sabbadini apporte l'une et multiplie les autres. Il semble qu'il veuille consacrer à chacun des personnages les plus éminents du grand mouvement littéraire qu'il étudie, une monographie spéciale. Celle qu'il donne sur Aurispa, et dont une esquisse avait déjà été tracée en 1886 ¹, restera sans doute une des plus importantes ; elle jette une grande lumière sur la vie du savant Sicilien qui, par son voyage à Constantinople et son activité de chercheur de livres eut, sur la première moitié du siècle et

1. Cf. *Revue critique*, 1886, II, p. 163.

spécialement sur le développement des études grecques, une influence considérable. M. S. s'est livré à un dépouillement systématique de toutes les correspondances d'humanistes, existant en si grand nombre dans les manuscrits et dont l'accès est si difficile pour qui n'en possède pas les clefs; il a pu, grâce à cet ensemble de sources, reconstituer, pour la première fois dans sa continuité une carrière singulièrement active, et suivre Aurispa année par année dans ses déplacements et au milieu de ses occupations diverses, au moins de 1414 à 1460, date de sa mort¹. Les documents inédits, émanant d'Aurispa ou de ses amis, sont mêlés continuellement au récit; la lecture est par suite assez pénible, mais les renseignements précieux abondent, notamment sur les études des humanistes: M. S. a pu, pour ne citer qu'un seul exemple, traiter à fond la question de la découverte et de la diffusion du commentaire de Donat sur Térence².

La biographie de Giovanni Lamola, écrite suivant le même plan, donne un travail beaucoup plus court, l'humaniste étant bien moins considérable. On y remarquera, p. 19, la liste de ses compositions. — Le nom seul de Guarino de Vérone indique l'importance du troisième travail. On doit saluer en Guarino une des plus sympathiques figures de l'humanisme. Son caractère et son mérite ont trouvé grâce, même devant le regretté Voigt, si peu favorable pourtant aux lettrés italiens dont il racontait l'histoire. M. S., abandonnant son usage ordinaire, a composé un texte suivi, sans documentation et même sans notes, qui n'est pas sans quelque agrément. La solidité de l'information ne laisse d'ailleurs prise à aucune inquiétude. Nous avons ici le récit de la vie du grand professeur qui répandit la bonne parole à Venise, à Vérone et surtout à Ferrare; les sources nouvelles de ce récit seront discutées quand l'auteur nous donnera l'*Epistolario* inédit de Guarino, dont quelques spécimens servent déjà de pièces justificatives à plusieurs de ses travaux. Suit, selon l'excellente habitude de M. S., un index des noms, où la mention des auteurs de l'antiquité rendra service à qui voudra consulter le livre pour l'histoire des études classiques à la Renaissance.

Ce qui a été dit plus haut de la méthode de l'auteur et l'importance de ses résultats pour la vie d'Aurispa, s'applique également à la biographie chronologique des deux plus illustres humanistes du groupe napolitain, Panormita et Valla. Ce travail a été composé comme introduction à un mémoire posthume de Luciano Barozzi, ancien élève de

1. Parmi les appendices figure un inventaire des manuscrits d'Aurispa à signaler aux bibliographes. Il y avait, ce semble, à tirer partie des menus renseignements de *La Biblioteca de F. Orsini*, p. 216. La citation du même ouvrage semble omise au travail sur Lamola, p. 13 n. 2.

2. V. sur ce dernier sujet l'important travail de M. S. *Storia e critica di alcuni testi latini (Cicerone, Tacito, Varrone... Donato)*. (Dans *Mus. d'Antich. class.*, t. III) où sont invoqués de nombreux textes inédits d'humanistes.

l'Institut des Hautes-Études de Florence, sur Laurent Valla, ses œuvres grammaticales et philosophiques, sa critique et son influence. Le mémoire déjà ancien du jeune écrivain est écrit avec une ardeur et une impetuosité qui en sont à la fois le charme et le défaut; il verse aisément dans la déclamation, et ses jugements sur l'action de « l'humaniste révolutionnaire » demanderaient sans doute à être révisés sur quelques points. D'une solidité tout autre, et qui plaît mieux au goût présent des travailleurs, est l'introduction de M. Sabbadini. Chargé de publier l'œuvre de son ami remontant à 1873, il a dû la mettre au courant des progrès des recherches, et a été amené à en éclairer la lecture par des indications biographiques indispensables. Mais en dressant la chronologie de la vie très agitée et très voyageuse de Valla, il s'est trouvé du même coup avoir réuni les éléments d'un travail semblable sur Antonio Beccadelli, dit Panormita, qui fut le confrère et parfois l'adversaire de Valla et dont le rôle le cède peu en intérêt à celui de l'auteur de *Elegantiae* et du *De libero arbitrio*. L'étude sur Panormita est moins complète et s'arrête à l'année 1435, époque où il se fixa définitivement auprès du roi Alphonse; on laisse aussi de côté les années 1429 à 1434, la mise en ordre préalable des documents se rapportant à cette période (*Epistolae Gallicae*) n'ayant point encore été tentée. Les deux travaux documentaires occupent plus de la moitié du volume publié dans la collection de l'Institut Florentin. Toutes ces publications affirment une fois de plus la supériorité d'information de M. S. sur le *quattrocento* de l'humanisme; elles font souhaiter qu'il refasse un jour, pour le grand public, le livre de Voigt qui commence à être bien insuffisant. Personne, je pense, ne lui disputera cet honneur.

P. DE NOLMAC.

657. — F. des ROBERT. *Le cardinal de Lattier de Bayane*, d'après ses souvenirs inédits, 1735-1818. Paris et Nancy, 1891. 97 p.

M. des Robert a résumé dans cet opuscule les souvenirs inédits du cardinal de Bayane. Il a cru sans doute rendre service moins à la mémoire de ce prélat qu'à l'histoire, ce qui est plus louable. L'abbé de Bayane vit de près quelques épisodes de la politique française à la cour de Rome, pendant sa longue carrière d'auditeur de Rote. Il débuta, en 1772, par une mission assez étrange : tandis que le gouvernement français réclamait officiellement, de concert avec l'Espagne, la suppression de la Compagnie de Jésus, l'abbé fut dépêché à Rome par le duc d'Aiguillon pour dénoncer secrètement l'opposition de ce personnage à cette mesure. Il se défia de la sincérité de ce sentiment, et agit en conséquence. M. d. R. admet aussi la duplicité du duc d'Aiguillon. Il est à présumer cependant que le ministre hésitait à ménager un triomphe aux jansénistes et aux parlementaires.

L'abbé de Bayane s'intéressa toujours, s'il ne prit point une part effec-

tive à la diplomatie de la France près du Saint-Siège. Comme il avait nourri l'ambition d'être ambassadeur, il ne se fit pas faute de critiquer et au besoin de calomnier le cardinal de Bernis, qui représenta la France jusqu'à la Révolution; M. d. R. rétablit la vérité à l'aide du livre de M. Masson sur le cardinal de Bernis.

Bayane n'a pas laissé de souvenirs sur la période la plus active de sa vie, celle où il intervint comme négociateur entre Napoléon I^{er} et Pie VII. Cette lacune est un aveu ; car il fit en cette affaire un fort vilain métier. C'est avec le magistral ouvrage de M. d'Haussonville que M. d. R. complète son travail.

M. d. R. est un biographe consciencieux et impartial ; il pardonne bien des choses à Bayane, sa méchante langue et ses vers trop galants ; il lui pardonne moins d'avoir médité des Jésuites. M. d. R. a suffisamment encadré sa narration dans l'histoire générale. Ses jugements historiques sont modestes : en voici un toutefois qui prête à réflexion : « L'émancipation des esprits comme la revendication des libertés politiques, dont les jeunes gentilshommes, revenus d'Amérique, avaient, *les premiers* (sic) conçu l'espérance » (p. 42).

Quel que soit le mérite du biographe, on ne lui eût pas su mauvais gré de se borner au rôle d'éditeur : les souvenirs de Bayane, écrits d'une plume alerte et mordante, fertiles en piquantes anecdotes, pouvaient être goûtés pour eux-mêmes, sans commentaire et sans notes explicatives. M. des Robert a voulu mêler l'utile à l'agréable.

B. A.

-
658. — **Goethe Jahrbuch** herausgegeben von Ludwig GEIGER. Zwölfter Band. (Mit dem sechsten Jahresbericht der Goethe-Gesellschaft.) Frankfurt am Main. Literarische Anstalt, Rütten et Loening). 1891. In-8, vii et 359 p.
659. — Berliner Neudrucke. Zweite serie. Band. I. **Musen Almanach auf das Jahr 1806**, hrsg. von L. A. von Chamisso u. K. A. Varnhagen, hrsg. von Ludwig GEIGER. Berlin, Paetel. 1889. In-8 xxvi et 122 p. 4 mark.
660. — Id, Band. III. **Berliner Gedichte, 1703-1806**, gesammelt u. hrsg. von Ludwig GEIGER. Berlin, Paetel. 1890. In-8, lvi et 197 p. 6 mark.
661. — Id. Band. II. **Faust**, Trauerspiel mit Gesang und Tanz, von Julius von Voss, hrsg. von Georg ELLINGER. Berlin, Paetel, 1890. In-8, xxxvi et 85 p. 5 m

Le *Goethe-Jahrbuch* de 1891 est aussi intéressant que ses aînés. L'inédit y foisonne. M. Suphan fait paraître une dissertation de Goethe sur Spinoza (elle a été sans doute dictée à M^{me} de Stein qui servait parfois de secrétaire à son ami), ainsi qu'une étude du poète sur le *Bertram* de Maturin et une traduction en vers de quelques passages de cette tragédie anglaise. M. R. Steig publie la correspondance de Goethe et de Thérèse-Albertine-Louise von Jacob qui, sous le pseudonyme de Talvj, formé des initiales de son nom, publia en 1825 et dédia à Goethe, avec une introduction historique, une traduction en vers des chants populaires serbes. M. Friedländer communique, sous le titre *Musikerbriefe*,

des lettres de Mendelssohn, ainsi qu'une lettre de Schubert, une lettre de Berlioz (qui fait hommage au poète de sa partition de *Faust*)¹, deux lettres de Mozart tirées de la collection d'autographes formée par Goethe. M. Wahle donne une lettre de F.-J. Frommann sur la mort et les funérailles de Goethe (datée d'Iéna, 27 mars 1832) et un fragment des *Mémoires* d'Henriette d'Egloffstein sur la cour de Weimar en 1787 (portraits curieux : Amélie, Louise, Charles-Auguste, M^{me} de Stein, Einsiedel). M. Ruland éclaire les études scientifiques de Goethe en reproduisant trois lettres de Seebeck, de Hegel et de Schweigger. Voilà pour la première partie du volume intitulée *Neue Mittheilungen*. Les *Abhandlungen* ou articles de fond qui forment la seconde partie de l'Annuaire de Goethe, sont au nombre de quatre : une étude sur Jenny de Pappenheim, baronne de Gustedt, l'amie d'Otilie de Goethe ; un travail de M. Steiner sur les travaux scientifiques du poète et le profit qu'on peut en tirer ; des recherches intéressantes de M. Bielschowsky sur l'authenticité et la chronologie des *Lieder* de Sesenheim ; une fine et originale analyse, par M. Gilow, des portraits que renferme *Dichtung und Wahrheit*. Comme toujours, la troisième partie du volume renferme des Mélanges, une chronique, une bibliographie. Signalons, dans les Mélanges, une comparaison instituée par M. Jacoby entre Egmont et le *Jules César* de Shakespeare ainsi que le *Wallenstein* de Schiller ; quelques mots de M. Fränkel sur le docteur Faust en Angleterre ; tout un faisceau de rapprochements recueillis par M. Jonas entre les *Sprüche* en prose et des œuvres soit de Goethe, soit d'autres ; une note de M. Arnheim sur le jeune avocat de Francfort qui conduisit en 1774 l'orientaliste suédois Björnsthäl à la bibliothèque de sa ville natale ; une lettre inédite de Wieland à Goethe (21 mai 1796). Une notice nécrologique d'Urlichs, due à M. Seuffert, remplit la chronique. La bibliographie, dressée par M. Ludwig Geiger, directeur du *Jahrbuch*, est, comme toujours, complète et fort bien ordonnée.

Nous retrouvons M. Ludwig Geiger dans la seconde série des *Réimpressions berlinoises*. Deux volumes de cette série portent son nom. Dans le premier, l'infatigable érudit reproduit, d'après l'exemplaire

1. P. 99. « Monseigneur, depuis quelques années *Faust* étant devenu ma lecture habituelle, à force de méditer cet étonnant ouvrage (quoique je ne puisse le voir qu'à travers les brouillards de la traduction, il a fini par opérer sur mon esprit une espèce de charme : des idées musicales se sont groupées dans ma tête autour de vos idées poétiques, et bien que fermement résolu de ne jamais unir mes faibles accords à vos accents sublimes, peu à peu la séduction a été si forte, le charme si violent que la musique de plusieurs scènes s'est trouvée faite presque à mon insu... Dans l'atmosphère de gloire où vous vivez, si des suffrages obscurs ne peuvent vous toucher, du moins j'espère que vous pardonneriez à un jeune compositeur qui, le cœur gonflé et l'imagination enflammée par votre génie, n'a pu retenir un cri d'admiration. »

rarissime de la bibliothèque de Berlin, le texte de l'*Almanach des Muses* que Chamisso et Varnhagen publièrent en 1806. M. G. aurait pu tout aussi bien reproduire l'une ou l'autre des deux années 1804 et 1805; mais, — et il l'avoue avec bonne grâce, — ces deux années étaient plus rares encore que l'année 1806, et l'*Almanach* qu'il nous donne aujourd'hui, est, à son avis, le plus mûr et le plus parfait, celui où les éditeurs se sont efforcés de faire de leur mieux pour entraîner enfin le public et la critique qui ne les avaient accueillis qu'avec froideur. C'était aussi l'opinion de Fouqué qui trouve cet *Almanach* en progrès et lui reconnaît une forme plus claire, plus achevée. D'ailleurs, l'*Almanach* est de la plus grande importance pour quiconque veut étudier l'école romantique de Berlin. Trois amis collaborèrent à l'œuvre : Varnhagen, Chamisso et W. Neumann. Ils cherchaient leur voie. Varnhagen n'avait pas encore trouvé cette prose polie, délicate, aristocratique et goethéenne — comme la caractérise justement M. Geiger. Chamisso n'avait pas encore son aimable humour; il luttait avec la langue et s'essayait péniblement dans des odes lourdes et bizarres; il imitait avec zèle et sans succès les Grecs, au lieu de suivre sa nature et d'imiter les Français. Neumann déclarait nettement qu'il n'avait d'autre maître que Pétrarque et ne ferait que des sonnets; du reste, souple, maniant les vers et la rime avec aisance, badinant avec légèreté, mais badinant trop. M. G. montre que ces trois jeunes gens n'étaient unis par d'autre lien que par l'amitié; ils ne se groupaient pas autour d'un maître, ils ne cherchaient la victoire d'aucune doctrine, ils s'aimaient et croyaient qu'ils sauraient mieux exercer et employer leurs forces en s'unissant qu'en s'isolant (p. v). Mais ils avaient les mêmes dieux : les Schlegel et Tieck, Schiller, Goethe. On trouvera dans l'introduction, aussi piquante que détaillée, de M. G. de curieuses particularités sur ce trio de poètes, sur les *Almanachs* de 1804 et de 1805, sur l'article de Merkel et notamment sur la recension foudroyante (*Blitzmordrecension*, disait Chamisso) que publia la Gazette d'Iéna et qui rendait assez exactement l'opinion de Goethe et de son entourage, sur la satire assez grossière et maladroite que Varnhagen, Neumann et Bernhardi lancèrent contre Merkel et qu'ils nommèrent *Testimonia auctorum de Merkelio*. Quant à l'*Almanach* de 1806, M. Geiger le donne tel quel, après l'avoir soigneusement purgé de ses innombrables fautes d'impression et présenté au lecteur les autres collaborateurs du recueil, ceux qui signent de leur nom comme ceux qui prennent un pseudonyme, Hitzig, Robert, Uthmann, Koreff, Therman, Bernhardi, La Motte Fouqué et sa femme Caroline.

M. L. Geiger publie dans un autre volume des « Réimpressions » un recueil de poésies parues à Berlin dans la longue période de paix qui s'étend entre la fin de la guerre de Sept Ans et l'écroulement de l'état prussien. Il a feuilleté les recueils du temps, les revues, les journaux, et il en a tiré soixante-dix-neuf pièces de vers qu'il range sous cinq rubri-

ques : celles qui célèbrent le roi (*Königslieder*, I-IX) ; celles qui chantent les grands événements (*Zeitereignisse*, X-XXVII) ; celles qui décrivent Berlin et ses alentours (*Berliner Landschaft*, XXVIII-XXXII) ; celles qui nous introduisent dans la société berlinoise et nous initient à ses mœurs et à ses plaisirs (*Gesellschaft, Sitten, Vergnügungen*, XXXIII-LIV) ; celles qui sont relatives aux personnes (par exemple, sur le monument de Schwerin, sur la mort de Lessing, de Gluck, de Hertzberg, de Fleck, sur le départ de Moreau pour l'Amérique, etc.). On remarquera dans la seconde partie le poème en l'honneur de « la liberté de l'Amérique » (l'auteur, sans doute le professeur Herel, exalte Hercule-Washington et les insurgents, ces « Hellènes de nos jours ») et le poème de Pfeffel au comte de Brühl. Cette pièce du fabuliste était déjà connue ; mais nous l'avons ici sous sa première forme ; elle offre un éclatant témoignage de l'enthousiasme qu'inspirait la Révolution à ses débuts ; Pfeffel voit dans Paris « cette seconde Babylone », naguère « le tombeau du courage et des mœurs », une autre Rome, et le trône même de la liberté ; il loue le monarque, devenu « sujet des lois » et ce peuple, d'ordinaire si léger, aujourd'hui libre, fier et fort de sa nouvelle liberté, détruisant « la noire citadelle » de la Bastille et acclamant la Constituante où « le paysan s'assied avec les barons à côté des Solon et des Lycurgue ». Mais bientôt le panégyrique se change en hymnes de colère et de haine ; les pièces suivantes déplorent le sang qui « coule à torrents dans les plaines de la Gaule », vouent à la mort les « rebelles » et la « caste des bourreaux », prophétisent la victoire des Prussiens. La quatrième partie du volume est la plus abondante ; elle présente l'image des diverses classes de la société berlinoise : les entours du roi, ministres et fonctionnaires, les membres du *Montagsclub*, les francs-maçons, etc. M. Geiger n'a pas fait sans peine ni fatigue cette ample récolte ; mais il ne se borne pas à reproduire tel quel le texte des poèmes ; son introduction où il examine l'un après l'autre les morceaux qu'il publie, indique, autant que possible, les noms des auteurs. Des réflexions judicieuses sur le sujet traité et de nombreux témoignages, empruntés aux écrits de l'époque, accompagnent ces renseignements bibliographiques. Aussi peut-on dire que cette analyse renferme, autant que les poèmes eux-mêmes, une foule de détails sur le Berlin du dernier siècle¹.

Le troisième volume des *Berliner Neudrucke* que nous devons annoncer, contient le texte d'une tragédie de Jules de Voss, *Faust*, qui méritait d'être réimprimée. Non pas qu'il y ait du talent ; Jules de Voss n'y montre pas ce don d'observation dont il fait preuve ailleurs ; ses inventions,

1. M. Geiger trouvera dans le tome III de Länkhard (*Leben und Schicksale*, 1796, p. 390-391), un jugement très sévère sur les *Bravourlieder* d'Eckhardt, que le soldat-écrivain nomme une « jämmerliche Dichterei von Schimpfwörtern und Drohungen über und an die Franzosen ».

comme dit l'éditeur, M. Ellinger, sont gauches et maladroites; en outre, le poète imite trop fréquemment Klinger et Schink (cf. p. xxxiii-xxxiv). Mais l'ouvrage est rare, et il tient sa place dans la littérature de Faust. On saura gré à M. Ellinger d'avoir retracé, dans sa préface, l'existence de Jules de Voss — le seul qui, avant 1806, ait essayé de représenter dans des romans et des comédies la Prusse de son temps, — et d'analyser minutieusement quelques œuvres de cet écrivain trop oublié. Nous l'engageons vivement à publier dans la collection qu'il dirige, soit entièrement, soit par extraits, le roman que Voss fit paraître en 1807 sous le titre *Geschichte eines bei Iena gefangenen preussischen Officiers*; malgré le manque de composition et la négligence du style, ce roman, nous dit-il, représente une fidèle image de la Prusse avant 1813; il mérite donc, à meilleur titre que le *Faust*, d'être arraché à l'oubli. Le vigoureux et satirique tableau que Voss intitule *Loos des Genies*, nous semble pareillement digne d'une réimpression.

A. CHUQUET.

662. — L. DESCHAMPS. *Histoire de la question coloniale en France*. Paris, Plon et Nourrit,

L'histoire de la colonisation française est aujourd'hui étudiée et connue. L'histoire de la question coloniale est à peine abordée. Par question coloniale M. Deschamps entend « la participation spéculative et effective de la nation à l'œuvre coloniale ». On lui devra la première étude d'ensemble sur ce sujet, étude qui s'inspire sans doute des suggestifs et savants travaux de M. Pigeonneau.

La nation s'est-elle préoccupée, sous l'ancien régime, de l'action coloniale? L'a-t-elle favorisée, l'a-t-elle condamnée? Assurément la nation, prise comme personnalité politique, dans le sens moderne, n'a point de rôle; mais l'esprit public se manifeste sous diverses formes et par divers organes : dans des assemblées à de rares intervalles, par le groupement des intérêts, et de façon permanente, par les écrits, la polémique. M. D. prétend tirer des manifestations de l'opinion d'autrefois des leçons dignes d'éclairer l'opinion actuelle. L'intention est louable.

La question coloniale a varié avec l'action coloniale. Celle-ci s'est poursuivie sur des théâtres différents, et, ce qui importe davantage, avec des principes, des méthodes, des fins différentes. Aussi M. D. en a-t-il distingué les phases chronologiques : avant Richelieu, *les découvertes*; durant le xvii^e siècle, *la plus grande expansion*. — *les compagnies*; enfin, *le déclin*, qui s'annonce sous Louis XV et se consomme sous l'Empire. On ne chicanera pas M. D. sur ces divisions : toutefois on contestera que le système des Compagnies caractérise exclusivement les ministères de Richelieu et de Colbert; il fleurit aussi vigoureusement et peut-être donna tous ses fruits au xviii^e siècle.

Dans chaque période, l'auteur considère d'abord *l'action*, c'est-à-dire la conquête et l'organisation; puis ce qu'il appelle *l'intérêt*, titre vague sous lequel il comprend surtout les publications; enfin *la discussion*. Ici encore on trouverait à redire; ainsi dans le chapitre consacré à Colbert et Louis XIV, il place sous la rubrique *l'intérêt* : le gouvernement après Colbert; les agents ; morceaux qui entrent plutôt, semble-t-il, dans le cadre de *l'action*. Mais ce sont là des bagatelles de la porte.

M. D. voit une preuve de l'ardeur coloniale de la nation française dans la passion avec laquelle fut suivi, au xvi^e siècle, le mouvement des découvertes, et dans le goût prononcé pour la science géographique. « Qui dit colonisateur dit géographe, et inversement ». A quoi l'on répondrait que nulle part le zèle n'éclata plus qu'en Allemagne, et pourtant sans arrière-pensée de colonisation. M. D. confond ici deux sentiments distincts; la curiosité plus ou moins désintéressée des terres nouvellement explorées, et la volonté d'acquérir et d'exploiter quelques unes de ces terres. L'argument n'a donc qu'une médiocre valeur.

M. D. commet des erreurs d'interprétation plus graves. Il prête souvent aux autorités qu'il cite, des idées dont on cherche en vain l'expression dans leur propre langage. Monluc, par exemple, est rangé parmi les adversaires de la colonisation. On aurait beau jeu à montrer que le passage de Monluc (p. 44) s'applique à un fait particulier, l'expédition de son fils, et à des circonstances politiques toutes contingentes; on n'y soupçonne aucune théorie. Il était donc inutile de présenter Monluc comme un *opposant*. — Bodin professe la doctrine du libre échange (p. 53). M. D. veut y discerner « une excitation à la fondation d'établissements coloniaux ». Il ajoute d'ailleurs que le texte de Bodin « implique » ladite excitation. Bodin professe encore que les « communautés » ne peuvent s'établir sans l'autorisation de l'État, et que celui-ci doit veiller à ce qu'on n'y « couve des conjurations et des monopoles ». Et M. D. écrit : « On peut tirer des écrits de Bodin une opinion *impli-cite* sur le système colonial... On peut voir dans ces paroles, *semble-t-il*, une condamnation des fameuses Compagnies ». M. D. a découvert, le premier, que nous sachions, une *opposition classique* à la politique coloniale. C'est celle des moralistes et des poètes qui ont repris et développé le lieu commun d'Horace et de Virgile : *Illi robur et æs triplex*, ou bien *O fortunatos nimium*. Montaigne, Ronsard, la Fontaine, Boileau ont de ce chef commis un crime de lèse-patrie. Jugez-en : ils ont insinué aux Français « comme un poison, à l'aide de leurs belles tirades d'emprunt, ce dégoût et ce mépris de l'activité commerciale dont notre société souffre à cette heure » (p. 217). En effet, tout s'explique.

On s'étonnera moins de rencontrer simultanément certains publicistes parmi les *opposants* et les *apôtres* de la colonisation, Montesquieu et Voltaire, par exemple. La composition en souffre, mais non la vérité. Car le problème colonial est complexe.

M. D. en a su dégager les termes saillants : monopole des Compa-

gnies et liberté commerciale ; administration déléguée aux Compagnies, ou administration directe. C'est sur ces antinomies, sur la première tout spécialement, que porta la controverse depuis Montchrétien jusqu'à Turgot. M. D. présente tour à tour les hommes et les doctrines des deux écoles ; doctrinaires du privilège ; presque toujours des hommes d'État ou des agents gouvernementaux ; champions de la liberté : gens d'affaires, économistes. Cet historique serait excellent, si M. D. ne mêlait à la question coloniale des particularités qui concernent uniquement le commerce extérieur. Ainsi les enquêtes de 1626 et 1636 auprès des Chambres de commerce de Rouen et de Marseille ne touchent guère la colonisation. Ainsi encore plusieurs publications de la seconde moitié du xvii^e siècle (2^e partie, chap. III, et l'histoire de la querelle sur les superstitions chinoises), dont l'analyse alourdit l'exposé, n'ont point de rapport avec ce sujet spécial.

La surabondance de documents et de renseignements n'a point toutefois obscurci la critique de M. Deschamps. Il apprécie avec sagacité l'œuvre de Richelieu et celle de Colbert. La première avait été déjà traitée magistralement par M. Pigeonneau. M. D. a saisi le trait essentiel du système de Colbert, la substitution, à partir de 1674, du gouvernement direct, au Canada et aux Iles, au régime des Compagnies à privilège. Aussi l'auteur a-t-il tracé un parallèle judicieux de Richelieu et de Colbert.

Louis XV a trouvé en M. D. un réhabilitateur chaleureux. Les désastres coloniaux qui survinrent pendant son règne sont imputables à la Compagnie des Indes. Louis XV et ses ministres « ont brillamment suivi, puis hardiment réformé le système de Colbert et de Louis XIV ». La thèse est ingénieusement soutenue : des chiffres précis témoignent du progrès du peuplement et de l'extension du commerce aux colonies. Cependant M. D. signale avec « la sagesse théorique l'inexpérience pratique en matière coloniale du gouvernement de Louis XV », et mentionne à l'appui, « ces deux expériences *néfastes* » du Mississipi et de la Guyane. Voilà qui atténue l'apologie. Même, si l'on met à l'actif de Louis XV l'abolition du privilège de la Compagnie des Indes et l'octroi de la liberté commerciale, on remarquera que c'était une mesure *in extremis*.

Pendant la seconde moitié du xviii^e siècle, deux thèses alimentent et dominent la polémique coloniale : celle du Pacte colonial et celle de l'esclavage. Avec cette dernière surtout, le débat est élevé et se passionne, parce qu'il prend un caractère philosophique et humain. On saura gré à M. D. d'avoir remis au point et replacé dans son cadre cette noble controverse ; il a, en passant, fait justice du légendaire : Périssent les colonies ! faussement attribué à Robespierre.

Nous omettons bien des détails de valeur disséminés dans ce livre. Il reste à en juger la portée. L'auteur, on l'a dit, nourrit l'ambition d'éclairer ses contemporains à la lumière du passé. Il s'indigne d'avoir à dissiper

encore de si épaisses ténèbres. Il fait le procès du système colonial actuel, fulmine contre l'inertie des capitaux, la répugnance à l'émigration, vérités tristement banales, mais enfin banales. M. Deschamps montre plus d'originalité en indiquant le remède. « Il faut refaire notre caractère national. C'est l'affaire d'une génération ou deux ». Par quel moyen ? Il faut « tout simplement réformer notre enseignement secondaire ». Car pour l'auteur, « la question coloniale se réduit à une question d'éducation ». Aussi prêche-t-il la diffusion de l'enseignement pratique et moderne. On admirera dans cette conclusion l'inquiétude respectable du patriote et l'illusion non moins respectable du pédagogue ¹.

B. AUERBACH.

663.— Aug. Romizi *Paralleli letterari tra poeti greci, latini ed italiani*. Livourne, imprimerie Giusti, 1891. In-12, vi et 284 pp.

C'est une seconde édition revue et augmentée. On y voit comment les anciens et les modernes ont tour à tour décrit les tremblants reflets de la lumière, l'éclat des armes, un rocher dans les flots, le choc furieux des vents, les fleuves impétueux, la nuit, les songes, la bête sauvage blessée, le lion affamé, la fuite du lion, et quantité de thèmes aussi nouveaux. Ce livre palpitant d'intérêt nous reporte aux plus mauvais jours de notre histoire, quand régnaient la métaphore et l'amplication.

L.-G. P.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 décembre 1891.

M. l'abbé Duchesne est nommé membre de la Commission chargée de la publication des *Historiens occidentaux des croisades*.

M. Ch. Kohler est nommé auxiliaire attaché aux travaux de l'Académie, pour la même publication.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des candidats aux places vacantes parmi ses correspondants étrangers et français. Sont élus : pour les correspondants étrangers (trois places à pourvoir). MM. Gaston Paris, Maspero, Boissier, Héron de Villefosse; pour les correspondants français (une place à pourvoir), MM. Delisle, Hauréau, Croiset, l'abbé Duchesne.

M. Heuzey fait une communication sur le costume palmyrénien. Il étudie, d'après les monuments, la longue persistance du costume oriental dans l'antique Palmyre,

1. Les incursions de M. D. dans la politique ou plutôt la polémique contemporaine ne sont pas très discrètes. P. 169 : il compare l'impopularité de Colbert à celle de M. Ferry. Colbert se rendit impopulaire surtout par des mesures fiscales. Quant à l'impression produite par l'action coloniale de M. Ferry, elle s'est sensiblement modifiée : ce dont M. D. eut dû se douter. C'est le cas de répéter que comparaison n'est pas raison. P. 125, M. D. « recommande » avec beaucoup d'assurance un mode d'organisation de l'armée coloniale « à nos gouvernants d'aujourd'hui », dont il signale l'embaras en cette matière. On ne discerne pas bien ce qu'il y a de nouveau et d'ingénieux dans cette « recommandation ».

sous les formes du style grec qui s'était imposé à la sculpture de cette région. Dans plusieurs de ces représentations, empruntées aux sépultures, le mort est à demi couché sur un lit de festin; une femme voilée, de proportions plus petites, est assise à ses pieds sur des coussins. C'est l'usage grec du banquet héroïque ou funèbre. En dépit du style grec des draperies, le costume du personnage couché est resté tout asiatique : tunique à manches (*candys*), larges pantalons (*anaxyrrides*), dont l'extrémité est passée dans des bottines fermées à la mode des Perses, courte épée suspendue sur la cuisse droite, selon l'usage particulier du même peuple. Souvent ce costume est complété par une tiare cylindrique basse.

Parmi les riches ornements de pourpre, brodés ou brochés, qui décorent le vêtement, on remarque surtout la bande verticale qui descend sur le milieu de la tunique, comme un véritable *clavus*. Ce serait pourtant une erreur de vouloir y reconnaître le laticlave romain. Lorsque l'empereur Héliogabale offrait ses sacrifices au dieu soleil des Syriens, Hérodiens fait figurer dans ces fêtes les plus hauts dignitaires de l'empire, « portant une seule bande de pourpre au milieu de leur tunique »; ce qui est, ajoute-t-il, « une mode des Phéniciens. » Le laticlave romain était formé par deux bandes de pourpre et non une seule : l'historien blâme les officiers impériaux d'avoir revêtu un costume asiatique et barbare, et ce costume est celui même de nos sculptures palmyréniennes.

Deux de ces bas-reliefs funéraires, dont les inscriptions ont été interprétées par M. Ledrain, nous montrent séparément le père et le fils, d'un côté Malkou, de l'autre Theima, fils de Malkou, accompagnés d'une même femme assise, Dida, qui figure ici comme épouse et là comme mère du défunt.

M. Maspero annonce la découverte de deux antiques monuments chaldéens, M. de Morgan, dans sa longue mission de Perse, a eu la bonne fortune de pouvoir relever un certain nombre d'inscriptions cunéiformes ou pehlevies, qui n'avaient été indiquées par ses devanciers. Il en a pris l'estampage, au péril de sa vie, et a fait faire par le R. P. Scheil la traduction de deux d'entre elles, qui remontent aux premiers temps de l'empire chaldéen.

La plus considérable, celle de Séripoul, est accompagnée d'un bas-relief où l'on voit un roi armé en guerre, massacrant un captif renversé sous ses pieds : la déesse Ish-tar, debout devant lui, lui amène une file de prisonniers destinés au même sort. C'est un souvenir des victoires remportées en ces parages par un roi du pays de Louloubi nommé Anoubanini. Le texte de l'inscription nous apprend, en outre, que le mont où a été trouvé ce monument était appelé le mont Batir.

La seconde inscription est gravée sur une montagne à 108 kilomètres au nord de la précédente, près du village de Sheikh-Khân. Un roi, dont le nom est perdu, y avait fait placer son image; un gouverneur chaldéen, venu longtemps après dans ces parages et nommé Taradounni, fils de Sin-ipsah, restaura la figure et y joignit une inscription commémorative de cette restauration.

Le style des deux bas-reliefs et celui des deux inscriptions sont également archaïques. En les comparant aux œuvres de Goudéa, conservées au Louvre, on leur reconnaît un caractère incontestable d'antiquité plus haute. Ce sont probablement, à l'heure actuelle, les monuments les plus anciens que nous possédions de l'art chaldéen.

Avec les estampages de M. de Morgan, on a pu obtenir de bons moulages qui vont être déposés dans plusieurs musées.

M. Georges Perrot présente, de la part de M. Wolfgang Helbig, correspondant de l'Académie à Rome, le moulage d'un coin-matrice trouvé à Civita-Castellana. On y voit gravé le type d'une monnaie d'Auguste, de l'an 12 avant notre ère. Diverses considérations portent M. Helbig à y reconnaître un coin clandestin, qui a dû servir à un faux monnayeur.

M. Héron de Villefosse lit une note de Mgr Toulotte, évêque de Tagaste, sur la situation du mont Pappua, où Gélimer, dernier roi des Vandales, poursuivi par Bélisaire, se réfugia et soutint, avant de se rendre, un long blocus. Mgr Toulotte pense qu'il faut chercher cette montagne à l'ouest du Milève, dans le massif du Zouagha ou dans celui du Ferdjoua, sur la limite de la Numidie et de la Maurétanie. Il croit que l'inscription célèbre du col de Foulès se rapporte à cet événement.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : DENIFLE (H.) et CHATELAIN (Æm.), *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. II, pars 1; — par M. Dehise : BRUGUIER-ROURE (L.), *Cartulaire de l'œuvre des églises, maison, pont et hôpitaux du Saint-Esprit (1265-1791)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 28 décembre —

1891

Sommaire : 664. LIPSIUS, Commentaire du Nouveau Testament, II, 2. — 665. BLOOMFIELD, Contributions à l'interprétation du Veda, III. — 666. SORTAIS, Ilios et Iliade. — 667. Aristote, la République athénienne, trad. par Th. REINACH. — 668. WENDLAND, Etudes sur le texte de Philon. — 669. LEO, Le Culex. — 670. César, Guerre des Gaules, p. p. PRAMMER. — 671. Tacite, Annales, XI-XVI, p. p. FURNEAUX. — 672. COMPAIN, Geoffroi de Vendôme. — 673. RICHTER, Etudes sur Erasme. — 674. KAN, Erasmiana. — 675. MOELLER, Introduction critique à l'histoire moderne. — 676. LONCHAY, La Principauté de Liège, la France et les Pays-Bas aux XVII^e et XVIII^e siècles. — 677. ELLINGER, Les épigrammes de J.-J. Ewald. — 678. Rod. BROCKHAUS, Théodore Körner. — 679. Mme de JANZÉ, Etude et récits sur Alfred de Musset. — 680, Les meilleurs livres italiens. — 681. ADAM, La langue mosquito. — 682-684. J.-G. VOGT, Etudes philosophiques. — 685, Expériences d'un septuagenaire. — 686. BELHACHE, La pensée et le principe pensant. — 687. KUKULA et TRUBNER, Minerva, I. — Chronique. — Académie des inscriptions.

664. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament** bearbeitet von Prof. D. H. J. Holtzmann, etc. II. Band, 2 Abtheilung. Die Briefe an die Galater, Römer, Philipper. Bearbeitet von R. A. LIPSIUS.

L'éloge de cette publication n'est plus à faire. Les trois Épîtres commentées dans le présent fascicule ne sont pas les moins importantes de la collection paulinienne : M. Lipsius discute les questions relatives à leur origine et à l'intégrité de leur texte, avec beaucoup d'érudition, de prudence et de sagacité. Il ne croit pas décisives les objections que l'on a faites dans ces derniers temps contre l'authenticité de ces Épîtres, et il n'approuve pas non plus les critiques qui, pour des raisons subjectives, découpent arbitrairement le texte, en y signalant de prétendues interpolations. Il pense que, dans l'Épître aux Romains, le fragment XVI 1-20 était destiné à l'Église d'Éphèse et qu'il a été introduit dans l'Épître, soit par un accident de transcription, soit parce que Phœbé, la messagère qui était recommandée aux chrétiens d'Éphèse par le billet de l'Apôtre, porta aussi aux fidèles de Rome la lettre qui leur était destinée. Ce sont là des hypothèses fort incertaines. En tous cas, personne ne reprochera à M. Lipsius de présenter d'une manière trop compliquée l'origine de l'Épître aux Romains.

A. L.

665. — *Contributions to the Interpretation of the Veda, third series*, by Maurice BLOOMFIELD. (From the Journal of the American Oriental Society, vol. XV, 1891.) In-8, 46 pp. cotées 143-188.

M. Bloomfield a transporté sur un nouveau domaine védique ses rares facultés d'investigation : à l'explication de texte ¹ il fait succéder celle de fond, en s'attaquant à trois légendes qui ne nous sont guère connues que par voie d'énigme ou d'obscur allusion : le combat d'Indra et Namuci ; les deux chiens de Yama ; le mariage de Saranyû. Sa méthode, définie en termes excellents (p. 185), consiste à faire avec soin le départ des attributs primitifs d'une entité mythique et des éléments secondaires que l'imagination humaine y a surajoutés après qu'elle eut pris corps. Le principe, toutefois, n'est pas aussi nouveau qu'il paraît à l'auteur : il a inspiré notamment en France les lumineuses études de M. Bréal, qui demeureront toujours les modèles du genre ², et ce n'est plus guère que dans les travaux d'érudition de seconde main, — par exemple chez M. Ehni, si justement critiqué par M. Lévi ³ et M. Bloomfield, — qu'on rencontre l'insupportable prétention de ramener le moindre détail d'un conte à l'hypothèse naturaliste et de fixer, sur la rose des vents le repère précis des deux chiens de Yama.

Ce principe connu et appliqué, dis-je, ne serait-il pas possible de le serrer de plus près encore ? Je le crois, et je l'ai essayé dans mes leçons de l'année dernière. Pour moi, le mythe en général n'est ni l'expression d'un symbolisme profond, ni le produit d'une élégante métaphore, ni une explication de la nature telle que la peut concevoir l'intelligence d'un sauvage, ni même la plupart du temps une maladie du langage. C'est tout simplement, à l'origine, une devinette ingénieusement puérile, telle qu'en ont colligé en masse et en tous pays les amateurs de folklore. Le critérium est donc sûr : toutes les fois qu'on pourra réduire les traits essentiels d'un conte à une semblable devinette, très courte et très simple, visant un objet naturel, le conte sera naturaliste, et tous les traits qui ne rentreront pas dans les termes de la devinette seront des additions postérieures. Un exemple entre mille :

« Qu'est-ce qui plonge dans l'eau et ne peut boire ? »

La sagesse des nations répond : « Le soleil. »

Et, d'autre part, c'est le noyau du mythe de Tantale : l'homme plongé jusqu'au menton, l'eau qui se retire, la transformation du fait naturel en un supplice infernal, autant d'enjolivements surajoutés par la fantaisie des conteurs successifs.

La méthode une fois admise, il va sans dire qu'elle pourra donner lieu à quelques divergences dans l'application. Ainsi je serais disposé

1. Cf. *Revue critique*, XXXI, p. 325.

2. *Hercule et Cacus, le mythe d'Œdipe*, in *Mélanges de Mythologie et de Linguistique* (Paris, 1877).

3. *Revue critique*, XXX, p. 354.

à voir dans la jolie devinette de Saranyû (R. V. X. 17. 1-2) beaucoup plus d'éléments naturalistes que n'y en veut retrouver l'auteur ¹. Je ne vois pas non plus en quoi M. Ehni est si coupable (p. 187, n. 1) d'interpréter Yama par le soleil nocturne : si, comme l'enseigne M. B. (p. 170), les deux chiens de Yama sont le soleil et la lune, il me paraît difficile de croire que Yama lui-même soit autre chose qu'un personnage solaire. Mais ce sont là de simples nuances et le principe d'interprétation reste sauf. La seule objection grave que j'aie à formuler le laisse intact, car elle ne procède que d'un scrupule grammatical.

M. B. est-il bien sûr que *ná-muci* signifie « qui ne lâche pas » (p. 162) ? C'est bien l'opinion de Pânini ; mais peu nous en chaut, et je ne connais pas un seul composé védique par *ná-* qui présente sûrement le sens négatif : *ná-vedas* veut dire « qui sait » ; quand à *násatya* quoi qu'on doive penser de l'étymologie conjecturale de M. Colinet, je crois que la dérivation par *ná asatyá* est pour toujours abandonnée. Somme toute, le sens le plus probable de *ná-muci* — soit par *muc* et *na-* = gr. *ἀνά* ? — serait « le délieur » ou « le libérateur ».

Namuci serait donc, à l'origine, un Asura bienfaisant qui délivre les eaux, bref un « double » d'Indra. Ainsi s'explique un trait conservé par la légende, trait inintelligible, remarquons-le bien, dans toute autre hypothèse : le pacte d'amitié qui l'unit à Indra. Plus tard, lorsque l'envahissante personnalité d'Indra eut accaparé à elle seule le rôle de « libérateur », quand les Asuras, de Dieux qu'ils étaient, furent devenus des démons ², lors enfin que les raffinements étymologiques de l'école interprétèrent à contre-sens le nom de Namuci, on ne vit plus ce que ce monstre venait faire aux côtés d'Indra et on lui assigna la digne fin d'un démon de l'orage : sa tête roula emportée par l'écume. Lui qui peut-être enivrait Indra pour lui donner des forces contre leurs ennemis, il fut censé l'avoir abruti d'eau-de-vie, et, sur le détail naturaliste de l'écume emportant sa tête, la fantaisie d'un conteur broda les termes du pacte bizarre qu'Indra ne violait pas en le tuant.

Je ne sais ce que M. Bloomfield pourra penser de cet essai contradictoire d'interprétation ; mais en tout état de cause ce ne serait qu'un faible apport aux résultats de sa critique si pénétrante et si sûre d'elle-même.

V. HENRY.

666. — *Ilios et Iliade*, par Gaston SORTAIS, S. J. Paris, Emile Bouillon, 1892. In-12 de x-417 p.

Sous le titre d'ILIOS ET ILIADE, le P. Sortais, naguère professeur à Saint Mary's College de Canterbury, publie un livre court, facile à lire,

1. Mais je me rallie entièrement aux raisons décisives par lesquelles il démontre (p. 181) que l'époux de Saranyû ne saurait être son propre père Tvashtar.

2. Cf. Bergaigne, *Relig. Véd.*, II, p. 349, mais sans référence à l'étymologie quelconque du nom de Namuci.

écrit avec chaleur, dont l'objet principal est de mettre sous les yeux de ses lecteurs une restauration de l'Iliade primitive, telle qu'il la conçoit, Son ouvrage, outre le mérite de la clarté, a aussi celui d'une entière sincérité. L'auteur, sans se laisser dominer par aucune idée reçue, se fait librement ses opinions, qui ne manquent pas de hardiesse, et il les dit tout haut sans ménagements. Par là il ne peut manquer de rendre à ceux qu'il ne convaincra pas, le service de les faire réfléchir; ce qui est après tout la moitié de la tâche de la critique.

Les vues générales de l'auteur sur la formation de l'Iliade sont à peu près conformes, ainsi qu'il le déclare au début (p. 37), à celles que j'ai moi-même proposées naguère (*Histoire de la littérature grecque*, t. I, ch. III). Nous sommes d'accord pour admettre que l'Iliade primitive était moins un poème proprement dit qu'un groupe de chants, assujettis sans doute à une donnée commune, mais non à une suite rigoureuse. Seulement, au lieu de se contenter d'énoncer cette opinion sous forme de conjecture, le P. S. a voulu en tirer des conséquences pratiques. Il a cru « servir la gloire » d'Homère en dégageant son œuvre des additions successives dont elle a été surchargée et qui « l'enlaidissent » (p. VIII). C'est à peu près ce qu'avait déjà tenté autrefois Koechly dans ses « *Iliadis carmina XVI* ». Selon le P. S., l'Iliade primitive devait se composer de douze chants, très inégaux d'ailleurs en étendue et en importance. Sans se prononcer sur l'ordre probable de leur composition, il les range dans un « ordre formel, qu'imposent, l'œuvre étant achevée, la suite logique des faits et l'évolution naturelle des passions » (p. 102); cet ordre est le suivant : *la Querelle* (ch. I), *la Défaite des Achéens* (XI, 1-643), *l'Ambassade* (IX, 89-426; 622-657; 669-713), *la Patroclie* (XV, 592-746; XVI, 1-174, 198-418, 684-867), *la Douleur d'Achille* (XVIII, 1-242), *la Réconciliation* (XIX, 1-275), *les Adieux d'Hector et d'Andromaque* (VI, 213-529), *la Mort d'Hector* (XXI, 525-611 et XXII), *le Rachat d'Hector* (XXIV). Il est impossible, croyons-nous, de relire ces chants ainsi groupés sans être frappé de ce qu'il y a nécessairement d'artificiel et d'arbitraire dans ce genre de restaurations. Tout d'abord celle-ci laisse de côté quelques unes des plus belles parties du poème, par exemple le récit des exploits de Diomède, qui forme le V^e chant. Est-ce alléger l'Iliade et la rendre plus digne d'admiration que d'en écarter d'aussi émouvantes narrations? En second lieu, cette série, établie au prix de tels sacrifices, présente-t-elle réellement une suite logique de faits? En aucune façon. *L'Ambassade* suppose bien une défaite antérieure des Achéens; mais, en son état actuel, la défaite dont elle parle n'est pas celle du XI^e chant; car Ulysse, dans son discours à Achille, voulant peindre la détresse des Achéens, ne fait aucune allusion aux plus graves événements de cette journée, par exemple aux blessures des principaux chefs ni même à la sienne. Et, pareillement, les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* semblent bien, sans doute, avoir été composés à l'origine pour la dernière entrevue des deux époux; mais si l'on

place cette admirable scène après la *Patroclie*, la réponse d'Hector à Andromaque semble vague et faible; car il ne dit rien de la mort toute récente de Patrocle, preuve éclatante de la faveur des dieux, qui devrait lui servir à rassurer sa femme. Ces simples remarques, qu'il serait possible de multiplier, montrent assez que, si l'on peut soupçonner un ordre primitif de composition différent de l'ordre actuel, c'est du moins une tentative vaine que de vouloir le restituer. Au poème admiré de tous, qui dissimule si habilement ses légères incohérences, on ne fait ainsi que substituer une série de fragments mutilés, dont le manque de suite est frappant.

Ajoutons qu'en jugeant ces chants supposés primitifs, le P. Sortais, qui les admire pourtant sincèrement, émet certaines appréciations, où le théologien fait vraiment tort au lettré. L'intervention des dieux dans les choses humaines, quand elle lui paraît compromettre l'idée qu'il se fait de la liberté morale, le scandalise. Il écrit par exemple, à propos de la crainte que Zeus, à la fin du XI^e chant, excite dans le cœur d'Ajag : « C'est par cette frayeur subite, non motivée, que Zeus écarte du combat l'intrépide fils de Télamon; *on ne pouvait terminer plus misérablement* une bataille si bien conduite et si furieusement disputée » (p. 325). Mais ces défaillances, auxquelles les plus braves sont sujets, n'est-ce pas justement un des mérites de la poésie homérique que de les exprimer si naïvement? Et qu'aimons-nous le plus en elle, sinon qu'étant héroïque elle est néanmoins profondément humaine? Son prétendu tort, serait-il d'imputer aux dieux ce qui est de l'homme? Sommes-nous donc si maîtres de nos sentiments? Et s'ils surgissent en réalité d'un fond mystérieux, que la psychologie moderne ne saurait se flatter d'avoir sondé, comment reprocher à ces vieux poètes d'avoir appelé dieu cet inconnu et d'avoir cru l'âme humaine toute pénétrée de sa puissance?

Tel qu'il est, ce livre, dont nous n'acceptons ni la méthode ni les jugements, ne doit pas passer inaperçu. C'est l'œuvre d'un homme qui a cherché dans une question difficile ce qui lui a paru être la vérité. Il y a toujours profit à lire ce qui est sérieux et sincère.

Maurice CROISSET.

667. — Aristote, **La république athénienne**, traduite en français pour la première fois, par Théodore REINACH. Paris, Hachette. 1891. XXXI-124 p. in-16.

La première traduction française du nouveau livre d'Aristote a paru dès le mois d'août dernier : personne ne s'étonnera que l'honneur de cette publication rapide appartienne à M. Théodore Reinach ¹. Aussi bien l'auteur a-t-il fait mieux que de donner une simple traduction du

1. Nous pouvons annoncer aux lecteurs de la *Revue* que la traduction du même ouvrage, préparée depuis longtemps par M. Haussoullier, paraîtra incessamment dans la *Bibliothèque de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*.

texte établi par M. Kenyon : la nécessité même de traduire l'a amené à discuter les leçons du premier éditeur, à en proposer de nouvelles, et à éclaircir sur plus d'un point l'œuvre d'Aristote. Cette étude critique a certainement coûté plus d'efforts à M. T. R. que la traduction elle-même ; elle provoquerait aussi des observations beaucoup plus nombreuses.

La préface de M. T. R. a le double mérite de la clarté et de la concision : en quelques pages, il rappelle l'origine de l'*Ἀθηναίων πολιτεία*, l'autorité qui s'attacha tout d'abord à ce livre, et les citations diverses qu'on en trouve dans les auteurs. Passant ensuite au papyrus du Musée britannique, il le décrit, le date, et détermine aussi l'époque où fut composé l'ouvrage (vers 325). Puis vient un exposé du plan suivi par Aristote, une courte discussion des sources où il avait puisé, et enfin une appréciation délicate du caractère qui distingue ce nouvel écrit. Nous n'aurions rien à reprendre dans toute cette préface, si nous ne croyions devoir avertir le lecteur de certaines hardiesses de critique, que M. T. R. annonce ici en passant, mais qu'il ne justifie pas assez, ce semble : « Des morceaux tout entiers, dit-il, empruntés sans doute à un ouvrage antérieur sur le même sujet, mais de mince autorité, ont été insérés dans le texte à leur place chronologique, sans égard pour les contradictions criantes qui en résultent (p. xvii-xviii). » C'est résoudre un peu trop sommairement des questions controversées¹. M. T. R. a le droit d'avoir une opinion aussi ferme, et cette opinion a du poids. Mais il est à craindre qu'elle ne paraisse trop décisive. La présente traduction aura surtout pour lecteurs des étudiants, des candidats à la licence et à l'agrégation d'histoire, par exemple : il nous eût semblé préférable d'offrir à ces lecteurs la traduction complète du manuscrit, sans expulser du texte et reléguer au bas des pages les morceaux que condamne une critique encore contestable.

C'est avec la même assurance que, dans le cours de l'ouvrage, M. T. R. supprime, transpose ou corrige des phrases entières. Aucune de ces corrections ne s'impose avec évidence, et chacune d'elles eût exigé une discussion un peu développée. Ce léger défaut de méthode ne peut que nuire à la confiance que mérite d'ailleurs l'érudition de M. T. Reinach : on sera toujours tenté de déclarer aventureuse une critique qui ne porte pas avec elle toutes ses preuves.

Pour la même raison, nous regrettons que M. T. R. n'ait pas toujours indiqué expressément les passages où sa traduction diffère du texte donné par M. Kenyon : à côté de leçons manifestement défectueuses, l'édition *princeps* contenait certaines conjectures qui valaient la peine d'être discutées. Citons, par exemple, le paragraphe où Aristote

1. Il est vrai que M. T. R. renvoie le lecteur à ses articles de la *Revue des Études grecques*, t. IV, 1891, p. 82-85 et 143-158.

parle des juges du Palladion et du Delphinion ¹. M. Kenyon proposait de lire le nom des *ἐπῆται* dans une lacune que présente à cet endroit le manuscrit; M. T. R. substitue à cette lecture le nom des jurés ordinaires, sans nous dire comment il rétablit le texte. Certes, nous n'affirmons pas qu'il se trompe, et nous inclinons même à lui donner raison; mais encore aurait-il dû avertir le lecteur de la difficulté à résoudre.

Nos réserves portent, on le voit, sur la forme qu'a donnée l'auteur à sa critique du texte; pour le fond, nous serions souvent d'accord avec lui. Mais nous ne pouvons entrer ici dans le détail des discussions historiques que soulèvent, par exemple, la prétendue constitution politique de Dracon (§ 4), le mode d'élection des archontes au temps de Solon (§ 8), la part de Thémistocle dans l'abaissement de l'Aréopage (§ 25). Même en dehors de ces questions fondamentales, les problèmes abondent, et tout le monde saura gré à M. T. R. de nous en avoir rendu l'examen plus facile, en nous donnant de l'*Ἀθηναίων πολιτεία* une traduction à la fois exacte et agréable à lire.

A une connaissance solide du grec ², M. T. R. joint des qualités littéraires dont nous n'avons plus à faire l'éloge. Non content de rendre la prose d'Aristote dans une langue ferme et précise, il a traduit en vers tous les fragments de Solon, et nous estimons qu'il a bien fait : ainsi éclate tout d'abord aux yeux du lecteur le véritable caractère de cette *Ἀθηναίων πολιτεία* que nous connaissions en partie déjà par les citations des lexicographes, mais qui gardait toujours de cette origine l'apparence d'un manuel d'antiquités athéniennes. Nous voyons aujourd'hui que cette œuvre portait bien la marque du maître qui l'avait écrite, et M. Théodore Reinach n'aura pas peu contribué à la faire mieux comprendre et mieux apprécier.

AM. HAUETTE.

668. — *Neu entdeckte Fragmente Philon nebst einer Untersuchung ueber die urspruengliche Gestalt der Schrift de sacrificiis Abelis et Caini*, von Paul WENDLAND. Berlin, 1891. x-152 p. in-8. Prix : 5 m.

Cette brochure est un recueil d'études sur le texte de Philon. Ce qui en fait l'unité, c'est que M. Paul Wendland cherche dans chacune d'elles à retrouver quelques fragments de l'écrivain juif, négligés dans des manuscrits connus ou noyés dans des ouvrages postérieurs. C'est ainsi qu'il retrouve : 1^o un morceau important du *de uictimis* (ou *de anima-*

1. C'est le § 57 de Kenyon, 56 de la traduction française

2. Nous pensons que M. T. R. pousse trop loin le scrupule en refusant de traduire § 20) *πρότερον Ἀλκμεονιδῶν* par « avant les Alcéméonides », comme s'il y avait *πρότερον*, (§ Ἀλκμεονίδαι. S'il ne se rencontre pas d'autre exemple de cette tournure avec *πρότερον* il serait facile de citer de nombreux cas analogues (Madvig, *Syntaxe de la langue grecque*, § 90, rem. 1). — Il est regrettable que dans l'impression du grec M. T. R. ait laissé échapper plusieurs fautes d'accents : p. ix, il faut écrire *πολιτεία*, p. xxvi. *σεισθήσια*, p. 81, *ὑποσχόμενος*, p. 112, *ἐπλετών*, p. 113, *ἐκκηρύξει*.

libus sacrificio idoneis), dans le Laurentianus LXXXV, 10, ce qui permet de combler une lacune évidente dans le texte actuel, entre les §§ 3 et 4, et prouve du même coup la valeur du ms. utilisé jusqu'ici pour de bonnes leçons adoptées un peu au hasard; 2° des débris du deuxième livre perdu *περὶ μέθης*, recueillis dans le florilège de Leontius et Jean; 3° toute une série de morceaux des *ζητήματα καὶ λύσεις*, dans le commentaire de Procope de Gaza (vi^e siècle) sur le Pentateuque, grâce à une comparaison entre la traduction arménienne des *ζητήματα* et l'abrégé fait par Procope lui-même sur son grand ouvrage, grâce aussi à des rapprochements avec Théodoret et Origène, qui ont servi souvent d'intermédiaires à Procope. En revanche, M. W. supprime un traité de l'œuvre de Philon, le *de mercede meretricis*. Il démontre que ce que nous lisons aujourd'hui sous ce titre est formé de deux parties : l'explication de l'exclusion de l'offrande de la courtisane (§ 1), qui est à rétablir après le § 4 du *de uictimis*, et le développement du thème connu, la volupté et la vertu personnifiées par deux femmes (§§ 2-4), qui se trouvait primitivement dans le *de sacrificiis Abelis et Caini*. Tels sont, dans leur ensemble, les résultats de ces premières recherches de M. Wendland. On pourrait formuler çà et là des réserves sur des détails, par exemple sur la division en livres et la forme des *quaestiones* telles que les conçoit l'auteur. Mais il est prudent de s'abstenir, en attendant la publication des traités retrouvés en Égypte. Tout fait bien augurer de l'édition que M. Wendland prépare en collaboration avec M. Léop. Cohn.

L.

669. — Frid. LEO. *Culex carmen Vergilio ascriptum* rec. et enarravit. Accedit copia elegia. Berlin, Weidmann, 1891, 122 p. in-12.

En ouvrant cet élégant petit volume, la première impression ne peut être qu'agréable; il se présente bien, est signé d'un nom fort honorablement connu par de bonnes éditions de Plaute et des tragédies de Sénèque; il est dédié avec deux distiques à H. Usener en l'honneur de ses noces d'argent et aussi de ses vingt-cinq années d'enseignement à Bonn, ce qui est d'un heureux accord; si les vers de dédicace sont médiocres, le lecteur n'en est pas moins touché; les philologues ne sont pas des ennemis nés, et ils ont assez de peines pour estimer, fêter entre eux et ménager leurs joies.

Sans doute tout cela est de bordure. Mais pour le fonds même l'occasion était favorable et un travail mesuré, approfondi sur le *Culex*, ne pouvait être présentement que le bienvenu. C'est un poème quelque peu étrange dont jusqu'ici, M. Léo a raison de le remarquer, l'art n'a peut-être été ni bien démêlé ni senti comme il convient. Le public n'en peut mais, alors que les éditions même les mieux signées ont l'air de se travestir l'une l'autre : comparez les textes de Haupt, de Ribbeck

et de Bæhrens. Pour reposer des fantaisies qui sont le propre de ce dernier, on devait souhaiter un retour dans un sens conservateur. C'est bien en ce sens, en effet, qu'est faite la présente édition. Mais en ce sens elle va à son tour dans l'excès, et j'ai grand peur que tout estimable qu'elle soit, la tentative n'ait de fait échoué et que nous n'ayons encore à attendre un véritable éditeur de ce texte pseudo-virgilien. Mettons, s'il y a échec, qu'il s'explique pour une partie par la difficulté même de la donnée; mais il faut avouer aussi que la méthode de M. L. n'est point celle qui semble la plus naturelle et la plus sûre.

Le manque de clarté est chez lui des plus marqués. On retrouve ici, et personne ne l'eût désiré, le latin obscur des prolégomènes du Sénèque. Sous prétexte de rapprochements, les remarques sur des vers différents se suivent en un plein désordre. Enfin et surtout les notes sont surchargées et enchevêtrées d'un ballast fort inutile de rapprochements forcés¹, de corrections et de citations qui n'en finissent pas. On a la surprise de retrouver ici dans un moderne la maladie de ces anciens grammairiens chez qui les exemples se suivaient comme des chapelets d'œufs de poisson.

Que devient cependant le texte? On est frappé d'abord de ce qui fait le principal mérite de la présente édition; au dessus d'un appareil critique très simple et très clair, le texte est donné avec une pleine franchise. Les croix assez nombreuses, les hémistiches laissés en blanc empêchent d'accepter par paresse les chevilles qu'a imaginées la vulgate. Ici tous les *loci* du poème sautent aux yeux. D'autre part M. L. a fait un effort visible pour s'écarter le moins possible du texte du *Bembinus*² et des mss. de la même famille. Mais il ne conserve fort souvent cette leçon qu'au prix des constructions les plus contournées et des explications les plus subtiles. Son conservatisme est étroit, exclusif et paraît entaché de parti pris. C'est presque à chaque remarque que le lecteur se rebiffe, les objections les plus graves lui venant forcément à l'esprit. Dès lors il n'apprécie plus le mérite qu'il faut reconnaître à M. L. de n'avoir pas essayé de remèdes factices dans des passages tout à fait corrompus (318), ou sa juste défiance à l'égard de ses propres conjectures (par exemple au v. 300); un régime de suspicion se trouve établi et M. L. n'est plus qu'un guide qu'on ne suit pas et qu'on ne veut pas suivre.

Sur l'authenticité du *Culex*, rien ici d'important. M. Léo ne paraît

1. Il est naturel que dans le nombre il y en ait qui soient parfaitement intelligibles, comme p. 40 : *velut I. 760*. Je n'en finirais pas s'il me fallait relever les erreurs de sens que renferme, suivant moi, le commentaire. Voici seulement l'une des plus singulières : p. 42, *cum optatum ævum* manifesto significet aureum; voir l'emploi répété de cette épithète dans Catulle, LXIV.

2. M. Léo va ici à l'encontre de Bæhrens qui avait pris pour base le *Vossianus*; M. Léo regarde ce ms. comme très interpolé, sauf vers la fin du poème où il porterait des traces d'une recension différente. C'est un système bien compliqué.

pas sentir combien il nous est difficile d'admettre que dans un poème de cette date, Auguste ait été désigné par *Octavius... puer*.

Émile THOMAS.

670. — J. PRAMMER. *C. Julii Caesaris Commentarii de Bello Gallico*. Leipzig, 1891, in-8. Chez Freytag. 252 p.

671. — H. FURNEAUX. *Cornelii Taciti Annales*, (libr. XI-XVI). Oxford, 1891, in-8. Clarendon Press. 700 p.

L'édition de César de M. Prammer est un livre destiné aux classes; il ne faut point lui demander davantage. Le texte m'en a paru soigneusement édité; il ne s'y trouve ni notes ni commentaires d'aucune sorte. Un appendice, dû à M. Kalinka, contient des renseignements élémentaires sur l'armée romaine à cette époque, qui ont le mérite d'être assez complets, tout en étant présentés sous une forme succincte. Quelques illustrations les accompagnent; elles ont été prises de tous côtés; on y trouve, à côté du légionnaire du musée de Saint-Germain, des figures empruntées aux ouvrages de Marquardt et de M. Lindenschmitt; quelques unes comme le groupe de la page 242, qui est tiré de la colonne Trajane, constituent des anachronismes qu'il eût fallu éviter.

L'édition de Tacite de M. Furneaux a plus de prétentions: ce veut être une édition savante, et elle l'est, en effet, non point par la constitution du texte lui-même — c'est celui de Halm que l'auteur a reproduit, sauf quelques modifications — mais par l'abondance des commentaires. Non content d'expliquer avec une grande précision dans les notes les difficultés qu'il rencontre et de les élucider au passage par des développements intéressants, M. F. s'est donné la peine d'étudier, dans une introduction de cent cinquante pages, les questions historiques les plus importantes que soulèvent les cinq derniers livres des *Annales*; ainsi il a consacré deux chapitres, l'un aux relations de Rome avec les Parthes et l'Arménie depuis Auguste jusqu'à Néron, l'autre à la conquête de la Bretagne sous Claude et son successeur. J'avoue que de semblables dissertations, malgré leur mérite, me sembleraient bien mieux à leur place dans quelque revue ou dans un ouvrage spécial; il me paraît qu'il y a là une confusion de deux genres différents et que la tâche d'un éditeur est plus restreinte; mais peut-être ne partagera-t-on point mon avis et trouvera-t-on commode de rencontrer réunis sous la même couverture le texte de Tacite et des dissertations qui l'éclairent. Il faut, en tout cas, rendre à l'auteur cette justice qu'il a puisé ses commentaires aux bonnes sources et qu'il est au courant de l'histoire et de l'administration romaine sous l'empire.

A. CAGNAT.

672. — L. COMPAIN. *Etude sur Geoffroi de Vendôme*. 1 vol. in-8, xvi-296 p. Paris, Bouillon, 1891.

Nous ne saurions parler de cet ouvrage qu'avec une profonde sympathie. Son auteur, M. L. Compain, jeune homme de grand avenir, est en effet mort récemment, à la suite d'une douloureuse catastrophe, sans avoir eu la joie de voir paraître un travail, qu'il avait écrit avec amour.

Il y avait deux manières de traiter le sujet qu'il avait choisi. Geoffroi de Vendôme a laissé, outre des sermons et des opuscules théologiques et des traités dogmatiques, en partie encore inédits, cinq livres de lettres; ces lettres sont disposées, dans les deux manuscrits qui nous en restent et qui se trouvent actuellement dans les bibliothèques de Vendôme et du Mans, d'après l'ordre hiérarchique des destinataires; en tête les missives adressées aux papes et à leurs légats en Gaule, puis les lettres adressées aux évêques, plus loin celles qui ont été envoyées à des abbés ou à des moines, enfin celles qui ont été expédiées à des laïques. On pouvait se proposer de rétablir ces documents dans l'ordre chronologique, de restituer ainsi année par année, jour par jour, la biographie de l'abbé de la Trinité, de dévoiler les allusions historiques contenues dans chaque pièce, de faire, en un mot, le commentaire raisonné de cette vaste correspondance. On pouvait aussi, en négligeant ces détails techniques, se servir de Geoffroi de Vendôme comme d'un prétexte, pour nous montrer quelles étaient, à la fin du *x^e* siècle et au début du *xii^e* siècle, sous les règnes de Philippe I^{er} et de Louis VI le Gros, les idées, les manières de voir des moines, et spécialement des moines exempts, placés sous l'autorité immédiate du Saint-Siège. M. C. s'est prononcé très nettement pour la dernière méthode plus générale et par suite plus attrayante, mais peut-être moins sûre, laissant une plus grande place à la conjecture et exposant à de nombreuses redites. Ajoutons qu'une telle étude ne saurait être entièrement définitive, tant que le travail de classement des lettres et de critique des textes n'aura point été fait.

M. C. s'est tiré à son honneur du sujet compris de cette façon. Il l'a divisé en quatre parties qui se suivent dans un ordre rigoureusement logique. Dans la première, on trouve un résumé des origines et des privilèges de l'abbaye de la Trinité, les principaux faits concernant son histoire avant l'avènement de Geoffroi, en août 1093, et sa situation matérielle à la fin du *x^e* siècle. Dans la seconde, on nous montre en Geoffroi le moine et l'abbé; on nous indique comment il gouvernait les moines placés sous ses ordres, veillant à la fois à leur instruction littéraire et au salut de leur âme; comment il se liait par les liens de la confraternité avec les autres communautés monastiques. La troisième partie peut être intitulée : Geoffroi et la société laïque; l'auteur y passe tour à tour en revue ses relations avec les comtes de Vendôme, ses voi-

sins immédiats — avec les comtes d'Anjou, les protecteurs de son abbaye, — avec les ducs d'Aquitaine, dans le territoire desquels se trouvaient quelques-uns de ses prieurés, à Oléron, à Saint-Agnan, à Olonne, — avec les rois de France, les suzerains de tous ces princes ¹. A la dernière partie on peut donner pour titre : Geoffroi et la société ecclésiastique. Nous y apprenons quels rapports l'abbé de la Trinité entretenait avec les évêques, les archevêques, les légats du pape, le pape lui-même. Ce plan est, à quelques exceptions près ², fort bien suivi : si quelques chapitres, par exemple celui sur les devoirs des moines, renferment des banalités, d'autres contiennent des détails très intéressants, comme celui où sont énumérés les droits du Saint-Siège sur l'abbaye exempte. Il faut aussi louer l'auteur des recherches faites à la bibliothèque de Vendôme et à la Bibliothèque nationale. Il y a trouvé quelques chartes inédites relatives à la Trinité. Dans le manuscrit du Mans, il a découvert quelques billets adressés à Geoffroi et que Sirmond avait laissés de côté dans son édition des œuvres de l'abbé vendômois.

M. G., chose rare chez un biographe, a tracé de Geoffroi un portrait peu flatté ; il nous le dépeint comme un esprit étroit, ayant peu d'idées, très absolu dans ses principes et ne les faisant point céder aux circonstances, pourtant assez âpre au gain et amené à confondre la cause de son monastère avec celle de l'Eglise universelle.

L'impression du volume est en général faite avec soin, bien qu'on devine à certains détails que l'auteur n'y a pas mis la dernière main. Ainsi, p. 112, dernière ligne, on lit *l'archevêque* de Chartres ; p. 116, on place en 1045 une bulle de Clément II, qui n'a été élu pape que le 24 décembre 1046 ; p. 135, on parle à diverses reprises du traité de Hugues de Clèves, au lieu de Hugues de Clères ; p. 279, on nous affirme que Geoffroi assista en octobre 1132 au concile de Reims, et quelques lignes plus loin qu'il mourut le 26 mars 1132. Le concile de Reims où l'antipape Anaclet (Pierre de Léon) fut excommunié, est en réalité d'octobre 1131.

Ce volume atteste chez l'auteur de très sérieuses qualités : M. Compain promettait de devenir un excellent historien. Comme l'écrit dans sa préface notre maître, M. Gabriel Monod : « Il avait l'intelligence lucide, le caractère droit et énergique, l'âme tendre. De toutes ces promesses d'avenir, il ne reste aujourd'hui qu'un profond souvenir au cœur de ceux qui l'ont aimé, et ce livre, par lequel il pourra encore vivre et être utile. »

Ch. PFISTER.

1. En réalité, les rois de France n'interviennent point dans les affaires de la Trinité de Vendôme. Louis VII, le premier, eut des relations avec les abbés de ce monastère. Mais il faut remarquer que ce fut moins en qualité de roi que de duc des Aquitains.

2. Ainsi on peut se demander pourquoi l'auteur place dans la seconde partie le chapitre où il expose les idées de Geoffroi sur la simonie et l'investiture laïque.

673. — *Erasmus-Studien...* von Arthur Rianten. Dresde, 1891, impr. J. Passler, in-8 de xxiv-64 p. (Inaugural-Dissertation de l'Université de Leipzig.)
674. — *Erasmiana* collegit J.-B. Kan. Rotterdam, 1891, W. Wenk, in-4 de 56 p. (*Erasmiani Gymnasii Programma litterarium*, 1891-92.)

Les études érasmienne ont fait récemment deux pertes sérieuses par la mort d'Ad. Horawitz et de Ludwig Sieber. Mais elles ne sont pas près de disparaître des pays de langue allemande : M. Hartfelder annonce la réimpression annotée des œuvres poétiques et pédagogiques d'Érasme, et voici une substantielle brochure de M. A. Richter, qui n'est, je l'espère, que l'annonce d'un travail plus considérable. M. R. pense justement qu'avant d'entreprendre une révision d'ensemble de la biographie d'Érasme, il faut voir dans le classement de sa correspondance plus clair que n'y ont vu les éditeurs de Leyde, tout consciencieux qu'ils aient été, et qu'il est d'une grande importance d'y établir au préalable une chronologie assurée. Il a fait lui-même cet examen pour la première partie de la vie, celle où la correspondance, pour être plus clairsemée, n'en est pour cela que plus difficile à mettre en ordre. Cet essai méthodiquement institué sera utile. L'auteur a tiré un heureux parti de pièces oubliées et notamment des lettres de Robert Gaguin à Érasme qu'il n'a pas craint de réimprimer. Deux questions accessoires sont traitées dans ces *Études*, l'année de naissance d'Érasme (fixée à 1466) et sa connaissance des langues vivantes ; mais le point le plus intéressant à signaler est la constitution de ces *Regesta Erasmiana* qu'on voudrait voir continuer.

Un vétéran bien connu des mêmes études, à qui nous devons, entre autres choses, l'édition du testament d'Érasme daté de 1536, M. J.-B. Kan, consacre une fois de plus au grand Hollandais le programme de l'*Erasmiaansch Gymnasium* dont il est recteur. On y trouvera le texte du premier testament d'Érasme fait à Bâle en 1527, l'inventaire en latin de son mobilier écrit sur son ordre par Gilbert Cousin, en 1534, enfin l'inventaire en allemand dressé aussitôt après sa mort par le notaire public de Bâle, le 22 juillet 1536. Cette série de documents a été publiée pour la première fois, à Bâle, par Sieber, en plaquettes d'un goût admirable, mais tirées à petit nombre. M. Kan les met à la portée du large public hollandais qui s'intéresse à Érasme, et les accompagne d'une annotation minutieuse, en y joignant une note sur l'origine du nom d'Érasme et la reproduction du testament définitif de 1536, donné par lui au public en 1881. Ce dossier complète et remplace, au point de vue documentaire, les plaquettes du regretté Sieber. C'est, hélas ! la dernière fois que paraît, uni au nom illustre qu'il vénérât, celui du modeste et savant bibliothécaire de l'Université de Bâle ; ses publications, ses encouragements, ses conseils ne viendront plus visiter et réjouir les amis d'Érasme.

P. de NOLHAC.

675. — MOELLER (Charles). *Introduction critique à l'histoire moderne*. Paris, Thorin, 1891, in-8. 200 p.

Cet opusculé de M. Charles Møller, bien que son auteur, par un sentiment respectable de piété filiale, le présente comme un complément du *Traité des études historiques* de Jean Møller ¹, n'en est pas moins une œuvre indépendante. C'est une sorte de leçon d'ouverture d'un cours d'histoire moderne où le professeur indique la route à suivre et les écueils à éviter quand on aborde l'étude de l'histoire politique depuis le xv^e siècle. Ainsi envisagé, le travail de M. M. pourra rendre de réels services dans les Universités. Après quelques pages consacrées aux mémoires, M. M. se hâte d'arriver aux documents d'archives. La note sur la littérature des mémoires me paraît écourtée. Les mémoires, successeurs des chroniques, seront toujours la base de l'histoire. Pré-tendre tirer tous ses renseignements des archives serait se condamner à faire une œuvre froide, incomplète et même erronée. Un historien ne doit pas avoir de préférence pour telle ou telle espèce de documents; il doit les faire servir tous à son dessein, mais suivant leur importance relative. C'est cette juste proportion dans l'emploi des matériaux qui donne à une œuvre toute sa valeur. Je sais que pour les temps modernes, les archives renferment d'innombrables correspondances où l'on peut saisir les hommes et les événements sur le vif. Il n'en demeure pas moins que les mémoires sont le canevas de l'histoire. J'aurais désiré que M. M. y insistât. D'autant plus que, tout en estimant autant qu'il convient les ressources que fournissent les archives, en montrant nettement leur importance, il n'a pas la superstition de l'inédit, et, à plusieurs reprises, il met en garde les étudiants contre la tentation qu'ils auraient de publier sans discernement tout ce qu'ils rencontreront dans les archives. Comme il le dit très justement : « Pour faire un travail original, il n'est pas toujours nécessaire d'explorer les archives. On en a déjà tiré et publié une masse considérable de matériaux qui n'ont pas encore été mis en œuvre ou l'ont été imparfaitement. » M. M. indique les principaux recueils de documents, d'abord ceux qui contiennent des actes officiels de la politique extérieure, puis ceux qui sont consacrés aux actes officiels de la politique intérieure. M. M. n'a pas voulu dresser une bibliographie complète, mais puisque sa bibliographie est critique, il fallait éliminer, dans la liste des inventaires analytiques d'archives, ceux qui ne sont relatifs qu'à des textes du moyen âge. Que viennent faire les registres des papes publiés par l'École française, tous du xiii^e siècle, dans une introduction à l'histoire moderne? Pourquoi citer les layettes du *Trésor des Chartes*, de Teulet; et les actes du Parlement de Paris, de Boutaric? Puisque nous parlons bibliogra-

¹. Voyez un compte-rendu de cet ouvrage par M. Salomon Reinach, dans la *Revue critique*, du 8 octobre 1888, art. 444.

phie, disons que M. M. a trop souvent négligé de se conformer aux règles bibliographiques dans l'indication des ouvrages qu'il cite. La troisième section de son travail est consacrée à la littérature de l'histoire moderne, dans laquelle il distingue trois groupes : 1° les histoires détaillées (classement chronologique); 2° les histoires nationales (classement géographique); 3° les histoires générales. M. Møller n'a pas seulement donné les titres des principaux ouvrages à consulter, mais, dans des notes concises, il en a marqué la valeur, la portée et le caractère, soucieux de justifier l'épithète *critique* donnée à son *Introduction*.

Maurice Prou.

676. — H. LONCHAY. **La principauté de Liège, la France et les Pays-Bas au XVII^e et au XVIII^e siècle**, 1 vol. in-8, 190 p. Bruxelles, Hayez, 1890.

De nombreux historiens ont raconté l'histoire des révolutions intérieures de la principauté du Liège au xvii^e siècle, de la lutte acharnée entre conservateurs et révolutionnaires, *Chiroux* et *Grignoux*, qui remplirent la turbulente cité du bruit de leurs querelles, jusqu'au jour où Maximilien de Bavière confisqua ses antiques privilèges (1684). On s'était moins attaché à retracer l'histoire extérieure de la principauté qui pourtant présente à cette époque et au cours du xviii^e siècle un intérêt très vif. Tous les événements de l'histoire générale ont eu leur contre-coup dans la vallée de la Meuse et la grande lutte entre la France et la maison d'Autriche a eu aussi pour théâtre ce petit coin de terre, où chacun des deux ennemis cherchait à faire triompher son influence. C'est cette histoire extérieure que nous expose M. H. Lonchay, depuis l'année 1580, où un prince étranger, Ernest de Bavière, fut proclamé évêque de Liège, jusqu'à l'année 1794, où la France se rendit maîtresse de cette province. Son étude est puisée aux sources; il a fouillé aux archives du royaume à Bruxelles la correspondance des gouverneurs des Pays-Bas avec les rois d'Espagne; il a dépouillé à Paris, au ministère des affaires étrangères, les rapports adressés par les résidents français à Liège à leur gouvernement. Le dépôt de la guerre à Paris, puis les archives de l'État, à Liège, lui ont fourni des informations précieuses. De tous ces documents, il a tiré un récit curieux et bien vivant. Il s'efforce de garder une grande impartialité, en signalant les erreurs de chaque parti et en plaidant pour ces fautes des circonstances atténuantes. Mais je n'oserais pas affirmer qu'il ait toujours tenu la balance égale. Nous l'avons trouvé dur pour La Ruelle et les *Grignoux* qui, au début du xvii^e siècle, voulurent défendre les libertés de leur cité contre Ferdinand de Bavière; indulgent au contraire pour ces évêques bavarois qui se sont succédé à Liège, et qui ont vu dans leur fonction non une tâche à remplir, mais un revenu à percevoir. Il trace aussi du gouvernement des prélats du xviii^e siècle un tableau trop idyllique : « Ici, écrit-il p. 170, pas d'im-

pôts directs, pas de conscription; libertés politiques très étendues, garanties individuelles nombreuses, gouvernement paternel et débonnaire. Si l'égalité civile, la liberté religieuse leur étaient refusées, les citoyens ne souffraient du moins d'aucun de ces maux qui provoquent et justifient une révolution. » Nous ajoutons qu'il n'est pas toujours très juste pour la France. Sans doute les Français ont commis des déprédations, dans leurs nombreux passages à travers le pays; mais l'auteur n'exagère-t-il pas, en parlant de la *barbarie* des Français? N'y a-t-il pas de la déclamation dans des phrases de ce genre : « Il était réservé aux Français de dépasser en rigueur les Bourguignons et les Espagnols. Les soldats du Téméraire avaient eu à répondre aux provocations des habitants, on comprend, jusqu'à un certain point, leurs cruautés, mais les Français qui se donnaient comme les défenseurs de notre neutralité, quelle excuse avaient-ils, lorsqu'ils ruinaient notre pays? » (p. 111) et plus loin : « Rien n'était à l'abri du despotisme de Louvois. Intercepter des dépêches, en falsifier le contenu, donner le change à l'opinion en calomniant ses adversaires, en leur imputant les plus sinistres projets, n'était qu'un jeu pour ce ministre sans scrupule. »

Néanmoins, nous n'hésitons pas à recommander aux érudits la lecture de cet ouvrage, où ils trouveront des renseignements nouveaux et des réflexions judicieuses. L'auteur met surtout en lumière l'antagonisme qui existait entre les Liégeois et les Belges; sans la France qui en 1794 les unit sous sa domination, leur donna ses institutions et ses lois, jamais ces deux peuples n'auraient été fondus en une seule nationalité.

Ch. PFISTER.

677. — **Johann Joachim Ewald's Sinn-Gedichte**, Abdruck der ersten Ausgabe von 1755, hrsg. von ELLINGER. (Berliner Neudrucke, zweite serie, Band IV). Berlin, Paetel, 1890. In-8, xy et 52 p. 2 mark 50.

Ce volume clôt la deuxième série des Réimpressions berlinoises et en forme le quatrième volume, (cf. notre précédent article de la *Revue*, n° 51). M. G. Ellinger y reproduit le texte de la première édition des Épigrammes ou *Sinngedichte* de Jean Joachim Ewald. Cet Ewald était fort peu connu jusqu'ici; mais M. Pröhle, dans son *Lessing, Wieland, Heinse*, M. Sauer, dans son excellente édition des œuvres de Kleist, d'autres encore, MM. Lier, Werner, Schüddekopf, dans l'*Archiv für Literaturgeschichte*, avaient appelé l'attention sur le poète. M. E. a donc bien fait de réimprimer l'édition de 1755, — à l'exception des traductions de l'italien — et d'ajouter les autres pièces de vers publiées par Ewald dans l'édition postérieure de 1757 (p. 26-40; à remarquer, entre autres, la pièce sur le tremblement de terre de Lisbonne) et, en appendice, (p. 41-52) quelques épigrammes et petits poèmes tirés de diverses sources. Il retrace dans l'introduction l'existence agitée d'Ewald, —

plus intéressante que ses œuvres — l'amitié qui l'unissait à Kleist, ses voyages. On ignore la fin de cet inquiet et aventureux personnage; on sait seulement qu'il se rendit en Italie, se brouilla avec Winckelmann, se convertit au catholicisme, parut à Livourne sous le froc d'un moine mendiant, obtint de marchands allemands un viatique pour regagner la Prusse, et s'embarqua pour Alger ou Tunis; depuis, on perd sa trace. M. Ellinger a bien jugé Ewald : il loue son érudition, sa connaissance des langues étrangères, ses goûts artistiques; il cite la dure appréciation de Nicolai qui ne voyait dans Ewald qu'un aimable étourdi et qui regrettait que cet esprit frivole et changeant eût si peu joui et profité du commerce de Kleist; il montre que l'auteur des *Sinngedichte* a été surtout à l'école des anacréontiques, qu'il manque d'imagination, que ses épigrammes — au reste remaniées et repolies par des amis complaisants — n'ont ni pointe ni esprit.

A. Ch.

678. — Theodor KÖRNER, *Zum 23 September 1891*. Leipzig, Brockhaus 1891. In-4, 198 p. 12 mark (15 fr.)

Cet ouvrage a été publié par un des chefs de la grande librairie de Leipzig, M. Rodolphe Brockhaus, le 26 août, à la date du jour où — soixante-dix-huit ans auparavant — l'auteur de *Leier und Schwert* tombait, à huit heures du matin, sur la route de Gadebusch à Schwerin, sous la balle d'un tirailleur français. M. B. a voulu glorifier ainsi, à sa façon, qu'on ne saurait trop louer, le centième anniversaire de la naissance de Théodore Körner que toute l'Allemagne a célébré le 23 septembre comme une fête nationale.

Le volume, d'une exécution magnifique, renferme soixante pièces tirées de la riche collection d'autographes que possède l'éditeur. Tout est inédit, à l'exception de deux lettres du comte Gessler qui ont déjà paru, presque entièrement, dans les *Grenzboten* (nos 24 et 25) et de trois lettres que M. B. nous donne en fac-similé pour la première fois : 1^o celle où Körner annonce à son père en hâte et fébrilement, d'une plume rapide et précipitée, ses fiançailles avec la belle et célèbre actrice Antonie Adamberger ou, comme il la nommait, Toni (j'aime, j'aime un ange!); 2^o celle où Toni écrit à la mère de Théodore et pleure le départ de son fiancé (mon tout, mon âme, ma vie est en danger!); 3^o le billet du 23 août 1813 à Parthey, — ce sont sans doute les dernières lignes que le poète ait tracées.

Ces trois fac-similés forment la première partie de la publication. La deuxième partie comprend les lettres de la famille Körner à et sur Théodore (nos 4-14); la troisième partie, des écrits de la première jeunesse du poète (nos 15-20, un devoir d'écolier, quatre billets à Fritz Henoch et une pièce de vers insignifiante, mais qui prouve que Théodore était aussi gai et *fidel* que tout autre étudiant de Freiberg); la qua-

trième partie, des poèmes, des vers d'album — tirés du *Stammbuch* de Minna Körner, — des lettres à et sur Théodore et sa famille (nos 21-60).

Ces documents de toute sorte sont reproduits très exactement, d'après les autographes et selon l'ordre chronologique. Le premier date de 1789 et le dernier, de 1848. Le père du poète, Christian Gottfried Körner, l'intime ami de Schiller, a toujours le ton grave et digne; il répond à son fils qui s'engage dans le corps de Lützow : « tu ne t'es pas trompé à mon égard, nous nous entendons » et plus tard, « nos pensées sont toujours près de toi, et l'apparition de chaque lettre de toi sera un point lumineux dans notre vie actuelle » (p. 33-35). E. von Pfuël écrit à Théodore que, s'il était poète comme son jeune ami, il cesserait de chercher le minerai et chanterait *dass Alles in Allarm gerieth* (p. 78). Caroline Pichler le félicite de sa *Rosamunde*. Castelli regrette son départ en méchants vers. Le roi de Bavière, Louis 1^{er}, remercie le père de Théodore de l'envoi de *Leier und Schwert*. Citons encore parmi les noms qui figurent dans le volume, Huber, Élise von der Recke et sa sœur la duchesse de Courlande, Caroline et Guillaume de Humboldt, le ministre d'Altenstein, Frédéric Foerster, Streckfuss, et n'oublions pas deux lettres du poète : celle où, de Freiberg, il se plaint à son bon Hénoc de faire des visites en bas de soie (p. 57) — s'il ne sacrifiait pas tous les soirs à ses dieux domestiques, à Schiller et à Goethe, il s'en nuierait à la mort — et celle du 13 juillet 1813 où, de Karlabad, il mande à Herri qu'il est, malgré la blessure reçue à la surprise de Kitzen, de nouveau *ganz frisch und stark* et tout prêt à rentrer en campagne (p. 98).

M. R. B. a fait suivre ces documents d'un appendice où il les décrit et les illustre de notes qui témoignent d'un goût fin, d'un savoir étendu et de la plus intime connaissance de la famille Körner et de ses entours. Mais il ne s'est pas contenté de ces remarques détaillées. Il reproduit, à la fin du volume, un fragment considérable des souvenirs que M. d'Arneth a récemment publiés sous le titre *Aus meinem Leben* pour ses amis, et non pour le public. Le directeur des archives de la maison, de la cour et de l'État d'Autriche est le fils de Toni. La fiancée de Théodore avait en 1817, avec l'approbation de la famille Körner, épousé le chevalier Joseph d'Arneth. M. Rodolphe Brockhaus a eu la louable idée de réimprimer les pages de ces souvenirs relatives au poète, et de nous donner, en outre, trois lettres des parents de Théodore à Toni. Aussi a-t-il dédié son ouvrage à M. d'Arneth, « en l'honneur de sa mère qui, dans d'heureux jours depuis longtemps disparus, fit à Théodore Körner un printemps d'amour, et qui, après des années de deuil, voua son cœur et sa main à un homme d'honneur, et lui donna des fils distingués ».

A. CHUQUET.

679. — VICOMTESSE DE JANZÉ. *Étude et récits sur Alfred de Musset*. 1 vol in-18 de 280 pages. Paris, Plon, 1891. 3 fr. 50

M^{me} de Janzé a cédé au désir de manifester pour Alfred de Musset sa vive préférence; préférence toutefois plus exclusive que motivée, et dont par conséquent la critique n'a rien à tirer. M^{me} de J. a connu, connaît encore beaucoup d'amis d'Alfred de Musset; elle a recueilli de leur bouche un certain nombre d'anecdotes piquantes et inédites, mais sur la provenance desquelles elle fournit trop peu de données pour qu'un biographe scrupuleux n'hésite pas à s'en emparer. A l'inédit, et sans faire le départ, elle ajoute et mêle quantité de détails déjà rebattus, — ce qui est proprement compiler. Elle émet, chemin faisant, des idées générales et personnelles, d'un à-propos et d'une valeur très variables, mais dont Alfred de Musset n'est que le prétexte, l'occasion : elle nous communique libéralement ses vues sur diverses questions de morale pratique ou de bienséance, mais c'est tout autre chose qu'elle nous annonçait. « Le style, c'est l'homme, » nous dit-elle après Buffon, qui l'entendait tout autrement, à la vérité, qu'on ne se le figure d'ordinaire quand on le cite par ouï-dire. Mais contre-sens à part, où se trouve l'« Étude », annoncée par le titre, sur l'union très étroite chez Alfred de Musset entre l'homme et le poète? Le sujet n'est plus intact, mais aurait pu sans doute être renouvelé par des confidences d'ordre intime. Le fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset serait, comme on paraît le croire, une illustration d'un réel intérêt, mais seulement si le texte en fournissait un commentaire instructif. De même, des lettres inédites à Listz, à Vigny, deviendraient de précieux documents, mais à la condition de n'être pas jetées au hasard et comme égarées à la page où elles se trouvent.

On ne saurait nier, avec cela, que ce volume soit d'une lecture agréable. Musset est de ceux dont il y a toujours plaisir à entendre parler, même sans suite et sans critique. Mais évidemment, dans sa ferveur, M^{me} de Janzé avait des visées plus hautes. Revenons-en au mot bien connu de La Bruyère : « C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. »

L. B.

680. — *I migliori libri italiani consigliati da cento illustri contemporanei*. Un vol. in-12, xx-434 pp. Ulrico Hoepli, Milano. Prix : 3 fr. 50.

Ce petit livre contient une bibliographie élémentaire de la littérature italienne qui rendra des services. Il est amusant grâce à la collection de conseils que M. Hoepli a demandé à cent écrivains ou savants italiens contemporains. On ne s'imaginerait pas combien de sottises ou d'absurdités peuvent répondre cent personnes sur les trois questions suivantes : « Quels sont les meilleurs livres italiens dans tous les genres et ceux qui ont eu le plus d'influence sur le « cours lumineux » de la

carrière de l'interrogé? Quels sont les meilleurs livres pour s'instruire dans une science spéciale? » A part quelques anthropologistes, un astronome, un ingénieur, quelques géologues et un cardinal qui ont donné des choix techniques et motivés, les gens consultés ont répondu à côté. L'un nous apprend qu'il habite une villa ayant appartenu aux Bentivoglio, à un kilomètre de la station de Lavezzola; un autre qu'il a, dans le dernier quart de sa vie, étudié l'antiquité chrétienne au moyen des publications étrangères. Plusieurs, ceux dont les réponses auraient le plus d'intérêt, comme Carducci, se sont dérobés. Un autre nous révèle que « chaque cervelle, chaque personne, chaque nature humaine a besoin de sa nourriture spéciale, et cette nourriture ne peut s'indiquer qu'à ceux dont on connaît à fond la cervelle et le cœur » : c'est un romancier psychologue. Quelques-uns, avec la candeur de Lagrange, se contentent de dire : « Prenez mon ours ». L'ours, dans l'espèce, c'est le théâtre de Pullé (Leo de Castelnovo), c'est le *Bulletin d'archéologie chrétienne* : un savant tel que M. de Rossi devrait se mettre au-dessus de pareilles petites gens. Mais la palme, dans le nombre, appartient à ce Flammarion de la pathologie secrète qu'on appelle Mantegazza, il indique gravement sous les numéros I, II, III : *Il gran libro della Natura*. — Un autre aspect curieux de cette consultation, c'est le petit nombre d'auteurs français cités : à part MM. Balzani, Farina, M^{me} Vertua-Gentile et quelques autres, aucun n'a conseillé nos classiques. Molière et Voltaire ne sont nommés qu'une fois dans ce plébiscite où Goldoni a quinze suffrages et d'Azeglio vingt-six. Corneille n'est pas nommé. Victor Hugo est cité, comme romancier, entre Eugène Sue et Sandeau. Dumas père est conseillé aux « incurables ». Michelet est cité comme auteur de « livres de médecine et de physiologie populaire » (!!). Montesquieu, Guizot, Fustel de Coulanges, Sainte-Beuve, Renan, Taine, Balzac, Stendhal ne sont pas mentionnés. Notre littérature n'est-elle plus lue en Italie?

L. G. P.

681. — (*Bibliothèque Linguistique Américaine*, tome XIV.) *Langue Mosquito*, grammaire, vocabulaire, textes, par Lucien ADAM. Paris, Maisonneuve, 1891. Gr. in-8, 134 pp. Prix : 10 fr.

L'activité de M. L. Adam ne se dément pas. Sur les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la *Bibliothèque linguistique américaine* fondée par Ch. Leclerc, il en a composé, seul ou en collaboration, près de moitié : six en y comprenant le taensa, dont la querelle¹ semble désormais apaisée puisque M. L. A. dédie son nouveau livre à

1. Cf. *Revue critique*, XX (1885), p. 197. Au reste, M. Fr. Müller, après une solide discussion linguistique et psychologique, n'a pas hésité à donner place au taensa dans les *Nachträge* de son *Grundriss* (IV, 1, p. 150).

M. Brinton. Il serait à souhaiter que toutes les polémiques scientifiques finissent de façon aussi amiable.

Le mosquito, confiné sur la côte occidentale de la petite république de Nicaragua (12-15° lat. N., 86° long. O.), est un idiome isolé et jusqu'à présent à peu près inconnu. Même après les recherches de M. A., la phonétique en demeure très incertaine; car les vénérables témoins qui nous ont transmis quelques rares documents sur cette langue, n'ont pas jugé opportun d'en préciser les nuances de prononciation. Mais la morphologie, qui autrefois pouvait tenir en quatre pages¹, s'espace aujourd'hui sur quatre grandes feuilles d'impression; et les paradigmes de conjugaison notamment se sont fort enrichis. Le mosquito est donc bien désormais « acquis à la linguistique », ainsi que le constate M. A., qui ne rapporte qu'à ses devanciers l'honneur de cette conquête.

Il lui a fallu pourtant débrouiller un rude chaos, collationner deux ou trois esquisses grammaticales, œuvres de médiocres linguistes, et traduire à fond un recueil de deux cents pages devenu introuvable, *Bible Stories* en langue mosquito, livre d'édification bien plus que d'étude². De tout cela il a extrait, outre sa grammaire, une chrestomathie et un lexique qui donnent une idée assez claire de cette langue exclusivement suffixante, peu apte à la composition, et remarquablement analytique pour une langue américaine.

Une seule observation : s'il est constant que les Mosquitos s'appellent de leur vrai nom *Misskito*, on doit regretter que M. Adam n'ait pas eu le courage d'inscrire ce nom en tête de son livre. La géographie et l'ethnographie fourmillent encore de *blunders* de ce genre; c'est le moins que la linguistique s'en tienne exempte et travaille à les en affranchir.

V. H.

682. — J.-G. Vogt. *Das Wesen der Elektrizität und des Magnetismus auf Grund eines einheitlichen Substanzbegriffes*. 1 Teil. Leipzig, Wiest, 1891. 472 p. in-8. 8 m.

683. — Id. *Das Empfindungsprinzip und das Protoplasma auf Grund eines einheitlichen Substanzbegriffes*. Fasc. 1 à 4. *ibid.* 1891. 4 m.

684. — Id. *Die Menschwerdung*. Die Entwicklung des Menschen aus der Hauptreihe der Primaten. *Ibid.* 1892, 392 p. in-12. 6 m.

685. — *Aus den Lebenserfahrungen eines Stiefzigers*. Gotha, Perthes 1891. 199 p. in-12. 3 m.

686. — E. BELHACHE. *La pensée et le principe pensant*. Paris, Perrin, S. d. 379 p. in-8.

I à III. Au dire des physiciens de profession, ce que les livres de M. J. G. Vogt contiennent de science est ou inintelligible ou inadmissible. Ce qu'ils contiennent de philosophie est ou très obscur, ou très

1. Fr. Müller, *Grundriss*, II, 1, p. 314-317.

2. Sans préjudice de quelques textes vraiment indigènes, p. 100 et 104.

vulgaire, ou très fantastique. J'entends bien qu'il se propose de renouveler la science ; j'entends bien qu'il postule un monisme à double face ; j'entends même ce qu'il veut dire lorsqu'il parle d'un processus universel de concentration, d'un passage à la fois mécanique, logique et psychologique de l'état initial, infiniment raréfié, à un état final aussi condensé que possible. et d'une identité exacte, ou mieux d'une indissoluble association de la sensation et du mouvement. Tous ces principes, Noiré et M. Otto Caspari les ont posés avant lui, avec plus de netteté et de subtilité, et il ne nous dit pas plus qu'eux d'où il les tire, ni ce qu'il en tire, ni ce qu'ils signifient. Non pas qu'il soit sans talent : il écrit d'une manière vivante. un peu échauffée, parfois déclamatoire, le plus souvent décousue et embrouillée ; il a le style creux, mais sonore. S'il sait mal, du moins sait-il beaucoup, et il s'entend à mettre en œuvre ce qu'il sait. La vérité, c'est qu'en bon autodidacte, M. V. est inhabile à manier les idées abstraites, et ignore ce que c'est que la rigueur. Il se peut qu'il ait quelque chose à dire, et il n'est pas démontré qu'il parvienne à le dire. A l'heure qu'il est, il n'est qu'un Grassmann moins la force d'abstraction et de construction, qu'un Dühring avec moins de pénétration, de vigueur et de logique, avec plus d'emphase sereine et redondante ; il n'est qu'un de ces producteurs isolés et obstinés, dont l'étonnant labeur aboutit à un profit médiocre ou nul.

IV. L'auteur « septuagénaire » et anonyme de ce petit livre est un moraliste à l'allemande, sérieux et cultivé, sentimental et précieux. L'on ne trouvera chez lui rien de très nouveau, ni de très vif, ni de très pénétrant : une psychologie facile, un peu douce et vague et plate, un demi-rationalisme effacé et affaîssi, une demi-indépendance d'esprit, patiente et respectueuse, une conception bourgeoise et religieuse, soumise et un peu passive de la vie ; de la lecture et du goût, un style modeste, souvent banal, jamais guindé ni vulgaire.

V. Il y a soixante ans, on eût trouvé la doctrine de M. Belhache un peu bien vieillote et timide. M. B. a entendu dire, il y a très longtemps, que « le corps a sa vie propre, comme nous avons la nôtre », que « la personnalité suppose, avant tout, la liberté et la conscience », que « les facultés ne portent aucune atteinte à l'unité de notre être », que les doctrines matérialistes et idéalistes « semblent avoir rompu, comme à plaisir, avec les lois les plus évidentes de notre constitution pensante », que le génie de Lucrèce a transmis la théorie des idées-images « sous une forme poétique qu'elle ne méritait guère », que « par la raison nous saisissons la cause première d'où dérivent toutes les autres », que lorsqu'on pénètre dans la voie du sensualisme « pour être conséquent avec soi-même, c'est jusqu'au nihilisme qu'il faut aller ». Ces choses, M. Royer-Collard les disait vers 1811. M. Belhache nous redit ces choses, comme en un demi-sommeil. Il ne faut pas le réveiller tout à fait.

Lucien HENR.

687. — *Minerva. Jahrbuch der Universitaeten der Welt*, herausgegeben von Dr R KUKULA und K. Truebner. Erster Jahrgang. 1891-1892. Strassburg, Karl J. Truebner, 1891. In-8, 359 p.

Ce petit volume de forme élégante et maniable est destiné, — comme disent les éditeurs, M. Kukula, attaché à la bibliothèque de Klagenfurt, et l'honorable libraire Ch. Trübner, — au public savant international. Il comprend la liste du personnel enseignant de toutes les unités et instituts analogues du monde habité. Cette liste, rédigée selon l'ordre alphabétique des villes, commence à Aberdeen et finit à Zurich. Elle nous paraît faite avec le soin le plus minutieux, exacte, complète autant que possible. C'est ainsi que nous trouvons à l'article *Paris* les noms de tous les professeurs et bibliothécaires des Facultés, du Collège de France, du Muséum, de l'École des hautes études, de l'École des langues orientales vivantes. Cette liste (p. 1-274) est suivie d'un erratum (p. 275-276), de deux tableaux ou *Tabellen* (année de fondation des Universités et nombre de leurs auditeurs pendant le semestre d'hiver 1890-1891) et d'une table alphabétique des noms propres cités dans le volume (p. 282-359). Nous reprocherons aux auteurs d'avoir oublié, à l'article Paris, l'École normale supérieure; de répartir, nous ne savons pourquoi, les professeurs du Collège de France en trois classes : professeurs, membres de l'Institut, *Docenten* ou, comme ils disent, chargés de cours (d'autant qu'il y a parmi les dix « professeurs » qu'ils citent, huit membres de l'Institut); d'écrire *Léger* au lieu de « Leger »; d'attribuer à M. M. Vernes (et non à M. H. Derembourg), le titre de professeur à l'École des langues orientales vivantes. Mais très clair, très nettement divisé, très agréable à l'œil, et très bien informé, ce petit volume — qui ne peut manquer, au reste, de recevoir encore avec le temps quelques perfectionnements — rendra de grands services au monde universitaire, et je sais déjà maint professeur de nos Facultés qui se promet de l'avoir sur sa table.

A. CH.

CHRONIQUE

FRANCE — M. O. HOUDAS, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, vient de commencer à l'École des sciences politiques, un cours de Droit Musulman, dont l'importance n'échappera à aucune des personnes intéressées aux questions algérienne et tunisienne.

— La *Revue Encyclopédique* vient de publier un numéro spécialement consacré à la Russie; il renferme des études de M. M. LEGER et DE VOOÛÉ sur le mouvement littéraire en Russie, de M. RAMBAUD sur l'histoire, de M. A. LEROY-BEAULIEU sur l'administration, de M. VANDAL sur l'histoire diplomatique, de M. Vachon sur l'art, etc.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 décembre 1891.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport des commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes parmi les correspondants.

M. Siméon Luce lit une note sur Du Guesclin au siège de Rennes.

Au lendemain du désastre de Poitiers, la ville de Rennes, bloquée par le duc de Lancastre, soutint contre les Anglais un siège de neuf mois, du 3 octobre au 5 juillet 1357. Cuvelier, dans sa chronique rimée, a vanté la part glorieuse que prit à la défense de la place le chevalier Bertrand Du Guesclin, encore presque inconnu à cette époque. On regrette de n'avoir, à l'appui de ce témoignage qui semblait de peu de valeur en lui-même, aucun document historique de nature à inspirer pleine confiance. Ce document positif qui manquait aux historiens un élève de l'École des chartes, M. Lemoine, vient de le découvrir à Londres, au Musée britannique. Ce sont des lettres en date du 6 décembre 1357, par lesquelles Charles V, alors duc de Normandie et régent du royaume pendant la captivité de son père, donne une rente viagère de 200 livres tournois à Bertrand Du Guesclin, « par les grands constance, sens et loyauté duquel, dit-il, la ville de Rennes a été sauvée et défendue contre les ennemis du roi et les nôtres ».

M. René de la Blanchère lit un mémoire sur l'aménagement de l'eau courante dans l'Afrique romaine.

On sait que les territoires qui forment aujourd'hui l'Algérie et la Tunisie ont été, dans l'antiquité, beaucoup plus peuplés et plus cultivés qu'aujourd'hui. M. de la Blanchère cherche par quels procédés les anciens avaient réussi à le mettre en valeur. L'obstacle capital n'était pas le manque d'eau : la moitié du pays en reçoit une moyenne supérieure à celle du bassin de la Seine, l'autre à peu près autant que le sud-est de la Russie ; c'est l'inégale répartition des pluies, concentrées toutes dans quelques mois, où les torrents inondent et dévastent le pays, tandis que le reste de l'année on souffre de la sécheresse. Pour assurer une meilleure distribution de l'eau, les anciens avaient couvert le pays tout entier, Zeugitane, Byzacium, Maurétanies d'un réseau de travaux d'art, dont les traces encore subsistantes ont été examinées et étudiées en détail par M. de la Blanchère. Le principe qui domine la création et le fonctionnement de ces ouvrages, c'est qu'aucune portion de l'eau n'est abandonnée à elle-même. Dans les plus petits ravins des montagnes, des barrages rustiques en pierres sèches retiennent l'eau et les terres. Dans les vallons, d'autres barrages retiennent encore les eaux déjà réunies ; et à l'entrée de chaque grande vallée, un système de digues, de canaux et de vannes assure à la fois l'arrosement du sol et le passage des eaux dans les conditions de lenteur et d'absorption voulues. Cet ensemble considérable est l'œuvre de plusieurs générations successives : les Carthaginois l'avaient commencé, les Romains l'ont continué et achevé ; époque où il a fonctionné de la manière la plus complète est le III^e siècle de notre ère. Après cette date, les guerres intestines, les luttes religieuses et enfin l'invasion arabe, détruisant la population, ruinant l'agriculture, ont amené l'abandon, puis la dégradation des travaux ; les eaux de montagne, reprenant chaque année au moment des crues leurs cours torrentiel, ont emporté ce qui restait des ouvrages antiques, et ont eu vite achevé la dévastation du pays.

M. Aymonier rend compte de sa mission épigraphique en Indo-Chine. Après une description sommaire des pays qu'il a parcourus, il présente des considérations sur quelques points de l'histoire du Cambodge. Selon Francis Garnier, les auteurs chinois mentionnent, vers l'an 420 ou 430 de notre ère, l'avènement d'un prince Kiaotchen-jou, de la secte des Po-lo-men, c'est-à-dire des Brahmanes, qui aurait introduit au Cambodge les lois et les mœurs de l'Inde. M. Aymonier pense que ce prince n'est autre que Çrûta-varman, le fondateur de cette dynastie des Varman qui a fait tant bâtir et tant écrire sur la pierre au Cambodge, du VI^e au XII^e siècle de notre ère. En effet, les auteurs chinois donnent au fils de Kiaotchen-jou le nom de Tcheli-ta-pa-mo, transcription chinoise de Çrestha-varman. nom du fils de Çrûta-varman dans les inscriptions cambodgiennes. La fondation du Cambodge indien paraît donc pouvoir être rapportée approximativement à l'an 425 de notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : JULLIEN (Emile), *la Fondation de Lyon* ; — par M. Maspero : REINACH (Salomon), *Chroniques d'Orient*, — par M. Renan : 1^{er} BERGER (Philippe), *Histoire de l'écriture dans l'antiquité* ; 2^e HUBER (Ch.), *Journal d'un voyage en Arabie* (publication posthume, faite par les soins de la Société asiatique et de la Société de géographie).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27

Vingt-cinquième année

6 juillet 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ESSAI SUR LA PROVINCE ROMAINE

DE

MAURÉTANIE CÉSARIENNE

Par EDOUARD CAT.

Un beau volume in-8, avec 2 cartes. 7 fr. 50

DE CAROLI V
IN AFRICA REBUS GESTIS

Auct. ED. CAT.

Un volume in-8. 2 fr. 50

SOUS PRESSE :

DEMOSTHENIS ORATIONUM CODEX Σ

Reproduction héliotypique du manuscrit de la Bibliothèque nationale, en 2 volumes in-folio, comprenant 1066 pages de la grandeur exacte de l'original.

Par HENRI OMONT.

Prix : 600 francs.

La souscription à 400 francs a été close le 30 juin.

PÉRIODIQUES

Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble, t. III, n° 2. : J. COLLET, La méthode des coïncidences. — P. MORILLOT, La doctrine poétique de Boileau. — Ed. BEAUDOUIN, Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonaise (fin). — Rob. BEUDANT, Sur quelques difficultés relatives à la *litis contestatio*. — C.-C. CHARAUX, Pensées. — D^r A. Deschamps, Du choix des lunettes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : Spitta, Christi Predigt an die Geister. — Von BERGER, Dramaturg. Vorträge. — METHNER, Poesie u. Prosa, ihre Arten u. Formen. — WRIGHT, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages (très instructif et donne pour la première fois, quoique d'une façon limitée, les contours d'une morphologie comparée des langues sémitiques). — RABE, De Theophrasti libris περί λέξεως (clair et détaillé). — FISCH, Die Walker oder Leben u. Treiben in altröm. Wäschereien, mit einem Excurs über lautliche Vorgänge auf dem Gebiete des Vulgärlateins (amusant, mais fait venir fullo de fulno, fulmino, der Blitzler). — JELLINEK, Die Sage von Hero und Leander in der Dichtung (cf. *Revue crit.* 1890, n° 49). — GERNANDT, Die erste Romfahrt Heinrich V (manque de relief et de clarté). — Th. MÜLLER, Das Konklave Pius' IV 1559 (cf. *Revue crit.* 1890, n° 36). — Comtesse de MIRABEAU, Le prince de Talleyrand et la maison d'Orléans, lettres du roi Louis Philippe, de Madame Adélaïde et du prince de Talleyrand. — Ed. BRÜCKNER, Klimaschwankungen seit 1700. — Fr. ROTT, Die Wehrpflicht im deutschen Reich, I. — SCHULZE-GAEVERNITZ, Das preussische Staatsrecht, II. — SETTEGAST, Die deutsche Viehzucht. — G. MEYER, Griech. Volkslieder in deutscher Nachbildung (petit volume charmant, cf. *Revue crit.* 1890, n° 51).

— N° 26 : SOLGER, Das Urevangelium, Studien zur Entwicklungsgesch. der christl. Lehre u. Kirche. — JODL, Gesch. der Ethik in der neueren Philosophie. II, Kant u. die Ethik im XIX Jahrh. — Die Matrikel der Universität Rostock II, 1. mich. 1499 — Ostern 1563, p. p. HOFMEISTER. — Herodots zweites Buch p. p. WIEDEMANN (cf. *Revue*, 1890, n° 52). — Flavii Josephi opera p. p. NIESE (suite). — Horace p. p. WICKHAM, II (cf. *Revue*, 1890, n° 15). — NOREEN, Utkast till föreläsningar i urgermansk judlära (très utile) — Urkundenbuch des Hochstifts-Halberstadt u. seiner Bischöfe p. p. G. SCHMIDT, II-IV, 1236-1425. — BRANDENBURG, König Siegmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg (fait sobrement et avec bon sens). — ROGGE, Das Buch von den preussischen Königen (chaud et vivant). — SIEVERS, Zur Kenntniss des Taunus; PRÖSCHOLDT, Der Thüringer Wald u. seine nächste Umgebung. — HEITMÜLLER, Hamburg. Dramatiker zur Zeit Gottscheds u. ihre Bezieh. zu ihm (sera le bienvenu). — Fragmenta Vaticana, Mosaicarum et Romanarum legum collatio recogn. MOMMSEN, Consultatio veteris cuiusdam iurisconsulti, codices Gregorianus et Hermogenianus, alia minora, p. p. P. KRUEGER. — Franz Joseph Prinz von BATTENBERG, Die volkswirtschaftliche Entwicklung Bulgariens von 1879 bis zur Gegenwart, nach amtlichen Quellen bearb. — BATSCH, Admiral Prinz Adalbert von Preussen, ein Lebensbild.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai 1891 : MORAWSKI, Leben und Werke des Humanisten Jacob Gorski. — KRZYMUSKI, Joseph Szymanowski, étude pour servir à l'histoire de la réforme du droit pénal et de l'instruction criminelle en Pologne, vers la fin du XVII^e siècle. — Codex epistolaris saeculi decimi quinti, vol. II p. p. LEWICKI (monumenta medii aevi, res gestas Poloniae illustrantia, vol. XII).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES
ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

RUTEBEUF

Par M. CLÉDAT

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Un volume in-16, avec une photogravure, broché. 2 fr.

MIRABEAU

Par Edmond ROUSSE

De l'Académie française.

Un volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché. 2 fr.

ONT DÉJÀ PARU :

- Victor Cousin**, par JULES SIMON, de l'Académie française. 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 1 vol.
Montesquieu, par M. ALBERT SOREL, de l'Institut. 1 vol.
Georges Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française. 1 vol.
Turgot, par M. LÉON SAY, de l'Académie française. 1 vol.
A. Thiers, par M. P. DE RÉMUSAT. 1 vol.
D'Alembert, par M. JOSEPH BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol.
Vauvenargues, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. ALBERT SOREL, de l'Institut. 1 vol.
Théophile Gautier, par M. MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. ARVÈDE BARINE. 1 vol.
Madame de La Fayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 1 vol.

Chaque volume in-16, avec un portrait en photogravure, broché : 2 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales), professeur en Sorbonne.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE

L'INVASION GERMANIQUE

ET

LA FIN DE L'EMPIRE

Ouvrage revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur

Par Camille JULLIAN

Chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux.

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

DU MÊME AUTEUR

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France :

La Monarchie franque. — 1 vol. in-8, broché..... 7 fr. 50

L'Alleu et le Domaine rural pendant l'époque mérovingienne.

— 1 vol. in-8, broché..... 7 fr. 50

Les Origines du Système féodal. Le Bénéfice et le Patronat pendant l'époque mérovingienne. — 1 vol. in-8, broché.. 7 fr. 50

La Gaule romaine, ouvrage revu et complété sur le manuscrit et d'après les notes de l'auteur, par Camille JULLIAN, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux. — 1 vol. in-8, broché..... 7 fr. 50

MICHEL BRÉAL

DE

L'ENSEIGNEMENT

DES LANGUES ANCIENNES

Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne.

Un volume in-16, broché..... 2 fr.

Le Puy. imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28

Vingt-cinquième année

13 juillet 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ESSAI SUR LA PROVINCE ROMAINE

DE

MAURÉTANIE CÉSARIENNE

Par EDOUARD CAT.

Un beau volume in-8, avec 2 cartes. 7 fr. 50

DE CAROLI V
IN AFRICA REBUS GESTIS

Auct. ED. CAT.

Un volume in-8. 2 fr. 50

SOUS PRESSE :

DEMOSTHENIS ORATIONUM CODEX Σ

Reproduction héliotypique du manuscrit de la Bibliothèque nationale, en 2 volumes in-folio, comprenant 1066 pages de la grandeur exacte de l'original.

Par HENRI OMONT.

Prix : 600 francs.

La souscription à 400 francs a été close le 30 juin.

PÉRIODIQUES

Romania, avril : P. MEYER, Nouvelles catalanes inédites (suite.) — A. DIETRICH, Les parlers créoles des Mascareignes. — *Mélanges* : La croix des royaux de France (F. Lot). — Chansons à la Vierge en vers français et latins alternés (P. m.). — Adserum, innoctem, demane (E. Langlois). — Tateron et teteron (A. Salmon). — Bibeux (Ch. Joret.) — Avoir des crignons, des gresillons ou des grillons dans la tête (A. Delboulle). — *Comptes rendus* : JACOBS, The fables of Aesop (livre à lire avec circonspection ; là où il expose les résultats acquis et donne le résumé des nombreuses études faites dans le domaine de la fable, il est presque toujours excellent ; là où il prétend éclaircir des points obscurs et faire avancer la science, il est la plupart du temps chimérique. Ce serait toutefois injuste de ne le regarder que comme un bon ouvrage de vulgarisation. Quelque hasardées que soient ses hypothèses, il les a développées avec une telle largeur d'idées et une telle abondance de faits que l'on peut en tirer un sérieux profit ; malgré ses défauts, l'ouvrage comptera parmi les meilleurs et les plus instructifs qui aient été composés sur la matière). — Libeaus Desconus, Die mittelenglische Romanze vom Schoenen Unbekannten, nach sechs Hs. hrsg. von KALUZA ; Der Bel Inconnu des Renaut de Beaujeu in seinem Verhältniss zum Lybaus Desconus, Carduino u. Wigalois, eine literarhist. Studie, von MENNING (Le premier ouvrage donne enfin un bon texte, établi sur les six ms. connus de la rédaction anglaise du Bel Inconnu ; le second accepte tout le système exposé par M. G. Paris et en précise et perfectionne quelques détails). — G. RAYNAUD, Rondeaux et autres poésies du xv^e siècle (très riche en renseignements nouveaux). — Du PUTTSPELU, Dictionnaire étymologique du patois lyonnais (dans l'ensemble, témoigne d'une attention soutenue et d'une préparation philologique que les auteurs de dictionnaires patois possèdent bien rarement au même degré ; le classement des formes laisse souvent à désirer ; mais l'œuvre est remarquable).

Gottingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : MÜNSTERBERG, Beiträge zur experimentellen Psychologie, I-III. — SALEMANN et SHUKOVSKI, Persische Grammatik mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar (sera très utile, cf. *Revue critique*, 1890, n° 17).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : H. HAUPT, Waldensertum u. Inquisition im südöstl. Deutschland. — Francis Bacon, the essays on counsels, civil and moral, p. p. S. H. REYNOLDS. — Schema des Realkatalogs der königl. Universitätsbibliothek zu Halle a. S. — A. WEBER, Quousque tandem, der achte internationale Orientalistencongress, und der neunte? — Scholia recentia in Pindari Epinicia p. p. Eug. ABEL, I. — PREIS, Adiectivum utro ordine apud optimos Romanorum scriptores coniunctum sit cum substantivo quaeritur (bon). — G. Gnapheus, Acolastus p. p. BOLTE ; Eckius Dedolatus p. p. SZAMATOLSKI. — MEYER-LÜBKE, Grammatik der romanischen Sprachen, I (« très suggestif, très utile pour nos études, et ce n'est pas un mince mérite ; c'est pour ce mérite que l'auteur a droit à notre reconnaissance et ce mérite — quoi qu'en dise le « recensent » de la *Revue critique*, me semble assez grand pour justifier la tentative qu'il a faite, de combler une lacune que d'autres n'osaient combler »). — KLOEVEKORN, Die Kämpfe Cäsars gegen die Helvetier im Jahre 58 (rien de scientifique). — Gerhard RAUSCHEN, Die Legende Karls des Grossen im XI u. XII Jahrh. mit einem Anhang von Hugo LOERSCH (édition très louable et importante). — Briefw. der Brüder. G. Müller u. Joh. von Müller 1789-1809 p. p. HAUG, I. — BAUMGARTNER, Nordische Fahrten, II, — Bir, Kampfgruppe u. Kämpfer-typen in der Antike (cf. *Revue crit.*, n° 19).

Literarisches Centralblatt, n° 25 : HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte, 2^e ed. pp. KOFFMANN, I. 2, Die röm. Kathol. Kirche des Mittelalters (très recommandable). — BONNET, Le latin de Grégoire de Tours (armé d'excellentes connaissances philologiques, Bonnet a, par une application intense à la langue de Grégoire, créé une œuvre d'une si minutieuse et profonde exactitude qu'il en existe peu de semblables pour nos auteurs classiques). — MACKESPRANG, Deutsche Kaiser in Schleswig (tendance patriotique). — VON WEECH, Badische Geschichte (sans couleur et abrégé, ce qui est naturel, une histoire du pays de Bade n'ayant pas de point central). — VON HOLLNACK, Kriegerinner. eines alten Siebenunddreissigers (banal). — Barttelot, Stanley's Nachhut in Yambuya. — WÜSTENFELD, Der Imâm el-Schâfi' i und seine Anhänger (on admire toujours cette fraîcheur d'esprit que Wüstenfeld conserve au-delà des limites d'une vie habituelle de savant). — Recueil des inscriptions juridiques grecques, texte, trad. comm. par DARESTE, HAUSOULLIER et Th. REINACH, I (on aura bientôt fait de dire comment la tâche a été résolue; « geschickt und geschmackvoll », habilement et avec goût, selon la coutume des Français; l'entreprise est vraiment une heureuse pensée.) — ALY, Cicero, sein Leben und seine Schriften (rendra de bons services). — X. KRAUS, Die altchristlichen Inschriften der Rheinlande von den Anfängen des Christenthums bis zur Mitte des VIII Jahrhunderts (édité avec luxe et contient les inscriptions de la période romaine et mérovingienne jusqu'en l'année 750). — Hartmann von der Aue, Iwein der Ritter mit den Loewen, p. p. HENRICI, I. Text. (la science doit de grands remerciements au nouvel éditeur pour son travail). — Neogeorgus, Pammachus, p. p. BOLTE et Erich SCHMIDT. — DANNENBERG, Grundzüge der Münzkunde (petit livre auquel il faut souhaiter la bienvenue). — H. SCHILLER, Lehrbuch der Geschichte der Pädagogik (2^e éd. augmentée et qui rehausse la valeur de l'ouvrage).

— N° 26 : LOBSTEIN, La doctrine de la sainte Cène, essai dogmatique (rappelle par ses qualités de la méthode et l'impartialité du jugement l'école à laquelle appartient l'auteur; son œuvre est consacrée à la mémoire de Ritschl). — JACOBOWSKI, Die Anfänge der Poesie, Grundlegung zu einer realistischen Entwicklungsgeschichte der Poesie (le livre ne témoigne même pas d'imagination : c'est un symptôme de la malheureuse tendance qui règne aujourd'hui, d'attaquer les problèmes les plus difficiles en se donnant des airs de connaissance profonde en sciences naturelles, — ce qui n'est qu'un jeu de coquetterie — sans avoir d'ailleurs acquis la méthode scientifique). — BRUNNHOFER, Vom Pontus bis zum Indus, hist. geogr. und ethnolog. Skizzen (suite d'essais instructifs). — KEHRMANN, Frankreichs innere Kirchenpolitik von der Wahl Clemens VII u. dem Beginn des grossen Schismas bis zum Pisaner Concil und zur Wahl Alexanders VI, 1378-1409 (des résultats scientifiques qui ne sont pas sans importance). — ANDERSON, English intercourse with Siam in the seventeenth century (soigné, mais bondé de détails insignifiants). — MARQUARDT, Charakterzüge u. Anekdoten aus dem Leben Kaiser Wilhelms I, bearb. u. übersichtl. geordnet. (n'indique pas ses sources). — HAHN, Fürst Bismarck, sein polit. Leben u. Wirken urkundl. in Thatsachen u. des Fürsten eigenen Kundgebungen dargestellt, fortgef. von WIPPERMANN, V Bd. 1885 bis 1890, bis zum Rücktritt des Prinzen. — Homeri Odyssea rec. LUDWICH, II. — Georgii Cyprii descriptio orbis romani p. p. GELZER (cf. *Revue*, n° 7). — VOLLMÖLLER, Spanische Funde, I-III. — LUNDELL, Nyare Bidrag till kannedom om de svenska landsmalen ock svenskt folklif. — KÄHLE, Die altnordische Sprache im Dienste des Christenthums, I, die Prosa (travail soigné). — WIESENBACH, Die blinden Hessen, eine sprachlich historische heraldische

Studie (est-ce une plaisanterie, une mystification? Hélas, non; l'auteur écrit avec un sérieux amer). — Shakspeare's Macbeth, nach der Folio von 1623, mit den Varianten der anderen Folios p. p. A. WAGNER (très utile). — EHNI, Der vedische Mythos des Yama verglichen mit den analogen Typen der pers. griech. u. german. Mythologie (cf. *Revue*, 1890, n° 47). — SEPP, Die Religion der alten Deutschen u. ihr Fortbestand in Volkssagen, Aufzügen u. Festbräuchen bis zur Gegenwart; KAUFMANN (Fr.), Deutsche Mythologie (Sepp est un des extrêmes partisans de Wolf; Kaufmann s'en tient à la poésie eddique; tous deux ont un point de vue qui ne répond plus à nos exigences; tous deux dépassent le but; le premier amasse confusément toutes les légendes populaires possibles; le second pourtant est réfléchi et s'abstient d'hypothèses). — Von ANDRIAN, Der Höhencultus asiatischer und europäischer Völker, eine ethnolog. Studie (quelques éclairs dans l'introduction, mais le reste n'est qu'un amas confus de matériaux). — WEHLE, Das Buch, Technik u. Praxis der Schriftstellerei.

— N° 27 : TREDE, Das Heidenthum in der römischen Kirche, IV (4^e et dernière partie d'un livre intéressant). — KUNTZE, Die deutschen Städtegründungen oder Römerstädte u. deutsche Städte im Mittelalter (contestable). — Fabricius, Island u. Grönland zu Anfang des XVII Jahrh. kurz u. bündig nach wahrhaften Berichten beschrieben, in Original u. Uebersetz. hrsg. u. mit geschichtl. Vormerk. versehen von TANNEN (importante trouvaille). — WIDMANN, Geschichtsel, Missverständenes u. Missverständliches aus der Gesch. gesammelt u. erklärt (confus et sans forme). — RASSMUS, O quae mutatio rerum! Reminiscenzen eines alten Jenensers (peu d'esprit). — Die Forschungsreise S. M. S. Gazelle 1874-1876. — ZARNCKE, Causa Nicolai Winter, ein Bagatellprocess bei der Univers. Leipzig um die Mitte des XV Jahrh. — P. de LAGARDE, Register u. Nachträge zu der 1889 erschien. Übers. über die im Aramäischen, Arab. u. Hebr. übliche Bildung der Nomina. — WETZEL, Selbst. u. bezogener Gebrauch der Tempora im Latein. zugleich eine Entgegn. auf die gleichnam. Schrift von Lattmann. — MOLLWEIDE, Auteurs français, I, Samml. der besten Werke der franz. Unterhaltungsliteratur. — Deutsches Wörterbuch, p. p. HILDEBRAND u. HEYNE, IV, 1, 2, 8; VIII, 6. — STRZYGOWSKI, Das Etschmiadzin-Evangeliar, Beitr. zur Gesch. der armen., ravennat. u. syroägypt. Kunst.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 25 : Papageorg, Neuer archäolog. Fund in Serres-Inschriften aus Thessalonike. — Antwort, Berichtigung (Ludwich). — VERSMEETEN, Isocratis admonitio ad Nicoclem (clair et sensé; joli travail). — Apollonii Pergaei quae graece extant cum commentariis antiquis p. p. HEIBERG, I. — Cicero, pro Sestio p. p. KORNITZER; über das Imperium des Cn. Pompeius p. p. RICHTER u. EBERHARD, 4^e éd.; oraz, per il ritorno di Marcello, p. p. CORNALI. — Cypriani galli poetae heptateuchos, acced. incertorum de Sodoma et Iona et ad senatorem carmina et Hilarii quae feruntur in Genesin, de Maccabaeis atque de evangelio p. p. PEIPER (louable). — PUCHSTEIN, Pseudohethitische Kunst, ein Vortrag. — Keilinschriftl. Bibliothek, Samml. von assyr. u. babylon. Texten in Umschrift u. Uebersetz. p. p. Eb. SCHRAEDER, II.

N° 29

Vingt-cinquième année

20 juillet 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIX-HUITIÈME

Avadâna-Çataka

CENT LÉGENDES BOUDDHIQUES

TRADUITES DU SANSKRIT

PAR M. LÉON FEER

De la Bibliothèque Nationale

Un volume in-4° de xxxviii et 496 pages 16 fr.

PERIODIQUES

The Academy, n° 997; ABBOTT, Philomythus, an antidote against credulity; Newmanianism, a preface to the second edition of Philomythus — FREEMAN, History of Sicily, I and II (2^e art.) — Two Wykehamical books: HOLGATE, Winchester Commoners 1836-1890; WRENCH, Winchester Word-book — Greek in the previous examination at Cambridge. — A warning to librarians and book-collectors. — The Greek mss in the Vatican (Batiffol): — The Lithuanian Bible of 1660. — FARNELL, A greek Lyric Poetry, a complete collection of the surviving passages from the Greek song-writers, arranged with prefatory articles, introductory matter and commentary (bon).

— N° 998: RUSSELL, Collingwood. — SANDAY, The Oracles of god. THEREIANOS, Adam. Korais (cp. *Revue* n° 11) — Three Cambridge prize essays: HEADHAM, Election by lot at Athens; The fragments of Zeno and Cleanthes, with introd. and explanatory notes, by PEARSON; F. W. THOMAS, The history and prospects of British education in India. — John Boxwell. — The honorary degrees at Cambridge. — Discovery of a fragm. of the Shepherd of Hermas (Mahaffy). — Isaac Taylor on Sicilian history (Freeman). — On the etymology of letum (Whitley Stokes: de detom qui est parent de l'anc. irl. « dith », destruction). — General Avitabile (W. Mercer). — HÖFFDING, outlines of psychology; LADD, Outlines of physiological psychology — ZEITLIN, Bibliotheca post-mendelsohniana, I; ALBRECHT, Die im Taklemoni vorkommenden Angaben über Harizi's Leben, Studien u. Reisen. — Further discoveries among the British Museum papyri. — BIE, Kampfgruppen und Kämpfertypen in der Antike (Cf. *Revue*, n° 19).

— N° 999: DIXON, History of the church of England, from the abolition of the Roman jurisdiction, IV, 1553-1558. — Pearl, an English poem of the XIV century p. with a modern rendering by GOLLANCZ — Essays, poems of Leigh Hunt p. p. R. Br. JOHNSON. — FREEMAN, The history of Sicily from the earliest times, I and II (3^e art.) — Hensleigh Wedgwood. — Books published in India. — The new coinage. — Discovery of a fragment of the Shepherd of Hermas (Bernard). — Old-English Efenehde (Hempl.). — A colonial tramp (Nisbet). — La chioma di Berenice col testo latino di Catullo viscontrato sui codici, traduzione e commento di Cost. NIGRA. — Prof. Kielhorn on the Vikrama Era (Burgess).

— N° 1000: DAVIDSON, and BENTHAM, Archibald Campbell Tait, archbishop of Canterbury. — O. WILDE, Intentions. — MORRIS, Great commanders of modern times, and the campaign of 1815. — Some books on philosophy. — R. H. Major (not. nécrol.) — Two passages in the Saxon Chronicle (Ch. Plummer). — Old-English Efenehth (Stevenson et H. Bradley). — M. Freeman's Sicily (Isaac Taylor). — STRONG, LOGEMAN and WHEELER, Introd. to the history of language. — Some notes on Godefroy's Old-French dictionary IV (paget Toynbee). — prof. Jebb on the progress of Hellenic studies (rapport du 22 juin).

The Athenaeum, n° 3320: The strife of love in a dream, being the Elizabethan version of the first book of the Hypnerotomachia of Francesco Colonna p p. A. LANG. — The memoirs of the tenth Royal Hussars p. p. Liddell. — KINNS, Graven in the rock or the historical accuracy of the Bible confirmed. (« full of blunders »). — Genealogical literature: PAYNE, Collections for a history of the family of Malthus; GUPPY, Homes of family names in Great Britain; Index to the first volume of the Parish Registers of Gainford. — Dickensiana (Sabin). — A letter of Charles Lamb. — Blizzard (Ward et Biddell). — The Royal House of

Stuart, illustrated by 40 plates in colour drawn by GIBB with an introd. by SKELTON and notes by HOPE.

N° 3321 : DAVIDSON and BENHAM, Life of Archibald Campbell Tait, archbishop of Canterbury. — A Dictionary of Classical antiquities, from the German of SEYFFERT, revised and edited by NETTLESHIP and SANDYS. — SCARTAZZINI, prolegomena della Divina Commedia ; Dante's treatise De divina eloquentia, translated into English by HOWELL. — PALMER, A history of the Older Nonconformity of Wrexham and its neighbourhood. — Apologia pro Hypnerotomachia sua (a. Lang). — Ahmed Vefik pacha. — A letter of Charles Lamb (Ward). — The will of James V (Paton). — The Historical mss. Commission. — The Dictionary of Antiquities (Cecil Torr). — Jahrbuch der Königl. preuss. Sammlungen, XI. — Notes from Egypt. — Notes from Rome (Lanciani).

N° 3322 : SAINTSBURY, Essays in English literature, 1780-1860. Essays on French novelists (études consciencieuses, bien informées et bien faites). — Facsimile of the Original ms. of the Book of Common Prayer. — LOFTIE, London City, its history, streets, traffic, buildings, people. — The text of the Bruds from the Red Book of Hergest, p. p. RHYS and EVANS. — Th. REINACH, Mithridate (excellent à tous égards). — The historical mss Commission : I The Charlemont Memoirs ; II. The Athol and Home mss. The unique map of the Coverdale Bible. — Voltaire and England (Scott). — Blizzard. — Mellin de Saint Gellais and introd. of the Sonnet intro to France (Tilley). — India Office Records. — La collection Spitzer, II.

— N° 3223 : Continental literature, juillet 1890-juillet 1891. — The epitaph on Lord Robertson. — The Dictionary of antiquities (Seaton). — The Rival Oriental Congresses. — A charge of plagiarism (Black). — Westminster Abbey. — The theatre at Megalopolis (Eug. Sellers).

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Gutschmid, Kleine Schriften, p. p. Rühl, I zur Aegyptol. u. Gesch. der griech. Chronographie ; II. Zur Gesch. u. Liter. der semit. Völker u. zur ält. Kirchengesch. — NIKEL, Die Lehre des A. T. über die Cherubim u. Seraphim (les deux pages de Delitzsch dans le Neues Commentar über die Genesis ont plus de valeur que ces cent pages). — The Apology of Aristides, edited and translated by HARRIS, With an appendix by J. Armitage ROBINSON (on l'a et on ne l'a pas ; on l'a, car il ne manque peut-être aucune phrase d'Aristide ; on ne l'a pas, parce qu'on nous donne deux remaniements du texte authentique indépendants l'un de l'autre). — RÖNSCH, Collectanea philologa, p. p. C. WAGENER. — SÉCHÉ, Les derniers jansénistes (intéressant, parfois nouveau, n'est qu'une suite de causeries ; cf. *Revue*, n° 22). — TREDE, Das Heidenthum in der römischen Kirche, Bilder aus dem religiösen und sittlichen Leben Südtaliens, III u. IV beaucoup de rapprochements malheureux).

— N° 13 : The Old Testament in greek according to the septuagint, p. p. SWETE, II. — Pentateuchus Samaritanus p. p. PETERMANN, V. — WILDEBOER, Die Entstehung des alttestamentlichen Kanons, hist. crit. Unters. — Psalms of the Pharises, commonly called the Psalms of Solomon p. p. RYLE, The text newly revised from all the mss. edited with introduction, English translation, notes, appendix and indices (fait avec grand soin). — The apology of Aristides p. p. ROBINSON (2^e article). — KRUMBACHER, Gesch. der byzantin. Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches, 527-1453 (clair, bien écrit et fort instructif). — GRETILLAT, Exposé de théologie systématique.

Literarische Centralblatt, n° 28 : PARET, Priscillianus (cf. *Revue*, n° 22). — FR. KÖRNER, Die weltgesch. Kämpfe des altertums (sans aucun soin). — BERNAYS, Petrus Martyr (bien fait). — M^{me} COIGNET, La réforme française avant les guerres civiles (cf. *Revue crit.*, n° 14). — ERINNER. u. Erlebn. des hannov. Generalmajors Dammers (mém. du dernier aide-de-camp du roi Georges V). — STÄHELIN, In Algerien, Marokko, Palästina u. am Rothen Meere. — SAMKHYA-pravacana-bhashya, p. p. GARBE. — Porphyrii quaest. homericarum ad Odysseam pertinentium reliquias coll. disp. ed. H. SCHRADER (travail pénible fait avec beaucoup d'exactitude et un jugement juste). — SCHÖLL, Die Anfänge einer polit. Litteratur bei den Griechen (remarquable par des jugements fins et de bonnes caractéristiques). — P. MEYER, Notices sur quelques manuscrits français de la bibliothèque Philipps à Cheltenham (contient un certain nombre de faits nouveaux). — KRAUS (X.), Die Kunstdenkmäler des Kreises Villingen, beschreib. Statistik in Verbind. mit DURM. — PACHTER, Ratio studiorum et instit. scholast. Soc. Jesu per Germaniam olim vigentes, vol. VIII, 1600-1772.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : RIEHM, alttestamentl. Theologie. p. p. PAHNCKE (instructif) — POSNANSKY, Nemesis und Adrasteis, eine mytholog. archäol. Abhandlung (soigné et habilement fait). — Die Schulund Universitätsordnung Kurfürst Augusts von Sachsen, 1580, p. p. WATTENDORFF — VOLLERS, Lehrbuch der ägypto-arabischen Umgangssprache (livre qui désappointe) — Thirty-six engravings of texts and alphabets from the Herculean fragments, taken from the original copperplates executed under the direction of the Rev. John Hayter and non in the Bodleian library with introductory note by Bodleys librarian — JUVENCUS p. p. HUEMER (cf. *Revue crit.* n° 1) — HEUSLER, zur Gesch. der altdeutschen Verskunst (utile, original, fait avec savoir et esprit) — ANTONA-TRAVERSI et MARTINETTI, poesie di Ugo Foscolo giusta gli autografi e altri manoscritti — VON PFLUGK-HARTTUNG, Untersuch. zur Gesch. Kaiser Konrads II. (bon) — HAYM, Das Leben Max Duncckers. (excellente biographie) — PENCK, Die Donau — KLEINVECHTER, Die Staatsromane, ein Beitrag zur Lehre vom Communismus u. Sociatismus.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : Houtsma, Zu Arist. de republ. Ath. — B. Die Skulpturen von Sendjirli im Berliner Museum, I. — RZACH, Kritische Studien zu den sibyllinischen Orakeln (ne peut être accueilli qu'avec joie). — Isokrates' Panegyrikos, p. p. KEIL (sans grande valeur critique, recommandable toutefois). — Rendel HARRIS, The Diatessaron of Tatian, a preliminary study (beaucoup de soin et a consulté pour la première fois le Tatien arabe ; mais n'est pas tout à fait sans prévention ni parti-pris). — S. Hilarii episcopi Pictavensis tractatus super psalmos p. p. ZINGERLE (solide et consciencieux). — K. BAUMANN, Römische Denksteine und Inschriften der Vereinigten Alterthums-Sammlung in Mannheim. — RISS, Nechepsonis et Pesoridis fragmenta magica (intéressant). — BAEDEKER, Aegypten, Handbuch für Reisende, II, Oberaegypten und Nubien bis zum zweiten Katarakt. — LATTMANN, Eine ausgleichende Lösung der Reformbewegungen des höheren Schulwesens ; O. Perthes, Die Notwendigkeit einer durchgreifenden Umgestaltung unseres Schulwesens, eine Antwort auf Jägers Schrift das humanistische Gymnasium ; JULING, Das Gymnasium mit zehnjährigem Kursus.

N° 30

Vingt-cinquième année

27 juillet 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIX-HUITIÈME

Avadâna-Çataka

CENT LÉGENDES BOUDDHIQUES

TRADUITES DU SANSKRIT

PAR M. LÉON FEER

De la Bibliothèque Nationale

Un volume in 4° de xxxviii et 496 pages 16 fr.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 juillet, n° 1 : AULARD, Le culte de l'Etre Suprême, la réaction contre le culte de la Raison. — VIGUIER, Les émeutes populaires dans le Quercy, 1789 et 1799. — BABLED, Le départ de Mesdames, tantes du roi (fin). — ROBQUET, Les enfants naturels et la Révolution. — BIZOS, La confédération des gardes nationales des Hautes-Alpes. — Nouvelles diverses. — La tombe de Mirabeau-Touneau à Fribourg en Brisgau. — MARMOTTAN, Le général Fromentin. (La personnalité de Fromentin disparaît trop souvent et elle n'est plus le sujet principal qu'indique le titre; c'est là un défaut de composition. On doit savoir gré à l'auteur de s'être constitué le biographe d'un intrépide guerrier et d'avoir mis au jour un grand nombre de documents intéressants pour l'histoire militaire de la Révolution. Il n'y a presque pas d'erreurs de noms propres; il y en a davantage dans le récit des événements, et à la p. 56 il est question, non de Fromentin, mais de Nicolas Barthel.)

Mélusine, n° 10 : GAIDOZ, Le chevalier au lion, I en Islande, II au Maroc, III Inter leones, IV à la Sorbonne. — Les Védas réduits à leur juste valeur (cf. l'article de M. S. Lévi dans le n° du 23 mars de la *Revue critique*). — L'étymologie populaire et le folk-lore, VIII, saint Nébo et saint Ploto. — Corporations, compagnonnages et métiers, VII. Les femmes galantes à Paris, 1. La confrérie de sainte Madeleine, 2. La dévotion à saint Roch. — Effets de la fascination (Tuchmann). — Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXVII, La lavandière (Ernault); XXVIII à propos d'Ann hini goz. — La fraternisation, XII. — L'enfant qui parle avant d'être né, X (M. Schreiner). — La clef des champs (Eug. Rolland). — Les ongles, VI, chez les Bobo. — Les serments et les jurons, XII. — Les esprits forts de l'antiquité classique, XXV. — L'opération d'Esculape, IV. — *Bibliographie* : Rich. ANDREE, Die Flutsagen, ethnogr. bearb. (très intéressant); LELAND, Gypsy Sorcery and Fortune Telling (se lit avec agrément); CRANE, Chansons populaires de la France; PINEAU, Les contes populaires du Poitou; Ch. THURIET, Proverbes judiciaires.

The classical Review, n° 7 : HOUSMAN, Adversaria orthographica. — CONWAY, Origin of the Latin gerund and gerundive. — POSTGATE, Latin future infinitive in -tūrum. — TARBELL, Greek deliberative subjunctive in relative clauses. — SCHWENKE, Apparatus criticus on Cicero, N. D. — BURY, Nemean odes; MERRY, ed. of the Birds; Demosthenes, de Corona, p. p. BLASS; Plutarch, Galba and Otho, p. p. HARDY; Epigrams of Crinagoras; KRUMBACHER, Hist. of Byzantine literature; ROSSBACH and WESTPHAL, Greek metres; SCHOELL, Casina; PESKETT, Caesar, B. C., I; WHIBLEY, Livy, V; LINDSAY, Juvenal; SCOTT, transl. of Calpurnius; AUTENRIETH, Homeric dictionary; GELZER, Georgius Cyprius; ETIENNE, La langue française; GOYAU, Chronol. de l'empire romain; PERRY, Greek literature; FAGAN, British Museum; Greek Elegiacs; Aristotle, Athenian constitution (Richards, Wyse, Thompson, Poste). — Pindar, Nem. IX, 22; Aen. VI, 567; III, 702; Hor. C. II. XI, 21; Ep. I, VII, 29; Népó; Reply to prof. Clement (Wilkins); Telegraphy among the ancients (Merriam, Paton); Split Totems. — Acquis. of the British Museum; The Greek theatre; A Megaric inscription.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : ALBERT, Die Quellenberichte in Josua I-XII, Beitrag zur Quellenkritik des Hexateuchs. — HÜLSEN u. LINDNER, Die Alliaschlacht (les auteurs semblent avoir trouvé l'hypothèse la plus croyable). — BECKH-WIDMANSTETTER, Die kärntnerischen Grafen von

Ortenburg. — WESKAMP, Das Heer der Liga in Westfalen zur Abwehr des Grafen von Mansfeld u. des Herzogs Christian von Braunschweig. — SCHRADER (O.), Augusta, Herzogin zu Sachsen, die erste deutsche Kaiserin, Zügl u. Bilder aus ihrem Leben und Charakter (très recommandable). — Nouveau recueil général des traités, contin. du grand recueil de Martens par Félix STOERK, 2^e série, tomes XIV et XV. — Huyghens, Œuvres complètes, III, Corresp. — PROKSCH, Die Literatur über die venerischen Krankheiten von den ersten Schriften über Syphilis aus dem Ende des XV Jahrh. bis Mitte 1889, II, 1. — SCHWIND, Zur Entstehungsgeschichte der freien Erbleihen in den Rheingegenden und den Gebieten der nördlichen deutschen Colonisation des Mittelalters, eine rechtsgeschichtl. Studie (l'auteur a épuisé le sujet en consultant avec soin les matériaux d'ailleurs abondants dont il disposait). — Averrois paraphrasis in librum poeticae Aristotelis Jacob Mantino Hispano Hebraeo medico interprete p. p. HEIDENHAIN. — STUEMUND, Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins, II. — C. Asinius Pollio, Bericht über die spanischen Unruhen des Jahres 48 v. Chr. Bellum Alexandrinum 48-64, auf Grund des Codex Ashburnhamensis p. p. LANDGRAF (hypothèse très séduisante). — KEIL, Commentationes in Varronis rerum rusticarum libros tres (une riche mine pour la langue de Varron et de l'ancienne époque). — HAIGH, The Attic theatre, a description of the stage and theatre of the Athenians, and of the dramatic performances at Athens (renouvelle avec habileté et compétence les travaux allemands et avant tout le manuel de A. Müller; prend position sur tous les points, sans prétendre avance la science; en somme, ouvrage important). — Adressbuch der deutschen Zeitschriften und der hervorragenden politischen Tagesblätter, Hand = und Jahrbuch der deutschen Presse (begründet von C. H. Haendel) 32 Jahrgang, 1891, bearb. von SPERLING.

Deutsche Literaturzeitung, n^o 29: SANDER, D. Friedrich, Lücke. Abt zu Bursfelde u. Professor der Theologie zu Göttingen 1791-1855. — Alfarabi's philosophische Abhandlungen, p. p. DIETERICI. — HEINRICHS, Das Schulbücherwesen muss verstaatlicht werden. — H. D. MÜLLER, Zur Entwicklungsgeschichte des indogermanischen Verbalbaus (original mais très contestable). — Sophocles, plays and fragments, with critical notes, commentary and translation in English prose by JEBB, IV. The Philoctetes (« se rattache aux précédents volumes en une ressemblance fraternelle »). — C. Asinii Pollionis de bello Africo commentarius, p. p. WÖLFFLIN et MIODONSKI; LANDGROF, Der Bericht des C. Asinius Pollio über die spanischen Unruhen des Jahres 48 vor Chr. — FLAISCHLEN, Otto Heinrich von Gemmingen, mit einer Vorstudie über Diderot als Dramatiker (monographie définitive et qui peut passer pour un modèle). — GOERLICH, Der burgundische Dialect im XIII und XIV Jahrhundert (contribution solide à la dialectologie du vieux français et qui n'a recueilli que des éloges). — LESIGNE, La fin d'une légende, Vie de Jeanne d'Arc; MAHRENHOLTZ, Jeanne d'Arc in Geschichte, Legende, Dichtung auf Grund neuerer Forschung dargestellt (Lesigne n'est pas au courant et n'a fait que répéter des erreurs souvent réfutées; Mahrenholtz a fait un livre méritoire, résumé les résultats des dernières recherches, touché brièvement à tout, et rendu un grand service). — Catalogus actorum et documentorum res gestas Poloniae illustrantium quae ex codicibus manu scriptis in tabulariis et bibliothecis Italicis servatis expeditionis Romanae cura 1886-1888 deprompta sunt, et Excerpta ex libris manu scriptis Archivi Consistorialis Romani 1409-1590 p. p. KORZENIOWSKI. — VON EBERSTEIN, Handbuch für den deutschen Adel, I, Hand = und Adressbuch der Genealogen und Heraldiker unter besonderer Berücksichtigung der Familiengeschichtsforscher — CASATI, Zehn

Jahre in Aequatoria und die Rückkehr mit Emin Pascha, nach dem italien. Originalmanuscript ins Deutsche übertragen von REINHARD-STOELTNER. — CAVALLARI, Appendice alla topografia archeologica di Siracusa (fait avec grand soin et mérite notre reconnaissance). — MOLTKE, Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei 1835-1839, 5^e édition.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n^{os} 12-13 : MAXWELL (James Clerk), The scientific papers p. p. NIVEN.

Theologische Literaturzeitung, n^o 14 : Theologischer Jahresbericht, vol. IX. — J. BARTH, Die Nominalbildung in den semitischen Sprachen (le système n'est pas faux, mais l'auteur a trop généralisé les conséquences). — BLUDAU, De Alexandrinae interpretationis libri Danielis indole critica et hermeneutica (très recommandable). — VERNES, Essais bibliques (recueil d'articles que le recueil se borne à énumérer). — DE VISSER, Hebréeuwsche Archaeologie. — RENAN, Histoire d'Israel, III (à remarquer surtout les portraits des grands prophètes, qui sont « extrêmement vivants, et à certains égards plus fidèles que nature »). — Die Apologien Justins des Märtyrers, p. p. KRÜGER. — HARRIS, The Diatessaron of Tatian, a preliminary study. — DASHIAN, Zur Abgar-Sage. — STREANE, A translation of the treatise Chagigah from the Babylonian Talmud. — LOEWENTHAL, Pseudo-Aristoteles über die Seele.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, 4^e volume, 1^{re} moitié : ZICKERMANN, Das Lehnverhältnis zwischen Brandenburg und Pommern im XIII u. XIV Jahrh. — SELLO, Der Hostienschändungs-process vom Jahre 1510 vor dem Berliner Schöffengericht. — KIEWNING, Herzog Albrecht von Preussen u. Markgraf Johann von Küstrin als Unterhändler zwischen dem deutschen Fürstenbunde u. England. — BREYSIG, Aus den. Denkwürdigkeiten zweier brandenb. Staatsmänner, Bruchstücke aus den Memoiren von Nic. Barth. Danckelman u. Leberecht von Guericke. — SCHMOLLER, Eine Schilderung Berlins, 1723. — KOSER, Tagebuch des Kronprinzen Friedrich aus dem Feldzuge von 1734. — GRANIER, Der Prinz von Preussen u. die Schlacht bei Lobositz. — *Kleine Mitteilungen* : SELLO, Zur Vorgesch. des Kammergerichts in Wetzlar; Die Descendenz Markgraf Ottos I, Verzeichnis der von Bernauer Bürgern bei den dortigen Juden kontrahierten Schulden, 1461. — MEINARDUS, Beitr. zur Gesch. der Berliner reformirten Gemeinde im dreissigjährigen Kriege. — E. FISCHER, Die Familie von Schapelow. — BREYSIG, Die nachgelassenen Schriften Zacharias Zwanzigks. — KOSER, Aus dem Soldatenleben des siebenjähr. Krieges; Zur Gesch. des Krieges von 1806; Zur Gesch. der Finanzreform von 1810. — Neue Erscheinungen : I Zeitschriftenschau (Hotze et Treusch von Buttlar). — Universitätsschriften u. Schulprogramme (Runge). — Bücher (entre autres KÄMEL, Deutsche Geschichte; SCHWEBEL, Aus Alt-Berlin; BREITENBACH, Das Land Lebus unter den Piasten; BRANDENBURG, König Sigmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg; NACHFAHL, Der Stettiner Erbfolgestreit; DICKEL, Friedrich der Grosse u. die Prozesse des Müller Arnold; UNZER, Hertzbergs Anteil an den preuss. österr. Verhandl. 1778-1779; Materialien zur Lebensbeschreib. des Grafen Nikita Petrowitsch Panin, p. p. BRÜCKNER, III; MEISNER, Die Herzogin Maria Anna von Bayern u. der Reichstagsgesandte von Schwarzenau 1778-1785; BATSCH, Admiral Prinz Adalbert von Preussen; HÄRING, Gesch. der preussischen Garde.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PARIS ET LA SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE

EN 1760, d'après la correspondance d'un voyageur italien, par
Eugène Bouvy, docteur ès lettres, docteur en droit. In-8. . . . 1 fr.

L'ASSYRIOLOGIE DEPUIS ONZE ANS, par A.-J.
DELATTRE. In-8. 3 fr. 50

LE LIVRE DE JUDITH, étude critique et historique, par
A.-J. DELATTRE 2 fr. 50

AZIROU, par A.-J. DELATTRE. In-8. 1 fr. 50
Azirou était un de ces officiers ou vassaux qui, de Syrie et de Palestine, correspon-
daient en assyrien avec le roi d'Égypte et ses ministres.

QUELQUES LETTRES DE TELL EL-AMARNA,
par A.-J. DELATTRE. In-8. 1 fr. 50

TROIS LETTRES DE TELL EL-AMARNA,
par A.-J. DELATTRE. In-8. 1 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue de l'Art chrétien, livraison de mai 1891 : Les Arts à la cour des Papes du xiv^e siècle. Les Fondations de Grégoire XI à Avignon et dans le Comtat Venaissin. D'après des documents inédits, par M. Eug. MÜNTZ. — Protection et enseignement des Beaux-Arts, par M. Adolphe d'AVRIL. — Esquisse topographique de Constantinople (2^e article), par M. MORDTMANN. — *Mélanges* : Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Em. ESPÉRANDIEU. — La cloche de l'église de Chantecorps; Une visite archéologique à Beaune, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — L'église Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu de Beaune, par M. A. ARNOULT. — Lettre de M. J. GUIFFREY. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie* : Venise et ses arts décoratifs, ses Musées et ses Collections, par Em. MOLINIER. — I monumenti e le opere d'arte della città di Benevento, Lavoro Storico, Artistico, Critico, dell' Ingegnere Architetto Almerico Meomartini. — Anciens fondeurs de cloches Nivernais ou ayant travaillé dans le Nivernais avant 1790, par l'abbé BOUTILLIER. — Notice sur trois cloches anciennes, par l'abbé P. BRUNE. — Eglise Sainte-Trinité de Cherbourg avant le xix^e siècle, par l'abbé LEROUX. — Die christlichen Inschriften der Rheinlande, par F. X. KRAUS. — Histoire du luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au xix^e siècle, par H.-R. D'ALLEMAGNE. — Monographie et histoire de la commanderie de Saint-Jean-des-Prés en Forez, par le lieutenant V. JANNESSON, etc. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — Planche III. — Plan de Constantinople par SEUTTER (xviii^e siècle), d'après l'exemplaire du British Museum.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n^o 3, 15 juillet : VANDAL, La France et la Russie pendant la campagne de 1809 (fin). — STOURM, Bibliographie des finances du xviii^e siècle, IV. — CRUCHON, L'affaire de Terre-Neuve. — MARCÉ, Des autorités préposées à la vérification et à l'assurement des comptes de l'Etat et des localités en Angleterre. — BARAUDON, Le roi de Sicile Victor Amédée II et la Triple Alliance 1715-1720. — *Analyses* : DELOUME, Les manieurs d'argent à Rome. — Recueil des instructions : I, Bavière, Palatinat et Deux-Ponts par A. LEBON; II Russie 1, par A. RAMBAUD. — SCHRADER, PRUDENT et ANTHOINE, Atlas de géographie moderne. — LYON-CAEN et RENAULT, Traité de droit commercial. — LALLIER, De la propriété des noms et des titres. — La vie politique à l'étranger.

Revue d'Alsace, avril-mai-juin : LIBLIN, Coup d'œil rétrospectif sur le sort des manuscrits de Grandidier et fragments inédits. — Rod. REUSS, L'Alsace pendant la Révolution française (suite). — X. MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'hist. de la guerre de Trente Ans (suite). — A. BENNOT, Dépêches concernant les armées de la Moselle et du Rhin, 1793-1794 (que l'éditeur veille à l'orthographe des noms propres : lire Blaux et non *Braux*; Soubrany et non *Soubrary*; Lémane et non *Leemand*; Arlande et non *Arlunde*). — WALTZ, Mémoires du syndic Chauffour, II. Territoires, revenus, droits, etc., de la ville de Colmar avant la Révolution. — Bibliographie (petite chronique de Sigismond Billing p. p. WALTZ; LAVISSE, La question d'Alsace; BARDY, Le folklore du val de Rosemont).

Annales de l'Est, n^o 3, juillet : Aug. PROST, Les institutions judiciaires dans la cité de Metz (suite). — THIAUCOURT, Les bibliothèques universitaires et municipales de Strasbourg et de Nancy (suite). — Ch. PFISTER, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile (suite). — *Comptes rendus* : Rappolsteinisches Urkundenbuch, 759-1500,

p. p. K. ALBRECHT, I Band (textes excellemment reproduits, et la table onomastique ne compte pas moins de 90 pages). — KIEFER, Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg; Steuern, Abgaben u. Gefälle in der ehemaligen Grafschaft Hanau-Lichtenberg; RATHGEBER, Der letzte deutsche Fürst von Hanau-Lichtenberg, Landgraf Ludwig IX von Hessen-Darmstadt; Hermann LUDWIG (von Jan), Die letzte Huldigung des Hanauer Ländels an seinen Landesherrn. — BOYÉ, La cour de Lunéville en 1748 et 1749 ou Voltaire chez le roi Stanislas (vive et agréable peinture). — HERRENSCHNEIDER, Versuch einer Ortsgeschichte von Weier auf'm Land (on devrait posséder sur chaque localité alsacienne une semblable monographie). — GALLOIS, Les géographes allemands de la Renaissance (l'auteur de l'art. insiste sur les chapitres IV et XI qui intéressent et illustrent le passé de l'Alsace et de la Lorraine). — ENGEL (A.) et SERRURE, Répertoire des sources imprimées de la numismatique française; Traité de numismatique du moyen âge (méritent de figurer au premier rang des bibliothèques numismatiques, et les deux savants qui en ont conçu le plan et qui ont été capables de l'exécuter avec une telle virtuosité, ont droit à la reconnaissance de tous les travailleurs). — Suchier, Le français et le provençal, trad. par P. MONET.

The Academy, n° 1001 : Margaret OLIPHANT, Memoir of the life of Laurence Oliphant and of Alice Oliphant, his life; LEISCHING, Personal reminiscences of Laurence Oliphant, a note of warning. — SAINTSBURY, Essays on French novelists. — The voyages and adventures of Ferdinand Mendez Pinto, done into English by Henry COGAN, with an introd. by VAMBERY. — Classical school books : Seyffert's Diction. of classical antiquities, p. p. NETTLESHIP and SANDYS; Herodotus, VI p. p. STRACHAN, VII, p. p. Agn. F. BUTLER; Ilias XXII p. p. EDWARDS. — Awar of Ramses II against Mitanni and Assyria (Dixon). — Notes on the review of Pearl (Gollancz). — Tenserie (Round et Paget Toynbee). — The Monogamous Sultan (Garnett). — The Temple at Luxor (Wallis).

The Athenaeum, n° 3324 : Rear-Admiral COLOMB, Naval warfare, its ruling principles and practice historically treated; Rear-Admiral AMMEN, The old navy and the new. — The speech of Demosthenes against the law of Leptines, p. p. SANDYS. — HARTSHORNE, Hanging in chains. — De Broc, La France pendant la Révolution (cf. *Revue*, n° 26). — BRUGMANN, A comparative grammar of the Indogermanic languages, II Morphology (Stem formation and inflexion). I, translated from the German by R. Seymour CONWAY. — Th. PARKINSON, Yorkshire legends and traditions as told by her ancient chroniclers, her poets and journalists, II. — The litterature of the Old Testament. — The will of James V. — The Petrie Papyri, IV (Mahaffy). — Blizzard. — Mellin de Saint-Gallais and the introduction of the sonnet into France (Sam. Waddington). — An unpublished letter of George Washington (lettre du 17 août 1799). — Andrew TROLLOPE, An inventory of the church plate of Leicestershire. — Ashburnham House (Rutherford). — The British School at Athens. — Lowe, Robert Betterton. — Shakspeare Reprints : n° 11, Hamlet, parallel texts of Quartos 1 and 2 and Folio I p. p. VIETOR.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : V. SCHULTZE, Evangelische Polemik. — Zeitschrift für Psychologie u. Physiologie der Sinnesorgane, p. p. EBBINGHAUS u. A. KÖNIG, II, 3. — STEJSKAL, Repertorium über die 40 ersten Jahrgänge u. das Supplementheft des 37 Jahrganges der Zeitschrift für die österr. Gymnasien. — PEISER, Babylon. Verträge des Berliner Museums in Autographie, Transcription u. Uebers. hrsg. u. commentiert, mit einem jurist. Excurs von J. KOHLER; PEISER u. J. KOHLER, Aus dem babylon. Rechtsleben, I. — GILDERSLEEVE, Essays and studies

educational and literary. — Rudens, p. p. SONNENSCHNEID (très recommandable). — Hugo von KNEBEL DOEBERITZ, Karl Ludwig von Knebel (bon). — HERZFELD, Die Rätsel des Exeterbuches u. ihr Verfasser (contribution importante à l'histoire de la littérature anglo-saxonne). — Giulio BELOCH, Storia greca, I, La Grecia antichissima. — GERDES, Gesch. des deutschen Volkes u. seiner Kultur zur Zeit der Karoling. u. Sächsischen Könige (l'auteur est très instruit et a beaucoup lu, mais il n'a pas fait le livre qu'on désirait). — Briefe von J. G. Zimmermann, C. von Fellenberg, S. Schnell, K. Schnell u. Meyer von Knorau an Ph. A. Stapfer p. p. LUGINBÜHL. — COBO, Historia del Nuevo Mundo, p. p. D. M. J. de LA ESPADA (description du Nouveau Monde rédigée en 1653 par un jésuite, très important non seulement pour l'américaniste mais pour le botaniste). — HERRMANSKI, Die deutsche Götterlehre u. ihre Verwertung in Kunst u. Dichtung (ouvrage en deux volumes qui s'adresse surtout à l'artiste et a un but patriotique). — Richard SCHRÖDER, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte, II (à remarquer la partie, la plus brillante de l'ouvrage, qui traite de l'époque germanique et de l'époque franque). — PRINGSHEIM, Beiträge zur wirtschaftl. Entwicklungsgesch. der Vereinigten Niederlande im XVII u. XVIII Jahrhundert. — BUCHARD, Marines étrangères. — Gesellschaft für deutsche Literatur, 24 juin.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29-30 : Zur Topographie von Athen. — Antwort (Peppmüller). — Programme: KIRCHNER, Prosopographiae atticae specimen; SCHLENGEL, Erkl. Bemerk. u. Verbesserungsvorschläge zu einigen Stellen unserer Schulklassiker; HAMELBECK, Die rhythm. Verhältnisse in den lyr. u. chor. Dichtungen der Griechen; JORDAN, Die Subskription des Clarkianus 39. — ROSCHER, Ausführliches Lexicon der griech. u. röm. Mythologie, I, Aba-Hysiris (très utile à consulter). — GRUPPE, Die rhapsodische Theogonie u. ihre Bedeutung innerhalb der orphischen Literatur (excellente méthode, résultats à accepter sans réserve). — Théod. REINACH, De Archia poeta (exposé avec agrément). — PAULSON, Symbolae ad Chrysostomum, I, de codice Lincopensi; Notice sur un ms. de Chrysostome utilisé par Erasme et conservé à Stockholm. — KLOTZ, Grundzüge altrömischer Metrik (2° art. sur un ouvrage, contestable en certains endroits et qui paraît quelquefois écrit avec précipitation, mais qui mérite l'attention en son ensemble et qui rendra service, ne serait-ce qu'en provoquant à un nouvel et soigneux examen de nombreux problèmes). — WISSOWA, De feriis anni Romanorum vetustissimi observationes selectae (détaillé et bien fait). — LINDE, De Iano summo Romanorum deo (rien de nouveau). — K. L. ROTH, Griechische Geschichte nach den Quellen erzählt, 4° éd. p. p. WESTERMAYER. — P. GUIRAUD, La vie privée et publique des Grecs, lectures historiques (choix fait dans l'ensemble avec justesse et finesse). — PRASEK, Medien und das Haus des Kyaxares (fait avec sagacité et bonheur). — OHLENSCHLAGER, Prähistorische Karte von Bayern (dernière livraison). — Alfred von GUTSCHMID, Kleine Schriften, hrsg. von Franz RÜHL, II, Zur Gesch. u. Liter. der semit. Völker u. zur älteren Kirchengeschichte. — SZAMATOLSKI, Ulrichs von Hutten deutsche Schriften (intéressant). — HOFMEISTER, Die Matrikel der Universität Rostock, II, 1499-1653. — MOMFERRATOS, Κληρονομικὸν δίκαιον τῶν κληρικῶν καὶ μοναχῶν ἐν Ἑλλάδι καὶ Τουρκίᾳ très utile et au courant de la littérature du sujet). — Königliche Museen zu Berlin, Verzeichnis der vorderasiatischen Alterthümer und Gypsabgüsse.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*. In-8, avec
carte..... 3 fr. •
- II. — E. AMÉLINEAU. *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et
traduction française. In-8..... 5 fr. •
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur*
Gonzalo de Ayora, suivi de fragments inédits de sa
Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LAFÉBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. •
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. •
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*.
In-8..... 3 fr. •
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Carolo V gestis*.
In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à
M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. •
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles*
Comores. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. •

PÉRIODIQUES

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n^{os} 2 et 3 : J.-F. BLADÉ, L'Aquitaine et la Vasconie Cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert I^{er} jusqu'à l'époque du duc Eudes. — Antoine BENOIST, Molière et ses prédécesseurs. — Edouard BOURCIEZ, Les sonnets de Fernando de Herrera. — P. HOCHART, Tacite et les Asprénas.

Revue celtique, n^o 3 : A. de BARTHÉLEMY, Le monnayage du nord-ouest de la Gaule. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Comment le druidisme a disparu. — Whitley STOKES, Vie de saint Féchin de Fore — THÉDENAT, Noms gaulois, barbares ou supposés tels, tirés des inscriptions. — Max NETTLAU, Notes sur les consonnes galloises. — *Mélanges* : LOTH, Remarques sur les noms de lieu en ac en Bretagne; Ledenes. — *Chronique* (notes sur les écrits de M. ZIMMER qui deviennent si nombreux que « pour en rendre compte d'une façon complète, il faudrait à la « Revue celtique » un secrétaire spécial » et qui témoignent d'ailleurs, malgré les fautes, d'une « vaste érudition comme d'une imagination brillante »; étude de M. TRAUBE sur Sédulius; ESPERANDIEU, Inscr. de la cité des Lémovices; etc.).

Revue historique, juillet-août : M. MARION, Une famine en Guyenne, 1747-1748. — G. PAGÈS, Les frères Formont et les relations du Grand Electeur avec la cour de France. — A. BABEAU, L'intervention de l'Etat et l'instruction primaire en province sous la Régence. — ROBQUET, La municipalité parisienne et la Révolution, période constitutionnelle. — *Bulletin* : France, moyen âge et hist. moderne (Farges, Aug. Molinier, G. Monod). — Lettre de M. de Maulde. — *Comptes rendus* : LETOURNEAU, L'évolution polit. dans les diverses races humaines; L'évolution jurid. — RAWLINSON, History of Phœnicia (utile, malgré les fautes et les lacunes). — P. GIRARD, L'éduc. athén. au v^e et au iv^e siècle (beau et intéressant livre). — KRETSCHMER, Die phys. Erdkunde im christl. Mittelalter (répertoire commode). — JÜRITSCH, Bischof Otto I von Bamberg. — Regesta comitum Sabaudiae, p. p. CARUTTI. — Ed. WINKELMANN, Jahrb. der deutschen Gesch. Kaiser Friedrich II (instrument de travail de 1^{er} ordre). — De FREMERY, Cartularium der abdy Marienweerd. — GAEHARD, Etudes et not. hist. sur l'hist. des Pays-Bas. — KERNKAMP, De Steutels van de Sont. — PRIBRAM, Zur Wahl Leopold I. — Erinner. aus dem Leben des General-Feldmarschalls von Boyen p. p. NIPPOLD (la plupart des documents sont de réelle valeur).

The Academy, n^o 1002 : Mrs. SUTHERLAND ORR, Life and letters of Robert Browning. — The correspondence of William Augustus Miles on the French Revolution 1789-1817 (renferme bien des détails de grand intérêt historique). — Swan SONNENSCHIEIN, The best books, a contribution towards systematic bibliography. — A few more words on « The court of Love » (W. Skeat). — M. Isaac Taylor on Sicilian history (Freeman). — A lost book by Marat (Bailey). — The Histories of Tacitus, p. p. SPOONER; Gorgias p. p. LODGE. — The tombs of Beni Hasan (Griffith).

— N^o 1003 : John RHYS, Studies in the Arthurian legend (livre d'érudition). — IRELAND, Life of Jane Welsh Carlyle. — MAURICE, War. — Edm. BAPST, Deux gentilshommes-poètes de la cour de Henry VIII. — M. Freeman's Sicily (Isaac Taylor). — Pearl (Morris). — Pudha-Yawan (Glöser). — Anglo-Indian « elk » and « entertain ». — Tenserie. — Ondemot. — The Eton Latin Grammar, for use in the higher forms, 2^e éd. — Tibetan lexicography. — Mathematical nomenclature. — The excavations at Henassieh (Naville). — The Temple at Luxor (Ross).

The English Historical Review, juillet : ROUND, The introduction of Knight Service into England. — JAMES GAIRDNER, Did Henri VII murder the princes? — OPPENHEIM, The royal and merchant navy under Elizabeth. — OWEN (S. J.), Count Lally. — Notes and documents : Eddi's Life of Wilfrid (Wells); Three letters written to Dorothy, Lady Pakington (Pocock). — Reviews of books : DIEHL, Etudes sur l'admin. byzantine dans l'exarchat de Ravenne (Balzani); KELLETT, Pope Gregory the Great et ALLIES, The Holy See and the wandering of nations, and Peter's Rock in Mohammed's Flood (Maude); MAC GIFFERT's edition of a Dialogue between a Christian and a Jew (Turner); STUBB's edit. of *Wilhelmi Malmesburiensis de Gestis Regum Anglorum* and *Historia Novella* (Hutton); Descriptive catalogue of ancient deeds in the Public Record Office (Maitland); MUGNIER, Les Savoyards en Angleterre au XIII^e siècle (Coolidge); Oxford Historical Society, *collectanea*, II (Little); GASQUET and BISHOP, Edward VI and the Book of Common Prayer (Dixon); MARCKS, Die Zusammenkunft von Bayonne (Armstrong); HUME BROWN, Georges Buchanan et MACKINSTOSH, Scotland from earliest times (Smith); LAW, The conflicts between Jesuits and Seculars in the reign of Queen Elizabeth; KERNKAMP, De Sleutels van de Sont (Edmundson); JENKS, The constitutional experiments of the commonwealth; BIKELAS, Seven essays on Christian Greece; WEEDEN, Economic and social history of New England; W. A. SCHMIDT, *Gesch. der deutschen Verfassungsfrage 1812-1815*; SANDER's edit. of Lord Melbourne's papers; Bishop HOBHOUSE's edit. of Churchwarden's Accounts; GILBERT's edit. of the Register of the Abbey of S. Thomas, Dublin; MONTAGUE's edit. of Bentham's Fragment on Government; SYMES, The prelude to modern history; STEVENSON's edit. of Records of the borough of Nottingham.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : LANGEN, Die Clemensromane (riche en hypothèses, ne convaincra pas, mais original). — BUDDÉ, Die Bücher Richter u. Samuel, ihre Quellen u. ihr Aufbau. — Krause, zur Sprachphilosophie p. p. WÜNSCHE. — H. GEFFCKEN, Die Krone u. das niedere deutsche Kirchengut unter Kaiser Friedrich II 1210-1250. — RACHFAHL, Der Stettiner Erbfolgestreit, 1464-1472. — NIRRNEHEIM, Hamburg u. Ostfriesland in der ersten Hälfte des XV Jahrh. — Kriegsgesch. Einzelschriften, XIV u. XV : Der Rechtsabmarsch der I. Armee unter Gœben auf S. Quentin, jan. 1871; Die Verfolg. der franz. Loire-Armee nach der Schlacht bei Le Mans durch das Detachement von Schmidt. — B. von KLEIST, Die Generale der preuss. Armee 1840-1890. — TRINIUS, Thüringer Wanderbuch-Cleomedis de motu circulari corporum caelestium p. p. ZIEGLER (nouvelle édition très recommandable, d'après un Laurentianus du XII^e siècle, avec traduction latine). — Eclogae e Proclo de philosophia chaldaica sive de doctrina oraculorum chaldaicorum p. p. A. JAHN (traite avec détail toutes les questions). — Christian von Troves, Erec u. Enide, p. p. W. FOERSTER (fait avec très grand soin). — BOURQUIN, Grammatik der Eskimo-Sprache (à louer sans réserve aucune, et fait avec le plus grand goût, quoique imprimé à Stolpen). — Isländische Volkssagen, aus der Sammlung von Jon Arnason übers. von LEHMANN-FILHÈS. Neue Folge griech. u. röm. Porträts nach Auswahl u. Anordn. von Brunn u. Arndt p. p. BRUCKMANN, I (de grande importance et fait avec goût). — OTTO SCHROEDER, Vom papiernen Stil, 2^e éd.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

ARISTOTE
LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

Traduite en français pour la première fois, par Théodore REINACH.

Un volume petit in-16, broché..... 1 fr. 50.

BOSSERT
HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Un volume in-16, cartonné toile..... 4 fr.

JULES GAY
Docteur ès sciences, professeur de physique au lycée Louis-le-Grand
LECTURES SCIENTIFIQUES

*Extraits de Mémoires originaux et d'études
sur la science et les savants.*

Physique et Chimie

Un volume in-16, broché, 4 fr. 50; cartonné toile..... 5 fr.

EN VENTE
LECTURES HISTORIQUES

RÉDIGÉES CONFORMÉMENT AU PROGRAMME DU 28 JANVIER 1890,
A L'USAGE DES LYCÉES ET COLLÈGES

Histoire ancienne (Egypte, Assyrie), à l'usage de la classe de sixième, par M. G. MASPERO, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures, cartonnage toile. 5 fr.

Histoire grecque (Vie privée et vie publique des Grecs), à l'usage de la classe de cinquième, par M. P. GUIRAUD, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile. 5 fr.

Histoire du moyen âge, à l'usage de la classe de troisième, par M. Ch.-V. LANGLOIS, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-16, illustré de nombreuses gravures d'après les monuments, cartonnage toile. 5 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*. In-8, avec
carte..... 3 fr. »
- II. — E. AMÉLINEAU. *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et
traduction française. In-8..... 5 fr. »
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur
Gonzalo de Ayora*, suivi de fragments inédits de sa
Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LEFEBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. »
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. »
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*.
In-8..... 3 fr. »
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Carolo V gestis*.
In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à
M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. »
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles
Comores*. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. »

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3325 : Viscount Hardinge. — E.-L. WILSON, In Scripture Lands, new views of sacred places. — Acts of the Privy Council, 1542-1550, p. p. DASENT. — EARLE, English prose, its elements, history and usage. — THEAL, History of South Africa, 1795-1834. — The manuscripts of George Eliot's works. — Mellin de Saint-Gelais and the sonnet. — The Duddon sonnets. — The fate of John Goodman, the seminary priest (Mary Marks). — More Junius letters (Rae). — Old Bibles (Dore). — The Sarts of Russian Turkistan. — LINTON, History of wood engraving.

— N° 3326 : G. MOORE, Impressions and opinions. — Arcana Fairfaxiana. — STRONG, LONGEMAN and WHEELER, Introduction to the study of language (ce sont les « Principien der Sprachgeschichte » de Paul vus à travers trois paires de lunettes). — Corresp. of Edward, third earl of Derby, during the years 24 to 31 Henry VIII, p. p. TOLLER. — MOULE, New China and old, personal recollections and observations of thirty years; LYSTER, With Gordon in China. — IRELAND, Life of Jane Welsh Carlyle. — The public schools in 1891. — More Junius letters. — The will of James V (Paton). — The Dictionary of Antiquities (Cecil Torr). — M. Dore's old Bibles (Roberts). — Dr. Rost. — Browning's relations to Matthew Arnold. — Richard Redgrave, a memoir compiled from his diary. — The autobiography of Joseph Jefferson. — Melise, a French comedy. — The theatre at Megalopolis. (Dörpfeld.)

Literarisches Centralblatt für Deutschland, N° 31 : BRATKE, Das neuentdeckte vierte Buch des Daniel Commentars von Hippolytus, nach dem Originaltexte des Entdeckers Georgiades. — KERLER, Aus dem siebenjährigen Krieg, Tagebuch des preuss. Muskietiers Dominicus. — MOREL-FATIO, Etudes sur l'Espagne, II (rien n'a échappé à l'érudition de l'auteur et il a réussi à représenter d'une façon sympathique le comte de Fernan Nunez, dont on devrait bien publier l'histoire de Charles III et le Journal de l'expédition d'Alger). — Sigm. Münz, Aus Quirinal und Vatican, Studien und Skizzen (jugement mesuré). — Graf Julius Szapary an der Spitze Ungarns, ein Lebens = und Charakterbild. — GALLOIS, Les géographes allemands de la Renaissance (très impartial, très détaillé, et de très grand mérite). — HELMERT, Die Schwerkraft in Hochgebirge. — MIDDENDORF, Die Aimara-Sprache, mit einer Einleit. über die frühere Verbreitung der diese Sprache redenden Rasse u. ihr Verhältnis zu den Inkas. — BECK, Observ. crit. et palaeographicae ad Flori epitomam de Tito Livio (cf. n° 31-32). — ETIENNE, La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XI^e siècle, I, phonétique, déclinaison, conjugaison (des pages sur lesquelles semble flotter l'esprit d'Arsène Darmesteter, mais que d'erreurs grossières et élémentaires; la bonne impression s'efface vite; c'est une œuvre commencée par un maître, achevée par un apprenti). — Ludwig HIRZEL, Wieland u. Martin u. Regula Künzli (intéressant). — BIE, Kampfgruppen u. Kämpfertypen in der Antike (beaucoup d'erreurs et de hasardeuses assertions exprimées avec grande assurance).

— N° 32 : VERNES, Essais bibliques (sept essais; l'auteur annonce un certain nombre d'ouvrages à paraître prochainement; aideront-ils à gagner beaucoup de gens aux vues qui sont exposées ici sur la formation de la littérature de l'Ancien Testament? Le critique en doute). — PIJPER, Geschiedenis der boete en biecht in de christelijke kerk, I deel. — HAMERLIN, Die Atomistik des Willens. — Das rote

Buch von Weimar p. p. FRANKE (cf. *Revue*, n° 26). — H. HÖFFER, Lombard (cf. *Revue*, n° 11) — HANS MEYER, Ostafrikanische Gletscherfahrten. — HOLDER, Altceltischer Sprachschatz, 1. A-Alep (livre utile et méritoire). — De Sancto Thomas, Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Peru, edicion facsimilar (réimpression très intéressante). — Das Drama der classischen Periode, II, 2 Kotzebue u. Collin p. p. HAUFFEN. — TILLE, Die deutschen Volkslieder vom Doctor Faust; E. KRAUS, Das böhmische Puppenspiel vom Doctor Faust.

Theologische Literaturzeitung, n° 15 : Perthes' Handlexicon für evangel. Theologen, 13-30 Lfg. — BUDDE, Die Bücher Richter u. Samuel, ihre Quellen u. ihr Aufbau (très instructif et renferme une foule de résultats). — K. von Hase's Gesamm. Werke. — Jean RÉVILLE, La valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche; JENKINS, Ignatian difficulties and historic doubts (le travail de Réville est excellent et très propre à délivrer Jenkins de ses scrupules). — CLEMEN, Die religionsphilosoph. Bedeut. des stoisch-christl. Eudämonismus in Justins Apologie (résultats justes et très remarquables). — PREGER, Ueber die Verfassung der franz. Waldesier in der älteren Zeit; HAUPT, Waldensertum u. Inquisition im südöstlichen Deutschland (long art. de W. Möller). — Latein. Literaturdenkm. des XV u. XVI Jahrh. I. Gnapheus Acolastus, p. p. BOLTE; Eckius dedolatus, p. p. SZAMATOLSKI. — HILLE RIS LAMBERT, De kerkhervorming op de Veluwe, 1523-1578 (contribution à l'histoire du protestantisme dans le comté de Gueldre).

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : KRAUS (F. X.), Ueber das Studium der Theologie sonst und jetzt. — Aristoteles. Metaphysik, übersetzt von BONRRZ, p. p. Wellmann (traduction remarquable par la clarté et la précision de l'expression). — Papyros Ebers, Das älteste Buch über Heilkunde, aus dem aegypt. zum ersten Mal vollständig übersetzt von JOACHIM (trad. faite par un médecin berlinois avec l'aide de Lieblein; ce médecin prépare une traduction complète de la grande collection des manuscrits de Leipzig relatifs à la médecine). — Diodor p. p. VOGEL, II (nouvelle réimpression améliorée de l'édition Dindorf, utilise et communique la collation du Patmensis faite par Bergmann). — Transactions of the American Philological Association, 1889, vol. XX. — Elias Schlegel (réimpression de Seuffert; travaux de WOLFF et de RENSCH). — HÖLSCHER, Die mit dem Suffix acum, iacum gebildeten französischen Ortsnamen (intéressants résultats). — Das Rote Buch von Weimar p. p. FRANKE (cf. *Revue critique*, n° 26). — KREBS, Hans Ulrich Freiherr von Schaffgotsch, ein Lebensbild aus der Zeit des dreissigjährigen Krieges (fait avec le plus grand soin et agréable à lire). — Jahrbuch für Münchener Geschichte, p. p. REINHARDSTOETTNER u. TRAUTMANN, III. — RAMSAY, The historical geography of Asia Minor (témoigne d'une application infatigable). — H. Seidel, Gesammelte Schriften, VIII, IX. — Verein für Volkskunde, 26 juin.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 15 : DU MOULIN-ECKART, Leudegar, Bischof von Autun (ce travail peut être regardé comme manqué dans l'essentiell, mais il contient mainte bonne observation; entre autres points, le jeune érudit a déterminé très exactement l'influence de l'évêque Hermenar sur l'auteur de la Vie anonyme, ainsi que les intrigues du moine Marcolin et du couvent de Saint-Symphorien contre Léger). — RAMSAY, The historical geography of Asia Minor (ouvrage d'un homme qui est sans contredit le meilleur connaisseur de l'Asie-Mineure intérieure; il est impossible de dire le nombre de localités qu'il a retrouvées

et des questions qu'il a, sinon résolues ou complètement éclairées, du moins rendues accessibles; on trouve dans ce livre une somme tout à fait étonnante de recherches profondes et absolument originales dans les résultats heureux ou manqués; cf. *Revue critique*, n° 10). — *Historia bibliothecae Romanorum pontificum tum Bonifatianae tum Avenionensis enarrata et antiquis earum indicibus aliisque documentis illustrata* a Fr. EHRLICH, I (travail très remarquable, profond, sûr, dû à une érudition étendue et à un soin considérable; puisse-t-il trouver l'estime qu'il mérite, et puisse le deuxième volume paraître prochainement). — BRANDES (Hermann), *Die jüngere Glosse zum Reinke de Vos* (étude faite avec grand soin). — HAUS, *Der protestantische Kultus*.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin : SMOLKA, *L'Europe et la constitution du 3 mai en Pologne*. — MIODONSKI, *Ueber die Entstehungszeit des Geschichtswerkes des Florus*.

KARL BAEDEKER, ÉDITEUR, A LEIPZIG.

GUIDES BAEDEKER (ÉDITIONS FRANÇAISES)

BELGIQUE ET HOLLANDE, y compris le Luxembourg. 14^e édition. Avec 13 cartes et 19 plans. In-8, prix : 7 fr. 50.

SUISSE, avec les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol. 18^e édition. Avec 39 cartes, 11 plans de villes et 12 panoramas. In-8, prix : 10 francs.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

CONFÉRENCE FAITE AU LYCÉE DE FOIX

par M. LOUIS LATOUR

Professeur d'Anglais

Seconde édition. In-8, prix : 1 fr.

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR LE SYSTÈME DE M. DE SAUSSURE

Par PAUL REYNAUD,

Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

In-8 1 fr.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*. In-8, avec carte..... 3 fr. »
- II. — E. AMÉLINEAU. *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et traduction française In-8..... 5 fr. »
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora*, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LEFÉBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. »
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. »
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*. In-8..... 3 fr. »
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Carolo V gestis*. In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. »
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. »

PÉRIODIQUES

Romania, juillet 1891 : *RAJNA*, I piu antichi periodi risolutamente volgari nel dominio italiano. — *LONGNON*, Un fragment retrouvé du Meliador de Froissart. — *DIAGET*, La Court amoureuse de Charles VI. — *Mélanges* : Poésie française à la Vierge, copiée en Limousin (P. M.); Cabaret (Geijer); Coquilles lexicographiques (Hatzfeld et A. Thomas). — *Comptes rendus* : *BONNET*, Le latin de Grégoire de Tours (travail considérable, écrit avec soin, où l'on remarque une érudition étendue, une connaissance complète des sources, une critique sûre, nombre de fines observations et de rapprochements ingénieux). — *Egberts von Lüttich Fecunda Ratis*, zum ersten Mal hrsg. u. auf ihre Quellen zurückgeführt von E. Voigt (tient une place importante dans l'histoire de la production et de la transmission des contes et des fables au moyen âge; par sa date et par les intéressants morceaux qu'elle nous a transmis, la *Fecunda Ratis* fournit à cette histoire une contribution des plus inattendues, que les notes de M. Voigt ne font que rendre plus précises). — *FRIEDWAGNER*, Ueber die Sprache des afr. Heldengedichtes Huon de Bordeaux (essaie de résoudre certains problèmes et joint à une érudition suffisamment sobre et précise un esprit d'initiative qui nous fait bien augurer de ce début). — *Pedro de Mugica*, Gramatica del castellano antiguo (livre qui devra être recomposé de fond en comble). — *BURADA*, Cercetari despre scoalele romanesci din Turcia.

The Academy, n° 1004 : Letters of John Kenk to his family and friends. — Ten years in Equatoria and the return with Emin Pasha, by major Gaetano CASATI, transl. by CLAY and LANDOR. — Recent French works on Biblical criticism (*RENAN*, La modernité des prophètes; *M. VERNES*, Les résultats de l'exégèse biblique et Essais bibliques). — Some historical books (*GARDINER*, A student's history of England, II; *Lady Elizabeth Custs*, Some account of the Stuarts of Aubigny in France, 1422-1672; *W. H. HAMILTON*, The strife of the Roses and Days of the Tudors in the West; *PAYNE*, Collections for a history of the family of Malthus; *ANDREWS*, Old-Time punishments; *HARTSHORNE*, Hanging in chains). — Extension of the Vatican Library. — The arrangement of Chaucer's Canterbury Tales (Skeat). — The etymology of hatchment (Toynbee et Murray). — An anecdote about Browning (Noel). — *Noctes Manilianae*, dissert. in Astronomica Manilii, acced. coniecturae in Germanici Aratea, scripsit R. ELLIS. — Some Pāli and Jaina-Prākṛit words .II. Nūma (Morris). — R. M. REDGRAVE, Richard Redgrave, a memoir compiled from his diary. — Hittite discoveries in Asia Minor. — The Temple of Luxor (Wallis).

— N° 1005 : The posthumous works of Thomas de Quincey, edited from the original mss, with introd. and notes, p. p. JAPP, I. — Sir Richard Church, Commander-in-chief of the Greeks in the war of Independence, by Stanley LANE-POOLE (concis et intéressant). — *LANGE* (Konrad), Der Papstesl, ein Beitrag zur Kultur = und Kunstgeschichte des Reformationszeitalters. — Some volumes of sermons. — Rajendra Lala Mitra (not. nécrologique sur un amateur, mais qui le fut dans la meilleur sens du mot). — Wordsworth and Shakespeare (Graues). — Pearl (Gollancz). — Phut and Saba (Ed. Glaser). — *CROLL*, The philosophical basis of evolution. — Some books on classical philology (*Jahresber. über die Fortschritte der class. Altertumswiss.* p. p. Iwan MÜLLER; *Epitoma Vaticana ex Apollodori Bibliotheca*, p. p. R. WAGNER; *Apollodori Bibliotheca Fragmenta Sabbaitica*, p. p. KERAMEUS; *Zur handschriftl. Ueberliefer. des Scholia Didymi*, von SCHIMBERG). — The American phi-

lological Association. — Three numismatic books (WILLIAMSON, Trade tokens issued in the seventeenth century, II; JOHN EVANS, Supplement to the Coins of the ancient Britons; Catalogue of Oriental Coins).

The Athenaeum, n° 3327 : MARKHAM, Sir John Franklin. — The Eclogues of Calpurnius, rendered into English verse by Edward SCOTT. — Ely Episcopal Records, compiled by GIBBONS. — Lord Ronald GOWER, Rupert of the Rhine, a biographical sketch of the life of Prince Rupert, prince palatine of the Rhine, duke of Cumberland. — CHEYNE, The origin and religious contents of the Psalters in the light of Old Testament criticism and the history of religions. — YOUNGHUSBAND, The Queen's commission, how to prepare for it, how to obtain it, and how to use it. — CRENE, The Exempla of illustrative stories from the Sermones Vulgares of Jacques de Vitry. — Larboard (Skeat). — Chattertoniana. — Milton's Lycidas (Hales). — Rajendralala Mitra. — Thackerayana (Sabin). — Leigh Hunt (R. B. Johnson). — Notes from Athens (Lambros). — The Congress of archaeological societies. — The signature of Charlemagne (Hyde Clarke).

— N° 3328 : DOBSON, Horace Walpole, a memoir; The letters of Horace Walpole, p. p. CUNNINGHAM. — SMITH, WAYTE and MARINDIN, A Dictionary of Roman and Greek antiquities (3^e édition révisée et augmentée). — MACKERLIE, Galloway, ancient and modern. — GOLLANCZ, Pearl, an English poem of the fourteenth century. — A. HEULHARD, Rabelais, 74 voyages en Italie, son exil à Metz. — Calendar of letters, despatches and state papers relating to the negotiations between England and Spain, preserved in the archives at Simancas and elsewhere, V, 2, 1536-38; VI, 1, 1538-42, p. p. DE GUAYANGOS. — School-Books. — Genealogical literature. — Larboard (G. B.) — Swift and Stella (Aitken). — The authorship of Tales from Boccaccio and Florentine Tales (Dyer). — WESTERMARCK, The history of human marriage (très remarquable). — Explorations in Eastern Egypt. — Original drawings by Rembrandt Harmensz van Rhyne, reproduced in phototype, III.

Literarisches Centralblatt, n° 33 : BAUMGARTNER, Étude critique sur l'état du livre des Proverbes. — HESSELMAYER, Die Pelasgerfrage u. ihre Lösbarkeit (instructif; critique sobre et conservative). — Bullarium Trajectense, roman. pontificum diplomata quotquot olim usque ad Urbanum Papum VI (1378), in veterem episcopatum trajectensem destinata reperiuntur, p. p. BROM, I (aura 8 livraisons). — SIMONSFELD, Analekten zur Papst = und Konziliengesch. im XIV u. XV Jahrhundert (dix documents inédits). — CAVAIGNAC, La formation de la Prusse contemporaine (impartial et détaillé). — CONRAT (Cohn), Gesch. der Quellen u. Literatur des römischen Rechts im früheren M. A., I. (Début d'un grand et très méritoire travail). — Vatik. Akten zur deutschen Gesch. in der Zeit Ludwigs des Bayern. — CAUER, Hat Aristoteles die Schrift vom Staate der Athener geschrieben? Ihr Ursprung und Werth für die ältere athenische Geschichte (prétend que l'œuvre est due non à Aristote, mais à un élève d'Aristote; ce travail porte des traces de précipitation et on ne peut l'approuver). — Plauti Rudens, p. p. SONNENSCHN (très louable). — TECHMER, Beiträge zur Gesch. der franz. u. engl. Phonetik u. Phonographie, I (profond et sagace). — UZIELLI, Leonardo da Vinci e le Alpi con sette carte antiche in fac simile.

Deutsche Literaturzeitung, n° 32 : BANG, Kirkehistoriske Smaastykker. — Die Gesch. des Mär Abhdísó und seines Jüngers Mär Qardagh, p. p. FEIGE. — Leibniz, Philos. Schriften, p. p. GERHARDT, VII. — BAUMEIS-

TER, Bilder aus dem griech. u. röm. Alterthum für Schüler. — HOSTMANN, Studien zur vorgeschichtl. Archäologie, gesamm. Abhandl. — SCHIMBERG, Zur handschriftl. Ueberliefer. der scholia Didymi, I, II (très méritoire.) — Juvénal, satire VII, p. p. HILD (clair et sain). — TSCHIASNY, Studia Hyginiana, I (réussi). — CRECELIUS, Oberhessisches Wörterbuch. — A. SOREL, M^{me} de Staël (très attachant et écrit avec autant d'esprit que de savoir). — Kaiserurkunden u. Abbildungen, p. p. SYBEL u. SICKEL, II. — Ritter von ARNETH, Aus meinem Leben, die ersten dreissig Jahre, 1819-1849, als Manuscript gedruckt (très intéressant; on ne peut rendre le parfum poétique qui entoure le livre; qui pinguit florem, non pinguit floris odorem; l'auteur doit donner son œuvre au grand public). — KENNAN, Zeltleben in Sibirien u. Abenteuer unter den Korjaken u. anderen Stämmen in Kamtschatka und Nordasien. — HUMANN u. PUCHSTEIN, Reisen in Kleinasien und Nordsyrien. — H. GEFFCKEN, Die Krone u. das niedere deutsche Kirchengut unter Kaiser Friedrich II, 1210-1250. — MATLEKOVITS, Die Zollpolitik der österreichisch-ungarischen Monarchie u. des deutschen Reiches seit 1868 u. deren nächste Zukunft. — WLISLOCKI, Volksdicht. der siebenbürg. u. südungar. Zigeuner, ges. u. aus unedierten Originaltexten übersetzt.

Theologische Literaturzeitung, n° 16: DOUGHTY, Travels in Arabia Deserta (très abondants détails). — SCHMIDT (Paul), Anmerk. über die Composition der Offenbarung Johannis; ERBES, Die Offenbar. Johannis, kritisch untersucht. — JURITSCH, Otto von Bamberg; WIESENER, Die Gesch. der christl. Kirche in Pommern zur Wendenzeit. — REINHARDT, M. Henrici Hirtzwigii rectoris de Gymnasii Moeno-Francfurtensis ratione et statu ad Balthazarum Menzerum epistola. — BERLINER, Censur u. Confiscation hebräischer Bücher im Kirchenstaate, auf Grund der Inquisitions-Acten in der Vaticana u. Vallicellana dargestellt. — SCHOLLER, Kirchengeschichtliches aus dem deutschen Süden, Mitteil. aus dem Leben von Lutz, Pfarrer in Oberroth. — TAVAGNUTTI, Katholisch theologische Bücherkunde der letzten 50 Jahre, II. Christologische Bibliographie. III. Mariologische Bibliographie, system. nach Materien geordnet u. mit einem Autorenregister versehen. — CARRIERE (M.), Die sittliche Weltordnung, 2^e erweit. Auflage.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME DIX-HUITIÈME

Avadâna-Çataka

CENT LÉGENDES BOUDDHIQUES

TRADUITES DU SANSKRIT

PAR M. LÉON FEER

De la Bibliothèque Nationale

Un volume in-4^o de xxxviii et 496 pages. . . . 20 fr.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôué*. In-8, avec carte..... 3 fr. »
- II. — E. AMÉLINEAU. *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et traduction française In-8..... 5 fr. »
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora*, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LEFÉBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. »
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. »
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*. In-8..... 3 fr. »
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Caroli V gestis*. In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. »
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. »

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 août 1891 : L'inauguration de la statue de Danton. — AULARD, Le culte de l'Être Suprême, le décret du 18 floréal an II. — ROBINET, Marat inconnu, d'après un livre récent. — *Bibliographie* : le tome III des *Mém.* de Talleyrand; Corresp. diplom. et *Mém.* inédits du cardinal Maury, p. p. RICARD (ajoute une page à l'histoire de la papauté et à la biographie politique de Louis XVIII).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome 34, 4^e livr., MAGNETTE, Guillaume d'Orange et la pacific. de Gand. — CUMONT, Notes sur les vies des sophistes d'Eunape. — THIL-LORRAIN, Un Rabelais inconnu. — *Comptes-rendus* : Chassang, Gramm. grecque revue et modifiée par CLAIRIN, Cours supérieur. — HOOGVLIET, Proagoon, Eenvoudige hand-leiding tot de studie der grieksche taal. — Monum. antichi public. per cura della reale Accad. di Lincei, I. — BEURLIER, De divinis honor. quos accep. Alexander et successores ejus; Sur le culte rendu aux empereurs romains (deux œuvres consciencieuses). — KENYON, Un nouveau traité d'Aristote (suite de l'analyse). — SAMOUILLAN, Olivier Maillard (travail sérieux, déparé par un étalage de notes inutiles et absolument déplacées).

The Academy, n^o 1006 : Psalms of the Pharisees, commonly called the Psalms of Salomon, edited, with introd., transl. and notes, by RYLE and JAMES. — The poetical works of Thomas Lovell Beddoes, p. p. GOSSE. — Sir William FRASER, Disraeli and his day. — R. WALLACE, The rural economy and agriculture of Australia and New Zealand. — Some biographical books : HAY, Swift, the mystery of his life and love; etc. — The New English Dictionary, special quotations wanted, I. — Did Tiglath-Pileser III carry into captivity the Transjordanic tribes? (Orton). — Some notes on the Faery Queen, I (Percival). — The three fragm. of the Romaunt of Rose (Skeat). — KENYON, Aristotle on the Athenian constitution; POSTE, *id.*; I. BAUER, Liter. u. histor. Forsch. zu Arist. — The new sanskrit ms. from Mingai (Bühler). — The etymol. of hatchment (O'Neill).

— N^o 1007 : Herbert SPENCER, Justice. — MARKHAM, Life of Sir John Franklin and the North-West Passage. — IMBERT DE SAINT-AMAND, Marie-Antoinette, Joséphine and Marie-Louise. — WETZ, Shakspeare vom Standpunkte der vergl. Literaturgesch. I. — James Russell Lowell (Lewin). — The new English Dictionary, Special quotations wanted, II. — Old French fel, felon. — The Nuptial Number (J. Adam). — Kyd's Spanish Tragedy (Brandl). — Notes on some Pāli and Jaina-Prākṛit words (R. Morris).

— N^o 1008 : BRADLEY, A new English dictionary III, 1. — GROSS, The Gild Merchant. — Some classical studies and translations. — The New English Dictionary, special quotations wanted, III. — Efenhedh (Hempl). — The new Sanscrit ms. from Mingai (Morris). — YRIARTE, Autour des Borgia. — Some inscribed stones in the North (Rhys). — The Roman inscr. at West Park (Haverfield).

— N^o 1009 : CHEYNE, The origin and religious contents of the Psalter. — Mrs. KEMBLE, Further records. — GILBERT, Calendar of ancient records of Dublin, II. — LOWELL, Noto, an unexplored corner of Japan; Alice M. BARON, Japanese girls and women; Edm. de GONCOURT, Outamoro. — Sidney Williams. — Kyd's Spanish Tragedy (Daniel). — A remin. of Lermontoff. — Tallyho, honni (O'Neill). — Efeuehdu (Bradley). — FICK, Vergl. Wörterbuch der indog. Sprachen, I. — The discov. of the American exped. to Babylonia (Pinches). — Græco-Roman influence

on the civilisation of Ancient India. — Some inscribed stones in the North, II (Rhys).

The Athenaeum, n° 3329 : Archbishop Porter's letters. — WHARTON, *Etyma Latina*, an etymol. lexicon of Classical Latin. — GRAY and BELL, *The voyage of François Pyrard of Laval to the East Indies, the Maldives, the Maluccas and Brazil*, translated into English from the third French edit. of 1619. — AIRY, *Text-Book of English history for colleges and schools*. — LORIMER, *Studies national and international*. — Walter of Henley's *Husbandry*, together with an anonymous husbandry, seneschaucie and Robert Grosseteste's rules, the transcripts, translations and glossary by Elizabeth LAMOND, with an introd. by W. CUNNINGHAM. — Lady Eliz. CUST, *Some account of the Stuarts of Aubigny in France, 1422-1672* (« a highly creditable and beautiful piece of work »). — Early Christian liter. (StäHELIN, *Die gnost. Quellen Hippolyts in seiner Hauptschrift gegen die Häretiker*; HARNACK, *7 neue Bruchst. der Syllogismen des Apelles, Die Gwynnschen Caius u. Hippolytus-Fragmente*, etc.). — French literature. — Larboard, *lair-cart*. — The *Dictionary of Antiquities*. — The authorship of *Tales from Boccaccio and Florentine Tales*. — Prof. Cheyne on the *Psalter*. — Elie RECLUS, *Primitive folk*. — BRADLEY, *Clovio*. — De BAYE, *Etudes archéol., époque des invas. barbares, industrie anglo-saxonne*. — Notes from *Asia Minor* (Ramsay).

— N° 3330 : HUGGINS, *Address to the British Assoc.* — GOVETT, *The King's Book of Sports*, a history of James I and Charles I as to the use of lawful sports on Sunday. — Rhys, *Studies in the Arthurian legend* (très important). — CHAMBERLAIN, *Things Japanese*, being notes on various subjects connected with Japan; EXNER, *Japan, Skizzen von Land u. Leuten, mit bes. Berücks. commerc. Verhältnisse*. — Dom DOREAU, *Orig. du schisme d'Angleterre, Henri VIII et les martyrs de la Chaire de Londres*. — American history. — Larboard, *lair-cart*. — Keats. — The *Dict. of Antiquities*. — Lowell. — A. DAWSON, Henry Dawson, *landscape-painter*. — *Exploration in Asia Minor* (Hogarth et Munro).

— N° 3331 : MOZLEY, *Letters from Rom on the occasion of the Œcumenical Council*. — WICKHAM, *Horace, satires, Epistles and de Arte poetica*. — SPENCER, *Justice*. — ELIOT, *A Finnish grammar*. — THOMAS, Lannes; *Mém. de Marbot*. — Crozet's *voyage to Tasmania* transl. by ROTH. — Canadian history. — Behramji Malabari. — Demure (Skeat). — The *Diction. of Antiquities* (Vaillant). — *Nos poma natamus* (Fergusson). — A sonnet by Coleridge. — The *Eisteddfod*. — The British Association. — Bowes, *Japanese Pottery*.

— N° 3332 : *Letters of John Keats to his family and friends*, p. p. COLVIN. — Oxford City docum. 1268-1665, p. p. Th. ROGERS. — REEVE, *How we went and what we saw, a flying trip through Egypt, Syria and the Aegean islands*. — The *Athenian constit.* : trad. de Th. REINACH, KENYON, POSTE, DYMES, FERRINI, travaux de BAUER et de CAUER (la trad. franç. est la plus claire et la plus soignée). — *Calendar of wills proved and enrolled in the court of Husting*, London, II, 1358-1688, p. p. SHARPE. — Airy's *Text-Book of English History*. — The new fragm. of Herondas (Headlam). — Notes from *Asia Minor*, II (Ramsay).

Literarisches Centralblatt, n° 34 : HAVET (E.), *La modernité des prophètes* (appartient à l'école qu'on a nommée, dans la patrie de l'auteur, le boulangisme de la critique). — PUECH, *Chrysostome* (tableau plein de vie et qui distribue justement la lumière et l'ombre). — LINDENSCHMIDT, *Die Altertümer unserer heidn. Vorzeit*, IV, 8. — LÖVINSON, *Die Mindensche Chronik des Busso Watensted*. — CAUCHIE, *La querelle des investit. dans*

les diocèses de Liège et de Cambrai, II (soigné). — Philonis de aeterni mundi, p. p. CUMONT (bien venu). — ELLIS, Noctes Manilianae sive dissert. in astronomica Manilii (très instructif). — STANGL, Virgiliana, die grammat. Schriften des Galliers Virgilius Maro (excellent et neuf à beaucoup d'égards). — COHN, Die Suffixwandel im Vulgärlatein u. im vorliterar. Frankreich nach ihren Spuren im Neufr. (une des meilleures monographies qui aient été écrites sur l'histoire des langues romanes). — Cypriani Galli poetae heptateuchos, p. p. PEIPER (fait avec un soin louable). — Shakspeare reprints, II Hamlet, parallel texts of the first and second quartos and first folio, p. p. VIETOR. — MUCKE, Histor. u. vergl. Laut = und Formenlehre der niedersorb. Sprache.

— N° 35 : S. Hilarii tract. über Psalmos, p. p. ZINGERLE (très recommandable). — CASPARI, Briefe, abhandl. u. predigten aus den letzten zwei Jahrh. des Kirchl. Altertums u. dem Anfang des MA. — DÖLLINGER, Akademi. Vorträge. — STEIN, Leibniz u. Spinoza. — KUNZE, Hantsekten aus England 1275-1412. — KUHL, Gesch. des Gymnasiums zu Jülich. — Verwaltungsbericht des Rathes der Stadt Leipzig für das Jahr 1889. — HERWERDEN, Studia critica in epigrammata graeca (peu profond, cette fois, et il est trop aisé de corriger Cougny). — MAHAFFY, On the Flinders-Petrie Papyri (bien fait et répond à toutes les exigences). — Etrusk. Spiegel, p. p. GERHARD, V, bearb. von KLÜGMANN u. KÖRTE, 5. — HAUFFEN, Leben u. Fühlen im deutschen Volkslied (petit livre utile). — Bremer Beiträge, II, p. p. MÜNCKER. — J. SCHMIDT, Gesch. der deutschen Liter. von Leibniz bis auf unsere Zeit, IV. — R. HILDEBRAND, Gesamm. Aufs. u. Vorträge (études variées et instructives). — EFFMANN, Heiligkreuz u. Pfalz. — GRÉARD, Edm. Scherer (montre bien les traits essentiels et le développement de la vie de Scherer).

— N° 36 : Walafridi Strabonis liber de exordiis, p. p. KNOEPFER. — MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. Das M. A., II, 1. — JOACHIMSON, Greger Heimbürg. — A. von PFISTER, Herzog Magnus von Württemberg (fait habilement). — NANSSEN, auf Schneeschuhen durch Grönland. — ALBRECHT, Die im Tahkemoni vorkomm. Ang. über Harizi (excellent). — Facsim. de mss. grecs d'Espagne gravés d'après les photogr. de Ch. Graux, p. p. Alb. MARTIN (très remarquable et utile). — PAULSON, Index Hesiodaeus. — Cornuti Artis rhetoricae specimen, p. p. GRAEVEN (consciencieux). — Samml. span. Ged., p. p. KRESSLER. — BEER, Heilige Höhen der Griechen u. Römer (d'abondants matériaux). — IMHOOF-BLUMER, Griech. Münzen. — PRÜFER, Ausserkirchl. Kunstgesang in den evang. Schulen des XVI Jahrh.

— N° 37 : Theolog. Briefe von Delitzsch u. v. Hofmann, p. p. VOLCK. — GLASER, Skizze zur Gesch. u. Geogr. Arabiens. — FINKE, Forsch. u. Quellen zur Gesch. des Konstanzer Konzils (très utile). — Briefw. des Conradus Mutianus, p. p. GILBERT (trop de fautes dans le texte). — GRUNZEL, Die commerc. Entwick. Chinas. — O. LEHMANN, Quellen zur deutschen Reichs = u. Rechtsgesch. ; ALTMANN u. BERNHEIM Ausgew. Urk. zur Erläut. der Verfassungsgesch. Deutschlands im M. A. — Deutsche Puppenspiele, p. p. KOLLMANN, I. — Theodor Körner zum 23 sept. 1891 (très beau livre).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*. In-8, avec carte..... 3 fr. »
- II. — E. AMÉLINEAU *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et traduction française. In-8..... 5 fr. »
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora*, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LEFÉBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. »
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. »
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*. In-8..... 3 fr. »
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Caroli V gestis*. In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. »
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. »

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 septembre : BRETTE, La collection Camus aux Archives nationales. — AULARD, Le culte de l'Être Suprême, la fête du 20 prairial an II. — STERN, La bibliothèque municipale de Zurich. — *Réimpressions* : Extraits des Mémoires de Thibaudeau portés au programme de l'agrégation d'histoire. — *Chronique* : ROBERT, BOURLTON, COUGNY, Dictionnaire des parlementaires.

The Academy, n° 1010 : HOWELLS, Criticism and fiction. — HERKLESS, Cardinal Beaton, priest and politician. — WHEATLEY, The story of the Imitatio Christi. — Some biographical books (FREDERIC, The young emperor; BURNE, Clyde and Strathnairin; MACLAUGHLIN, Lewis Cass). — Blanco White's sonnet, « night and death ». — Cilurnum and other river-names (Macclure). — The study of Celtic in Scotland (Nutt). — The date of Kyd's « Spanish Tragedy » (Schröer). — SZARVAS et SIMONYI, Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris. — The Oriental Congress. — The first introduction of Buddhism into China (Allen). — KADAMAN (Pinches). — DYER, Studies of the gods in Greece at certain sanctuaries recently excavated; RICE, Inscriptions at Sravana Belgola; arch. epigr. Mitteil aus Oest. Ungarn. — The Sikels on the Egyptian monuments (Sayce).

— N° 1011; Apology of Aristides p. p. HARRIS. — Balladen u. Romanzen p. p. BUCHHEIM. — Mrs. CHAPMAN, Some distinguished Indian women. — SCHIRRMACHER, Gesch. Spaniens, vornehmlich im XIV Jahrh. — Some books on social subjects. — New light on the execution of Charles I from contemporary sources (Firth). — The newly discovered poems of Herodas (Tyler). — The Egyptian ape (Renouf). — LERMOLIEFF, Die Galerien zu München u. Dresden. — Falkland Palace.

The Athenaeum, n° 3333 : KNIGHT, The Rambles of a Dominie. — MILLER, Alone through Syria; KEAN, Among the Holy Places; St CLAIR, Buried cities and Bible countries. — R. WALLACE, The rural economy and agriculture of Australia and New-Zealand — Sir Philip Sidney, An apologie for poetrie p. p. SCHUCKBURGH; Sir Ph. Sidney, The defense of poesy, p. p. COOK. — Philological books : MOORE, The surnames and place-names of the isle of Man; WRENCH, Winchester wood-book, a collection of present and past notions; Harvard Studies in classical philology, I; JAMES DARMESTETER, La grande inscription de Qandahâr (essai du plus grand intérêt et de la plus haute importance); C. ABEL, Aegyptisch und Indogermanisch. — Mrs Gaskell's father — Nos poma natamus. — The new fragments (Headlam). — The Book of Sindibad, I (Clouston). — Keats's letters (Colvin). — The Annals of the Barber — Surgeons of London, by S. YOUNG. — RAVEN, The church bells of Suffolk. — Catal. of Oriental Coins in the B. M. IX, X. — The Scottish National Museum of Antiquities. — Exploration in Asia Minor (Hogarth, Munro). — CROWEST, Cherubini.

— N° 3334 : Reports of State Trials, I, II, III, 1820-1840, p. p. MACDONELL. — Corresp. of Cicero, III, p. p. TYRRELL and PURSER. — BAKER, Ludlow town and neighbourhood. — PERCY, Le duc de Nivernais; Comtesse d'ARMAILLÉ, La comtesse d'Egmont. — GARDINER, A student's history of England from the earliest times to 1885 (très instructif et remarquable). — Keats's letters (Forman). — Prof. H. GRAETZ. — Browning and St Andrews. — Kultur u. Industrie südamerik. Völker nach den im Besitze des Museums für Völkerkunde in Leipzig befindl. Samml. von Stübel, Reiss u. Koppel. — A Roman wall problem (Neilson).

Indogermanische Forschungen. (Un nouveau journal de philologie comparée, dirigé par MM. Karl BRUGMANN, professeur de linguistique à l'Université de Leipzig, et Wilhelm STREITBERG, professeur de linguistique à l'Université de Fribourg en Suisse. Strasbourg. Trübner, 16 marks par an).

Tome I. Cahier 1 et 2 (27 juillet 1891) ! BRUGMANN et STREITBERG, Le centenaire de François Bopp. — H. HIRT, De l'accent traîné et de l'accent frappé dans les langues indo-germaniques. — R. SCHMIDT, Contributions à la grammaire celtique. — K. BRUGMANN, Latin *velimus*, gotique *vileima* et anglo-saxon *eard*. — W. STREITBERG, *Nasalis sonans* accentuée. — A. NOREEN, Sur la correction grammaticale. — E. MAASS, Ἰπῖς. — K. BRUGMANN. Etymologies. — Ch. BARTHLOMAE, Arica. — O. WIEDEMANN, Gotique *hrot*.

Literarisches Centralblatt, n° 38 : WIEDEMANN, Die relig. Beweg. in Oberösterreich. — KORZENIOWSKI, Catal. act. et docum. res gestas Poloniae illustrantium; Excerpta ex libris ms. archivi consistorialis romani. — GRAMIS, Acta betreffend die Bezieh. Schlesiens zum Baseler Concile. — HÜBNER, Ein Jahr meines Lebens. — TAYSEN, Die äussere Erschein. Friedrichs des Grossen nach den nächsten Angehörigen seines Hauses, mit 29 Bildn. — PENCK, Die Donau, Vortrag. — FÜRSTENAU, Das Grundrecht der Religionsfreiheit nach seiner gesch. Entwick. u. heut. Geltung in Deutschland. — DAHLMANN, Die Sprachkunde u. die Missionen 1500-1800 (utile). — Dionis Cassii hist. romana, p. p. MELBER, I (très recommandable). — Classical texts from Papyri in the British Museum, including the newly discovered poems by KENYON; Herondas, a first recension by RUTHERFORD (à remarquer surtout l'Herondas que l'auteur de l'article analyse longuement et de façon très intéressante). — Ephemeris epigraphica, VIII, 1. — HOLLAND u. ROSTRO, Jenny Lind. — LUNDELL, Etudes sur la prononciation russe, I. Compte rendu de la littérature, 1. — Uz, Werke. — Balladen u. Romanzen, selected, p. p. BUCHHEIM. — Paralipomena zu Goethe's Faust, Entwürfe, Skizzen, Vorarbeiten u. Fragmente, p. p. STREHLKE. — FORCHHAMMER, Prolegomena zur Mythologie als Wissenschaft u. Lexicon der Mythensprache (l'auteur sera mis à côté d'Olaus Rudbeck). — Braunschweig. Schulordn. p. p. KOLDEWEY, II.

— N° 39 : Max MÜLLER, Natürl. Religion. — Alexandri Aphrod. in Aristotelis Metaphysica comm., p. p. HEYDUCK; in Topic. libros octo comm., p. p. WALLIES (fait avec beaucoup de soin et d'exactitude). — Von GUTSCHMID, Kleine Schriften, p. p. RÜHL. — FAULMANN, Die Erfind. der Buchdruckerkunst (intéressant, utile, beaucoup trop de polémique contre Linde). — GRIESSDORF, Karl V gegen Metz, 1552 (insuffisant). — GOETTE, Das Zeitalter der deutschen Erhebung 1807-1815 (assez bon). — HAYM, Das Leben Max Duncers (épuise le sujet). — PRÖSCHOLDT, Der Thüringer Wald. — STEIN, Die akadem. Gerichtsbarkeit in Deutschland. — Thukydidis libri VI-VIII, p. p. HÜDE. — SCHEUER, De Tacitei de oratoribus dialogi codicum nexu et fide (soigné). — SOAMES, An introd. to phonetics (utile). — FUNCK, Lavater u. Markgraf Karl Friedrich von Baden (de l'inédit). — STREHLKE, Wörterbuch zu Faust (rendra des services).

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : LANGEN, Die Clemensromane. — KRAUSS, Volksglaube u. relig. Brauch der Südslaven. — ALBRECHT, Harizis Leben, Studien u. Reisen. — GOLDSTAUB, De ἀδελφάς notion et usu in jure publico attico (assez bon). — S. Hilarii Episcopi Pictaviensis Tractatus super Psalmos, p. p. Ant. ZINGERLE (la 1^{re} édit. critique). — REHORN, Der deutsche Roman (un peu inégal). — GELBER, Shaksp. Probleme, Plan u. Einheit im Hamlet. — KEHRMANN, Frankreichs innere Kirchen-

politik 1378-1409 (exact et judicieux). — D. KAUFMANN, Die letzte Vertreib. der Juden aus Wien. — SCHREIBER, Gesch. Baierns in Verbind. mit der deutschen Gesch. (ne peut être comparé à Riezler). — LÜBKE, Lebenseriqn.

— N° 34 : BONNET, Narr. de mirac. a Michael archangelo Chonis patrato (très soigné). — DREXLER, Mytholog. Beitr. I. Der cultus der aegypt. Gottheiten in den Donauländern (matériaux). — GRÄDEL, Grundz. der Bibliothekslehre. — HUTH, The Chandoratnākara of Ratnākara-çānti; Die tibet. Version der Naihsargikaprayāçcittikadharmās. — Xenophontis hist. graeca rec. O. KELLEB. — Miles gloriosus, p. p. GÖTZ. — Carmina porraena, p. p. WISEN. — KUNST, Leg. der Katharina von Alex. u. Maria Aegyptiaca. — KALLSEN Die deutschen Städte in M. A. — MÜMMENHOFF, Altnürnberg. — W. LANG, Von u. aus Schwaben. — BERTOLINI Storia del risorgimento italiano (contient l'essentiel).

— N° 35 : SCHAFF, Creed revision in the Presbyterian churches. — BEER, Heilige Höhen der alten Griechen u. Römer (documents non mis en œuvre). — Neue Heidelb. Jahrb. I, 1. — Die sieben Mu'allakāt, p. p. ABEL (très solide). — GEMOLL, Das Recht von Gortyn. (utile). — KALB, Roms Juristen nach ihren Sprache dargest. (fort instructif). — Hartmann, Iwein, p. p. HENRICI, 1. — APPEL, Zur Entwick. italien. Dicht. Petrarca (important). — KAULEN, Assyrien u. Babyl. nach den neuesten Entdeck; MÜRDTER, Gesch. Assy. u. Babyl. (deux bons travaux qui se complètent l'un l'autre). — HERRE, Ilseburger Annalen als Quelle der Pöhlde Chronik. — Fröbel, ein Lebenslauf, 1. — W. SCHULTZ, Die Harmonie in der Baukunst. — DIEHL, Proudhon; MÜLBERGER, Studien über Proudhon. — MASSLOWSKI, Der siebenj. Krieg nach russ. Darst. II.

— N° 36 : SACK, Die altjüd. Religion im Uebergange vom Bibeltume zum Talmud. (sans méthode). — PÉRIES, La fac. de droit dans l'anc. Univ. de Paris (de bonnes connaissances). — MURKO, Die Gesch. von den sieben Weisen bei den Slaven (travail remarquable). — Acta SS. Nerei et Achillei, p. p. WIRTH (plein de fautes). — BECK, Observ. crit. et palaeogr. ad Flori epit. (très méritoire). — EHRENTHAL, Zu den Liedern der Vaganten (quatre essais sur les Carmina Burana écrits avec chaleur et compétence). — PRÖHLE, Abhandl. über Goethe, Schiller, Bürger u. einige ihrer Freunde. — MURET, Encyclop. englisch-deutsches u. deutsch-englisches Wörterbuch, I, 1, a-alody (le pendant de Sachs). — WEILAND, Beitr. zur Kenntnis der liter. Tätigkeit des Mathias von Neuenberg. — WEBER, Der Friede von Utrecht (beaucoup de soin et de travail, manqué en son ensemble). — M. S. LOPEZ, La donna italiana del Trecento. — WOLFRUM, Die Entsteh. u. erste Entwick. des deutschen evangel. Kirchenliedes in musikal. Bezieh. — BROCK, Das brandenburgische Heer in den Kriegen von 1688-1697.

— N° 37 : HOLTZMANN, Johann. Evangelium — BRUGSCH, Die bibl. 7 Jahre der Hungersnot nach dem Wortlaut einer aegypt. Felseninschrift (trouvaille importante). — HÖFER, Konon (très méthodique). — Comment. phil. Ienenses, IV. — KELLE, Notkers Psalmen (soigné et détaillé). — RICHTER, Verwaltungsgesch. der Stadt Dresden. — V. PFISTER, Herzog Magnus von Würtemberg (petit livre aimable). — VANDAL, Napoléon et Alexandre, I (très remarquable).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS

DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

- I. — E. CAT. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*. In-8, avec carte..... 3 fr. »
- II. — E. AMÉLINEAU. *Vie du Patriarche Isaac*. Texte copte et traduction française In-8..... 5 fr. »
- III. — E. CAT. *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora*, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8..... 2 fr. 50
- IV. — E. LEFÉBURE. *Rites égyptiens*. In-8..... 3 fr. »
- V. — RENÉ BASSET. *Le dialecte de Syouah*. In-8..... 4 fr. »
- VI. — G. LE CHATELIER. *Tribus du Sud-Ouest marocain*. In-8..... 3 fr. »
- VII. — E. CAT. *De rebus in Africa a Caroli V gestis*. In-8..... 2 fr. 50
- VIII. — E. CAT. *Mission bibliographique en Espagne*. Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique. In-8. 3 fr. »
- IX. — G. FERRAND. *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*. 1^{re} partie. *Les Antaimorona*. In-8... 3 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue de l'Art chrétien, Livraison de juillet 1891, *Texte* : Le culte des Docteurs de l'Eglise, à Rome (premier article), par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Sur une Vierge d'argent donnée, en 1515, à la cathédrale de Senlis par Philippe Pot, neveu de l'évêque Charles de Blanchefort, par le chanoine Eug. MÜLLER. — *Mélanges* : Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P. DELATTRE. — Tapisseries de l'église de Vernon (Eure), par l'abbé L. MARSAUX. — Les Artistes Flamands et Allemands en Italie au xv^e siècle, par M. Eug. MUNTZ. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie* : La collection Spitzer (suite). — Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie, par le comte de MAS-LATRIE. — Geschichte der trierer Kirchen, ihrer Reliquien und Kunstschatze, par le R. P. Steph. BEISSEL. — L'art gothique, par Louis GONSE. — L'architecture française du siècle, par L. MAGNE. — Etude archéologique sur l'abbaye de N.-D. des Vaux-de-Cernay; Résumé historique et description du Monastère, par L. MORIZE. — Trésor de la cathédrale de Chartres, par F. DE MÉLY. — Catalogue des grands Baillis de Caux, du xiii^e au xviii^e siècle; Note sur le monastère des Emmurées de Rouen, par l'abbé SAUVAGE. — Claude de Hery, médailleur du roi Henri III, par A. MAZEROLLE, etc. — Périodiques. — Index bibliographique. — Chronique. — *Planche* : Planche IV. — Reliquaire du xvii^e siècle.

The Academy, n^o 1012 : YOUNG, The history of Dulwich College. — The works of Heine transl. by LELAND, I. — Ch. BOOTH, Labour and life of the people, II. — WILSON, In Scripture Lands, new views of sacred places. — BUTLER, Sir Charles Napier. — Some books on Hebrew literature (SIEGFRIED and STADE, Hebr. Wörterbuch; FÜRST, Glossarium graeco-hebraeum; WILDBOER, Die Entsteh. des alttest. Kanons; John de WITT, The Psalms). — Some books on education. — Notes on Herondas (Hall). — Senjerli and Samalla-land (Tomkins et Sayce). — Anandibai (Manning). — Philological books : MAYHEW, Synopsis of Old English Phonology; LAURA SOAMES, Introd. to Phonetics; public. de l'English Dialect Society; CAPPELLER, Sanskrit Dictionary; Indogerm. Forschungen. — The Celt-Iberians (Rys et W. Webster). — Ohnfelsch Richter's excavations in Cyprus. — Cruikshank's etchings to Grimm's tales. — Sir John Steel.

The Athenaeum, n^o 3335 : LUCY GARNETT, The women of Turkey and their folk-lore. — Lettres de Marie Bashkirtseff. — O' CONNOR MORRIS, Great commanders of modern times and the campaign of 1815; GRIFFITHS, French revolutionary generals. — Classical texts from the Papyri of the British Museum (including Herodas) p. p. KENYON; Herondae Mimiambi, a first recension, by RUTHERFORD (remercies les deux éditeurs). — English writers, an attempt towards a history of English literature by Henry MORLEY. VI, from Chaucer to Caxton, VII, from Caxton to Coverdale. — Honor est a Nilo (Abel). — Nos poma natamus (Roberts). — CHANCELLOR, The ancient sepulchral monuments of Essex. — Notes from Asia Minor (Hogarth et Munro).

Literarisches Centralblatt, n^o 40 : SCHWARZLOSE, Der Bilderstreit (n'a pas tout consulté). — LOBSTEIN, Dogme de la naiss. mirac. du Christ. — Reg. del cardinali Ugolino d'Ostia e Ottaviano degli Ubaldini p. p. G. LEVI. — ROESSLER, Gesch. der Schule Grimma. — HORN, Die Denkw. Schäch Tahmâsp's des Ersten von Persien 1515-1576 (sera le bienvenu). — Briefw. der Brüder Müller, p. p. HAUG. I. — ARENHOLD, Die hist. Entwickl. der Schiffstypen (très solide). — STEYERER, Der Ursprung der Sage der Arier. — FRÄNKEL, Die Inschriften von Pergamon, I (très

soigné). — ARVÈDE BARINE, Bernardin de Saint-Pierre (fait avec beaucoup de goût). — HAAS, Rügensche Sagen u. Märchen (sans prétention). — AUG MOMMSEN, Ueber die Zeit der Olympien (mérite l'attention). — KADE, Die ältere Passionskomposition bis 1631, 1. — KRAUSE, Abriss der Entwicklungsgesch. der Oper.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : USENER, Der hlg. Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos. — LE ROI, Die evang. Christenheit u. die Juden. — SAYCE, Records of the past. — I. MÜLLER, Handb. der class. Altertumswiss. (suite). — ED. ZARNCKE, Die Entsteh. der griech. Litteratursprachen. — BLATTNER, Die Mundarten des Cantons Aargau. — KNORTZ, Gesch. der nordamerik. Liter. (sans ordre ni méthode, quoique commode à feuilleter). — KUBITSCHKE, Imperium romanum tributum descriptum (indispensable à quiconque étudie l'histoire de Rome). — GRIESSDORF, Karl V gegen Metz (fait sans soin). — Ranke, Zur eigenen Lebensgesch. p. p. DOVE. — B. SCHMIDT, Korkyräische Studien. — E. L. MEYER u. TESDORFF, Hamburg. Wappen u. Genealogien. — SPECHT, Die Mystik im Irrsinn. — ARENHOLD, Die histor. Entwickl. der Schiffstypen vom röm. Kriegsschiff bis zur Gegenwart.

— N° 39 : SCHOEN, WEYLAND, SPITTA, SCHMIDT, ERBES, L'apocalypse de S. Jean. — WEISSLOVITS, Prinz u. Derwisch, ein indischer Roman p. p. HOMMEL. — Herondas, p. p. KENYON et RUTHERFORD (on ne peut se servir que de Kenyon, et Rutherford fera bien de retirer son édition du commerce). — AUST, De aedibus sacris populi romani (important). — REULING, Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen (insuffisant). — FRIEDWAGNER, Die Sprache des afr. Huon de Bordeaux (à tous les défauts des travaux de ce genre). — GUBERNATIS, Dict. intern. des écrivains du jour (oriente très bien sur les Italiens). — HERTZBERG, Gesch. der Stadt Halle, II. — BODEMANN, Briefe der Kurfürstin Sophie von Hannover u. der Herzogin Elis. Ch. von Orleans. — DANNENBERG, Grundz. der Münzkunde (utile). — H. SCHRÖDER, Zur Waffen- und Schiffskunde des deutschen M. A. bis 1200. — GUILLAUMET, Tableaux algériens. — Monumenti antichi, I, p. p. Accademia dei Lincei. — VON MENSI, Die Finanzen Oesterreichs 1701-1740.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 31-32 : KOCK, Comic. attic. fragm. III (la critique du texte constitue le principal mérite de l'édition). — REITZENSTEIN, Inedita poetarum graec. fragm. (très intéressant programme). — ÆNEIS, p. p. BROSIUS et HEITKAMP, V. — DICK, De Martiano Capella emendando (prouve la grande valeur du ms. de Berne). — USENER, Der heilige Theodosios, Schriften des Theodoros u. Kyrillos (très fécond pour l'histoire de l'Eglise). — SWOBODA, Die griech. Volksbeschlüsse (l'art). — HOGARTH, Devia Cypria (manque un peu d'exactitude). — BENNDORF u. NIEMANN, Das Heroon von Gjölbaschi-Trysa. — CANTARELLI, I motaci Spartani (savoir et sagacité; quelques points douteux).

— N° 33 : Philonis de aeternitate mundi, p. p. CUMONT (progrès essentiel sur Bernays). — Caesar, De b. c., p. p. GARIZIO. — T. Livi, xxxvi-xxxviii, p. p. M. MÜLLER. — FOURRIÈRE, La mythol. d'après la Bible. — SWOBODA, Die griech. Volksbeschlüsse (2^e art. : travail soigné, très utile, souvent remarquable, mais non définitif). — LANDGRAF, Lat. Schulgramm.

— N° 34 : Ilias, p. p. CAUER, xiii-xxiv. — VAHLEN, In Platonis Phaedri locos quosdam quaest. gramm. (bon). — Gorgias, p. p. CHRIST. — Sermonen des Horatius, deutsch v. BAHRDT I. Das Buch von der Dichtkunst (très bon). — Cicero, Philipp. Reden, I, 4, 14, p. p. GAST. — FRÖHLICH, Das Kriegswesen Cäsars, II, III (très bon, peu de critiques et d'additions

à faire). — Comment. Fleckeisenianae. — ZÖLLER, Grundriss zur Gesch. der röm. Lit. (assez bon). — REISCH, Griech. Weihgeschenke (excellent et abondant). — HARTEL, Aufg. u. Ziele der class. Philologie. — Brauns Briefw. mit Grimm u. Lassberg.

— N° 35 : Thucydides VI-VIII, p. p. HÜDE (très méritoire). — Euthyphro, p. p. ADAM. — LEPPERMAN, De corrupt. vocab. iamb. apud Plautum (soigné et utile). — COSTA, Il diritto privato romano nelle comedie di Plauto. (habilement fait). — Titi Livi libri I et II, p. p. NOVAK (profitable). — KROKER, Katechismus der Mythologie (fait avec soin). — DUMONT et CHAPLAIN, Les céramiques de la Grèce propre, I et II, Hist. de la peint. des vases grecs; Mélanges archéologiques (à remarquer les additions et corrections de Pottier).

— N° 36 : SCHUCHARDT, Schliemanns Ausgrab. (inexactitudes et omissions). — Scholia rec. in Pindari Epinicia, p. p. ABEL, I. — Demosthène, Lept., p. p. SANDYS. — Caesar, B. G. VII, p. p. DOBERENZ et DINTER. — Caesar, B. C. I, p. p. PESKETT. — Agricola, p. p. TÜCKING. — Th. REINACH, Mithridate (à la fois livre savant et livre d'art, très important, et l'une des meilleures œuvres qui aient paru sur le domaine de l'antiquité. — KOLDEWEY, Braunschw. Schulordn. bis 1828. — Kritisches in Sachsen des antiken Seewesens.

— N° 37 : SCHUCHARDT, Schliemanns Ausgrab. — NILEN Adnot. Lucianae (soigné, on souhaite plus d'ordre). — TRAUTWEIN, De prolog. Plautin. indole atque natura (1^{er} art.). — Pro Murena, p. p. PASDERA. — WIEDEMANN, Gesch. von Alt.-Egypten (tracé à grands traits). — BRUGSCH, Die bibl. 7 Jahre der Hungersnot. (beaucoup de neuf pour les égyptologues, rien de positif pour la Bible). — P. de COUBERTIN, Univers. transatlantiques.

Getttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : ROSCHER, Studien zur griech. Mythol. u. Culturgesch. vom vergl. Standpunkte IV (témoigne de la science et de l'activité de l'auteur). — LOHMEYER, Herzog Albrecht von Preussen (n'est pas sans défauts pour le fonds et la forme).

— N° 17 : H. WEISS, Samml. theol. Lehrbücher. — AMÉLINEAU, Not. sur le papyrus gnostique Bruce (l'auteur de l'art. reproche à Am. de manquer de méthode et de savoir). — Thucydides, VI-VIII, p. p. HÜDE (vaut surtout par une nouvelle comparaison des mss.). — Boos, Urkundenbuch der Stadt Worms, II. — BURKHARDT, Das Repertoire des weimar. Theaters unter Goethes Leitung.

Theologische Literaturzeitung, n° 17 : The Jewish Quarterly Review, III, 12. — DEANE, Pseudepigrapha; THOMSON, Books which influenced our Lord and his apostles. — LAIBLE, Jesus Christus im Talmud. — N. T., p. p. WORDSWORTH a. WHITE. — LIGHTFOOT, The apostolic fathers, I. S. Clement of Rome, a revised text (recherches menées avec soin et qui montrent et aplanissent le chemin). — SEPP, Uit het predikantenleven van vroegere tijden.

— N° 18 : Philonis, De aetern. mundi, p. p. CUMONT. — Eine neue Hs. zum Daniel-Commentar des Hippolytos (Ph. Meyer). — Georgii Cyprii descr. orbis romani, p. p. GELZER. — PATZIG, De Nonnianis in IV orationes Gregorii Naz. comm. — THIKÖTTER, Giord. Bruno u. das hierarch. System Roms. — HEROLD, Alt.-Nürnberg in seinen Gottesdiensten; LÖSCHE, Die Kirchen —, Schul — u. Spitalordn. von Joachimstal. — BECK, Ph. ad. von Münchhausen der aeltere, ein Lebenszeuge u. Laienprediger der luther. Kirche während des siebenj. Krieges. — Die russ. Sektierer. — WOLTERS DORF, Zur Gesch. u. Verf. der evang. Landeskirche in Preussen. — WOLFRUM, Die Entst. u. erste Entwick. des deutschen evang. Kirchenliedes in musik. Bezieh.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MANUSCRITS GRECS

REPRODUITS EN PHOTOLITHOGRAPHIE,

Sous la direction de M. F. ALLÈGRE

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon.

La Poétique d'Aristote. Manuscrits 1741 fonds grec de la Bibliothèque nationale. Préface de M. HENRI OMONT. Petit in-4..... 15 fr. »

Les deux cimetières gallo-romains de Vermand et de Saint-Quentin. Fouilles de 1885 à 1887, par TH. ECK. In-8, avec 22 planches..... 15 fr. »

Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores.
1^{re} partie : Les *Autaimorona*, par G. FERRAND. In-8.. 3 fr. 50

La propriété foncière chez les Musulmans d'Algérie. Ses lois sous le domination française. Constitution de l'état civil musulman. Par ERNEST MERCIER. In-8..... 1 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue historique, sept.-oct. 1891 : MONCEAUX, La légende des Pygmées et les nains de l'Afrique équatoriale. — BONET-MAURY, Le testament de Renée de France, duchesse de Ferrare (suite et fin). — MOREL-FATIO, La marquise de Gudanes. — *Bulletins* : France, Nécrologie (A. Dupuy), par H. CARRÉ; Public. relatives à l'hist. moderne, par Louis FARGES. — Angleterre, Public. relatives à l'hist. du moyen âge, par Ch. BÉMONT. — Italie, Public. relat. à l'hist. moderne (Orsi). — *Comptes rendus* : Bibliotheca geogr. Palaestinae. Chronol. Verzeichniss der auf die Geographie des heiligen Landes bezügl. Literatur 333-1878, u. Versuch einer Cartographie, hrsg. von ROEHRICHT. — SCHULTESS, Papst Silvester II (Gerbert) als Lehrer u. Staatsmann (clair et précis). — Documentos escogidos del archivo de la casa de Alba, los publica la duquesa de BERWICK Y DE ALBA, condesa de Siruela (puisse ce recueil servir de modèle à des publications du même genre!). — Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, II, par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE (on ne dira jamais tout le bien que mérite l'éditeur; on ne peut être ni plus savant, ni plus dévoué à son héros, ni plus dévoué à sa tâche). — KRAUSHAAR, Le procès de Sigismond Unrug. — KUNTZIGER, Febronius et le febronianisme (important). — KOVALEVSKY, Modern customs and ancient laws of Russia (instructif et intéressant).

Mélusine, n° 11, sept.-oct. 1891 : DONCIEUX, La belle dans la tour, texte critique. — GAIDOZ, Le tien ou le mien. — *Id.*, Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXIX, le Barzaz-Breiz de M. de la Villemarqué (« on a nommé M. de la V. le Macpherson de la poésie armoricaine. Si Macpherson vivait de notre temps, il serait président d'honneur d'une société de folklore »). — *Id.*, La fraternisation, XIII, à Saint-Petersbourg, en 1891. — *Bibliographie* : GOBLET D'ALVIELLA, La migration des symboles (à lire avec soin). — BURKE, Scatologic rites of all nations (ouvrage de bonne foi autant que de recherche). — Irische Texte, p. p. STOKES, u. WINDISCH, III, 1. — MACDOUGALL, Folk and Hero Tales, with an introd. by NUTT. — CAMPBELL, The Fians. — De PUYMAIGRE, Les vieux auteurs castillans, 2^e éd. — MANGO, Novelline popolari sarde; TOZZETTI, Saggio di novelline, canti ed usanze popolari della Ciociaria. — J. DE NÉTHY, Ballades et chansons populaires de la Hongrie (document important pour l'histoire littéraire).

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre : BRIÈLE, L. Ph. Hugot, archiviste de Colmar. — THIERRY-MIEG, La succession de Jean Thierry de Venise et la branche alsacienne des Thierry. — LUBLIN, Coup d'œil rétrospectif sur le sort des mss. de Grandidier et fragments inédits (suite). — WALTZ, Mém. du syndic Chaffour, II. — *Bibliographie* (LALANCE, L'avenir des peuples de l'Europe centrale).

The Academy, n° 1013 : GUYAU, Education and heredity. — Lamennais, Words of a Believer, The Past and Future of the people. — Mrs FIELD, The child and his book, some account of the history and progress of children's literature in England. — Prince Roland BONAPARTE, Une excursion en Corse (très utile). — Some books on folk-lore (Miss GARNETT, The women of Turkey; JANVIER, Stories of Old New Spain; Elard Hugo MEYER, German. Mythologie, I; PINEAU, Contes popul. du Poitou). — Lefroy (not. nécrol.). — A ballade of our lady, by Lydgate (Skeat). — Notes on Herodas, II (Nicholson). — John of Westphalia (Proctor). — Tallyho (O' Neill et Toynbee). — Content, contents. — WESTERMARCK, The history of human marriage (très étendu et plein de renseignements). — The introduction of Buddhism into China (Terrien

de Lacouperie). — On the word bujjhaka in the Dipavamsa (Morris). — The Amorites and Hebrews in early cuneiform inscriptions (Sayce).

The Athenaeum, n° 3336 : HUNTER et ROBINSON, The life of Robert Coates. — LEADMAN, Praelia Eboracensia, battles fought in Yorkshire. — ABBOTT, Pericles (fait avec clarté et vigueur). — Paul FOURNIER, Le royaume d'Arles et de Vienne, étude sur la form. territ. de la France (de grande valeur). — Acts of the privy Council, vol. III, 1550-52, p. p. DASENT. — Fragm. of a destroyed edit. of Laud's Scottish Prayer-Book (Dowden). — The Book of Sindibad, II (Clouston). — Dict. of Nat. Biogr. (futurs art. de Miagh à Moivre). — Goucharov. — CODRINGTON, The Melanesians. — DYER, The gods in Greece. — UZIELLI, Leonardo de Vinci e le Alpi. — Greek christian inscriptions in the Cyclades and in Crete (Halbherr).

Literarisches Centralblatt, n° 41 : BELLESHEIM, Gesch. der Kathol. Kirche in Irland (très remarquable et comble une lacune). — GIGAS, Choix de la corresp. inédite de Bayle. — GOYAU, Chronol. de l'empire romain publiée sous la direction de CAGNAT (très méritoire, soigné, solide). — MANFRIN, Gli Ebrei sotto la dominazione romana, II (utile). — SELLO, Beitr. zur Gesch. des Landes Würden. — J. MEYER, Erinn. an die Hohenzollernherrschaft in Franken. — SIEVERS, Zur Kenntniss des Taunus. — DIWÂN Al-Ahtal, p. p. SALHANI, I. — SÜTTERLIN, Zur Gesch. der verba denomin. im Altgr. I (très méthodique). — Metrodori Epicurei fragm., p. p. KOERTE. — SAALFELD, De Bibliorum Sacrorum Vulgatae editionis graecitate. — ROSEGGER, Persönl. Erinn. an Hamerling. — LABAN, Der Gemüths Ausdruck des Antinous (instructif, mais des inexactitudes). — ADAMY, Die fränk. Thorhalle u. Klosterkirche zu Lorsch. — LUTSCH, Die Kunstdenkm. des Reg. Bezirks Liegnitz. — BÖHME, Die Gesch. der Musik zusammengefasst. — REICHAU, Ursprung u. Wesen der Schule.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : KOPPELMANN, Kant u. die Grundlagen der christl. Religion ; SCHREMPF, Die christl. Weltanschauung u. Kant. — STEIN, Leibniz u. Spinoza. — HERTSLET, Schopenhauer-register. — SILLEM, Die Matrikel des akadem. Gymnasiums in Hamburg. — CRIVELLUCCI, I codici della libreria raccolta da S. Giacomo della Marca nel convento di S. Maria delle Grazie presso Monteprandone. — DELITZSCH u. HAUPT, Beitr. zur Assyriologie u. vergl. semit. Sprachwiss. I, 12 (« hochofentlich »). — Porphyrii quæst. Homer. ad Odysseam pertin. reliq. p. SCHRADER (matériaux importants). — M. Porci Catonis de agri cultura liber, M. Terenti Varronis rerum rusticarum libri tres, p. p. KEIL, II, 2. — BIELSCHOWSKY, Gesch. der deutschen Dorfpoesie im XIII Jahrh. I. Leben u. Dichten Neidharts von Reuenthal (soigné et fort instructif). — The Earliest Complete English Prose Psalter together with eleven canticles and a translation of the Athanasian Creed, p. p. BÜLBRING, I. preface and text (soin et conscience). — BELOCH, Studi di storia antica (quatre études instructives). — FINKE, Ungedr. Dominicanerbrieft des XIII Jahrh. (très utile). — BROSCHE, Gesch. von England, VI (beaucoup de qualités qui méritent l'estime ; à continuer ; mais que la forme soit plus belle et plus noble). — RATZEL, Anthropogeographie, II. — NEUWIRTH, Peter Parler von Gmünd, Dombaumeister in Prag, und seine Familie. — BERENDES, Die Pharmacie bei den alten Culturvölkern, hist. krit. Studien. — Fermat, Œuvres, p. p. Ch. HENRY et P. TANNERY, I. — HASBACH, Untersuch. über Adam Smith u. die Entwick. der polit. Oeconomie.

— N° 41 : G. HOFFMANN, Hiob (trop d'assurance dans la traduction et les corrections). — FESTER, J.-J. Rousseau u. die deutsche Geschichtsphilosophie (remarquable). — SCHAEFER, Der formale Bildungswert des

Franz. — Comment. Fleckeisenianae. — FROITZHEIM, Lenz u. Goethe (ne pas suivre le chemin qu'indique l'auteur). — SCHNELLER, Tirol. Namenforsch.; GÖTZINGER, Die roman. Ortsnamen des Cantons St. Gallen. — HÜLSEN u. LINDNER, Die Allia-Schlacht (exact). — CAUCHIE, Querelle des invest. Liège et Cambrai, II (clair et fouillé). — SAMOUILLAN, Olivier Maillard. — v. HIRSCHFELD, Friedrich Franz II, Grossherzog von Meklenburg-Schwerin, u. seine Vorgänger. — Fr. BERGER, Die Septimerstrasse (important pour l'histoire des routes du moyen âge). — LAUTNER, Wer ist Rembrandt?

Berliner philologische Wochenschrift, n° 38 : SCHUCHARDT, Schliemanns Ausgrab. (3^e art.). — Aristoteles, vom Staatswesen der Athener, verdeutsch von KAIBEL u. KIESSLING (bon). — Polybios ins Russische übersetzt von MISTSCHENKO. — TRAUTWEIN, De prologorum Plautinorum indole atque natura (2^e art.). — Titi Livi liber XXI p. p. WÖLFFLIN, 4^e éd. — BARBIER DE MONTAULT, Traité d'iconographie chrétienne (point de vue tout à fait dogmatique, nullement historique, l'unique mérite de l'œuvre consiste dans une grande érudition, mais qui n'est qu'extérieure; satisfait peu dans l'ensemble; sera utile toutefois à cause de son abondance et de sa claire ordonnance). — J. WACKERNAGEL, Das Studium des class. Altertums in der Schweiz.

— N° 39 : Herwerden, Bemerk. zu Herondas, I. — RABE, De Theophrasti libris περί λέξεως (plein de savoir). — BONHÖFFER, Epiktet und die Stoa (indispensable et de haute valeur, malgré quelques faiblesses). — De Officiis p. p. DETTWEILER. — BIE, Kampfgr. u. Kämpfertypen (méritoire). — ACHELIS, Die ältesten Quellen des orient. Kirchenrechtes, I. Die Canones Hippolyti. — THEREIANOS, Korais (1^{er} art.).

— N° 40 : Herwerden, Bemerk. zu Herondas' Mimiamben, II. — Zum lat. u. griech. Unterricht, VII. — WEISSENFELS, De Platon. et Stoicae doctrinae affinitate. — DÜRRBACH, L'orateur Lycurgue (clair, sensé, détaillé). — Metodori Epicurei fragm. p. p. KOERTE (complète fort bien Usener). — Tito Livio, XXIV p. p. BONINO. — HAUPT (C.), Livius-Commentar, Buch I. — HESSELMAYER, Die Pelasgerfrage u. ihre Lösbarkeit (livre d'un enthousiaste, et qu'on ne peut suivre sur tous ses chemins). — THEREIANOS, Korais (2^e art.). — GOTTLIEB, Ueber mittelalt. Bibliotheken (1^{er} art.).

— N° 41 : Agamemnon u. Kassandra zu Amyklä u. Mykenä. I. — Thucydides, p. p. SITZLER, I. — GENTSCH, De enuntiatorum condicionalium apud Antiphonem, Andocidem, Lysiam formis et usu (soigné). — LANDGRAF, Das bellum Alexandrinum u. der Codex Ashburnam. — Ed. BERTRAND, Cicéron artiste (travail de dilettante). — MÜRDTER, Gesch. Babyl. u. Assyriens, p. p. DELITZSCH, 2^e éd. — WINDELBAND, Gesch. der Philosophie, II. — LIEBENAM, Zur Gesch. u. Organis. des röm. Vereinswesens (intéressant, mais à consulter avec précaution). — SITTL, Würzburger Antiken. — GOTTLIEB, Ueber mittelalt. Bibliotheken (2^e art. sur cette œuvre d'un mérite durable).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 18 : GRASS, Das Adamsspiel, anglo-norm. Gedicht des XII Jahrh. — MOORE, The surnames and place-names of the Isle of Man. — SCHRÖER, Ueber Titus Andronicus, zur Kritik der neueren Shakspeareforschung. — Classical texts from papyri in the British Museum p. p. KENYON (art. de Blass).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LA BRODERIE

Du XI^e siècle Jusqu'à nos jours.

D'APRÈS DES SPÉCIMENS AUTHENTIQUES ET LES ANCIENS INVENTAIRES.

PAR LOUIS DE FARCY.

Livraisons I. et II. In-folio, en cartons : 100 fr.

Le deuxième fascicule vient de paraître. Il est fourni gratuitement aux souscripteurs, qui sont priés de le faire retirer contre un reçu. Un troisième fascicule complétant l'œuvre paraîtra prochainement et sera aussi fourni gratuitement.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 octobre 1891 : KUSCINSKI, Les lacunes de l'état civil des conventionnels. — AULARD, Le culte de l'Etre Suprême en province. — Santhonax, Les Mém. de Marmontel. — Docum. inédits : Lons, Lettres de Jeanbon Saint-André à Lasource. — Chronique et bibliographie : SOREL, L'Europe et la Révolution, III (ouvrage important et complet; belle et juste ordonnance qui arrive aux effets les plus heureux : style élégant et clair; pas une phrase qui ne soit un jugement; cf. *Revue crit.* n° 33-34). — V. BARBIER, Corresp. de Robespierre jeune avec Buissart. — A. DENIS, Un épisode de l'émigration.

Revue d'histoire diplomatique, n° 3 : BIKELAS, Le philhellénisme en France. — Justific. de Talleyrand sur le meurtre du duc d'Enghien. — FRANKOÏ, La polit. extér. du roi Mathias de Hongrie. — BAUDRAN, Une lettre du connétable de Montmorency à la ville de Strasbourg. — DONIOL, Rapport de La Luzerne, ministre de France à Philadelphie, sur la situation polit. milit. et commerc. des Etats-Unis à la fin de 1781. — *Comptes rendus* : Mém. de Talleyrand; FUSTEL DE COULANGES, Hist. des instit. polit. de l'anc. France; L'alleu, etc.; SOREL, Not. sur Fustel de Coulanges; RUBLE, La première jeunesse de Marie Stuart; MILLET, Souv. des Balkans (cf. *Revue crit.* n° 35-36).

-- N° 4 : Vladan GEORGEVITCH, La Serbie au Congrès de Berlin. — La prison du prince Charles-Edouard Stuart, tragédie anglaise à l'imitation de Shakspeare, 1749, commun. par le duc de BROGLIE (drame fait par le marquis d'Argenson, assez médiocre au point de vue littéraire, mais il met en scène le roi et les ministres, nous fait connaître le jugement d'Argenson sur le caractère de personnages qu'il a vus de près). — *Comptes rendus* : PRADIER-FODÉRÉ, Traité de droit international; DONIOL, Hist. de la particip. de la France à l'établissement des Etats-Unis, III; de VOGÜÉ, Spectacles contemporains; LAVOLLÉE, Essais de littér. et d'hist.; RODOCANACHI, Le ghetto de Rome, Le Saint-Siège et les Juifs; OBIER, Des privilèges et immun. des agents diplomatiques en pays de chrétienté; P. Raphael, Etat de la Perse en 1660, p. p. SCHEFER.

Annales de l'Est, n° 4, octobre 1891 : Ch. BENOIT, Les origines historiques du roman de Paul et Virginie, de Bernardin de Saint-Pierre. — Aug. PROST, Les institutions judiciaires dans la cité de Metz (suite). — A. DENIS, Notes sur la Révolution à Toul en 1789. — PIERSON, Helvétius et la critique impressionniste. — *Comptes rendus* : Rod. REUSS, Les collectanées de Specklin; Corrp. paris. à Güntzer; Hist. du gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révol. (trois travaux de grande importance). — KRAUSE, Der Weissenburger Handel (cf. *Revue*, 1^{er} sept. 1890). — BÉCOURT, L'enseign. second. en Alsace et à Befort depuis le xvii^e siècle. — MARCKWALD, Elsass-lothr. Bibliographie. — AUVRAY, Les gens d'Epinal. — LANGLOIS et STEIN, Les archives de l'Hist. de France, I (livre dont le besoin se faisait absolument sentir et qui sera le Baedeker des érudits).

The Academy, n° 1014 : SIDGWICK, The elements of politics. — PARVES, The Iliad translated. — Aug. Theod. DRANE, The history of Saint Dominic, founder of the Friar Preachers. — YEATS, Representative Irish tales. — Some books on the colonies : CALDECOTT, English colonies and empire; LUCAS, Histor. geography of the British colonies, II; Crozet, Voyage to Tasmania p. p. ROTH; OLIVER, The voyage of Leguat; MURRAY, South Africa from Arab domination to British rule. — Alleyn and Shakspeare, a warning. — Notes on Herodas, III (Nicholson, Headlam, Crawley). — The Gupta-Valabhi era (Burgess). — The excavations at Silchester.

The Athenaeum, n° 3337 : MOLTKE, The Franco-German war of 1870-71. — HEDDERWICK, Backward Glances or some personal recollections. — Mem. of Hurstwood. — BRADY, Anglo-Roman papers. — GILBERT, Calendar of ancient records of Dublin, II. — Coleridge's Friend. — Wilken. — The Holy Coat of Trèves. — Abbott's Life of Pericles. — The International Folk-lore Congress. — Notes from Athens (Lambros).

The Classical Review, octobre 1891, n° 8 : HICKS, JACKSON, ELLIS, On Herodas. — CAMPBELLS, On the Papyrus fragment of the Phaëdo. — CLARKE, The Library of J. G. Graevius. — LINDSAY, Latin Accentuation. — STRACHAN, Ambulare. — THOMAS (F.-W.), Non, Nœnum, Nodunos. *Comptes rendus* : ELLIS, Noctes Manil.; HESSEL, Latin Anglo-Saxon glossary; SEYFFERT, Dict. of classical antiq.; WEIDNER, Juvenal; HENRY, Compar. Gramm.; PAUL, Hist. of Language; ALLEN, Greek mss.; BOYFIELD, Alcestis. — *Notes* : Aesch. Agam. 557, 1118, 1125, 1227; Supp. 819, 970; Soph. Trach. 504; Plut. Them. 21; Inscribed whorl from Troy (Sayce); Herodas IV (Murray); Thuc. IV, 64 (Marindin); Liddell and Scott (Torr). — *Archaeology* : Monthly record (Walters); Notes from Italy and Greece (Tubbs); Summaries.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Jahresber. der Geschichtswiss. XI. — BELLEZZA, Dei fonti e dell' autorità storica di Sallustio. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (plein de savoir). — TSCHACKERT, Urk. zur Reformationsgesch. des Herzogtums Preussen, I-III. — O. WEBER, Der Friede von Utrecht (très étudié). — MENDER, Der Böhmisches Ausgleich. — BARTHOLOMAE, Indogerm. sk und skh. II. (très utile). — Aristoteles Schrift vom Staatswesen der Athener verd. von KAIBEL u. KIESSLING, (très lisible et fait avec goût).

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : Döllinger, Die Papstfabeln des M. A.; Kleine Schriften. — PANDER, Das Pantheon des Tschangschu Hutuktu. — MAHAFFY, On the Flinders Petrie Papyri (« la troisième œuvre monumentale que la philologie anglaise nous donne en un an ») — Cypriani Galli poetae Heptateuchos p. p. PEIPER (très méritoire). — Die Volsungasaga p. p. RANISCH (utile). — BULTHAUPT, Dramaturgie des Schauspielers, III (intéressant). — BARAGIOLA, Il canto e popolare a Bosco o Gurin. — LEW, Quellenunters. zur Gesch. des Kaisers Hadrian. — VARGES, Die Gerichtsverf. der Stadt Braunschweig (cf. *Revue*, n° 41). — GRÜNHAGEN, Schlesien unter Friedrich dem Grossen, I (très instructif). — Brief Hehns an Wichmann. — JIRECEK, Das Fürstentum Bulgarien (très complet et excellent à tous égards). — WOLFRAM, Die Reiterstatuette Karls des Grossen zu Metz. — Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins, XI u. XII.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : Agamemnon u. Cassandra zu Amyklä u. Mykenä, II. — RAMSAY, The history geography of Asia Minor (1^{er} art.). — BADER, De Diodori rerum romanorum auctoribus (1^{er} art.). — KARO, Hands. u. krit. Beitr. zum Bellum Hispaniense (bon début). — Livy, IV, p. p. STEPHENSON, V p. p. WHIBBEY. — KOEBERLIN, De participiorum usu Liviano (très satisfaisant). — von COHAUSEN, Die Alterthümer im Rheinlande (bon petit guide d'un caractère populaire). — Chassang, Gramm. grecque p. p. CLAIRIN, cours supérieur.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, hrsg. von QUIDDE, V^e volume, année 1891, vol. I : O. HARTWIG, Ein Menschenalter florentinischer Geschichte, 1259-1292, fin. — Fritz ARNHEIM, Beitr. zur Gesch. der nordischen Frage in der zweiten Hälfte des XVIII Jahrhunderts, III-IV.

— *Kleine Mitteilungen* : BRÜCKING, Die Lossagung des Bischofs Eusebius von Angers von Berengar von Tours. — J. FRITZ, Zum Deutschen Königsgut. — CHROUST, Zu den Pressburger Verhandl. im April 1429. — PHILIPPSON, Die Inquisition in den Niederlanden während des Mittelalters. — A. STERN, Paul Usteri über K. E. Oelsner, 1799. — WENCK, Zu Arelat als Reichsland. — *Berichte und Besprechungen* : Neuere Czechische Geschichtsforschung (Vancura). — Neuere Literatur zur Gesch. Englands im Mittelalter (Lieberrmann). — Nachrichten u. Notizen. — Bibliographie zur deutschen Geschichte, dec. 1890 — Milieu mars 1891 (Masslow).

Altpreussische Monatsschrift, III et IV. avril-juin 1891 : *Abhandlungen* : DIEDERICH, Zu Herders Briefwechsel. — SEMBRZYCKI, Westpreussische Schlösser im XVI Jahrhundert. — NEUBAUER, Ein Nachtrag zum Corpus Reformatorum [Melancthon]. — FROELICH, Beitr. zur Kulturgesch. von Polnisch Preussen 1473-1686. — SEMBRZYCKI, Uebersicht über für Ost = und Westpreussen wichtige polnische Literatur der letzten Zeit. — *Id.* Zu den Königsberger Zwischenspielen von 1644. — TREICHEL, Das Alphabet in preussischen Redensarten et Das Lied von Krambambuli. — *Kritiken und Referate* : Sitzungsberichte des Vereins für die Gesch. von Ost = und Westpreussen, 1890-1891 (Tsedorpf). — Sitzungsber. der Altertums-Gesellschaft Prussia 1890. — *Mitteilungen und Anhang* : Theodor Gottlieb Hippel, der christliche Humorist, als Student der Theologie in Königsberg 1756-1759 (Tschackert). — Zu J.-G. Hamann's Universitätsstudien (Tschackert). — Universitätschronik 1891. — Altpreuss. Bibliographie 1890.

Theologische Literaturzeitung, n° 19 : L. GAUTIER, La mission du prophète Ezechiel (attachant). — WENDLAND, Neuentdeckte Fragmente philos. — Joh. WEISS, Die Johannes — Apocalypse. — H. A. W. MEYER, Krit. exeget. Komm. über das N. T. IV. — Th. GOTTLIEB, Uebermittelalt. Bibliotheken.

— N° 20: ELHORST, De profetie van Micha (fait avec le plus grand soin). — GODET, Komm. zu dem I Briefe an die Korinther. — Studia biblica et ecclesiastica, II and III (suite des travaux de l'Université d'Oxford). — LILLEY, The Lord's Supper, a biblical exposition of its origine, nature and use. — PETAVEL-OLLIFF, Le problème de l'immortalité.

Zeitschrift für katholische Theologie, IV, 1891 : *Abhandlungen* : MICHAEL, Döllinger, eine Charakteristik, II. — F. A. STENTRUP, Zur Frage über die innere Vollkommenheit der Genugthuung Christi. — ZENNER, Der dritte Psalm. — *Recensionen* : DESILVE, Deschola Elnonensi S. Amandi; FLÜGEL, Die Seelenfrage; COCONNIER, L'âme humaine; RAPP, Die Hexenprocesse in Tirol u. ihre Gegner; MOZLEY, Letters of Newman; NEWMAN, Contrib. to the early hist. of card. Newman; LIPSIUS, Die apokr. Apostelgesch. — *Analekten* : Ezechiel's Vision über Noe, Job, Daniel u. ihre symb. Deut. im Jus can. (Nilles); Cyprians Auffass. von der Ketzertaufe (Hoensbroech); Bertis Breviarium hist. eccl. in neuer Aufl. (Hurter). — L. von Hammersteins Schriften (Hurter); Zur Abwehr, Duplik gegen Feldner (Kern); Aus Döllingers Correspondenz (Michael); Das neue Recht der Regularen (Nilles); Die Evangelien in poet. Bearbeit. durch Juvenus u. Mazzolini (Nisius). — Kleinere Mittheil. bes. aus der ausländ. Literatur.

N° 44

Vingt-cinquième année

2 novembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION DE REPRODUCTIONS DE MANUSCRITS

Publiée par L. CLÉDAT.

AUTEURS GRECS

Publiés sous la direction spéciale de M. F. ALLÈGRE,

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon.

I

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE

Manuscrit 1741,

Fonds grec de la Bibliothèque Nationale.

PRÉFACE DE M. HENRI OMONT.

Un volume in-4°. 17 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, mai-juin : Partie littéraire : D COTOMIRIS, Étude sur les écrits inédits des anciens médecins grecs, Alexandre, Timothée, Léon le philosophe, Théophane, Nommos, les Ephodes. — G. SCHLUMBERGER, Sceaux byzantins inédits. — Th. REINACH, Aristote ou Critias? — P. GIRARD, Thespis et les débuts de la tragédie. — *Notes et documents* : Th. REINACH, Inscription archaïque d'Argos. — A.-E. CONTOLÉON, Inscriptions d'Asie-Mineure. — H. OMONT, Un portrait de Manuel Chrysoloras. — E. LEGRAND, Testament de Nil Danulas; une bulle inédite de Gabriel, patriarche d'Achrida. — *Chronique* : Bulletin archéologique, Correspondance grecque, Nouvelles diverses. — *Bibliographie* : Comptes rendus.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 4, 15 octobre 1891 : BOUTMY, La formation de la nationalité aux Etats-Unis. — LE MIÈRE, La conversion de la dette anglaise 3 o/o. — D'ORGEVAL, Les protectorats allemands. — G. PIGEONNEAU, La question nègre aux Etats-Unis. — KAREL-KRAMAR, La situation politique en Autriche. — ARNAUNÉ, La monnaie de l'Indo-Chine. — MARCÉ, Des autorités préposées à la vérification et à l'apurement des comptes de l'Etat et des localités en Angleterre. — *Analyses et comptes rendus* : SOREL, L'Europe et la Révol. franc. III (fait de main de maître, d'un style large et à la fois précis, où le document exact se sent toujours sans qu'il s'étale pourtant et fatigue le lecteur en lassant son attention; nous sommes en présence d'une histoire philosophique; les titres de chapitres seuls — car le livre est merveilleusement composé — suffiraient à montrer comment l'auteur a envisagé son œuvre; cf. *Revue*, n° 33-34). — LEFÈVRE-PONTALIS, Notice sur M. Hippolyte Carnot.

The Academy, n° 1015 : COLOMB, Naval warfare. — HODDER, Sir George Burns. — GULBENKIAN, La Transcaucasie et la péninsule d'Apchéron; DINGELSTEDT, Les mœurs des Khevsoures — John Williams. — Hoskyns Abrahall. — Notes on Herondas (Jevons, Hardie). — Measure for measure, I, 1 (Whiteford). — Guill. de Digulleville (Paget Toynbee). — Papal infallibility (de Harlez). — JEREMIAS, Izdubar-Nimrod, eine altbabyl. Heldensage (bon et utile). — The Celtic etymologies in Fick's comparative dictionary, I (Stokes). — SWITH, WAYTE and MARINDIN, A dictionary of Greek and Roman antiquities, 3^e ed. — The mention of an Ionian Greek in the tablets of Tel el-Amarna (Sayce). — The story of the Sekhti (Griffith). — The Amorites and Hebrews in early cuneiform inscription (Tomkins).

The Athenaeum n° 3338 : Ch. WORDSWORTH, Annals of my early life 1806-1846. — STEVENS, Through Russia on a mustang; Isabel MORRIS, A summer in Kieff. — FITZGERALD, Life of James Boswell. — The Apology of Aristides p. p. HARRIS (important). — Memorials of the Civil War in Cheshire and the adjacent countries by Thomas Malbon and Providence improved by Burghall, p. p. HALL. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Mole à Morrith). — Ch. RAVAISSON-MOLLIEN, Les mss. de Leonard de Vinci, VI.

The English Historical Review, octobre 1889 : ROUND, The introd. of Knight Service into England, II. — HERFORD, The Confraternities of Penitence. — COOLIDGE, The early history of the referendum. — EDMUNDSON, Louis de Geer. — O'COUNOR MORRIS, Ireland, 1793-1800. — *Notes and documents* : The old English charters to St Denis (Stevenson); The chronology of the provincial ministers of the Friars Minor in England and a record of the English Dominicans, 1314 (Little); A forged account of the demolition of the shrine of St Thomas de Canter-

bury (Warner). — *Reviews of books* : GROSS, The Gild Merchant; HOWLETT, Chronicle of Robert of Thorigni; STOKES, Ireland and the Anglo-Norman church; POOLE, Wyclif de dominio divino; DASENT, Acts of the Privy Council, I-II; WEISS, La Chambre Ardente; GRÆTZ, Gesch. der Juden, VIII. IX; SCHÜRER, History of the Jewish people; RODOCANACHI Le Saint-Siège et les Juifs; WOLF, Der augsb. Religionsfriede; PIERLING, Papes et tsars; MULLER et DIEGERICK, Relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas; FUNCK-BRENTANO, Montchretien, Traité de l'Économie politique; FIRTH, The Clarke Papers; LINDERWICK, The Interregnum; TAYLOR, Origin and growth of the English constitution; SMALL, Beginnings of American nationality; WALKER, New Hampshire federal convention of 1788, Essays in the constit. hist. of the United States. Constit. history as seen in the developm. of American law; ALEX. BROWN, The Genesis of the United States; Sir Robert Peel's correspondence; PELLA Y FORGAS, Historia del Ampurdan; KOVALEVSKY, Modern customs and ancient laws of Russia.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : HILLIGER, Die Wahl Pius' V zum Papste. — HORNING, Johann Pappus von Lindau — MAAG, Die Freigrafschaft Burgund 1477-1678 (travail méritoire sur l'histoire de Suisse). — HORN, Die Verwaltung Ostpreussens 1525-1875 (œuvre de dilettante, notes extraites à la hâte et jetées pêle-mêle sans'aucun soin). — EYSENHARDT, Italien. — FÜRST, Glossarium graeco-hebraeum oder der griech. Wörterschatz der jüd. Midraschwerke (instructif à certains égards). — AUDOUIN, Etude sommaire des dialectes grecs littéraires, autres que l'attique (à la hauteur de la science). — NÆTTEBUS, Die nichtlyr. Strophenformen des Altfranz. (utile).

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : JOHNSON, The rise of christendom. — KÜHNER, Augustins Anschauung von der Erlösungsbedeutung Christi. — The fragm. of Zeno and Cleanthes p. p. PEARSON. — ESSEN, Index Thucydideus; Thucydides, p. p. POPPO u. STAHL. — ALY, Cicero, sein Leben u. seine Schriften (très recommandable). — Jacob Grimm, Kleinere Schriften, III. — KARPELES, Goethe in Polen. — Sir Philipp Sidney's Astrophel and Stella und Defence of Poesie p. p. FLÜGEL; Ph. Sidney, An Apology for Poetrie p. p. SHUCKBURGH (deux travaux qui se complètent mutuellement). — HADGKIN, Theodoric the Goth (clair et plein de l'esprit scientifique). — Hans WITTE, Zur Gesch. des Deutschthums in Lothringen, die Ausdehn. des deutschen Sprachgebietes im Metzer Bistume zur Zeit des ausgeh. M. A. bis zum Beginne des XVII Jahrh. (résultats qu'on devra contredire, mais études qui avancent la science, matériaux rassemblés avec un soin extraordinaire). — von WEECH, Badische Geschichte (bon). — KLEIN, Die griech. Vasen mit Lieblingsinschriften (abondant, mais le nouveau n'est pas toujours bon). — MATAJA, Grossmagazine und Kleinhandel.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : RAMSAY, The historical geogr. of Asia minor (2° art.). — BADER, De Diodori auctoribus (2° art.). — SjöSTRAND, De orat. attic. in oratione obliqua temporum ac modorum usu (soigné). — CASTELLANI, Intorno alle due edizioni venete 1471 e senz' anno delle Istituzioni di Quintiliano. — De la BROISE, Mamerti Claudiani vita eiusque doctrina de anima hominis. — LIPSIVS, Die apokr. Apostelgesch. u. Legenden; Acta apost. apocr. — Acta ss. Nerei et Achillei p. p. WIRTH. — WAGNER, Gebr. des imperat. Infinitives im Griech. (utile). — MASSIP, Le Collège de Tournon.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 19 : Rud. HÜBNER, Gerichtsurkunden der fränkischen Zeit (travail très méritoire et très réussi, fait avec une patience et une habileté qu'on ne peut qu'admirer). — FITTING, Die

Institutionenglosse des Gualcausus u. die übrigen in der Hs. 328 des Kölner Stadt-Archivs enthaltenen Erzeugnisse mittelalterl. Rechtsliteratur als Entgegnung gegen Flach (très long art. de Bremer). — INAMASERNEGG, Deutsche Wirthschaftsgesch. II, X-XII Jahrh. (art. de Below qui reconnaît le labeur de l'auteur et la clarté de son exposition, mais lui fait beaucoup de critiques). — G. JACOB, Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nordisch-baltischen Ländern? 2^e éd.

Theologische Literaturzeitung, n^o 21 : WRIGHT, Lectures on the comparative grammar of the Semitic languages (indispensable). — BISSELL, A practical introductory Hebrew grammar (mérite le titre de « pratical »). — BUHL, Kanon und Text des Alten Testaments. — STENGEL, Griech. Kultusalterthümer (clair et savant). — HATCH, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church (de haute valeur). — PAULSON, Fragm. vitae Sanctae Catharinae Alexandrinensis metricum. — Luther's Tischreden 1531-1532 p. p. PREGER. — Die Predigt der Kirche, klassikerbibliothek der christlichen Predigtliteratur, mit einleit. Monographie, p. p. LEONHARDI, X, XI, XIII.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIV, 5^e livraison : DUFLOU, Anna Byns et L'enseignement de la philologie germanique à Berlin et à Utrecht en 1890. — *Comptes rendus* : LANGLOIS et STEIN, Les archives de l'hist. de France, I. — LUCHAIRE, Louis le Gros (un modèle du genre). — REUSENS, Elém. de paléogr. et de diplomatique de M. A. (bon pour les débutants). — Galbert de Bruges, Hist. du meurtre de Charles le Bon, p. p. PIRENNE (édition exacte et complète d'une source importante). — COVILLE, L'ordonnance cabochienne. — Dubois, De recuperatione terre sancte, p. p. LANGLOIS. — P. Renan (Thil Lorrain), La Flandre héroïque (sera une des gloires de la patrie flamande). — SPRINGUEL, Les distractions poétiques d'un juge de paix. — BRÉAL, De l'enseign. des langues anciennes (1^{er} art.). — *Varia* (texte de l'oracle découvert à Magnésie du Méandre).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

RECUEIL DE TEXTES

POUR L'ÉTUDE DE L'ARABE PARLÉ

Par G. DELPHIN

Professeur d'arabe à la Chaire publique d'Oran.

Un volume in-18. 5 fr. »

LES SEPT DORMANTS

LA VILLE D'IRAM ET L'EXCURSION CONTRE LA MECQUE

DU 1^{er} TOBA, FILS DE HEMYAR

Extrait des manuscrits de la Bibliothèque-Musée d'Alger. — Texte arabe,
vocalisé par FLORENCE GROFF. Autographié, in 8° cart. 5 fr.

LA PLUIE DE ROSÉE

Étanchement de la soif.

Traité de flexion et syntaxe, par IBNU HIJAM. Traduit par A. GOGUYER.
In-8° 12 fr

PÉRIODIQUES

Annales du Midi, n° 12, octobre 1891 : SPONT, La gabelle du sel en Languedoc; La taille en Languedoc. — MUTERSE, Le siège d'Antibes 1746-1747. — *Mélanges et documents* : I. Textes romans du Gard (A. Thomas). II. Les capucins de Béziers et le président Pierre d'Ausserre (Douais). III. L'Histoire générale de Languedoc (A. Benoist). IV. Le passage d'une reine d'Espagne en Gascogne, 1714 (Sayous). — Périodiques. — Chronique.

The Academy, n° 1016 : The Hall of Lawford Hall, records of an Essex house and of its proprietors from the Saxon times to the reign of Henry VIII. — HEDDERWICK, Backward glances. — FINCK, Spain and Morocco, studies in local colour. — Lady WILDE, Notes on men, women and books. — Fr. HARTMANN, The life and doctrines of Jacob Boehme. — Notes on Herodas, IV (Headlam). — Culex, p. p. LEO.

The Athenaeum, n° 3339 : Sir William MUIR, The Caliphate, its rise, decline and fall (la première partie est vivante; la seconde, sur les Ommyades, est moins bonne). — CLARKE, A history of tithes. — Sir Owen Tudor BURNE, Clyde and Strathnairn. — LEACH, Visitations and memorials of Southwell Minster. — The true source of Chaucers Boethius (Skeat). — Dict. of national biography (futurs art. Morse-Mytton).

Literarische Centralblatt, n° 44 : BLAU, Masor. Unters. — WIEDEMANN, Gesch. von Alt-Aegypten (très recommandable, quoique contestable sur beaucoup de points). — Gans, Chronikartige Weltgesch., p. p. GRÜNWALD. — RICHTER, Verwaltungsgesch. der Stadt Dresden (il valait mieux donner un recueil de documents ou d'extraits). — GOMPERZ, Philodem u. die aesthet. Schriften der Herculan. Bibliothek. — PAULSON, Fragm. vitae sanctae Catharinae (cf. *Revue*, n° 44). — RESTORI, Letteratura provenzale (pour le grand public, mais au courant). — Ein altfr. Marienlob, p. p. ANDRESEN. — WETZ, Shakspeare vom Standpunkte der vergl. Literaturgesch. I. Die Menschen (relève de Ludwig, de Klein et surtout de Taine). — ZÖLLER, Die Universitäten u. tech. Hochschulen. — OUROUSOW, Ueber erste Erziehung.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : SCHÜRER, Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter J. C., I. 2° édit. — BOSSENGE, Die Send. Augustins zur Bekehr. der Angelsachsen, 596-604 (dissertation pour le doctorat, du soin, mais de la prolixité, et pas de méthode). — ALTMANN, Die Doctordissertationen der deutschen Univ. 1885-86. 1889-90. — MARGOLIOUTH, An essay on the place of Ecclesiastics in Semitic literature (ne peut être approuvé). — RHYS, Studies in the Arthurian legend (« repose sur des piliers lézardés et n'est pas élevé d'après un bon plan »). — POLLACK, Hippodromica (remarquable). — CONSRUCH, De veterum περί ποιήματος doctrina (soigné). — ULLRICH, De libri secundi Tibulliani statu integro et compositione. — TEN BRINK, Beowulf, Untersuchungen (seront longtemps instructives et utiles sur ce domaine). — Laberinto amoroso, p. p. VOLLMÖLLER; Span. Funde. — CUNTZ, Agrippa u. Augustus als Quellschriftsteller des Plinius in den geogr. Büchern der Natur. Hist. (exact et sûr), — Zeitschrift für die Gesch. des Oberrheins, VI, 1 u. 2. — Correspond. diplom. de Talleyrand, Londres, 1830-34, p. p. PALLAIN. — SAKUYA YOSHIDA, Geschichtl. Entwickel. der Staatsverf. u. des Lehnwesens von Japan (plein d'intérêt).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M- Ad. Regnier, membre de l'Institut.

Sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions, avec variantes, notes, notices, lexiques et albums, contenant des portraits, des fac-similés, etc.

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE
AUGMENTÉE

des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices,

Par A. de Boislisle, membre de l'Institut,

et suivie d'un Lexique des mots et locutions remarquables.

Mise en vente du tome VIII. — Un volume in-8, broché 7 fr. 50 »

Ce volume comprend : Mémoires de Saint-Simon (1701). — Appendice : Première partie : Addition de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* (nos 345-386). — Seconde partie : Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. Tables.

L'ouvrage complet formera environ 30 volumes in-8 à 7 fr. 50.

Les sept premiers volumes ont paru précédemment. Chaque volume in-8, broché 7 fr. 50 »

Il a été tiré 200 exemplaires sur papier grand vélin, à 20 fr. le volume, et il est fait en outre une édition dans le format in-4, sur papier de luxe, ornée d'environ 500 gravures. Cette édition est tirée à 85 exemplaires seulement, savoir :

60 exemplaires sur papier Whatman, à 80 fr. le vol.; 15 sur papier de Chine, à 100 fr.; 10 sur papier du Japon, à 150 fr. Il reste un seul exemplaire de ce dernier papier.

LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES

ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

STENDHAL

Par M. Edouard Rod.

Un volume in-16 avec une photogravure, broché 2 fr. »

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

ALFRED DE VIGNY

Par M. Maurice Paléologue

ONT DÉJÀ PARU :

Victor Cousin, par M. Jules Simon. 1 vol.

Madame de Sévigné, par M. Gaston Boissier, membre de l'Académie française. 1 vol.

Montesquieu, par M. Albert Sorel, de l'Institut. 1 vol.

George Sand, par M. E. Caro, de l'Académie française. 1 vol.

Turgot, par M. Léon Say, de l'Académie française. 1 vol.

A. Thiers, par M. P. de Rémusat, 1 vol.

D'Alembert, par M. Joseph Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol.

Vauvenargues, par M. Maurice Paléologue. 1 vol.

Madame de Staël, par M. Albert Sorel, de l'Institut. 1 vol.

Théophile Gautier, par M. Maxime du Camp, de l'Académie française. 1 vol.

Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède Barine. 1 vol.

Madame de La Fayette, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française. 1 vol.

Mirabeau, par M. Edmond Rousse, de l'Académie française. 1 vol.

Rutebeuf, par M. Clédat, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

J. DE LA FONTAINE

ŒUVRES

MISE EN VENTE DU TOME VIII. Nouvelle édition, revue sur les autographes et sur les anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, de fac-similes, etc., par M. Henri Regnier.

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 80

Ce volume comprend : *Avertissement*. — *Les Amours de Psyché et de Cupidon* — *Fragments du Songe de Vaux*. — *Opuscules en prose et épîtres didactiques*. — *Poésies diverses* : *Élégies, Odes, Pièces mêlées*. — *Traductions en vers*.

Les sept premiers volumes sont en vente. Prix de chaque vol. in-8, broché, 7 fr. 80

MARQUIS DE SOURCHES

MÉMOIRES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte Gabriel-Jules de COSNAC et Edouard PONTAL, archiviste paléographe.

MISE EN VENTE DU TOME XI. Embrassant la période de janvier 1708 à juin 1709.

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 80

Les dix premiers volumes (septembre 1681 — décembre 1707) ont paru précédemment. Chaque volume..... 7 fr. 80

CICÉRON

DISCOURS DE CICÉRON CONTRE VERRÈS

Divinatio in 2. Cœcilium

Texte latin publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et un index, par Emile Thomas, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de Lille.

Un volume in-8 broché..... 2 fr. 80

(Collection d'éditions savantes.)

FERDINAND BRUNETIÈRE

ÉTUDES CRITIQUES

SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

QUATRIÈME SÉRIE. — Alexandre Hardy. — Le roman français au dix-septième siècle. — Pascal. — Jansénistes et Cartésiens. — La philosophie de Molière. — Montesquieu. — Voltaire. — Rousseau. — Les romans de Madame de Staël.

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 80

Les trois premières séries sont en vente. Prix de chaque vol. in-16..... 3 fr. 80

CH. LENIENT

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LA POÉSIE PATRIOTIQUE EN FRANCE AU MOYEN ÂGE

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 80

A. MÉZIÈRES, de l'Académie française

LA VIE DE MIRABEAU

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 80

RENÉ WORMS,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE.

LA MORALE DE SPINOZA

Examen de ses principes et de l'influence qu'elle a exercée dans les temps modernes. Ouvrage couronné par l'Institut, (Académie des sciences morales et politiques.)

Un volume in-16, broché..... 3 fr. 80

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉS

SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES

Troisième volume.

DU PRÉTENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX

Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi
d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques.

PAR MAURICE VERNES

Directeur-adjoint.

SECONDE PARTIE. — *Les noms divins et le polythéisme primitif. — Les espérances messianiques, le Ciel, l'Enfer. — Le polythéisme étranger. — Examen des écrits prophétiques.*

Un beau volume in-8. 7 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue historique, nov. déc. : JULLIAN, Ausone et son temps, I. — TESSIER, La chronique d'Ekkehard. — XÉNOPOL, L'empire valachobulgare. — CARTELLIERI, La naissance de Philippe-Auguste. — VAUCHELET, Le général Gobert, I. — *Bulletin* : France (Molinier et Monod); Italie (Cipolla). — *Comptes rendus* : ALLART, Hist. des perséc. de l'Eglise, IV et V (honnêteté scientifique et consciencieuse érudition). — STEPHENS, A history of the French revol. I (des erreurs, des bizarreries, des banalités; œuvre sympathique à la Constituante). — MALLESON, Akbar, Dupleix; Sir William Wilson HUNTER, Dalhousie; Sir Richard TEMPLE, Lord Lawrence. — KRUMBACHER, Gesch. der byzant. Liter. (le premier travail d'ensemble sur le sujet; soin, conscience, modestie remarquables; service capital rendu aux études byzantines). — DENIS, La fin de l'indép. bohème (de très grande valeur). — STRINDBERG, Relat. de la France et de la Suède (mal composé, absence complète de sens et de connaissances historiques). — SCHLITZER, Kaiser Franz u. die Napoleoniden (pièces intéressantes).

The Academy, n° 1017 : WESTCOTT, Essays in the history of religious thought in the West. — The life of Robert Coates. — The Rauzat-us-safa or Garden of Purity I, 1, transl. by REHATSEK p. p. ARBUTHNOT. — Classical books : HOLDEN, Thucydides, VII; MARCHANT, Thucydides, II; TURNER, Plato, Protagoras; MORICE, Loculi, a Junior Latin reading-book; Th. REINACH, La Républ. athén. trad. en français pour la première fois (bien fait); BIESE, Griech. Lyriker in Auswahl für den Schulgebr. — Notes on Herodas (Kenyon, Jevons, Hardie, Tyrrell, Crawley, Nicholson). — The Old-English Celmertmonn (Bradley). — CODRINGTON, The Melanesians, studies in their anthropology and folklore. — Notes on some Pali and Jaina Prakrit words. Autti (Morris). — Indian Numismatics (V. A. Smith). — The Chester pigs of lead (Rhys).

The Athenaeum, n° 3340 : WINGATE, Madhiism and the Egyptian Sudan, being an account of the rise and progress of Madhiism and of subsequent events in the Sudan to the present time. — PEARSON, The fragm. of Zeno and Cleanthes (« a valuable addition to the literature of Greek philosophy »). — The Roxburgh ballads, XXI p. p. EBSWORTH — Public. of the Huguenot Society of London, VI, Despatches of Michele Suriano and Marc Antonio Barbaro, 1560-1563 p. p. Sir Henry LAYARD. — Sir E. W. WATKIN, Alderman Cobden of Manchester, letters and reminiscences of Richard Cobden. — Guide Books : Guides Joanne, Grèce continentale et îles; TIRARD (H. M. and N.), Sketches from a Nile steamer for the use of travellers in Egypt; Illustrated Guide to the Riviera. — The verb « to slate » (Skeat). — Lamb's John Woodvil, I (J. Dykes Campbell). — James Parton (not. nécrol). — Roman remains at Chester (Haverfield).

The Classical Review, nov. : CLAPP, Bayfield's doctrine of the conditional sentence. — NICHOLSON, Notes on some fragm. of Menander. — CAMPBELL, Notes on the Antiope. — LINDSAY, Latin accentuation. — SCHWENKE, Appar. crit. to the Natura deorum. — *Comptes rendus* : SCHRADER, Porphyrii quaest. Homer. ad Odysseam pertin. relig.; NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade; PLUMMER, The general epistles of St James and St Jude; WILCKEN, Tafeln zur aelt. griech. Palaeogr.; GRAUX et A. MARTIN, Facs. de ms. grecs d'Espagne; LIEBENAM, Zur Gesch. u. Organ. des röm. Vereinswesens; FREEMAN, Hist. of Sicily; SMITH, Dict. of antiq. 3^e éd.; Val. Max. p. p. KEMPF; Juvenal VII p. p. HILD; R. FOERSTER, De Apulei Physiognomia; Isocrates, Evagoras p. p. CLARKE; Sabinae Corolla, 4^e éd.; GRAVES, The burial customs of the ancient Greeks. — Notes : Πολλοὶ καὶ ἄλλοι (Humphreys); Scholia on the Electra of Euripides.

pides (Keene); Notes on Propertius (Mulvany); Tisidium (Rushforth); Pronunc. of Suidas (Sandys); Suum cuique (F. W. Thomas); Herod. VIII, III (Richards). — *Archaeology*: Monthly record; Theatre at Megalopolis.

Literarisches Centralblatt, n° 45: Abälards Tract. de unitate et trinitate divina, aufgef. u. erstmals hrsg. von Stölzle. — The apology of Aristides p. p. Harris. — Jerusalem, Laura Bridgman. — Læwenthall, Pseudo-Aristoteles ueber die Seele (cf. *Revue*, n° 39). — Reich, Grillparzer's Kunstphilosophie. — Trautmann, Lehre vom Schönen. — Fitte, Das staatsrechtl. Verh. des Herzogtums Lothringen zum deutschen Reich (cf. *Revue*, n° 42). — Harless, Beitr. zur Kenntn. der Vergang. des belg. Landes in Skizzen zur Gesch. vom Amt u. Freih. Hückeswagen. — Von Hirschfeld, Friedrich Franz II, Grossherzog von Mecklenburg-Schwerin u. seine Vorgänger. — De Beauregard, Le circulaire 94, de Paris à Vienne par Oberammergau. — Zeitlin, Bibl. hebraica Post-Mendelssohniana; Michael, Umfass. bibliogr. u. literarhist. Wörterbuch des rabbin. Schrifttums. — Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, I solide et utile travail, qu'il faut continuer). — Rahstede, Wander. durch die franz. Literatur, I. Voiture 1597-1648 (très intéressante étude sur Voiture).

Deutsche Literaturzeitung, n° 45: Lipsius et Bonnet, Acta apostol. apocrypha, I. — Lipsius, Die apocr. Apostelgesch. u. Legenden. — Woltersdorf, Gesch. u. Verf. der evang. Landeskirche in Preussen, ges. Aufsätze-Herbarts pädag. Schriften, p. p. Bartholomäi, 5° ed. p. p. Sallwürk. — Diwan al Ahtal, p. p. Salhani, I. — Arist. politeia p. p. Kaibel et Wilamowitz (beaucoup de corrections). — Hey, Semas. Studien; Hölzer, Beitr. zu einer Theorie der latein. Semas. — Schönbach, Ueber eine Grazer Hs. lat. deutscher Predigten (très suggestif). — Stricker, De düdesche Schlömer p. p. Bolte (très bien édité). — Timon, Shakspeares Drama in seiner natürl. Entwick (beaucoup de chaleur et peu de méthode). — Die Chron. der westf. u. nieder. Städte, II. Soest; Hansen, Westfalen u. Rheinland im XV Jahrh. I. Die Soester Fehde. II. Die münster. Stiftsfehde. — Hübner, Ein Jahr meines Lebens. — Lucas, A historical geogr. of the British colonies, II (excellent). — C. Robert, Der Pasiphaesarkophag (instructif). — Post, Ueber die Aufg. einer allg. Rechtswiss. — Greinz, Liederfrühling aus Tyrol. — Goldmann, Richard Voss (détaillé et fait avec soin et amour). — Baier, Aus der Vergangenheit, akad. Reden u. Vorträge.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45: F. Müller, Zum Kampf bei Pylos nach Thukydides IV, 8-14, II. — Verrall, Ion, with a transl. wito English verse and introd. and notes. — Schirlitz, Beitr. zur Erkl. der Rede des Sokrates in Platons Symposion. — Bessel, Conjecturale Diodorae (du savoir et de la critique). — De finibus p. p. Giambelli, II, 4-5. — Occioni, Scritti di letteratura latina (études savantes et sous une forme élégante). — S. Levi, Quid de graecis veterum ludorum monumenta tradiderint. — A. Schneider, Zur Gesch. der Flöte in Altertum (essai malheureux). — Schumacher, Beschreib. der Samml. antiker Bronzen in Karlsruhe. — Allen, Notes on Greek ms. in Italian libraries (cf. *Revue*, n° 39). — Kallenberg, Ueber den griech. Artikel (méritoire). — Florilegium graecum, V-X (in usum primi gymnasiorum ordinis collectum a philologis Afranis).

Theologische Literaturzeitung, n° 22: Blake, How to read Isaiah. — Röhrich, Biblioth. geogr. Palaestinae (cf. *Revue*, n° 43). — Cypriani Galli poetae Heptateuchos p. p. Peiper (cf. *Revue*, n° 35). — Schwarlose, Der Bilderstreit, ein Kampf der griech. Kirche um ihre Eigenart u. um ihre Freiheit — Lettere di S. Alfonso Maria de' Liguori, I e II.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, 56, RUE JACOB, PARIS.

DELABORDE (H.-F.)

L'EXPÉDITION DE CHARLES VIII EN ITALIE

HISTOIRE DIPLOMATIQUE ET MILITAIRE

Ouvrage publié sous la direction et avec le concours de M. Paul d'Albert de Luynes et de Chevreuse, duc de Chaulnes, et illustré de 3 photogravures, 2 chromolithographies, 5 planches tirées à part et de 138 gravures dans le texte.

1 vol. in-4. — Broché, 30 fr. — Relié plaque tr. dorées, 40 fr. — Reliure amateur, 40 fr.

GRUYER (A.), membre de l'Institut.

VOYAGE AUTOUR DU SALON CARRÉ

MUSÉE DU LOUVRE

Ouvrage illustré de 40 magnifiques héliogravures. 1 vol. gr. in-4 de 600 pages. — Broché, 50 fr. — Relié plaque ou amateur, 65 fr. — Il a été tiré 150 exemplaires numérotés (1 à 150) sur papier impérial du Japon avec double suite de gravures sur chine, 200 fr. — 50 exemplaires numérotés (151 à 200) sur papier vélin à la forme, 120 fr.

RAYET (Olivier), ancien membre de l'école française d'Athènes, professeur d'archéologie à la Bibl. nationale

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'ART

Réunies et publiées avec une notice biographique sur l'auteur, par Salomon Reinach. — 1 vol. in-4, illustré de 5 photogravures et de 112 gravures. Broché, 10 fr.

REINACH (Salomon).

BIBLIOTHÈQUE DES MONUMENTS FIGURÉS GRECS ET ROMAINS

VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN GRÈCE ET EN ASIE MINEURE

Sous la direction de M. Philippe Le Bas (1842-1844). Planches de topographie, de sculpture et d'architecture, publiées et commentées. Vol. I. in-4, 30 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MONUMENTS FIGURÉS GRECS ET ROMAINS

PEINTURES DE VASES ANTIQUES

Recueillis par Millin (1808) et Millingen (1813). Vol II. in-4..... 30 fr. >

ANTIQUITÉS NATIONALES

Description raisonnée du musée de Saint-Germain-en-Laye. Époque des alluvions et des cavernes. Ouvrage acc. d'une héliogravure et de 135 gravures dans le texte. 1 vol. 10 fr. >

CHRONIQUE D'ORIENT

Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique de 1883 à 1890. Un fort volume in-8 Jésus illustré de 787 pages 15 fr. >

REINACH (Théodore).

MITHRIDATE EUPATOR

ROI DE PONT.

Ouvrage illustré de 4 héliogravures, 3 zincogr. et 3 cartes. 1 vol. in-8... 10 fr. >

SCHLUMBERGER (Gust.)

UN EMPEREUR BYZANTIN AU X^e SIÈCLE

NICÉPHORE PHOCAS

Ouvrage illustré de 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. 1 vol in-4, broché, 30 fr. — Relié plaque ou amateur. 40 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47

Vingt-cinquième année

23 novembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BULLETIN DU FOLK-LORE
ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DU FOLK-LORE WALLON
DIRECTEUR : Eug. MONSEUR

Abonnement annuel..... 6 fr. »

STRASBOURG ET BOLOGNE

RECHERCHES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR LES ÉTUDIANTS ALSACIENS IMMATRICULÉS A L'UNIVERSITÉ DE BOLOGNE
DE 1289 A 1562.

PAR P. RISTELHUBER

In-8..... 3 fr. 80

LE SURNATUREL
DANS LES CONTES POPULAIRES
PAR Ch. PLOIX

Un volume in-18..... 3 fr. »

PERIODIQUES

Romania n° 80, octobre 1891 : BATIOUCHKOV, Le débat du corps et de l'âme (fin). — P. MEYER, Nouvelles catalanes inédites (fin). — *Mélanges* : Coquilles lexicographiques (Hatzfeld et A. Thomas : basconette, bateuil, bérubleau, borgue, boujeau, bousure, bouteau, brairète, bran, bresagne, brutier, bruyer). — Périodiques. — Chronique.

The Academy, n° 1018 : ROCKHILL, The land of the Lamas, notes of a journey through China, Mongolia and Tibet. — FITZGERALD, Life of James Boswell of Auchinleck. — The golden treasury of the best songs and lyrical poems in the English language (nouvelle édition revue et augmentée). — S. AMEER ALI, The spirit of Islam (remarquable). — LYNCH, Modern authors, a review and a forecast. — Recent theology. — Prince Louis Lucien Bonaparte (not. néc.) — Shelley's centenary. — Notes on Herondas (Palmer, Winbolt, Hall, O'Neill). — Loculi (Morice). — KRUMBACHER, Gesch. der byzant. Liter. (mine admirable d'informations). — Sanskrit asva, water (Sibree). — De Rougé, Geogr. anc. de la Basse-Egypte. — An ancient tombstone at Inishowen (Macclure). — The Irganat of Shalmaneser II (Tomkins). — The Chester pigs of lead (Haverfield).

The Athenaeum, n° 3341 : FROUDE, The divorce of Catherine of Aragon (essai de justifier Henry VIII). — Dundas of Fingask. — La Morte Darthur p. p. SOMMER, trois volumes. — HODDER, G. F. Angas, father and founder of South Australia. — An early Polish ms (Naganowski). — The Petrie Papyri, V (Mahaffy). — Mrs Browning's early poem « the battle of Marathon ». — Kirkstall Abbey (Micklethwaite). — Racine's dramatic works, transl. by BOSWELL.

Literarisches Centralblatt n° 46 : SAMOUILLAN, Olivier Maillard (intéressant, mais haine fanatique contre la Réforme). — GROSSE, Spencers Lehre von dem Unerkennbaren. — ZIVI, Der Comm. des Maimonides zum Tractat Demai. — BLENCKE, Die Trenn. des Schönen vom Angenehmen in Kants Kritik. — NIEMANN, Das Oldenb. Münsterland, II (cf. *Revue*, n° 37-38). — BODEMANN, Aus den Briefen der Herzogin Elis. Charlotte von Orleans. — Mem. des Fürsten Talleyrand, I (lire dans cet art. Bacourt et non *Baroult*). — PAPADIMITRACPOULOS, Nouv. docum. épigr. démontrant l'antiquité de la prononc. des Grecs modernes (ne voit pas et ignore tout ce qui est contraire à sa thèse). — Ciceros philos. Schriften, Auswahl p. p. WEISSENFELS. — ARMENO, Peregrinaggio di tre giovani, figliuoli del re de Serendippo nach dem aelt. Drucke vom J. 1557 p. p. GASSNER, mit einem antikrit. Vorworte von VARNHAGEN. — SCHUMACHER, Beschreib. der Samml. antiker Bronzen zu Karlsruhe. — HÜBSCH, Die Reform auf dem Gebiet der Volksschule im Hochstift Bamberg, 175-1795.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : KRENKEL, Beitr. zur Aufhell. der Gesch. u. der Briefe des Apostels Paulus. — TOCCO, Giord. Bruno, Opere latine e inedite. — NOACK, Iliupersis, de Euripidis et Polygnotti quae ad Troiae excidium spectant fabulis (sagace, mais souvent contestable). — Aristotelis Ethica Nicomachea p. p. BYWATER (clair et soigné). — Plauti reliq. Ambrosianae p. p. STUEDEMUND (inachevé, et pourtant l'œuvre la plus remarquable de Studemund). — Albrecht von Eyb, Deutsche Schriften p. p. HERRMANN (travail très solide). — Erlanger Beitr. zur engl. Philologie, p. p. VARNHAGEN, I u. II : LINOW, The desputisoun bitwen the bodi and the soule; BUCHHOLZ, Die Fragm. der Rede der Seele an den Leichnam in zwei Hs. — GIESEBRECHT, Gesch. der deutschen Kaiserzeit, V, 2. — SIMONSFELD, Analekten zur Pabst = und Conciliengesch. im XIV u. XV Jahrh. (important). — TAYSEN, Die äussere

Erschein. Friedrichs II. — GÖTTE, *Gesch. der deutschen Einheitsbeweg.* (cf. le présent numéro). — ZIMMERLI, *Die deutsch-franz. Sprachgrenze in der Schweiz*, I (très intéressant et instructif). — BURCKHARDT, *Das Repertoire des weim. Theaters unter Goethe* (très utile).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 21 : *Erinn. aus dem Leben von Boyen*, p. p. NIPPOLD (plein d'intérêt par les anecdotes et les traits personnels, par les peintures de caractères, surtout par la personnalité de Boyen lui-même). — PFLUGK-HARTUNG, *Untersuch. zur Gesch. Konrads II* (très long art. de Steindorff). — *Quellen zur Frankfurter Gesch.* p. p. GROTEFEND, II. — ETIENNE, *La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XI^e siècle* (rien de nouveau et beaucoup d'hypothèses et d'erreurs).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : *Vom Akropolismuseum in Athen* (Lolling). — *Bädekers Palästina und Syrien*. — Hesiode, p. p. SITTL (très remarquable, nous fait connaître deux nouveaux ms.). — Xenophon, *Cyropedeia*, VI, VII, VIII, p. p. HOLDEN (très utile). — FLIERLE, *Nachahm. des Demosthenes, Thukydides u. Xenophon in den Reden der Röm. Archäol. des Dionysius von Halicarnasse*. — SCHNEIDER, *De aliquot libris Diodori Siculi scriptis* (clair et méthodique). — Juvénal, VII, p. p. URI, p. p. HILD (le travail de Hild fait bien augurer de sa future édition complète de Juvénal). — *De Oratore, Brutus, Orator*, etc., p. p. FRIEDRICH (« granpe opus »). — Fessler, *Institutiones patrologiae*, p. p. JUNGSMANN, I (« manque d'impartialité et d'objectivité », mais rendra des services). — GOLDSTAUB, *De ἀδελφά notionē et usu in jure publico attico* (soigné, mais diffus). — PAPPRTZ, *Thurii, seine Entst. u. Entwick. bis zur sicil. Expedition*. — MIDDLETON, *The engraved gems of classical times* (fait avec soin). — *Festschrift zur Feier des 25^{en} Bestehens des Gymnasiums zu Jauer*.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, VI, 1 Hef : JUDEICH, *Die Schlacht bei Adrianopel*, 9 august 398. — DAVIDSOHN, *Enst. des Consulats*, mit bes. Berücks. des Comitats Florenz Fiesolē. — STIEVE, *Herzog Maximilian von Baiern und die Kaiserkrone*. — *Kleine Mitt.* : WEGELE, *War der Dichter der Göttlichen Komödie der Verfasser der Schrift De Monarchia*; SCHELLHASS, *Zur Trierer Zusammenkunft 1473*; VARGES, *Weichbilsrecht u. Burgrecht*; WICHERT, *Zur oberrhein. Histogr. des XIV Jahrh.*; HEIGEL, *Frankreich u. die Wittelsbacher nach franz. Gesandtschaftsinstructionen*; SCHMITT, *Die Send. von Pechlin nach Petersburg 1760*; HÜFFER, *Haugwitz nach der Schlacht bei Austerlitz*. — *Berichte u. Bespr.* : *Neuere Englische Liter. seit dem XVI Jahrh.* (Brosch); *Neuere Liter. zur Gesch. Englands im M. A.* (Liebermann). — *Nachrichten u. Notizen*. — *Bibliogr. zur deutschen Gesch.* : déc. 1890-juin 1891 (Allgemeines); mars-juin 1891 (M. A. und Neuzeit), bearb. von MASSOW.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

Instructions adressées par le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques aux Correspondants du Ministère de l'Instruction publique.

III

RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

CONSEILS AUX ARCHÉOLOGUES ET AUX VOYAGEURS

Un beau volume in-8, avec une carte et de nombreuses illustrations.... 6 fr. »

— LE MÊME. Edition in-18, format des *Guides Joanne*..... 5 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28.

LA BRODERIE DU XI^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

D'APRÈS DES SPÉCIMENS AUTHENTIQUES ET LES ANCIENS INVENTAIRES

PAR M. LOUIS DE FARCY

In-folio en cartons, avec environ 125 planches. 100 fr. »
La livraison II vient de paraître. Elle est fournie gratuitement aux souscripteurs, qui sont priés de la faire retirer par leurs commissionnaires à Paris, contre un reçu. Une troisième livraison, complétant l'ouvrage, paraîtra prochainement et sera aussi fournie gratuitement.

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE JUIVE

A L'USAGE DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PRIMAIRE ET SECONDAIRE
ET DE L'ENSEIGNEMENT DANS LA FAMILLE

PAR M. MAURICE VERNES,

Directeur-adjoint à l'Ecole pratique des hautes-études.

Un vol. in-18 cartonné. 2 fr. »

LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE CHEZ LES MUSULMANS

D'ALGÉRIE

Ses lois sous la domination française. — Constitution de l'état civil musulman.

PAR M. ERNEST MERCIER

ANCIEN MAIRE DE CONSTANTINE

In-8, broché. 1 fr. 50

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

TOME IX

LES MUSULMANS A MADAGASCAR ET AUX ILES COMORES

PREMIÈRE PARTIE : LES ANTAIMORONA

PAR M. G. FERRAND

Un vol. in-8. 3 fr. 50

COLLECTION DE REPRODUCTIONS DE MANUSCRITS

AUTEURS GRECS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE M. ALLÈGRE

LA POÉTIQUE D'ARISTOTE

Manuscrit 1744, fonds grec de la Bibliothèque nationale.

PRÉFACE DE M. HENRI OMONT

Petit in-4. 17 fr. »

DEMOSTHENIS ORATIONUM CODEX Σ

Fac-similé du manuscrit grec 2934 de la Bibliothèque nationale.

PUBLIÉ PAR M. HENRI OMONT.

Deux volumes in-folio comprenant 1,066 pages en phototypie. Prix. 600 fr.
La souscription à 400 francs est close. — Nous informons nos souscripteurs que l'impression est commencée. L'ouvrage paraîtra au commencement de 1892.

Le Fuy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 24.

N° 48

Vingt-cinquième année

30 novembre 1891

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGTIÈME

Textes Taoïstes

TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4 20 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, XXIII, n° 2, mars-avril : E. AMÉLINEAU, Un tombeau égyptien. — E. BABELON, La tradition phénicienne du déluge. — L. HORST, Études sur le Deutéronome. — I. GOLDZIEHER, Glanures païennes dans l'Islam. — Dr FAUST, Oryx et les étoiles filantes. — Un office bouddhique au musée Guimet. — *Revue des livres* : E. HARDY, Der Buddhismus nach älteren Pāli-Werken. — A. HILLEBRANDT, Die Sonnwendfeste in Alt-Indien. — E. ARCHINARD, Israël et ses voisins asiatiques (beau livre). — E. RAFIN, Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. — E. JOHNSON, The rise of christendom (paradoxe à la Hochart, qu'on s'étonne de voir réfuté si longuement). — F. PATETTA, Le Ordalie (prouve une fois de plus les rapports entre l'histoire du droit et l'histoire des religions). — E. POTTIER, Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (cf. *Revue*, n° 8).

— XXIII, n° 3, mai-juin : A. BOUCHÉ-LECLERCQ, Tyché où la Fortune. — Paul REGNAUD, Les origines du mythe d'Auroa. — Lucien DOLLFUS, Un saint du XI^e siècle, Domingo de Silos. — L. LEBLOIS, Christianisme et Bouddhisme. — *Revue des livres* : DE C. HARLEZ, I-Li. — G. WISSOWA, De feriis anni Romanorum uetustissimis (important.) — Travaux récents de W. DRECHSLER, SCHAAFHAUSEN, et WIEDEMANN, sur le culte des divinités alexandrines le long du Danube et du Rhin. H. BOIS, Essai sur les origines de la philosophie judéo-alexandrine (bon). — E. HATCH, The influence of Greek ideas and usages upon the Christian church. — J. BAISSAC, Les grands jours de la sorcellerie (cf. *Revue*, n° 2).

— XXIV, n° 1, juillet-août : C. PIEPENBRING, Histoire des lieux de culte et du sacerdoce en Israël. — A. AUDOLLENT, Bulletin archéologique de la Religion romaine pour 1890. — L. FINOT, La religion et le théâtre dans l'Inde. — L. MASSEBIEAU, La langue originale des actes des saintes Perpétue et Félicité. — *Revue des livres* : MAX MÜLLER, Physical religion (intéressant, mais apprendra peu à ceux qui ont suivi les travaux du savant professeur). — E. HARTLAND, The science of fairy tales (modèle de méthode dans l'application de la mythologie comparée à l'étude des contes populaires). — W. FORCHHAMMER, Prolegomena zur Mythologie (l'auteur est un apôtre... qui prêche dans le désert). — L. GAUTIER, La mission du prophète Ezéchiel.

La Révolution française, n° 5, 14 nov. 1891 : BUSSIÈRE, La Révol. en Périgord. — VIGUIER, La réunion d'Avignon et du Comtat à la France. — M. B. Les sources de l'histoire de la Révol., art. de Saint-Joanny (dans le journal La Ville de Paris, 1883-1884). — Documents inédits : la Vendée en juin 1793 (lettre de Goupilleau et de Jard-Panvillier). — Chron. et bibliogr. : P. de CASTERAS, La société toulousaine à la fin du XVIII^e s. (sera lu avec plaisir et profit). — DESCHAMPS, Hist. de la question coloniale en France (intéressant, bien qu'un peu sommaire).

The Academy, n° 1019 : Macchiavelli, Il Principe, p. p. BURD, with an introd. by Lord ACTON. — Sir Edwin ARNOLD, Seas and lands. — WATTS, Life of Miguel de Cervantes (plein de détails). — Ten years of Upper Canada in peace and war 1805-1815, being the Ridout letters, with annot. by Matilda. EDGAR, also an appendix of the narrative of the captivity among the Shawanese Indians 1788 of Ridout, afterwards surveyor-general, and a vocabulary compiled by him of the Shawanese language. — The ballade adressed by Eustache Deschamps to Geoffrey Chaucer (Toynbee). — Notes on Herodas (Palmer). — The Divan-i-Hafiz, transl. for the first time out of the Persian into English prose, with critical and explan. remarks, with an introd. preface, a note on

Sufi-ism and a life of the author, by Lieut.-Col. H. W. CLARKE (art. de Vambery). — The introd. of Buddhism into China (Allen). — Salomon REINACH, *Chroniques d'Orient*, docum. sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique (à la fois instructif et vivant). — Führer's excavations at Mathurâ (V. A Smith). — The Chester pigs of lead (Rhys).

The *Athenaeum*, n° 3342 : CRAUFURD, General Craufurd and his light division, with many anecdotes, a paper and letters by Sir John Moore, and also letters from the Right Hon. W. Windham, the Duke of Wellington, Lord Londonderry, and others. (a useful « *mémoire pour servir* »). — HALL, The antiquities and curiosities of the Exchequer. — PARKE, My personal experiences in Equatorial Africa as medical officer of the Emin Pasha Relief Expedition. — NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade (fait avec soin et sera utile). — Letters of Catherine Hutton. — G. Rosen (not. nécrol.). — Lamb's John Woodvil, VI (J. D. Campbell). — Elkanah Settle (lettre de 1718 au roi). — ROGET, A history of the Old-Water-Colour Society. — Notes from Rome (Lanciani). — Notes from Egypt.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : SCHÜBER, *Gesch. des jüd. Volkes im Zeitalter J. C. 2^e éd. I, 2.* — MÖLLER, *Lehrb. der Kirchengesch. II. M. A.* (remarquable). — FULD, Beth aharon. — Saadya de Fayyoun, comm. sur le Yefer Sesira, ou livre de la Création p. p. Mayer LAMBERT. — BROWN, The genesis of the United States, 1605-1616 (une foule de détails, beaucoup d'exactitude et de conscience). — IRMER, Die Verhandl. Schwedens n. seiner Verbündeten mit Wallenstein u. dem Kaiser, III, 1663-64 (très intéressant). — Moltke, *Gesch. des Krieges 1870-1871.* — RATZEL, *Anthropogeographie.* — Sutta Nipāta, eine Samml. von Gesprächen, welche zu den canon. Büchern der Buddhisten gehört, aus dem Engl. übers. von FAUSBÖLLE. — Libanii apologia Socratis, p. p. ROGGE (assez bon, manque de sûreté). — ZAKAS, *Recherches sur Eschyle* (en grec; beaucoup de choses instructives). — LUNGO (del), Beatrice nella vitta, poesia del secolo XII (très méritoire). — Dissert. Hallenses, XII, 1.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : NOELDECHEN, Tertullien (d'abondants matériaux). — RITTER, Dreissig Jahre protest. Mission in Japan. — G. GORRRES, *Studien zur Griech. Mythologie, II* (« constructions et polémiques sans but »). — BOLIN, Feuerbach. — HOCHEGGER, Die Blockbücher mit besond. Rücksicht auf den Liber Regum seu Hist. Davidis. — L. v. SCHROEDER, Die Hochzeitsgebräuche der Esten u. einiger anderer finnisch-ugrischer Völkerschaften. — Die Inschr. von Pergamon p. p. FRAENKEL, I (en collaboration avec E. Fabricius et C. Schuchhardt; documents importants; mais le commentaire de Fraenkel devrait être plus précis, plus instructif; ton orgueilleux et provoquant). — WEISE, Charakteristik der latein. Sprache (très utile pour les classes supérieures). — COLLITZ, Die Behandl. des urspr. ausl. ai im Got. Ahd. u. Alts.; JELLINEK, Beitr. zur Erkl. der german. Flexion. — BONET-MAURY, Bürger. — HOLFFT, France, Franceis und Franc im Rolandsliede; Ed. SCHNEEGANS, Die Quellen des sogen. Pseudo-Philomena u. des Officiums von Gerona zu Ehren Karls des Grossen (deux travaux très soignés). — A. BAUER, Liter. u. hist. Forsch. zu Aristoteles' Politeia (bon et instructif, ne sent pas la hâte). — HAYN, Ritter Hilger Quattermart von der Stessen. — ULMANN, Maximilian I (deuxième volume très digne d'éloges). — KECK, Das Leben Edwins von Manteuffel (intéressant, trop d'enthousiasme). — JAMESON, Forsch. u. Erlebnisse im dunkelsten Afrika, *Gesch. der Nachh. der Emin-Pascha-Entsatzexpedition.* — FICKER, Die altchristl. Bildwerke im christl. Museum des Laterans (très satisfaisant et peut même passer pour un modèle). — SÆGMÜLLER,

Die Papstwahlen u. die Staaten von 1447-1555, Nicolaus V, Paul IV; WAHRMUND, Beitr. zur Gesch. des Exclusionsrechtes bei den Pabstwahlen. -- Cleomedis de motu circulari corporum caelestium libri duo, p. p. ZIEGLER.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : PINDAR, The Nemean odes p. p. BURY (méthode qu'on ne peut approuver). — Aristoteles' Metaphysik, übers. von BONITZ, (clair, précis, supérieur à Schwegler). — R. WAGNER, Epit. Vatic. ex Apollodori bibliotheca. — WENDLAND, Neu entdeckte Fragmente Philos (recherches profondes, détaillées, que l'auteur continuera). — HEADLAM, Election by lot at Athens (instructif et très louable). — WILCKEN, Tafeln zur aelt. griech. Paläographie. — Von RÖSSLER, Die Bäder der Grenzkastelle. — KUNTZE, Die deutschen Städtegründungen oder Römerstädte u. deutsche Städte im M. A. (cf. *Revue*, n° 41).

Theologische Literaturzeitung, n° 23 : KAUTZSCH et SOCIN, Die Genesis, 2^e ed. — HOSKIER, A full account and collation of the Greek cursive codex Evangelium 604. — Walker über Lightfoot's Apostolic Fathers, I. — VALLOTON, Die Bibel; DIECKHOFF, Die Inspir. u. Irrtumslosigkeit der hlg. Schrift; HAUG, Die Autorität der hlg. Schrift u. die Kritik; HAUPT, Die Bedeut. der hlg. Schrift für den evangel. Christen; KIER, Bedarf es einer besond. Inspirationslehre; GESS, Die Inspir. der Helden der Bibel u. der Schriften der Bibel. — EUCKEN, Die Lebensansch. der grossen Denker, eine Entwicklungsgesch. des Lebensproblems der Menschheit von Plato bis zur Gegenwart.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juillet : RADLINSKI, Dictionnaires des dialectes Kamtschadales, I. dial. des Aïnos, île de Choumchou. — KARLOWICZ, Sur les abrég. des noms propres polonais. — POREBOWICZ, Catal. des livres castillans du xvi^e siècle (biblioth. de l'univ. de Cracovie).

— Octobre : BOSTEL, Contrib. à l'étude de l'orfèvrerie xvi^e et xvii^e siècles. — SOKOLOWSKI, Quelques mots sur Hans Dürer; Un don ignoré de la reine Hedvige à la cathédrale de Cracovie. — LEPSZY, Notes sur un vase d'argent, travail cracovien fort peu connu. — TOMKOWICZ, Commun. à la Commission de l'hist. de l'art. (11 juillet, 31 déc. 1890). — BLUMENSTOK, Et. sur l'hist. de la propriété immobilière chez les peuplades germaniques, I. L'homme et le sol chez les Francs saliens avant l'inv. de l'Emp. romain.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

LA TURQUIE D'ASIE

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE

STATISTIQUE DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE DE CHAQUE PROVINCE
DE L'ASIE-MINEURE

PAR VITAL CUINET

FASCICULE III

Comprenant les vilayets de Sivas et de Koniah. In-8..... 4 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49

Vingt-cinquième année

7 décembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

• ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME VINGTIÈME

Textes Taoïstes

TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4 20 fr. »

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE

(1883-1884)

Par Charles HUBER

Un fort volume grand in-8, accompagné de nombreux clichés et de cartes et croquis en couleur..... 30 fr. »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1020 : Cox, The centuries of Derbyshire annals ; HALL, The antiq. and curios. of the Exchequer ; Sir Fred. POLLOCK, Oxford lectures and other discourses ; The story of Howard the Halt, of the Banded Man, of Hen Thorir, of the Ere-Dwellers, 2 vol. Done into English out of the Icelandic by W. MORRIS and Eiríkr MAGNÚSSON. — JOHNSTON, Livingstone and the exploration of Central Africa. — HÖBBER, Georg Fife Angas, father and founder of South Australia (intéressant et instructif). — Prince Louis Lucien Bonaparte — Content, contents (Murray). — Confusion of John, Jona, Jonas and Jonah in the author. and revised versions of the N. T. (Chance). — Lermontoff's first duel (Johnston). — The Iphigeneia at Aulis of Euripides p. p. ENGLAND. — The Ogham inscriptions at Ballyknock (W. Stokes). — Recent discoveries in the Egyptian Delta (Sayce).

The Athenaeum, n° 3343, Cooke TAYLOR, The modern factory system ; Victorine JEANS, Factory act legislation, its industrial and commercial effects, actual and prospective. — MONCK, My Canadian leaves ; Marchioness of DUFFERIN, My Canadian journal. — A. MOREL - FATIO, Etudes sur l'Espagne, II (excellent et admirable ouvrage). — GAUDEAU, Les précheurs burlesques en Espagne. — Marquis de Courcy, L'Espagne après la paix d'Utrecht. — The Bustan of Shaikh Muslihu-d-Din Sa'adi photographed from a ms. prepared under the superintendence of PLATTS, further collated with original mss and annotated by ROGERS ; The Diwan-i-Hafiz, transl. for the first time out of the Persian into English prose by H. W. CLARKE. — Philological books : DIXON, Diction. of idiomatic English phrases ; ADDY, Supplem. to the Sheffield glossary ; BEHAGHEL, A short histor. grammar of the German language, transl. by TRECHMANN ; LÖWY, Catal. of Hebraica and Judaica in the library of the Corporation of the City. — Verses by Leigh Hunt. — And shall Trelawny die ? (Latimer). — MOLINIER, Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections. — Kirkstall Abbey (Palmer).

Literarisches Centralblatt, n° 48 : FINKE, Ungedr. Dominikanerbriefe des XIII Jahrh. (intéressant). — HOLTZMANN et ZÖPFEL, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen 2^e éd. — BRANDENBURG, König Sigmund u. Kurfürst Friedrich I von Brandenburg (recherches pénétrantes). — STEINBERGER, Breslavisches Tagebuch 1740-1742, p. p. TRÄGER (attachant, retrace l'entrée et l'établissement des Prussiens à Breslau). — SPRINGER, Der russ. türk. Krieg 1877-1878 in Europa (très fouillé et jugement sûr et solide). — ZÖLLER, Deutsch-Guinea. — MENSI, Die Finanzen Oesterreichs 1701-1740 (vaste travail d'après des pièces d'archives). — BLOOMFIELD, The Kauçika-Sûtra of the Atharva-Veda (fait avec compétence et grand soin). — D'HAUSSONVILLE, M^{me} de La Fayette (rien de nouveau, mais se lit avec plaisir). — KÖRTING, Latein. roman. Wörterbuch, 3-6 (suite d'une entreprise soignée et savante). — VODSKOV, Rig-Veda og Edda eller den Komparative Mytologi (original et scientifique). — BRÉAL, De l'enseign. des langues anciennes (remarquable par l'exactitude des connaissances, la sûreté du jugement, la forme classique ; cf. *Revue*, n° 42). — POKEL, Die Anf. des Volksschulwesens in der Bukowina 1774-1786.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : Theod. de Nyem de scismate p. p. ERLER (la source la plus importante pour l'époque du grand schisme). —

TROELTSCH, Vernunft u. Offenbar. bei Gerhard u. Melanchton (recherches étendues, méthode sûre, jugement théologique). — Hirtzwig, de Gymnasii Moeno-Francof. ratione et statu ad Mentzerum epistola p. p. REINHARDT (sera le bienvenu). — ALBERTS, Linguist. medicin. Beitrag zur Culturgesch. der Türken (soigné et abondant en matériaux). — Dionis Cassii hist. rom. p. p. MELBER, I (progrès sur Dindorf). — PAULSON, Fragm. vitae sanctae Catharinae (cf. *Revue*, n° 44). — KÖSTER, Schiller als Dramaturg (très bon, unit le goût et le savoir). — Schiller, Die Künstler, 1789, p. p. GROSSE (édition soignée). — Laura Soames, An introd. to phonetics (fait avec application d'après Sweet, Evans, Passy, Viotor). — MARTIN, Gesch. des Libanon, ins Arab. über. — Ausgew. Urk. zur Erleut. der Verfassungsgesch. Deutschlands im M. A. p. p. ALTMANN u. BERNHEIM. — WOLF, Der Augsb. Religionsfriede (cf. *Revue*, n° 45). — Denkw. aus dem Leben Gerlachs, Gen. der Inf. I. — A. PHILIPPSON, Der Peloponnes, I. — NIECKS, Chopin als Mensch u. Musiker. — HERKNER, Die soc. Reform als Gebot des wirtsch. Fortschrittes. — HAMERLING, Stat. meiner Lebenspilgerschaft; Lehrjahre der Liebe; POLZER, Hamerling; ROSEGGGER, Persönl. Erinner. an Hamerling.

Gettingische gelehrte Anzeigen, n° 22 : STÖLZLE, Abaelards 1121 zu Soissons verurtheilter Tractatus de unitate et trinitate divina, aufgefunden und erstmals hrsg. (découverte importante). — Martin Luthers Werke, kritische Gesamtausgabe VIII Band. und XIII Band. — FICKER, Die Konfutation des Augsb. Bekenntnisses, ihre erste Gestalt und ihre Geschichte (recherches utiles et fécondes). — G. Müller, 39 Estnische Predigten aus den Jahren 1600-1606, mit einem Vorwort von W. REIMAN.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : Römerstrassen in der Rheinpfalz (Mehlis). — LUDWICH, Hymnus Homericus Mercurii germanice versus. — Cleomedes de motu circulari corporum caelestium p. p. ZIEGLER (bon). — Anabasis p. p. BACHOF, II, 4-7; STRACK, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis; HANSEN, Wörterbuch zu Xenophons Anabasis u. Hellenika. — SITZLER, Abriss der griech. Literaturgesch. (très érudit). — L. MUELLER, Livi Andronici et Naevi fab. reliquiae; De Pacuvii fabulis; De Accii fabulis (indispensables). — Studien auf dem Gebiete des arch. Lateins p. p. STUEDEMUND, II. — WUNDERER, Ovids Werke in ihrem Verh. zur antiken Kunst.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPAPTE, 28

LA TURQUIE D'ASIE

GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE

STATISTIQUE DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE DE CHAQUE PROVINCE
DE L'ASIE-MINEURE

PAR VITAL CUINET

FASCICULE III

Comprenant les vilayets de Sivas et de Koniah. In-8..... 4 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

AUGUSTE MOIREAU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE. — AGREGÉ DE L'UNIVERSITÉ

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Depuis la découverte du Continent jusqu'à nos jours.

MISE EN VENTE : Tome I. — *La Période coloniale.* — Tome II. — *Les États-Unis de 1776 à 1800.* Chaque volume in-8 broché..... 10 fr. »

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

STENDHAL

PAR Edouard ROD

Un volume in-16 avec une photogravure, broché. 2 fr. »

ALFRED DE VIGNY

PAR M. Maurice PALÉOLOGUE

ONT DÉJÀ PARU :

- Victor Cousin**, par M. Jules SIMON, de l'Académie française.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire de l'Académie des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime du CAMP, de l'Académie française, 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de Lafayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
-

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50

Vingt-cinquième année

14 décembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

*Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).*

*MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et
franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils
désirent un compte rendu.*

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
AU CAIRE

Tome sixième. — Premier Fascicule.

FRAGMENTS DE LA VERSION THÉBAINE
DE L'ANCIEN TESTAMENT

Manuscrits coptes-thébains, provenant de la Bibliothèque
du Deir Amba-Shenoudah.

PUBLIÉS PAR M. G. MASPERO, membre de l'Institut.

Un volume in-4..... 20 fr. »

PÉRIODIQUES

Mélusine, n° 12, nov. déc. 1891 : GAIDOZ, La pierre de serpent. — TUCHMANN, La fascination, A. Effets de la fascination. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXX, un mot sur le ms. de Guinclan (Le Braz); XXXI. La nourrice et les voleurs (Ernauld). — GAIDOZ, Croyances et pratiques des chasseurs, IV, Oubanghi. — I. LÉVI, Les aqueducs, III. — GAIDOZ, Les décorations, V. — *Bibliographie* : GERBER, Great Russian Animal Tales (le mérite est moins dans les 50 contes analysés ou traduits que dans le commentaire et l'étude comparative et historique). — Celtic Fairy Tales, p. p. JACOBS. — RAGUSA-MOLETTI, Poesia dei popoli selvaggi o poco civili. — Lucy GARNETT, The women of Turkey and their folk-lore (écrit sans préjugés et témoigne de la sagacité d'observation).

The Academy, n° 1021 : General Craufurd and his light division (dans la guerre d'Espagne). — Le Misanthrope, p. p. MARKHEIM. — MANNE-RING, With axe and rope in the New Zealand alps. — GRAETZ, History of the Jews, I and II. — The new English Dictionary, vol. II. C.-D. Special quotations wanted. — The corresp. of Cowper (Wright). — Etym. of dismal (Skeat). — Men-Turannos (Marshall). — Neu entdeckte Fragm. Philos. p. p. WENDLAND.

The Athenaeum, n° 3344 : Lord ROSEBERY, Pitt. — Hume BROWN, Early travellers in Scotland. — SYND AMEER ALI, The life and teachings of Mohammed or the spirit of Islam (intéressant, important, sérieux, mais quelques défauts). — Sir Edwin ARNOLD, Seas and lands. — The sign or signature of William the Conqueror (De Gray Birch). — Constable's Miscellany. — Lord Lytton. — HULME, Symbolism in Christian art. (n'est pas à recommander).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : HARDY, Der Buddhismus. — PFLEIDERER, Der Paulinismus, 2^e Aufl. — Geulinck, Opera philos. recogn. LAND, I. — Otto HARNACK, Livland als Glied des deutschen Reiches XIII-XVI Jahrh., ein Vortrag (fait revivre la connaissance d'une liaison avec l'empire allemand, « qui malheureusement ne vit plus dans la conscience du peuple »). — HODGKIN, Theodoric the Goth, the barbarian champion of the civilisation (populaire, mais fait d'après les sources). — ZIMMERMANN, Ueber Archive in Ungarn (utile). — Urk. u. Actenstücke zur, Gesch. des Kurf. Friedrich Wilhelm von Brandenburg, Oesterreich p. p. PRIBRAM (cf. *Revue*, n° 47). — Stubei, Thal u. Gebirg, Land u. Leute. — BRUNETIÈRE, L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, I (A. Br. « beaucoup de remarques, mais rien de proprement nouveau; grand mérite comme conférences, mais n'enrichissent pas notre connaissance scientifique; livre où les mots sont plus grands que les choses »). — Codex regius af den aeldre Edda p. p. WIMMER, u. JONSON. — WEISKER, Slav. Sprachreste, insbes. Ortsnamen, aus dem Havellande u. den angrenz. Gebieten, I. — Salomon REINACH, Chroniques d'Orient (Cf. *Revue*, n° 48). — LEPSIUS, Griech. Marmorstudien (monographie distinguée, extrêmement soignée et consciencieuse).

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : HOLTZMANN, Briefe u. Offenbar. des Johannes — Ad. HARNACK, Grundr. der Dogmengesch. — HUDE, Comm. crit. ad Thucydidem pert.; Thucy. hist. libri VI-VIII; G. MEYER, Der gegenw. Stand der Thukydideischen Frage; OSTBYE, Om plan og Kompos. i Thukyd.; Herbst professori die XXX Junii 1891 natalem octogesimum celebranti pie memores gratulantur Johannaei rector et collegae (Hude est un philologue habile, sagace et bien exercé; Meyer donne une bonne vue d'ensemble; Ostbye semble bien connaître son

sujet). — Cicero, recogn. C. F. W. Mueller I, opera rhetorica recogn. G. FRIEDRICH, II de oratore, Brutus, Orator, De optimo genere oratorum, partit. Orat. topica. — WOLKAN, Böhmens Anteil an der deutschen Literatur des XVI Jahrh. I Bibliographie, II Ausgew. Texte. — Edw. SCHRÖDER, Jacob Schöpfer von Dortmund u. seine deutsche Synonymik (intéressant). — Is. DEL LUNGO, Beatrice nella vita e poesia del sec. XIII (très recommandable, un peu diffus et trop orné). — Urkundenbuch der Stadt Worms p. p. Boos, I et II. — Tercier. mém. p. p. DE LA CHANONIE (cf. *Revue*, premier sem., p. 308). — NANSSEN, Auf Schneeschuhen durch Grönland. — GURLITT, Andreas Schlüter. — BROCK, Die Brandenburger bei Szlankamen u. im Türkenkriege 1691-1697 (court et clair).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Aeschylus, Agamemno, p. p. VERRALL (recommandable). — RENNARDT, De infinitivi cum articulo coniuncti usu Thucydideo. — MARGOLIOUTH, Anal. orient. ad Poeticam Aristotelicam ; HEIDENHAIN, Averrois paraphrasia in librum Poeticae Aristotelis Jacob Mantino Hispano Hebraeo interprete (art. de Susemihl, très favorable à Heidenhain, et beaucoup moins à Margoliouth). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les noms gaulois chez César (offre beaucoup plus qu'on ne l'attendrait, d'après le titre ; cf. *Revue*, 49). — JEREMIAS, Izdubar-Nimrod (vaut surtout par la traduction). — Io. Aug. Ernesti narratio de Io, Matthia Gesnero ad Davidem Ruhnkensium, editio nova, p. p. PÖKEL, — Verh. über Fragen des höheren Unterrichts. Berlin, 4-17 déc. 1890.

Theologische Literaturzeitung, n° 24 : SOLGER, Das Urevangelium. — GROEL, Die jüngste Kritik des Galaterbriefes. — Theol. homilet, Bibelwerk von Lange, Des N. T. XIV Theil, Die Briefe Petri u. Judä. — BERNHARD, Bibl. theol. Untersuch. I. Die Versuch. unseres Herrn. — HILLIGER, Die Wahl Pius' V zum Papste. — DAUSCH, Die Schriftinspiration, eine bibl. geschichtl. Studie. — ERHARDT, Mechanismus u. Teleologie. — Kuno FISCHER, Einleit. in die Gesch. der neuern Philosophie, 4° Aufl. — Kuno FISCHER, Gesch. der neuern Philosophie, neue Gesamtausg. 2 Bd. Leibniz. 2° Aufl. — EÜCKEN, Die Lebensanschauungen der grossen Dichter, eine Entwicklungsgesch. des Lebensproblems der Menschheit von Plato bis zur Gegenwart.

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, IV, 2 : von NIESSEN, Die Erwerb. der Neumark durch die Askanier. — LIESEGANG, Zur Verfassungsgesch. von Perleberg. — STÖLZEL, Die vermeintl. Kammergerichtsordn. 1526. — HIRSCH, Der grosse Kurfürst u. die Altstadt Magdeburg bis 1666. — KOSER, Der preuss. Staatsschatz 1740-1756. — HERMANN, Zur Charakt. des Gaudischen Journals über den siebenj. Krieg. — TSCHIRCH, Ein Angriff auf Friedrich den Grossen in Klopstocks Gelehrtenrepublik. — KOSER, Aus dem ersten Regierungsjahre Friedrich Wilhelms II, Berichte des kurbraunschweig. Gesandten von Beulwitz. — Zur Trachtengesch. der Mark Brandenburg ; Neumark. Mirakel (Sello). — Sitzungsber. des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg. — Zeitschriftenschau (Lohmeyer). — Bücher.

AVIS Quelle satisfaction flatteuse pour un enfant que de recevoir son *journal* comme Papa et Maman ! Quel beau cadeau d'étrennes pour nos filles et nos petits garçons que de leur offrir un *abonnement* à un *journal* qui leur donne à eux, les tout petits, une des attributions réservées aux parents, aux aînés ! La

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE ET DE MON PETIT GARÇON

Journal illustré paraissant tous les dimanches, répond entièrement à ce désir, et c'est une des raisons qui nous en a fait entreprendre la création.

L'enfant le plus attentif et le plus studieux, après avoir feuilleté les pages d'un livre à gravures, arrive souvent à se lasser de la lecture. Il ferme le volume, et les images n'ayant plus pour lui l'attrait de la nouveauté, il délaisse un texte qui aurait pu l'instruire.

Avec un journal, c'est tout le contraire. Dans chaque numéro l'enfant s'attend à trouver des gravures nouvelles, et ainsi l'histoire donnée par fractions est lue avec plus de soin et d'attention. De là est née la combinaison que nous offrons à nos jeunes lecteurs. En réalité, notre journal se compose de deux parties. Dans l'une, comprenant huit pages de texte, il y a des récits historiques, des nouvelles, des anecdotes, des articles de science à la portée des enfants, de la morale présentée sous une forme amusante. Dans l'autre, il y a une feuille (ou 16 pages) d'un petit roman illustré. Cette façon de mettre en pages a un grand avantage. C'est que l'enfant peut faire cartonner ou brocher le petit roman aussitôt qu'il est terminé et le placer ensuite dans sa bibliothèque, qui se forme ainsi peu à peu.

Enfin la couverture est consacrée à la petite correspondance, aux renseignements et à des jeux d'esprit qui sont l'objet de concours pour lesquels nous donnons mensuellement 5 beaux volumes illustrés.

Des auteurs nouveaux, des récits inédits, une illustration soignée, voici ce que les éditeurs offrent à leurs jeunes lecteurs.

Le prix minime de cette Publication, 50 centimes par mois, permet aux Familles les moins aisées de l'offrir à leurs Filles et à leurs petits Garçons.

Un numéro par semaine. — 30 centimes par mois. — 6 francs par an pour toute la France. — 7 fr. 50 pour l'Etranger.

Envoi gratuit et franco d'un numéro spécimen à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie à MM. Firmin Didot et C^{ie}.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES

DE LA

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
AU CAIRE

Tome sixième. — Premier Fascicule.

FRAGMENTS DE LA VERSION THÉBAINE
DE L'ANCIEN TESTAMENT

Manuscrits coptes-thébains, provenant de la Bibliothèque
du Deir Amba-Shenoudah.

PUBLIÉS PAR M. G. MASPERO, membre de l'Institut.

Un volume in-4..... 20 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), tome XXXIV, 2^e livr. : LOGEMAN. L'enseign. des langues modernes. — KEELHOFF, *Καλῶς ποιεῖν τινα*. — DELBÆUF, quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbes (affirmation, négation, manière) par BASTIN (les ouvrages de Bastin sont savants sans être rébarbatifs, cherchent à concilier la tradition et la logique, — *Comptes-rendus* : Waltzing, concours généraux des classes sup^{es} des Athénées. — BRÉAL, De l'enseign. des langues anciennes (aureolus libellus, qui renferme beaucoup de bonnes choses excellemment dites (cf. *Revue*, n^o 42). — BRUNOT, la doctrine de Malherbe d'après son comment. sur Desportes (« le succès inouï de Malherbe s'explique comme celui de Boulanger, avec cette différence qu'il dure encore, cf. *Revue*, n^o 44. »). — Tacite, Hist. p. p. SPOONER (marque en Angleterre un progrès considérable). — TROOST, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctr. fundam. ex adjectis fragm. const. (bon exposé). — Roersch (nécol).

The Academy, n^o 1022 : The colleges of Oxford; PARAVICINI, The early history of Balliol college. — Edm. SCHERER, Essays on English literature, transl. by SAINTSBURY. — WINGATE, Madhiism and the Egyptian Sudan (très digne d'éloges). — A. LANG, Angling sketches. — Sir James A. Picton, a biography. — Chaucer's ballade in the Legend of good Women (Skeat). — New light on the execution of Charles I from contemporary sources (Thope). — The etymology of dismal (Chance). — NISBET, the insanity of genius and the general inequality of human faculty, physiologically considered. — The Egypt Exploration Fund. — How are the monuments of Egypt to be preserved? (Sayce).

The Athenaeum, n^o 3345 : Letters of Moltke. — Adventure series : A master mariner, being the life and adventures of Captain Robert William Eastwick, ed. by H. COMPTON. — Mrs GRIMWOOD, My three years in Manipur. — HISSEY, Across England in a dog-cart, from London to St David's and back. — FOREMAN, Philippine Islands. — Patristic literature. — Notes from Cambridge. — The early editions of Rabelais (Tilley). — Cowper's letters (Wright). — The Guildhall Catalogue of hebraica (Löwy). — A Teaching University for London. — Steele's Conscious Lovers and the publishers. (Aitken).

The classical Review, déc. 1891 : ADAM, The myth in Plato's Politicus WALKER, philological notes. — FENNELL, Brugmann's theory of the nasalis sonans — CAMPBELL, on the papyrus fragment of the Phaedo. — ELLIS, on the epoch of Herodas. — SCHWENKE, apparatus criticus to the natura Deorum (fin). — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF Herakles; Recent literature on the Athenæon Politeia; Cambridge Texts and studies, I, 1; DYERS, studies of the gods in Græce; Varro. comm. p. p. KEIL; Ciceronis opera rhet. p. p. FRIEDRICH, II; Iliad, XXIII, p. p. EDWARDS; Herodot. VII, p. p. STEIN; Xénophon, Memor. p. p. MÜCKE, MARSHALL; Cyrop. VI, VII, VIII, p. p. HOLDEN; Anab. IV, p. p. STONE; Hellen. I, p. p. DOWDALL; The fragm. of Zeno and Cleanthes, p. p. PEARSON. — Additionnal fragments of Herodas (Kenyon). — Notes on Hérodas IV, (Paton et Pearson). — Aristoph. Ach. 920-925 (Brennan); Ov. Trist. III (Sandford); Juv. Sat. XI, 121 (Mayor); scrupuli (Darbishire). — *Archæology*, Monthly Record; Plin. N. H. XXXV, 132 (Benson); Macmillan Lekythos (Lloyd); E. CURTIUS, Die Stadtgesch. von Athen.

Literarisches Centralblatt, n^o 50 : PAULSON, symb. ad Chrysostomum, Not. sur un ms. de S. Crhysostome. — SACHSSE, Bernardus Guidonis

(cf. *Revue*, n° 49). — Urbare der Stifte Marienberg u. Münster, p. p. SCHWITZER. — Briefe von Moltke. — BÜDINGER, Don Carlos' Haft und Tod. (résultats analogues dans l'essentiel avec ceux de Ranke et de Gachard; nouvel et intéressant essai de soumettre l'image du prince, telle que nous pouvons la retracer d'après les documents, au point de vue du pathologiste; selon l'auteur, don Carlos aurait succombé à un mal inguérissable, une faiblesse d'esprit menant au delire furieux). — SELENKA, Ein Streifzug durch Indien. — DIENER, Der Gebirgsbau der Westalpen. — STUTZ, Das Verwandtschaftsbild des Sachsenspiegels u. seine Bedeut. für die sächs. Erbfolgeordn. — Statist. Jahrb. deutscher Städte. — Von der GABELENTZ, Die Sprachwiss. ihre aufg. Methoden u. bish. Ergebn. — W. Caxton's Infantia Salvatoris, p. p. HOLTHAUSEN. — KÜHNEL, Die Slav. Orts- und Flurnamen der Oberlausitz, 1. (soigné). — Unsere nation. Erziehung von einem Oberdeutschen, 2^e éd.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Briefw. zwischen Martensen u. Dömer; MARTENSEN, Aus meinem Leben. — LIPPERT, De esprit. pseudarist. περί βασιλείας. — GUTTMANN, Verh. des Thomas von Aquino zum Judentum cf. *Revue*, n° 39). — POTEN, Gesch. des Militärerzieh. u. Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge, II. — HOLDER, Altcelt. Sprachschatz, I, A. Atepatus (long art. de Hübner, avec de nombreuses critiques, mais qui reconnaît la valeur et l'utilité de la publication). — GRAUX et A. MARTIN, Facsim. de ms. grecs (cf. *Revue* n°s 31-32. — MÜLLENHOFF, Beowulf; G. SARRAZIN, Beowulfstudien. — TRAUTMANN, Oberammergau u. sein Passionsspiel (très soigné). — HESSELMAYER, die pelargerfrage u. ihre Lösbarkeit (très stérile et malheureux). — IRMER, Verh. Schwedens mit Wallenstein, III. — SCHULTZ, Das höf. Leben zur Zeit der Minnesinger, 2^e éd. — Bibl. denkw. Forschungsreisen, p. p. FALKENHORST. — QUETSCH, Gesch. des Verkehrswesens am Mittelrhein (sans valeur et ennuyeux). — FRANKL, Lenau u. Sophie Löwenthal.

Berliner philologische Woehenschrift, n° 50 : BONNER Studien (recueil de travaux dédié à Kekulé). — GRAVENHORST, Die Perser des Aeschylos (mauvais). — ULLMANN, proprietates sermonis Aeschylei in diverbio. — Senofonte, Agesilao, p. p. A. LEVI (élémentaire). — Aristote, poétique, ms. 1741 fonds grec B. N. p. p. OMONT et ALLEGRE. — Von STERN, Das hannibal. Truppenverzeichnis bei Livius (très utile) — DIETZE, Quaest. Hyginianae. — PASCAL, Caratteri ed origine dell nuova Poesia latina nel Periodo Aureo (intéressant pour le « laïque »). — Rud. BEER, Heilige Höhen der alten Griechen u. Römer (trop dilettante). — WEISE, Charakter. der lat. Sprache (très instructif). — KLETTE, Beitr. zur Gesch. u. Lit. der ital. Gelehrten-renaissance, III, (compétence et sens critique). — EUCKEN, Der Kampf um das Gymnasium; E. ZELLER, Gymn. u. Universität; CONRART, Dilettantentum, Lehrerschaft u. Verwalt. in unserem höheren Schulwesen.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, 56, RUE JACOB, PARIS.

PAUL DE ROUSIERS

LA VIE AMÉRICAINE

Ouvrage illustré d'une héliogravure et de 320 reproductions sur cuivre de Ch. G. Petit et Cie, d'après les photographies faites spécialement pour l'ouvrage par M. Georges Rivière, et accompagné de 17 plans ou cartes dont 2 en couleur.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET
TOME VINGTIÈME

TEXTES TAOISTES

TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4 20 fr. »

N.-B. — Le TOME XIX DES ANNALES paraîtra incessamment.

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE

(1883-1884)

Par Charles HUBER

Un fort volume grand in-8, accompagné de nombreux clichés et de cartes et croquis en coul..... 30 fr. »

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

Section des sciences religieuses. Tome III

DU PRÉTENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX

Essai critique sur la religion du peuple d'Israël,
Suivi d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques

Par Maurice VERNES

Seconde partie. — Un volume in-8 7. fr. 80

RECUEIL DE TEXTES POUR L'ÉTUDE DE L'ARABE PARLÉ

Par G. DELPLEIN

Un volume in-12..... 8 fr. »

LA TURQUIE D'ASIE

PAR VITAL CUINET

FASCICULE III

Comprenant les vilayets de Sivas et de Koniah. In-8..... 4 fr. »

LE SYSTÈME MODULAIRE ET LES PROPORTIONS DANS L'ARCHITECTURE GRECQUE

Par M. Charles CHIPIEZ

In-8, avec 9 planches. 8 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

EUGÈNE BOBAN

DOCUMENTS POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU MEXIQUE

Catalogue raisonné de la Collection de M. Eugène Goupil (ancienne collection J.-M.-A. Aubin.

MANUSCRITS FIGURATIFS ET AUTRES

Sur papier indigène d'*Agave mexicana* et sur papier européen, antérieurs et postérieurs à la conquête du Mexique (XVI^e siècle).

2 beaux volumes in-4 de textes, et atlas de 80 planches en un carton. 150 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 15, juillet-septembre : TH. REINACH, Hérodas le mimographe. — CH. EM. RUELLE, Problèmes musicaux d'Aristote (traduction et commentaire). — S. REINACH, Deux inscriptions de l'Asie Mineure. — A. SORLIN-DORIGNY, Phylactère Alexandrin contre les Epistaxis. — *Notes et documents* : A. E. CONTOLÉON, Inscriptions grecques inédites. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Notes sur divers passages d'Apollonios de Rhodes. — *Chronique* : Bulletin épigraphique (Th. Reinach). — Bibliographie. *Comptes rendus*.

Revue celtique, n° 4, octobre 1891 : ERNAULT, Noms bretons des points dans l'espace. — W. STOKES, Seconde vision d'Adamnan. — NETTLAU, Etude sur le texte irlandais du Togail Bruidne Da Derga. — *Mélanges* : KUNO MEYER, Mots que le vieil irlandais a empruntés au vieux norrois, à l'anglo-saxon, au latin, à l'ancien français. — *Chronique* : IRISCHE TEXTE, III, 1; A. BERTRAND, Nos origines, la Gaule avant les Gaulois d'après les monuments et les textes (œuvre archéologique de premier ordre); RHYS, Le q et le p chez les Celtes; WILLIAMS, Die franz. Ortsnamen keltischer Abkunft; LOTH, Les mots latins dans les langues britanniques; Epaves de la tradition celtique III et IV; JACOBS, Celtic fairy tales, etc.

La Révolution française, 14 déc. 1891 : JEANVROT, Le Masle, évêque constitutionnel du Morbihan. — CHASSIN, La préparation de la guerre de Vendée. — BAPST, Inventaire des bibliothèques de quatre condamnés. — THÉNARD, Un ordre du roi, 25 juin 1789. — CHARAVAY, Rapport de Masséna sur l'insurrection romaine de 1798. — *Bibliogr.* : A. RICHARD, Les archives départementales de la Vienne; MIRKUR, Procès-verbaux des élections des sénéchaussées de Draguignan, Grasse et Castellane; MÉZIÈRES, Vie de Mirabeau (cf. *Revue*, n° 48); POGNON, Hist. authent. d'une famille de laboureurs au XIX^e siècle (d'après les archives de Landaville).

The Academy, n° 1023 : MORSE STEPHENS, History of the French Revolution (cf. le prochain numéro de la *Revue critique*). — COLLINS, The study of English literature (attaque les universités d'Oxford et de Cambridge). — MRS GRIMWOOD, My three years in Manipur and escape from the recent mutiny. — Manipur, compiled from the columns of the Pioneer. — Archdeacon Balston. — W. BALESTIER. — SIR R. F. BURTON'S works (I. Burton). — Notes on Herodas (Headlam). — New light on the execution of Charles I, from contemp. sources (Firth). — The etymology of dismal (Skeat). — WOLTER, Materiali dlia etnografii Latishkago Plemeni Vitebskoi Gubernii. — HUNFALVY. — PETRIE, Illahun, Kahun and Gurob (travaux de l'auteur dans le Fayoum en 1890).

The Athenaeum, n° 3346 : The Colleges of Oxford, their history and traditions; Early history of Balliol College. — ROCKHILL, The Land of the Lamas. — ST WILLIAM of Norwich (Jessopp). — HUNFALVY. — DAY, The music and musical instruments of Southern India and the Deccan.

Literarisches Centralblatt, n° 51 : ELLISSEN, F. A. Lange. — E. CURTIUS, Stadtgesch. von Athen (« travail d'un homme mûr qui a consacré de longues années à cette étude »). — Pommersches Urkundenbuch, III, 2. — ULRICH, Bilder aus Hannovers Vergangenheit. — STEINHAUSEN, Gesch. des deutschen Briefes, II (important). — PHILIPPSON, Der Peloponnes, auf geolog. Grundlage. — CHAIGNET, La rhétorique et son histoire (attachant). — ABEL, Scholia rec. in Pindari Epinicia, I (utile). — HULTSCH, Die erzähl. Formen bei Polybios (modèle de cette sorte de monographie). — Die engl. Bühne hanz Skespeare's Zeit, übers. von

GELBECKE, eingel. von BOYLE (très bon). — HEITMÜLLER, Hamburg. Dramatiker zur Zeit Gottscheds (soigné et souvent neuf). — SCHWARZ, Reste des Wodancultus in der Gegenwart (fantaisie). — HERRMANOWSKI, Die deutsche Götterlehre u. ihre Verwerth. in Kunst u. Dicht. I (n'est pas absolument scientifique). — STENGEL u. OEHMICHEN, Die griech. Sacralalterthümer u. das Bühnenwesen der Griechen u. Römer (travaux très soignés et consciencieux).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : H. GRIMM, Aus den letzten fünf Jahren (recueil d'essais). — SITLL, Die Gebärden der Griechen u. Römer (cf. *Revue crit.* 1^{er} sem. p. 223). — BRINKMANN, De dialogis Platonis falso addictis. — Hölderlins Leben p. p. LITZMANN (cf. *Revue*, n° 50). — Trentalle S. Gregorii p. p. KAUFMANN; How the wyse man taught his sone p. p. FISCHER; FREUDENBERGER, Fehlen des Auftakts in Chaucers heroischem Verses; HAECKEL, Das Sprichwort bei Chaucer. — Hess, Urkundenbuch II, Hanau, I. 767-1300. — DÖLLINGER, Akadem. Vorträge. III. — L. v. KOBELL, Döllinger. — Zeitschrift für deutsche Culturgesch. — ANDREE, Die Flutsagen (très réussi). — FRIEDLÄNDER, Altdorfer, der Maler von Regensburg. — FIRMEICH, Bruyn u. seine Schule. — FOUCART, Une div. de cheval. en 1813, Altenbourg.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Bonner Studien (2^e art.). — EYSERT, Rhesus im Lichte des Euripid. Sprachgebr. (rectifie diverses erreurs). — Acharn., Ranae, p. p. BLAYDES (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Apulei de Psyche et Cupidine fab. p. p. WEYMANN (cf. *Revue*, n° 49). — BELOCH, Studi di storia antica, I. — ROSSBACH, Griech. Antiken des arch. Museums zu Breslau. — HEY, Semasiol. Studien.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 24 : Th. REINACH, Mithridate Eupator, roi de Pont (vivant et savant). — LIEBICH, Panini (cf. *Revue*, n° 39). — Tümpel, Poseidon-Brasilas von Kos in Athen.

Zeitschrift fuer katholische Theologie, I, 1892 : MICHAEL, Döllinger, III. — FELCHLIN, Unterschied zw. Wesenheit u. Dasein nach St Thomas. — SCHMID, Gehört die Consecration beider Gestalten zum Wesen des euch. Opfers? — *Recensionen* : HAURÉAU, Poèmes latins attribués à S. Bernard ; BELLESHEIM, Gesch. der kathol. Kirche in Irland, II und III ; VAN GESTEL, De justitia et jure civili ; WEISS, Entsteh. des Christentums ; VON DUERM, Viciss. polit. du pouvoir temporel des papes ; Rolands (Alexander III) Sentenzen p. p. GIETL ; GASPARI, Tract. can. de matrimonio ; DE ANGELIS, Praelectt. jur. can. IV. — *Analekten* : Zum Dogma der zeitl. Schöpfung (Stentrup) ; Die Priesterehe der orient. Kirche (Nilles) ; Ein protest. Religionsbegriff (Rinz). — Kleinere Mitteil. bes. aus der ausl. Literatur.

Theologische Literaturzeitung, n° 25 ; BRÜCKNER, Die chronol. Reihenfolge in welcher die Briefe des N. T. verfasst sind. — CHASE, The Lord Prayer in the Early Church. — KÜHNER, Augustin's Anschauung von der Erlösungsbedeutung. — Der Briefw. des Conradus Mutianus, p. p. GILLERT.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, novembre : FINKEL, Bibliographie de l'hist. de Pologne. — PICKOSINSKI, Legisl. de Casimir le Grand. — LUTOSLAWSKI, La logique de Platon. Vient de paraître : PAUL DE ROUSIERS, La Vie américaine, ouvrage illustré d'une héliogravure et de trois cent vingt reproductions sur cuivre de Ch. G. Petit et Cie, d'après les photographies faites spécialement pour l'ouvrage par M. Georges Rivière et accompagné de dix-sept plans ou cartes dont deux en couleur (Paris, Firmin Didot et Cie).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

VENTES PUBLIQUES

EN JANVIER :

Belle collection d'ouvrages rares

RELATIFS A L'AMÉRIQUE

**Histoire et Linguistique,
Livres anciens imprimés au Pérou, au Mexique,
dans l'Amérique centrale,**

GRANDS OUVRAGES ILLUSTRÉS

Le Catalogue est sous presse

**OBJETS D'ART JAPONAIS
LIVRES ILLUSTRÉS ET ESTAMPES**

IMPRIMÉS AU JAPON DEPUIS LE XVII^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

**Collection de premier ordre
provenant du cabinet de M. G. APPERT,
Auteur de l'ANCIEN JAPON**

Le Catalogue est sous presse

EN AVRIL :

**PRÉCIEUSE COLLECTION
DE PIÈCES DE CHOIX DES GRANDS MAÎTRES
DE L'ESTAMPE JAPONAISE**

Provenant du cabinet d'un amateur

Le Catalogue sera distribué en Janvier

On est prié de se faire inscrire pour l'envoi de ces Catalogues

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Princeton University Library



32101 064248469

